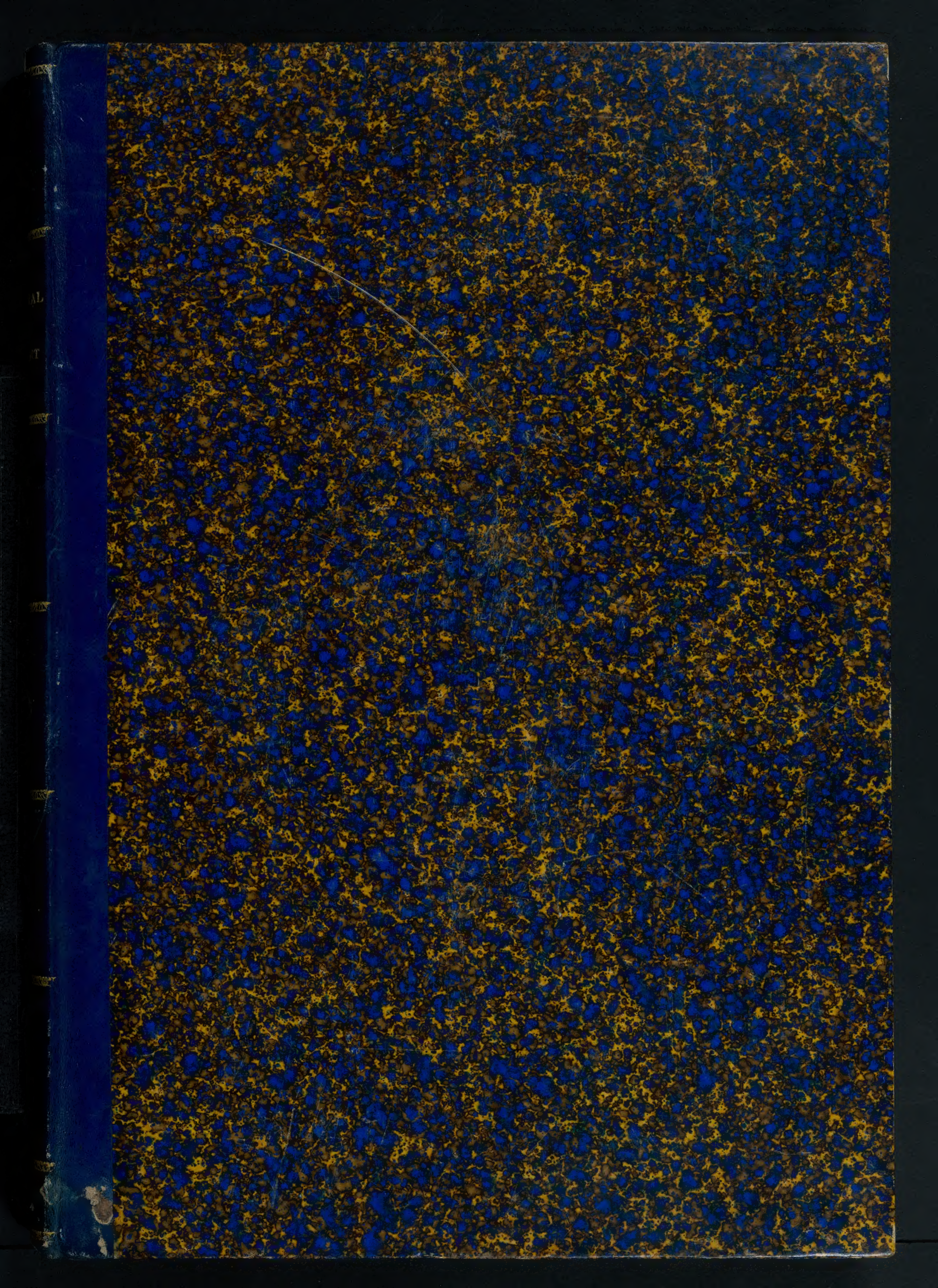


N° 1 à 52 complet
dont n° 21 en couleurs -

N° 1. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

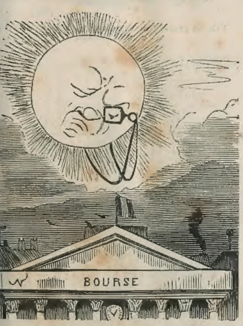
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1855, — par NADAR.



12221

On a fait tant de trous à la lune cette année, qu'il n'y a plus de place pour en faire d'autres. Le soleil commence à être inquiet.

Lorsqu'en 1848 j'ai fondé cette petite feuille, mon intention était de créer un recueil de dessins comiques bien plus qu'un journal, — un journal qui ne fût pas un journal, — en un mot un journal *pour de rire*, comme on dit vulgairement. Je crus expliquer clairement cette pensée en donnant à ma feuille le titre de *Journal pour rire*. Le public prit le titre à la lettre, et voulut un journal qui le fît constamment rire.

Mes jeunes collaborateurs ont bravement accepté cette tâche, ils ont abordé les difficultés à la baïonnette, et ont enlevé le succès du *Journal pour rire*.

Mais il reste parfaitement établi que le titre de *Journal pour rire* est lourd à porter dans bien des circonstances. — Supposez un deuil général, — et demandez-vous comment les rédacteurs et dessinateurs du *Journal pour rire* justifieraient le titre de leur journal?

On peut toujours distraire, amuser; faire rire est souvent impossible.

Ajoutons qu'une foule de dessins qui seraient intéressants, amusants pour les abonnés, ne peuvent pas se placer dans le *Journal pour rire*.

Or donc, afin de plaisanter librement sans avoir l'air de vous dire : Écoutez, nous allons vous faire rire, — afin d'élargir le cercle de nos dessins et de nos artistes, nous prenons, à partir de 1856, le titre de *Journal amusant*.

Nous ne ferons pas de promesses, le public ne croit plus aux programmes, et il a raison. Nous avons fait de notre mieux jusqu'à ce jour, nous en avons été largement récompensés, nous continuerons. — Pourquoi notre succès ne continuerait-il pas?

CHARLES PHILIPON.



12222

Je saisis l'occasion de notre dernière revue de l'année pour annoncer que notre belle jeunesse n'a pas dépéri en 1855.



12223

Que pensez-vous du *pain de gland* que les journaux nous offrent!...



12224

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça! — Ce sont les viandes conservées de l'Exposition qui s'en vont toutes seules.



12225

— Savez-vous pourquoi les nouvelles trompettes de Sax font tant de bruit!



12226

— C'est pour empêcher d'entendre ce qu'on dit de leurs anciens pianos...



12227

Les deux victimes du trimestre.



12228

— Vous êtes très-opposé à l'ordonnance sur la boucherie, et vous avez servi des os à une pratique malgré le règlement. — Moi, mon président! j'en suis très-partisan, au contraire, et si j'ai ajouté des os, c'est en signe de *réjouissance*.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1855 (Suite).



12229

— Dire que ça fait aujourd'hui sa tête, et que c'était hier de la quatrième catégorie !...



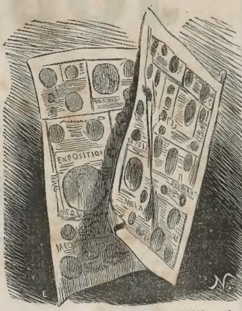
12230

Dans la première catégorie, en plein !



12231

Exposé aux courtiers d'*Annonces*, ou *les Malheurs d'un médaillé heureux*.



12232

Voir les grands journaux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain.



12233

Se reposant sur sa *médaille*.



12234

Un exposant exposé.



12235

— Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il est devenu sourd, votre mari ? — Comme vous voyez ! Il s'est obstiné à aller au concert monstre Berlioz...



12236

— Allez-vous-en donc de là ! — N'ayez pas peur ! ça me connait ! J'ai été au concert monstre Berlioz.



12237

M. Berlioz allant embaucher des recrues pour son orchestre dans l'artillerie de la garnison...



12238

— Et où a-t-elle gagné tout ça ! — Dans les cotons. Elle a eu l'idée d'en vendre à la porte du concert monstre-Berlioz.



12239

Trains de plaisir — et autres.



12240

Départ pour Asnières.



12241

— Comment ! je confie hier mon oncle à votre chemin de fer, et voilà ce que vous m'en rendez aujourd'hui ! — Monsieur, l'administration ne répond que des marchandises.



12242

— Milord, on vient de retrouver votre domestique... mais il est coupé en deux ! — Aoh !... alors cherchez dans quelle moitié de mon domestique est la clef de mon sac de nuit.



12243

— Je ne comprends pas pourquoi mon mari dépense tant d'argent à me faire courir en chemin de fer tous les jours... et il dit que c'est pour ma santé !...



12244

Nouvelles modes d'hiver à l'usage des dames non abonnées aux *Modes parisiennes*.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1855 (Suite).



12245

En revanche!...



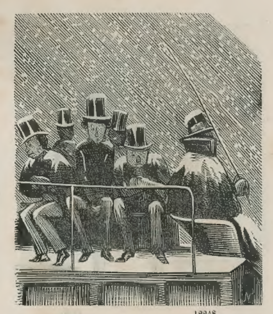
12246

Désertion générale des plus jolis cochers de Paris au bénéfice de la compagnie des Omnibus de Londres.



12247

Fâcheuse nécessité, par suite de l'accaparement des plus beaux chevaux de Paris par la compagnie des Omnibus de Londres.



12248

De son côté, la compagnie générale des Omnibus de Paris, dans sa sollicitude pour le bien-être du public, décide, à l'entrée de l'hiver, que tous les omnibus seront ornés de stalles à l'air.



12249

Les voyageurs en seront quittes pour prendre leurs petites précautions.



12250

... Mossieu! mossieu!!... Encore un de gelé!... Je lui avais bien dit de ne pas s'obstiner à prendre la correspondance.



12251

Conséquences de l'impôt sur les chiens qui n'ont pas de moyens...



12252

Il y en aura peut-être qui ne se résigneront pas si aisément.



12253

Une économie.



12254

Autre moyen économique pour les amateurs.



12255

— J'vois bien c'que vous voulez, Mirza; mais vous ne sortirez pas, ma chère! Nous n'avons pas le moyen de nous donner de la famille!



12256

Le nouveau roman de M. Véron, 500,000 *fr. de rente*, obtient un grand succès auprès de tous lecteurs compétents.



12257

Ce succès se trouve naturellement chauffé par les gens de lettres qui ont dîné la veille chez le docteur.



12258

Pourvu que ce roman n'aille pas recruter de nouveaux membres à la *Société des gens de lettres!*



12259

— Le dîner n'est pas sur le feu, et je vous trouve à lire!
— Mais, madame, c'est le roman de M. Véron : j'y cherchais le menu pour aujourd'hui.



12260

— Bien *rédigé* n'est pas le mot pour ce roman-là. C'est pas trop mal *digéré* qu'il faut dire.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1855 (Suite).



12261

— Moi, je trouve une chose très-bien dans ce roman-là : c'est le titre!



12262

Nouveau genre de cabinet de travail.



12263

Costume proposé par le fondateur du prix Véron pour le triomphateur.



12264

Plaisanterie annuelle et périodique à l'usage d'un dessinateur aux abois.



12265

— Je vous annonce un *sieur* dont vous devez attendre impatiemment la visite : *le scieur de bois!*



12266

Voir la *Presse* du...



12267

Juste châtiment infligé au jeune Monselet par la *Presse* pour n'en avoir pas mis assez à livrer son roman de la *Franc-Maçonnerie des femmes.*



12268

On assure que cette mésaventure exemplaire vient de faire manquer le mariage de Monselet.



12269

Déménagement de l'exposition des Beaux-Arts. — En v'là d'la toile qui n'a pas servi à grand'chose! Et dire qu'on ne peut pas seulement s'en faire des chemises à l'heure qu'il est.



12270

Déménagement de l'exposition Courbet. Il n'y a pas besoin de voiture pour porter la caisse.



12271

— Il n'est pas trop *Courbet* sous le poids des récompenses. — Ma foi, sa Baigneuse a un si beau revers de médaille, que je lui en aurais donné une.



12272

Arnal joue le rôle de *Courbet* aux Variétés. Courbet, ravi de voir qu'il ne manque rien à sa gloire, se change en une fleur qui porte son nom.



12273

M. Courbet, qui trouve que la critique ne l'éreinte pas encore, va demander à la Comédie-Française le rôle de l'Intimé. — *Frappez encore, monsieur, j'ai de l'amour-propre à nourrir!...*



12274

Désespoir de M. Courbet. La pudeur des commissionnaires se refuse au transport de sa Baigneuse.



12275

Martyre de saint Courbet, maître peintre.



12276

Clôture des bals du Jardin-d'Hiver. Ovation traditionnelle de Musard fils.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1855 (Suite).



12277

— Encore une réclame Biétry à propos de l'Exposition! Oui, il veut qu'on conserve l'*exposition* et qu'on rétablisse la *marque*.



12278

Le *Sire de Franc-Boisy* au Palais-Royal,



12279

— le *Solitaire* au Théâtre-Lyrique,



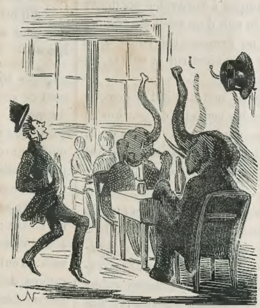
12280

— et la *Boulangère a des écus* a la Porte-Saint-Martin,



12281

— n'empêchent pas M. Viennet de nous offrir des tragédies tartares.



12282

Les deux éléphants du Cirque sont tellement civilisés, qu'ils surprennent tout le monde.



12283

Projet de statue à élever à Paul Legrand. Souscription des habitués des *Folies-Nouvelles*.



12284

Réouverture des *Bouffes-Parisiens* d'hiver au passage Choiseul.



12285

Ouverture des bals de l'Opéra. — Oubliant pour un instant les préoccupations de la guerre d'Orient et des congrès de Vienne.



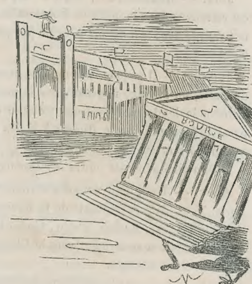
12286

— Te voilà encore cette année! — Oui, ma chère! les bals de l'Opéra, c'est comme... autre chose : toujours la même chose et amusant tout de même!....



12287

Où nous allons!....



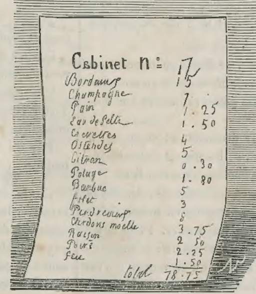
12288

On dit que la Bourse va se transporter au palais de l'Industrie.



12289

On disait que la mode des cartes de visite allait être supprimée...



12290

Se défier des additions des restaurateurs à la mode. (Voir le *Figaro*.)



12291

Une leçon. — ... Pour distinguer la lapine du lapin! C'est bien aisé, mon cher! Si *il* court, c'est un lapin; si *elle* court, c'est une lapine.



12292

Fin de ma revue et de la 9e année du *Journal pour rire*

PRÉDICTIONS POUR L'ANNÉE 1856.

Au moment où Paris parcourt Paris avec des paquets, où le bitume est encombré de polichinelles, où vous déposez chez messieurs les concierges toutes sortes de petits morceaux de carton semés d'arsenic, permettez-moi de vous énumérer quelques-uns des mémorables événements qui signaleront l'an de grâce 1856.

Ces prophéties n'ont rien de commun avec les horoscopes de Mathieu Laensberg. Je vous les garantis authentiques : elles ont été faites, devant quarante personnes, par un charmant petit Esprit, blotti dans le guéridon de madame M...

Janvier 1856. — Il paraîtra un journal intitulé le *Sire de Framboisy*. Chaque souscripteur aura le droit de collaborer à cette feuille de chou, d'y insérer des articles, des fariboles, des annonces et des réclames. Tous les abonnés auront part aux bénéfices du journal.

Dès la première quinzaine, le *Sire de Framboisy* aura 80,000 souscripteurs.

Février. — Le remarquable poëme de *Fiorina* engagera un célèbre compositeur à mettre en musique le cours et les variations de la Bourse. Il en résultera un délicieux petit opéra bouffe qui fera grand bruit dans la coulisse.

Mars. — Les gens d'esprit se livreront à tant d'excentricités et de coq-à-l'âne dans leur conversation, que le Corps législatif se verra forcé de voter un impôt sur le calembour.

Le sculpteur D... part pour l'Australie.

Avril. — M. Courbet mettra le comble à sa réputation en exposant un tableau d'une exquise délicatesse. Cette toile représentera deux voitures nocturnes, arrêtées devant une maison. Une expression bien sentie, une grande pureté de dessin, une incomparable finesse de détails, une fidélité de coloris sans précédent dans les annales de l'art, telles seront les qualités de ce tableau, dont on s'entretiendra en tous lieux.

Mai. — Rentrée à l'Opéra-Comique de M. Ponchard père.

Juin. — Madame X..., disparue depuis quatre mois, est retrouvée dans la forêt de Fontainebleau, où elle s'était retirée avec son danois pour ne pas payer l'impôt sur les chiens.

Juillet. — Il se joue, sur un des principaux théâtres de Paris, un ouvrage nouveau, que le journal l'*Entr'acte* critique le lendemain avec une violence extrême. L'implacable feuille théâtrale attaque à la fois la direction, les auteurs, les articles et la pièce.

Indignation générale contre M. Darthenay.

Aout. — Un grand congrès aéronautique s'ouvre à Paris. Tous les représentants de la navigation aérienne : Poitevin, Green, Kirsch, Petin, Godard, Margot, arrivent en ballon et se dirigent vers le Champ de Mars, où se tiennent les séances.

Un rapport, lu par le secrétaire du congrès, M. Dupuis Delcourt, annonce à l'Europe que le grand problème est enfin résolu.

Une flottille aérienne en baudruche, amiral Godard, ouvre la série des prodiges dont le monde doit avoir l'éblouissant spectacle.

Et presque au même instant une escadrille en caoutchouc, amiral Poitevin, lève l'ancre au quai de Billy, et s'élance vers la lune avec trois actrices du théâtre des Variétés. Quatre cent mille binocles sont braqués vers les nuages.

Ce jour-là, on vole quatre-vingt mille mouchoirs.

Septembre. — La flottille Godard et l'escadrille Poitevin ont déjà plusieurs fois labouré l'atmosphère pour aller retomber dans un champ de betteraves. Mais pendant ce temps un vaste et majestueux ballon métallique se gonfle dans l'impasse du Maine. Accroupi près de cet aérostat, le savant Dupuis Delcourt n'attend qu'un vent favorable pour mettre à la voile. A l'aide d'une nouvelle substance chimique et d'un piston, ce secrétaire perpétuel de tous les projets en l'air est enfin parvenu à gouverner le vent et à diriger la machine avec une précision admirable. Par une belle matinée d'automne il s'élève vers les cieux, et descend quelques heures après chez le maréchal Pélissier, dans le camp de Sébastopol. De là, il remonte vers le nord de la Crimée, inspecte les positions russes, traverse le Don, la Vistule, passe le Danube et l'Elbe, visite la Suède, se dirige vers l'Amérique, se rend en Chine par l'océan Pacifique, et revient à Paris par Saint-Pétersbourg.

Le gouvernement lui donne trois millions pour son invention, et le nomme sénateur.

Bientôt le secret de M. Dupuis Delcourt tombe dans le domaine public. Alors, à tous les angles de Paris, surgissent des administrations ballonnières et des stations aéronautiques. On construit des diligences aériennes, des omnibus aériens, des wagons aériens, des calèches aériennes, des citadines aériennes, des fiacres, des milords et des cabs aériens.

Dès ce moment, l'univers appartient à tout le monde. Plus de frontières, plus de rivières, plus d'océan, plus de géographie! Alors on est obligé de supprimer les douanes et d'abolir les passe-ports. Les divers gouvernements, — et c'est une justice à leur rendre, — s'y prêtent avec une grâce toute particulière. Il est vrai qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Octobre. — La lune est admise à faire valoir ses droits à la retraite. Paris est doté la nuit d'un soleil électrique, lustre immense, suspendu au firmament à l'aide d'un ballon captif, et qui projette sa lumière sur la ville et les environs.

La population parisienne se met aussitôt à démolir avec une joie enfantine tous les conduits de gaz qui se prélassaient depuis quelques années sous le pavé de la capitale. Le gaz hydrogène reçoit sa démission définitive, et une sombre mélancolie s'empare des compagnies d'éclairage.

Novembre. — Le magnétisme animal fait des progrès gigantesques. Dans les salons, dans les boudoirs, dans les rues, sur les boulevards et partout, le fluide mesmérique opère des miracles. Pourtant l'Académie des sciences persiste à nier la chose. Cédant à la pression publique, l'autorité ordonne une nouvelle enquête et une séance expérimentale en plein Institut. Cette épreuve devra être décisive.

Tout Paris assiste à cette magnifique solennité.

On introduit un magnétiseur suivi de son *sujet*, ancienne directrice des postes, douée d'un excellent fluide. Le magnétiseur endort sa somnambule, et le président se met en rapport avec elle :

— Madame, lui dit-il, vous lisez dans ma pensée?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce que je pense en ce moment?

— Vous pensez que je suis une farceuse.

Le président reste stupéfait, et toute l'assemblée trépigne d'enthousiasme, car la somnambule a deviné juste.

— Procédons maintenant à la *vue à distance*, dit le président... Pouvez-vous me dire, madame, ce qui se passe en ce moment en Amérique?

— Oui, monsieur : deux trains se rencontrent entre Boston et Philadelphie, et douze wagons sont précipités dans la rivière.

— Qu'on aille immédiatement vérifier la chose! s'écrie le président... Huissiers, faites mouvoir le télégraphe électrique!

Au bout de quelques minutes on reçoit la confirmation du dire de la somnambule.

L'Académie crie au prodige, et le fluide magnétique est reconnu.

Décembre. — Les habitants de Paris se divisent en deux grandes catégories : en magnétiseurs et en somnambules. La moitié de la capitale passe son temps à endormir l'autre.

En lisant dans la pensée du prochain, et en *voyant à distance*, les femmes, les maris, les amants, les oncles millionnaires, découvrent des choses extraordinaires. Il y a de fortes brouilles, des scènes scandaleuses, des séparations de corps et de biens, des procès en masse. Mais c'est précisément ce qui sauve les mœurs. Pour lutter avec succès contre le fléau scrutateur du fluide magnétique, on reconnaît qu'il n'y a plus qu'un moyen : c'est d'être sage, de ranger sa conduite, d'être fidèle à sa femme, à son mari, de ne pas convoiter l'héritage de son oncle, et d'étouffer dans son germe toute mauvaise pensée.

Alors tout le monde se met à être vertueux, et le prix Monthyon est aboli.

Et le 31 décembre 1856, la naissance définitive de l'âge d'or est proclamée dans la partie officielle du *Moniteur*.

Le gouvernement fait fermer la Bourse, et trois mille matadors de la finance se font marchands de peaux de lapin.

Ainsi soit-il!

Jules Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** « Pauvre Canapoil! sa femme est morte; il a suivi le convoi son mouchoir sur les yeux. »

C'était afin de cacher qu'il ne pleurait pas.

*** On parlait devant une demoiselle à l'esprit distrait du mariage d'un monsieur de sa connaissance avec une actrice arrivée depuis peu de temps de province.

« Eh mais! s'écria la demoiselle distraite, je croyais que pour se marier il fallait au moins six mois de *résistance!* »

*** « Riboui, vous êtes accusé d'avoir battu un sergent de ville qui voulait vous empêcher de frapper votre femme?

— Que voulez-vous? répond Riboui en fourrant tranquillement ses mains dans ses poches, j'avais mes nerfs; je venais de m'asticoter avec ma légitime, qui est embêtante comme les mouches! Jusque-là j'étais dans mon droit. Je sors pour vaquer à mes affaires; ma femme veut me suivre : je m'y oppose; elle s'obstine; je lui applique une bonne paire de soufflets qui la flanque dans le ruisseau. Tout allait bien jusque-là, ça devait se terminer comme de coutume, lorsqu'un sergent de ville vint se fourrer dans nos explications : ça me contraria, et je le lui fis savoir.

— En lui portant cinq coups de poing au visage.

— C'est ma façon d'être contrarié... j'avais mes nerfs.

— Mais le sergent de ville remplissait son devoir en vous empêchant de battre votre femme.

— D'abord il ne pouvait pas m'en empêcher, puisque c'était déjà fait. Et puis pourquoi se mêle-t-il de mes affaires de famille? Le sergent de ville remplit un service public; ma femme est ma propriété privée. Elle m'a taquiné; je l'ai souffletée... Depuis quand un mari ne peut-il pas cogner sa femme?..... Pourvu que je ne l'assomme pas, j'ai la loi pour moi! »

Malgré sa brillante défense, Riboui est condamné à un mois de prison. Il s'éloigne en disant : « Elle est bonne, celle-là!... voilà qu'on ne peut plus souffleter sa femme sans s'entendre dire qu'on la bat! »

*** C'était pendant le carême. Un prédicateur commence son sermon par ces mots : *O tempora! ô mores!*

— Qu'est-ce que ça veut dire? demande un enfant à son père.

— Nous sommes en carême, répond gravement le papa; *ô tempora! ô mores!* ça veut dire *le temps de la morue!*

*** M. Valmont, l'artiste méridional, a vaillamment posé et résolu la question suivante :

Quelles sont les pièces qui après être tombées se relèvent toujours?

Quelques gens sensés penchaient pour les pièces de Victor Hugo, d'autres pour celles de Dumas; quelques imbéciles, pour les pièces de M. Clairville.

Pas du tout. Les pièces qui tombent et se relèvent toujours, ce sont les *pièces de cinq francs*.

*** Le vaudevilliste Rougemont aimait beaucoup à mystifier les gens. Un soir, il paria avec des amis qu'il entrerait dans le premier café venu, et qu'il se ferait payer sur-le-champ une demi-tasse par la première personne qu'on lui désignerait.

S'il survenait une querelle, Rougemont serait considéré comme ayant perdu la gageure.

Arrivés au boulevard du Temple, ses amis lui dési-

gnèrent le café Hainsslin, où un bon citadin du Marais se préparait à prendre son moka.

Rougemont l'aborde et lui dit :

— Monsieur, je suis inspecteur général des cafés de France. Ma mission est de savoir si les consommations sont bonnes. Permettez-moi de goûter à l'improviste cette tasse qui n'a pas été préparée à mon intention.

Le bonhomme étourdi le laisse s'emparer de son moka, qu'il avale d'un trait.

— Excellent! s'écrie Rougemont. Et se tournant vers le garçon de café : — Servez une autre demi-tasse à monsieur!

L'habitant du Marais, ébahi, le suivit de l'œil s'éloignant gaiement avec ses amis; il ne se réveilla qu'au moment de payer sa consommation, lorsqu'on lui réclama le prix de deux demi-tasses.

*** Jules Janin, armé de ciseaux, découpait parmi ses feuilletons des *Débats* ce qui devait constituer cet excellent livre nommé *Histoire de la littérature dramatique*. Le comédien Tisserant, qui lui rendait visite, ramassa et lut à haute voix quelques fragments où il éreintait vigoureusement M. Scribe. « Eh quoi! demanda-t-il à l'écrivain, vous jetez de côté de si chaleureuses études, de si éloquentes pages?

» — Hélas! répondit Jules Janin, c'est un de mes cheveux noirs! il jurerait à côté de mes cheveux gris! » Et poussant un soupir de regret, il rejeta les feuilletons au panier.

*** Un Hongrois montrait dans un musée phrénologique deux crânes de différentes grandeurs.

— A qui appartient le grand crâne? lui demanda un spectateur.

— Au célèbre Ragossi, répondit le Hongrois.

— Et le petit?

— Également à Ragossi, mais c'est quand il était encore enfant.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Vous souvient-il d'avoir entendu dans votre enfance certaine chanson écorchée par l'orgue de Barbarie?

C'est le Solitaire,
Qui sait tout, qui voit tout,
Est partout, et dit tout, etc.

Eh bien! c'est ce fameux *Solitaire* imité du roman du vicomte d'Arlincourt que le Théâtre-Lyrique a repris l'autre soir. Grand bien lui fasse.

Le Solitaire me produit l'effet d'une gravure de modes de l'an de grâce 1830, au temps où les dames avaient des peignes à la girafe, des manches à gigot et des jupes trop courtes. En matière de modes et de *reprises* théâtrales, il faut ordinairement sauter trois ou quatre phases en remontant dans l'histoire de l'art. Nous rions du costume que nous portions il y a vingt ans. Qui songe à ridiculiser la perruque poudrée que portaient nos pères?

Greuze nous plaît, Watteau nous charme, nous admirerons longtemps encore Grétry. Vivent les bergers en habits à paillettes! vivent les gardeuses de bestiaux en jupes de soie et les cabaretières poudrées à frimas! mais que le ciel nous délivre des troubadours de la Restauration!

Quel est donc le barbare qui a inventé ces héros niaisement galants, coiffés de petites toques, chaussés de bottes bleues, habillés de nankin avec des bandes de velours?

Les héroïnes de ces dessus de pendule étaient blondes, lymphatiques et vertueuses, non pas comme des femmes, mais comme des anges; ce qui les rendait parfaitement ennuyeuses, ainsi que le dit mon ami Henri Boisseaux, et ce qui ne les empêchait pas de succomber.

La femme était alors une sorte d'idole dont l'homme ne s'approchait qu'avec la bouche en cœur et les mains jointes. Pourtant la femme n'était pour son adorateur qu'un *objet* : objet aimable, objet charmant, objet aimé; tous les adjectifs possibles rachetaient le trivial positivisme du mot. Joignez à cela l'ignorance la plus lourde; la botanique ne reconnaissant que trois plantes : le myrte, la rose et le laurier. *Le Solitaire* de M. le vicomte d'Arlincourt et celui de M. Caraffa sont de cette pauvre époque.

On se demande comment une société qui avait à lire *René* de Châteaubriand, les *Méditations* de Lamartine et les *Odes et ballades* de Victor Hugo a pu lire *le Solitaire?* Et pourtant ce livre a été lu, relu, dévoré; les libraires n'y pouvaient suffire.

Qu'est-ce donc que ce fameux *Solitaire?*

Le frère de la comtesse Élodie a été assassiné par un affreux bonhomme étiqueté Palezo. Ce Palezo a jugé convenable d'accuser de son crime le vertueux Roger, l'amant d'Élodie. Ce bon jeune homme, troublé par cette inculpation calomnieuse, prend la fuite et le froc, et se fait ermite pendant trois actes, au bout desquels il accuse à son tour le traître Palezo, qui est conduit au supplice.

Si le comte Roger eût parlé plus tôt, il n'aurait pas été contraint de prendre un costume et une position ridicules. Il est vrai que nos pères y auraient perdu de belles émotions. Il est également vrai que notre génération n'aurait pas eu le plaisir d'être complétement édifiée sur le mérite des élucubrations du noble vicomte d'Arlincourt.

Quant à la musique de M. Caraffa, elle est digne d'un maître qui a eu ses beaux jours. Alors que la France méconnaissait le génie de Rossini, dans le but de le populariser, M. Caraffa lui empruntait ses meilleurs procédés, et ainsi il a préparé les voies d'une révolution musicale où d'autres ont fait mieux que lui. N'est-ce pas MM. Auber, Hérold, Halévy, Adolphe Adam, Ambroise Thomas et Clapisson?

Privé de Mario, le Théâtre-Italien a mis de côté *il Trovatore*, et, pour réparer ce dommage, il a repris *Ernani*, cette œuvre magistrale d'un illustre compositeur.

Tout a été dit sur cette remarquable partition, applaudie vivement lors de son apparition, et toujours accueillie avec une juste faveur.

Madame Frezzolini a repris le rôle de l'héroïne; ce rôle, où mademoiselle Cruvelli était si belle et si énergique, madame Frezzolini l'a chanté avec cet abattement qui n'est pas sans charme, avec cette voix un peu voilée qui semble donner un nouveau prestige à sa douleur, et avec ces élans qu'elle retrouve quand elle prend les sons élevés.

Le personnage d'Ernani est confié à M. Mongini, dont il met en relief les belles qualités.

Angelini a fort bien chanté le rôle de ce vieillard inflexible qui force son rival à se tuer pour tenir sa parole d'Espagnol.

Graziani est toujours en possession du rôle de Charles-Quint. Il y a planté son drapeau, et c'est son plus beau triomphe.

Quand donc reverrons-nous le véritable *Hernani*, celui de Victor Hugo, à la Comédie française?

Amateurs d'intrigues joyeuses, effrénés danseurs de polkas, chicards flamboyants, sensibles débardeuses, fringantes bergerettes, préparez-vous! le carnaval a commencé pour vous, et l'Opéra vous convie à ses fêtes de nuit tous les samedis.

Le premier bal a été inauguré solennellement le 15 décembre. Strauss et son éblouissant orchestre ont exécuté un répertoire extrêmement nouveau. Il faut dire aussi que jamais orchestre de bal n'a compté dans ses rangs plus d'artistes d'élite.

Et il y a des gens à Paris qui se couchent le samedi! Horreur! horreur!

Je vous ai parlé de l'ermite-troubadour du *Solitaire*, maintenant causons des *Trois troubadours* des Folies-Nouvelles.

Descendants de la vagabonde race des troubadours et trouvères, ceux dont il est question dans la plus ravissante bonbonnière du boulevard du Temple sont des chanteurs des rues. L'un gratte de la harpe, l'autre frictionne le ventre d'une basse, et le troisième troubadour est une femme qui écorche les cordes à boyau d'un violon et les oreilles des passants qui l'écoutent.

La position politique de ces trois bohémiens est facile à établir : mendiants. Leur situation morale est aussi claire à établir : le porteur de harpe est le mari, la joueuse de violon l'épouse, et le frictionneur de viole l'amant.

Ce trio miaulant débite des calembours, lance des fariboles furibondes et chante les calembredaines les plus cocasses du monde musical.

Le seul tort de ces trois musiciens ambulants, et il est grand, c'est de venir au monde après certains *Deux Aveugles*, un petit chef-d'œuvre bouffon de Jules Moineaux. Évidemment ils sont un peu parents, mais comme la succession des *Deux Aveugles* n'est pas encore ouverte, *les Troubadours* n'ont point à hériter de la vogue énorme que détiennent lesdits *Aveugles*.

Chaque jour la troupe des Folies-Nouvelles s'accroît de charmantes recrues et d'acteurs intelligents. C'est un théâtre tout à fait adopté par le public fashionable. Son splendide passé est le sûr garant de son avenir.

Albert Monnier.

Nous faisons faire un nouveau tirage de la grande gravure de l'ENTRÉE DES FRANÇAIS A SÉBASTOPOL, mais ce tirage est très-difficile et très-long; nous sommes obligés de remettre à quelques jours l'envoi des exemplaires qui nous ont été demandés. Mais nos abonnés peuvent être assurés que nous ne perdrons pas un jour, et que nous leur adresserons cette feuille aussitôt le tirage fait.

Nous rappelons que, pour l'obtenir, il faut nous adresser trois bons de poste de 20 centimes.

Notre numéro prochain contiendra **Les Dessus de Panier,** par Bertall, avec une page coloriée, comme aux précédents numéros.

Nous donnerons après : La suite de **Paris a la police correctionnelle,** par Bourdin et Doré;

Paris embelli, par Marcelin;

Le Passé et le Présent, dialogue comique des morts et des vivants;

Les Jeux, deuxième article et fin, par Martin et Bertall.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. De quelles sortes d'instruments doit s'abstenir d'être porteur l'accusé qui comparaît devant son juge?

D'instruments tranchants, de crainte de se *couper*.

N° 2. De ces deux virtuoses, quel est celui qui attaque toujours la note le premier?

C'est celui qui joue de l'instrument *à vent* (*avant*).

N° 3. Depuis quand les ivrognes ne peuvent-ils plus être comptés au nombre des hommes?

Depuis qu'il est défendu de compter par *sous* (*soûls*).

N° 4. On désire savoir à quel traitement a droit le cheval de ce militaire.

Il a droit au traitement d'un officier, puisqu'il est *sous lieutenant*.

N° 5. Pourquoi, depuis qu'il a pris de l'embonpoint, le général Tom-Pouce méconnaît-il ses meilleurs amis?

Parce qu'il est devenu *un nain gras* (*un ingrat*).

N° 6. Savez-vous pourquoi ce matelot pourrait au besoin servir de boussole à un vaisseau?

Parce qu'on serait sûr qu'il est tourné vers l'*Orient* (*vers l'eau riant*).

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Le temps plane sur nos têtes, tôt ou tard sa faux nous atteindra.

Le temps plane sur NO — tête — taux, toue, tare, Sapho, Nouza teint drap.

N° 8. Dans les différends qui surviennent dans le monde, c'est l'offensé qui pardonne plutôt que l'offenseur.

Dents — legs différents — qui sur Vienne dans le monde, scel, OS fend C — qui pare *do*, ne, plus, toque, lot fend sœur.

N° 9. Il est des maisons à Paris où l'on ne veut ni d'animaux, ni d'enfants pour locataires.

IL aide ais, maisons à part, hie, houx, long neveu, nid d'animaux, nid d'enfants, pour, lock à terre.

N° 10. Un homme entre deux vins voit devant lui l'avis couleur de rose (la vie).

N° 11. L'hydrophobie doit sous peu disparaître, car l'impôt mis sur les chiens va amener dans trois mois grande diminution dans le nombre de ces animaux.

L'hydre o faux bi doigt sous peu 10 part hêtre Carlin pôt mis sur laids chiens va amener dans trois mois grande dîme inus ion dans le nombre de seize animaux.

MUSÉE DE COSTUMES

DES DIFFÉRENTS PEUPLES MODERNES,

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES.

GRAVÉS SUR ACIER PAR LES PREMIERS GRAVEURS, IMPRIMÉS SUR BEAU PAPIER VÉLIN ET COLORIÉS AVEC SOIN.

PRIX DE LA FEUILLE : 40 CENTIMES.

Ces costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANCAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19 Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouesec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
N° 14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vaun).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25 Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
N° 31. Habitant de Zurq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34 Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

La collection du MUSÉE COSMOPOLITE a un ordre de numérotage dans le bas de la feuille. Dans le haut se trouve inscrit le pays avec un numéro d'ordre. En sorte qu'on peut classer les gravures par pays, avec l'ordre de numéros du pays (numéros du haut), — Ou bien les classer, pays mêlés, par ordre de numéros du MUSÉE COSMOPOLITE (numéros du bas)

On peut acheter les feuilles qu'on veut — en les choisissant où l'on veut dans la collection. — On peut acheter une ou plusieurs séries de costumes, n'importe lesquelles. Le prix de chaque feuille est de **40** centimes. — On devra adresser au bureau du Journal un bon de poste représentant la valeur des feuilles qu'on désire et qu'on nous désignera.

Nous expédierons ces feuilles franches de port en France, dans toutes les localités desservies par les Messageries ou par le chemin de fer.

Mais cette expédition en franchise de port n'est accordée qu'aux seuls abonnés du Journal, et à la condition qu'ils prennent au moins vingt feuilles.

On peut s'adresser également à la librairie MARESCQ et Ce, rue du Pont de Lodi, n° 5.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Ce journal de modes est connu comme le plus fidèle représentant du goût de la société distinguée de Paris, c'est le journal de la grande élégance et le plus répandu dans les classes aristocratiques de l'Europe. Il ne publie aucune toilette hasardée, aucune mode qui ne soit portée, acceptée par le monde *comme il faut*. Son succès, qui date de quinze années, lui permet de prélever, tous les ans, sur ses bénéfices, la somme nécessaire pour faire présent à toutes ses abonnées à l'année d'un Album dessiné et gravé spécialement pour cet usage.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches, et donnent chaque fois un beau dessin de modes, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle avec beaucoup de soin.

Tous les mois ce journal publie une feuille de broderies nouvelles et à la mode, et des patrons de grandeur naturelle.

Prix : pour 3 mois, 7 fr. ; — 6 mois, 14 fr. ; — un an, 28 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 2. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

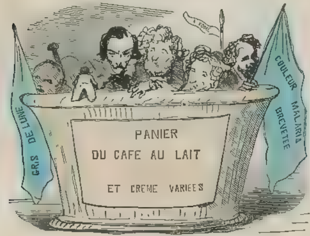
Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES DESSUS DE PANIER, DESSINÉS PAR BERTALL APRÈS L'EXPOSITION DE 1855.



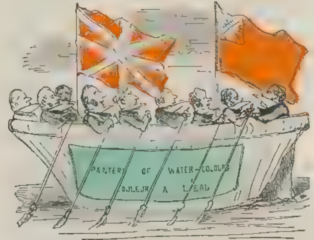
LES DESSUS DE PANIER. — Grâce aux mesures du jury, les paniers qui ont figuré au grand marché artistique de 1855 étaient garnis uniquement d'hommes de mérite et de talents éprouvés; nous avons pu crayonner la plupart des artistes qui parent le dessus de ces paniers. ——— Le premier est occupé militairement par **Horace Vernet**, tout au plus a-t-il laissé un petit coin pour **Bellanger et Beaucé**. Artiste français s'il en fut, **Horace** enlève un tableau comme un colonel de zouaves enlève une redoute. C'est du Marco Saint-Hilaire écrit par Alexandre Dumas. — **Ingres** trône en roi sur le panier de la ligne. Si **Vernet** est Français, **Ingres** est un Romain du siècle de Léon X, cultivé en serre chaude à Paris au dix-neuvième siècle. **M. Ingres** est l'inventeur d'un certain petit rouge-brique dont il enduit ses beaux dessins, et que les critiques ont, je ne sais pourquoi, qualifié du nom de gris. Ce petit rouge-brique est contagieux. **Flandrin** l'a gagné de son maître, mais il le mélange avec un peu de bleu. A côté de lui, **Lehmann** y joint quelque peu de violet, **Amaury Duval**, du blanc de plomb, **Galimard**, qui sort par le fond du panier, y ajoute du blanc de zinc. De l'autre côté de **M. Ingres** on reconnaît le toupet de **Cornélius**, le nez de **Kaulback** et le front de **Chenavard**. ——— **Eugène Delacroix** domine en maître sur le panier de la couleur. Génie indépendant par excellence, Delacroix est le seul des grands coloristes qui n'ait jamais fait de portraits et qui ne puisse pas en faire. Jamais il n'a voulu se plier à imiter personne, pas même la nature. — Mais **Delacroix** a rencontré l'idéal de la grande tapisserie. **L'Henriquel Dupont** de **M. Delacroix** serait un tapissier des Gobelins. — Près de lui on voit **Decamps**, qui a trouvé le secret de peindre avec un rayon de soleil, **Maréchal le Pastelier**, puis les jambes célèbres de **M. Heim**; **Léon Cogniet**, condamné au violet riche à perpétuité; et **Riésener**, l'éclatant. **Thomas Couture** se révèle par un petit bout de décoration : on n'aperçoit plus que le pied de **Diaz**, on voit surgir la tête de notre ami **Doré**. — En bas **Chasseriau**, déserteur du panier de **M. Ingres**, escalade vigoureusement celui de **M. Delacroix**. ——— Dans un petit panier discret, que l'on pourrait appeler celui des pêches à douze sous, on distingue **M. Courbet**. — Pourquoi plusieurs grands artistes, **Scheffer**, **Delaroche**, **Gleyre**, ont-ils glissé leur lumière sous le boisseau? Ils ne vous le diront pas, ni moi non plus. — Ce petit panier est celui de **Meissonier**, **Chavet**, **Fauvelet**, **Plassan**, **Brillouin**, **Fichel**, sont ses élèves et ceux du daguerréotype. ——— Dans le panier de genre on voit tout d'abord le vieux maître flamand **Leys**, le lion de l'Exposition, né à Anvers au seizième siècle, découvert à Paris en 1855. **Leys**, dont les tableaux pourraient avoir trente pieds, **Muller**, dont les toiles n'en devraient avoir que trois; **Knaus**, le Prussien, les Anglais **Millais** et **Mulready**; **Robert Fleury**, le Tourmenteur; **Penguilly**, le Breton; et **Willems**, le Modiste. ——— Le panier du portrait a deux compartiments : le général Ingres commande le premier avec sa troupe de ligne, à laquelle sont venus se joindre **Cabanel**, **Richomme** et **Benouville**, dans le second on reconnaît madame O'Connell, la petite-nièce de **Van Dyck**, **Rodakowski**, le mélancolique **Ricard** et le faux col de **Chaplin**. **Jules Lauro** et mademoiselle **Landelle**. ——— Le panier du paysage est bien garni. **Théodore Rousseau** figure sur le premier plan, quoiqu'il n'en fasse jamais; plus loin, **Corot**, le peintre des couchers de soleil et du brouillard pistache, **Paul Huet**, le dramaturge des paysagistes; **Français**, le peintre de l'automne; **Daubigny** et **Lambinet**, les peintres du printemps....



Ce panier est le cénacle d'un délicieux petit régiment, les néo-pompéiens, qui porte pour uniforme le gris perle et le café au lait tendre. — **Hamon** et **Gérome** en sont les colonels, **Hébert** le chef d'état-major. — A leurs côtés on reconnaît **Picou** le marchand d'amours, **Isambert**, **Toulmouche** le petit, **Jobbé-Duval** le grand, **Gendron** le clair de luniste, et **Boulanger** le Romain. Les néo-pompéiens peignent avec du rose grec pour les lèvres, de la crème des sultanes et des essences parfumées d'Herculanum.



Vidal habite seul le dessus et le dessous d'un charmant petit panier qu'il s'est fait lui même et que nul ne saurait habiter comme lui. — Seul il a le secret des gracieuses figures qu'il peint avec le pollen des fleurs et la poussière des ailes du papillon. Un portrait de Vidal est un brevet de jolie femme.



Messieurs les peintres anglais ont pour la peinture à l'eau une aptitude spéciale, qui résulte clairement de leurs penchants aquatiques. — **Cattermole** tient le gouvernail, à côté de lui **Millais** se distingue pour les aquarelles à l'huile; puis **Haag**, **William Hunt**, **Fielding**, **Corbould** et *tutti quanti*. — Le Français **Eugène Lamy** peut seul figurer à côté d'eux sur le gaillard d'arrière, **Wattier** est dans l'entre-pont.

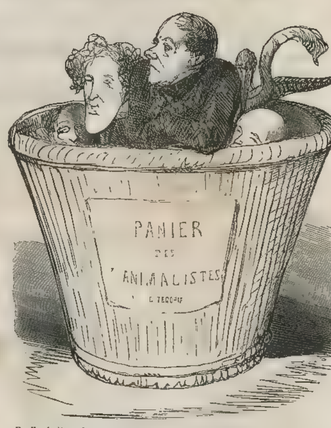
LES DESSUS DE PANIER, DESSINÉS PAR BERTALL (suite).



Gudin occupe nécessairement le sommet de ce panier. A ses côtés on reconnaît le jovial **Isabey**, l'Anglais **Danby**, **Jeanron**, **Léon Noël**. Disons-le, le chemin de fer du Havre est l'ennemi-né de **M. Gudin**. Depuis l'ouverture de ce chemin les actions du peintre se sont mises à baisser. Au temps où la mer n'était connue que de réputation, **Gudin** avait inventé une petite mer d'Opéra Comique et de Gymnase qui commence à vieillir. — **Gudin** est le Scribe de la peinture.



Depuis quelque temps les animaux ont pris dans les arts une grande importance commerciale. — L'éleveur le plus célèbre est **Troyon**, qui semble avoir étudié dans une ferme de Georges Sand, puis **Stevens**, le Belge; **Jadin**, le chasseur; **Rosa Bonheur**, si connue pour les soins maternels qu'elle donne à ses troupeaux; **Landseer**, rendu célèbre par les gravures de ses animaux savants et fashionables. — Nous allions oublier **Rousseau**, le Raphael des souris. Constatons que **Brascassat** et **Verboeckoven** se sont laissés glisser au fond du panier.



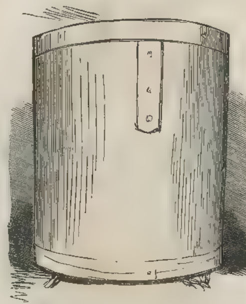
On l'a écrit quelque part, l'art de la sculpture est un art fossile. — Mais pourquoi ne pas dire ici que **Barye** a découvert la seule veine dans laquelle il ait été possible jusqu'ici de l'emporter sur les anciens. Parmi les lieutenants de **Barye** on distingue **Fremiet**, porté le premier sur le tableau d'avancement; **Jacquemart**, dit le Chevelu; **Mène** et **Caïn**.



Maintenant que **Rude** est mort, nous avons l'espoir de ne blesser personne en disant que le bas-relief de l'Etoile est la plus belle sculpture de l'époque. **Rude** n'était pas de l'Institut! Parbleu! **Delacroix** et **Barye** en sont-ils!



Sur ce panier on reconnaît **Duret**, dit le Danseur napolitain; **M. Lemaire**, le capitaine de la garde nationale, **M. Dumont**, de l'Institut; **Raggi**, qui devrait en être; **Cavelier**, **Ottin**, **Etex**, **Jouffroy**, **Marcelin-Gayrard**, l'Allemand **Rauch**, l'Italien **Gandolfi**, dit le Voilé; les Anglais **Westmacott** et **John Bell**, le mandarin lettré **St-Mar**.



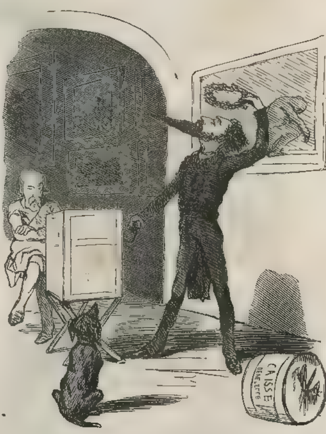
Regrettons en passant de reconnaître sous ce boisseau le grand artiste **David d'Angers**; **Préault**, le plus spirituel des sculpteurs et le plus sculpteur des coloristes; **Clésinger**, habile à donner au marbre la mollesse du beurre le plus fin.



Le dessus du panier des architectes est occupé par **Duban**, le restaurateur; **Lassus**, qui n'a pas exposé sa fameuse flèche, parce qu'il a plusieurs cordes à son arc; **Viollet-le-Duc**, l'aquarelliste, **Caristie**, **Gaucherel**, l'Anglais **Barry**; enfin le célèbre Allemand qui sut emballer le groupe prussien de saint Georges, un chef-d'œuvre d'emballage.



Le baron de la couleur et le baron de la ligne, les armes à la main, se disputent la première place; arrive un troisième baron qui saisit maître Aliboron.



A la fin de son Exposition universelle, **Courbet** se décerne à lui-même quelques récompenses bien méritées, en présence d'une multitude choisie, composée de M. Bruyas et son chien.

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION DE L'INDUSTRIE, — par BERTALL.



Revolver anglais pour feux de peloton, durant de cinq à dix minutes.



Effet de crinoline, en zinc de la Vieille-Montagne.
—Tu vois bien que nous ne pourrons jamais passer. Fais le grand tour, nous nous retrouverons sur la place Louis XV. —



Appareil Pharaon pour traverser à pied sec toute espèce de macadam.



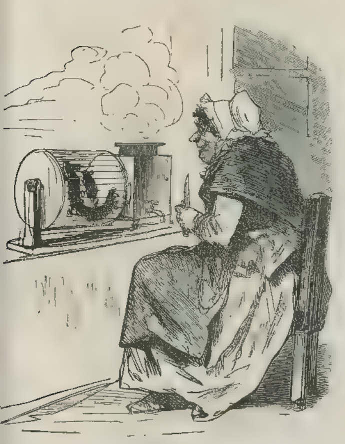
—Mon Dieu, monsieur, depuis que ma femme a eu l'imprudence de mettre les chaussures américaines de M. Good-Year, elle a le pas très-élastique, et j'ai toutes les peines du monde à la retenir. —



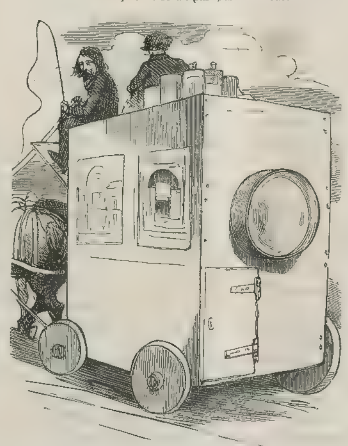
La machine à coudre.
— Général, ces étoffes sont cousues très-solidement. Ça ne pourrait se découdre qu'avec la baïonnette. Cependant, je dois vous l'avouer, ce ne serait pas très-commode. —



—On assure que ce sont des photographies qui sont exposées dans ces galeries, il n'y a pas de mal, ça a l'habitude de la chambre obscure. —



Machine économique de MM. Beaumont et Roger, de la force de trois écureuils, pour préparer et chauffer le café sans dépense de combustible.



Les frères Bisson ayant reçu d'importantes commandes du gouvernement, frètent une maison obscure pour aller en Crimée tirer des photographies grandes comme la *Smala* d'Horace Vernet.



—Tiens, les mines de cuivre de Tenès. On dit que c'est avec ce cuivre-là qu'on fabrique les monaco, c'est pour cela qu'ils ne passent pas, bien sûr. —

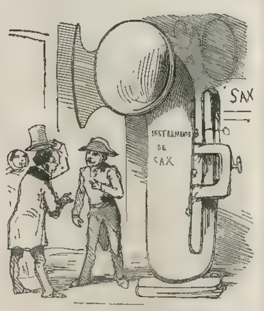
SOUVENIRS DE L'EXPOSITION DE L'INDUSTRIE, — par BERTALL (suite).



— Mais, monsieur Beaumont, j'ai dit toute ma vie : Il n'y a pas de fumée sans feu. Comment diable voulez-vous que je dise à présent? —



M. Loysel, le Christophe Colomb du café à quatre sous la tasse, passe en revue la foule avide qui vient chaque jour s'abreuver aux sources de son percolateur. Il est vivement question de surnommer M. Loysel le père du peuple.



— Pardon, monsieur, ne pourrait-on pas visiter l'intérieur de cet établissement? —



— Quand on pense que pour la faible somme de 4 500 fr. on peut soi-même se fabriquer les enveloppes à lettres dont on a besoin! C'est merveilleux! —



Machine à produire de la chaleur par le frottement.

— Si c'est ça, monsieur Beaumont, il y a des particuliers en Crimée qui viennent d'être solidement frottés; alors faut croire qu'ils n'auront pas froid cet hiver. —



— Mes compliments, monsieur Jacques Bonhomme.
— Votre fils a eu presque tous les prix au concours de 1855... Il commence à bien se servir du marteau, du pinceau, du ciseau et même du fusil; peut-être n'est-il pas toujours très-poli avec ses maîtres, mais il est bon enfant. On fera quelque chose de ce petit-là.

UN MIROIR CASSÉ.

J'ai pu lire cette semaine la lettre d'un jeune peintre de genre à un marchand de tableaux. Cette épître était ainsi conçue :

« Père Barnabé,

» Un grand malheur me frappe en ce moment. J'ai » cassé mon miroir, l'ustensile qui éclairait ma mansarde, » et à l'aide duquel je me faisais la barbe. Envoyez-moi » vingt francs pour en acheter un autre, ou je meurs. Savez-vous pourquoi? C'est que tout me tourne à mal depuis cet accident. Je vous vendrai pour rien mes *Fourmis enlevant un hanneton*, mais rendez-moi mon » miroir. »

Cette singulière missive m'a amplement donné à réfléchir. Je me suis cogné le front en m'écriant : « Qu'y a-t-il donc dans un miroir cassé? »

Lecteur, il y a d'abord un préjugé parisien aussi ancien que la rue du Chat-qui-pelote.

Sur la foi de nos pères, je soutiens qu'un miroir cassé est une perte, quelque part qu'il se trouve; je pense qu'il peut engendrer plus de maux que ses parcelles ne contiennent de molécules impondérables et insécables, autrement dites atomes. Je prétends enfin qu'il vaudrait mieux être sifflé cent fois à Bobino ou perdre un million, une misère à la Bourse, que d'avoir le malheur de planter chez soi un miroir cassé.

Et d'abord un miroir ne se casse jamais sans qu'un éclat vous entre dans l'œil ou qu'un de ses angles vous blesse profondément la main. Pour peu que vous fassiez appeler un oculiste ou un chirurgien, et quelquefois les deux, vous voilà aveugle ou manchot. Vous devez vous estimer heureux si l'un de ces accidents vous arrive seul. Vous n'en êtes pas moins incapable de vous présenter dans le monde avec avantage. Premier malheur, presque inévitable. Et d'un.

Avec la main et l'œil qui vous restent, ou bien avec les deux mains et le seul œil (admettons encore qu'il vous reste deux yeux et une seule main...) vous voulez faire votre barbe.

Grâce à la pénombre qui sillonne votre miroir radoubé, vous apercevez votre moustache justement à l'endroit où la nature a placé les sourcils les mieux arqués. On peut se tromper de cela en faveur de la ligne uniforme que ces deux régions du système pileux dessinent également sur le visage : Geoffroy Saint-Hilaire a bien pris l'œil lui-même pour une bulbe assez semblable à celle que renferme un pois! Enfin voilà vos sourcils rasés, mais très-nettement. — Second malheur, toujours inévitable. — Et de deux.

Vous voilà donc contraint de garder la chambre, tondu comme un bonze, et la figure labourée d'entailles dont je ne parle pas, parce que j'ai horreur du sang. Tout cela serait l'affaire du temps et du taffetas d'Angleterre; mais on vous apporte une lettre. Il s'agit d'une affaire grave, une assemblée d'actionnaires, ou une entrevue obligée avec la demoiselle à belle dot que vous devez épouser, ou la présentation irrémissible à un personnage qui doit faire tourner à côté de vous la roue enchantée de la fortune. Hélas! comment sortir avec les sourcils rasés? Comment ne pas sortir dans des cas si pressants? Pour vous tirer d'embarras, vous êtes forcé d'appeler à votre aide une bonne jaunisse ou une fièvre maligne : il vous faut donc vous mettre au lit. Encore une infortune réelle, compliquée de mille ennuis. Et de trois.

Ce n'est pas tout. Le matin de votre convalescence, quand vos sourcils sont à peu près repoussés et que la jaunisse est partie, on frappe à votre porte; c'est le concierge qui vous apporte cette niaiserie parisienne et ga-

LES PETITS TALENTS DE SOCIÉTÉ, — par Riou.



UN GÉNÉRAL DE COTILLON.

UN CRAYON AMATEUR.

— Les yeux sont expressifs, la bouche est gracieuse, les traits sont fins, charmant enfant!
— Ah! monsieur Édouard, il est parlant, quelle vérité, quelle perfection!
— Absolument votre portrait, madame.

lante qu'on appelle une carte de visite. En vous la remettant, il aperçoit le fatal miroir : « Tiens, dit-il, c'est drôle, M. un Tel n'a pas de quoi s'acheter un miroir! Ces gens-là portent une canne à pomme d'or et des gants jaunes, et ça n'a pas seulement un miroir pour faire sa toilette; un miroir, quand les progrès de la civilisation ne refusent pas même une glace de trois pieds à une cardeuse de matelas! Où allons-nous? Le monde actuel devient cocasse! » En sortant de chez vous, cet homme vous méprise. Mon Dieu! vous vous figurez aisément la situation d'un homme qui est méprisé par son portier. — Encore une période d'adversité, et la pire. Et de quatre.

Jusqu'ici je n'ai considéré le miroir cassé que dans ses rapports avec l'homme isolé au milieu de la société. Mais si je le suis dans le grand, comme dans le petit monde, je le trouve constamment comme un indice, un présage avant-coureur des plus grands maux.

Dans le ménage, un miroir cassé indique une lutte ancienne ou récente, provoquée par la misère, le plus souvent par la jalousie. Une autre remarque à faire, c'est que le mari est toujours chargé, au bout du compte, d'acheter un miroir neuf. C'est ce qui s'appelle payer les verres cassés.

Qu'un homme affligé de laideur casse son miroir, il va se voir vingt fois, cent fois, ce qui est autant de malheurs. Qu'une femme belle et gracieuse, au contraire, laisse tomber le sien, elle ne peut plus se voir tout entière, et ce seul malheur équivaut aux cent autres.

Pour cette fois; je m'en tiens à cette analyse, et je répète avec un ancien : *Nil mirari*. — Traduction libre : « Il ne faut pas trop se mirer. »

Maxime Parr.

L'HOMME QUI ADORE UNE INCONNUE.

Ce type est plus répandu qu'on ne le pense.

Tous les jours vous rencontrez dans le monde, sur l'asphalte ou au cercle, un monsieur à peu près fait comme tout le monde, bien cravaté, bien ganté, bien mis, mais qui pousse des soupirs à faire tourner les moulins à vent de Montmartre. Ce quidam, quand on le presse de questions, vous fait voir une bague qui porte à son chaton une miniature microscopique, un portrait de femme. Il ajoute d'un ton mélancolique : « C'est la femme que j'adore! » Nouveau soupir capable de faire chavirer un vaisseau à voiles.

« Quelle est cette femme? » Le monsieur l'ignore. « Où vit-elle? » Il ne le sait pas. « La voit-il de temps en temps? » Non. « Lui écrit-il? » Pas davantage. « Comment se fait-il donc qu'il l'adore? » Il l'a vue une fois par hasard, emportée sur le strapontin d'une diligence, et cette fois lui suffit.

Depuis lors il l'a fait peindre de souvenir et à sa guise; son image ne le quitte plus. « Mais, lui demande-t-on, vous devez connaître au moins sa condition sociale? » L'homme vous répond : « Jeune homme, la femme que j'adore ne peut être qu'une grande dame! »

J'en ai connu un qui s'était fait journaliste uniquement pour avoir l'occasion d'écrire des articles amoureux qu'il confiait aux feuilles publiques. Il commençait invariablement ses cent lignes par ce titre : *A ma belle inconnue*. Plus bas, il mettait en vedette : « O vous! blonde aux » yeux noirs que j'ai aperçue le dernier dimanche de » juin au bal du Château-Rouge, où êtes-vous donc? qui » êtes-vous donc? Seriez-vous une fée ou la fille d'un » courtier marron? »

La conclusion de l'article avait quelque chose de navrant; c'était du d'Arlincourt trempé dans de l'Alexandre Dumas (manière d'*Antony*). L'homme disait :

« Oh! j'ai passé des jours tristes à mourir! Qui me dira » le seuil qu'il faut franchir pour vous trouver?... Comme » un pauvre fou, par la ville je vais errant!... Venez à » moi, vous qui m'aimez, ô ma belle inconnue! »

Après quoi il mettait son prénom, son nom, son âge et son adresse.

L'inconnue ne vint jamais, l'ingrate!

Un autre avait eu une bonne fortune au bal masqué de 1843; mais vers une heure du matin sa sylphide s'était envolée. Impossible de la revoir au milieu de l'avalanche des pierrots, pierrettes, titis, débardeurs et sauvages du bal de l'Opéra. Il sortit le cœur navré.

Quelle passion! Elle dura trois ans... trois siècles!

Un jour, sur la fin de 1846, il va dîner, rue de l'Ouest, chez un vieil oncle à héritage. Après avoir tiré le pied de biche qui faisait mouvoir la sonnette, il voit accourir une grosse dondon qui lui ouvre la porte.

« Mon inconnue! » s'écrie-t-il.

C'était la cuisinière. Il se trouvait mal; on fut obligé de lui faire respirer de l'éther.

Ovide Desgranges.

LE MOTEUR ÉLECTRIQUE.

Quousque tandem... Jusqu'à quand, électricité, donneras-tu carrière à ton ambition?

Il ne te suffit donc pas d'avoir en quelques années éclipsé le gaz, cassé les bras aux télégraphes, étendu ta puissance jusque dans le royaume médical, et fait ainsi la fortune de quelques Hippocrates, qui prétendent guérir tous les maux avec ton fluide?

LES PETITS TALENTS DE SOCIÉTÉ, — par RIOU (suite).



LA ROMANCE INÉVITABLE.
Ah ! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de moi.



LES DANSEURS UTILISÉS.
— Dites donc, mon jeune ami, quelle est donc cette danse passionnée ?
— La danse à la mode ! la valse à deux temps ! c'est délicieux...
— En effet, c'est charmant. (Dès demain je supprime mon frotteur.)

Tu t'attaques encore à l'agent le plus énergique, le plus puissant que nous connaissions, tu veux l'emporter sur ce qui a l'habitude de tout emporter, sur la merveille de notre siècle, sur la vapeur !

C'est comme je vous le dis, mon cher monsieur qui me lisez. Depuis les succès télégraphiques qui l'ont complétement grisée, l'électricité, comme feu Guzman, ne connaît point d'obstacles.

Elle vient de faire à Toulouse sa première tentative contre la vapeur. Toulouse se trouvant le siége d'une cour impériale, la ville était bien choisie pour que l'expérience eût des juges nombreux et éclairés.

L'électricité s'est fait placer en tête d'un convoi, et, sans siffler, sans haleter convulsivement comme fait la locomotive, elle a, dit-on, entraîné les wagons avec aisance et rapidité.

Toute la population qui était accourue a fêté ce triomphe par de chaleureux applaudissements. Seule, une locomotive fumait de rage dans un coin de la gare.

Ce qui constitue l'immense supériorité du *moteur électrique*, c'est que, loin de ressembler aux locomotives et autres lourds moteurs qui ont de la peine à se mouvoir eux-mêmes, il est petit, léger et portatif.

Portatif... Quelle révolution il y a dans ce seul mot!

C'est-à-dire que l'électricité va tout faire en ce monde, et que l'homme n'aura plus qu'à se croiser les bras.

Un ouvrier voudra-t-il transporter un bloc de pierre? Sans avoir recours aux crics, aux leviers et autres vulgaires engins, il sortira son moteur de sa poche et lui fera traîner la pierre, tandis qu'il le suivra, en fumant tranquillement sa pipe.

Le laboureur attellera le sien à sa charrue, et conduira à l'abattoir ses bœufs devenus inutiles. La chanson des *Bœufs* de Pierre Dupont deviendra la chanson des *Moteurs* :

J'ai deux moteurs dans mon étable, etc.

Beaucoup de gens obèses se serviront de leur moteur portatif pour se mouvoir sur les trottoirs, ce qui leur sera bien plus utile que la canne et même que la béquille.

D'autres, obligés d'offrir l'appui d'un bras vigoureux à une épouse douée d'un embonpoint prodigieux, se feront avantageusement remplacer par un moteur qui traînera leur moitié. — Je dis leur *moitié*, suivant la locution consacrée, quoiqu'un mari maigre soit bien loin d'être la moitié d'une femme de cent kilos.

Ainsi plus de vapeur, plus de voitures, plus de brouettes, le moteur électrique remplacera tout et causera un véritable mouvement social.

ACHILLE LAFONT.

DE LA NÉCESSITÉ D'AVOIR UN NOM.

Dans une pièce fort gaie, qu'on jouait il y a quinze ans au théâtre de la rue de Chartres, sous le titre de *M. et Mme Galochard*, Arnal prenait le menton à une petite jardinière de Versailles nommée Toinon, et il lui disait : « Dis-moi ton nom. — Non, répondait-elle. — » Dis-moi ton nom, reprenait Arnal : tout a un nom dans » la nature. » En cela le joyeux artiste se trompait; beaucoup de choses et beaucoup d'êtres sont appelés d'une certaine manière, mais ils n'ont pas de nom pour cela ; — au contraire.

Je m'en tiendrai pour aujourd'hui sur ce point aux hommes de l'époque actuelle.

Il y a, par exemple, en France, douze millions d'individus étiquetés (je mets à part les femmes et les petits enfants). Eh bien, sur cette masse énorme, il n'y en a pas plus de quinze cents qui puissent se flatter d'avoir un nom potable.

Monsieur un Tel, qui est un bellâtre, va pousser des cris de paon ; — monsieur Machin, qui a toujours cent billets de mille francs dans son portefeuille, hausse sans doute les épaules ; — le petit Chose, qui se prélasse sur une voiture verte traînée par des alezans, me jetterait volontiers son cigare et ses moustaches à la figure.

Il n'importe : je maintiens que tous ces gens-là n'ont pas de nom.

— Mais, va-t-on dire, est-ce que nous ne nous nommons pas tous à peu près de même en entrant dans la vie? Presque tout le monde s'intitule Alfred, Charles, Jules, Ernest, Pancrace, Gustave, Pantaléon, etc.; l'état civil et la religion nous en font également une loi.

Permettez, cher lecteur. Les mots que vous venez de prononcer ne sont que des sobriquets que nous devons d'ordinaire à un parrain ; et d'ordinaire aussi c'est la seule dette que le parrain nous ait mis à même de contracter envers lui. Le mien, par exemple, ne s'est jamais induit pour son filleul en une autre dépense qu'en un sobriquet trivial de Jules ; — qu'est-ce qui ne s'appelle pas Jules ? et en un cornet de dragées qu'il a mangées à mon baptême. Que l'amande lui en soit douce !

Mais laissons là le prénom, qui n'est rien ; arrivons au nom patronymique, qui n'est souvent pas grand'chose. Il faut de toute nécessité avoir un de ces noms-là. Ce n'est toutefois qu'un commencement. Que vous vous intituliez alors Cruchet, Drouillet ou Patouillod, c'est bien ! Va pour Cruchet, va pour Drouillet, va pour Patouillod ! Un Patouillod est capable de bien des choses, un Cruchet est capable de tout, même de trouver son nom joli. Seulement je l'avoue, je n'aimerais pas beaucoup à m'appeler Patouillod ; je préférerais m'appeler Duguesclin ou Montmorency, ou même Corneille, ou même Raphaël.

Au lendemain de la révolution de juillet, c'est-à-dire il y a vingt-cinq ans, on s'est mis à créer toutes sortes de noms. La politique, la littérature, les arts et le saint-

simonisme fondaient une célébrité tous les matins. Depuis un quart de siècle, ce sont ces grandes réputations qui constituent la France véritable. Est-ce que le reste existe? Peut-être que oui, peut-être que non. Ce qu'il y a de certain, c'est que les noms d'alors sont pleins de magie. Comme toutes ces syllabes sont musicales! Néanmoins, parmi tous ces noms éclatants, plusieurs subissent le désagréable ennui d'avoir des homonymes.

Ainsi il existe, dans le cercle de Paris, une vingtaine de Dumas au moins : Dumas, charcutier, Dumas, rogomiste, Dumas, poseur de sonnettes. Par bonheur, le seul et grandissime Alexandre Dumas père a les cheveux lainés et la peau olivâtre : il défie toute comparaison.

Je connais, moi qui vous parle, quatre ou cinq Sainte-Beuve, dont un marchand d'étrilles C'est l'objet d'un perpétuel quiproquo. — Tiens, dit-on, M. Sainte-Beuve qui est si laid; — M. Sainte-Beuve qui vend des ustensiles pour nettoyer les chevaux; — M. Sainte-Beuve qui fait de la haute critique, etc., etc.

Sur le boulevard Saint-Martin, un marchand de vins a mis sur son enseigne : J. Janin. Pour le feuilletoniste des *Débats*, c'est à rendre hydrophile.

Il y a encore d'autres ennuis. On cite un négociant nommé Sandos, qui entre un jour chez l'auteur de *Marianna*. — Monsieur, dit-il, vous mettez tous les jours sur les affiches de théâtre un nom pareil au mien, à peu près, un nom honorable, avantageusement connu dans le commerce; ça m'est fort désagréable.

M. Jules Sandeau eut toutes les peines du monde à prouver à ce brave homme qu'il n'avait pas le sens commun.

Un écrivain très-malheureux à cause de son nom, pourtant fort honorablement connu, c'est M. Hippolyte Lucas. Il y a des Lucas à remuer à la pelle, et qui plus est, il existe un Hippolyte Lucas au moins dans chaque rue. De là toutes sortes de scènes de la vie privée. — Vous ne savez pas, Hippolyte Lucas est mort hier aux Batignolles; — Hippolyte Lucas a été arrêté ce matin rue Jean-Pain-Mollet; — Hippolyte Lucas chante dans un café des Champs-Élysées, etc. — L'auteur du *Tisserand de Ségovie* sue toutes les semaines sang et eau pour qu'on ne le confonde pas avec ceux qui ont la même étiquette que lui.

Au palais des Beaux-Arts, pendant la dernière exposition, un petit monsieur, ancien passementier de son état, s'arrêtait avec affectation devant les *Romains de la Décadence*. — Vous vous appelez Couture? lui demandait-on. — Sans doute, répondait-il : Thomas Couture, bien connu dans mon quartier. — Et c'est vous qui avez fait ce tableau? — L'homme souriait, et il n'était pas fâché qu'on prît son sourire pour une affirmative.

Les homonymies sont terribles. — Monsieur un tel a fait une pièce détestable! — Monsieur un tel, quand il joue aux cartes, a l'air d'être né en Grèce! — Monsieur un tel est un pitoyable acteur! — Monsieur un tel a cinquante-six ans!

Un nom! Ayez un nom, bien à vous, sans partage. C'était pour cela qu'Érostrate brûlait un temple, qu'Alexandre de Macédoine ravageait la terre, qu'Apicius faisait nourrir ses poissons avec des langues de faisans.

Un nom! c'est pour avoir un nom que tant de clercs de notaires font des romans, que tant de tourneurs d'orgues de Barbarie font des opéras, que tant de gâcheurs de plâtre font des statues; c'est pour cela que Mandrin a tué, c'est pour cela que Scarron s'est exposé à devenir cul-de-jatte, et que Mayeux s'est condamné à avoir une bosse postiche.

JULES DU VERNAY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ La férocité du public du Petit-Lazari est chose connue. Il aime à maltraiter ses acteurs, soit à l'aide de propos, soit à l'aide de noyaux, de trognons ou de restants de sucre d'orge.

Il y a quelques années, un acteur nommé Achille était le seul homme qui fût parvenu à lui imposer. Criait-on, se moquait-on dans la salle, il arrêtait le dialogue, et disait à haute voix : « Quand ces messieurs auront fini, je continuerai. »

Un jour il jouait *la Famille Morel*, dans laquelle il remplissait un rôle de forçat évadé. Au moment où il forçait certain secrétaire, un tumulte occasionné par quelques moqueurs s'élève dans la salle. « Taisez-vous donc! s'écrie Achille en s'adressant aux turbulents, nous partagerons ce que je vais voler! » Et cela suffit pour rétablir l'ordre.

Un peu plus tard, un galopin, persistant dans ses idées de tapage, est montré au doigt par l'acteur en scène. « Mettez-le à la porte! dit-il, je le reconnais, c'est mon camarade de chaîne à Toulon! »

Un autre soir, il jouait le rôle de Napoléon; en se baissant, il fait tomber sur le plancher une vingtaine de gros sous qu'il avait dans sa poche. « Ah! ce Napoléon, qui n'a que des gros sous! » beugle un moutard.

Sans se déconcerter, Achille répond fièrement : « C'est la monnaie qu'on m'a rendue au pont d'Arcole! »

⁂ Il y avait nombreuse société sur le boulevard auprès du Château-d'Eau, autour de la boutique ambulante d'un tir aux macarons.

Un ivrogne s'approche et fait tourner l'aiguille qui favorise les uns d'une douzaine de macarons, les autres de rien du tout.

Comme notre ivrogne fut classé par l'aveugle sort dans cette penaude catégorie, il fit mine de s'en aller en grognant.

— Votre sou, monsieur, lui demande le vieux bonhomme qui tient le tir.

— Je n'ai pas un monaco, s'écrie le pochard, je suis un pauvre prolétaire, moi!

Le bonhomme des macarons fait signe qu'on le laisse aller, et se contente de dire avec philosophie :

— En vérité, il y a des gens qui sont plus riches qu'ils ne le croient, car ils ont deux cents francs de bêtise et ils ne s'en doutent pas!

⁂ Un autre soir, que je m'étais encore arrêté près de la boutique de ce bon vieux, dont la figure me plaît, je lui entendis faire, avec beaucoup de calme, cette réponse à un mauvais drôle qui l'injuriait :

— Monsieur doit être un élève de l'institution Butor, et il a dû y remporter tous les premiers prix!

⁂ Dans une réunion, chacun exprimait son opinion sur l'homme et ses destinées futures. Vint le tour d'un mécanicien célèbre, qui se contenta de formuler la sienne en ces termes :

— « L'homme est une machine couverte de peau! »

⁂ A propos d'économie domestique, un mari disputait sa femme d'une façon burlesque.

La dame lui rit au nez.

— Vous vous moquez, s'écrie l'époux vexé; vous croyez que je n'ai pas d'esprit? eh bien, j'en ai beaucoup.

— Je le crois volontiers, réplique la femme, il y a si longtemps que vous faites des économies.

⁂ Le public des petits théâtres du boulevard est construit d'une façon bien bizarre. Il n'a de respect que pour les mélodrames. Un vaudeville bouffon l'amuse, mais il le méprise. — Dieu que c'est bête, dit-il, de faire rire comme ça!

Un soir que les spectateurs avaient beaucoup ri, j'entendis des sifflets. « N'en soyez pas étonné, me dit le directeur du Lazari; quand ils se sont trop amusés ils sifflent! »

A présent le public ne siffle plus, il bâille.

⁂ Dans les *Plaideurs*, lorsque Racine érigeait en tribunal toute la maison du juge Dandin pour juger le chien Citron qui avait mangé un chapon, il ne faisait qu'imiter les tribunaux séculiers et ecclésiastiques qui se réunissaient encore en plein dix-septième siècle pour châtier judiciairement les attentats de certains animaux.

Un taureau avait-il donné la mort à un individu, on instruisait son procès dans les formes, on le sommait de *comparoir*, et l'accusé atteint et convaincu de meurtre était condamné à être *pendu par son cou, jusqu'à ce que mort s'ensuivit*.

Un porc déchirait-il un enfant? Décapité.

Les chenilles commettaient-elles des dégâts dans les vignes de la Champagne? Sur une requête présentée par des vignerons, l'officier de Troyes rendait une sentence qui les *admonestait de se retirer dans les dix jours, et, faute de ce faire, les déclarait maudites et excommuniées*.

Les hannetons d'une autre province, de l'Auvergne, refusaient-ils d'obtempérer à une demande analogue? Un jugement les condamnait à la déportation, et leur assignait un territoire.

Les rats et les mulots étaient les victimes de mesures non moins rigoureuses. Assignés devant l'évêque d'Autun, les rats avaient fait défaut, lorsqu'un avocat farceur prit leur défense d'office.

Il représenta que les termes de l'assignation étaient trop rapprochés, d'autant plus qu'il y avait pour les rats nécessité de grandes précautions, *parce que tous les chats, avertis par la rumeur publique, s'étaient mis en embuscade sur leur passage*.

Sur ces considérations puissantes, la remise fut accordée.

Nous ne multiplierons pas davantage nos citations; nous mentionnerons seulement un coq condamné au feu pour avoir avoir pondu un œuf, et des sangsues mises en interdit pour s'être nourries des poissons de l'étang d'une abbaye.

Vrai! ce n'étaient pas les animaux qui étaient les plus bêtes!

⁂ On demandait à Marc Leprévost son opinion sur mademoiselle T..., jouant Ketly en costume de laitière suisse. — Au moral, répondit-il, excellente comédienne; au physique, c'est un nez avec des bretelles.

LUC BARDAS.

POCHADES.

⁂ On ne dit pas assez comment nos modernes Crésus sont ou ignares ou naïfs.

Voici un fait d'une authenticité irréfragable.

La femme d'un de nos grands financiers actuels se présente il y a quelque temps chez un peintre en réputation, et lui commande son portrait en pied.

On convient du prix; la chose est conclue.

Mais la femme du millionnaire revenant tout à coup sur ses pas.

— A propos, monsieur, dit-elle à l'artiste, la somme est assez ronde; vous pourrez bien placer dans le tableau mon petit garçon à côté de moi, — par-dessus le marché!

⁂ On annonce que Théophile Gautier met la dernière main à un livre qui aura pour titre : *Le Dernier soupir de l'Amour*.

Cela pourra être piquant sans aucun doute, mais cela sera-t-il bien neuf? Il y a cent ans déjà que Collé, jetant un regard de désenchantement sur la société française, tirait de son écritoire les quatre vers que voici :

L'Amour est mort en France,
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance.

Un volume pour dire cela, est-ce la peine?

⁂ Ces petits poëtes d'autrefois, si spirituels, si gais, si bons vivants, on les dédaigne, on se moque d'eux; c'est tout au plus si l'on consent à se rappeler leurs noms. Et pourtant ils ont inondé notre pays et nos pères de joyeuses chansons, de vers exempts de fiel, de pièces remplies de belle humeur!

Un peu après Collé, on a vu paraître Picard, si rond, si vif, si vrai, si vert! — Ce Picard avait aussi le merveilleux talent de résumer beaucoup de choses en peu de mots. Ainsi quelques hémistiches lui suffisaient pour daguerréotyper la bureaucratie de son époque. Il parlait, lui aussi, de Paris,

Où l'on voit des commis
Mis
Comme des princes,
Qui jadis sont venus
Nus
De leurs provinces.

Nos grands lyriques d'à présent ne daigneraient pas faire de ces vers-là; — vous comprenez, lecteurs, que cela signifie qu'ils ne le sauraient pas.

MAXIME PARR.

PRIME POUR 1856.

Aux personnes qui s'abonnent pour un an, nous donnons pour 6 francs, rendu *franco* sur tout point de la France, — l'album de M. Girin, LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album de grandes lithographies que nous mettons en vente au prix de 8 francs broché et pris au bureau, ce qui le porte à 10 francs rendu *franco*. — Nous disons donc que toute personne qui s'abonne ou s'abonnera pour une année au *Journal pour rire* aura droit à recevoir *franco* (en France), moyennant 6 francs, au lieu de 10 francs, l'album intitulé :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI.

Pour cela, il faudra nous envoyer, soit en un bon de poste, soit en un bon à vue sur Paris, 17 francs pour l'année d'abonnement au *Journal pour rire*, et 6 francs pour l'album, EN TOUT 23 FRANCS.

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

MUSÉE DE COSTUMES

DES DIFFÉRENTS PEUPLES MODERNES,

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES.

GRAVÉS SUR ACIER PAR LES PREMIERS GRAVEURS, IMPRIMÉS SUR BEAU PAPIER VÉLIN ET COLORIÉS AVEC SOIN.

PRIX DE LA FEUILLE : 40 CENTIMES.

Ces costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANCAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (environs de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
N° 15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
N° 31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

La collection du MUSÉE COSMOPOLITE a un ordre de numérotage dans le bas de la feuille. Dans le haut se trouve inscrit le pays avec un numéro d'ordre. En sorte qu'on peut classer les gravures par pays, avec l'ordre de numéros du pays (numéros du haut), — Ou bien les classer, pays mêlés, par ordre de numéros du MUSÉE COSMOPOLITE (numéros du bas).

On peut acheter les feuilles qu'on veut — en les choisissant où l'on veut dans la collection. — On peut acheter une ou plusieurs séries de costumes, n'importe lesquelles.

Le prix de chaque feuille est de **40** centimes. — On devra adresser au bureau du Journal un bon de poste représentant la valeur des feuilles qu'on désire et qu'on nous désignera.

Nous expédierons ces feuilles franches de port en France, dans toutes les localités desservies par les Messageries ou par le chemin de fer.

Mais cette expédition en franchise de port n'est accordée qu'aux seuls abonnés du Journal, et à la condition qu'ils prennent au moins vingt feuilles.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 3. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

HIER ET DEMAIN, ou LES NOUVEAUX OMNIBUS DE LONDRES, — par NADAR.



12325

Hier les omnibus étaient tellement à jour que les voyageurs gelaient en route.



12326

Aujourd'hui ils seront tellement fermés que les voyageurs étoufferont en janvier.



12327

Hier les places y étaient tellement serrées que les personnes de mince envergure pouvaient seules y trouver place.



12328

Aujourd hui voilà la clientèle!



12329

Hier vous vous trouviez exposé à des voisinages peu agréables et par trop coloristes.



12330

Aujourd'hui la compagnie est mieux choisie, comme vous voyez!



12331

Hier les chevaux étaient si mauvais qu'ils pouvaient à peine vous trainer.



12332

Aujourd'hui les chevaux sont si fringants qu'ils entrent dans les devantures des boutiques.



12333

Hier on allait si lentement que vous arriviez deux heures trop tard pour diner en ville.



12334

Aujourd'hui on va si vite que vous arrivez une heure et demie à l'avance à votre rendez-vous!



12335

Hier le mari, arrivant trop tard, trouvait un particulier aux pieds de sa femme.



1233,

Aujourd'hui c'est le particulier qui, arrivant trop tard trouve la femme avec le mari.

HIER ET DEMAIN, ou LES NOUVEAUX OMNIBUS DE LONDRES, — par NADAR (suite).



12337

Hier le conducteur insistait trop pour vous faire entrer.



12338

Aujourd'hui il attend que vous lui fassiez signe de votre voiture, pour peu que vous préferiez la sienne.



12339

Hier le conducteur se trompait en prenant votre mouchoir pour le sien.



12340

Aujourd'hui il vous rapporte à domicile, et veut vous faire reprendre de force de l'argent que votre voisin a oublié.



12341

Hier vous vous trouviez en compagnie un peu inquiétante avec des personnages habités.



12342

Aujourd'hui, pour éviter cet inconvénient, on n'accepte plus que les voyageurs chauves.



12343

Hier votre voisinage était parfois turbulent et incommode.



12344

Aujourd'hui vos voisins sont si polis qu'ils vous forcent à priser, bien que vous n'aimiez pas ça.



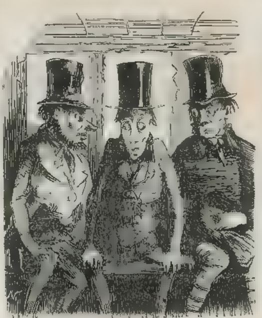
12345

Hier les roues grinçaient tellement que vous aviez une attaque de nerfs.



12346

Aujourd'hui le transport est si calme que les voyageurs s'endorment et ne se réveillent que trois milles après l'endroit de leur destination.



12347

Hier vous étiez exposé à vous trouver entre un bottier laissé pour mort en 1827 et un tailleur revenant des Grandes-Indes.



12348

Aujourd'hui de semblables gens ne sont plus admis, et c'est tout au plus si l'omnibus daigne les éclabousser.



12349

Hier. — Fais-toi cocher d'omnibus!
— Ma foi j'aime autant rester comme je suis!



12350

Aujourd'hui. — Je sollicitais une place de cocher dans la fusion; mais il faut trop de protections, et j'achète tout simplement une étude de notaire!



12351

FUSION

ET



12352

PROFUSION.

Amen!...

NADAR.

LA FUSION DES OMNIBUS DE LONDRES, — par MARCELIN.



12353

Comme quoi la fusion se changera en effusion, par l'infusion du premier dividende



12354

En France, *my dear coach*, mais la correspondance est un petit papier qu'on passe aux voyageurs pour les prier de s'en aller quand on juge qu'on les a assez voiturés pour leurs six sous.



12355

Un accapareur des omnibus de Londres.



12356

Oui, monsieur Riflardson, on assure que bien des gens deviendront millionnaires en quelques jours, en prenant de ces omnibus. — C'est singulier, voilà vingt ans que j'en prends, moi, des omnibus; eh bien, ça ne m'a encore rien rapporté.

HISTORIETTES, CANCANS ET FARIBOLES.

⁂ Tout se renouvelle, tout se transforme et se modifie, hormis la littérature des confiseurs.

J'ai ouvert quelques bonbons de cette année, et j'y ai retrouvé les ravissants distiques qui charmaient nos pères :

> On ne saurait vous voir, Thémire,
> Sans vous aimer et vous le dire.
>
> Entre l'amour et la folie,
> Il faut gaîment passer la vie.
>
> Si vous jurez d'être discret,
> Je vous confierai mon secret.

Etc., etc., etc.

Pourtant quelques rares chocolatiers n'ont pas craint d'aborder la grande poésie et la haute prose, et quelques boîtes de pastilles se placent sous le patronage de nos premiers écrivains.

J'ai vu des pistaches enveloppées dans des pensées de Balzac, des vers de Lamartine, et même dans des couplets de M. Clairville !

Vive le confiseur B.....! Celui-ci foule aux pieds l'antique tradition des devises, et garnit ses sacs de bonbons d'un billet de loterie : c'est un appât, et le chaland paye les frais de l'hameçon.

Mais voici quelque chose de galant, de naïf et de coquet :

Un petit clerc de ma connaissance présenta, le premier de l'an, à une dame de ses pensées, un humble cornet de pralines renfermant un billet de la loterie *Saint-Roch*, et accompagné de ce quatrain :

> Mon cadeau peut vous paraître
> Un peu modeste, un peu sec;
> Mais vous gagnerez peut-être
> Vingt-cinq mille francs *avec* ! !!

⁂ Un écrivain de Toulouse, M. X..., dit bravement dans la préface d'un de ses ouvrages sur la littérature dramatique en France :

« Shakspeare n'a rien emprunté à notre Voltaire; c'est » plutôt Voltaire qui s'est inspiré des œuvres originales » du novateur anglais. » (!!)

⁂ M. L..., connu par son goût pour la musique et par ses naïvetés, apprend en ce moment la flûte afin de pouvoir s'accompagner en chantant. (!!!)

⁂ Un feuilletoniste de Bordeaux, en rendant compte d'une première représentation, s'exprime ainsi au sujet de la première chanteuse :

« Mademoiselle D... est longue et sèche; sa prononciation est détestable; elle joue comme une machine et » chante faux. Ceci soit dit sans faire de la peine à

LES NOUVEAUX CONTRIBUABLES DE 1856, — par RANDON.



12357

— Pour quel usage, madame?
— Oh! mon Dieu, monsieur, pur agrément.



12358

Ma foi, m'sieu, puisque vous croyez qu'il n'y aura qu'un même prix pour tout le monde, mettez aussi : *Chien d'agrément.*



12359

Quant à sacrifier ce pauvre Chérubin, jamais!.. Seulement je tâcherai de lui mettre un peu moins de sucre dans son café au lait... Ah! dame! quand les temps sont durs...



12360

— Le gouvernement a eu raison de mettre un impôt sur les chiens; quand on pense qu'un seul de ces animaux dévorait en moyenne la subsistance d'au moins trois pauvres chats!
— Oui, madame, mais ce qui m'inquiète, c'est que ça va faire renchérir encore le mou.

» mademoiselle D..., jeune cantatrice qui a besoin de » conseils. »

Si notre feuilletoniste conseille de cette façon, que sera-ce quand il se mettra à critiquer?

⁂ Samedi soir, au bal de l'Opéra, une piquante petite brune voulait, à l'abri de son loup, intriguer M. D...

« *Laisse*-moi la paix! lui dit-il brutalement; je te connais, et j'ai une dent contre toi.

— Tu l'as donc fait poser récemment, car il ne t'en restait plus? »

J. LOVY.

POCHADES.

⁂ B..., poëte éclectique, a publié, il y a quelque temps, un gros volume de vers.

Un matin, il se présente, son œuvre à la main, chez un critique renommé pour son inflexible causticité.

— Je vous apporte mon poëme, lui dit-il, huit mille vers!

— Ah! mon Dieu! riposte le critique, mais il faudra quatre mille hommes pour le lire!

⁂ S'il y a beaucoup de bals et de rêveries folles en ce moment, il y a aussi beaucoup de concerts.

Voici ce qu'on me raconte à ce sujet.

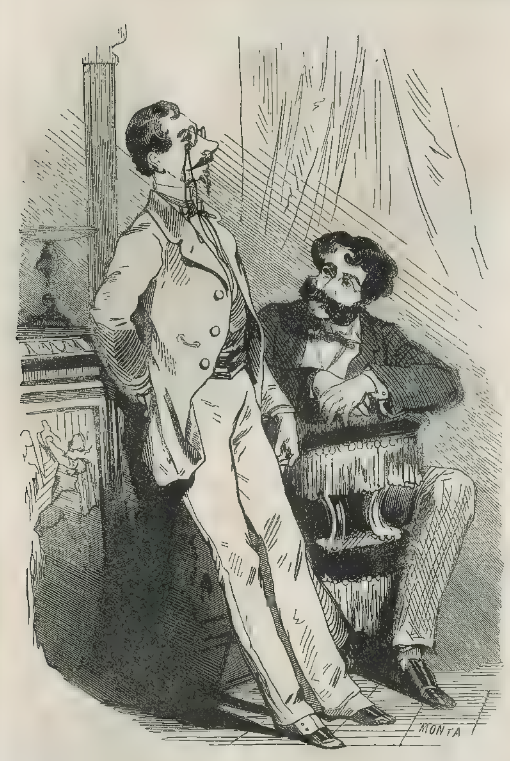
C'était l'autre jour, dans une salle où les chanteurs et les instrumentistes se font voir à tour de rôle.

Un amateur venait d'entendre un joueur de violon exécuter des choses de la plus grande difficulté. Comme il ne disait mot à ce sujet, on le pressa un peu de parler. On lui faisait remarquer, par exemple, que ce qu'il venait d'entendre était difficile au plus haut degré.

— Hélas! répondit-il, je n'ai qu'un regret, c'est que ce ne soit pas tout à fait impossible.

⁂ Un vieil auteur du bon vieux temps (il en reste encore çà et là debout quatre ou cinq) me disait dernièrement sur les boulevards :

LE DEMI-MONDE.



12361

— Cinquante mille francs croqués en trois mois..., et pour une femme honnête!...
— Dame..., mon cher, au prix où est le vice, il n'y a rien d'étonnant à ce que la vertu coûte cher!...



12362

— Mamz'elle Impéria?...
— Ç'a été moi, maintenant c'est ma fille...; mais quand c'était moi on ôtait son chapeau...

— Messieurs les vaudevillistes d'aujourd'hui n'ont rien de dévot très-certainement. Eh bien, on dirait que les couplets qu'ils écrivent sont destinés à être chantés au lutrin.

⁂ Après tout, la gravité, la morosité, le ton roide, ce travers en question date d'assez loin. Sous Louis XIV, la Bruyère constatait qu'on voulait de plus en plus se montrer sérieux. « Pour faire l'homme occupé et paraître » accablé d'affaires, écrit-il, tenez, il faut froncer le » sourcil et rêver à rien très-profondément. »

Il est vrai qu'au temps où il vivait, le moraliste découvrait ces allures au sommet de l'ordre social; or, aujourd'hui elles sont partout dans notre société, en haut, en bas et au milieu.

Tout le monde a entendu des jeunes gens de dix-huit ans, sortant du collége, leurs classes finies, dire en se cognant le front :

— Il ne s'agit plus de rire, il s'agit de songer à faire sa fortune.

⁂ J'ai trouvé sur l'album d'une jolie pécheresse du pays Bréda cette pensée vraie, mais pas beaucoup consolante :

« Quelquefois, — bien rarement, il est vrai, — mais » enfin quelquefois on vient à bout d'un créancier en le » flattant; jamais on ne flatte assez une marchande à la » toilette pour la séduire. »

⁂ D'un autre côté, un spirituel écrivain, M. Louis Lurine, a jeté au vent ces deux lignes empreintes de tant d'*humour* et de philosophie :

« Dans le treizième arrondissement de Paris, il n'y a » plus de fruit défendu : tout est mangé. »

Ovide Desgranges.

FOLIES D'OUTRE-MER.

DILETTANTISME ENRAGÉ.

L'Europe aura beau faire : jamais, au grand jamais, elle ne fêtera ses artistes comme on les fête en Amérique. En fait d'enthousiasme délirant, d'ovations exorbitantes et de dilettantisme à outrance, nous serons toujours distancés par les folies d'outre-mer.

Que sont nos bravos et nos trépignements contre la fièvre et l'apothéose?

De là cette perpétuelle émigration de virtuoses vers la terre des Yankees, cet Eldorado de la double croche, ce paradis des ronds de jambe.

Voici le tour du pianiste Thalberg.

Oyez!... les exercices crisiaques vont recommencer, et le puffisme transatlantique se réveille sur toute la ligne.

Lisez plutôt ce premier bulletin de congestion nationale :

« Les lettres de Buenos-Ayres nous apprennent que Thalberg y est arrivé le 20 octobre. « Aussitôt que le » steamer fut signalé, M. Guion, correspondant de la » maison Erard, pria le commandant du vapeur de guerre » français *le Flambeau* de vouloir bien mettre son em- » barcation à sa disposition; ce qu'ayant obtenu de la » manière la plus gracieuse, il alla chercher l'illustre pia- » niste au mouillage, à trois lieues au large.

» Le premier concert de Thalberg eut lieu le 26 octo- » bre. L'auditoire fut enivré : pluie de bouquets, rappels, » trépignements, cris frénétiques de *Vive Thalberg!...* » rien n'a manqué à son triomphe, pas même les larmes » et les évanouissements. Une dame, madame E. M..., » est tombée en syncope, et n'a pu reprendre ses sens » que chez elle. Cinq ou six autres dames ont payé le » même tribut à des sensations ignorées par elles jus- » qu'alors. » (!!!)

Au départ du courrier, des préparatifs sans exemple se faisaient pour le deuxième concert :

« On sèmera des fleurs et des bouquets sur le passage » de Thalberg; le chemin qu'il aura à parcourir de son » hôtel au théâtre sera illuminé et garni d'oliviers. Les » rues qu'il traversera se changeront en une voûte fée- » rique sous laquelle tous les spectateurs accompagne- » ront le grand artiste. La musique du théâtre marchera » à la tête du cortége. Le nom de cet homme célèbre est » dans toutes les bouches; les maisons sont pavoisées. »

Certes, nous avons pour Thalberg l'admiration la plus vive, et l'Europe entière partage notre sentiment; mais il n'en est pas moins vrai que les ovations américaines tiendront une place à part dans l'histoire des arts..... ou de la pathologie.

J. Lovy.

Une heureuse indiscrétion fait tomber en nos mains la lettre suivante, qui nous paraît bien placée dans *le Jour-*

LA JOURNÉE D'UNE FILLE DE MARBRE, — par RIOU.



12363
Après trois petites heures d'un travail minutieux, Clémence donnera le dernier coup de peigne à la chevelure ondoyante de madame...



12364
Puis, la toilette achevée, madame prendra son frugal déjeuner.



12365
Cependant l'heure d'aller au bois arrive, c'est alors que les roues de la voiture servent au splendide étalage de la robe nouvelle.



12366
Puis madame fera à pied un petit tour de lac pour faire valoir la grâce toute mignonne d'une tournure enchanteresse aux regards ébahis des pince-nez environnants.

nal amusant. Comme modèle de style épistolaire, elle pourra servir à ceux de nos lecteurs qui désirent peindre leur flamme en termes aussi élégants que passionnés :

Tonneins, le 23 octobre 1855.

« MADEMOISELLE,

» Pardon si je depasse les bornes de la ligitimité de la » bien séance; vous savez dega, il y à quelque jour, que » jai eut la vaine gloire detre arrivez chez vous, et » davoir fait connaissance avaic votre honorable paire et » maire, fraire et sœur, quoi, que jai pas eut le meme » avantage den faire autent de vous; mais vous eyant » trouvé dans une postérité digne de tout éloge et des » régars si majestieux, et cette tranquilité parfaite qui » règne dans votre cœur généreux;

» Je me suis dégné à vous faire parvenir ses deux mots » de discours afain que je puisse fixer mais régars vairs » le ciel, et dire comme diset Cupidon quand il vaint » posedé le jardin de Vénus; oui, c'est vous la sulle que » pourret trasser ce digne éritage césormez belle et éma- » ble personne. Quoi que inconnu et même étranger au- » pres de votre espet mervailleux, jose me dire et pro- » metre en réalité que si vous etes du meme avis que je » vous fais connaitre par la suite, je donnerez notament » des preuves convaincantes don je suis, et que je suis » et la probité que je posédé; car hélas himage ver- » tieux, sa net point de la fortine que je cherche : sa net » donc que vous qui peut me rendre heureux et rendre » mon cœur en liberté, dont il se trouve navré des dou- » leurs de voir que je nai peu avoir ni mérité le moindre » entretient à ce sujet : vuillez donc, mademoiselle, » réfléchir et me donner une consolation par une de vos » réponces de la maniere que jespere et vous trouverez » avantajuse et convenable un jour. Ainsi dans mais » intessedans taché moyin doublié le passé et pancer à » lavenir; car la jeunesse doit faire son cours, mais ce- » pendant non à son détriment, en attendent de vous, » mademoiselle, une vive et proutte reponce pour que je » peusse terminer des choses à vous inconnues;

» Pardon, si je ni ait pas été dimanche : cest que mais » aucupations ma nont enpeché à une reponce favorable; » jires dimanche sans faute.

» Recevez, en attendent, mademoiselle, l'assurance de » ma parfaitte considération de votre tres-humble et » tres-aubeissant serviteur si joint à la desirée :

***

Pour copie conforme : PHILIPON.

THÉATRES.

Qui veut des étrennes? Voici des étrennes! Ainsi parlent tous les directeurs des théâtres de Paris, en ornant de primeurs leurs affiches coquettement bariolées à l'occasion du nouvel an.

L'Opéra-Comique a offert un poëme en quatre tableaux de MM. Michel Carré et J. Barbier, musique de M. Victor Massé (un nom couvert d'une jeune auréole).

Ce trio de triomphateurs nous a montré *les Saisons*

LA JOURNÉE D'UNE FILLE DE MARBRE, — par Riou (suite).



12367
Madame et son repoussoir aux Folies-Nouvelles ou aux Bouffes.



12368
Bientôt arrive la sortie du théâtre, c'est le moment décisif; l'amie discrète a disparu!!

avec leurs différents aspects. Il a encadré de frais gazons, d'épis mûris, de grappes vermeilles et de neige immaculée, un drame vivant, tour à tour pathétique et joyeux, animé, pittoresque, toujours franc dans ses allures multiples, éclairé par les feux de l'été, petillant au bruit des chansons des vendangeurs, grelottant sous la neige de l'hiver et s'épanouissant finalement au gai soleil du mois de mai.

Donc la pièce est charmante, la partition fort jolie, et l'interprétation de Bataille, Couderc, Sainte-Foy, de mesdemoiselles Caroline Duprez et Lemercier des mieux réussies.

Peintres et bourgeois, comédie d'Henri Monnier. Certes voilà un titre qui promettait un succès de fou-rire aux amateurs de scies d'atelier et de gamineries à l'endroit des ignares bourgeois. C'est là le malheur, le public a été trompé; au lieu d'une bouffonnerie on lui a donné une comédie véritable, ornée d'alexandrins raisonnables. Pourquoi ces vins de Falerne, de Constance et ce lacryma-Christi, se sont écriés les spectateurs, quand nous vous demandions de la piquette?

Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux notre affaire.

Cette sagesse, démontrée en si beaux alexandrins par l'excentrique auteur de *Grandeur et décadence de M. Joseph Prud'homme*, n'a pas empêché la réussite de l'ouvrage, mais elle l'empêchera de devenir un succès d'argent.

Le public veut que chaque arbre produise le fruit qui lui est propre.

L'Orestie, drame antique en trois époques de M. Alex. Dumas père, représenté avec un grand succès à la Porte-Saint-Martin, n'est pas une pièce ordinaire que l'on puisse traiter avec le laisser-aller habituel de la critique. Quand il s'agit de vivants, habillés comme vous et moi de paletots, de pantalons, et qui ressemblent à tout le monde, rien n'oblige au respect, et un homme de génie foulant le bitume du boulevard peut très-bien ressembler à un crétin; mais aujourd'hui il s'agit de morts, de morts illustres, retirons notre chapeau, ils s'appellent Eschyle, Euripide et Sophocle, et, ma foi, on pourrait dire que ces trois morts-là sont plus vivants que bien des vivants que je ne citerai pas.

La valeur littéraire de *l'Orestie* n'est pas discutable. Le vers de M. Alex. Dumas a de la fermeté, de la vigueur, de l'accent; il n'a rien écrit de supérieur à cette trilogie.

L'Orestie d'Eschyle résume en trois poëmes la terrible histoire d'Agamemnon assassiné par sa femme et vengé par son fils Oreste.

M. Alex. Dumas a adopté le plan suivi dans l'antiquité. Sa première partie nous montre le *roi des rois* assassiné par Clytemnestre et Egysthe à son retour de Troie. La deuxième, intitulée *les Coéphores*, nous fait voir Oreste obéissant aux ordres d'Apollon, et, excité par sa sœur Électre, assassinant Égysthe et Clytemnestre, et devenant parricide pour venger le meurtre d'un père. Dans la troisième partie, Oreste est la proie des Euménides et du Remords, mais il est secouru par Apollon devant l'aréopage d'Athènes, présidé par Minerve, qui l'acquitte de l'accusation de parricide.

Cette grandiose trilogie a été montée par le directeur de la Porte-Saint-Martin d'une façon réellement splendide, et elle a été admirablement jouée par un pathétique triumvirat féminin composé de mesdames Guyon, Marie Laurent et Lucie Mabire.

Tandis que je parle de choses merveilleuses, c'est le vrai moment d'annoncer l'inauguration des *Bouffes parisiens* dans leur gentil et féerique palais d'hiver du passage Choiseul. C'est le plus joli boudoir théâtral de Paris.

La salle, décorée dans le style Louis XV, est très-confortable. Son plafond a la gentillesse et le brio d'une décoration de féerie. L'or, la peinture et le velours s'étalent pompeusement dans les loges. Le rideau, peint par Cambon, est une ravissante fantaisie dans le goût de Watteau.

Le véritable succès de la soirée est dû à une bouffonne chinoiserie intitulée *Ba-ta-clan*. Le Ba-ta-clan, c'est la Marseillaise des Chinois. Le farouche Kokoriko, le mandarin Ke-ki-ka-ko et la mandarine Fé-an-nich-ton vous feront comprendre mieux que moi les péripéties à la renverse, les drôleries musicales de leurs aventures de héros de paravent.

Le Gymnase aussi a eu sa surprise de nouvelle année. Son premier joujou se nomme *le Mal de la peur*, c'est un mélange de *l'Avare* et du *Malade imaginaire* de Molière, le tout réduit en un petit acte. Ça n'est pas un joujou désagréable, mais je lui préfère le second cadeau offert par MM. de Courcelle (fraîchement décoré) et Lambert Thiboust (qui ne l'est pas encore). *Je dîne chez ma mère*, est un à-propos charmant et spirituel qui survivra à la circonstance du jour de l'an qui l'a produit.

Puisque nous sommes en pleine distribution de joujoux, et qu'attendu la quantité lancée sur la place, il nous est difficile d'en apprécier suffisamment la qualité, passons-les rapidement en revue.

L'Opéra a donné *Pantagruel*, qui n'a eu qu'une unique représentation, de par la volonté de messieurs les abonnés ou soi-disant tels de l'Opéra. Notre première scène lyrique va-t-elle tomber au niveau des scènes de Carpentras et de Brives-la-Gaillarde? Est-ce que les abonnés vont compter pour quelque chose à Paris?

Alors je demande l'abolition des abonnés.

Le retour de nos braves troupes de la Crimée a fait naître un à-propos patriotique fort applaudi des *habitués* de l'Ambigu. (Ne pas confondre avec *abonnés*.) Cette inspiration guerrière de M. Charles Desnoyers a été accueillie avec un grand enthousiasme.

Le Vaudeville a joué à la course 55 *francs de voiture*, vaudeville fort rondement conduit par MM. Delacour et Gustave Harmant, deux cochers d'esprit. C'est plus gai que facile à raconter.

Sous prétexte d'*Habit de noce* le Théâtre-Lyrique a exhibé une opérette de M. Paul Cuzent, artiste plus connu comme écuyer que comme musicien. Ce qui ne veut pas dire que sa partition ne soit pas menée habilement, tantôt au pas, tantôt au petit trop, tantôt au galop.

En passant de l'Ambigu au Cirque-Olympique, le drame de *Marianne* a été revu, corrigé et considérablement augmenté; maintenant c'est *Marianne* ou *la Vivandière de la trente-deuxième demi-brigade*. Si le titre est long, la pièce l'est aussi; elle ne compte pas moins de sept actes et huit tableaux. Espérons que le succès sera aussi long que la pièce.

A la Gaîté, à propos d'étrennes, on a joué *A bas les étrennes!* Ce titre n'a pas porté malheur à l'ouvrage. Qui de nous n'a pas à se plaindre des étrennes... qu'il donne?

Aux Folies-Dramatiques, *les Petites Danaïdes* de Désaugiers viennent de supporter la rude épreuve d'une reprise devant une génération toute nouvelle. Le public actuel, quand on lui parle de parodie, compte entendre débiter par des acteurs attifés d'une façon biscornue le jargon emprunté aux temps carnavalesques : *J'ai le trac! Ah! c'tte binette! Je me la casse! Je me la dévide! Gare à ta trombine si tu manques de truc, je ne te payerai pas un petit can. chez le mandzingue*, etc., etc.

Les Petites Danaïdes, méprisant l'argot, se contentent d'être spirituelles, ce qui ne les empêche pas de plaire à tout le monde. J'ai même vu l'autre soir deux imbéciles de ma connaissance qui riaient aux quolibets du père Sournois pour avoir l'air de les comprendre.

Albert Monnier.



CROQUIS DE BELLANGÉ.



Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison GIHAUT frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé.* On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 46 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 46 feuilles sera adressée *franc de port,* dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire,* le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS SÉBASTOPOL,

Dessin de 70 centimètres sur 50.

Cette gravure, la plus grande qui ait été faite sur bois à Paris, dont le prix est de 3 francs rendue *franco,* sera envoyée *gratis* et *franco* à toute personne abonnée pour 1855 au *Musée français-anglais* qui nous adressera immédiatement 5 francs pour son abonnement de 1856. Les abonnés du *Journal pour rire* qui reçoivent *gratis* le *Musée français-anglais* recevront *franco* l'*Entrée des Français dans Sébastopol,* à la condition de nous envoyer *franco* trois timbres-poste de 20 centimes pour nous rembourser des frais de papier, tirage et port.

Enfin cette gravure sera encore adressée *gratis* et *franco* à toute personne qui souscrira pour 1855 et 1856 au *Musée français-anglais,* et nous adressera 10 francs pour ces deux années.

Adresser les bons de poste et les timbres-poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

PRIME POUR 1856,

Aux personnes qui s'abonnent pour un an, nous donnons pour 6 francs, rendu *franco* sur tout point de la France, — l'album de M. Girin, LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album de grandes lithographies que nous mettons en vente au prix de 8 francs broché et pris au bureau, ce qui le porte à 10 francs rendu *franco.* — Nous disons donc que toute personne qui s'abonne ou s'abonnera pour une année au *Journal pour rire* aura droit à recevoir *franco* (en France), moyennant 6 francs, au lieu de 10 francs, l'album intitulé :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI.

Pour cela, il faudra nous envoyer, soit en un bon de poste, soit en un bon à vue sur Paris, 17 francs pour l'année d'abonnement au *Journal pour rire,* et 6 francs pour l'album, EN TOUT 23 FRANCS.

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON.

Plus de cent pages de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et les rédacteurs de l'ancienne *Caricature.*

PRIX 6 FRANCS RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal pour rire,* le prix est réduit à **QUATRE FRANCS** rendu *franco* dans toutes les localités desservies par un chemin de fer ou par les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, au bureau du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 4. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois...... 5 fr. 6 mois...... 10 » 12 mois...... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES JOUEURS,

PAVILLONS, RÊVES, COMPTES..... ET HISTOIRES, FAITS DIVERS, ETC.;

PAR ÉDOUARD MARTIN. — DESSINS DE BERTALL.



I.

PAVILLON.

(*Décor : une table verte; six joueurs sur six chaises; une lampe sur la table; à côté de la lampe, cagnotte; le jeu dure depuis la huitième heure; il est trois heures du matin.*)

— Cinq, sept... ah ! le sept est bien usé !

— C'est égal, je parie pour le sept !

— Combien ?

— Ce que vous voudrez : cinq louis... dix louis...

— Dix louis !

— C'est convenu; tournez les cartes, monsieur de Raisin-sec.

M. de Raisin-sec, *qui achève en ce moment une banque monstre et a ramassé tout l'argent qui était sur la table, d'un air moqueur.* — C'est drôle, je n'ai aucune émotion. Neuf de pique, as, quatre, trois, roi de cœur, sept ! J'ai gagné !

— Oui, monsieur; voici ma carte, monsieur : demain, avant dix heures, vous aurez l'argent.

— Très-bien, monsieur !

— Cela ne vous contrarie pas, au moins ?

— Comment donc, monsieur, mais pas le moins du monde ! (*A part.*) Ça m'embête immensément !

M. de Raisin-sec *se levant.* — Qui est-ce qui veut ma banque, je m'en vais ?

Chœur. — Ah ! restez donc, monsieur de Raisin-sec !

M. de Raisin-sec. — Non, je ne puis... trois heures du matin !... il faut que je sois de très-bonne heure demain à Passy. (*A part.*) Ils n'ont plus le sou !

Un Monsieur. — Moi je ne peux pas rentrer : mon portier est couché, il ne m'ouvrirait pas.

Autre Monsieur. — Ma foi, moi non plus !

Chœur. — Ni moi ! ni moi !

La Maitresse de la maison. — Voyons, monsieur de Raisin-sec, restez donc!

M. de Raisin-sec. — Non, je vous jure que je ne puis!

La Maitresse. — Mais c'est vous qui avez tout l'argent!

M. de Raisin-sec. — O madame, ne croyez pas que ce soit ce motif... d'ailleurs, si quelqu'un de ces messieurs a besoin, je suis prêt...

Un Monsieur *timidement*. — Je vous demanderai... cinq francs...

Autre Monsieur. — Et moi dix francs...

M. de Raisin-sec. — Avec beaucoup de plaisir, messieurs...

Autre Monsieur. — Monsieur, voulez-vous me prêter un louis?

Autre Monsieur. — Monsieur, quinze francs, s'il vous plaît?

M. de Raisin-sec est charmant; ce n'est plus un



12370

homme, c'est une pluie d'or : il laisse soixante-quinze francs environ, salue tout le monde, et s'en va en murmurant dans les escaliers : « Mâtin!... mais ça fait, mais ça fait soixante-quinze francs que je perds là!... »

Aussitôt après le départ de M. de Raisin-sec, les joueurs se serrent l'un à côté de l'autre.

Premier Joueur. — Voyons, messieurs, il faut être raisonnables!... moi je pars de cinquante sous.

Deuxième Joueur. — Banco!

Premier Joueur. — Il y a cinq francs... gagné! Il y a dix francs... gagné!

La Maitresse de la maison. — Bravo, monsieur Ernest!... passez la cagnotte.

Premier Joueur. — Voilà... il y a vingt francs... il y a quarante francs...

La Maitresse de la maison. — Mazette, quelle veine vous avez, vous!

Premier Joueur. — Oh! je ne me rattraperai pas, allez! Quarante francs, messieurs... voyons : je perds cent-soixante francs... pontez donc un peu, que diable!

Un Joueur. — Je fais trois francs.

Autre Joueur. — Et moi vingt sous.

Premier Joueur. — Cela fait quatre francs. Une, deux... personne ne dit mot... voyons, est-ce qu'il faut que je parte pour quatre francs?... c'est dégoûtant! Gagné!

La Maitresse de la maison. — S'il y avait eu de l'argent, vous vous seriez refait; passez-moi cinquante sous... pour la cagnotte!

Premier Joueur. — Mais on ne m'a fait que quatre francs!

La Maitresse de la maison. — Est-ce que c'est ma faute? J'use mon huile, moi, mes cartes, mes meubles!... si vous voulez payer mon terme?...

Premier Joueur. — Voilà! ne criez pas... allons, puisque j'ai donné à la cagnotte!... il reste trois francs...

Un Joueur. — Banco!

Premier Joueur. — Vous avez gagné!

Et la partie continue ainsi pendant longtemps... longtemps; bientôt l'argent a disparu complétement de la table et passe dans la cagnotte; déjà l'Aurore aux doigts de roses entr'ouvre les portes de l'orient.

— Ah! mon Dieu! fait la maîtresse, mais il fait jour, grand jour!

Chœur. — Tiens, c'est vrai!

La Maitresse. — Il faut partir, messieurs, vous n'avez plus d'argent : *c'est le massacre des innocents!*

Un Joueur. — Ah! par exemple, à sept heures du matin!... encore un tour, messieurs... il y a dix francs...

Autre Joueur. — Où sont-ils?

Le Joueur. — Les voici.

Le Beverley bourgeois pose sur la table une boucle de bretelle : — Cela vaut vingt francs.



12371

— La moitié! réplique un intrépide en mettant près de la boucle de bretelle un canif. Le canif va pour dix francs!

Près du canif viennent se ranger successivement une allumette, un cure-dents, une lime à ongles, un sou, un cigare et sa fiancée une cigarette, la moitié d'un paquet de maryland, un porte-monnaie vide, une pastille de Vichy et une boîte de cachou.

Le pavillon est arboré! Flottez, drapeaux! flottez, bannières!

Boucle de bretelle, canif, allumette, cure-dents, lime à ongles, monaco, cigare, tabac, pastille et cachou, on s'arrache tout cela avec fureur!

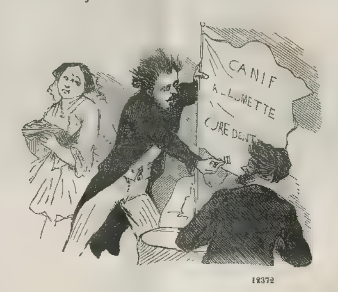
Et, comme le système décimal des pavillons n'a pas été inventé, les centimes sont supprimés, les francs sont supprimés, le jeu atteint des proportions folles.

Les joueurs ont le visage en feu, les yeux cernés, la bouche sèche; la maîtresse du logis se mord les lèvres : là où il n'y a point d'argent la cagnotte perd ses droits.

Joueur honnête, joueur candide, joueur qui sais modérer les orages de ta passion, lève-toi quand le pavillon pavillonnera!

L'histoire raconte que Balthazar vit apparaître au-dessus de la salle à manger où il régalait ses amis et les biches les plus à la mode de son temps trois mots cabalistiques écrits en lettres de feu : Mane, Thecel, Pharès.

Chacun a ses trois mots dans la vie de ce monde. Les trois mots du joueur sont :



12372

CANIF, ALLUMETTE, CURE-DENTS!!!

Quelquefois l'échange des pavillons s'opère dès le lendemain avec une grande ponctualité, et les différents bibelots de la veille se changent en vrai argent; mais ces cas sont très-rares. On ne cite guère qu'Aristide, à Athènes, qui ait pris les pavillons au sérieux; de là son surnom de *Juste*. De nos jours... personne!

Les pavillons à la bourse s'appellent : héritage qu'on attend, rentrée sur laquelle on compte, argent qu'un notaire doit avancer sur une succession. *Canif! allumette! cure-dents!*

II.

LES DETTES.

Le jeu a son code.

Au chapitre dettes on lit : « Les dettes de jeu sont des dettes d'honneur.



12373

« On les paye dans les vingt-quatre heures.

« Le bottier, le tailleur, le chemisier, les fournisseurs, les propriétaires doivent céder la place au roi de carreau, à un valet de cœur, à la dame de pique, au sept et au huit de trèfle. »

On aborde gaiement un ami qui s'est beaucoup gêné pour vous tirer d'un mauvais pas, et on n'éprouve nulle pudeur à lui dire : — Tu sais, mon vieux, qu'il m'est impossible de te payer... pas le sou!

Mais si, de hasard, à la vingt-cinquième heure d'échéance d'un coup sur parole, on se rencontre nez à nez avec un prêteur au jeu, les jambes fléchissent, le rouge monte au visage, les yeux se voilent.

Pour payer des dettes d'honneur, il est des joueurs qui poussent le scrupule de la probité jusqu'à mettre de la fausse monnaie et des lettres de change fantastiques en circulation.

O honneur! que de gredineries on commet en ton nom!



12374

A la bourse, les différences se payent le 15 et le 30.

Presque toujours exactement.

Pourtant... il y a des liquidations difficiles, des situations embarrassées.

Mais, en fin de compte, tout se nivelle : au bout de l'année le parquet gagne beaucoup et la coulisse accapare toutes les villas des environs de Paris.

Qui donc a perdu?... coucou! coucou!

III.

COMPTES... ET HISTOIRES.

Le premier besoin du joueur en quittant la table verte est de respirer. Il hume l'air avec ivresse, et se promène

volontiers sur le boulevard, tête nue, par un froid de 12° Réaumur.

Elle a sonné depuis longtemps l'heure où s'éteignent les bougies parisiennes, tout est silencieux dans la nature; les fenêtres seules de la Maison-d'Or et du café Anglais laissent par intervalles échapper un nuage de fumée et une bouffée de rire.

— Si je soupais! pense celui-ci : je suis venu chez Amélia avec dix-huit francs; je n'avais plus que cela pour aller... jusqu'à la fin de mes jours; me voici à la tête de trois billets de deux cents et de dix-neuf francs de monnaie : mangeons la monnaie!

Et le favori de la fortune fait banco sur un perdreau truffé et une bouteille de *veuve Eliquot!*

— Me voilà propre! murmure celui-là; il ne me reste plus un radis, et demain échoit un billet de cent soixante! Faut-il que je sois bête... j'avais cent cinquante-cinq francs ce matin! C'est bien fait, je suis dans de jolis draps maintenant!... ça m'apprendra! Que le diable emporte madame de Saint-Ernest avec ses petites soirées!... il me manquait cent sous, voilà qu'il me manque tout!

M. de Cupidon, qu'on avait oublié, reprend alors ses droits.



12375

— Ah bath! dit le premier, Émilie est une bonne fille, je vais lui faire une surprise... je n'en mourrai pas!

— Fichtre de fichtre! balbutie l'autre, que va dire Sophie?

Et le gain et la perte rentrent respectivement au logis... presque conjugal.

Premier couple.

— Ah! c'est vous, mon ami?

— Oui, mon Émilie adorée!

— Et d'où venez-vous à cette heure?... vous avez une mine de déterré!

— Moi... je ne viens de nulle part.

— Laissez-moi donc tranquille!... vous venez encore du jeu!...

— Oh! une partie de rien du tout!

— Quelle vilaine passion vous avez là, mon cher! Vous avez encore été chez cette mauvaise femme qui tient un tripot!

— Moi... par exemple!

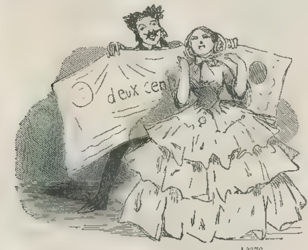
— Passer toutes vos nuits ainsi, c'est gentil!... me laisser seule! Prenez garde, monsieur, c'est dangereux!

— Mais, ma bonne amie, je t'assure... (X*** fait voltiger un des billets de banque au-dessus de la tête d'Émilie.)

— Qu'est-ce que c'est qu' ça?

— Ça, c'est le manteau de velours qui te plaît tant!

— Ah! vraiment, tu as gagné?... comme tu es gentil, mon toutou! Tu viendras l'acheter avec moi, et nous irons



12376

dimanche au bois. Tu as donc eu de la veine, conte-moi ça?

Récit. . . . .

. . . .

Deuxième couple.

— Ah! c'est toi, mon ami?

— Oui.

— Tu es tout pâle!

Moi... par exemple!

— Je t'assure... tu es malade?

— Non...

— Comme tu me réponds!

— Que veux-tu que je te réponde?



12377

— Tiens, mets une bûche dans la cheminée... réchauffe-toi.

— Je n'ai pas froid.

— Tu n'es pas aimable.

— Tu m'ennuies.

— Et d'où viens-tu?

— Qu'est-ce que ça te fait!

— Comment, qu'est-ce que ça me fait! Vite, monsieur, répondez!... je veux savoir d'où vous venez?

— Du jardin des plantes.

— Adolphe, vous me trompez!... vous venez de chez une femme!

— Je viens d'où je veux.

— Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse!

Ce dialogue dure une partie de la nuit; enfin Morphée l'emporte, et les deux têtes blondes se tournent le dos.



12378

La petite sommeille.

Lui il rêve... et quel rêve!

IV.

RÊVE.

— Un huit... et un dix... les dix ne sont pas sortis depuis longtemps. J'ai gagné!... il y a dix mille francs au jeu... je me retire : ce sera l'origine de ma fortune à la bourse. *Ingens fortuna!* comme on dit en latin, une grande fortune! Je suis riche, richissime : je fais courir à la Marche, je porte une carte verte à mon chapeau... quand ma voiture passe, tout le monde s'arrête : C'est lui!... J'achète des châteaux, j'achète des villages, j'achète le bois de Boulogne... Sophie me demande l'obélisque et les deux fontaines de la place de la Concorde; je lui achète : elle aura ainsi la garniture de cheminée la plus originale de Paris! . . . .

V.

RÉALITÉ.

Protêt. — « L'an mil huit cent cinquante-cinq, le quinze juin, à la requête de M. Bouchonnet, négociant, demeurant à Paris, boulevard du Temple, ayant l'ordre, et élisant domicile en ma demeure, j'ai, Lin-Achille Ferosse, huissier au tribunal civil de première instance du département de la Seine séant à Paris, y demeurant, rue Saint-Honoré, 108, soussigné, sommé et interpellé M. Charençon au domicile indiqué par l'effet sus-transcrit, à Paris, rue ....., où étant, et parlant à la concierge de la maison, ainsi déclarée, etc., etc., etc., et j'ai, au susnommé domicile et parlant comme dessus, laissé copie dudit effet à ordre, au dos et du présent le coût est de quatre francs quarante centimes.

« FEROSSE. »

Mêmes scènes pour les joueurs de bourse : envenimer les querelles et grossir les chiffres.



12379

VI.

LA DERNIÈRE PIÈCE DE CINQ FRANCS.

Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir...

on trouve presque toujours et comme par enchantement une dernière pièce de cinq francs.

On la joue, on la perd, et on la retrouve encore.

Où est-elle? d'où vient-elle? où va-t-elle?

Elle est quelquefois près du cœur, dont elle comprime les battements; elle vient de la cave (ceci est une métaphore), où on l'avait étouffée; elle va... où ont été ses sœurs aînées.

On la gardait pour donner le lendemain un à-compte à son portier; on la gardait pour prendre une voiture, on la gardait pour...

VII.

UNE BANQUE-RASOIR!

La banque-rasoir est la banque qui va toujours, toujours, toujours et toujours! Elle marche sans s'arrêter, comme le personnage fantastique d'Hoffmann, et connaît encore moins les obstacles que le seigneur Gusman.

Ce n'est plus une banque, c'est un siphon : le vide est opéré partout. Au bout d'une demi-heure, la banque-rasoir change de nom; le gagnant, s'il est jovial, lui donne des allures philanthropiques et la continue :

VIII.

AU PROFIT DE LA POLOGNE!

Horreur! mystification! abomination!

Le problème du mouvement éternel est résolu.

On n'a plus rien dans les mains, il n'y a plus rien sur le tapis, et l'on gagne!

Va, banque polonaise, va toujours!

La Pologne prend les liards, les centimes, les jetons, les effets à trois, à six, à neuf mois, avec toute espèce de signature.

Elle fait l'escompte... et marche, marche, marche toujours!

Simple conseil : Ne jouez jamais avec les rasoirs!

A la bourse, on appelle banques-rasoirs les mouvements extraordinaires; trois francs de hausse ou de baisse sont des banques polonaises.

IX.

LA POLICE.

Dame police est souvent le *deus ex machinâ* de la comédie, le dénoûment du drame, le coup de poignard de la tragédie.

La police se présente dans les moments les plus pathétiques, quand les yeux sont hagards, quand les poitrines sont haletantes, quand les mains sont crispées.

M. le commissaire fait *banco* au nom de la loi; rien ne va plus!

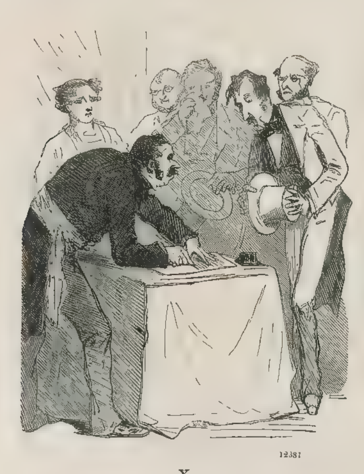


12380

C'est alors que s'opère la saisie de l'argent sur la table, c'est alors que se dressent les procès-verbaux et les cheveux sur la tête.

Chacun est prié de donner ses noms, prénoms, etc., etc. Messieurs les joueurs articulent pour la plupart des noms faux, des prénoms insensés, accusent des professions folles... et s'esquivent.

Madame Cagnotte seule reste; elle appartient à la huitième chambre.



12381

X.

CE QU'ON LIT CHAQUE SEMAINE DANS LA GAZETTE DES TRIBUNAUX.

*Maison de jeu clandestine; huitième chambre; présidence de M. ***.*

M. le Président. — Enfin les dossiers constatent votre état de récidive! C'est aujourd'hui la troisième fois que vous comparaissez devant la justice pour le même délit!

Arthémise. — Ah! monsieur le président...

M. le Président. — Vous attirez dans votre domicile des étudiants, des jeunes gens de famille, des célébrités chorégraphiques, des escrocs.

Arthémise. — Des escrocs! si on peut dire!... il y avait un prince javanais!

M. le Président. — Et des dupes! On a saisi une somme considérable.

Arthémise. — Nous jouions au loto...

M. le Président. — En effet, il y avait un jeu de loto; mais, en faisant jouer un ressort, la table s'est ouverte, et on a trouvé dans un compartiment quatorze jeux complets...

Arthémise. — Ce sont des cartes qu'on a données à mes petits neveux au jour de l'an.

M. le Président. — Quelle est votre profession?

Arthémise *baissant les yeux.* — Rentière.

M. le Président. — Vous dites toutes la même chose! Où sont les témoins?

M. le Greffier. — Monsieur le chevalier de Filoubert!



12382

M. le Président. — Connaissez-vous madame?

M. de Filoubert. — Oui, monsieur le président. J'ai rencontré mademoiselle Arthémise dans le monde; elle m'a invité à ses soirées : du reste, le jeu était très-modéré; et souvent, à la fin de la partie, on se rendait l'argent.

M. le Président. — Un autre.

M. le Greffier. — M. Innocentin!

M. le Président. — Racontez-nous ce que vous savez.

M. Innocentin. — Je suis surnuméraire dans le gaz. Madame m'a invité à ses soirées. Elle me disait qu'on faisait de la musique et qu'on mangeait des gâteaux; moi, innocent, je l'ai cru! Quand je suis arrivé, il n'y avait encore presque personne. Madame Arthémise a



12383

exécuté la polka des *Filles de marbre*... et puis... et puis... on a apporté les cartes... j'ai perdu quatre cents francs, toutes mes économies.

M. le Président. — Vous entendez. Voilà un pauvre diable qui a été ruiné.

Arthémise. — Ce n'est pas ma faute, monsieur le président... monsieur est plus joueur que les cartes, il tenait tous les coups!

M. le Greffier. — Les autres témoins : le comte de Saint-Plié, le marquis du Piquet, le baron de Venard et mesdames Joséphine Flachard, Henriette Trognon, Louise Chariot ont fait défaut.

M. le Président. — C'est toujours ainsi. La cause est entendue.

Arthémise. — Je me recommande à l'indulgence du tribunal.

Arthémise, la belle Arthémise est condamnée à un mois de prison.



12384

Son mobilier est saisi. Elle n'est pas aussi saisie que son mobilier; car elle essuie ses yeux et se retire en souriant.

Finis coronat opus!... traduction libre : O Arthémise du Bac et du Lansq, un mois de prison est éternellement suspendu sur votre jolie tête!!

XI.

PLUS TRISTE.

Journal le Droit; Paris. — M. A. S..., qui était employé dans une de nos principales maisons de banque, a été condamné hier par défaut à deux ans de prison et cinq mille francs d'amende. M. A. S... était accusé d'avoir détourné quatre à cinq cent mille francs environ, qu'il avait perdus dans des opérations de jeu sur les fonds publics.

XII.

BEAU MOUVEMENT D'INDIGNATION.

O jeu! passion terrible, vautour insatiable qui dévores incessamment le cœur de tous les hommes (pauvres Prométhées que nous sommes!), que de deuils, que de misères, que de malheurs par toi, à cause de toi!

Jeu... plaisir le plus funeste... etc., etc.

Jeu... plaie de la société moderne... etc., etc., etc.

XIII.

MORALITÉ.

— Ah çà! quelle est la moralité de tout ceci?

— La moralité?

— Oui, qu'avez-vous cherché à prouver?

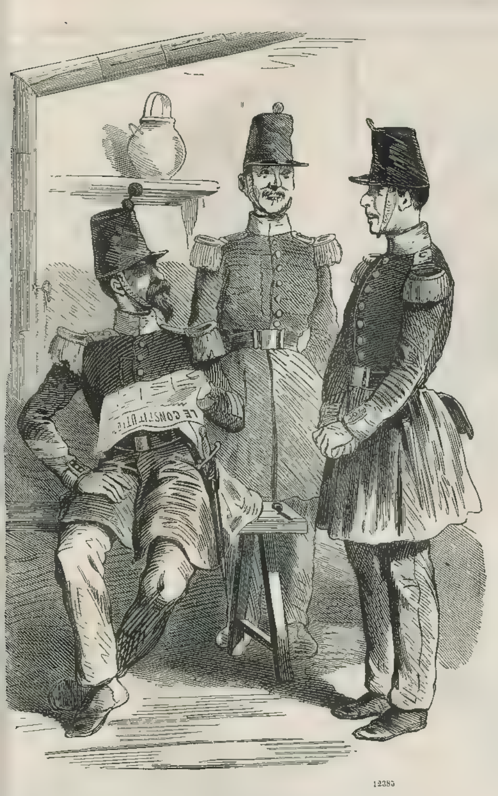
— Comment! vous ne comprenez pas?

— Pas le moins du monde!...

— Alors je vais... ah çà! mais je vous trouve charmant, n'allez pas vous imaginer que j'aie jamais cherché à prouver quelque chose!

Édouard Martin.

NOS TROUPIERS, — par RANDON.



12385

— Pardon, caporal, sans vous commander, où prenez-vous le Pont-Euxin?
— Le Pont-Euxin est situé sur la mer Noire, c'est le plus grand pont du monde, et je me surprends indéfiniment que vous ignorassiez une chose dont à laquelle il n'est pas permis!



12386

Comment trouvez-vous c'te vieille Turquoise qui m'appelle *infidèle!* comme si je lui avais été de que'qu' chose!

JOCO-SÉRIA.

*** Tous les jours j'entends dire aux jeunes écrivains du temps présent qu'on a plus de talent et d'esprit aujourd'hui qu'on n'en avait autrefois. J'avoue qu'il m'est impossible d'admettre une pareille assertion; c'est ce que je disais à deux jeunes vaudevillistes qui déjeunaient dernièrement au café des Variétés avec du petit vin à trente sous et des œufs à la coque.

Et d'abord, quand on fait de l'art, surtout de celui qui a pour but de faire rire la foule, chose malaisée, on mange des truffes et on boit du vin de Champagne du matin au soir; il paraît que c'est de tradition. En second lieu, il n'est pas mal de se donner la peine de lire un peu, et notamment les deux cent huit volumes de ce théâtre italien d'autrefois que nos pères avaient surnommé le *grenier au sel.*

Le gros sel gaulois, très-sapide et très-piquant, y avait été jeté, en effet, sans parcimonie par Lesage, Piron, Collé, Vadé, Laujon, et les autres aimables poëtes de l'époque. Celui qui aurait pleurniché dans ses vers en ce temps-là eût été traité d'imbécile et chassé à coups d'écritoire.

Tenez, l'autre jour, en consultant cette intéressante collection du théâtre italien, j'y ai découvert le trait que voici :

Il s'agit de guérir les gens qui ont la manie de faire ou de suivre les procès.

Un client apporte un exploit à Arlequin procureur, qu'il prie en même temps de se charger de sa défense.

« Volontiers, dit Arlequin, qui appelle son clerc à l'instant et lui dit : — Apporte un sac! »

Le clerc obéit, et apporte un grand sac à blé.

« Mettez cet exploit dans le sac, ajouta Arlequin.

— Comment! cet exploit dans le sac? riposta le client; vous n'y pensez pas, un carré de papier dans un tel sac!

— Taisez-vous, mon ami, je sais ce que je fais : soyez sûr qu'avant que votre affaire soit jugée, le sac sera trop petit pour contenir vos papiers! »

Est-ce de l'esprit cela, et du meilleur?... pour moi, je dis hardiment : Oui!

*** Un jour (c'était il y a vingt ans), un romancier homme d'esprit se plaignait à un élégant de ses amis de ne pas réussir.

« Je ne passe que des nuits blanches, lui disait-il, rêvant et travaillant sans cesse; j'ai déjà noirci cent rames de papier; j'ai quatre libraires, dix journaux, quinze ennemis intimes qui me font des réclames : néanmoins le succès ne m'arrive pas!

— Vous êtes bon! lui répondit l'élégant; il y a quelque chose de plus simple pour faire beaucoup parler de soi. Tenez, achetez un ours, et promenez-vous avec lui dans les rues. »

Le romancier n'acheta pas un ours, mais ce qui s'en rapproche le plus, c'est-à-dire un chien de Terre-Neuve. Il le promena en laisse le long des boulevards, sur les quais, partout. Les Parisiens — de la décadence — sortirent sur le pas de leurs portes pour contempler ce groupe.

On disait : « Voyez donc un tel et son chien!... » Son nom était prononcé cent fois par jour.

Un nom!... un trésor! Bientôt ses livres furent demandés, ses articles de journaux dévorés, ses moindres mots répétés, son portrait et celui du chien répandus à profusion dans Paris.

Aujourd'hui le romancier en question est un des écrivains les plus aimés du public.

*** Le progrès!... vive le progrès!

Il n'y a pas encore bien longtemps, on avait de simples allumettes phosphoriques qui s'allumaient la nuit sans éveiller personne.

C'était imparfait, c'était trop simple!

L'art de l'allumette était encore dans les ténèbres.

Un beau jour, sous Louis-Philippe, un monsieur a cherché autour de lui; il a réfléchi. Grâce à cet inventeur, nous avons maintenant des allumettes qui éclatent comme des fusées volantes, avec d'épouvantables explosions.

Mais celles-là encore ne sont que l'enfance de l'art.

Un autre monsieur imagine l'allumette chimique au gaz... chose terrible.

Vous en verrez venir un troisième qui créera l'allumette chimique au feu grégeois.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.



On pourra se servir de celle-là avec succès comme pièce d'artifice dans les fêtes de famille, et comme arme à feu contre les malfaiteurs.

⁂ Il y a des parapluies qui sont des cannes, des cannes qui sont des fauteuils, des fauteuils qui sont des lits, des lits qui sont des voitures, des voitures qui sont des pianos, des pianos qui sont des bateaux de sauvetage.

Point de spécialité qui ne s'amalgame et qui ne finisse par brouiller l'esprit le plus net.

Vous avez tous rencontré, par hasard, ce simple couteau de poche qui renferme un couvert complet : cuiller, fourchette, cure-dent. Ce couteau merveilleux a l'avantage de ne pouvoir servir en particulier, ni comme cuiller, ni comme fourchette, ni comme cure-dent, ni comme couteau... mais c'est un progrès.

MAXIME PARR.

THÉATRES.

Décidément le Vaudeville a remplacé ses grelots par des larmes, et sa marotte par un mouchoir. On y pleure autant qu'on y rit encore quelquefois lorsqu'on joue *Cinquante-cinq francs de voiture*, *les Marquises de la fourchette*, ou *Trop beau pour rien faire*.

La *Lucie Didier* que MM. Léon Battu et Jaime fils viennent de nous offrir est une gaillarde qui aime l'honneur de son mari d'une façon tellement féroce, qu'elle lui sacrifie son propre honneur.

Voici les faits.

Le commerçant Didier est sur le point d'être traîné devant la cour d'assises par un petit monsieur qui adore sa femme; le prétexte est qu'il aurait violé un dépôt de quatre cent mille francs.

O lecteur! n'ayez pas peur; Didier est un honnête homme : c'est une simple affaire de reçu qu'on a oublié de détruire.

Le terrible fashionable met un prix à son silence : si Lucie ne se dévoue à ses exigences infâmes, il envoie Didier peupler le bagne.

La situation est si grosse, que Lucie en est écrasée : faut-il qu'elle trahisse son mari?... faut-il qu'elle se tue?... entre les deux son cœur balance.

« Il faut céder à ma voix!... » lui chante son bourreau implacable. Et... voilà le terrible à dire, et ce qui était terrible à faire accepter..... l'épouse éperdue cède..... le mari ignore tout... et son petit commerce reprend comme de plus belle.

Enfin le hasard (polisson de hasard, va!) lui apprend qu'il est... ce que vous savez bien.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 7.



12393

Pourquoi, embroché de la sorte, ce joyeux ivrogne fait-il la joie de sa maison?

N° 8.



12394

Qu'aurait à faire le maître de cet animal pour s'en improviser sur-le-champ une arme défensive?

N° 9.



12395

Voilà un prudent sanglier qui fuit devant une meute encore éloignée, pourquoi ne se retourne-t-il pas pour découdre au moins, puisqu'il en a le temps, l'ennemie acharnée qui devance cette meute?

Didier, attaqué de front, perd la tête, et il devient fou. Quant à Lucie, elle meurt, et le dandy, qui vient à un rendez-vous, ne trouve plus que le cadavre de sa victime.

N'est-ce pas que ça ressemble bien à un véritable drame? Eh bien, ça y ressemble aussi par le succès. *Lucie Didier* est une œuvre habilement faite; car elle a évité adroitement un archipel d'écueils où d'autres auraient échoué.

Félix, Delannoy, Galabert et mademoiselle Fargueil ont parfaitement joué cet ouvrage.

Ce n'est pas sans peine que *Matilde de Shabran* a pu voir le jour cette année aux Italiens. On l'annonçait, et tantôt venait à sa place *Ernani*, tantôt *Il Barbiere*.

Enfin nous l'avons vue cette *Matilde*, et madame Penco a chanté ce rôle d'une façon charmante et coquette. Madame Borghi-Mamo n'a pas été moins applaudie. Ces deux ravissantes cantatrices ont été criblées de bravos. On a redemandé la stretta; puis, après avoir été applaudies de nouveau, comme on applaudit aux Italiens quand on est content, elles ont dû revenir encore pour être l'objet de deux ovations nouvelles.

En somme, la victoire leur est due, et les derniers vers du libretto ont raison : « Les femmes sont nées pour vaincre et régner. »

La fête anniversaire de la naissance de Molière a été dignement fêtée au Théâtre-Français et à l'Odéon.

Les comédiens de la rue de Richelieu se sont mis en frais : ils ont fait une petite dépense littéraire en l'honneur du grand homme. On a donné un à-propos en vers de M. Philoxène Boyer, intitulé *les Muses de Molière*. C'est une poétique bluette remplie de vers charmants et distingués, comme tout ce qui sort de la plume de M. Philoxène Boyer.

A l'Odéon, M. Tisserand a récité avec âme les quelques vers bien sentis d'une fort jolie ode dont l'un de nos écrivains les plus sympathiques est l'auteur. Les applaudissements n'ont pas fait défaut à M. Roger de Beauvoir.

Le carnaval est court! Tel est le cri de détresse poussé par tous les chicards et les débardeurs amis de la danse et de la faribole. Dépêchez-vous, grands chercheurs de joie, courez aux fêtes de nuit de l'Opéra! Mais ce n'est pas là seulement que vous rencontrerez le plaisir, il y a le Vauxball, où l'archet magique de Pilodo enfante des merveilles. C'est là qu'on rit, c'est là qu'on danse, c'est là qu'on noue de folles intrigues, c'est là qu'on s'amuse!

Quiconque a passé une heure dans ce séjour original comprend la vogue qu'il a su conquérir. Vive Strauss! vive Pilodo! voici le mot d'ordre du carnaval de 1856.

Sous le titre des *Filles des champs*, MM. Siraudin et Lourdois ont donné aux Variétés une pochade antivillageoise.

Il s'agit d'un jeune citadin qui, après s'être nourri indigestement des idylles de Florian, des bergeries de Segrais et de madame Deshoulières, des bucoliques de l'abbé Delille et des romans berrichons de madame George Sand, a résolu de s'enfouir dans le Berry.

Après avoir dégoisé son amour en patois à certaine Pivoine, il s'aperçoit que sa fille des champs est une petite rouée, monsieur son cousin rustique un amoureux très-canaille, et son paysan d'oncle à cheveux blancs un vieux filou.

— Où trouver la vertu? s'écrie le Parisien désolé.

— La vertu, citoyen de Lutèce, tu l'avais sous la main, et, comme le chien de la fable, tu as lâché la proie pour l'ombre. La vertu se nomme Jeanne, et elle est modiste dans la rue Vivienne. Insensé! la vertu, exilée du hameau, s'est réfugiée à Paris, derrière le comptoir d'une faiseuse de modes.

Aux Folies-Dramatiques, MM. Dupin et Carmouche nous ont montré un *Habit de grand seigneur* en deux basques... non en deux actes. C'est un ouvrage qui devait être joué en 1849, au moment où il était très-comique de se moquer des pairs de France. Aujourd'hui cela manque d'à-propos. A quoi bon frapper les gens depuis si longtemps enterrés? Heureusement qu'on trouve dans les poches de cet *Habit de grand seigneur* autre chose que des allusions politiques, on y pêche d'excellentes situations et un dialogue très-vif et très-gai.

Il y a aux Folies-Nouvelles (ce gentil théâtre de la fantaisie parisienne) un artiste dont il n'est permis à personne d'ignorer le nom à Paris : Hervé, l'une des piquantes originalités théâtrales. Hervé est avant toutes choses un musicien du plus grand mérite. Voici six ans que tous les théâtres retentissent des airs gracieux et spirituels dont il a illustré les pièces du Palais-Royal, où il était chef d'orchestre, en même temps qu'organiste de Saint-Eustache. Le matin, ses mélodies larges et puissantes faisaient rêver, pleurer et prier dans l'église; le soir, il jetait à plusieurs mains la joie et la folie aux amateurs de spectacle.

Un jour, il a voulu devenir directeur de théâtre, et il a fondé les Folies-Nouvelles. Il s'est improvisé du même coup directeur, auteur et acteur. Et le directeur a obtenu la vogue, et l'auteur a tout bonnement été l'innovateur d'un genre nouveau, et l'acteur a pris immédiatement place parmi les artistes vraiment originaux.

On peut ne pas raffoler du genre excentrique de l'auteur du *Drame en* 1770, mais il est impossible de lui contester un talent réel; et puis y a-t-il une oreille assez déshéritée pour être sourde aux charmes de sa saisissante musique?

Depuis quelque temps mon rêve, c'était d'entendre des mélodies d'Hervé sur de la prose rimée par moi, voilà pourquoi j'ai fait *Fifi et Nini*, églogue carnavalesque. Voyez ma chance, Hervé en a composé la musique, et il a voulu en outre jouer mon principal rôle. Inutile de vous dire que ma petite machine a eu du succès, du moment que vous savez qu'Hervé l'a ornée de musique et qu'il l'a chantée, c'est tout naturel.

ALBERT MONNIER.

BALS DE L'OPÉRA. — Le bal de samedi dernier a été sans contredit un des plus beaux de la saison : la foule était énorme. L'orchestre, dirigé par Strauss, s'est surpassé; on lui a fait répéter plusieurs quadrilles. Heureux ceux qui avaient pu avoir une loge; elles étaient presque toutes retenues d'avance. On s'est séparé fort tard en se donnant rendez-vous pour samedi prochain, septième bal.

Dans notre prochain numéro nous donnerons **LE BŒUF A LA MODE,** grand dessin de Bertall, occupant deux pages et passant en revue (par catégories) les événements et les choses du jour.

Nous donnerons ensuite **LE MÉDECIN DES ENFANTS,** par Marcelin;

LE THÉATRE DE MADAME SAQUI, par A. Monnier et Bertall;

PARIS EMBELLI, par Marcelin;

UN THÉATRE DE PANTOMIME A LONDRES, etc., etc.

MUSÉE DE COSTUMES

DES DIFFÉRENTS PEUPLES MODERNES,

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES,

GRAVÉS SUR ACIER PAR LES PREMIERS GRAVEURS, IMPRIMÉS SUR BEAU PAPIER VÉLIN ET COLORIÉS AVEC SOIN.

PRIX DE LA FEUILLE : 40 CENTIMES.

Ces costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANCAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (ib.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).

SUISSE ET TYROL.

1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).

TURQUIE, GRÈCE, EGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

La collection du MUSÉE COSMOPOLITE a un ordre de numérotage dans le bas de la feuille. Dans le haut se trouve inscrit le pays avec un numéro d'ordre. En sorte qu'on peut classer les gravures par pays, avec l'ordre de numéros du pays (numéros du haut), — Ou bien les classer, pays mêlés, par ordre de numéros du MUSÉE COSMOPOLITE (numéros du bas).

On peut acheter les feuilles qu'on veut — en les choisissant où l'on veut dans la collection. — On peut acheter une ou plusieurs séries de costumes, n'importe lesquelles.

Le prix de chaque feuille est de **40** centimes. — On devra adresser au bureau du Journal un bon de poste représentant la valeur des feuilles qu'on désire et qu'on nous désignera.

Nous expédierons ces feuilles franches de port en France, dans toutes les localités desservies par les Messageries ou par le chemin de fer.

Mais cette expédition en franchise de port n'est accordée qu'aux seuls abonnés du Journal, et à la condition qu'ils prennent au moins vingt feuilles.

On peut s'adresser également à la librairie MARESCQ et Cᵉ, rue du Pont de Lodi, n° 5.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mme CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mme CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur.

Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 5. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 2 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour Impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Michelsen et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE MÉDECIN DES ENFANTS,

PRÉCÉDÉ D'UN VOYAGE AUTOUR DE LAFERRIÈRE.

TEXTE ET DESSINS PAR MARCELIN.

Au mélodrame que je vous apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer.
(*Le page de madame de Malborough.*)



LE TEMPS. — Il faut pourtant que je finisse par régler mes comptes avec ce monsieur.
L'AMOUR. — C'est bon, c'est bon, on ne peut rien faire pour vous, mon cher, repassez l'an prochain.
LE TEMPS. — C'est que voilà plus de cinquante fois que vous me dites la même chose.

VOYAGE AUTOUR DE LAFERRIÈRE.

I.

Ma foi, pour nous faire passer une bonne soirée au théâtre, fi des gens passionnés! fi des sceptiques! fi des ravagés!

Vive un jeune premier de mélodrame sensible et bel homme!

Avouons-le : Hamlet ne nous a-t-il pas paru quelquefois un maniaque indécis, qui ne sait ni pardonner, ni punir; le Misanthrope, un homme mal élevé; Hippolyte, un froid nigaud; le Cid, un troubadour ampoulé; Faust, un séducteur de bas étage?

C'est que tous ces gens-là sont perchés à de si sublimes hauteurs, que nous ne saurions trouver ni le temps, ni la force de monter jusqu'à eux. Il nous faut, pour les comprendre, un de ces rares instants où l'esprit s'arrache à ses préoccupations journalières, et s'illumine aux éclairs de la passion. Mais ces moments d'exaltation sont rares et malsains, et d'ordinaire notre esprit réclame des jouissances plus calmes, des plaisirs plus faciles.

Au théâtre surtout.

Nous arrivons dans une salle de spectacle après notre dîner, l'estomac chargé, le cerveau lourd, et nous ne demandons qu'à passer sans secousse les quelques heures qui nous séparent de notre lit, assis comme il plaît à Dieu et à l'ouvreuse, au milieu des observations saugrenues du voisinage, sous le feu des lorgnettes, l'œil tiré ici par un joli visage, là par une jolie toilette.

Que diable Hamlet, Alceste ou le Cid viendraient-ils faire dans cette galère? Ce qu'il nous faut alors, c'est un héros dans les prix doux, susceptible d'une passion contenue, qui ne puisse troubler ni notre digestion qui s'opère, ni notre sommeil qui se prépare; quelque bon jeune homme qui, joignant un cœur sensible à un physique agréable et à un organe enchanteur, ait su résoudre le problème d'être coupable sans cesser d'être vertueux! C'est, en un mot, un jeune premier de mélodrame.

Or le jeune entre les jeunes, le premier entre les premiers du mélodrame, c'est Laferrière.

II.

Dans je ne sais plus quel conte, une fée bienfaisante touchait une belle fille de sa baguette, et la belle fille n'avait qu'à ouvrir la bouche, ses moindres paroles se changeaient en pierres précieuses. La même fée a touché Laferrière.

Il paraît : tous les yeux sont attentifs, toutes les bouches sont muettes.

Il parle, et voilà que dans sa bouche les phrases de mélodrame se changent en attendrissantes mélodies qui tirent des larmes de tous les yeux et les mouchoirs de toutes les poches; il n'a pas dit trois mots qu'on se mouche.

Un si joli homme! Le cou un peu court, le dos un peu rond, la taille un peu épaisse, les jambes un peu fléchissantes, du reste admirablement proportionné; l'œil est bien un peu fixe, petit et sans étincelle, les narines tirées en haut par un vilain pli, la moustache rude et le menton double; mais ces détails se perdent dans l'ensemble d'un visage potelé, encadré d'une abondante chevelure coquettement relevée sur le front et sur les tempes, pour laisser voir les racines bien fournies. A eux seuls ces cheveux-là font le succès d'un cinquième acte, quand l'acteur, en se frappant le front, peut, au moment fatal, hérisser une chevelure bien à lui.

Et puis de si jolis gestes! Il marche : ah! qu'il marche bien! Il s'assied : ah! qu'il s'assied bien! Il se mouche : ah! qu'il se mouche bien!

Et dans les passages les plus pathétiques, là où d'autres s'exhaleraient en sanglots à nous déchirer le cœur, lui pousse une sorte de gloussement contenu qui nous indique délicatement sa douleur sans nous l'imposer; là où d'autres nous feraient assister à une attaque d'épilepsie, lui reste toujours entièrement maître de lui-même, les bras en rond, les pieds en dehors, n'oubliant jamais la pose qui le développe le plus avantageusement. Des obstacles insurmontables semblent-ils le séparer à jamais de celle qu'il aime, il se contente d'imprimer à sa tête, en signe de doute amer, un léger mouvement de rotation, régulier comme celui d'un magot de porcelaine. Faut-il surmonter ces obstacles, même au prix d'un crime, le corps penché sur sa jambe gauche, il imprime simplement à sa jambe droite, rejetée en arrière, un *trémolo* fiévreux et passionné, *trémolo* qui serait ridicule, exécuté par un cotret, mais irrésistible dans une jambe bien faite!...

Vous qui riez, figurez-vous quelque autre à la place de Laferrière; mettez sur d'autres épaules cette redingote à petit collet, mettez à d'autres jambes ce collant gris et ces bottes Suwarow avec lesquels il est venu au monde; choisissez qui vous voudrez parmi tous les jeunes premiers, ses contemporains ou les nôtres, et demandez-lui de justifier aussi bien et aussi longtemps que Laferrière toutes les épithètes louangeuses, toutes les tirades passionnées que doivent justifier le visage, la tournure d'un jeune premier de mélodrame, et comparez : Ruy-Blas lui-même ne vous paraîtra plus qu'un Almanzor fané, Antony qu'un romantique enrhumé du cerveau; Armand, de *la Dame aux camélias*, qu'un moderne rageur et un malappris; Favilla, qu'une marionnette épileptique! Et cependant l'un a personnifié la force généreuse, l'autre la souffrance; celui-là la jalousie, celui-ci la rêverie! Laferrière n'est rien de tout cela, et il est plus que tout cela : c'est un bel homme! Laferrière, c'est la beauté immuable, c'est la jeunesse éternelle, c'est le prodige de la chimie, c'est le printemps embaumé — par le procédé Gannal!

PERSONNAGES.

LUCIEN.	MM. Laferrière.
M. DE LORMEL.	Bignon.
JÉROME.	Paulin Ménier.
LUCIE.	Mme Augusta.

MADAME DE LORMEL, UN JEUNE PEINTRE.

ACTE PREMIER.

Dans un de ces paysages de la Suisse où les romanciers aiment à placer la scène de leurs romans, où les horlogers du passage Vivienne se plaisent à ajuster des cadrans, deux amants s'aimaient d'amour.

Ils étaient jeunes et beaux tous les deux; bien doux était l'air de la montagne, bien pur était le ciel; et comme ce ciel leur bonheur eût été sans nuages, si leur conscience eût été plus tranquille, si les bancs de gazon de la Gaieté eussent été moins durs.

Et cependant elle était vertueuse cette femme! mais un moment de vivacité avait à jamais empoisonné son existence!

Madame de Lormel, c'était son nom, était mariée; Lucien, c'était le nom du jeune homme, l'avait enlevée

LUCIEN

12357

à son mari, et l'avait cachée à tous les yeux dans ce paysage à horloge. Un enfant, une fille, était le fruit à la fois amer et doux de cette coupable union.

Et l'expiation avait commencé dans la personne de cette enfant : elle a deux ans à peine, et elle tousse!

Serait-elle poitrinaire?

Lucien avait essayé d'oublier dans l'étude des simples sa fatale passion, mais il avait vainement cherché la médecine de l'amour dans l'amour de la médecine.

Il n'en avait tiré qu'une connaissance approfondie des maladies des enfants, qu'il appliquait à la guérison de sa fille et à celle des pauvres habitants du hameau; et désormais sa mission sur la terre était de s'en aller de chalet en chalet pour guérir les cœurs blessés et arracher les dents malades, ne demandant en retour de ses soins qu'un peu d'amitié et cinquante centimes par flacon.

Deux ans s'étaient écoulés dans la pratique de ces vertus, Lucien n'avait plus entendu parler du mari de la femme de l'enfant duquel il était le père; il pouvait se croire heureux.

Un jour Lucien venait de terminer sa consultation, madame de Lormel avait envoyé promener sa bonne et sa fille; assis sur un banc de gazon devant leur porte, ils allaient goûter un moment de bonheur, le premier depuis deux ans!

Quand tout à coup un cri part.

Une foule éperdue accourt en s'écriant : Votre fille se noie!

Lucien s'élance...

Un étranger l'arrête et lui rend sa fille, qu'une bonne négligente avait laissée rouler dans les flots du lac pur.

Cet étranger avait une figure sinistre, un chapeau sinistre, un manteau sinistre, des bottes sinistres, et, d'une voix sinistre, il s'écria :

— Je suis monsieur de Lormel! Ce soir, à huit heures, je serai chez vous!

DEUXIÈME ACTE.

Ils sont là dans une chambre mal éclairée, Lucien et madame de Lormel attendant l'heure fatale.

— Au moins défends tes jours, lui dit-elle; je le connais, il te hachera en morceaux.

— Je suis homme et je saurai souffrir; je suis médecin, je saurai me raccommoder.

On frappe!... C'est lui!...

Seigneur! Seigneur! que va-t-il se passer!

— Je suis prêt, monsieur, dit Lucien; sera-ce au pistolet?

— Non! répondit M. de Lormel.

— A l'épée?

— Non!

— Au sabre?

— Non!

— A la hache?

— Non!

— Au tromblon?

— Non!

— Vous ne voulez donc pas vous battre?

— Non!

— Vous voulez donc m'assassiner?

— Non!

— Oh! mon Dieu!... Que voulez-vous donc?

— Causer.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Je suis philosophe, dit M. de Lormel; à quoi bon nous battre? Vos balles s'amortiraient sur l'airain de mon mépris, et le monde tirerait de ce duel des conclusions malignes; ce que je veux précisément éviter. J'aime bien mieux prendre les choses par le bon côté. Il y a deux ans, quand j'épousai madame de Lormel, un ordre du roi m'envoya dans les Indes, le soir même de mes noces, et je dus partir sans avoir connu l'amour. Eh bien, pendant mon absence vous avez pris ma femme en sevrage et sa fille en nourrice; mon meilleur ami n'eût pas



12398

mieux agi. Je n'ai donc qu'à vous remercier, et à remmener ma femme et ma fille, qui ont dû bien vous gêner.

— M'enlever votre femme!

— Je ne peux pourtant pas être plus accommodant.

— Et ma fille?

— Ce n'est pas que j'y tienne! mais, vous comprenez, il y a de ces convenances...

— Oui, vous avez raison, dit Lucien.

— Et maintenant, comme nous ne devons plus nous revoir, combien vous dois je pour les mois de nourrice?

— Ah! monsieur, appelez-moi voleur, adultère, mais ne me méprisez pas!

Quelques instants après, M. de Lormel disparaissait emmenant sa femme et sa fille.

Par bonheur, Lucien avait eu le temps de mettre auprès de sa fille un serviteur dévoué, le vieux Jérôme, un bien bon cœur et un bien bon chapeau! Par lui il pouvait du moins espérer voir un jour se rouvrir la porte du cœur de sa fille, que son nouveau père venait de lui fermer au nez!

ACTE TROISIÈME.

Quinze ans ont passé.

Un ordre du roi a renvoyé M. de Lormel dans l'Inde;

madame de Lormel est morte; on ignore ce qu'est devenu Lucien.



Lucie, c'est le nom de leur fille, a grandi sous l'aile de son domestique, le vieux Jérôme.



Elle est belle, mais poitrinaire à tout propos.

Pour la distraire, le vieux Jérôme lui a procuré la connaissance d'un jeune peintre des environs.

Au bras l'un de l'autre, ils se sont perdus dans les allées du parc et se sont montré les plus jolis points de vue.

Ils n'ont pas tardé à s'aimer, et ils ont demandé leurs mains au vieux Jérôme.

Lucie est riche, le jeune peintre est pauvre : il ne regardera pas de trop près l'acte de naissance de sa fiancée. Le vieux Jérôme a consenti ; ils vont être heureux.

Quand tout à coup M. de Lormel revient de l'Inde : le jeune peintre se dissimule.

— Ma fille est-elle ma fille ou sa fille?... ma foi! je ne m'en souviens plus! dit M. de Lormel, et il va embrasser Lucie comme son enfant, quand le vieux Jérôme lui annonce son prochain mariage.



M. de Lormel s'étonne de ce qu'on n'ait pas attendu son consentement quelques années de plus : il traite le jeune peintre d'intrigant, et annonce à sa fille qu'il lui rapporte un mari d'Inde.

A cette nouvelle, la jeune fille se déclare poitrinaire et tombe morte.

— Vite un médecin! s'écrie M. de Lormel.

Or, depuis quinze ans, Lucien rôdait dans les environs sous le pseudonyme de *médecin des enfants*. Il n'attendait pour pénétrer chez sa fille qu'une occasion qui depuis quinze ans ne s'était pas encore présentée.

Le vieux Jérôme court le chercher.

En entrant, Lucien se précipite sur le corps inanimé de Lucie, et se trouve face à face avec M. de Lormel.

Seigneur! Seigneur! que va-t-il se passer?



QUATRIÈME ACTE.

— Tiens, c'est vous! s'écrie M. de Lormel, comment cela va-t-il? voilà longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

— Monsieur, cette jeune fille se meurt! répond Lucien.

— Bah! une peine de cœur, est-ce que nous en sommes morts? Voyez-nous : j'engraisse tous les jours, et vous me paraissez assez joufflu.

— Monsieur, je vous répète que cette enfant se meurt!

— Laissez donc, parce que je lui refuse celui qu'elle aime!

— Et de quel droit le lui refusez-vous?

— Je suis son père, monsieur!

— C'est à moi que vous osez dire cela?

— Je suis son père selon la loi!

— Je suis son père selon la nature!

— Je l'ai sauvée du sein des flots au premier acte; elle me doit la vie!

— Après moi, mauvais père!

— Faux père!

— Tu ne l'auras pas!

— Je l'aurai!

Et la jeune fille, violemment secouée, tombe de plus en plus morte.

Le vieux Jérôme se précipite entre les deux adversaires.

— Messieurs, messieurs, vous la tuez! Finissez-en une bonne fois : jouez-la à père ou non!

— C'est dit, au pistolet!

Monsieur de Lormel et Lucien s'éloignent. On entend un coup de pistolet : la balle traverse le théâtre et le cœur de la jeune fille, qui tombe définitivement morte.

ACTE CINQUIÈME.

Elle est morte!... on va l'enterrer!

Le vieux Jérôme veille près du lit funèbre.

Il est seul. Un ordre du roi aurait-il rappelé M. de Lormel dans l'Inde? Lucien serait-il mort? On ne sait.

Tout à coup une porte s'ouvre : c'est M. de Lormel!

Une autre porte s'ouvre : c'est Lucien!!

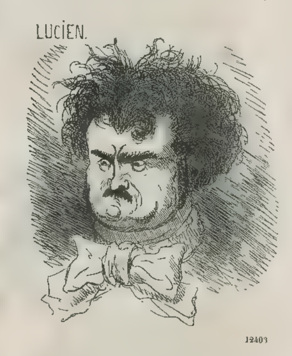
Une troisième porte s'ouvre : c'est le jeune peintre!!!

Seigneur! Seigneur! que va-t-il se passer?

— Embrassons-nous, messieurs, dit Lucien, pardonnons-nous sur la tombe de cet ange, qui n'a fait que tousser et mourir!

M. de Lormel pardonne, le jeune peintre se mouche.

— Morte! s'écrie Lucien, est-ce possible? Oh! non, mon Dieu! cela n'est pas, ce serait trop affreux! Je connais l'auteur, il est bon, il ne ferait pas mourir un innocent! Anicet, pitié, bon Anicet, rendez-la-moi! N'est-ce pas, Anicet, qu'elle n'est qu'endormie? Mais que faut-il



faire pour la réveiller?... je dois le savoir, je suis médecin! Mon Dieu! je ne me souviens plus..... est-ce que je deviendrais fou?...

— Dame! ça s'est vu à l'Odéon, dans *Favilla*, dit le jeune peintre.

— Attendez, attendez... c'est cela! Qu'on lui gratte la plante des pieds!

Lucie, chatouillée, se relève en riant du bon tour qu'elle a joué.

— Pardonnez-moi, mes pères, mais c'était pour le bon motif.

Et, dans ce premier moment de bonheur et de résurrection, tous se pardonnent et s'épousent.

Et, confondus dans un même élan de reconnaissance, ils entonnent un hymne à la louange d'Anicet, toujours clément.

MARCELIN.

LE BŒUF A LA MODE, PARTAGÉ PAR CATÉGORIES, D'APRÈ



Le bœuf de 1855 a été abattu le 1er janvier 1856. — Pleurez, bouchers sensibles, la réjouissance a brillé pour vous pour la dernière fois en 1855. — Pleurez, Grammont, pleurez, société protectrice des animaux, Azor va mourir; il ne trouve pas un ami pour payer son terme.

Le bœuf de 1855 est partagé en 3 catégories.

1re Catégorie. — Grand résultat médical obtenu par la maison Chauvin et Cie. Voici le premier morceau de l'animal : le filet, celui qui se paye double. — Pour plaire à ses amis et à ses ennemis, la ville de Paris fait un bout de toilette — de la longueur de la rue de Rivoli; elle change sa coiffure de tours, qui devenait un peu surannée. — Exposition universelle. — Combat singulier à armes courtoises entre deux grands financiers, dont l'un semble devoir être repoussé dans une autre catégorie. — Fusion des gaz. — Apparition de la Ristori, mise par erreur dans la 1re catégorie, ce qui conduit R culture du dollar américain. — Mme Plessy-Joconde et Régnier au Théâtre-Français. — *Fa* de l'Odéon et de Mme Sand. — Assaut livré au fauteuil académique. On répand cette opinior fauteuil doit, sauf exception, être donné à qui n'a jamais marché ou se trouve trop fat marcher encore. — Alexandre Dumas père présente sa fille *Orestie-Dumas* dans la 1re cat Alexandre Dumas fils a des pêches dans toutes les catégories, même dans la 13e. — La *photogr* a pris naissance dans la 3e catégorie, grandit vigoureusement, et s'élève jusqu'à la preme soins hygiéniques qu'elle reçoit des frères Bisson lui feront prendre du corps.

2e Catégorie. — On y distingue d'abord *Sainte-Claire*, opéra d'un prince qui mériterait l

… DESSINS DE **BERTALL**, DÉSIGNÉS PAR LA COUPE DE LA PRÉFECTURE.



12404

un artiste. Il verrait que ça n'est pas toujours gai, absolument comme son opéra. — Le *Médecin des Enfants*. —Les *Bouffes-Parisiens*, nouvelle étoile dont Offenbach est l'Apollon, Berthellier et P.adeau les satellites. — Les *Folies-Nouvelles*, cinquième page de notre spirituel confrère le *Charivari*. — Les *Saisons*, opéra peu comique où il règne de la pluie et du beau temps. — Henri Monnier écrivant des vers pour l'Odéon sous la dictée de M. Prudhomme. — Charles Pradier, le courageux bohême. — Grassot, notre célèbre tragique du Palais-Royal. — Framboisy Ier, grand morceau en terre cuite au four. — Les jeux de l'amour et du hasard, souvenirs de la scène

3e Catégorie. — Exaltation du sire de *Framboisy*, sorti des Folies-Nouvelles, corné dans tout l'univers et dans mille autres lieux. — Règne du canard, vice-roi de la bourse. — Physionomie des cochers de fiacre en l'an de grâce 1855. — Développement inespéré pris par la crinoline sous les auspices du petit dieu malin. — Accroissement énorme de réputation pris par Courbet, le Galimard du réalisme. — Grand succès dévolu à Galimard, le Courbet du spiritualisme. — MM. les Aztecs disputent la popularité aux éléphants nains. — Le raisin, quoique toujours malade, est un peu moins souffrant depuis qu'il se fait soigner par l'homéopathie. — Arrivée de Mlle Hippopotame à Paris. — Ce qu'il reste du palais de l'Industrie, l'Exposition une fois fermée. — *Cinq cent mille francs de rente*, ouvrage de M. Véron, écrit à la fourchette. — Le coureur *Gennaro*, qui court plusieurs lièvres à la fois. — L'opéra de Pantagruel a quelques mauvaises notes. — Le *Journal pour tous* ayant paru dans la 1re catégorie, une nombreuse couvée se met à éclore et occupe une jolie place dans la troisième.

Nous donnons aujourd'hui, sous le titre : JOURNAL D'ILLUSTRATIONS, deux dessins qui feront comprendre la raison de notre changement de titre. — Ces deux dessins eussent été évidemment déplacés dans le JOURNAL POUR RIRE.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** En 1787, à l'une des premières représentations du *Mariage de Figaro*, un spectateur qui se trouvait dans une loge applaudissait à tout rompre et répétait sans cesse :

« Ce diable de Beaumarchais a bien de l'esprit !..... »

Beaumarchais était précisément placé dans la loge voisine de son bruyant admirateur, et, choqué de cette familiarité, il lui dit :

« Le mot de *monsieur* précédant le nom de Beaumarchais vous écorcherait-il la bouche? »

Notre homme, reconnaissant alors l'auteur du *Mariage de Figaro*, répliqua :

« Oui, je l'ai dit et je ne m'en dédis pas : ce diable de Beaumarchais a beaucoup d'esprit, mais monsieur de Beaumarchais est un sot! »

*** Au dernier bal des artistes, certains jeunes gens, grands amateurs d'études plastiques, admiraient en riant la richesse d'épaules de madame ***, dont la robe était presque aussi décolletée que les propos.

Un des bienfaiteurs de la dame ayant entendu ces plaisanteries, dit aux moqueurs :

« Sachez, messieurs, qu'une honnête femme peut se décolleter sans scandale; elle est toujours assez couverte par sa vertu.

— Raison de plus, répliqua l'un des jeunes amateurs... conseillez-lui donc les robes montantes. »

*** Boïeldieu passait tous les jours devant la boutique d'un marchand de faïence qui, croyant être agréable à l'auteur de *la Dame blanche*, entonnait à son aspect l'air de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Si encore il s'était contenté de chanter tout simplement cet air en l'écorchant quelque peu; mais notre faïencier avait des prétentions musicales : il fioriturait, il ajoutait, il décomposait cet air fameux.

Un beau matin, Boïeldieu, poussé à bout par son donneur de sérénades charivariques, entre dans sa boutique, et d'un coup de canne brise deux saladiers et quatre assiettes.

Le faïencier pousse les hauts cris.

« Assassin! lui crie le maestro en colère, n'écorche pas mes œuvres, je n'abîmerai pas les tiennes! »

Luc Bardas.

THÉATRES.

Les Piéges dorés! tel est le piége doré tendu au public parisien par le Théâtre-Français, et le public a donné en plein dedans.

Les *piéges dorés* dont il est question dans l'œuvre nouvelle de M. Arthur de Beauplan sont les traquenards de la Bourse.

Cet auteur était dans son droit en faisant une comédie légère, très-légère, fort légère, sur les dangers de la spéculation, les séductions du *Gaz parisien*, les amorces des *Docks*, les attraits de la *Compagnie des omnibus de Londres*, les variations du *Crédit mobilier*, du *Nord*, du *Victor-Emmanuel*, des *Lits militaires*, des *Petites Voitures*, et autres... *Mouzaïas*.

Il avait encore le droit de la faire ennuyeuse comme un bulletin de la Bourse; il n'en a pas abusé.

Durantel est avoué; mais, ce qui me paraît encore plus avoué, c'est son goût pour les spéculations véreuses.

Madame Durantel est charmante, mais elle est femme. Elle a des amies plus riches qu'elle qui l'humilient de leurs robes à trente-six volants extravagants. Elle a des caprices qui ruineraient un nabab, et pour les satisfaire elle joue également à la Bourse.

Martinon est le courtier de monsieur et de madame; il a conçu le projet de séduire la femme de son ami, et de tirer un parti peu orthodoxe de ses relations financières avec la joueuse Durantel!... projet fallacieux qui échoue, grâce à sa propre femme qui le découvre.

Le mari avoué apprend tout : il veut d'abord pulvériser le Martinon; mais madame Martinon empêche cette pulvérisation. Durantel a perdu, sa femme a gagné; la commère Martinon exige que son mari paye la différence : elle servira à être employée en œuvres pies.

Et libre, heureux, pauvre, mais résolu à suivre le droit chemin, le ménage Durantel jure d'éviter désormais les *piéges dorés*.

Moi aussi!

La Revanche de Lauzun..... la voici en peu de mots :

Lauzun, devenu vieux, a toujours sur le cœur son mariage manqué avec mademoiselle de Montpensier; il ne serait pas fâché de jouer quelque bon tour au régent, comme dans les belles années de sa jeunesse. C'est son neveu le chevalier de Riom qui va le venger. Il aime la belle duchesse de Berry, la fille du régent, et il est aimé d'elle. Après toutes sortes d'aventures qui forment la carcasse de la comédie en quatre actes de M. Paul de Musset, il épouse triomphalement sa belle adorée.

La Revanche de Lauzun est une jolie comédie, simple, spirituelle, sans efforts, mais en même temps piquante et d'une rare élégance : c'est un excellent début dans la carrière dramatique pour M. Paul de Musset; c'est un légitime succès pour l'Odéon.

Le type de *Falstaff* a servi de pièce d'entrée à Hermann-Léon au Théâtre-Lyrique. MM. de Leuven, le librettiste, et Adolphe Adam, le musicien, lui ont donné à traduire un Falstaff, un vrai sir John, un drôle monstrueux, « chargé de graisse, l'homme en forme de tonneau, le » magasin d'humeurs, le sac à liqueurs, la coupe d'hy» dropisie, la valise de chair, le bœuf gras rôti avec une » farce dans le ventre, » dont il est question dans Shakspeare. Ah! l'affreux viveur, l'abominable libertin! Quelle bedaine et quelles mœurs! Dans le courant de ce simple petit acte, le vicieux Falstaff se montre tout entier.

Quoique gouverneur de Windsor sous Henri V, son ancien compagnon de débauches, il est condamné à être pendu pour avoir enlevé une jeune blanchisseuse. On le conduit au gibet les yeux bandés, et quand, repentant, il croit rendre l'âme, il se trouve en présence d'une table bien servie. Falstaff, destitué et pensionné, est enchanté d'être encore vivant, et il se console bachiquement, le verre à la main, de ses mésaventures cupidonesques.

La saison des Italiens s'écoule dans la voie des succès, un de plus à ajouter à la liste, en enregistrant la reprise d'*I Puritani* avec Mario, Angelini, Graziani, mesdames Frezzolini et Dell'Anèse.

Les Cheveux de ma femme est un gai vaudeville en tous points digne de M. Eug. Labiche, l'un des plus spirituels trouveurs de mots, l'un des plus hardis dénicheurs de situations excentriques de ces temps-ci.

Le seul tort de ce charmant ouvrage, si bien accueilli par le public des Variétés, c'est d'être basé sur un de ces phénomènes renversants, terrifiants, inconcevables, qui ont divisé les lettres en deux camps : les croyants et les incrédules. Nous voulons parler du magnétisme animal.

Hélas! Boileau l'a dit avant nous :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Pour ma part, je ne doute pas de la puissance du magnétisme; mais je doute parfois des éclairs des somnambules.

MM. Labiche et Battu posent donc le somnambulisme et la science mesmérienne comme une vérité acquise. Ce point de départ accepté, la pièce va comme sur des roulettes.

Lardenois coupe à la dérobée une mèche de cheveux parmi la natte touffue qui orne la jolie tête de sa dame; puis, endormant son Eulalie à l'aide de la puissance magnétique, il lui demande des renseignements sur la femme à laquelle appartiennent ces cheveux.

La somnambule dit que c'est une coquette qui trompe son mari avec trois amants.

Jugez de la surprise de l'époux magnétiseur. Heureusement il apprend que la mèche qu'il a coupée sur le chef de sa légitime appartient à une fausse natte.

Numa a joué Lardenois avec sa finesse et sa bonhomie sans pareilles.

Madame Bijou, ravissante comédie de MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes, représentée au même théâtre, mérite qu'on lui applique ce mot de *bijou* que porte son principal personnage.

Madame Bijou est la plus agréable leçon morale qu'on puisse donner aux jeunes gens qui laissent imprudemment porter leur nom par des lorettes. Le jour où l'on veut le donner à une honnête créature, les ennuis pleuvent dru sur le nouveau couple.

Heureusement tout s'arrange pour le mieux dans le meilleur des mondes, et le public applaudit vivement une gentille comédie écrite avec le plus joli et le plus coquet style.

C'est un drame vigoureusement charpenté et chaleureusement tracé que *la Servante* de MM. Brisebarre et Eugène Nus. J'aime cette hardie façon de peindre les mœurs campagnardes actuelles. La convention n'a rien à faire dans une telle étude.

On frémit involontairement en voyant cette rude servante-maîtresse qui mène son maître *à hue! à dia!* et veut malmener de la même sorte la blonde colombe que l'intérêt et la volonté d'une famille ont poussée dans le nid du rustre.

Ces luttes intimes, cet empoisonnement, cet enterrement prématuré, tout cela secoue, émeut, entraîne. On est très-satisfait de voir approcher le dénoûment qui ramène la paix chez les bons et le châtiment chez les méchants.

Je souhaite à l'Ambigu quelques succès de ce genre-là, et la fortune de M. Desnoyers est faite.

La gaieté! la gaieté! voilà ce qu'il nous faut, voilà ce qui manque trop souvent, ce que les Bouffes-Parisiens ont raison de nous donner.

Pour accompagner *Ba-ta-clan*, cette bouffonnerie colossale, gigantesque, phénoménale, on vient de donner *Élodie* ou *le Forfait nocturne*. C'est l'histoire d'une charcutière surprise à noyer un caniche pour éviter le nouvel impôt, et empoignée par un caporal de la garde nationale en qualité d'infanticide.

On a ri aux calembredaines de MM. Battu et Crémieux, et à la musique de M. Amat. Mademoiselle Macé est la p'us agréable des charcut.ères de Paris.

Albert Monnier.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Ici bas la moitié du monde s'occupe à tromper l'autre moitié.

I scie bal à moitié du monde socque huppe à trompe l autre moitié.

N° 2. Lever à cinq heures, dîner à neuf, souper à cinq, coucher à neuf, font vivre d'ans nonante-neuf.

Le verrat ceint cœur d'i nez rat neuf, sous P rat ceint, coud cher âne œuf, font vivre dans 99.

N° 3. A raconter ses maux souvent on les soulage.

Ara comte smo sous van thon laie soûle âge.

N° 4. Une femme de chambre élégante et jolie marche souvent sur les brisées de sa maîtresse.

Une femme de chambre ailée, gantée, jolie, marche sous vent sur laie brisée deçà mètre S.

N° 5. Souvent la moitié d'un héros est l'Égérie inspiratrice de son génie.

Sous van la moitié d'un héros ailé gériens pirate rit cedeson g nid.

N° 6. Entre chasseurs la vanterie va comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort.

Entre chats sœur lavant trivac om chez Nicolet, de plus fort en plus fort.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Pourquoi, embroché de la sorte, ce joyeux ivrogne fait-il la joie de sa maison?

C'est parce qu'il est dit qu'un sou percé porte bonheur (un *soûl*).

N° 8. Qu'aurait à faire le maître de cet animal pour s'en improviser sur-le-champ une arme défensvie?

Il n'aurait qu'à ramasser la corde qui traîne et l'attacher à son bras, qui deviendrait alors muni d'un bouclier (*bouc lié*).

N° 9. Voilà un prudent sanglier qui fuit devant une meute encore éloignée; pourquoi ne se retourne-t-il pas pour découdre au moins, puisqu'il en a le temps, l'ennemie acharnée qui devance cette meute?

C'est parce que, refusant le combat, il ne lui convient pas d'ouvrir la *lice*.

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS.



12405

PETITES BOUTIQUES DES BOULEVARDS DANS LA PREMIÈRE QUINZAINE DE JANVIER, *dessin de BELIN.*



12406

ENTRÉE DU BAL MASQUÉ DE L'OPÉRA, *par BELIN.*



CROQUIS DE BELLANGÉ.



Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison GIHAUT frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé*. On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 46 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 46 feuilles sera adressée *franc de port*, dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire*, le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Ce journal de modes est connu comme le plus fidèle représentant du goût de la société distinguée de Paris, c'est le journal de la grande élégance et le plus répandu dans les classes aristocratiques de l'Europe. Il ne publie aucune toilette hasardée, aucune mode qui ne soit portée, acceptée par le monde *comme il faut*. Son succès, qui date de quinze années, lui permet de prélever, tous les ans, sur ses bénéfices, la somme nécessaire pour faire présent à toutes ses abonnées à l'année d'un Album dessiné et gravé spécialement pour cet usage.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches, et donnent chaque fois un beau dessin de modes, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle avec beaucoup de soin.

Tous les mois ce journal publie une feuille de broderies nouvelles et à la mode, et des patrons de grandeur naturelle.

Prix : pour 3 mois, 7 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — un an, 28 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mme CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mme CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur.

Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

(Méthode de Madame CAVÉ.)

Les 1er et 2e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions francs de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 6. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 9 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

PARIS EMBELLI.

Paris est mort, vive Paris!

TEXTE ET DESSINS PAR MARCELIN.



12407

Avez-vous déménagé?

Cela est probable. Or vous est-il quelquefois arrivé de passer d'un appartement petit, mal commode peut-être, mais auquel vous étiez depuis longtemps habitué, dans un appartement plus grand, mieux distribué, mais tout nouveau pour vous? Vous souvient-il des ennuis des premiers jours?

Vos nouvelles chambres étaient plus claires, votre nouvelle rue plus animée; mais vous étiez fait au demi-jour, et vous préfériez le silence : votre lit dansait dans la nouvelle alcôve, la ruelle était à gauche au lieu d'être à droite, vos garnitures de cheminée étaient trop courtes, vos rideaux trop étroits; vos échancrures de tapis ne s'ajustaient nulle part. Bref, tout en vous disant que votre nouvel appartement était bien préférable à l'ancien, vous vous y trouviez mal à l'aise, jusqu'à ce que vous vous fussiez créé de nouvelles habitudes.

Il en est de même de Paris embelli.

Certes ce nouveau Paris avec ces nouvelles rues, ces nouvelles promenades, ces nouveaux monuments, est bien préférable à l'ancien Paris noir et enfumé; mais, jusqu'à ce que nous y soyons faits, nous aurons longtemps l'air de nouveaux emménagés : nous n'oserons maugréer contre notre nouvel appartement, si vaste, si bien aéré, si somptueux, mais nous regretterons machinalement l'ancien, où nous sommes nés.

I.

PARIS REBLANCHI.

Les vieux monuments ont fait toilette. — Le pont Neuf. — Le Palais. — La Sainte-Chapelle. — Notre-Dame. — Les nez gothiques. — L'Institut meurt et ne se blanchit pas!

Parlons d'abord du regrattage et de la restauration des vieux monuments. Cette simple opération a modifié à elle seule la physionomie de Paris, tout autant que les gigantesques trouées qui ont fait disparaître des quartiers tout entiers.

Et d'abord tous ces vieux monuments regrattés ne vous font-ils pas l'effet de vieilles coquettes auxquelles on aurait mis du fard?

Cette teinte sombre que le temps avait jetée sur eux leur seyait pourtant si bien! Les regardait qui voulait, ces témoins vénérables de tant d'événements, toujours plongés dans une ombre discrète, convenable à leur âge, pleine de mystère et de mélancolie; leurs grandes masses noires abritaient et faisaient valoir toutes les jeunes maisons qui s'élevaient alentour, comme des filles respectueuses grandissant auprès de leurs vénérables aïeules.

Et voilà qu'aujourd'hui les aïeules ont voulu paraître aussi jeunes que leurs petites-filles; elles ont fait toilette, se sont mis du blanc et des faux moellons, et, ainsi repiquées, décolletées jusqu'à la base, indécentes de blancheur criarde, elles luttent d'effronterie provocante avec les maisons les plus neuves du quartier Bréda.

Où allons-nous? Le pont Neuf est neuf : on l'a rebâti morceau par morceau, le côté droit d'abord, le côté gauche ensuite, tout comme le couteau à Pierrot. On a remplacé par des mascarons neufs ces vieux mascarons tout noirs de suie, tout marbrés de traînées de pluie, qui grimaçaient au-dessus des arches depuis plus de deux siècles; on a détruit toutes ces boutiques, derniers asiles des derniers héritiers de Tabarin!

Tondeurs de chiens, coupeurs de chats, débitants crasseux de cosmétique décrassant, marchands de beignets démocratiques et aux pommes, tailleurs en plein vent qui pour vingt sous donniez (donner est le mot) des jaquettes pur fil garnies de boutons de métal précieux, bouquinistes philosophes qui tous les matins étaliez sans espoir les *Aventures d'Ipsiboé* ou *l'Orphelin parricide*,


12408

bohémiens qui rangiez vos monnerons et vos sonnettes à l'ombre de la statue du bon roi Henri, qu'êtes-vous devenus?

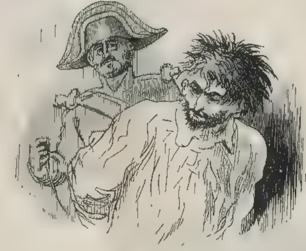
Vos baraques pittoresques ont été remplacées par des bancs demi-circulaires d'un goût gréco-parisien, des bancs comme ceux de l'Aréopage, du haut desquels on se sent je ne sais quelle envie de haranguer le peuple athénien entre deux becs de gaz également inspirés du Parthénon.

Et ne vous avisez plus, comme ces flâneurs du bon vieux temps, de cracher dans la rivière pour y faire des ronds; cette occupation, fort goûtée des marquis de Molière et qui mit Planchet si haut dans l'estime de


12409

d'Artagnan, est aujourd'hui sévèrement prohibée comme entravant la circulation... — des poissons probablement.

Et le Palais de justice, quelle transformation! Vous souvenez-vous de ce qu'était le Palais il y a quelques années, sauf la grande cour de la façade? A l'extérieur, un monstrueux entassement de vieux bâtiments improvisés au jour le jour, vrai capharnaüm d'architecture, où les clochetons gothiques s'élançaient des grands toits de la renaissance; où les replâtrages modernes avaient enchâssé de sales petites croisées à plomb dans les embrasures à demi murées des grandes fenêtres du dix-septième siècle; de tous côtés, une forêt de tuyaux de poêles et de conduits de plomb rampant comme des serpents le long des murs. A l'intérieur, un amas de salles basses et sombres, un dédale de longs corridors mystérieux à peine éclairés de ce jour défiant qui tombe


12410

des lucarnes grillagées, humides comme des cachots, froids comme des procès-verbaux, tortueux comme des romans de Balzac.

La seule vue de cet antre nous avait jusqu'ici maintenus dans une sainte horreur des crimes qui y conduisent; aujourd'hui qu'on est en train de changer tout cela, nous ne répondons plus de nous.

Aujourd'hui, ce ne sont partout que grandes salles lumineuses aérées comme des salles de bal, tendues de papiers veloutés à baguettes d'or, comme au salon de cent couverts aux Frères-Provençaux. Elles sont précédées de grandes antichambres à colonnes, et reliées par de vastes couloirs peints à fresques, où règne un printemps perpétuel entretenu par des calorifères cachés.

Mais dans cette douce atmosphère où le gendarme


12411

s'épanouit comme la fleur, sous ces colonnades copiées sur celles de Pompéi, sur ces grands escaliers inondés de lumière, à double rampe de pierre sculptée à jour, on s'attend à voir défiler le cortége du *Prophète*, danser un ballet d'opéra ou jouer une scène du *Moineau de Lesbie*, bien plutôt qu'à entendre un réquisitoire.

Si des monuments, assez modernes après tout, comme le pont Neuf et le Palais de justice, ont pu être quelque peu défigurés par les embellissements, que sera-ce donc des vieux monuments gothiques comme la Sainte-Chapelle et Notre-Dame!

Dans ces derniers temps, la Sainte-Chapelle restaurée était ouverte au public : on entrait là le chapeau sur la tête, on levait le nez en l'air cinq minutes; on examinait cet intérieur démeublé, peinturluré, doré, vernissé, flambant, neuf, éclairé de vitraux où dominaient ce rouge et ce bleu criard des vitraux de salle à manger; l'on sortait de là peu édifié, et l'on ne se serait nullement étonné de voir au-dessus de la porte cet écriteau : *Appartement fraîchement décoré à louer.*

Et l'antique Notre-Dame, la vieille cathédrale du roi Robert et de Philippe-Auguste, que le temps a mis sept ou huit siècles à noircir, la voyez-vous, regrattée, remise à neuf, lutter de blancheur et de coquetterie avec le petit temple bien meublé de la rue Laffitte!

Du moins ces monuments gothiques ne perdront à ce regrattage que leur aspect de vénérable antiquité, ils garderont toujours leurs belles lignes et leurs élégantes proportions; mais que dire de la restauration des vieilles statues qui les décorent?

La plupart n'avaient plus leur nez; or, sur ces visages gothiques, maigres, souffreteux, rêveurs, extatiques, on a ajusté invariablement le nez de l'Apollon du Belvédère, ce nez droit, partant du front, nez sensuel, nez païen s'il en fut, nez à faire damner un sage s'il se présentait ainsi nasifié au jour du jugement.


12412

Et puis ce nez toujours plus neuf quoi qu'on fasse, se détachant en blanc sur les visages noircis, tire l'œil, trouble l'esprit en ses rêveries, réveille je ne sais quelle idée de mascarade; un gothique avec un faux nez, le joli motif de quadrille!

Au milieu de cette rage de coquetterie qui a envahi tous nos vieux monuments, signalons la noble résistance de l'Institut. Le dernier, il se détache en noir sur la sil-



12413

houette blanche des quais, fier d'avoir su garder sa crasse séculaire, narguant la Monnaie, sa timide voisine, qui n'a pas su comme lui résister aux séductions des embellisseurs.

II.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Les promeneurs de la porte Maillot et les promeneurs de l'allée des Fortifications. — Nous avons changé tout cela. — Ce qui manque au bois. — Vague espoir.

Le bois de Boulogne, avant les embellissements, se divisait en deux parties tirant chacune leur physionomie bien distincte des deux genres de public qui les avaient exclusivement adoptées : d'un côté, les environs de la porte Maillot; de l'autre, l'allée des Fortifications.

Vouliez-vous, après les fatigues de la semaine, aller jouir du repos du dimanche, vous vous rendiez à la porte Maillot : là, au son plaintif des orgues en embuscade, des garçons de café la serviette au bras, le sourire aux lèvres, faisaient mine d'essuyer une table tout exprès pour vous; des loueurs de chevaux, le fouet passé autour du cou, vous vantaient la discrète ardeur de leur locatis, et bientôt vous vous trouviez, bon gré, mal gré, huché sur une selle en train d'accomplir sa révolution périodique autour des flancs d'un généreux coursier, ou assis sur le banc vert d'un cabaret devant une bouteille de cette décoction



12414

de pelures d'oignons, qu'on prononce bière en français, et qui ne s'avale en aucune langue.

Aux joies naïves du dimanche préfériez-vous un plus brillant spectacle, vous laissiez derrière vous la porte Maillot pour longer l'allée des Fortifications et la hauteur de la porte Dauphine, vous vous trouviez tout d'un coup transporté au milieu de toutes les splendeurs, de toutes les élégances parisiennes.



12415

« O poëtes, nous exclamions-nous l'an passé dans un accès de lyrisme pardonnable à cet âge, ô poëtes, qui doutez du présent, venez par une belle après-midi de printemps voir ces femmes élégantes balayant majestueusement la poussière de leurs jupes amples et brodées comme les jupes armoriées des châtelaines du moyen âge! Voyez-les passer dans leurs calèches découvertes, perdues comme des apparitions dans un nuage de volants retombant sur les coussins, rêveuses comme des anges gothiques derrière leurs longues boucles flottant au vent, provocantes comme des bergères de trumeau dans leur pose voluptueusement penchée, avec du rouge aux joues comme madame de Pompadour, du noir aux yeux comme les Circassiennes, et sur la tête, en guise de chapeau, un vrai jardin dont elles sont la plus belle fleur! (Pends-toi, Prudhomme!) Regardez-les, ô poëtes! et avouez que si jamais la beauté, le luxe et l'élégance se perdaient sur la terre, on les retrouverait au bois de Boulogne, dans l'allée des Fortifications, de trois heures à cinq. »

Or notez que, par suite de je ne sais quelle convention tacite, on ne sortait pas non-seulement de cette allée des Fortifications, mais d'un certain point de cette allée. De la porte Dauphine à la porte d'Auteuil, de la porte d'Auteuil à la porte Dauphine on ne sortait pas de là. La place était du reste bien choisie : d'un côté, le glacis du rempart, où régnait un air vif de campagne et d'où la vue pouvait s'étendre jusqu'aux coteaux de Meudon; de l'autre, les grands massifs du bois, derrière lesquels se couchait le soleil, et dont le fond sombre faisait merveilleusement valoir les couleurs chatoyantes de cette foule parée.

Dans cet étroit espace, les voitures se pressaient sur



12416

quatre rangs, sans intervalles entre elles, suivant au pas leurs maîtres, qui avaient mis pied à terre dans les contre-allées.

Du reste, ni orgues ni endimanchés pour vous rappeler que vous n'êtes que poussière.

Et à chaque bout de cette promenade deux gendarmes, deux vraies colonnes d'Hercule en bonnet à poil et en bot-



12417

tes à l'écuyère, défendant à la foule d'aller plus loin, planaient majestueux du haut de leurs grands chevaux noirs.

Les embellissements ont changé tout cela.

Depuis que, sous prétexte de cascade, on a semé avec une judicieuse parcimonie cinq ou six gros cailloux sur une pelouse comme des croûtes sur des épinards, depuis que, grâce à cette fausse rivière, à ce faux lac, à ce faux pont, à ce faux chalet, le bois de Boulogne est devenu une succursale de ce prétentieux petit amas d'antiquailleries plâtreuses et postiches qu'on nomme le parc de Mousseau, une curiosité commune a confondu les deux genres de public qui s'étaient jusqu'alors tenus à une respectueuse distance l'un de l'autre, et les a disséminés sur les différents points où il peut y avoir quelque chose à regarder.

Rien de plus triste aujourd'hui que cette file clair-semée de promeneurs désorientés, éparpillés çà et là, qui au cèdre du Liban, qui à la cascade, les uns au lac, les autres dans l'île; voitures et cavaliers errent au hasard, apparaissent à de rares intervalles au débouché des allées, tous cherchant en vain un point de ralliement, comme les membres épars d'une fourmilière dispersée.

Et que M. et madame de *Trois-Étoiles* ne s'avisent plus de descendre de leur voiture : ils coudoieraient, l'un



12418

la famille de son bottier, l'autre sa femme de chambre au bras d'un voltigeur; ils auraient à subir les regards dénigrants, les observations saugrenues d'une demi-douzaine d'oisons, oisifs et oiseux, alignés en rang d'oignons sur des chaises à 10 et 20 centimes.

Jusqu'aux gendarmes qu'on a cru devoir embellir en remplaçant par l'épaulette banale ce trèfle en torsade que Louis XV leur avait mis à l'épaule il y a quelque cent ans!...

Cependant rien ne peut être perdu : les anciens habitués du bois sauront bien tôt ou tard fixer un nouveau point de ralliement. Nous faisons des vœux pour qu'on le choisisse le plus loin possible des cinq cailloux et des deux robinets du torrent!

III.

LA RUE DE RIVOLI.

Laudamus Dominum. — Festons et astragales. — Un nouveau cadran solaire et un vieux cherche-midi. — Splendeurs du concierge. — Considérations sur le développement des débits de chinois en France.

Par exemple, louons sans réserve la rue de Rivoli, cette apothéose de la ligne droite, cette éternité de moellons alignés dont on ne voit plus ni le commencement ni la fin, et qui vous mènerait jusqu'à Lyon, jusqu'à Marseille, en suivant toujours tout droit.

C'est une succession de vrais décors d'Opéra, à commencer par la nouvelle façade du Louvre tout encombrée de bas-reliefs, de colonnes, de statues, si blanche et si fouillée qu'elle rappelle ces papiers découpés qui recouvrent les boîtes de fruits confits; plus loin le temple protestant, pris entre deux maisons, avance sa coupole tarabiscotée entre une écurie et une remise; puis vient la tour Saint-Jacques, cette quille gothique prête à tomber; puis l'hôtel de ville, puis la caserne Napoléon.

Les maisons particulières ont voulu soutenir la concurrence des palais, et sur toutes les façades,

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales,

et bas-reliefs qui font le plus grand honneur — aux propriétaires.

Ici des mascarons propres et ennuyés essayent de ressembler à ces têtes de faunes gouailleurs qui tirent la



12419

langue aux passants du haut des grandes fenêtres du dernier siècle; là des cariatides laissent tomber le balcon qu'elles sont chargées de soutenir, créatures chétives et



mal emmanchées, qui ont pu porter un châle ou un cabas, mais jamais un balcon. Un cadran solaire nous a surtout frappé : quatre enfants soufflés, gonflés, crevant dans leur peau, avec des boudins pour bras, un ballon pour ventre, des saucisses pour jambes, éparpillés sur la façade, l'un au premier étage, deux au second, le dernier au troisième, essayent, en dépit des moellons qui leur serrent l'abdomen, de folâtrer autour d'un immense cadran. L'un de ces enfants représente le Matin, l'autre le Jour, le troisième le Soir, et le quatrième un horloger démontant un coucou. Cela est propre, régulier et doit être assurément fort beau! Mais nous préférons le vieux cadran de la rue du Cherche-Midi, où l'on voit le Temps, vieillard aimable, souriant et court vêtu, présentant un cadran à un petit fripon d'amour qui y marque l'heure avec sa flèche, tous les deux légers, à peine engagés dans la pierre, posant à peine sur l'entablement le bout de leur orteil retroussé, prêts à s'envoler du premier coup d'aile.

Vous souvient-il encore du portier d'autrefois et de son antre classique, consistant en une cage vitrée prise sur un corridor sombre, percée d'un carreau à guillotine



12421

d'où s'exhalait un parfum de choux et de cuir de botte? La rue de Rivoli a bien changé tout cela! Aujourd'hui vous entrez dans une sorte de vestibule de palais, avec des colonnes comme celles du Parthénon, des murs peints à fresques comme ceux du Vatican; vous vous croiriez dans un intérieur de Pompéi ou dans un tableau de Gérome ou Hamon; vous êtes simplement chez un portier, ainsi que vous l'apprend une inscription en lettres



12422

d'or : Parlez au concierge : *Cave canem.* Les loges de Raphaël appliquées aux loges de portiers! Où allons-nous?

Après le luxe des façades et des concierges, ce qui frappe le plus dans la rue de Rivoli, c'est le nombre et le luxe des débits de chinois : on en compte jusqu'à quatre-vingt-dix-sept dans la seule rue de Rivoli.



12423

Le chinois, ce fruit chauve, hypocrite et sucré, a pris en effet depuis quelque temps un développement extraordinaire. On l'a entouré de toutes et des plus enivrantes séductions : glaces, dorures, éclairage à *giorno*, harpes éoliennes, on n'a rien épargné pour faire de l'absorption du chinois un vrai moment d'extase. Des femmes aussi peu célestes que possible président à sa distribution avec un sourire banal au premier verre, un sourire gracieux au second, un sourire provocant au troisième. Un consommateur, qui en était à son quatrième, disait un jour à l'une d'elles :

— Quand les chinois n'ont pas de queue, par où faut-il les prendre?

— Par les sentiments, répondit-elle.

Et cependant, sous quelques brillants dehors qu'on le veuille dissimuler, qu'on écrive sur la porte : *Lunch*, comme au passage Jouffroy; ou *Triclinium*, comme dans la rue Lepelletier (Triclinium, un joli nom de marchand de vin!), le fond de tout cela n'en est pas moins le petit verre sur le comptoir, chose assez peu propre après tout.

Mais qu'y faire? la mode est au chinois.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
En prendrait bien deux ou trois!

MARCELIN.



12424



CARNAVAL DE PARIS. — PROMENADE DU BOEUF GRAS. *Dessin de* GUSTAVE DORÉ.

APRÈS L'EXPOSITION, — par GUSTAVE DORÉ.



12426

Le bruit, la poussière, les chutes, les chocs, rien ne pouvait refroidir ni arrêter la curiosité des derniers visiteurs.



12427

Ils regardaient à l'intérieur des caisses, ils montaient dessus; ils se seraient laissés emballer pour mieux voir, pour voir encore un peu.



12428

Et à l'exposition d horticulture, il ne restait plus rien que les badauds apportaient encore leurs 50 centimes pour avoir le droit de voir la place où quelque chose avait été exposé.

Les trois dessins de M. Doré que nous publions ici ont été faits à la fin de l'Exposition; mais, gravés par un nouveau procédé, ils ont subi tous les retards possibles : tâtonnements, essais infructueux, demi-réussites, et ils n'ont été prêts à être imprimés que dans ces derniers jours.

CH. PHILIPON.

BIMBELOTERIES.

« Tout arrive à Paris, » disait Mazarin. Et tout y revient, fallait-il ajouter.

On élèverait une montagne rien qu'avec ce qu'on nous a exhumé et ressuscité dans ces dernières années.

Cette race d'Agamemnon, qui ne finit jamais, et qu'on pouvait croire définitivement enterrée, la voilà réintégrée sur notre scène par la pile galvanique de Monte-Cristo. On recommence à déblatérer sur les Atrides comme au bon vieux temps, et plus d'un critique du lundi a compulsé ses anciens cahiers de thèmes et de versions pour mettre son feuilleton sur pied.

Le fait est que *l'Orestie* de M. Alexandre Dumas a fait pâlir une foule de tragédies perpétrées sur cette famille, y compris *l'Oreste* de Voltaire, que le patriarche a rangée parmi ses chefs-d'œuvre. On sait qu'à la première représentation d'*Oreste*, Voltaire fit mettre sur les billets de parterre ces lettres énigmatiques :

O. T. P. Q M. U. D.

Ce sont les premières lettres du fameux vers d'Horace :

Omne Tulit Punctum Qui Miscuit Utile Dulci.

C'était peu modeste, aussi cet acte d'outrecuidance, impardonnable même à Voltaire, fut-il puni par cette traduction attribuée à Piron :

Oreste, Tragédie Pitoyable Que M. Voltaire Donne.

⁂ A propos de Voltaire, il est peut-être bon de rappeler ici un autre trait du patriarche, et qui prouve toute l'importance qu'il attachait à ses corrections.

Le poëte de Ferney venait de donner *Zaïre*. Six représentations avaient déjà consolidé le succès de la tragédie, mais chaque fois l'auteur venait imposer aux acteurs de nouvelles corrections. Ces changements déconcertaient doublement la mémoire des interprètes, parce qu'il leur fallait d'abord oublier ce qu'ils avaient récité la veille avant d'apprendre ce qu'ils devaient y substituer le soir. Cet abus devint bientôt une insupportable fatigue. La muse du poëte fut traitée de radoteuse, et *Zaïre* déclarée suffisamment corrigée. L'auteur eut beau prier pour ses nouveaux hémistiches, jurant que c'étaient les derniers, les acteurs furent impitoyables. Dufresne surtout, chargé du rôle d'Orosmane, refusa obstinément. Voltaire parut d'abord se résigner, et son purisme souffrit en silence; mais MM. les comédiens avaient affaire à forte partie.

Le lendemain Dufresne donnait un grand dîner. Au milieu du repas, on apporte sur la table un gros pâté. Grande surprise de la part de l'amphitryon, auquel le domestique annonce que c'est de la part de M. de Voltaire. Dufresne s'arme d'un couteau et enlève tragiquement la couronne feuilletée de la victime. Mais que voit-il? Neuf perdrix embaumées dans des truffes, et tenant dans leur bec un petit papier sur lequel l'infatigable correcteur de *Zaïre* avait timidement inscrit ses nouvelles inspirations. Il n'y eut qu'un cri d'éloge. Dufresne et ses camarades ne purent se refuser à une supplique présentée de si bonne grâce; mais il fut stipulé que c'était pour la dernière fois. Puis on mangea gaiement les neuf muses truffées, grâce auxquelles *Zaïre* passa pure à la postérité.

⁂ Cette Sophie Arnould, dont MM. Decourcelle et Thiboust viennent de faire l'héroïne d'un vaudeville au Gymnase, nous remet en mémoire un piquant paragraphe de la correspondance du baron de Grimm.

Diderot et Grimm cherchent à prouver que la sensibilité n'a que faire dans les arts, que ce n'est pas elle qui fait l'essence du grand comédien :

« Mademoiselle Arnould, cette Sophie si touchante au théâtre, si folle à souper, si redoutable dans les coulisses par ses épigrammes, emploie ordinairement les moments les plus pathétiques, les moments où elle fait pleurer ou frémir toute la salle, à dire tout bas des folies aux acteurs qui se trouvent avec elle en scène; et, lorsqu'il lui arrive de tomber gémissante, évanouie, entre les bras d'un amant au désespoir, et tandis que le parterre crie et s'extasie, elle ne manque guère de dire au héros éperdu qui la tient : — Ah! mon cher Pil ot, que tu es laid!.. »

⁂ Le séjour de nos artistes français à Londres donna lieu, il y a quelques années, à des épisodes assez plaisants.

Un jour mademoiselle Denain, qui ne savait pas un mot d'anglais, demanda de l'eau à la femme de chambre de l'hôtel; et pour dire *water*, elle crut devoir prononcer *waiter*. Un grand et beau garçon apparaît aussitôt, demandant à l'actrice ce qu'elle désire. Mademoiselle Denain, qui se trouvait *dans le plus simple appareil*, pousse des cris affreux. Chacun d'accourir, et enfin tout le bruit s'apaisa quand on apprit qu'il ne s'agissait que d'un défaut de prononciation.

Un soir M. Tagliafico demandait un journal, et au lieu de dire *paper* (qu'on prononce *pêpre*) il crut devoir dire *pepper*. On lui apporta du poivre.

Madame Samson, la femme du sociétaire de la Comédie-Française, ne connaissait pas non plus la langue anglaise, et, en vraie ménagère, elle avait pour habitude d'aller faire elle-même ses provisions. Pour obtenir ce qu'elle désirait, elle imitait les cris des animaux qu'elle voulait acheter, et se livrait dans les rues de Londres aux gesticulations les plus variées. Son mari, qui la suivait de loin, se pâmait de rire à chaque marché. — « Ma femme, écrivit-il à ses amis de Paris, est devenue de première force sur la pantomime. A mon retour à Paris, je la ferai engager au Grand-Opéra... ou aux Funambules. »

⁂ Les moines, dans leurs controverses religieuses, prennent souvent des licences que nous autres laïques n'oserions nous permettre sans faire crier à l'impiété. Le hasard nous fit ouvrir l'autre jour un de ces édifiants bouquins que le journal *l'Univers* recommande aux méditations des fidèles. C'était un volume de *Commentaires sur la sainte Bible*, par le R. P. d'Astier (1673). Voici ce que nous lisons page 35 :

« Il en est aucuns qui trouvent étrange que le Seigneur, dans sa suprême sagesse, ait fait défense à Ève de manger du fruit de l'arbre; et ils sont bien empêchés quand ils considèrent la haute prescience de Dieu et la veulent accorder avec son infinie bonté. Ils estiment que le Seigneur devait connaître le cœur de la femme qu'il venait de créer, et prévoir par conséquent que le démon tentateur aurait le dessus. L'homme était donc condamné d'avance au péché originel, et il n'y pouvait mais. A cela je répondrai que le Seigneur, encore qu'il ait créé et formé la femme, n'était aucunement forcé de prévoir toute la méchanceté qui se glisserait en elle. Le cœur de la femelle a tant de malicieuses profondeurs, que peut-être le Créateur lui-même ne les... (*Ici la page est déchirée.*) Je ne tiens donc pas pour nécessaire que le péché originel fût écrit d'avance dans les desseins de Dieu. »

Que dites-vous du facétieux commentaire, et de cette gracieuse petite satire blottie derrière un blasphème? N'en déplaise à *l'Univers*, ce révérend père d'Astier nous semble bien impertinent.

J. Lovy.

POCHADES.

⁂ Dans le bilan des œuvres théâtrales jouées pendant l'année 1855, la tragédie ne figure que pour une simple et malheureuse unité. *Proh pudor!* comme dirait un classique du bon vieux temps, s'il en restait encore. Une seule tragédie, jouée en France, en douze mois, qu'est-ce que cela nous présage?

Cependant on vient de trouver un *Annibal à Cythère* dans les papiers posthumes d'un poëte du temps du premier Empire et de la Restauration. Je veux parler de feu Delrieu.

Feu Delrieu était l'auteur d'*Artaxercès*, cinq actes ronflants et parsemés d'ennui.

Toutes les fois qu'on annonçait cette pièce, l'auteur se postait le long des murs, près des affiches, et, dès qu'il y avait un groupe de quatre ou cinq personnes, il s'écriait en se frottant les mains d'un air de contentement :

— Ah! c'est ce soir que le Théâtre-Français donne *Artaxercès* par le célèbre Delrieu. Il y aura foule pour sûr; j'irai.

⁂ C'est à ce même poëte qu'est arrivé cet autre trait non moins curieux :

Un de ses contemporains, un auteur dramatique peu joué, Perpignan, qui a été censeur sous le gouvernement de Louis-Philippe, l'aperçoit dans un foyer de théâtre. Il l'aborde familièrement.

— Bonsoir, confrère, lui dit-il

— Bonsoir, imbécile, répond Delrieu.

— C'est bien ainsi que je l'entends, riposte le nouveau venu.

⁂ Puisque j'ai prononcé le nom de Perpignan le censeur, je vais citer encore une circonstance qui le concerne.

Il s'était constitué le protecteur d'un jeune homme de province qui lui avait été recommandé.

Sur ses vives instances, ce néophyte avait été nommé quelque chose comme apprenti expéditionnaire à la liste civile.

Un matin notre provincial vint pour remercier Perpignan du coup d'épaule qu'il lui avait donné.

— Ah! monsieur Pignan, lui dit-il, combien je vous sais gré de tout ce que vous avez fait pour moi!

— Bah! ce n'est rien, allez! Mais appelez-moi Perpignan, — comme tout le monde.

— Ah! monsieur Pignan, je n'oserai jamais.

— Appelez-moi Perpignan, vous dis-je.

— Non, mille fois non, monsieur Pignan, ce serait trop de familiarité.

— Sacrebleu! s'écria alors le censeur dans le paroxysme de la colère, si vous ne m'appelez pas Perpignan tout de suite, je vous fais destituer plus vite encore que je ne vous ai fait nommer.

Voyant que la chose devenait sérieuse, le provincial prit son courage à deux mains et dit :

— Eh bien, voyons, ne vous fâchez pas, monsieur Pignan, je vous appellerai Père Pignan tant que vous voudrez.

Maxime Parr.

LES CHIENS CONTRIBUABLES.

LA PLAQUE DE CUIVRE ET SES CONSÉQUENCES.

L'impôt frappé sur la race canine a fait éclater des actes de dévouement sublimes — chez les chiens.

La loi qui assure à ces animaux une position et un état civil aurait pu leur donner le droit, ou du moins leur fournir le prétexte de s'assimiler les vices de l'espèce humaine. Eh bien, non! Fidèles à leurs bons instincts, inébranlables dans leurs vertus, ils se signalent chaque jour par les traits les plus attendrissants. Les griffons et les roquets émeuvent la cité par leur héroïsme; les caniches sont admirables. Bien certainement le prochain lauréat du prix Monthyon aura quatre pattes, ou il n'y a plus de justice en France!

On vous a raconté le touchant acte d'abnégation d'une chienne appartenant à un pauvre ouvrier. Cette bête, arrivée au terme de sa grossesse, ayant compris que tout accroissement de personnel serait plus tard une cause de ruine pour son maître, partit seule, au milieu de la nuit, dans les douleurs de l'enfantement, et vint rue Saint-Georges mettre bas à la porte du splendide hôtel de M. Millaud; puis elle sonna vigoureusement, et se tint dans l'ombre. Le propriétaire de l'hôtel recueillit généreusement la portée de cette pauvre bête, et la chienne reprit le chemin du logis, le front calme, l'âme sereine, heureuse de renoncer aux douceurs de la maternité pour sauvegarder la bourse de son maître.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que cet exemple de noble abnégation trouve des imitatrices dans toutes les familles canines. Chez les animaux, — et c'est encore ce qui les distingue des hommes, — les belles actions sont contagieuses. Chaque nuit, vous pouvez voir quelques chiennes en mal d'enfant s'en aller discrètement déposer leur progéniture à la porte des capitalistes et des millionnaires : c'est comme un mot d'ordre général transmis aux chenils et prescrit dans les situations intéressantes.

Mais, hélas! les riches hôtels se montreront-ils toujours hospitaliers? consentiront-ils longtemps à laisser déposer le long de leurs murs ces actes d'abnégation? Tous les capitalistes n'ont pas le million bienfaisant comme M. Millaud.

Malheureuses mères!... malheureuses chiennes!...

Nous ne sommes pas au bout; d'autres traits vont incessamment se faire jour.

Conformément à une récente prescription, chaque chien devra être muni d'une plaque de cuivre portant le nom du chien, ainsi que le nom du propriétaire et son adresse.

N'en déplaise à l'autorité, cette mesure aura des résultats graves.

Ainsi désormais, quand vous rencontrerez dans la rue un monsieur ou une dame suivis d'un chien, et que vous voudrez savoir leur nom et leur demeure, vous n'aurez

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS.



ÉGLISES ANGLAISES. — PRIÈRES POUR LA PAIX.

qu'à vous baisser et regarder la plaque de l'animal. Le monsieur (qui vous doit de l'argent) et la dame (que vous convoitez) seraient peut-être fort peu soucieux de vous livrer spontanément leur nom et leur adresse ; mais vous vous passez de leur permission : leur chien répond pour eux, — s'il se laisse faire.

S'il se laisse faire : là est la question. Si l'animal lit dans votre pensée, s'il est fidèle à son maître, — comme c'est très-probable, quand même son maître aurait laissé protester tous vos billets, — s'il est dévoué à sa maîtresse, — comme je n'en doute pas, lors même que vous seriez un Adonis bourré de crédits mobiliers, — il déroutera votre curiosité, il vous empêchera, à grands renforts de crocs et de griffes, de regarder sa plaque : alors il surgira sur la voie publique, entre hommes et chiens, de ces luttes formidables dont on gardera souvenir dans les annales parisiennes.

Et c'est ainsi que cette incommode plaque de cuivre prescrite par l'autorité inaugurera dans les sphères canines une nouvelle série de vertus publiques et privées.

Il était écrit que le cœur de ces pauvres bêtes auxquelles nous refusons le souffle divin deviendrait le dernier asile de tous les nobles sentiments. Quelle leçon pour nous, qui possédons une âme immortelle et nous en servons si peu !

Et cependant le chien continue d'être l'ami de l'homme : c'est son seul défaut.

JULES LOVY.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 7. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 16 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et CIE, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX : 3 mois...... 5 fr. 6 mois...... 10 » 12 mois...... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et CIE, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. – A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.

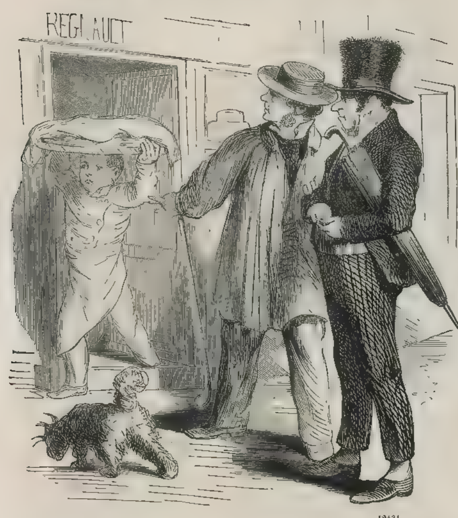


LE COUCOU ET LE CHEMIN DE FER.

12430

— Eh bien, père Patachon, feu ton coucou ne marchait pas comme ça? — Faut être juste, vous allez un train de tous les diables; mais avec le coucou, si l'on allait doucement, au moins l'on était sûr d'arriver. — Nous faisons quinze lieues à l'heure, vous mettiez trois heures pour faire deux lieues, empilés comme des harengs, et cahotés, Dieu sait! — Bah! les amoureux ne se plaignaient pas des cahots et trouvaient toujours que nous allions trop vite .... Avec vous on est à son aise, on roule comme sur un parquet, on jouit de la vue des talus et des tunnels, et l'on arrive vingt ans plus tôt en enfer..... Dam! la science fait tant de progrès!..... Vous finirez par tuer les voyageurs avant qu'ils soient montés en voiture.

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par BELIN.



12431

— Dis donc, Mingot, est-ce que c' serait pouint ça l' fi' d' malt' Regnault d' cheu nous?
— Mais non, imbécile, tu n' vois pas qu' c'est ce Regnault dont j'avons vu la pâte au bas d' nout' gazette? puisque c'est un pâtissier... par ainsi !!



12432

— Ah! il veut dormir là;... attendez, j' m'en vas ben l'empêcher d' dormir : Ohé! l'ami!!... eh ben! mais y en a encore à boire!!! cheu nous....
— Ben vrai?... Dans c' cas, j'y allons,... est-ce pas?... car j'ons encore joliment soif!...



12433

— Je t'avais pourtant défendu de chasser sur moi!
— Mais, mon bourgeois, je n'ons point chassé,... j' passais, ou p'utôt je passions... mon fusil a parti, et... c' pauv' animal y s'étiont trouvé devant... Ça m' fait si grand dépit surtout que vous vous soyez trouvé là .. Une belle bête... al' pèse ben cinq livres..., mais pour l'avoir visé, j' l'avons point visé!...



12434

— C'est là vot' permis?
— Oui, monsieu le garde.
— Mais vous vous appelez Colas, et ce permis porte le nom de Jargnoux?
— Ah! c'est-i Dieu possible!... ben sûr, voyez-vous, comme je n' s'vons point lire, qu'i s' seront trompés d' nom à c'te mairie; mais c'est ben à moué! pour sûr!... à preuve que j'ai mis une croué au bas.

VIEUX CHALES ET CHAPEAUX FANÉS.

Tous les contrastes se rencontrent à Paris; l'observateur qui voudrait soumettre son esquisse à une loi générale tomberait dans un abîme d'erreurs : les vérités les mieux assises n'ont pas vingt-quatre heures de durée; les types mêmes nous déconcertent par leur inconsistance; partout la règle est déraillée par cent exceptions, et mille variétés désagrègent les espèces.

Que n'a-t-on pas dit sur le scandaleux spectacle que donnent depuis quelque temps les dames du monde, — du beau monde, du vrai monde, — sur leur toilette extravagante, leur triple couche de rouge et de blanc, et l'incessante guerre qu'elles font aux filles de marbre à grands renforts de dentelles et de volants? Alphonse Karr, notre spirituel moraliste, s'est proclamé le héraut d'armes de cet inconvenant tournoi, et *le Camp des bourgeoises* en a répercuté les échos.

Eh bien, que diriez-vous si je vous dénonçais, dans ce beau monde même, toute une catégorie de femmes incessamment occupées à donner un démenti à cette accusation?

« Quelles sont ces femmes? » me demanderez-vous.

De fort belles dames, ma foi! mais elles tiennent à la société élégante par des liens tout platoniques : elles ont

LES PAYSANS, — par Baric, mis sur bois par Belin (suite).



12435

— Dites,... papa Gilet, est-ce que je n' buvons point, en attendant vêpres, un petit coup de picton chez la mère Bougrier?... eh ben, quoi?... un homme est toujours un homme...
— Oui, mais je suis plus qu'un homme, moi!... ma position de maître d'école!...
— Farceur! avec ça que ça n' vous arrive pas tous les dimanches...



12436

— Mais ne boué don' pouint tant que ça!... faudra mett' trop d'iau et monsieur le curé s'en apercevra...
— Quiens! t'as ben bu, j' boué ben itou, moué!



12437

— Vous vous êtes engagé, moyennant cinquante-quatre francs par an, à nourrir, élever et faire instruire le pupille de monsieur...
— Pour ça, j'ai ben rempli mon engagement! Je pouvais pas, pour ce prix-là, en faire un notaire; mais il sait lire et écrire, et j' peux dire qu'i peut aller dans ben des endroits!... Ainsi j' n'ons point de souci de ça!



12438

— Vous mettrez ben queuq' chose de pus! comme pot de vin! pou' l' garçon?...
— Pas un *gliard*.
— Allons! vous paierez une chopine!... car vrai, comme vou' avez mon courçon, je ne me retire pouint en tout en vous laissant c'te bête à ce prix-là... en varité!

---

des toilettes splendides dont elles n'usent pas, des robes délicieuses qu'elles n'étrennent pas.

Cette classe de femmes existe; ses types foisonnent à Paris, et forment la contre-partie de ces opulentes bourgeoises qui veulent singer les impertinentes allures du demi-monde.

Je connais une vingtaine de ces élégantes platoniques; vous en connaissez trois ou quatre cents : nous les voyons chaque jour au spectacle, au concert, ou dans les réunions du soir. Faut-il vous les nommer? Non. Bornons-nous à les signaler en bloc.

Je vais peut-être passer pour un butor; mais je me résigne : le dé en est jeté. Au risque de me faire une grosse querelle avec ces charmantes bourgeoises, il faut qu'il éclate, le terrible orage qui gronde dans mon cœur.

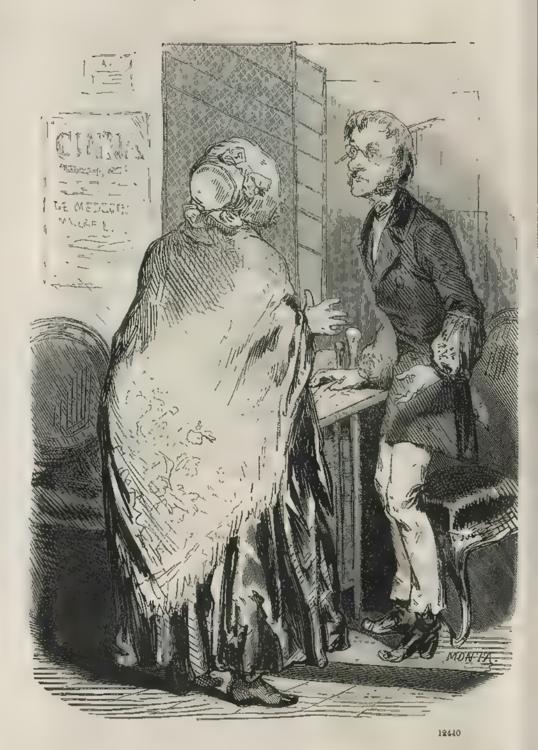
Si je disais à un étranger que dans ce Paris, centre de la mode et du goût, se meut toute une tribu de femmes jeunes et belles, fort bien posées dans le monde, — dans le vrai monde, — ayant du bien au soleil, des rentes sur l'État, des appartements somptueux; — si je lui disais que ces femmes, peu soucieuses de plaire et de séduire, affectent en public la mise la plus négligée, cet étranger hausserait les épaules et n'en voudrait rien croire : pourtant c'est l'exacte vérité. Ces dames semblent s'être jetées dans leurs vêtements par manière d'acquit : pas une qui en s'habillant ait consulté sa petite vanité instinctive, ou même son respect pour les convenances.

LE MAUVAIS MONDE.



12439

— J'en aurais une à vous fournir, si vous vouliez .., une famille pas chère..., et des gens bien... Un père, une mère et deux petits...
— Combien?...
— Un billet de cinq...
— T'es malade?...
— J'ajouterais un oncle!...



12440

Vot' directeur fera ce qui lui plaira, mais si je n'ai pas ma loge ma fille sera malade, ou elle aurait bien peu d'affection pour la meilleure des mères!

Ah! mesdames, il est douloureux d'avoir à vous renvoyer au *Magasin des adolescentes;* mais c'est vous qui nous y forcez. Votre sordide ajustement, — insolent contraste avec l'or qui emplit vos porte-monnaie, — attriste l'âme et serre le cœur : on cherche en vain la femme, et ses grâces, et sa coquetterie; on ne trouve que le père Grandet en jupon.

Demain peut-être vous viendrez au spectacle en pantoufles et en papillotes. A la bonne heure! poussez au moins les choses à leurs dernières conséquences : le *simple appareil* de Junie vaudrait cent fois mieux qu'un chapeau fané avec un vieux châle!

Jules Lovy.

CHOSES CARNAVALESQUES.

Horace disait : « Amis, c'est maintenant qu'il faut frapper la terre d'un pied léger; » mais les poëtes classiques ne sont plus vus chez nous d'un bon œil. Laissons-là l'homme de Tibur, et parlons congrûment à la manière des Réalistes.

On polke trois fois la semaine au bal de l'Opéra, on danse au Jardin d'Hiver, on saute au Prado, on gambade à la barrière, on mazurke au Marais; on se trémousse en cadence un peu partout.

Passé minuit, sur le boulevard des Italiens, on rencontre de temps en temps des escouades de pierrots qui poussent des onomatopées provocantes : *Ohé! ohé! les voleuses! — Qu'est-ce qui veut du sucre de pomme et une trompette?*

Dans les carrefours, quelques polissons s'enrouent à souffler dans des cornets à bouquin.

Chez les petits bourgeois, tout en jouant au loto ou au bezigue, on s'inquiétait naguère du Bœuf Gras. On se disait : « Quelle taille aura-t-il cette année, le descendant du bœuf Apis? Aura-t-il encore été nourri dans la vallée d'Auge? Portera-t-il le nom d'un roman de M. de Balzac, comme le *Père Goriot* de 1852, ou celui d'un des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, comme le d'*Artagnan* de 1854? »

Il en est qui prétendaient qu'il se nommerait comme l'opéra de Verdi : *Il Trovatore.*

Ce qui a fait dire à Grassot : « S'il s'intitule ainsi, je le trouve à tort. »

Excusez cet horrible calembour; il vaut d'ailleurs, à tout prendre, ceux que deux auteurs se permettent chaque soir au théâtre des Variétés.

Cependant bals masqués, bals parés, pierrots chantant à la belle étoile, calembours, tout cela signifiait que Paris était en plein carnaval. Pourquoi non? Amusez vous, dansez, riez, grisez-vous! La vie n'a qu'un temps.

Pendant deux mois on s'est écrit beaucoup de lettres, et quelles épîtres!

« Anna, décroche tes rideaux perses au plus vite et fais-m'en un costume de débardeur pour samedi soir. Toi et moi nous irons bahuter au bal de la rue Lepelletier, au milieu des danseurs les plus chocnosophes.

» Celui qui a le droit de se dire,

» Ton Timoléon. »

Ou bien :

« Cher Bibi,

» Je ne çortirez avecque toit du ren laie jourre gras, ka la condision ke tu m'agetera dais pié truphée.

» L'hidaule de tonne bâme.

» Anyta. »

J'en passe dix autres, et pour cause.

Il vient d'être question de pieds truffés.

Cela me rappelle qu'il a manqué quelque chose à cette grande bacchanale de la danse, du rire et des amourettes; c'est l'élément rabelaisien, c'est l'action de bien boire et de bien manger. Sous ce rapport-là nous sommes à mille fourchettes au-dessous de nos pères.

Ainsi un gourmand émérite de mes amis prétend qu'on n'obéit pas aux traditions et qu'on ne sait plus souper.

A qui la faute?

Paris a pourtant tout ce qu'il lui faut pour bâfrer correctement. En aucun temps les marchands de comestibles n'ont exposé en public de plus splendides chapelets de perdrix rouges. Les chevreuils pendus par les pattes provoquent aussi le passant. On fait venir chaque matin par le chemin de fer du Havre trente mille cloyères d'huîtres. — Je ne veux parler ici ni des pâtés de foie gras, ni des vins, ni du dessert.

Néanmoins mon gourmand s'écrie :

— Toutes ces richesses nous ont été données en vain par le souverain dispensateur des bonnes choses. Nous ne

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



12441

— Dieu de Dieu! mon cher, quels beaux mollets!
— Coton, mon cher! d'ailleurs le genou est un peu fort, et la poitrine est d'un maigre!...



12442

— Dis donc, Titine, comment trouves-tu ce chaland qui me conte des histoires?
— Dis-y qu'i' n' s'est pas levé assez matin.



12443

— J'ai oublié ma tabatière et me voilà comme une âme en peine... Vous ne comprenez pas ces choses-là, vous, ma chère petite.
— Je vais vous prêter la mienne, mais vous n'en direz rien à maman.



12444

Général, tout à l'heure devant ces dames vous vous êtes permis de m'appeler omelette... D'après cela vous devez comprendre que l'un de nous deux est de trop sur terre!

---

savons plus vivre; l'estomac français est un viscère de la décadence. A la sortie du dernier bal de l'Opéra j'ai vu ceux que vous appelez de jeunes fous souper avec une tranche de fromage de Chester et un pot d'ale.

OVIDE DESGRANGES.

TRIBUNAUX ANGLAIS.

SPÉCIMEN D'INTERROGATOIRE PAR UN MAGISTRAT DE POLICE DE LONDRES.

LE JUGE AU PLAIGNANT. — Quel est votre nom?

LE PLAIGNANT. — Thomas Ienkins.

DEMANDE. — Êtes-vous allié aux Ienkins de Staffordshire?

RÉPONSE. — Non, que je sache.

D. — Qui sont vos père et mère?

R. — Thomas et Sarah Ienkins.

D. — Êtes-vous certain que votre père se nommait Thomas?

R. — Je le crois.

D. — Assistiez-vous à son baptême?

R. — Non.

D. — Quels étaient son parrain et sa marraine?

R. — Je l'ignore.

D. — Vous ne devriez pas l'ignorer... Quel est le nom de fille de votre mère?

R. — Martins.

D. — Est-elle parente des Martins de la rue Swallow?

R. — Non.

D. — C'est bien, monsieur... Ainsi vous avez perdu un pantalon?

R. — Oui.

D. — De quelle couleur?

R. — Bleue.

D. — Qui l'avait confectionné?

R. — Quelque tailleur sans doute.

(*Voir la suite page* 7.)

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS.

OUVERTURE DU PARLEMENT.



LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMMUNES A LA BARRE DE LA CHAMBRE DES LORDS. *Dessin de J. GILBERT.*

D. — Comment s'appelle ce tailleur?
R. — Je n'en sais rien.
D. — Quoi! vous ignorez le nom de votre tailleur?
R. — Ce n'est pas mon tailleur; j'ai acheté le pantalon tout fait.
D. — Où?
R. — Dans la rue Holywell.
D. — Où est cette rue?
R. — Dans le Strand.
D. — Pour quel motif allez-vous si loin de chez vous pour acheter un pantalon?
R. — Parce que c'est un endroit à bon marché.
D. — Quand avez-vous perdu votre pantalon?
R. — Hier matin.
D. — A quel moment?
R. — Lorsque je me suis levé.
D. — A quelle heure?
R. — A six heures et demie.
D. — Du matin ou du soir?
R. — Du matin, puisque c'est en me levant.
D. — Il y a des gens qui se lèvent le soir.
R. — C'est vrai.
D. — Vous l'a-t-on volé?
R. — Oui.
D. — Qui vous l'a volé?
R. — Le prévenu.
D. — Comment le savez-vous?
R. — J'ai trouvé mon pantalon sur lui.
D. — Ce n'est pas une raison.
R. — D'ailleurs il en convient.
D. — Cela ne signifie rien... Voyons, examinez ce pantalon, et dites-moi comment vous reconnaissez qu'il vous appartient?
R. — Parce que mon nom est écrit sur la ceinture.
D. — Qui l'a écrit?
R. — Moi-même.
D. — Où avez-vous appris à écrire?
R. — A l'école.
D. — A quelle école?
R. — A l'école des *Habits bleus* (1).
D. — Que me parlez-vous d'habits bleus? Il s'agit d'un pantalon bleu.
R. — C'est le nom de l'école.
D. — Savez-vous si la personne qui vous a vendu le pantalon en était le légitime possesseur?
R. — Ma foi, je n'en sais rien.
Le Juge. — Dans ce cas, et jusqu'à preuve du contraire, il est possible que ce pantalon ait été volé par celui qui vous l'a vendu; et comme dans mon opinion ce n'est pas un crime de soustraire des objets volés, je renvoie le prévenu de la plainte...

(*Traduit des journaux anglais.*)

J. Lovy.

(1) Nom d'une école d'enfants pauvres.

THÉATRES.

La première nécessité d'un ballet-pantomime, c'est d'être compréhensible, et sous ce rapport il n'y a pas le moindre reproche à adresser au *Corsaire*, grande machine chorégraphique en trois actes et cinq tableaux, dont viennent de nous gratifier M. de Saint-Georges pour le livret, M. Mazillier pour le ballet, M. Adolphe Adam pour la musique, et M. Sacré pour les trucs.

Franchement, nous avons tort de nommer le machiniste en dernier, car jamais l'art du truc théâtral n'a été poussé plus loin que dans le tableau final de ce ballet.

Tout Paris voudra être témoin de l'émouvant spectacle d'une mer en furie dans laquelle s'engloutit et disparaît un navire de haut bord avec son équipage et ses passagers. Il est impossible de mieux représenter les aspects affreux d'un naufrage, la poignante illusion d'un navire en détresse : c'est la vérité prise sur le fait.

Pour être accidenté, le libretto du nouveau ballet de l'Opéra n'en est pas moins fort clair.

Conrad le corsaire aime la belle Médora, que son maître, le juif Isaac, veut vendre à Seyd-Pacha. Tantôt il la délivre, tantôt il la perd; puis il la redélivre, puis il la reperd : finalement ils vont être pendus tous les deux pour cause de noyade, quand, au-dessus de la mer en courroux, à la clarté de la lune, sur un rocher lointain, on aperçoit Conrad et Médora miraculeusement échappés au naufrage et remerciant le ciel de les avoir sauvés.

Ce ballet est animé, coloré, dramatique; on y sent la main habile de M. de Saint-Georges, un expert en matières théâtrales. La musique de M. Adam est élégante, variée et scintillante de paillettes harmoniques. Qui ne sait pas avec quel talent éblouissant l'auteur de *Giselle* et du *Diable à quatre* compose ou plutôt improvise la musique de ballet?

Il y a des noms qui portent malheur; en voulez-vous une preuve nouvelle?..... Voyez le sort du *Guillery* de M. Edmond About, né et mort le même soir à la Comédie-Française. Comme le héros de la ronde enfantine populaire, *en tombant*,

Il s'est démis la jambe
Et s'est cassé le nez.
Toto
Carabo,
Compère Guillery!
Te *lairas*-tu, (*bis*)
Te *lairas*-tu mouri?

En vérité, nous sommes désolé d'avoir peu de bien à dire de cette parade usée et vieillotte qui ressemble à une comédie, comme les informes canevas du théâtre italien ressemblent à *l'École des maris* de Molière.

M. Edmond About est un vrai jeune homme, qui s'est révélé subitement par la publication de *Tolla* et du *Voyage dans la Grèce contemporaine*. Devant lui, les portes inexorables de la Comédie-Française se sont ouvertes toutes grandes; mais, comme on ne fait pas des pièces avec des mots et qu'au théâtre, avant toute chose, ce sont les situations qui doivent être spirituelles, les spectateurs sévères de la Comédie-Française ne se sont pas laissé éblouir par les paillettes du dialogue qui couvraient mal la pauvreté et les vétustés d'une intrigue fourbue : ils ont sifflé, copieusement sifflé, et le maigre Guillery s'est évanoui devant cette colère.

Il vaut mieux, pour un littérateur de la trempe de M. About, qu'il en soit ainsi; il saura à présent à quoi s'en tenir sur les difficultés de l'art dramatique. La leçon est rude, mais elle lui profitera. Il a bien fait de retirer son œuvre malvenue : on ne gagne rien à prolonger l'existence des mauvaises pièces, et le public a raison de ne pas ménager l'amour-propre des gens qui se sont fourvoyés.

Qu'est-ce que ce *Guillery?* Un pastiche de Rabelais mélangé de Turlupin. Guillery par lui-même est un drôle assez maussade, un don Juan de taverne, un cerveau assez indigent. Ce chenapan aime deux femmes mariées : Guillemette, épouse légitime d'un procureur, et madame Truphême la fripière.

Entre ses deux maîtresses, Guillery hésite à faire un choix, et il se résout à courir les deux lièvres à la fois. Les deux commères découvrent la fourberie; toutes deux le traitent de gredin, de monstre, ce qui ne les empêche pas de courir la pretentaine avec lui et son stupide acolyte Monocorde.

Sur ce, on va, on vient, on parcourt les guinguettes, on se cache dans les bosquets, on escalade les balcons; puis l'intrigue, essoufflée, courbatue, éreintée, pantelante, est *à bout* (pardon du calembour!); la patience des spectateurs étant dans la même situation, la pièce tombe lourdement à plat.

Ne parlons plus de *Guillery*, cette fausse folie de carnaval avortée, et passons à l'excentricité que le Palais-Royal a donnée à l'occasion des jours gras; elle est signée Labiche et Marc Michel : c'est dire qu'elle est marquée au bon coin.

Chavarot croit avoir perdu un procès; il s'avise de mettre ses meubles et le bail de son appartement sous le nom de son domestique, Jean Larfaillou, un fripon de paysan qui a volé des moutons dans son village, et qui, poursuivi pour ce méfait, a dépisté la justice sous la livrée du groom.

Le rustre, qui n'a pas l'intellect très-développé, s'imagine être devenu le légitime propriétaire du mobilier en question.

Le voici qui prétend user de ses droits : il élève des lapins dans le divan de son maître, il installe des poules dans la table de nuit, il offre ses meubles et son cœur à une soubrette, il expulse de *son* appartement les importuns... jusqu'à la future, jusqu'au beau-père de Chavarot! Le maître, exaspéré, veut mettre son groom à la porte, mais Larfaillou se dresse devant lui armé de son bail.

Heureusement, le beau-père reconnaît dans le groom son villageois qui lui a chipé ses moutons; alors tout rentre dans l'ordre naturel : les débordements de Larfaillou cessent..... et Chavarot peut enfin rentrer dans son lit.

Gil Perez est on ne peut pas plus amusant dans le personnage du valet coquin.

Du Palais-Royal nous pouvons sans inconvénient passer à l'Ambigu-Comique, où l'on joue un petit vaudeville nouveau qui ne serait pas déplacé sur un de nos théâtres de genre.

La Veuve aux cinq maris, de MM. Pagès et Gallois, est une charmante pièce où la drôlerie des situations et l'esprit des détails se donnent la main.

Le seul tort que nous ayons à reprocher à cette gentille comédie, c'est d'être jouée de trop bonne heure, à l'heure où tout le monde dîne. Il est vrai qu'on a le droit de dîner un peu plus tôt ce soir-là : *la Veuve aux cinq maris* vaut la peine qu'on se dérange pour elle.

Albert Monnier.

Nous recevons très-souvent de la part de nos abonnés la demande des meilleurs modèles pour apprendre à croquer d'après nature ou de souvenir, nous avons déjà répondu à toutes ces demandes par la publication d'une collection de croquis de Bellangé; nous rappelons aujourd'hui que pour arriver à faire facilement le croquis, il suffit de copier avec soin les modèles que nous offrons, et à les redessiner de souvenir. Cette collection, que l'éditeur vendrait 35 francs, nous la cédons à nos abonnés pour 7 francs rendue *franc de port* sur tous les points de la France desservis par les grandes messageries ou les chemins de fer.

Notre ami et collaborateur Gustave Doré vient d'achever un ouvrage qui excite au plus haut point la curiosité des artistes et des amis des arts : c'est la légende du *Juif errant*, composée de douze très-grandes gravures sur bois, tirées à part, sur beau papier, avec tout le luxe, toute la perfection dont la typographie est capable.

Le *Juif errant* de Doré, comme ses illustrations de *Rabelais*, comme ses grandes pages du *Musée Français-Anglais*, fait pousser des cris d'admiration et des cris de colère; car il en est des œuvres de cet artiste exceptionnel ce qu'il en est des œuvres de tout artiste qui sort hardiment et glorieusement des sentiers battus : on se passionne pour ou contre lui; personne ne reste indifférent.

Nous invitons tous ceux qui aiment et veulent encourager ce jeune talent à souscrire à la légende du *Juif errant* : elle se vend 12 francs brochée, 15 francs cartonnée (format grand in-folio), chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis.

Le Salon, collection de gravures et de lithographies d'après MM. Ingres, Muller, Delacroix, Couture, Diaz, Roqueplan, Rosa Bonheur, Decamps, Robert Fleury, Jules Dupré, Louis Boulanger, Isabey, Chassériau, J. Stevens, Troyon, F. de Mercey, etc., par MM. Hédouin, Masson, Carey, Jules Laurens, Anastasi, etc. Paris, Ferdinand Sartorius, éditeur, rue Mazarine, 9. La feuille par abonnement : 1 fr. 25 c.; la livraison de quatre feuilles : 5 fr. — Les amateurs de peinture savent quels regrets ils éprouvent à la clôture de chaque exposition; car ils ne doivent probablement jamais revoir les tableaux qu'ils y avaient admirés, et ils sont condamnés à n'en garder qu'une impression confuse et fugitive, puisque les meilleurs produits de l'art contemporain se dispersent sur tous les points du globe et passent en presque totalité à l'étranger. Un homme que sa position et ses goûts mettent en continuel rapport avec les artistes et les amateurs, et qui, pendant plusieurs années, a dirigé *l'Artiste*, M. Ferdinand Sartorius, a eu l'heureuse idée de rassembler et de conserver les œuvres les plus remarquées de nos expositions en les faisant traduire par la gravure à l'eau forte ou par la lithographie. Il a encore étendu ce plan en reproduisant également quelques tableaux d'une valeur incontestable, choisis avec goût dans nos différents musées et dans les cabinets de nos plus célèbres amateurs. Telle est l'origine de la publication qu'il a intitulée *le Salon*, et qui sera un jour l'histoire complète de la peinture au dix-neuvième siècle, en même temps que l'éclatant témoignage des merveilleux progrès qu'ont faits de nos jours la gravure et la lithographie.

AVIS AUX DAMES.



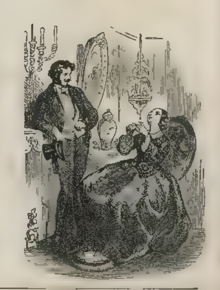


Les dames qui veulent se tenir au courant des modes véritables de la bonne compagnie de Paris, celles qui tiennent à bien connaître les modes que l'on porte et non les inventions des journaux ou des confectionneuses, s'abonnent au journal les *Modes parisiennes*, qui publie en ce moment les plus jolies toilettes de bal, et qui va donner bientôt les toilettes de printemps.

Le journal les *Modes parisiennes* est, comme on sait, le journal adopté par la société élégante, il ne publie ni les modes exagérées, ni les modes de mauvais goût; et bien qu'il se tienne au courant de tout ce qui se fait dans les ateliers de Paris, c'est seulement dans le monde qu'il prend ses modèles.

Les renseignements qu'il donne sont complétement désintéressés; contrairement aux habitudes des journaux de modes qui vantent les maisons qui les payent pour cette publicité, le journal les *Modes parisienne* ne reçoit rien des marchands, fabricants, confectionneurs, couturières, etc., etc.; il parle de ce qu'il trouve beau ou bon, sans vouloir retirer aucun profit de la publicité qu'il fait. On peut donc toujours avoir pleine confiance dans ses éloges et sa critique, on peut donc sans crainte suivre les conseils qu'il donne à ses abonnés.





Le journal les *Modes parisiennes* paraît tous les dimanches, avec une belle gravure sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix. Tous les mois il donne une feuille de patrons de grandeur naturelle et des dessins de broderie *les plus nouveaux*. Aux personnes qui souscrivent pour un an, il donne un magnifique Album de 12 gravures sur acier, intitulé VIE ÉLÉGANTE DE PARIS, d'après les tableaux de M. Compte-Calix.

Prix: un an, 28 fr.; 6 mois, 14 fr.; 3 mois, 7 fr. Pour recevoir l'Album *franc de port*, il faut ajouter 2 fr., soit 30 fr. Les abonnements partent du 1er du mois.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Bureaux du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE

PAR GUSTAVE DORÉ.

LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS PEINTS, — RATS DE JARDINS, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 francs à Paris; — 10 francs rendu *franco* : mais toute personne qui s'abonne au *Journal pour rire* pour un an a droit à recevoir la **MÉNAGERIE PARISIENNE**, *franc de port sur tous les points de la France*, moyennant 6 francs au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au directeur du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20, à Paris, **23** francs, savoir : **17** francs pour l'abonnement d'un an, et **6** francs pour la *MÉNAGERIE*. — De plus, à partir de ce jour, toute personne qui s'abonne au *Journal pour rire* reçoit une quittance portant des **BONS DE PRIMES** pour la valeur de l'abonnement.

Avec ces bons de primes on peut se présenter rue du Pont-de-Lodi, 5, maison Malmenayde et de Riberolles, et se faire délivrer des livres illustrés à 50 pour 100 de remise : c'est-à-dire que l'abonnement de trois mois (5 francs) donne droit à 10 francs de livres illustrés, moyennant un nouveau versement de 5 francs. — Toutes les explications nécessaires pour bien comprendre la combinaison sont contenues sur la quittance, qui présente aussi le *catalogue* de MM. MALMENAYDE et de RIBEROLLES; sur ce catalogue, où figurent tous les grands noms de la littérature, les abonnés peuvent choisir l'ouvrage ou les ouvrages qu'ils préfèrent.

ON SOUSCRIT en envoyant au Directeur du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20, à Paris, un bon de poste de **5 fr.** pour 3 mois, — **10 fr.** pour 6 mois, — **17 fr.** pour l'année, — **23 fr.** pour l'année et la **MÉNAGERIE PARISIENNE.**

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS SÉBASTOPOL,

Dessin de 70 centimètres sur 50.

Cette gravure, la plus grande qui ait été faite sur bois à Paris, dont le prix est de 3 francs rendue *franco*, sera envoyée *franco* à tout abonné du *Journal pour rire* et du *Musée français-anglais* qui nous enverra trois timbres-poste de 20 centimes ou six timbres-poste de 10 centimes pour nous rembourser des frais de papier, tirage et port.

Adresser *franco* les timbres-poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 8. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 23 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

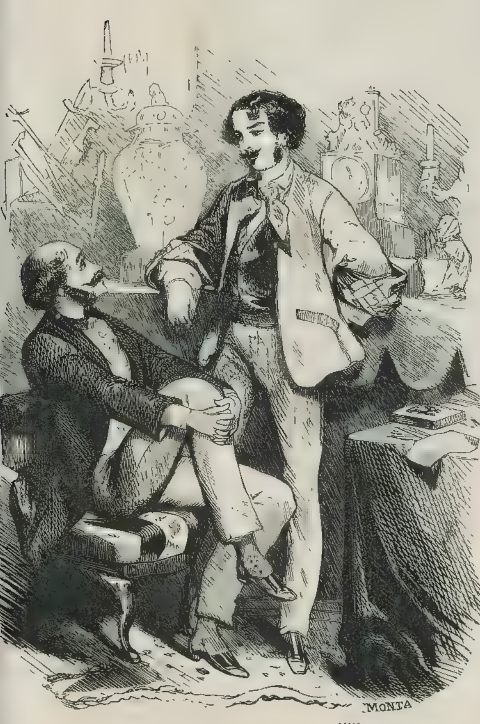
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE MONDE DE CONTREBANDE.



12446

— Mais enfin, caricaturiste de mon âme, qu'est-ce que tu trouves de plus drôle chez ces femmes-là?...
— Les hommes !...



12447

— On vous aura dit de vous défier des femmes... mauvais conseil... Elles sont discrètes avec ceux qui se livrent à elles : donnez-leur tout, elles ne vous prendront rien.

LE BACHELIER SANS EMPLOI.

Eupatoria, le...

Mon cher neveu,

J'ai appris que tu avais passé ton baccalauréat avec succès; je 'en félicite. Tu as quitté les bancs de l'école, te voilà un homme, out est pour le mieux. Je t'engage seulement à ne pas te croire ppelé à tout parce que tu as eu un des accessits en thème grec, t que tu as été une fois au concours général comme bouche-trou. l faut, pour gouverner le monde, autre chose qu'avoir été fort lans ses classes, et l'on n'est pas maître de l'avenir parce que l'on st bachelier. Je le suis plus que toi, moi, puisque je suis bacheier ès lettres et bachelier ès sciences! Je suis avocat aussi. A quoi out cela m'a-t-il mené? A être forcé, après avoir tâté d'une foule le métiers bizarres, de me faire mahométan. Je veux te dire rièvement tout ce que j'ai été avant d'être Turc. Je désire que ette confession te rende sage, et te donne des idées justes sur la vie en général, et en particulier sur l'importance du grade de bachelier ès lettres.

J'ai été, moi, reçu bachelier à dix-huit ans. Le jour où je passai mon dernier examen, il faisait un temps atroce; les rues étaient encombrées de neige. « Voilà qui est bien sale! » m'écriai-je en sortant de la Sorbonne. — Un inspecteur m'entendit : « Nous en viendrons à bout, dit-il; d'ailleurs, si nous manquions d'hommes pour balayer, d'ici à demain nous trouverions trois mille bacheliers!..... » Le mot me parut impertinent. Hélas! je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était d'une vérité désespérante. — Je mis à faire mon droit sept ans, pendant lesquels mes deux diplômes ne me servirent à rien. — Je fus enfin reçu avocat. Vint le jour de ma première cause. J'avais à défendre une jeune personne qui avait, — un peu légèrement peut-être, — emprunté six couverts d'argent. J'étais si ému, que je m'affublai, — sans y prendre garde, — d'une robe qui me venait à mi-cuisses. J'excitai en pénétrant dans le tribunal un rire homérique. Mes amis me conseillèrent charitablement d'aller revêtir une toge qui fût un peu plus en proportion avec mon individu. J'y allai, et en pris une qui n'avait pas servi à Rabelais, mais qui assurément eût pu servir à Gargantua. — Elle était si vaste, qu'en rentrant mes pieds s'embarrassèrent dans ses plis, et que je m'étalai tout de mon long au beau milieu de la septième chambre. Je te laisse à penser quels éclats! Les juges rirent tant, que la jeune personne qui avait emprunté des couverts fut acquittée. J'avais gagné ma cause. Malgré ce succès inespéré, je jugeai que la carrière du barreau m'était interdite, et j'annonçai résolûment à ma famille que je ne pensais pas que mon étoile dût faire pâlir celle de M. Chaix-d'Est-Ange. Je remarquai dans la réponse que je reçus un passage où il était dit que les petits oiseaux, dès que leurs ailes sont poussées, ont l'habitude de subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Ma famille me paraissait professer pour cette particularité des mœurs des volatiles une admiration qui me fit réfléchir. Je savais qu'elle n'était pas riche, et trouvai fort légitime ce désir qu'elle avait de me voir me tirer d'affaire tout seul. Comment supposer qu'un homme qui avait deux diplômes dans sa poche et qui était avocat ne pût pas arriver à gagner par an ce que gagne un commissionnaire? Je répondis à ma famille, en conservant la métaphore qu'elle affectionnait, que je me sentais la force de voler désormais de mes propres ailes.

Le maître de pension chez lequel j'avais appris à lire avait jus-

LE MONDE DE CONTREBANDE (suite).



12446

— Deux mille francs en trois semaines!
— Le pain est augmenté, mon cher; ah! vous ne savez pas ça, vous autres, mais nous!

12449

— Quand je lui ai proposé de m'épouser... il m'a ri au nez!... et ça avait fait, pendant six mois, semblant d'être bête comme une oie...
— Les hommes sont trompeurs.

tement besoin d'un maître d'études. Le sien l'avait quitté pour se faire marchand d'habits. Je demandai cette place. Grâce à mes titres et à de bons souvenirs, je l'obtins. Je gagnai trente francs par mois; avec cela j'étais nourri, et n'étais guère occupé plus de quatorze heures par jour. J'étais plein de bonne volonté, et je tins bon pendant le premier mois. J'avoue qu'au bout de ce temps la patience m'échappa. J'envoyai mon maître de pension et ses marmots au diable. J'eus le bonheur d'entrer dans une famille honnête pour initier un jeune enfant aux charmes des langues mortes. La place était meilleure. Malheureusement, huit jours après mon entrée en fonctions, l'on surprit mon élève qui embrassait sa bonne, et l'on me mit à la porte.

J'appris qu'il y avait dans un ministère des travaux importants et très-pressés. J'y allai, et me présentai à un sous-chef qui avait des lunettes bleues sur le front et qui était décoré. « Monsieur, lui dis-je, je désirerais entrer dans vos bureaux comme auxiliaire. Je suis bachelier ès lettres, bachelier ès sciences, avocat, et je... — Adressez votre demande par écrit, me répondit-il, afin que l'on puisse voir votre écriture. » Et il me tourna le dos. Je me retirai humilié. Je n'en adressai pas moins ma demande; j'ai une fort jolie main, ma pétition eût fait honneur à un calligraphe. Six semaines après, je reçus ma nomination. Pendant ces six semaines, n'ayant rien à faire et ne voulant pas avouer à ma famille que mes diplômes me laissaient mourir de faim, je m'endettai. Enfin j'entrai au ministère, assez curieux de savoir à quoi l'État allait employer un homme de ma capacité. Le sous-chef aux lunettes bleues me conduisit à une table entièrement chargée de bulletins, sur chacun desquels était inscrit un numéro. « Vous avez cela à mettre en ordre, » me dit-il. Je trouvai à part moi que cette besogne eût mieux convenu à un Auvergnat qu'à un avocat intelligent. Je ne dis rien pourtant, et me mis à classer mes bulletins. J'en vins à bout en deux mois et demi, en travaillant douze heures par jour. J'avertis le sous-chef que j'avais fini. « Bon, me dit-il, je vais vous envoyer de l'ouvrage. » Deux garçons de bureau arrivèrent, et, en dix minutes, amoncelèrent sur ma table une pyramide de bulletins au moins égale à celle que j'y avais trouvée le jour de mon entrée au ministère. Je devins furieux. Le sous-chef aux lunettes bleues avait des ridicules, il ne pouvait entrer dans le bureau sans demander d'un ton nasillard : « A-t-on retrouvé l'erreur? » Afin de lui prouver qu'il faisait de mes facultés intellectuelles un cas trop médiocre, j'eus l'idée d'écrire une petite pièce dans laquelle je me moquais de lui avec assez de verve. Je montrai cela à mon voisin. Mon voisin était aussi bachelier. Ses fonctions consistaient à poinçonner des bordereaux et à les attacher ensemble avec une ficelle rouge. Sa besogne l'excédait, la mienne lui faisait envie. Il trouva ma petite plaisanterie très-drôle, en rit beaucoup, et le soir même en parla au sous-chef. Le lendemain, ce fonctionnaire irrité m'appela dans son cabinet, me déclara que je deviendrais sans doute un excellent vaudevilliste, mais que je n'étais en attendant qu'un détestable employé. Il me remercia de mes services. En sortant, j'aperçus mon voisin qui déjà avait quitté son maillet, son poinçon et ses bordereaux, et qui classait mes bulletins avec fureur.

J'avais au ministère gagné fort peu d'argent; mais, comme mon travail ne me laissait pas le temps d'en dépenser du tout, j'avais pu payer quelques dettes contractées précédemment. Je me retrouvai donc sur le pavé, sans créanciers, mais à peu près sans ressources. Cependant je ne regrettai pas les bureaux. — Vous deviendrez sans doute un excellent vaudevilliste, m'avait dit le sous-chef. — Voilà ma vocation, m'écriai-je, je serai homme de lettres!... J'avoue que je ne songeai pas à m'emparer de la première place. Une position médiocre me suffira, me disais-je, et je me contenterai de gagner dix ou douze mille francs par an. J'écrivis un vaudeville en un acte, dont le sous-chef aux lunettes bleues fut le héros, et je le portai au directeur d'un petit théâtre. « Monsieur, me dit-il, je le lirai; s'il me convient, et que vous consentiez à prendre un collaborateur, il se peut que je le joue... Je dois vous prévenir seulement que j'ai cent dix-sept vaudevilles en un acte à faire passer avant celui que vous m'apportez. » Je songeai à m'occuper d'un genre de littérature qui fût un peu plus productif. Je fus présenté à un libraire qui publiait une biographie universelle et un dictionnaire raisonné. — Il me confia le mot *tire-bottes* et l'article *Samson*. — J'écrivis dix lignes sur le mot *tire-bottes*, et je fi sur Samson un article assez long que je pillai un peu partout. L'é diteur se déclara satisfait. Il me compta vingt-trois centimes, prix des dix lignes écrites sur le mot tire-bottes; quant à l'article Sam son, il me promit de me le payer quand la lettre S de sa biogra phie paraîtrait. — Il n'en était qu'à la lettre D, et il ne paraissai que deux lettres par an. Je lui demandai s'il ne pouvait pas m confier d'autres articles dont le payement se fît moins attendre. — Il me répondit que les dix-neuf premières lettres de l'alphabe étaient épuisées, et me proposa Tibère, Turenne, Ugolin, Virgil ou Zoroastre... Je le remerciai et me demandai fort sérieusemen comment j'allais m'y prendre pour dîner. Je me voyais réduit, — selon une énergique expression du peuple, — à accrocher me dents au plafond; je crois que, si à ce moment l'inspecteur du ba layage fût venu m'offrir une place dans les rangs de ses subordon nés, j'aurais, en dépit de mon double titre de bachelier et de mo grade d'avocat, — saisi la pelle et le balai. L'idée me vint un in stant de solliciter une place de décrotteur et de m'installer sur l pont Neuf avec cet écriteau : — Bachelier ès lettres, bachelier è sciences, avocat, tond les chiens et va en ville!

Le jour de l'an approchait, un confiseur s'intéressa à moi et m donna à faire des devises de bonbons. Je ne m'en tirai pas tro mal grâce à des emprunts pratiqués avec art. Je fis aussi des ver pour des mirlitons, et des couplets de circonstance pour noces e baptêmes. C'est moi qui suis le premier auteur de cette pointe do d'indignes plagiaires se sont emparés depuis :

Sur tout on a fait des chansons,
On a chanté le vin, les belles,
L'eau, les prés, les fleurs, les moissons,
Les buissons et les tourterelles.
Un auteur dont je suis bien loin
Chanta la guerre et la mitraille.
On en fit aussi sur le foin,
Je vais m'étendre sur la paille!

LE MONDE DE CONTREBANDE (suite).



12450

— Voyons, baron, voyons, baron, est-ce qu'il est possible d'admettre qu'une femme ait le cœur assez large pour vous y loger, vous et un autre avec vous?



12451

— Tu parles de ton expérience, à dix-neuf ans!...
— On vieillit vite sur le champ de bataille!...

Ce trait de génie fut mon dernier éclair. — La poésie familière, après m'avoir mal nourri pendant quelque temps, ne me nourrit plus du tout. — J'en vins à regretter mes bulletins à mettre en ordre et le bureau des auxiliaires. Ces regrets me rappelèrent que j'avais fait, pour entrer dans ce bureau maudit, une demande qui eût pu servir de tableau à un écrivain public. Je songeai à me faire copiste. Je demandai une place dans un bureau d'écritures, et je l'obtins. — Ce bureau était une salle étroite et nauséabonde, où je me trouvai en compagnie de cinq vieillards à collet horriblement crasseux. Deux de ces cinq vieillards étaient bacheliers comme toi et moi. Je me liai plus particulièrement avec eux. — L'un des deux était arrivé à un abrutissement presque complet. Quoi qu'on lui dît, il répondait invariablement par cette phrase prononcée en souriant : « La jeunesse est prolixe. » L'autre avait inventé un système infaillible pour faire fortune à Hombourg. — Malheureusement l'argent nécessaire au voyage lui avait toujours manqué. Je passai une année à peu près dans ce bureau d'écritures, copiant des mémoires, des requêtes, des comptes rendus et quelquefois des drames, hélas! plus ennuyeux encore que les comptes rendus. — Un oncle en mourant m'enleva à ces tristes occupations. J'héritai d'une douzaine de mille francs. — Je ne sais comment le vieillard au *système* apprit cette nouvelle ; il accourut chez moi : — Vous ne pouvez pas vivre avec 540 francs de rente par an, me dit-il, mais venez avec moi à Hombourg, jouez en vous laissant guider par mes avis, et votre fortune est assurée... Je fus d'abord incrédule, mais le vieillard au système fit passer et repasser tant de millions devant mes yeux éblouis, que je finis par l'écouter avec complaisance. « Vous avez de l'intelligence, ajouta-t-il, vous devez me comprendre. » Il m'expliqua ses combinaisons. — J'avais de l'intelligence, je le compris. Nous allâmes à Hombourg. — Je jouai en suivant ses instructons, et je perdis sept mille francs en huit jours. « Vous avez fait des fautes, me dit-il, et l'échec qui a suivi ces fautes me prouve mieux que tout le reste que mon système est excellent. Je ne voudrais pour rien au monde ne pas avoir fait cette expérience... » J'envoyai le donneur de conseils à tous les diables. Cependant je me radoucis, le mal était fait. J'eus au moins la sagesse de ne plus vouloir jouer. Après avoir inutilement offert à mon compagnon de route, qui, à sa folie près, était un fort honnête homme, de le ramener avec moi, je revins à Paris. — Je me remis à chercher fortune; seulement, comme j'avais encore dans mon portefeuille cinq billets de mille francs ou à peu près, je me promis d'être dans mes recherches un peu plus délicat que je ne l'avais été jusque-là, et de ne plus accepter de place d'instituteur à trente francs par mois, ni d'auxiliaire ni de copiste. — J'entendis une fois raconter devant moi l'histoire d'un caporal qui avait été prier un photographe de lui faire son portrait. — « Je le destine à une jeune fille de chez nous, avait-il dit, prenez seulement garde de faire ce portrait trop ressemblant, je ne voudrais pas être reconnu par les parents... » — Cette charge de troupier fut un trait de lumière pour moi. — Le siècle était à la photographie. — Je me fis photographe. J'achetai des appareils et me nichai dans un belvédère. — Les choses n'allèrent pas trop mal pendant quelque temps, et j'eus l'honneur de photographier gratis tous mes amis ou peu s'en faut. — Malheureusement mon grade de bachelier ès sciences, qui jusque-là s'était contenté de ne me servir à rien, s'avisa dans cette circonstance de m'être nuisible. — Je voulus tirer parti des connaissances que je possédais en chimie, et faire progresser l'art. — Comme je ne suis pas maladroit, j'inventai du premier coup un procédé qu'un autre photographe avait inventé deux ans avant moi. — Celui-ci me fit un procès que je perdis parfaitement. Cela me dégoûta de la photographie, et je vendis mes appareils et mes bocaux.

Je conservai de ma vie d'artiste certaines habitudes fastueuses auxquelles il m'eût alors singulièrement coûté de renoncer. Le luxe me plaisait, et pour rien au monde je n'aurais consenti à porter des pantalons de nankin et à ne pas avoir de feu dans ma chambre au mois de janvier. Mon procès perdu et tous les frais payés, il me restait un peu moins de trois mille francs, capital médiocre et tout à fait insuffisant pour réaliser les idées que je m'étais faites sur la façon de vivre qui convient à un honnête homme. « Trois mille francs de capital, me dit un de mes nouveaux amis.... vous pouvez avec cela vous faire très-facilement six mille livres de rente.... — En élevant des lapins? — Non, en jouant à la Bourse. — Bon! si cela est si facile de gagner de l'argent à la Bourse, pourquoi tout le monde n'y joue-t-il pas? — Parce qu'il y a des imbéciles qui ont peur! Mon cher, ajouta-t-il, quelques personnes soutiennent qu'on se ruine à la Bourse; c'est un bruit que nous faisons courir pour effrayer la concurrence et ne pas gâter le métier.... » Il m'expliqua par quel mécanisme je pourrais jouer en gagnant toujours; il me répéta si souvent que je n'avais rien à risquer, que je me laissai persuader. Je devins un des infimes piliers de la Bourse, et je tripotai dans les rognures de l'agio. Si je ne me perdis pas en vivant dans le monde qui grouille au fond de cet antre, c'est que j'ai toujours su, au milieu de toutes mes misères et de toutes mes folies, garder une honnêteté inflexible.

Mercure me fut favorable pendant trois mois, et il ne se passa pas de jour où je ne gagnasse, en moyenne, de quinze francs à un louis. Une fois l'occasion s'offrit de réaliser un bénéfice un peu plus considérable. Mon ami m'invita vivement à la saisir. La hausse était sûre, je jouai à la hausse; il arriva une baisse effroyable. Je perdis cent louis. Le coup était rude; il ne me restait pas même un billet de mille francs. Je songeai de nouveau à m'occuper. J'avisai une affiche jaune sur laquelle étaient écrits ces mots : « On demande des employés. Une bonne tenue est de rigueur. » Je me présentai à l'adresse indiquée. J'avais une tenue excellente, et l'on m'instruisit de suite de ce que j'aurais à faire. Il s'agissait d'être courtier en librairie, et de placer des livres en promettant des pendules comme prime. La proposition m'effaroucha d'abord; on m'affirma que le métier était agréable, et que je pourrais gagner beaucoup d'argent. Je me résignai. La première personne chez qui je me présentai me ferma la porte au nez; la seconde menaça de me faire arrêter; la troisième; après m'avoir reçu, me demanda, en me reconduisant, si je n'emportais rien. Je sanglai à cette troisième personne un soufflet de crocheteur, et ne restai pas courtier plus longtemps.

Je tombai à cette époque dans une mélancolie profonde. Je me demandais comment, après avoir reçu une éducation brillante et sans être plus sot qu'un autre, je n'avais pu parvenir à me faire faire une place, si petite qu'elle fût, dans cette société maudite. En arriverais-je donc, comme ce personnage d'Eugène Sue qui avait eu un prix d'honneur au concours, à être obligé, pour vivre, de me faire monstre marin? C'était ordinairement dans un petit café du quartier latin que je me livrais à ces amères réflexions. J'étais devenu un des habitués de cet établissement, et je crois, le ciel me pardonne! que j'y gagnais à peu près ma vie en jouant la poule. J'y étais d'une jolie force, mais quel métier pour un homme qui était bachelier ès lettres, bachelier ès sciences, et avocat par-dessus le marché! Je me liai dans ce café avec un vieux savant qui logeait dans une cheminée, et qui depuis dix ans n'avait pu arriver à mettre deux souliers qui fussent de la même paire. Je me plaignis

LE MONDE DE CONTREBANDE (suite).



12452

— Madame, c'est le propriétaire, pour le terme...
— Bon... qu'est-ce que ça fait?....
— Il envoie sa femme...
— Fichtre!!...



12453

— Ah! mon mari, baron, mon mari, c'était un homme comme il y en a peu...
— Un homme comme il n'y en a jamais eu!...

à lui de ma misère. Il me reprocha mon orgueil, et me prouva qu'il était beaucoup plus bachelier et beaucoup plus à plaindre que moi. — Jeté lui aussi, après des études brillantes, seul dans la vie et presque sans moyens d'existence, il avait, après quelques tergiversations, embrassé la profession de *soldat des indépendances*. Il avait combattu dans les Indes pour l'indépendance du royaume de Lahore; il avait après cela combattu pour l'indépendance de la Grèce. « La main qui touche la vôtre, me disait-il, a touché la main de lord Byron. » Revenu en France, il avait, dans un des accès d'enthousiasme que le pouvoir éprouvait pour la cause des Hellènes, obtenu une place de professeur en province. Ses élèves le fatiguaient. Il proposa à un sien ami, qui était concierge à Paris dans un établissement public, de troquer leurs places. Celui-ci accepta, et un beau matin le concierge se trouva dans la classe du professeur, et le professeur dans la loge du concierge. La plaisanterie fut mal prise. Professeur et concierge furent destitués. Depuis cette mésaventure, le vieux savant avait vécu, lisant toujours, s'instruisant toujours, et résolvant, chaque jour, tant bien que mal, ce terrible problème, dont la solution se nomme le pain quotidien.

La peinture qu'il m'avait faite des paysages de l'Inde m'avait électrisé. Je résolus, moi aussi, de voir du pays, de courir le monde. Comme il n'y avait pas à cette époque d'indépendance à défendre, je partis pour la Californie, où l'on pouvait, disait-on, devenir facilement millionnaire. J'épuisai mes dernières ressources pour y arriver. — J'y arrivai, et j'y serais certainement mort de faim le lendemain de mon arrivée, si, grâce à la rareté des femmes dans ce pays fortuné, je n'avais été assez heureux pour trouver une place de bonne d'enfant. J'appréciai les charmes de cette profession, et ne tardai pas à acquérir la patience nécessaire et un certain endurcissement indispensable contre de prosaïques désagréments. Mes services plurent, et je pus gagner assez d'argent pour revenir en France, ce que je m'empressai de faire, heureux de rentrer dans ma dignité d'homme.

Je foulai de nouveau le pavé de Paris. Un soir, j'entrai au théâtre; j'y vis un acteur qui jouait fort mal : « Il faudrait, pour sauver l'art dramatique, dit un vieux monsieur qui se trouvait près de moi, que des jeunes gens ayant reçu une éducation distinguée ne craignissent pas de monter sur les planches. » Je trouvai cela vrai, je me crus appelé à régénérer le théâtre, et je me fis acteur. Après quelques leçons prises à l'École lyrique, je débutai à la banlieue. J'obtins un assez grand succès dans la tragédie. Un jour, nous devions jouer *Britannicus*, j'eus, pendant la répétition, une dispute assez violente avec l'acteur qui remplissait le rôle de Néron; je remplissais, moi, celui de Britannicus. Cet Iroquois hurlait de toutes ses forces en ordonnant à Junie de dissimuler son amour, et en l'avertissant que, caché derrière un rideau, il ne nous perdrait pas de vue... « Pardon, lui dis-je, vous oubliez qu'au moment où vous parlez je ne suis pas très-loin de vous. Vous dites vous-même que je m'avance... si vous criez si fort, assurément je vous entendrai, et je me douterai de quelque chose... » Il me répondit que je ne savais ce que je disais. Le soir nous jouâmes. Arrivé au passage en question, Néron cria un peu plus fort qu'à la répétition, et fut applaudi à tout rompre. « Vous voyez bien, » me dit-il. Je lui répondis que le public était un âne... La dispute s'envenima. J'en arrivai à coiffer Néron d'une épithète pareille à celle dont j'avais gratifié le public. Néron était au mieux avec la jeune première, qui était depuis vingt-trois ans la femme du directeur; il se plaignit, et je fus mis à la porte ou peu s'en faut.

Quelqu'un qui m'avait applaudi dans *Bajazet* m'affirma qu'il n'avait jamais vu de Turc qui eût l'air plus Turc que moi. Ces paroles me revinrent en mémoire quand la guerre éclata. Je me présentai à l'ambassade ottomane. Jamais l'énumération de mes titres ne m'avait valu un si gracieux sourire. Je passai en Turquie, je me fis Turc et devins officier d'emblée, grâce à mon grade d'avocat. Il est possible que l'avenir me réserve une grande fortune.

Lis avec attention cette longue lettre, mon cher neveu, et médite-la; songe à tous les métiers que j'ai été obligé d'exercer en dépit de mes diplômes. Beaucoup de gens qui avaient autant de diplômes que moi ont exercé des métiers pareils, et n'ont pas eu le bonheur de pouvoir se tirer d'affaire en se faisant Turcs. Réfléchis et prends garde, tu as de l'instruction et pas de fortune, c'est la pire position qui se puisse trouver pour un jeune homme. Si tu as le bonheur de pouvoir saisir une branche, cramponne-t'y avec désespoir; si tu trouves une place, garde-la, fallût-il pour cela mettre pendant dix ans des bulletins en ordre; défie-toi de tes espérances. Quand on ne sait pas au juste de quel nom s'appelle l'avenir, on doit toujours supposer qu'il s'appelle la misère. Si tu étais ouvrier, je ne craindrais pas pour toi. La société dans laquelle nous vivons est plus douce à l'homme qui a les bras solides qu'à celui qui a le cerveau bien meublé. Tu as de l'instruction et de l'intelligence, et j'ai peur! Ce ne sont pas là des choses de première nécessité, et les gens qui en vendent sont aujourd'hui fort nombreux et singulièrement maigres et affamés; songes-y. Je t'embrasse.

MEILHAC.

THÉATRES.

La Reine Margot a été la pièce d'inauguration de feu le Théâtre-Historique, ce théâtre où M. Holstein, aujourd'hui directeur de la Gaîté, éleva la mise en scène au rang distingué qu'elle occupe depuis cette époque.

La première représentation de ce drame-roman en cinq actes et treize tableaux commença le 20 février 1847, et ne se termina que le 21, de grand matin.

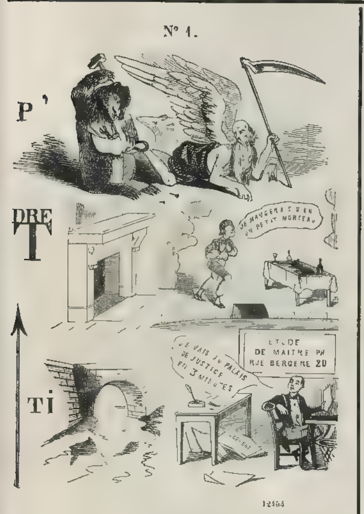
En dépit de sa longueur, l'émouvant drame de MM. Alex. Dumas et Auguste Maquet vient d'obtenir autant de succès à sa reprise au Cirque que dans sa primeur à l'Historique.

Les spectateurs ont écouté avec le plus vif intérêt ce récit mis en action du règne de Charles IX, où il y a une véritable julienne de fanatisme, de piété, de superstition, d'astrologie judiciaire, de caresses et de coups de poignard, de fêtes au Louvre et de massacres de la Saint-Barthélemy, intéressante macédoine au-dessus de

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

Nº 1.



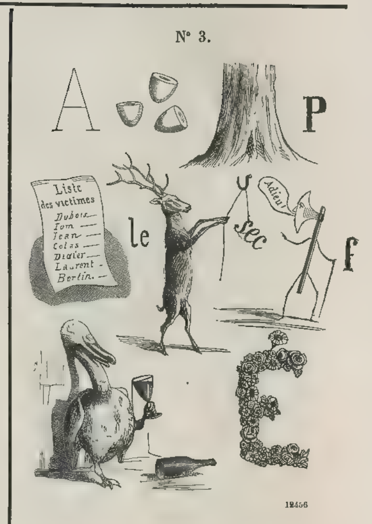
12454

Nº 2.



12455

Nº 3.



12456

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.



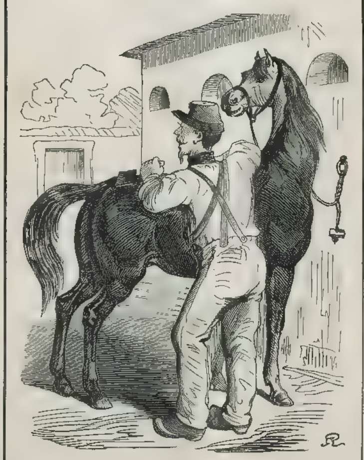
Nº 4.



1245.

Pourquoi, dès qu'elle devient mère, la chatte d'un bijoutier s'empresse-t-elle de déménager avec sa progéniture?

Nº 5.



12458

En quel moment les chevaux éprouvent-ils le plus de plaisir à écouter le chant de leurs cavaliers?

Nº 6.



12459

Pourquoi, s'il eût été admis au service militaire, ce garçon-là aurait-il été la terreur de ses camarades?

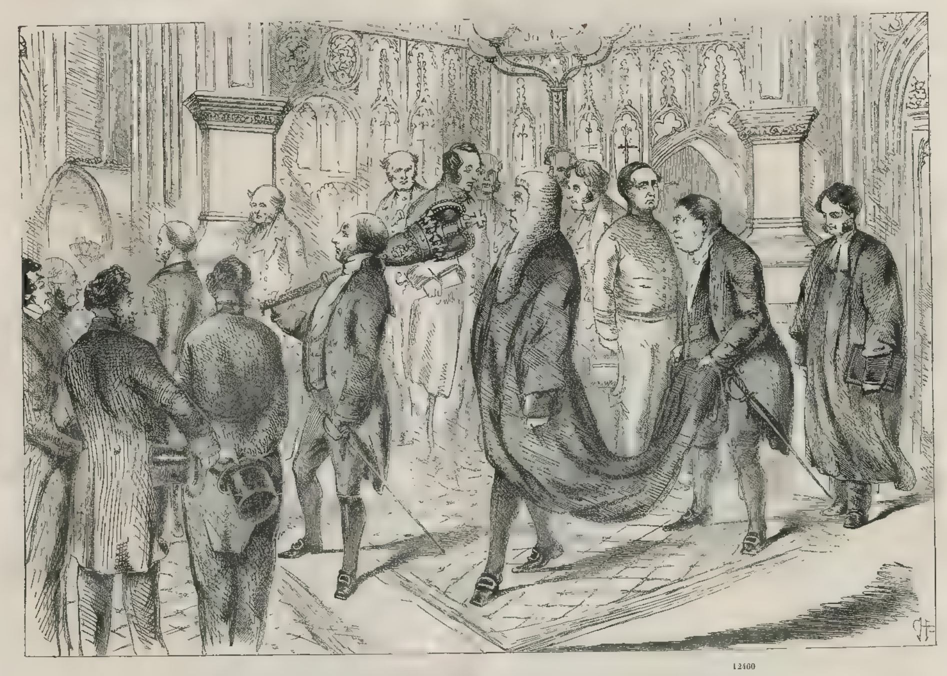
laquelle apparaissent les deux physionomies si françaises d'Henri IV et de Marguerite de Navarre.

Parmi les artistes qui jouent au Cirque, il y en a bien peu qui soient de la création primitive : Lacressonnière a gardé la Môle; sa femme, jadis mademoiselle Perrier, a reproduit avec une grande supériorité la personne sympathique de Marguerite de Navarre; madame Person a conservé son rôle de Catherine; il y a encore Boileau jouant d'Alençon.

Clarence remplace Mélingue, Taillade succède à Rouvière, et Brésil remplace Bignon : nous vous épargnons le reste.

Toutes les splendeurs du Théâtre-Historique ont eu leur équivalent au Cirque : les décors, les costumes et la mise en scène sont dignes de l'œuvre de MM. Dumas et Maquet.

L'annonce de la reprise du chef-d'œuvre de Mozart, *Don Giovanni*, a encore augmenté l'empressement du public dilettante des Italiens. La salle s'est remplie de bonne heure, et une assemblée compacte et imposante s'est installée, — chose rare aux Italiens, — pour enten-



ENTRÉE DU PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMMUNES DANS LA CHAMBRE DES LORDS.

dre l'ouverture. Nous aimons ces solennités, nous aimons cet hommage rendu à l'un des plus grands génies qui aient existé.

Le concours d'Everardini, de Zucchini, d'Angelini, de Baillou, de Carrion, de mesdames Borghi-Mamo, Frezzolini et Pozzi, a été magnifique et justement récompensé.

Le Pélican de Noisy-le-Sec, vaudeville de MM. Brisebarre et Eug. Moreau, éclos au théâtre des Variétés, a nom Biquelin : il a pour profession de commettre une foule de bonnes actions à l'heure, à la journée, à la course, à la toise... bref, de toutes les façons imaginables.

Biquelin a recueilli une jeune femme sourde, et il en a fait sa cuisinière; il se propose de donner en outre sa nièce à un éclopé quelconque. Sautreuil s'est bien proposé pour cet emploi, mais il ne fait pas l'affaire du *Pélican de Noisy-le-Sec* : Sautreuil est trop joli garçon, et il est passablement riche.

Comment donc arriver à capter le consentement du Pélican?

Sautreuil se fait pauvre et aveugle; oh! alors Biquelin est à la joie de son cœur... son domicile va ressembler à un hôpital : une servante sourde le sert, il aura un aveugle pour gendre, sa nièce lui promet de loucher, et, pour comble de satisfaction, il vient de ramasser sur la route un pochard qui n'a ni scrupules ni bottes.

Tant de félicité ne peut durer. Notre Pélican découvre d'abord que sa bonne n'est pas sourde du tout, puis que son gendre est encore moins aveugle, ensuite que sa nièce ne louchera jamais, et enfin que son ivrogne est un fieffé filou.

Leclère a spirituellement joué son *Pélican*. Il a surtout délicieusement mimé une scène de pantomime dans laquelle il veut prouver à sa servante sourde que l'épreuve du mariage a des chances de la guérir.

Aux Folies-Nouvelles, on a donné une pantomime *en vers* de M. Fernand Desnoyers.

« Une pantomime en vers! » allez-vous dire. Mon Dieu, oui! M. Desnoyers a écrit son libretto en vers, et fort élégants, ma foi!

Le Bras noir est tiré d'une nouvelle de ce pauvre Gérard de Nerval intitulée *la Main enchantée*.

Pierrot surprend un voleur qui est aussi noir que Pierrot est blanc. Le voleur Scapin arrache à Pierrot son bras droit, et le bras droit du brigand reste dans les mains de Pierrot.

Un chirurgien ajoute à l'épaule de Pierrot le bras noir resté sur le carreau. Le bras est enchanté; il fait mille niches au malheureux qui en est empêtré : avec ce bras, Pierrot n'est plus maître de lui-même; il obéit malgré lui à tous les mauvais mouvements que ce membre extravagant lui impose.

Bref, à la fin, Pierrot se débarrasse du fardeau qu'il a traîné de mésaventure en mésaventure, et on lui fait pousser un autre bras à l'aide de nous ne savons quelle graine merveilleuse.

Nous ne nous amuserons pas à sonder le sens philosophique caché sous cet apologue sinistre : toujours est-il qu'on s'est amusé, et aux Folies-Nouvelles c'est l'essentiel.

Nous ne connaissions Bernardin qu'en qualité de chef d'orchestre remarquable, de violoniste éminent, et comme l'un des musiciens les mieux coiffés de Paris : il est vrai que c'est le célèbre Sarrazin qui esquisse chaque matin la magnifique raie qui traverse triomphalement le sommet de sa nuque. Bernardin a prouvé que, s'il savait interpréter les œuvres des maîtres, il savait aussi composer une de ces ravissantes musiques qui donnent à toutes les jambes d'énormes envies de polker et de danser : M. Bernardin a donc été applaudi comme compositeur et comme chef d'orchestre.

La petite salle des Bouffes-Parisiens est un cadre délicieux, on ne peut plus favorable aux bagatelles telles que *le Postillon en gage*, opérette de MM. Jules Adenis et Offenbach.

Ce *Postillon en gage* est un charmant mauvais sujet abîmé de prises de corps qui s'est mis en pension chez un gargotier, un beau mercredi des cendres, après avoir dépensé son dernier sou au bal masqué.

Il y a trois mois de cela, et il n'a pas quitté son costume de postillon, et il mange à crédit, et il fait la cour à la nièce de son gargotier.

Au bout de ce laps, le traiteur se fâche, veut mettre le drôle à la porte, ou l'empoisonner avec les poissons de rebut qui pourrissent à sa montre. Mais Fanny protége le postillon, et, après une kyrielle d'incidents comiques, tout finit pour le mieux avec des chansons.

Les théâtres des Bouffes-Parisiens et des Folies-Nouvelles sont plus que jamais en vogue auprès du public parisien : on écoute sans ennui et sans fatigue leurs bluettes, qui durent à peine une demi-heure, et on les applaudit tout autant et peut-être plus qu'ailleurs. Et voilà pourquoi ces théâtres de musique légère sont si heureux!

Un grand changement est survenu à la Comédie-Française : M. Arsène Houssaye a donné sa démission de directeur en emportant les regrets de ses administrés et des spectateurs. Durant sa gestion, le Théâtre-Français est parvenu à un point de prospérité jusqu'alors inconnu.

C'est M. Empis, membre de l'Académie française et auteur dramatique distingué, qui lui a succédé.

ALBERT MONNIER.

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS.

OUVERTURE DU PARLEMENT.



LA REINE VICTORIA ET LE PRINCE ALBERT.

MUSÉE DE COSTUMES

DES DIFFÉRENTS PEUPLES MODERNES,

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES,

GRAVÉS SUR ACIER PAR LES PREMIERS GRAVEURS, IMPRIMÉS SUR BEAU PAPIER VÉLIN ET COLORIÉS AVEC SOIN.

PRIX DE LA FEUILLE : 40 CENTIMES.

Ces costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANCAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
N° 16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
N° 23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepee (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

La collection du MUSÉE COSMOPOLITE a un ordre de numérotage dans le bas de la feuille. Dans le haut se trouve inscrit le pays avec un numéro d'ordre. En sorte qu'on peut classer les gravures par pays, avec l'ordre de numéros du pays (numéros du haut), — Ou bien les classer, pays mêlés, par ordre de numéros du MUSÉE COSMOPOLITE (numéros du bas).

On peut acheter les feuilles qu'on veut — en les choisissant où l'on veut dans la collection. — On peut acheter une ou plusieurs séries de costumes, n'importe lesquelles.

Le prix de chaque feuille est de **40** centimes. — On devra adresser au bureau du Journal un bon de poste représentant la valeur des feuilles qu'on désire et qu'on nous désignera.

Nous expédierons ces feuilles franches de port en France, dans toutes les localités desservies par les Messageries ou par le chemin de fer.

Mais cette expédition en franchise de port n'est accordée qu'aux seuls abonnés du Journal, et à la condition qu'ils prennent au moins vingt feuilles.

On peut s'adresser également à la librairie MARESCQ et Ce, rue du Pont de Lodi, n° 5.

LE SALON.

COLLECTION DE GRAVURES ET LITHOGRAPHIES D'APRÈS LES TABLEAUX DE TOUS LES PREMIERS ARTISTES MODERNES,

Chez SARTORIUS, éditeur, 9, rue Mazarine.

Ce qui distingue de toutes les publications faites sur les salons précédents la collection de M. Sartorius, c'est le talent et la fidélité avec lesquels ont été interprétées et rendues les œuvres admirables de tant de peintres illustres. Pour mener à bonne fin une entreprise aussi difficile, l'éditeur s'est adressé aux plus habiles, aux premiers graveurs et lithographes. M. E. Hédouin, dont le talent plein de vigueur est si justement apprécié; M. Masson, qui est de puis longtemps passé maître; M. Charles Carey, qui excelle par la distinction et la finesse, se sont chargés de la gravure; MM. Jules Laurens et Anastasi, de la lithographie.

Nous nous bornerons ici à donner la simple nomenclature des œuvres qui forment cette collection, assez recommandable d'ailleurs par les noms qui l'ont signée.

La première livraison du *Salon* se compose de l'*Appel des dernières victimes de la Terreur*, tableau de Ch. Muller (Exposition de 1851), aujourd'hui au musée du Luxembourg, gravure à l'eau forte de M. Hédouin; l'*École des petites orphelines*, de M. Bonvin (médaille de 2e classe, 1851), aujourd'hui au musée de Langers, gravure de M. Masson; *Vaches à l'abreuvoir*, paysage de M. Troyon, lithographie de M. Laurens; la *Solitude*, paysage de M. J. Dupré, lithographie de M. Laurens; la seconde livraison comprend trois magnifiques sujets mythologiques par M. Diaz, lithographiés par M. Laurens, qui a su rendre parfaitement le caractère de la peinture de M. Diaz, et la *Lavandière*, de M. Tesson (Exposition de 1852), gravure à l'eau forte de M. Masson. La troisième livraison, le *Concert*, de M. Chavet (Exposition de 1853), acquis par le ministère d'État, eau forte de Ch. Carey; une *Odalisque*, de M. Baron (galerie de M. le baron de Trétaigne), lithographie de M. Laurens; *Un métier de chien*, de Stevens; la *Ferme*, paysage de M. J. Dupré, lithographié par M. Anastasi. La quatrième livraison, le *Fumeur*, d'après M. Decamps, lithographie de M. Laurens; des *Paysannes*, de M. Camille Roqueplan, eau forte de M. Masson; *Un pâturage en Auvergne*, par mademoiselle Rosa Bonheur, lithographie de M. Laurens. On nous raconte, à propos de cette dernière composition, que par une modestie qui l'honore, M. Laurens se refusait à l'envoyer au Salon, et qu'il y consentit seulement sur les vives instances de l'éditeur; or il arriva que cette lithographie fut la *seule* qui obtint une médaille cette année; l'*Éducation du geai*, de M. Guillemin, eau forte de M. Carey. La cinquième livraison, la *Paix*, par M. Louis Boulanger, la *Mort de Montaigne*, par M. Robert Fleury, un *Paysage de Normandie*, par M. F. de Mercy (galerie du Luxembourg); *Les rayons et les ombres*, lithographie fantastique d'après un dessin à la plume de V. Hugo; l'*Abandon de l'Amour*, par Diaz, lithographie de M. J. Laurens: le *Massacre de Scio*, de M. E. Delacroix, gravure à l'eau forte de M. Masson, la seule gravure qui existe de cette œuvre capitale; une *Desdemona*, par M. E. Delacroix, avec l'autographe du grand peintre, lithographie de M. J. Laurens.

Nous pouvons recommander cette collection intéressante à tous les amateurs de tableaux.

La feuille, par abonnement, revient seulement à 1 fr. 25. — La livraison de 4 feuilles à 5 fr.

S'adresser à M. Ferdinand Sartorius, rue Mazarine, n° 9.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 9. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 1er Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr
6 mois . . . 11 »
12 mois . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour. 19

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



12482

— Convenez, chère marquise, que vous vous éloigniez un peu trop de la nature avec votre poudre à la maréchale, vos chapeaux microscopiques, vos paniers et vos mouches !

— Pas plus que vous, chère belle; nous poudrions nos cheveux à la maréchale, vous poudrez de riz votre visage, vos épaules et vos bras; vos chapeaux ne sont pas moins inutiles que les nôtres, et si nous grossissions nos hanches, vous grossissez autre chose, cela revient au même..... Allez, belle, les femmes ne cesseront jamais d'employer le fard, la poudre et le coton : nous avons tant de concurrence en amour que, pour faire nos frais, il faudra toujours tricher sur la qualité et sur la quantité.

LE BOIS DE BOULOGNE EN HIVER, — par Riou.



Comme quoi une petite pluie a quelquefois son avantage.

BIMBELOTERIE.

⁂ *L'esprit en Amérique.* Voici une plaisanterie toute récente d'un journal yankee :

« Un facétieux individu, nommé Denouveau, a baptisé son fils aîné : *Quelque chose*, parce que c'était quelque chose de nouveau; et le second *Rien*, parce que en effet ce n'était plus rien de nouveau.

⁂ *Autre spécimen.* Une feuille de New-York, à propos des anniversaires de Molière et de Mozart, fait remarquer, comme chose bizarre et cabalistique, que non-seulement ces deux grands génies sont nés dans le même mois, mais que les deux noms commencent par la syllabe MO.

Il faut avouer que ces journaux américains ont beaucoup de temps à perdre.

⁂ Le petit Bernard L... racontait l'autre soir dans un salon qu'il avait perdu son parapluie dans un restaurant de la barrière.

— Croyez-vous que je le retrouve? demanda-t-il à notre poëte M....

— Quand l'avez-vous perdu?

— Il y a quatre mois.

— Et vous ne l'avez pas encore réclamé?

— Non; le temps m'a manqué.

— Après cela il y a des choses si extraordinaires! dit M.... Moi qui vous parle, je possédais une délicieuse petite canne, tendre souvenir de ma jeunesse orageuse à Marseille. Un jour je laissai cette canne dans une auberge à deux lieues de Florence. Eh bien, quatre ans après je revins dans cette même auberge, et...

— Vous y retrouvâtes votre canne?

— Non : elle n'y était plus.

⁂ Nous rions des excentricités de la presse américaine. Je ne sais pas trop si nous en avons le droit. Voici l'annonce textuelle publiée ces jours-ci à Paris par un de nos journaux graves :

« On demande une dame veuve, âgée de cinquante à cinquante-cinq ans; de la province, condition expresse; d'un extérieur très-respectable et agréable; d'un caractère pacifique; pieuse et douce; pouvant remplacer dans tous les cas une bonne et tendre mère; ayant reçu dans la médiocrité des goûts de la plus grande simplicité, même dans sa mise; *pas de chapeau, si cela ne lui était pas désagréable;* d'une très-bonne santé, devant vivre à la campagne, éloignée du monde, au milieu des ouvriers et des pauvres, qu'elle ira visiter à pied dans leurs demeures; sachant écrire convenablement pour tenir les comptes de ménage et la correspondance d'une maison; connaissant bien la musique, et sachant bien toucher du piano; *les honoraires ne seront pas considérables;* d'une grande probité, d'une très-bonne famille; munie de bons certificats de monsieur le maire et de monsieur le curé de sa commune et autres. Si toutes ces qualités étaient réunies, la personne pourrait finir ses jours dans cette maison, *qui, à son tour, serait pour elle une bonne et tendre mère.* S'adresser à madame E..., avenue de N.... »

Si cette annonce de la quatrième page n'est point un cancan, je souhaite sincèrement à madame E..., — qui a la bonne foi de prévenir que *les honoraires ne seront pas considérables*, — de trouver le phénix qu'elle cherche, avec toutes les conditions requises, le piano compris.

⁂ Dans la foule des dilettanti parisiens vous rencontrez bon nombre de gens qui, dans une œuvre lyrique, ne considèrent et ne connaissent que la partie musicale, et ne se préoccupent jamais du libretto. — Je constate un fait sans aucune arrière-pensée de blâme. — Ils ont vu un opéra vingt fois sans connaître le sujet de la pièce. Les habitués du Théâtre-Italien, notamment ceux à qui la langue du Tasse est peu familière, appartiennent presque tous à cette catégorie, et pratiquent avec délices l'ignorance absolue du libretto.

Je le répète, je constate ici un simple fait, sans intenter le moindre procès à cette indifférence littéraire et dramatique, indifférence qui pourrait bien être une bonne fortune, par les poëmes qui courent.

Or deux de ces mélomanes sortaient dernièrement de la salle Ventadour, où l'on venait de représenter *Mathilde di Shabran.*

— Charmante partition! dit l'un; je la revois toujours avec plaisir.

— Moi aussi. Il y a de ravissantes choses.

— Ah çà! mon cher ami, quel est donc le sujet de cet ouvrage?

— C'est à peu près celui d'*Euphrosine et Corradin.*

— Du père Méhul?... Délicieux opéra! je l'ai vu autrefois.

— Moi aussi... Musique adorable! je l'ai entendue douze fois dans ma jeunesse.

— Mais enfin quel est donc le sujet d'*Euphrosine et Corradin?*

— Ma foi, je n'en sais rien.

⁂ Une jolie pécheresse de Bréda-square, mademoiselle B..., avait pour Cromwell un vieux banquier un peu dévot, ce qui est assez rare.

Dimanche dernier, comme elle tenait à le faire enrager, — c'était sa rente du dimanche, à ce pauvre homme, — elle s'amuse à lui faire lire la fameuse parabole évangélique : « Un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrerait dans le royaume des cieux. »

— Vous voyez, ajouta la lorette, que vous aurez bien du mal.

— Mais vous aurez beaucoup de mal aussi! riposta le madré vieillard.

J. Lovy.

LA BIÈRE DE MARS, FANTAISIE MILITAIRE EN UN ACTE, — par RANDON.



..... Ce n'est pas que je ne l'aime plus, la *bouteille*, au contraire, mais elle fait trop sa renchérie, il n'y a plus moyen de l'aborder; tandis que la cruche.... un peu blonde, un peu fadasse, mais bonne fille, et surtout pas exigeante.

HISTOIRE D'UN BROCHET.

Est-ce un canard que ce brochet? — Non. — Un puff? — Pas davantage. — Un serpent qui se cache sous les fleurs de rhétorique des journaux graves? — Nenni. — Qu'est-ce donc? — Une chose qui n'est pas moins digne de foi que la grande histoire des Mèdes et des Assyriens.

C'était il y a deux mois.

Le bateau à vapeur *le Parisien*, roulant de Paris à Montereau, avait déjà filé, non pas six nœuds, mais six myriamètres, quand à la hauteur de Melun il s'arrêta court.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demandait une jeune dame sentimentale, mais disposée pour un oui ou pour un non à avoir des attaques de nerfs.

— Est-ce que nous allons être attaqués par des corsaires? dit un commis voyageur en vins de Champagne qui voulait faire le joli cœur.

— Non, répliqua le poëte Méry, qui fumait un cigare sur le tillac. Entre nous la chose est plus grave. Il paraît que le grand serpent de mer des environs de New-York a débouché de l'Océan dans la Seine, et qu'il est venu se poster sur le passage du *Parisien*.

Mais, inspection faite des ondes de la Seine, on n'aperçut à la surface du fleuve aucun de ces bouillonnements gigantesques ni de ces sillages terribles qui révèlent la présence du dragon sous-marin signalé par l'auteur d'*Éva*.

Que signifiait donc la halte du *Parisien?*

Un chauffeur de la mécanique, qui ne ressemble point à Guzman et qui connaît les obstacles, pensa qu'il se passait dans le réservoir à la vapeur je ne sais quoi d'antiphysique.

On ouvrit la chaudière, et l'on découvrit que l'un des tuyaux de l'appareil était bouché, mais hermétiquement bouché, comme un flacon de vin d'Aï.

Bouché, c'était fort bien; mais bouché par qui? bouché par quoi?

— Bouché, cher lecteur, par un maître brochet de plusieurs mètres, par un brochet cuit à point et à la minute!

Hélas! la pompe aspirante du bateau à vapeur avait avancé la pompe funèbre du pauvre animal. Elle l'avait littéralement humé, et le roi des fleuves avait été bouilli au milieu de son élément natal, sans avoir eu le temps de presser ses fils sur ses nageoires.

Sur la proposition de Méry, le cadavre de la victime fut extrait de la chaudière avec tous les égards dus au poisson malheureux. Après cette cérémonie religieuse, l'équipage se disposait à poursuivre sa route, lorsqu'on entendit circuler cette parole menaçante :

— M. le maire des anguilles de Melun s'oppose au transport du brochet bouillant.

Comment ce fonctionnaire avait-il connu le fait? Nul ne saurait le dire; mais enfin il l'avait su.

Armé de l'article 716 du Code civil, M. le maire prétendit que la moitié du riverain de Melun appartenait *de jure* à cette cité.

En conséquence, la chair de l'habitant des eaux fut déposée au greffe du tribunal.

Par suite de cet incident, tous les avocats du pays sont sur les dents. Ils étudient le *Digeste* du matin au soir. Un pareil objet, en effet, mérite bien qu'on s'y arrête.

Mais quant au *Journal amusant*, quel que soit le résultat de cet épisode, on lui permettra de conseiller un nouvel emploi de la vapeur.

Puisque la pompe aspirante d'un bateau a happé un brochet, elle est également susceptible de happer une sardine ou une baleine, suivant sa dimension.

Pourquoi donc, au lieu de pêcher à la ligne, au filet, au harpon, ne pêcherait-on pas à la vapeur?

La pompe fournirait le poisson, et la chaudière, convenablement salée, poivrée et beurrée, fournirait la sauce.

Qu'on se le dise au bruit de la conque marine!

MAXIME PARR.

LE VOL AU CRÉDIT.

Depuis deux ou trois années notre bonne ville de Paris s'est constituée le centre d'un immense et interminable débit d'autographes. On n'a pas plutôt annoncé le décès d'un collectionneur, qu'une bande de vautours, — je veux dire d'amateurs, — se précipite dans le salon mortuaire ou vers la salle du commissaire-priseur pour payer quatre francs 50 centimes une signature de François I[er], un fragment de correspondance de Richelieu, une lettre de Sophie Arnould, un poulet de Chodruc-

REVUE DU MONDE, — par GIRIN.


12465
— Une fête comme ça coûte bien deux mille francs à celui qui la donne.....
— Et lui rapporte quatre mille quolibets!


12466
— Je vous chasse, ivrogne!
— Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que monsieur va devenir sans moi quand il est dans ma position!


12467
Moyen de tomber en plein salon aux pieds d'une femme adorée sans la compromettre.


12468
— Vous avez beau dire, je trouve que cet enfant ne me ressemble pas.
— Moi, je trouve qu'il ressemble à son père!

Duclos, ou même des lopins d'épîtres contemporaines signées Jacques Offenbach, Marc Constantin, ou le père Aymez.

Mais toutes ces reliques épistolaires vont pâlir devant l'ébouriffante collection d'autographes que nous prépare en ce moment une grande maison de librairie de ma connaissance : collection qu'elle a découverte dans les fouilles de sa liquidation.

Je vais ouvrir les feuillets d'une histoire plus lamentable que drôlatique. Que voulez-vous! on n'est pas forcé de toujours rire, même dans un *Journal amusant*. « Celui qui ne rit jamais me fait peur; celui qui rit toujours me fait pitié, » a dit un poëte arabe.

Voici ce qu'on m'a conté l'autre jour. Cela pourrait bien être un conte fantastique; à moins que l'histoire ne se soit passée en Chine, ce que je lui souhaite pour l'honneur de mon pays.

Depuis longtemps la librairie souffrait, et ne parvenait pas à joindre les deux bouts. Les ouvrages d'un grand prix moisissaient sur les rayons. Une société se forma en l'an 1852. Elle s'imposa la mission de réunir en un centre commun tous les livres des plus honorables éditeurs de Paris; et ceux-ci consentirent à favoriser l'idée des fondateurs.

Il s'agissait de faciliter aux gens laborieux, studieux, aux amateurs de livres, le moyen de se former immédiatement une bibliothèque, et de ne la payer que peu à peu, et dans des proportions peu sensibles pour un budget modeste.

Ainsi le jeune médecin, l'architecte, l'artiste, l'homme de lettres, pouvaient, sans attendre, mettre à profit les précieux ouvrages théoriques qu'ils n'eussent pu souvent acquérir que lorsque la fortune serait venue; et cette dame vient souvent fort tard... quand elle vient.

L'idée était donc heureuse, — c'est-à-dire moralement heureuse, car elle était bien intentionnée; mais les fondateurs avaient compté sans la bohême littéraire, — j'entends la mauvaise bohême.

La susdite librairie fonctionnait à peine, qu'elle devint le point de mire d'une industrie largement combinée, d'une exploitation grandiose, — disons le mot, d'une vaste association de flibustiers.

Une nuée de courtiers vint offrir aux libraires des clients qui fournissaient les plus honorables renseignements. Les renseigneurs étaient des compères; les courtiers, des complices. On livrait les ouvrages : l'acquéreur, d'accord avec le courtier, les revendait (souvent sans même défaire le ballot) à d'honnêtes commerçants réputés bouquinistes, qui faisaient subir à la marchandise un prix de dépréciation fabuleux. Et lorsque la librairie présentait les quittances trimestrielles au sou-

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par BELIN.



12460

— Y a-t-il du gibier par ici, brave homme?
— Est-ce que j' chassons, nous autres?
— Vous pourriez en avoir vu en fauchant.
— Ah! comme vous dites, j'aurions pu en voir.... Y peut ben s' trouver quéqu' perderites, là loin..., mais y a pas d' danger qu'a s' laissent approcher.....
(Pu souvent qu'on va leu dire oùs qui n'y en a du gibier!)



12470

— Jeune homme, vous savez que la chasse est défendue?
— Oh! ça, oui! Aussi, y a pas d' danger qu'on m' prenne!
— Vous chassiez pourtant tout à l'heure?
— Moi?... je m' promenais... c' bâton-là à la main, pour me défendre des *varminiers*.
— Mais ce lièvre?...
— Ah! c' lieuv' là?... il est là d'puis pus d' quinze jours! y' sent mauvais! il est perdu... quoi! j' voudrais s'ment pouint y toucher... de peur d' m' mettre en contrevenance avec les loués.....

scripteur, celui-ci déclinait son insolvabilité, et la farce était jouée.

Le courtier gagnait sa prime chez le vendeur, et sa prime chez le bouquiniste.

Mais tout a une fin, même les plus charmantes industries.

La librairie en question ne put résister au choc de cette piraterie formidable. L'année suivante elle fut ruinée. Heureusement l'honneur restait sauf : elle était victime de sa bonne foi.

Un liquidateur s'occupa de mettre ordre aux affaires de la maison et de collationner les dossiers. Alors se déroula une stupéfiante épopée de signatures et de révélations. Le liquidateur passa près de deux ans à ces fouilles laborieuses, à ce travail de douleur, et aujourd'hui il est en possession de plus de deux cents autographes des plus curieux, mais aussi des plus navrants.

En creusant jusqu'au tuf, on a découvert que ces honnêtes exploitations avaient des embranchements. On retrouve à chaque pas que les mêmes individus se sont livrés au même exercice chez d'autres négociants, — soit pour de la toile, qu'on revendait immédiatement, soit pour du vin, qui jamais n'entrait en cave, et dont on se débarrassait dès qu'il arrivait.

Je vous le dis en vérité, quand tous ces dossiers et tous ces autographes éclateront au grand jour, — et cela ne tardera pas, — vous tomberez en catalepsie comme une somnambule de M. Regazzoni, et vous oublierez complétement les autographes de François Ier, de Richelieu, de Sophie Arnould, de Chodruc-Duclos et de Jacques Offenbach.

Mais, je vous le répète, il est fort possible que je me sois rendu l'écho d'une histoire fantastique ou d'un conte chinois; il n'est pas probable que mon beau pays de France se soit jamais permis de semblables tripotages : son tempérament s'y oppose. Il a la Bourse, et cela lui suffit.

J. LOVY.

Un artiste de mérite vient de mourir à Poitiers, où il s'était retiré — nous dirons enseveli — depuis nombre d'années. Il se nommait Hippolyte Bruyère. Nous l'avons connu dans l'atelier de M. Hersent, où il se distinguait par un dessin vrai, une couleur agréable et un grand charme de naïveté dans la composition. Tout annonçait en lui l'artiste qui doit laisser une trace brillante, il est mort à peu près inconnu. Une timidité et une modestie extrêmes, une excessive méfiance de soi-même, ont arrêté son essor; les difficultés de la lutte l'ont effrayé, il s'est retiré du combat, se consolant dans les affections de la famille de l'évanouissement de ses rêves de gloire. C'était un bon et loyal camarade, un homme de cœur et de probité dans la plus haute acception de ces mots. C'est à lui qu'on doit ce livre curieux, qui restera comme témoignage d'une intelligence élevée jointe à un esprit très-fin d'observation et d'analyse, — *la Phrénologie, le Geste et la Physionomie*, ouvrage orné de 120 planches gravées sur acier. Bruyère a dû laisser des croquis, des études, des ébauches, peut-être des tableaux; qui sait si quelque jour ces travaux, perdus dans une ville de province, ne seront pas recherchés par les amateurs? Nous n'avons rien vu de notre ancien camarade depuis le temps où nous nous retrouvions tous les matins dans l'atelier de la rue de l'Ouest, mais nous devons penser que le jeune homme qui débutait si bien n'a pu devenir qu'un artiste de talent. Quoi qu'il en soit de l'artiste, nous regrettons l'homme, nous regrettons l'ami, nous regrettons le citoyen.

CH. PHILIPON.

THÉATRES.

Le petit acte que madame George Sand vient de donner au Gymnase réunit des qualités bien diverses : il est spirituel et il est prétentieux; il commence comme un drame émouvant et il finit comme un opéra-comique; il est joli de style et il est pauvre d'invention; le point de départ est simple et le dénoûment se contourne en berquinade ultra-romanesque.

Madame George Sand a brillamment habillé une fable assez commune qui, après des promesses charmantes, aboutit à un dénoûment vulgaire.

Voici l'exhibition des personnages de *Lucie* en forme de musée de Curtius.

Ceci vous représente un vieux serviteur madré et sentimental qui vole trois cent mille francs à un vieillard mourant, pour en faire cadeau à une jeune donzelle que le vieillard a prise toute sa vie pour la sienne propre, et qui n'est que l'enfant du vieil écornifleur.

Au dénoûment, vous verrez ce modèle de l'amour paternel rongé de remords qui restituera l'argent qu'il a chipé.

Ceci vous représente un Américain flegmatique qui passe son temps à répéter sur le ton le plus froid, le plus tranquille du monde, qu'il est dévoré de passions impétueuses, qu'il n'a jamais pu supporter d'obstacles à ses désirs; qui demande à une femme son cœur comme il lui demanderait un bouillon, et qui rappelle beaucoup certain baron de l'opéra-comique d'*Emma* (poëme... n'en parlons pas, musique de M. Auber).

Ceci vous représente un amoureux. Il n'en a pas l'air, mais c'est un amoureux. En arrivant au château du défunt, il trouve l'héritage escamoté. Adrien chasse tout le monde du logis... excepté Lucie... Elle est si gentille, si douce... Mais n'empiétons pas, passons à Lucie.

Ceci vous représente une jeune fille innocente, taillée sur le patron de tous les anges en jupon qu'on montre sur le théâtre. La pauvrette se croit la fille naturelle d'une servante qui a été pendant vingt ans la maîtresse du vieux châtelain, lequel a éloigné de lui son fils Adrien pour mieux se mettre sous la tutelle de ses domestiques mâles et femelles.

Voici donc Adrien pauvre et Lucie qui le plaint. Bientôt la plus vive sympathie unit les deux jeunes gens... Mais Adrien, qui sait ce que c'est que la panne et la rafale, veut s'engager dans la marine. Lucie pleure, le vieux garde-chasse s'attendrit. Il est agité, ému, il médite quelque grand projet... Enfin il tire d'une valise un portefeuille. Il va le placer dans la chambre d'Adrien. Ce portefeuille, c'est l'héritage du jeune homme.

Explication. Le garde-chasse avait autrefois substitué sa propre fille à l'enfant du vieux baron, morte en naissant, pour enrichir tout simplement sa progéniture. Cet héritage filouté, il le destinait à Lucie. Mais il l'a rendu. Alors l'Américain prétend enlever Lucie et l'épouser; mais du moment qu'elle n'est pas la sœur d'Adrien, le petit monsieur garde Lucie pour lui.

Signé d'un nom moins glorieux que celui de George Sand, ce vaudeville sans couplets eût été beaucoup vanté. Il est certain que nous connaissons peu de vaudevilles écrits de ce style charmant et où l'on trouve cette délicatesse de pensées et de sentiment. On eût tenu compte à un auteur ordinaire d'un mérite auquel madame Sand nous a habitué. Avec l'auteur du *Champy* et de *Victorine* on est plus sévère, et on a raison.

C'est Dupuis, Lesueur et mademoiselle Laurentine qui ont servi l'œuvre de l'illustre écrivain avec ce brio, cette sûreté d'exécution, ce charme, cette vérité, qu'on ne rencontre à l'état d'ensemble nulle part ailleurs qu'au Gymnase. Rendons-en grâce au directeur Montigny, le Gymnase va de pair avec la Comédie française.

L'histoire du *Tueur de lions*, de MM. Lambert Thiboust et Lehmann, n'est pas des plus nouvelles, mais elle est si amusante, qu'on ne se lasse pas de l'entendre; c'est un Gérard pris pour un autre, voilà tout le secret.

On attend à Bagnères de Bigorre le fameux J. Gérard, le tueur de lions. Arrive un quidam qui porte cette étiquette illustre. On le reçoit avec tous les honneurs dus à son célèbre homonyme. Grâce à cette farouche réputation, il effraye un certain Tourangeot qui voulait le provoquer en duel.

Après le plaisir, le déplaisir. Il y a une chasse aux ours organisée, on place Gérard en tête des hardis compagnons. Il se sauve à toutes jambes au premier grognement sinistre. Le masque tombe et le héros s'évanouit.... pour faire place à Jonas Gérard, simple marchand de fourrures.

Cette pièce est gaiement jouée par Grassot, Hyacinthe et l'intelligente mademoiselle Cécile.

Il y a une bonne idée de comédie dans la petite pièce de *Madame J'ordonne*, représentée aux Folies-Dramatiques.

Madame Janvier a été surnommée madame *J'ordonne*, parce que, dans l'établissement de gargotier de banlieue qu'elle dirige, elle seule a le droit de commander, son mari n'est que son premier domestique.

Ah! la maîtresse femme! disent les habitués en la saluant avec respect, mais quel cornichon que son époux! ajoutent-ils en se moquant de son conjoint.

Le bonhomme hausse les épaules, sourit malicieusement, et passe son chemin.

Sans qu'il y paraisse pour personne, même pour l'altière commerçante en gibelottes, c'est pourtant le mari qui est le maître au logis.

Voici son art de gouverner, qui en vaut bien un autre. Il dit *amen* à toutes les phrases de sa femme; il l'admire à haute voix; il la flatte; et, afin de lui glisser un bon conseil, il s'écrie : — Tu veux faire *ceci?* tu as raison; moi, j'aurais pourtant fait *cela;* imbécile que je suis!

Et il détaille avec une logique serrée ses idées, ses plans, soit sur un placement d'argent, soit sur le mariage de leur fille adoptive.

Madame J'Ordonne se dit à elle-même : « Mon mari « innocent vient de me donner un bon conseil sans s'en « douter. » Et elle met à exécution les moindres volontés de Janvier, présentées d'une façon aussi détournée.

— Et voilà comme j'obéis, se dit le brave homme en se frottant les mains.

Grâce à ce système diplomatique, l'honneur conjugal de Janvier, la vertu de madame J'Ordonne, le bonheur de leur filleule, la gestion de la fortune commune, tout va pour le mieux, et, sans en avoir l'air, la terrible madame J'Ordonne exécute ponctuellement les plus petits ordres de son débonnaire mari.

Cette gentille et spirituelle comédie de MM. Brisebarre et Paul Boisselot a été fort bien accueillie.

C'est une jolie partition que celle d'un jeune homme de vingt ans, M. Léo Delibes, a écrite pour les Folies-Nouvelles sur une amusante bouffonnerie de M. Jules Moineaux, intitulée *Deux sous de charbon*.

Il s'agit des amours d'un poëte incompris et d'une grisette romantique. A bout de ressources et de philosophie, ces deux bohêmes veulent *se périr* par l'asphyxie. Une lettre jetée dans les vitres avec une pierre pou[r] conductrice fait évader les miasmes délétères et le dési[r] de recommencer ce jeu peu récréatif, puisqu'elle annonc[e] l'héritage d'un oncle apoplectique.

L'excentricité comique du jeu d'Hervé, la fraîche mu[-]sique de M. Delibes dissimulent tout ce que la donné[e] de cette bluette a de funèbre, en dépit des drôleries d[e] style dont M. Moineaux l'a ornée.

ALBERT MONNIER.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pour se faire entendre sur un théâtre, l'acteur a besoin d'articuler clairement.

P' ours ferrant Temps, DRE sur un T, âtre, l'acteur a besoin, dard, TI, culée? clerc ment.

N° 2. Une main lave l'autre, et les deux ensemble lavent le visage.

Une main lave l'autre ailée, deux anses, amble, lave, le, visage.

N° 3. Afin de mieux tromper ses victimes, le serpent se cache parfois sous les fleurs.

A fin, demi-œufs, tronc, P, sept victimes, le, cerf pend sec, hache part, f, oie soûle, É fleurs.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Pourquoi, dès qu'elle devient mère, la chatte d'un bijoutier s'empresse-t-elle de déménager avec sa progéniture?

Parce qu'elle craint que pour orner ses bagues son maître ne s'empare de ses *chatons*.

N° 5. En quel moment les chevaux éprouvent-ils le plus de plaisir à écouter le chant de leurs cavaliers?

C'est lorsque ceux-ci mettent de la douceur à pousser l'étrille (*les trilles*).

N° 6. Pourquoi, s'il eût été admis au service militaire, ce garçon-là aurait-il été la terreur de ses camarades?

Parce qu'à force de *battre le briquet*, il aurait, un jour ou l'autre, fini par mettre le feu aux poudres.



LES DOCKS DE SÉBASTOPOL AVANT LEUR DESTRUCTION, *d'après un croquis de M. HARVEY.*



SÉBASTOPOL, VUE PRISE DE LA TOUR D'OBSERVATION, AU CENTRE DE LA VILLE, *d'après un dessin fait avant le siége par* M. CARLO BOSSOLI.



MODÈLES DE CROQUIS par M. Hippolyte BELLANGÉ. — Nos abonnés nous demandent souvent comment on peut apprendre à faire le croquis? — On l'apprend en dessinant d'après nature, mais il n'est pas toujours facile de faire poser ou de varier ses modèles. Une manière excellente pour acqpérir de la facilité à croquer, c'est de copier de bons croquis et de chercher ensuite à refaire de mémoire le croquis qu'on a copié. Pour ces excellents exercices, nous offrons une collection de petits dessins exécutés par Bellangé. Bellangé, on le sait, est un des artistes qui font le mieux le croquis, on ne saurait donc prendre un guide meilleur. — Cette collection, qui se compose d'une cinquantaine de feuilles toutes remplies de petits dessins, se vendait 35 francs. Nous en avons acquis la propriété pour pouvoir faire à nos abonnés un avantage énorme. Nous donnons la collection (près de cinquante feuilles) pour 5 francs prise au bureau, et 7 francs rendue *franco* sur tous les points de la France desservis par les grandes Messageries et les chemins de fer. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire*, le prix est de 15 francs.

STATUETTE DE JEANNE D'ARC, réduction de la belle statue exécutée par la princesse MARIE, fille de Louis-Philippe.

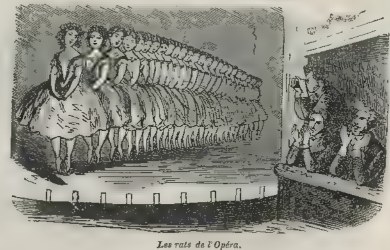


Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs. — 20 francs bien emballée dans une caisse et rendue franche de port dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M PHILIPON fils, au Journal, rue Bergère, 20.



LE DESSIN SANS MAITRE, par madame Cavé. Méthode approuvée par MM Ingres, E. Delacroix, Horace Vernet et autres La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse; toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de madame Cavé aussi bien que le meilleur professeur. — Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui chaque jour se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille. — Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir *franche de port* 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



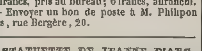
Les rats de l'Opéra.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, par GUSTAVE DORÉ. — *Lions*, — *Lionnes*, — *Lions-sots*, — *Paons*, — *Rats d'Opéra*, — *Rats d'égout*, — *Rats peints*, — *Rats de jardins*, — *Loups*, — *Loups-cerviers*, — *Vautours*, — *Dindons*, — *Oies*, — *Serpents*, — *Pies*, — *Crapauds*, — *Coqs de barrière*, — *Tigres*, — *Serins*, — *Panthères*, — *Chouettes*, — *Buses*, — *Merlans*, — *Oiseaux de proie*. — Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 fr. à Paris; — 10 fr. rendu *franco*; mais toute personne qui s'abonne au *Journal pour rire* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE, *franche de port sur tous les points de la France*, moyennant 6 fr. au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au directeur du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20, à Paris, 23 fr., savoir : 17 fr. pour l'abonnement d'un an, et 6 fr. pour la MÉNAGERIE PARISIENNE. — Les prix ne sont ainsi établis que pour les abonnés du *Journal pour rire* et pour ceux du MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS. Le port de la *Ménagerie parisienne* est augmenté de 1 fr. en raison d'une nouvelle décision de l'administration des Messageries.

HISTOIRE DU BEAU NICK. Un artiste allemand a composé un album bizarre plein de figures comiques, de costumes charmants ou baroques, de fantaisies, de féeries, de folies, — enfin un album qui amuse beaucoup les enfants — et les poëtes. Cette création originale a pour titre HISTOIRE DU BEAU NICK; elle est peu connue, parce qu'elle se vendait cher. Nous en baissons le prix pour nos abonnés, au lieu de 8 fr. en noir, nous la leur enverrons *franco* pour 6 fr.; — au lieu de 15 fr. en couleur, prise au bureau, nous l'expédierons *franco* pour 12 fr. — Adresser un bon de 8 fr. ou de 12 fr. à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LES DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES, AMUSEMENT DES VEILLÉES, un cahier de 13 sujets qui se découpent, et qui, découpés, placés entre une bougie et une surface blanche, projettent des ombres fantasmagoriques, et présentent des effets très-curieux.

Ces dessins forment un très-agréable passe-temps pour les soirées : ils amusent tout le monde, et servent à en composer d'autres du même genre. — Prix du cahier :



5 francs, pris au bureau; 6 francs, affranchi. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LES ROBERT-MACAIRE. Album de cent dessins, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON. — Les auteurs ont placé Robert-Macaire dans tous les rangs, dans toutes les situations; ce type leur a servi à peindre la société de notre époque au point de vue le plus piquant, le plus satirique et malheureusement le plus vrai. — C'est la vérité et le comique de cette curiense galerie qui ont fait son succès prodigieux. — L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée. — Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 volumes, 20 fr.; par la poste, 30 fr. — L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, par la poste, 15 francs. — *Pour les abonnés du* Journal pour rire *et du* Musée Français-Anglais, *par faveur exceptionnelle*, 10 fr., *rendu franco sur tous les points de la France*. — Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 10 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédaires.



MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE. (Méthode de madame Cavé.) Les 1er et 2e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris. On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner. — Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Compe, rue Bergère, 20.



DESSIN DE CROCHET, FILET ET TRICOT EN COULEUR ET EN BLANC. Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 francs dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, *rendu franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Musée français-anglais*. Ceux qui désireront l'album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet album franc de port sur tous les points de la France desservis par les chemins de fer ou les messageries. Adresser le bon de poste de 6 francs à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



LE ROI DES ALBUMS, GRAND MAGASIN D'IMAGES POUR LES ENFANTS. Cet ouvrage est un tour de force de bon marché; il contient 797 gravures d'après MM. Victor Adam, Adolphe, Baron, Daumier, Forest, Gavarni, Grandville, Janet-Lange, T. Johannot, H. Monnier, Célestin Nanteuil, Pauquet, Trimolet, Vernier, etc.; texte par M. Tonin Castellan. — Prix broché, rendu *franc de port* sur tous les points de la France où les grandes messageries ont un bureau, 8 fr.; cartonné, 10 fr. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, par faveur toute particulière : *franco*, 6 fr.; cartonné, 8 fr. — Il leur suffira d'envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, au journal, rue Bergère, 20.



LES MODES PARISIENNES, journal de la bonne compagnie. Ce journal de modes est connu comme le plus fidèle représentant du goût de la société distinguée de Paris, c'est le journal de la grande élégance et le plus répandu dans les classes aristocratiques de l'Europe. Il ne publie aucune toilette hasardée, aucune mode qui ne soit portée, acceptée par le monde *comme il faut*. Son succès, qui date de quinze années, lui permet de prélever, tous les ans, sur ses bénéfices, la somme nécessaire pour faire présent à toutes ses abonnées à l'année d'un album dessiné et gravé spécialement pour cet usage.

Les Modes parisiennes paraissent tousl es dimanches, et donnent chaque fois un beau dessin de modes, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle avec beaucoup de soin.

Tous les mois ce journal publie une feuille de broderies nouvelles et à la mode, et les patrons de grandeur naturelle.

Prix, pour 3 mois, 7 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — un an, 28 fr. On souscrit, en envoyant un bon de poste, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LE JOURNAL AMUSANT.

L'ancien *Journal pour rire* a pris le titre de *Journal amusant* pour pouvoir faire entrer dans le cadre de ses dessins et de ses articles des sujets qui eussent été déplacés sous le titre de *Journal pour rire* et qui peuvent, en amusant l'abonné, jeter de la variété dans la publication.

On comprendra la raison de ce changement de titre par ce seul fait que, depuis qu'il se nomme *Journal amusant*, l'ancien *Journal pour rire* a pu donner, sans que cela ait choqué personne, des VUES DE SÉBASTOPOL, l'OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS, des SOUVENIRS DE L'EXPOSITION, etc.

Le Journal amusant est la publication la moins chère pour un établissement public, tel que cercle, café, cabinet littéraire, restaurant, etc., puisque, pour une somme très-modique (17 francs par an) on a deux journaux à mettre sur sa table : car l'abonnement au *Journal amusant* donne droit à recevoir *gratis* le *Musée Français-Anglais*, journal mensuel d'illustrations. C'est le *Musée Français-Anglais* qui publie les plus grandes gravures sur bois qui paraissent à Paris.

Prix du *Journal amusant* et du *Musée Français-Anglais* ensemble : — un an, 17 francs, — six mois, 10 francs; — trois mois, 5 francs.

Au bureau, 20, rue Bergère.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS SÉBASTOPOL,

Dessin de 70 centimètres sur 50.

Cette gravure, la plus grande qui ait été faite sur bois à Paris, dont le prix est de 3 francs rendue *franco*, sera envoyée *franco* à tout abonné du *Journal pour rire* et du *Musée français-anglais* qui nous enverra six timbres-poste de 10 centimes pour nous rembourser des frais de papier, tirage et port. Nous refuserions les timbres-poste au-dessus de 20 centimes.

Adresser *franco* les timbres-poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 10. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 8 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA MI-CARÊME AU BAL DE L'OPÉRA, — par RANDON.



12473

En vérité, si madame n'a pas ce soir le premier prix de *peinture*, c'est que madame sera volée!



12474

Dieu de Dieu! c'est moi qui en aurais fait une femme vertueuse, — si mes moyens me l'avaient permis!



12475

Je me demande, mon cher, comment une femme qui se respecte un tant soit peu ose venir ici avec une jupe aussi courte...



12476

— .. ..Oui, je m'ennuie,.. j'ai amené une femme, et voilà plus de trois heures que je la cherche.....

— Tu la retrouveras, scélérat; ce n'est pas avec une binette comme la tienne qu'on peut *perdre* une femme.



12477

Une mazurka! à cinq heures du matin!! Merci! j'aime mieux de la viande.



12478

Dis-moi donc, bel homme : sais-tu pourquoi les bossus ont plus d'esprit que le commun des mortels?... Non, eh bien, mon cher, c'est parce que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité.*

LE DIMANCHE DU CALICOT, — par Riou.



12479
De huit heures du matin à midi, il s'apprête à faire des victimes!



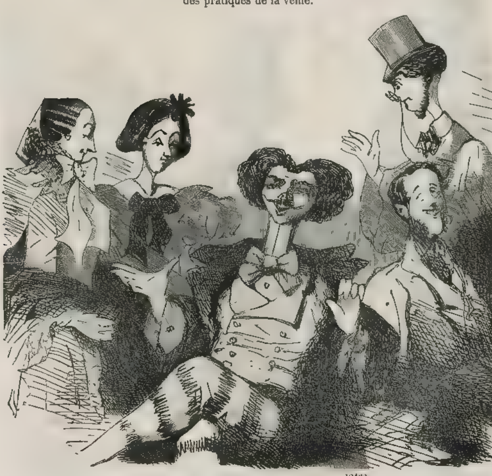
12480
Le calicot abuse ordinairement du col carcan, dit prince Albert, ce qui le gêne considérablement pour se mirer à son aise dans les moindres glaces qu'il rencontre.



12481
Puis il se prive de déjeuner afin de paraître équestrement au bois aux yeux éblouis des pratiques de la veille.



12482
Pourquoi diable aussi abuser ainsi de l'éperon?



12483
Nous retrouvons le calicot vers huit heures du soir à Valentino ou à Sainte-Cécile, où il pose invariablement en Lovelace pur sang. Il ne vous parlera que de ses innombrables conquêtes...



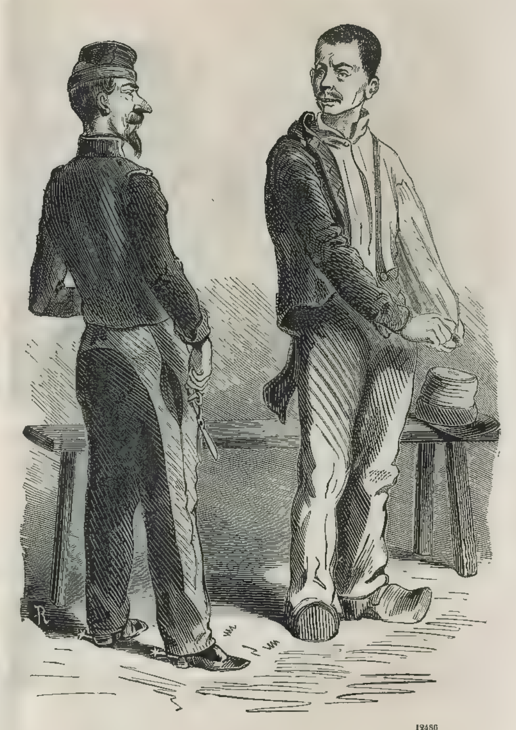
... qui toutes se terminent ainsi!!!

LES TROUPIERS, — par RANDON.



12485

— Caporal, je sais bien que vous allez encore se moquer de moi, mais c'est égal, je voudrais bien savoir au juste ce que c'est que les Échelles du Levant.
— Imbécile! le simple bon sens il ne te dit donc pas que les Échelles du Levant, c'est... des échelles orientales!



12486

LE COIFFEUR DU RÉGIMENT.

Tu es heureux d'avoir affaire à un bon garçon : si je n'avais pas craint de t'enrhumer, je te les aurais coupés bien plus court.

CROQUIS DE SALONS.

LES VIEUX ET LES VIEILLES.

J'ai attaqué les vieux châles et les chapeaux fanés; je continue à être butor : c'est très-bien porté.

Il est des gens pour qui le carnaval est une superfétation, un pléonasme, parce qu'ils sont déguisés toute l'année; parce que, depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre inclusivement, ils ont un masque plaqué sur la figure : masque permanent, inamovible. Ce masque, c'est leur épiderme : pour démasquer ces gens-là, il faudrait les écorcher!

Je veux parler des laids et des vieux, des vieilles et des laides.

Les vieux sont incorrigibles..... bien plus : leur vieillesse croît et s'aggrave de jour en jour. Les laids ont beau faire, ils restent toujours laids. La beauté passe, mais la laideur reste fidèle au poste : c'est une consolation par les instabilités qui courent.

Nul plus que moi ne respecte la vieillesse, — quand elle est respectable et remplit loyalement son rôle; mais parcourez, je vous prie, nos soirées, nos raouts et nos bals : que de grotesques débris! que de falsifications! que de tromperies sur la marchandise!... poudre de riz, crinoline, coton, fard, plâtre, toutes les teintures et toutes les herbes de la Saint-Jean! Quant aux hommes, examinez-les, ces respectables vieillards : ils promènent au milieu de nos salons leurs faux mollets et leurs faux toupets; leur cou, qui date de 89, est emprisonné dans une cravate moderne, et ils veulent greffer sur 1856 leur sourire du dernier siècle!

Les recherches de la toilette, les raffinements de l'art, les ressources de la coquetterie, la clarté des bougies, font ressortir encore avec plus d'éclat la hideur fantastique de ces vieux dandys et de ces vieilles coquettes : c'est dans l'ordre.

Ce qu'il y a de désolant, c'est que ces vénérables dames aiment la mazourque avec passion, la valse avec fureur, la scotisch avec frénésie. Au lieu de rester chez elles et de soigner leurs enfants et leurs petits-enfants, elles envahissent nos salons, et étalent sous le feu des lustres la charpente anguleuse de leurs épaules et leurs ruines antédiluviennes.

Et notez qu'une maîtresse de maison se charge presque toujours d'apostiller ces ruines ; elle se constitue leur providence et vous les recommande avec la plus vive sollicitude. Dès qu'elle en aperçoit une qui manifeste quelque tendance à faire tapisserie, elle vous conduit traîtreusement auprès d'elle, et bon gré mal gré il faut que vous enlaciez de vos bras une taille séculaire et des appas interlopes.

Les maîtresses de maison devraient être abolies.

Et ne croyez pas que nos vieilles coquettes quittent le bal à une heure raisonnable..... ce sont elles qui s'en vont les dernières. Voyez madame X... Cinquante-cinq printemps forment son âge, quarante mille livres de rente complètent ses qualités morales; rien n'a blasé son ardeur juvénile : elle guette le danseur jusqu'à l'aube du jour; elle le guette encore quand les bougies s'éteignent, quand le piano se ferme, quand l'orchestre quitte ses pupitres; elle reste incrustée au salon, elle s'identifie avec le parquet, et le lendemain, quand le frotteur arrive, elle lui consacrerait volontiers sa dernière polka.

JULES LOVY.

OLLA-PODRIDA.

*** On a longtemps célébré en prose et en vers l'habileté profonde des comédiens ambulants : leurs ruses ne sont pas une chose nouvelle, puisqu'elles ont mis Paul Scarron à même de composer une épopée admirable de vérité et de belle humeur.

Toutefois voici un trait neuf, et que n'aurait pu deviner l'illustre cul-de-jatte.

Dans une petite ville du Nivernais, une troupe nomade jouait tour à tour le drame, l'opéra-comique et le vaudeville.

Ces pauvres bohêmes se permettaient surtout la tragédie.

Or, en novembre dernier, au plus fort des escarmouches avec les Russes, le directeur de ce théâtre ambulant avait cru devoir aiguillonner la curiosité publique en faisant de l'actualité.

Voici en quoi consistait son affiche :

Ce soir, jeudi, 10 novembre,
la troupe de M. Saint-Agamemnon
jouera PHŒDRE, *mélodrame*
en cinq actes et douze tableaux.
Un filleul du prince Mentschikoff remplira le rôle
de Théramène.

LES NOUVEAUX CONTRIBUABLES, — par RANDON.



12487

— Je n'avais déclaré que *Bibi* et *Lolo;* mais voilà que quand on vient ici pour vérifier la chose, mademoiselle, qui ne sort jamais de dessous son édredon, ne s'avise-t-elle pas de montrer son nez à ces messieurs!

— On a bien raison de dire qu'on n'est jamais trahi que par les *chiens*.



12488

— Comment! vous trouveriez juste que cette pauvre petite créature, qui est à peine plus grosse qu'un rat, payât autant que votre dogue qui est de la taille d'un veau?

— Que voulez-vous, madame, il paraît qu'aujourd'hui tous les chiens sont égaux devant la loi.

*** D..., fantaisiste de province, courtisait une petite dame brune, — fille d'albâtre, — si l'on peut employer le mot. Au plus fort de sa passion, il tomba de Paris dans la ville départementale un lion ganté de blanc, armé d'une cravate assassine, et doué d'un lorgnon fascinateur.

Ce naturel du boulevard des Italiens fit l'aimable, et il plut.

Hélas! les filles d'albâtre ne sont pas moins tendres que les filles de marbre!

Aussitôt D..., tout chagrin, tailla sa plume de fantaisiste, et écrivit à l'inconstante une lettre qui commençait comme il suit :

« Ah! madame, madame, qu'est-il arrivé?... Une » chauve-souris s'est abattue sur les ogives de mon cœur » et me dérobe à vos yeux de nacre. Mon amour a rejeté » ses rubans roses pour arborer un crêpe funèbre, etc. »

La dame a donné la lettre au lion. (O filles d'Ève!) Le lion, de retour à Paris, vient de faire encadrer cette épître entre quatre baguettes de palissandre.

L'autorité locale crut avec raison devoir mettre un terme à cette bizarre mais coupable spéculation.

*** Avant de mourir, M. Frédéric Soulié a laissé le projet d'un roman intitulé *Le Veau d'or;*

M. Véron met au concours *Les Chercheurs d'or;*

Le même M. Véron publie une sorte de roman *Cinq cent mille francs de rente;*

M. Alexandre Dumas compose une comédie ayant pour titre *Son Altesse l'Argent;*

Deux autres auteurs dramatiques font *Monseigneur le Million;*

M. André de Goy fait paraître un roman avec cette étiquette : *Dix mille guinées de rente.*

Et il y a un critique de *la Revue des Deux-Mondes* qui ne craint pas de dire « La littérature française se meurt; c'est qu'il n'y a pas un sou dans les écritoires contemporains! »

OVIDE DESGRANGES.

CROQUIS A LA PLUME.

UNE PARISIENNE COMME IL Y EN A MILLE.

Rosine a vingt ans; c'est une brodeuse de dentelle qui gagne trente-cinq sous par jour; elle est jolie comme une bergère de Watteau et propre comme une duchesse.

Comment cette grisette peut-elle avoir tant de roses sur la joue! Rosine est adorée; c'est à cause de cela sûrement qu'elle se porte si bien.

Rien n'est si sain que d'être aimé.

Rosine a un bouvreuil qui vient des bois de Ville-d'Avray; cet oiseau lui coûte un sou et demi par jour en fait de brioches, de mouron et de morceaux de sucre, — vingt-sept francs par an, une grosse somme!

Le jour où la grisette se séparera de son bouvreuil elle prendra un agent de change, — autre nature d'oiseau, — mangeant moins de brioches, mais beaucoup moins gai.

Rosine en sera-t-elle plus heureuse?

UNE PIÈCE D'OR.

J'ai un ami qui a une pièce d'or de vingt francs.

Tout examen fait, cette pièce d'or de vingt francs vaut mille écus pour le moins.

Voici comment.

En France, chez les gens de bon ton, il est d'usage, vous le savez, de payer chacun à son tour.

On paye au café, au spectacle, en voiture; on paye un peu partout.

Chaque matin, quand mon ami sort de chez lui, il peut oublier de prendre ou sa canne, ou ses gants, ou son lorgnon; il n'oublie jamais de mettre sa pièce d'or au fond de son porte-monnaie.

Il entre au café avec un ami; on prend deux demi-tasses. Comme c'est à lui de payer, il montre sa pièce d'or. Aussitôt l'ami se précipite : « Ce n'est pas la peine de changer, » dit-il. — Et il jette un franc sur la table de marbre.

La même chose arrive à plus forte raison quand il s'agit d'acheter deux cigares de trois sous pièce.

J'ai vu l'homme à la pièce d'or entrer trois fois au palais de l'Industrie; on lui criait toujours : « Ne changez donc pas! » Et l'on jetait le prix d'entrée pour lui.

Il fait l'aumône avec l'argent des autres. Un Savoyard qui fait danser une marmotte pour avoir l'air de faire quelque chose, tend sa casquette, et d'une voix dolente :

« *Un petit chou, chil vous plaît, cha portera bonheur* » *à vostre mariage!* »

Le moyen de refuser? Mais le moyen de donner un petit sou avec une pièce d'or de vingt francs? On jette les cinq centimes pour lui, et il dit : « J'ai fait l'aumône. »

L'avarice donne autant d'esprit que l'amour.

LES VIEUX GARÇONS.

Il y a beaucoup de vieux garçons dans notre siècle, il y en a beaucoup trop.

Je feuillette l'histoire et voici ce que j'y trouve :

Tous les ans, à Sparte, les femmes fouettaient les célibataires dans le temple de Vénus. Si cette loi de Lycurgue renaissait en France, Paris ne pourrait fournir ni assez de bras ni assez de verges de bouleau pour fouetter les égoïstes et les cœurs de marbre qui ne se marient pas.

On dirait qu'un nœud que la mort seule peut délier effraye les Français de notre âge. Aujourd'hui, à Paris, on se marie rarement; dans dix ans on se mariera moins encore. On dit, en rappelant une vieille chanson populaire : « Je ne veux pas me mettre la corde au cou. » Dès lors on tourne au vieux garçon.

Être un vieux garçon, est-ce donc bien gai?

J'en vois qui donnent dans des travers étranges.

Il y en a un de ma connaissance, musicien de talent, mais que la solitude a hébété. Il va tous les jours au Jardin des plantes jeter pour deux sous de pain d'épice à l'ours Martin. Cet ours, voilà sa passion, son unique tendresse, ses seules amours. Quand il ne peut pas sortir ou que messieurs les ours ne reçoivent pas, il crève de chagrin dans son fauteuil.

Un autre se marie au jeu de domino, et, matin et soir, il ne pense qu'à tourner et retourner des os blancs et noirs sur le guéridon d'un café.

Tous ont l'air inquiet, décontenancé, morose; tous ont l'air bête.

Un vieux garçon cherchant un faux-col, — un vieux garçon s'essayant à mettre un bouton à sa culotte, — ce sont des spectacles qui en valent bien d'autres.

N. B. — Très-souvent, lorsque la cinquantième année sonne à l'horloge du Temps, le vieux garçon épouse la cuisinière.

UN PERROQUET.

Catherine de Médicis, dit-on, avait un perroquet du Brésil qui retenait tout, répétait tout, prononçait et par-

LES VOITURES DE PARIS.



Le cab, invention anglaise.

12480

lait, souvent aussi bien qu'un homme de cour. Sa maîtresse disait : « Bel oiseau, si tu divulgues mes secrets, « je te ferai manger une branche de persil. »

Andrieux, poëte du temps du premier empire et de la restauration, a fait une fable fameuse sur un perroquet.

C'était l'oiseau d'un intrigant qui avait traversé les événements de 1789 à 1815, et qui criait à tour de rôle : *Vive la république! vive l'empereur! vive le roi!* Un jour qu'il avait défilé son chapelet tout d'une haleine, son maître prit le parti de lui faire tordre le cou.

Il y en a un près de chez moi, sur la fenêtre, chez ma voisine, — une danseuse d'Opéra. — Il ne crie pas, mais il récite de temps en temps une litanie d'amour assez compromettante. — Il dit : « J'aime Arthur! j'aime Charles! j'aime Jules! j'aime Félix! j'aime Georges!

Tous les noms du calendrier y passent.

« Il faut que je l'exile, » disait dernièrement la danseuse.

Les perroquets ont supprimé le proverbe latin : « Les paroles s'envolent. »

JULES DU VERNAY.

POMMADE MAGNÉTIQUE.

A M. CH. PHILIPON.

Tel que vous me voyez, mon cher maître, j'ai assisté à neuf cent cinquante exhibitions mesmériennes; j'ai dévoré trois mille arpents de prose sur le magnétisme, contemplé des bataillons de somnambules qui lisaient avec l'épigastre et chantaient *la mère Godichon* avec l'orteil : mais jamais, au grand jamais, je ne me serais attendu au petit puff mignon qui vient de se glisser dans un sous-sol à la quatrième page.

POMMADE MAGNÉTIQUE!... *Cette préparation, composée de substances onctueuses, abondamment* CHARGÉE DE FLUIDE MAGNÉTIQUE, *est infaillible pour vivifier la racine des cheveux; elle en arrête la chute, les fait épaissir, et leur donne un brillant inimitable.*

Dieu me garde de dénigrer la puissance du fluide magnétique, fût-il manipulé par un perruquier! J'ai vu cet agent mystérieux accomplir des prodiges, non-seulement sur des êtres vivants, des hommes de lettres, des gardes nationaux et des quadrupèdes, mais encore sur des corps inertes. J'ai vu des arbustes rachitiques se transformer, grâce à quelques *passes* mesmériennes, en arbres de deux mètres d'envergure. J'ai vu un bifteck lilliputien et chétif, servi au *Dîner de Paris*, prendre des proportions colossales sous les doigts du magnétiseur Regazzoni. Deux minutes de plus, et le bifteck était mis au somnambulisme!

C'est pour vous dire que je ne conteste nullement au fluide la faculté de faire pousser les cheveux; mais songez, je vous en supplie, aux conséquences d'un pareil fait!... Si les coiffeurs s'avisent de magnétiser leur pommade, qui empêchera le dentiste Rogers de magnétiser ses osanores, M. Biétry de mesmériser ses cachemires? Le *percolateur* saturera de fluide ses 50,000 demi-tasses, et les chaussures en gutta-percha et le savon de guimauve se livreront au même exercice!... car de tels exemples sont très-contagieux dans notre bonne ville de Paris, et incessamment toute spécialité industrielle qui voudra amorcer le chaland en sera quitte pour joindre à ses éléments un peu d'élixir de Mesmer. Et le public, qui a entendu parler vaguement de la puissance merveilleuse du magnétisme, acceptera tout cela pour de l'argent comptant. Faites donc contrôler à la Monnaie un fluide invisible, impondérable, et que nul huissier n'a jamais pu saisir!

C'est au nom du bon sens, mon cher Philipon, et pour l'honneur de ce pauvre fluide, qui sue sang et eau pour se faire un état civil, que je viens protester contre les burlesques tentatives de cette nouvelle industrie pseudo-magnétique. Aucune de nos Sociétés mesmériennes, je vous le certifie, ne s'est jamais avisée de ressusciter le tissu capillaire d'un chauve : elles regardent la *pommade magnétique* comme une jonglerie au premier chef.

JULES LOVY.

BONNE NOUVELLE!

Émile Prudent donne un concert le 12 courant : — tout Paris y sera, ou tâchera d'y être; car les concerts de Prudent sortent de la foule des tapoteries de piano dont nous sommes écœurés toute la saison. Prudent sait organiser un concert, lui donner une physionomie, un intérêt, qui manquent à la plupart de ces réunions de *talents divers* qui nous feraient prendre la musique en horreur.

L'orchestre sera dirigé par Tilmant. On entendra madame Viardot, Gardoni, et Prudent jouera *la Prairie*, concerto avec orchestre, un scherzo, et des *romances sans paroles*.

On ne se servira pas de piano-Sax.

La salle de Herz sera trop petite; prenez-y garde, et n'attendez pas la dernière heure si vous voulez être au nombre des élus!

THÉATRES.

Les théâtres de Paris semblent être en ce moment sous l'invocation du sexe féminin : les noms de femmes s'étalent pompeusement sur toutes les affiches.

A l'Opéra-Comique, c'est *Manon Lescaut;* au Théâtre-Lyrique, c'est *la Fanchonnette;* au Gymnase, *Lucie* et *le Camp des bourgeoises;* au Cirque, c'est *la Reine Margot;* au Vaudeville, *Madame Lovelace;* aux Variétés, *Madame Bijou* et *Madame Roger Bontemps*. Quant au théâtre des Folies-Dramatiques, c'est bien autre chose!... voici comment son affiche est composée : *Madame la comtesse, le Médecin de madame, Madame J'ordonne*, et *Deux Dames au violon.* Vous voyez que la *dame* y règne seule et sans partage.

Ajoutons que le cirque Napoléon fait de splendides recettes, grâce à *Madame Labarère*, une jeune femme qui a établi son domicile politique dans une grande cage habitée par deux lionnes, un lion, un ours, un jaguar, deux pumas, une panthère et un chien, tous animaux plus féroces les uns que les autres, y compris le chien. On prétend même que cette férocité n'est dépassée que par celle de madame Labarère à l'égard de certains lions admirateurs qui demandent à être domptés comme de simples bêtes.

Manon Lescaut, ce poëme étrange de la jeunesse et des sens, a tenté plus d'un auteur. On a mis Manon en comédie, en drame, en vaudeville et en ballet; mais Manon jusqu'à ce jour n'avait jamais rien gagné à être mise en pièce (soit dit sans calembour)... M. Scribe est venu en compagnie de M. Auber, et désormais il y a eu une *Manon Lescaut* créée pour la vie théâtrale!

Il est vrai que la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost n'est pas la *Manon Lescaut* de M. Scribe. Comme œuvre hors ligne, comme vaudeville du cœur humain, il n'y aura jamais à comparer la pièce de M. Scribe au livre de l'abbé Prévost; mais, comme machine dramatique susceptible de succès devant un public plus *collet-monté*, la vertueuse *Manon Lescaut* de M. Scribe semblera bien préférable aux pères de famille,

Et sans danger la mère y conduira sa fille.

M. Scribe a transformé Manon Lescaut, cette folle coureuse, en une grisette légère, étourdie, insouciante, amoureuse de tous les luxes de la vie : mais ce que Manon aime avant tout, c'est Desgrieux; ce qui l'ennuie, c'est le travail; ce qu'elle déteste, c'est la misère. Elle pince de la guitare, elle chante, elle rit, elle ne songe pas à

SOUVENIRS DE LONDRES.



EXHIBITION D'ENFANTS A SURREY ZOOLOGICAL GARDENS.

l'avenir. Elle est poursuivie par un marquis riche et brillant dont elle ne fait que rire..... N'adore-t-elle pas son Desgrieux?

Je ne vous ferai pas la mauvaise plaisanterie de vous raconter *Manon Lescaut;* vous connaissez aussi bien que moi ce livre immortel; si vous ne le connaissez pas, lisez-le : vous me remercierez de cette bonne fortune; puis allez entendre la musique d'Auber, et vous ne regretterez pas une soirée passée à l'Opéra-Comique.

Vous raconterai-je les infamies de *Madame Lovelace* dévoilées par M. Lambert Thiboust au grand jour de la rampe du Vaudeville?

Madame Lovelace n'a pas de cœur : sa profession consiste à se faire adorer des petits messieurs du grand monde, et à les planter là quand ils sont assez épris pour éprouver le besoin de se tuer.

Arrive un chasseur de chamois qui se déclare le protecteur de ces jeunes daims de la fashion. Il se fait aimer de madame Lovelace, et quand, brûlante d'amour, elle se roule à ses pieds, il lui fait un pied de nez et lui dit : « Nisco... j'ai voulu venger mon frère! »

C'est bien fait pour elle, ça lui apprendra!

Vous n'avez pas oublié cet excellent Roger Bontemps, ce gros réjoui né dans une chanson de Béranger, et implanté tout vif sur la scène du Vaudeville, grâce à la verve joyeuse de Félix. Eh bien! la *Madame Roger Bontemps* des Variétés est l'épouse de ce gaillard-là : comme son conjoint, elle se moque en riant et en chantant des amoureux, des huissiers, du guet, de la Bastille et de madame de Pompadour, et, comme lui, elle attaque avec un *flon-flon*, elle lutte avec un *lon la landeriette* en guise de lance, et elle triomphe avec un *hé! youp! youp! youp! tra la la la la!*

Historien impartial, nous constaterions le succès obtenu par l'*Assedio di Firenze,* musique de M. Bottesini, le chef d'orchestre des Italiens; mais nous vous avouerons confidentiellement que nous n'y avons pas compris grand'chose.

La salle était en grande partie composée d'Italiens qui ont largement fêté leur compatriote. Je connais trop peu l'italien probablement pour avoir pu partager leur enthousiasme relativement à l'œuvre nouvelle. Vrai! du fond du cœur! je n'ai pas plus compris l'intrigue de la pièce que les combinaisons mathématiques de la musique. Ce que c'est que de n'être pas fort sur l'italien!

Ravel est bien amusant dans *Monsieur de Saint-Cadenas,* un vaudeville nouveau de MM. Labiche et Marc-Michel. Ce M. de Saint-Cadenas a été ainsi surnommé à cause de la méfiance qui enlaidit son caractère, et peut passer pour une véritable infirmité.

Saint-Cadenas se méfie de tout le monde; il met tout sous clef; il regarde ses meilleurs amis avec inquiétude; il voit partout de mauvaises intentions; s'il s'assoit à votre table, c'est avec la crainte d'être empoisonné, et il serait homme à faire arrêter comme un malfaiteur l'imprudent qui lui ferait trop de politesses. Néanmoins au dénoûment cet ours est apprivoisé par une jolie petite biche, aux pieds de laquelle il dépose sa défiance et son trousseau de trente-huit clefs.

L'Espion du grand monde, tel est le titre du drame de MM. Théodore Aime et de Saint-Georges, représenté avec succès à l'Ambigu-Comique. C'est l'histoire très-dramatique, très-émouvante d'une conspiration de *carbonari.*

Un gredin, afin de déshonorer son ennemi, se fait délateur, et, au lieu de dire son nom au pouvoir qu'il sert, il se cache sous le pseudonyme de son ennemi.

Vous voyez d'ici les terribles complications que cette situation énergique doit produire.

Le public a vivement acclamé les noms des deux auteurs.

A la Gaîté on a repris *Henri III et sa cour,* le beau drame d'Alexandre Dumas. Ce qui rendait surtout cette reprise attrayante, c'était la présence inusitée de Frédérick-Lemaître et de Laferrière dans les rôles du duc de Guise et de Saint-Mégrin. C'est un fort beau spectacle que cette lutte de deux comédiens remarquables, escortés qu'ils sont de la ravissante madame Naptal Arnault et d'Eugène Pierron, un fort remarquable Henri III.

Albert Monnier.

CORRESPONDANCE.

Nous avons reçu une lettre si aimable, si bienveillante de M. Trillaud, d'Aubeterre-sur-Drôme, que nous ne saurions assez l'en remercier. M. Trillaud a la bonté de nous offrir des articles *qui sembleront avoir arrivé, et qui laissera dans la mémoire de bonnes idée et très risible.* Nous attendons ces articles avec impatience, et nous les insérerons avec bonheur.

Comme M. Trillaud va probablement être un de nos rédacteurs, nous pensons faire plaisir aux abonnés du *Journal amusant* en leur donnant un avant-goût du style de notre nouveau collaborateur. Voici la lettre qu'il a bien voulu nous écrire, et que nous avons longtemps égarée dans nos papiers. Le hasard nous la fait retrouver aujourd'hui, nous la publions bien tard, mais c'est le cas de dire : *Mieux vaut tard que jamais.*

Ch. Philipon.

Aubeterre sur Drôme .... 1855.

Monsieur l'editeur du Journal pour rire. a paris.

Si je laisse des ouvrages serieuse pour me faire l'honneur de vous ecrire, c'est pour vous faire savoir que jai examiné avec de mes amis, votre Journal pour rire qui est bien dirigé, cependant quelquen de vos abonnée qui

(*Voir la suite page* 8.)

SOUVENIRS DE LONDRES.



LOGES ET GALERIES D'UN THÉATRE DE PANTOMIMES A LONDRES.

ont cessée de récévoir votre journal, nous ont fait observée et nous avons reconnu aussi, que votre journal quoi que très bien pour faire rire laisse encore a désirée, les abonné qui ont céssé c'ést qu'il trouvait trop de figure de gravure présque insignifiante et beaucoup de vilaine et repousante pour nos dames et nos jeune personne donc que nous avons voulu eprouvée le naturel, en faisant voir de vos numero a des dames et des jeunes personnes qui nous disait a le vilin journal a les vilaine gravure il faut les faire brulée cela nous fait peur. Il veaudrait mieux qu'elles aurait dit a les jolie gravure elles sont commique cela nous fait bien rire.

Nous désirions qu'il y aurait des gravures sur votre journal pas osi repoussantes pour les dams et les jeunes personnes et a la portés de tous le monde des villes et des campagnes et ansuite nous désirion aussi qu'il y aurait pour chaque gravure une narition une explication ou histoire un peu longue qui semble avoir arivé qui fait rire et qui laisse de bonne idée dans l'esprit des personnes qui liront le journal. qui puisse aussi être ecrie d'un stil facile a comprandre pour nos habitans de nos campagnes qui beaucoup prandrait un abonnement pour se distraire et rire, nous avons dans nos campagnes en province beaucoup d'habitant riche qui aime beaucoup les gravures quoi que grossieres mais jolie cela leur fait un plaisir inesprimable, beaucoup ne socupe point de savoir si elles sont en taille douce, ou gravée sur acier, ou sur bois, cela ne fait rien pourvu quelle soit jolie et que cela fasse rire sest sufisant il peut y avoir aussi quelque figure de comique et des personnage de tous les pays avec le costume de chaqu'un soit baron, comte, marquis, bourgois, ouvriers, artisans et paysans.

Monsieur j'ai a vous dire. Si vous voulé et si vous avez besoin de moi dans vos bureaux dans quelque jours, je vous offre mes services, je suis dune imagination peu commune et qui ne se trouve pas toujours dans le commin du monde, et sans avoir reçu une brillantes éducation comme vous voyez, la même chose je pourai vous aidéz et vous procurez a tous vos numero des articles naration et gravures a l'infinie qui sembleront avoir arivée et qui laissera dans la mémoire des personnes de bonne idée et très risible, donc les chemin de fer et les faits passée, que jai vu et qui arive journellement me donne de l'espériance et des idée. et même sans avoir arivée rien, je vous fournirai des gravures et des pages d'histoire et naration que vous pouree corigée et nous feront rire extraordinairement tous paris que di-je paris c'est peu toutes la France entiere plus encore les pays étrangée ou nous feront circulée votre journal. et j'espére que avant peu nous auront une plus grande extantion a votre journal et un grand nombre dabonnée de plus parceque les histoire naration et gravure seront en mesure et a la portée de tous le monde et il y aura du très bon, de lutille, du commique, du moqueur, du vrai, du fau, et du risible a lin finee qui fera rire tous le lomonde et les amusera beaucoup.

Je pourai vous donnee des adresses de plusieurs personnes qui pourait je pencè sabonne a votre journal.

Monsieur si vous agréer mes services et que je vous soit utille dans vos bureaux je pourai allée a paris prochainement. veillier avoir la bontée de me faire reponce je récéverai votre lettre avee emprissement.

Récévez je vous prie Monsieur le redacteur ou le éditeur, mes très humble salutation.

TRILLAUD H : PAUL et Cme

il y a un de mes connaissant qui veu sétablir libraire dans une ville sur la ligne du chemin de fer de paris a bordeaux, je vous demandrai des adresse de libraire a paris ou il pourai prandre ses marchandise des ouvrage les plus nouvelles.

La Société d'encouragement vient de décerner une médaille à madame Cavé pour sa *Méthode du dessin appris sans maître*. Tous les artistes qui ne connaissent pas l'ingénieux système de madame Cavé rient d'une méthode à l'aide de laquelle on doit apprendre le dessin sans le secours d'un professeur. Nous avons partagé cette incrédulité jusqu'au jour où ce système nous a été expliqué; il est si simple, si rationnel, que non-seulement on le comprend tout de suite, mais qu'on comprend encore que l'élève doit, en le suivant, faire des progrès bien plus rapides et plus solides qu'en suivant tous les cours possibles, en fréquentant tous les ateliers, toutes les académies qu'on voudra. Du reste, ce qui prouve plus l'excellence de cette admirable méthode que la réflexion, c'est la vue des dessins exécutés de mémoire par des élèves, par des enfants qui se sont exercés quelques mois seulement. L'examen des résultats qu'ils ont obtenus a porté la conviction dans l'esprit des adversaires les plus obstinés des méthodes et des systèmes en général.

Nous tenons à honneur d'avoir édité la brochure explicative de cette méthode. C'est l'amour de l'art et le désir de contribuer à sa popularisation qui nous ont déterminé à entreprendre cette publication; nous savons qu'elle ne nous rendra jamais en argent la valeur du temps que nous avons consacré, et que nous employons encore à la faire connaître : mais la méthode de madame Cavé a déjà fait de très-nombreux élèves : elle est déjà adoptée dans beaucoup d'institutions publiques ou privées; elle sera bientôt en usage dans toutes les familles intelligentes, et nous tenons pour une très-digne, très-satisfaisante récompense de nos efforts la persuasion que nous sommes pour quelque chose dans ce succès-là.

Je sais bien que nous ressemblons à ce brave bedeau devant lequel on vantait le sermon prononcé par son curé, et qui s'écria en se rengorgeant : « C'est moi qui ai sonné ce sermon-là!..... » C'est vrai, mais n'importe!

CH. PHILIPON.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 11. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 15 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois...... 5 fr. 6 mois...... 10 » 12 mois...... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ ET LA CIVILISATION EN ÉGYPTE,

par MARCELIN, ingénieur peu civil.



12492

L'ÉGYPTE ENVAHIE PAR LES PERÇANTS.



12493

LE TRACÉ DIRECT (PROJET DELESSEPS)

Grande colère d'Alexandre en voyant Alexandrie sacrifiée à Péluse par ce tracé.



12494

LE TRACÉ INDIRECT (PROJET BARRAULT).

En vertu de ce principe : que la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre.



12495

LE PONT CANAL DE MONSIEUR TALABOT.

Projet en l'air.

LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ ET LA CIVILISATION EN ÉGYPTE,
par MARCELIN, ingénieur peu civil (suite).



12496
L'EXPLOITATION AU DÉSERT.
Un chameau à l'heure.



12497
L'EXPLOITATION AU DÉSERT.
A louer présentement, joli petit sphinx meublé. (*Furnished sphinx to let.*)



12498
LES RUINES DE THÈBES EN LOCATION.
— Par Allah! le propriétaire
Les ferait au moins réparer?
— Seigneur, tout ce qu'il voudra faire,
Sera d'y mettre du papier.
(*L'Osmanli et la Portière. — Occidentale.*)



12499
LES CROCODILES CIVILISÉS DEVIENDRONT DES ANIMAUX DOMESTIQUES.
Le gouvernement en profitera pour établir sur eux un nouvel impôt; mais il fera une juste distinction entre les crocodiles utiles et les crocodiles d'agrément.

POCHADES.

*** Tout change, tout mue, tout se transforme, mais surtout la langue française, ce paon qui perd de plus en plus son beau plumage.

Vous savez la métaphore découverte par Nadar pour exprimer qu'un homme a ce qu'on appelait autrefois un coup de marteau : *Il a une araignée sur le plafond*..... — mots terribles et grotesques : nous en verrons bien d'autres!

En attendant, on se remet à battre l'orthographe en brèche. Le congrès des linguistes est constitué; c'est le club des jacobins de la grammaire : gare à la syntaxe!

Ils sont quatre cents; ils espèrent devenir mille : je ne vois pas pourquoi ils ne seraient pas un million!

Il y a parmi eux des voyageurs, des professeurs, des écrivains, des philosophes, des prêtres, des capitalistes, des libraires, et beaucoup de niais.

Je sais de bonne source que, dans la dernière séance, un orateur étant monté à la tribune (il y a une tribune!), un orateur, dis-je, a proposé de refondre absolument la manière d'écrire les mots qu'on prononce. Suivant lui, il est temps de corriger les vocables qui ont le tort d'avoir deux lettres semblables; à l'avenir, on ne leur en laisserait plus qu'une.

Ainsi le verbe appeler ne s'écrirait plus que de cette manière : *apeler*. Vous voyez que cela nous conduit tout droit à l'admirable système de M. Marle. On dirait, par exemple :

« Ne me *donez* pas *comunication* de la *lètre brilante* de votre *fileul; cèle* de votre *file sufit*. »

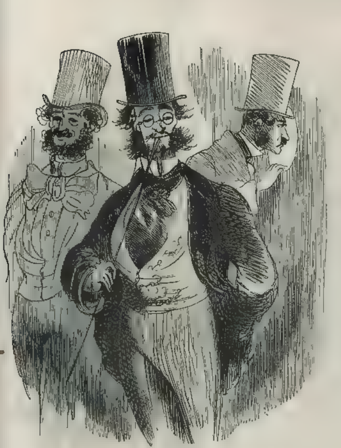
Le même orateur, se guidant sur la loi des sons, a incliné pour qu'on écrive comme on prononce, et pour qu'on change *ph* en *f*.

« Le *filosofe* a rencontré le *fysicien;* il l'a *chamailé* sur une *frase*, et, après l'avoir entraîné du côté du *kinkonce*, il lui a dit qu'il avait la *fysionomie sogrenue*. »

O langue de nos pères! belle et spirituelle langue française, idiome de Montaigne, de Molière, de la Fontaine, de Voltaire et de Béranger, où vas-tu?...

MAXIME PARR.

LE PUBLIC DES FOLIES-NOUVELLES, — par MARCELIN.



12500

MENUS PROPOS.

— Eh bien, Charansonnet, qu'est-ce que tu dis du répertoire des Folies-Nouvelles?
— Mon cher, je me fais un devoir de venir ici tous les soirs, et un honneur de n'y jamais rien comprendre.



12501

UNE PASSION.

— Ça! ma chère, c'est mon gros Zozo; un homme charmant qui porte des chaînes longues qui sont d'un long!... avec des coulants gros comme le poing



12502

LE COULOIR DES PREMIÈRES LOGES.

— Mille pardons, madame, mais ce corridor est si étroit qu'on ne peut pas faire autrement que de s'embrasser.



12503

MONSIEUR ET M'AME ARTHUR.



12504

ÉTUDES DRAMATIQUES COMPARÉES.

— La grosse.... trop, mais la petite.... pas assez.



12505

DÉCORATION DU FOYER.

Le Bras noir, charbon d'art par Courbet.



12506

CONCLUSION.

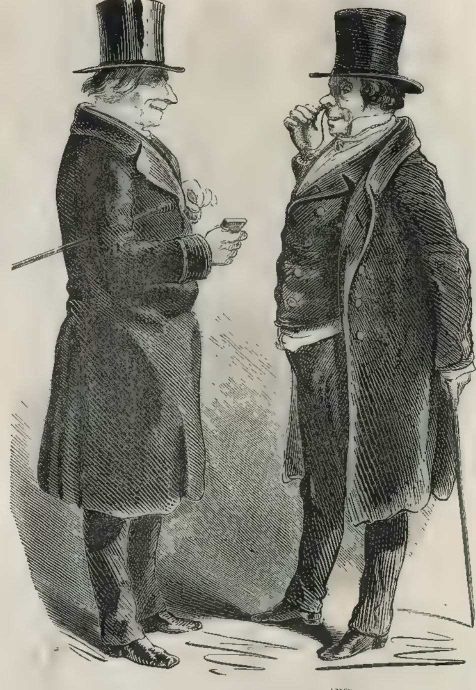
— Décidément ce petit bazar ne sera parfait que lorsqu'on pourra y fumer son cigare.

LES MÉDECINS, — par RANDON.



12507

Montre-moi ta langue;... encore... encore... là! maintenant dis-moi ce que tu ressens; mais laisse donc ta langue, que diable! qui te dit de la retirer?



12508

— Eh bien! cher confrère, comment menons-nous les affaires?
— Heu! heu! ça boulotte; la saison n'est pas trop mauvaise! Nous avons pas mal de pneumonies, la bronchite donne assez, et la grippe nous déborde.
— C'est magnifique! pourvu que ça dure?

BIMBELOTERIE.

⁂ AU BAL. — « N'est-ce pas votre amie madame D... qui danse là-bas? demanda l'autre soir un jeune médecin à la maîtresse de la maison, madame M...

— Oui, c'est elle.

— Sa robe est bien mal faite!

— Horriblement!... mais, si elle était bien faite, elle ne lui irait pas. »

(O sainte amitié!)

⁂ DIALOGUE AU CAFÉ. — « Comment pouvez-vous boire autant d'absinthe? disait avant-hier M. L... au vieux G...; vous ne savez donc pas que c'est une liqueur affreuse?... Rien qui abrége la vie comme l'absinthe!

— Erreur, mon cher!

— Mais non!... je vous assure que c'est très-malsain!

— Laissez donc!... vous voyez que je me porte bien, et j'ai soixante ans!

— Oui, mais vous en auriez quatre-vingts si vous n'en buviez pas. »

⁂ L'ODÉON SOUS HAREL. — A l'époque où le public restait au café au lieu d'entrer à l'Odéon, selon le dire du spirituel directeur, un homme de lettres racontait à feu Hip. Royer-Collard que, la veille, dans le couloir de l'Odéon, pendant un entr'acte, M. L... lui avait lu un fragment de tragédie.

« A quelle heure? demanda M. Royer-Collard.

— Mais... vers les dix heures et demie.

— Et vous n'aviez pas d'armes?

— Non... pourquoi?

— Eh! ma foi, à dix heures et demie..... dans un couloir de l'Odéon... lisez le Code pénal! »

⁂ RIMES OPULENTES. — Lundi dernier, chez l'artiste P..., quelques poëtes, poëtillons et bohêmes de lettres, se livrèrent à un petit passe-temps versificatoire assez puéril, mais plus raisonnable après tout que le lansquenet : ils entamèrent un pique-nique rimé.

Ce jeu de collégiens s'exécute de la manière suivante. A... doit adresser un vers à B..., qui répond immédiatement par un vers correspondant, et adresse un autre vers à son voisin C..., et ainsi de suite. Toute hésitation est interdite, et chaque vers doit former un sens à part, exprimer une pensée, formuler une sentence ou renfermer la relation d'un fait. La richesse des rimes fait le mérite de cette petite gymnastique littéraire.

Les assistants remplirent vaillamment le programme; mais trois de nos fantaisistes s'acquittèrent de leur tâche de la façon la plus triomphante. Voici leur contingent rimé :

M. X...

Dans tes gestes et faits sois toujours conséquent.

M. PL...

On doit mourir un jour, mais est-ce qu'on sait quand?

M. PL.... A M... ROG.... DE B...

J'ai fait un acte hier pour la scène française.

M. ROG... DE B...

Et moi j'ai fait un whist, et perdu vingt francs seize.

M. ROG... DE B... A M. MÉ...

Étiez-vous hier soir chez madame Orfila?

M. MÉ...

Non, je fus chez Armance, et tout mon or fila.

⁂ Le même M. Mé..., toujours mystificateur par excellence, racontait, dans un petit cercle d'hommes et de dames, toutes sortes d'aventures récentes arrivées en Angleterre. Il termina sa kyrielle de faits émouvants par le récit d'une attaque nocturne à main armée sur le chemin de fer d'Oxford à Bristol.

« A huit kilomètres de Bristol, dit M. Mé..., au moment où le convoi franchissait la lisière d'une forêt, quatre brigands sortirent d'un taillis voisin, arrêtèrent la locomotive, firent descendre tous les voyageurs, et les dévalisèrent de fond en comble. Le mécanicien fit le lendemain matin sa déclaration à l'autorité. La justice est à la poursuite des quatre misérables. »

Un des assistants, M L..., que cette histoire impressionna vivement, est allé le même soir la raconter à quelques amis du café Tortoni.

J. LOVY.

L'HOTEL DU LOUVRE.

L'escalier de l'Hôtel du Louvre nous a paru mériter les honneurs d'un grand dessin. Il nous semble, en effet, qu'on n'a pas encore donné une idée juste de cette charmante composition architecturale. De petits dessins n'étaient pas suffisants, nous avons fait faire une grande photographie par Nadar, le photographe à la mode (mais ne confondez pas!... le vrai, le seul Nadar pour nous, c'est le Nadar de la rue Saint-Lazare, 113), et, cette photographie, nous vous la donnons gravée sur bois. Nous regrettons de ne pouvoir vous représenter aussi tout le

CES DAMES ET CES MESSIEURS, — par PENOVILLE.



Nos mauvais sujets de fils... oh! les charmants garçons!...

luxe, le confort de cet immense caravansérail parisien, où les fortunes de tous degrés trouvent également à se loger, et à se bien loger. Mais vous viendrez à Paris, vous qui habitez la province ou l'étranger; vous en jugerez, et vous comprendrez qu'on soit parvenu à faire du même coup une magnifique affaire pour les actionnaires et pour le public.

CH. PHILIPON.

THÉATRES.

Tout n'est qu'*heur* et *malheur* dans ce bas monde. Voyez M. Pellegrin, l'ex-directeur du Théâtre-Lyrique : il vient d'être obligé, faute de ressources suffisantes, de céder la place à M. Carvalho, et il avait en répétition un vrai bijou musical, nommé *la Fanchonnette*, qui va faire la fortune de son successeur!

Le libretto de MM. Saint-Georges et de Leuven est ingénieux et amusant. La musique, de M. Clapisson, abonde en idées mélodieuses, et nous ne savons ce que nous devons louer le plus, de la richesse de ses inspirations ou du talent avec lequel il les a mises en lumière.

Quant à l'interprétation, elle est splendide, surtout de la part de madame Miolan-Carvalho. On peut dire hardiment que c'est la cantatrice qui chante sinon le mieux de Paris, du moins l'une des mieux de la capitale. Sa voix est peut-être petite, mais son talent est immense. Son partenaire, Montjauze, est délicieux comme chanteur et comme comédien, et le reste de la troupe est à l'avenant.

La Fanchonnette est une chanteuse des rues à la façon de *Fanchon la Vielleuse* et de Marie de *la Grâce de Dieu*. Elle est gentille, elle est sage, elle est fière de ses triomphes en plein vent. C'est une fée descendue sur terre pour le plus grand agrément des amateurs du boulevard du Temple. Esméralda sous la Régence, voilà Fanchonnette!...

La chanteuse s'est éprise d'un jeune officier, le prince de Listenay, rien que cela!... elle s'est faite sa gardienne, sa protectrice, sa bonne fée; un oncle l'a déshérité : elle passe à l'état de tante anonyme pour lui faire accepter, peu à peu, une fortune qu'il refuserait s'il savait d'où elle lui vient

Grâce à la chanteuse des rues, le prince pourra reprendre le rang qu'il a le droit d'occuper dans le monde : il épousera une jeune fille qu'il aime, et ne se doutera jamais qu'il doit fortune et bonheur à la bonne Fanchonnette.

Quant à elle, elle sourit tristement en voyant cette félicité qui est son ouvrage, et elle retourne chanter et tendre la main au boulevard du Temple.

Puisque nous sommes sur ce bienheureux boulevard, ne le quittons pas sans constater l'énorme succès qu'a obtenu à la Gaîté la reprise d'*Henri III et sa Cour*, remarquable drame d'Alexandre Dumas, et le premier ouvrage qu'il ait fait représenter.

Tout ce que le débutant de ce temps-là promettait, il l'a largement tenu : un tel début était un véritable coup de maître!

Le grand attrait de la soirée, c'était la présence de Frédérick-Lemaître, accompagné de Laferrière et de la ravissante madame Naptal-Arnault.

Ç'a été un magnifique spectacle que ce tournoi où combattaient, au nom de l'art, de si vaillants champions!... Le plus curieux de la chose, c'est qu'il n'y a pas eu de vaincus, mais seulement des vainqueurs.

On ne sait qui l'on doit applaudir le plus, de Frédérick-Lemaître, de Laferrière ou de madame Arnault, et, pour ne pas faire de jaloux, on les rappelle, et on les couvre de bravos et de fleurs tous les trois.

Aux Italiens, la *diva* Giulia Grisi a reparu un soir dans *Semiramide*, et l'autre diva, Ristori, nous est revenue dans *Mirra* à quelques soirées d'intervalle : à elles deux elles forment la personnification la plus complète de la tragédie chantée et de la tragédie parlée.

Avec madame Grisi, nous avons entendu la *Semiramide*, ce chef-d'œuvre qui n'a d'égal à nos yeux, dans le répertoire de Rossini, que *Guillaume Tell*, cette partition sublime.

Avec madame Ristori, la salle a failli crouler sous les acclamations et les trépignements excités par la poésie d'Alfiéri, commentée par l'éblouissante *Mirra*.

La pluie de bouquets qui s'est déversée sur mesdames Grisi et Ristori nous ramène tout naturellement à *l'Amant aux bouquets*, la jolie, spirituelle et fine comédie que MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes viennent de faire représenter au Palais-Royal.

Mademoiselle Valérie mène les amours en partie double : elle a un amant qui paye les fournisseurs et les chevaux, et un autre qui ne paye rien du tout, si ce n'est par-ci, par-là, un vulgaire petit bouquet de violettes. L'amant n° 1 s'appelle le baron de Guifrey, homme marié. Le second se nomme René de Rieul, célibataire au



L'EMPEREUR DE RUSSIE (ALEXANDRE), ET LES GRANDS-DUCS CONSTANTIN, NICOLAS ET MICHEL.

grand complet. Quand le n° 1 arrive, le n° 2 se cache dans quelque fond d'armoire.

René est assez humilié de cette situation; il ose à peine s'avouer qu'il joue un triste rôle en se vautrant dans les meubles payés par son rival, en mangeant ses dîners, en se promenant dans sa voiture et en souffrant les familiarités de la soubrette de la lorette.

Un jour le n° 1 surprend le n° 2 dans son armoire.

— Fi! dit-il, jeune homme, n'avez-vous pas honte de votre conduite!

— Et vous! s'écrie René, un homme marié, un père de famille, un homme mûr. Du moins, moi, mes vingt-cinq ans excusent mes extravagances.

— Retournez à votre famille, dit le n° 1.

— Et vous, à votre femme, réplique le n° 2.

Sur ce terrain, les n°s 1 et 2 finissent par s'entendre; ils s'en vont bras dessus, bras dessous, laissant là toute seule mademoiselle Valérie, obligée de se pourvoir ailleurs.

— Quelle existence! s'écrie-t-elle; c'est toujours à recommencer!

Et voilà le vrai mot et la morale de cette jolie pièce, très-bien interprétée d'ailleurs par mademoiselle Cico, Derval, l'amoureux n° 1, Gil Pérez, l'amoureux n° 2, et madame Dupuis, la soubrette.

Le Réveil du mari, comédie en deux actes de MM. Najac et Watier jouée à l'Odéon, est un peu proche parente du *Caprice* de M. Alfred de Musset. C'est un mari qui néglige sa femme. Pour sauver son amie de cette indifférence maritale, une camarade d'enfance éveille la jalousie de l'époux en simulant une intrigue. Au dénoûment, le mari, corrigé de sa froideur, se précipite aux pieds de sa femme. Le morceau de glace est devenu un tison ardent.

Le Médecin de madame, qu'on joue aux Folies, devrait plutôt être appelé le médecin de monsieur, car, s'il soigne madame, ce n'est qu'en qualité de soupirant amoureux, tandis qu'il drogue monsieur, afin de lui faire accroire qu'il a un anévrisme pouvant le tuer s'il se laisse aller aux émotions violentes.

Heureusement pour la morale, le médecin est éconduit, bafoué, et monsieur l'époux rentre dans la plénitude de ses droits conjugaux.

M. Jules Biard s'est consolé de ce qu'on ne jouait pas son *Don Juan* à la Comédie-Française, en faisant représenter une saynète, intitulée *Madame Mascarille*, aux Folies-Nouvelles.

Madame Mascarille est une fine mouche qui a pour époux un ivrogne fieffé, qui la néglige. Hélas! les maris sont donc tous les mêmes, à l'Odéon comme aux Folies-Nouvelles.

Le beau Léandre profite d'une absence de l'époux pour s'introduire près de la belle. Il s'introduit en outre dans la robe de chambre, le bonnet de coton et les pantoufles du vil coquin, et il ne cache pas son désir de s'introduire aussi dans l'alcôve conjugale.

Mais Mascarille est un rusé matois qui a l'oreille fine. Sous prétexte d'exécuter une contrainte par corps rendue contre lui-même, il se dissimule sous la robe et la perruque du commissaire, et vient arrêter Léandre emmitouflé dans la robe de chambre.

Le lovelace ne peut pas dire qu'il n'est pas l'époux de madame Mascarille, et il est contraint de payer pour le mari qu'il a voulu supplanter.

Le tout est enjolivé de mots amusants et d'agréable musique. Auteur, compositeur et acteurs se sont partagé une ample cargaison de bravos. ALBERT MONNIER.



ESCALIER DE L'HOTEL DU LOUVRE.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. Delacroix et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSONS, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadre compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 costumes des différentes nations parus jusqu'à ce jour.

Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes, que nous avons l'intention de porter à mille feuilles. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues, voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on restera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

Ces 250 costumes se composent ainsi :

48 COSTUMES FRANÇAIS.
23 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.
58 COSTUMES TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS.
15 COSTUMES AMÉRICAINS.
24 COSTUMES ALGÉRIENS.
16 COSTUMES ALLEMANDS.
15 COSTUMES SUISSES.
35 COSTUMES RUSSES.
15 COSTUMES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Cette collection est faite avec le plus grand soin, elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes.

Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement, et franco,* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.
Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 12. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 22 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois....... 5 fr.
6 mois....... 10 »
12 mois....... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierlesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



18512

LES DEUX TURCARET.

— Mon cher confrère, je suis venu à Paris avec un louis, je suis entré aux gabelles avec cent écus d'appointements, et j'ai su gagner deux cent mille livres de rente. — Bah ! je suis plus fort que vous !... Je suis venu à Paris avec des dettes, j'ai fait deux fois faillite ; j'ai enfoncé dix sociétés d'actionnaires, et j'ai six millions. — Vos Molière doivent joliment dauber sur vous ! — Les gens de lettres ?... allons donc ! je leur donne à dîner..... Le moyen de faire taire les gens, c'est de leur remplir la bouche.

LONGCHAMPS A PIED, — par Riou.



Ce qu'on est convenu d'appeler le beau monde.

LES SALONS PARISIENS.

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ. — PROVERBES. — OPERETTES. CHARADES EN ACTIONS.

Les salons ont repris un vieux passe-temps usé jusqu'à la corde, et déjà relégué parmi le bric-à-brac des modes passées. Je veux parler de la comédie de société.

Je ne m'occupe ni de l'hôtel Castellane, ni des Néothermes, ni de Pierre, ni de Paul. Je constate un fait, je signale une vieille récréation revenant sur l'eau par intermittences.

L'origine de cette récréation se perd dans la nuit des salons. Quand le diable voulait s'amuser et faire un peu rire les gros péchés, il soufflait à quelque maître de maison l'idée d'organiser une représentation dramatique. Alors toutes les ambitions, toutes les vanités, tous les orgueils, toutes les colères étaient sur pied. Alors les hommes se querellaient, les femmes se haïssaient plus cordialement qu'à l'état normal; et pendant deux mois le trouble et le scandale bouleversaient la maison. Le choix des pièces, la distribution des rôles, les répétitions, causaient des dépits, provoquaient des médisances interminables; l'intrigue et la cabale mettaient toutes voiles dehors, et dans certaines âmes féminines il se glissait plus de fiel et de jalousie que les salons n'en pouvaient contenir : cela débordait jusqu'aux antichambres. Alors le diable riait sous cape.

Plus tard vinrent les *Proverbes*, renouvelés de Carmontel. On se souvient de ceux de Théodore Leclercq, qui, plus d'une fois sous la Restauration, furent une arme de la *Comédie de quinze ans*. Quelques-uns sont pleins d'esprit, de malice, de fine observation. Maint vaudevilliste y a puisé : demandez plutôt à M. Scribe.

La manie des *Proverbes* est venue sévir dans ces derniers temps avec une nouvelle intensité, grâce aux spirituelles fantaisies de M. Alfred de Musset.

Puis, la fièvre musicale aidant, nous avons eu l'*operette*.

Depuis deux ans l'*operette* envahit les maisons, grimpe à tous les étages, s'empare des salons, des boudoirs, des alcôves, fait tourner la tête aux maris, agite les femmes, fascine les jeunes filles, révolutionne les ménages.

C'est mon ami Gustave Nadaud qui a sonné le tocsin de cette révolution, — très-innocemment, je vous assure, et ne songeant pas même à faire une émeute. Mais les croque-notes et les poëtillons sont venus à la suite, et il en est résulté une grosse affaire.

Aussi dans Paris ne se donne-t-il presque plus de soirée sans qu'on vous serve un petit opéra de salon. Le ténor est poussif, le baryton est fêlé, le trial zézaye, la *prima donna* pousse des hoquets; mais on a joué un *operette*, on est du suprême bon ton.

Quelques maisons bourgeoises ont gardé le culte de la *charade en action*, passe-temps plus puéril et moins prétentieux; — fléau d'un autre genre. Ici point d'emprunt au répertoire théâtral, point de pièce écrite à loisir; mais des scènes improvisées, pivotant sur les syllabes d'un mot, une adjonction d'accoutrements burlesques. Ici les acteurs s'amusent divinement, mais que je plains les maîtres du logis! Chez eux tout est bouleversé : on a pris la robe de chambre de monsieur, le châle de madame, la culotte des enfants; on s'est emparé des rideaux, des housses des fauteuils, des serviettes, des foulards et des nappes. On a fouillé dans les armoires, on a saccagé les commodes et les chiffonnières. Draps de lits, linge de table, ustensiles de cuisine, objets de toilette, jupons, pelisses, mantelets, rubans, cachemires, casserolles, tout y a passé! Pour un malheureux substantif on a mis la maison au pillage. Le cabinet de monsieur est dévasté; le boudoir de madame ressemble à une ville prise d'assaut. Que de ravages pour une charade!... neuf cents francs de dégâts tout au moins, — trois cents francs par scène, si le mot a trois syllabes.

Nos salons ont beau faire, leurs *proverbes*, leurs vaudevilles, leurs *operettes* et leurs charades en action ne se substitueront jamais aux émotions de la scène; ils ne remueront les souvenirs de l'art que dans ses couches les plus infimes. Toute tentative de ce genre touche au grotesque et porte le misérable cachet de la comédie ambulante.

— Qu'importe! me direz-vous : les salons ne se soucient pas de faire de l'art; il ne s'agit ici que d'un amusement. Votre *speech* a l'air d'une réclame payée par les théâtres.

— Bon!... je n'ai que ce que je mérite. Alors je retire mon *speech*. Laissons donc tous ces beaux messieurs et toutes ces belles dames chevaucher en paix sur leur dada théâtral. Après tout, cela vaut encore mieux que de médire du prochain.

J. Lovy.

CROQUIS A LA PLUME.

LES BATONS ROMPUS.

Il n'y a pas de pays au monde où la causerie s'entrechoque plus qu'à Paris. J'ai dit causerie, je me suis trompé. Chez nous, depuis la mort du carlin de madame de Staël et le décès de M. Ballanche, on crie, on ânonne, on hurle même : nul ne sait plus causer. J'ajouterai que, comme conséquence inévitable, personne ne sait plus écouter.

On entre à n'importe quelle heure au café, au cercle, chez des amis : le tintamarre est partout en permanence. Tout en humant une demi-tasse ou en jouant un

LONGCHAMPS EN VOITURE, — par RIOU.



Une calèche de première catégorie. — Cinquante mille livres de rente en imagination. — John dans une fausse position.

écarté, vous saisissez au vol des lambeaux de dialogues d'un saugrenu supercoquentieux.

« Monsieur, Paris pourra s'intituler tout ce qu'il voudra, mais je maintiens qu'il a cessé d'être la capitale du bel art de la danse. — Il n'y aura pas d'artichauts cette année. — Mais que de hannetons! — Ce petit drôle a gagné un million dans les sucres! — Avez-vous connu mademoiselle Giloret? — Celle qui était bossue? — Non, celle qui s'est mariée aux colonies. — On dit qu'on va imposer les cochons de Siam. — Comme les chiens. — Comme les perroquets. — Comme les singes. — Comme les serins. — Et cet auteur qui habite votre maison? — Un homme singulier : cela fait de la nuit le jour et du jour la nuit. — Où en est le suif sur la place de Nantes? — Un parti magnifique!... il a une fabrique de gants en peaux de rats. »

Voilà, mot pour mot, ce qu'on est exposé à entendre quand on se trouve au milieu de dix personnes, lesquelles forment dix groupes divers. La confusion n'est rien encore. Ce qu'il y a de plus remarquable dans une situation de ce genre, c'est la cacophonie, le conflit du ton flûté et de la voix rude, le contraste des gestes, des tics, du zézaiement, du bégaiement, de la volubilité ou des accents étrangers. — Dante a oublié de parler de ce supplice-là dans les cercles de son *Enfer*.

« Oui, monsieur, je suis un lecteur assidu de *la Revue des Deux-Mondes*. En cette qualité, j'admire M. Gustave Planche. — Loulou, ne touchez pas à l'épagneul. — — Ze ne lui tousse pas, ze zoue avec sa zoreille. — Madame Pincé, vous offrirai-je des croquignoles? — *Ah! montsir, Chorche Sandt être une pelle blume!* — Dans les meil-leu-res mai-mai-so...ons, on, on, on ne se... sert plus que que de Ru... ruolz. — *L'Italia farà da se.* — Loulou, laissez la cage à l'oiseau. — Monsieur Grenu, faisons-nous une heure de misti? — Je dis que l'on n'est pas fixé sur le mot de Cambronne. — Écoutez donc ces *verss* :

Chantez, dansez, villageois! La nuit tombe
Du mont Falou!

— Les Français sont bons pour faire de jolis couplets, mais Schlegel l'a écrit : « Ils n'ont pas la tête épique. » — Un peu de punch par ici, s'il vous plaît? — *Youp! la Catarina!* »

Je jure que j'ai entendu tout cela cent fois, pour le moins!

LA MYOPIE.

Si vous avez usé vos culottes sur les bancs d'un collége ou à la Sorbonne, il y a des chances pour que vous sachiez qu'en grec le mot myopie signifie *vue de rat*.

La vue de rat a beaucoup de succès à Paris en 1856.

Entre nous, soyez myope le plus possible : les femmes vous adoreront; tout le monde chantera en chœur autour de vous :

« Voilà un homme de belles manières : il a toujours un carreau de vitre dans les yeux! »

N'est pas myope qui veut.

Il faut avoir beaucoup d'art et disposer d'une forte dose de finesse pour faire jouer à son gré le lorgnon, le binocle ou le pince-nez, surtout dans les occasions solennelles où l'on a besoin de ne pas voir clair.

Un ami d'autrefois passe; il s'agit de ne pas le reconnaître; rien de plus simple : on prend un lorgnon. « Au fait, pense l'ami, comment m'aurait-il aperçu?..... il est si myope! »

J'ai vu un homme de bon ton, un myope, recevoir une missive de femme qui le traitait de sot, en trois lettres, comme dit Molière. Mon gaillard mit son pince-nez, fit semblant de lire, et, dès la première ligne : « Toujours les mêmes compliments! » s'écria-t-il, et il inséra l'épître dans un petit portefeuille en maroquin rouge.

Un être à peindre, un monsieur à empailler, c'est le grand dadais de dix-neuf à vingt-trois ans qui, ayant de très-bons yeux, se plante dans l'orbite gauche, au bout d'un long fil de soie noire, un carré de verre qu'il garde invariablement douze heures par jour.

Nota. A Paris, en général, les femmes ne sont myopes qu'à quarante ans.

JULES DU VERNAY.

LES COULISSES DE L'INSTITUT.

UNE SAINT-BARTHÉLEMY D'ANIMAUX.

J'ai eu l'honneur de vous entretenir tout récemment d'une nouvelle théorie physiologique présentée à l'Académie des sciences sur la *locomotion du cœur*. Un jeune docteur, M. Hiffelsheim, vous ai-je dit, est venu stupéfier, bouleverser toutes les têtes de l'Institut et de la faculté avec une thèse excentrique, fantastique : *Le cœur* BAT PARCE QU'IL RECULE... *le cœur est une arme à feu*... ce que le docteur a démontré, *coram docto corpore*, avec un morceau de caoutchouc vulcanisé.

En vous communiquant cette ébouriffante nouvelle, j'ai annoncé que la moitié de l'Institut s'était déjà convertie à ce système d'artillerie, — je veux dire de physiologie.

Convertir la moitié de l'Institut à une idée nouvelle, certes c'était déjà un grand miracle!... car on sait que dans ces hautes régions on accueille généralement les innovateurs comme on accueille, — suivant la poétique expression de Lamartine, — un chien dans un jeu de quilles. Il faut qu'une idée soit à la fois bien robuste et bien déliée pour se faire jour à travers les mailles serrées de l'inertie académique.

Restait encore à conquérir l'autre moitié de l'Institut, le parti des récalcitrants, section des perruques. Là on se cramponnait avec acharnement au vieux système de diastole et de systole, et l'on condamnait à l'immobilité

LONGCHAMPS A CHEVAL, — par Riou.



Le baron un tel avec la petite chose...., vous savez! — Venant d'hériter de cent mille francs de rente. — Il faut des époux assortis. . . . . — Douze cents francs d'appointements, petite tenue de fantaisie.

absolue le muscle renfermé dans le péricarde. (La coterie des immobiles n'en fait jamais d'autres!) Le caoutchouc du docteur Hiffelsheim soulevait le cœur à tous ces gens-là, et ils ne parlaient de rien moins que de renvoyer sa thèse et son caoutchouc au Musée d'artillerie.

Donc l'Institut était partagé, coupé en deux, comme un citron au milieu d'un déjeuner d'huîtres.

Que faire? que résoudre? comment rallier les immobiles à la *locomotion du cœur?* Il s'agissait d'en avoir le cœur net.

Alors le docte corps prit une grande résolution. Il se décide à voter au docteur Hiffelsheim une somme de *mille francs* pour démontrer SUR LES ANIMAUX que « le cœur bat parce qu'il recule. »

C'est un furet des Académies, M. Moigno, qui nous a dévoilé ce secret de coulisses.

Ainsi voilà Hiffelsheim, ce jeune apôtre du *recul*, cet artilleur de la cavité thoracique, chargé de se livrer à un massacre d'animaux pour faire triompher sa théorie. Et, afin de garantir à son massacre le bénéfice des circonstances atténuantes, le jeune docteur va, dit-on, choisir ses victimes parmi les chiens qui refusent de payer l'impôt : c'est-à-dire qu'il place sa Saint-Barthélemy de bêtes sous la double protection de la science et de la loi.

En calculant dix francs par tête d'animal, le docteur Hiffelsheim aura une centaine de chiens à sacrifier pour exercer loyalement son cruel mandat et justifier l'emploi de son billet de mille francs.

Ce que nos anatomistes et nos physiologistes ont déjà massacré de roquets et de caniches au nom de la science est chose inimaginable! La liste mortuaire de ces bêtes ferait frémir la nature et émouvrait l'âme d'un usurier!

Tant que le jeune Hiffelsheim s'attaquait simplement à un morceau de caoutchouc pour démontrer son système, je me sentais pour lui une sorte d'estime et de sympathie; mais aujourd'hui qu'il ne vaut pas mieux qu'un savant endurci, son nom seul me fait frissonner, et, quand désormais je le verrai passer dans la rue, il me semblera voir les mânes de cent chiens égorgés se dresser derrière lui pour lui mordre les mollets.

Ah çà! que devient donc la Société protectrice des animaux? On dirait vraiment qu'elle ménage, — j'allais dire qu'elle protége, — nos savants!

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Le roi Charles X n'était pas grand amateur de musique; lui aussi il partageait cette opinion, que *c'est le bruit qui coûte le plus cher.* Certain jour, il remarqua un peu d'embarras dans l'attitude d'un de ses familiers.

« Vous avez quelque chose à me demander? lui dit-il. »

Le courtisan lui expliqua avec assez d'embarras ses craintes de déplaire : il était chargé de solliciter de Sa Majesté une audition de la musique de Rossini, alors inconnu.

« Le roi y consentit sur-le-champ : « Vous avez eu tort d'hésiter, dit-il en riant : je n'aime pas la musique, c'est vrai, mais je ne la crains pas! »

⁂ Voici quelques pensées attribuées à la célèbre actrice madame Marie Dorval; elles méritent d'être connues.

— En province, les succès font des amis; à Paris, les amis font des succès.

— Le mérite pauvre, comme l'aiguille rouillée, perce difficilement.

— Autrefois, pour voler à la gloire, le génie donnait ses ailes aux écrivains; aujourd'hui ils s'en font des plumes de journalistes... mais où vont-ils?

— Les réputations littéraires à Paris ressemblent à des pains de sucre : elles sont douces; mais elles finissent en pointe et se fondent.

— Le feuilleton est aujourd'hui l'omnibus qui fait le service de Paris au temple de la Gloire; il part à toute heure et à tout prix, mais... ici je m'arrête en route : il y a tout lieu de croire qu'il en fait autant.

⁂ On présente, comme un parti fort convenable, à une jeune personne à marier, un monsieur employé dans une administration militaire :

« Quelles sont vos fonctions? demande la demoiselle.

— Je suis dans les convois...

— Oh! l'horreur! exclame la naïve colombe en l'interrompant.

— ...Militaires! mademoiselle, ajoute le postulant.

— Civils ou militaires, ce sont toujours des convois!... monsieur, vous repasserez quand je serai morte! »

Luc Bardas.

POCHADES.

⁂ L'épiornis est remis sur le tapis. — Je vais vous dire ce que c'est que cet oiseau.

Il y a quelque temps, M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire fils a appris à l'Académie des sciences l'arrivée de trois œufs énormes et de plumes immenses qui prouveraient l'existence d'un oiseau gigantesque — plus grand qu'un chameau.

Laissons-là le chameau. — Ce volatile ne serait pas moins énorme que le fameux oiseau ROC, dont les *Mille et une Nuits* font tant de fabuleux récits.

Un habitant de l'île Bourbon est le donataire de ces curieux débris.

Un jour, sur la côte de Madagascar, ce colon a vu un

LES TROUPIERS, — par RANDON.



12516
Superbe chose que la gloire! mais ça détériore trop les effets : voilà ma tunique toute défraîchie, et ma clarinette qui ressemble à un tire-bouchon!



12517
Si les baleines ne se prennent pas avec la main, je vous prie de croire, mon vieux matelot, que la pêche aux *sardines* a bien aussi ses petites émotions.

Malgache se servir pour divers usages d'un vase qui ressemblait beaucoup à un œuf.

A force d'interroger cet homme de couleur, il apprit de lui que c'était un œuf, en effet, et qu'il s'en trouvait d'autres dans l'intérieur des terres.

On se mit à la recherche, et l'on trouva les trois œufs, les plumes et les ossements, qui ont été envoyés au Muséum d'histoire naturelle.

Un de ces œufs est arrivé brisé, mais il sera possible de le reconstruire. La capacité de chacun d'eux est de huit litres; le volume d'un seul égale celui de cent trente-cinq œufs de poule.

Pour en manger un à la mouillette, il faudrait un coquetier gros comme un tonneau.

On pense que, quand l'oiseau vole, il produit l'effet d'un nuage, et il peut même voiler un instant le jour. L'Académie des sciences l'a baptisé *epiornis*. On songe à l'acclimater en France, comme on l'a fait jadis pour le coq d'Inde et pour le faisan d'Écosse.

Si l'on y parvient, il faudra élargir nos basses-cours; mais aussi une famille pourra déjeuner un mois de suite avec un seul œuf dont on fera une omelette.

MAXIME PARR.

THÉATRES.

Le grand succès amène naturellement la parodie, le ridicule est si près du sublime. La *Manon Lescaut* de l'Opéra-Comique a fait éclore la *Madelon Lescaut* des Variétés. Les chants mélodieux d'Auber sont remplacés par les *flonflons* grivois, le frac pailleté du dix-huitième siècle par la veste du gâte-sauce moderne, la poudre par la farine, les folles amours par les grotesques bêtises, et l'étude du cœur humain par le burlesque.

Les parodistes ressemblent aux insulteurs des triomphateurs romains; seulement ils traduisent « *César, souviens-toi que tu es un homme!* » par « *Succès, en te regardant de près, tu as toujours des ridicules!* »

Après tout, le soleil a bien des taches! Ce *cri du cœur,* poussé par M. Lambert Thiboust, ainsi qu'est venu l'annoncer le désopilant Lassagne, est l'exagération de la *Manon Lescaut* de M. Scribe.

Madelon est une bambocheuse qui adore un pâtissier peu ragoûtant; mais il sent si bon les truffes, grâce aux sauces qu'il répand sur ses cheveux en portant sa marchandise sur la tête! Un jour, à la goguette, afin de payer la consommation de la grisette, il vend à vil prix le vol-au-vent que son patron l'envoyait porter chez un client.

Le maître lésé dit : — C'est un vol...

— Au vent, ajoute l'apprenti confectionneur de boulettes tandis qu'on l'entraîne au violon.

Madelon n'aime pas à rester seule, elle a accepté les galanteries d'un dandy qui lui propose de la mettre dans ses meubles et de veiller à son entretien.

Gueuxgueux (Desgrieux) vient dans son boudoir pour l'accabler d'injures; mais les caresses affriolantes de la volage lui ferment les yeux, et les splendeurs du menu lui closent la bouche. Tandis que les amants s'empiffrent le dandy revient, la belle lui poche un œil et le galant le roue de coups de canne.

Tandis qu'il va chercher la garde, les oiseaux s'évadent de la cage, et nous les retrouvons gazouillant dans les ceps de vigne de Bagnolet. Imprudents! ils n'ont pas lu l'écriteau placé par le propriétaire du cru : « *Les oiseaux sont prévenus que les raisins sont empoisonnés.* »

Les amants subitement tracassés par la colique se préparent à la mort; mais avant de décéder ils veulent être unis par les nœuds du mariage. En conséquence, ils accrochent aux nœuds d'un arbre la toque du costume d'Espagnol qui a servi à l'évasion de Gueuxgueux. De plus, ils ceignent ce châtaignier d'une ceinture andalouse, et l'arbre ainsi fagotté, ils en font un adjoint qui bénit leur union à la mairie de la nature.

Heureusement que le vigneron vient rassurer les agonisants. Son raisin n'empoisonne que lorsqu'il est devenu vin. Lassagne et Scriwaneck ressuscitent au bruit d'une avalanche de bravos.

Jamais tragédienne n'a réuni un public plus attentif, plus intelligent que celui qui suit les représentations de madame Ristori. Elle parle une langue que ne parlent pas ceux qui l'écoutent, et on la comprend à merveille. Les trois mois qu'elle va passer aux Italiens seront trois mois de joie et de triomphes successifs. C'est une pluie de fleurs qui va inonder la scène, c'est une pluie d'or qui va tomber dans la caisse.

Madame Grisi a répondu au succès de *Mirra* par le succès de *Norma*. Heureuse salle, où l'on applaudit tour à tour deux femmes d'un immense talent : l'une parle la langue du Tasse, l'autre la chante.

Il est beau de voir deux athlètes d'une telle vigueur ne pas reculer devant la lutte et se répondre mutuelle-



LE THÉATRE DES ZOUAVES EN CRIMÉE, *D'APRÈS UN CROQUIS DE M. JULIEN PORTCH.*

ment à coups de victoires! C'est une guerre qui contente tout le monde et ne fait pas de victimes.

Le Grand-Opéra a aussi fêté un retour, celui de madame Tedesco dans *la Reine de Chypre*. Sa belle voix et son admirable méthode ont excité un véritable enthousiasme dans la grande scène du deuxième acte et dans le beau duo qui suit.

Fêtons encore une femme tandis que nous y sommes. Madame Rose-Chéri a fait sa rentrée dans *le Demi-Monde* de Dumas fils, et l'on peut dire qu'il n'y a rien de nouveau au Gymnase, c'est-à-dire que les recettes continuent d'être au beau fixe.

Un début important vient d'avoir lieu à l'Opéra-Comique dans la ravissante *Dame blanche* de Boïeldieu, M. Barbot, que nous avions déjà entendu à l'Opéra-Comique et à l'Opéra. Doué d'une voix de ténor étendue, plus agréable dans les sons mixtes et dans la demi-teinte que dans les sons de poitrine, M. Barbot chante en musicien habile, mais il n'est pas du tout comédien.

Commerson, l'excentrique auteur *tintamarresque*, le photographe des *Binettes contemporaines*, vient de descendre pour quelques instants du piédestal que lui ont valu ses travaux pratiques dans la philosophie de la *gaie science*, pour venir faire représenter un petit acte aux Folies-Dramatiques.

Son *Monsieur bien mis* se nomme Nestor, et donne des leçons de tapotements de piano; en style d'affiche, *un monsieur bien mis* veut dire un monsieur qui n'est pas du tout bien mis.

Parmi ses écolières, Nestor compte la fille d'une baronne qu'il adore et dont il est *payé de retour* (style de romance).

Sa cliente donne une soirée; il faut qu'il y vienne, et l'infortuné n'a ni gants ni habit noir, et il a eu l'imprudence de confier à sa blanchisseuse son unique faux col!

La tête égarée, il vague dans les rues; un tilbury est sur le point de le renverser; il insulte le dandy qui le dirige : celui-ci lui jette son gant jaune à la face. « Tiens! se dit Nestor, c'est le commencement d'une toilette de bal!... »

Le voici qui court chez un dégraisseur de ses amis, qui lui prête un habit noir orné d'un archipel de taches d'huile.

Quant au faux col, il le taille dans un cahier de papier à lettres.

En entrant dans le salon de la baronne, la première personne dans laquelle le *monsieur bien mis* se flanque, c'est le dandy porteur d'un seul gant jaune, l'homme du tilbury.

Nestor, connaissant la manie du quidam de jeter son gant au visage, le provoque de nouveau. Grâce à cette ruse, il obtient la paire.

Après ce triomphe passager, les malheurs retombent dru comme grêle sur l'amoureux coureur de cachets.

Premier malheur : ayant eu l'imprudence d'approcher son faux col d'une bougie, il le voit soudain se couvrir de caractères; c'est une lettre d'amour écrite avec de l'encre sympathique; Nestor l'arrache, et dit à sa Juliette : *Lisez mon faux col!.....* mais, hélas! il n'a plus qu'un fragment de col à sa cravate!

Deuxième malheur : le dandy, sachant qu'il est son rival et voulant l'humilier, l'oblige à lui rendre ses deux gants.

Troisième malheur : décidé à le dépouiller comme un lapin, il lui ordonne la restitution de son frac graissé.

Nestor va obéir... ô surprise! en fourrant sa main dans l'habit, il y découvre une lettre qui établit net comme le jour que le dandy est un filou qui a escroqué la fortune de Nestor, et ne veut épouser le rejeton de la baronne qu'afin d'entretenir des baladines; union de Nestor et de Juliette.

Il n'y a rien de charmant comme la fantaisie lorsqu'on est au coin d'un bon feu; suivre de l'œil le vol des étincelles, évoquer des mondes enchantés dans l'étroit horizon d'une chambre, c'est le domaine du poëte, son plus beau privilége; mais un public demande tout autre chose : il veut les émotions violentes de la réalité.

Il faut l'avouer, l'autre soir, aux Bouffes-Parisiens, l'esprit si distingué de M. Plouvier s'est brûlé ses ailes de papillon au gaz de la rampe qui éclairait *le Thé de Polichinelle* : on n'est pas papillon pour rien.

M. Édouard Plouvier a l'heureux défaut des élégantes et poétiques natures : il crée pour lui, il voyage dans les sphères idéales; malheureusement le gros du public ne l'y suit pas toujours.

Au lieu de vous parler de son *Thé de Polichinelle*, qui n'a pas été goûté des spectateurs, j'aime mieux vous dire un mot du charmant volume, intitulé *les Refrains du dimanche*, qu'il a publié en collaboration avec M. Charles Vincent pour la poésie, et Gustave Doré pour les gravures.

La première moitié du livre est de M. Plouvier, le poëte ravissant dont les vers font aimer la personne; la seconde moitié est de M. Charles Vincent, un chansonnier de l'école de Pierre Dupont.

Quant aux gravures, je vous ai dit qu'elles étaient de Gustave Doré : citer son nom, c'est en faire l'éloge.

Pour se consoler de ce *thé* répandu dans un *four*, M. Offenbach a donné la reprise de *Pépito*, opéra-comique qu'on a autant applaudi aujourd'hui aux Bouffes qu'on l'avait fêté jadis aux Variétés, gentil poëme de MM. Battu et Moineaux, musique fraîche de M. Offenbach : public joyeux, voilà l'analyse de la soirée.

ALBERT MONNIER.

Comme nous l'avions prévu, le concert d'Émile Prudent avait rempli la jolie salle de Herz, et ce public d'élite a été charmé de sa soirée. Gardoni a délicieusement chanté; madame Viardot a fait tout le plaisir qu'elle peut faire; quant à Émile Prudent, il a été couvert d'applaudissements, et n'a pu résister aux désirs des auditeurs, qui l'ont prié de répéter plusieurs morceaux. *Les Bois* ont obtenu un succès fou. Somme toute, ce concert a été le plus beau de la saison.



LA RUE DE LA CLOCHE A SÉBASTOPOL, *D'APRÈS UN CROQUIS DE M. JULIEN PORTCH.*



Le *Journal pour rire* prend le titre de **JOURNAL AMUSANT**, qu'il saura justifier, et qui étend un peu le cadre des dessins et des articles dont on peut composer ce journal. En effet, tel dessin peut être fort intéressant, fort amusant même, sans être un dessin risible. C'est une porte ouverte aux dessins que le manque d'espace empêchera de placer dans le *Musée Français-Anglais*. Le prix reste toujours celui du *Journal pour rire*. 17 francs pour l'année; 5 francs pour trois mois. — Rue Bergère, 20.



LE PETIT JOURNAL POUR RIRE, publication nouvelle faite avec les bois parus dans le grand *Journal pour rire*, format de la moitié du grand Journal. Prix de chaque livraison, 10 centimes. — Il paraît une livraison par semaine (le jeudi). Le *Petit Journal pour rire* est rédigé par Nadar. — On le trouve chez tous les marchands de journaux. Il se vend livraison par livraison, et non par abonnement : quatre livraisons sont en vente.



LE ROI DES ALBUMS, GRAND MAGASIN D'IMAGES, est un album tout à fait exceptionnel et par l'extrême bon marché, et par le nombre incroyable de dessins qu'il renferme. Ces dessins sont reliés entre eux par un texte qui amuse et intéresse les enfants. Le texte est de M. Tonin Castellan; les dessins sont de MM. V. Adam, Alophe, Haron, Daumier, Gavarni, Grandville, Janet-Lange, T. Johannot, H. Monnier, Célestin Nanteuil, Pauquet, etc., etc. Aucun album n'a obtenu un succès pareil; plus de six mille exemplaires ont été vendus, et nous allons tirer une troisième édition.

Prix : broché, rendu franco, 8 fr.; cartonné, 10 fr. Pour nos abonnés seulement. Pour le public, 10 fr., et 12 fr. franco.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, rue Bergère, 20.



Madame Achille Comte a publié un charmant petit livre de nouvelles très-morales écrites pour la jeunesse, et auquel elle a donné le nom de SAGESSE ET BON CŒUR. Ce livre a été couronné par l'Académie française, ce qui est à la fois une garantie de son mérite littéraire et de son mérite moral et instructif. — L'ouvrage est orné de 8 charmants dessins de MM. Alophe et Louis Lassalle, et se compose de deux volumes qu'on vend 14 francs. Pour nos abonnés le prix n'est que de 10 francs; 12 francs rendu *franco* en France.

Mais ces deux volumes peuvent se séparer, et ils forment alors chacun un tout complet, ce qui permet aux parents qui veulent faire moins de dépense de se procurer un volume pour 6 francs; 7 francs rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



Toute personne qui sait un peu dessiner pourrait arriver facilement à faire des croquis, des charges, des dessins d'après nature, peu faits, mais agréablement faits. — Pour cela il suffit de copier des croquis, — mais des croquis exécutés avec facilité, tels que les croquis de Charlet ou de Bellangé. Ces sortes de croquis sont chers, et pour les copier avec plaisir, il faut en avoir beaucoup, afin de pouvoir choisir ceux qui plaisent, ceux qui amusent. — Car l'étude du croquis ne doit jamais être une étude pénible. Nous avons acquis de MM. Gihaut frères la propriété de plusieurs séries de charmants croquis de Bellangé; nous les réunissons en un album de près de [illegible] feuilles; nous livrons tout cet album sans coudre les feuilles pour qu'on puisse les isoler et les copier à son aise, et toutes ces feuilles, qui représentent une ancienne valeur de plus de trente francs, nous les donnons à nos abonnés pour 5 francs prises au bureau, et 7 francs rendues *franco* sur tout point de la France. (Nous avons été obligé de porter à 7 francs l'envoi *franco* par suite de l'augmentation des prix des messageries.) Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

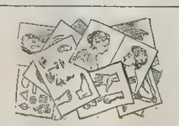
DESSIN DE CROCHET, FILET ET TRICOT EN COULEUR ET EN BLANC. Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.



Cet album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 francs dans le commerce, et se donne par exception pour 7 francs, *rendu franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Musée français-anglais*. Ceux qui désireront l'album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 7 francs, et nous leur adresserons cet album franc de port sur tous les points de la France desservis par les chemins de fer ou les messageries. Adresser le bon de poste de 7 francs à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



LE DESSIN SANS MAITRE, par madame Cavé. Méthode approuvée par MM. Ingres, E. Delacroix, Horace Vernet et autres. La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse; toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de madame Cavé aussi bien que le meilleur professeur. — Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui chaque jour se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille. — Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir *franche de port* 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE. (Méthode de madame Cavé.) Les 1er et 2e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris. On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner — Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Compe, rue Bergère, 20.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. Ce journal de modes est connu comme le plus fidèle représentant du goût de la société distinguée de Paris, c'est le journal de la grande élégance et le plus répandu dans les classes aristocratiques de l'Europe. Il ne publie aucune toilette hasardée, aucune mode qui ne soit portée, acceptée par le monde *comme il faut*. Son succès qui date de quinze années, lui permet de prélever, tous les ans, sur ses bénéfices, la somme nécessaire pour faire présent à toutes ses abonnées à l'année d'un Album dessiné et gravé spécialement pour cet usage.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches, et donnent chaque fois un beau dessin de modes, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle avec beaucoup de soin.

Tous les mois ce journal publie une feuille de broderies nouvelles et à la mode, et des patrons de grandeur naturelle.

Prix, pour 3 mois, 7 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — un an, 28 fr. — On souscrit, en envoyant un bon de poste, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



GUSTAVE DORÉ, l'auteur des plus belles planches du *Musée français anglais*, est un caricaturiste plein de verve aussi bien qu'un dessinateur sérieux; c'est lui qui a dessiné et lithographié **LA MÉNAGERIE PARISIENNE**, dans laquelle sont passés en revue tous les types de la population de Paris. Ces types, représentés fidèlement et désignés sous la dénomination populaire, composent une véritable ménagerie qui réunit *les lions*, *les lionnes*, *les panthères*, *les loups*, *les serpents*, *les rats*, *les serins*, *les tigres*, etc., etc. C'est une galerie très-comique et fort habilement exécutée. — Le prix de cet album est de 10 fr., — il n'est que de 7 fr. pour les personnes qui souscrivent au *Journal pour rire*, il ne sera, à partir de ce jour, que de 7 fr. pour les abonnés du *Musée français-anglais*. — Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



LA LÉGENDE DU JUIF ERRANT, par G. DORÉ, 12 très-grandes gravures sur bois, par les premiers graveurs de Paris, imprimées avec tout le luxe typographique possible, et réunies en album cartonné. Prix : 15 fr.

Chez MICHEL LÉVY, rue Vivienne, 2 *bis*.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS SÉBASTOPOL,

Dessin de 70 centimètres sur 50.

Cette gravure, la plus grande qui ait été faite sur bois à Paris, dont le prix est de 3 francs rendue *franco*, sera envoyée *franco* à tout abonné du *Journal pour rire* et du *Musée français-anglais* qui nous enverra six timbres-poste de 10 centimes pour nous rembourser des frais de papier, tirage et port. Nous refuserions les timbres-poste au-dessus de 20 centimes.

Adresser *franco* les timbres-poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 13. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 29 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE DEMI-MONDE.



12520

— Me... planter... là, moi... Oh!... mon Dieu!... oh! oh!
— Voyons, Nini, voyons, ne pleurez pas... Nous nous reverrons dans un demi-monde meilleur.



12521

— L'idéal, ma toute belle! une fleur bleue...
— Envoyez-m'en un bouquet si ça coûte cher.

LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

BOUTADE.

Il est un genre de présence d'esprit qui suppose le flegme, le courage, et qui dans les circonstances dangereuses détermine le salut. Celle-là est très-précieuse. Je ne vous en parlerai pas.

Il en est une autre qui ne se formule qu'en paroles; elle alimente la causerie, elle tient le sceptre de la discussion, elle brille chez l'homme dont la vive perception trouve sur-le-champ, et lance comme un jet, le mot qui sert.

Il n'est pas de peuple qui fasse de la parole un plus déplorable usage que le peuple français Il gaspille les mots d'une façon scandaleuse. Et voyez! c'est précisément le peuple qui recherche les mots avec avidité et leur fait de splendides ovations, comme si c'était une denrée si rare. Étrange contradiction!

Dans les convulsions politiques on est perdu pour un mot, on se sauve par un mot. Pour un mot au théâtre on se fait huer et siffler. Devant une assemblée de juges un mot suffit pour vous condamner. Un mot lancé peut flétrir votre réputation, un mot peut vous couvrir de ridicule.

Et pourtant, dans cet éternel flux de paroles qui traverse les couches de notre atmosphère, que de futilités, que de sottises! que de discours perdus, que d'entretiens oiseux! que de vaines phrases, que de vocables galvaudés! *Verba et voces, prætereaque nihil.*

Je hais comme la peste ce perpétuel cliquetis de mots, cet incessant parlage de notre temps, où personne n'écoute, où les esprits s'entre-choquent, s'amortissent réciproquement et font coup fourré. Heureux qui sort victorieux de cette mêlée en écrasant les bavards par le mot qui sert!

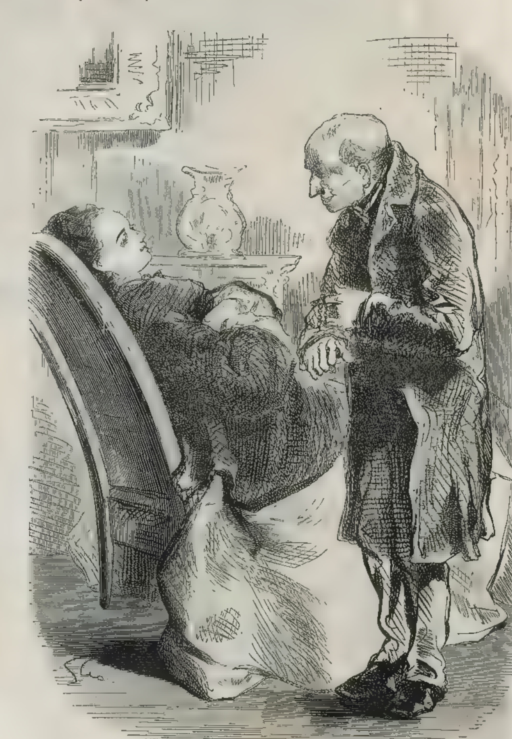
Que de fois ne vous est-il pas arrivé, après une vive discussion, de vous replier sur vous-même et de récapituler vos ripostes! Une multitude d'idées surgissent alors dans votre cerveau; alors seulement vous sentez que vous avez mal plaidé votre cause; vous regrettez de n'en avoir pas dit davantage; vous croyez n'en avoir pas dit assez;

LE DEMI-MONDE (suite).



12522

— Tu te sauves?
— Oui, et vite; j'ai une raison.
— Majeure ?...
— Mineure... dix-sept ans à peine.



12523

— Vous êtes un fripon, mosieu Bonnet...
— Un honnête homme, madame; hors de mon état, je ne fais de tort à personne.

ou vous craignez d'en avoir trop dit. Enfin vous déplorez votre manque d'esprit. Si c'était à recommencer, vous parleriez différemment. Erreur! Si c'était à recommencer, vous ne diriez pas mieux, car les idées ne vous viennent qu'après coup : ce qui vous manque, c'est la présence d'esprit.

Heureusement cela ne vous empêche pas de faire vos trois repas.

A tout prendre, la vivacité ne donne pas le bonheur. Le sage dit : « Tournez sept fois la langue avant de parler! » Si nous suivions cette règle, nous nous épargnerions mille bévues, mille sots jugements, mille platitudes.

Je voudrais qu'une bonne et sévère loi prescrivît à tout le monde de réfléchir vingt-quatre heures avant de parler. Alors chacun dirait les plus belles choses du monde; il n'y aurait ni questions saugrenues, ni stupides réponses. La conversation languirait un peu, mais vous n'entendriez rien d'insignifiant; les reparties seraient toujours profondes, les saillies toujours sublimes, les à propos toujours admirables. Votre présence d'esprit aurait vingt-quatre heures devant elle : tant pis pour vous si elle manque son entrée.

J. Lovy.

LES TÊTE-A-TÊTE.

PROLOGUE.

Je commence ceci comme Virgile entamait *l'Énéide*, et je dis : *Ille ego qui quondam*, etc. : « C'est moi qui, » naguère, vous ai parlé des monologueurs; je vais vous » dire aujourd'hui un mot des monologueuses, de la femme » qui rend sa maison insipide en faisant de trop longs » *apartés*, de la femme qui profite du bénéfice du tête-à-tête » conjugal pour assassiner les oreilles de son mari, de la » femme qui glose sur tout, sermonne à propos d'une » mouche qui vole, et qui conclut toujours par ces char- » mantes paroles, stéréotypées sur ses lèvres : *Je suis la » plus malheureuse des créatures humaines!* »

Combien n'y a-t-il pas dans Paris de ces tête-à-tête orageux où la faible épouse met l'homme à la torture! On ne comptera jamais ni les étoiles d'une belle nuit d'été, ni les grains de sable du rivage de la mer, ni les sermons en trois points qui se prononcent dans l'immense fourmilière de Lutèce, notamment entre onze heures et minuit, la lampe d'albâtre allumée et le foulard des Indes noué autour de la tête.

Cependant, lectrice, avant d'aller plus loin, j'ai besoin de poser ici une parenthèse.

PARENTHÈSE.

De ce que je me permets d'entrer à pieds joints dans les scènes de la vie privée, comme Balzac, il ne s'ensuit pas que j'entreprenne de rendre la femme haïssable aux yeux des contemporains : il s'agit d'une étude de mœurs et non pas, la blonde Cypris m'en garde! d'un système de dénigrement contre les femmes.

Ceci soit dit afin que je ne sois pas exposé, un jour ou l'autre, à être mis en pièces par de nouvelles beautés de la Thrace, comme Orphée, le racleur de lyre.

LES SERMONS D'ALCOVE.

Sous dix minutes, la dixième heure du soir va sonner. Il y a un quart d'heure au plus que M. Cardinal est rentré; madame Cardinal l'a attendu toute la sainte soirée, les pieds sur les chenets et les yeux sur un roman qu'elle ne lisait pas. A son retour, on l'a salué d'un ironique : « Ah! c'est vous, monsieur?... comment, vous voilà déjà?... mon Dieu! il ne fallait pas tant vous presser! » — M. Cardinal, qui cherche une excuse dans sa tête, balbutie deux ou trois tronçons de phrases qui n'ont même pas de sens. Il dit, par exemple, ces mots entrecoupés de points de réticence : « Ah!.... ma chère belle.... c'est l'Opéra... — L'Opéra et vous, vous m'ennuyez! »

C'est alors que le sermon commence : la bombe est partie; il n'y a plus moyen de l'arrêter. Vous allez voir.

— Monsieur Cardinal, voilà, si je ne me trompe, la troisième fois depuis cinq jours qu'il vous arrive de rentrer à des heures déshonnêtes. Au fond, cela ne me fait rien à moi : vous ne rentreriez pas du tout, que je m'en inquiéterais comme un poisson d'une pomme! Ce que j'en dis, c'est à cause de notre entourage, des domestiques, des voisins, du concierge. De quoi a l'air, je vous le demande, une maison dont le chef revient à l'heure du crime? Je sais ce que vous allez répondre : — L'opéra nouveau!... Mais vous savez, monsieur, que je ne donne pas dans de telles sornettes; l'opéra est bel et bien un expédient usé, je vous en préviens. Il y a trois ans que cela dure... entre nous, c'est assez, c'est trop. Il faudra changer de prétexte. Mais, du reste, vous ne serez guère embarrassé, je suppose..... quand il s'agit d'imaginer des

LE DEMI-MONDE (suite).



19524

— Je l'aime...
— Oh! pardieu!... il y a eu un temps où j'aimais le bouilli, moi; est-ce que ça m'a empêchée de le quitter pour le filet au madère?



19525

— Tout ça à vous, madame Beatu?
— Tout ça, monsieur le baron, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite...
— Peste!...
— Dam... j'ai travaillé dans ma jeunesse afin d'être à mon aise dans mes vieux jours.

feintes pour vous absenter de votre domicile, on ne vous prend jamais sans vert; ainsi l'Opéra, ou toute autre ruse, cela importe peu! Vous n'aimez pas à passer la soirée chez vous, en homme respectable, en bon père de famille, entre votre femme et le spectacle de vos affaires, voilà ce qu'il y a de certain!... j'en ai pris mon parti, et e me résigne.

» Si j'ai l'air de m'en plaindre, monsieur (ah! je suis vraiment bien folle!), c'est tout simplement par intérêt pour vous, c'est en raison de votre santé. Toute autre que moi, négligée telle que je le suis, ne manquerait pas de se éjouir de vous voir changer de visage et venir à rien; elle e dirait : — Tant mieux! il sent le bois de sapin, les veilles forcées le font vieillir vite, il gagne un anévrisme, n'en a pas pour un an, et je me remarierai dans dix-huit mois!... Mon Dieu! mon cher monsieur Cardinal, je puis enser tout cela; mais j'ai la pudeur de ne pas vous le ire... je craindrais de vous donner le coup de la mort.

» Vous marmottez entre vos dents que ça vous ennuie e m'entendre sermonner, et que, supplice pour supplice, ous aimeriez autant être défunt. Pourquoi n'être pas anc? Ce n'est pas là, monsieur, le fond de votre pene. Eh! mon Dieu! c'est moi que vous voudriez voir orte!... dites-le donc tout de suite, cela ne me causera ucune émotion! Si je pleure en secret, si je soupire dans ombre, si je me morfonds, si je me mine, si je sèche sur eds comme une tulipe cueillie avant le temps, ce n'est s d'aujourd'hui; c'est parce que je me repens de vous oir laissé prendre un mauvais pli dès le commencement.

» Je suis folle! — Ah! oui, monsieur, vous n'avez pas autre refrain : — Je suis folle!... Que ne suis-je à Charenton, je n'aurais pas affaire au moins à un être de votre sorte, qui prend un infernal plaisir à me percer le cœur de vingt-cinq mille épingles par jour. Mais c'est ma destinée; j'ai eu un mauvais numéro à la loterie du mariage : il faut que j'en prenne mon parti... je suis la plus malheureuse des femmes!

(Nous terminons là ce monologue, qui est cependant trois fois plus long; mais nous avons à parler d'un autre tête-à-tête.)

LE PARAPLUIE PERDU.

(Avant de rentrer dîner, M. Godot a prêté son parapluie à un de ses collègues de bureau; on s'en est aperçu.)

— Je conçois, monsieur Godot, que vous ne vouliez pas revenir au potage; le spectre de votre parapluie vous poursuit déjà; les remords au fouet vengeur vous poursuivent. Un grand benêt de votre bureau a une course à faire, vous vous empressez de lui donner le parapluie de la famille, — un cadeau de votre belle-mère, et vous rentrez chez vous, gai, rose, en chantonnant, comme si de rien n'était; mais patience. Toute médaille a son revers. Le parapluie prêté vous poursuit, et ce n'est que le commencement.

Vous dites maintenant que mes discours vous enlèvent l'appétit et que vous ne voulez pas de bœuf. Tant mieux, ce sera autant d'économisé. Pour peu que vous ne mangiez pas et que vous ne buviez point de huit jours, monsieur Godot, il y aura de quoi refaire l'argent d'un nouveau parapluie, et alors votre esprit aura recouvré peut-être un peu de tranquillité. C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur, monsieur Godot.

Toutefois, à vous parler franchement, je ne l'espère point; on pourra racheter un parapluie semblable, mais un souvenir, mais un meuble dont vous auriez dû faire des reliques! Ah! monsieur Godot, si vous vouliez y songer seulement cinq minutes, vous verriez que vous avez commis là un forfait exécrable. Prêter un parapluie! Dites-moi, avez-vous vu *l'Orestie*, cette pièce nouvelle que M. Alexandre Dumas vient de faire jouer à la Porte-Saint-Martin? On y aperçoit le chœur tartaréen des Euménides qui poursuit Oreste, l'assassin de Clytemnestre. Vous, mon cher monsieur Godot, j'en suis fâché pour vous, mais vous êtes Oreste, et le parapluie, c'est tout à la fois le souvenir de votre belle-mère et le chœur terrible. Mais prenez donc du roquefort! Vous dites que non, vous pliez votre serviette, vous vous enfuyez! Vous le voyez bien, c'est l'ombre inexorable du parapluie maternel qui vous pousse en avant comme le remords.

APRÈS UN BAL.

(On est revenu du bal, on va se déshabiller; madame Belavoine, tout en serrant ses bijoux, interpelle et gourmande son mari.)

— Ah ça! monsieur, daignerez-vous m'apprendre enfin pourquoi vous avez eu une figure si maussade depuis la première ritournelle jusqu'au dernier quadrille? Peu de maris, convenez-en, peuvent se flatter, toute modestie à part, d'avoir une plus jolie femme que la vôtre, et cependant vous paraissiez tout aussi en peine que si vous aviez eu au bras le dernier laideron de la terre. Quand le moment est venu de danser, vous avez pris à tâche d'inviter tour à tour, à mon nez, à ma barbe, tout ce qu'il

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par BELIN.



12ò26

— Mais, monsieur le secrétaire, vous vous êtes trompé sur mon passe-port; vous ?vez mis : Signes particuliers, *nihil*, et je n'en ai aucun.
— Mais c'est bien ça : *nihil* signifie en français *rien! Margarita ante porcum!...*



12527

— Je vais offrir une glace à ta mère.
— Non, mon ami, je t'en prie...
— Mais laisse-lui donc me la payer, ma fille... Je n'en ai pas dans ma chambre... ça m'servira ben!



12528

— Vous n'avez pouint vu d'miasmes d'var à haut?
— Quoi donc qu'c'est ça, d'miasmes?
— I paraîtrait qu'c'est d's espèces ed'traînards qui *empoisonnent* l'iau des fontaines... car j'avons entendu dire tout bas au bourgeois du châtiau qu'c'est ces gaillards-là qui nous donnent la pidémie régnante!



12529

— Puisqu'il n'y a qu'une *fouasse*, jouons-la à pile ou face; que prends-tu?
— Je prends face!
— Eh ben, moi, j'prends fouasse, — et je la mange!

y avait de chipies dans la salle, et il n'y en manquait pas. Ces préférences bizarres ne vous empêchaient pas de vous montrer jaloux des cavaliers qui me faisaient l'honneur de m'inviter. Avez-vous fait assez de gros yeux à ce jeune avocat stagiaire, M. Duruisseau, je crois, qui a dansé trois fois avec moi? Un jeune homme bien élevé, très-poli, qui a ramassé mon bouquet, qui m'a fait un doigt de cour, peut-être; mais où était le mal? Ne contiez-vous pas fleurette aux diverses fées Carabosses qui étaient là, et puisque vous me laissiez seule, près des duègnes qui *font tapisserie*, n'était-il pas juste que quelqu'un s'occupât de moi et cherchât à me distraire. Vous êtes jaloux, vous en convenez! Eh bien, tant mieux! cela, monsieur, me mettra à même de vous rendre la monnaie de votre pièce et de m'empêcher d'être la plus malheureuse des femmes.

CONCLUSION.

Il y a chaque jour dans Paris cent mille sermons de la même teneur que ceux qui précèdent.

JULES DU VERNAY.

DE L'INFLUENCE DU DOMINO

SUR

LA LITTÉRATURE EN GÉNÉRAL ET SUR LE VAUDEVILL EN PARTICULIER.

Adieu le vaudeville! — s'écrie-t-on de toutes parts.

Le vaudeville se meurt (pas le théâtre, le genre)! vaudeville est mort!

Adieu la vieille gaieté française! son tambourin est muet, ses grelots sont fêlés!

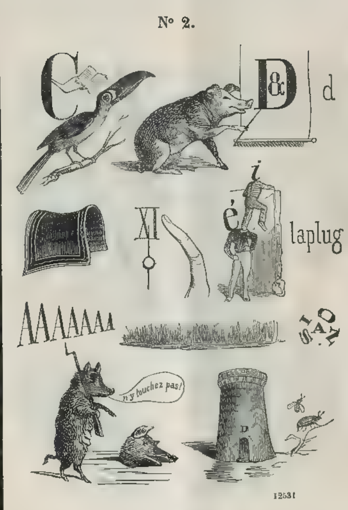
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



N° 2.



N° 3.



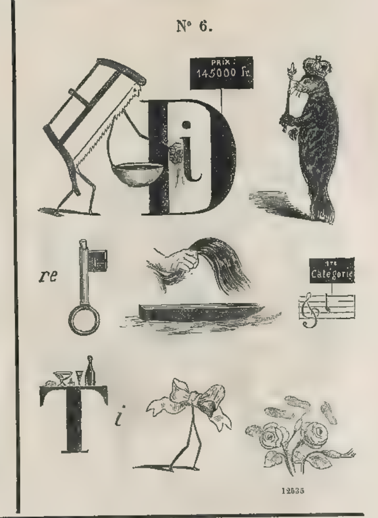
N° 4.



N° 5.



N° 6.



Pourquoi?

Nous croyons le savoir, nous allons essayer de le dire.

Entrez le soir au café Mazarin, au café des Variétés, à l'estaminet du Cirque, que trouvez-vous?

Des vaudevillistes.

A quoi passent-ils leur temps?

A jouer au domino.

Jeu fatal! qui absorbe tous les loisirs de la génération littéraire actuelle, et fait descendre des hommes intelligents au rôle du premier *Munito* venu.

Après une journée de labeur, retrouvez-vous pour deviser littérature, soit! pour médire un peu de mademoiselle Trois Étoiles, passe encore! pour éreinter un tantinet la pièce nouvelle, à votre aise! Mais, au nom du ciel, ne jouez pas au domino.

Le domino est un prétexte à canettes de bière, et la bière alourdit, un acheminement au calembour, et le calembour crétinise.

Et quels calembours enfante le domino!

Qu'on en juge :

Du six... — auteur tragique peu récréatif.

Du zinc... — de la Vieille-Montagne.

Calembours par à peu près.

Blanc, deux... — Voir la Cuisinière bourgeoise.

Ou bien : J'ai *des trois... de Gibraltar, — C'est monsieur qu'a l'as,* — Votre jeu est de *faire blanc*, etc., etc. J'en passe et des moins bons.

Le loto aussi a ses exclamations saugrenues; mais au moins est-il relégué chez les portières ou les rentiers du Marais. Et encore on m'a dit avoir vu un beau soir certains messieurs du flonflon se livrer à un loto clandestin, parsemé de :

22, — les deux cocottes (mademoiselle A... et mademoiselle B...).

11, — les jambes à Levassor.

4, — la baraque à Offenbach.

Comment diable voulez-vous, après cela, mettre au jour une pièce où les situations abondent, où le mot étincelle?

Et ce spirituel passe-temps se renouvelle tous les soirs, sans préjudice du domino diurne.

Et il y a des sociétés en participation pour la partie à quatre, avec dîner mensuel aux frais de la *cagnotte*.

Je propose une devise pour ces *dominolâtres* que je ne nomme pas, mais qui sont visibles au pince-nez, de huit heures à minuit, dans les cafés susnommés; cette devise, la voici :

Beati qui moriuntur in domino.

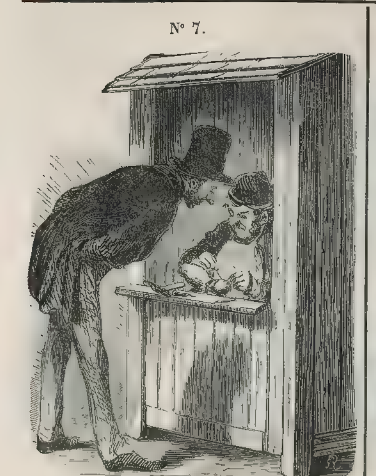
Et voyez un peu ce que c'est que d'avoir trempé quelque peu soi-même dans la funeste partie, voilà que je me laisse aller à commettre un calembour; il est vrai qu'il est en latin, ce qui me donne un petit air double J, qui n'est pas à dédaigner.

Est-ce que Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Dieu-

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 7.



12536

Savez-vous pourquoi ce monsieur, par son attitude, donne lieu de supposer que la bière ne lui est pas indifférente?

N° 8.



12537

De quelle fourniture le ministre de la guerre devrait-il charger cette marchande?

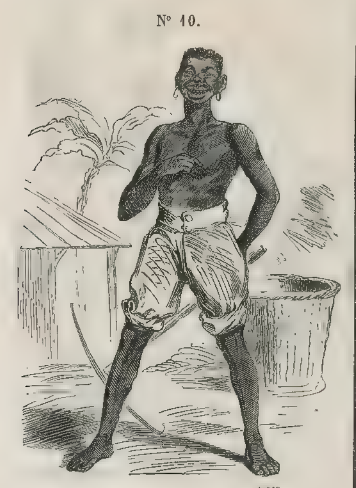
N° 9.



12538

On voudrait bien savoir ce que deviennent messieurs les habitants du nord de l'Afrique lorsqu'ils se trouvent exposés au vent et à la froidure.

N° 10.



12539

Devinez comment fait noir, quand li, pas content, veut canzé couleur?

N° 11.



12540

A propos de nègre, pourriez-vous dire quel rapport existe (couleur à part) entre un fin et rusé noir du Congo et ce chevalier d'industrie?

N° 12.



12541

Pourquoi la vue seule d'une paire de bas semble-t-elle mettre ainsi hors de lui cet affreux Harpagon?

lafoi, Pain, Bouilly, Brazier, Dumersan, jouaient au domino?

Non! aussi avaient-ils fait du théâtre de la rue de Chartres *la boîte à l'esprit*.

Pourtant le domino existait!

Un jeu inventé par les mandarins de la Chine, dit celui-ci; par les Grecs, affirme celui-là; un jeu dont certains font même remonter l'invention à Moïse.

Pourquoi pas tout de suite au bon Dieu? *Dixit Dominus* domino.

Quant à moi, j'accorde volontiers un brevet aux Béotiens; le domino doit être contemporain du jeu d'oie.

Si encore les auteurs, apprentis comme bacheliers ès vaudeville, se livraient seuls aux fureurs de la partie à quatre. Mais non! romanciers, feuilletonistes, acteurs... tous sont attaqués du *domino-morbus*.

Aussi, de même que vous avez de mauvais vaudevilles, vous avez de mauvais romans, vous avez de piètres feuilletonistes, vous avez des pièces mal jouées.

Je me résume avec énergie :

Au nom de la littérature en général...

Au nom du vaudeville en particulier...

Et sous toutes réserves contre le besigue...

Je demande la suppression du domino!...

ALEXANDRE FLAN.

LES PAPILLOTES DE M. BENOIT.

Et d'abord hâtons-nous de dire que cette histoire toute récente n'a rien de commun avec *les Papillotes de M. Benoît* jouées à l'Opéra-Comique. Les papillotes elles-mêmes n'ont aucun rapport dans les deux aventures : il s'agit à l'Opéra-Comique de ces triangles de papier destinés à emprisonner des cheveux rebelles à la frisure; les papillotes dont il est question dans le présent article sont des papillotes de confiseur.

M. Benoît est un jeune homme de vingt-deux ans, expéditionnaire au ministère des finances, et amoureux de mademoiselle Léocadie B..., fille d'un négociant retiré.

Pendant toute l'année qui vient de s'écouler, l'infortuné Benoît n'a cessé de penser à Léocadie; ses soupirs incessants et profonds troublaient les autres employés dans leur travail..... ou leur sommeil, et ses préoccupations amoureuses exerçaient sur son ouvrage la plus funeste influence. C'est ainsi qu'il oubliait parfois une lettre urgente pour rêver à son idole, ou qu'il lui arrivait d'écrire par distraction son nom adoré, et de commencer par *Chère Léocadie* une lettre à un percepteur des contributions ou à un receveur de l'enregistrement.

Malheureusement Benoît était timide comme une jeune fille, — comme une jeune fille timide, bien entendu. Il n'osait pas déclarer *sa flamme*, et Léocadie ne soupçonnait pas le moindre incendie dans le cœur du jeune expéditionnaire.

De son côté pourtant elle était loin d'avoir pour lui aucun sentiment d'aversion; mais, faute de connaître l'amour mystérieux qu'on lui vouait, elle allait épouser un monsieur riche, mais chauve, que son père lui proposait avec instance, sous prétexte que les cheveux ne font pas le bonheur, assertion qui ne manquait pas de toupet.

Les choses en étaient là, lorsque Benoît eut l'heureuse idée d'apporter un sac de papillotes en allant passer la soirée du jour de l'an dans la famille de Léocadie. Pendant que les grands parents se livraient aux brûlantes émotions d'un boston effréné, Benoît et Léocadie croquaient des papillotes dans un petit coin, tout en lisant les devises.

Après quelques niaiseries plus ou moins rimées, Léocadie tomba sur ce distique, qui ne brille pas précisément par le charme de la nouveauté :

Ah! que l'amour est agréable!
Il est de toutes les saisons.

« Cela me paraît bien fade et bien mal dit, murmura Léocadie.

— D'accord, fit Benoît, mais pourtant n'est-ce pas vrai au fond? Chaque saison n'ajoute-t-elle pas aux charmes de l'amour? Au printemps, ce sont les tièdes brises qui font épanouir le cœur avec les premières roses; l'été, c'est le frais ombrage des bosquets, la lecture à deux sous les grands arbres; pendant l'automne, ce sont les excursions champêtres, les promenades sur l'eau; enfin l'hiver, c'est la douce causerie au coin du feu. »

Benoît était lancé, Léocadie était devenue rêveuse, et tenait fixés au parquet ses yeux songeurs.

L'expéditionnaire lut une autre devise :

Ah! croyez-moi, je vous aime
Avec une ardeur extrême!

« Vraiment! » fit Léocadie en relevant la tête et sans avoir vu lire Benoît.

Celui-ci roula bien vite la devise dans ses doigts, et, profitant de la méprise, il continua la conversation sur le même ton : il n'y a que la première déclaration qui coûte.

Il était temps, car le mariage avec le monsieur chauve devait s'accomplir la semaine suivante.

Ce fut, au contraire, celui de Benoît que le prêtre eut à bénir. Grâce aux bonbons du jour de l'an, ses affaires s'étaient *rapapillotées*.

ACHILLE LAFONT.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** La question de l'alimentation avec la viande de cheval est tout à fait à l'ordre du jour : économistes, industriels, hommes de science, se préoccupent d'introduire dans le pot-au-feu privé la chair du *destrier*, comme disaient les poëtes de l'Empire.

Si les *hippophages* ne consomment que les chevaux vieux, usés ou morts de maladie, je doute qu'ils augmentent le nombre de leurs partisans.

Si, au contraire, ils n'abattent que des chevaux sains et vigoureux, je crains que les gigots de jument, les biftecks de mulet et les côtelettes de poulain ne puissent être livrés à des prix modiques.

Enfin toujours est-il qu'il y a en France aujourd'hui des partisans de l'*hippophagie*.

Pour la première fois, j'ai vu un ami de cette méthode l'autre jour, et encore c'était à la police correctionnelle. Il s'agissait d'une querelle de ménage qui venait aboutir devant les juges.

On reprochait à un cocher nommé Buvard d'avoir si bien assaisonné de coups de pieds une leçon de morale qu'il donnait à sa femme, que la malheureuse, pochée et contusionnée, en avait gardé le lit pendant trois jours.

Sommé de s'expliquer sur les motifs qui l'avaient poussé à cet acte de brutalité, voici ce que Buvard a répondu pour sa défense :

« Messieurs les juges, c'est pas ma faute si j'ai tant gigotté près de ma femme; c'est la faute de la nourriture.

— Dites plutôt de la boisson, car vous étiez ivre.

— Non, mon président, c'est la nourriture... un essai à la mode... j'avais mangé de la viande de cheval dans un banquet de vétérinaire..... ça m'a donné des envies de caracoler à n'en plus finir..... si bien que j'en ai eu une fièvre de cheval, et qu'en gigottant dans le dodo j'ai attrapé par mégarde mon épouse. Oh! l'influence de la viande qu'on mange est bien pernicieuse! »

En dépit de son système de défense, Buvard a été condamné à six jours de prison, et il est sorti en jurant : « Nom d'un cheval! mangez donc des fricandeaux de rosse...inante! »

*** *Le Courrier des théâtres*, le malicieux journal de Charles Maurice, publiait l'analyse de toutes les pièces nouvelles le lendemain des premières représentations.

Quand ce journal agressif cessa de paraître, l'un de nos critiques du lundi ne put s'empêcher de s'écrier naïvement : « Hélas! le journal de Charles Maurice disparaît; il va donc falloir désormais que nous voyions toutes les pièces dont nous avons à rendre compte! »

*** Un jeune auteur italien se plaignait en présence de Voltaire de la pauvreté de la langue française, et se croyait appelé à l'enrichir de nouveaux verbes manufacturés dans son imagination.

« Jeune homme, lui dit Voltaire, la langue française est une gueuse qui ne veut pas qu'on lui fasse l'aumône. »

*** Il y a des dictons populaires que j'aime, entre autres celui-ci, qui a rapport à la justice distributive de la Providence :

« Dieu a de la monnaie pour tout le monde. »

*** Quelqu'un regardait dernièrement dans la cour du Louvre la statue équestre de Clésinger, et disait à son voisin que ce portrait de François Ier avait été pris le soir même de la bataille de Pavie.

« Pourquoi donc? demanda l'un des assistants.

— Parce que évidemment, après avoir perdu la bataille, le monarque chevalier devait avoir le fameux pied de nez reproduit par le statuaire. »

*** Un journaliste avait eu l'imprudence de dire dans son feuilleton que le ténor X... était au mieux avec la prima donna G...; on le menaça d'un procès s'il ne démentait pas les propos par lui avancés : il s'exécuta.

A quelque temps de là, en entrant dans le foyer du théâtre, il ne fut pas peu surpris de voir le ténor se chamailler si fortement avec la prima donna, qu'ils se lançaient mutuellement les candélabres à la tête et s'arrachaient les cheveux.

« Ah! s'écria le journaliste triomphant, j'avais bien raison de dire que vous étiez bien ensemble! »

*** Carle Vernet avait pour habitude de ne jamais passer une journée sans faire au moins un calembour. Un de ses amis, qui ne l'avait pas quitté le jour où l'on inaugura la statue équestre d'Henri IV sur le terre-plein du pont Neuf, lui fit remarquer qu'il n'en avait pas exhibé le plus petit ce jour-là.

« C'est que j'étais préoccupé, lui dit le peintre; je me demandais comment il était possible qu'on eût pu *seller* (lire sceller) le cheval d'Henri IV avec son cavalier sur le dos?

*** On m'a raconté que les domestiques de Lille avaient employé un moyen assez ingénieux pour s'épargner l'ennui de courir la ville en distribuant les cartes de visite de leurs maîtres à l'occasion du jour de l'an.

Chaque matin ils se sont réunis sur la place du théâtre, et ils ont échangé entre eux les petits morceaux de carton cérémonieux; puis, munis de tout ce qui était adressé à chacun de leurs patrons, ils sont revenus tranquillement au logis, sans peine et sans fatigue.

Il est question d'ériger dans toute la France, l'année prochaine, une bourse aux cartes de visite.

*** Dans l'ancienne garde nationale, M. V... avait été nommé capitaine d'état-major par une commune de la banlieue. M. V..., peu fortuné, n'avait pas de cheval à lui appartenant : il en empruntait un tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là.

Un de ses amis, employé dans une entreprise d'omnibus, lui prêta un jour un des quadrupèdes de son administration qui servait ordinairement, lui troisième, à gravir la pente du faubourg du Temple.

V... part tout glorieux; mais, arrivé au bas dudit faubourg, le cheval rencontre un omnibus, et, oubliant qu'il avait l'honneur de porter un officier de la garde nationale, il vire, et se place, selon sa coutume, en arbalète devant les deux autres chevaux du véhicule parisien.

En vain V... fit sentir ses éperons : le cheval s'acharna à grimper la montée.

Les assistants riaient aux éclats : le cavalier, furieux, abandonna l'animal, et se rendit en toute hâte au manége Lalanne, rue des Fossés-du-Temple, afin d'y louer une monture.

Là, il accepta le premier animal qu'on lui offrit, l'enfourcha et gagna les boulevards. Arrivé devant le Château-d'Eau, qui est, comme chacun le sait, entouré d'une voie circulaire, le cheval se mit à tourner autour du monument sans qu'il y eût moyen de l'arrêter : plus le cavalier le frappait, plus tournait avec vitesse l'animal habitué au manége.

Le lendemain, V... donna sa démission de capitaine d'état-major.

*** Mon père a reçu en octobre dernier, du père nourricier de son enfant, un panier de raisin; le bonhomme y avait ajouté la lettre suivante : il est bien entendu que nous corrigeons l'orthographe.

« MON BON MONSIEUR,

» Je mets la main à la plume pour celui de vous avertir que nous vous envoyons un panier de raisin. Prenez garde, en sortant les grappes, de perdre cette lettre qui est dedans.

» Votre fils en a trois. »

(Note du traducteur : Probablement *trois dents*.)

» Recommandez bien à la voiture qui vous apportera ce panier de ne pas écraser le raisin que je vous envoie.

» Si par hasard cette lettre ne vous parvenait pas, faites-le-moi savoir poste pour poste.

» Avec laquelle j'ai l'honneur de vous saluer.

« LANDREMOL »

*** Un amateur avait commandé à Lantara un paysage dans lequel on voyait une église. Il déclara le tableau charmant; mais, comme il ne s'y trouvait pas de figures, il dit au peintre :

« Monsieur Lantara, vous avez oublié les personnages.

— Monsieur, répondit le peintre, ils sont à la messe.

— Eh bien, reprit l'amateur, je payerai votre tableau quand ils en sortiront. »

Trois jours après, les figures étaient faites : c'était une noce de village. L'acheteur voulut prendre la toile moyennant le prix convenu.

« C'est quatre louis de plus, dit l'artiste.

— Eh pourquoi? s'écria l'amateur.

— N'est-il pas juste que vous payiez les frais de la noce? » fit le peintre.

Et l'amateur s'exécuta en riant.

*** Au temps où Harel, de spirituelle mémoire, était directeur du théâtre la Porte-Saint-Martin, on répétait un énorme mélodrame de M. Alboise, dans lequel le directeur demandait en vain de petites coupures destinées à alléger les énormes phrases qui l'encombraient.

Un beau soir, un journaliste, pénétrant dans le cabinet d'Harel, le voit, plume en main, plongé dans un manuscrit raturé.

« Hé, que faites-vous donc là? dit le nouveau venu.

— J'écrase les punaises du style de M. Alboise. »

LUC BARDAS.

LE DESSIN SANS MAITRE.

Nous avons souvent annoncé la brochure dans laquelle madame Cavé expose sa méthode, qui donne à tous les élèves le moyen d'apprendre le dessin sans le secours d'un professeur, à tous les parents, à tout le monde, le moyen d'enseigner — et de parfaitement enseigner le dessin — sans savoir dessiner soi-même.

Nous avons répandu un grand nombre de ces brochures, puisqu'elles sont à la 3e édition. Mais nous sommes surpris que ce nombre ne soit pas dix fois plus grand, car jamais une aussi excellente méthode, — un système aussi simple, aussi rationnel ne s'est produit. Il est donc vrai que les meilleures choses sont longtemps à être comprises, et surtout acceptées.

Lisez attentivement la brochure de madame Cavé, et vous comprendrez que l'élève qui suit la méthode nouvelle, non-seulement apprend à dessiner plus facilement, plus vite, et mieux que s'il suivait les vieux systèmes d'enseignement, mais qu'il exerce en même temps sa mémoire, et se trouve bientôt savoir copier dans la perfection et dessiner de souvenir mieux que ne le pourraient faire 98 peintres sur 100 choisis parmi les plus habiles.

Nous savons fort bien que ce que nous disons ici paraîtra fabuleux, mais nous invitons les incrédules à visiter l'atelier d'élèves de madame Cavé, et nous leur demanderons ensuite ce qu'ils pensent de nos éloges.

La brochure de madame Cavé : LE DESSIN SANS MAITRE se vend au bureau du *Journal amusant*. Prix : à Paris, 3 fr.; par la poste, 4 fr.

Madame Cavé a fait exécuter deux cahiers de modèles dont on peut se passer en choisissant des modèles convenables, mais qui sont faits dans les meilleures conditions pour la méthode. — Chaque cahier se vend 10 fr. — et se vend séparément si l'on veut. — Nous les envoyons franc de port aux personnes qui achètent les 2 cahiers.

Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Il n'est pas de bonne éducation sans l'étude du dessin, tout le monde apprend donc à dessiner dans son collége, dans son pensionnat ou dans sa famille. Mais qu'apprend-on, ou plutôt que sait-on après plusieurs années passées à faire des nez, des yeux ou des visages plus ou moins complets?

On sait tant bien que mal copier un modèle, et comme c'est un travail peu récréatif et peu glorieux, on abandonne le dessin et voilà tout.

Il n'en est pas de même, nous l'avons dit, pour les élèves qui ont suivi la méthode de madame Cavé, ils savent du moins faire de mémoire tous les dessins qu'ils ont copiés dans le cours de leurs études, et c'est déjà quelque chose.

Mais supposez qu'au lieu de copier toujours des têtes grecques et romaines, ils se soient amusés (notre avis est que le dessin doit toujours être un amusement, même pendant le cours des études), qu'ils se soient amusés, disons-nous, à copier de charmantes croquades, des petits bonshommes bien dessinés, des scènes, des groupes, etc., — comme ils ont la faculté de reproduire de mémoire tout ce qu'ils ont copié, ils seront en état, dans l'occasion, de dessiner des petits sujets, des petites figures; en un mot, ils jouiront des véritables plaisirs que donne l'étude du dessin.

Eh bien, ce que les élèves de madame Cavé feront très-facilement, quiconque sait un peu dessiner peut le faire aussi.

Prenez des croquis bien faits, copiez-les, et aussitôt que vous les avez copiés, essayez de les refaire de souvenir, sans regarder le modèle. Vous éprouverez d'abord de grandes difficultés, mais si vous persistez, ces difficultés diminueront tous les jours, et au bout de fort peu de temps vous arriverez à une reproduction exacte.

Parvenu à ce point, copiez d'après nature, continuez à reproduire de souvenir l'objet copié, et vous saurez croquer.

Pour suivre ce système, il faut de bons modèles de croquis; nous qui voudrions voir tout le monde en France dessiner et croquer, nous avons acquis de MM. Gihant frères la propriété des croquis de Bellangé, que ces éditeurs vendaient cher — et nous les donnons à très-bon marché. — L'album de 48 feuilles, nous le vendons 10 fr. au bureau — et nous ne le vendons que 7 fr. rendu *franco*, mais à nos abonnés seulement.

Adresser un bon de 7 fr. à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS SÉBASTOPOL,

Dessin de 70 centimètres sur 50.

Cette gravure, la plus grande qui ait été faite sur bois à Paris, dont le prix est de 3 francs rendue *franco*, sera envoyée *franco* à tout abonné du *Journal pour rire* et du *Musée français-anglais* qui nous enverra six timbres-poste de 10 centimes pour nous rembourser des frais de papier, tirage et port. Nous refuserions les timbres-poste au-dessus de 20 centimes.

Adresser *franco* les timbres-poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 14. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par ***.



12542

— Il ne faut pas qu'il mange.....
— Mais, monsieu, vous voulez donc l' faire périr c't homme!... Il n'a rien pris d'anuit!
— La fièvre nourrit.
— Nenni, qu'elle ne nourrit point! sans ça ben sûr qu'il aurait meilleure mine.....



12543

— Comment, c'est le papier même de ma note que vous avez fait bouillir!..
— Pardine, vous m'avez dit comme ça, en m' montrant vout' bout de papier : Mère Gennevon, vous mettrez ça dans l'eau, vous l' ferez bouillir; vous aurez soin d'en donner au malade toutes les fois qu'il aura soif... J' voudrais ben savoir qui qu'auriont pas compris qu' c'était vout' not' qu' fallait mettre dans l' pot?



12544

— Ben sûr que ce cheval-là est malade!...
— Pourquoi donc, mait' Jarguou?
— Pa' c' qu'il a une fameuse emplâtre su' l' dos! hi, hi, hi!.....



12545

Ah! pour ben causé, il a ben causé!!... il a ben parlé deux heures sans s'arrêter... ma fi!

LE CORSAIRE,

BALLET-PANTOMIME

PAR LORD BYRON, MONSIEUR DE SAINT-GEORGES ET MARCELIN.


12546

Au moment d'écrire une parodie du *Corsaire*, nous avons lu le livret explicatif que l'on distribue dans la salle.

Après avoir lu ces belles pages, nous n'osons plus les parodier; nous préférons les transcrire ici.

L'espace restreint qui nous est confié nous a forcé de supprimer ou modifier quelques passages secondaires, mais les scènes principales sont restées dans leur pureté primitive.

On y reprochera peut-être quelques peintures voluptueuses : le dénoûment, de la plus haute moralité, doit les faire pardonner. M.

PERSONNAGES.

MÉDORA.	Mmes Rosati.
GULNARE.	Couqui.
CONRAD LE CORSAIRE.	MM. Segarelli.
SEYD-PACHA.	Dauty.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Une place de la ville d'Andrinople. — Au milieu de la place un marché d'esclaves.

SCÈNE PREMIÈRE.

De belles esclaves sont couchées sur des nattes et des divans.

Une troupe de corsaires grecs s'avance, précédant Conrad leur chef.

LE CORSAIRE


12547

Conrad recommande le silence et la sobriété à ses gens.

Il semble chercher quelqu'un.

C'est la belle Médora, la pupille d'Isaac Lanquédem le maître du bazar.

La jeune fille entr'ouvre son voile en apercevant le beau corsaire,

Et lui jette un bouquet.

Conrad exprime sa joie en y lisant son amour.

Il s'approche de ses corsaires,

Et leur donne des ordres secrets.

SCÈNE II.

Une marche se fait entendre,

Et l'on voit sortir d'une riche litière le pacha de l'île de Cos.



Seyd-Pacha est un vieillard usé, blasé,

Puissamment riche.

Il vient renouveler son harem,

Et regarde les esclaves en connaisseur.

Les marchands, pour séduire le riche amateur,

Font danser devant lui les femmes de tous les pays.

Mais le pacha reste insensible.

Il trouve l'une trop grande;

L'autre, trop petite.

Celle-ci, trop grasse.


12549

Celle-là, trop maigre.


12550

Il va s'éloigner, quand il aperçoit Médora.

Il rayonne tout à coup,

C'est elle seule qu'il veut acheter.

La jeune Grecque effrayée court à Conrad.

Elle sent qu'il y a là pour elle un refuge, une protection !

Conrad détache son zarape d'or, qu'il fait briller aux yeux de ses compagnons.

A cette vue, les corsaires saisissent les belles esclaves dans leurs bras,

Et les emportent vivement.

Conrad s'empare de Médora, qu'il presse sur son cœur.

Isaac Lanquédem veut partager le sort de Médora.

Qu'à cela ne tienne, dit le corsaire en le désignant à ses gens, qu'on l'enlève aussi.

DEUXIÈME TABLEAU.

Un palais souterrain. — Vaste et magnifique demeure où sont amoncelées d'éblouissantes richesses.

SCÈNE PREMIÈRE.

Conrad paraît amenant la belle Médora, sa charmante conquête.

Il la fera reine de ces lieux souterrains.

Mais pourquoi, lui dit Médora, un si terrible état?...!

Pourquoi toujours la mort dans le cœur?...!

Le poignard à la main?...!!!

Conrad lui répond que pour elle il peut renoncer à sa gloire sauvage.

Je donnerais tout cela, dit-il à la belle Grecque, pour un mot de tes yeux, pour un regard de ta bouche!...

SCÈNE II.

On introduit les captives du corsaire et Isaac Lanquédem.

Le pirate leur ordonne de s'unir à Médora dans le pas brillant que la belle Grecque s'apprête à danser devant lui.

PAS DES ÉVENTAILS.

La belle Médora profite de l'admiration du corsaire
Pour lui demander la grâce de ses belles prisonnières.
Conrad ordonne qu'on rende les jeunes filles à la liberté.
Mais Birbando, le lieutenant,
Ameutant autour de lui les chefs corsaires,
Leur représente que ces femmes font partie du butin,
Et qu'ils ont droit au partage.
Ils s'avancent tous vers Conrad en le menaçant.



12551

Le regard du corsaire devient terrible!!!
D'un geste puissant il fait reculer les mutins!!!
Ces hommes farouches sont prêts à se révolter!!!!!
Mais Conrad, saisissant le bras de Birbanto, le plus audacieux de tous,
Force le rebelle à plier devant lui, et le jette à ses genoux!!!!!........
A cet acte de vigueur,
Les pirates reconnaissent le maître,
Et s'inclinent devant lui.
Sur un signe de Conrad, toutes les portes de la grotte
S'ouvrent à la fois,
Et les prisonnières joyeuses s'élancent au dehors.
Conrad s'éloigne appuyé sur la belle Médora,
Et suivi des principaux chefs humbles et repentants.

SCÈNE III.

Birbanto et quelques corsaires demeurent seuls dans la grotte
Avec Isaac Lanquédem, terrifié par cette sombre compagnie.
— Approche, dit Birbanto à Isaac; il faut que tu reprennes ta pupille,
Cette enchanteresse déjà trop puissante sur le cœur du chef.
— Mais comment? s'écrie Isaac.
— Regarde, dit le pirate,
Et ne bouge pas!!...
Le pirate va cueillir aux arbustes qui décorent la grotte un bouquet de fleurs de lotus.
Puis montrant mystérieusement à Isaac un petit flacon d'or,
Qu'il tire de son sein,
Il en verse le contenu sur les fleurs du lotus.
Il s'approche alors d'un pirate resté en sentinelle près de la porte,
Et lui fait respirer son bouquet.
Les signes du sommeil paraissent aussitôt chez le pirate!!!......
— Tu as vu! dit Birbanto au renégat stupéfait.
Viens!
Maintenant la belle Médora est à toi!!!......

SCÈNE III.

C'est l'heure du souper de Conrad.
Le corsaire reparaît avec la belle Médora.
Une scène d'amour commence entre eux.
La belle Médora se multiplie autour de son seigneur.
Tous ses soins sont entremêlés de poses gracieuses et de baisers que lui dérobe le corsaire.
Une draperie se soulève silencieusement.......
Une jeune fille, conduite par Isaac, paraît portant sur un plat d'or
Le fatal bouquet de lotus
Sur lequel Birbanto a versé
Son puissant somnifère!
La belle Médora présente le bouquet au corsaire.
Conrad l'accepte avec amour.
Mais à peine a-t-il senti l'arome funeste,
Que toute sa personne s'alanguit.
La belle Médora le regarde avec tendresse,
Mais le sommeil est le plus fort!.....
Un léger bruit se fait entendre.
La belle Médora écoute et voit un homme paraître.
C'est Birbanto, la menaçant de son poignard.
— Que voulez-vous faire de moi? demande-t-elle.
— T'enlever à cet homme, répond-il en montrant Conrad.
Il s'élance sur sa proie!
Mais un bruit qu'il croit entendre
Le force à aller s'assurer au fond de la grotte
Que son crime est sans témoin.

ACTE DEUXIÈME.

Le palais du pacha dans l'île de Cos. — Les bains des femmes du pacha au milieu de magnifiques jardins. — La vue des bains est interrompue par d'immenses draperies.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les femmes du pacha sortent du bain.



12553

Les unes tressent leurs longs cheveux,
Les autres folâtrent entre elles.
On annonce un marchand d'esclaves,
Et l'on voit paraître Isaac Lanquédem amenant de force une femme voilée.
Cette femme, c'est la belle Médora!



12554

Les femmes du pacha viennent examiner avec curiosité leur nouvelle compagne.
L'une d'elles, la bonne Gulnare, en voyant des pleurs dans les yeux de la belle Médora, lui prend la main;
Et tandis que le pacha donne des ordres à ses eunuques, les deux jeunes filles se comprennent.

SCÈNE II.

La scène est interrompue par un grand mouvement qui s'opère dans les jardins du harem.
On voit défiler dans le fond
Une longue caravane de pèlerins et de derviches
Se rendant à la Mecque.
Le chef de la caravane est un vieillard, un pieux derviche,

Qui vient demander pour ses gens et lui l'hospitalité au pacha.



Le pacha trouve plaisant de tenter une épreuve
Sur la vertu du saint derviche.
Il veut lui montrer toutes les joies du harem.
A son ordre un ballet commence.



La bonne Gulnare danse avec ses compagnes devant le derviche,
De plus en plus ému.
Puis vient le tour de Médora;
Elle refuse de s'unir à ces jeux.
Mais un signe mystérieux du derviche a changé sa résolution.
Elle a reconnu son amant.
La joie succède au désespoir.
Ivre de bonheur, elle danse à son tour,
Voltigeant autour du derviche.
Mais la scène change bientôt de face.
Le derviche laisse tomber la robe qui le couvre, et l'on reconnaît Conrad le corsaire!
A ce signal, les pèlerins de la fausse caravane se dépouillent de leurs vêtements pieux!
Les poignards des corsaires sont tirés!!!
Une mêlée commence au milieu des jardins...
Seyd-Pacha fuit éperdu...
Conrad serre contre son cœur la belle Médora...
Elle s'attache à lui...
Mais le corsaire résiste...
Il ne quittera le combat qu'après la victoire!...

SCÈNE III.

A ce moment, une femme éperdue, poursuivie par Birbanto,
S'élance près de Conrad en le suppliant de la protéger.
Cette femme, c'est la bonne Gulnare.
Conrad la prend sous sa protection.
Ce n'est pas aux femmes qu'il fait la guerre,
Mais à celui qui voulait lui enlever Médora!
Birbanto s'éloigne en proférant des gestes de menace.

SCÈNE IV.

Épuisée par tant d'émotions diverses,
La belle Médora est prête à s'évanouir
Dans les bras de son amant.
Mais les soins de Gulnare,
La tendresse du corsaire
Lui font surmonter cet instant de faiblesse,
Et elle s'apprête à s'éloigner.
Mais les gardes de Seyd-Pacha, ralliés par le traître Birbanto,
Se glissent dans les jardins, entourent Médora,
Et l'entraînent vivement.
Tandis que le corsaire reçoit les actions de grâces de la jeune Gulnare.
Conrad s'aperçoit bientôt de son nouveau malheur.
Il va courir.
Mais le nombre de ses ennemis l'accable.
Le pacha, radieux, tient son redoutable ennemi désarmé
Au milieu d'un cercle de fusils,
Dont sa poitrine est le centre!!!.....

TABLEAU.



ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU.

L'appartement du pacha, dans un kiosque élégant. — Fenêtre donnant sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

Seyd-Pacha fait approcher la belle Médora.



— Choisis entre mon trône, ma main, et la vie de celui que tu aimes, lui dit-il.
Médora refuse cet indigne traité!
Une marche lugubre se fait entendre.
Et l'on voit passer dans le fond
Conrad enchaîné que l'on conduit à la mort.
La belle Médora supplie le pacha de suspendre l'exécution.
— J'y consens, dit Seyd; dis-lui mes conditions.
Conrad préfère cent fois la mort!!!
A l'infidélité de celle qu'il aime!!!

SCÈNE II.

Mais la bonne Gulnare s'est glissée dans le kiosque.



Elle s'approche,
Et dit aux deux amants :
— Accepte la vie que t'offre Seyd-Pacha, noble Conrad!
— Accepte la main qu'il te propose, belle Médora!
Et vous n'en serez pas moins heureux!!!
Elle leur fait une mystérieuse confidence.
Seyd reparaît.
— Doit-il vivre? doit-il mourir? dit-il à Médora en montrant Conrad.

La belle Médora fait un signe de soumission.
— Qu'il soit libre, dit Seyd,
Et que personne n'ose attenter à ses jours.
Pendant ce temps,
Conrad, la bonne Gulnare et la belle Médora se sont concertés.
A minuit, dit Conrad, je viendrai t'arracher à ta captivité.
Jusque-là!!!
Veille sur mon bonheur!

SCÈNE III.

Un air joyeux se fait entendre.
C'est la marche du mariage.


12560

Les imans conduisent la fiancée du pacha.
La jeune fille est couverte d'un long voile
Brodé d'argent,
Et qui la recouvre entièrement.
Mais, en passant devant le public,
Elle le soulève vivement,
Et laisse voir les traits de Gulnare,
Qui a pris la place de la bien-aimée.
Le pacha la conduit devant le grand muphti,
Placé près d'un autel portatif de forme orientale.


12561

Seyd place l'anneau nuptial au doigt de sa nouvelle épouse,
Puis il lui offre la main pour la reconduire à ses appartements.

SCÈNE IV.

Tout se prépare pour la nuit des noces.
Le pacha veut que son amour se trahisse
Par de riches apprêts.
Une portière se soulève mystérieusement.
L'on voit entrer la belle fiancée,
Mais ce n'est plus la bonne Gulnare,
C'est la belle Médora elle-même
Dans le costume le plus séduisant!...
Ses charmes à peine voilés!...
Redoublent la passion de Seyd.
La légère créature voltige
Et bondit
Autour du pacha transporté.
A ce moment minuit sonne.
La fenêtre s'ouvre spontanément!!!
Et sur la fenêtre paraît Conrad.
Il saisit Médora.


12562

La fenêtre se referme subitement
Sur eux!!
Seyd-Pacha court à son timbre d'airain et le frappe avec fureur.
On accourt de tous côtés.
La fenêtre est ouverte violemment!!!
Les fugitifs ont disparu.
La fureur de Seyd-Pacha est au comble.
On lui enlève celle qu'il aime!
Son épouse, enfin!!...
— Votre épouse, lui dit la bonne Gulnare en paraissant,
Et en lui montrant son anneau:
— C'est moi qui suis votre femme!
Et la reine de ces lieux!!!...

DEUXIÈME TABLEAU.

La mer.

Le vaisseau corsaire flotte au milieu des vagues.
Conrad, assis sur le pont,
Tient sa bien-aimée dans ses bras.
Il distribue de l'or à ses pirates,
Et fait apporter un tonneau de rhum sur le pont.
Les joyeux marins y puisent à tasse pleine.
A cette fête bachique
En succède une autre plus gracieuse.
Des jeunes filles grecques entourent la belle Médora,
Et une danse aérienne
Et poétique
Remplace la bachique gaîté des corsaires.
A ce moment le tonnerre gronde sourdement.
Les éclairs illuminent le bâtiment de leur sinistre lueur!!
Chacun s'agite pour le salut général!!
La tempête augmente!!!...
La foudre éclate!!!...
Un effroyable craquement se fait entendre!!!...
Dieu veut engloutir d'un seul coup cette horde de bandits!!!...
Conrad saisit son porte-voix!!!...
Et le vaisseau disparaît dans les profondeurs de l'Océan, qui se referme sur lui!!!....

ÉPILOGUE.

La mer s'est apaisée!
Les flots ont englouti le redoutable navire
Et ses terribles hôtes!!!...
Une lune claire et brillante vient dorer la mer de reflets argentés!
Une épave flottante surnage au milieu de l'onde immense!
Deux créatures humaines s'y soutiennent encore.
C'est Conrad et la belle Médora
Fortement enlacés.
Leur pur amour a touché
Sans doute
Celui devant lequel ils se le juraient!...
Le vent les pousse vers la rive.
Ils y abordent
Enfin!!!. . . . .


12563

De ce jour le terrible corsaire ne reparut plus.
L'amour lui avait inspiré le repentir...
Le repentir lui donna
Sans doute
La paix, le bonheur,
Et beaucoup d'enfants.



12564

MARCELIN.

Les courses de La Marche ont eu lieu dimanche dernier, et le public fashionable s'est donné rendez-vous pour dimanche prochain. Tout annonce que le succès des années passées va se continuer et grandir encore cette année.

Musard fils, digne successeur de son père, donne dans les salons de l'hôtel d'Osmont des concerts qui jouissent d'une vogue méritée.

GRAND OPÉRA DE PARIS.



DERNIERE SCÈNE DU CORSAIRE, *DESSIN DE G. DORÉ, GRAVÉ PAR PISAN.*



SA HAUTESSE LE SULTAN HONORANT DE SA PRÉSENCE LE BAL DE L'AMBASSADE FRANÇAISE A CONSTANTINOPLE, *DESSIN DE FRÉMARAY*, GRAVÉ PAR DUMONT.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Dans un différend, les torts d'une partie ne pallient pas ceux de l'autre.

Dans 1 différend — laie tordue — neuf parts — ti — neuf pas — lit passe œufs de l'autre.

N° 2. C'est surtout quand l'hiver a montré tant de douceur que l'on doit montrer aussi la plus grande appréhension à l'égard du retour des hannetons.

C sur toucan lit — verrat montre & en D — d — housse — heure que long doit montre — é hausse é — laplug — rang d'A — pré — en SION A — laie garde hure — tour D — hannetons.

N° 3. Le fou qui lave la tête d'un nègre perd gratuitement son temps et sa lessive.

Le fou qui lave la tête d'un nègre — père gratte 8 ment — sonte en ZESSA — laie scie V.

N° 4. L'homme qui a le diable dans sa bourse et le tire par la queue afin de l'en faire sortir, s'épuise en vains efforts, et le diable en rit.

L'homme qui a le diable dans sa bourse et le tire par la queue — A — fin de l'an — fé ressort tire — C puisant vins — é fort — aile dit : Ablanri.

N° 5. L'homme vulgaire entre le vice et la vertu est comme sur un léger esquif : qu'il penche à gauche, qu'il penche à droite, il voit de chaque côté péril égal et reste au milieu.

L'homme vulgaire entre le visse aile à vertu — ec — homme sur un léger esquif — kil penche à gauche — kil penche à droite — IL VOIT — de chaque côté péril et galères — Est au milieu.

N° 6. Si la viande est chère, il faut croire que les bouchers, maintenant surtout que la taxe est établie, ne marchent pas sur des roses.

Scie lave I en D cher — phoque roi — re — clef bouchée — main tenant sur toue queue — *la* taxé — T table — i — nœud marche — pas sur des roses.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Savez-vous pourquoi ce monsieur, par son attitude, donne lieu de supposer que la bière ne lui est pas indifférente?

Parce qu'on voit qu'il met volontiers son nez dans les chopes (*l'échoppe*).

N° 8. De quelle fourniture le ministre de la guerre devrait-il charger cette marchande?

Il devrait la charger de la remonte de notre cavalerie, attendu qu'elle vend les chevaux (*l'écheveau*) à bien meilleur compte que les fournisseurs ordinaires.

N° 9. On voudrait bien savoir ce que deviennent messieurs les habitants du nord de l'Afrique lorsqu'ils se trouvent exposés au vent et à la froidure.

Ils deviennent des Maures fondus (*morfondus*).

N° 10. Devinez comment fait noir quand li, pas content, veut canzé couleur?

Noir quitte maître à li, et noir devient *marron* tout de suite,

N° 11. A propos de nègre, pourriez-vous dire quel rapport existe (couleur à part) entre un fin et rusé noir du Congo et ce chevalier d'industrie?

C'est que l'un est *un nègre fin* et l'autre *un aigrefin*.

N° 12. Pourquoi la vue seule d'une paire de bas semble-t-elle mettre ainsi hors de lui cet affreux Harpagon?

Parce qu'il craint que ce ne soient des bas contre la varice (*l'avarice*).

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 15. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

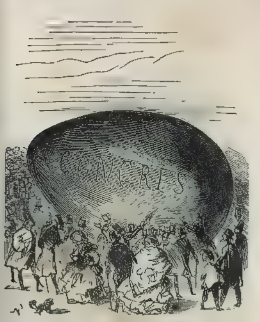
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1856, — par NADAR.



12567

Un œuf de Pâques que beaucoup de gens auraient voulu ouvrir avant l'heure.



12568

Les valeurs étrangères ne peuvent plus montrer à la Bourse de Paris que le bout de leur nez, vu qu'on les a privées de leurs *cottes*.



12569

M. Coste ayant mis des poissons rouges dans la Seine, les pêcheurs sont obligés de modifier leur armement.



12570

— Eh ben, quoi, la taxe! quoi, la taxe! El'e est *à ficher* à ma po te, vot' taxe!!.



12571

Le monde renversé. — Les hommes, pour avoir le droit de porter la raie au milieu.....



12572

..... cèdent aux femmes leur raie de côté.



12573

Le Crédit Mobilier fait des petits en tous pays.



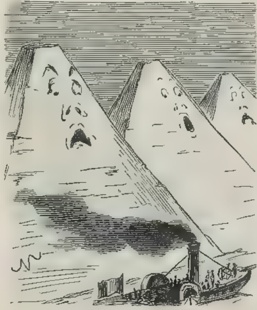
12574

Seulement l'Espagne avec un Crédit Mobilier ne vous fait-elle pas un peu l'effet d'une po .le qui a trouvé



12575

— Bon! voilà l'*Univers musical* qui parle de la mort d'Henri Heine, *plus connu*, dit-il, *sous le nom de Stendhal!* — C'est comme s'il disait, sans comparaison, Nadar, plus connu sous le pseudonyme de Philarète Chasles.



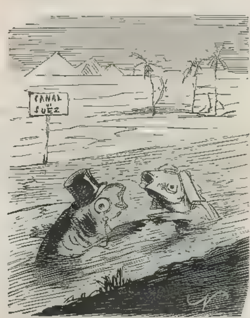
12576

Percement de l'isthme de Suez. — Un travail que plus de quarante siècles admireront.



12577

Les sphinx du désert réduits à entrer comme simples cantonniers dans la compagnie de M. de Lesseps.



12578

Le percement de l'isthme de Suez opère un rapprochement inespéré entre les poissons de la Méditerranée et ceux de la mer Rouge.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



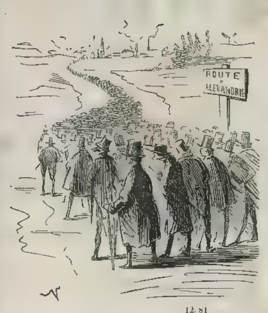
12579

Percement de l'isthme de Suez par M. F. de Lesseps.



12580

Joie d'Alexandre le Grand en apprenant aux Champs-Elysées que sa ville d'Alexandrie s'embranchera sur le percement de l'isthme de Suez.



12581

La ville d'Alexandrie prend en effet bientôt un tel développement financier, que tous les caissiers des quatre parties du monde s'y rendent à l'envi.



12582

Un habile accoucheur que ce M. de Lesseps : il accouche deux *mères*, la mère Méditerranée et la mère Rouge, et leur fait faire un petit qui se porte bien !



12583

Autre percement par suite de celui de l'isthme de Suez : heureusement cet argent-là ne tombe pas dans l'eau !



12584

— Décidément, je suis fâchée que nous soyons venues à Suez, ma chère ; ce pays est déjà trop habité...



12585

— V'là pourtant comm' je s'rai dimanche !



12586

— Les hippophages viennent de m'autoriser à prendre monsieur, que je vous amène comme remplaçant.



12587

— Madame veut-elle accepter à souper ! un filet de cheval sauté !... la moindre des choses !



12588

Un cas possible d'hippophagie dans les restaurants à 32 sous.



12589

— Manger du cheval ! Comme si c'était une nouveauté !



12590

Le meilleur procédé aujourd'hui pour entraîner un cheval.



12591

Réfléchissant et se demandant pourquoi on ne passerait pas de l'*hippophagie* à la *caniphagie*.



12592

— Le *Percolateur !* 50,000 tasses de café par jour à 4 sous la tasse, le sucre compris et pas de pourboire au garçon ! Ils devraient permettre en outre d'emporter les petites cuillers ! ..



12593

Au Percolateur. — Un monsieur qui veut ses aises quand même.



12594

Aimant mieux s'asseoir sur la girouette de la maison du percolateur que de prendre son café debout.

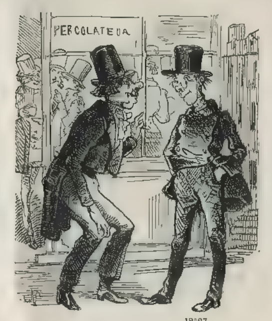
REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



12595
M. Percolateur fabrique tant de café qu'il est forcé de boire le soir tout ce qui lui reste.



12596
— Le *père-colateur*, c'est bien ! mais la *mère-colateur*, où est-elle !...



12597
— Et le fils-colateur !...



12598
Janus allant épier à la porte du Congrès pour savoir s'il doit tenir la sienne ouverte ou fermée.



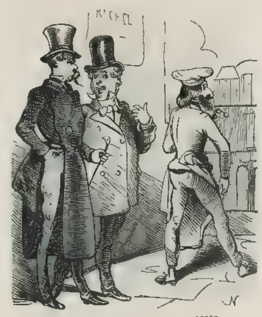
12599
Le parti de la paix à tout prix.



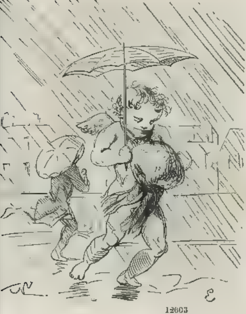
12600
L'ours du Nord choyé au Jardin des plantes depuis les préliminaires de paix.



12601
Mirès, 1er du nom, fondateur de la ville de Marseille, an MVIIILVI.



12602
— Tiens! quelle idée a eue là Raphaël Félix de s'habiller en pâtissier! — Un costume qu'il a rapporté d'Amérique... excellent pour le four!



12603
A la bonne heure! voici un printemps qui ne ressemble pas à celui de l'année dernière!



12604
Pourquoi J. Janin en avocat? le costume de simple journaliste lui allait si bien !...



12605
Autre. — L'archange J. J. terrassant l'hydre du petit journal dans la personne de son ami Th. de Banville.



12606
Compagnie des petites voitures par-ci, compagnie des grandes voitures par-là. Vous verrez qu'il y aura bientôt tant de voitures, que les cochers devront se mettre deux pour un client.



12607
Emigration des chiens qui n'ont pas le moyen de payer l'impôt.



12608
14 janvier, dernier délai. — Un monsieur en retard pour sa déclaration.



12609
— Peut-être un suicide, mosieu Camuset! La pauvre bête n'aura pas eu de quoi payer l'impôt !...



12610
Nous ne payons pas l'impôt, nous autres!!!

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



12611

Les dames se disposent à aller à la Bourse sous un petit déguisement inspiré par les défenses de l'autorité.



12612

— Et avec ça, mame Bouvier, croyez-vous qu'on ne me prendra pas pour un homme!...



12613

M. Coste se fait faire des réclames par les saumoneaux. Enfoncé le phoque!



12614

L'art d'élever les saumoneaux et de s'en faire trois mille réclames de rente dans les journaux amis du collége de France.



12615

Mais M. Coste ne s'attend-il pas un de ces jours à être dépassé!



12616

— Toujours des réclames à M. Coste! Qu'est-ce que c'est que M. Coste! — M. Coste, c'est comme qui dirait le Courbet de la pisciculture, sauf qu'il n'y a pas eu de Remy peintre avant M. Courbet.



12617

Réception de M. Legouvé à l'Académie, et ovation de la part des dames de la halle, qui veulent juger de près de son *mérite* (auprès) *des femmes*.



12618

Pas de Saint-Charlemagne cette année, ou grande danse des collégiens devant le buffet.



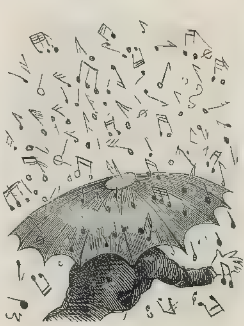
12619

Longchamps. — Toujours les mêmes, même quand ça en est d'autres!



12620

On a remarqué que les petites voitures deviennent de plus en plus confortables.



12621

Mars : — giboulées, — mois des concerts.



12622

La Foire aux Notes pour faire suite à la Foire aux Jambons.



12623

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces, — ni Saint-Médard de pluie, une fois la saison des concerts venue.



12624

Et dire qu'il y a des gens qui ont de quoi et n'ont pas besoin de ça et qui font des concerts tout de même!



12625

Le Juif Errant vient remercier G. Doré de l'avoir si bien illustré.



12626

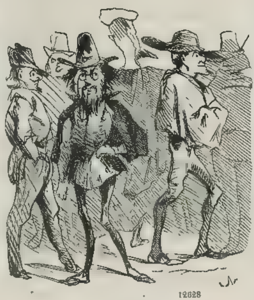
Tous les Israélites adoptent le costume de la légende dans l'espoir de se faire crayonner par G. Doré.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



12627

Rabelais, Balzac, Doré et Cie — Une raison sociale qui réjouit bien des libraires.



12628

Le succès de la reprise d'*Henri III* fait revivre quelques anciennes modes.



12629

Le Gymnase reprend le *Demi-Monde* d'Alex. Dumas fils. Je ne voudrais pas pour tout au monde perdre cette occasion de refaire la plaisanterie ordinaire : une *reprise* qui n'est pas *perdue*.



12630

M. Ponsard porte sa dernière œuvre, la *Bourse*, à l'*Odéon*. Pas cra-t-elle !



12631

M. Scribe a dessiné sa Manon Lescaut de l'Opéra-Comique d'après une rosière, — ce qui n'empêche pas un grand succès.



12632

M. Arnaud cherchant quel quartier il dotera de son hippodrome, se décide pour l'avenue de l'Impératrice.



12633

Un monsieur qui ne tient pas... . Un monsieur qui tient beaucoup à ce que la nouvelle commission chargée d'exiger qu'on puisse voir de toutes les places dans les théâtres fasse son devoir le plus strictement possible.



12634

— Vous ne montez pas avec moi ? — Mon cher, je ne prends plus qu'une sorte d'omnibus : *les omnibus de Londres*, parce qu'ils font prime.



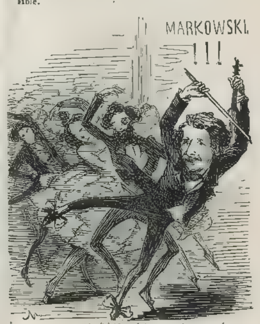
12635

— Un billet pour le bal de l'Opéra, bourgeois ? .. 7 fr. 50. — Oui mais je voudrais un billet qui me donne le droit d'être intrigué ! — Alors voilà votre affaire, mais c'est 5 fr. de plus.



12636

Concerts Musard à l'hôtel d'Osmond. Musard Ier n'est pas mort ! Vive Musard II !



12637

Déménagement de l'école de danse du célèbre Markowski.



12638

— On m'y repincera aux séances extraordinaires de l'Académie !



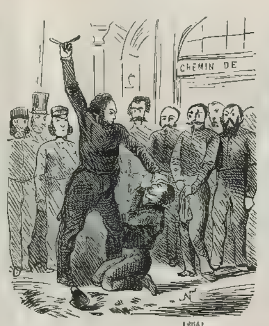
12639

— Ah çà ! tâche de nous soigner ces travaux-là, mon vieux ! C'est mon filleul, ce boulevard là, et je te le recommande en qualité de parrain.



12640

— On parle de partager la France en 100 départements ; je demande à ne pas être confiné au *numéro cent !*



12641

Un nouveau règlement supprime les moustaches des employés du chemin de l'Ouest. Pourquoi, sans indiscrétion !



12642

Naissance du nouveau *Petit Journal pour rire.*

BIMBELOTERIE.

⁂ M. Barthélemy, avocat, a renoncé au barreau pour obéir à une vocation théâtrale. Il s'est mis à interpréter des tragédies; ce qui prouve qu'il n'a pas entièrement renoncé à se charger des mauvaises causes.

⁂ Depuis longtemps le peintre H... avait désiré se faire présenter à madame de C..., dont on vantait les élégantes soirées. L'autre jour, M. H... voit entrer un de ses amis, porteur d'un billet parfumé.

— Qu'est-ce que tu m'apportes-là?

— Une invitation de la part de madame de C...; elle donne un grand bal ce soir.

— Cristi! ça tombe mal.

— Pourquoi?

— Je ne peux pas mettre des bottes, j'ai une écorchure à la jambe.

— Alors tu mettras des souliers, dit son ami avec un rire fin et sardonique, ce sera un petit malheur... ces dames t'excuseront.

⁂ Un de nos éditeurs de musique se dispose à faire paraître les protocoles du congrès de Paris, mis en quadrilles par M. Strauss : le compositeur est en train de noter le cinquième point.

⁂ Le lendemain de la première représentation de *Fanchonnette*, on s'entretenait chez notre sculpteur Dantan de l'opéra de la veille.

— Charmante musique! dit M. Robert H..., mais il y a certain air de basse au second acte qu'on pouvait bien nous épargner; cela fait longueur, puis c'est très-médiocre.

— Mais non, M. fit Henri B..., je vous assure que cet air est passable.

— Il fallait donc le passer, dit M. Dantan.

⁂ Un de nos jeunes auteurs, M. B... L..., doit depuis deux ans une centaine de francs à son ami D..., qui ne parvient pas à se faire payer.

Lundi dernier, D... rencontre son débiteur sur le boulevard.

— Eh bien, et mes cent francs?... voilà trop longtemps que cela dure; vous n'êtes pas gentil!

M. B... L... lui fit de nouvelles promesses; puis, pour calmer la mauvaise humeur du créancier, il tira de sa poche deux billets de concert, et les lui offrit.

— Vous grossissez vos torts! s'écria D..., votre conduite est dégoûtante.

⁂ Un prêt de cinquante francs. — Dans les derniers jours de mars, M. Ch..., employé au ministère, rentrait chez lui vers deux heures du matin, quand, au détour de la rue de Rumfort, il se vit subitement accosté par un individu de fort mauvaise mine.

— Allons, pas de résistance, dit le malfaiteur en brandissant une canne, il me faut votre argent!

M. Ch..., qui réunit le type de Joseph Prudhomme à une certaine dose d'excentricité artistique, ne perdit pas contenance. Il tira son porte-monnaie, et adressa ce petit *speech* au solliciteur nocturne :

— Mon ami, je serai franc avec vous, comme vous l'êtes avec moi. Je ne sais si je me trompe, mais vous m'avez l'air d'un galant homme et d'un brave garçon, qu'un moment de gêne aura forcé d'essayer d'un métier pour lequel vous n'êtes pas né. L'expérience vous fera revenir à de meilleurs sentiments. En attendant, je comprends votre position; or voici la mienne : j'ai cinquante-cinq francs sur moi; je vous en offre cinquante à titre de prêt, car le 31 de ce mois j'ai un payement à faire.

— Est-ce une échéance bien urgente? demanda le voleur.

— Très-urgente, mon ami, et vous ne voudrez pas m'exposer à faillir à ma signature. Il faudrait donc que je pusse compter sur votre remboursement vers le 30 mars.

— Eh bien, j'accepte! s'écria le voleur, à qui cette idée parut fort originale.

Il prit les cinquante francs, tout en demandant l'adresse de M. Ch..., et ces deux messieurs se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Il faut être véridique avant tout M. Ch... ne comptait plus sur la restitution de la somme, quand, le 30 mars dernier, à huit heures du matin, quelqu'un sonna à sa porte..... quelle fut la première personne qui se présenta chez M. Ch...?

— Le voleur!... s'écrièrent tous les assistants.

— O mon Dieu! non, c'était le porteur d'eau..... répondit M. Méry, qui venait de conter cette historiette dans un petit cercle d'artistes.

⁂ On lisait dernièrement sur l'écriteau d'une maison à Belleville :

« A vendre, au premier, un piano sur lequel Boïeldieu a composé le *Pré aux clercs* (!). »

⁂ Un de nos banquiers, qui a beaucoup gagné dans les fonds français sans rien perdre de son accent allemand, se trouvait l'autre soir, — je ne sais comment, — chez une beauté du demi-monde, douée d'une franchise bien rare dans cette institution.

— Voyez, mon cher monsieur, lui dit la belle, comme les choses ont heureusement tourné pour moi : il y a deux ans je vivais dans une mansarde, aujourd'hui je loge comme une ambassadrice.

Et elle fit examiner au banquier toutes les parties de son appartement, qui venait d'être meublé et décoré à neuf.

Chaque pièce qu'il visitait arrachait au Crésus un geste de surprise et de satisfaction.

— Tenez, lui dit-elle, voici ma chambre à coucher.

— Oh! les pelles bordières, les peaux faudeuils, tout est en pleu de ciel!

— Oui, mon cher.

— Eh pien, votre sort est *azuré*, ma pelle enfant..... ch'en suis gondant.

⁂ La jolie madame G... passait dimanche dernier sa soirée chez des amis, où son gros mari devait venir la prendre à onze heures.

On se livrait à un stupide exercice qui n'est point encore aboli; on jouait au lansquenet.

Madame G... avait déjà *passé* huit fois sans une seule *main* heureuse. Elle venait de couronner sa mauvaise chance par un *banco* désastreux, quand elle vit entrer M. G...

— Bon! voilà mon mari..... s'écria la jeune femme, tous les guignons à la fois!

Jules Lovy.

LES BOISSONS DE FANTAISIE.

Plus nous allons, plus il est clair que la fin du monde se prépare insensiblement par le fait des prodiges de la chimie.

Depuis un peu moins d'un demi-siècle les prodiges de la chimie ont absolument changé le système alimentaire du genre humain.

On fait du sucre et du rhum avec la betterave.

On tire du café non-seulement de la chicorée, mais aussi de la châtaigne.

On cherche à faire du pain avec de la sciure de bois mêlée à de la fécule de pomme de terre; — on arrivera, vous le verrez.

On fait du thon mariné avec du veau, du chevreuil avec du mouton, des biftecks de bœuf avec du cheval.

On fait de la gelée de groseille avec de la carotte.

On fait du vin avec de tout, avec de la litharge de plomb, avec du bois de campêche, avec du sureau, avec toutes sortes de substances corrosives.

Tout cela n'est encore qu'une préface.

La bière, qui est une boisson essentiellement fabriquée, avait été expressément jusqu'à ce jour faite avec de l'orge et du houblon; — mais quoi! c'était trop classique; cela devenait perruque, rococo, antédiluvien. Les chimistes se sont dit : « Il faut changer la bière comme on a déjà changé toute chose. »

Depuis assez longtemps déjà, nul ne l'ignore, on fabriquait bien la bière de Strasbourg rue du Petit-Hurleur; la bière de Bavière venait directement de Vaugirard. Quant au faro belge, on le tirait assez volontiers du Gros-Caillou. Mais laissons ces détails d'étiquette : ces diverses bières pouvaient cependant passer pour des à peu près de bières.

Que va-t-il arriver maintenant que cette boisson antique est abandonnée à tous les caprices de la fantaisie?

L'an dernier, on a imaginé une espèce de mixture où le houblon se marie à une sorte d'écorce d'arbre. Cela s'appelle le Sombrico. Quand on a bu un quart de verre, on a l'air d'un pauvre homme qui a vidé une bouteille entière d'eau de Sedlitz.

Cette année, nosseigneurs les chimistes inventent la houblonnette.

Qu'est-ce que la houblonnette? On me dit que c'est un composé d'essence de houblon et de jus de citron, cela produit immanquablement l'effet salutaire des limonades expansives.

Il y a vingt variétés de houblonnettes.

Ce n'est pas le seul jus de citron qui acidule cette boisson nouvelle; on peut faire des houblonnettes avec mille produits de la nature, avec du melon, avec des poires tapées, avec des prunes sauvages, avec des feuilles de coquelicot, avec des cerises aigres, avec de la petite centaurée, avec du poivre long, etc., etc.

Les chimistes se frottent les mains et s'écrient :

— Avant trois ans la houblonnette aura remplacé cette boisson brune, lourde, amère, froide et piquée qui s'appelle la bière.

Je crois, quant à moi, que nosseigneurs les chimistes raisonnent comme des cruchons.

Il est très-certain que la chimie accomplit chaque jour des prodiges, mais il est vrai aussi qu'on commence à se mettre en garde contre les merveilles dont elle nous inonde, surtout au point de vue du boire et du manger.

On entend dire un peu partout :

— Ah ça, la bière qu'on boit à Paris ne vaut plus ce qu'elle valait autrefois. Est-ce parce qu'on y mêle trop d'eau? Est-ce qu'on en tire de la houblonnette? Qu'on nous ramène vite à la boisson qu'on fabrique à Strasbourg!

Cela rappelle la scène qui s'est passée, il y a quinze ans, dans une petite ville de province.

On jouait la *Dame blanche*, opéra-comique en trois actes de M. Scribe, musique de Boïeldieu.

On était entré en foule; on levait le rideau; un acteur s'était avancé en disant : « Que les cors se fassent entendre!..... chez les montagnards écossais on donne volontiers l'hospitalité. »

Un peu après, un autre personnage disait : « C'est réellement un état fort agréable que le métier de militaire!... »

« Ah çà! s'écria un spectateur qui avait entendu la pièce à Paris, il y avait autrefois des couplets :

Ah! quel plaisir,
Ah! quel plaisir
D'être soldat!...

« Le principal chanteur, je m'en souviens, s'appelait Ponsard, le même qui a fait la tragédie de *Lucrèce*. »

La remarque circule; — on siffle, on crie, on hurle, on demande le régisseur; — ce régisseur s'avance, fait trois saluts, et dit :

« Que veulent ces messieurs?

— Mais la musique!... les couplets!... les airs du célèbre Ponsard, le ténor!

— Pardon, messieurs, vous n'avez pas lu l'affiche; elle porte ceci, en caractères un peu fins, il est vrai : « Un dialogue vif et spirituel remplacera la musique, qui nuit à l'action. »

De même les consommateurs.

« Ça de la houblonnette?..... mais il y a des pruneaux de Tours là-dedans!... tandis que dans la bière il y a une amertume sapide, etc., etc. »

Je n'ose pas parler des progrès, d'autres disent des sophistications introduites dans le vin : — à ce sujet il faudrait pleurer autant de larmes qu'il y en a dans une bouteille de madère!

Maxime Parr.

LE BAPTÊME D'UN JOURNAL.

Dans les régions de la presse hebdomadaire un enfant vient de naître!

Frais et dispos, pimpant, coquet, sage et malin, jacassant déjà à tort et à travers, comme un vieillard de quinze ans.

Chose étrange! son sexe avait été constaté quinze jours avant sa naissance. C'était une fille. On l'a nommée *Gazette de Paris.*

Le 20 mars, — jour mémorable! — les parents de la fille expédièrent le prospectus de la chose à une trentaine de gens de lettres et à une douzaine d'artistes.

Je m'attendais à lire la formule traditionnelle :

« Le besoin d'un nouveau journal se faisait violemment sentir... etc., etc. »

Pas le moins du monde!

En dépliant la circulaire, j'aperçus une charmante vignette de Gustave Doré accompagnée du texte que voici :

« Monsieur et cher collaborateur,

» En recevant cette missive, vous comprendrez qu'il faut tenir la *Gazette de Paris* sur les fonts de baptême. — Il s'agit d'un PUNCH accompagné de cigares et de fraternelles poignées de mains. — J'ose espérer que vous nous ferez tout à la fois le plaisir et l'honneur d'assister à la réunion qui aura lieu, le 24 mars, à neuf heures précises du soir, dans l'un des salons particuliers du grand restaurant de la terrasse Jouffroy.

» Agréez, etc.

» DOLLINGEN,
» Directeur de la *Gazette de Paris.* »

A la vue de cette enivrante circulaire, de ce ravissant poulet, les trente gens de lettres et les douze artistes bondirent de jubilation.

L'un d'eux riposta même immédiatement par une petite épître rimée se terminant par ces mots :

A ce rendez-vous enchanteur
Tu me verras coûte que coûte...
A moins pourtant que, de bonheur,
Je n'aille succomber en route.

Inutile de vous dire que les quarante-deux invités furent exacts comme des chronomètres. C'est que le punch, les cigares et les fraternelles poignées de mains ont tant de charmes... — les cigares surtout!

Jadis on célébrait l'amour.....
Tout est changé dans ce bas monde!
Aujourd'hui l'on chante à la ronde :
« Sans fumer peut-on vivre un jour? »

Maintenant je vous laisse à penser ce qu'a dû être une réunion de joyeux esprits tels que les citoyens Nadar, Gustave Doré, les frères Lionnet, Roger de Beauvoir, Charles Monselet, Louis Lurine, Alexandre Weil, Albéric Second, Georges Bell, Asselineau... *e tutti quanti!* Imaginez les excentricités les plus folles, les fantaisies les plus acadabrantes, les *speeches* les plus renversants, les gymnastiques les plus bouffonnes, et vous n'aurez encore qu'une idée incomplète de ce qui s'est dit, fait, chanté et péroré à cet humoristique baptême de la *Gazette de Paris.* Les murs de la terrasse Jouffroy en garderont l'ineffable écho pendant six mois.

A neuf heures et demie, M. Alexandre Weil a été couronné rosière.

A dix heures, un immense câble a été tendu dans le grand salon, et M. Audebrand a dansé sur la corde.

A dix heures et demie, M. Roger de Beauvoir a chanté le *Sire de Framboisy* sur une méditation de M. de Lamartine.

J'ai oublié de vous dire que chacun des invités, en se mettant à table, a trouvé sous la serviette un billet de cinq cents francs. C'était une généreuse avance faite par le caissier du journal sur la rédaction future des collaborateurs.....

A onze heures, la conversation a pris une tournure tellement régence, que M. Alexandre Weil s'est vu obligé d'aller faire un tour sur le boulevard; on l'a remplacé par un paquet de cigares.

A minuit, tous les convives ont improvisé une complainte avec accompagnement de piano sur le *Paradis perdu*, drame de MM. Dennery et Ferdinand Dugué.

A une heure du matin, symphonie de mirlitons et de guimbardes, danses fantastiques; le directeur de la *Gazette de Paris* est porté en triomphe au milieu des flammes du Bengale.

Tel est le résumé fidèle de cette fête indescriptible, sauf quelques exagérations de détail, bien pardonnables à un chroniqueur dont la tête est encore troublée par les fumées du punch et le nuage des cigares.

La vérité *vraie*, c'est que ce punch mérite une mention particulière : il était supérieurement conçu et magistralement rédigé. Aussi a-t-il valu au chef du laboratoire une récompense toute spéciale : il a été décidé que le journal lui serait servi pendant cinquante ans. — Puissent les abonnés obtenir la même faveur!

JULES LOVY.

THÉATRES.

M. Clairville est l'historien de l'actualité, il a chanté toutes les circonstances politiques qu'il a vues passer devant ses yeux depuis qu'il tient la plume du coupletier : voilà pourquoi il a tant écrit. Il a même essayé naguère aux Variétés de donner, chaque soir, en chansons, le *cours de la Bourse* et les *nouvelles* de la journée. L'essai n'a pas été goûté par les non initiés aux émotions de la prime et du report.

Il a fêté récemment la naissance du prince impérial dans 101 *coups de canon*, ouvrage représenté le soir même de cet événement au théâtre du Palais-Royal; et le soir même de la proclamation de la paix il vient de faire jouer aux Variétés *Donnez-moi la paix!* pochade de circonstance.

Que va-t-il chanter à présent?

Tandis que M. Clairville chantait la paix, l'Odéon fêtait la mémoire de *Michel Cervantes*, l'illustre auteur de don Quichotte, le panégyriste du gros Sancho Pança.

Le pavillon a porté bonheur à la marchandise. Le nom de Cervantes a couvert le succès de M. Théodore Muret.

Certains ouvrages sont une véritable bonne fortune pour le chroniqueur chargé de les raconter au public : le sujet en est tellement connu qu'il suffit d'en exhiber le titre aux lecteurs pour qu'ils sachent de quoi il est question.

Le Paradis perdu est de ce nombre. Nous n'entreprendrons pas l'analyse du drame fantastique en cinq actes de MM. Dennery et Ferd. Dugué, joué à l'Ambigu; raconter la *chute des anges*, la *création du monde*, parler d'Adam et d'Ève, expliquer la mort d'Abel et le *déluge universel*, ce serait assurément faire injure à celui ou à celle qui tient notre feuille en ce moment.

Nous dirons seulement que s'il fallait citer les mille et une transformations dont nous avons été témoin pendant six heures, dépeindre la quantité innombrable et la richesse des costumes, expliquer surtout les six parties du déluge, nous remplirions certainement d'épithètes élogieuses les colonnes de ce journal, sans donner une idée bien exacte de la magnificence de cette œuvre originale qui fera courir tout Paris.

Il serait difficile de trouver quelque chose de plus brillant, de plus splendide que le Pandæmonium de M. Philastre, de plus beau que le palais de M. Cambon, de plus remarquable que l'Éden de M. Chéret, et quelque chose de plus grandiose et de plus terrible que son déluge.

Du déluge de l'Ambigu passons au déluge d'imprécations du *Sang mêlé* de la Porte-Saint-Martin.

Voici un titre qui a prêté le flanc aux quolibets de tous les faiseurs de calembours. Le *sa g mêlé*, ce n'est pas *clair*, a dit l'un. L'auteur, M. Ed. Plouvier, n'aurait pas dû *s'en mêler*, a ajouté un autre. Cette œuvre manque naturellement de *bon sens*, a riposté un troisième loustic; et cependant elle n'a pas le *sens commun*, a surenchéri un quatrième.

Quoi qu'on en ait dit, *le Sang mêlé* est une pièce que peut hardiment signer un vrai poëte. Il faut avoir en soi quelque chose de bien robuste pour soulever tour à tour l'admiration et la critique; à ce compte déjà M. Plouvier n'est pas comme le commun des martyrs.

Fechter, Deshayes, Valnay, Baron, Boutin, Schey, mesdames Page et Alphonsine ont aidé puissamment au succès de cet ouvrage.

Puisque nous sommes dans les sombres domaines du drame, parlons de la *Rosmunda* d'Alfieri, offerte au public parisien par madame Ristori.

Vous rappelez-vous une assez désagréable tragédie de M. Latour (de Saint-Ybars), qui n'avait qu'une circonstance atténuante : elle était en un seul acte?

Vous savez?... cette tragédie après la représentation de laquelle mademoiselle Rachel eut une crise nerveuse si violente qu'elle se tordait et voulait périr. Oh! les vers de tragédie! les vers de tragédie! quel poison!

Hélas! la tragédie de M. Latour (de Saint-Ybars), quoiqu'on y bût dans un crâne humain, était un marivaudage, une comédie du Gymnase, une intrigue à l'eau de rose en comparaison de la *Rosmunda* d'Alfieri. Du moins la tragédie de mademoiselle Rachel n'ennuyait que durant un acte, tandis que celle des Italiens est un somnifère en cinq parties.

Il n'y a rien dans cette pièce..... que des tirades. Heureusement qu'elles sont dites par madame Ristori, voilà leur excuse, je n'en admets pas d'autre. La remarquable artiste galvanise ce cadavre de tragédie et lui donne une apparence de vie; mais elle ne peut lui rendre le souffle, elle ne peut faire circuler un sang chaleureux dans ses veines éteintes.

Le mois de mars a été tout à fait voué au drame, et pour ne pas contrarier la règle le Vaudeville vient aussi de donner le sien en un acte. Il se nomme *Calino*, et est glorieusement signé Théodore Barrière.

Avec *Calino*, on s'attendait à tomber en pleine charge d'atelier, on croyait à la revue d'une nouvelle édition des balançoires traditionnelles du rapin français; pas du tout, nous sommes entrés dans une pièce grosse de larmes, une histoire qui serre le cœur, un drame navrant entremêlé de lazzis cocasses et de calembredaines douloureuses.

Calino se croit un peintre de génie. Des rapins s'accrochent à son échine pour lui faire cent niches. Bientôt ils s'aperçoivent que si leur souffre-douleur est un mauvais peintre, cela ne l'empêche pas d'être un excellent homme. Alors, en gens de cœur, ils lâchent prise et lui rendent la tranquillité et le bonheur.

Calino a été joué par Parade avec beaucoup de cœur et d'originalité.

Autre drame. On a repris avec succès les *Mémoires du Diable.* L'intérêt de l'intrigue, la vivacité de l'action, la variété et l'originalité des détails, cet ouvrage réunit toutes les qualités qui frappent et saisissent le public.

N'allons pas oublier Félix, qui joue Robin d'une façon étourdissante; Delaunay, qui produit un grand effet dans le maçon Gautier, et la charmante mademoiselle Luther, qui possède toute l'ingénuité adorable qu'exige le rôle de Marie.

Autre drame, mais drame pour rire, cette fois. Constatons le grand succès de *Mort et Remords*, pantomime représentée aux Folies-Nouvelles.

Cette pièce est tirée d'une nouvelle de Théophile Gautier intitulée *Shakspeare aux Funambules.* C'est un Macbeth comique poursuivi par un Banco, personnifié par un vilain marchand d'habits grêlé.

Pierrot sauve une grande dame au moment où elle allait être mordue traîtreusement par un chien enragé; mais il est couvert de haillons, il ne peut lui offrir son bras pour la reconduire dans son splendide hôtel. « Ah! si j'avais de beaux habits! » s'écrie-t-il.

En ce moment passe un négociant en défroques, il porte un sabre sous son bras. Pierrot tire le sabre par mégarde, et voulant le remettre dans le fourreau, se trompe de gaîne : il embroche le marchand du Temple.

Après s'être emparé de ses habits, il le flanque dans une bouche d'égout. O terreur! Le spectre du fripier reparaît et crie : « *Marchand d'habits!* » Désormais ce cri sera pour Pierrot le chant du remords, le cri de la conscience!

Il l'entendra au milieu des bals, des jeux, des déclarations d'amour que lui lance la femme qu'il a sauvée; il l'entendra sur le chemin de la mairie, la nuit, le jour, partout!

Cependant, en voyant son repentir sincère, l'ange de la réhabilitation apporte au tueur de marchand d'habits un écusson providentiel portant écrit le mot *pardon!*

Et Pierrot, pardonné comme Maxime Timor, épouse sa grande dame à la lueur des flammes de Bengale.

Paul Legrand a admirablement mimé l'œuvre de M. Charles Bridault. Il sait faire rire, frissonner et pleurer tour à tour.

ALBERT MONNIER.

GAZETTE DE PARIS

NON POLITIQUE.

Paraissant tous les Dimanches, sous la direction de M. DOLLINGEN.

PARIS : 3 mois, 5 francs; 6 mois, 10 francs; un an, 16 francs. — DÉPARTEMENTS : 3 mois, 6 francs; 6 mois, 12 francs; un an, 20 francs.

Bureaux, rue Vivienne, 48, au coin du boulevard.

RÉDACTEURS :

MM. ALEXANDRE DUMAS, MÉRY, JULES JANIN, LÉON GOZLAN, ARSÈNE HOUSSAYE, LOUIS LURINE, EDMOND TEXIER, AUGUSTE LUCHET, ALBÉRIC SECOND, CHARLES MONSELET, E. GONZALÈS, ROGER DE BEAUVOIR, PHILIBERT AUDEBRAND, PIERRE BERNARD, FÉLIX MORNAND, TH. PELLOQUET, A. HUSSON, ALEX. WEIL, GEORGES BELL, LÉON GATAYES, MARIE AYCARD, CH. PHILIPON, NADAR, ACHILLE DENIS, ALFRED BUSQUET, JULES VIARD, AURÉLIEN SCHOLL, ÉTIENNE ÉNAULT, JEAN ROUSSEAU, JULIEN LEMER, Dr YVAN, Dr CASIMIR DAUMAS, JULES LOVY, ALFRED D'ANCRE, CH. MAGNE, LOUIS BELLET, ETC., ETC.

Les **500** premiers abonnés d'un an recevront *immédiatement*, à titre de prime, une jolie collection de DIX GRAVURES in-folio sur Chine, d'après nos grands maîtres : *Ingres*, *Delacroix*, *Couture*, *Decamps*, *Roqueplan*, *Rosa Bonheur*, *Verdier*, etc., etc., tirée de la galerie du journal l'*Artiste*.

1. L'ODALISQUE	d'après	*Ingres.*	6. LES BOEUFS	d'après	*Rosa Bonheur.*
2. LA FANTASIA ARABE	—	*Eugène Delacroix.*	7. LE SINGE AU MIROIR	—	*Decamps.*
3. LE MOT D'ORDRE	—	*Adolphe Leleux.*	8. L'ORGIE ROMAINE	—	*Couture.*
4. LA DEVINERESSE	—	*Verdier.*	9. DANSES DES BACCHANTES	—	*Gleyre.*
5. LES VASES GRECS	—	*Isambert.*	10. LA FOLLE DU LOGIS	—	*Camille Roqueplan.*

Le premier numéro est envoyé, comme essai, à toutes les personnes qui en feront la demande par lettre affranchie à M. DOLLINGEN, rue Vivienne, 48.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSONS, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadre compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 costumes des différentes nations parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes, que nous avons l'intention de porter à mille feuilles. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues, voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on restera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter. — Ces 250 costumes se composent ainsi :

48 COSTUMES FRANÇAIS.
23 COSTUMES ITALIENS ET PIÉMONTAIS.
58 COSTUMES TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS.
15 COSTUMES AMÉRICAINS.
24 COSTUMES ALGÉRIENS.
16 COSTUMES ALLEMANDS.
15 COSTUMES SUISSES.
35 COSTUMES RUSSES.
16 COSTUMES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Cette collection est faite avec le plus grand soin, elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON et autres; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes.

Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement, et franco*, les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 16. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



12643

LA TULIPE ET ZÉPHIR.

— La Tulipe, sergent recruteur aux gardes françaises.... Rien que ça, mon vieux. Et toi, qu'es-tu, Arabe, Turc, Égyptien? — Arabe de la barrière d'Enfer, tribu des Beni-Mouffetard, chapardeur fini.... J'arrive de Crimée pour voir les embellissements de Paris. — Diable! vous faites des voyages d'agrément? la guerre est un plaisir, à présent.... — Tu n'en as pas d'idée, cher Pompadour; le soldat d'aujourd'hui, vois-tu, se promène en Afrique, en Asie, on met à sa disposition des vaisseaux, des chameaux; on lui donne le tabac pour peu de chose, le café et le pousse-café pour rien, c'est un état de chanoine, quoi!

ESPÈCES DISPARUES.

LE THÉATRE DE MADAME SAQUI.

Texte par Albert Monnier.

Dessins de Bertall.

Est-il un nom plus connu, une réputation plus européenne que celle de madame Saqui?

A peine est-il prononcé que chacun sait ce que l'on veut dire. Madame Saqui, c'est la danse de corde avec ou sans balancier! c'est le câble tendu en travers de la



12644

Seine sur laquelle la célèbre acrobate passe sans s'effrayer! c'est le péril!, c'est la chance! c'est la gloire!

Hé mon Dieu! oui. Si la gloire consiste à entendre son nom prononcé par toutes les bouches avec un accompagnement d'épithètes élogieuses, il y a peu de généraux morts au champ d'honneur, peu de savants parmi les plus illustres, dont le nom puisse rivaliser avec celui de madame Saqui!

Et cependant qu'a-t-il fallu à cette funambule pour s'élancer au sommet du Panthéon des célébrités modernes? Une corde sous ses pieds, un balancier à sa main, un peu de blanc d'Espagne à ses semelles, et beaucoup d'aplomb dans les jarrets.

Je me rappelle encore madame Saqui telle que je la voyais aux jours de mon enfance, avec son casque couvert de panaches, ses tuniques pailletées, ses cheveux retombant en boucles brunes sur ses épaules, sa figure et sa démarche masculines, sa jambe nerveuse, sa crâne pétulance et son sourire de saltimbanque; elle qui semblait dire : « Admirez-moi donc! ne suis-je pas un vrai » morceau de roi? »

Je vois encore les grandes glaces qui ornaient le tour de la salle aux premières galeries, j'entends la voix de l'*aboyeur*, qui criait à la porte : « Entrez donc au char-



12645

» mant spectacle de madame Saqui! Prenez vos billets! »

Entrons! La toile se lève et laisse voir un autre rideau échancré qui a la forme d'un pantalon. Dans l'interstice des deux jambes qu'il semble former, les machinistes passent la fameuse corde sur laquelle la célèbre acrobate va bondir et rebondir.

Un chevalet est dressé sur le devant du rideau, et nous en verrons un autre tout à l'heure au fond du théâtre.

Le câble appuyé sur l'X vient s'accrocher au milieu du parterre; madame Saqui descendra et remontera dans la salle *sans balancier*.

Enfin voici les trois coups sacramentels. Le rideau fendu s'enlève. Quand ce n'est pas madame Saqui qui danse, le décor représente simplement un paysage quelconque, et le pavillon est en soie (le pavillon est une espèce de bannière solidifiée qui orne le haut bout de la corde et s'appuie sur le chevalet du fond); c'est de là que l'acrobate s'élance, c'est là qu'elle se repose.

Lorsque madame Saqui doit faire ses exercices sur la corde roide ou lâche, ou sur le simple fil d'archal, la décoration est entièrement en velours, fond et portants sont couverts de paillettes. Il y a le décor en velours noir, le décor en velours rouge et le plus extraordinaire en velours blanc.

Deux figurants sont postés à droite et à gauche de la corde pour amortir les chutes de la danseuse en cas de faux pas, ils sont costumés en Turcs, — comme on comprenait les Turcs dans ce temps-là, c'est-à-dire pantalons blancs fermés à la cheville au moyen d'une coulisse, vestes rouges avec deux glands tombant par devant, et un soleil dans le dos; turbans surmontés d'un croissant.



12646

Un pierrot est en outre chargé d'égayer de ses lazzi l'auditoire, comme le font encore les clowns au Cirque des Champs-Élysées.

Madame Saqui possédait son pierrot favori : il se nommait Bellery (il est aujourd'hui fabricant de daguerréotypes). Il avait l'honneur de lui appliquer le blanc d'Espagne sous ses chaussures. (Vous le savez, ce blanc empêche de glisser.) Cette opération terminée, la danseuse lui donnait avec son pied une rapide paire de soufflets, inévitable signal d'une explosion de rire.

Bellery était chéri du public pour son compte particulier. Il avait inventé un genre de divertissement qui nous réjouissait fort, nous autres enfants. Cela s'appelait la *corniche*. Pourquoi? je n'en sais rien du tout. Mais quand



12647

on criait : *la corniche! la corniche!* Bellery lançait son chapeau pointu à quatre pas devant lui, et le faisait tournoyer rapidement sur sa partie conique, comme tournerait un sabot stimulé par le fouet d'un gamin.

Évidemment le sommet de son chapeau était garni d'une toupie dont le fer faisait saillie; mais à cette époque, pour moi comme pour bien des gens, c'était merveilleux! surnaturel!

Nous avons parlé des glaces qui décoraient les premières galeries : elles provenaient du théâtre des Associés, devancier du café d'Apollon, qui lui-même avait précédé le spectacle de madame Saqui, comme celui-ci devait précéder les Délassements-Comiques.

Hélas! oui, ô amis de Pierrot, de Polichinelle et d'Arlequin! le populaire théâtre de madame Saqui n'existe plus! Nous en réunissons pieusement les débris épars.

Quand on accorda à M. et madame Saqui le droit d'exploiter un spectacle acrobate, on leur permit la pantomime à la condition que les acteurs et actrices ne pourraient entrer en scène sans faire la *roue* ou le *saut périlleux*.

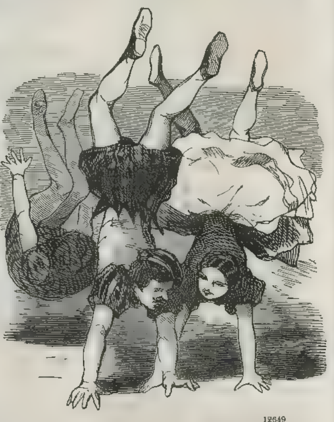


12648

De plus, ils devaient passer sous la corde roide, espèce de fourche caudine toujours tendue.

En ce temps-là, on voyait, dans une pièce intitulée *Christophe Colomb*, ce navigateur et un prince espagnol son rival, disputant de mérite et en présence de leur maîtresse, se mettre à sauter et à cabrioler de toutes leurs forces. Si *Christophe Colomb* était préféré par la princesse, il ne devait cet avantage qu'à l'excellence de ses culbutes et à la vivacité de ses *sauts de carpe*.

Au dénoûment, Christophe Colomb et l'infante s'en allaient amoureusement à l'autel sur les mains, la tête en



12649

bas, les jambes en l'air, et le prince espagnol rebuté exprimait son désespoir en faisant trois ou quatre *tours en l'air* et en se donnant un lourd *plat dos*.

Si Charles Charton, l'auteur ordinaire si extraordinaire du théâtre des Funambules, avait été pour quelque chose dans ce *Christophe Colomb*, il lui eût fait épouser la *mère Hique* en présence du *père Hou* et du cousin *Chilly*. Quant au mariage, il eût été célébré *par Aguay*.

C'est vers cette époque que Frédérick-Lemaître, jeune premier de pantomime aux Funambules, fut obligé de

quitter ce théâtre, parce qu'il ne pouvait pas s'habituer à marcher sur les mains. Cela ne l'a pas empêché de faire son chemin.

Vous rappelez-vous les deux fameux petits Lapons qui dansaient sur la corde et jouaient la comédie chez madame Saqui?

Ils n'avaient pas trois pieds de hauteur. L'affiche les donnait pour Lapons; mais Carlo et Carolina étaient



12650

tout bonnement issus d'un cordonnier bas-normand et d'une Cauchoise. Ils avaient d'autres frères, nés avant eux, qui étaient grands et forts comme leurs parents.

Carlo était un petit monsieur d'un caractère irascible. Le beau sexe le recherchait, mais il lui préférait le vin et l'eau-de-vie. Quand il n'était pas satisfait d'une des beautés peu sévères qui le pourchassaient, il lui appliquait dextrement avec sa petite canne des roulées formidables.



12651

Le pauvre nain, devenu vieux avant l'âge, entra de bonne heure à Bicêtre. Une nuit d'hiver qu'il revenait à l'hospice, gorgé d'alcool selon son habitude, il s'endormit sur le bord d'un fossé de la route. Le lendemain on le trouva mort.

Quelle différence entre le frère et la sœur! Autant Carlo avait du décousu dans sa vie, autant sa sœur Carolina est un modèle de régularité, de gentillesse, de travail et d'esprit.

Il n'a manqué que la taille à Carolina pour devenir une grande actrice. Aussi elle le sent tellement, qu'en fait



12652

d'amitié toutes ses préférences sont pour les gens doués d'une haute stature. Les petits hommes sont bien peu de chose à ses yeux, tandis qu'elle regarde avec adoration les gaillards qui jouissent d'une élévation de tambour-major.

En femme de goût, Carolina n'a pas voulu d'un mobilier semblable au mobilier de tout le monde. Ses meubles sont taillés dans ses proportions myrmidoniennes. On dirait un ménage de poupée. Elle a une petite armoire à glace, un petit guéridon, des petits fauteuils, des petits tableaux, un petit divan, il n'y a que son lit qui soit grand. Pourquoi? on n'a jamais pu savoir!

Après la disparition du Théâtre-Saqui, Carolina fit partie de la troupe des Funambules, de Beaumarchais et du Cirque impérial. Elle excellait dans les rôles taillés à la Déjazet. C'est une grande comédienne... vue par le petit bout de la lorgnette.

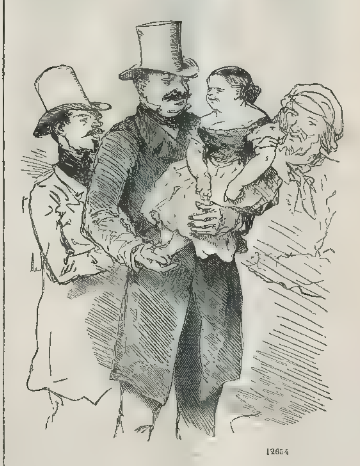


12653

Carolina fait encore les délices du boulevard du Temple, c'est elle la chanteuse favorite du café-concert de M. Paris, où on la montre en opposition au géant des montagnes qui a six pieds... *au-dessus du niveau de la mer.*

Dans le jour, la gentille naine coud ses robes, fait son ménage, fricotte sa cuisine et chante comme une fauvette. Le soir quand elle se rend à son théâtre, s'il pleut ou si elle est fatiguée, elle implore un bras ami pour se reposer.

Ne croyez pas qu'il s'agisse d'appliquer prosaïquement son avant-bras sur un autre humérus. Non pas! la petite taille de Carolina rend impossible cette posture familière. Elle remplace le coupé et l'omnibus par le bras d'un ami,



12654

c'est-à-dire qu'elle s'élance sur un bras et s'y assoit carrément comme le ferait un enfant.

Cette privauté est très-recherchée; mais, s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus.

Le théâtre de madame Saqui s'occupa exclusivement de danse de corde et de pantomime jusqu'en 1830.

C'est pendant cette période que des mimes anglais vinrent y jouer *la Fée du lac*, arlequinade qui révéla à la France le génie du *truc* anglais.

La Fée du lac est la vraie mère de la féerie contemporaine. Les plus beaux *trucs* des *Pilules du diable*, cette reine des féeries modernes, ont été empruntés à la pièce anglaise dont il est question.

Avant 1830 madame Saqui avait gagné des sommes prodigieuses, et sa fortune était faite; cette fortune qu'elle devait perdre plus tard par dévouement à l'un de ses frères. Nous l'avons vue, cette pauvre vieille femme, à soixante-quinze ans, obligée de danser sur la corde pour gagner son pain.

Profitant habilement des conséquences de la liberté théâtrale issue des barricades de Juillet, madame Saqui relégua la pantomime et la danse de corde à l'arrière-plan. Ses acrobates jouèrent le vaudeville, le drame, la comédie et même l'opéra-comique.

Les tours de force s'effacèrent devant le *Tartufe* de Molière, et madame Saqui put dire aux comédiens de la rue de Richelieu, qui se plaignaient de cette profanation : « Venez voir *Tartufe* interprété par mes acteurs, » et si vous reconnaissez l'œuvre de Molière, je m'en» gage à ne jamais la rejouer. »

Pierrot fut remplacé par le drame historique. Cinq-Mars et le président de Thou ne cabriolèrent plus sous la corde roide, et le rouge cardinal de Richelieu gouverna la France... sans balancier.

Le successeur de madame Saqui se nommait Roux, mais il se faisait appeler Dorsay. C'était un papetier de la rue Croix-des-Petits-Champs, qui, après avoir obtenu des succès sur les théâtres de société dans le rôle de Dorsay des *Deux ménages*, comédie de Waflard et Fulgence, avait fini par adopter ce sobriquet.

Dorsay était un brave et excellent homme. Il n'avait qu'un tort, mais il était grand : il se croyait un aigle.

C'eût été un papetier d'avenir : le crayon Conté, le papier Weynen, la gomme élastique et la plume de fer n'avaient plus de secrets pour lui; il se figura qu'il devait être un grand acteur, et c'est afin de s'engager en qualité de comédien qu'il acheta un théâtre. Dorsay n'eut jamais de grand que son amour-propre.



12655

Quand il daignait se livrer à l'adoration de sa clientèle, son nom apparaissait aux portes de son théâtre en lettres pyramidales. Il affectionnait *les Petites Danaïdes*, qu'il appelait son triomphe, et inscrivait sur l'affiche :

« M. Dorsay remplira le rôle du père Sournois et *imi*» *tera* Potier. »

Dorsay n'imitait pas du tout Potier, mais il se figurait qu'il l'imitait. On respectait son erreur.

Pauvre homme! s'il eût pu seulement l'imiter un peu, il n'aurait pas été un si mauvais acteur.

Si Dorsay n'était pas un bon comédien, il avait du moins des qualités d'administrateur. Personne n'entendait mieux que lui les transactions commerciales. L'ancien papetier reprenait alors le dessus et damait le pion au comédien manqué.

Il possédait aussi un certain *chic* pour empaumer son public. Chaque soir il s'installait au contrôle, surveillant l'entrée de la foule, parlant à celui-ci, saluant celui-là, souriant à tous.

Les habitués du boulevard du Temple forment un public spécial qu'il connaissait à merveille. Ils aiment à voir les

acteurs de près, et Dorsay se plaçait là comme dans une vitrine.

Telle marchande du Temple, tel bon boutiquier de la rue Pastourel, aimaient à dire fièrement aux gens qui les accompagnaient au spectacle : — Je connais M. Dorsay, moi! Vous allez voir comme je lui dis bonsoir!

En effet, lorsqu'ils passaient au contrôle, Dorsay les régalait d'un sourire, d'un mot; même quand le client en valait la peine, il lui octroyait une poignée de main, et demandait des nouvelles de sa petite famille.

C'est ainsi qu'il s'était formé une très-nombreuse clientèle.

Adressez-vous à la vanité! Chez le grand seigneur, comme chez le misérable chiffonnier, c'est toujours le point vulnérable de la cuirasse.

— Votre spectacle est-il commencé? lui demande un soir une grosse marchande de soupe qui traînait derrière elle une kyrielle d'enfants.



— Non, ma petite mère, répond le directeur en flairant sept ou huit places ajoutées à sa maigre recette d'été.

— Si c'était commencé, j'irais ailleurs..... je tiens à tout voir... dame, quand on paye, il n'en coûte pas plus!

Afin de rassurer la commère, Dorsay se retourne vers son contrôleur et lui dit sans rire :

— Priez le régisseur de ne lever le rideau que lorsque madame *aura pris* ses billets.

Le contrôleur fait semblant d'aller prévenir le régisseur, et la dame, rassurée, monte avec sa ribambelle de mioches.

Le rideau était levé depuis un quart d'heure.

— Ah! monsieur Dorsay, vous m'avez trompée! dit-elle en descendant dans l'entr'acte pour acheter des sucres d'orge, on avait levé la toile!

— On ne l'a pas levée, ma petite mère, répond-il, tant que vous avez *pris* vos billets, selon ma promesse... mais vous avez été si longue à monter!

Un autre soir, on donnait une féerie intitulée *le Paradis des roses*, bouquet émaillé de couplets en trois branches, dédié aux dames. (Dorsay était galant.)

Au moment de commencer la troisième branche ou, pour être plus intelligible, le troisième acte, une indisposition subite de Sagedieu, qui avait besoin de prendre du thé, fit suspendre la représentation.

On offrit des contre-marques au public, qui les accepta.

Le lendemain, à l'ouverture des bureaux, comme le spectacle n'était pas en tous points semblable à la représentation de la veille, il y avait deux cents personnes à la queue munies desdites contre-marques.

Dorsay faisait la moue, car il perdait le plus pur de sa recette en expectative. Tout à coup une pensée le fit sourire : il avait trouvé le moyen de parer le coup.

Les bureaux s'ouvrent : dix personnes présentent en même temps leurs contre-marques au contrôle.

— Qu'est-ce que cela? fait le directeur.

— Avez-vous oublié les contre-marques d'hier? s'écrient les aspirants spectateurs.

— Permettez, messieurs et mesdames, dit Dorsay, j'ai fait donner des contre-marques avant le troisième acte du *Paradis des roses* : vous n'avez pas le droit d'exiger autre chose que le troisième acte; attendez-le jusqu'à onze heures un quart en vous promenant sur le boulevard.

Il était six heures, et le temps se mettait à la pluie : tous les gens qui avaient fait une heure de queue préférèrent payer leur place, et la recette fut bonifiée.

Que sont devenus tous les acteurs qui étaient les étoiles de ce théâtre?

Hélas! les étoiles ont filé.

Dupuis est au Cirque; Ambroise, Amédée et Esther aux Variétés. Eugène Pierron et Emmanuel sont à la Gaîté, Videix aux Délassements, Étienne à l'Odéon. Pelletier, délaissant les Funambules, est devenu le souf-



fleur de mademoiselle Rachel en Amérique, et le gros Aleaume souffle en province.

Et Lassagne dont les débuts ont été jugés trop faibles par Dorsay? — c'est aujourd'hui l'un des plus amusants comiques des Variétés.

Combien y en a-t-il qui ont changé de profession? Navarre, le grand premier rôle de drame, est fabricant de papier de verre. Thierry, le jeune premier, est photographe. Marcelin est courtier d'assurances; Desgrands, emballeur; Hippolyte Rey, liquoriste. D'Harcourt est commis au Palais de justice. René Savenay régit une propriété. Lainé est libraire. Hinaux est laitier. Un autre est carreleur de souliers, un autre facteur. Combien sont morts!

Et la belle Julie, Julie la superbe, dont la beauté co-



pieuse attirait la foule, Julie qui a fait tant de passions!... elle s'appelle madame Sylvain et joue les vieilles duègnes aux Folies-Dramatiques!

O temps évanouis! ô splendeurs éclipsées!
O soleils descendus derrière l'horizon!

Où retrouver toutes les jeunes femmes qui ont fait les beaux jours du théâtre Saqui-Dorsay?

L'une a une bonne place de vendeuse au Temple; l'autre pose des sangsues, carde des matelas et fait des ménages. Pour cette *grande coquette*, le théâtre a été un lieu de passage conduisant à une boutique de tripière; pour cette *ingénue*, ça été le gai chemin qui mène au coupé de la lorette...

Dans la vie des femmes de théâtre, le petit coupé et la loge domestique se donnent la main. Jeune, on quitte la loge de concierge pour le coupé, vieille, on revient tirer le cordon dans une niche disputée à un sale escalier. C'est le cercle de Popilius.

Le théâtre de madame Saqui, *dirigé par M. Dorsay* (ainsi que le portait le titre placé sur la façade), a joui d'une solennité inusitée de nos jours : il a eu les honneurs d'une représentation de fermeture.

Ordinairement, quand un théâtre ferme, c'est à l'improviste et parce que le directeur a fait de mauvaises affaires; il n'en fut pas ainsi pour le théâtre Dorsay, qui était en pleine prospérité, mais dont le bail seulement était expiré.

Une nouvelle salle fut construite sur l'emplacement de l'ancienne, et la réouverture en eut lieu, le 6 octobre 1841, par *le Vieux Boulevard*, prologue de M. Simonin, *l'Escarpolette*, du même Simonin, et *le Sacripant*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Jouhaud.

Voici quelques couplets du solennel épilogue de clôture du théâtre Dorsay; ils n'ont jamais été imprimés.

Quand le rideau se leva, les artistes étaient réunis sur la scène en costumes de leurs emplois : Dorsay, tout de noir habillé, occupait le centre; on entonna le chœur suivant :

AIR *des Gaulois et des Francs.*

CHŒUR.

Gai! gai! quittons ces lieux;
Courage!
Plions bagage!
Gai! gai! quittons ces lieux,
Nous vous faisons nos adieux!

MADEMOISELLE ESTHER *en costume villageois, s'adressant au paradis.*

Quand nous quittons ce logis,
Daignez vous montrer aimables,
Et surtout n' fait's pas les diables,
Habitants du paradis!

Reprise :

Gai! gai! quittons ces lieux,
Etc., etc.

MARCELIN, *artiste doué d'une maigreur phénoménale.*

Ailleurs transportant mon jeu,
Voyez quelle est mon adresse!
Demain je pars pour la *Grece*,
(*Montrant son ventre aplati.*)
Qu'hélas je connus si peu!

Reprise du chœur.

VOIDET, *jeune comique.*

Mon physique est beau, ma foi!
Mon caractère est docile;
S'il vous faut un imbécile,
J' vous en pri', pensez à moi.

Reprise du chœur.

D'HARCOURT, *gaillard qui avait une taille majestueuse.*

Grâce à ma taill', j'en réponds,
Moi, je puis entrer à l'aise
A la Comédie-Française.....
Pour nettoyer les plafonds.

Reprise du chœur.

FÉLICITÉ, *la Déjazet de l'endroit, qui venait de jouer* Cor et clarinette.

Moi, prenant un autre essor,
Dans la musiqu' je m'installe;
J'entr' dans la gard' nationale...
Afin d'y donner du cor.

Reprise du chœur.

ALEAUME, *le souffleur, sortant de son trou.*

Moi, qui soufflais fort, je crois,
Aujourd'hui prenant ma course,
Je n'ai plus qu'une ressource...
C'est de souffler dans mes doigts.

Reprise du chœur.

DORSAY *avec onction.*

Prêt à partir pour longtemps,
Une larme est là qui brille...
En bon père de famille
Je viens prier mes enfants...
De nous dire, en ces lieux,
Du courage!
Bon voyage!
Donnez-nous, en ces lieux,
Quelques bravos pour adieux!

Ainsi mourut le théâtre de madame Saqui! Dieu garde son âme... et ne la renvoie jamais!

ALBERT MONNIER.

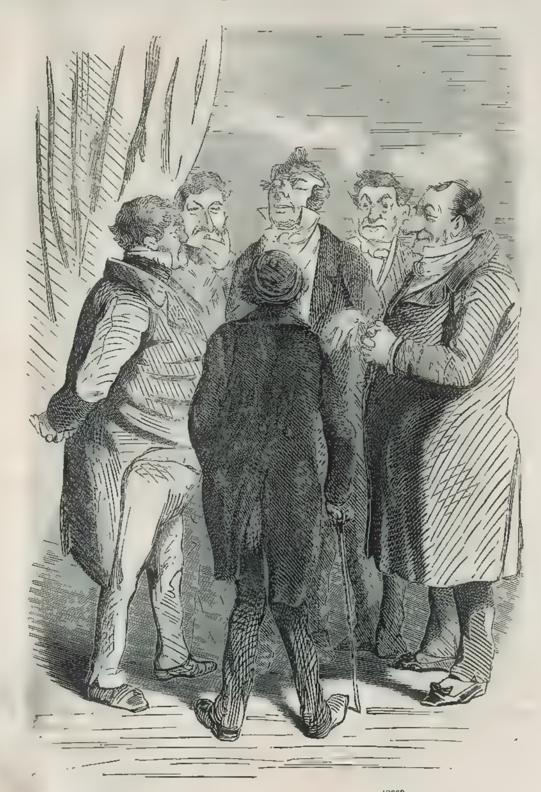
A PROPOS DES COMICES AGRICOLES, — par RANDON.



12659

— D'z'élèves comme c'ti là, voyais-vous, au prix qu'est la marchandise à c't'heure, tant pus qu'on en fait, tant pus qu'on se mange, quoé!

— Certainement, mon cher monsieur, je ne dis pas.... mais la gloire!!!



12660

— ... En présence d'aussi magnifiques produits, on ne saurait disconvenir que le perfectionnement des races n'ait fait chez nous de notables progrès (*murmures d'assentiment*), mais, messieurs, ne nous arrêtons pas en si beau chemin, etc., etc.

FOLIES D'OUTRE-MER.

L'AMÉRIQUE ET SES ESPRITS.

Les excentricités américaines n'ont plus de bornes. Les ovations fiévreuses décernées aux chanteuses et aux ballerines, les canards de New-York et de Boston, le musée Barnum, les tables mouvantes et parlantes, l'électro-biologie et les extravagances californiennes sont dépassées de cent coudées.

Hier l'Amérique n'était que toquée; aujourd'hui sa raison déménage de fond en comble : cela devient grave.

Ce que nous transmettent les courriers transatlantiques est inimaginable. Des provinces entières et cinquante journaux sérieux s'occupent froidement et sans sourciller des esprits et de leurs manifestations. Chaque paquebot nous apporte de nouveaux récits, de nouveaux faits et gestes : c'est à vous donner le vertige.

Le *Journal de l'Homme* (*Journal of Man*) consacre un article étendu aux manifestations spiritualistes d'Athènes (État de l'Ohio).

« Un fermier nommé Koons étant devenu *medium*, les esprits lui commandèrent de construire une cabane de bois de quatorze pieds de long sur douze de large, sans fenêtres, et d'y placer une table couverte, d'une certaine façon, de légers fils de fer, en y joignant plusieurs instruments de musique. Le fermier se conforma à ces prescriptions. Des manifestations eurent lieu. Son fils et plusieurs voisins devinrent *médiums*. Le bruit de ces phénomènes singuliers se répandit au loin. Un homme très-recommandable de notre connaissance fit le voyage pour les observer, et se rendit dans la cabane. Il s'assit à côté du fils de M. Koons, à un bout de la table. Il y avait en outre une vingtaine de curieux. M. Koons se mit à jouer du violon, et aussitôt tous les instruments l'accompagnèrent spontanément. Ces instruments se mouvaient avec une extrême rapidité dans toutes les parties de la salle, et de temps en temps une voix sévère se faisait entendre en sortant de la trompette. Cette voix s'annonça comme étant celle d'un nommé *King*, qui était le chef d'orchestre, et déclara que les instrumentistes invisibles, ses camarades, étaient des préadamites ayant vécu il y a plus de dix mille ans. Ces esprits sont au nombre de cent soixante-huit. Leur langage est un jargon inintelligible; mais quelquefois l'esprit *King* s'exprime dans le plus pur anglais, qu'il dit avoir appris depuis peu, ainsi que ses compagnons.

» Ces esprits se livrent à toutes sortes de plaisanteries. Le facétieux *King* posa le pavillon de la trompette dans l'oreille d'un individu, et joua une fanfare des plus bruyantes. L'individu sentit le contact de la trompette, mais tâtait en vain pour saisir celui qui en jouait. Une main d'un aspect sinistre se posta devant le nez d'un de nos amis. Celui-ci, sans s'effrayer, la saisit, la trouva dure et chaude, et ne sentait pas de bras au bout. La main s'agita, joua de l'harmonica, puis elle prit une plume et écrivit sur un sujet général. Quelquefois la main s'évanouit comme un gaz quand on veut la serrer trop fortement.

» Les esprits sont si contents de leurs exercices chez le fermier Koons, qu'ils ont commandé à M. Tippey (qui demeure à deux milles de là) de construire une cabane semblable. »

L'éditeur du *Journal de l'Homme* ne révoque pas en doute l'honnêteté de M. Koons, « qui, ainsi que toute sa famille, jouit d'une excellente réputation dans le pays. »

De son côté, le *Spiritual telegraph* rend compte de l'état du spiritualisme au Texas, et contient cet article.

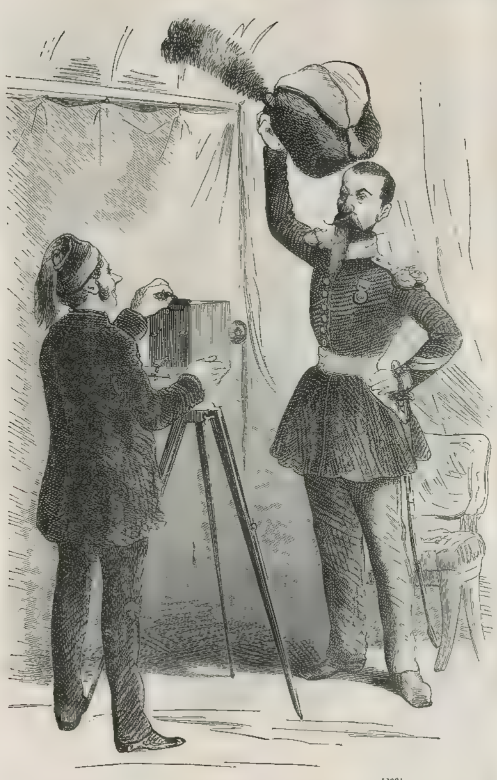
« Nous étions vingt personnes assises en demi-cercle autour de la chambre. Le piano se mit à jouer sans que personne y touchât. Cette musique dura environ une demi-heure.

» Bientôt des livres, des parasols, des papiers, des plumes, une poudrière de porcelaine, une grosse pile de cahiers de musique, furent enlevés, suspendus en l'air, transportés dans toutes les directions, posés sur les genoux de plusieurs personnes. Une canne fut arrachée des mains d'un des assistants. En même temps des communications eurent lieu par le piano, les touches servant à recevoir les coups. Rien ne fut brisé ni endommagé; même des objets en verre qui furent jetés à travers la chambre retombèrent intacts sur le parquet.

» Des communications ont souvent été écrites par des mains invisibles; de jolis morceaux de musique ont été exécutés sur une guitare; des boucles d'oreilles, des bagues, des broches, des bracelets, ont été enlevés aux dames, mêlés en une masse confuse, puis chaque objet a été rétabli à sa place ou mis dans la main de son propriétaire; des articles de toilette et de vaisselle ont été extraits de tiroirs fermés à clef, transportés à travers des portes également fermées à clef.

» Les esprits prirent aussi un long ruban brodé qui

LES TROUPIERS, — par RANDON.



12661

— Décidément, mon cher, j'aime mieux donnère quelque chose de plusse, et que vous me représentassiez de grandeur naturelle.... avec mon kolback.



12662

— J'ai reçu ça en cinquante-quatre, à la première distribution.
— Moi, je ne suis arrivé qu'à celle de cinquante-cinq, mais, comme vous voyez, le fournisseur n'était pas encore couché.

servait à la coiffure d'une demoiselle et se trouvait renfermé dans une boîte à l'étage supérieur, l'apportèrent dans notre cercle, le placèrent sur la tête de la demoiselle, et le lui roulèrent autour des cheveux en l'attachant avec une épingle, de manière à lui en faire une parure aussi élégante, aussi gracieuse que si elle se le fût attaché elle-même.

» Enfin des mains s'annonçant comme étant celles de nos frères, sœurs, pères, mères, et autres parents décédés, ont saisi nos mains, les ont pressées, et ont serré chaque doigt séparément; leurs lèvres se sont appliquées tendrement sur les nôtres, et leur souffle s'est fait sentir sur nos visages aussi distinctement que si nous avions eu affaire à des personnes vivantes. »

Tous ces faits sont attestés par des milliers de personnes, — je veux dire d'Américains.

Mais nous ne sommes pas au bout. Voici le *Christian spiritualist* qui publie la relation suivante, signée de M. P. B. Randolph, d'Utica (État de New-York).

« Je me trouvais à Syracuse avec plusieurs personnes qui devaient se rendre à Edwerton, village situé à vingt-quatre milles d'Utica, où nous devions nous réunir à quelques autres individus, parmi lesquels sont des *médiums* très-remarquables. Après le thé, on forma le cercle. Cinq personnes se mirent debout sur la table, et, en appuyant leurs épaules contre le plafond, firent tous leurs efforts pour maintenir immobile la table, qui, en dépit de son énorme poids (environ cent trente-cinq kilos), se mit en mouvement avec autant de légèreté que si elle eût été de liége. J'ai vu M. Phelps, surintendant de Syracuse, homme vigoureux et pesant deux cent vingt-cinq livres, essayer d'arrêter la table; mais il aurait aussi bien réussi à arrêter le vent. La table sautillait en rond malgré tous ses efforts. Puis les esprits saisirent des sonnettes et un tambourin, et en tirèrent des sons ravissants, ce qui nous frappa d'étonnement. Parmi les *medium* se trouvaient mistress W... de Earlville et ses deux fils. Ces jeunes gens produisirent une grande variété de phénomènes, dont le plus singulier est celui-ci.

» La salle étant dans l'obscurité, de la table à laquelle ils sont assis s'échappent des lumières phosphorescentes qui varient de grosseur, depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'un gland. Ces lumières dansent autour de la salle dans toutes les directions, se combinent en forme de couronne, et se posent successivement au-dessus de la tête de différentes personnes.

» Il se passa aussi par l'intermédiaire de mistress W... un phénomène qui dépasse les miracles de l'Ohio et du Texas. Les esprits tirèrent de l'extrémité des doigts de cette dame quelque chose qui ressemblait à des aiguilles d'acier parfaitement visibles et palpables. Elles étaient aussi fines que des crins de cheval; au toucher, elles étaient douces comme du velours, et, quand on les mit à la flamme d'une bougie, elles se roulèrent et se tordirent comme si elles sentaient la flamme. On en plaça dans un livre et sur des feuilles de papier, où elles restèrent quelques heures, puis elles s'exhalèrent.

» — Je confesse mon incompétence pour rendre raison de ce phénomène, dit M. Randolph en terminant son récit. C'est là un de ces faits d'une haute portée qui peuvent fournir la clef du vaste problème de la formation de l'univers... » (!...)

A ces causes, je demande un congrès universel de médecins, une consultation internationale, à l'effet d'examiner l'état cérébral de la nation américaine, et de prescrire, si faire se peut, quelque traitement thérapeutique, — douches, bains tièdes, purgatifs, ou autres; car, en vérité, je crois qu'il serait temps, pour l'honneur de notre globe, de mettre un terme aux extravagantes gymnastiques de deux cent mille Yankees. Si les autres planètes nous voyaient, elles feraient gorges chaudes.

De deux choses l'une : ou ces cinquante journaux parlent sérieusement... alors qu'on mette l'Amérique dans une maison de santé; ou ils mystifient l'Europe... alors il faut avouer que la farce dure un peu trop longtemps. Les indigestions de canards sont les plus mauvaises; nous demandons l'addition. J. LOVY.

POMARÉ, REINE ET RÉALISTE.

La nouvelle, la grande nouvelle, c'est que la reine Pomaré, souveraine de Taïti, aurait envoyé à M. Courbet, peintre et déjà martyr, une ambassade extraordinaire. Cinq personnages de la race kanaque seraient donc arrivés il y a quelques jours rue Hautefeuille, et auraient offert à l'artiste de venir à Taïti, où la reine de l'île lui offre un atelier de bambous et dix mille noix de coco de rente.

J'ignore quant à présent quelle peut être la réponse de M. Courbet.

Il paraît que ce qui a surtout charmé la princesse, c'est le fameux tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855 sous la célèbre rubrique : *Bonjour, monsieur Courbet, comment vous portez-vous?*

On assure aussi que la reine Pomaré, qui est abonnée au *Journal amusant*, et qui par conséquent a lu souvent le nom du peintre, ne serait pas fâchée de savoir à quoi s'en tenir sur sa théorie.

Je me figure l'auteur de la *Fileuse* Callipyge allant à Taïti; je le vois auprès de la princesse, appuyé sur son coude, comme Énée chez Didon, et développant son système, le soir, à l'ombre de l'arbre à pain.

— Reine, dirait-il, je vais expliquer mon *truc* à Votre Majesté. Entre nous, je n'aime pas l'*artisterie*, l'art romantique, toutes les vieilles rocamboles des vieilles écoles; je ne connais que la vérité, la nature, ce qui est, ce qui existe réellement, ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on mange, tout ce qu'on fait. Il y en a qui peignent des *Persée allant tuer la Chimère!*... Qu'est-ce que c'est que Persée sur un cheval qui a des ailes aux pieds? Ce cheval n'existe point : vieille chose, sottise, tradition, bric-à-brac, poésie... je n'en veux pas! Il y en a qui font des anges pour les églises ou des amours ailés pour les boudoirs : qu'est-ce que c'est qu'un ange? qui en a vu? qu'est-ce que c'est qu'un Cupidon? qui en a rencontré?... mysticisme, hallucination, mythologie, folie..... je n'en veux pas! Je crois aux oies sauvages et non aux anges, entendez-vous?... je crois aux casseurs de pierres ayant la tête entourée d'un mouchoir à carreaux bleus..... je crois, Dieu me pardonne! que la province tout entière est couverte de casseurs de pierres : de ceux-là, reine, vous en rencontrez tous les jours; vous leur parlez, vous les voyez manger, boire, remuer leurs marteaux... vivent les casseurs de pierres!

Partant de là, il expliquerait à la majesté cuivrée comment il a fait son tableau : *Bonjour, monsieur Courbet*... — Reine, comme il n'y a rien de plus réel à mes yeux que ma propre personne, je me suis représenté moi-même sous un grand parapluie d'artiste qui doit m'abriter contre le soleil du Midi dans les environs de Montpellier. M. de Bruyas vient à moi et me dit : *Bonjour, monsieur Courbet;* c'est la richesse qui vient rendre hommage au talent pauvre, mais pas modeste; c'est le millionnaire qui se découvre devant le peintre : *Bonjour, monsieur Courbet.*

— Mais, répondra sans doute la reine Pomaré (on la dit pleine de sens), mais, mon cher monsieur, vous n'avez pas la peine de vous creuser beaucoup la tête pour trouver des sujets de tableaux : il vous est facile de peindre cent ans de suite rien qu'avec des incidents relatifs à vous-même, monsieur Courbet. Ainsi, monsieur, je suppose, vous vous promenez dans la rue de Rivoli; un marchand des quatre saisons vous arrête : *Monsieur Courbet, mon bon Portugal! ou Ma botte d'asperges!* suivant le temps... eh! c'est un sujet de tableau qui vaut l'autre. Vous allez à Versailles voir jouer les eaux dans le parc de Louis XIV; on vous offre des pêches de Montreuil : *Monsieur Courbet, six sous la pièce!*..... encore un sujet de tableau. M. Choufleury (un grand homme, l'inventeur de la littérature des lapins blancs, voir *Chien-Caillou*), M. Choufleury vous dit : *Monsieur Courbet, allez-vous à la chasse?*... tableau. — *Monsieur Courbet, aimez-vous le sherry?*.. retableau! *Monsieur Courbet, êtes-vous de la garde nationale?*... toujours tableau!

— Vous voyez, dira en finissant la reine Pomaré, que le Réalisme trouve des ressources dans le moindre indice de la vie sociale.

Arrière donc, vieux systèmes de la pensée, de l'histoire, de la fable, de la religion et de la rêverie!..... arrière, traditions surannées d'un art chimérique qui offrait à l'œil de l'homme des mensonges enchanteurs ou des rêves caressants! C'est la vérité nue, rugueuse et abrupte qu'il nous faut; c'est l'objet réel et prosaïque tel qu'il est, c'est le casseur de pierres, c'est la fileuse grossière, malpropre et mal peignée, c'est la nature nullement dégrossie et lavée que l'art doit s'attacher à reproduire.

Il y a eu les anges de l'Albane, les vierges du Corrége... *Monsieur Courbet, comment vous portez-vous?* — Il y a eu Michel-Ange, qui a fait la page terrible et solennelle du *Jugement dernier*, une chose qui n'existe pas... *Monsieur Courbet, aimez-vous les radis roses?*

Il y a eu aussi des prosateurs et des poëtes qui faisaient autre chose que des lapins blancs.

Mais vous verrez quel art et quelle société tout ceci nous amènera!

Pour moi, je me sauve aux îles Moluques!

OVIDE DESGRANGES.

THÉATRES.

Aucun sujet de tragédie n'a été plus souvent exploité que celui de *Médée*. On l'a traité en grec, en latin, en français; moi, si j'avais à le traiter, je le traiterais..... d'embêtant.

Nous avons la *Médée* d'Euripide, celle de Sénèque, celle de Pierre Corneille; celle de Longepierre, qu'on jouait encore sous l'Empire; celle de Clément (de Dijon), un moutardier dont on vante le style piquant; celle de l'abbé Pellegrin, mise en opéra par le musicien Salomon en 1713; un autre opéra d'Hoffmann, musique de Chérubini, joué à Feydeau en 1797, et jusqu'à une parodie donnée au Théâtre-Italien en 1727.

Eh bien, tous ces précédents n'ont pas épouvanté M. Legouvé. Il a fait sa tragédie pour mademoiselle Rachel, qui n'a plus voulu la jouer. Ce caprice de tragédienne a valu à M. Legouvé, comme dédommagement, cinq mille francs et un fauteuil à l'Académie française.

Mademoiselle Rachel manquant à la *Médée* nouvelle, on s'est adressé à madame Ristori : alors la pièce a été traduite en italien par *il signor* Joseph Montanelli. Depuis qu'elle est dans cet idiome, tous les gens qui ne comprennent pas l'italien la trouvent admirable. Maintenant il est question de la faire traduire en français par un Polonais, M. Christian Ostrowski : défense à M. Legouvé d'y toucher.

Il n'y a qu'un rôle dans la pièce, celui de Médée; mais il est magnifique. Les autres acteurs n'ont que des tirades; tout est pour Médée. Ce rôle contient et résume les sentiments qui peuvent agiter le cœur d'une épouse et d'une mère : l'amour, la crainte, la jalousie, la menace, la prière, les larmes, les élans maternels. Pendant trois heures, madame Ristori a tenu le public le plus intelligent sous l'impression de l'effroi et de la pitié : elle l'a fait frissonner, elle l'a fait pleurer; elle a dépassé tout ce que l'on pouvait attendre d'elle; elle a eu des emportements aussi terribles que les plus terribles emportements de mademoiselle Rachel, et une sensibilité que la grande tragédienne n'a pas encore prouvée.

Le succès a été tout entier pour l'actrice, ce qui n'a pas empêché de rappeler M. Legouvé à grands cris : tout le monde voulait voir comment était fait un académicien. Cette exhibition a satisfait les spectateurs; ils sont partis avec du bonheur pour le restant de leurs jours.

Malgré le succès obtenu par la *Françoise* de George Sand au Gymnase, nous ne sommes pas éloigné de croire que sa comédie eût été mieux à sa place au théâtre de la rue de Richelieu; elle convient moins au public bourgeois qu'au public lettré : au Gymnase, on trouvera qu'elle manque de mouvement et d'intérêt, que l'action est peu réjouissante, l'intrigue à peu près nulle, et que les personnages en sont bien froids; au Théâtre-Français, on eût tenu un compte sérieux à madame Sand du style, de la profondeur des caractères, de la grâce des détails, de l'élévation des sentiments et des beautés littéraires qui distinguent cette œuvre du commun des martyrs.

On a dit que la pièce devait être intitulée *l'Irrésolu*, comme la comédie de Destouches : en effet, toute l'intrigue est là. Henri de Trégenec est un paresseux, un cerveau vide, un cœur faible : il croit aimer Françoise; il ne l'aime pas; il veut épouser la fortune d'une fille de paysan enrichi, il ne l'épouse pas. Vouloir et ne pas vouloir, tel est Henri de Trégenec.

Françoise, c'est un ange du Berry, comme les affectionne madame Sand; il ne lui manque que des ailes pour s'envoler. Après s'être dévouée cent fois pour cet insupportable Henri, elle finit par épouser un vrai et digne gentilhomme qu'elle a sous la main, M. de la Hyonnais.

Françoise rappelle beaucoup une ancienne pièce de M. Scribe, le *Mariage d'argent*, et c'est en quelque sorte le prologue de la jolie comédie du *Gendre de M. Poirier*.

Madame Rose-Chéri a fait de l'héroïne de cet ouvrage une création fraîche, suave et charmante.

Aux Variétés, voici *M. le Sac et madame la Braise*, vaudeville en trois actes de MM. Cormon, Granger et Bourdois. En argot, avoir *le sac*, c'est avoir de l'argent; posséder de *la braise* veut dire à peu près la même chose, dans un ordre moins relevé : un bohême peut avoir par-ci par-là de *la braise* dans sa poche, mais seul le richard a *le sac*.

M. le Sac, c'est le nom d'un tanneur qui a fait fortune; madame la Braise, c'est le nom d'une marchande de la halle devenue riche à millions.

M. le Sac possède un hôtel à grilles dorées dans la rue Saint-Georges : il joue à la Bourse, entretient des lorettes, se fait gruger par ses valets, et court après une petite grisette qui le repousse, lui dont les filles de plâtre de Bréda-square briguent le mouchoir.

Après toutes sortes de folies qui durent trois actes, M. le Sac retrouve dans la riche madame la Braise une commère avec laquelle il a eu jadis une liaison dont le résultat fut mademoiselle Muguette, la jeune grisette après laquelle il courait : le Sac épouse la Braise, et Muguette entre en ménage avec Clovis, le rapin.

Leclère est superbe de bonhomie sous les traits du tanneur dandy. Quant à Lassagne, on ne peut se faire une idée de ses toilettes cocasses, de ses cris de coq et de sa désinvolture féminine.

M. Delacour a été deux fois victorieux dans la même soirée au Palais-Royal. Son *Homme de robe* est un avocat qui cumule les fonctions bavardes du barreau, fonctions peu rétribuées, et le métier de couturière, qui le fait vivre.

Monsieur va au cercle est une petite comédie à deux personnages, Hyacinthe et madame Octave. Monsieur va au cercle, où il fume, boit, joue; pendant ce temps, madame se morfond. Un beau jour, l'époux trouve à son domicile cigares, lettres, portefeuille et paletot, appartenant à un autre que lui : jalousie, explications, raccommodement; monsieur s'était trompé de paletot au cercle, et avait importé le pardessus d'un collègue!

Dire le titre de la comédie nouvelle de M. Paul Juillerat, c'est en dire le sujet, tiré d'une fable de la Fontaine, *le Lièvre et la Tortue*.

Une baronne, veuve, doit épouser M. Fabien, qui est le futur le plus sans gêne, le plus étourdi, le plus léger qu'on puisse imaginer. Tandis qu'il fait courir ses chevaux à la Marche, M. de Villiers, capitaine au long cours, personnifiant la tortue, gagne au pas la main de la belle baronne... ce n'est pas ma faute si ça n'est pas plus malin et plus compliqué, prenez-vous-en à M. Juillerat.

Évidemment le vaudeville de *S'aimer sans y voir*, joué aux Folies-Dramatiques, a été composé en vue de Grassot, d'Hyacinthe et de madame Thierret, au moment du grand succès de Mirra-Ristori. On y sent encore un vieux levain de parodie qui fermente sous la pâte ferme de la pièce régulière.

C'est l'histoire d'une demoiselle majeure qui feint d'être amoureuse de son oncle pour ne pas épouser le futur qu'on lui propose. Mirra est presbyte, et elle aime un voisin qu'elle voit de loin. Ce voisin est myope; il est devenu amoureux de Mirra parce qu'il ne la voit pas de près.

Situation finale : les deux voisins qui s'aimaient sans y voir s'adorent aussitôt qu'ils se sont bien vus.

Sous le titre biblique de *l'Enfant prodigue*, la Gaîté vient de reprendre un drame représenté avec succès aux Batignolles l'été dernier; alors il s'appelait *l'École des pères*. Cet ouvrage est dû à la plume de M. de Beaufort, un des membres de la commission d'examen des ouvrages dramatiques. Il est écrit consciencieusement et sagement pensé.

C'est encore un titre qui a le défaut, — et c'en est un, — de trop dire la pièce d'avance. *L'Enfant prodigue*, c'est la débauche, le repentir et le pardon; cela ne laisse guère le champ libre à la curiosité du public : avec une telle enseigne, le dénoûment est connu avant que le rideau se lève.

ALBERT MONNIER.

Nous avons lu dans tous les journaux de Bruxelles le compte rendu, très-bienveillant, — très-élogieux même, — d'une pièce nouvelle faite et jouée pour le bénéfice de M. Georges, artiste des galeries Saint-Hubert. Cette pièce est de M. Georges lui-même, qui y remplissait un petit rôle qu'il a très-agréablement joué. Le succès de M. Georges comme auteur dramatique ne nous étonne point : c'est un homme d'esprit; mais il nous fait le plus vif plaisir, car cet artiste est de plus un bon et fort honorable garçon.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 17. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par BELIN.



12663

— Que lui avez-vous donc donné, pour qu'il soit aussi enflé?
— N' m'aviez-vous pas dit de l'y donner un lavement? Eh ben, je n'y avons ren donné qu' ça! S'ment, comme j' n'avions point d'outy, je m' suis sarvie de mon soufflet!



12664

— Vous avez mis les sangsues?
— Dans la poêle, monsieur... Vous ne m'aviez pas dit comment qu' fallait lui appliquer ça,... j' les ai fricassées dans la poêle avec un peu d' beurre, mais ça l' ragoûtait si peu, que j' n' pu y en faire avaler qu' deux.



12665

Faut-il qu'i' soient forts, là dedans !' Dire qu'i' n' sont qu' deux pour enlever une *déligence !!* Ben sûr qu'y a queuqu' sorcellerie là dessous!



12666

— C'est aujourd'hui changement d' lune, ça nous amènera peut-être de l'eau!
— Vous croyez donc encore à l'influence de la lune sur le temps?
— Pardine, si j'y crois! mais c'est sûr et certain; vous voudriez p't-être ben en savoir p'us long que les anciens?

LES ÉPAVES DU VIEUX BOULEVARD.

SOUVENIRS DE L'ANCIEN THÉATRE DE Mme SAQUI

(DIRIGÉ PAR M. DORSAY).

Texte par ALBERT MONNIER,

DESSINS DE BERTALL.

Apparent rari nantes in gurgite vasto.
VIRGILE.

Vous rappelez-vous ce bon papa Dorsay que nous avons daguerrotypé comme acteur et comme administrateur?

Aujourd'hui nous allons vous le montrer sous une autre face : l'auteur dramatique.

Dorsay se croyait aussi bon auteur que bon comédien, et en effet l'un valait l'autre. Voici le procédé qu'il employait pour collaborer.



12667

Il s'en allait bouquiner sur les boulevards et sur les quais, et revenait les poches pleines de pièces du vieux répertoire.

— J'ai une idée, disait-il à l'un des auteurs de son théâtre. La voici : il faut arranger *le Dédit*, on pourra appeler ça *Cor et clarinette*. Rajeunissez les noms; fi de ces vieux personnages de l'ancien répertoire! Mathurin s'appellera Valcour, Pierre se nommera Saint-Léger, André se nommera Germeuil.

Il appelait ça rajeunir les noms!

— Combien mettrons-nous de couplets? continuait-il en soupesant la brochure... Il y a quarante pages, je veux un couplet de deux en deux feuillets, total vingt couplets.... Ah! j'allais oublier! Pour ne pas me mettre en frais de musique, vous prendrez la partition des *Deux hussards*, et vous y appliquerez le même nombre de numéros.

— Mais, monsieur Dorsay, répliquait l'auteur, le premier numéro des *Deux hussards* est un air de trompette, et c'est l'amoureuse que je vais avoir en scène.



12668

— Eh bien! puisque la pièce se nomme *Cor et clarinette*, la clarinette remplacera la trompette.

— Mais les airs de sortie n'arrivent pas aux mêmes endroits.

— Qu'est-ce que ça fait? Vous mettrez les airs de sortie au milieu des scènes. D'ailleurs si vous êtes embarrassé, mon cher, je ferai mettre à exécution mon idée par un autre qui me comprendra.

Et l'auteur, qui avait besoin de gagner les trente francs qu'on donnait pour ce rapetassage, baissait le nez et courait se mettre à la besogne.

La jeune première chantait ses malheurs amoureux sur l'air de *Cadet Roussel est bon enfant*, un père maudissait sa fille sur l'air *Trou la la*, un amoureux déclarait sa flamme sur l'air *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, et il sortait ivre d'amour sur l'air *On va lui percer le flanc, plan, plan, tirelire en plan*.

Mais Dorsay avait économisé cent sous de copie de partition!

S'agissait-il d'une féerie!... J'ai sous les yeux, entièrement écrit de sa main, ce que ce directeur excentrique décorait du titre de plan de pièce.

Je copie textuellement.

« Faire une féerie intitulée *Mirliton, mirlitaine*, en six tableaux, avec ceci :

1° Un petit salon Louis XV;

2° Un ravin ou forêt;

3° Une place publique : on peut mettre au fond la ferme de *Notre-Dame-de-Paris* avec de l'eau; enfin plusieurs *port au vin;*

4° Un salon riche, toile de fond Louis XIV;

5° Un jardin élégant avec le temple de l'Amour au fond.

Se servir :

D'une cabane se changeant en château;

D'un gros mirliton;

De la voiture du marquis de Carabas, qui passe dans une bande de blé;

D'un rocher se transformant en buisson de roses;

Du port au vin des *Danaïdes* avec galiote;

D'une armoire et d'un bougeoir;

De deux vases se changeant en colombier;

D'une cabane à lapin;

D'une pissotière du boulevard;

D'un grand rasoir;

D'un bras de mer avec horizon et petit vaisseau bougeant à volonté.

Le tout terminé par

La fontaine des Innocents se changeant en temple de Cupidon.

Ce sera l'apothéose. »

Cette féerie en six tableaux a été faite par deux jeunes



12669

auteurs que je pourrais nommer. Elle est imprimée, et ils ont pris plaisir à ne pas trop sortir des limites imposées par le czar du théâtre de madame Saqui.

Voici un autre autographe de Dorsay. Il devait jouer le rôle principal dans *Marius le corsaire*, vaudeville des mêmes auteurs.

Un matin, il arrive tout joyeux à la répétition; il avait rimé un couplet qu'il voulait ajouter à son rôle.

« C'est mon premier essai en poésie, dit-il avec un ton » de fausse modestie, mais je ne le crois pas mal. »

Et il remit le couplet suivant, coupé sur l'air de *Préville et Taconnet :*

Ils s'élançaient joyeux à l'abordage,
Il fallait voir mes marins courageux :
C'étaient des lions qui luttaient de courage
Malgré la mer et ses flots orageux (*bis*).
Désormais, pour fêter tant de gloire,
(*Variante.*) Ou tant de courage,
Offrons nos vœux à l'Éternel (*bis*).
Que le linceul qui les enveloppe
(*Variante.*) Qui les embrasse
Soit pour eux le tombeau des héros.
J'espère un jour vous revoir là-haut!
Oh! oui, là-haut! oui, là-haut! oui, là-haut!

Un régisseur eut l'imprudence de faire remarquer à Dorsay le peu de richesse de ses rimes, les auteurs, qui avaient le secret désir de laisser admirer au public cette petite poésie, furent obligés de la rafistoler. Néanmoins ils conservèrent le sens décousu du couplet original, ce qui leur valut, à partir de ce jour, la haute protection de



12670

Dorsay. Ils ne les appela plus désormais que *mes chers collaborateurs*.

Ils gardèrent donc les quatre premiers vers du couplet, et le terminèrent ainsi :

. . . .
Le ciel semblait encourager leurs jeux!
Au front de Dieu scintillait leur étoile,
Car l'Éternel leur prêtait son flambeau.
Quand les boulets démâtaient leur vaisseau,
Ils se faisaient un linceul de leur voile,
Et dans la mer se creusaient un tombeau (*bis*).

Dorsay regrettait un vers, qu'il croyait dire avec une admirable philosophie, c'était :

Oh! oui, là-haut! oui, là-haut! oui, là-haut!

On fut obligé de le replacer ailleurs; et, comme Dorsay fit un *four* superbe en le prononçant, il s'écria en sortant de scène : « Les masses ne sont pas assez instruites! »

La manie du bonhomme Dorsay était de bouleverser les pièces. Elle est commune à beaucoup de directeurs présents et passés. Seulement elle est plus ou moins habilement exploitée.

O gens naïfs qui vous figurez voir jouer l'œuvre des auteurs! quelle erreur est la vôtre! C'est la pièce des directeurs.

Ce drame en habit noir qui vous choque par l'explo-



12671

sion brutale de ses passions, c'était un drame moyen âge; mais alors le directeur ne voulait plus d'ouvrage moyen âge.

Cette comédie régence, où un certain capitaine de dragons joue un rôle si ridicule et si peu en harmonie avec son pétulant uniforme, dans la pensée de l'auteur c'était une petite pensionnaire. Le directeur a trouvé qu'un dragon ferait mieux.

Ce vaudeville, écrit en vue d'un comique à la mode, est interprété par un cuistre escorté des derniers figurants du théâtre, parce que le directeur a eu besoin de tel ou tel artiste pour une pièce dans laquelle il touche sournoisement des droits d'auteur.

Et vous ne le trouvez pas drôle, ce vaudeville? Mais faites donc jouer Marivaux par ces cabotins, et personne dans la salle ne trouvera Marivaux spirituel.

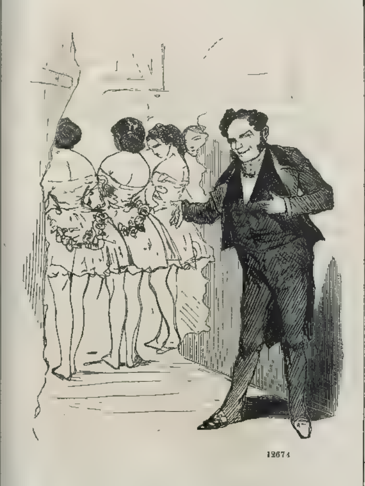
Je sais bien que les acteurs de talent sont plus utiles à la fortune d'un théâtre que les auteurs de mérite. Potier, Brunet, Odry, Vernet, Arnal, Bouffé, Ravel, Déjazet, Frédérick-Lemaître, Laferrière, ont fait le succès de mesquins ouvrages. Tandis que de spirituelles œuvres, interprétées par des acteurs, je ne dirai pas sans talent, mais sans nom, sont tombées à plat devant l'indifférence du public.


12673

Pourquoi, direz-vous, les auteurs laissent-ils mutiler ou annihiler leurs travaux?.... N'ont-ils pas toujours le droit de retirer leurs pièces?

C'est vrai! Ils ont aussi le droit de mourir de faim..... mais ils n'en abusent pas. Chaque auteur dramatique, exerçant honnêtement son métier, est doublé d'un négociant.

De leur côté, les directeurs peuvent citer certains drames, certains vaudevilles qui n'ont dû leur succès qu'aux


12674

additions ingénieuses, aux changements intelligents apportés par eux.

« D'ailleurs, répondront-ils, sommes-nous obligés de » nous ruiner au nom de l'art? Est-ce notre faute ou » celle du public, si aujourd'hui le théâtre est plutôt une » affaire de boutique qu'une œuvre intellectuelle? Nous » lui servons ce qu'il nous demande! »

Hélas! l'art vivant, l'art véritable s'est réfugié dans le livre.

Quand la scène Saqui-Dorsay fut rayée de la liste des théâtres vivants pour faire place aux Délassements-Comiques, le nouveau directeur, voulant changer le genre, résolut de changer le personnel, et tous les pauvres acteurs furent sur le pavé.

Ce directeur privilégié était Ferdinand Laloue, le spirituel auteur dramatique. Il s'était associé, pour la partie financière, Edmond Triqueris, l'ancien *Napoléon* du Cirque, celui qui, pour représenter l'Empereur, dissimulait son nez camard sous un aquilin en mastic.

Un matin, arrive chez Ferdinand Laloue un monsieur qui se fait annoncer comme le fort premier-rôle marqué du théâtre Dorsay.

Son chapeau était mauvais, ses bottes médiocres; mais


12675

il possédait un superbe manteau bleu dans lequel il s'était drapé à la romaine.

A peine Laloue avait-il congédié poliment ce visiteur, qu'on annonça le second comique. Celui-ci était petit, et


12676

le manteau bleu qui l'enveloppait traînait à terre. Le deuxième visiteur fut congédié comme le premier.

Survint un troisième solliciteur; c'était le père noble : il était énormément grand, et son manteau couleur d'azur couvrait à peine ses genoux.

Pour la troisième fois, une même déchirure dans la doublure rouge frappa le regard de Ferdinand Laloue.

Cette fois, en accompagnant le visiteur, il prit un morceau de craie et fit une marque blanche dans le dos du manteau.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le manteau indigo porté par le bas comique faisait sa réapparition dans le cabinet directorial.

Alors, à chaque nouvelle visite, Laloue s'amusa à illustrer le manteau d'une nouvelle raie. Enfin midi sonnait quand arriva le dixième solliciteur :

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix,

s'était promis le directeur. Cette fois il dit au comédien :

— Mon cher ami, arrêtons les frais : faites donc monter tous vos collègues, car je ne crois pas qu'ils soient bien loin!.....

Bientôt la silhouette des dix acteurs se dessina sur le fond du cabinet : ô surprise! aucun ne portait le fameux manteau.

La curiosité du fantaisiste Laloue était de plus en plus excitée.

— Messieurs, dit-il, sortez-moi d'un grand embarras : je n'ai plus qu'une place à donner dans ma troupe, et j'ai fait vœu de l'octroyer à l'heureux possesseur du manteau indigo que vous m'avez fait admirer les uns après les autres.

Je laisse à penser la mine piteuse que firent les acteurs : ils avouèrent d'une commune voix qu'il appartenait au premier comique de la troupe de Dorsay.

Chose bizarre, c'était le seul qui ne fût pas venu en visite! Flâneur, comme à son habitude, il faisait depuis le matin au café sa partie de domino, et chacun de ses camarades lui avait emprunté tour à tour son manteau sans qu'il s'en aperçût.

— Dites à ce monsieur qu'il est engagé! Telle fut la réponse magistrale de Ferdinand Laloue.

Et voilà comment il se fit que X... fut le seul acteur de Dorsay engagé aux Délassements-Comiques.

Le plus curieux de l'anecdote, c'est que le manteau ne lui appartenait pas. Son unique redingote était largement


12677

déchirée sous les bras; il avait emprunté ce vêtement, aussi simple que discret, à son concierge.

A quoi tient la destinée!

Clairville et Édouard Grangé furent longtemps les plus féconds fournisseurs du théâtre Dorsay. Jouhand, Foliguet, Dautrevaux, Virbès, Chol, Lecerf, Eugène Rauzet et Hippolyte M..., vinrent ensuite. Le prix de la littérature n'était guère élevé dans l'endroit : cent francs et cent cinquante francs pour les grandes pièces, cinquante francs les deux actes, et trente francs le vaudeville en un acte.

Parmi les auteurs du cru, il y avait un nommé..... je l'appellerai Tristan. C'était un bonhomme qui regardait M. Luce de Lancival comme un grand poëte, et qui croyait que la littérature de l'Empire était la plus haute expression de l'humanité.

Jamais il n'aurait souillé sa plume en écrivant le mot *soldat* dans ses vers; pour lui, un caporal de la troupe de ligne était un *guerrier;* un *fusil*, un tube qui lance la mort; un *schako*, un casque, et un *cheval*, un coursier ou un destrier.

Il avait la prétention de faire rimer mieux que qui que ce soit *succès* avec *français*, *gloire* avec *victoire*, et les *champs de Bellonne* avec la *trompette qui sonne* ou l'*airain qui tonne*.

Le pauvre hère mettait trois mois à gribouiller un vaudeville poussif, rance et moisi, que Dorsay ne faisait représenter qu'à force d'obsessions.

L'infortuné ne gagnait pas soixante francs par an avec

son théâtre!..... et il n'y renonçait pas : il attendait toujours l'heure de la justice.

L'amitié d'un chansonnier de goguette, Étienne Jourdan, lui avait valu un emploi chez un confiseur de la rue des Lombards. C'est de sa plume que sortirent les devises dans ce goût-ci :

Ah! Philis, donne-moi ton cœur,
Et j'aurai beaucoup de bonheur.

Une pièce du père Tristan n'était jamais bien compliquée; c'était un simple prétexte à couplets. Ses vaudevilles s'appelaient, ou *le Mensonge obligeant*, ou *les Mystifiés*, ou *le Noble et la jeune fille*, ou *l'Artisan industrieux*, ou *l'Auberge du Grand Cerf*.

Exemple!..... voici l'analyse de la première scène de *l'Auberge du Grand Cerf*, qui peut donner un aperçu de la manière du vieux rimeur.

M. la Gibelotte, traiteur, ordonne à ses garçons de préparer la salle pour l'arrivée de ses hôtes. Il est chéri des voyageurs, parce que.....

Air *de la Colonne.*

Il est un bon lapin, et dans l'hôtel
Tout le monde aime la gib'lotte! (*Bis*)

Un voyageur et une voyageuse entrent; l'hôtelier offre une chaise que le galant Saint-Phal refuse en chantant :

Air : *Avec les jeux dans le village.*

On reste seul sur une chaise,
Sur un banc on peut tenir deux.

Une rose frappe les regards du touriste sentimental; il la présente à la dame en roucoulant :



12678

Air : *Sylvie à l'âge de quinze ans.*

O femme! en vous offrant des fleurs,
N'est-ce pas rendre à vous-même?

— Où sommes-nous en *ces lieux?* dit ensuite Saint-Phal.

— Hôtel du *Grand Cerf*, répond l'aubergiste.

Facétie du voyageur :

Air : *D'un époux chéri la tendresse.*

Le grand cerf. . . . .
. . . .
Hélas! que de maris, mon cher,
Sont logés à la même enseigne!

— Que faut-il servir à madame?

— Une bouteille de bon vin!... et ceci me rappelle :

Air : *L'hymen est un lien charmant.*

La bouteille inspirait Piron,
La bouteille inspirait Molière,
La bouteille inspirait Voltaire;
Elle inspirait bien Campistron,
Elle inspirait bien Crébillon.
La bouteille... etc., etc., etc.

Si le bonhomme manquait d'esprit, ce n'était pas son plus grand malheur : il manquait aussi de nez. Je ne sais à la suite de quel événement il avait perdu cette protubérance nasale; mais son visage était orné d'une chose de fer-blanc assez mal enluminée en rose.



12679

Un soir il arrive ému dans la loge de Dorsay, et le supplie à genoux de mettre en répétition sa pièce, *le Page et la grande dame*, reçue depuis six mois.

— Ce n'est pas, dit-il, pour faire des folies que j'ai besoin des trente francs en question. Voyez, monsieur, le malheur qui m'a frappé. En rentrant hier à minuit dans mon escalier, je me suis cogné sur ma rampe; mon nez en est tout bossué : je voudrais m'en faire édifier un autre.

Et, en effet, il montra son nez aplati comme une galette, qu'il avait caché sous un autre faux nez de carton.

— Peut-être qu'en le faisant repeindre, répondit Dorsay, il pourrait encore aller. Voulez-vous que mon décorateur vous y mette une couche de vermillon?

— Ce n'est pas de refus, en attendant mieux; mais un nez plus jeune m'est devenu indispensable.

Alors il expliqua qu'avec un simple petit mot de Dorsay affirmant son ouvrage reçu, un employé de la mairie promettait de lui faire avancer un nez postiche par M. le maire, protecteur naturel des nez de son arrondissement.

La réception en règle lui fut accordée.

Quelques soirs après cette conversation, un homme entre chez Dorsay en lui tendant la main : celui-ci hésite, ne reconnaissant pas ce visage de Kalmouk.

— Vous aussi! *tu quoque!* s'écrie en soupirant le Kalmouk, qui n'était autre que Tristan; vous voilà comme ma portière, qui ne voulait pas me laisser rentrer chez moi!..... M'ont-ils assez changé, avec leur machin de la mairie!... je ressemble à Socrate! C'est un nez d'indigent qu'ils m'ont flanqué à la figure, monsieur!..... peut-être un nez d'occasion!

Et le bonhomme se lamentait.

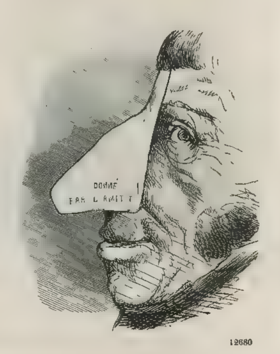
Figurez-vous, continua-t-il, que le rêve de ma vie, c'est d'avoir un aquilin, et me voilà un pied de marmite comme la mère Camus! O monsieur! quel pied de nez j'ai eu en m'appliquant ce fœtus de nez, qui n'a que quelques centimètres!

Dorsay avait bon cœur : il avança l'argent de la pièce reçue, et de plus il fit faire une souscription dans son théâtre.

Enfin Tristan put s'acheter un grand et superbe aquilin en argent. Dans sa joie, il ne le mit que les dimanches et fêtes carillonnées, se contentant du nez à la Roxelane en fer-blanc pour les jours ordinaires.

Ce fut une grande cérémonie au théâtre que ce baptême du nouveau-né, dont Dorsay fut le parrain.

En témoignage de sa reconnaissance, Tristan fit graver sur sa narine gauche cette inscription simple et touchante : *Donné par l'amitié.*



12680

Aujourd'hui le théâtre des Délassements-Comiques essaye de rentrer dans le genre mimique qui avait fait jadis la fortune de madame Saqui, et que Dorsay et ses successeurs avaient abandonné comme ayant fait son temps.

M. Ch. Hiltbrunner n'a point pensé ainsi : il a voulu ajouter un nouvel élément de succès aux revues annuelles, qui ont la vogue aux Délassements; il a engagé Charles Debureau, le fils du célèbre pierrot des Funambules. Ses débuts ont été très-heureux dans *Voilà ce qui vient de paraître!* revue de MM. Guénée et Ch. Potier. Il lui donne dix mille francs par an, et prétend prouver que, pour qui sait y chercher, parmi les épaves du vieux boulevard il y a encore des trésors.

Albert Monnier.

EMBELLISSEMENTS DE PARIS.

LA PLACE DES PETITS-PÈRES.

En lui donnant le nom de *place*, on lui avait fait trop d'honneur, à cet humble carrefour du troisième arrondissement.

Depuis huit jours seulement il se dispose à légitimer cette usurpation. Depuis huit jours vient de disparaître, sous le marteau démolisseur, une vieille masure qui se prélassait isolée dans ce carrefour.

Par qui était-elle habitée? Je l'ignore, et n'ai jamais voulu le savoir.

Ce ne fut que le lundi de l'autre semaine, au moment où les ouvriers *embellisseurs* portaient la sape sur cette sordide bicoque, que j'eus la curiosité de connaître le malheureux habitant qu'évinçait en ce moment l'édilité publique, et je lus la modeste enseigne :

Commerce de vins de Pierre Lhuillier.

C'était la bicoque d'un marchand de vins.
Un marchand de vins à deux pas d'une fontaine!
Quel persiflage!... et quelle occasion!...

A propos d'occasion, j'ai bien envie de vous dire un mot de cette fontaine, et de faire un brin d'érudition, ainsi que le pratiquent mes confrères du grand format. Les embellissements de Paris ne peuvent marcher sans cela.

Construite en 1671, la fontaine des Petits-Pères offre un piédestal rectangle sur lequel s'élève une espèce de monument sépulcral à fronton triangulaire. Cette fontaine éprouva en 1774 un événement assez curieux : elle s'enfonça subitement de la profondeur de treize pouces (vieux style). On la releva au moyen de machines; mais ce tour de force coûta des sommes plus considérables qu'il n'en eût fallu pour l'abattre et la construire suivant les formes ordinaires.

De semblables accidents sont rares de nos jours. Nos monuments se construisent aujourd'hui avec un peu plus d'intelligence. Cependant il y a des exceptions. L'Institut, par exemple (section de l'Académie française), s'enfonce de plus en plus, et toutes les machines du monde ne peuvent le relever.

Revenons au carrefour des Petits Pères.

Laissera-t-on subsister cette fontaine?

Il est évident que son emplacement donnera au carrefour une physionomie biscornue. Ce n'est qu'en disparaissant qu'elle se lavera de ce reproche, calembour à part.

L'édilité avisera. Au surplus ce ne sont pas mes affaires.

Parlons plutôt de la défunte masure de *Pierre Lhuillier.*

CES DAMES ET CES MESSIEURS, — par PENAVILLE.



Le soupirant du jour et les amis de la veille.

C'est sur l'un des murs de cette chétive maisonnette, côté ouest, que nos théâtres faisaient apposer leurs affiches.

Au lieu de les coller contre ce mur, M. le colleur aurait pu les donner chaque matin à sa femme pour qu'elle en fît des papillotes : ç'eût été exactement la même chose. A peine ces affiches étaient-elles posées, que quatre tonneaux de porteur d'eau venaient régulièrement se camper devant le mur et masquer de fond en comble tous les placards orange, citron et café au lait des administrations théâtrales.

Parfois deux ou trois tombereaux venaient compléter l'éclipse.... Ah! le bel emplacement pour des affiches de spectacles!....

La bicoque de *Pierre Lhuillier* réveille encore un autre souvenir. C'est celui du détour cocasse qu'elle imposait, depuis nombre d'années, aux omnibus de Batignolles-Monceaux à la Bastille. Ces capricieuses courbes se décrivaient en l'honneur d'une station enfouie derrière la masure. La nouvelle fusion des voitures a fait cesser cette gymnastique : aujourd'hui les omnibus, au lieu de tourner la bicoque, passent crânement devant elle sans la saluer.

Mais que dis-je!... Ils ne passent plus que devant un monceau de ruines. La bicoque est à bas. Elle est allée rejoindre ses défuntes contemporaines, et cinq cents vieilles ruelles, et tout les gravats du vieux Paris.

Adieu, masure!... Adieu, respectable marchand de vins!... Adieu, *Pierre Lhuillier!* Je ne t'ai jamais connu, mais je ne t'en regrette que mieux!...

J. LOVY.

THÉATRES.

Était-il bien nécessaire d'essayer de transporter sur la scène française le *Comme il vous plaira* de Shakspeare?

Madame George Sand dit *oui*, mais je crois que le public dit *non*.

Le théâtre est antipathique aux expériences de ce genre, qui gênent le talent hardi, amoindrissent l'individualité de l'écrivain imitateur, et dénaturent sans nécessité, sans raison, l'œuvre de l'auteur original : ce n'est plus offrir ni Shakspeare ni George Sand, mais une sorte de combinaison anglo-française qui ne satisfait ni les Anglais ni les Français.

Avouons que le public français n'est pas tout à fait déraisonnable de préférer, — *au théâtre*, — une action claire et logique aux excentricités sublimes. Le théâtre a des conditions et des exigences essentielles; il vit surtout par l'action et le mouvement : la poésie ne vient qu'après.

La pièce anglaise était intraduisible, et madame Sand n'en a pas fait une imitation servile, qui n'aurait pas été acceptée par un public habitué aux comédies de M. Scribe et aux drames de M. Alex. Dumas. On peut lire au coin du feu l'œuvre de Shakspeare, et admirer ses beautés originales, ses rêveries magnifiques, son poétique langage et ses inspirations splendides; mais sur la scène, aujourd'hui, la forme de cette comédie étrange paraîtrait choquante et ne serait ni comprise ni tolérée.

Madame Sand a mis quelque ordre dans cette confusion : elle a tracé une route dans le dédale, et elle a encadré dans l'œuvre originale sa propre pensée; elle a fait une pièce qui lui appartient en propre; elle a mis en lumière les personnages qui l'ont séduite; elle a développé les caractères qui ont frappé son imagination. Le héros qu'elle a choisi n'est pas le principal personnage de Shakspeare; il s'appelle Jacques, et ne figure qu'au second plan dans la pièce d'outre-Manche.

On ne saurait trop louer tout ce qu'il y a de talent, de magie, de style et de couleur, dans cette étude, que le public littéraire a accueillie avec intérêt, mais que le public payant, le vrai public qui fait les succès d'argent, n'aura pas en profonde vénération.

Le Théâtre-Français a monté *Comme il vous plaira* avec un grand luxe de décors et de costumes; il a voulu dignement fêter la bienvenue du grand écrivain.

Ici, supposez que vous entendez un bruyant roulement suspensif, puis les tambours battent aux champs, et les soldats présentent les armes : voici les *Maréchaux de l'Empire!*

Avez-vous remarqué au musée de Versailles une salle désignée sous le titre générique des *Maréchaux de l'Empire?* Là on voit dans le costume de leurs jeunes années tous ces glorieux soldats que la victoire a vieillis : c'est Joachim Murat, en uniforme de simple chasseur des Ardennes; c'est Michel Ney, en hussard; c'est Lefebvre, sergent aux gardes françaises; c'est Augereau, c'est Lannes, en ouvriers; c'est Masséna, capitaine adjudant-major de la garde nationale du Var; Alex. Berthier, lieutenant d'état-major; Davoust, lieutenant dans Royal-Champagne; Bessières, capitaine des grenadiers de la garde nationale de Peissac (Lot); Brune, journaliste; Soult, caporal dans Royal-Infanterie; Bernadotte, ser-

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



12682

Voici un criminel qu'on a malgré lui gracié de la corde et qui n'en veut pas moins se rendre justice; pourquoi doit-on l'encourager dans sa résolution?

N° 2.



12683

Et cet autre coquin, savez-vous à quel moment on peut dire avec vérité qu'il se repaît de son crime?

N° 3.



12684

Pourquoi dans leurs ébats ces deux écoliers se *passent*-ils mutuellement des choses dont tous autres qu'eux seraient en droit de s'offusquer?

N° 4.



[illegible]

Sauriez-vous me dire quels sont les plaideurs qui, entrés seuls au palais, n'en ressortent qu'accompagnés de certains oiseaux?

N° 5.



12686

Voilà un pauvre diable qui a l'air d'être en présence d'une bien maigre pitance; comment devrait-il s'y prendre pour en faire un repas délicieux?

N° 6.



12687

Pourquoi la plupart des journalistes qui cherchent a élucider la question d'Orient devraient-ils recourir aux lumières de cet antique et modeste fonctionnaire?

gent dans Royal-Marine; Gouvion Saint-Cyr, comédien du théâtre du Marais; Oudinot, chef d'un bataillon de volontaires; Mortier, capitaine des volontaires du Nord; Jourdan, chef du bataillon de la Haute-Vienne; Victor, simple canonnier à la bataille de Valmy. On voit rayonner au-dessus de ces éclatants satellites le soleil de l'Empire, Napoléon Bonaparte, en petit uniforme de lieutenant d'artillerie.

Tels sont les personnages principaux de la pièce nouvelle du Cirque, qui ne compte pas moins de seize tableaux!...

Tous ces enfants, dont la glorieuse révolution française a fait des hommes supérieurs, sont descendus de leurs cadres de Versailles pour nous raconter leurs triomphes; ils sont venus pour nous prouver une fois de plus l'égalité de tous les enfants du peuple devant la gloire.

Plus les personnages étaient brillants et nombreux, plus le cadre qui devait les réunir était difficile à trouver. Heureusement M. Anicet Bourgeois est passé maître dans ces sortes d'épopées militaires : il a su créer d'excellents motifs de tableaux guerriers ressortant naturellement d'une action dramatique.

C'est en même temps un drame vigoureux, tel que Lacressonnière, sa femme et Saint-Ernest, ont l'habitude d'en jouer, et une véritable pièce du Cirque, avec décors splendides, ses ballets gracieux, ses ardents fantassins, ses beaux cavaliers, ses pièces de canon qui tonnent, ses fusillades qui éclatent, ses tambours qui battent la charge, ses uniformes qui étincellent, ses grands noms que le peuple aime à redire, et ses batailles de géants avec leurs brumes de fumée.

Ce drame national commence en 1790 et finit à la bataille d'Iéna. Comme grands tableaux de mise en scène et de belles décorations, nous signalerons : les *ruines de la Bastille*, dont les républicains ont fait un bal populaire; la *fête de la Fédération* au champ de Mars; la journée du 20 septembre 1790 au *moulin de Valmy;* les chouans sur les *bords de la Loire;* le *combat de Dégo*, précédant la bataille de Millésimo, gagnée par Bonaparte, l'*entrée des Français à Aix-la-Chapelle*, où l'on a applaudi un gentil ballet, puis finalement la grande *bataille d'Iéna*, où la cavalerie ennemie essaye en vain de percer les carrés de l'infanterie française.

C'est un grand succès, et, franchement, le moyen de ne pas remporter une victoire complète quand on a avec soi les *Maréchaux de l'Empire!*

Frédérick-Lemaître (un maréchal de France de l'art, celui-là!) vient de jouer pour la première fois le principal

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

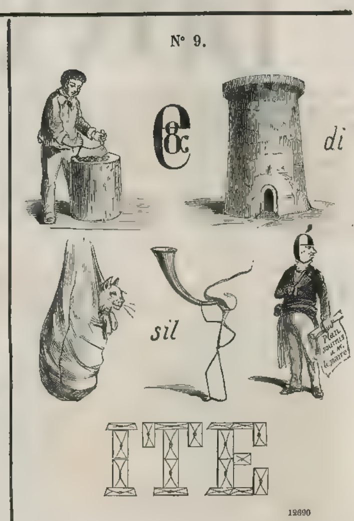
N° 7.



N° 8.



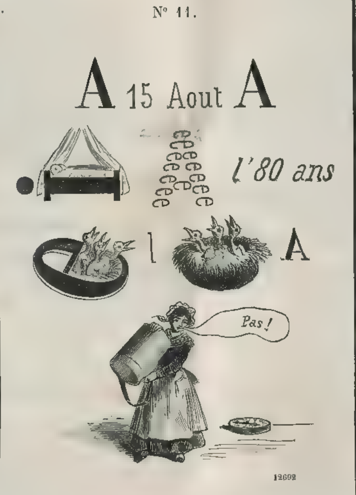
N° 9.



N° 10.



N° 11.



N° 12.



rôle du *Sonneur de Saint-Paul*. La Gaîté peut donc enregistrer un grand et durable succès de plus dans ses annales. Beaucoup de personnes n'ont pas vu jadis le drame si mouvementé de Bouchardy, beaucoup l'ont oublié, — ce qui n'est pas un de ces malheurs qui tourmentent une âme honnête, — mais tout le monde voudra voir Frédérick Lemaître dans ce rôle, qu'il a assimilé à sa nature d'élite comme il a fait dernièrement du rôle du duc de Guise dans *Henri III et sa cour* : c'est vraiment un spectacle curieux et intéressant.

Jean le Sot (des Folies-Nouvelles) a tout juste ce qu'il faut d'un libretto pour dire qu'il y en a un. Il s'agit d'un commissionnaire du marché aux fleurs qui prie une marchande de violettes quelconque de lui donner une leçon d'amour pour pouvoir épouser une autre femme. La bouquetière juge à propos de garder le marieur pour son propre compte, et, afin de l'amener à lui demander sa main, elle se fait courtiser par un muscadin nommé Tancrède.

Jean le Sot, émoustillé, se déclare, et épouse la donneuse de leçons d'amour.

M. Pilati a composé une jolie musique sur ce thème peu chargé, et (que cela ne soit dit qu'entre nous!) on prétend que ce livret a été écrit par sa femme, madame Julienne-Théodore, artiste des Variétés. La partition de *Jean le Sot* est une sorte d'agréable pastiche de l'époque du Directoire, au moment où florissait le précieux Garat.

ALBERT MONNIER.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16 Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15 Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 18. — 1856 Prix du numéro : 45 centimes. 3 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour Impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

LE CORDONNIER, — par RANDON.



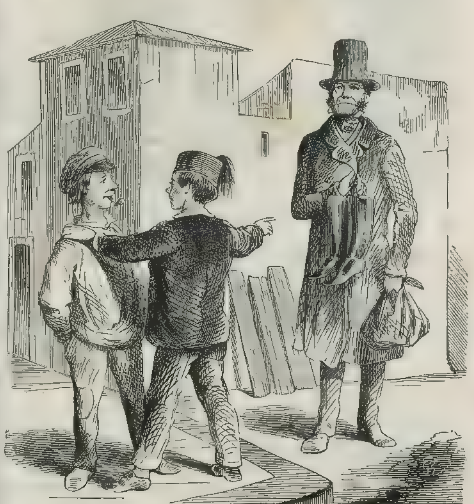
12694

Cet industriel faisant profession de donner des cors à ses pratiques, s'appelait autrefois *cor-donné*, dont nous avons bêtement fait cordonnier, mot qui ne rappelle absolument rien, ni de l'œuvre, ni de l'artisan, mais la corruption! mais l'habitude!!



12695

Pour une première fois, ça semble toujours un peu juste, mais quand monsieur aura un peu marché, petit à petit, ça se fera.



12696

— Dis donc, vieux, si t'è-t-en retard de tes impositions, pousse-toi de l'air; v'là le porteur de *contraintes.*



12697

— Rappelle-toi que pour un artiste qui se respecte, la *mesure* n'est qu'une balançoire, et que ce n'est pas la chaussure qui doit être faite pour le pied; mais que c'est au contraire le pied qui doit être fait pour la chaussure... Ne sors jamais de ce principe-là.

LE CORDONNIER, — par RANDON (suite).



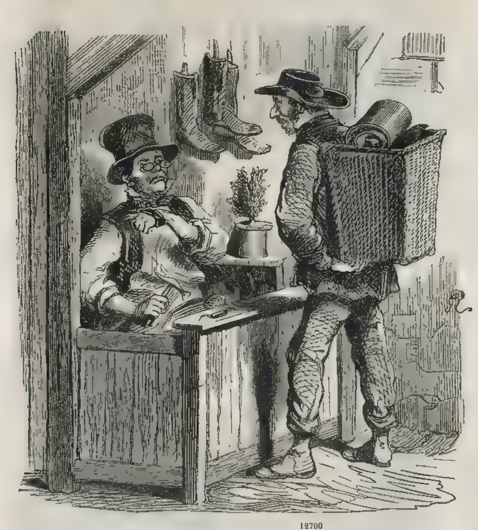
12698

— Si vous saviez comme la marchandise est chère! le cuir-z-a-t-encore augmenté, tellement qu'aujourd'hui-z-il est-t-hors-de prix; vous ne voudriez pas le croire!
— Comment donc, mon cher, mais je suis persuadé que vous y mettez du vôtre.



12699

— Jeune homme, je ne dois pas vous le dissimuler... la situation est très-grave... Vous êtes déjà sur la *première*, vous allez attaquer la *trépointe*, et si vous continuez, demain vous marcherez sur la *chrétienneté!*



12700

— Eh bien, confrère, comment vont les affaires?
— Confrère! qu'appelles-tu confrère!.. Passe donc ton chemin, propre-à-rien! et ne viens pas te familiariser avec les gens établis!



12701

— Regardez-moi donc cette empeigne; c'est une vraie tôle double!... et cette semelle! on dirait la porte de la prison de Saint-Flour!
— Oui, pour le travail cha paraît achais cholide, mais chais que je chuis de noche, mon ami, et pour danchais, je crains bien que les clous i ne réjistent pas!

BIMBELOTERIE.

⁂ Depuis le marquis de Bièvre, on s'est permis plus d'une récréation littéraire sur les lettres de l'alphabet. Ce répertoire enfantin est venu récemment s'enrichir des vers suivants sur le remplacement du télégraphe aérien par le télégraphe électrique :

Tout se dit avec l'A B C.
L'A B C partout F E T.
Longtemps par le sort K O T,
Nous cesserons de V G T.
Le télégraphe est A J T.
De fureur il est R I C :
Il ne peut surmonter l'I D
Que du monde il est F A C.
Oui, malgré son air E B T,
Trop longtemps il R·S T
Debout comme une D I T.
Vieillard que le temps A K C.
C'est une affaire d's I D.
Son F I J est même O T :
De lui nous allons R I T,
Car il est enfin D C D.

⁂ Le mois dernier, le vaudevilliste X..., pour avoir trop collaboré au café, s'était mis, comme on dit vulgairement, le *feu dans le corps*. Son médecin, le docteur Levr..., lui ordonna un régime calmant.

Quelques jours après, le vaudevilliste et *son* médecin se rencontrèrent à la table d'un ami commun. La dive bouteille et les liqueurs fines furent largement fêtées; seul le collaborateur de M. Clairville édifia les convives par sa tempérance.

LES FEMMES CHICS, — par MONTA.



12702

Une jolie femme aujourd'hui est un artiste... elle semble avoir eu un cadre pour berceau, et pourrait s'exposer sous cette rubrique : Portrait de l'auteur peint par elle-même.



12703

— Permettez-moi, marquise, de vous offrir ce petit bouquet de main, puisque c'est votre jour d'Opéra.
— Merci, cher, il est fort beau..., mais je ne pourrai pas emmener mon mari!

— Ah çà! vous vous comportez comme une pensionnaire! lui dit le maître du logis, voyons... un peu de cognac!

— Non, merci.

— Alors un petit verre de marasquin!.... Versez-lui, docteur!

— Oui! firent les convives en *chorus*.

Et le docteur versa.

— *Tu quoque!* s'écria le vaudevilliste en s'adressant à l'enfant d'Esculape; savez-vous, docteur, que vous me faites l'effet de ce pompier alsacien qui allumait des incendies!...

— Précisément, répondit le médecin, pour me donner le plaisir de les éteindre... d'ailleurs, avec moi, vous êtes assuré.

— Hum... j'ai pourtant une bien mauvaise police!

⁂ Un maître d'hôtel de haut parage nous raconta l'autre jour l'historiette suivante :

A l'un des premiers dîners offerts à MM. les membres du congrès de la paix, on vit briller sur la table les mets favoris de toutes les nations représentées à ce banquet : le *pilau* turc, le *koulbac* russe, les *nouilles* autrichiennes, les *zuchetti* piémontais, le *plumpudding* anglais. (La cuisine prussienne n'était pas encore représentée.)

Les honorables convives surent gré à l'amphitryon de cette galanterie internationale.

Ces différents mets devinrent ensuite le thème d'une assez chaleureuse discussion gastronomique. Chaque ministre plénipotentiaire défendit loyalement la cuisine de son pays et en vanta les mérites, sans attendre les instructions spéciales de son souverain.

Pourtant l'on finit par s'entendre; car ces messieurs se firent des concessions réciproques. Seul l'honorable envoyé de Vienne se cramponna à ses *nouilles* autrichiennes, et se refusa à tout compromis culinaire.

— Cette obstination me sembla un acte de mauvais augure, ajouta le maître d'hôtel en me contant cette anecdote. Mais je lui fermai la bouche : — Retournez à vos fourneaux, lui dis-je, et ne me faites pas sortir de ma spécialité!

JULES LOVY.

A NOS AMIS.

M. de Lamartine est menacé d'une ruine complète. — Ce peu de mots suffit pour réveiller toutes les sympathies dues à un grand et noble cœur, à un immense talent, — toute la reconnaissance méritée par de courageux services rendus au pays dans les jours de danger.

Laisser Lamartine, que sa générosité a ruiné, subir de cruelles privations, serait une honte pour notre génération. Tout ce qu'il y a d'hommes de bien, d'hommes de cœur, tout ce qui sait honorer le génie, tous ceux qui conservent la mémoire du passé s'associeront avec nous à la souscription que j'annonce ici.

M. de Lamartine publie un cours familier de littérature, une brochure paraît tous les mois. — Deux livraisons ont paru déjà. — Le prix est de 20 fr. pour l'année.

L'artiste reçoit le prix de son travail, — le public achète un bon livre, — il n'y a rien là que de parfaitement honorable pour le public et pour l'auteur; — mais il faut, pour l'honneur de notre pays, que le public agisse comme un seul homme, il faut que tous les amis des arts, — de la gloire nationale, — que tous les amis de Lamartine, — tous nos amis, fassent, chacun dans sa sphère, de la propagande pour cette œuvre nationale à tous les titres.

On souscrit chez M. de Lamartine, rue de la Ville-l'Évêque, n° 43.

Il n'est pas besoin de dire que nous nous chargerons avec plaisir de transmettre à M. de Lamartine les souscriptions qui nous seront adressées.

CH. PHILIPON.

On parle beaucoup dans le monde artiste de l'illustration des *Contes drôlatiques* de Balzac par G. Doré. Nous sommes certain d'être agréable à nos abonnés en leur en présentant un spécimen. On le trouvera à la septième page.

Les *Contes drôlatiques*, *Rabelais*, le *Chevalier Jaufre* et la *Belle Brunissende*, le *Juif errant*, formeraient un beau titre de gloire à l'artiste qui n'aurait pas produit



LES LUTTEURS DE LA SALLE VALENTINO ET LEUR PUBLIC.

autre chose. Ces quatre publications ne sont pas la centième partie des travaux de Gustave Doré, — et Doré n'a pas encore vingt-quatre ans!

Ch. Ph.

Notre ami Doré exécute en ce moment un album lithographié dont le titre sera les Différents publics de Paris. Nous en donnons une idée par le dessin ci-dessus, qui en fera partie. Cet album montrera sous ses différents aspects le public si varié de la grande ville, et formera en quelque sorte le complément de la Ménagerie parisienne, un des albums les plus remarquables assurément qui aient été publiés depuis plusieurs années.

ENGLISH ATTENDANT.

English spoken est détrôné.

Vive *English attendant!*

C'est cette dernière locution qu'emploieront dorénavant les négociants de la grande ville; l'exemple est donné sur toute la ligne... des boulevards, il n'y a plus qu'à le suivre... dans les rues adjacentes.

Et combien la traduction de ce nouvel appel au client britannique est plus facile pour le flâneur parisien.

L'intelligence de *English spoken* demandait de fortes études, la suite d'un cours chez un Johnson, un Peterson ou un Williamson quelconque, et surtout laissait le champ libre à la fantaisie.

Les uns traduisaient ces deux mots par « *escarpins anglais*, » les autres par « *essuyez vos pieds*, » ceux-ci par « *entrée libre*, » ceux-là par « *on se pique de savoir l'anglais*. »

Tandis que *English attendant*, c'est tout simple comme bonsoir, c'est à la portée de tout le monde.

« Attendant un Anglais? »

Du tout!

Attendant, employé, *english*, anglais.

Employé anglais, cela dit tout.

Cependant je connais un magasin de nouveautés où l'employé anglais ne parle qu'auvergnat.

« *Charabia spoken*. »

Maintenant que la paix est faite et que le monde entier va de nouveau faire invasion à Paris, la chasse aux commis étrangers va recommencer de plus belle; rien que pour donner le droit à tel ou tel commerçant de mettre sur ses carreaux :

« *Ici on parle russe.*

« *Ici on parle turc.* »

En attendant, je propose qu'on écrive sur le fronton de la salle Ventadour :

« *Qui si parla italiano.* »

Sur celui du Théâtre-Français, où fleurit George Shakspeare, revu et corrigé par William Sand :

« *English spoken.* »

Et dans le foyer de l'Odéon, où se répète l'œuvre nouvelle de Ponsard :

« *Ici on parle français.* »

Quant à mesdemoiselles *Crinoline*, *Bouche en cœur* et Cie, je leur laisse l'expression nouvelle :

« *English attendant*, »

avec telle traduction qu'il leur plaira.

Reste le *Journal amusant* qui, lui aussi, pour se mettre à la mode, a besoin d'une enseigne; la voici :

« *Ici on rit dans toutes les langues.* »

Alexandre Flan.

1,500 GAZETIERS.

Le mot gazetier reparaît à l'horizon : voilà le ciel noir comme de l'encre.

George Sand avait d'abord ressuscité ce mot, Jules Janin s'en est fâché; on s'est mis à ne plus dire journaliste, on dit : « Ce grand sec, qui a l'air d'être de l'ordre des échassiers, c'est un gazetier. »

Cela fait fureur.

Statistique faite, il se trouve qu'il n'y en a pas moins de quinze cents dans Paris à l'heure qu'il est.

MOEURS PARISIENNES, par HADOL; — mises sur bois par BELIN.



12705

DÉFINITION DU JEUNE HOMME PAR LA LORETTE.

— Garçon! donnez-moi des *petits jeunes gens?*
— Badum! voilà, madame, les *cornichons* demandés.



12706

LE FAUX LION.

— Comment! vous ici, le fils de mon vieux camarade Pierre?
— Tais-toi, maraud! et fais annoncer M. Arthur de Saint-Martin.

12707

LA POÉSIE DU JOUR.

— Belle sirène! parlez!... Dans quelle île calypséenne, dans quel palais enchanteur puis-je vous transporter?
— Conduis-moi chez Leblond.



12708

SENSIBILITÉ DU SPÉCULATEUR.

Moi qui voulais acheter des Ouest! voici trois jours qu'il n'arrive pas un seul accident. Je n'ai vraiment pas de chance.

Mon Dieu! si j'étais classique, je m'écrierais : — *Annibal ad portas!* Quinze cents gazetiers dans Paris! La ville va être prise d'assaut par les Carthaginois. — Mais point : je suis purement et simplement physiologiste. Je prends mes tablettes; je me dirige du côté où ils sont, et je dis : — Croquons-les!

§ Ier.

Le gazetier court-toujours.

Un petit homme qui a peu de talent, mais beaucoup de jambes. On l'envoie au diable, au vert, du matin au soir. Quelque temps qu'il fasse, été comme hiver, par le soleil ou par la neige, il faut qu'il rapporte vingt lignes de choses neuves par jour, vingt lignes de petites phrases aiguës comme la pointe d'une épingle, ou bien il est cassé aux gages.

Il part, l'infortuné! se crottant jusqu'à l'échine, risquant cent fois pour une d'être écrasé ou bousculé, regardant les enseignes, copiant les affiches, arrêtant les passants, interrogeant les pavés, cherchant un nom en l'air, une date sur le trottoir, un lambeau de vers sur le mur, ses vingt lignes partout! Il y a eu des martyrs sous Dioclétien; il n'en a jamais existé de plus héroïque ni de plus houspillé que ce gazetier-là.

On l'appelle emphatiquement le « collecteur des petites nouvelles. »

§ II.

Le gazetier en gants gris perle.

Celui-là fleurit depuis que tout le monde se mêle de fonder des feuilles littéraires soi-disant destinées « aux gens du monde. » — Il a un chapeau assez incorrect, des cheveux assez mal peignés, un paletot qui n'est plus

vierge, mais toujours des gants gris perle. Voilà son passe-port. Vous le rencontrez çà et là un pied dans un certain monde, l'autre au théâtre ou dans les solennités publiques.

Des notes, il n'en prend pas : il faudrait ôter ses gants; — des carnets, il n'en a jamais : écrire sur son genou donne l'air bête; il retient tout dans les cahiers de sa mémoire.

Nul n'a plus d'entrain pour engager finement une conversation profitable. L'homme cause et fait causer. — Il vous met sur le compte des actrices, des auteurs et des peintres. — Si l'occasion le permet, il vous pousse à donner des détails sur les millionnaires. — « Comment » est fait le petit Roboam, qui a gagné treize millions » avec dix-sept sous? — Pour qui la première de cette » année? — Est-il vrai que Thésaurochrysonichrysidès » mange tous les jours un faisan doré à son repas du » soir? »

Telles sont les questions insidieuses qu'il vous adresse. Si vous y répondez, il s'empare du fond de la réplique, et l'enchâsse dans ce qu'il appelle « du style. » Quand il revient à son journal avec son butin, le directeur s'écrie : — Quel mâtin! comme il sait le beau monde sur le bout du doigt! Il doit être affilié à quelque franc-maçonnerie secrète du faubourg Saint-Germain!

Il est un des dix dont on dit : « C'est l'homme le plus spirituel de France! » — L'article qu'il fait s'appelle, *ad libitum*, ou « Revue de Paris, » ou « Chronique, » ou « Causerie. »

§ III.

L'empoigneur.

Un charmant aspic fait homme.

Tout ce qu'il mange doit être épicé, tout ce qu'il boit alcoolisé, tout ce qu'il dit aigu comme le sifflement d'un reptile ou la caresse d'une scie.

Il fait des distiques, des mots, des nouvelles à la main, des lignes de points.

Signe particulier. — Il vous emprunte toujours cent sous.

Maxime Parr.

THÉATRES.

Depuis que M. Empis a pris les rênes du Théâtre-Français, il faut lui savoir gré de tout ce qu'il a fait pour raviver chez le public le goût du vieux répertoire classique sans nuire cependant au jeune répertoire moderne. Le *Mariage forcé* avec Régnier, l'*Avare* avec Provost, les *Plaideurs* avec Got et Monrose, *Bertrand et Raton*, la *Ciguë*, *Par droit de conquête* et les *Piéges dorés* vont de compagnie sur l'affiche.

L'autre soir, c'était le *Joueur* de Regnard qu'on reprenait; ce chef-d'œuvre si comique dans la forme, si triste dans le fond. Et je me disais en voyant les allures gourmées de M. Leroux, chargé de personnifier Valère le joueur : — Être profond sans cesser d'être spirituel, allier la morale à la gaieté, telle était la poétique de ce qu'on appelait la haute comédie. Pourquoi les comédiens d'aujourd'hui semblent-ils fréquemment l'oublier? A force d'examiner à la loupe la pensée des écrivains, ils les exagèrent. Ils mettent en relief certaines parties que l'auteur avait sagement reléguées dans la pénombre. Ils rendent brutal ce qui était délicat, habile ce qui était naïf. Ils font du personnage enjoué un bonhomme horriblement sérieux. La comédie devient un drame. Alceste du *Misanthrope* n'est plus qu'un butor sinistre; Arnolphe, de l'*École des Femmes*, tourne au possédé; Valère, de l'œuvre de Regnard, se métamorphose en héros du mélodrame de MM. Victor Ducange et Dinaux, *Trente ans ou la Vie d'un joueur.*

Et l'on se plaint que nous trouvions ennuyeux les chefs-d'œuvre qui amusaient nos pères! O comédiens actuels! n'oubliez pas que les artistes d'autrefois jouaient nos classiques avec beaucoup de gaîté, de légèreté et de verve, sans leur enlever néanmoins leur véritable portée philosophique et littéraire. L'Étude prenant le masque du Plaisir, c'est là le secret de la comédie.

La belle chose que la jeunesse, voire même la *Jeunesse des mousquetaires*, qu'on vient de reprendre à la Porte-Saint-Martin, pour les représentations de Mélingue.

Les *Mousquetaires* de M. Alexandre Dumas ont toujours le don d'amuser. Tudieu! les beaux coups d'épée! les belles gasconnades! les merveilleuses aventures! Qui ne connaît et n'aime à revoir ces types sortis tout armés du cerveau du plus fécond de nos dramaturges? C'est Athos, Porthos, d'Artagnan, Aramis, Planchet, Richelieu, Anne d'Autriche, Buckingham, etc., etc., famille radieuse et animée, roman brillant que l'histoire eût désiré signer!

L'histoire pardonne volontiers à Dumas tout ce qu'il lui prête avec la prodigalité d'un millionnaire. Elle pardonnera aussi à M. Édouard Fournier d'avoir fait du roi Louis XI, cette sombre et grandiose figure, un vulgaire Cassandre de pantomime.

Un gentil ménestrel aime la fille d'un forgeron ambitieux qui lui refuse sa progéniture chaque fois qu'il se croit sur le point d'arriver aux honneurs.

Car, sachez-le, le forgeron a travaillé pour S. M. Louis XI; il a mis des grilles à ses fenêtres pour que les revenants ne viennent plus troubler chaque nuit le vieux roi, et s'il a l'oreille basse, c'est que le monarque ne lui a donné pour toute gratification que son vieux chapeau orné de médailles de plomb.

De là le titre de cet opéra comique : le *Chapeau du roi.*

Or il doit y avoir un profond mystère enseveli sous la coiffe grasse du couvre-chef royal; un malin page le devine. Il joue le bonnet aux dés contre vingt sous, et le gagne. En effet, le chapeau contient un brevet de capitaine des chiens du roi. Ce n'est pas tout : le page, voulant faire sentir à Louis XI l'utilité de son bonnet médaillé de reliques, lui fait accroire que les fantômes et mauvais esprits sont revenus au Plessis-lès-Tours. Le roi rachète fort cher son talisman et marie les amoureux.

Il y a de charmants détails dans cet ouvrage, d'un des critiques les plus savants et les plus consciencieux de la presse parisienne; la musique, d'un nouveau venu, M. Caspers, est agréable.

Le Théâtre-Italien, en ce moment, c'est madame Ristori : hors la grande tragédienne, le reste importe peu, et cependant la troupe sarde compte des sujets dignes de considération. M. Bellotti Bon, à la fois directeur, auteur et acteur, en est la preuve.

Afin d'avoir un spectacle qui permette à madame Ristori de se reposer, il a joué *Spenzieratezza e buon cuore* (Étourderie et bon cœur), comédie en cinq actes tirée d'une pièce de Bayard représentée au Gymnase sous le titre d'*Horace et Caroline*, et la comédie italienne en question a été fort goûtée à Turin, où elle a remporté le premier prix fondé par le gouvernement sarde.

Le comte Albrizzi a été ruiné par un faiseur d'affaires nommé Grandini, qui a hérité de cette fortune colossale. Ce coquin possède une fille, la chaste Émilie, qui ignore ces petites infamies et se trouve bien humiliée quand elle essuie des bordées de sottises du fils du comte ruiné. Il la croit la complice de son déplorable papa.

Bientôt Émilie apprend toute la vérité; elle n'a plus qu'un désir : restituer le bien mal acquis. Après quelques actes semés d'incidents relatifs à l'argent, les deux jeunes gens s'adorent et finissent par s'épouser.

Au théâtre, il n'y a pas de milieu : il faut toujours en arriver au mariage final.

C'est aussi le dénoûment obligé de la *Fiancée du bon coin*, vaudeville de MM. Labiche et Marc Michel, éclos au Palais-Royal.

Ce n'est pas une fiancée, mais deux, mais trois, qui se disputent le cœur du lovelace Népomucène. On le sait l'héritier de son oncle Dindard; mais, dès qu'on le croit déshérité parce que son oncle, furieux, lui a *collé* sa malédiction (l'oncle c'est Grassot..... ce vocable un peu leste est justifié), ses deux fiancées l'abandonnent, et Népomucène, désillusionné, prend pour femme la troisième, simple servante de cabaret, qui lui sacrifie l'amour d'un sapeur-pompier.

Drôlerie très-vive; les mots en sont terribles, mais ils portent : c'est un tableau populaire écrit avec la plume excentrique des auteurs du *Chapeau de paille d'Italie.*

Aux Folies-Dramatiques, le *Voyage d'Anacharsis*, de MM. Mélesville et Carmouche, ressemble assez par le fond au voyage du susdit *Chapeau de paille d'Italie.*

Anacharsis est à la mairie avec son beau-père, ses témoins et sa fiancée; il ne manque plus que l'écharpe de M. le maire pour qu'il soit l'époux légitime de mademoiselle Colombe Coq-Héron. Hélas! il y a tant de choses entre la *coupe et les lèvres!*

Premier accident : un billet arrive à l'improviste au futur époux; son frère, poursuivi pour un rapt suivi de mariage secret, l'attend afin de trouver une cachette; Anacharsis part pour cinq minutes; au bout de cinq heures il n'est pas encore revenu.

Vous allez savoir pourquoi. Deuxième accident : il a conduit son frère dans sa petite maison des Ternes, où il a été obligé de déjouer les ruses des agents qui les avaient suivis.

Troisième accident : on l'a pris pour son frère, et on l'a conduit dans les bras d'une femme au Havre.

Quatrième accident : voulant suivre sa future, que son beau-père entraîne aux Antilles, il s'embarque. Malheureusement, il fait comme Vénus; il prend le *Mars* pour le *Vulcain;* quant à lui, on le prend pour un cuisinier du bord.

Cinquième accident : arrivé sans le sou aux Antilles, il est contraint de se placer en qualité de nègre chez un naturel de l'endroit; ce dernier accident épuise la série malheureuse qui le poursuivait : là il retrouve sa Colombe et l'épouse.

Cet imbroglio, rembourré de quiproquos, a enlevé un succès de rire.

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Voici un criminel qu'on a malgré lui gracié de la corde, et qui n'en veut pas moins se rendre justice; pourquoi doit-on l'encourager dans sa résolution?

Parce qu'on aime assez voir un échappé de la potence qui se repend (*repent*).

N° 2. Et cet autre coquin, savez-vous à quel moment on peut dire avec vérité qu'il se repaît de son crime?

C'est lorsqu'il est *consommé*.

N° 3. Pourquoi, dans leurs ébats, ces deux écoliers se *passent*-ils mutuellement des choses dont tous autres qu'eux seraient en droit de s'offusquer?

C'est probablement parce qu'ils sont tamis (*sont amis*).

N° 4. Sauriez-vous me dire quels sont les plaideurs qui, entrés seuls au palais, n'en ressortent qu'accompagnés de certains oiseaux?

Ce sont ceux qu'on renvoie avec des paons (*avec dépens*)

N° 5. Voilà un pauvre diable qui a l'air d'être en présence d'une bien maigre pitance; comment devrait-il s'y prendre pour en faire un repas délicieux?

En le partageant avec les quêteuses qui le sollicitent, parce qu'alors il le prendrait avec des lices (*délices*).

N° 6. Pourquoi la plupart des journalistes qui cherchent à élucider la question d'Orient devraient-ils recourir aux lumières de cet antique et modeste fonctionnaire?

Parce qu'il est initié aux mystères de la *porte.*

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Les longues dissertations, au lieu d'élucider les questions, ne font souvent au contraire que les embrouiller.

Laie longue dit : Certes! — A scie — ons — O lit — œufs — del — U scie des laies — question 9 — on sous vente — O contre R — clefs — ambe — rouher.

N° 8. Pauvreté n'est pas vice, dit-on; elle est au moins un fort grand défaut.

Pauvre T — nez pave — ICE d'i — thon — L E — tome — oinsun — fort — grand dé faux.

N° 9. L'homme qui achète en étourdi, chat en poche, s'il n'est trompé mérite de l'être.

L'homme qui bache — & en e — tour — di — chat en poche — s'il — nez trompe — é maire — ITE de lettres.

N° 10. Quand le feu sort par la fenêtre, il est ordinairement permis de supposer qu'il fait chaud dans la maison.

Camp — le feu sort par la fenêtre I — laie tord dix nerfs — mentper — mis dessus — pot — zékil — fez — chaux — dans lame aison.

N° 11. Entre amis, où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir.

Entre A mi-août — I lit — A d'e — l'âge — e nid — I — nid — A — pas de plaisirs.

N° 12. Je n'ai pas cherché longtemps pour savoir si neuf et neuf font dix-huit.

Jeu — nez pas cher chez long Temps — p'ours à voir — scie neuf N — œuf fond dix 8.

CONTES DROLATIQUES DE BALZAC,

ILLUSTRÉS PAR GUSTAVE DORÉ.



12709

Un beau soir d'été.



12710

... Une rue délicieuse où tout le monde se pourmene, où touiours il y a du vent, de l'ombre et du soleil, de la pluye et de l'amour.



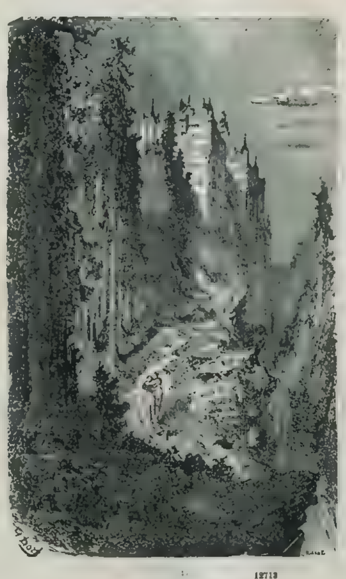
12711

Ceste bonne philosophie à laquelle besoin sera de touiours revenir.



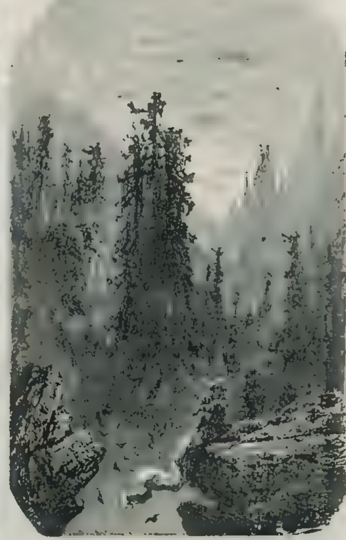
12712

Lors, en ceste effroyable tempeste de gens, avons-nous veu entre les bastimens de l'archevesché et les ponts plus de dix mille hommes grouillans.



12713

Le merveilleux chastel du cadet de l'Isle-Adam.



12714

Les deux époux menèrent une vie tant enviée de tous, que il n'estoyt bruit en la ville de Paris et en la court que de cettuy mariaige.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANÇAIS.

Nº 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

Nº 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
Nº 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

Nº 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

Nº 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Pioache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

Nº 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

Nº 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

Nº 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
Nº 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Nº 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Ifeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Nº 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, nº 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, nº 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 19. — 1856. Prix du numéro : 15 centimes. 10 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du ***Charivari***, de ***la Caricature politique***, du ***Musée Philipon***, des ***Modes Parisiennes***, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.
PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER :
selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand, et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS, n° 5, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



LES DEUX ÉPICIERS.

— Pendant deux cents ans, de père en fils, nous avons tenu la maison du *Chat qui pêche*, rue Saint-Denis. On mettait trente ans à gagner trois mille livres de rente; aujourd'hui vous gagnez le double en dix ans! comment diable faites-vous? — Le progrès, mon cher, le progrès! Nous payons une denrée 2 fr. le kilo et nous la donnons pour 1 fr. 50 c., ça nous en fait vendre des quantités énormes. — Je le crois bien, mais alors, plus vous vendez, plus vous perdez... — Pas tout à fait! nous mettons du plâtre dans le sucre, de la craie dans le sel, de la terre dans le poivre, nous rognons un peu sur la mesure, un peu sur le poids, et nous finissons par faire nos petites affaires. — Ah! je comprends, l'*épicerie* est devenue l'*épiscroquerie*. Il est joli votre progrès!...

Mon cher Directeur,

S'il est vrai, selon Figaro, que *ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante*, — ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit, pourquoi ne le dessinerait-on pas? A ces mille et un petits riens, drôlatiques pourtant, mais que la plume, inhabile ou dédaigneuse, laisse passer inaperçus, pourquoi, en un mot, le crayon ne viendrait-il pas en aide?

Ensuite, pour sortir un peu des sentiers battus, pour n'être plus aussi astreint à une monotone classification de *genres* et de *sujets*, pourquoi ne serait-il pas permis au crayon de butiner à droite et à gauche? de croquer par-ci par-là tout ce qui lui semblerait pouvoir concourir à former sinon un tout homogène, du moins le menu fretin, la petite monnaie de la pièce?

Ainsi, mon cher directeur, je vous donnerais, sous le titre *Variétés*, par exemple, une série de petits sujets plaisants, de petits épisodes comiques qui, isolés, paraîtraient certainement trop décousus, trop chétifs pour mériter d'être reproduits, mais qui, réunis, composeraient comme une sorte de mosaïque, et arriveraient, je l'espère, à former un ensemble passable.

Si cette idée, ou plutôt cette donnée vous agrée, voici, sans plus ample préambule, quelques menus échantillons des *variétés* en question; puissent-ils être les bienvenus auprès des lecteurs du *Journal amusant*, et leur succès m'autoriser à terminer cette page par le final traditionnel : *La suite à un prochain numéro.*

Recevez, mon cher directeur, l'assurance de mon cordial dévouement.

RANDON.

VARIÉTÉS.

On lit sur une petite affiche collée aux vitres d'un restaurateur de la rue Montmartre :

AVIS AUX GOURMETS.
VÉRITABLES PIEDS DE COCHON A LA STE-MENEHOULD,
on mange les os.



12716

Et le reste sera pour les caniches, pas vrai, bourgeois?

A propos de chiens, voici le raisonnement assez logique, selon moi, que le possesseur d'un barbet cherchait, ces jours derniers, à faire prévaloir auprès d'un employé de la mairie du 12e.



12717

— Mais enfin, m'sieu, si le chien de l'aveugle est exempt de la taxe, faut êt' conséquent; le chien du borgne n'en doit payer que la moitié.

Pour un peintre qui aurait à représenter une figure allégorique de l'antithèse, je demande s'il serait possible de trouver un plus heureux modèle que



12718

cette marchande de *plaisirs*, — à moins qu'il ne préfère cet autre!

Puisque j'ai parlé d'antithèse, laissez-moi vous en signaler encore une des plus frappantes, et à côté de laquelle pourtant on passe tous les jours sans y faire attention, tant est grande la force de l'habitude.

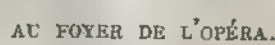
Vous avez, je suppose, le bonheur d'être marié; votre femme est jolie, je vous l'accorde; mais là, sérieusement, dites-moi si ce n'est pas pour vous moquer de ce monsieur qui vous a donné sa fille que vous l'appelez votre *beau-père?*

12719

Et cette dame! sous le spécieux prétexte que vous avez épousé sa sœur, comment pouvez-vous, sans rire, pousser votre galanterie équivoque jusqu'à lui attribuer aussi l'adjectif *belle!*

Allons, allons, convenons que, pour être l'expression la mieux accréditée de la politesse et de la galanterie, la langue française se permet parfois des folichonneries qui frisent souverainement l'impertinence ou le mauvais goût.

12720



AU FOYER DE L'OPÉRA.



12721

— Mais enfin, puisque vous êtes garçon, vous êtes bien libre de recevoir chez vous qui bon vous semble?...
— Impossible, chère amie, je demeure chez mes parents.

AU FOYER DU PRADO.



12722

... C'était en cinquante-trois... Du temps de ma première... on s'amusait encore un peu.

AU FOYER DU VIEUX-CHÊNE.



12723

... Vrai comme t'é-t-un galant homme, nous ne sirotions qu'en douceur, histoire de tuer le ver; v'là-t-i pas qu'à la cintième tournée madame se trouve *paff!* et on appelle ça une femme!!!



12724

Comme quoi il ne faut pas toujours médire du macadam, même en hiver, et comme quoi, si Paris n'est alors qu'un immense lac de boue, on peut au moins dire que *à quelque chose malheur est bon.*

Chez un étudiant de mes amis, qui m'avait dernièrement invité à déjeuner, on n'attendait plus que le pain pour se mettre à table. Longtemps désirée, la précieuse

manne, sous la forme d'une *couronne*, apparaît enfin, ornant le chef d'un jeune Mohican qui portait la chemise au vent et la morve au nez. Interpellé sur le nom du pays qui l'avait vu naître, le groom de notre amphitryon nous répondit qu'il était Champenois : O ciel ! s'écria en pâlissant un des convives,



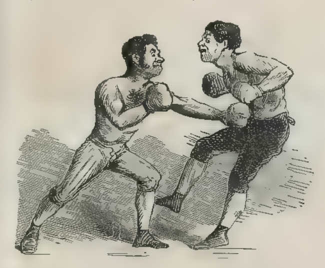
pourvu que ce ne soit pas de la Champagne pouilleuse !

La salle Montesquieu, où brillaient naguère encore d'un si vif éclat les prouesses des *Arpin* et des *Rabasson*, des *Laroche* et des *Masson*, a, comme tant d'autres choses d'ici-bas, subi une de ces transformations aussi imprévues qu'inouïes. Cette enceinte où retentissaient de si étourdissants coups de poing n'est plus aujourd'hui qu'un immense et banal réfectoire : au lieu de s'y échiner vaillamment à renfort de trombone et de grosse caisse, on s'y refait prosaïquement le torse à renfort de mouton aux haricots ou de biftecks aux pommes... *Sic transit gloria mundi !*



12726

Mais que messieurs les amateurs se rassurent : pour s'être vus dépossédés de l'arène Montesquieu, les athlètes parisiens n'ont pas pour cela jeté le caleçon aux orties ; de temps à autre encore ils se réunissent pour s'entr'administrer de ces *coups de tampon* auprès desquels ceux des locomotives ne sembleraient que de légères pichenettes.



12727

Dire que dans ces tournois de la boxe et du chausson tout se passe avec une parfaite courtoisie serait chose superflue. Le règlement, d'ailleurs, conçu avec une sagesse et une précision admirables, ne laisse pas d'issue au moindre entraînement, ni de prise à la moindre équivoque. Ainsi, par exemple, quant à la boxe, voici un article que je ne puis résister au plaisir de citer comme un chef-d'œuvre du genre.

ART. 7.

Tout coup de poing porté au-dessous de la ceinture ne sera pas admis.

Voilà qui est bien entendu : qu'une bourrade vous atteigne au nombril et vous crève la panse, ça ne compte pas, c'est à refaire, et il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas reconnaître la nullité du coup.



UN DISCIPLE DE GALILÉE.



12728

... Ce grand homme avait raison : il est bien évident qu'elle tourne.



12729

A LA POLICE CORRECTIONNELLE.

— Pour ce qui est de battre mon épouse..., incapable !... seulement quand elle m'o'stine je lui donne quelques petits coups... avec mon mouchoir...

— Bon ! mossieu ne vous dit pas qu'il se mouche avec le poing !



12730

Quand je fis la connaissance de défunt mon époux, c'était ainsi que vous un officier de fortune qui n'avait, comme on dit, que la *carpe* et l'épée.



12731

— *La raie, la raie tout en vie !*

— Pardon ! madame n'en aurait pas qui soit morte ? elle serait peut-être un peu moins faite.

Je ne passe jamais près du marché du Temple sans me donner le plaisir d'en parcourir quelques galeries. Les *binettes* et les allures si diverses des acheteurs et des vendeurs, le *boniment* des marchandes qui, des câlineries les plus agaçantes, — suivant le plus ou moins de facilité des chalands, — passe crescendo jusqu'aux plus effroyables imprécations, tout cela m'amuse infiniment ; et parfois moi-même je ne crains pas de provoquer la faconde des *râleuses* du *Pou-Volant* ou de la *Forêt-Noire*, pour voir jusqu'où peut aller la richesse de notre langue, qui, par surcroît, émaillée des fleurs de l'argot, n'est vraiment pas si pauvre qu'on veut bien le dire.

Invité à une soirée que doit donner le premier clerc de son étude, voyez ce pauvre petit saute-ruisseau qui vient de remplacer son vieux chapeau par un *refait*, lequel ne vaut guère mieux, mais lui va infiniment plus mal. — Il me semble un peu grand, objecte timidement l'innocent.



12732

— De quoi ? répond le *niolleur*, est-ce que tu *pavillonnes ?* On ne les porte plus que comme ça ; d'ailleurs, s'il te serre trop, tu n'auras qu'à ôter un peu de papier, et ça te chaussera comme un gant.

Interdit par la voix et le geste de l'orateur bien plus encore que par la force de l'argument, le petit *gonce* lâche sa *braise*, et ne sort du *carré* qu'après avoir essuyé le feu roulant des apostrophes et des quolibets qu'inspirent la jalousie et le dépit aux concurrents de son fournisseur ;



12733

bien heureux encore si quelque affreux voyou ne lui applique, en forme de péroraison, un de ces renfoncements auxquels, sans doute, l'illustre *Gibus* dut l'idée première de son invention !



12734

J'applaudis pour ne pas faire de la peine à ce monsieur ; mais franchement, je trouve que son imitation des *sonnettes* de Béthovène n'est pas très-heureuse.

Sur ce, amis lecteurs, dois-je vous promettre *la suite à un prochain numéro ?*

RANDON.

LES FEMMES CHICS, — par MONTA.



12735

— Décidément, mon cousin, Franfreluche ne vous aime pas.
— Mais, pardonnez-moi! je trouve qu'elle manifeste même un goût très-vif pour ma personne!



12736

— Ah! docteur, j'ai une horrible migraine; allez demander l'autorisation de mettre de la paille devant l'hôtel..... Vous viendrez ce soir à l'Opéra avec moi, n'est-ce pas? c'est mon jour.

LES HANNETONS.

C'est le dimanche 27 avril qu'ils ont fait leur entrée dans le département de la Seine, ces cabotins du firmament!

Je les nomme *cabotins* faute de trouver un terme assez expressif pour qualifier ces coléoptères folichons, dont l'apparition bisannuelle fait la joie du gamin et le désespoir de l'horticulteur.

Avant de visiter Paris, messieurs les hannetons ont voulu assister aux fêtes patronales de Villeneuve-Saint-Georges et de Corbeil; car ils ont les mêmes goûts que leurs jeunes amis qui les torturent : ils aiment les mirlitons, les pains d'épices, les saltimbanques, les jeux de bague et les loteries foraines; ils se plaisent à bourdonner autour d'un essaim d'enfants. Étrange fascination qui nous attire toujours vers nos tyrans! Le règne animal abonde en phénomènes de ce genre

Et, pendant que nombre de gens s'épouvantaient à bon droit peut-être de cette nuée de hannetons qui obscurcissait l'air, moi, étourdi comme un gent de lettres, je laissai mon imagination s'envoler sur les ailes de ces coléoptères vers les premières années de ma vie.

Précieux jours de mon enfance, jours exempts de soucis et de contributions personnelles, qu'êtes-vous devenus?... Pour un seul de vos instants, je donnerais aujourd'hui mon mobilier en masse, mon uniforme de garde national et ma collection du *Ménestrel!*..... je donnerais ma montre et mon porte-cigares, et mes droits de citoyen, et mon rasoir, et mes entrées aux Bouffes-Parisiens!

Délicieuses années, où je ne connaissais ni les vaudevilles ni les concerts, que ne puis-je vous racheter au prix de tous les lazzis et de toutes les romances qu'on m'a fait digérer depuis trente ans!

Quelle joie fut la mienne, quand la saison des lilas annonçait l'arrivée des hannetons!..... Charmant scarabée, insecte chéri des écoliers, bienfaisant antidote de la grammaire latine, créature d'un mois, l'enfant te reçoit toujours à bras ouverts, parce que tes visites sont courtes!

Puissances du ciel, quel ravissement pour moi quand j'attrapai le premier hanneton! Je le fêtai, je le caressai, je le choyai, je lui allouai un appartement en carton que je tapissai de mousse, et tous les jours j'approvisionnai mon pensionnaire de feuilles fraîches!

Bientôt je songeai à lui donner une femme; car tous les petits garçons ont des idées de mariage : ces idées les abandonnent à mesure qu'ils deviennent grands.

Peu jaloux d'avoir une pépinière de hannetons comme d'autres enfants de mon âge, je me bornai à mes deux pensionnaires, je les traitai non en princes, mais, bien mieux, en vrais amis de cœur.

Le mâle était beau, fier, majestueux comme M. Lablache (toutes proportions gardées). La femelle était vive, coquette, gracieuse comme mademoiselle Rosati.

Chaque matin, chaque soir, j'allai voir mes deux hannetons; je leur apportai leur déjeuner, leur dîner et leur souper.

Un jour, — jour horrible qui ne s'effacera jamais de ma mémoire! c'était le 29 mai 18..., — mes deux pensionnaires gisaient dans les bras l'un de l'autre, au fond de leur petit appartement, inanimés, froids, morts!..... une maladie de langueur les avait enlevés dans la fleur de l'âge!...

On ne se figure pas le flot de larmes que contiennent les yeux d'un enfant : je pleurai pendant trois jours et trois nuits sans interruption.

Le quatrième jour, la philosophie prit le dessus, et je songeai à inhumer la dépouille mortelle de mes deux infortunés amis; je les enterrai au pied d'un arbre, et j'inscrivis sur la pierre funéraire cette simple et touchante épitaphe :

Ci gît *mes deux-z-hannetons.*
Passants, priez pour leurs âmes!

Un écolier de nos jours rirait de ma puérile sensibilité. La génération actuelle n'a rien de sentimental : elle est positive comme un bordereau de banquier, sèche et dure comme un bifteck du restaurant X... Les petits garçons de 1856 traitent les hannetons comme les colons traitent leurs nègres, comme les propriétaires traitent leurs locataires. Sitôt qu'arrive le mois de mai, ils guettent le hanneton pour le martyriser; ils étreignent ses petites pattes dans un fil oppresseur, au risque de rendre cette créature de Dieu paralytique pour le restant de ses jours.

Elle m'est odieuse la race des moutards de 1856! Que m'importe qu'elle sache l'orthographe, elle n'a ni entrailles ni croyances! Cet âge naguère se bornait à être *sans pitié :* aujourd'hui il joint à la barbarie normale l'excentricité grotesque et le persiflage. Voyez les outrages que nos jeunes garnements font subir à ces pauvres coléoptères : ils les transforment en moulinets, ils les habillent en lanciers polonais, ils les mènent au théâtre

LES DOMESTIQUES.



12737

— J' vas te présenter à monsieur le baron, faudra être bien poli.
— Oui, p'pa.
— Faudra l'appeler monseigneur, ça le flattera, et il te donnera quelque chose.



12738

— Comment! je vous dis que je veux être à mon aise au spectacle, je vous envoie me louer deux places, et vous...
— Pardon, madame, madame m'a dit de lui louer deux places, et j'ai bien loué deux places à madame...
— Oui, le n° 18 et le 63, — l'une à droite, l'autre à gauche... Que ces animaux de domestiques sont bêtes!!

où l'on joue le mélodrame, puis, après les avoir torturés de mille façons, ils les entassent dans un sac et les livrent au bourreau pour une pièce de vingt centimes!

Comment une âme de hanneton peut-elle résister à tant d'atroces persécutions? Comment ce stupide insecte se sent-il le courage de revenir tous les deux ans?

Si j'étais hanneton, je ne reviendrais jamais!...

Jules Lovy.

TOUT CE QU'IL VOUS PLAIRA.

*** Madame E... P..., fort jolie pécheresse du quartier de la Madeleine, sème littéralement l'or sur ses pas.

Il y a quelques jours, elle avait acheté au prix de cent cinquante francs, presque sans y songer, une robe de fantaisie.

Une boule-rouge, qui était venue lui faire visite, inspecta la robe, et s'arrangea pour y trouver mille défauts.

— Vous êtes volée, très-chère belle, ajouta l'amie intime. Madame E... P... rapporta aussitôt l'étoffe au magasin.

— C'est mal, monsieur, dit-elle, de vendre ainsi sans faire voir.

— Il faut bien, répondit le marchand, que nous nous dédommagions de la peine que nous donnent ceux qui voient sans cesse sans acheter!

*** Un néo-millionnaire, qui voulait mettre une bride aux folles dépenses de son fils, lui faisait lire la sentence qui suit, de Publius Syrus :

« Un compagnon aimable vaut, pour la route, une voiture. »

— D'accord, répliqua le jeune homme doré, mais il n'existe pas à Paris ni ailleurs de carrossiers qui fabriquent de ces compagnons-là.

*** La lutte qui divise aujourd'hui les Réalistes et les Fantaisistes nous rappelle d'autres querelles littéraires d'une date assez récente.

Exemple.

Dans les derniers temps du règne de Louis-Philippe, M. le prince Albert de Broglie, fils de l'académicien actuel et petit-fils de madame de Staël, avait fondé avec ses économies un recueil bi-mensuel, ayant pour but de faire concurrence à la *Revue des Deux-Mondes*.

Cela avait pour titre la *Revue nouvelle*, et était écrit par les adeptes de l'école du bon sens : MM. Émile Augier, Octave Feuillet, Forcade, G. de Molineri, et notre ami Nadar.

Dans le quatrième numéro, M. François Ducuing publiait un article antiromantique sous cette rubrique : *Shakspeare et son école*. Aussitôt tout le ban et l'arrière-ban des fantaisistes est en l'air. On fourbit des épigrammes, des quolibets, des coq-à-l'âne, et l'on fait feu des quatre pieds contre la *Revue nouvelle*.

Au nombre des pièces improvisées alors, nous nous rappelons le triolet suivant, de Théodore de Banville; c'est un petit couplet de vers qui mérite de survivre à cette passe d'armes :

Ducuing, cet ami de Ponsard,
A bien dit son fait à Shakspeare.
Ils ont pris Shakspeare à l'écart,
Ducuing, sept amis de Ponsard,
Et l'ont percé de part en part,
Et depuis lors Shakspeare expire;
Ducuing, cet ami de Ponsard,
A bien dit son fait à Shakspeare.

*** Dans le même temps, embusqué sur la même *Revue*, le même poëte faisait un autre triolet contre M. Paulin Limayrac, grand critique, mais très-petit homme au point de vue de la taille. Cette pièce de vers existe encore quelque part; mais on n'en trouve plus dans la tradition que quelques vers épars : c'est à peu près comme du poëme d'Ennius :

Si Limayrac devenait fleur,
Il boirait les pleurs de l'Aurore
. . . .
Si Limayrac devenait fleur,
Durrieu le cueillerait encore.
. . . .
Si Limayrac devenait fleur,
Il serait à ma boutonnière

Ovide Desgranges.

CES DAMES ET CES MESSIEURS, — par PENAVILLE.



Ces messieurs... des esclaves...; mais ils payent en maîtres...

BIMBELOTERIE.

*** Peu de personnes songent à ce que pourra être le monde dans deux cents ans d'ici. Une feuille américaine nous fournit à cet égard quelques renseignements approximatifs.

« Un citoyen de New-York fait un signe télégraphique : son domestique se présente.

» LE MAITRE. — John, allez dans l'Amérique du Sud dire à M. Johnson que je serai heureux de l'avoir à souper ce soir.

» John part. Au bout de cinq minutes il est de retour.

» JOHN. — M. Johnson dit qu'il viendra. Il est obligé de se rendre pour un moment au pôle du Nord; il passera ici en revenant.

» LE MAITRE. — Fort bien, John! Maintenant montez la machine à mettre la table, et télégraphez à ma femme, dans sa chambre, que M. Johnson doit venir. Ensuite vous brosserez mon ballon, car j'ai un rendez-vous à Londres pour midi.

» John disparaît pour exécuter les ordres qu'il a reçus, et son maître passe un moment aux Antilles pour y prendre une orange fraîche. »

Cinq cent mille rendez-vous se donneront ainsi journellement d'un pôle à l'autre. Tous n'aboutiront pas, je le sais bien : sur ces cinq cent mille citoyens qui se hèleront du matin au soir, la moitié fera explosion en l'air; le reste sera précipité dans le Missisipi, wagons et tenders compris. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs!...

A cela vous me répondrez qu'on peut parfaitement vivre sans omelette, et je n'aurai rien à répliquer.

*** On lisait dernièrement dans une correspondance de Vienne :

« Un grand nombre d'Autrichiens se disposent à se rendre à Paris pour l'Exposition des animaux. »

Il me semble qu'on pouvait annoncer la chose un peu moins crûment.

J. LOVY.

THÉATRES.

Madame Cabel allait prendre son congé et nous priver pendant quelque temps de la récente et agréable partition de *Manon Lescaut*, voici *Valentine d'Aubigny* qui s'est chargée de nous dédommager de cette absence.

A Auber succède Halévy, un autre maître illustre, le compositeur de la *Juive*, de l'*Éclair*, de la *Fée aux roses*, des *Mousquetaires de la reine*, du *Val d'Andorre* et de *Jaguarita*. Halévy est revenu à l'Opéra-Comique, son vrai théâtre, parce qu'il est avant tout le théâtre des gloires consacrées.

Il y a signalé sa réapparition par un nouveau triomphe : peut-être n'a-t-il jamais manié d'une main plus sûre et plus légère cette langue musicale dont il connaît si bien les poétiques et dramatiques ressources.

Quant à la comédie de MM. Jules Barbier et Michel Carré, c'est un duel en trois parties.

Premier fragment de duel. — Gilbert a quitté les Cévennes pour venir épouser à Paris mademoiselle Valentine d'Aubigny, qu'il n'a pas vue depuis dix ans, et à laquelle il a été fiancé dès son enfance. Un certain chevalier de Bois-Robert, qu'il rencontre dans une auberge, se moque de sa triste monture, qui lui rappelle le fameux cheval jaune de d'Artagnan. Les propos volent, et les épées se mêlent de la partie; on ferraille en riant; mais le déjeuner qu'on apporte interrompt le combat.

— Tiens, dit le chevalier, si nous déjeunions d'abord, nous nous battrions après!

— Va comme il est dit! répond Gilbert, qui ne tient pas énormément à tuer son adversaire, et l'on s'attable.

Gilbert raconte qu'il se rend à Paris pour épouser une demoiselle; le chevalier annonce que s'il fuit la capitale, c'est pour n'en pas faire autant.

De cette conversation, il résulte pour le public que si le chevalier ne veut pas épouser la comédienne Sylvia, c'est qu'il est amoureux de Valentine, la fiancée de Gilbert, le beau ténébreux.

Deuxième fragment de duel. — Enfin la voici cette Valentine, la belle inconnue de l'écervelé Bois-Robert, qui la pourchasse; Gilbert, sans la reconnaître, la défend contre les tentatives irrespectueuses du chevalier. Le

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



12740

— Ah! c'est que chez nous, au deuxième cuirassiers, on ne badine pas! pour peu qu'un homme se relâche, on vous le flanque à pied comme un caniche... Aussi, j'ouvre l'œil, et je me tiens roide, ah mais!!...



12741

— Pauvre Angèle! tu as dû bien souffrir de la perte de ta bonne maman.
— Ah! ma chère, ne réveille pas ma douleur... Comment trouves-tu cette robe?... n'est-ce pas que le noir me va bien?

duel recommence, quand un certain mouvement dans l'hôtellerie l'interrompt pour la deuxième fois : le chevalier voit entrer Sylvia, la femme qu'il redoute.

L'aimable actrice veut à toute force un mari; le chevalier lui propose Gilbert en son remplacement. La gaillarde accepte. Il ne s'agit plus que d'avoir le consentement du futur.

Sylvia a acheté l'hôtel que Valentine vient d'abandonner; elle y reçoit le beau Gilbert, et s'y laisse faire la cour sous ce faux nom.

Ce que Gilbert aime en Sylvia, c'est la Valentine de son enfance; c'est la jeune fille qu'il a entendue l'autre soir chanter, derrière sa jalousie, une vieille chanson des Cévennes qui lui a remué le cœur; c'est la candide maîtresse dont il vient de recevoir un billet touchant et naïf, où respire le sentiment le plus vrai et le plus délicieux, un billet écrit de ce style qu'on ne saurait imiter et que le cœur dicte.

Eh bien, ce n'est pas Sylvia qui chantait, ce n'est pas Sylvia qui a écrit; c'est Valentine qui a charmé les oreilles et le cœur de Gilbert; c'est Valentine, déguisée en soubrette de la comédienne, qui a écrit le billet pour Sylvia, qui a réclamé d'elle cette complaisance, et Valentine a pu signer sans faire un faux *Valentine d'Aubigny*, ce qui a bien fait rire Sylvia. Rira bien qui rira le dernier.

Troisième fragment de duel. — Le chevalier, un peu gris, fait des révélations moqueuses à Gilbert : on s'est joué de lui; on n'a pas du tout de Valentine de bonne qualité à lui offrir. Gilbert *reremet* l'épée en main : le chevalier est blessé; il l'a bien mérité.

Puisque nous avons une épée sous la main, servons-nous-en pour trancher le nœud gordien de l'intrigue. Voici le dénoûment : Gilbert retrouve et épouse la vraie Valentine; le chevalier s'étonne de voir pleurer Sylvia sur sa légère blessure.

— Erreur! répond la belle : je larmoie sur mon propre sort; j'ai joué avec le feu; je m'y suis brûlée; j'aime Gilbert.

Ce dernier trait décide le chevalier. Il prend son chapeau, tend la main à Sylvia... et lui dit : — Je t'épouse!

Bon chevalier!

Il y a un vrai fond de comédie dans la pièce en trois actes de M. Béchard représentée au Vaudeville, les *Déclassés*... c'était là un sujet varié et profond; les *Déclassés!*... quel monde de douleurs, de misères, de désespoirs dans ces deux mots!

Les *Déclassés*... c'est-à-dire les proscrits et les déchus, ceux qui n'ont pu se faire place dans la vie et ceux qui n'ont pu conserver leurs positions, ceux qui sont pauvres et qui ont été riches : le premier prix du Conservatoire vendant de la mélasse; le prix d'honneur du collége pesant de la graine de lin ou offrant des gilets de flanelle; la jeune fille bien élevée du faubourg Saint-Germain jetée dans une arrière-boutique, et mariée à quelque goujat malpropre et brutal, et la grande dame ruinée qui devient femme de chambre, et la fille d'un pair de France devenue lorette, et l'homme de lettres qui copie des rôles pour vivre... quand il a la ressource d'une belle écriture. Quelle mascarade sociale, douloureuse et bouffonne!

M. Béchard a été gêné par l'importance même de son sujet. La comédie des *Déclassés* est encore à faire. En somme, il y a beaucoup de talent dans l'œuvre du jeune auteur; ce qui lui manque, c'est l'expérience, c'est le souffle, c'est la science. Il a des aspirations, mais ses ailes sont trop faibles pour voler bien haut; il retombe bientôt à terre.

Shakspeare et George Sand ont fait leur capricieux *Comme il vous plaira* afin de se reposer de travaux plus sérieux.

Pourquoi tous les auteurs dramatiques n'auraient-ils pas aussi le droit (une fois dans leur vie) de laisser chanter tous les oiseaux de la fantaisie qui gazouillent, pour eux seuls, dans les buissons de leur cerveau?

Pourquoi ne laisseraient-ils pas parfois leur imagination faire carnaval et courir le guilledou?

Ce serait une bien douce chose pour un vaudevilliste que de n'avoir pas toujours à marier au dénoûment Arthur et Pauline, tandis qu'on chante l'immuable chœur final :

Quel heureux mariage!
Enfin ils vont s'unir.
Cet hymen leur présage
Un riant avenir.

Hélas! pourquoi donc le public tient-il tant à ce mariage-là? Ce serait pourtant bien agréable de voir des pièces où l'on ne se marierait pas du tout au baisser du rideau!

Hervé est de notre avis; Hervé, à la fois auteur, compositeur, metteur en scène des Folies-Nouvelles, vient de nous donner quelque chose de plus hardi encore que son *Drame en* 1779 : *Agamemnon, ou le Chameau à deux bosses parfaitement imité*, est l'hallucination théâtrale la plus cocasse qu'on puisse écouter.

Ce n'est pas une pièce... c'est... ma foi, je ne sais pas ce que c'est... mais ça m'a bien diverti : on croirait que c'est le songe d'un homme gris ou... fou.

Le théâtre représente un temple de Pompéi. Agamemnon vient y parler de ses malheurs domestiques; sa femme Aglaé prend du tabac, éternue à perpétuité, et son fils Coconnas lui vole ses chaussettes.

Dans cette tragédie, au lieu d'entr'acte, il y a un Turc de la Courtille qui vient montrer un chameau aux spectateurs, et quel chameau!

Il est habité par un monsieur qui simule les pieds de devant et par un individu qui fait les pieds de derrière. Veut-il prendre l'air, il lève la queue du chameau, ouvre une fenêtre, et tire des pétards pour s'amuser.

Arrivent des figurants qui sont des Romains peints sur de la volige. Un soldat tombe : derrière son dos on aperçoit la peinture d'un buisson de roses... à propos de quoi?... parce que la chanson dit : *Un grenadier c'est une rose.* C'est une raison.

Qu'y a-t-il encore? Mon Dieu! ai-je rêvé toutes ces incohérences? Non. J'ai vu Hervé, Joseph Kelm, Serène et le chameau aux Folies-Nouvelles, un endroit où l'on ne dort pas!

Non! je n'ai pas rêvé que j'entendais cette bouffonnerie, véritable défi lancé à la raison humaine, et la preuve, c'est que je retournerai voir cette monstrueuse bêtise, qui est le sublime de l'extravagance; moins on la comprend et plus on rit : c'est dire que l'on y rit beaucoup.

ALBERT MONNIER.

Quelques abonnés nous ont demandé des renseignements sur les deux tableaux que nous donnons *gratis* aux personnes qui achètent les 250 *costumes des différentes nations*. On désire savoir si ces tableaux sont des copies faites à la main. — Non, ils sont faits par un procédé breveté; mais les résultats de ce procédé sont tels, qu'on peut parier à coup sûr qu'un peintre ne reconnaîtra pas, même par un examen très-attentif, que ces tableaux ne sont pas exécutés par les moyens ordinaires.

AVIS AUX DAMES.





Les dames qui veulent se tenir au courant des modes véritables de la bonne compagnie de Paris, celles qui tiennent à bien connaître les modes que l'on porte et non les inventions des journaux ou des confectionneuses, s'abonnent au journal les *Modes parisiennes*, qui publie les plus jolies toilettes de printemps et qui va donner les toilettes d'été.

Le journal les *Modes parisiennes* est, comme on sait, le journal adopté par la société élégante, il ne publie ni les modes exagérées, ni les modes de mauvais goût; et bien qu'il se tienne au courant de tout ce qui se fait dans les ateliers de Paris, c'est seulement dans le monde qu'il prend ses modèles.

Les renseignements qu'il donne sont complétement désintéressés; contrairement aux habitudes des journaux de modes qui vantent les maisons qui les payent pour cette publicité, le journal les *Modes parisiennes* ne reçoit rien des marchands, fabricants, confectionneurs, couturières, etc., etc.; il parle de ce qu'il trouve beau ou bon, sans vouloir retirer aucun profit de la publicité qu'il fait. On peut donc toujours avoir pleine confiance dans ses éloges et sa critique, on peut donc sans crainte suivre les conseils qu'il donne à ses abonnés.





Le journal les *Modes parisiennes* paraît tous les dimanches, avec une belle gravure sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix. Tous les mois il donne une feuille de patrons de grandeur naturelle et des dessins de broderie *les plus nouveaux*. Aux personnes qui souscrivent pour un an, il donne un magnifique Album gravé sur acier et colorié avec goût, intitulé TABLEAUX DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE, par M. Compte-Calix.

Prix: un an, 28 fr.; 6 mois, 14 fr.; 3 mois, 7 fr. Pour recevoir l'Album *franc de port*, il faut ajouter 2 fr., soit 30 fr. Les abonnements partent du 1er du mois.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 20. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 17 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Ce, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS, n° 6, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



LES DEUX PENSIONNAIRES.

— Au couvent, on nous apprenait le français, l'histoire, la géographie, un peu le clavecin et la danse, beaucoup la couture, la broderie, la tapisserie..... voilà tout!

— Pauvre enfant! on faisait de vous des bas-bleus ou des pot-au-feu. On nous élève autrement, Dieu merci! nous avons pour professeurs des danseurs et des chanteurs de l'Opéra, des peintres à la mode, des pianistes en réputation. Aussi nous dansons toutes les danses connues, nous chantons dans les concerts, et en sortant de pension, nous n'avons plus rien à apprendre....... rien........ rien qu'un peu d'orthographe.

LES NOUVEAUX CONTRIBUABLES, — par RANDON.



12743

Chienne de qualité.



12744

— Après tout, messieurs, il faut convenir que l'impôt nous donne bien pour dix francs de considération : d'abord nous figurons au rôle des contribuables... première catégorie, et nos enfants auront enfin un état civil.



12745

« ARTICLE 3. *Lorsque le contribuable décède dans l'année, ses héritiers sont redevables de la portion de la taxe non encore acquittée.* »
— Mes héritiers!! ah! délicieux! délicieux!! Assez, mère Perruchot, assez, vous allez me faire mourir de chagrin!



12746

— Maintenant qu'il m'a abandonnée, que vais-je devenir avec ces pauvres innocents? Comment faire pour payer ce terrible impôt?
— Tenez, mam' Thisbé, voulez-vous que je vous dise? les chiens, c'est tous des scélérats.

LE DERNIER CHAPITRE DU MUSÉE DUBREUIL.

Mon cher Philipon,

Collaborateur de feu mon ami Cordelier Delanoue pour la description du fameux Musée Dubreuil, je viens de récapituler dans la *Gazette de Paris* les richesses de cette collection hors ligne. Malheureusement ce journal a omis le chapitre le plus curieux. Permettez-moi donc de compléter la merveilleuse épopée par l'entremise du *Journal amusant*.

Voici ma dernière entrevue avec le nommé Dubreuil.

C'était en mai 1851. Je flânais le long du boulevard.

Tout à coup je me sens accosté par un individu dont les traits ne m'étaient pas inconnus.

C'était Dubreuil!

Le Crésus me reconnut et me prit le bras sans se gêner. Il avait pourtant quatorze cents millions à manger par minute; mais cet homme était si original!

Alors nous entamâmes une conversation qui marquera dans les événements de ma vie.

Je lui demandai d'abord si son fameux Musée s'était enrichi de quelque nouvelle rareté.

— Oui, me dit-il d'un air indifférent; mais fort peu de chose : il y a quelques jours j'ai fait l'acquisition des *douze signes du Zodiaque* qui manquaient à ma collection; je les ai achetés au moment où le soleil entrait dans le *Taureau*, au risque d'attraper un coup de corne; et ce matin, dans une vente après décès d'un magistrat irréprochable, je me suis fait adjuger le *Sommeil du juste*. On me l'a cédé pour une bagatelle : sept millions et demi.

Peste! une bagatelle! allais-je m'écrier; mais je ré-

AU JARDIN D'HIVER, — par Riou.



Suprême bon genre de chic et de manières.

Ces messieurs dont les femmes raffolent.

primai ce premier mouvement, de peur de passer pour un pleutre.

— Ah ça, monsieur Dubreuil, vous allez sans doute voir l'Exposition universelle de Londres?

— Oui.

— Quand partez-vous?

— Je ne pars pas. Je verrai tout sans quitter Paris.

(Il faut être bien riche pour se permettre ce mot-là.)

— Cela vous surprend, monsieur le journaliste? ajouta-t-il avec un sourire placide, mais significatif. Enfant que vous êtes! vous voulez que j'aille à Londres, moi? Le plus mince capitaliste en ferait autant; procédé vulgaire et rococo!

— Mais enfin, comment pourrez-vous...

— En y mettant le prix. Du reste, mon procédé est excessivement simple. Me promettez-vous le secret?

— Je suis journaliste, monsieur! lui répondis-je avec dignité.

— C'est très-bien; alors je vais tout vous confier.

Et Dubreuil m'expliqua son procédé. C'était quelque chose d'inouï, de pharamineux, de bombastique et d'abracadabrant.

Écoutez le récit de cette étourdissante fantaisie, et vous jugerez ce que peut un homme qui a quatorze cents millions à manger par minute.

Dubreuil s'était initié à la science de Mesmer et de Puységur. Dubreuil était devenu magnétiste, et avait transformé en somnambule la fille de sa portière, mademoiselle Flibochon. Il lui donna le nom de *Nini la Voyante*.

Grâce à quatre heures de magnétisation par jour, à une averse de *passes* et à des paquets de fluide, *Nini la Voyante* ne tarda pas à être extra-lucide.

Dans les premiers temps cette extra-lucidité avait des hauts et des bas, comme celle de toutes les sibylles modernes. *Nini la Voyante* se maintenait au niveau de la quatrième page, et voilà tout. C'était une excellente pythonisse à dix francs l'oracle et à quinze francs l'amende; rien de plus. Ses effluves somnambuliques ne dépassaient pas l'étiage de la médecine illégale. La belle affaire pour un *sujet* de Dubreuil!

Or Dubreuil avait remarqué que dans les sociétés mesmériennes et dans les séances de magnétisme il se perdait énormément de *fluide*. Pour un homme qui fait collection de tout, cette remarque fut un trait de lumière.

Il donna ordre aux plus habiles ouvriers de Paris de lui fabriquer une *pompe nerveuse aspirante*, et il obtint cette machine à prix d'or.

Vous devinez le reste. Chaque soir M. Dubreuil faisait poser son élégant petit meuble dans les endroits où l'on mesmérisait, où l'on somnambulisait. Moyennant un ingénieux mécanisme, la pompe aspirait tout le *fluide magnétique* dont l'air ambiant se trouvait saturé, et le conduisait dans un réservoir spécial. Une fois bien remplie, la petite machine revenait chez Dubreuil, qui en humait le contenu à l'aide d'un tube d'or. Cette provision de force nerveuse venait s'ajouter au *fluide* sécrété par le cerveau de Dubreuil, et le sommeil de *Nini la Voyante* acquérait par là un degré de lucidité phénoménal.

Quand *Nini* était endormie, son âme franchissait la distance : *Nini* voyait Londres, Saint-Paul, les docks, la Tamise, le Strand, Regent-Street, Hyde-Park et le Palais de cristal.

Merveilleuse puissance du *fluide* accumulé dans un réservoir! Telle était la force de cette essence de magnétisme concentré, qu'elle réagissait sur le magnétiseur : Dubreuil s'endormait à côté de *Nini*; alors c'était un duo de somnambulisme à ravir la pensée!

Et c'est ainsi que Dubreuil put assister à la *Great Exhibition* sans se déranger.

— Les magnétiseurs sont des niais, me dit Dubreuil : quand ils obtiennent sur leurs somnambules la *seconde vue*, c'est le bout du monde. Avec moi, *Nini* arrive à la *troisième* et même à la *quatrième vue*. Elle arrivera à la *cinquième* dès que je le voudrai; il ne s'agit que d'y mettre le prix.

En disant ces mots le richissime Dubreuil disparut.

Et depuis il me fut impossible d'avoir de ses nouvelles.

J'ai de fortes présomptions pour croire qu'il s'est rendu en Amérique, et que c'est lui qui fait mouvoir et parler les soixante mille esprits frappeurs qui ravagent ce pays. Pardi! ses moyens le lui permettent.

Jules Lovy.

LE VIRVOUCHEUR.

Un homme d'esprit, homme du monde en même temps, a forgé un très-joli mot : c'est le verbe *virvoucher;* d'où les grammairiens téméraires de la nouvelle école ont pris occasion de faire *virvoucheur*.

Qu'est-ce qu'un virvoucheur?

Un importun, un fâcheux, un sans-gêne, un sot en trois lettres.

Paris en est encombré.

Sous Héliogabale, il y avait, dit-on, sept millions de rats dans Rome. Il n'y a pas tout à fait tant de virvoucheurs dans Lutèce; mais, si l'on se mettait à les compter, il y aurait encore une belle addition à faire.

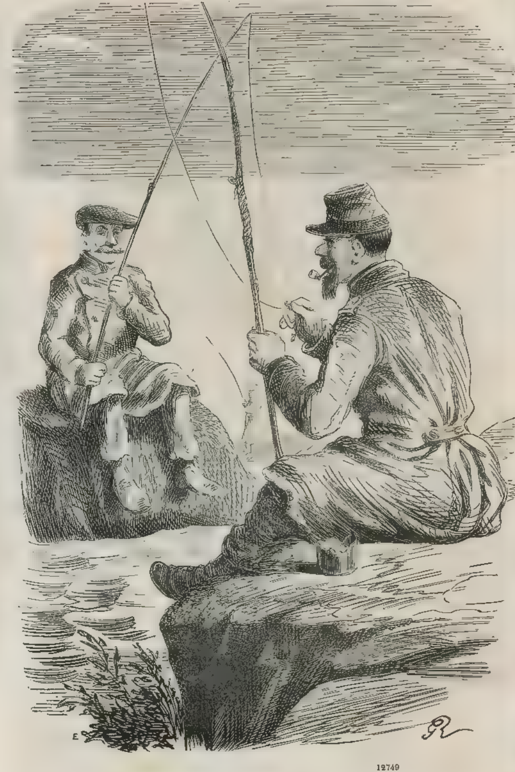
Il pleut à torrents. En passant votre robe de chambre, vous vous dites : — Voilà un temps à ne pas mettre un peintre réaliste dehors. Je resterai toute la journée au coin du feu à faire des lettres en retard ou à lire le roman nouveau... A peine êtes-vous habillé qu'on sonne. — Qui va là?..... Un grand benêt, vêtu comme une gravure de modes, mais intelligent au plus comme un navet. Aussitôt la plume ou le livre vous tombe des mains, vous parodiez Titus, vous vous écriez : — J'ai perdu ma journée... ce belître l'escamote à son profit.

LES TROUPIERS, — par RANDON.



12748

— Comme le vent a tourné!!... Jusqu'à monsieur Coco qui se mêle aussi d'échanger des gracieusetés avec les camarades!!



12749

— Eh bien! camarade, paraît que pour le quart d'heure nous voilà raccommodés!... Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais la chose me paraît d'autant plus facile et agréable que je n'ai rien de cassé. Et vous?

Rien de plus vrai. L'homme (c'est un virvoucheur) s'abat chez vous comme une mouche : il remue les ailes autour de vous quand vous voulez du silence; si vous vous levez pour prendre un album ou pour donner un ordre, il s'assied sur votre fauteuil; Gurth, votre king's-charles, est-il couché sur un tapis, près de votre chancelière, le virvoucheur le repousse du pied en faisant le joli cœur; il interpelle la bête :

— Gurth! sommes-nous en règle? Avons-nous payé la taxe? Ah! Gurth, je vous soupçonne de faire de l'opposition à l'impôt. Peut-être même chantonnez-vous le couplet composé il y a vingt-cinq ans par M. Scribe contre M. Gisquet :

Les chiens, les chiens, monsieur le préfet,
Trouvent tres-mal fait
Votre décret.

Gurth grogne et gémit; peu s'en faut qu'il ne morde l'incommode visiteur : pour n'être plus en butte aux coups et aux discours du virvoucheur, il va se blottir dans un coin, ou il essaye de fermer les yeux.

— Fort bien, reprend le visiteur, vous voulez sommeiller, Gurth... vous ne vous gênez pas... cependant faites comme chez vous :

Dormez, mes chères amours,
Sur vous l'on veillera toujours!

On veut mettre une digue à ce nouveau monologue... le virvoucheur se tait, en effet, mais pour vous causer d'autres ennuis. Vainement vous lui avez dit cent fois que vous aviez vos habitudes et que, par exemple, vous étiez affligé de voir qu'on prît votre place, votre siége et vos manies domestiques, le virvoucheur ne respecte rien : il s'assied sur votre fauteuil, dérange vos statuettes, casse vos cristaux, déchire vos livres, gâte vos estampes, met tout en désarroi, et couronne l'œuvre par un gros rire bête.

Malheur à vous si vous possédez un piano!... il y jouera un opéra entier, et cela, bien entendu, de manière à vous faire saigner les oreilles. Faut-il ajouter qu'il chante. — Certes oui, il chante, mais de façon à faire mourir de tristesse les poussahs de porcelaine accroupis sur votre cheminée.

Pour brocher sur le tout, cette engeance vous entraîne dans des conversations qui ressemblent, comme deux gouttes d'eau, à ces vieilles rues tortueuses du moyen âge qui menaient toujours dans d'autres, et celles-là dans d'autres, toujours semblables entre elles pour changer.

En fumant, par exemple, vos meilleurs cigares, le virvoucheur vous dit : — Faites-moi donner un grog... A propos, allez-vous demain soir chez Fifrelin? Vous cherchez, vous répondez : — Où prenez-vous Fifrelin? — Fifrelin, le neveu du père Taillefer? — Connais pas Taillefer. — Comment! Taillefer, l'ancien associé de Charles Crumeau, le marchand de forges de l'Aveyron? — Connais pas Charles Crumeau. — Pas possible!..... Charles Crumeau, ce petit blond qui s'est marié avec mademoiselle Landurot? — Connais pas mademoiselle Landurot. — Ah! c'est trop fort!... mademoiselle Landurot dont Félix Baschon était tant amoureux de l'École de droit?... Pour en finir là-dessus, vous prenez le parti de vous écrier : — Ah bon! ah bon! j'y suis maintenant... Et, de guerre lasse, comme le king's-charles, vous fermez l'œil et vous laisser parler le virvoucheur.

Il y aurait à faire un chapitre à part sur le virvoucheur à table. C'est là qu'il brille, c'est là qu'il assassine à plaisir ceux qui ont la faiblesse ou le malheur de rompre le pain de l'amitié à côté de lui. Notez d'abord qu'il n'y a que pour lui à parler, et, comme le *moi* est haïssable, à ce que dit Blaise Pascal, le gaillard ne manque jamais son coup : il parle sans cesse de lui, et il ne parle même que de cela. On sert un poisson, une barbue; voilà notre animal qui s'écrie : — Ma première barbue, savez-vous bien avec qui je la mangeai, messieurs?... dans un de ces petits scélérats de restaurants des Champs-Élysées qui sont des départements, ou, si vous voulez, des colonies de Cythère... Et il raconte la sempiternelle et niaise histoire de tous les fats depuis le commencement du monde. Voilà des côtelettes de chevreuil... ici nouvelle rengaîne. — Mon premier chevreuil, messieurs, savez-vous bien où je le tuai?... Encore un conte bleu à avaler. Au dessert, on apporte d'excellent kirschen-wasser de la Forêt-Noire. — Ah! la Forêt-Noire, messieurs, savez-vous bien que c'est là que j'eus mon premier duel?... Troisième et mortelle narration à avaler.

Tirez-vous de là... si vous pouvez.

En ce siècle, la chimie fait beaucoup de prodiges : je lui demande formellement une *Eau* qui nous délivre du virvoucheur, ou bien qui le rende muet comme une ablette.

JULES DU VERNAY.

LES TROUPIERS, — par RANDON (suite).



12750

— Au milieu dès vicissitudes et de tous lès trrremblements de la guerre, le Dieu d'amour i m'a couvert de son carquois, et il me ramène présentement aux pieds de vos charmes caporal., fidele et..... complet!



12751

— Mademoiselle.... si j'avais le bonheur d'avoir celui que vous acceptissiez cette légère embleme de la modestie de mes sentiments et de celle de vos charmes,... j'en serais flatté... supérieurement,... caporalement parlant.

POCHADES.

*** M... est un des princes de l'agio. Cela est connu d'un bout à l'autre de l'Europe. Depuis huit ans qu'il fréquente la Bourse il a gagné, dit-on, vingt-cinq millions. Le denier est joli, comme dirait M. Prudhomme. Mais ce n'est pas assez. Dans ses diverses affaires, M... a fait gagner ou a distribué lui-même trois millions à peu près à ceux qui l'entourent. C'est pour cela que tant de gens se rencontrent sur l'asphalte du boulevard en même temps que lui; c'est pour cela que G... a dit : « M... aime les » chapeaux vieux, bossués, cassés, un peu sales. Je se» rais un homme perdu si je venais à le rencontrer au » moment où je porte un chapeau neuf. »

*** De son côté, M..., toujours très-fin comme tous ceux de sa race, tient à distance les gens qui s'approchent de trop près ou qui l'adulent sans vergogne. Je lui ai entendu dire un jour des choses curieuses sur les billets doux qu'il reçoit sans cesse, signés de noms célèbres pour la plupart, illustres quelquefois.

— J'ai dans mon portefeuille, dit-il, des autographes de la littérature contemporaine presque tout entière. Messieurs les gens de lettres disent beaucoup de mal de la Bourse en prose et en vers; mais toutes les fois que je fais une grande affaire, il y en a quinze cents qui m'écrivent : « Cher M..., soyez gentil; envoyez-moi donc des » actions de votre affaire actuelle, — au pair, — ou » faites-les négocier en mon nom, si vous l'aimez mieux. » Or je suis bon prince, je le fais souvent.

Si M... cède un jour à la tentation d'écrire ses *Mémoires* — comme tout le monde, — il pourra publier un beau nombre d'épîtres de quatre lignes, fort précieuses pour l'histoire.

*** Mais, à propos de ce mot : « l'histoire, » la chose existe-t-elle? Y a-t-il réellement un objet sacré, un asile certain de la vérité, se nommant l'Histoire?

Il y a beaucoup de jours où j'en doute, — très formellement.

Hélas! l'histoire ment ou se tait; elle dit trop ou pas assez; elle édifie les statues qu'elle devrait renverser ou démolit les temples qu'elle devrait restaurer; elle n'est pas familière; elle n'appelle pas un chat un chat; elle est à refaire, et ce qu'il y a de terrible, on voudrait la refaire qu'on n'y parviendrait pas.

*** Je n'en veux qu'une preuve.

Sait-on pourquoi Mirabeau a abandonné la cause de la révolution de 1789, qu'il avait si chaleureusement épousée? L'histoire a cherché mille motifs à cette fugue; on a écrit là-dessus trente volumes, cent brochures, cinq cents articles de journaux. On n'a rien, on ne sait rien.

Une correspondance inédite et posthume, des confidences en déshabillé expliquent clairement ce mystère.

Mirabeau raffolait des fraises. Il en voulait en toute saison, presque à chaque repas. Or, de son temps, les fraises coûtaient les yeux de la tête, et Mirabeau n'avait pas le sou. Comment faire? La chose fut connue à la cour; la reine Marie-Antoinette dit : « M. le marquis de Mirabeau aura des fraises, » et il en eut.

Voilà du moins ce qu'exprime la correspondance posthume à laquelle je fais allusion.

Mais l'histoire n'osera jamais parler de cet épisode frivole des fraises : l'Histoire est bien trop grande dame pour cela.

MAXIME PARR.

DEUX TABLEAUX GRATIS.

Le paysan orne sa chambre d'images de Limoges ou d'Épinal; — c'est le *Juif errant*, — *Crédit est mort*, — *Napoléon Ier*, etc., etc.

Le propriétaire campagnard embellit sa demeure des lithographies de la rue Saint-Jacques : — la *Dame française*, — la *Dame anglaise*, etc.; — le *Jour du mariage*, le *Jour du baptême*, etc.

Le petit bourgeois encadre dans des bordures dorées les lithographies noires, coloriées, aux deux crayons, etc.

Chez le président du tribunal, le notaire, le maire, enfin chez les gros bonnets de la localité, vous trouverez la gravure encadrée. Ce sera le *Serment du jeu de paume*, — les *Adieux de Fontainebleau*, — les *Enfants surpris par un loup* ou *par un garde*, ce qui se ressemble souvent, etc., etc.

LES LORETTES, par MEILHAC; — mises sur bois par DAMOURETTE.



12752

— Comment trouves-tu ce petit de Boisrosé qui n'a plus un sou vaillant, et qui me salue?
— Aucun respect des convenances, le petit de Boisrosé!



12753

Autrefois c'était les king's charles, aujourd'hui c'est les enfants..... Autrefois vous demandiez des bonbons pour bibi, aujourd'hui vous demandez des rentes pour le petit Totor à sa maman. Ah! Georgina, revenons aux king's charles!

Si M. le président, M. le notaire, sont un peu amateurs, ils auront quelques gravures au burin : *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*, — *Daphnis et Chloé*, etc., etc.

Chez le grand seigneur, — s'il y a une ancienne famille dans ce pays, — chez le grand seigneur seulement, ou chez M. ***, qui a vécu à Paris, vous trouverez des tableaux.

C'est que les tableaux et les statues sont la dernière expression du goût des arts, qui commence par l'image à un sou.

Les tableaux plaisent à tout le monde, mais ils dépassent le prix qu'on veut mettre, — ou qu'on est habitué à mettre en ces sortes de fantaisies.

Et puis on est si facilement trompé quand on n'est pas connaisseur!

J'ai compris cela, et j'ai cherché une combinaison à l'aide de laquelle je donne pour 100 fr. deux jolis petits tableaux tout encadrés : — ce sont des copies, il est vrai, mais les copies d'originaux qui ont coûté 1,200 fr., et d'excellentes copies, qu'un très-grand connaisseur pourra seul distinguer de l'original en les voyant à côté l'un de l'autre.

Et, pour que la dépense des tableaux ne paraisse pas trop lourde, je donne la valeur de 100 fr. en gravures de costumes coloriés.

Voulez-vous savoir à présent comment et pourquoi je me suis fait marchand de tableaux? Le voici.

Je mets un vrai plaisir à faire une collection de costumes des différentes nations, qui, — je le crois, — ne me couvrira jamais de mes dépenses, — mais que je poursuis néanmoins, parce qu'elle ne me ruinera pas. Je tiens à honneur de créer cette galerie, qui n'existe pas, et qui sera fort utile aux peintres et aux amateurs. J'ai intérêt à faire des collectionneurs : plus j'aurai de collectionneurs, plus loin je pourrai pousser ma galerie de costumes.

L'auteur des copies que j'annonce a intérêt à ce que ses ouvrages soient connus. — Il exécute ces copies par un procédé pour lequel il est breveté. — Il a six tableaux différents : j'en donne deux, et beaucoup d'acheteurs de ces deux-là achètent les quatre autres.

L'auteur des copies, le fabricant de bordures dorées, m'ont fait une remise; — j'ai une remise des Messageries générales : — je puis, sans perte, donner ces deux tableaux et mes 250 gravures pour 100 fr.; mon bénéfice se trouvera sur la suite des gravures, et, comme elles sont très-gentilles, les acquéreurs des 250 premières feuilles ne manqueront pas de prendre les autres.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails pour que tous mes abonnés comprennent bien que je puis leur donner ce que je leur promets, au moins le double en valeur réelle de la somme que je reçois d'eux.

J'ai dit et je répète de la méthode de madame Cavé : Bien fous sont ceux qui, pouvant et voulant apprendre à dessiner, n'emploient pas ce moyen!

Je dis à propos des deux petites copies annoncées ici : — Bien fou celui qui emploie 50 francs à mettre deux gravures encadrées sur sa muraille de ne pas porter sa dépense à 100 francs, puisqu'il peut avoir pour 100 francs dix fois la valeur artistique des gravures qu'il achète, — c'est-à-dire deux charmants petits tableaux et une collection de 250 costumes très-intéressants!

CH. PHILIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Quand Hector Berlioz fit la symphonie de *Roméo et Juliette*, il résolut d'employer dans son orchestration de petites cymbales antiques des prêtres de Cérès trouvées dans les ruines de Pompéies.

Parmi les musiciens chargés d'exécuter sa musique, Berlioz comptait des fanatiques et des protestants. Ceux-ci criaient au génie du maître, ceux-là en faisaient des gorges chaudes.

Les fameuses cymbales venaient de jeter leur petit tintement, qu'on n'avait pas entendu depuis tant de siècles.

« Qu'est-ce que ça signifie? dit un railleur qui jouait de la contre-basse à son camarade de pupitre, fanatique de Berlioz; en musique imitative, que veut exprimer ce son de clochette?

Le musicien interpellé ne savait que répondre; cependant il se ravisa.

« Cette clochette, dit-il, c'est Roméo qui appelle son domestique. »

*** Un soir, dans un souper donné à Trianon, Louis XV, moitié sérieux, moitié souriant, donna une

petite tape sur la joue du duc de Richelieu, qui le contrariait.

Tous les convives se regardèrent avec anxiété. Richelieu, qui avait pâli, se remit promptement, et, appliquant à son tour une légère tape à un marquis son voisin : « Messieurs, dit-il, le roi veut que ça passe. » Et la tape passa comme l'offense.

*** On jouait, il y a quelque temps, en province, *Gabrielle de Vergy*. Vous connaissez le dénoûment. Fayel fait servir à sa femme le cœur saignant de son amant Coucy. Un brave ouvrier des ports ne put subir sans dégoût ce déplorable assaisonnement dramatique. Il se lève, quitte sa place, et, au milieu de la tirade de Fayel, s'écrie :

« Fais-en ce que tu voudras de ce cœur, fichu gredin! mange-le tout cru si ça te plaît, ou donne-le à ton chat, pourvu que je ne voie pas ton repas de matou!..... en v'là des dégoûtations! »

*** La gourmandise a donc des attraits bien puissants! D'A... dînait avec un de ses amis à la Maison-d'Or. D'A... relevait de maladie, il devait se contenter d'un modeste repas; mais, à la vue d'un plat de truffes qu'on servait à la table voisine, il ne put se contenir :

« Garçon, des truffes! vocifère-t-il hors de lui.

— Mais, lui dit son ami, tu vas te donner une indigestion!

— Je le sais, » dit-il froidement.

Et il dévora les tubercules.

*** On cite un trait de Soumet qui ne manque pas d'originalité.

Trois candidats concurrents sollicitaient sa voix pour un fauteuil vacant à l'Académie française; tous trois étaient ses amis.

Alexandre Soumet écrivit les trois noms sur trois petits papiers, les jeta dans son chapeau, en choisit un au hasard, brûla les deux autres, et ne sut jamais pour qui il avait voté.

*** Le poëte Guiraud était l'ami du placide Alexandre Soumet : Guiraud c'était le feu, Soumet c'était l'eau. Un soir que Guiraud criait, discutait, tempêtait et bredouillait selon sa coutume, Soumet lui dit :

« Guiraud, tu parles si haut qu'on ne t'entend pas! »

*** Il lui disait encore : « Prends garde, Guiraud! tu vis comme les dieux : tu te nourris d'ambroisie, tu manges la moitié de tes vers. »

*** A propos de son gendre, savant polyglotte qui riait peu et parlait peu, Soumet disait aussi :

« C'est un homme d'un mérite bien rare..... il se tait en sept langues! »

*** Le fameux chirurgien Boyer n'était guère partisan des découvertes nouvelles de la médecine.

Un de ses clients, atteint d'un rhumatisme, lui demandait si des bains de vapeur ne le soulageraient pas.

« Dépêchez-vous, dit Boyer, prenez-en tandis qu'ils guérissent..... le mois prochain il serait peut-être trop tard! »

*** Voici une bonne parole destinée à encourager les jeunes gens qui se vouent à la culture de la poésie; c'est l'opinion d'un des plus remarquables philosophes du dix-huitième siècle, de Diderot.

« Voulez-vous que je vous lise une ode de ma façon? lui disait un jeune littérateur.

— Oh! non pas, fit le philosophe.

— Eh bien, un dithyrambe? »

Diderot répliqua : « Le dithyrambe... c'est pis qu'une ode! »

Et il lui tourna les talons.

*** Une marchande de la halle se disputait avec sa fille, marchande comme elle.

« Peux-tu être si ingrate, disait-elle, pour une femme qui t'a portée neuf mois dans son sein!

— Ah! fit la demoiselle, je ne veux plus entendre vos reproches : fichez-vous un an dans ma hotte..... vous me redevrez trois mois! »

Luc Bardas.

THÉATRES.

Un gros événement vient de s'accomplir à l'Odéon : une comédie nouvelle de M. F. Ponsard, le nouvel académicien, l'auteur de *Lucrèce*, d'*Agnès de Méranie*, de *Charlotte Corday*, etc., etc., vient d'être représentée avec un immense succès devant l'élite de la société parisienne.

Voici la donnée de cette œuvre remarquable.

Après avoir vendu une petite propriété rurale qui composait tout son patrimoine, Léon Desroches vient à Paris pour y tenter la fortune. Or Léon aime la fille de M. Bernard, son voisin de campagne, et il en est aimé; mais Léon ne peut songer à épouser Camille avec ses piètres soixante mille francs : qu'il en gagne cent mille, et il deviendra un parti présentable.

Parmi ses anciens camarades, Léon compte un agent de change; il lui remet son argent avec prière de le jouer à la Bourse.

Delatour est un agent de change comme il y en a peu; il n'engage pas ses amis à jouer sur la différence. Il dit :

...Pour des innocents comme toi, pauvre fou,
La Bourse est un tripot, un antre, un casse-cou!
La Bourse! mais ce sphinx, vers qui tu te fourvoies,
Pour un Œdipe heureux dévore mille proies!
. . . .
La Bourse, selon vous, ô gens de la campagne!
Est un jeu comme un autre, où l'on perd, où l'on gagne.
Point. Les joueurs y sont partagés en deux corps :
Les faibles dans un camp; et dans l'autre les forts.
Grâce aux gros bataillons qu'ils tirent de leur caisse,
Ceux-ci font, à leur choix, ou la hausse, ou la baisse;
Si bien que l'un des camps, étant maître du cours,
Toujours gagne, pendant que l'autre perd toujours.
. . . .
Et dis si les maisons par les grecs fréquentées
Ont jamais employé cartes plus biseautées!

Décernons une mention honorable aux aveux de cet agent de change exceptionnel.

En dépit de ces sages conseils, Léon joue, et joue si bien, qu'au bout d'un mois il reçoit des mains de son ami deux cent soixante mille francs. Diantre! pour un apprentissage, c'est assez bien réussir. « Eh bien! dit notre joueur heureux en comptant son or, la Bourse est-elle un affreux coupe-gorge?

— Toujours! » lui répond sagement le vertueux agent de change.

C'est à ce moment que Bernard, le voisin de campagne, arrive chez Léon en compagnie de sa Camille. Oh! le papa n'y tenait plus; il s'ennuyait à périr loin de son gai voisin, et puis sa chère Camille pleurait son absence. — Ma foi! un futur ayant été éconduit... Léon, dit le papa Bernard, je te donne ma fille!

Au comble du bonheur, l'amoureux annonce sa nouvelle fortune.

« D'où diable te vient-elle? demande le vieux voisin, qui ne connaît pas d'oncle d'Amérique à Léon.

— Je l'ai gagné à la Bourse. »

Papa Bernard fait la grimace... il a peur d'un gendre joueur. Cependant Léon est pardonné en faveur du motif qui l'a fait agir; il fait même un tableau si séduisant de ses bénéfices, que Bernard veut aussi tenter le sort.

Or la fortune, qui s'est montrée si prodigue envers Léon, lui devient contraire : Camille, inquiète, lui fait jurer qu'il ne remettra plus les pieds à la Bourse, sinon elle ne sera jamais à lui, et Léon lui fait ce serment.

Hélas! que ne l'a-t-il fait plus tôt!... Delatour lui annonce qu'il perd trois cent mille francs et Bernard cent mille!

Une lettre confidentielle lui annonce, en outre, que Sébastopol est pris et qu'une hausse considérable est imminente; c'est au moment où les chances de gain se présentent qu'un fatal serment lui défend de dépasser le seuil de la Bourse!

Que faire?... Il charge un de ses amis de tenter pour lui la fortune; bientôt Delatour arrive triste, abattu : Léon a tout perdu!

Ah! c'est alors qu'il fait pleuvoir les imprécations sur le temple du veau d'or où jadis il se prosternait!

Bernard est furieux. « Quand je m'aventurais, dit-il, vous ne m'avez pas dit que je perdrais! »

Qu'importe à Camille que Léon ait perdu ou gagné? S'il a tenu sa promesse, s'il a été fidèle à son serment, tout est oublié! Léon ne veut pas ajouter le mensonge au parjure, il avoue sa faute; tout est rompu.

Léon va quitter la vie; mais Reynold lui arrache des mains son pistolet. Reynold aime Camille, c'est son rival. Cependant il vient proposer à celui qu'on lui a préféré de chercher l'expiation dans le travail. Au nom de Camille, Léon n'hésite pas; il se fait ouvrier mineur et part avec le généreux Reynold.

C'est chez ce dernier que se passe le cinquième acte. Quelques mois se sont écoulés, Léon est devenu un excellent contre-maître, il a exposé dix mille fois sa vie pour sauver des ouvriers engloutis, et il a été nommé caporal de sapeurs pompiers. Rien ne manque à sa réhabilitation, et cependant Reynold doit épouser Camille.

Mais c'est un grand cœur que ce monsieur-là, il a aperçu les larmes de sa fiancée. Il fait venir Léon près de Camille, et leur dit : « Soyez l'un à l'autre. » Camille pardonne, et lorsque le papa Bernard se présente, Reynold le décide à accorder son consentement à ce mariage. Bernard y obtempère, attendu qu'il s'ennuyait beaucoup depuis qu'il n'avait plus son aimable voisin sous la main.

Cette comédie remarquable a été admirablement jouée par Laferrière, qui y a trouvé des effets sublimes. Ce beau rôle met le sceau à la réputation de cet émouvant comédien.

Tisserant, Barré, mesdemoiselles Thuillier et Pauline Grangé ont eu leur part dans les applaudissements.

A défaut de la *Tour de Nesle*, dont la représentation n'a pas été autorisée, la reprise de *Salvator Rosa* était une bonne idée.

Le rôle de Salvator est pour Mélingue un rôle vivant, superbe, un rôle qui drape cette belle et intelligente nature et en fait ressortir les contours, un rôle d'artiste enfin, d'artiste trois fois doué, musicien, poëte, peintre, et Mélingue est tout cela.

Le drame intéressant de M. Ferdinand Dugué a subi de légères modifications. Le personnage le plus sapé a été ce pauvre Mazaniello, jadis joué par Rouvière. Au fond, la pièce existe, c'est toujours Salvator qui la domine, le peintre de l'*Évocation de Samuel*.

Nous ne nous doutions pas, en applaudissant de tout notre cœur la charmante musique des *Pantins de Violette* aux Bouffes-Parisiens, qu'Adolphe Adam, le maître éminent qui l'avait écrite, nous y faisait entendre son suprême adieu!

C'est merveilleux d'entendre ce qu'Adam a fait de l'orchestre des Bouffes. Grâce à son entente magistrale des instruments, tout semble plein, sonore, orné d'ingénieux détails. La partition entière est ciselée comme un joyau d'artiste florentin. Dans l'avenir, elle ne déparera pas l'œuvre complet du maestro.

Le magicien Alcofribas tremble pour les jours de Pierrot, son fils. Son horoscope a prédit qu'il mourrait de la coqueluche, à moins qu'il ne devînt celle d'une fille assez naïve pour ne voir en lui qu'un pantin à ressorts.

En conséquence Alcofribas a nourri Violette au biberon et dans l'ignorance. Tout ce qui vit, court ou vole : oiseaux du ciel, poissons de l'eau, bêtes à deux ou à quatre pattes, tout n'est que machines destinées à son agrément personnel. Pierrot lui-même lui est présenté comme un joujou de Nuremberg. Voyez-vous le ravissement de l'ingénue qui trouve le joujou fort à son goût?

A Pierrot succède un vilain Polichinelle qui effraye Violette par ses cris, ses gambades et ses danses de mauvaise compagnie. Violette pleure, elle réclame son Pierrot. On le lui rend, mais dans quel état, grands dieux!... Pierrot inanimé, Pierrot dans une léthargie voisine de la mort!

« Vois, dit Alcofribas, tu as cassé ton pantin!

— Ah! s'écrie Violette, cher Pierrot, reviens à toi, je t'aime! »

Vous devinez facilement qu'on s'épouse et que la prédiction menaçante perd toute sa gravité.

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 21. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 24 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CES PETITS JEUNES GENS, — par HADOL; mis sur bois par ***.



— Ça doit mille francs à son fripier, ça dîne à la gargotte, et le soir ça se promène avec un cure-dents sur le boulevard. — Quel chic!

BIMBELOTERIE.

*** La Comédie-Française s'occupe en ce moment de la fécondation artificielle des œufs de tragédie.

Le directeur, M. Empis, n'a pas oublié les beaux résultats obtenus par M. Coste en matière de brochets et de carpes, et il veut employer des procédés... à peu près... analogues.

Mesdemoiselles Hugon, Lebrun, Meunier-Fleury, Stella Collas, lui serviront de frai.

*** Les candidats connus jusqu'à présent pour le fauteuil de l'Institut devenu vacant par la mort d'Adolphe Adam sont MM. Berlioz, Ch. Gounod, Félicien David.

Quelques personnes ajoutent à cette liste M. Jacques Offenbach... des Bouffes-Parisiens.

*** Le directeur d'une feuille de chou, fort gênée dans les entournures financières, avait pris un billet de la loterie Saint-Roch, dans l'espoir de parvenir avec le lot de cent mille francs (ou d'un gain plus modeste) à balancer ses recettes avec ses dépenses.

Il comptait particulièrement sur la loterie Saint-Roch pour faire face à ses échéances de *fin mai*.

Or le tirage ayant été subitement ajourné au mois d'août, jugez de la situation du pauvre canard hebdomadaire!

Aussi l'autre jour le directeur a-t-il rassemblé ses collaborateurs pour leur dire dans cet élégant langage de notre jeune France :

« *Frères, il faut claquer!* »

Voilà ce que c'est que de compter sur la loterie Saint-Roch... pour payer ses dettes.

*** Les journaux allemands ont démenti la nouvelle (donnée par un de leurs confrères) de la mort de madame Heinefetter, la célèbre cantatrice.

Une feuille hebdomadaire de Paris reproduit cette heureuse contre-nouvelle de la manière suivante :

« Madame Heinefetter est morte par erreur. »

*** Madame B... ayant appris qu'on fabriquait en ce moment des dents en porcelaine, vient de commander à son dentiste un râtelier de Sèvres.

M. B..., instruit de cette nouvelle fantaisie de sa femme, lui aurait fait, dit-on, une petite scène de ménage. — Vous voulez donc me ruiner, madame! se serait-il écrié : un simple râtelier de faïence aurait parfaitement fait votre affaire.

J. LOVY.

LES BIOGRAPHES.

Encore une engeance qui foisonne dans ce paradis des niais qu'on appelle Paris.

Un matin, au moment où, la figure savonnée, vous vous faites la barbe, un bruit insolite se fait à la porte : la servante court ouvrir.

— Brigitte, qu'y a-t-il donc? demandez-vous sans quitter le rasoir.

— Monsieur, ce sont deux aigrefins assez mal mis; ils prétendent qu'ils ont à parler à monsieur pour affaire qui presse.

Sur ces paroles, vous vous essuyez les joues à la hâte, et mentalement vous vous dites : — Deux hommes mal mis!... qu'est-ce que ça peut bien être?... des aigrefins!... Sont-ce des recors auxquels on aurait donné la vieille

GRANDS ET PETITS TAILLEURS, — par RANDON.



12755

Saluons avant tout le suprême dispensateur des grâces, le créateur de la mode, l'artiste dont le génie s'exerce sans relâche à déguiser, à enlaidir la nature, — le *coupeur* enfin. — Inclinons-nous, mais ne le troublons pas dans ses méditations profondes, car de ses ciseaux frémissants va jaillir sans doute quelque nouvelle merveille de ridicule ou d'absurdité dont il serait dommage, vraiment, de priver nos jeunes *beaux*, ces généreux pourvoyeurs du *Journal pour rire*.



12756

Dans l'argot de messieurs les tailleurs, celui qui a la vogue et qui s'enrichit s'appelle *le grêle* et roule voiture. — Son humble confrère qui boulotte entre le *poignard* et la *pièce dans le pot*, n'est qu'un grêlesson, et se permet tout au plus l'omnibus, où sa présence inopinée produit parfois sur certains voyageurs l'effet de la tête de Méduse.



12757

— Mais, saperlotte! je sens bien qu'au premier pas que je vais faire je vais perdre ma culotte, si je ne mets pas de bretelles!

— On n'en porte plus, monsieur; quand on est bien fait, les hanches seules doivent soutenir le pantalon.



12758

— Vous dites, un habit cent cinquante francs; mais si je fournis mon drap?....

— Même prix, mon cher monsieur; croyez-vous que dans ma maison on s'amuse à tenir compte de semblables misères!

---

contrainte par corps du temps de ma vie de jeune homme? Sont-ce des gens de Sannois qui viennent m'apprendre que ma maison de campagne a brûlé la nuit passée? Sont-ce des témoins que m'enverrait ce gros imbécile d'hier au soir dont j'ai offensé le lorgnon?

Ces conjectures, et mille autres de la même farine, vous les faites en moins de temps qu'il n'en faut pour essuyer un peu de mousse de savon et pour rajuster une robe de chambre.

Après ce premier dérangement, vous vous avancez au pas gymnastique au-devant des deux inconnus.

— Messieurs, qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur, dit l'un en serrant une moitié de cigare dans le gousset où l'on met d'ordinaire ses napoléons, — quand on en a, — monsieur, j'en ai à votre tête.

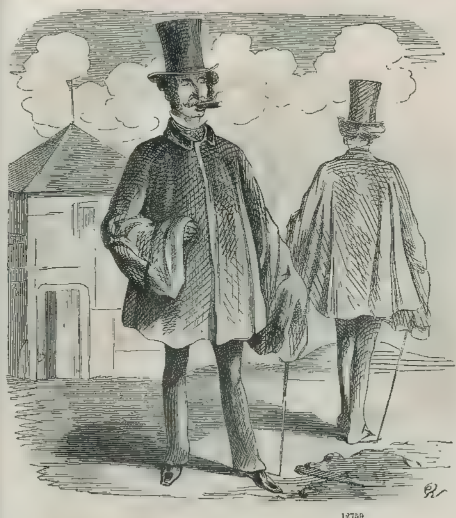
Involontairement vous frissonnez.

— Monsieur, reprend l'autre en frisant une moustache couleur chiendent, je suis comme mon honorable ami : j'en veux à votre vie.

Malgré vous, vous commencez par vous troubler.

— Mais, reprend le premier des deux étrangers, il faut vous mettre tout de suite au courant, monsieur. Si j'ai à prendre votre tête, c'est héliographiquement, pour en faire une photographie. Si monsieur que voilà demande votre vie, c'est pour la tracer sur le livre de l'avenir à l'aide du burin de l'histoire. Comprenez-vous?

GRANDS ET PETITS TAILLEURS, — par RANDON (suite).



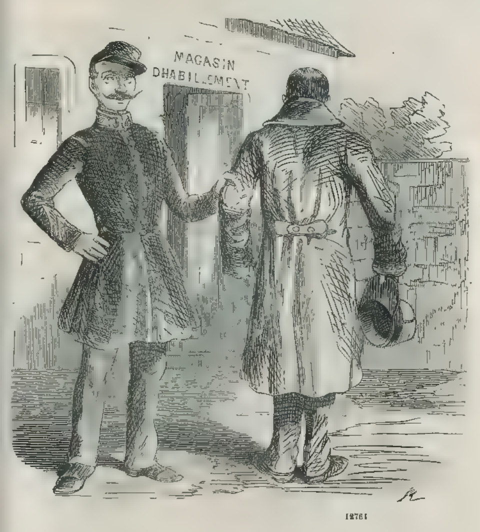
12759

Les manches se portent bien un peu longues, mais que voulez-vous? puisque, de par messieurs les tailleurs, *c'est la mode!*



12760

Allez un peu demander à Renard, à Dusautoy, à ces gros messieurs de la rue Richelieu, un habit comme celui-ci!.... vous le payerez un prix fou; mais dam! ça se comprend : ces maisons-là ont bien plus de frais que moi.



12761

Sans mesure ni essayage! rien qu'à l'œil!!... C'est étonnant comme le tailleur militaire a le chic pour ficeler sa clientele!



12762

Après avoir passé les trois quarts de son existence à s'ankyloser les genoux sur l'établi, le pauvre *appiéceur*, le *mangeur de bouts de chandelles*, le vieux *Philistin* enfin, a acquis dans cette attitude un certain chic oriental qui lui vaut parfois la bonne fortune d'être appelé à la *porte* pour y remplir les graves et délicates fonctions de dispensateur du *cordon*.
Malheur, alors, trois fois malheur à l'infortuné qui tombe sous *sa coupe!*

— Je comprends, messieurs, que vous auriez bien dû me laisser achever de faire ma barbe.

Et, de la main, vous leur montrez l'ouverture que les maçons ont pratiquée à tout appartement, et que l'on appelle vulgairement la porte.

D'ordinaire ces gens-là sont des *fruits secs* de la palette et de l'écritoire. Ils n'ont pu faire ni un tableau, ni un article de journal, ni un livre; ils n'ont ni talent, ni réputation : ils se mettent à s'ériger en Plutarque.

J'en ai vu malmener vertement plusieurs, mais un petit pleurnicheur, entre autres. — Il entrait chez les gens chapeau bas, une brochure à couverture jaune à la main.

Chez un historien de mes amis, il se produisit à cette occasion la scène que voici :

L'historien était justement dans un accès de misanthropie, comme en éprouvent de temps en temps les esprits d'élite à l'aspect de la société contemporaine.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-il au coquesigrue

— Vous vendre de la gloire.

— Je n'en achète pas.

— Peut-être que le bon marché...

— Vous êtes un importun, pour le moins!

— Monsieur!

— Sortez, ou je vous jette à travers les escaliers!

— Faites attention, grand historien!... six francs la gloire... six francs, c'est pour rien!

— Vous êtes un misérable!

De guerre lasse, l'homme dut se retirer, le chapeau consterné, l'oreille basse.

Il y a des biographes plus heureux.

Ceux-là font tranquillement, au coin du feu l'hiver, à l'ombre l'été, de petits livres à couverture jaune, où

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



12763

— *Il m'aime.... un peu . . beaucoup ... passionnément!....* Pauvre garçon! je m'en doutais! mais il es d'une timidité!!!
— Ne m'en parle pas! ces tout jeunes gens, c'est d'un bête!



12764

— Monsieur m'avait juré ses grands dieux de ne jamais reparler à cette petite chipie, et tu le vois!....
— Et cela t'étonne!.... On voit bien, ma pauvre petite, que tu ne connais pas les hommes!



12765

— Tu vois un homme désespéré : j'ai juré à une personne que j'aime de l'enlever cette nuit de sa pension, et je n'ai encore pu réaliser que trois francs pour assurer notre fuite!....
— Pas un sou, mon cher! fouille-moi.... Mais si ma signature peut t'être utile....



12766

— Ce scélérat de Babylas!! toujours le même!!.. . Sais-tu, mon bon, que tu ne vieillis pas!

---

ils transforment tous leurs personnages en héros de roman. Ils ont d'abord pour principe de ne jamais respecter la grammaire; quant à la vérité, elle n'est pesée guère non plus que le cadet de leurs soucis. Ce qu'ils ont bien soin de faire, ce qu'ils n'oublient pas, c'est de faire de l'homme dont ils parlent un portrait de fantaisie et des aventures de feuilleton. Que ce système révolte les esprits délicats, peu importe!... la foule hébétée apporte à chaque instant le tribut de ses cinquante centimes : il ne faut rien de plus au biographe.

En donnant les mains à ces œuvres, qu'on ne tolérerait pas dans le dernier des journaux, cet écrivain sans littérature ni conscience s'enrichit : il a des domestiques en livrée, une villa, une situation sociale. Sous quelques jours, il se posera lui-même en personnage arrivé; on l'entendra dire alors à son tour : — Je vais faire faire ma biographie!

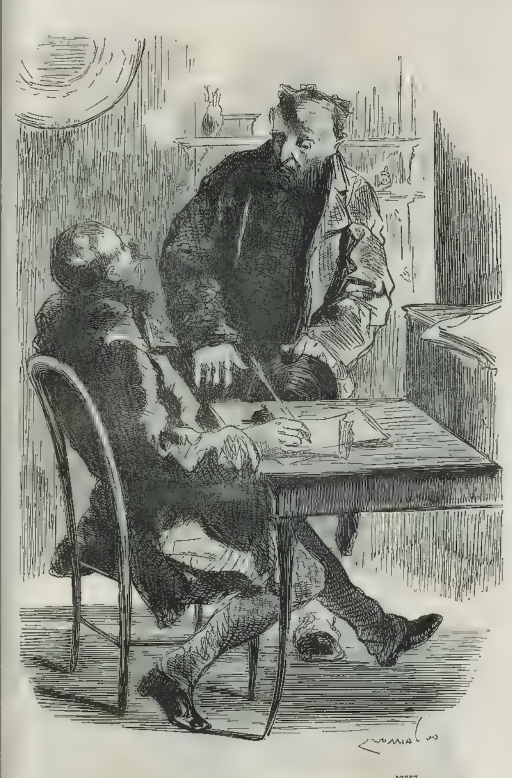
Mais à la longue on n'admet plus que le public doive payer la villa et les calottes grecques de ce monsieur; un chœur fait entendre ce cri : « Plus de biographes! » Il s'agit du moins de biographes modernes, qui sont une variété de l'ordre des *chanteurs*.

JULES DU VERNAY.

L'ESPRIT D'IL Y A VINGT-CINQ ANS.

Était-il semblable à l'esprit d'aujourd'hui? Un simple examen fait comprendre que non. Au reste, la compa-

AVENIR PERDU, — par M....; mis sur bois par DAMOURETTE.



12767

— J'entends deux cents francs en or, deux cents en billets, et comme deux et deux font quatre....
— Vous me signez une lettre de change de cinq cents francs.... à trois mois....



12768

— Et Maxime.... il n'est arrivé à rien?...
— A rien...
— Il était pourtant bien incapable.
— C'est vrai, mais pas de tenue.

raison n'aurait pas toujours lieu à notre avantage.

Rien de si facile que d'établir un parallèle. On voit tous les matins comment écrivent les journalistes du temps présent. Sous ce rapport il n'est pas besoin de citer. Nous allons vous montrer comment improvisaient ceux d'il y a un quart de siècle.

Le lecteur jugera.

Au reste, bien qu'il se soit accompli beaucoup de grands événements depuis cette époque, les acteurs de la scène sociale n'ont pas changé; c'est ce qui rendra le rapprochement plus facile à faire. Oui, en dépit du choléra, des émeutes de la monarchie de juillet, de la guerre d'Algérie, de la seconde république, de la chute de son système, du choléra renaissant, d'une grande guerre et de la refloraison de la tragédie, on se rencontre, en 1831 comme en 1856, avec les mêmes personnages.

Jugez-en.

« M. Gaspard-Pons Viennet a répondu raisonnablement au discours de M. Thiers à l'Académie. Nous laissons à M. Viennet lui-même le soin de qualifier l'effet qu'il a produit sur l'assemblée. « On m'a peu écouté, » disait-il au ministre; c'est toujours ainsi quand on parle » le second. » — Les détracteurs de M. Viennet ne lui contesteront pas au moins sa modestie. On remarquait à cette solennité académique le prince de Talleyrand, M. Guizot, M. Dupin et lord Brougham. A lord Brougham, l'homme d'État anglais, nous donnons cet avis charitable, qu'à Paris, ce pays des hommes capricieux et goguenards, il n'y a pas de position pire à prendre que celle d'*inévitable*. Lord Brougham est partout accroché à la robe de M. Dupin. Mardi dernier, M. Armand Carrel défendait éloquemment devant la Chambre des pairs les intérêts du *National* et de la liberté d'écrire, à propos du procès du maréchal Ney; lord Brougham était là. Si lord Brougham a le malheur d'aller trois fois à l'Opéra et d'y être remarqué, il passera à la condition de dey d'Alger. »

Cela est extrait de la chronique de la *Revue de Paris* d'alors.

Dans le même temps un autre journal littéraire, s'occupant beaucoup du palais Mazarin, imprimait ce qui suit :

« L'Académie n'est pas au complet, malgré la récente agrégation de M. Scribe. Il s'agit de remplacer M. Parseval de Grandmaison, ce loyal poëte, si fier de son poëme de vingt-quatre mille vers, à qui M. Michaud disait : « Mais il faudra douze mille hommes pour lire votre poëme ! » Les concurrents se pressent : M. Ballanche, l'homme aux mythes, M. Dupaty, qui a fait des *libretti*, M. Aimé Martin, qui a épousé la veuve de Bernardin de Saint-Pierre, et le jeune M. Victor Hugo, qui n'est pas encore décédé. M. Casimir Bonjour se tient à l'écart. Il avait droit pourtant à la voix de M. Étienne; mais on dit qu'après avoir *longtemps parcouru le monde*, *sollicitant de toute part*, quêtant au *hasard*, c'est la seule voix qu'il ait trouvée dans *tous les lieux où il a courtisé la brune et la blonde*. »

Mais les petites épigrammes, l'artillerie légère du style, comment menait-on cela? Les journaux frondeurs abondaient : le *Figaro*, le *Corsaire*, la *Caricature*, le *Revenant*, le *Brid'Oison*, le *Diable boiteux*, et deux ou trois *Mayeux* pour le moins, nom de nom!

Lisez donc.

⁂ « Saint-Simon est, dit-on, allé rendre visite à Sainte-Pélagie. »

Saint-Simon a fait bien du chemin depuis ce temps-là; il a mis pas mal de foin dans ses bottes; il dort sur des oreillers rembourrés de millions.

Mais continuons.

⁂ « M. le général marquis de Saint-Simon, parent du duc, prévient le public qu'il n'a rien de commun avec un duc qui porte son nom. »

⁂ « Il est question d'élever un hospice aux poëtes pâles sous l'invocation de Sainte-Beuve. »

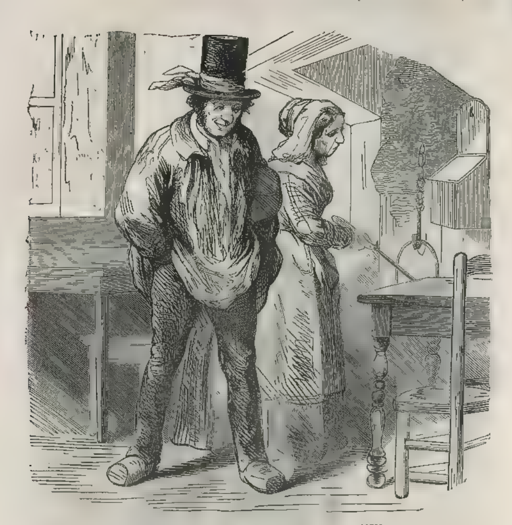
⁂ « La comète de 1832 est romantique; elle laisse pousser sa barbe : on croit qu'elle a l'intention de présenter un drame à la Porte-Saint-Martin. »

C'était le temps des barbes. — Moustaches d'étudiants républicains, barbiches de chèvres des Jeunes-France. — M. Théophile Gautier a fait un chapitre de roman là-dessus.

Voici les épigrammes courantes sur les barbes :

⁂ « Le dey d'Alger vient de se faire recevoir Jeune-France : Sa Hautesse a le poil requis. »

LES PAYSANS, — par Baric, mis sur bois par ***.



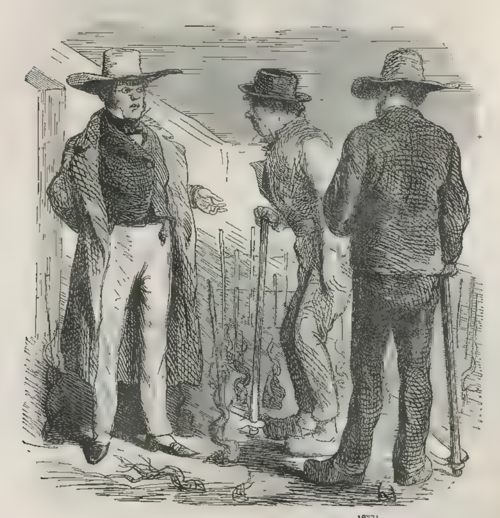
12769

— Bonjour, maîtresse Prouteau, vous m' donnerez ben un petit grain de sel!
— C'est tout ce qu'y a pour vot' seruice, père l'Amadou?
— Ah! vous m' donnerez ben aussi un œu! pour manger avec.... pas vrai?

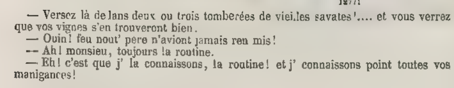


12770

(*A part.*) V'là l' bourgeois, j' suis pincé. (*Haut.*) I' n' lâcheront pas mon *nın* (hameçon)! ces satenés-là! ils n' lâcheront pouint! dah!



12771



— Versez là de lans deux ou trois tomberées de vieilles savates!.... et vous verrez que vos vignes s'en trouveront bien.
— Ouin! feu nout' pere n'aviont jamais ren mis!
— Ah! monsieu, toujours la routine.
— Eh! c'est que j' la connaissons, la routine! et j' connaissons point toutes vos manigances!



12772

— Ah çà, ma bonne femme, que diable me faites-vous là?
— Dam! monsieur, on m'a dit qui fallait vous graisser les mains, et j' vous les graisse avec un morceau de lard, sous vot' respect.
— Ah! pauvre bonne femme, on a oublié de vous dire quelle graisse.

*** « Chodruc Duclos s'est écrié en caressant sa barbe : — *Et moi aussi je suis Jeune-France!* »

*** « M. le baron Pasquier demande si sa perruque peut concourir pour un emploi de *Jeune-France.* »

Il y en avait bien d'autres, et de plus épicées; mais dans ce temps-là tout était politique, même la plaisanterie. Nous devons nous borner à le dire.

Ovide Desgranges.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Connaissez-vous cet axiome magistral de M. Joseph Prudhomme :

— On peut s'appuyer sur des baïonnettes, mais non pas s'y asseoir.

Et cet autre :

— Si Bonaparte était resté un simple général d'artillerie toute sa vie, il serait encore sur le trône.

*** Qui ignore par quelles rudes épreuves il faut que la jeunesse passe pour parvenir! Vieux systèmes, vieilles coteries, vieux auteurs lui barrent opiniâtrément le passage. C'est ce qui a fait dire à bien des gens, en parodiant le mot de Louis XVIII :

— Le *vieux* est l'ennemi du bien.

*** M. L... était directeur de deux théâtres de la banlieue qu'il desservait chaque soir avec les mêmes acteurs, au moyen d'un char à bancs traîné par une maigre haridelle. Un soir, au beau milieu du chemin, la pauvre

bête, sur laquelle on aurait pu faire un cours d'ostéologie, passa de vie à trépas. L'avare L... fut obligé de songer à la remplacer.

Il se rendit le lendemain au marché aux chevaux, et après l'avoir bien marchandée, fit l'acquisition d'une grosse jument, à la superbe encolure, qu'on lui céda à vil prix.

Enchanté de sa bonne aubaine, le directeur enfourche à grand'peine son épais quadrupède, et trotte vers son théâtre.

Tout le long du chemin, notre homme entendait bien son animal qui poussait des soupirs.... de tous les côtés, mais il n'y prenait pas garde. — Ce bidet est dans son droit, murmurait-il tout bas.

Arrivé à destination, il descend de sa bête, et quelle est sa surprise! sa jument si grasse, si dodue tout à l'heure, n'est plus maintenant que la rivale de sa défunte haridelle pour la maigreur.

Bientôt il apprit qu'un habile maquignon l'avait gonflée à l'aide de soufflets.

— Fichtre! s'écria notre homme en s'arrachant le peu de cheveux qui tapissaient sa nuque, je croyais avoir acheté un cheval et c'était un ballon!

*** A propos de maigreur, n'avez-vous pas entendu parler de celle de mademoiselle Guimard, la célèbre faiseuse de pirouettes du temps de Louis XV?

— Être si maigre après avoir dévoré tant de grosses fortunes! disait de cette ballerine un Anglais. Elle qui ruine M. de Jarente et envahit à elle seule la feuille des bénéfices.

— C'est vrai, milord, répondit Sophie Arnould, à qui s'adressait le fils d'Albion; c'est d'autant plus inconcevable que ce ver à soie si maigre vit sur une bien belle feuille.

*** Il y a différentes manières de donner des témoignages de sa reconnaissance. Dans certains cas, prouver sa reconnaissance c'est se mettre au-dessus du bienfait; dans certains autres cas, qui doivent rester ignorés même de celui qu'on oblige, il y a plus de grandeur d'âme.

J'ai toujours admiré le trait suivant :

Robert avait été chef de cuisine de M. de Chalendray, ancien fermier général. Au retour de l'exil, l'ancien financier entre par hasard dans une splendide maison de traiteur appartenant à son ex-cuisinier.

Robert sert à son ancien maître le dîner le plus exquis, lui verse les meilleurs vins, et cependant la carte détaillée (l'addition comme on dit à présent) ne s'élève pas audessus d'un écu de six livres.

L'ex-financier, heureux d'être si bien traité à bon marché, revint pendant plus de deux années dîner chaque jour chez son ancien serviteur. Il croyait l'obliger, il ignora toujours que c'était le cuisinier devenu riche qui avait généreusement traité le fermier général devenu pauvre.

*** Un soldat de la légion étrangère fait prisonnier par les Kabyles fut amené devant un cheik renégat.

— N'as-tu pas de honte, lui dit l'Arabe, de servir pour de l'argent? Nous autres, nous ne servons que pour l'honneur.

— C'est vrai, répliqua le soldat; moi, pour l'argent; vous, pour l'honneur!... Nous servons tous les deux pour ce qui nous manque!

*** Un peintre ridicule priait Théophile Gautier de lui exprimer son opinion sincère sur son tableau, affreuse croûte intitulée *le Jugement dernier*.

— Certes, monsieur, dit Gautier, votre tableau représente un grand jugement; mais il ne paraît pas que vous en ayez beaucoup.

*** Qu'il ait sa bourse pleine, qu'il ait ses poches vides, le bohême René est toujours gai, toujours riant, toujours chantant.

On lui demandait l'explication de ce phénomène de gaieté toujours épanouie, il répondit :

— Quand j'ai de l'argent, je chante parce que je suis gai; quand je n'ai pas le sou, je chante... pour n'être pas triste!

*** On parlait devant Henri Heine des émigrés français revenus au giron de Louis XVIII.

— C'est une erreur, dit-il, de prétendre que les émigrés n'ont rien appris ni rien oublié; au contraire, ils ont oublié tout ce qu'ils ont appris.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Oh! les beaux brigands! oh! les belles cavernes! les agréables fantômes! et quelle douce musique que le bruit des chaînes agitées par les revenants, les détonations d'armes à feu, le râle des mourants et les hurlements féroces des voleurs.

Ainsi parlait le public l'autre soir en assistant à la représentation des *Aventures de Mandrin* au théâtre de la Gaîté. Le voici donc revenu, ce bon mélodrame à brigands qui faisait la joie de nos pères! Rien n'y manque, ni le traître terrible qui débite des maximes sanguinaires à faire dresser les cheveux sur l'occiput, ni le petit niais poltron, cette victime inoffensive de messieurs les scélérats, ni l'infortuné Lambert, qui me rappelle si bien ce bon Germeuil de l'*Auberge des Adrets*, ni la jeune fille innocente, malheureuse et persécutée qu'on traîne à l'autel cinq actes durant, ni l'Italienne jalouse qui aime et se venge, ni le lieutenant de brigands qui fait jurer sur l'honneur à tous les filous qu'ils n'abandonneront jamais leur *drapeau*.

O mes brigands chéris, votre vue m'a rajeuni de vingt ans! Hélas! pourquoi n'ai-je plus la foi naïve des premières années de la jeunesse? Hélas! pourquoi le public est-il changé comme moi? Les brigands et les fantômes nous amusent encore, mais nous n'y croyons plus!

Ce qui manque aux *Aventures de Mandrin*, bon vieux mélodrame tout neuf de MM. Arnault et Judicis, c'est la sincérité. On devine que les deux auteurs sont des sceptiques à l'endroit des fantômes blancs et des bandits de boulevard. Intérieurement ils n'admirent pas assez Mandrin, et le regardent comme une franche canaille. Ils lui ont fait commettre des crimes pour se distraire, comme ils lui auraient fait jouer une partie de trictrac. Ombre de Mandrin, pardonne-leur.

Quant au public, il ne s'est pas contenté d'absoudre les auteurs, il a fait des aventures de leur *Mandrin* un véritable succès de curiosité rétrospective.

Faribol, le héros de la nouvelle pièce du Palais-Royal, est une autre espèce de brigand. Celui-ci se contente de détrousser le cœur des jeunes filles sur les grand'routes du sentiment.

Le lovelace Faribol est marié, et il a trahi sa femme pour une musicienne du Conservatoire. L'honnête épouse a surpris son conjoint avec un homard sous le bras devant le n° 7 de la rue Papillon. Madame Faribol a déclaré au mari coupable que si jamais elle le retrouvait en flagrant délit de trahison elle se croirait autorisée à lui appliquer la peine du talion dans toute sa rigueur. *Si jamais je te pince!* tel est son mot d'ordre et le titre de la pièce.

— Très-bien, s'est dit l'époux, je n'ai qu'à ne pas me laisser pincer, et tout sera pour le mieux.

O maladresse! Faribol se laisse *pincer!*

C'est alors que commencent les terreurs et le supplice du mari volage. Sa femme est implacable. Elle le taquine, elle le moleste, elle l'épouvante à chaque heure du jour; elle le chasse de son appartement en lui flanquant à la tête ses habits et son matelas.

Enfin, après avoir reconquis sa femme par des petits soins et un repentir sincère, Faribol est pardonné, mais il n'a qu'à bien se tenir.

Il y avait longtemps que nous n'avions ri d'aussi bon cœur. Bravo! messieurs Labiche et Marc Michel! On ne saurait trop louer votre gaieté, votre verve, votre inspiration, vos extravagances colossales!

C'est encore un autre genre de petit scélérat de grand chemin que le héros de la comédie nouvelle du Vaudeville *le Chemin le plus long.*

A vingt-quatre ans ce petit monsieur est le sceptique par excellence : il ne croit à rien, ni aux bons sentiments, ni à l'amitié, ni à l'amour. Son père adoptif désire le marier à une honnête jeune fille : il préfère en faire sa maîtresse; et quand son père veut le contraindre à une réparation matrimoniale, il lui tourne les talons et se met à courir la pretentaine.

— Vous deviez porter notre nom, dit le père à la jeune fille; eh bien! à défaut du fils, c'est le père qui vous l'offre.

Par suite d'une des bizarreries du cœur humain, dès que le jeune drôle croit sa maîtresse perdue pour lui à tout jamais, il se met à l'adorer.

Heureusement le père, plus sage, avait prévu le cas. Son mariage était fictif : il peut donc, quand il croit son fils suffisamment puni, lui rendre, en tout bien tout honneur, le cœur et la main de la jeune personne séduite.

Cette jolie pièce, d'un jeune auteur nouveau, M. de Courcy, a été parfaitement jouée par Lafont, Lagrange, Parade et mademoiselle Dinah Félix.

Le Vaudeville a donné presque en même temps *Madame d'Ormessan, s'il vous plaît?* comédie mêlée de couplets de M. Édouard Martin et de votre serviteur Albert Monnier.

J'avouerai franchement que, moi qui analyse assez volontiers les pièces des autres, j'éprouve une certaine difficulté à raconter les miennes. Ce n'est pas par une modestie de commande : je sais d'avance que si j'en dis du bien, on ne me croira pas; tandis que si j'en dis tout le mal que j'en pense, on me croira beaucoup trop.

Le mieux est donc de garder un prudent silence; cependant je ne puis me dispenser de constater les bravos obtenus par Paul Laba, mesdemoiselles Lobry, Arrène et Gabrielle.

Voici dans quels termes M. Achille Denis les a fêtés dans le *Messager des théâtres :*

« M. Paul Laba a montré beaucoup de distinction, de finesse et de chaleur dans le rôle d'Alexis : il en a fait ressortir les détails spirituels avec un charme exquis.

» Mesdemoiselles Lobry et Arrène ont fait assaut de verve dans le duel courtois qu'elles soutiennent contre le hardi aventurier. On n'est pas plus charmantes.

» Le rôle de la petite domestique a été bien interprété par mademoiselle Gabrielle, une très-jolie fille, qui promet en outre une bonne actrice. »

Voilà ce qui s'appelle payer ses dettes avec l'argent des autres.

Passons à *Zerbine*, opérette de MM. Saint-Yves et Féré, musique de M. Bovery, représentée aux Folies-Nouvelles.

La partie réellement originale de cette saynète, c'est le rôle de Gilles.

Ce Gilles est domestique du vieux Pandolphe. On pose Gilles comme un bavard effréné, un babillard sans pareil, un parleur éternel, et le public, qui sait que ce rôle est joué par Paul Legrand, l'intelligent pierrot de ce théâtre, se demande comment les auteurs vont se tirer de cette ornière.

Ma foi, ils s'en tirent fort bien! Chaque fois que Gilles ouvre la bouche, on la lui ferme avec un : *Tais-toi, bavard!...* et Gilles se tait en montrant les plus piteuses grimaces.

Quant à Zerbine, c'est une servante maîtresse qui a pris son maître dans la glu de ses petits soins. Elle apprend que le bonhomme va sortir pour signer un contrat de mariage : alors elle emploie toutes les ruses de la coquetterie pour le retenir au logis; elle déguise même Gilles en corsaire, et le fait passer pour son terrible cousin, un corsaire qui l'adore!

A l'instar du lion empaillé, Pandolphe, plus amoureux que jamais de sa gentille bonne, se décide à l'épouser en légitime mariage.

Le véritable succès de cet opéra-comique a été pour le mime Paul Legrand.

La partition de *Si j'étais roi!* est sans contredit une des plus jolies partitions qu'ait écrites Adam, le regrettable et spirituel compositeur qui a jeté avec une si charmante insouciance tant d'agréables mélodies dans la circulation! La nouvelle direction du Théâtre-Lyrique a donc bien fait de remonter avec éclat ce gracieux opéra-comique, qui procure des lendemains très-agréables au grand succès de la *Fanchonnette*, interprétée par la remarquable madame Miolan-Carvalho.

ALBERT MONNIER.

A PARTIR DE CE JOUR, ET JUSQU'A LA FIN DU MOIS,

Toute personne qui s'abonnera pour un an au *Journal amusant (Journal pour rire)* aura droit à recevoir, moyennant 6 francs ajoutés aux 17 francs de l'abonnement du *Journal amusant* (en tout 23 francs), tout ce qui a paru du *Musée français-anglais* depuis le 1er janvier 1855, c'est-à-dire depuis seize mois, en sorte qu'elle possédera la collection de ce journal dont elle recevra la suite *gratis* pendant le cours de son abonnement au *Journal amusant.*

Toute personne qui s'abonnera pour un an au *Journal amusant,* et fera remonter cet abonnement au 1er janvier 1856, recevra, moyennant 3 francs, l'année 1855 du *Musée français-anglais.* Elle se trouvera ainsi posséder toute la collection du *Musée français-anglais* et toute celle du *Journal amusant,* car c'est à partir de janvier 1856 que le *Journal pour rire* a pris le titre de *Journal amusant.*

Or donc, — pour recevoir les seize premiers mois du *Musée français-anglais* et une année d'abonnement à venir au *Journal amusant* avec le *Musée français-anglais* pendant la durée de cet abonnement, il faut envoyer à M. PHILIPON FILS, RUE BERGÈRE, 20, un bon de poste de 23 francs.

Pour recevoir les seize premiers mois du *Musée français-anglais* et les numéros du *Journal amusant* depuis le 1er janvier 1856, plus la suite du *Journal amusant* et du *Musée français-anglais* jusqu'à la fin de décembre prochain, il faut envoyer un bon de poste de 20 francs.

PARIS, **10 CENTIMES** **LA LIVRAISON.**

L'IMAGE POUR TOUS,

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS.

POSTE, **15 CENTIMES** **LA LIVRAISON.**

L'Image pour tous a publié dans son premier numéro la CHAMBRE A COUCHER DU PRINCE IMPÉRIAL, et un très-grand dessin de DORÉ représentant L'AVENUE DE L'IMPÉRATRICE UN JOUR DE BEAU TEMPS.

La deuxième livraison contient LA CHAMBRE QU'OCCUPAIT LA REINE D'ANGLETERRE AU CHATEAU DE SAINT-CLOUD, — LE COMTE ORLOFF SIGNANT LE TRAITÉ DE PAIX, A PARIS, LE 30 AVRIL 1856, et LA DERNIÈRE SÉANCE DU GRAND CONGRÈS DE LA PAIX AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

La troisième, qui paraît aujourd'hui, contient, à propos du départ de la cour pour Saint-Cloud, UNE VUE DE LA TERRASSE ET DU JET D'EAU DANS LE PARC RÉSERVÉ, UNE VUE DE L'ORANGERIE (parc réservé), — UNE VUE DU SALON DE L'IMPÉRATRICE (château de Saint-Cloud).

Les livraisons de *L'Image pour tous* se vendent à Paris, chez Delavier, — Martinon, — Havard, — Dutertre, — Mme Lallemand Lépine, et chez tous les marchands de journaux et de publications pittoresques. — A Lyon, chez Ballay et Conchon ; — à Bruxelles, chez Brouwet.

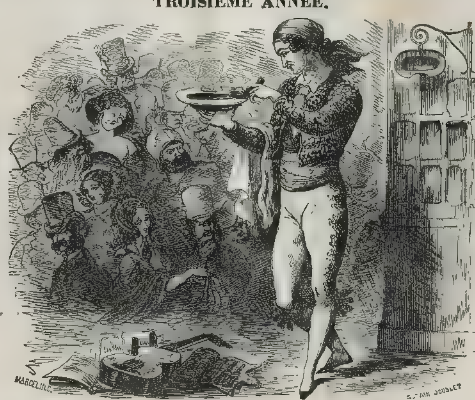
TROISIÈME ANNÉE.



SOMMAIRE DU JOURNAL.

Chronique parisienne,
Littérature, Beaux-Arts,
Biographies,
Satires, Épigrammes,
Actualités, Esquisses de mœurs,
Physiologies,
Contes et Nouvelles,
Théâtres, Concerts, Sport, Modes,
Coulisse de la Bourse.
Coulisses des Théâtres,
Figaro au Palais,
Courrier de Londres,
Échos de Paris,
Nouvelles à la main.

« Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. » (*Mariage de Figaro.*)



« JE RAJEUNIS. »

FIGARO

PRIX D'ABONNEMENT

PARIS.

Un an. . . .	28 f.	Trois mois .	8 f.
Six mois . .	16	Un mois. . .	3

DÉPARTEMENS.

Un an. . . .	32 f.	Trois mois .	9 f.
Six mois . .	18	Un mois. . .	3

Étranger, le port en sus suivant le pays.

FIGARO

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE,
le Jeudi et le Dimanche.
104 NUMÉROS PAR AN.

Chaque numéro contient **24** colonnes, la valeur d'un fort volume.

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. » (*Mariage de Figaro.*)

RÉDACTEURS

H. DE VILLEMESSANT, B. JOUVIN ET G. BOURDIN.

On s'abonne chez tous les Libraires, les directeurs des Messageries, ou en envoyant un mandat à l'ordre de M. H. DE VILLEMESSANT, 5, rue Coq-Héron.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 22. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 31 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. - Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

LES MORTS ET LES VIVANTS, n° 7, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.

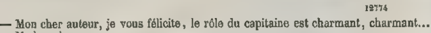


CARTOUCHE ET MACAIRE.

Qu'est-ce que c'est que ça, mon vieil ami?... Nous sommes perruque, archiperruque!... Arrêter sur la voie publique, sabre au côté, pistolet au poing? fi donc! On ne s'embusque plus qu'à la Bourse, on a des gants glacés, des souliers vernis, un lorgnon, on est mis dans le chic, et l'on FAIT DES AFFAIRES........ *Pianos* — *usine* — forges — mines — chemins, au capital de deux millions, six millions, vingt millions..... .... Voilà ce qui s'appelle dévaliser le public, détrousser l'actionnaire, travailler en grand, et, — ce qui n'est pas à dédaigner, — travailler SANS PEUR ET SANS REPROCHES!

LE THÉATRE.





12774

— Mon cher auteur, je vous félicite, le rôle du capitaine est charmant, charmant...
— Madame!...
— Il faudra le faire disparaître, — il nuirait au mien!



12775

— Épouse le duc si tu peux; si tu ne peux pas, tâche au moins d'épouser un chef de claque!...

DES GOUTS ET DES COULEURS.

I. — Préface.

Ce ne sera pas long.

(*La fin au présent numéro.*)

II. — Exposition.

Ludovic, avocat, était amoureux de mademoiselle Élisa, phénomène aux Champs-Élysées.

— Oh! dites-moi — comment cette étrange passion pour la phénomène Élisa était venue au cœur de l'avocat Ludovic.

— J'y consens volontiers.

Un soir de fête publique, — un soir qu'il était venu respirer l'odeur des lampions, Ludovic...

III. — A parte de l'auteur.

Ces affreux lampions, — dont les holocaustes périodiques me firent déserter mon tant joli petit appartement de la rue Marbeuf. — Vous vous le rappelez, ô Amélie!... — Depuis, je ne vous ai plus revue!

Chassons, chassons ces tendres folies!

IV. — Exposition (*reprise de l'*).

Ludovic avait passé toute la journée chez lui, enfermé à triple tour, — ennemi qu'il était des fêtes et des foules.

Mais, le soir venu, il se sentit tout à fait pris par cette manière de magnétique ennui, ce malaise qui s'infiltre et vous surprend ces jours-là, et vous ôte le goût de toute distraction, — de celle même du travail. — La tête entre les mains, du fond de son appartement, sous les rideaux bien clos, il ne voyait dans le livre ouvert sous ses yeux que les boutiques fermées, les trottoirs déserts. Les bruits accoutumés de la cité se taisaient depuis le matin; la rue était muette. — Il y a dans cette répercussion du silence quelque chose de glacial et d'intolérable à trop longue dose.

V. — Les Champs élyséens.

Après avoir flâné plus d'une heure, il entra voir mademoiselle Élisa, phénomène du poids annoncé de cent quatre-vingt-dix-neuf kilogrammes!...

Il entra machinalement, pour faire quelque chose, bien loin de prévoir, à coup sûr, les grands événements qu'allait enfanter cette simple fantaisie. — Les coups de coude, les vagues senteurs que l'air voiturait sur l'aile de la poussière, les coups de pistolet du jeu du canard, les appels au peuple des négociants en macarons, porcelainerie, sucres d'orge, lui avaient dévasté le tympan, vrillé la cervelle, et mis sens dessus dessous l'estomac, qu'il n'avait pas solide : — ce qu'on appelle vulgairement maux de cœur.

Il jeta à peine un coup d'œil sur les trois clarinettes polonaises et le *caissier*, occupés de tout leur cœur à déshonorer un galop de Musard...

Il n'écouta même pas jusqu'à la fin la littérature dithyrambique du général en grande tenue qui pinçait le tableau à grands coups de baguette...

Il entra.

VI. — Dans la salle.

Sous le quinquet, qui se panachait d'une longue aigrette de fumée, l'assemblée était déjà nombreuse.

Elle s'accroissait en outre d'instant en instant :

— Quelques ouvriers, — deux familles bourgeoises flanquées d'enfants, — cinq soldats du 21°, — un étudiant en médecine avec sa maîtresse, élève sage-femme, — trois villageois et villageoises, et Ludovic.

VII. — Derrière le rideau.

Ce monde attendait dans une sorte de recueillement l'ouverture des deux rideaux blancs bordés de rouge qui cachaient le phénomène promis.

On parlait bas, — et les regards se portaient invinciblement à chaque minute sur la pente où les deux rideaux s'unissaient dans un baiser mystérieux...

Ludovic, — qui était myope, — avait enjambé les bancs et s'était assis sur le premier. Il se mit, lui aussi, à vouloir percer de son regard le voile qui le séparait du monstre.

De temps à autre, ce voile s'agitait avec une sorte de défiance, — comme quelqu'un qui éternue dans une cachette, — et un bruit, un frôlement, se faisaient entendre... Quoique la température fût très-élevée, Ludovic se sentit peu à peu envahi par un froid intense, et il éprouva cette sorte de stupeur dont était autrefois saisi le profane qui pénétrait dans le bois sacré.

Cependant les visiteurs attardés avaient répondu aux invocations réitérées du général, et la réunion était au complet.

Le général descendit donc dans la *salle*, abandonnant en toute liberté les clarinettes polonaises à leurs rêveries.

— Messieurs et dames, dit-il d'une voix sensiblement émue (— mais par quoi émue?), nous allons *avoir l'hon-*

LA BOURSE A L'ODÉON, — dessin de GUSTAVE DORÉ.



Une place pour la représentation de *la Bourse*, — à vendre chez le marchand de vin de la place de l'Odéon.

neur de vous présenter mademoiselle Élisa Lacroix, âgée de vingt-sept ans. Elle pèse trois cent quatre-vingt-dix-huit livres, et elle a eu l'*honneur* de paraître devant plusieurs *têtes couronnées*, etc., etc.

VIII. — MADEMOISELLE ÉLISA.

— Paraissez, mademoiselle!

(Le général lança ce « Paraissez, mademoiselle! » comme si c'eût été le : « Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans! »)

Tous les spectateurs portèrent curieusement le haut du corps en avant avec un ensemble remarquable...

Les deux rideaux glissèrent sur leurs tringles, — et mademoiselle Élisa parut...

Aussitôt tous ces corps postés en avant se rejetèrent en arrière comme un seul corps. — Mademoiselle Élisa ne manquait jamais son effet.

— La belle femme! dit Ludovic.

Et il eut comme un vertige. La combustion avait été spontanée! — Ludovic aimait!...

Mademoiselle Élisa pouvait bien ajouter quelque dix ou quinze ans aux vingt-sept que lui donnait le galant général. C'était une de ces femmes de trente ans qui en ont quarante. Elle était grande, brune plutôt qu'autrement : la lèvre supérieure estompée. — Pour le reste, tête de phénomène. Les cheveux étaient rares, — le système pileux étant d'ordinaire en proportion inverse de l'embonpoint. — Les dents, vicieuses.

IX. — DE L'EMBONPOINT DE MADEMOISELLE ÉLISA.

Mais quelle masse! quelle tour!

Cyrano l'eût comparée : « Au sein d'Abraham, qui » contient aux limbes tous les fidèles; à sainte Ursule, » qui porte les onze mille vierges dans son manteau; au » cheval de Troie, farci de quarante mille hommes, — » ou à une loupe aux entrailles de la nature, qui rend la » terre jumelle... »

Et quelle loupe! — L'envergure était démesurée, infinie. — La robe, d'étoffe printanière, fioriturée de fleurs bleuâtres et roses alternées, semblait vouloir éclater pour donner par quelque endroit passage à cette incontenable ampleur. Les chairs bourreletées de Rubens étaient dépassées de bien loin. Tout semblait gros à en être liquide. La gorge, coulée en deux hémisphères, s'épanouissait redondante, abritant un ventre de léviathan. Les phalanges des doigts faisaient chapelet. — Tout cet hyperbolique amas, rond partout et comme insufflé, — ficelé, étranglé aux articulations, dépassait le possible et s'élevait à la mythologie. — Hé! que venez-vous parler de la chaîne des Cordillères!

Ludovic, — singulièrement ému, — chassa le facétieux et importun souvenir de ce calcul de M. de Cormenin : — combien de terrain couvre le budget en pièces de cent sous.

Mademoiselle Élisa, l'œil baissé, — sans faux airs d'assurance vaine ni d'intempestive modestie, donnait généreusement une minute aux murmures d'admiration de la foule.

A côté d'elle, fier et victorieux, le général flamboyait comme une épée nue...

Ludovic enviait le général.

X. — MADEMOISELLE ÉLISA AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE.

— Messieurs et dames, — dit enfin mademoiselle Élisa, — je suis née à Troyes *en Champagne*. Je suis âgée de vingt-sept ans et je pèse cent quatre-vingt-dix-neuf kilos; *ce qui équivaut* à trois cent quatre-vingt-dix-huit livres; à l'âge de dix-huit ans je pesais déjà deux cent quatre-vingts livres : ma main et mon pied sont *proportionnés*, comme vous voyez. — Mon embonpoint ne me gêne nullement. Je marche, je danse et je valse sans me fatiguer (et le valseur!...) avec autant de facilité *comme* la première personne de la société.

Ici, pour preuve, deux pas en avant et deux pas en arrière. On eût dit un gros vaisseau de ligne qui dérapait.

Toutes ces choses officielles étaient faites et dites par mademoiselle Élisa avec une simplicité, une candeur délicieuses.

Elle continua — en baissant virginalement les yeux :

— Les dames ont le droit de toucher le *bas de ma jambe* et de s'assurer qu'il n'y a rien de faux. — Voyons, madame, approchez! — approchez, n'ayez pas peur : — *je ne vous mangerai pas!*

Cette ravissante plaisanterie fut accompagnée d'un sourire plus charmant encore.

Ludovic était transporté.

La *dame* invoquée par mademoiselle Élisa était une horrible Auvergnate, qui devint pourpre sous son charbon, et se mit à rire comme une oie sans bouger de sa place. — Elle n'aurait pas osé avancer pour une falourde!

— Approchez donc, madame, — disait mademoiselle Élisa; — venez *à deux* si vous avez peur... — Puisque vous ne voulez pas, qu'un de ces messieurs avance...

Ludovic rougit, — et regarda autour de lui : — Quelqu'un osera-t-il?... Un gamin de quatorze ans se leva et alla nonchalamment toucher la balustre, la colonne égyptienne que mademoiselle Élisa venait pudiquement de découvrir à moitié. — Profanation!

L'assemblée fut mise en gaieté par cet incident, et le

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, — par GUSTAVE DORÉ.



Le public qui règle sa montre sur le canon du Palais-Royal.

jeune audacieux attira tous les regards en regagnant sa place :

— En voilà un qui ne sera pas manchot! dit agréablement un des tourlourous.

Ludovic eût rossé le gamin de bien bon cœur.

Le général reprit la parole :

— Nous allons *avoir l'honneur* (toujours!) de *soumettre* à *messieurs les amateurs* le boa constrictor, les deux cabassous de l'Amérique septentrionale, etc., etc.

— Messieurs et dames, dit mademoiselle Élisa, *j'ai l'honneur*...

Et les rideaux se fermèrent.

XI. — De l'indifférence en matière de cabassous.

Le soleil de Ludovic s'était voilé; la divinité s'était cachée sous le nuage. L'avocat restait immobile, éperdu, à cette révélation d'une puissance jusqu'alors inconnue. Il n'ignorait plus l'amour!...

Il ne daigna pas accorder le plus mince brin d'attention aux cabassous; — il s'agissait bien de cabassous! — ni à un mauvais boa anonyme, ni à une certaine imitation de crocodile. — La chimie a fait de grands progrès dans ces dernières années.

Et il sortit rêveur. — A la porte, dans l'encombrement, il faillit se faire une querelle, par faute d'attention, en bousculant l'élève sage-femme, la maîtresse de l'étudiant son cospectateur. — Il n'y avait plus pour lui qu'une femme au monde.

Cette nuit-là, il ne put dormir, et... — Au fait, je n'aurai pas la prétention de vous apprendre ce qu'on éprouve dans ces cas-là. Vous avez aimé, rappelez-vous; — passons vite à côté de cette analyse de passion, et laissons là toutes ces redites. — Il était amoureux, cela dit tout.

XII. — Précédents (*chapitre à méditer.*)

Il est pourtant nécessaire de dire que cette singulière passion prenait un caractère plus alarmant dans un homme comme Ludovic.

Il était de sa nature taciturne et ténébreux. Il vivait à peu près seul, sortait rarement, et ne faisait grand cas d'aucun des plaisirs de son âge. — Excellent garçon, d'ailleurs.

Nous ne savons s'il est bien nécessaire d'ajouter qu'il avait fait son droit pour ne plaider de sa vie. Sa position était indépendante : orphelin et riche.

Il avait la tête petite, le front très-rond et sans la moindre proéminence : peu développé au profit de l'infâme cervelet, — un front de poule, — les yeux en lame de rasoir et obliques, — les oreilles en anses, se sauvant de la tête, souvent rouges, — très-brun, teint bilieux et favoris à la Bergami.

De ces têtes moulées que l'on voit à la vitrine de Guy aîné, rue de l'École de Médecine.

Il devait se passer des choses bizarres dans une cervelle ainsi logée, lorsque mademoiselle Élisa y aurait pris place.

XIII. — Obstacles.

Ludovic n'avait plus qu'une pensée, — se rapprocher de sa phénomène, ce qui présentait bien des difficultés à un homme aussi timide que lui. — Comment et quand aborder Élisa, toujours entourée d'une foule importune. Tenter, chez Élisa, la faiblesse de la femme par des propositions indignes d'elle et de lui; il en était incapable. C'eût été vouloir mépriser celle qu'il aimait. — Une respectable pudeur empêchait à tout jamais Ludovic d'en venir à ces moyens bons pour d'autres.

Cependant le temps pressait; il fallait prendre un parti ou renoncer. Mademoiselle Élisa, selon toutes probabilités, n'avait plus qu'un jour à habiter les Champs-Élysées.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



12778

Depuis qu'il a lu dans le Moniteur de la charcuterie que la paix allait rendre au commerce la liberté des mers, je vous demande un peu ce que ça peut faire à ce paroissien-là, pour qu'il nous étourdisse de la sorte?

N° 2.



12779

Savez-vous quel est l'oiseau de prédilection de ces messieurs, et dont cependant le témoignage devient le plus accablant contre eux quand ils sont pincés?

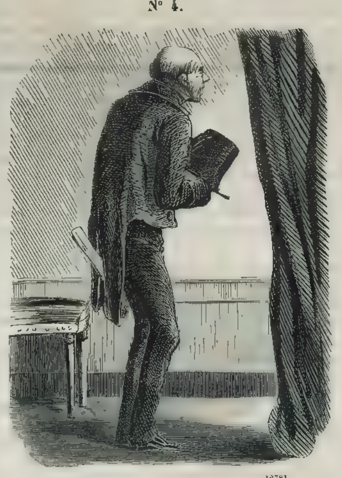
N° 3.



12780

Lorsque les habitants du Maroc se mettent en voyage, pourquoi leurs compatriotes ne les revoient-ils jamais?

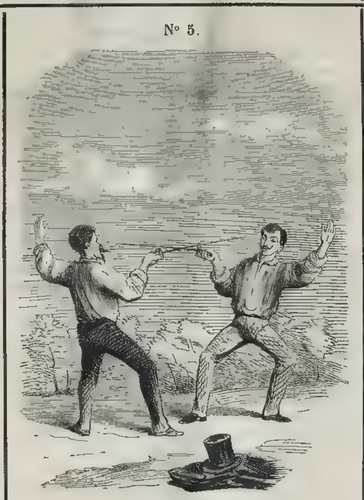
N° 4.



12781

Vous rendriez grandement service à ce pauvre solliciteur, si vous pouviez lui dire ce qui lui manque pour réussir?

N° 5.



12782

Savez-vous comment on peut gagner un rhume mortel en s'échauffant à ce jeu-là?

N° 6.



12783

Voici une ânesse qu'on vient d'enivrer avec un picotin arrosé d'un litre à douze; pourquoi l'état où elle se trouve la rend-il inviolable?

Et qui pouvait dire où, comme l'hirondelle, elle porterait son vol! — Ludovic, très en état, nous l'avons dit, d'ajouter trois ou quatre francs à son budget quotidien, assistait à toutes les séances de l'intéressante phénomène, qui n'avait pu faire autrement que de le remarquer, il en était bien sûr. Il épiait un moment favorable pour lui parler. — Mais toujours entre elle et lui venait se mettre le public, le public! — ou la figure martiale du général.

XIV. — Le Général.

Ce général était un ex-artilleur qui venait de terminer ses huit années de service et qui était revenu comme il était parti, — simple soldat.

Bien épaulé, grand, louchant un peu d'un œil et très-grêlé. — Tournure d'enfant de Paris devenu homme. — Affreux.

Habitué dès sa plus tendre jeunesse des foules et du bruit, il avait toujours peuplé les Champs-Élysées aux grands jours, les carrefours, les barrières et le boulevard du Temple. Le mât de cocagne dès longtemps n'avait plus de mystères pour lui. — Rendu par l'armée à la vie civile et à ses concitoyens, il ne pouvait mieux trouver qu'un emploi de cornac auprès de mademoiselle Élisa. Il endossa avec joie l'habit de général.

Il avait remarqué les menées de Ludovic et le laissait faire.

Conduite d'autant plus répréhensible que le bruit public lui *donnait* mademoiselle Élisa.

Où diable les artilleurs vont-ils se nicher!

Peut-être après tout était-ce un simple bruit que la malignité des autres phénomènes jaloux se plaisait à faire courir.

Quoi qu'il en fût, ce général était un vilain homme que nous avons souvent eu soif de correctionner.

XV. — Une idée.

Ludovic eut tout à coup une idée qui fit bondir son cœur.

C'était à une fin de séance. — Mademoiselle Élisa s'était déjà dérobée aux yeux des spectateurs, et le général, après exhibition des cabassous, s'était élancé vers la porte pour présider à la sortie et à la recette. — Ludo-

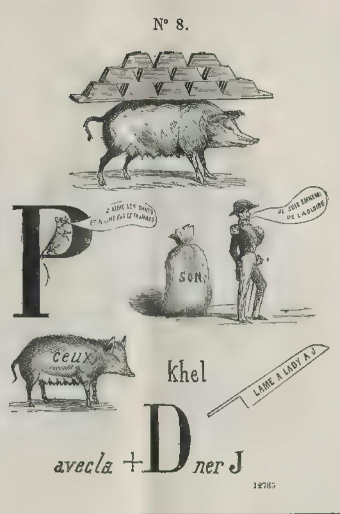
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

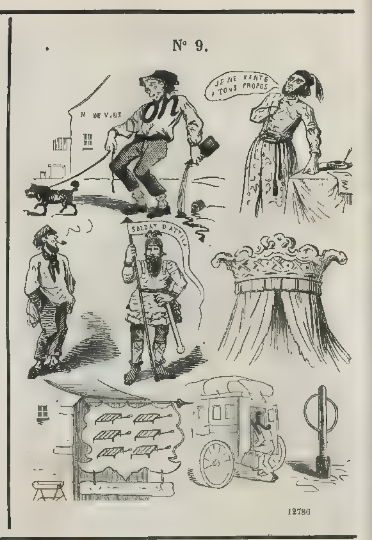
N° 7.



N° 8.



N° 9.



vic, resté le dernier, se retourna subitement et courut aux rideaux.

— Mademoiselle! dit-il palpitant.

L'œil de la phénomène apparut dans la fente. — Ludovic était bouleversé. Pour la première fois, il se voyait seul avec *Elle!* Il regrettait maintenant sa témérité. — Mais il fallait parler, — ou tout était perdu.

— Mademoiselle, — dit-il en rougissant beaucoup, — j'aurais une proposition à vous faire.

L'œil de mademoiselle Élisa manifesta une pudique inquiétude. — Ludovic comprit sympathiquement la pensée de la phénomène.

— Oh! dit-il — une proposition très.... honorable. — Je suis peintre, mademoiselle, et je désirerais vivement faire une étude d'après vous.

Touchant stratagème! L'avocat ne savait pas dessiner un œil, — mais c'était un moyen d'entrer en relations.

L'amour est un grand maître!

— Je crois inutile de vous dire, mademoiselle, continua Ludovic, que je mettrais à vos séances le prix que vous voudriez bien fixer vous-même.

C'était bien séduisant... mademoiselle Élisa ne se pressait pas de répondre... Ludovic tremblait d'espoir et de crainte.

C'est qu'il n'avait pas fini et que le plus difficile lui restait à dire.

— Mais, ajouta-t-il timidement, — je tiendrais à faire une étude... entière... de... de l'*ensemble*...

XVI. — M. Horace Vernet.

— Je sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondit mademoiselle Élisa. — J'ai posé — dans le temps...

Ludovic, — moins surpris que tout autre à cette nouvelle inattendue, — crut l'affaire terminée.

— J'ai posé pour M. Horace Vernet, continua mademoiselle Élisa...

XVII. — L'armée dans ses rapports avec la société.

.... Mais j'ai renoncé à *ça*. C'est trop fatigant.

— Et serait-il bien indiscret d'espérer que vous voudrez, en ma faveur...

— Cela m'est impossible, monsieur.

— Cependant...

— Impossible!

Ludovic entendit un bruit derrière lui et se retourna.

— C'était le général qui le regardait en louchant plus que jamais.

— Qu'est-ce que vous demandez, vous? — dit brutalement l'importun.

— Général!... dit Ludovic en se redressant.

— Monsieur me demandait de poser *pour un tableau*, se hâta de dire mademoiselle Élisa. Je lui ai dit que je ne pouvais pas.

Et elle se cacha dans son sanctuaire.

Ludovic, désespéré, restait en place, regardant le général, qui le regardait aussi.

Au bout d'un moment, ne pouvant prolonger davantage cette situation, — il se décida à sortir.

XVIII. — L'homme de lettres.

C'était une affaire manquée.

Ludovic sentit la nécessité de demander quelques conseils, et de ne plus agir absolument de lui-même.

Il avait peu d'amis, s'étant toujours peu prodigué. Mais, dans la circonstance, il fallait trouver quelqu'un. Ludovic avait un trop plein qu'il lui était impossible de n'épancher pas. — Il donna donc raison à la tragédie, — et prit un confident.

Il se rendit en conséquence le lendemain au matin chez un de ses amis, auquel il avait rendu quelques services, — choisi par lui pour cette raison.

Joseph, — ledit ami, — était un brave garçon, dévoué et, — quoique très-homme de lettres, — plus sympathique que tout autre à Ludovic.

Celui-ci lui raconta les peines de son cœur.

Joseph fut abasourdi. — Comme il était de bonne heure, il crut être mal éveillé et fit recommencer le récit de Ludovic.

Rien ne paraissait plus étrange à Joseph que cette aventure, et il était d'autant plus surpris, que Ludovic semblait être le dernier à qui semblable chose dût arriver. Il hasarda quelques observations sur cette passion insensée.

— Écoutez, Joseph, dit l'avocat. Je suis venu avec confiance à vous plutôt que vers tout autre. Ne me le faites pas regretter. — Je sais tout ce que vous pouvez penser et me dire. Je me heurte contre une chimère, je me jette dans un abîme d'ennuis et de chagrins, — et toutes vos objections n'y feront rien. — Je ne demande à votre amitié que des conseils, — et de l'aide au besoin.

Joseph lui serra la main avec tristesse.

XIX. — Le piédestal.

— Qu'est-ce que c'est que mon amour? ajouta Ludovic en souriant péniblement : c'est ce que vous appelez dans votre littérature de la haute fantaisie. — Chez moi s'est développée plus que chez un autre, voilà tout, la passion de l'exception, ce germe que chacun porte en soi, cette folie dévorante qui ruine des fils de famille et des princes russes pour les femmes de théâtre, les écuyères, les demoiselles de comptoir et la pianiste du théâtre Séraphin. Nous désirons d'autant plus ce qui nous paraît plus difficile à obtenir, tout ce qui n'est pas semblable à tout, tout ce qui a un public, tout ce qui est échauffé sur quelques mauvaises planches. — N'avez-vous jamais jeté les yeux sur quelque cantinière, Joseph, une cantinière mère de cinq enfants de troupe et cuite au soleil, mais qui marche en tête du régiment? — Une marchande de vieux chapeaux, âgée de soixante ans, — et maigre! — qui serait parvenue à élire domicile sur le bout de l'obélisque ferait des caprices. — Ah! le piédestal! le piédestal! — Ne me dites donc rien, Joseph, — et venez *la* voir avec moi.

Joseph s'habilla.

XX. — Aux Batignolles.

En route, la conversation continua. Joseph, malgré la prière de son ami, émettait de temps en temps quelque observation. — Ce qui ne faisait qu'allumer davantage Ludovic.

Arrivés aux Champs-Élysées, ils ne trouvèrent plus la baraque de mademoiselle Élisa. Les fêtes étaient terminées de la veille. — Ludovic allait s'arracher les cheveux; mais Joseph, pour le calmer, alla aux renseignements.

Mademoiselle Élisa, le général et les cabassous s'étaient rendus à la fête des Batignolles, — laquelle fête avait lieu pendant deux dimanches de suite.

— Nous avons huit jours à nous! s'écria Ludovic.

Et ils coururent aux Batignolles.

Ludovic tressaillit d'aise en apercevant de loin les panaches du général, — de ce général qu'il n'aimait guère, pourtant.

Ils s'empressèrent d'entrer.

En entrant :

— Eh bien! — demanda Ludovic à son ami.

— Eh bien! — répondit l'homme de lettres qui ne voulait pas le contrecarrer, — c'est une belle femme, j'en conviens, — mais la dent!...

— Je ne me suis pas aperçu que les dents fussent laides, dit Ludovic. — Bah!

— Mais le cheveu!...

— Bah! bah!

Joseph vit qu'il faisait de la peine à Ludovic; il n'insista pas.

— Mon ami, dit Ludovic, je vais lui écrire. Je lui dirai que je l'aime; elle a dû le voir déjà. Il faudra bien qu'elle réponde à mon amour. — Ah! Joseph! que je serai heureux le jour où je pourrai la serrer *entre mes bras*...

— Oh! — fit l'homme de lettres incrédule.

— J'ai une charmante propriété sur les bords du Loiret, des contrevents verts, la rivière en bas du jardin. — Vous y viendrez avec nous, Joseph. — Nous ferons des promenades en bateau, la nuit...

— En canot... avec... — bien obligé, dit Joseph, à mi-voix. Je ne sais pas nager.

Ainsi devisant, les deux amis étaient arrivés à leurs domiciles. — Ludovic rentra à la hâte faire sa lettre.

XXI. — Niaiseries sentimentales.

Un jour, deux jours se passèrent; il n'obtint pas de réponse. Désespéré, il ne quittait plus Joseph, et passait même souvent les nuits chez celui-ci.

Joseph n'avait plus un moment à lui; il n'eût guère osé d'ailleurs laisser Ludovic seul : il redoutait quelque éclat de la folie de son malheureux ami.

Espérant que peut-être une fois satisfaite, la passion de Ludovic pourrait se calmer, et que l'avocat serait enfin rendu à lui-même, il déploya toutes les ressources de son imagination d'auteur, mit tout en œuvre pour arriver à ce but. — Ce fut en vain. Toute la société des gens de lettres en collaboration eût échoué contre le rocher de vertu de la phénomène.

Ludovic devenait plus fou de jour en jour; il ne quittait plus les Batignolles, traînant sans cesse Joseph après lui, impitoyable qu'il était comme tous les gens malades de l'idée fixe.

Cette déplorable passion avait, — comme toutes les passions, — des péripéties terribles, — espoirs heurtés, découragements, transports; — c'était une fièvre chaude chronique.

Ainsi Ludovic tombait essoufflé et radieux chez Joseph :

— Elle m'aime! disait-il, elle m'aime, mon cher ami. — Je la quitte à l'instant. — Oh! elle m'aime! je n'en puis plus douter!

— Elle vous l'a dit?

— Non. — Mais je la regardais, — et son œil a pris tout à coup une expression... Je vous dis qu'elle m'aime, Joseph.

— D'accord!

Et Ludovic s'en allait, oubliant presque son chapeau.

Et dix minutes après, Joseph recevait un billet envoyé en toute hâte :

« .... Ne croyez pas un mot de ce que je vous ai dit, écrivait Ludovic. Oh! ce n'est pas une femme à se donner ainsi. Je suis encore bien loin de ce bonheur que j'avais cru atteindre. Y arriverai-je jamais?...

» ..... Vous le dirai-je, mon ami, — et vous allez me trouver bien fou. Je suis presque heureux de m'être trompé, de n'être point aimé. C'eût été trop tôt. Cette ange (*sic*) y eût perdu. J'aurais laissé derrière moi un éternel regret qui eût empoisonné mon bonheur, etc., etc. »

— Pauvre tête! se disait Joseph.

XXII. — L'hymen est un lien...

Le dimanche fatal était arrivé. Les affaires de Ludovic n'avaient pas avancé d'un pas, quoiqu'il n'eût point manqué une séance, qu'il se fût fait mordre vigoureusement le doigt en donnant, — non sans intention, — du sucre aux cabassous, — et qu'il eût commis de véritables imprudences pour obtenir de la phénomène une réponse favorable.

Joseph suivait avec chagrin les progrès rapides de la folie de Ludovic.

— Je suis perdu, lui disait celui-ci. Elle va partir. — Je n'ai plus qu'un parti à prendre, un parti sur lequel j'ai réfléchi toute la nuit, un parti auquel j'aurais dû penser plus tôt. — Joseph, vous allez vous rendre aux Batignolles. Vous connaissez la situation de mes affaires, ma fortune. Vous lui demanderez si elle veut m'accepter pour époux.

L'homme de lettres fit un soubresaut. — Il ne s'attendait pas à celle-là.

Ludovic le regardait pâle et résolu. — Puis tout à coup ses yeux se mouillèrent.

— Je meurs sans elle, dit-il.

Et il se jeta en sanglotant entre les bras de Joseph.

Il n'y avait qu'un moyen d'apaiser cette exaspération; Joseph alla aux Batignolles demander officiellement la main de mademoiselle Élisa.

Ludovic l'attendit, tremblant de la fièvre; il ne dormait plus depuis quelques jours. — Les heures lui parurent des secondes.

Et du plus loin qu'il aperçut Joseph revenir :

— Eh bien? lui cria-t-il avec angoisse.

Joseph, au lieu de répondre, lui remit une lettre.

XXIII. — Franc de port.

« Monsieur (écrivait la phénomène).

» Une obstacle insurmontable m'enpêche de répondre *a* l'*honneur* que vous voulez bien me faire. Je suis mariée depuis deux ans avec la *personne* qui me *montre* (le général!...). J'ai dû, *pour le monde*, cacher mon mariage, et je vous demande le secret, parce que si le public *le* savait, il croirait voir simplement une *vielle* femme mariée et *ca* me ferait du *tor*.

» J'ai l'*honneur* d'être votre servente;

» Élisa Lacroix, femme Jarry. »

Ludovic tomba à la renverse — évanoui.

XXIV. — Fièvre chaude.

Dès ce moment, sa faible raison l'abandonna tout à fait. Dans son délire, il ne reconnaissait même plus Joseph. — Deux hommes vigoureux ne quittaient pas le chevet de son lit, et encore pouvaient-ils bien difficilement se rendre maîtres de ses accès quand ils devenaient plus violents.

Il ne cessait jour et nuit d'appeler Élisa avec des cris déchirants.

Une consultation fut jugée nécessaire, et les premiers médecins de Paris y furent convoqués.

XXV. — La Consultation.

Les deux premiers s'en tinrent purement et simplement à donner une représentation de la cérémonie du *Malade imaginaire*. — Il fallait saigner et purger.

Le troisième invoqua les gouttes d'Hoffmann.

Le quatrième ordonna — un voyage en Suisse.

Mais, à moins de se mettre en contravention, il eût fallu faire voyager Ludovic muselé. — C'était impossible.

Le cinquième docteur offrit une chambre dans sa maison de santé, à raison de quinze cents francs par mois. — Une misère!

Le sixième et dernier dit :

— Les contraires, — tout est là! — Il faut détourner, — *divertir*. — Le malade est perdu s'il n'entre immédiatement dans l'intimité d'une femme maigre. — Il fera donc deux mois la cour à madame St...

Et ils se retirèrent laissant Joseph désolé.

XXVI. — La Bague.

L'état de Ludovic était désespéré. — Joseph seul ne l'abandonna pas.

Un soir, le malade, après une crise, s'était profondément assoupi. — Au bout de quelque temps, il ouvrit les yeux, et vit son ami qui travaillait à son chevet.

Il l'appela d'une voix faible :

— Joseph, dit-il, renvoyez ces deux hommes. J'ai à vous parler une dernière fois. — Ne craignez rien; je suis calme.

L'homme de lettres fit un signe. Les deux gardiens sortirent.

— Je n'ai plus que quelques instants à vivre, reprit le malade.

Joseph voulut combattre cette conviction.

— Ne me dites pas non, continua Ludovic. Je sens mon mal. — Oui, mon ami, je vais vous dire adieu et vous confier mes dernières volontés. Vous irez *lui* dire... Oh! je l'aurais tant aimée!...

Et il retomba accablé.

Joseph lui humecta les lèvres avec un calmant.

— Si c'eût été un phénomène... ordinaire encore, reprit Ludovic. Mais parvenez donc au cœur d'une femme insensible à tout, — qui n'a pas d'ambition, — qui ne saurait que faire d'une fortune qu'on mettrait à ses pieds; d'une femme qui n'a aucune des faiblesses de son sexe; d'une femme qui se passe de toilette, puisqu'elle ne sort jamais, — qu'on ne peut même pas mener dîner à la Maison d'Or — ou seulement emmener en fiacre à Romainville.

— ... Ah! — si elle avait eu seulement le nom de Napoléon écrit dans la prunelle gauche!... — ou une trompe d'éléphant au milieu du front, on aurait pu voir... j'aurais peut-être réussi... — Je n'ai jamais eu de bonheur! — Joseph!... vous lui porterez... cette... bague...

Et il retomba sur son oreiller.

Joseph haussait les épaules.

Et Joseph avait bien raison.

Six mois après sa crise, Ludovic épousait une femme par trop maigre.

Il déclare aujourd'hui que c'est le seul moyen pour être heureux en ménage.

Ed. Fauquet.

THÉATRES.

Le Théâtre-Français a fait l'autre fois un essai de restauration de tragédie. Nous ne serions pas dans le vrai en disant qu'il a été des plus heureux. Il s'agissait des débuts de M. Lafontaine dans le *Cid*. Cet artiste est jeune, hardi, il a l'envie de bien faire. Malheureusement, à force de se préoccuper des détails de son rôle, il en a perdu de vue l'ensemble. A force de chercher des effets nouveaux, il est tombé dans des contre-sens hyperboliques. Après tout, l'épreuve était-elle assez redoutable pour faire perdre la tête au comédien qui passait sans transition de la prose de M. Bayard à la mâle poésie de Corneille.

Une démonstration ridicule a gâté la soirée. Quelques imprudents amis ayant redemandé Lafontaine, d'autres farceurs ont redemandé M. Maubant, l'honnête, le consciencieux, le modeste confident ordinaire de la troupe. De pareilles ovations sont plus que déplacées à la Comédie-Française.

Tandis qu'on reprenait piètrement le *Cid* rue de Richelieu, on reprenait avec grand succès *Richard Cœur-de-lion* à la salle Favart. Grétry a été mieux servi que Corneille.

Les dilettantes ne se lassent pas d'admirer cette partition, si remarquable par sa fraîcheur, son abondance mélodique, sa simplicité coquettement naïve, et surtout par cette vérité d'expression que nul autre compositeur n'a poussée plus loin.

« Ma musique dit juste les paroles suivant leur déclamation locale — (écrit Grétry dans ses Mémoires); — je n'ai jamais exalté les têtes par le superlatif tragique, mais j'ai l'accent de la vérité que j'ai enfoncée plus avant dans le cœur des hommes. »

Pardonnons à Grétry la vanité avec laquelle il parle de ses propres ouvrages en faveur de la justesse de ses appréciations.

La partition de *Richard Cœur-de-lion* date de 1785; on la dirait écrite d'hier. Elle paraît d'autant plus jeune qu'en l'ornant d'une instrumentation toute moderne, en 1841, Adolphe Adam en a effacé les seules rides qui auraient pu trahir son âge.

La nouvelle distribution des rôles, sans être aussi remarquable qu'en 1841, est cependant très-convenable. On se souvient encore de Masset dans le rôle de Blondel, de Roger dans le personnage de Richard, et de madame Anna Tillon, la ravissante Laurette.

Aujourd'hui, c'est Barbot qui porte le poids du rôle de Blondel. Il joue assez bien du violon pour exécuter la romance et les traits qui suivent les couplets sans qu'on ait besoin de recourir à un musicien de l'orchestre.

L'effet de la fameuse romance *Une fièvre brûlante* a été magique. Barbot et Jourdan ont dû la recommencer au milieu des bravos. Toute la salle trépignait de plaisir et d'admiration.

Albert Monnier.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polia (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzel.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34 Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Ildeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16 Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pelerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 23. — 1856. Prix du numéro : 15 centimes. 7 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
rue Bergère, 20

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ETRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour Impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

MADAME MÉDÉE DANS RISTORI.



Problème : De la plus grande beauté tragique, faire la charge la plus laide possible....
Réponse de Marcelin : Voilà!

LES TROUPIERS, — par RANDON.



Une vieille connaissance de Crimée!... et décorée!!!... Cristi! je vas lui faire résonner un petit port d'armes dont le Père éternel sera content!



Je ne comprends pas que le colonel, qui ne me connaît que depuis huit jours, me confie toute cette toilette-là... jusqu'à des gants!... Faut tout de même que je lui inspire une crâne confiance... entre nous soit dit.

LES BANQUETS DE MESMER.

Quelques sceptiques anciens s'avisèrent, en présence d'un philosophe, de nier le mouvement. Pour toute réponse, le philosophe se mit à marcher.

Il n'y a pas d'argument qui vaille un fait.

Le fait est que le fluide magnétique festine et banquète : donc il existe. Je ne sache pas de meilleur certificat de vie que la mastication.

L'autre soir, les deux grandes sociétés magnétiques de Paris célébraient, le verre en main et la fourchette au poing, la fête anniversaire de la naissance de Mesmer. Ce fluide obstiné, auquel les corps académiques n'ont pas encore ouvert leurs portes, et qui n'entre chez quelques docteurs que par l'escalier de service, siégeait là en chair et en os, bannières déployées, grande tenue, le front radieux, avec femmes et enfants, consommant des pigeons aux petits pois et ingurgitant des flots de beaune et d'aï.

Le banquet de la *Société philanthro-magnétique*, présidée par le docteur du Planty, a été fort animé. On remarquait parmi les convives le docteur Castle, célèbre phrénologue, et plusieurs autres savants distingués. Au dessert, on a porté des *toasts*, prononcé des *speeches*. Henri Delaage, cet aimable et mystérieux personnage, — ce terrible ubiquiste, — et le poëte-improvisateur italien Burioni, ont eu d'éloquentes inspirations. De son côté, le président, M. du Planty, a dit de charmantes choses. On a aussi chanté force couplets, dont voici quelques échantillons :

AIR : *Du verre.*

« Tout se fait par la volonté, »
Nous dit maint frère en magnétisme;
Puis d'autres nous ont inventé
Le *sympathisme* et l'*animisme*.
De ces systèmes, pour ma part,
J'ai l'âme très-peu satisfaite;
Car c'est remplacer le brouillard
Par une obscurité complète. (*Bis.*)

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce!*

Survient un troisième confrère,
Qui redouble mon embarras :
« Le fluide est une chimère!
Le fluide n'existe pas!... »
Puis, les ultras du mesmérisme,
Avec leur fatras solennel,
Grimpent au ciel...
Quelle Babel!...
Ils font du *spiritualisme*,
Et croient que c'est spirituel!

AIR : *Heureux habitants*, etc. (KETTLY.)

Depuis l'autre été,
Un concurrent thérapeutique
Nous est suscité :
Messieurs, c'est l'électricité.
Dans notre cité,
Je vois l'appareil galvanique,
Nuit et jour, cité,
Prôné, fêté, vanté, chanté.
La fatalité
Pèse sur l'agent magnétique;
Car, en vérité,
Le mot seul semble détesté :
Sans difficulté,
L'aréopage académique
L'aurait adopté
Sous le nom d'*électricité*.
L'électricité,
Ce mesmérisme métallique
De la Faculté,
Obtient un bill d'indemnité :
Toute infirmité
Reçoit une pile électrique;
J'en suis irrité,
Déconcerté, désappointé!

AIR : *Le luth galant*, etc.

Depuis un an, Volta nous est fatal;
Oui, je le dis; voilà notre rival!
Et pourtant c'est à tort qu'ici l'on s'épouvante.
Du foyer de l'esprit l'étincelle vivante,
Cela vaut bien, messieurs, la morsure brûlante
Des plaques de métal. (*Bis.*)

AIR : Vaudeville de l'*Ile des noirs*.

Honneur à nos frères fidèles,
Qui de Mesmer suivant la loi,
Dans ces agapes fraternelles,
Tous les ans, retrempent leur foi!
Ce banquet, signe d'alliance
D'un agent qui doit prospérer,
Je connais maint docteur de France
Qui ne peut pas le digérer.

AIR : *Un beau chevalier*, etc.

J'ai chanté Mesmer... Grand Dieu! je m'arrête...
Je sens que mon cœur se glace d'effroi.
Un fait récent vient me gâter ma fête,
Et le frisson s'est emparé de moi.
Ce banquet, messieurs, est un barbarisme,

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par



12790

— Ah! ah!... et comment qu' tu sais que l' milieu d' mon champ est moins beau que l' tien?
— Parce que j'y suis passé l'autre jour... pour voir...
— Eh ben! j' prends maît' Colas à témoin de ta déclaration, et j' t'intente un procès pour t'être *introduit* dans mon blé!...



1279.

— Où demeurez-vous, la belle enfant?
— Quoi qu' ça peut vous faire?
— Je serais bien aise de le savoir.
— Eh ben! devinez-le, et vous le saurez



12792

— Dites-moi donc, monsieur, vous qui êtes *quet'* chose là dédans..., on m'a dit qu'on ne se servait que de coqs pour faire marcher ces machines-là!... en ce cas vous ne pourriez pas me faire avoir leu' pratique pour la volaille?



12793

— Charlot, tu n' trouves donc pas ça dégoûtant de t' moucher avec tes doigts?
— Not' bourgeois, est-ce que vous trouvez plus ragoûtant d' conserver ça dans vot' poche comme vous le faites?

Un scandale affreux, un acte incongru!
Car vous oubliez que le magnétisme
N'est pas reconnu par monsieur Mabru (1).

J. LOVY.

(1) Nom d'un chimiste qui, dans le journal *l'Ami des sciences*, défiait les magnétiseurs de produire un seul fait en faveur de leur cause. Ceux-ci n'ayant pas jugé à propos d'accepter le défi, M. Mabru a proclamé et constaté, de son autorité privée, la nullité absolue du magnétisme animal.

PETITS MÉMOIRES DE TOUT LE MONDE.

PROLÉGOMÈNES.

Il y a neuf ans, tout le monde voulait faire de la politique. On ne trouvait pas une borne qui ne fût une tribune. Les feuilles à un sou ont changé tout cela, comme le dit Sganarelle en parlant du cœur à droite. Il y a de la littérature à la corne de chaque quartier; les chiens eux-mêmes aboient en belle prose.

§ Ier.

Un mot d'aujourd'hui.

Il est d'un héroïque culotte-de-peau.

« Que je suis heureux de vieillir! Nous devenons un peuple de mandarins. Tous les Français ont aujourd'hui le bout des doigts taché d'encre.

§ II.

Une observation d'autrefois.

Elle est de cet esprit précieux mais charmant qui se nommait Marivaux.

LE DEMI-MONDE, par M***; — mis sur bois par DAMOURETTE.



12794

— Le baron épouse Clorinde.
— Le baron n'a pas le sou, et Clorinde a quinze mille livres de rente..... Pauvre Clorinde, trois cent mille francs pour s'encanailler, c'est cher!



12795

— La robe noire est mariée... la robe blanche cherche un mari. Épouses-tu?
— Volontiers, mais pas la robe blanche.

Ce Marivaux, qu'on copie beaucoup, mais qu'on n'égalera pas, ne se contentait pas de faire de fort jolies comédies; il écrivait en outre, à l'exemple de l'Anglais Addison, un journal mensuel sous le titre du *Spectateur français*. — C'était un *Journal amusant* sans gravures, où il flagellait sans relâche les ridicules de son temps.

Entre autres choses, voici donc ce qu'il y disait :

« Paris fourmille de beaux-esprits. Il n'y en eut jamais tant; mais il en est d'eux à peu près comme d'une armée : il y a peu d'officiers généraux, beaucoup d'officiers subalternes, et un nombre infini de soldats. »

Ne dirait-on pas que cela date d'hier?

§ III.

Une parenthèse.

Mais ces soldats, pardon! ces écrivains obscurs d'à présent aiment beaucoup à ressusciter les types du passé; c'est une manière économique de prouver qu'on est homme d'avenir. Un journal a réveillé les vieilles âneries de Buscambille pour les mettre sur le compte d'un rapin appelé Calino. Un autre a pris, presque dans le même temps, les histoires naïves du seigneur Goulard. Puisque le procédé est à la mode, faisons un peu comme eux : — puisons dans le sac à la malice de nos pères.

§ IV.

Il y a cent ans.

Il y a cent ans, le menu peuple de Paris ne manquait pas de crier à la garde dans ses moindres querelles et souvent dans les occasions les moins importantes.

En voici un exemple.

Il avait fait un temps affreux pendant les premiers jours de la foire Saint-Laurent, en 1756. Un des marchands qui s'y étaient rassemblés envoya chercher en grande hâte le guet, parce que le vent renversait sa boutique.

§ V.

Autre parenthèse.

J'extrais ce fait du vieux *Mercure*, du vieux *Mercure* à couverture bleue, écrit par Marmontel, par Chamfort, et par tant de littérateurs notables. — Et l'on disait : « Comme cela est donc piquant! comme ils ont un esprit vif et mordant, ces pendards! »

§ VI.

Troisième parenthèse.

Ce mot de *pendard* me rappelle que, dans sa comédie de la *Bourse*, M. Francis ou François Ponsard fait donner par un maître l'épithète de *maraud* à un domestique.

Nota. La scène se passe en 1856.

Or, en 1856, personne au monde ne se permet d'employer le mot *maraud*.

Cela était bon pour les marquis d'avant la prise de la Bastille, et encore pour les marquis de théâtre.

Un maître qui appellerait son valet de chambre *maraud* s'exposerait presque à être rossé par lui d'importance.

§ VII.

Encore Marivaux.

Pourquoi pas? — J'ai déjà dit qu'il décrivait bien son époque. Comme la nôtre ressemble absolument à la sienne, c'est donc notre temps, nos mœurs, nos vices, nos travers, nos ridicules, nos manies et nos tics, qu'il a tirés de son écritoire.

On va en juger par l'esquisse qui suit :

« Un provincial nouvellement débarqué à Paris était entré dans la boutique d'une riche marchande pour y faire une emplette considérable. D'abord salut gracieux, étalage empressé. La marchandise ne lui plaisait pas; il *mâchait* un refus de la prendre, et n'osait le prononcer; la reconnaissance pour tant d'honnêtetés l'arrêtait : plus il hésitait, plus la marchande faisait de révérences. De dépit de lui voir prendre tant de peine et de n'avoir pas la force d'être ingrat, il se lève et tire sa bourse.

» — Tenez, madame, lui dit-il, votre marchandise ne me convient pas, et je n'ai nulle envie de la prendre : vous m'avez accablé de politesses, et j'en enrage; je n'ai pas le front de sortir sans acheter. Voilà ma bourse; je vous laisse la liberté de me vendre ou de me renvoyer; le dernier m'obligera davantage.

» Ces paroles ne démontèrent point la marchande. Il avait cru, le pauvre homme, avoir trouvé le secret de se tirer d'affaire avec honneur.

» — Ce que vous me dites est trop obligeant, lui répliqua la dame. Je n'ai pas le cœur moins bon que vous, monsieur, et je ne puis répondre mieux à la bonté du vôtre qu'en vous vendant ma marchandise; j'en sais la valeur, et vous seriez assurément trompé ailleurs : je veux vous faire du bien malgré que vous en ayez.

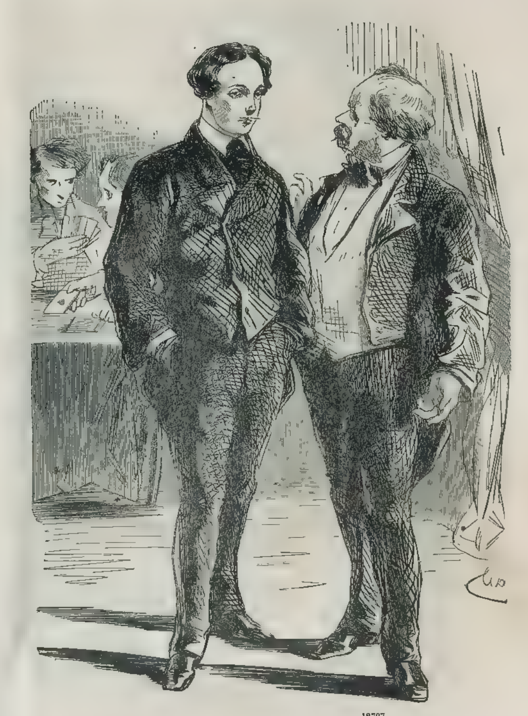
» Là-dessus elle ouvrit la bourse du provincial et prit ce qu'il lui fallait, fit couper la marchandise et la livra à notre provincial, qui sortit satisfait et mécontent. »

LE DEMI-MONDE, par M***; — mis sur bois par DAMOURETTE (suite).



12796

— Devinez qui est venu me voir hier? Mon mari!...
— Pas possible!...
— Il est reparti ce matin.
— Ça s'explique!...



12797

— Avec tout ça, le mari de la petite vient de me gagner cent louis en dix minutes.
— Que voulez-vous?... Rencontrer un mari dans le demi-monde... c'est rare... mais ça coûte cher!...

§ VIII.

Ce qui se passe aujourd'hui.

Ce qui se passe aujourd'hui ressemble beaucoup à ce fait, mais non dans la forme, il est vrai.

On n'oserait pas ouvrir soi-même la bourse d'un chaland, et y prendre la somme qu'il faudrait pour se payer.

Mais ce qu'on ose parfaitement faire, ce qui se fait d'un bout de Paris à l'autre et du matin au soir,

C'est de faire de tendres œillades aux acheteurs,

C'est de leur parler avec une voix de fauvette,

C'est de leur faire mille compliments détournés.

« Monsieur a une très-petite main... » si l'on vend des gants.

« La couleur rose ira bien à monsieur... » si l'on vend des cravates. Etc., etc.

Ce qu'on voit, ce sont les demoiselles de magasin qui font, pour cinquante centimes à peu près, cinquante révérences.

Ce qu'on voit .. mais je n'en finirais pas sur ce chapitre.

Ce sera pour une autre fois.

OVIDE DESGRANGES.

NAISSANCE ET BAPTÊME D'UNE IDÉE.

Bien des gens se demandent comment il est possible que deux hommes de lettres, quelquefois trois, quatre, cinq, arrivent à faire un vaudeville ou un drame en commun, comme s'il s'agissait, au lieu d'une œuvre de l'esprit, de la confection d'une paire de bottes ou de la triture d'une culotte.

Grâce aux confidences de deux de mes amis, qui sont auteurs dramatiques, je vais pouvoir vous donner une idée de ce travail intellectuel; c'est le simple aperçu d'un coin isolé de la manutention littéraire où se trament toutes les élucubrations parisiennes.

Paul s'est fait jouer une espèce de petite comédie antique à l'Odéon; il rencontre par hasard, sur les confins du boulevard Bonne-Nouvelle, Jacques, qui a eu quelques vaudevilles représentés sur les théâtres de genre.

Paul et Jacques ont fait connaissance, il y a peu de temps, à l'enterrement d'un homme de lettres : on va toujours avec plaisir à l'enterrement d'un confrère.

Paul tend la main à Jacques, Jacques prend le bras de Paul, et comme ils se dirigent tous les deux du côté de la Madeleine, la conversation suivante s'engage.

Nous la daguerréotypons, comme Nadar daguerréotype les physionomies :

— Que faites-vous répéter en ce moment? dit Paul à Jacques.

— Un acte aux Variétés.

— Qui joue dans votre pièce?

— Leclère et Lassagne; deux acteurs seulement.

— Ces deux-là, à la bonne heure!... c'est le seul espoir que vous ayez eu d'être bien monté aux Variétés... Quand passez-vous?

— Est-ce que les auteurs savent quand ils passent? Cela dépend des recettes, et conséquemment du beau temps ou de la pluie : trois jours de beau fixe, et la plus jolie comédie de Scribe ne fait pas un sou; trois jours de pluie, et les vaudevilles de Michel Delaporte peuvent passer pour des chefs-d'œuvre.

— Allons donc! répliqua l'auteur tout frais émoulu de l'Odéon, cela dépend aussi de la valeur des pièces.

— Si peu! Au théâtre, les pièces fausses ont cours comme l'argent véritable.

— A votre compte, Michel Delaporte est un faux monnayeur?

— Non, c'est un monaco.

En ce moment, ces messieurs sont arrivés vers la maison du Pont-de-Fer; un groupe leur barre le passage : un homme et une femme se chamaillent.

— Je veux aller *licher* à la barrière! beugle l'homme d'une voix avinée, tu m'embêtes!

— Je te suivrai! répond la femme.

— Mais puisque tu m'embêtes!

— Et toi aussi... un mari ne doit pas s'embêter sans sa femme!

— Je ne veux pas que tu me suives!

— Alors je vais passer devant!

— Tu m'embêtes!

— Tu m'embêtes!

Nos deux auteurs laissent monsieur et madame continuer leurs menus propos constellés de *Tu m'embêtes!* et Jacques dit à Paul : — C'est un titre : *la Femme qui suit les hommes.*

— Oui, mais Barrière a fait *le Monsieur qui suit les femmes.*

— Raison de plus! reprend Jacques; il n'est jamais mauvais de s'accrocher à la queue d'un succès. Ça ferait un bon rôle pour Alme-Duval : la voyez-vous suivant partout Ravel et l'affligeant de sa jalousie de tigresse?

AU CONCERT MUSARD, — par PENAVILLE.



LA FRANCE ET L'ANGLETERRE. — Conférence pour un traité secret.

— Cela ne justifierait pas le titre : *la Femme qui suit les hommes*.

— Pardine! elle en suivrait d'autres : celui-ci parce que c'est son oncle... celui-là parce que c'est son bienfaiteur; bref, elle suivrait, puisque le titre le veut.

— En effet, il y a une idée, dit l'auteur de l'Odéon; mais, pour relever le sujet, je voudrais que ce fût une pièce à poudre... par exemple, Sophie Arnould suivant le prince d'Hénin et M. de Lauraguais.

— La poudre n'est pas mauvaise; mais je crois que notre pièce y gagnerait si la scène se passait en Russie... la neige et la poudre vont de pair... *La Femme qui suit les hommes*, c'est l'impératrice Catherine qui a découvert un complot contre la vie du czar Pierre le Grand. L'empereur croit qu'elle le suit par jalousie... pas du tout!... elle le guette en chantant :

Veillons au salut de l'empire!...

— Ravel en czar Pierre le Grand et faisant des calembours, ce serait peut-être original?

— D'autant plus que Ravel ne veut plus jouer que des jeunes premiers : en vieillissant, son rêve est de remplacer Bressant.

Nos auteurs sont parvenus à la hauteur du café *Mazarin*.

— Avez-vous une invitation à dîner? demande le vaudevilliste.

— Non... et vous? réplique l'odéoniste; je vous offre l'absinthe.

— Bravo!... puis nous dînerons ensemble chez Désiré, et nous emmancherons notre affaire.

Nos gaillards dînent copieusement en bavardant à tort et à travers. Au dessert, ils se tutoient; peu à peu l'idée a pris une forme : tour à tour elle est devenue vaudeville, comédie, pantomime, ballet, drame; en se modifiant sans cesse, elle abandonne brin à brin l'idée primitive.

Un mois après cette rencontre fortuite, on lit dans tous les journaux de théâtre :

« On vient de recevoir dans un théâtre de drame une » œuvre en cinq actes de MM. Paul et Jacques. Son titre » est : *Une conspiration russe*. On compte sur un grand » succès de terreur. La mise en scène sera éblouissante. »

S'ils n'avaient pas rencontré un mari et une femme qui se disaient : *Tu m'embêtes*, nos auteurs n'eussent pas fait ce gros drame noir. Voilà ce que c'est que le berceau d'une idée.

LUC BARDAS.

UNE RACE QUI S'EN VA.

Je l'avais rencontré dans le jardin des Tuileries, au pied d'un marronnier en fleurs, où il lisait un journal vertueux.

Tout accusait en lui l'homme de bon ton : figure ouverte, toilette d'un élégant.

— Monsieur, me dit-il, ce siècle où nous sommes est incontestablement en décadence : que de belles choses d'autrefois qui s'en vont! Je déplore particulièrement la disparition d'une race pour le moins fort curieuse.

— La race des carlins, peut-être? demandai-je.

— Non, monsieur, celle-là est à peu près perdue, j'en conviens; mais cependant on cite deux savants de l'Institut qui sont occupés à la reconstruire. Ah! monsieur, vous allez ne pas me comprendre du premier coup probablement. Eh bien, ce que je déplore, c'est la disparition des fins voleurs.

Je frissonnai, — malgré moi.

— Monsieur, mes paroles vous étonnent. Cela vient sans doute de ce que vous n'avez pas, comme moi, l'habitude d'envisager philosophiquement toutes les choses de la vie. Tenez, je suis en train de lire la *Gazette des tribunaux*, journal vertueux par excellence, mais qui ne vaut pourtant pas les œuvres complètes de Berquin; eh bien, je suis révolté à la vue des vulgaires voleurs qui comparaissent chaque jour devant les magistrats. Il ne s'agit plus que de larcins grossiers et de ruses bêtes! Qui nous rendra, monsieur, le voleur de l'ancien régime, cet aigrefin de nos pères, qui excellait à fouiller dans votre poche en ayant l'air de faire des armes avec vous? Qui le ressuscitera, cet artiste du temps de M. de Sartines, qui était bien plus un prestidigitateur et un magicien qu'un tire-laine?

— Monsieur, lui dis-je par manière de conversation, je comprends votre profonde douleur.

Tout en nous promenant, il se mit alors à me narrer, en s'accompagnant d'une pantomime savante, les prouesses des artistes dont il pleurait la fin.

— Combien ils avaient d'esprit! reprit-il. Vous savez sans doute que M. Silhouette, étant au Théâtre-Français, assis à l'orchestre à côté d'un de ses amis, voulut lui donner du tabac. Il fouille dans ses poches, et, au lieu de trouver deux tabatières qu'il avait coutume de porter, il

n'en rencontra plus qu'une. — Heureusement, dit-il à son ami, que le filou ne m'a pris que celle de carton; il a eu la délicatesse de me laisser ma boîte d'or! A la sortie du spectacle, il eut envie de prendre du tabac derechef; mais le filou s'était ravisé : M. Silhouette ne trouva plus ni tabatière de carton ni tabatière d'or. — Mais c'est presque un plaisir que d'être dévalisé avec tant d'adresse! disait-il.

En ce moment, nous faisions le tour du *Méléagre;* j'admirais tout à la fois l'anecdote et la statue.

Tout à coup, l'homme tirant de son gousset une admirable montre en or :

— Quatre heures et demie, et je dîne à cinq avec des Cidalises... on a encore de ces faiblesses-là à mon âge!... me voilà au désespoir d'être obligé de vous quitter si vite.

— Monsieur, lui dis-je en le saluant, un homme de bon ton tel que vous appartient à ses devoirs de société : faites donc, je vous en conjure, sans cérémonie.

— Monsieur, répliqua-t-il, votre galanterie est encore une des choses qui me rappellent le bon vieux temps; mais, à la prochaine occasion, nous reprendrons notre thème : les fins voleurs s'en vont... triste chose, monsieur, et qui m'arrache des larmes!

En même temps, il disparaissait sous les arbres.

Ses discours m'avaient presque convaincu; je larmoyais presque : au bout d'une minute, je voulus prendre mon foulard des Indes pour m'essuyer les yeux...

Cela ne se pouvait pas; je fus contraint de pleurer dans mes doigts : le gaillard m'avait soufflé mon mouchoir.

Jules Du Vernay.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Quelqu'un s'étonnait de voir deux anciens amants ne manquer aucune occasion de s'être désagréables.

Un vieux médecin, philosophe s'il en fut, dit en prenant sa prise :

— Pourquoi s'étonner d'une chose si simple? Tout le temps qu'on est amants on n'est point amis; quand on n'est plus amants on n'est rien moins qu'amis. Entre l'amour et l'amitié il y a un abîme.

⁂ Un paysan assez malproprement vêtu arrive au chemin de fer du Nord, prend un billet de troisième et va s'installer dans les luxueuses premières places.

Ses élégants compagnons de route s'en étonnent, mais, du moment qu'il paye, le rustre est l'égal du dandy.

On arrive à Amiens, et l'employé réclame les billets des voyageurs. Notre lourdaud exhibe le sien.

— C'est un billet de troisième, lui dit l'employé, et vous êtes allé dans les premières...

— Vous voulez vous gausser de moi, réplique le campagnard avec une feinte bonhomie... Après la locomotive j'ai compté une... deux... trois voitures... Alors je me suis dit : T'as pris une troisième, mon fieu, faut monter-là... et j'y suis monté... C'est une troisième!...

⁂ Un jeune marin candide entre dans une petite église pour y faire sa prière. Tandis qu'il priait, une corde qui descendait de la voûte vient se ballotter devant sa figure : il la repousse, elle revient; il la repousse encore, elle revient toujours; enfin furieux d'être dérangé dans ses dévotions, il prend la résolution de se débarrasser à tout jamais de cette malencontreuse ficelle qui servait à sonner une cloche. Pour cela faire, il se dit : — Je vais couper cette corde de façon qu'elle ne gêne plus personne.

Il grimpe jusqu'à la voûte de l'église, tire son couteau et la coupe brusquement. Vous devinez que notre homme naïf retomba promptement sur le sol. Heureusement la voûte était basse, il en fut quitte pour la peur.

Luc Bardas.

THÉATRES.

On en rencontre partout de ces *Fanfarons de vice* que le Gymnase vient de nous montrer avec succès. Ils se donnent un mal infini pour qu'on leur suppose tous les défauts qu'ils n'ont pas, qu'ils ne sauraient avoir, les pauvres jeunes gens! Mais, s'ils rient tout haut des choses sacrées, ils s'accusent tout bas de toutes les profanations qu'un stupide orgueil leur inspire.

L'un, qui médit de l'amour vrai, est l'amant platonique d'une grisette confiante qui va se promener avec lui dans les bois sans frémir pour sa vertu; elle lui confie même avec candeur la clef de sa chambrette virginale.

L'autre, qui a d'énormes favoris, la tournure d'un palefrenier, brandit à tout propos sa cravache, tient aux femmes des discours de portefaix, essuie ses pieds à tous les meubles, trouve le cigare trop fade et le rhum une liqueur de petite-maîtresse, jure, sacre, et passe pour battre comme plâtre sa maîtresse; ce butor, disons-nous, ce culotteur de pipes, ce massacreur de femmes, ce buveur intrépide, est tout bonnement un brave garçon, naturellement doux, que le moindre excès rend malade, qui boit du thé quand il n'est pas vu, laissant à Aglaé, sa frêle amante, le casse-poitrine, auquel il n'oserait toucher, et qui enfin se laisse battre en secret par l'angélique créature qu'il est censé rouer de coups. Ainsi du reste.

Fanfarons de vice! l'expression dit tout : fanfarons d'insensibilité, de mauvais ton, de mauvaises manières; mais ces fanfarons, à force de forfanteries, en arrivent presque à nous révolter.

Louis de Castelnau, qui s'appelle simplement Mercier... et qui est né à Castelnau, en vient à rougir de son père, à ne pas oser le reconnaître dans son propre salon. Louis, qui fait la cour à une jeune fille qu'il adore, en vient à jouer, oui, *à jouer* cette pauvre enfant contre un cheval, excité qu'il est par les provocations d'un drôle qui cache ses vices avec autant de soin que les autres masquent leurs vertus.

Renaud gagne, et Louis lui donne la clef de la chambre de Marthe; puis, furieux de sa mauvaise action, il cherche querelle à un jeune matamore, qui, à son grand regret, lui donne un coup d'épée. Alors Renaud va trouver Marthe avec la clef qu'il a gagnée, et, lui laissant croire qu'il vient de la part de Louis, l'enlève.

Que va devenir Marthe? Rassurez-vous. M. Maxime Lambert, un digne cœur, un franc et loyal garçon celui-là, reconnaît en Renaud un escroc contre lequel il a des preuves : Renaud capitule, et tous nos petits brigands de contrebande s'embrassent en pleurant de joie.

La pièce de MM. Dumanoir et Biéville (le nouveau feuilletoniste théâtral du *Siècle*) est amusante, spirituelle, bien faite, et surtout bien jouée par Berton, Dupuis, Lesueur, Ferville, Pierron, mesdames Désirée, Desclée, et une charmante débutante, mademoiselle Régine Bloch.

Aimez-vous les incidents? On en a fourré partout dans le drame nouveau de l'Ambigu; il y en a même dans les entr'actes. Depuis la première scène jusqu'à la dernière de la *Comtesse de Novailles*, les événements les plus imprévus, les plus bizarres, défilent en colonnes serrées devant le spectateur abasourdi. Et n'allez pas croire qu'ils arrêtent leur marche précipitée tandis que le rideau est baissé. Ah bien oui! si les entr'actes sont longs, le public ne perd rien pour attendre. On lui raconte tous les incidents de l'entr'acte, et ce n'est pas peu de chose, je vous assure : trois quarts d'heure d'incidents!

Vous les raconterai-je? Vous dirai-je comment il se fait que mademoiselle Pauline de Saveneuse, — une dame qui consomme beaucoup de maris, — après avoir aimé Jacques Vandeuil et en avoir eu un enfant, se décide à aimer M. de Beaufort, aimable monsieur que Jacques flanque dans un étang pour lui apprendre à vivre.

On s'empare de Jacques, et on le flanque à son tour au frais, dans un cachot de la Bastille. Mais est-ce qu'on ne s'évade pas toujours de la Bastille? Jacques revient vers Pauline, juste au moment où elle vient d'épouser le comte de Novailles. Et de trois! Quelle madame Barbe-Bleue!

Jacques ne tient pas précisément à se venger. Ce qu'il veut, c'est son enfant, sa fille! Or Pauline a juré la perte de ce qu'elle regarde comme une rivale dans les faveurs de Louis XV; elle veut la faire empoisonner à l'aide d'un vieux bouquet qui ne sent pas bon. A qui mal veut mal arrive : c'est la comtesse qui est empestée avec ce que je n'appellerai pas son propre bouquet.

Ce qu'il y a de curieux dans ce drame, c'est la facilité avec laquelle chacun se débarrasse de celui qui l'incommode, c'est la profusion de gredins qui vont, viennent, sans être inquiétés, et qui disparaissent sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

Quoi qu'il en soit et malgré les invraisemblances de l'intrigue, ce drame, de MM. Constant Guéroult et Molé-Gentilhomme, a obtenu du succès; malheureusement l'un des deux auteurs n'en pourra pas jouir : M. Molé-Gentilhomme est mort subitement le soir de la troisième représentation de son œuvre.

Une partition de Mozart exécutée aux Bouffes-Parisiens!... n'est-ce pas là un fait curieux dans l'histoire de la musique?

Merci à MM. Léon Battu et Ludovic Halévy d'avoir rendu possible sur notre scène l'*Impresario*, merci à M. Offenbach d'avoir tiré de l'oubli l'œuvre signée d'un des plus grands noms de l'Art.

Si l'on chante aux Bouffes-Parisiens, on rit aux Folies-Nouvelles.

Et le moyen de ne pas rire aux jovialités de *Pierrot boursier*, la pantomime excentrique de cette triple Hécate littéraire étiquetée Nadar : Nadar, à la fois homme de lettres sous le nom de Tournachon, caricaturiste et photographe sous celui de Nadar.

Nadar nous a montré le blanc Pierrot dédaignant les travaux des champs pour venir sacrifier au veau d'or qu'on adore à la Bourse. Bientôt il s'enrichit, protégé qu'il est par la fée des temps modernes, la Spéculation avec ses vêtements d'or monnayé.

Puis, comme le doit toute féerie morale, Pierrot, ruiné et nouvel Enfant prodigue, comprend que le bonheur n'est pas dans l'argent..... mais dans les billets de banque.

Cette amusante pantomime, qui fourmille de spirituels détails mimés, a été jouée d'une façon ravissante par Paul Legrand.

Qu'on se le dise, et que, pour en féliciter l'auteur, on se rende en foule dans son palais photographique de la rue Saint-Lazare, 113, on gagnera deux excellentes choses dans cette visite : 1° la vue du rayonnant Nadar, 2° un portrait photographié comme lui seul est capable d'en faire à Paris.

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Depuis qu'il a lu dans le Moniteur de la charcuterie que la paix allait rendre au commerce la liberté des mers, je vous demande un peu ce que ça peut faire à ce paroissien-là pour qu'il nous étourdisse de la sorte?

C'est parce qu'il a compris que l'ouverture des porcs (*des ports*) en serait la conséquence.

N° 2. Savez-vous quel est l'oiseau de prédilection de ces messieurs, et dont le témoignage devient le plus accablant contre eux quand ils sont pincés?

Vous avez deviné que c'est le *rossignol.*

N° 3. Lorsque les habitants du Maroc se mettent en voyage, pourquoi leurs compatriotes ne les revoient-ils jamais?

Parce que les morts (*les Mores*) ne reviennent pas.

N° 4. Vous rendriez grandement service à ce pauvre solliciteur si vous pouviez lui dire ce qui lui manque pour réussir.

Il manque évidemment de *toupet.*

N° 5. Savez-vous comment on peut gagner un rhume mortel en s'échauffant à ce jeu-là?

C'est lorsqu'on se *découvre* trop.

N° 5 Voici une ânesse qu'on vient d'enivrer avec un picotin arrosé d'un litre à douze; pourquoi l'état où elle se trouve la rend-il inviolable?

C'est parce qu'elle se trouve sous les scellés (*soûle et sellée*).

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Un bon siége à dos renversé repose incomparablement mieux qu'un tabouret.

1 bon — siége adorant verre — C repose — haim — compas rable — man — mie — œufs qu'un tas bourre — ais.

N° 8. Les forts tempéraments sont généralement ceux sur lesquels la maladie agit avec la plus grande énergie.

Laie forte — en P rat ment — son — général ment — ceux sur laie — khel — lame à lady A. J. — avecla — plus — grand D — ner — J.

N° 9. On ne voit pas souvent à Rome un ciel aussi gris qu'à Paris.

On ne voit pas soûl — vantard — homme — Hun — ciel — aux six grils — K part — bie.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Fémme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Se[illegible] (ib.).
28. Chef de village (Caucase).
29 Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32 Juive de Constantinople.
33. Dame grecque
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffe.dorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 24. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 14 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

MUSICORAMA.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS, — texte par Jules Lovy.

DESSINS DE BERTALL.

TROISIÈME PARTIE (1).

Le roi de Naples demanda un jour à Charles X :

— Aimez-vous la musique, sire?

— Je ne la crains pas, répondit l'intrépide majesté.

Était-ce une naïveté ou une saillie? On n'a jamais pu le savoir.

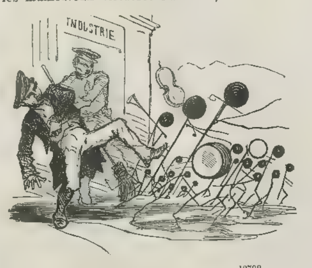
Dans tous les cas le mot n'est plus présentable : aujourd'hui l'on compte autant d'espèces de musique que d'individus, et il y en a qui sont à craindre.

Les musiques de concert appartiennent à cette catégorie.

Mais nous sommes braves, et nous nous lancerons de nouveau, au mépris des embuscades, à travers la mitraille vocale et instrumentale. On nous en tiendra peut-être compte à la prochaine distribution des récompenses nationales, et ce sera justice. A mérite égal, il est plus dangereux d'affronter chanteurs, cavatines et variations de piano, que d'enlever une redoute ou d'escalader une tour Malakoff; car en musique nous rencontrons des traîtres dans notre propre camp, des gens qui attisent le feu de l'ennemi, et ne demandent que plaies et bosses.

La saison musicale de 1856 devait une compensation aux virtuoses. Pour eux, l'été de l'Exposition universelle a été triste et maussade. Quand s'ouvrit cette fête de l'industrie, quand les nations se ruèrent sur Paris, nos artistes musiciens s'abandonnèrent à mille rêves d'or. Des flots d'harmonie devaient bruire à l'entour de ce splendide bric-à-brac des deux mondes; une averse de mélodie, une avalanche de concerts devait donner la réplique au débordement des peuples : bref, la saison musicale comptait se déclarer en permanence.

Toutes ces espérances s'en allèrent en fumée. Dans le bruit général de ce mémorable été, cette pauvre musique s'est trouvée absorbée, perdue, étouffée. Les salles Herz, Sainte-Cécile, Érard, Pleyel et Pape, sont restées closes, et les malheureux virtuoses flânaient, isolés et comme



12799

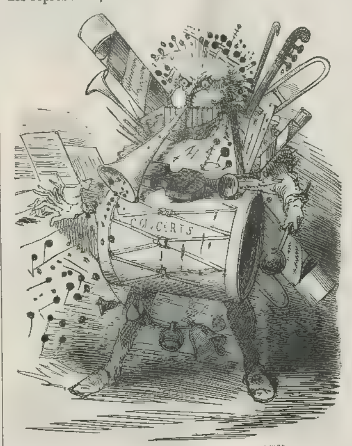
des âmes en peine, au milieu de cette moderne Babel, où sifflait la vapeur, ou grinçaient les machines, où triomphaient les buffets américains, où l'étranger digérait, et s'empilait dans les omnibus.

On a voulu prendre une revanche à la mi-novembre; mais quel profit retiraient nos virtuoses de ces trois ou quatre grandes machines chorales et instrumentales fonctionnant, comme épilogue de l'Exposition, au bénéfice de deux symphonistes?

Voilà pourquoi la saison de 1856 devait un dédommagement à nos donneurs de concerts. Ils espéraient se rembourser largement. Ont-ils réussi?... Heu!...

LA SAISON DE 1856.

Le carnaval n'avait pas plutôt secoué ses cendres, que le typhus des concerts, — d'abord humble et timide comme un pauvre exposant qui n'a pas figuré sur la liste des médailles, — puis ranimé par la force routinière et le besoin des représailles, — est venu envahir notre bonne ville de



12800

Paris. Bientôt affiches, programmes et bénéficiaires, avaient rompu leurs digues. Solos de piano, airs de bravoure, symphonies concertantes, romances, chansonnettes, tout cela sévissait à la fois, éclatait, gémissait, sonnait, bourdonnait, miaulait, clapotait, débordait, montait à l'étiage musical, que c'en était inquiétant. Le virtuose régnait en souverain; il s'installait dans les maisons; il accaparait la vie nocturne.

Joignez à cela une irruption de pianistes nouveaux et


12801

de tapoteuses de fraîche date, puis des célébrités exotiques : MM. Kolback, Schippmann, Krilzermann, Stimberberg, Klimperfeld, — des noms à faire frémir nos imaginations et nos vitres.

Décidément les Allemands s'accordent pour éliminer de leurs noms toutes les voyelles qui peuvent s'être glissées dans leur extrait de naissance.

(J'ouvre une parenthèse pour annoncer l'arrivée prochaine d'un jeune virtuose prussien nommé Kdrwssl. Au besoin ce nom pourra être prononcé *Cadet Roussel*, et le blond virtuose ne s'en fâchera pas, parce que l'artiste allemand est toujours bon enfant, avec ou sans voyelles.)

Pour tous ces donneurs de concerts, le mot de *bénéficiaires* devient plus que jamais un euphémisme, une antiphrase, une dérision. La salle Herz, les salons d'Érard ou de Pleyel, théâtres de ces exhibitions, présentent invariablement la même physionomie : un noyau d'amateurs endurcis, beaucoup de billets donnés, puis deux ou trois critiques de la spécialité, condamnés à ce boulet semestriel. Deux heures de bravos et de trépignements, huit jours de célébrité dans les feuilles musicales, voilà le produit net. Tous ces bénéficiaires n'encaissent généralement que des *réclames* : la France est trop pauvre pour payer leur gloire.

Et si, d'un côté, la recette est nulle, les tribulations n'en ont pas perdu un pied de terrain; bien plus, elles se sont compliquées dans ces dernières années d'un fléau inopiné, d'une véritable tuile ayant nom *Société Heinrichs*. C'est le droit de propriété, muni d'un faux nez; c'est le *summum jus*, par conséquent le cauchemar des choses vocales et instrumentales.

LA SOCIÉTÉ HEINRICHS.

Par une belle soirée d'été, M. Bourget, à qui nous devons les paroles de quelques chansonnettes, s'avisa d'entrer au café *Morel* avec madame Bourget.


12802

Il demande un verre d'eau sucrée pour madame.

— Et un autre pour vous, monsieur? dit le garçon.

— Non, je n'ai pas soif... d'ailleurs on chante ici l'une de mes chansonnettes.

— Cela ne fait rien, monsieur, chaque personne doit consommer; c'est le règlement de la maison.

— Mais je n'ai besoin de rien.

— Cela ne me regarde pas. Adressez-vous à la maîtresse de l'établissement.

— Madame, dit M. Bourget à la dame du comptoir, la

(1) Voir les numéros du *Journal pour rire* des 5 août 1854 et 12 mai 1855.

chansonnette qu'on vient de chanter est de moi, et l'on veut me forcer à prendre deux verres d'eau.

— C'est le règlement de la maison, monsieur.

— C'est bien, madame, vous aurez de mes nouvelles!

Et M. Bourget s'en alla furieux.

Il rencontra un monsieur qui recueillit sa colère, la ré-



12803

chauffa dans son sein, la choya, la mitonna, l'engraissa, en fit une grosse affaire, et s'y tailla un excellent morceau de pain.

Ce monsieur se nommait Heinrichs.

Le café *Morel* reçut d'abord un carré de papier timbré portant défense de chanter les productions de M. Bourget. Le café résista, persista, et fut condamné à cinq cents francs de dommages-intérêts.

M. Heinrichs alla trouver ensuite quelques faiseurs de romances et de chansonnettes, leur prouva par *a* plus *b* que la romance et la chansonnette étaient une propriété, et que cette propriété recélait un gisement d'or.

Il obtint aussi l'adhésion de quelques grands compositeurs, monta un syndicat dont il se constitua le gérant, et la *Société Heinrichs* fut fondée.

Et M. Heinrichs épia chaque concert, guetta chaque programme pour percevoir des droits et intenter des procès, et nos tribunaux, déjà si affairés, trouvèrent là une nouvelle besogne.

Autrefois les compositeurs et les éditeurs s'estimaient fort heureux qu'on interprétât leurs œuvres; c'était même leur seule chance de succès. M. Heinrichs a changé tout cela!...

Quelques sociétaires, entraînés plus loin qu'ils ne voulaient être menés, cherchèrent à faire un pas en arrière; mais ils étaient pris dans un traquenard. Chaque procès gagné rendait M. Heinrichs plus exigeant, plus tenace et plus acharné. A cheval sur son mandat, il poussa le principe à ses dernières limites : il se grisa avec son droit; il devint féroce.

Cafés-chantants et concerts passèrent sous les fourches



12804

caudines. Puis vint le tour des théâtres. Là il y eut des tiraillements; car de temps immémorial maintes romances ou ariettes d'opéra-comique s'adaptent comme des passe-partout à des couplets de vaudeville. C'était toute une révolution. Quelques vaudevillistes, aidés des directeurs, firent des barricades.

Mais M. Heinrichs est le Gusman du droit de propriété; son syndicat ne connaît pas d'obstacle, et ses bonnes fortunes judiciaires firent le reste.

Les théâtres remplacèrent leurs ariettes par d'anciens ponts-neufs, ou chargèrent leurs chefs d'orchestre de combler les lacunes par des airs nouveaux. Plusieurs scènes transigèrent, et allouèrent au syndicat Heinrichs des droits de perception.

J'ai dit que M. Heinrichs se grise avec son droit. Et cela est tellement vrai, qu'il médite en ce moment une pétition tendant à pousser la propriété musicale jusqu'à son dernier terme d'expansion.

Voyez comme le succès donne le vertige : M. Heinrichs va demander une loi en vertu de laquelle la propriété musicale soit déclarée *immeuble*, ni plus ni moins qu'une maison ou un fonds de terre.

En effet, tant que l'élément musical restera un objet mobilier, la propriété des romances et des chansonnettes ne jouira d'aucune sécurité; tous nos croque-notes se détrousseront les uns les autres. Un meuble, une barcarolle, c'est si facile à déplacer! Mais quand votre barcarolle sera un fonds de terre, votre romance une maison, votre boléro une usine, votre mazourque une métairie, les voleurs y regarderont à deux fois avant de mettre la main dessus.

M. Heinrichs jouit d'un bonheur si insolent devant nos magistrats, qu'on croit généralement que sa pétition sera accueillie avec faveur. Alors la romance, la chansonnette, la cavatine, le duo, le trio, le nocturne, le quadrille, tout ce qui jaillit d'un cerveau de musicien sera nécessairement régi par notre législation sur les choses immobilières.

La récolte des romances pendantes par racine, les coupes réglées des chansonnettes non recueillies, seront réputées immeubles. (Code civil, art. 520 et 521.)



12805

Seront immeubles par destination tous les objets attachés au service et à l'exploitation des idées musicales, tous les ustensiles inhérents au métier de compositeur, tels que papier réglé, diapason, métronome, guitare, piano, violon, colophane, flûte, clarinette, etc. (Code civil, art. 524.)

De son côté le domaine pourrait trouver son profit dans la proposition Heinrichs; car, s'il arrivait qu'une chansonnette devînt nuisible à l'alignement général ou entravât les projets de l'État, l'État serait libre de s'en emparer, moyennant une indemnité fixée par des experts. Et les romances de MM. A..., B.., C..., et les polkas de mesdames X..., Y..., Z..., pourraient bien être condamnées un jour à l'expropriation forcée pour cause d'utilité publique.

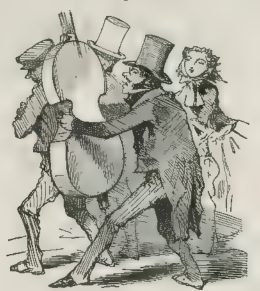
C'est pour vous dire que M. Heinrichs nous réserve un avenir musical ébouriffant.

Et tout cela pour un malheureux verre d'eau sucrée au café *Morel!*

ÉCUMEURS DE MARMITES MUSICALES.

Quand l'heure des nuits parisiennes a sonné, quand l'air est chargé d'électricité musicale, quand la foudre vocale et instrumentale éclate partout où l'homme a posé un piano, — et il en a posé partout, — alors vous voyez apparaître ces figures stéréotypées qui surgissent aux lieux où s'élève un pupitre, où s'épanouit un gosier, où s'agite un archet; car la musique a ses parasites, comme la table a ses pique-assiettes.

Chaque année vous rencontrerez dans les régions du dilettantisme des individus qui s'attachent aux flancs des



12806

artistes et se glissent dans tous les concerts. Sans mandat, sans titres de parenté, sans passe-port de journaliste, sans autres droits que ceux de la prescription, ils prennent leur part de toutes les soirées, de toutes les matinées, ils assistent à toutes les fêtes. Ils étaient hier dans les salons de Pleyel, ils sont aujourd'hui salle Herz, demain vous les verrez chez Érard ou à Sainte-Cécile.

Un de ces écumeurs de marmites musicales frappe mes regards depuis de longues années. Il me fait constamment l'effet d'une apparition fantastique.

Quel est cet homme?... je ne sais, et je ne tiens pas à le savoir.



12807

Il porte des lunettes d'or. Un dimanche, il m'en souvient, je me rendis successivement à trois séances musicales; — on a des jours de bravoure. — J'avais vu mon homme rue de la Victoire, je m'y étais préparé. J'arrive rue Rochechouart, c'était encore lui! Je cours vers la Chaussée d'Antin, il était là!! Quel homme! quel ubiquiste! quel fléau..!.

L'homme aux lunettes d'or affectionne le foyer des artistes. Presque toujours il y paraît sous les auspices du bénéficiaire, qui ne le connaît pas. Il aime le contact des chanteurs, l'intimité des solistes, le spectacle des cantatrices haletantes qu'on vient d'applaudir. Il ne se refuse pas les douceurs de l'eau sucrée; il en consomme plus que les exécutants. Entre chaque morceau qu'ils font entendre, il éprouve le besoin de se rafraîchir.

— Mais enfin quel est cet homme? me direz-vous; quel nom porte-t-il? quel est son état, son rang social?

— Il porte des lunettes d'or.

LES CHANTEURS ET LES CHANTEUSES.

Nous nous sommes déjà occupé des chanteurs d'opéra et des ténors de force. Je ne reviendrai donc sur ce chapitre que pour poser mes conclusions.

Pour quiconque suit avec attention l'histoire du drame

lyrique depuis quelques années, il est évident que les destinées des théâtres reposent tout entières sur quatre ou cinq phrases que l'on pourrait à la rigueur réduire à quatre ou cinq notes seulement : dans la *Juive*, nous avons *La couronne du martyre;* dans *Robert*, *Les chevaliers de ma patrie;* dans les *Huguenots*, *Dieu secourable!* et dans *Guillaume Tell*, *Malheur à nos tyrans!* Maintenant, en réduisant la chose à sa plus simple expression dans l'ordre progressif, nous avons d'abord un *la bémol*, ensuite un *la naturel*, puis un *si bémol*, et enfin l'*ut de poitrine*. Eh bien, quand un ténor est assez heureux pour posséder ces quatre notes, fût-il borgne, bossu,


12808

boiteux, au moral comme au physique, il peut se proclamer hardiment premier chanteur du monde.

Nous savons qu'il est des gens malavisés qui exigent encore l'expression, le goût, le style, le sentiment, les nuances et l'intelligence musicale; mais ces individus-là ne sont pas de leur siècle : on les relègue dans la galerie des antiques.

Du côté des femmes, le chant *crié* est également bien porté. Quelques-unes de ces dames se sont jetées dans un abîme de *cocotes*, de cascades pyrotechniques, de points d'orgue extravagants, et de *trilles en dessus*, *en dessous*, *en tierce*, à faire saigner les oreilles d'un hippopotame. Heureusement le public parisien est moins difficile que cet amphibie, et plus le gosier de la chanteuse se démène, plus l'auditoire est ravi. Et, quand la note est bien criée, quand le trille est complétement faux, alors l'enthousiasme public atteint son plus haut paroxysme.


12809

De là je conclus que la foule parisienne est un peu moins ien organisée qu'un hippopotame, — soit dit sans offener... cette bête.

LES PROFESSEURS DE PIANO ET DE CHANT.

J'ai connu une maîtresse de piano et de chant qui, enchérissant sur la méthode Jacotot, enseignait la musiue à l'aide de SIX ROMANCES, pas une de plus, pas une e moins. Je copie textuellement son annonce, telle que ous l'avez vue dans tous les journaux de Paris :

MUSIQUE EN TRENTE LEÇONS. — *Madame L..., profesur de piano et de chant, auteur de six romances nouvelles, très-faciles, les enseigne par principes à toute personne n'ayant aucune notion de musique, à jouer et à s'accompagner.*

Curieux de connaître cette dame, je me suis transporté à son domicile, rue Richelieu.

— Ainsi, madame, vous prenez l'engagement de m'enseigner la musique à l'aide de vos six romances?

— Sans doute, monsieur.

— Toute la musique est donc comprise dans ces six romances?

— Mais, monsieur...

— Je suppose que vos six romances ne renferment ni *dièze* ni *bémol;* alors je saurais la musique, sauf les *bémols* et les *dièzes?*

— Qu'à cela ne tienne! il y a des *dièzes* dans mes six romances.


12810

— Mais qui m'enseignera les *bémols?*

— J'y mettrai quelques *bémols*, si cela peut vous obliger.

— Avec une légère augmentation de prix?

— Oui, monsieur.

— Je vous demanderai vingt-quatre heures pour me décider, madame.

Et madame L... attend que je me décide.

Il est fort possible que madame L..., me croyant de très-bonne foi, ait voulu faire une concession à ma niaiserie : alors j'aurais été à la fois le mystificateur et la dupe. Ces choses-là ne sont pas rares, et, pour l'honneur de la morale, il est bon qu'il en soit ainsi.

Après tout, il faut que le professeur vive; il lui faut des élèves coûte que coûte, et flatter la manie de ceux de qui l'on dépend n'est-ce pas un des préceptes élémentaires du code social?

C'est qu'aussi nous avons des élèves d'une naïveté désespérante.

Un fabricant de sucre de betteraves des environs de Douai, M. C..., vint il y a quelques années à Paris pour


12811

y apprendre le chant *en huit jours*, afin de ménager à son retour une surprise à sa famille et aux amis de la localité. Deux *pianistes* de Paris, MM. Paul Bernard et Ed. Vienot, se cotisèrent pour remplir les intentions de ce bon provincial. Tous deux ils le soumirent à un régime de dix heures de musique par jour, et finirent par lui inculquer, à cinq francs l'heure, les *Louis d'or* de Pierre Dupont.

Ainsi il en a coûté quatre cents francs à cet honnête raffineur pour devenir musicien en huit jours, et surprendre agréablement sa famille.

Je doute que la surprise ait été complète.

LES PROFESSEURS DE CHANT. — MÉTHODES EXCENTRIQUES.

Vous connaissez la grande méthode de l'*ut* de poitrine; vous savez, ou vous ne savez pas, combien de larynx il a éreintés.

Jetons un voile sur ces misères; l'*ut* de poitrine a lui-même divorcé avec son passé : naguère il charmait l'auditoire; aujourd'hui il écrit des opéras.


12812

J'ai d'autres types à vous signaler.

Méthodes, procédés d'enseignement, tout a été réformé dans ces dernières années. Autrefois, pour devenir chanteur, il suffisait d'apprendre à chanter; aujourd'hui, il faut encore étudier l'anatomie, l'ostéologie, la myologie et la splanchnologie.

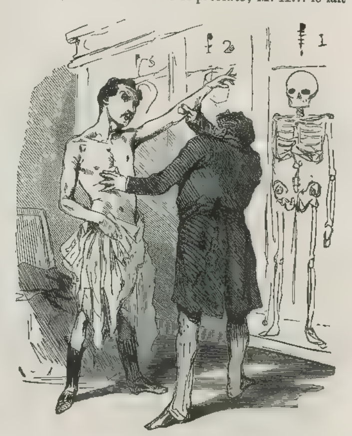
Le professeur de chant, M. M... Gar..., divise son enseignement de la manière suivante :

La première leçon traite de la glotte et de l'épiglotte; la deuxième, de la trachée-artère; la troisième, des cartilages; la quatrième, des membranes; la cinquième, des ligaments; la sixième, des glandes mucilagineuses; la septième, du tissu cellulaire; la huitième, des vertèbres; la neuvième, des poumons; la dixième, du diaphragme; la onzième, du foie, et la douzième, de la rate.

Après douze leçons vous ne savez pas encore la gamme, mais vous êtes déjà chirurgien.

— La méthode est baroque, direz-vous. Sans doute. Aussi beaucoup de professeurs l'ont-ils adoptée.

M. X..., qui professe au Conservatoire, possède une armoire garnie de squelettes. Chaque squelette a sa case numérotée. Un nouvel élève se présente; M. X... le fait

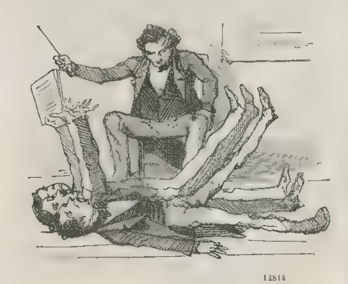


12813

déshabiller, le visite, et le palpe depuis le sinciput jusqu'au tendon d'Achille; puis il dit, en désignant l'armoire : — Ouvrez le numéro 5!..... monsieur, voici votre constitution!

Notre célèbre professeur Fr... Del... a inventé une autre méthode. Il a construit un pavillon rue de la Tour-d'Auvergne. Là tous ses élèves sont tournés vers le nord. C'est la méthode de M. Del... il fait chanter au nord. Lancée dans la direction de la grande Ourse, la voix acquiert une sonorité merveilleuse. — Cependant le professeur, me direz-vous, n'a qu'un souffle de voix. Je le sais. Mais chez lui c'est un enrouement normal, une extinction de voix perpétuelle..... tous les pôles nord n'y peuvent rien.

Préférez-vous la méthode horizontale? Allez chez M. ***, professeur de l'Opéra. M. *** fait coucher ses élèves par terre, et ils vocalisent dans cette attitude, la



12814

face tournée vers le plafond : c'est un moyen comme un autre d'avoir la voix étendue.

Les élèves de M. Mass... creusent la leur dans l'abdomen : M. Mass... les fait chanter du ventre.

Le professeur Batt... possède un autre dada. Sa méthode procède de la voyelle *i*, ce qui doit donner une gracieuse vocalisation.

D'autres font décrire à la bouche un angle de 75 degrés, et mesurent au compas chaque écartement des lèvres; de sorte que les élèves, avant de savoir solfier, ont déjà une teinte de géométrie et peuvent lever des plans.

Il existe quelques professeurs tout à fait étrangers à ces systèmes, et qui vous apprennent simplement à chanter; ils sont recherchés par les familles sensées : aussi jouissent-ils d'une très-modeste clientèle.

LES ACCOMPAGNATEURS.

Je ne passe jamais devant un accompagnateur sans que je sois tenté d'ôter mon chapeau, ou de lui offrir pour le moins une bonne et franche poignée de mains.

C'est que vous ne savez pas, vous autres, ce qu'il faut de vertus, de science musicale, de modestie, d'abnégation et de haute charité, pour se vouer à cette branche si humble, et pourtant si importante.

Non-seulement l'accompagnateur doit posséder les trois vertus théologales, avoir foi dans les chanteurs, espérer qu'ils ne brouilleront pas la mesure, plier charitablement le rhythme à tous leurs caprices, ne jamais briller à leur détriment; mais il faut qu'il soit excellent pianiste, qu'il sache transposer dans tous les tons, qu'il ait l'oreille délicate et un sentiment musical exquis.

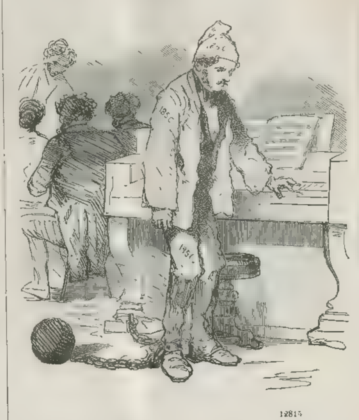
Et, quand il sera muni de toute cette science, de tout cet art, de toutes ces qualités, de toutes ces vertus, il faut qu'il soit bien convaincu que personne ne lui en saura gré, que nul ne fera attention à lui, que tous les bravos, tous les triomphes, toutes les ovations, seront pour le chanteur, pour le compositeur ou pour le *parolier*.

Pour toute fiche de consolation, on lui accorde quelquefois la faveur de cette ligne perdue au bas du programme :

Le piano sera tenu par M. X...

Feu Garaudé remplissait cette spécialité d'une façon magistrale. Parmi les accompagnateurs les plus renommés, on peut citer aujourd'hui MM. Alari, Vauthrot, Amédée Vand den Heuvel, — que les gamins des concerts appellent *Vend-des-Navets*... — Nous avons encore MM. Bazzoni, Schoen, Schimon, Salvator, Rubini, Miolan, Decourcelles, et une douzaine d'autres.

Il y a quelques années, M. Parisot accompagnait toutes les chansonnettes de Levassor. Levassor et Parisot



12815

étaient les deux inséparables. Levassor se rendait-il à minuit, rue du Bac, chez madame la baronne Crapowski, pour chanter le *Maître d'école*, M. Parisot se levait au milieu de la nuit et courait chez madame Crapowski. En échange de tant de gants paille, de tant de souliers vernis et de nuits blanches, M. Parisot n'a jamais pu obtenir que..... l'estime de Levassor. Un beau jour, l'accompagnateur s'avisa de demander une rémunération un peu plus substantielle; cette prétention parut tellement exorbitante au chanteur comique, qu'il s'ensuivit une dissonance qui ne fut pas sauvée, puis une fugue, et nos deux inséparables se séparèrent à tout jamais.

On commence à comprendre aujourd'hui que l'accompagnement est un art, un métier spécial, et, comme cette branche est indispensable, la plupart des accompagnateurs se font payer.

M. Maurice Decourcelles est le seul pianiste qui accompagne *pro Deo* tous les chanteurs présents, passés et futurs. Un jour cependant on lui promit un jeton de cinquante francs dans je ne sais plus quel concert; mais il n'a jamais pu les obtenir, et il est encore à les attendre. — C'était la seule fois de ma vie, disait-il fort plaisamment, que j'avais accepté de l'argent!

FESTIVALS.

Encore un mot emprunté à l'Angleterre!

Le *festival* est un concert-monstre qui souvent s'étend sur un rayon de plusieurs jours. A Londres, le programme d'un festival jauge quatre ou cinq mètres d'envergure. Dans Exeter-Hall, trente-deux numéros suffisent à peine pour assouvir l'appétit musical des dilettanti. Chaque concert dure huit à neuf heures. Je suis de l'avis de M. Fiorentino : il faut que l'ennui dure longtemps pour que les Anglais y trouvent du plaisir.

En Allemagne, les festivals sont en grande partie défrayés par les masses chorales. En France, ils servent généralement aux expériences d'acoustique de M. Berlioz. Une seule chose m'étonne, c'est que M. Berlioz n'ait pas encore introduit la vapeur dans son orchestre.



12816

CONCERTS SANS MUSICIENS.

A propos d'acoustique, on a fait, l'été dernier, à l'Institut polytechnique de Londres, une curieuse expérience qui a été répétée avec succès au lycée de Saint-Brieuc.

A l'aide de tringles en bois de sapin percées à travers les plafonds, et mises en rapport avec les tables d'harmonie d'un piano ou d'une harpe, avec l'âme d'un violon ou l'anche d'une clarinette, on obtient des concerts magnifiques sans le moindre musicien.

Je forme des vœux ardents pour que cette belle découverte se propage en France. Puisse-t-elle une bonne fois nous délivrer de nos trente mille croque-notes, et ce système de tringles, — pour parler comme Prudhomme, — sera le plus beau jour de notre vie!

J. Lovy.

HAUTE PHILOSOPHIE.

§ Ier.

En guise de préface.

M. Gustave Planche vient de ressusciter les noms grecs pour désigner certaines individualités du temps. C'est ainsi qu'il s'attire une double réplique de MM. Jules Janin et Cuvillier-Fleury, qui croient avoir été croqués l'un et l'autre sous le nom de Polyanthe. — On a donné, par suite, à M. Gustave Planche lui-même le surnom de Polycrasse. — Cherchez pourquoi.

Ce que j'en veux conclure, c'est que les noms qui étaient en vogue à l'époque de Théophraste et de la Bruyère sont derechef à la mode : on comprendra donc que nous en usions.

§ II.

Un homme qui voudrait et ne voudrait pas se marier.

Je l'appelle Damis.

Damis a dépassé trente-cinq ans; l'automne de la vie s'annonce pour lui. Vingt fois par jour il se dit : — Me marierai-je, ne me marierai-je pas? Il est bien bête d'avoir à vieillir seul; — il est bien triste d'avoir à passer ses vieux ans au coin du feu, en compagnie d'une femme qu'on n'aimerait guère; — il est bien ennuyeux de ne pas avoir à côté de soi, quand on a un rhume, en hiver, une âme compatissante qui vous donne de la tisane des quatre fleurs; — il est bien saugrenu de n'avoir trois sous devant soi que pour acheter un cachemire, des voilettes, un beau chapeau, des bijoux et un éventail à une femme qui fera tout son possible pour se faire trouver jolie par les autres; — il est bien absurde de n'avoir jamais personne à qui parler en rentrant chez soi; — il est bien insupportable de ne pouvoir être seul avec sa pensée quand on est en ménage.

Damis poussait cette tirade jusqu'à ses dernières conséquences, c'est-à-dire qu'il y trouvait matière à cinq cents lignes de jérémiades, l'étendue d'un feuilleton de grand journal.

Il finissait d'ordinaire par n'être jamais convaincu sur un oui ou un non à prononcer.

§ III.

Une parenthèse.

Il se faisait la barbe.

— Mais, se disait Damis en se savonnant la figure, je suppose que je me marie, je suppose que j'ai une jeun

LA GRANDE FASHION, — par Riou.



MODES D'ÉTÉ. — CES MESSIEURS A LA VILLE.

et jolie femme, comment la dompterai-je?... hélas! la chose n'est pas aisée.

En même temps, il poussait assez mal la lame de son rasoir, et il s'écorchait l'épiderme.

— Au diable le monologue sur le mariage! reprit-il, je ne m'en occuperai plus de ma vie!

§ IV.

Comment on assouplit une femme.

Damis s'en occupait de plus belle dès le lendemain en faisant le nœud de sa cravate.

— Qu'il est donc ennuyeux d'avoir des cols de chemise trop empesés! disait-il; ah! si j'étais marié!

C'était le signal habituel, et, suivant la coutume, il reprenait :

— Si j'étais marié, c'est très-bien; mais comment m'y prendrais-je pour assouplir ma femme?

Là-dessus toutes sortes de réponses.

On assouplit pour sûr une femme :

En l'aimant;

En lui disant cent fois par jour : — Oh! que vous êtes belle!

En se soumettant à ses caprices;

En lui disant : — Je te mènerai cueillir les premières cerises de Montmorency.

En lui promettant de lui montrer Arnal;

En ne lui faisant pas lire ces horribles et imbéciles romans-feuilletons qui nous hébêtent tous depuis vingt ans.

— Mais, reprenait Damis, tout cela réussirait-il?

§ V.

Un peu d'histoire.

Damis a voulu recourir à l'autorité des vieux livres.

Il est allé à sa bibliothèque cherchant un ouvrage grave, et il a trouvé à la longue les documents qu'il cherchait.

Je cite :

Une femme extrêmement méchante avait trouvé un bon mari. Le soir des noces arrivé, l'époux emmena sa moitié dans la chambre nuptiale; il en ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et, s'asseyant ensuite dans un fauteuil, il dit à la dame de le déchausser; mais elle n'eut garde d'obéir et vomit un torrent d'injures. Alors le mari tira un pistolet de sa poche, et le dirigeant sur sa femme :

— Obéissez! lui cria-t-il d'une voix terrible, obéissez, ou je vous brûle la cervelle! Ma résolution était prise en vous épousant : mille millions de diables! gardez-vous de me contredire, si la vie vous est chère!

La dame, épouvantée, tira les bas; le mari, satisfait, s'adoucit tout à coup et lui dit :

— J'entends vous rendre le même service : vous ne me ferez rien que je ne vous le rende, plaisir ou peine.

Il la déchaussa, puis lui présentant la main : — Veux-tu être bonne, je serai bon, le meilleur des hommes; mais, si tu veux être méchante, sache que tu as épousé le diable!

§ VI.

Autre guitare.

C'était un gentilhomme du temps de Louis XV; il avait épousé, ce qu'on trouve souvent réuni, — un ange et un démon, — et il adorait l'ange.

En se rendant de la ville à son château, il dit au cheval qui traînait la berline : *A gauche!* Comme l'animal n'avait pas obéi assez vite, il le tua roide d'un coup de pistolet en disant : — Voilà comment je punis tout ce qui résiste à mes volontés!

La dame devint douce comme un agneau.

§ VII.

Conclusion.

Damis se recueillit.

— Pardieu! dit-il, ce n'est pas très-malaisé d'assouplir une femme, — mais il faut s'y prendre le premier jour.

Cependant ces histoires de pistolets l'effrayaient.

Damis ajourna la question et se dit, comme toujours :

— Je verrai!

Avant lui, saint Augustin avait dit : « Mariez-vous, » vous ferez bien; — ne vous mariez pas, vous ferez » encore mieux. »

Maxime Parr.

LES PLASTRONS DE LA PETITE PRESSE.

Si Dieu me prête vie, je pourrai bien entreprendre quelque jour le recensement des victimes du petit journalisme, et dresser l'état nominatif des hommes qui depuis trente ou quarante ans ont été, à tort ou à raison, immolés à l'inextirpable gaminerie de l'esprit français.

Dès aujourd'hui je prends date, afin que mes excellents confrères ne viennent pas me contester un beau matin la priorité de mon idée. Cette précaution n'est pas inutile à une époque où pas mal de gens s'avisent d'inventer ce qu'on a déjà inventé avant eux.

Tout récemment un nommé Hirsch, domicilié à Augsbourg, s'imagina qu'il y avait un trésor caché dans son logis. Pour en avoir le cœur net, il se mit à démolir un *placard* de son appartement, et trouva en effet un certain nombre d'objets en argenterie dont il s'empara avec jubilation. Aussitôt rumeurs dans la maison voisine, arrivée du commissaire de police, arrestation de mons Hirsch, procès, etc. Le dénicheur de trésors avait tout simplement fait irruption dans l'armoire de son voisin.

« Il y a beaucoup d'inventeurs comme ce brave M. Hirsch, ajoute M. Brisset, de la *Gazette de France*,

LA GRANDE FASHION, — par RIOU (suite).



MODES D'ÉTÉ. — CES DAMES A LA VILLE.

en nous racontant cette historiette; ils piochent, ils piochent, et ils inventent en résumé l'armoire de leur voisin. »

Mais voilà bien des paroles pour annoncer un livre que je ne ferai peut-être jamais. J'aime mieux prier mon ami Philipon de m'en escompter quelques chapitres.

I.

LE MARQUIS DE CHABANNES.

Il y a un quart de siècle, Paris possédait un fort aimable marquis, qui, en fait d'excentricité, ne craignait âme qui vive. Il était pour la poésie politique ce que le père Aymès a été plus tard pour la fantaisie industrielle.

Le marquis de Chabannes faisait la joie des Parisiens par des placards imprimés, moitié prose, moitié vers, et collés sur tous les murs, sur toutes les devantures des magasins de bonne volonté.

Ces manifestes avaient pour titre invariable : Le *Régénérateur universel*. C'était une œuvre toute philanthropique, d'un libéralisme à la fois onctueux et robuste, d'une périodicité intermittente, capricieuse, comme celle de certaines feuilles de choux bohêmes qui *paraissent quelquefois*.

Le marquis de Chabannes avait commencé sa croisade murale dès 1829. Il était le don Quichotte de la monarchie tempérée. S'il n'avait tenu qu'à lui, Charles X était sauvé, la France était sauvée, tout le monde était sauvé, régénéré, retrempé, redressé, heureux et content.

Le marquis commença par pulvériser les enfants de Loyola moyennant 40,000 mille vers et 80,000 lignes de prose; puis il inonda, il tapissa les cafés, les cabinets de lecture, les murailles et les boutiques de son *Régénérateur universel*, dont voici un petit fragment :

Universellement la France veut la Charte;
Il faut suivre en tout point aujourd'hui cette carte.
Depuis que Charles Dix en a fait le serment,
Nul Français ne peut plus penser différemment.

Les ovations de nos jours ne sont que de la Saint-Jean, comparées au délirant succès qu'obtint ce quatrain, si plein de naïveté, de grâce, de style et de laisser-aller. Cent mille gamins de Paris le répétèrent en chœur pendant quatre semaines; le monde lettré était dans le ravissement. Le marquis désorientait d'un seul coup et le parti classique et l'école romantique. On ne savait au juste dans quel compartiment du Parnasse il fallait ranger cette poésie. Ce n'était pas encore Racine, mais ce n'était déjà plus la Palisse. Les vers de M. le marquis vous coulaient dans le gosier comme du lait d'amande; cela n'attaquait pas les fibres comme les ïambes de la jeune France : c'était doux, aromatique, émulsif et pectoral.

Mais c'était surtout au côté droit de la chambre des députés que M. le marquis adressait les vérités les plus dures :

(Bien entendu que la politique n'a rien à voir ici; nous faisons de l'histoire littéraire.)

Ah! si le côté droit eût toujours marché droit,
Que je mettrais d'orgueil à soutenir ses droits!

Certes, il était impossible de s'exprimer d'une façon plus péremptoire et plus loyale sous la forme batifolante d'un calembour. Cela n'empêcha pas les gazetiers d'alors, et autres gratteurs de papier, de s'égayer aux dépens de ce vaillant *Régénérateur universel*. Mais M. le marquis leur répondit de la bonne encre. Voici ce qu'il adressa, sur tous les murs de Paris, à la presse et aux feuilletonistes :

Critique si tu peux, attaque si tu l'oses,
Tu n'échapperas pas au mépris qui t'attend,
Puisque, te tairais-tu, j'en doublerais les doses,
Et que, si tu parlais, je t'écrase à l'instant!

Vous voyez que M. le marquis mettait la petite presse entre deux écueils également funestes. Mais la petite presse, avec cette audace qui n'appartient qu'à cette institution, continua de parler, et le marquis tint parole : il l'écrasa de deux jours l'un.

Vint le règne de Louis-Philippe. Vous vous figurez peut-être que la sainte mission du noble marquis était terminée, et qu'il mit son pégase sous la remise? Nenni! En 1831, les bureaux du *Régénérateur universel* se trouvèrent formellement installés dans la galerie d'Orléans et dans le passage du Saumon. Là les poétiques élucubrations de M. de Chabannes s'étalaient en lettres majuscules, en caractères monstres, aux regards des passants, et provoquaient des élancements d'hilarité en dépit de la crise du temps. On y voyait des vers, de la prose, des épigrammes, des allocutions vigoureuses, des facéties, des proclamations, des chansons, des madrigaux, des interpellations grotesques et des monceaux de choses désopilantes.

Mais, hélas! les anachronismes sont mortels en France. M. le marquis devenait le Chodruc Duclos de la littérature politique; ses excentricités n'avaient plus de raison d'être : dès lors le public et la presse le laissèrent mourir de sa belle mort.

Aucuns disent que le *Régénérateur universel* disparut, comme Romulus, au milieu d'un orage.

Quant à la succession du marquis de Chabannes, elle se bifurqua : les affiches de la *Halle aux vêtements* héritèrent de sa prose, et la survivance de sa poésie échut à M. X..., membre de la Société des gens de lettres.

JULES LOVY.

A NOS LECTEURS.

Ici nous oublions notre titre et nous ne rions plus.

Un fléau terrible vient de jeter la désolation, la ruine et la mort sur plusieurs départements de cette France, si belle autrefois, et dont l'admirable économie climatérique est si profondément troublée aujourd'hui.

Des centaines, des milliers, allions-nous dire, de familles, sont à l'heure qui sonne sans abri, sans pain.

Tout le pays français s'est levé d'un élan pour venir au secours de ces grandes infortunes.

Le gouvernement s'est empressé de porter les premiers secours aux victimes. Il a donné le premier exemple, et la préfecture de police a convoqué les commissaires des arrondissements pour régulariser le mouvement de la charité publique.

Si petits que nous soyons, nous venons, avec nos confrères de la presse, faire appel à nos lecteurs, et nous transmettrons, avec notre obole, à la commission centrale, les souscriptions qu'ils nous auront adressées.

LISETTES.

⁂ Ce bon M. Prudhomme n'a jamais que ce mot-là à la bouche : « Les honnêtes gens, monsieur, sont ceux qui savent être modérés en toute chose. »

Le propos du digne bourgeois n'est rien autre chose que la quintessence de l'admirable doctrine du juste-milieu qui florissait il y a vingt-cinq ans.

En politique, en peinture, en statuaire, en fait de théâtre, en poésie, ah! diable! en poésie surtout, c'était la mode de se montrer modéré, — chez les Prudhommes.

Toutefois, dans leur rage de modération, ces braves gens ne se mettaient jamais à table, le matin ou le soir, sans demander à manger quelqu'un.

Il disait : « Pourquoi ne me sert-on pas un républicain à barbiche à la sauce tomate? » — ou bien : « J'aurais volontiers déjeuné d'une côtelette de ce brigand d'Eugène Delacroix avec des câpres; » — ou bien : « Ce Frédérick-Lemaître, qui rend impossible la belle tragédie, comme je le ferais bien accommoder en daube! » — ou bien : « Ah! pourquoi ne fait-on pas fumer comme du jambon de Bayonne M. Alfred de Musset, qui fait des ballades à la lune; » — ou bien : Je serais assez d'avis qu'on embrochât de temps en temps un saint-simonien. »

En réalité, le Prudhomme finissait toujours par déjeuner d'une botte de radis roses, ou par dîner d'un saladier de fraises des bois.

Cependant on ne le tenait pas quitte dans les rangs opposés; on avait entendu ses horribles discours, on y répondait le plus qu'on pouvait par de petits vers, des coups de crayon, de la menue prose; c'était toujours de l'épigramme.

Je viens de retrouver toute une série de mordantes analogies qu'on dressait alors afin de caractériser ces opinions modérées.

Lisez. — Cela est extrait de la *Caricature* de 1832, une des aînées du *Journal amusant*.

« Juste-milieu en tout; on ne parle que du juste-milieu; Qu'est-ce donc? Je vais essayer de vous le dire.

» Entre l'esprit et la sottise, c'est la prose du *Constitutionnel*. — Entre la bonne et la mauvaise chère, la fortune du pot. — Entre l'avenir et le présent, le passé. — Entre l'aigle et le coq, le dindon. — Entre la misère et l'aisance, la gêne. — Entre la peste et la fièvre jaune, le choléra. — Entre Poissy et Sainte-Pélagie une maison de santé. — Entre des flûtes et des couronnes, une brioche. — Entre l'eau et le vin, l'abondance. — Entre une chiquenaude et une pichenette, une croquignole. — Entre deux selles, le cavalier par terre. »

Il y avait quatre ou cinq autres phrases que j'ai supprimées pour éviter d'avoir l'air de faire de la politique.

⁂ Comme je viens de parler de M. Prudhomme, laissez-moi répéter une grande nouvelle.

Voilà que son historien devient modéré à son tour.

— Que faites-vous en ce moment? demandait-on l'autre soir à Henri Monnier.

— Je m'apprête à débuter dans la tragédie, répondit le farceur.

OVIDE DESGRANGES.

THÉATRES.

La Comédie-Française a joué *le Village*, qui avait déjà été imprimé dans l'un des volumes élégants de M. Octave Feuillet. C'est un proverbe, mais un proverbe charmant, ingénieux, écrit d'un style exquis, où le cœur trouve son compte aussi bien que l'esprit. Rien n'est plus simple, plus naïf, plus ravissant de détails!

M. Octave Feuillet a mis en présence deux amis qui se retrouvent après trente-cinq ans d'absence. L'un est un célibataire vert et gaillard qui a passé sa vie à courir le monde, un vrai juif errant en bottes vernies, fanatique d'indépendance, et se croyant libre parce qu'il a affranchi sa vie des affections qui en auraient fait le bonheur; l'autre est un vieux bonhomme que son étoile a conduit dans un village, où il a vécu paisiblement avec une honnête femme, loin des agitations et des tempêtes.

Georges Dupuis vit résigné, sinon heureux; il regrette parfois d'avoir borné son horizon et rétréci ses désirs. A la bonne heure, son ami Tom! Voilà un homme qui a compris la vie! Il a su ouvrir ses ailes! Il ne s'est pas crétinisé dans la vie de ménage! Partons, mon ami Tom! réparons le temps perdu; partons sur l'heure : nous allons parcourir les mers... allons en Égypte, en Syrie, au diable!

En apprenant le départ de l'homme qu'elle avait cru rendre heureux, madame George est frappée au cœur..... cependant elle le laissera partir, dût-elle en mourir! Elle est si belle, si éloquente dans sa douleur muette, que Tom le voyageur se sent ému, et que des idées nouvelles se font jour dans son cerveau. Il comprend pour la première fois qu'il vaut mieux attendre le bonheur chez soi que de courir après lui sur toutes les routes de l'univers. Il se rappelle qu'un jour, dans un pays lointain, il a failli mourir entouré d'étrangers, d'indifférents, sans l'espoir d'une larme, d'une consolation, d'un regret!

Il demande pardon à Georges et à sa femme, et Georges, revenu de ses idées vagabondes, offre à cet ami isolé dans la vie une place au foyer, la famille et les affections qu'il n'a pas su se créer, et dont au déclin des ans il sent l'impérieux besoin.

Voilà la pièce; que ne puis-je vous en citer tous les délicieux détails! Samson, Régnier et mademoiselle Nathalie, se sont montrés dignes de l'œuvre de M. Octave Feuillet.

MM. Grangé et la Bournat pour les paroles, et M. Duprato pour la musique, ont donné une agréable pièce intitulée *Pâquerette* à l'Opéra-Comique.

Frantz, ancien militaire revenu au village, veut marier sa fille Kettly à Rutly, un paysan nigaud; la petite fait des façons pour donner son consentement.

Arrive dans le pays l'ancien officier de Frantz, M. Senneville, qui chante :

Heureux habitants
Des beaux vallons de l'Helvétie,
Pays enchanté,
Séjour de la simplicité,
Au sein de vos champs,
Oui, je viens pour passer ma vie,
Loin des intrigants,
Des coquettes et des méchants.

Frantz prie Senneville de décider Kettly à épouser Rutly. Mais l'élégant officier s'aperçoit bientôt qu'il aime et est fortement aimé de la jolie Suissesse; alors il l'épouse au nez et à la barbe du comique stupéfait.

O ciel!... je m'aperçois qu'en voulant vous raconter *Pâquerette* je vous ai offert l'analyse de *Kettly ou le Retour en Suisse!*... ah! bath! l'erreur n'est pas irréparable : changez Frantz en Bernard, Senneville en Gaston, Rutly en Banalée, Kettly en Pâquerette, et ce sera tout de même le compte rendu de la nouvelle pièce; espérons que son succès égalera celui de l'ancienne : il doit être toujours flatteur pour un écrivain d'entendre dire que son œuvre ressemble à une jolie chose.

MM. Lurine et Raymond Deslandes ont vu les femmes de leur temps se livrant au rouge, à la poudre de riz, au blanc de perles, au bleu, au noir, à toutes les abominations des parfumeurs à la mode, et ils ont écrit *les Femmes peintes par elles-mêmes*, une ravissante comédie dont le public apprécie la forme littéraire, l'actualité moqueuse, l'esprit de bon aloi et les piquantes finesses.

Les auteurs nous ont montré deux ménages d'aspects bien différents. L'un est composé d'un mari garçon et d'une dame fantaisiste qui vivent à la légère, comme s'ils n'étaient mariés qu'au treizième arrondissement. L'autre couple est raisonnable; mais il prend fantaisie au ménage n° 2 de vivre en *garçons* comme le ménage n° 1. Madame Sougère imite madame Dutillet. Elle se pare de riches robes à volants de trente-cinq mètres, elle adopte des chapeaux compromettants, elle se barbouille le visage avec d'horribles cosmétiques. Un étourdi la prend pour une lorette, et, ma foi! son mari va être obligé de se battre en duel!...

Heureusement le combat n'a pas lieu, et madame Sougère, corrigée, jette ses robes à volants multiples, abandonne ses chapeaux extravagants, efface son blanc, son bleu, son rouge, son noir, et se résigne à devenir une femme comme il faut.

Voici encore un petit acte fort galamment troussé, *la Sarabande*, comédie de M. H. Meillac, l'un des collaborateurs du *Journal amusant*. C'est simple et court, c'est plein de gaieté, de détails spirituels, et l'on y remarque de bonnes scènes de comédie.

Il s'agit d'un jeune galant qui, pour devenir l'amant d'une duchesse, veut être nommé secrétaire du mari. Ah! s'il pouvait se rendre maître du duc en découvrant un secret qu'il aurait intérêt à cacher! « Si je lui faisais danser la sarabande que le cardinal de Richelieu ne craignit pas de danser dans un moment d'oubli! » dit-il.

Il y parvient; le duc, surpris en flagrant délit de sarabande, accepte le jeune fourbe en qualité de secrétaire, et il l'emmène au loin avec lui, tandis que la duchesse reste en France... Décidément le tour est manqué, le fourbe est joué.

M. Auguste Luchet, avec le style nerveux et *rageur* qu'on lui connaît, a donné au Cirque une épopée populaire étiquetée *la Marchande du Temple*. Depuis cette époque toutes les marchandes et toute la clientèle qui hantent le temple moderne du *dieu Hasard* se pressent dans cette salle pour y applaudir le tableau si animé de la rotonde.

Il y a de la force, de la volonté, de la puissance dramatique dans l'ouvrage de M. Luchet; mais ces qualités ne sont pas toujours employées à propos. Ce qui manque dans ce drame, c'est l'ordre et la clarté.

Tout à l'heure je vous racontais *Kettly* au lieu de vous raconter *Pâquerette;* je pourrais vous offrir de même le *Diable à quatre* de Sedaine en guise de la *Vénus au moulin d'Ampiphros*, représentée aux Bouffes-Parisiens.

Vénus a pris la place d'une meunière comme la dame acariâtre a pris la place de Margot. Le meunier est brutal comme le savetier; seulement, au lieu de se servir d'un tire-pied pour rendre plus souple son épouse, Ampiphros se sert d'un gourdin qu'il a baptisé Ernest.

Ce gai livret est de M. Brésil, la gentille musique qui l'accompagne est de M. Paul Destribaud.

Le théâtre des Folies-Dramatiques a montré à ses habitués, — sans doute pour les consoler de n'y pouvoir aller, — ce que c'était que le plaisir d'aller prendre les eaux.

Il va sans dire que le médecin, l'avoué, l'agent de change et leurs grotesques compagnes qui se rendent aux eaux pour s'y amuser copieusement ont une foule de terribles désagréments; si ce n'est pas très-neuf, du moins c'est très-gai.

MM. Charles Potier et Guénée sont les auteurs de l'odyssée comique *Ah! quel plaisir d'aller aux eaux* (musique de Boïeldieu).

ALBERT MONNIER.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES: elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco*. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. Rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, **8** fr.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **6** fr., rue Bergère, 20.

ALBUM AMUSANT,

CONTENANT PLUS DE 100 PAGES DE DESSINS DU *JOURNAL POUR RIRE*.

Cet Album, formé de 20 numéros du *Journal pour rire*, brochés et réunis sous une couverture glacée avec titre doré, est un joli recueil pour mettre sur la table d'un salon. Il se vend 6 francs, mais aux abonnés seuls du *Journal pour Rire* il est envoyé franc de port pour 4 francs.

ENVOYER UN BON DE POSTE AU BUREAU DU JOURNAL, RUE BERGÈRE, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 25. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierlesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES MORTS ET LES VIVANTS, n° 8, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



LES DEUX COURTISANES.

— Je recevais de mon fermier général cent mille livres par an, j'avais château, hôtel à Paris, carrosse à quatre chevaux, tout un train de maison, et pour deux ou trois millions de diamants. Les financiers de votre temps font-ils mieux les choses? — Ah bien oui! ils nous donnent un méchant coupé, un mobilier bourgeois, une pension de femme honnête et un page-agrafe. Nous passons notre jeunesse à tirer le diable par la queue, et nous finissons à l'hôpital. Nos financiers sont tous plus juifs et plus rats les uns que les autres.

MODES D'ÉTÉ, A LA CAMPAGNE ET AUX EAUX, — par **Riou**.



Pour officier en retraite, pour dandy extra-chic, pour futur gendre, pour propriétaire. — Chapeau éteignoir pour myopes, louches ou grêlés.

A NOS LECTEURS.

En présence des ravages causés par le fléau qui vient de frapper plusieurs de nos départements, lorsque tant de familles se trouvent tout à coup sans pain et sans asile, le *Journal Amusant* ne saurait oublier pour sa part l'obligation sacrée que s'est imposée spontanément la presse tout entière.

Rire et amuser peuvent être, pour quelques-uns dont nous sommes, un métier, sinon même un art; pleurer et secourir sont un devoir pour tous.

Le *Journal Amusant* fait appel à ses lecteurs, et les invite cordialement à joindre leur offrande à la sienne.

M. Ch. Philipon	100 fr.
M. E. Philipon	20
M. G. Doré	100
M. Bertall	20
M. Marcelin	20
M. *** (rédacteur)	10
M. Lancelot	15
M. Randon	10
M. Compte-Calix	10
M. Belin	10
M. Charles Bethmont	5
M. Riou	5
M. Damourette	5
M. Maurisset	5
Madame Louise Colet	15
M. Édouard Martin	20
M. Albert Monnier	5
A reporter.	375 fr.

Report.	375 fr.
M. J. Lovy	3
M. Coste, graveur	20
M. Trichon	15
M. Régnier	10
M. Brunier	5
MM. Sotain et Doublet	10

Atelier de MM. Sotain et Doublet.

Tourfaut. . 1 fr.		
Coulon . . 1		
Mausuy . . 1		
Morisset. . 1		
Meyer . . 2		
Delmas . . » 50 c.	6	50 c.
Portier	10	
Desjardins	5	
Dumont	5	
Pisan	5	
Jahyer	5	
Riault	5	
Ferdinand Delannoy	5	
M. G... (graveur.)	5	
M. A. Bourgain, négociant	5	
V. Masfon, étudiant en médecine	5	
Kiesling, ébéniste	10	
M. Manesson, brocheur	5	
Ouvrières brocheuses du *Journal amusant*	5	
Moine, imprimeur en taille-douce	5	
M. Gambu	5	
P. L. Gambu	3	
Me Bontemps	3	
M. Rattier	5	
M. F. Lisfranc	2	
M. Foubert	3	
A reporter.	545 fr.	50 c.

Report.	545 fr. 50 c.
M. Lucas	2
Me Marchais	2
M. Blanc	1
Total	550 fr. 50 c.

Nous avons versé le montant de cette souscription au *Siècle*, auquel nous enverrons les offrandes qui pourront nous être encore adressées.

FEUILLES D'AGENDA.

§ Ier.

Le bouton et la boutonnière.

Tout passe, tout change : — il n'y a que la folie française qui ne change pas.

Dans le temps des petits maîtres par excellence, sous le règne de Louis XV, une mode menait ce qu'on appelait le beau monde.

C'était celle qui consistait à avoir de beaux boutons.

Les élégants étaient en cela d'une prodigalité princière. Pour faire belle figure, ils se ruinaient en boutons de diamants, de topazes, de rubis et d'améthystes. C'était pour cette monomanie d'un nouveau genre qu'on vendait ou qu'on engageait son patrimoine.

— Que mettrai-je à mon habit cet été? disait à son tailleur un roué du pavillon de Hanovre. Sera-ce ma terre de Normandie ou mon vignoble de Bourgogne?

Dans ce temps-là le bouton était tout.

On disait encore : — Il faut que je fasse mettre un habit neuf à mes boutons.

La folie a varié, — dans la forme; — au fond, c'est toujours la même chose.

MODES D'ÉTÉ, A LA CAMPAGNE ET AUX BAINS DE MER, — par Riou.



Pour le bain, pour amazone, pour jardin, pour visite de voisinage.

On sacrifie tout à la boutonnière.

Il y a vingt-cinq ou trente ans que cela a commencé.

Ceux qui ont à leur boutonnière le ruban rouge de la Légion d'honneur sont en général les hommes les plus contents d'eux qui soient au monde. Ils s'imaginent (ce qui est souvent très-vrai) que le cœur ou la tête d'une femme se laisse souvent prendre à ce lacet honorifique. — Il n'est rien qu'ils n'eussent fait pour le conquérir.

Ceux qui ne l'ont pas ou qui désespèrent de l'avoir jamais se livrent à mille stratagèmes fort ingénieux pour obtenir quelque chose qui trompe l'œil. — Un ruban étranger, — acquis par de grands sacrifices; — une fleur des plus rares, valant mille écus comme une tulipe fabuleuse.

J'ai rencontré une fois, dans la vie, un fils de famille que j'avais connu sur les bancs du collége. Il portait à sa boutonnière un ruban orange adorné d'un liséré noir; — ce qui le rendait très-fier.

Je lui parlai naturellement de cette décoration.

— Qu'as-tu fait pour avoir ça?

— Presque rien : — j'ai déboursé quinze cents francs; mais ce n'était rien que de l'avoir. Ce qui m'a coûté le plus, ç'a été de la porter. La couleur déplaisait à un vieil oncle à succession. Le vieillard m'a dit : « Jette ce ruban » au feu. » J'ai répondu que non. « En ce cas, m'a-t-il » objecté, tu n'auras pas mes 200,000 francs. » Et, en effet, il les a laissés à d'autres.

§ II.

Les testaments.

Ne trouvez-vous pas, comme moi, que le temps des testaments bizarres, curieux, gais et inattendus s'en est allé? Il n'est presque plus question, par exemple, du testament des oncles.

Cela vient peut-être de ce que depuis 1830 on a fait en France trop de romans, trop de vaudevilles et trop d'épigrammes de petits journaux contre ces collatéraux vénérables.

Les neveux aussi manquent de plus en plus de politesse.

« Tout se paye ici-bas, » a dit Caron de Beaumarchais, — dans sa correspondance. — Un testament est une plante presque imperceptible qu'il faut arroser sans cesse si l'on veut lui voir pousser des feuilles, des fleurs et des fruits.

Il y a aussi, j'en conviens, des oncles biscornus qui ont la *tocade* de ne laisser leurs fortunes qu'à des parents riches.

C'est ce qu'a très-finement exprimé M. Charles Romey dans une comédie qu'il a fait jouer, il y a trente ans, à l'Odéon.

Un Géronte ou plutôt un Harpagon riche s'écrie :

Que je laisse mon bien
A mon neveu Gaspard, un garçon qui n'a rien!

D'un autre côté, il y a des neveux, même riches, qui sont très-reconnaissants, même après le testament fait.

Dans un récent voyage en Espagne, M... a recueilli le trait que voici :

Un jeune beau de Madrid héritait d'un oncle riche dont on lui lisait le testament, et, à chaque article, l'héritier reconnaissant s'écriait en sanglotant : *Mio tio, viva usted muchos años!* c'est-à-dire : « Mon cher oncle, vivez longtemps! »

Jules du Vernay.

ORAISON FUNÈBRE DE LA CHAISE DE PAILLE.

Hélas! elle n'est plus, cette infortunée chaise de paille!...

La chaise grillage l'a remplacée.

Ote-toi de là, que je m'y mette.

La chaise-grillage prend toute la place au boulevard et aux Champs-Élysées...

Le fauteuil-canné fait les beaux bras au bois de Boulogne...

Et le promeneur de se laisser prendre aux agaceries du fil de fer.

On est mal assis, mais on est bien posé.

Et puis on n'a pas à donner ses dix centimes à une pauvre vieille toute *dépaillée*, mais à une jeune contrôleuse ornée d'un sac de cuir à bandoulière, munie d'un tarif, et vêtue d'un uniforme qui rappelle les ex-ouvreuses de feu l'Historique.

Et puis enfin la chaise-grillage est hygiénique... l'air passe, tandis que la chaise de paille échauffait.

N'importe! donnons un pleur à cette dernière.

Combien de souvenirs n'éveille-t-elle pas?

Notre premier dada, enfant? — Une chaise de paille.

Notre premier mobilier, jeune homme? — Une chaise de paille.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Vous rappelez-vous le temps où vous conduisiez Victorine, Alphonsine ou Joséphine voir le feu d'artifice? — Vous la faisiez grimper sur une chaise de paille des Champs Élysées, et vous lui teniez le pied... de la chaise.

Ou bien, au bal des Marronniers, où la foule était si grande, vous n'aviez qu'une chaise pour vous deux... — Et vos genoux valaient bien le tronchon-grillage.

Et le rôle historique de la chaise de paille?

En 89, Camille Desmoulins, appelant le peuple aux armes, monte sur une chaise de paille du Palais-Royal.

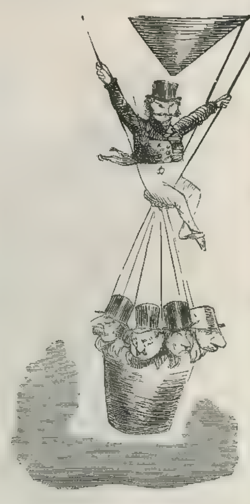
En 1805, Napoléon Ier s'endort à cheval sur une chaise de paille, la veille d'Austerlitz.

Je viens de rencontrer un pauvre diable de rempailleur, que les gamins ont surnommé *le père Lachaise*, le seul

RÉOUVERTURE DE L'HIPPODROME, — par GUSTAVE DORÉ.



12822
Gare là dessous! Exercices variés de force et de souplesse.



12823
Retour des ballons : MM. les amateurs payent place entière.



12824
Mais ne pourrait-on varier un peu cet exercice du ballon?



12825
Rentrée des Arabes, Boschimen, Hottentots, et autres nouveautés du vieux monde.

peut-être des artisans de la rue qui chante encore, au lieu de glapir le cri de son métier.

Il fredonnait :

Venez apporter vos chaises,
De ci, de là,
Par ci, par là...
Et vous en serez bien aises...
On vous les rempaille, paille (*bis*),
On vous les rempaillera.

Et les pratiques ne répondaient pas à l'appel de ce flon-flon ambulant.

— Hum! — murmurait le brave homme, — où trouver une chaise pour reposer ma tête?

Où? — à l'église.

C'est dans le saint temple que se réfugient les chaises du boulevard et des Champs-Élysées.

C'est là leur dernier asile.

Les chaises de la paroisse sont charitables et hospitalières. — En se serrant un peu les unes contre les autres, elles ont fait de la place à leurs sœurs déshéritées.

Pourvu, — mon Dieu! — que les chaises de nos promenades parisiennes soient discrètes!

Elles en savent long en matière d'intrigues et de rendez-vous.

Cependant toutes les chaises publiques ne sont pas encore renversées... — Celles des Tuileries et du Luxembourg font les récalcitrantes; elles mettent des bâtons... dans les roues, elles se groupent par étages en forteresses, en redoutes... — et, dussent-elles mourir sur la paille, elles résisteront..... impassibles comme de véritables chaises curules.

A quoi bon?

C'en est fait de la chaise de paille comme du pavé.

Grillage et macadam! — tel est le mot d'ordre du boulevard.

Cependant, de même que le macadam en est arrivé à tolérer, de distance en distance, un passage à pied sec, un ponceau de cailloux à fleur de sol,...

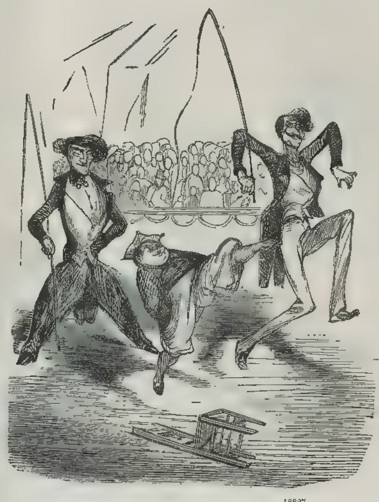
La chaise-grillage ne peut-elle admettre le voisinage de la chaise de paille?

Fusion!... fusion!...

RÉOUVERTURE DE L'HIPPODROME, — par GUSTAVE DORÉ (suite).



12826
Qui est-ce qui disait donc dans le temps que la conquête de l'Algérie ne nous serait utile en rien?



12827
Grandeur d'âme de M. Arnaud, qui, confiant dans l'attrait de ses exercices variés et renouvelés, dédaigne d'emprunter le clown comique du Cirque.



12828
LES COULISSES. — MM. les actionnaires y ont leurs entrées, dit-on. Est-ce pour leur faciliter le moyen de dépenser leurs dividendes?

Je voulais pleurnicher une oraison funèbre, et j'ai fait un plaidoyer.

Je termine par un projet de transaction :

Paille et canne, — bois et fil de fer, — usine Tronchon et rempailleurs.

Espérons qu'on ne dira pas à l'avocat de la chaise de paille :

— Allez vous asseoir!...

ALEXANDRE FLAN.

BIMBELOTERIE ET COSARELLES.

⁂ On assure que dans plusieurs salons parisiens fréquentés par nos auteurs en vogue, MM. F. Ponsard et A. Dumas fils se rencontrent souvent à la même table de jeu.

Et, soit hasard, soit manque de vocation, la chance ne favorise presque jamais le poëte académicien : c'est au point que le jeune dramaturge lui gagne presque tous ses droits d'auteur.

Ce petit cancan, probablement entaché d'exagération, a fait dire à mon ami Dantan :

« Ce qui vient par la *Bourse* s'en retourne au *Demi-Monde.* »

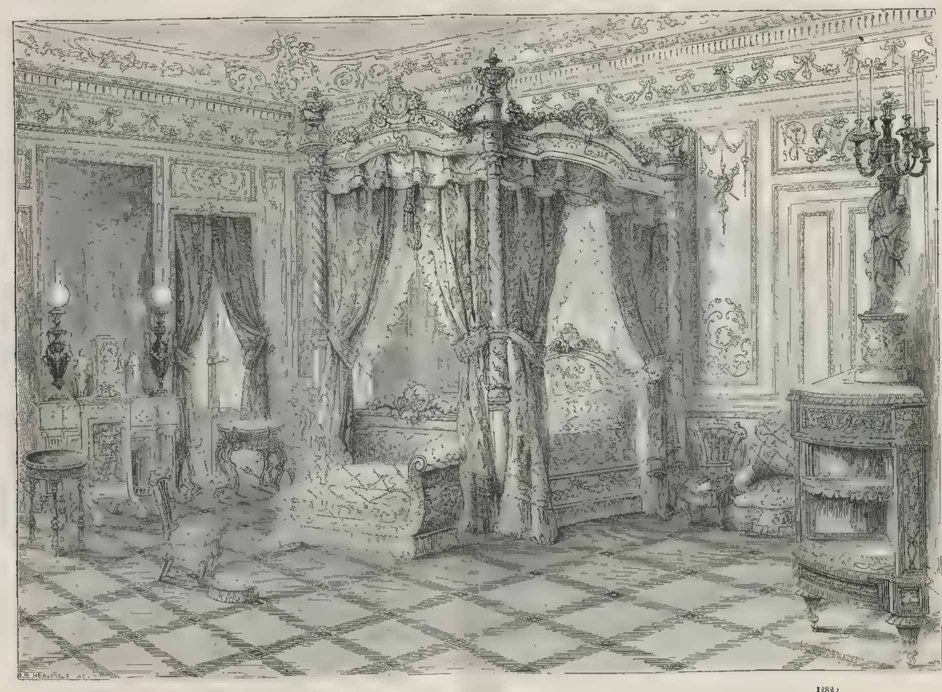
⁂ *Pamphile* est un plaisant apôtre!
En guise de souscription
Il a fait mille vers sur l'inondation :
C'est ainsi qu'un fléau nous en amène un autre.

⁂ Dans les premiers jours de ce mois, trois bohêmes de lettres (nantis par hasard de quelque numéraire), après avoir en hommes de cœur versé leur offrande pour les inondés du Rhône et de la Loire, s'en allèrent en francs viveurs déjeuner chez Désiré Beaurin.

Pendant le repas on aborda le triste et navrant sujet de conversation qui préoccupait tous les esprits. Alors le vaudevilliste F..., dont on connaît les vives tendresses pour le raisin foulé, eut un moment sublime.

— Eh bien, vous voyez, mes amis, quels affreux désastres l'eau attire sur nos têtes!... ai-je tort de la haïr?... est-ce que jamais le vin s'est comporté de la sorte?...

Puis, pressant un flacon de pomard sur son cœur, il l'interpella avec attendrissement :



CHAMBRE A COUCHER DU PRINCE IMPÉRIAL.

— Toi, tu es bon, tu es honnête, tu es bien élevé!.... Jamais tu ne sors de ton lit pour effrayer les populations, inonder les villes, emporter les ponts, renverser les maisons!... Quand tu entres dans une cave, mon bon, ce n'est pas pour désoler les étages supérieurs, c'est pour les remplir d'orgueil et de joie!...

» Aussi, va, mon chéri, mon trésor, je t'aime!... je suis à toi pour la vie!

Les sanglots et les hoquets étouffèrent le reste de cette prosopopée, que les deux autres convives applaudirent avec d'enthousiastes trépignements.

F... venait de remporter un de ces succès que ses vaudevilles n'ont jamais connus.

⁂ Voici une facétie, — je veux dire un document historique, — qui remonte à deux ans, et ne me semble pas suffisamment connu à Paris.

La veille du jour où la contrefaçon littéraire fut abolie en Belgique, on fit circuler à Bruxelles la note suivante, sous forme de billet de faire part, entourée d'un large filet noir :

†

Madame veuve Joséphine Typographie, née Gutenberg, et ses enfants; mademoiselle Aglaé Chiffon, née Papyrus; M. Antimoine Fondeur et ses deux fils, M. Auguste Relieur et sa fille Peau-de-Chagrin, ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent de faire dans la personne de dame

RAPINA-FORBANCIE-LATRONESSE CONTREFAÇON,

leur fille, belle-fille, tante et nièce, décédée à Bruxelles, le 27 février 1854, à l'âge de trois cents ans et deux mois, munie de tous les protocoles diplomatiques, après une longue et douloureuse agonie.

R. I. P.

⁂ Un journal de Naples annonce à ses lecteurs l'engagement d'une prima donna.

« Est-ce la Medori? dit le journal, est-ce la Penco? est-ce la Cruvelli, la Bosio? Non. C'est une charade. Je veux dire qu'avec le nom de la prima donna qu'on vient d'engager, on pourrait composer une charade comme celle-ci :

Si beve il *primiero*,
Si mangia sul *secondo*,
TEDESCO è l'*intero*.

On boit le *premier*, — *te* : (thé).
On mange sur le *second*, — *desco* : (table).
TEDESCO est l'*entier*.

A qui devinera cette charade, le journal de Naples promet pour récompense une première loge au théâtre San-Carlo.

Il faut que ce journal soit un effronté Gascon, ou qu'il croie s'adresser à des intelligences bouchées!

Admettons plutôt que c'est un loustic napolitain qui s'amuse à servir en plein juin un vieux poisson d'avril.

J. LOVY

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Le rêve continuel de mon ami Philibert, c'est de faire fortune. Il demande de l'argent au lansquenet, au baccarat, à l'agio de la Bourse, partout.

Un monsieur se présente chez lui à son petit lever, et lui déclare qu'il connaît un moyen infaillible de l'aider à s'enrichir.

Philibert saute en bas du lit et lui demande son secret. Le visiteur déclare qu'il ne le dira pas à moins de soixante-douze francs. Le compte paraît bizarre, mais Philibert ne veut pas manquer une chance de fortune pour si peu de chose.

Il sort soixante-douze francs de son porte-monnaie et les remet au monsieur, en lui disant :

— Expliquez-moi ce moyen qui doit m'enrichir.

— C'est bien simple, répond l'inconnu. Je vous rends ce billet de soixante-douze francs que vous aviez souscrit à mon père il y a dix ans. Vous voici en voie de faire fortune, car s'il faut en croire la sagesse des nations : *Qui paye ses dettes s'enrichit.* Continuez ce système, et avec le temps la fortune viendra peut-être.

Malgré ce bon avis, mon ami Philibert n'essaya jamais de mettre ce proverbe en action.

⁂ Le grand Frédéric, qui n'était pas un imbécile, rendait hommage à la puissance de l'Idée.

On lui demandait quel roi il craignait le plus en Europe, il répondit :

— Le roi Voltaire!

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Malgré les inégalités de son talent et les excentricités de son chant et de son jeu, mademoiselle Cruvelli avait imprimé au personnage d'Hélène des *Vêpres siciliennes* (Verdi) un cachet qui devait en rendre l'abord difficile pour une débutante. Mademoiselle Cruvelli déployait en outre, dans ce rôle écrit pour elle, les richesses d'un organe splendide. Sous ce rapport, mademoiselle Moreau-Sainti, appelée à recueillir sa succession, avait à lutter contre un souvenir des plus redoutables. Hâtons-nous de le dire, si elle n'a pas effacé le souvenir de sa devancière, mademoiselle Moreau-Sainti ne la pas fait regretter. Sans avoir dans les sons de poitrine la même puissance, sa voix de soprano est tout aussi belle, aussi

étendue que celle de mademoiselle Cruvelli : son succès a été complet.

La Comédie-Française aussi vient de donner une reprise, l'*Amphitryon* de Molière. Cette reprise est presque un événement : les uns en félicitent M. Empis; les autres lui font reproche d'avoir remis à la scène l'un des plus audacieux chefs-d'œuvre du maître.

Comment lui en vouloir?..... Et cependant il y a des gens qui crient au scandale, à l'indécence, et se voilent la face aux plaisanteries de Sosie et de Mercure!

On dira ce que l'on voudra : nous préférons *Amphitryon* à toutes les tragédies que M. Empis prétend nous rendre ou nous a déjà rendues.

Amphitryon a donc réussi, et plus d'une femme d'esprit ira en cachette s'y amuser très-honnêtement. Par exemple, nous comprenons qu'on n'y conduise pas les petites pensionnaires et les demoiselles à marier... et cependant il n'y a pas un père de famille qui ne trouve *Phèdre* une pièce digne d'être mise sous les yeux de sa progéniture.

Samson, Régnier, Geffroy, Beauvallet, mademoiselle Judith et Augustine Brohan ont joué l'œuvre de Molière avec ce talent qui ne leur fait jamais défaut.

La *Médée* de M. Legouvé, traduite en italien, vient retraduite en gaulois et en *vers de bohême*, dit l'affiche des Variétés, par MM. Coignard, Grangé et Bourdois.

La *Médée de Nanterre* emboîte exactement le pas à la *Médée* académique, à laquelle madame Ristori a prêté son admirable talent.

La parodie suit la pièce, et la décalque sur une vitre de cabaret avec le charbon du caricaturiste. Imaginez un buste antique, la tête de la Vénus de Milo, par exemple, qu'un rapin facétieux balafrerait de moustaches : le profil grimace, le nez s'épate, de la bouche hideusement fendue sort un sourire égueulé. Ainsi le veulent les lois de la charge, selon les *us* du vaudeville : par des dégradations successives, Apollon devient Crapaud.

Cette réserve faite, la *Médée de Nanterre* a du montant et de l'entrain; si son vers manque d'allure, il se relève par les épices d'argot dont les auteurs l'ont largement assaisonné : c'est du sel gris, si l'on veut, mais du sel à pleines poignées.

L'intérêt de la représentation portait moins sur la pièce elle-même que sur les débuts de mademoiselle Alphonsine, une célébrité du boulevard du Temple. Alphonsine est rieuse, fringante; elle a le diable au corps de la comédie : aucune actrice ne possède à un aussi vif degré l'imagination du burlesque et ne conserve plus de mesure au milieu des écarts; sa façon de souligner le *mot* est de faire croire qu'elle ne le souligne pas; c'est aussi le procédé d'Arnal.

Le public a prouvé par ses bravos et par son rappel qu'il reconnaissait un talent sincère à la débutante. Si les auteurs la secondent, elle créera un genre; on peut s'en fier à son originalité native : dès aujourd'hui elle est parmi les premières artistes des Variétés.

Avec *Médée*, on a repris *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*. Annoncer que l'on joue *Prudhomme* aux Variétés, c'est dire qu'Henri Monnier y donne des représentations.

Henri Monnier est l'une des plus heureuses et des plus complètes organisations d'artiste. Il conçoit une idée, l'écrit avec humour, en dessine les personnages, et puis les représente en personne sur le théâtre avec une vérité, un bonheur, un brio inouïs.

Médée et *Prudhomme* doivent combattre efficacement les chaleurs de juin.

La Porte-Saint-Martin et l'Ambigu viennent aussi d'avoir leurs reprises. La reprise passe même à l'état chronique à la Porte-Saint-Martin : après les *Nuits de la Seine*, *Benvenuto Cellini*; après *Cellini*, *Salvator Rosa;* après ce dernier, la *Faridondaine;* après le refrain populaire, la tragédie classique, *Marino Faliero*, de Casimir Delavigne, magnifiquement interprétée par Ligier, le dernier tragédien de la France nouvelle.

A l'Ambigu, aux splendeurs du *Paradis perdu*, viennent de succéder les misères larmoyantes de l'infortuné *Oncle Tom*, dont la case n'est pas assez vaste pour contenir toutes les recettes produites par le récit des tortures endurées par ce noir vertueux.

Le drame de MM. Dumanoir et Dennery, remonté avec soin, n'a pas obtenu moins de succès qu'à son apparition en 1853.

L'Odéon n'oublie jamais de fêter dignement l'anniversaire de la naissance de Pierre Corneille. Indépendamment de la tragédie de *Rodogune*, d'un à-propos en vers de M. Charles Bornier, on a donné la première représentation d'une petite comédie en vers (si comédie il y a) intitulée *le Mariage de Corneille;* auteur M. Prosper Mignard.

Voici le sujet de cet opuscule, écrit avec esprit et facilité.

L'illustre poëte aime Marie et en est aimé. Malheureusement le père de la jeune fille, M. de Lamperrière, ne veut pas qu'elle épouse un poëte. Le désespoir des amants menace de tourner à une fin tragique. Heureusement le cardinal, témoin de la douleur des amants, y met ordre en forçant M. de Lamperrière à donner son consentement.

N'est-ce pas que vous connaissiez déjà ce sujet-là?... tantôt le héros s'appelle Corneille, tantôt Raphaël, ou le Sueur, ou le Poussin, ou Molière, ou un grand homme quelconque. Magistrat, soldat, acteur, peintre, écrivain, c'est toujours la même rengaîne! Le grand homme veut épouser, le père de la donzelle refuse, un puissant protecteur survient : on se marie... et au rideau!

L'Hippodrome a ouvert sa nouvelle salle au delà de la barrière de l'Étoile. C'est le *Tournoi d'Ivanohé* qui a eu les honneurs de l'inauguration. M. Arnault a continué au nouvel Hippodrome les prouesses de l'ancien.

Le *tout Paris* élégant qui se porte avec rage vers les Champs-Élysées a maintenant de quoi passer ses journées et ses soirées sans quitter ce quartier des bienheureux.

Dans le jour, il a l'Hippodrome, le bois de Boulogne régénéré, et prochainement il aura le *Pré catalan*, qu'organise M. Ernest Beer, un intelligent et heureux directeur.

Le soir, le Cirque et les Bouffes-Parisiens lui ouvrent leurs portes, et les spectateurs ont pour foyer les Champs-Élysées, un joli foyer, ma foi! Puis, s'il fait trop chaud pour entrer dans un théâtre, une myriade de cafés-chantants offrent leurs chaises, leurs bières, leurs illuminations féeriques et leurs séduisantes chanteuses.

O les Champs-Élysées! c'est là que cette canaille de Polichinelle, ce cher Polichinelle, l'ami de mon passé, mon ami du présent, c'est là qu'il règne sur trois théâtres en plein vent! Polichinelle!... ah! ma foi, tant pis!... je pose ma plume et je cours l'entendre : faites comme moi, c'est plus amusant!

ALBERT MONNIER.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guémének (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27 Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29 Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23 Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25 Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tchbarnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque.
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Ifeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 26. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Ce, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

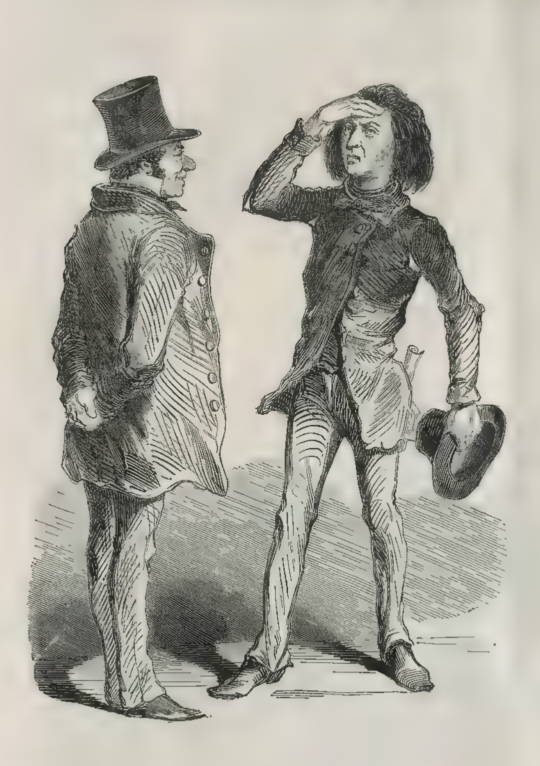
LES MORTS ET LES VIVANTS, n° 9, — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



LES DEUX BACHELIERS.

FIFINE. — Pourquoi donc que vous êtes bacheliers si jeunes aujourd'hui? Est-ce qu'autrefois on avait beaucoup plus à apprendre?
DODOR. — Allons donc! dix fois moins.
FIFINE. — Eh bien alors?
DODOR. — Alors?... autrefois il fallait bien savoir le peu qu'on avait à apprendre, et c'était long. Aujourd'hui on nous demande tant qu'on ne peut pas être exigeant, et nous passons comme une lettre à la poste.

APPLICATION DES PROVERBES, — par RANDON.



12831

— Ah! monsieur, je sens là des aspirations vers l'inconnu qui me minent, qui m'épuisent, je n'ai plus que le souffle.....

— En effet, il est facile de voir que chez vous LA LAME A USÉ LE FOURREAU.



12832

Au fait il n'était plus de mode!

Il faut faire contre infortune bon cœur.

DE QUELQUES TITRES NOUVEAUX.

Il y a déjà longtemps que les auteurs ne savent plus que mettre dans leurs livres. Tout a été pensé, ruminé, écrit, répété, ressassé, raturé, réédité, médité et vendu un million de fois pour le moins! Une chose neuve serait plus difficile à rencontrer qu'une licorne!

Cependant le public, qui a trois sous pour payer le louage d'un in-octavo au cabinet de lecture du coin et des lunettes bleues pour ne pas le lire, le public, cet ogre toujours amoureux de chair fraîche, le public, ce vieux Schahabaham qui demande sans cesse du piquant, le public vous crie à tout bout de champ :

— J'ai les nerfs irrités d'une petite maîtresse et l'estomac capricieux d'un gourmand, je suis blasé, je m'ennuie : récréez-moi! émoustillez-moi! régénérez-moi!..... Tenez, à ce propos, je vous parle en vers :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde!

Voilà aussitôt là-dessus les romanciers en train de se creuser le cerveau jusqu'au tuf! Du nouveau! du nouveau!... mais comment donc diable trouver du nouveau? Dans les idées, la chose n'est pas possible; dans la forme, ce n'est pas praticable non plus : fond et style, les deux choses ont depuis vingt siècles des rides!

Heureusement les libraires prennent la parole et disent : « Eh bien, donnez-moi du moins des titres piquants. »

Ah! les titres piquants, ce n'est pas plus neuf qu'autre chose! Sur le déclin des littératures, toutes les fois qu'une civilisation tombe en enfance, on voit apparaître le titre piquant. Homère est accusé, non sans raison, d'avoir fait le premier titre piquant lorsqu'il a mis en tête d'un de ces poëmes ce mot burlesque : *la Batrachomyomachie;* — traduisez : *le Combat des grenouilles et des rats.*

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère, respecté,
Est jeune encore de gloire et d'immortalité!

Mais depuis lors aussi le titre piquant, ou bizarre, comme on voudra, n'a pas cessé de fleurir dans les lettres. N'attendez pas que j'en fasse l'histoire. Ah! l'histoire, quelle vieille rengaîne!... toujours la même, toujours, toujours, toujours!

Toutefois j'ai à dire que le titre piquant, ou bizarre, a particulièrement brillé, il y a vingt-cinq ans, lors du printemps de la manière romantique. C'était le temps assez curieux où l'auteur de la *Peau de chagrin* faisait de la prose « drôlatique; » c'était l'époque où Victor Hugo annonçait sur tous les catalogues des romans impossibles, tels que la *Quiquengrogne* et le *Fils de la Bossue ;* c'était la saison où les disciples en faisaient paraître... par exemple, M. Siméon Chaumier : l'*Auberge de Pet-au-Diable;* M. Félix Davin : le *Crapaud;* M. Félix Servan : *Maritalement parlant*; M. Malpertuis : *Sans cela elle serait ma femme.*

George Sand vint, et pour un moment le titre bizarre fut distancé. Il devenait de mode de donner à un ouvrage un titre d'une simplicité archaïque. Ainsi l'on disait : *Pierre*, *Simon*, *Paul*, *André*, *Chapeau*, *Gertrude* ou *Cunégonde.*

Aujourd'hui cette autre mode tombe en désuétude : le titre bizarre a une tendance à revenir tel qu'il était en 1831, échevelé, fulgurant, inattendu, cocasse. M. Alexandre Dumas publie une espèce de biographie de Jules César, et il l'intitule les *Grands hommes en robe de chambre.* Mais il est constant que Jules César, qui portait la robe virile, n'a jamais porté de robe de chambre. En même temps, M. Léon Gozlan fait paraître un petit volume de particularités historiques sur Balzac, et il l'appelle : *Balzac en pantoufles.* Il s'agit de la vie intime du grand romancier dans sa quinteuse maison des Jardies, près de Versailles; mais il est constant qu'aux Jardies Balzac n'était jamais en pantoufles, puisqu'il y portait continuellement des sabots.

Je sais bien d'autres titres bizarres, drôles, étranges, rutilants, bifurqués, apéritifs, émérillonnés; je sais des titres qui ont des roses dans les cheveux, et des paroles mielleuses sur les lèvres pour provoquer le passant; je connais des titres qui ont la prétention de se faire lorgner par tout le monde; mais je ne vois plus (littérairement parlant) de titres de gloire ni surtout de titres de rentes.

OVIDE DESGRANGES.

PIERROT BOURSIER AUX FOLIES-NOUVELLES,

PHOTOGRAPHIÉ PAR NADAR,

LE SEUL NADAR CARICATURISTE, JOURNALISTE, AUTEUR DRAMATIQUE, AUTEUR DES BEAUX PORTRAITS D'ALEXANDRE DUMAS, DE ROSSINI, DE MICKIEWITZ, ETC., ETC., 113, RUE SAINT-LAZARE. PAS DE SUCCURSALE!!!

(Ici l'orchestre exécute une fanfare)...., — et par MARCELIN.



12833

Mon ami Pierrot.



12834

Une jolie mine dont on désirerait être l'actionnaire.



12835

La foule des trois actionnaires.



12836

I. MENUS PROPOS DU PUBLIC.

Un esprit fort. — Entre nous, je préfère la pièce de Ponsard.





12837

II. MENUS PROPOS DU PUBLIC.

Un boursier mécontent. — C'est absurde! est-ce que nous avons jamais ressemblé à ça?



128 8

III. MENUS PROPOS DU PUBLIC.

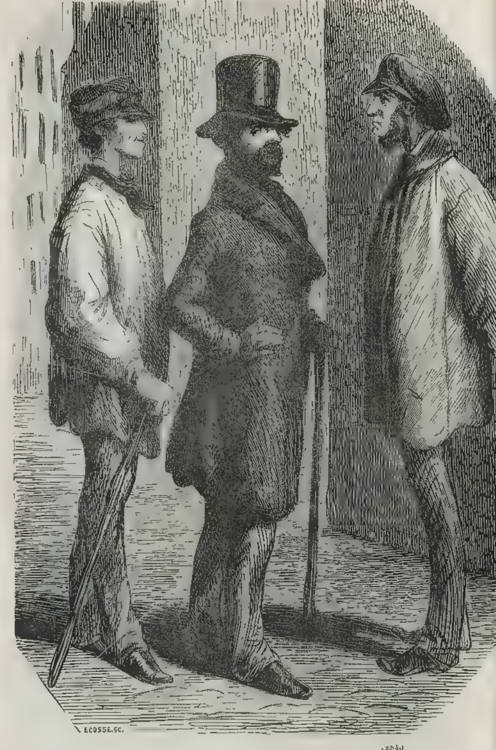
L'opinion de M. de Charansonnet. — On ne saurait trop le redire, ce qui manque au répertoire des Folies-Nouvelles, c'est un fumoir.

LA CHASSE AUX ACTIONNAIRES, — par PENOVILLE.



12839

— Hé ben, ça va, nous créons une banque au capital de trente-trois millions, nous n'aurons pas de chance si nous ne réalisons pas un billet de mille pour rigoler pendant quinze jours.



12840

— Ah çà! où se tiennent-ils donc ces crétins d'actionnaires, qu'il n'en passe pas un par ici ce soir!

RÉSURRECTION DE LA PHRÉNOLOGIE.

Dans notre siècle de démolition, de confusion, d'exagération et de fausses nouvelles, il vous est arrivé plus d'une fois de lire la notice nécrologique d'un individu qui, deux jours après sa mort, remerciait les journaux de leur politesse, et leur annonçait qu'il n'avait aucune envie de mourir.

Vous éprouviez alors une impression bizarre, un sentiment étrange : ce n'était pas la joie, car le ressuscité ne tenait à vous par aucun lien; — ce n'était pas le désappointement, car vous ne souhaitiez la mort de personne; — c'était quelque chose d'indéfinissable qui vous rendait honteux comme un mystifié, sceptique comme un commis d'agent de change; alors vous donniez au diable les journaux et ceux qui les ont inventés.

Voilà précisément ce qui nous est arrivé à l'endroit de la phrénologie.

Nous l'avions crue morte et enterrée. Trente médecins homœopathes avaient suivi son convoi, quatre feuilletonistes tenaient les coins du poêle, une douzaine d'oraisons funèbres avaient été prononcées en son honneur, un magnifique *De profundis* était venu couronner la cérémonie... et voilà qu'elle ressuscite audacieusement entre les mains du docteur Castle et de M. Pierre Béraud!....

Faut il être crânes!

Tous deux, — et chacun de son côté, — ramassent les débris dispersés de cette science, ou de cette fantaisie, pour lui construire un état civil, le docteur américain dans un cours hebdomadaire, et M. Pierre Béraud dans un journal battant-neuf intitulé *la Phrénologie*.

Ce qui rend cette résurrection encore plus miraculeuse, c'est qu'elle va devenir le signal d'un mariage déclaré impossible : le mariage de la phrénologie avec le spiritualisme.

Gall et Spurzheim se sont donné un mal infini pour décliner toute tendance au matérialisme, et concilier avec l'âme de Socrate et de Phédon ce système de compartiments et de protubérances imaginé par les besoins de la *cranioscopie*. Ont-ils réussi? Nous n'en savons rien.

Puisse le succès couronner les efforts de nos modernes phrénologues, car en vérité il nous serait tout à fait désagréable de faire dépendre notre âme, — ce souffle divin, — d'une cinquantaine de bosses au crâne.

Quel que soit le sort de cette science, ou de ce paradoxe, le journal *la Phrénologie* nous promet une publication piquante et instructive.

Déjà les savants rédacteurs se sont emparés de la tête de notre poëte Lamartine et nous en ont donné l'analyse cranioscopique; ils vont se livrer au même exercice sur tous les personnages éminents de notre époque : vous en serez... et moi aussi.

Puis, en guise de passe-temps et de partie récréative, *la Phrénologie* publiera une série de BOULES ET BALLES CONTEMPORAINES; le premier numéro du journal débute fort gaiement par le *docteur Mécenas*, que tout le monde devine, et par deux *balles* académiques des plus transparentes.

Un de nos principaux griefs contre la phrénologie en général, c'est l'effrayante quantité de mots nouveaux, de vocables barbares, dont elle a enrichi ou plutôt appauvri notre idiome.

Nous assistâmes il y a quelques années à une séance de phrénologie du docteur Place. Là, dans l'espace d'une heure, tant de substantifs baroques frappèrent notre organe auditif, que nous ne nous sentîmes pas le courage de poursuivre l'épreuve, et nous renonçâmes à nous initier à une science qui traitait aussi cavalièrement la langue de Voltaire et de Fénelon.

Le docteur Place analysait le crâne de feu Cherubini. Il nous apprit que le célèbre auteur des *Deux journées* et d'*Ali-Baba* possédait à un haut degré l'*affectionnivité*, car il affectionnait M. Halévy; la *constructivité*, car il construisait de petits châteaux de cartes; la *secretivité*, parce qu'il était taciturne et *caché;* la *combattivité*, parce qu'il aimait à combattre et à contrarier tout le monde. En revanche il n'avait pas la bosse de l'*alimentivité*, car il mangeait peu; ni celle de l'*acquisivité*, car il n'avait pas acquis de fortune; ni celle de l'*habitativité*, parce qu'il habitait indifféremment en France ou en Italie; ni celle de la *destructivité*, — parce qu'il n'a tué personne.

Et enfin, chose merveilleuse, Cherubini ne possédait pas la *merveillosité*.

Dire que Cherubini a vécu quatre-vingts ans sans amasser un brin de *merveillosité!*... est-ce croyable? grand Dieu! Pourtant le moyen d'en douter, puisque le docteur Place avait dessiné le crâne du défunt maestro (d'après la bosse), et cela avec la plus grande *conscienciosité!* Le docteur Place n'aurait pas eu la *présomptivité* d'avancer une chose apocryphe : il se serait exposé à une inévitable *risivité*.

Et vous voulez que l'Académie française travaille à son Dictionnaire?...

Vous avez bien de l'*audaciosité!*

J. LOVY.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



12841

Voici une bonne femme qui doit vous paraître un peu téméraire; devinez ce qu'elle voudrait prendre aux armes de ce jeune guerrier pour orner sa salade?

N° 2.



12842

Savez-vous quel sentiment éprouve ce malade affamé pour le médecin qui vient de réduire de moitié sa portion congrue?

N° 3.



12843

De ces deux écoliers, dont l'un fait sa version et l'autre des cocottes, quel est en réalité celui qui travaille le plus à ses devoirs?

N° 4.



12844

Devinez pourquoi ces chiens-là ne sont jamais à vendre?

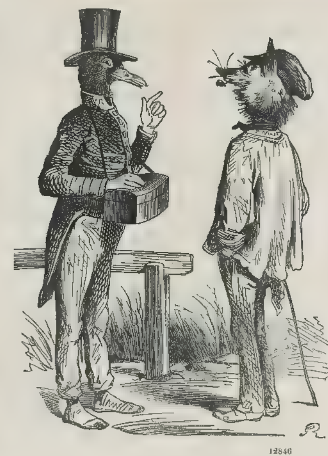
N° 5.



12845

Pourquoi cet ébéniste pourrait-il exercer l'état de dentiste aussi bien que le sien?

N° 6.



12846

Sais-tu, renard, mon ami, pourquoi l'administration des postes ne t'emploiera jamais comme facteur?

AVENIR DU SINGE.

Tout animal tend à progresser; la loi *Grammont* l'a déjà prouvé surabondamment. Mais combien d'autres faits il se produit chaque jour en faveur de cette vérité! Par exemple, on vient de faire une trentième édition à Londres de la fameuse brochure de sir John Clarke sur le cheval. Vous n'êtes pas sans savoir que ce célèbre opuscule commence par ces mots : *Il y assez longtemps que l'homme monte sur le cheval : le moment paraît être venu où le cheval montera à son tour sur l'homme.*

Si le cheval est de plus en plus en bonne posture dans notre ordre social, le singe n'a évidemment rien à lui envier sous ce rapport.

Pendant près de six mille ans, ce quadrumane a été incompris et rangé irrévérencieusement dans la famille des bêtes brutes. Voilà qu'on s'écarte enfin de cette routine de nos pères!

Pour caractériser l'état dans lequel se trouve le singe vis-à-vis de nous, je dirais presque qu'il fait son stage, à l'instar d'un clerc de notaire ou d'un jeune avocat.

Je prédis qu'avant cent ans, cent vingt-cinq au plus tard, il aura monté en grade.

Bien des signes précurseurs ont annoncé son avénement.

D'abord, sur la fin du siècle dernier, Buffon lui a donné solennellement le nom d'*homme des bois*. C'était mieux qu'une simple étiquette, c'était plus formel qu'une promesse : c'était une sorte de billet à ordre au bénéfice du singe, et l'échéance arrivera promptement. L'*homme des bois*, vous le verrez bien, ne tardera pas à donner la main à l'homme des villes.

Dans le même temps, les noirs de nos colonies, ces émancipés d'hier, disaient en parlant de la bête encore esclave : « Les singes sont de petits hommes qui ne veulent pas parler pour ne pas travailler. »

C'était constater que la race simiane est de notre famille.

Il y a vingt-cinq ans environ, un grand artiste, Alexandre Decamps, faisait un chef-d'œuvre : *le Singe au miroir*, — et plusieurs autres tableaux épigrammatiques et remarquables : *le Concert des singes*, *le Jury de peinture*, où l'on ne voit que des singes.

En littérature, ils prennent aussi un très-grand accroissement : c'est d'abord un très-piquant voyage de M. Léon Gozlan, qui montre un homme parcourant le pays des singes; il y a une admirable série de dessins de Gustave Doré.

D'un autre côté, M. le docteur Casimir Daumas a fait récemment une étude sur un singe gigantesque, plus grand et plus robuste que l'homme. Je parle de ce gorille

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 7.



N° 8.



N° 9.



terrible qui figure au musée du jardin des plantes. — M. Casimir Daumas affirme que le gorille s'est emparé un jour d'un fusil anglais sur la côte de Guinée, et qu'il a fait la charge en douze temps comme le plus beau grenadier de la terre.

« Un bataillon de gorilles, ajoute-t-il, ce serait terrible!... »

Arrivera-t-on à en avoir, n'y arrivera-t-on pas? Question à résoudre. L'avenir décidera.

Suivant M. Geoffroy Saint-Hilaire, l'avenir a tout décidé. Ce courageux naturaliste trouve des points nombreux de consanguinité et de ressemblance entre l'homme et le singe : le cerveau, le nez, les ongles. — Il ne manque guère que la parole... mais quoi! ce sera l'affaire de quelques maîtres de langues!

Une bonne spéculation pour les libraires du cap de Bonne-Espérance, ce sera de publier une grammaire *ad hoc* : « La grammaire est l'art de parler, d'ouvrir les babouines, et de griffonner correctement le singe. »

Autre détail.

Sa Hautesse le sultan Abd-ul-Medjid a parmi ses pages un jeune singe qui est un intelligent porteur de lettres.

Vous voyez que la question marche un peu partout, ou plutôt qu'elle saute.

Jules Du Vernay.

LES PETITES MAISONS.

Encore une mode nouvelle! On ne parle plus que de petites maisons : c'est un moyen à l'aide duquel on veut faire de grandes fortunes!

Mais d'abord entendons-nous.

Il ne s'agit pas, comme vous pourriez le croire, des petites maisons de Bicêtre ou de Charenton : s'il était question de construire pour les fous, on n'y suffirait pas!

N'allez pas croire non plus qu'on s'occupe des petites maisons de grands seigneurs, résidences de plaisir, de jeu, d'amour et de gala; cela était fort en vogue au temps de Louis XV. Nous avons beaucoup de manies de cette époque : les femmes reviennent aux vertugadins, ce qui s'appelle aujourd'hui la crinoline; on remet les petits chiens en carrosse; on aime beaucoup à avoir des nègres pour valets; la poudre à poudrer la nuque tend à reparaître. Mais le vide-bouteille de Richelieu est encore loin de nous; il faut une pile d'or pour l'entretenir : nous sommes trop cancres!

Passons donc.

Les petites maisons du jour sont tout simplement taillées sur le patron de celle que Jean-Jacques Rousseau demandait « au Destin » (style d'alors). Figurez-vous une habitation blanche à volets verts avec un petit jardin et deux lions de faïence qui se regardent.

Voilà le rêve doré de la petite bourgeoisie. Tous les matins, en mettant sa cravate devant une glace de trente francs, le petit employé, le petit marchand, le petit spéculateur, le petit écrivain, le petit artiste et le petit acteur se disent :

— Ah! quand le ciel m'enverra-t-il ce que je ne cesse de lui demander depuis le ministère Martignac, c'est-à-dire depuis 1828, c'est-à-dire une maison dans le rayon de Paris, maison blanche à volets verts, où je pourrai lire le *Constitutionnel* en robe de chambre et élever des poules?

Pour réaliser cette espérance toujours fugitive, il n'y a pas de privations qu'on ne s'impose : c'est pour arriver à l'avoir qu'on se condamne à déjeuner pendant trente ans avec une flûte d'un sou; c'est pour l'entrevoir au milieu de son jardinet qu'on met des manches de futaine pour ne pas user son habit; c'est pour y nourrir une chèvre ou des cochons de Barbarie qu'on jette dans une tire-lire, chaque hiver, tous les centimes qu'on gagne à l'impériale ou bien au besigue.

A force d'économies héroïques, on arrive parfois à voir ce songe devenir une vérité : on va dans le faubourg Saint-Honoré ou dans le quartier Mont-Parnasse, et l'on y fait bâtir la petite maison.

Petite maison, en effet : toute chambre n'y est pas plus grande qu'une boîte à dominos! En général, on peut dire de l'édifice ce que Chapelle le poëte disait de sa cellule de Saint-Lazare :

> Ma chambre, ou plutôt une armoire,
> Qu'on a faite pour me serrer,
> D'abord qu'on me la vint montrer,
> Me fit rire, et j'eus peine à croire
> Que j'y pusse jamais entrer!

Mais ce qui prouve que cette lubie de la petite maison gagne du terrain de plus en plus, c'est que plusieurs grandes compagnies se forment avec la pensée d'en bâtir et d'en vendre. Des actionnaires, gens habitués à gober tous les moellons qu'on leur sert, espèrent qu'avec le produit de ces entreprises ils pourront s'acheter pour eux-mêmes des châteaux!

Ce qui me rappelle le mot que Henri Monnier attribue à M. Joseph Prudhomme :

« Très-souvent, monsieur, en courant après un palais, on rencontre sur son chemin une pierre d'achoppement, l'hôpital! »

Maxime Parr.

LE CANARD A LA POMPE.

Depuis quelque temps les journaux, assez ordinairement prodigues de *canards*, taisaient leurs becs, selon l'expression populaire consacrée. J'en éprouvais une vague inquiétude. — Les faiseurs de canards, me disais-je, ont-ils tous déposé leurs plumes fallacieuses sur la tombe de Léon Paillet, l'ancien canardier de *la Patrie*?

Non, ils ne sont pas à jamais bannis des grands journaux, soi-disant sérieux, ces bons petits canards! En voici la preuve.

« On lit dans *la*... (je ne dirai pas le nom du journal).

« Une dame désirant prendre quelque distraction sortit avec son époux. »

Première faute grave : un époux n'est jamais une distraction.

« Elle se rendit en sa compagnie au théâtre du Luxembourg. »

Deuxième faute grave : on ne va pas à Bobino pour s'amuser.

Troisième faute grave.

« Elle assista à la représentation du mélodrame *Ali-Baba ou les Quarante voleurs*. Cette pièce, dont les détails sont lugubres et dépourvus de toute espèce de gaieté, — dit toujours le journal en question, — impressionna vivement madame ***, et lorsque les quarante brigands furent noyés dans les quarante tonneaux, madame *** se sentit tellement incommodée, qu'elle fut obligée de quitter précipitamment le spectacle. »

Pourquoi faire?... La suite nous l'apprendra.

« Son mari l'avait suivie, il la mit au lit, mais elle murmurait sans cesse : Ali-Baba! Ali-Baba!... L'espiègle! les noyer dans des tonneaux!... — Elle avait le cauchemar.

« Vers minuit elle s'absenta de la couche matrimoniale sous un prétexte léger. Le motif qu'elle donna dispensa son mari de la suivre. Epoux imprudent!... Une demi-heure s'écoula avant qu'il s'inquiétât de l'absence prolongée de sa dame. Alors il se mit à la chercher en toutes sortes de lieux, et, ne la trouvant pas, il craignit que l'ennui qu'elle avait éprouvé durant le spectacle ne l'eût portée à quelque extrémité fâcheuse. En conséquence il se munit de son concierge et d'une chandelle des six, et parcourut les coins et recoins de l'immeuble. Hélas! il découvrit enfin sa moitié à moitié immergée dans une auge dominée par un tuyau de pompe! »

Ici commence la partie fantastique de l'histoire que j'abrége. Madame ***, probablement en proie au chagrin d'avoir vu *Ali-Baba* ou *les Quarante voleurs*, avait résolu de se suicider. A défaut de puits, elle avait vainement tenté de se précipiter dans la pompe; mais, ayant compris l'inutilité de ses efforts, elle s'était placée courageusement la tête sous le robinet, et avait pompé avec énergie jusqu'au moment fatal où elle se noya. Ajoutons que l'auge dans laquelle elle s'était placée pour cette petite formalité ne contenait pas plus de vingt-cinq centimètres d'eau, quantité à peu près suffisante pour un bain de pied, mais tout à fait impropre à se donner l'agrément d'un plongeon.

Heureusement, le journal nous apprend dans son dernier paragraphe ce qui a fait découvrir au mari sa femme dans son bain. C'est le gloussement d'un canard qui s'ébattait mélancoliquement près de cette pompe... funèbre.

Le mari ne se défiait pas du canard, il s'approcha de l'auge avec confiance, vit son épouse morte, et la baigna de ses larmes (dit le journal).

A la bonne heure! ce bain-là est plus vraisemblable que l'autre.

Lecteurs, ne faites pas comme le mari : défiez-vous du canard!

Qui se serait douté des effets pernicieux de la littérature de Bobino? Je la savais malsaine, c'est vrai, mais mortelle!... jamais!...

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire de *Marino Faliero*, que Marius Sanuto raconte dans ses chroniques italiennes; nous ne dirons pas non plus les vicissitudes du *Marino* de Casimir Delavigne, accepté d'abord par le Théâtre-Français, puis joué à la Porte-Saint-Martin : constatons pourtant que cette tragédie, imitée de lord Byron, y obtint un immense succès.

En nous rendant un de ses beaux rôles, Ligier a voulu faire acte de reconnaissance envers sa propre jeunesse et se rappeler à lui-même son bon temps; nous l'en remercions : il est impossible de jouer avec plus d'éclat, de dignité et de passion.

Chose bizarre! Casimir Delavigne fut plutôt un prophète politique qu'un prophète de l'art : il servit plus le trône de juillet que le drame moderne; classique par nature, romantique par raison, il se plaça timidement entre les vieux grognards du système d'Aristote et les jeunes enthousiastes du parti de Shakspeare. Bienveillant juge de paix, il souriait à toutes les factions, cherchant à se concilier et à mériter l'estime générale. A force de vouloir donner raison à chacun, il mourut brouillé avec tous : les classiques ne lui pardonnaient pas le bonnet rouge de Marino Faliero rapporté sur la scène après sa décapitation, et les romantiques se moquaient copieusement de ses récits à la Théramène et de ses songes à l'Athalie.

Ceci prouve qu'en fait d'ennemis littéraires il n'y faut pas regarder de si près : c'est en se faisant des ennemis dans un camp qu'on se fait des amis véritables dans l'autre.

Casimir Delavigne n'était pas un révolutionnaire de l'art comme M. Bottesini, le chef d'orchestre du Théâtre-Italien et le premier contre-bassiste du monde.

Jusqu'à présent la contre-basse semblait le dernier des instruments d'un orchestre, une espèce d'armoire qu'on laisse racler par un infime artiste, dans le but de renforcer l'harmonie de quelques sons graves.

M. Bottesini a fait de cette armoire mélodique un instrument qui peut rivaliser avec le violon de Paganini. En effet, les accords qu'il en tire sont merveilleux à entendre : c'est une viole d'amour, un violoncelle, un orchestre complet, avec ses instruments les plus suaves et les plus délicats.

Applaudi à deux reprises, rappelé deux fois, l'habile maestro a été salué derechef par une ovation nouvelle lorsqu'il est revenu prendre sa place pour conduire le concert.

Tous les théâtres de Paris se sont mis en quatre pour célébrer le baptême du prince impérial. Selon l'habitude, les spectacles gratis ont attiré une grande affluence de curieux. Les théâtres impériaux ont été surtout l'objet d'une recherche toute spéciale; les pauvres gens ont si peu les moyens de payer cher pour aller entendre les chefs-d'œuvre musicaux de l'Opéra et les chefs-d'œuvre littéraires du Théâtre-Français!

A l'Opéra on donnait les *Vêpres siciliennes*, de Verdi. Aucune des beautés de cette partition n'est passée inaperçue, et le peuple a prouvé une fois de plus qu'il avait au plus haut degré le sentiment de l'art musical dans son expression la plus grandiose. La cantate de *l'Enfant de France* a été composée pour la circonstance par MM. Bertrand de Saint-Rémy et de Bériat. Roger et Bonnehée en ont chanté les *soli* d'une manière très-remarquable.

Aux Français on a joué le *Village* d'Octave Feuillet, le *Legs* de Marivaux et le *Joueur* de Regnard. On a récité des stances de Méry intitulées la *Paix et le Baptême*.

A l'Opéra-Comique la représentation se composait de *Richard Cœur-de-lion*, des *Noces de Jeannette* et d'une cantate, paroles de MM. Carré et Barbier, musique d'Halévy.

A l'Odéon c'est le *Cid* de Corneille et l'*Avare* de Molière qui ont éte offerts au public non payant. Ma foi! le *Cid* vaut bien la *Bourse* de M. Ponsard!

Au Théâtre-Lyrique on jouait *Si j'étais roi*, *Bonsoir voisin*, et une cantate.

Au Vaudeville les *Mémoires du Diable*, la *Maîtresse du mari* et... pardieu! une cantate.

Aux Variétés la cantate a été remplacée par un vaudeville de circonstance, les *Deux baptêmes;* auteurs : MM. Clairville et Théod. Coignard. La *Médée de Nanterre, Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*, par Henry Monnier, complétaient le spectacle.

Au Gymnase on a donné aussi une nouveauté : c'est la suite de la *Chanoinesse*, ou *Un filleul de Napoléon*. Cette pièce est due, dit-on, à la plume de MM. Montigny et Édouard Lemoine. On jouait aussi le *Mariage de Victorine*, par George Sand.

Au Palais-Royal, point de cantate non plus, mais les *Dragées du baptême*, pièce de circonstance fort gaie, de MM. Siraudin et Delacour; *Si jamais je te pince!* et le *Maître d'école*.

A la Porte-Saint-Martin la *Faridondaine* et une cantate.

A la Gaîté les *Aventures de Mandrin* et une cantate de l'acteur Arnault.

A l'Ambigu la *Case de l'oncle Tom* et une cantate de M. Lemercier de Neuville : *Napoléon Ier au baptême du prince impérial*.

Au Cirque la *Marchande du Temple*, une cantate intitulée la *Dot des orphelins*, et en outre une pièce de circonstance de M. Clairville : *Le 14 juin*.

Les cirques Napoléon et de l'Impératrice ont également joué gratis, ainsi que l'Hippodrome, qui a montré les splendeurs de son *Ivanhoé*.

Le soir (et non *gratis* alors), le théâtre des Folies-Dramatiques a joué un à-propos populaire de MM. Guénée et Charles Potier, les *Dragées du 16 mars*.

Les Délassements ont donné *Sonnez, cloches du baptême*, de MM. de Jallais et Vulpian.

Au Luxembourg on a lu une poésie de M. Lequesne intitulée aussi *les Dragées du baptême*.

Tel est le bilan théâtral relatif à la cérémonie du baptême.

Les étrangers accourus en foule à Paris pour cette solennité n'ont pas manqué de rendre visite au charmant prestidigitateur du boulevard des Italiens, M. Hamilton, le successeur de Robert Houdin.

C'est un bien curieux spectacle que celui de la *Boule du Destin*, auquel on peut assister tant que dure le jour.

Figurez-vous au milieu d'un salon une boule suspendue à quatre fils. Un plateau pend sous elle comme une nacelle sous un ballon. Dans ce plateau vous déposez une question que vous avez écrite secrètement dans un coin du salon.

Voulez-vous voir ce qui se passe dans l'intérieur de la boule? On vous offre un télescope : chose extraordinaire, dans cette boule ainsi examinée, vous apercevez un être vivant, une femme charmante, qui prend une plume et écrit une réponse à votre billet, après avoir consulté le livre de votre destinée.

Soudain la réponse tombe dans le plateau, et le tour est joué.

C'est réellement fantastique, supercoquentieux et curieux au possible. On peut n'être pas convaincu de la magie de M. Hamilton, mais on ne le quitte jamais sans être enchanté de sa subtilité, de son adresse merveilleuse et de la puissance de son imaginative. C'est un truc fait homme.

ALBERT MONNIER.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS parus jusqu'à ce jour. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles actuellement parues voudra posséder la collection, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES PARUS JUSQU'A CE JOUR.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlesienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeupe garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (ib.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
[illegible]. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
[illegible]. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 27. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, dès *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

FÊTE POPULAIRE A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

Dessiné par GUSTAVE DORÉ, gravé par SOTAIN.



LE MAT DE COCAGNE.

12850

FÊTE POPULAIRE A L'ESPLANADE DES INVALIDES.
Dessiné par GUSTAVE DORÉ, gravé par DUMONT.



LA COURSE AUX DRAGÉES. 13851

SOUVENIR DU CONCOURS AGRICOLE DE 1856, — par G. DORÉ, gravé par DUMONT.



RACE PORCINE. — 1er PRIX. — LA BELLE MARGUERITE. 13852

SOUVENIR DU CONCOURS AGRICOLE DE 1856. — Dessiné par G. Doré, gravé par Mme Brux.



VRAIS AMATEURS.



COUP DE VENT DE MISTRAL DES 7 ET 8 MAI DANS LA PLAINE DE LA CRAU.

Vue des ruines de l'abbaye de Mont-Majour de Fontvielle, de l'aqueduc, du pont de la Crau, et d'Arles. *Dessiné par* G. DORÉ *d'après une épreuve photographique, gravé par* DESCHAMPS.

A NOS LECTEURS.

Les souscriptions particulières recueillies en France pour les inondés s'élèvent déjà à deux millions.

Les souscriptions continuent, et elles ont besoin de continuer longtemps encore pour arriver à sécher tant de larmes, à cicatriser tant de plaies!

Notre collaborateur et ami G. Doré, qui a voulu dès le premier jour payer doublement de sa bourse et de sa personne, était parti pour le département du Rhône à la première nouvelle des sinistres.

Nous publions aujourd'hui quelques-uns des dessins qu'il a exécutés sur les lieux avec la rapide et merveilleuse puissance de son crayon.

De pareils tableaux tracés par une semblable main en disent plus, croyons-nous, que les lignes les plus éloquentes.

Souscrivez, souscrivez encore et toujours!

N.

UNE BÊTE FÉROCE.

Il ne faut pas barguigner pour le dire :

Cette bête féroce c'est le public.

Je l'ai vu figurer sur la toile par un rapin. Vous ne sauriez croire quel monstre ce'a faisait : une tête de tigre, — des yeux de taupe, — la barbe d'une chèvre, — la robe d'écailles d'un caïman, — des griffes aux mains, — des griffes aux pieds, — le jabot oblong et rouge d'un coq d'Inde, — une queue qui se terminait par une tête de vipère!

J'oubliais l'attribut le plus naturel : deux immenses oreilles d'âne.

Est-ce bien là le public?... avez-vous reconnu la bête féroce?

Un peu d'analyse, s'il vous plaît!

Une tête de tigre; — cette bête est sans pitié.

Des yeux de taupe; — cette bête ne voit pas.

La barbe d'une chèvre; — cette bête est capricieuse.

La robe d'écailles d'un caïman; — cette bête est inattaquable.

Des griffes aux mains, des griffes aux pieds; — cette bête a mille moyens de déchirer, et elle ne s'en fait pas faute!

Le jabot oblong et rouge d'un coq d'Inde; — cette bête se donne l'air d'un jugeur à rabat qui prononce une sentence en dernier ressort.

Une queue qui se termine par une tête de vipère; — cette bête affectionne particulièrement l'art de siffler.

Deux immenses oreilles d'âne; — il serait superflu, j'imagine, d'insister sur cet emblème.

Il se peut, cher lecteur, que vous révoquiez en doute l'exactitude de cette analyse. Eh bien, au premier soir, au Théâtre-Français, ou dans toute autre salle habituée aux tempêtes, lorgnez la bête féroce, et vous verrez.

Il y a quelques jours, un critique, M. Théophile Gautier, pris de pitié pour un auteur dramatique qu'on venait de jouer, — et de siffler, hélas! — se livrait à un singulier travail. Il supputait tout ce qu'il avait fallu au poëte de veilles, de méditations, de loisirs péniblement achetés, de combats avec lui-même, d'ennuis, de démarches, de lectures, de frais de toute espèce, de courses en voitures, de coups de chapeau, de lettres intimes, de cartes de visite, d'espérances étouffées, suspendues, remises, suspendues et amèrement déçues. Du tout il faisait ensuite un effroyable total, et il terminait en disant : « Cinq minutes ont suffi pour faire disparaître tout ce labeur-là! » La bête féroce n'en demande pas plus.

Ah! c'est beaucoup moins que cinq minutes!... pour qu'une grande œuvre dramatique tombe, il faut, par exemple, qu'une comédienne soit mise par hasard d'une manière burlesque, ou encore qu'un acteur ému transpose un mot ou même un point et une virgule.

Nous savons tous l'histoire de ce cabotin amoureux qui, en voyant entrer en scène l'objet de sa passion, s'écria en intervertissant les paroles de son rôle : « La *voilie*.... qu'elle est *jolà!* » pour : « La voilà... qu'elle est jolie! » — Alphonse Karr a raconté la terrible déconvenue de cet autre qui avait dit : « C'en est mort!... il est fait! » La bête féroce se mit à rire, — et les deux pièces tombèrent.

Ce n'est pas uniquement au théâtre qu'on rencontre le monstre; il est partout où il s'agit de feuilleter un livre, de regarder un tableau, de contempler une statue ou de parcourir un journal.

Il a mal digéré, le monstre!... il a eu des déceptions, ou bien l'incendie a dévoré sa maison, ou bien sa femme lui a fait une scène de la vie privée! — Tant pis pour le tableau ou pour le livre!... est-ce que la bête féroce doit s'arrêter à d'autre considération qu'à celle-ci : « Désennuyez-moi? »

M. Courbet ne pense point cependant qu'il faille représenter la bête féroce sous l'image que nous avons décrite en commençant : une queue de vipère, des écailles de caïman, une tête de tigre, des yeux de taupe, tout cela, j'en conviens, c'est de l'idéal; M. Courbet est bien trop réaliste pour reconnaître le monstre dans ce portrait!

« Ah! dit-il, si je ne voyais que les deux immenses oreilles d'âne, je pourrais l'admettre... et encore! »

Il voudrait, quant à lui, un bourgeois (n'a-t-on pas trop abusé de ce type?) : une figure têtue, tête de mouton, l'œil bridé, les lèvres pendantes, beau linge, des gants bleus, un habit vert ou bleu de ciel, beaucoup de breloques sur le ventre, un lorgnon à la main et une boîte de jujube dans ses poches.

Mais quoi! je verrais difficilement une bête féroce là dedans!

Sous forme de correctif, il reste à dire que, quand la pièce est applaudie, quand on dit : « Je donnerais bien dix mille francs de ce tableau, » quand on contemple la statue, quand on met le livre dans sa bibliothèque, la bête féroce devient un tendre agneau, ou mieux une bête à bon Dieu!

JULES DU VERNAY.



HABITANTS DES BROTTEAUX FUYANT DEVANT L'INONDATION (PONT DE LA GUILLOTIÈRE, SAMEDI 31 MAI, DEUX HEURES DU MATIN). — *Dessiné par* G. Doré, *gravé par* Pisan.



12856

SCÈNE D'INONDATION DANS LA CAMPAGNE (BORDS DE LA LOIRE). *Dessiné par* G. Doré, *gravé par* Jahyer.



12857

SCÈNE D'INONDATION DANS LA CAMPAGNE (BORDS DE LA LOIRE). *Dessiné par* G. Doré, *gravé par* Coste.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Une dame qui flottait entre trente-cinq et quarante ans passait sur le boulevard. Un jeune beau dit assez haut à l'un de ses amis en passant à côté d'elle : « La jolie femme ! »

La dame qui était de mauvaise humeur lui répondit avec cérémonie : — « Jolie ! je ne pourrai pas vous en dire autant, monsieur !

— Vous le pourriez, madame, répliqua le jeune homme, si vous saviez mentir comme moi ! »

*** Le pauvre Chapelain, que les vers de Boileau ont voué assez injustement au ridicule, n'était pas un sot, quoiqu'il aimât peu les femmes. Jugez-en.

« Les femmes les plus spirituelles, disait-il, n'ont tout au plus que la moitié de la raison. »

C'est aussi lui qui a défini la femme : « Une créature humaine qui s'habille, babille et se déshabille. »

*** Chapelain, passant dans un bois, trouva une femme pendue à un noyer. « Il serait à souhaiter, s'écria-t-il, que tous les arbres portassent de semblables fruits ! »

*** Les Orientaux ont aussi un proverbe qui ne se pique pas de galanterie. Le voici : « Il faut demander conseil aux femmes pour faire le contraire de ce qu'elles conseillent. »

*** Un des orateurs les plus déplorables de l'ancienne chambre était sujet à demeurer court à la tribune.

Il fit faire son portrait, qui fut exposé dernièrement au palais de l'Industrie.

Madame de F..., voyant ce portrait, s'écria : — Quel calme! quelle impassibilité! quel imposant silence! On dirait qu'il est encore à la tribune!

*** C'est ce même député qui, à la suite d'un discours qu'il n'avait pu achever faute de mémoire, reçut une lettre dont la suscription portait :

« A monsieur *un tel*, député, demeurant... à la tribune de la chambre.

» Monsieur, disait la lettre, la première fois que vous manquerez de mémoire, je vous engage à employer le moyen suivant :

» Faites fermer toutes les portes, et comme il n'y a que des honnêtes gens à l'assemblée, il faudra bien que votre parole se retrouve. »

*** Mon oncle est un singulier bonhomme, il prétend qu'il n'y a que deux bons jours dans le mariage :

Le jour des noces et le jour où l'on voit porter sa femme en terre !

*** Q..., le bohême, a épousé mademoiselle S..., le bas-bleu. H. Murger prétend que c'est la Faim qui a épousé la Soif.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Ma foi! s'il faut en croire les auteurs, MM. Paulin, Deslandes et Duflot, notre siècle produit de bien vilains enfants! Quelle horrible société, juste ciel! que celle où nous vivons! Quelles mœurs et quelles turpitudes!... Les auteurs de la pièce nouvelle du Vaudeville, *Un enfant du siècle*, n'ont pourtant pas été audacieux jusqu'au bout : ils ont atténué de leur mieux la hardiesse de leur donnée; leur intention était de faire de leur héros un misérable qui se fait *entretenir par une femme !*

La chose ainsi présentée leur a paru trop atroce et trop crue : ils ont mitigé leur idée, et ont fait de Lucien de Gerdry *un homme entretenu sans le savoir*. Ah! s'il le savait!...

Lucien a mangé sa fortune, et au premier acte il en fait croquer les dernières bribes dans un colossal déjeuner. Lucien n'a plus besoin d'argent, il va trépasser : ainsi l'a déclaré le fameux docteur Maupertuis. Il est possédé d'un mal incurable : mais, bath ! c'est un gaillard qui se sera bien amusé !... il a épuisé les délices de la vie et dépensé ses facultés en orgies furibondes !... que peut-il regretter? Aussi ne regrette-t-il rien.

Si Lucien mourait de la poitrine, comme on nous le fait espérer, il mourrait à temps pour être plaint de ses amis... mais, par malheur, Lucien ne meurt pas.

Au deuxième acte, nous le retrouvons en parfaite santé et complétement déshonoré aux yeux du monde. Il est l'amant d'une marquise, il vit très-aristocratiquement, comme un homme riche, et de temps en temps un tabellion mystérieux lui remet des billets de banque de la part de nous ne savons quel protecteur inconnu.

Ce protecteur, ô honte! c'est la marquise!..... tout le monde le sait; Lucien seul ne s'en doute pas. Oh ! le petit inconséquent!... il se laisse faire, il reçoit l'argent sans s'informer d'où il vient... et, tout en restant attaché à la marquise, il se met à aimer la fille du fameux docteur Maupertuis, celui qui l'avait si savamment condamné à mort.

La jalouse marquise fait une scène terrible à son sigisbé et lui propose de fuir de compagnie; Lucien refuse : la marquise grince des dents. Oh ! que c'est vilain, madame!

Tout à coup, au milieu d'un bal, l'*homme aux camélias sans le savoir* entend une conversation qui lui fait monter le rouge au visage : on parle de sa honteuse position, des libéralités ignominieuses dont il est l'objet.

Lucien provoque les jeunes gens qui osent pratiquer ces cancans déshonorants; personne ne veut se battre avec lui. Le fameux docteur Maupertuis est pris pour juge : il donne raison aux adversaires de Lucien.

L'infortuné *fils de marbre* n'a plus le droit de se battre avec un homme d'honneur; il reste écrasé par cet arrêt.

Au troisième acte Lucien reparaît. (Il vient jouer le cinquième acte de l'*Honneur et l'argent ;* deuxième édition, la seconde partie de la *Conscience;* troisième édition, le cinquième acte de la *Bourse*.) Ce n'est plus le même homme, soutenu dans ses disgrâces par le Tisserant de la chose : il s'est repenti, il a travaillé, il s'est réhabilité, il est devenu docteur en médecine, il est de force à remplacer le célèbre docteur Maupertuis.

Devinez-vous pourquoi il s'est fait médecin de préférence à toute autre profession? C'est pour avoir le droit de tuer les gens qui jadis n'ont pas voulu se battre avec lui.

Diantre! voici un docteur bien en disposition de massacrer sa clientèle!

Du moment que Lucien s'est réhabilité par le travail, personne ne songe plus à l'insulter, et le fameux docteur Maupertuis consent même à lui donner sa fille.

Cette pièce bizarre a réussi en dépit de sa donnée antipathique. Paul Laba, chargé du rôle de Lucien, l'a joué en comédien habile; grâce à son adresse, il a rendu presque intéressant son personnage.

C'est à Parade qu'est échu le rôle de cet éternel ami vertueux, sensible et moraliste, dont on abuse beaucoup depuis le Dégenais des *Filles de marbre*.

Avant de clore ses portes pour sa fermeture annuelle, l'Odéon a voulu jeter à la farouche critique un petit proverbe tout miel en un acte de M. Hector Crémieux.

Cette bulle de savon est intitulée *Qui perd gagne*.

Henri de Langey est amoureux de la comédienne Flora. Le vieux de Champignol en est également amoureux. Tous deux s'introduisent chez elle à onze heures du soir, et là ils s'expliquent. Les deux rivaux consentent à s'en rapporter au hasard : celui dont le nom sortira du chapeau devra sortir aussi de l'appartement de la comédienne, sous peine de cinquante louis d'amende.

Bref, Champignol est évincé; mais il compte revenir bientôt, grâce à l'inexpérience et à la timidité de son partenaire : Henri aura perdu vingt-quatre heures et gagné cinquante louis, voilà tout!

Champignol s'est trompé : l'inexpérience et la timidité du jeune homme plaisent à la comédienne Flora.

Quand le barbon se présente, Henri avoue galamment avoir perdu, et s'exécute; un regard de Flora lui annonce qu'il triomphera bientôt : c'est sa consolation.

Quel est l'auteur dramatique qui n'a pas fait, une fois ou deux dans sa jeunesse, cette pièce-là!

Si l'intrigue de cette comédie est faible et manque de hardiesse, le dialogue est du moins écrit avec verve, et il est amusant.

Ce n'est pas non plus par la force de l'intrigue que se font remarquer les deux saynètes qu'on vient de jouer aux Folies-Nouvelles... heureusement !

La *Polkette* de M. Firmin est une gentille grisette qui attend un futur qu'on doit lui expédier par la diligence de son pays. En l'attendant, elle se laisse courtiser par un entreprenant voisin d'en face. Ce rapin audacieux lui fait des déclarations d'une fenêtre à l'autre à l'aide d'un porte-voix, et de plus, pour la voir se déshabiller, il improvise avec une échelle un pont suspendu sur l'abîme.

Ce n'est pas tout. Le rapin se déguise en provincial, et, revêtu de la peau du futur attendu, le fait prendre en grippe par la folâtre Polkette.

Enfin, au dénoûment, une lettre annonce que le futur ne viendra pas : il s'est marié en route. Alors Polkette épouse son rapin au milieu des flonflons les plus joyeux.

Cette piécette a plus de mots spirituels que de scènes, et la musique, de M. Bernardin, le chef d'orchestre, est fringante comme un quadrille. On y remarque des petits bijoux musicaux d'une grande valeur mélodique et harmonique.

Estelle et Némorin, de M. de Jallais, se raconte encore moins que *Polkette*. C'est l'histoire de la première entrevue d'amour d'une Estelle cocasse et d'un Némorin ridicule, élevés tous deux dans les bergeries de M. de Florian.

Il y a un petit ânon qui remplit un rôle important dans cette bluette; c'est le confident d'Estelle : il lui brait des conseils lorsqu'il s'agit de se garer des propos amoureux, et il décoche bravement des ruades à tous les bergers trop folichons.

Cet âne extraordinaire, qui constitue à lui seul la dot de la pauvrette, finit par danser sur ses deux pieds une polka-mazourke avec le papa du berger Némorin.

Cette farce est aussi saugrenue qu'amusante.

La musique de M. Ancessy est fort remarquable; c'est de la vraie musique d'opéra-comique.

Les succès musicaux des Folies-Nouvelles et des Bouffes-Parisiens vont faire naître un troisième théâtre dans le même genre léger.

M. Léopold Amat, compositeur distingué et administrateur des Bouffes-Parisiens, prend le théâtre Beaumarchais. Son privilége lui permet de jouer l'opéra-comique, le vaudeville, la comédie, le drame et le ballet.

Ce privilége est beau, mais il est dangereux : que de frais, mon Dieu, si le directeur tient tout ce qu'il promet!

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Voici une bonne femme qui doit vous paraître un peu téméraire; devinez ce qu'elle voudrait prendre aux armes de ce jeune guerrier pour orner sa salade?

Elle voudrait lui prendre les *capucines* de son fusil.

N° 2. Savez-vous quel sentiment éprouve ce malade affamé pour le médecin qui vient de réduire de moitié sa portion congrue?

Il éprouve le sentiment d'un homme réduit à la demi-ration (*l'admiration*).

N° 3. De ces deux écoliers, dont l'un fait sa version et l'autre des cocottes, quel est en réalité celui qui travaille le plus à ses devoirs?

C'est celui qui s'amuse pendant l'étude, parce qu'il y fait diversion (*dix versions*).

N° 4. Devinez pourquoi ces chiens-là ne sont jamais à vendre?

Parce qu'ils sont tachetés (*sont achetés*).

N° 5. Pourquoi cet ébéniste pourrait-il exercer l'état de dentiste aussi bien que le sien?

Parce qu'il pose un râtelier.

N° 6. Sais-tu, renard, mon ami, pourquoi l'administration des postes ne t'emploiera jamais comme facteur?

Il ne faut pas t'en offenser...; c'est parce qu'elle aurait trop à craindre pour les *poulets* qui te seraient confiés.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Bonnes ou mauvaises, que d'idées passent par la tête de l'homme.

Bonne, zou mauvaise, queue d'ID passent par la tête de l'homme.

N° 8. Les morts ouvrent les yeux aux vivants.

Les Maures ouvrent les yeux os vivant.

N° 9. Au moment du péril l'âne vêtu de la peau du lion laisse percer le bout de l'oreille.

Homme au Mans dupé rit — L l'âne vêtu de la peau due lion laie se perce — aile — boud — l'oreille.

A PARTIR DE CE JOUR, ET JUSQU'A LA FIN DU MOIS,

Toute personne qui s'abonnera pour un an au *Journal amusant (Journal pour rire)* aura droit à recevoir, moyennant 6 francs ajoutés aux 17 francs de l'abonnement du *Journal amusant* (en tout 23 francs), tout ce qui a paru du *Musée français-anglais* depuis le 1er janvier 1855, c'est-à-dire depuis dix-huit mois, en sorte qu'elle possédera la collection de ce journal, dont elle recevra la suite *gratis* pendant le cours de son abonnement au *Journal amusant*.

Toute personne qui s'abonnera pour un an au *Journal amusant*, et fera remonter cet abonnement au 1er janvier 1856, recevra, moyennant 3 francs, l'année 1855 du *Musée français-anglais*. Elle se trouvera ainsi posséder toute la collection du *Musée français-anglais* et toute celle du *Journal amusant*, car c'est à partir de janvier 1856 que le *Journal pour rire* a pris le titre de *Journal amusant*.

Or donc, — pour recevoir les dix-huit premiers mois du *Musée français-anglais* et une année d'abonnement à venir au *Journal amusant* avec le *Musée français-anglais* pendant la durée de cet abonnement, il faut envoyer à M. PHILIPON FILS, n° 20, RUE BERGÈRE, un bon de poste de 23 francs.

Pour recevoir les dix-huit premiers mois du *Musée français-anglais* et les numéros du *Journal amusant* depuis le 1er janvier 1856, plus la suite du *Journal amusant* et du *Musée français-anglais* jusqu'à la fin de décembre prochain, il faut envoyer un bon de poste de 20 francs.

AVIS AUX DAMES.





Les dames qui veulent se tenir au courant des modes véritables de la bonne compagnie de Paris, celles qui tiennent à bien connaître les modes que l'on porte et non les inventions des journaux ou des confectionneuses, s'abonnent au journal les *Modes parisiennes*, qui publie les plus jolies toilettes de printemps et qui va donner les toilettes d'été.

Le journal les *Modes parisiennes* est, comme on sait, le journal adopté par la société élégante, il ne publie ni les modes exagérées, ni les modes de mauvais goût; et bien qu'il se tienne au courant de tout ce qui se fait dans les ateliers de Paris, c'est seulement dans le monde qu'il prend ses modèles.

Les renseignements qu'il donne sont complétement désintéressés; contrairement aux habitudes des journaux de modes qui vantent les maisons qui les payent pour cette publicité, le journal les *Modes parisiennes* ne reçoit rien des marchands, fabricants, confectionneurs, couturières, etc., etc.; il parle de ce qu'il trouve beau ou bon, sans vouloir retirer aucun profit de la publicité qu'il fait. On peut donc toujours avoir pleine confiance dans ses éloges et sa critique, on peut donc sans crainte suivre les conseils qu'il donne à ses abonnés.





Le journal les *Modes parisiennes* paraît tous les dimanches, avec une belle gravure sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix. Tous les mois il donne une feuille de patrons de grandeur naturelle et des dessins de broderie *les plus nouveaux*. Aux personnes qui souscrivent pour un an, il donne un magnifique Album gravé sur acier et colorié avec goût, intitulé TABLEAUX DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE, par M. Compte-Calix.

Prix: un an, 28 fr.; 6 mois, 14 fr.; 3 mois, 7 fr. Pour recevoir l'Album *franc de port*, il faut ajouter 2 fr., soit 30 fr. Les abonnements partent du 1er du mois.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 28. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1856, — par Nadar.



12858

— Plusieurs grandes sociétés en commandite se fondent en Bourse. — Avis aux capitaux....



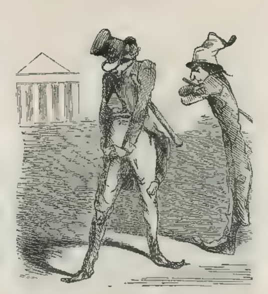
12859

Départ prochain des hommes de paille, sur la nouvelle de la loi sur les sociétés en commandite.



12860

— Plus que ce parti-là à prendre!... à moins de me fourrer membre de quelque conseil de surveillance....



12861

Désolation de deux personnages avantageusement connus, à la nouvelle de la loi sur les sociétés en commandite.



12862

La difficulté de trouver des logements semble augmenter. Où allons-nous!



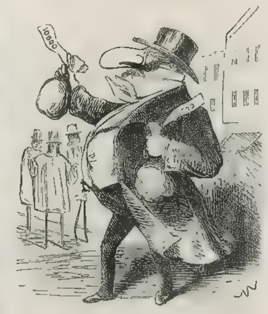
12863

— Qu'est-ce que vous feriez à leur place — puisqu'ils n'en trouvent pas d'autre!



12864

— Oui, mon enfant, j'ai vu un temps où on portait des pantalons blancs au mois de mai!!!



12865

Le même anonyme prend le même faux nez pour remettre la même somme de 10,000 francs à la même société des gens de lettres. Qui ça peut-il donc être mon Dieu? .



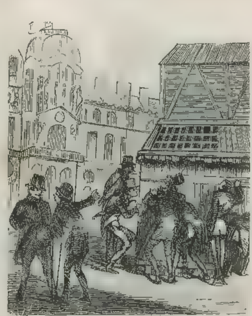
12866

Autrefois, cette tenue suffisait quand on allait au pré....



12867

Aujourd'hui, celle-ci est à peine convenable. Il est vrai que nous allons maintenant au pré.... *Catelan.*



12868

— Qu'est-ce qu'on fait donc dans cette cabane de la cour du Louvre?



12869

Le François Ier de M. Clesinger regarde de son côté à travers les planches si on va le tirer de sa triste position

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



12870

Les modes à Mabille.



12871

— Avec toutes leurs expositions, ils devraient bien trouver encore un moyen de nous drainer le gosier pour mieux boire sans nous inonder.



12872

— Encore un cigare, je vous prie Ils sont excellents : où les prenez-vous! — C'est vous qui les *prenez* : moi je les achète.



12873

Grande querelle entre *Figaro* et la *Gazette de Paris*.



12874

Aux Bains de mer. — Avant.



12875

Après.



12876

Idem.



12877

Idem.



12878

M. de Lamartine déclare que les vers valent moins que la prose. Ce n'est pas pour les siens, sans doute, qu'il dit cela.



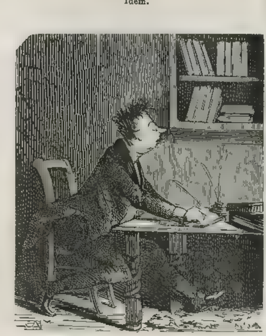
12879

Figaro, facteur. Tarif général de toutes les lettres pour la France, les colonies et l'étranger : 30 centimes.



12880

— Tu cherch s une b ite aux lettres! Jette ton billet dans la boite du Figaro, tu peux être sûr que ta lettre arrivera a son adresse par le premier *Figaro*.



12881

« L'affaire étant très-urgente, je vous prie de vouloir bien me répondre *Figaro* par *Figaro*. »



12882

Distribution des prix.



12883

Médaillé ! ! ! — Dans la personne de son veau.



12884

Couronné!



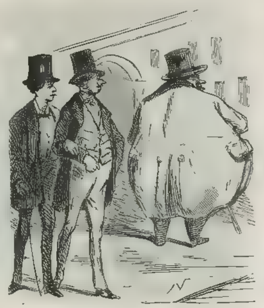
12885

L'élève qui n'a pas eu de prix.

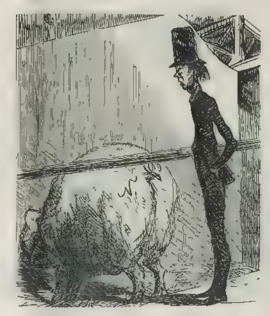
REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



12886
Le veau gras fait la nique au retour de l'Enfant prodigue. Il se réserve pour l'exposition



12887
— C'est un expo ant... — Ou un exposé.



12888
Confrontations et réflexions.



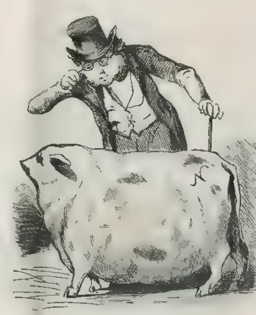
12889
Réflexions et confrontations.



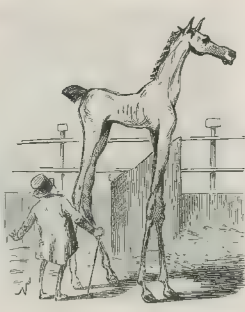
12890
— A la bonne heure! j'aime mieux ceux-là!



12891
— C'est plus fort que moi; je ne peux pas voir ces bêtes-là, même en peinture



12892
Ils sont arrivés à faire de bien drôles de petites vaches!



12893
Mais ils font aussi de grands chevaux bien drôles!



12894
— Et dire que mon mari se lève maintenant à quatre heures du matin pour faire ce métier-là!



12895
— Qu'est-ce que tu fais là! — Dam papa, comme je n'ai pas de prix et que tes bœufs en ont, je tâche de faire comme eux.



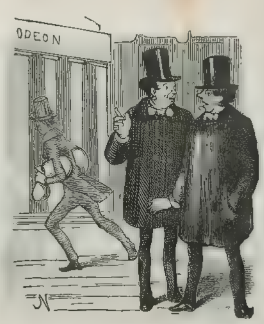
12896
— La différence entre le taureau et le bœuf, mon garçon! C'est que le taureau est le père du veau et que le bœuf n'en est que l'oncle.



12897
— Vous avez du monde maintenant ici! — Oh! monsieur, ça s'explique : le café Talma s'est *Ristori!*



12898
L'Offenbach d'été et l'Offenbach d'hiver, ou les *Deux Bouffes parisiens*



12899
— C'est M. Ponsard qui vient de toucher ses droits d'auteur pour sa pièce contre le jeu. — Pas contre le jeu... des acteurs, alors!



12900
La rentrée de M. Prudhomme aux *Variétés* est le plus beau jour de ma vie.



12901
Ivanhoé, grande ferblanterie équestre, à l'Hippodrome.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



12902

Musard, chef d'orchestre et nourrisseur, dompte généralement tout bestiau et l'utilise.



12903

Pierrot siffle les boursiers aux Folies-Nouvelles : les boursiers sifflent Pierrot.



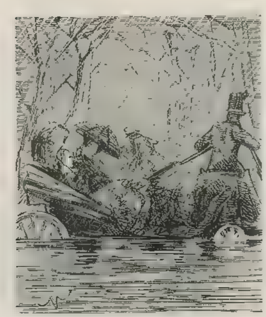
12904

— Vous avez beau dire, je ne croirai jamais que les droits des membres du conseil de surveillance de l'Hippodrome si lent jusque-là !



12905

Photographie des animaux de l'Exposition. Commodité et célérité.



12906

Courses de printemps.



12907

— A la bonne heure, je vois que la pièce de M. Ponsard fait beaucoup de conversions !



12908

— J'entendais dire tout à l'heure à côté de moi que la pièce de M. Ponsard produisait une vive *conversion*...
— Sur la rente !...



12909

— Pardon, m'sieur j'ne suis point d' Paris, et j' suis venu à la Bourse pour voir *détacher l' coupon*... à quelle heure est la cérémonie ?



12910

M. Mirès traqué par les demandes d'actions des ports de Marseille.



12911

Une couche d'abonnés que le *Constitutionnel* n'avait pas soupçonnés, et que le *Journal de l'isthme de Suez* vient de découvrir.



12912

L'isthme de Suez en perce.



12913

Départ de Rossini pour Wiesbaden : *lugets*, violons, contre-basse-*que*.



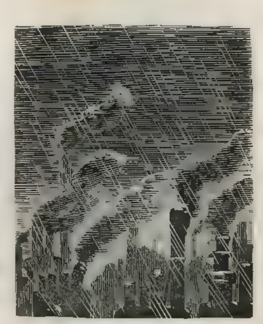
12914

A la bonne heure ! voilà une mode raisonnable et qui a son utilité !



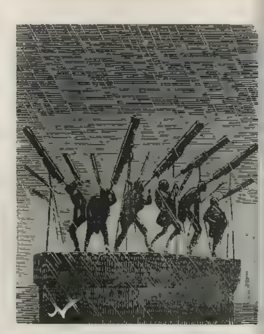
12915

Stupéfaction de la ville de Paris, qui ne se reconnait plus du jour au lendemain.



12916

Printemps à perpétuité.



12917

Toutes les têtes sont en l'air à l'Observatoire.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



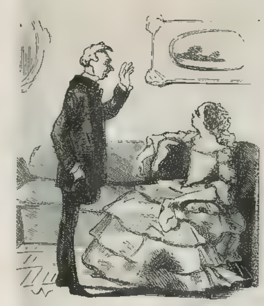
12918

Plaisirs des bains de mer.



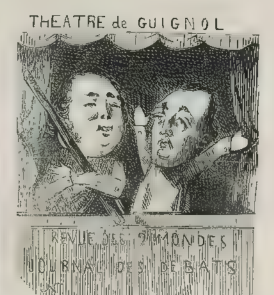
12919

Autre bain de *mère*.



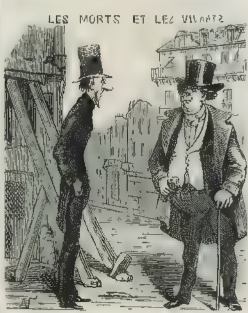
12920

— Mais est-ce vraiment un homme de bonne compagnie! — Je crois bien! il est de la compagnie anglo-française des Champs-Élysées!!...



12921

Belle comédie donnée gratuitement par le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux-Mondes*. Ne prenez pas vos billets!...



12922

— Autrefois vous logiez dans des trous que vous payiez toujours : aujourd'hui, avec la *Compagnie des Champs-Élysées*, tout locataire habite un palais dont il est propriétaire.



12923

Pluie de commandites et sociétés de mines.



12924

J'aime mieux celle des crayons de Mengin.



12925

— Le baron dit qu'il sait monter à cheval : je veux bien, mais alors il ne sait pas s'y tenir.



12926

Nouveau système pour varier les plaisirs du public à l'endroit des ballons. (Offert à M. Arnaud.)



12927

Le Printemps de 1856 demandant l'hospitalité au coin du feu de l'Hiver.



12928

190 séances pour un portrait d'autrefois! M. Ingres est un peu distancé par le daguerréotype.



12929

Une application nouvelle des bœufs hongrois. (Seconde offre à M. Arnaud.)



12930

C'est bien commode tout de même les manches lord Raglan!



12931

Fin de la guerre d'Orient et des canards stratégiques du *Journal des Débats*.



12932

Beaux traits de l'histoire de la société des gens de lettres. — Mary Lafon et Frederic Thomas refusent les présents d'Artaxerxès-Véron

LA LIGNE DROITE ET LA LIGNE COURBE.

PHYSIOGNOMONIE UNIVERSELLE.

Physiognomonie?...

Où donc ai-je entendu cet air?...

Je vous ai parlé l'autre jour de la résurrection de la *phrénologie;* voici revenir aussi la *physiognomonie.*

Décidément le vent est aux reprises. Nos théâtres remontent les vieux vaudevilles, et la science moderne reprend ses vieilles chansons.

Et l'on nous dit que l'humanité est une marche progressive! Tarare! c'est une procession de revenants!

Physiognomonie, que me veux-tu?... montre-moi tes papiers! Tu déclares, de par Lavater, *e tutti quanti*, qu'on peut juger un individu sur les traits de son visage? Tu oublies que la Brinvilliers avait la physionomie la plus douce et la plus intéressante!..... tu oublies que des milliers de scélérats et de vipères possèdent des figures charmantes! Et nos diplomates donc!... Oseras-tu dire que chez eux la physionomie est le miroir de l'âme, — en supposant qu'ils aient une âme? Est-ce que jamais les muscles furieux trahissaient chez Talleyrand tout ce qu'on lui appliquait par derrière? *Fronti nulla fides*, a dit le poëte, et « les traits du visage, a répété Buffon, n'ont aucun rapport avec la nature de l'âme. » L'acte le plus indifférent de notre vie sera plus éloquent, plus significatif, plus indiscret que ne sauraient l'être tous les rameaux nerveux de la face humaine. Ce ne sont pas les traits de notre visage, mais bien nos actions qui portent l'empreinte de notre nature morale et de notre intelligence, Un sot ne prend pas son chapeau et ne se tient pas sur les jambes comme un homme d'esprit. Vous pouvez deviner la profession des hommes et la position sociale des femmes à leur démarche, à leur allure. A dix pas de distance vous reconnaîtrez un tailleur, un cordonnier, un peintre d'enseignes, une lorette, sans les regarder sous le nez.

Ainsi *physiognomonie*, ma mie, faites vos paquets : on ne peut rien pour vous; on vous a déjà donné!

— Lisez ma brochure! me répondit froidement le docteur Léger.

— Pourquoi faire?..... vous ressuscitez la *physiognomonie?...*

— Je la révolutionne!

— Diable!

— Lisez ma brochure!

Et je lus :

Esquisse d'un nouveau système de physiognomonie universelle, par le docteur Eugène Léger, prosecteur d'anatomie à l'École des beaux-arts.

Voici en substance la théorie du jeune docteur :

La physiognomonie est la science des significations de la forme extérieure des corps. — La forme extérieure des corps est délimitée par des lignes droites ou courbes. — Tous les corps de la nature sont inorganiques ou organiques. — Tous les corps inorganiques ont pour type linéaire la *ligne droite*, et les corps organiques la *ligne courbe.*

Trois caractères dominent dans les corps inorganiques (ligne droite) : l'*inertie*, le *froid*, la *mort;* voyez les rochers, les déserts, les mers tranquilles et les mornes horizons.

Trois caractères opposés dominent les corps organiques (ligne courbe) : le *mouvement*, la *chaleur*, la *vie;* voyez le contour des coteaux fertiles, les bois chargés de feuilles, les nuages chauffés par le soleil, tout ce qui vit, tout ce qui se meut et respire, depuis le ver de terre jusqu'à l'homme.

Détaché d'un roc, un fragment anguleux roulé par les vagues se fait galet; le mouvement lui a donné la vie : il s'est arrondi. (!...)

L'eau, sous l'influence du feu, s'émeut, frémit, bouillonne, s'échappe en tourbillons; elle prend la ligne courbe de la chaleur et du mouvement en quittant la ligne droite de l'immobilité.

Chez les êtres vivants comparez les formes roides et sèches des gens affamés ou malades avec l'ampleur des contours de ceux qui ont la santé et la satiété : la ligne droite domine dans les premiers, la ligne courbe dans les seconds.

(*Ergo*, un vieillard courbé par l'âge et les infirmités : — ligne droite!)

Un homme immobile, silencieux, ne transigeant avec rien : — ligne droite. Une personne vive, généreuse, mobile dans ses idées sensuelles : ligne courbe.

L'eau-ligne droite est tranquille et froide; l'eau-ligne courbe sera courante ou vaporeuse; mais, entre l'eau glace et vapeur, il y aura l'eau à température ordinaire, à surface plane quand elle est dormante, à surface onduleuse quand elle est agitée : c'est l'eau-*transition.*

Il est aussi des hommes-transition, ambigus, si l'on veut, qui ne sont ni glace ni vapeur...

Et notez que cette esquisse de *physiognomonie universelle*, qui contient des pages curieuses qu'il m'est impossible de reproduire, n'est que le prélude d'un grand ouvrage que le docteur Léger livrera incessamment à la presse.

Attendons ce grand ouvrage; il nous apprendra si la *physiognomonie* doit rester inerte et morte : — ligne droite; ou si cette science conquerra une nouvelle vie et doit annoncer l'aurore d'un nouveau mouvement : — ligne courbe.

Encore quelques lignes, lecteur, et je termine.

Dans l'ordre moral la ligne droite est la meilleure règle de conduite, en géométrie elle est le chemin le plus court pour arriver d'un point à un autre.

Pour le docteur Léger, la ligne droite c'est la mort.

Courbons-nous devant sa volonté, afin que nous vivions longtemps!

JULES LOVY.

L'ENSEIGNE.

Sancho Pança, mon vieil ami, gouverneur de l'île de Barataria en terre ferme, a un proverbe sur lequel il prend plaisir à revenir sans cesse : « Ne vous fiez pas, dit-il, à l'étiquette du sac. » Voilà bien longtemps que le sage écuyer du chevalier de la Triste-Figure a émis cette vérité essentielle; c'est absolument comme s'il eût jeté une poignée de diamants aux petits cochons de Siam.

Le genre humain, genre bête, quoi qu'en dise M. Sainte-Beuve, se laisse prendre à l'étiquette du sac depuis le commencement du monde; il y sera pris jusqu'à l'heure où l'Ange viendra jouer un solo de trompette un peu avant le Jugement.

J'ai lu la Genèse. En mangeant la pomme fatale, Adam croyait, sur la foi d'une trompeuse apparence, ne croquer qu'un fruit vulgaire. Pour s'être trop fié à l'étiquette du sac, il a perdu lui-même et l'interminable kyrielle des siens; d'où ce nouveau proverbe de Benjamin Franklin : « Regardez bien au fruit avant d'y porter la main! »

Cet autre adage nous mènerait à des considérations trop philosophiques; je m'en tiens donc à la formule de Sancho Pança.

Hélas! l'histoire de la pomme originelle, ou, si vous l'aimez mieux, le piége caché de l'étiquette du sac, est partout dans notre civilisation. Je vous défie de faire un pas dans Paris, mais un seul, sans tomber au beau milieu d'un piége à loup!

C'est l'histoire du jeune philosophe allemand Gans, qui, se trouvant chez nous, eut besoin de renouveler sa chaussure. En se promenant sur les boulevards, bras dessus bras dessous avec Béranger, il lut ces mots sur une enseigne : *Féburier, cordonnier pour hommes.* Il entre. « Une paire de bottes, monsieur? dit-il. — Monsieur, lui répond-on d'un air tout surpris, presque fâché, je suis bien étonné que vous vous adressiez ici pour avoir une paire de bottes; Dieu merci, je suis connu pour ne faire que des souliers, mais je les fais excellents! » Gans retourna à Berlin, et y écrivit sur ses tablettes : « Les » Français mettent de la plaisanterie dans tout, même » dans leurs enseignes! »

Il avait mille fois raison, ce Germain! — En ce qui touche l'étiquette du sac, la calembredaine est certainement notre fort.

Il pleut, vous vous ennuyez, vous vous dites : « Il faut que je lise quelque chose qui me récrée! » Là-dessus vous écrivez au cabinet de lecture du coin : « Envoyez-moi, au » hasard, le premier volume venu d'Alexandre Dumas » père. » On vous dépêche un très-beau tome sous ce titre : *Histoire de la peinture en Italie.* Il y a bien le nom de l'auteur, mais il n'y a pas son merveilleux talent; c'est un ouvrage d'un de ses collaborateurs : l'étiquette du sac vous a trompé.

Vous avez eu un procès, et, qui pis est, vous l'avez perdu; raison majeure pour vous distraire; vous vous dites : « Dînons bien avec des côtelettes de chevreuil et du homard!... » Le chevreuil est du mouton mariné, le homard est quelque antique langouste qui vient d'une mer saumâtre! Vous ajoutez : « Eh bien, buvons du beaune première! » On vous sert du vin du Berri... excellent pour faire danser les chèvres. Toujours l'étiquette du sac!

Au théâtre, vous pensez qu'un vaudeville nouveau vous fera rire... hélas, ils font tous pleurer à chaudes larmes, les vaudevilles du jour, depuis qu'on s'est mis en tête de les encombrer de lorettes et de poitrinaires. La lorette est généralement dépourvue de gaieté, sachez-le une fois pour toutes!..... on est aussi par là trompé très-souvent sur l'étiquette du sac.

Un dernier argument pour finir.

Au commencement du renouveau, comme disait Parny, dans les premiers jours d'avril, comme on dit maintenant, un de nos amis revenait de Versailles par les *Gondoles.*

Il s'est fort diverti d'un Anglais qui voulait s'arrêter à Sèvres, et qui n'a jamais pu se faire comprendre du cocher. Mais aussi ce voyageur prétentieux s'obstinait à crier : « Gondolier! gondolier! »

Vous pensez bien, lecteur, que personne ne répondait à ce cri tout vénitien : « Gondolier! gondolier! »

Le cocher, qui avait assez de peine à conduire sa barque et qui d'ailleurs ne savait pas les vers du Tasse, a ramené le pauvre Anglais jusqu'à Paris; c'est sur la place du Carrousel que notre ami lui a expliqué qu'en France, pays bourgeois et privé désormais de toute poésie, les gondoles étaient menées par des conducteurs de diligence.

Cet enfant de la Grande-Bretagne était encore une des victimes de l'étiquette du sac!

MAXIME PARR.

LE MANICURE.

Il ne s'agit pas, sur ce titre, de faire de l'érudition et de chercher midi à quatorze heures.

Manicure veut dire tout bonnement qui a soin des mains, comme pédicure signifie qui a soin des pieds.

Ne lisez pas d'épier; — dans ce cas, pédicure serait synonyme de mouchard.

Le manicure est d'invention moderne; nous avons fait, à ce sujet, les recherches les plus académiques à travers toutes les inscriptions et belles-lettres possibles, et nous osons affirmer que l'antiquité n'offre pas le plus petit exemple de manicurie ou de manicurisme, — *ad libitum.*

Le manicure tient du dentiste par la réclame, du gant Jouvin par le tableau indicateur, du pédicure... par esprit de corps.

Partout où brille son enseigne, sa main saute aux yeux, — une main potelée, à fossettes, aux doigts effilés, aux ongles roses.

« Pas de jolie main sans de jolis ongles. »

Que si vous n'adoptez pas son axiome, le manicure vous mettra à l'index et vous donnera sur les doigts.

Il vous prouvera ensuite que la lettre M, dessinée dans la paume de votre menotte, est l'initiale obligée de manicure, et que vous ne pouvez refuser ses services.

Et vous dira, pour peu que vous y prêtiez la main et que vous lui permettiez de vous tutoyer :

« Montre-moi ton carpe, ton métacarpe, tes phalanges... je te dirai qui tu es. »

Froides mains; — chaudes amours.
Main crochue, — intérêt de l'intérêt des intérêts.
Main rouge, — charcutière.
Main osseuse, — fille ultra majeure.
Moignon, — manchot.
Ongles rongés, — poëte.
Ongles noirs, — deuil de la propreté.
Ongles cassés, — Quand vous verrez tomber (*bis*)
Les feuilles mortes.
Ongles à bourrelets, — cordon bleu.

Le moyen d'avoir de l'esprit jusqu'au bout des ongles, c'est de les laisser pousser.

De plus, si vous y tenez, le manicure se fera un tantinet chiromancien pour vous être agréable; il vous dévoilera l'avenir, il vous apprendra que la paume de la main contient cinq grandes lignes avec embranchements sur la fortune et le bonheur, et sept tubérosités dont les principales sont monsieur le soleil et madame la lune, — l'astronomie de la chiromancie.

Après quoi, le manicure vous initiera à la toilette quatre ou cinq fois quotidienne de la main :

Le matin, se mettre les pieds à l'eau et à la moutarde... pour éviter que le sang ne se porte aux mains.

A dix heures, se laver une première fois les mains avec du savon de benjoin dans de l'eau de puits.

A midi, une seconde fois, à la pâte d'amandes dans de l'eau de Seine.

A deux heures, une troisième fois, aux aromates dans de l'eau pluviale tiédie au soleil.

Se frotter les mains à la pierre-ponce.

Les frictionner avec une flanelle sèche.

Se polir les ongles à la brosse, se les arrondir à la lime, se les adoucir à l'éponge.

Plonger ses mains dans la poudre de riz.

Ces soins purement préliminaires achevés, il est de toute indispensabilité de se rendre chez le manicure pour recevoir le dernier coup de fion.

Nota bene. — La nuit, dormir les mains en l'air... et gantées.

Et maintenant, si vous n'allez pas vous faire manicurer, si vous ne suivez pas à la lettre le programme ci-dessus...

Je m'en lave les mains.

Alexandre Flan.

MM. LEVASSOR ET PARISOT.

Nous disions dans notre dernier *Musicorama*, à propos des accompagnateurs :

« Il y a quelques années, M. Parisot accompagnait toutes les chansonnettes de Levassor; Levassor et Parisot étaient les deux inséparables : Levassor se rendait-il à minuit chez madame la baronne Crapowski pour chanter le *Maître d'école*, M. Parisot se levait au milieu de la nuit et courait chez madame Crapowski. En échange de tant de gants paille, de tant de souliers vernis et de nuits blanches, M. Parisot n'a jamais pu obtenir que... l'estime de Levassor.

» Un beau jour, l'accompagnateur s'avisa de demander une rémunération un peu plus substantielle : cette prétention parut tellement exorbitante au chanteur comique, qu'il s'ensuivit une dissonance qui ne fut pas sauvée, puis une fugue, et nos deux inséparables se séparèrent à tout jamais. »

Voilà ce que nous disions, parce qu'on nous l'avait affirmé. Ami de Levassor, nous sommes encore plus ami de la justice : or nous n'étions pas fâché de faire sentir à notre ami l'énormité de son procédé. Que diable! on ne dérange pas le sommeil d'un pauvre pianotier sans lui payer au moins ses gants paille et ses souliers vernis!

Mais voici Levassor qui, du fond de l'Angleterre, réclame contre ce chef d'accusation :

« L'assertion est complétement erronée, nous dit-il dans une lettre fort courtoise et des plus amicales : M. Parisot ne m'a jamais prêté gratuitement son concours; *je l'ai payé chaque fois.* »

En présence d'une déclaration aussi positive, nous ne pouvons que regretter d'avoir décoché une petite flèche anecdotique qui n'a pas de raison d'être, et nous en renvoyons la responsabilité à qui de droit.

J. Lovy.

THÉATRES.

Ce fut un roman qui fit un certain tapage que *les Frères de la côte* de M. Emmanuel Gonzalès, les amateurs d'émotions en trouvaient à revendre. Le poison, le poignard, la hache, les chaînes, les crocodiles, l'incendie, les vaisseaux bourrés d'or, les victimes expirantes y jouaient un rôle des plus passionnés.

Eh bien! M. Henri de Kock a taillé en plein drap dans le roman, et, avec le concours de M. Emmanuel Gonzalès, il en a fait un gros drame bien sombre, bien noir, bien terrible, qui vient d'obtenir du succès au Cirque impérial.

Les Frères de la côte sont des paysans bretons qui, lassés de cultiver les légumes de leur patrie, se mettent en tête d'aller conquérir les Antilles les armes à la main.

J'aim' pas les haricots (*bis*),
Mais j'aim' mieux les Antilles.

Telle est la chanson que chante sans cesse le chef de ces flibustiers, boucaniers et autres écumeurs de mer.

Bernard a choisi le bon moment pour s'embarquer. Son village n'était plus tenable. Son frère Louis, marié à Yvonne, vient d'apprendre que sa folâtre épouse le trompait, alors il casse un bras à son rival, mais celui-ci lui riposte par un coup de pistolet dans l'abdomen.

Louis mort, l'amant blessé, la femme folle, Bernard prend son petit neveu au berceau et va le mettre en nourrice ailleurs.

Jusqu'ici la Bretagne n'a pas été la vraie côte de la pièce, c'est une petite côte pour rire, une côtelette, quoi!

Après vingt ans d'entr' acte, nous retrouvons *les Frères de la côtelette* devenus les fameux boucaniers qui ont conquis l'île de la Tortue, des bayadères, des trésors, des esclaves, des armées.

A partir du deuxième acte, les acteurs ne dégoisent plus le patois breton du premier; ils parlent un jargon espagnol mélangé d'ajoupas, de douros, de senora, de senor, qui produit une musique fort agréable à l'oreille.

Dona Carmen est une Espagnolos transportée aux Antillos, où elle est devenue amoureuse d'un esclavos. Ce monsieur se nomme Joaquin. Chaque matin, dès que le soleilos paraît à l'horizonos, il vient lui apporter un énorme bouquettos.

Le gouverneur du pays en est jaloux, ce coquinos n'envoie pas Joaquin à l'ours, mais au crocodile, genre de chasse fort malsain.

Surviennent les boucaniers, qui tuent l'animalos, et veulent idemos tueros le gouverneur féroce.

Le chef des boucaniers, c'est Bernard. Le gouverneur des Antilles, c'est l'assassin de son frère. Quant à Joaquin, c'est le propre neveu du frère de la côte, le moutard que Bernard a oublié en nourrice.

Ce n'est pas tout, cette folle qui va et vient en tournant de l'œil, c'est Yvonne à la recherche de son fils dans toutes les parties du monde (cosmos).

Après bien des combats, des duels, des jeux, des ballets, on massacre le traître, la mère retrouve son petit, le petit épouse sa Carmen, tous les boucaniers sont archi-millionnaires, et Bernard, en faisant sonner ses douros, dit la main sur son cœuros : — Vive la noce! faisons-nous des bosses! J'avais bien raison de ne pas aimer les haricotos,

J'aim' bien mieux les Antillos!

Saint-Ernest a été fort remarquable dans le rôle du chef des boucaniers; Edmond Galland est aussi un bel écumeur de mer, il écume admirablement; Julian est un petit boucanier très-intéressant. Mademoiselle Florence de Villiers, chargée du rôle de Carmen, s'y est montrée fort sympathique.

Des flibustiers américains passons à *la Bourse*. Ici la flibusterie prend une forme moins sauvage. On y exécute bien encore les gens, mais on ne les scalpe pas.

La Bourse de M. Ponsard a fait naître *la Bourse de village* aux Variétés. Dans cette *Bourse* infime on cote les choux, les navets, les poireaux, les carottes. On y fait des primes sur les choux-fleurs, et des reports sur les betteraves.

La corbeille de la *Bourse* de ces rustres est un grand baquet de blanchisseuse, autour duquel ils beuglent à qui mieux mieux.

Un journal de Paris tombe entre les mains de ces villageois, qui poussent le goût de l'imitation boursicotière jusqu'à la démence : l'un apprend que les *Lits militaires* valent mille francs, et se figure qu'il peut vendre à ce prix-là le lit occupé par son cousin le tourlourou; un autre a lu que les *Petites voitures* se vendaient très-cher, il espère se défaire à prix d'or de ses brouettes; un autre imbécile confond les *Docks* avec les dogues, et compte vendre ses chiens cinq cents francs pièce.

Cette *Bourse de village* n'est pas positivement une pièce de théâtre, mais c'est une amusante plaisanterie, bien saupoudrée de gros sel; et puis cette légère satire court si prestement, si gaiement, de sa première à sa dernière scène, qu'on n'a que bien juste le temps de rire; on ne se rend pas compte de ce qu'on a vu, mais on s'est amusé!

Les *Trois bourgeois de Compiègne* exhibés au Palais-Royal sont trois maris de différents calibres : Moutonnet est un mari confiant; Falourdin ne parle des femmes qu'avec rage et mépris, parce que la sienne l'a abandonné en Suisse; enfin le troisième, M. Caron, est un Othello grotesque qui court la nuit dans son jardin, armé jusqu'aux dents, et poursuit, sans jamais pouvoir l'atteindre, un certain Alfred qui de son côté pourchasse sa moitié.

Dans le fait, ledit Alfred en veut à toutes les femmes, comme Chérubin. C'est un va-et-vient des plus curieux; tout le monde a l'air de jouer aux barres : Alfred se cache dans l'armoire de madame Moutonnet, Falourdin retrouve sa femme, Caron avale un bouillon purgatif destiné à débarrasser Moutonnet de son mauvais teint. A peine Caron a-t-il avalé ce bouillon, qu'il se croit empoisonné.

Enfin on s'explique, parce qu'il faut que ce quiproquo finisse : Moutonnet revient à ses idées paisibles, Falourdin reprend sa femme, et Caron rage plus fort que jamais.

Si j'étais riche! dit ce bon Émile Viltard dans sa pièce de début aux Folies-Dramatiques. Si j'étais riche, tout ce qui m'entoure serait heureux : je marierais ma fille à ce jeune homme peu fortuné qui l'aime, mes ouvriers seraient mes enfants; il suffirait de me dire : Je suis pauvre, pour ne plus l'être, mais je ne suis pas riche!

Tout à coup notre homme apprend qu'il lui revient un gros héritage légué par un parent. Tout le monde se réjouit.

Hélas! notre nouvel enrichi ressemble à l'un des héros de la fable de la Fontaine, *le Savetier et le Financier :*

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôte les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines;
Tout le jour il avait l'œil au guet, et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent...

En outre, son cœur devient dur comme ses sacs d'écus : il veut que sa fille épouse un homme riche, il faut que ses ouvriers soient accablés de durs travaux; le mouton s'est métamorphosé en tigre!

Heureusement pour le bonhomme et pour tous les siens, le testament n'était pas valable; le testateur n'a négligé qu'une petite formalité : il a oublié de le signer! Farceur de testateur, va!

Ce gentil vaudeville, de MM. Guénée et Charles Potier, a été joué d'une façon charmante par Émile Viltard et Markais, deux transfuges des Délassements.

Aux Bouffes-Parisiens, nous avons applaudi *Marinette et Gros-René*. Voici une œuvre dont la forme dramatique et musicale tend à rappeler quelque chose : une tendance, un système, une école!..... L'idée du libretto de M. Éd. Duprez est empruntée à Molière. De son côté, la musique de M. Hecquet s'est inspirée de ce beau sentiment de clarté, de franchise, qui domine le répertoire du siècle passé.

Nous remercions de tout cœur M. Hecquet d'avoir pris pour modèles Mozart, Cimarosa, Paësiello, ces maîtres lumineux que les tendances de l'art moderne ne respectent guère.

Albert Monnier.

La *Librairie nouvelle* vient de terminer la publication en trois volumes des intéressantes *Lettres parisiennes* de madame Émile de Girardin. Ce livre est comme l'histoire intime de la société française de ces derniers temps, racontée, jour par jour, dans ses manifestations politiques, littéraires et sociales, par un écrivain aussi gracieux qu'original. Cette édition, ornée d'un remarquable portrait de l'auteur, a été l'objet d'un soin tout spécial.

LES ROBERT-MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON.

Robert-Macaire créant une banque..... mais la, une vraie banque! — Robert-Macaire philanthrope. — Robert Macaire escompteur. — Robert-Macaire assemblant ses actionnaires. — Robert-Macaire avocat des prisons. — Robert-Macaire médecin (consultations gratuites). — Robert-Macaire avoué. — Robert-Macaire restaurateur. — Robert-Macaire devant ses juges. — Robert-Macaire mendiant distingué. — Robert-Macaire fondateur d'un journal. — Robert-Macaire agent matrimonial. — Robert-Macaire agent d'affaires. — Robert-Macaire agent de la police secrète. — Robert-Macaire professeur d'industrie. — Robert-Macaire libraire. — Robert-Macaire banquier et juré. — Robert-Macaire à la Bourse. — Robert-Macaire assureur. — Robert-Macaire pape d'une religion nouvelle. — Robert-Macaire notaire. — Robert-Macaire à la tête d'un bureau de bienfaisance. — Robert-Macaire journaliste rédacteur. — Robert-Macaire spéculateur dramatique. — Robert-Macaire candidat à la représentation. — Robert-Macaire pharmacien. — Robert-Macaire oculiste breveté. — Robert-Macaire dentiste. — Pensionnat Robert-Macaire. — Robert-Macaire propriétaire. — Robert-Macaire exploitant l'amitié. — Robert-Macaire avocat de toutes les causes. — Les cabriolets de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et son tailleur. — Bureau de remplacements militaires. — Robert-Macaire perd un procès... le gagnant perd davantage. — Robert-Macaire teneur de livres. — Robert-Macaire et son créancier. — Robert-Macaire commis voyageur en vins. — Robert-Macaire au restaurant. — Robert-Macaire s'affiche. — Robert-Macaire négociant en gros. — Robert-Macaire et la dot de sa femme. — Robert-Macaire joueur de société. — Robert-Macaire fait un mariage d'argent. — Avis à toutes les personnes qui ont de l'argent à perdre! — Robert-Macaire actionnaire du journal la *Blague*. — Robert-Macaire se démet de ses fonctions. — Robert-Macaire exploite le suicide. — Robert-Macaire homme sensible..... à juste prix. — Robert-Macaire et son intendant. — Robert-Macaire oublie ses amis. — Robert-Macaire abusant de l'article 214 du Code civil. — Robert-Macaire mari commode. — Robert-Macaire refuse des actions. — Robert-Macaire exploite l'amour. — Robert-Macaire use de la loi du 9 septembre 1835. — Robert-Macaire fabricant de bitume. — Robert-Macaire prend un gérant pour tout faire. — Entendons-nous bien! — Robert-Macaire préparateur au baccalauréat. — Laissez venir à moi les petits enfants!... — Robert-Macaire locataire insolvable. — Robert-Macaire débute dans l'art médical. — Robert-Macaire parfumeur. — Placement d'actions à la livre. — Clinique du docteur Robert-Macaire. — Robert-Macaire marie sa fille. — Robert-Macaire excellent mari. — Robert-Macaire et son cher oncle. — Un joli tour de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et ses élèves. — Robert-Macaire et sa mine d'or. — L'artiste Robert-Macaire. — Robert-Macaire devant le tribunal. — Plus de corbillard des pauvres.!... — Robert-Macaire commissionnaire. — Triomphe de la probité politique. — Voulez-vous de l'or, voulez-vous des diamants? — Robert Macaire magnétiseur. — Robert-Macaire refuse 10,000 fr. pour commettre une mauvaise action. — Robert-Macaire et les caricatures. — Robert-Macaire homœopathe. — Robert-Macaire et la vile multitude. — Robert-Macaire et les recors. — Robert-Macaire vend des bibles. — Robert-Macaire marchand de moutarde de toute couleur. — Bazar de l'industrie de Robert-Macaire. — Autre exploitation de l'amour. — Robert-Macaire chef d'orchestre. — Robert-Macaire administrateur. — Robert-Macaire artiste dramatique. — Robert-Macaire directeur d'un journal fort industriel. — Robert-Macaire exploite sa qualité d'actionnaire. — Robert-Macaire agent de change. — Piété filiale. — Robert-Macaire chez le caricaturiste.

Les auteurs ont, comme on le voit, placé Robert-Macaire dans tous les rangs, dans toutes les situations; ce type leur a servi à peindre la société de notre époque au point de vue le plus piquant, le plus satirique et malheureusement le plus vrai. — C'est la vérité et le comique de cette curieuse galerie qui ont fait son succès prodigieux.

Les ROBERT-MACAIRE ont paru lors de leur première publication dans le journal le *Charivari*, tiré à	3,000	exemplaires.
Ils se sont vendus en grand format, comme caricatures à.	2,500	id.
L'édition avec texte, en 2 volumes, s'est tirée à.	6,000	id.
Total. . . .	11,500	exemplaires.

Aucuns dessins comiques n'ont jamais atteint un pareil chiffre de vente; cette seule observation suffit à prouver que la galerie des ROBERT-MACAIRE est quelque chose de plus qu'une collection d'images amusantes.

L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée.

Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 vol., 30 fr.; par la poste, 34 fr.

L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, — par la poste, 15 francs.

Pour les abonnés du Journal pour rire, par faveur exceptionnelle, 11 fr., rendu franco sur tous les points de la France.

Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste au successeur d'Aubert et Cᵉ, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 11 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédiaires.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mᵐᵉ CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mᵐᵉ CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur.

Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cⁱᵉ, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

(Méthode de Madame CAVÉ.)

Les 1ᵉʳ et 2ᵉ cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions francs de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cⁱᵉ, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 29. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ETRANGER
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES MORTS ET LES VIVANTS. n° 10. — par MARCELIN et CH. PHILIPON.



LES DEUX MÉDECINS.

— Que pensez-vous aujourd'hui sur ces questions qui nous ont si fort agités de mon temps : *Le mouvement du cœur est-il le produit d'une fermentation qui provient elle-même d'un sel acide que le sang verse dans le tissu des fibres? — Les humeurs sont-elles les causes universelles des maladies? — Rend-on l'or potable, et, dans cet état, quelles affections peut-il guérir?....*

— La médecine a fait de si grands progrès que nous rions de vos discussions et de vos rêveries. Nos discussions à nous sont bien autrement sérieuses! *La maladie doit-elle être combattue par les contraires ou par les semblables? Le quina coupe-t-il la fièvre parce qu'il la donne, ou quoiqu'il la donne? La cent millionième partie d'un tout petit grain de sel, étendue dans cent milliards de parties d'eau, a-t-elle plus d'action sur l'économie qu'une pincée de sel?*

— Voilà ce qui s'appelle faire marcher une science!... Et les malades, comment vont-ils?...

— Assez bien, nous en avons beaucoup .... Ah! dame, il faut bien ça, nous sommes tant de médecins!

L'HYDROTHÉRAPIE AU CHATEAU D'ISSY, ou LES VACANCES BIEN EMPLOYÉES, par MARCELIN.



12934

Des douleurs quelconques vous ayant forcé de garder la chambre cet hiver, on vous conseille l'*hydrothérapie*, ou traitement par l'eau froide. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.



12935

Vous prenez donc la résolution d'aller passer vos vacances dans un établissement hydrothérapique, et six minutes après le chemin de fer vous dépose à la porte du charmant château d'Issy.



12936

LA SUDATION PAR ÉDREDONS.

Tout d'abord l'hydrothérapie vous paraît n'avoir rien que d'agréable pour les gens frileux.



12937

Mais l'aspect de la salle des douches vous donne beaucoup à réfléchir.

— Docteur, je suis diablement sensible à l'eau froide...



12938

LES GRANDES EAUX.

Docteur! docteur!! n'y aurait-il pas moyen de prendre mes douches avec un parapluie?...

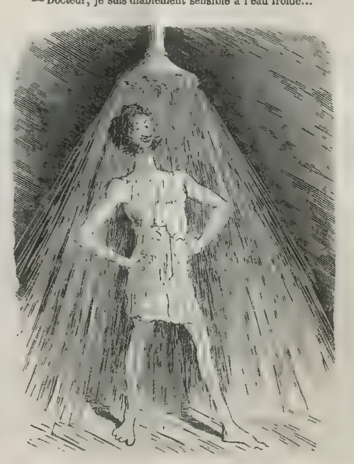


12939

LE PREMIER JOUR.

— Docteur, j'ai un horrible mal de tête, je me sens les jambes brisées, le dos ouvert, j'étouffe, j'ai des crampes, je n'ai jamais été plus mal...

— Bravo! c'est le traitement qui opère.



12940

Huit jours après, vous vous demandez s'il est un plaisir comparable à celui de recevoir une douche de 30 degrés au-dessous de zéro.



12941

Diable de docteur qui ne me prévient pas qu'il y a des dames, j'aurais fait un peu de toilette!...

L'HYDROTHÉRAPIE AU CHATEAU D'ISSY, ou LES VACANCES BIEN EMPLOYÉES, par MARCELIN (suite).



12942

L'EMPLOI DU TEMPS.

Vos douches prises, vous allez dans le parc et divisez votre journée comme il suit :

Aux petits des canards vous donnez la pâture, de onze heures à midi.



12943

LE ROBINET DU TORRENT.

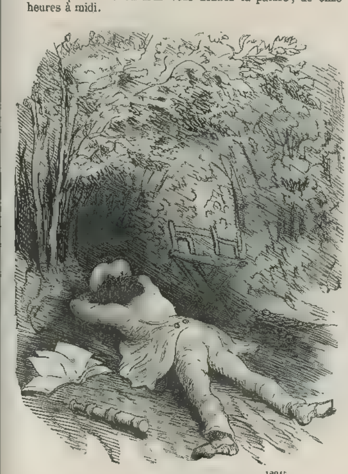
De midi à une heure, rêverie et lecture... ou bien : lecture ou rêverie, au choix.



12944

LA RIVIERE ANGLAISE.

Sur un frêle esquif vous bravez les orages et les autres dangers de la navigation sur une méditerranée de cinquante pieds carrés; cela vous conduit à deux heures.



12945

L'ALLÉE OMBREUSE.

De deux à trois heures, poésie horizontale, évocation aux Muses, — ou prosaïquement : dodo sur l'herbe tendre.



12946

Heureusement que sur le tantôt la beauté vient embellir la nature.



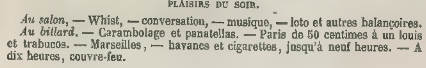
12947

LE DINER.

Conversation variée, saine et abondante.



12948



PLAISIRS DU SOIR.

Au salon, — Whist, — conversation, — musique, — loto et autres balançoires.

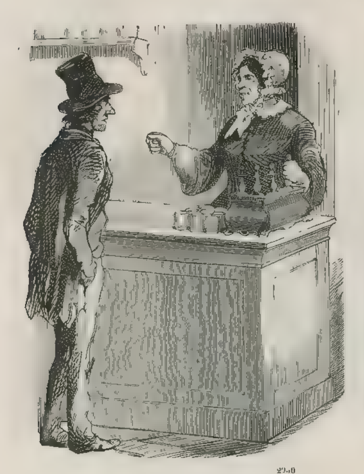
Au billard. — Carambolage et panatellas. — Paris de 50 centimes à un louis et trabucos. — Marseilles, — havanes et cigarettes, jusqu'à neuf heures. — A dix heures, couvre-feu.



12949

Après deux, trois ou quatre mois de ce régime, vous revenez prodigieusement rafraîchi reprendre dans les bals, les spectacles et les repas de corps de nouveaux prétextes à une nouvelle saison hydrothérapique..., jusqu'à ce qu'enfin l'eau froide ait définitivement emporté le mal..... ou le malade.

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON.


12950
La question préalable.


12951
Une question *d'étiquette*.


12952
Le droit à l'assistance.


12953
La séparation de corps.


12954
L'extradition.


12955
Les raisons *des tas*.

L'ÉLECTRICITÉ ANIMALE.

Des rayons et des ombres.

Nous avons assez rudement mené la somnambulerie française pour que nous ayons acquis le droit de dire un mot sérieux sur le mesmérisme.

En présence de la foule des admirables portraits photographiés par le seul Nadar de la rue Saint-Lazare, que diriez-vous d'un homme qui vous poserait cette question :

Croyez-vous à la photographie?

Assurément vous diriez que ce monsieur arrive de Péking, et vos nerfs se crisperaient comme à l'audition d'une *scie* ou d'un *pataquès*.

C'est précisément l'effet que produit sur nous l'enfant de Paris quand il nous demande :

Croyez-vous au magnétisme?

Partout vous rencontrez des sociétés mesmériennes qui possèdent leur journal spécial et donnent des séances publiques sous les yeux de l'autorité; des milliers de volumes ont été publiés sur cette force inconnue; l'Angleterre, le Piémont, la Lombardie, la Prusse, ont ouvert des hôpitaux au mesmérisme; à Calcutta, le docteur Esdacle a opéré plusieurs centaines d'individus mis en état d'insensibilité par le fluide magnétique; — et cet enfant de Paris, ce sceptique évaporé, continue à nous demander :

Croyez-vous au magnétisme?

Magnétiste amateur, voilà près de dix ans que nous lançons publiquement des pierres fratricides dans l'enclos de Mesmer et de Puységur. Nous ressemblons au gamin qui jette des cailloux dans l'eau pour attirer les curieux et créer un attroupement : l'eau en est légèrement troublée, mais qu'importe, si notre système a réussi et si le public regarde la rivière!

Le magnétisme, — l'électricité animale, s'il vous plaît! — existait de toute éternité, et Mesmer n'a rien découvert.

Pourtant Mesmer et ses successeurs cherchent vainement depuis plus de soixante-dix ans à créer un état civil à l'enfant qu'ils ont recueilli.

Et comment voulez-vous que les docteurs et les savants reconnaissent une chose qui renverse leur science de fond en comble?

Comme nos académies n'ont dit que des sottises sur le magnétisme, elles ne se rétracteront pas.

« Les académies sont des puissances, — c'est le docteur Frapart qui parle, — et toute puissance se croit infaillible. Quand elle a été une fois injuste, il n'est pour elle d'autre moyen d'effacer son injustice que d'y persister. Ce sont des despotes qui ne cèdent que ce qu'on leur arrache, qui n'admettent que ce qu'on leur impose, qui n'avancent que quand on les entraîne, qui ne tombent que quand on les abat! »

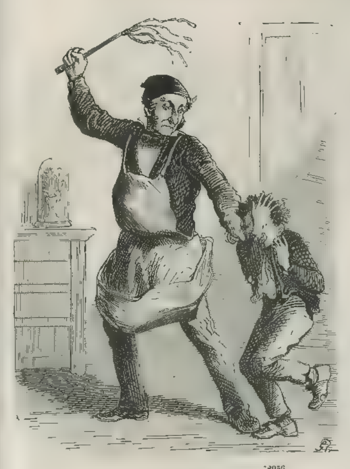
Mais, direz-vous, la voie mesmérienne est obstruée d'ignorants, de charlatans, de faux magnétiseurs et de faux somnambules.

Hélas! oui, les enfants de Mesmer le savent et s'en affligent; mais qu'y faire?

Les bateleurs de la foire, par exemple, font du magnétisme à leur façon.

« Il ne me manque plus que *quatre sous* pour endormir ma somnambule! » disait un de ces artistes nomades, aux

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON (suite).


12956
Les droits d'auteur.


12957
L'emprunt forcé.


12958
La liberté de *panser*.


12959
Le cabinet noir.


12960
Le passage de la *ligne*.


12961
La *course* est abolie.

Champs-Élysées, à un groupe de badauds qu'il délectait depuis une demi-heure par ses expériences pseudo-mesmériennes.

Et tout récemment le magnétiseur Marcillet dénonçait à quelques journaux les hauts faits d'un jeune *lucide* qui, en état de somnambulisme, peignait des paysages et des portraits à l'huile dans un endroit privé de lumière.

Vérification faite, les tableaux étaient faits au moins huit jours à l'avance, et l'aimable *somnambule* profitait de l'obscurité pour faire disparaître par le lavage une substance pâteuse qui masquait la peinture.

Notre célèbre peintre Gudin et plusieurs de ses amis, ainsi que M. Marcillet, ont été un instant dupes de cette parade.

Qu'est-ce que cela prouve? C'est que les fripons sont à l'affût de tout ce qui attire le public, et que derrière chaque vérité il y a place pour une jonglerie.

M. Lassaigne fait de la prestidigitation à Toulouse, et s'imagine faire du magnétisme.

Madame Mongruel donne des consultations sur le passé, le présent et l'avenir.

Croyez-vous que le mesmérisme accepte la solidarité de ces pasquinades?

Tous les six mois le parquet fait une croisade contre nos somnambules.

Une amende de quinze francs forme le verdict ordinaire de nos tribunaux.

Condamnation juste, parce que le Code est formel; condamnation injuste, parce qu'il y a là un ordre de faits que notre législation n'a pas prévu.

Pour bien faire, il faudrait que chaque fois le tribunal ordonnât une enquête sur la réalité du sommeil *lucide* dans les faits dénoncés.

Puis, cette *lucidité* constatée, il faudrait changer la loi.

Mais ce serait bien de l'ouvrage!

Car cette lucidité somnambulique marche sans boussole, comme un navire désemparé. Éclose un beau matin dans la terre de Buzancy, elle désespère même les enfants de Mesmer par ses caprices et sa fugacité. Ce sont des tâtonnements sans fin et des mécomptes sans nombre.

Peut-être eût-il mieux valu, pour l'honneur de l'agent magnétique, que le marquis de Puységur eût emporté son secret dans la tombe : nous y perdions, il est vrai, toute une catégorie de merveilles; mais le mesmérisme tiendrait aujourd'hui le haut du pavé médical; le fluide vital serait entré à l'Académie par la porte d'honneur; il aurait conquis d'emblée son diplôme thérapeutique.

Donc, le *somnambulisme*, voilà la grande pierre d'achoppement!

Et, chose fâcheuse, le *somnambulisme* est ce qui impressionne et captive le plus profondément la foule des curieux.

Ce qui séduit ce peuple d'enfants, c'est précisément la partie fantastique, la phase merveilleuse, l'embranchement occulte, inexploré. Le fluide magnétique nous apporte une nouvelle confirmation de cette vérité, qu'on ne réussit dans le monde que par ses vices. Cette *seconde vue*, qui n'est qu'un des phénomènes du mesmérisme, n'est qu'un océan de mirages et de déceptions.

Aussi ne cesserons-nous de dire à messieurs les magnétiseurs : Méfiez-vous de ce sommeil! ne le hissez pas sur les tréteaux! ne le débitez pas comme une denrée! ne dites

(*Voir la suite page 7.*)

MAISONS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.



12962

GRAND HOTEL AVEC PARC.



12963

PETITS HOTELS.

pas que, tel ou tel jour, à telle ou telle heure, madame X... ou mademoiselle Z... seront *lucides!* Il arrivera un moment où ce fluide, dont vous faites un produit industriel, sera chimérique ou falsifié; alors ne vous étonnez pas que la justice intervienne, puisqu'il y aura tromperie sur la qualité de la marchandise vendue.

Et notez que nous nous adressons ici aux mesmériseurs les plus consciencieux, aux *sujets* les mieux éprouvés.

Pour ce qui est de ces modernes sibylles qui retrouvent les chiens perdus, découvrent des trésors, communiquent avec les esprits, font concurrence aux *cartomanciennes*, nous vous les abandonnons pieds et poings liés.

Et nous n'avons même pas la moindre compassion pour les dupes et les victimes de ces honorables pythonisses qui rançonnent la crédulité publique avec une lucidité absente, confondent le *grand jeu* avec le *grand sympathique*, et les rayonnements de l'âme avec le marc de café; car il nous semble que l'homme amoindrit son intelligence, dégrade sa dignité, abdique cette parcelle de raison que Dieu lui a donnée, en allant consulter des somnambules quand son cœur et son esprit doivent lui dicter ses devoirs.

J. Lovy.

NI HOMMES, NI FEMMES,

TOUS PROPRIÉTAIRES!

« Il n'y a plus de Pyrénées! » a dit un roi. « La Manche n'existe plus! » disent aujourd'hui deux peuples, — et ce mot-là vaut bien l'autre!

Les Beringer français ont retenti à Balaclava et à Inkermann à côté des mousquets du Lancashire; aujourd'hui c'est la livre anglaise qui fraternise avec la pièce de vingt francs.

Il s'agit de faire de Paris une ville à l'anglaise avec ses petits cottages, où le négociant, l'employé, viennent se délasser le soir des travaux de la journée, au milieu de la famille, des arbres et du bon air, au lieu de grimper péniblement les cinq étages de l'escalier, qui sent le vernis, pour respirer toutes les odeurs professionnelles de la rue.

Il s'agit encore de formuler cette théorie ambitieuse, de donner un corps à ce rêve chimérique de l'abolition du locataire et de la suppression du propriétaire.

La *Compagnie anglo-française des Champs-Élysées* s'est formée.

Ses fondateurs ont commencé par apporter pour leur petite part la bagatelle de 100,000 mètres de terrain, sur lesquels on construit déjà des villas d'une élégance qui ne laisse rien à désirer. Le goût français s'y rencontre avec le confortable anglais pour élever tous ces petits palais privés. Vous trouvez là votre maison, à vous, pour 25,000 fr., comme votre voisin y rencontre la sienne pour 300,000, toute dressée, toute parée, toute prête, mieux appropriée à vos besoins à tous deux, et bien moins cher assurément que si vous aviez eu tous les ennuis des plans, devis, constructions et toisés. Une assemblée d'architectes de premier ordre a rassemblé toutes ses ingéniosités pour votre demeure, et la puissance des capitaux associés l'a élevée, et, comme l'argent va où est l'argent, l'argent a afflué là. Aussi voyez comme on vous traite, heureux Parisiens! et regardez les deux dessins ci-contre que nous avons fait lever tout exprès sur les plans.

Ce n'est pas tout, et je parlais de la suppression des locataires. Il n'y a plus de locataires, en effet, par la plus honnête et la plus simple des combinaisons : les payements de votre loyer sont imputés et portés comme à-compte sur le prix d'achat de votre maison... ni hommes, ni femmes, tous propriétaires!

Tout cela est bien, et je suis aussi complétement enthousiaste de la *Compagnie anglo-française des Champs-Élysées* que M. John Lemoine l'était l'autre matin dans les *Débats*.

Il y a seulement un point que le *Journal des Débats* était trop grave pour relever et qui m'a fait battre surtout le cœur, à moi qui ai le droit dans le *Journal amusant* de m'amuser des bagatelles de la porte; je vois luire à mes yeux une ère de félicités sans fin et inespérées jusqu'à ce jour :

Voyez-vous d'ici la suppression des portiers et la faculté de se tirer le cordon à soi-même?...

G. Streel.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Vous n'ignorez pas pourquoi l'on rend si peu les livres prêtés?

C'est qu'il est plus facile de garder des livres que de retenir ce qui est dedans.

⁂ Un poëte lyrique qui a la manie de faire des vers abominables, demandait à J. J. son opinion sur ses élucubrations.

— Voici ce que je vous conseille, lui répondit le gros journaliste : retranchez la moitié de votre volume de poésie, et supprimez le reste.

⁂ Le bohême L..., sortant de l'Hôtel-Dieu, rencontra un sien parent marguillier de paroisse, qui, avant de lui donner un léger secours, voulut savoir si son petit cousin était bien avec Dieu.

— Apparemment, reprit le convalescent, puisqu'il m'a confié un lit dans son hôtel.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Grande révolution à l'Opéra et à l'Odéon : M. Alphonse Royer, le directeur de l'Odéon, est nommé directeur de l'Opéra, et M. la Rounat, un de nos confrères en journalisme, auteur de charmants ouvrages, remplace M. Alphonse Royer au second Théâtre-Français : ce sont deux bonnes nouvelles au lieu d'une.

De l'Opéra à madame Guy-Stephan la transition n'est pas brusque. Les succès de cette ravissante danseuse au Théâtre-Lyrique et à l'Académie impériale de musique l'avaient placée si haut dans l'estime du public, qu'on pouvait craindre qu'elle ne reconquît pas en une seule soirée sa place au brillant zénith parisien. Talent oblige.

Le talent de madame Guy-Stephan a tenu tout ce qu'on était en droit d'en attendre. Pendant quatre heures la remarquable artiste a tenu sous le charme de sa danse magique et de sa mimique passionnée les spectateurs de la Gaîté, très-difficiles à amuser rien qu'avec de la danse mimée.

L'*Oiseau de paradis*, de MM. Michel Masson et Gabriel, n'est pas une féerie pleine de trucs et de surprises peintes. C'est une féerie qui a plus de mots spirituels que de métamorphoses, plus de couplets piquants que de décorations, plus de ballets délicieux que de grande mise en scène.

Nikobar est un alchimiste indien qui parvient à confectionner une femme dans sa cornue. Par prudence le sorcier ne lui a pas donné la parole : Djina est muette.

A peine née, Djina se met à aimer un gentil officier de marine qui l'adore aussi à première vue.

Le livre du Destin, consulté par l'enchanteur, lui apprend que le premier homme qui épousera sa création sera pendu. Le second sera perforé d'un coup d'épée, et le troisième mourra d'une chute de cheval.

Nikobar attendra qu'elle se soit mariée trois fois pour devenir son quatrième époux.

Tandis que le vieil Indien fait des rêves d'avenir, Djina se change en oiseau de paradis, et s'envole à tire-d'ailes.

Or il faut que vous sachiez qu'au moment où le sorcier faisait gratiner Djina dans sa marmite infernale, une servante jalouse a jeté dans la pot-bouille en ébullition de l'élixir d'oiseau de paradis.

Djina est condamnée à être tour à tour femme et oiseau.

Maintenant vous savez le point de départ de la féerie. Chaque fois que Djina épouse elle s'envole à la nuit, et chaque mari périt misérablement.

Finalement Djina, tuée sous la forme d'un oiseau de paradis, demeurera femme tant que son Fernand l'aimera, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles.

Madame Guy-Stephan a vaillamment dansé l'*el obrequio*, la *masa*, la *grenadina Rista Bito*, l'*el zapateado* et la *rolida*. Si elle a bien agité ses jolis petits pieds, les spectateurs ont bien agité leurs vigoureuses mains.

On a déjà beaucoup écrit sur le compte de Pierre le Grand, de Catherine, de Potemkin et de Menschikoff; il est probable qu'on ne s'en tiendra pas là, même après le drame de M. Élie Sauvage représenté à l'Ambigu sous ce titre : *le Dernier favori.*

M. Élie Sauvage est un écrivain courageux. Sa destinée littéraire est assez bizarre : il écrit ses pièces avec talent, les fait recevoir avec enthousiasme par les directeurs et les comités de lecture; les artistes se disputent ses rôles, voire même mademoiselle Rachel à propos de la *Servante du roi;* puis quand il s'agit de faire représenter ses ouvrages, voici les difficultés qui tombent dru comme grêle.

Le *Dernier favori* en est un nouvel exemple. La pièce a été tour à tour reçue à la Comédie française et à l'Odéon. Mademoiselle Georges a même dû jouer le rôle principal. Mais le jour de la représentation tardant depuis des années, M. Élie Sauvage s'est décidé à essayer de l'Ambigu.

Il a bien fait, et son œuvre, sans être un de ces drames qui font courir la foule, a obtenu un succès mérité.

C'est un singulier homme que M. Louis Boyer, l'ex-directeur du Vaudeville. Il faisait de bonnes pièces qu'il portait aux Folies-Dramatiques, et il en jouait parfois certaines au Vaudeville qui... qui eussent été mieux placées au boulevard.

Sa pièce a nom *la Mèche éventée.* Cette mèche, c'est la mèche d'un bonnet de coton. Qui aurait jamais cru que le pompon de ce casque à mèche suffirait pour allumer un incendie dans l'intérieur bourgeois de ce bon M. Morisseau!

Laroche vient pour épouser sa fille Victorine. Laroche est d'aspect agréable, sa parole est séduisante, sa fortune convenable. Pourquoi donc Victorine le repousse-t-elle avec tant de dédain?

La jeune fille a aperçu, par un coin de valise entr'ouvert, le bonnet de coton compagnon nocturne de l'épouseur. Epouser un galant qui porte un bonnet de coton, fi!

Et Laroche est évincé.

Mais Émilie, la sœur de Victorine, a deviné une âme de feu sous ce bonnet de coton. Elle ne repousse pas Laroche, qui, se voyant bafoué par l'aînée, tourne sa mèche si dépréciée vers la cadette. Le futur pousse l'épreuve jusqu'au bout. Il campe hardiment son casque à mèche sur son oreille droite, et regarde Émilie en face.

Elle ne rit pas, elle sourit. Le rire eût été de la moquerie, le sourire c'est de la bienveillance.

Alors Laroche, sûr d'être aimé, fait un sacrifice à la Mode. Il répudie son chaud compagnon de nuit, et se voue à Émilie... et au foulard à perpétuité.

Le public des Folies a prouvé par ses bravos que le classique bonnet comptait encore de fervents adorateurs dans son sein.

Trop beau pour qu'on le voie est un conte de fée mis au théâtre par MM. Varin et Henry de Kock, musique de M. Bovery.

C'est Joseph Kelm, des Folies-Nouvelles, qui est trop beau pour qu'on le voie. Les fées qui ont présidé à sa naissance l'ont fait si joli qu'on ne peut le contempler sans en perdre la raison.

Un décret du Destin a dit que ce sortilége ne cesserait que lorsque le prince Almanzor se serait arraché le nez.

Vains efforts! le nez tient si bien que le prince, pour borner le nombre de ses victimes, se tient enfermé au sommet d'une tour.

Un jour son cousin et sa cousine lui envoient un faux nez, afin de pouvoir causer avec lui sans danger.

Les intrigants veulent lui faire signer en blanc une renonciation à ses biens et à sa couronne. Almanzor, furieux, arrache son faux nez pour les punir en les privant de la raison.

O surprise! l'oracle est satisfait! Joseph Kelm peut être heureux : n'a-t-il pas arraché son nez?

Cette bluette renferme des mots fort cocasses et des situations amusantes. Joseph Kelm y est d'une beauté foudroyante. Quelques dames l'ont pris pour Bressant.

Albert Monnier.

50 NOUVEAUX COSTUMES

QUI PORTENT

A 300 LA COLLECTION DES COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS

GRAVÉS SUR ACIER.

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, HUMBERT, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES.

COSTUMES FRANÇAIS.

Nº 49. Paysanne de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens.
54. Dame béarnaise
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (Bretagne).
62. Paysan de Gavarni.

ITALIE, PIÉMONT, ETC.

Nº 24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (royaume de Naples).
27. Sampognaro (Abruzzes) (id.).
28. Femme de San-Germano (id.).
29. Pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.

TURQUIE.

Nº 59. Habitant de Bethléem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

AMÉRIQUE.

Nº 16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera (Lima).
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre à Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas (frontières de la Patagonie).
25. Gaucho de la province de Corrientes.

ALLEMAGNE.

Nº 17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich (id.).
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).

SUISSE.

Nº 16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).

ALGÉRIE.

Nº 25. Moresque, costume de ville
26. Juif d'Alger.

ESPAGNE.

Nº 17. Curra de Séville.
18. Femme de Felanix (Mayorque).
19. Paysan de Soler (id.).

RUSSIE.

Nº 36. Prêtre kalmouk (Russie méridionale).

On se souvient que ces costumes sont gravés sur acier, imprimés en taille-douce sur beau papier vélin, coloriés à l'aquarelle, et ne se vendent cependant que 40 centimes pièce.

La collection se compose donc aujourd'hui de 300 feuilles différentes; on peut n'acheter que celles qu'on veut, le prix est le même (40 centimes pièce), soit qu'on n'en achète qu'une, soit qu'on achète le tout.

Nous les envoyons francs de port à toute personne qui en achète au moins VINGT, et nous adresse le prix de son achat en un bon de poste.

Nous faisons présent à ceux qui achètent 250 feuilles (pour 100 fr.) de deux CHARMANTS TABLEAUX sur toile, encadrés dans des bordures dorées, et rendus francs de port.

Bureaux du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE

PAR GUSTAVE DORÉ.

LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS PEINTS, — RATS DE JARDINS, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 francs à Paris; — 10 francs rendu *franco* : mais toute personne qui s'abonne au *Journal amusant* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE *franche de port sur tous les points de la France,* moyennant 6 francs au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, 23 francs, savoir : 17 francs pour l'abonnement d'un an, et 6 francs pour la *MÉNAGERIE.*

ON SOUSCRIT en envoyant au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, un bon de poste de 5 fr. pour 3 mois, — 10 fr. pour 6 mois, — 17 fr. pour l'année, — 23 fr. pour l'année et la MÉNAGERIE PARISIENNE.

CHOIX DU MUSEE PHILIPON.

Plus de cent pages de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et les rédacteurs de l'ancienne *Caricature.*

PRIX 6 FRANCS RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, le prix est réduit à **QUATRE FRANCS** rendu *franco* dans toutes les localités desservies par un chemin de fer ou par les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, au bureau du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 30. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

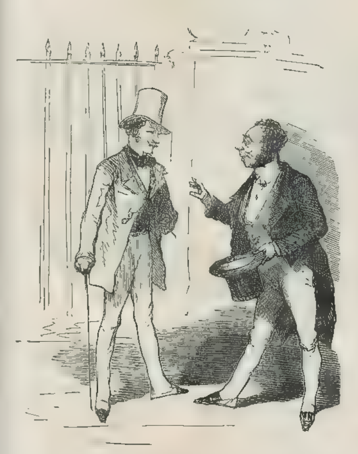
Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES PETITS HOTELS.

SOCIÉTÉ ANGLO-FRANÇAISE DES CHAMPS-ÉLYSÉES,

REVUE INDUSTRIELLE PAR BERTALL.



12964

Monsieur, c'est un père de famille qui vous parle : — pourrait-on avec des protections obtenir une place d'actionnaire à la Société des Champs-Élysées?....



12965

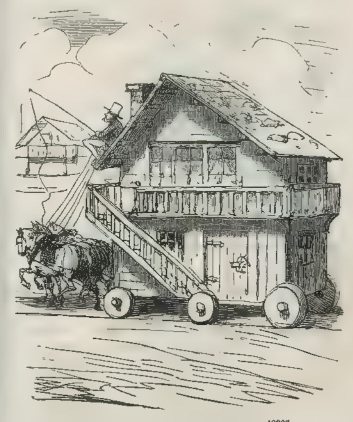
Ceux qui veulent conquérir la faveur d'acheter un petit hôtel aux conditions que propose la Société, sont contraints de prendre le costume de zouaves pour être irrésistibles et enlever la position.

Quand on a de quoi payer son terme, il faut avoir une maison à soi.



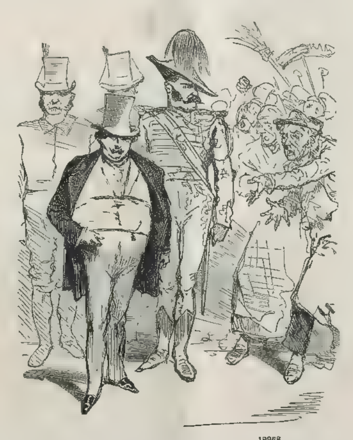
12966

Monsieur, ma femme désirerait posséder un de vos petits hôtels ; il le lui faut assez vaste. Je viens vous prier de lui faire prendre mesure par votre architecte.



12967

La Société loue à l'heure et au mois des chalets qu'elle fait transporter dans les sites les plus variés, au gré du locataire.



12968

La Société se livre à l'extinction du *portiérisme*, cette plaie de la société parisienne, les petits hôtels dont Paris sera couvert devant être complétement purgés de portiers. — Aussi le directeur de la compagnie doit-il prendre quelques précautions contre cette race vindicative.



12969

DANS DIX ANS.

Quelques détails sur l'existence d'un ancien portier qui aura pu se procurer en 1856 vingt-cinq actions de jouissance de la Société des Champs-Élysées.

LES PARISIENS A LA CAMPAGNE, — par Droz.



Un petit cigare de 75 centimes après le repas, comme de vrais paysans.

BIMBELOTERIE ET COSARELLES.

⁂ M. de P..., jeune rejeton d'une souche qui boude depuis 1830, a inventé cette année une nouvelle manière de célébrer la Saint-Henri.

La veille du 15 juillet, il a donné dans sa villa une petite fête à laquelle étaient exclusivement invitées les personnes qui partagent le nom de baptême avec le saint qu'on chômait. On n'y voyait, on n'y coudoyait que des *Henri*. C'était la société la plus mêlée qu'il fût possible d'imaginer; car M. de P..., à part ses préventions politiques, fait assez bon marché de son blason. Étroitement lié avec le monde littéraire, industriel, artistique, il a choisi ses invités dans tous les rangs de la société parisienne. Les sphères musicales lui ont fourni un formidable contingent.

Voici les personnes qui, à notre connaissance, et sauf omission, assistaient à cette fête :

Henri Reber, Henri Herz, Henri Ravina, Henri Blanchard, Henri Murger, Henri Trianon, Henri Potier, Henri Gaspers, Henri Pape, Henri Cauvin, Henri Boisseaux, Henri Delaage, Henri Place, Henri Plon, Henri de Kock, Henri Lemaire, Henri Panofka, Henri Rosellen, Henri Martin, Henri de Courcelles, Henri-ette Schreber.

Henri Bertini était également invité, mais il fut impossible de découvrir son adresse.

La fête se termina par un joyeux souper, où la place d'un convive resta inoccupée en signe de deuil et de regrets : c'était celle du poëte Henri Heine, que l'amphitryon connaissait particulièrement. . . . .

C'est très-bien. Mais qu'est-ce que cela prouve?

⁂ Non loin de la station de Meulan (chemin de fer du Havre), dans le cimetière des Mureaux, se trouve une tombe sur laquelle on lit l'inscription suivante :

« Ci-gît M. A. X..., *secrétaire perpétuel de l'Académie.* »

On se demande qui, de l'Académie française ou de l'orgueil humain, a rédigé cette épitaphe.

⁂ Une actrice de Paris, mademoiselle X..., qui a obtenu beaucoup de succès dans le plastique, éprouvait le besoin de se perfectionner dans la langue française. On se corrige des *pataquès* à tout âge.

Elle entra l'autre jour chez un libraire.

— Je voudrais un dictionnaire.

— Lequel? madame.

— Le meilleur.

— Il y a le dictionnaire de l'Académie, le dictionnaire de Boiste, celui de Wailly; nous avons aussi Napoléon Landais, Bescherelle. Il y a encore le Dictionnaire de poche : il est moins cher.

— Donnez-moi celui de *Poche*.

— Voici, madame.

— Ah! mon Dieu, qu'il est petit!

— C'est exprès.

— Au fait, j'aime autant cet auteur-là qu'un autre.

⁂ La scène de Beaumarchais ne fait plus parler d'elle depuis qu'elle a trouvé son directeur. On sait que le titulaire du privilége de ce théâtre, — qui a déjà fermé douze fois, — est M. Léopold Amat. Mais cet excellent artiste n'ose pas l'ouvrir, dit-on, de peur qu'il ne ferme pour la treizième fois.

⁂ Typographie française. Au moment où les compositeurs de notre imprimerie nous faisaient dire *les muscles furieux de M. de Talleyrand* au lieu de *muscles faciaux*, le feuilleton de l'*Assemblée nationale* contenait cette phrase :

« Piétro saisit une hache et se précipita sur eux comme un *curieux*. »

⁂ On assure que le baron de R... affectionne beaucoup la scène musicale de M. Jacques Offenbach. Mais, grâce à son accent germanique, il appelle constamment ce théâtre « la salle des *Pouffes-Parisiens.* » On ne peut pas lui en vouloir.

⁂ L'*Athenæum* est un des meilleurs journaux littéraires anglais; mais ses articles de critique pèchent souvent par la clarté. C'est ce qui lui vaut depuis quelque mois les incessantes épigrammes du *Punch* (*Charivari* de Londres).

Chaque semaine le *Punch* met en relief les phrases nébuleuses de son grave confrère, et propose une récompense à qui pourra les expliquer.

Voici un des échantillons de cette espèce de *scie* hebdomadaire :

« 300 liv. st. de récompense pour la signification précise du passage suivant de l'*Athenæum!*

» Madame Schumann, en jouant la grande sonate de Beethoven, a prouvé qu'elle était la reine des pianistes. Toutefois son exécution est un peu confuse. C'est, du reste, son style habituel. »

» Nous donnerons la récompense promise, dit le *Punch*, à quiconque pourra nous expliquer comment une exécution *confuse* a pu devenir le style *habituel* de la *reine des pianistes.* »

⁂ Quand M. R... mourra, il ne rendra pas l'âme : il ne rendra que l'esprit. On ne peut restituer que ce qu'on a.

Cet implacable sceptique soutient que la pauvreté n'existe pas, que le dénûment est une hypocrisie, et que les malheureux qui gisent sur le pavé ont tous des infirmités postiches.

Ce commode paradoxe le dispense d'écouter son cœur, qui du reste n'aurait pas grand'chose à lui dire. On n'a jamais su où il est situé.

Un pauvre ouvrier, vieux et manchot, tombait d'inanition dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

LES PARISIENS A LA CAMPAGNE, — par DROZ (suite).



Une petite promenade avant le dîner, tout le long le long de la rivière.

M. R... et un ami passaient devant lui en fumant leur cigare.

La foule se groupait autour du malheureux, et s'empressait de le secourir. Une compatissante fille de boutique vint lui apporter un morceau de pain, qu'il mangea avec avidité.

— Tudieu! comme il dévore! dit l'ami de M. R... Il paraît qu'il avait réellement faim!

— Que vous êtes bon! lui répondit M. R...; il mange par ostentation!

J. LOVY.

PERRUQUIERS ET COIFFEURS.

ÉTUDE PHYSIOLOGIQUE.

Il y a dans Paris deux professions qui paraissent tout d'abord avoir beaucoup de similitude, et qui pourtant sont bien loin l'une de l'autre : nous voulons parler de la profession du perruquier et de celle du coiffeur.

Le perruquier descend en ligne directe du barbier, le classique *accommodeur* de nos pères, le barbier qui a fourni tant de noms illustres dans l'histoire, depuis Olivier le Daim, le compère de Louis XI, jusqu'à Dieudonné, Jovani et Thomas, les compères de tous les comédiens de notre époque.

Au perruquier, au vrai perruquier, j'ai voué un respect profond, une sympathie taillée à l'antique.

Le *barbier de village*, le *raseur* qui habite les derniers vestiges des vieux quartiers de Paris, ont un cachet de bonhomie patriarcale qui sent l'homme certain de son utilité sur la croûte macadamisée, vulgairement appelée la terre. Ces deux vénérables praticiens écorchent bien par-ci par-là le menton de la pratique; mais celle-ci leur pardonne en faveur de leur jovialité de bon aloi. — C'est ce type exceptionnel que Bernard-Léon a si heureusement reproduit sur la scène du Gymnase; c'est un de ces dignes *fraters* qui a volé la légende de la fontaine de Jouvence pour s'en faire une enseigne.

Et, à propos d'enseignes, j'en connais de bien burlesques, de bien naïves, de bien drôlatiques, inventées par ces braves perruquiers. Là, entre deux plats à barbe en cuivre auxquels le vent fait rendre le son glauque d'une crécelle, on lit : *Ici on rajeunit.* Ailleurs c'est un nègre qu'un perruquier s'évertue à savonner, et au-dessous on a écrit : *Au temps perdu.* Plus loin un autre a mis sur son enseigne : *Ici on rase demain pour rien* (amère dérision inventée par le facétieux barbier, puisque le demain d'hier est devenu aujourd'hui!). Puis d'autres ont fait mettre sur la porte de leur boutique : *A la dextérité béarnaise*, ou bien : *Au Rasoir de velours*, etc., etc.

Voilà pour le burgrave de la toilette, pour le vrai barbier, le *frater* du bon vieux temps.

Puis vient le *barbier des hôpitaux*, variété du genre : il tient de l'homme et de la sage-femme, du coiffeur et de l'infirmier; il se croit même un peu chirurgien. La propreté n'est pas son plus grand mérite; mais sa mission est presque philanthropique.

Ensuite il faut placer le *perruquier de régiment*, espèce amphibie qui tient du barbier classique et du perruquier-coiffeur de notre dix-neuvième siècle. — Celui-là c'est le loustic, le boute-en-train de l'armée française; c'est le conteur de la chambrée, le blagueur émérite qui en remontrerait au capitaine Levaillant, à Bardou, à Nadar et à Marco de Saint-Hilaire; c'est presque toujours un Gascon ou un Provençal. Souvent il est maître d'armes; mais son rasoir a fait couler plus de sang que son épée.

Dans la classe intéressante des perruquiers, j'ai gardé pour la bonne bouche (parce qu'il est écrit : Les premiers seront les derniers) le type le plus parfait, le plus original, le plus artistique : le *perruquier de théâtre!*

Oh! sur celui-là... attention! Ce n'est pas un piètre barbier savonnant tant bien que mal le paveur ou le forgeron, et grattant sur ces rudes visages les crins durs, roides et menaçants, qui font croire à l'homme porc-épic... Le perruquier de théâtre est un artiste hors ligne, un artiste qui imite la nature de telle façon, que douze cents lorgnettes braquées sur la tête du père noble, du grime ou du comique, ne peuvent pas deviner si le crâne du comédien a réellement donné naissance à la chevelure qu'il exhibe, ou si le sol où sont implantés ces milliers de cheveux n'est qu'un simple réseau de soie ou une boîte de carton.

Ce perruquier-là est artiste autant que quiconque. Il a du talent, il le sait, il le dit, imbu qu'il est de cette vérité : « La modestie est duperie en ce monde! » A force de crier qu'on a du mérite, on trouve toujours quelqu'un qui le croit et qui le répète; c'est trop souvent comme cela que se font les réputations!

Je connais tous ces artistes en calvitie artificielle. Un des princes de cette science me disait un jour : « Mon cher monsieur, les premiers comédiens de notre époque me doivent une partie de leur gloire : c'est moi qui ai créé toutes les perruques de Virginie Déjazet, et ce n'est qu'à son corps défendant qu'elle s'en fait poser par d'autres que par moi!... »

En effet, la perruque a joué un trop grand rôle dans le monde pour qu'elle n'occupe pas une belle place au théâtre! Louis XIV, le grand roi, que je mets bien au-dessus de ce polisson de Titus, est le premier qui ait bien compris la majesté de la perruque. Voltaire a donné un grand exemple au monde en disant à l'un de ses confrères en littérature : « Faites des perruques! faites des perruques! » — N'en fait pas qui veut : il faut vingt-cinq ans pour faire un perruquier, — on fait un coiffeur en six mois!...

Nous voici arrivé à l'espèce bâtarde des *perruquiers-coiffeurs*, ceux qui rasent les bourgeois, leur taillent les

LES PARISIENS A LA CAMPAGNE, — par Droz (suite).



Pas l'ombre d'un nuage à l'horizon..... Partons.

cheveux et les favoris, et qui coiffent les mariées, les demoiselles d'honneur et les bourgeoises invitées à un bal par souscription. — Ces praticiens philocomes ont des enseignes prétentieuses; en voici une prise comme échantillon derrière la porte Saint-Denis.

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque.
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque.

Enfin viennent les *coiffeurs pour dames*, les artistes pur sang, ceux qui ne reconnaissent qu'une science au monde : l'harmonie de la coiffure.

Un coiffeur pour dames est ordinairement un fat : toujours frisé, huilé, cosmétiqué, bandoliné; un homme en cire ou en carton, une espèce de chantre de la chapelle Sixtine à Rome, admis, sans conséquence aucune, dans le boudoir, dans la chambre à coucher des femmes à la mode, dans la loge des actrices, qui ne s'occupent pas plus de lui que de leurs femmes de chambre! — On ne se fait aucun scrupule de paraître en présence de son coiffeur dans le costume que portaient Susanne et Bethsabée quand elles furent surprises par les vieillards et par David.

On disait l'autre jour à l'une de nos plus jolies actrices : « Comment! vous vous déshabillez devant un homme?... — Ça?... répondit-elle, c'est mon coiffeur!... »

Le coiffeur est au perruquier ce qu'est le tambour major au maréchal de France.

Salvador.

QUADRILLE ET TONNERRE.

Dans le temps adorable où nous sommes, la musique n'est pas moins vouée au progrès que la chimie. Si l'une arrive à nous faire avaler toutes sortes d'horreurs sous forme de bonbons, l'autre subjugue à toute minute le bataclan au point d'en faire une mélodie douce à l'oreille.

J'avais déjà, je le proclame, prévu ce résultat il y a vingt ans, aux jours où Napoléon Musard florissait rue Vivienne, à l'endroit où sont aujourd'hui de vastes magasins de madapolam. Ce lieu était alors un immense entrepôt de valses foudroyantes.

J'ai dit foudroyantes : Théophile Gautier dirait fulgurantes, Adolphe Gaiffe fulminantes, M. Babinet (de l'Institut) tondantes, M. François Ponsard crépitantes. Choisissez l'épithète qui vous conviendra le mieux, mais il faut que cela implique l'emploi de l'électricité; c'est de rigueur.

Il y a vingt ans (si vous étiez jeune à cette époque-là), vous devez vous rappeler les divers quadrilles que l'audacieux chef d'orchestre mettait constamment en pratique dans ses œuvres, adorées des Amandas d'alors.

Un soir, il s'était cogné le front du bout de son archet en disant : « Faisons du neuf! » En même temps, il avait imaginé de faire remuer un paquet de chaînes dans un chaudron au chassé-croisé.

Les Amandas en tressautaient d'aise.

Trois jours après, nouvelle rubrique : il inventait la chaise qu'on brise en cadence au moment solennel de la queue-du-chat.

Les Amandas paraissaient être sous l'empire de ce qu'on appelle la danse de Saint-Guy.

A huit jours de là, cette chaise cassée était déjà vieille. Il fallait autre chose : nouveau coup d'archet sur le front, nouvelle rubrique.

Musard instituait son fameux quadrille qui se terminait par un coup de pistolet; cela se nommait le *Danois*, si j'ai bonne mémoire.

Les Amandas se pâmaient d'aise et d'enthousiasme.

Au bout d'un mois on commençait à dire : « Cette décharge d'un peu de poudre en l'air, c'est bien vieux!... est-ce qu'on ne fera pas bientôt quelque chose de plus récréatif?

Les Amandas envoyèrent un énorme bouquet à Musard avec cette supplique : « Grand homme, faites donc un quadrille moins fadasse! »

Pour un public blasé, surmené, pour des cœurs et des jambes qui trimballent d'un bout à l'autre de l'année, pour des jeunes gens dont la moustache parcourt tous les bastringues de la banlieue, le *Danois* était déjà « fadasse! »

La musique devait aller plus loin. Qu'est-ce, en effet, je vous le demande, qu'un misérable paquet de chaînes dans un étroit ustensile de cuisine?... qu'est-ce que quelques bâtons de chaises rompues?... qu'est-ce qu'un pauvre coup de pistolet qui fait moins de bruit que la baguette d'un chef d'orchestre sur le pupitre?

Cependant Musard n'osa pas aller au delà du coup de pistolet.

Aussitôt les Amandas désertèrent.

D'autres chefs d'orchestre avaient parlé, pour s'illustrer, de s'adjoindre un moulin à bras, une crécelle colossale, et trois sacs de vieille ferraille qui les seconderaient et qui les égaleraient presque dans les phrases difficiles pour la justesse et la précision.

Jullien, au jardin du café *Turc*, avait triplé les proportions, comme un grand maître qu'il était. Je me souviens d'un certain quadrille des *Huguenots*, avec flammes du Bengale, où il faisait entendre vingt-quatre marteaux de forgerons tombant sur l'enclume et une belle série de roues de haquets courant sur le pavé.

Pour le coup les Amandas disaient : « Quel homme!... ah! quel grand homme! »

Ce n'était pas tout. Aux premières mesures du galop des *Huguenots*, tous les becs à gaz baissaient à un coup de sa baguette, et les trois cents consommateurs du jardin se trouvaient tout à coup plongés dans une obscurité du plus grand effet.

C'était alors que les Amandas n'étaient pas trop cruelles; c'était alors qu'il disparaissait par-ci par-là quelques petites cuillers d'argent.

LES PARISIENS A LA CAMPAGNE, — par Droz (suite).



Un accident.

Dans le même temps, salle Ventadour, un autre musicien enragé de ces époques rutilantes, M. Baudouin, avait tiré de sa pulpe cérébrale le quadrille de la *Grande-Armée*. Celui-là était une reproduction assez exacte des symphonies du café des *Aveugles*, mais sur une grande échelle.

On va en juger. .

Le galop commençait par un roulement de tambours, comme une exécution militaire; c'était la ritournelle.

Aussitôt après, tout l'orchestre en furie attaquait l'air du *Pas redoublé*, les trompettes éclataient, les basses mugissaient, les caisses retentissaient comme des canons, la danse s'ébranlait, et à travers chaque mesure il y avait une décharge de mousqueterie; le tout était couronné par une fanfare : *La victoire est à nous!*

Ces expédients ravissaient les Amandas.

Mais comme après le cognac on arrive au rhum, comme du rhum on va au kirsch-wasser, comme du kirsch-wasser on court à l'absinthe, comme de l'absinthe on se réfugie dans l'opium et dans le hachisch, de même on est allé de la mousqueterie à d'autres procédés.

Par exemple,

On a introduit dans divers orchestres :

Une presse hydraulique,
Un feu d'artifice,
Un écroulement de maison,
La sainte-barbe d'un navire,
Une mine à faire sauter,
Un bourdon de cathédrale,
Un ou plusieurs moulins à foulon.

Eh bien, ce n'est pas assez!... voilà qu'on fait entrer dans un quadrille — un coup de tonnerre, — la foudre, — les carreaux de Jupiter!

Qu'en diraient les anciens et Mayeux?

Un coup de tonnerre en prenant la taille d'une valseuse, — un coup de tonnerre au moment de la pastourelle! — Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle et à attendre le déluge!

Jules du Vernay.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** On s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, des femmes qui se *repiquent* le visage avec de la poudre de riz, du carmin, du bleu et du noir. Le théâtre du Vaudeville a même consacré une pièce fort spirituelle aux *femmes peintes par elles-mêmes*. Ce *maquillage* (le mot est consacré) excitait déjà la gaieté moqueuse de nos arrière-grands-pères, et Boileau ne dédaignait pas trop les vers qui suivent :

Amarante est dans vos écrits
Un soleil qui n'a point de prix,
Mais soleil qui toujours se couvre d'un nuage;
Et ce nuage sans pareil,
Par un renversement qui n'est guère en usage,
Est tout l'ornement du soleil.
(Brébeuf.)

Tu dis, pensant qu'on en rira,
Que les beautés de Lise, en tous lieux si vantées,
Ne sont que beautés empruntées;
Eh bien, mon cher, on les paira.
(*Du même.*)

Toi qu'Aminte fait soupirer,
Qu'elle fait gémir et pleurer,
Cher ami, tu n'es guère sage;
Je te l'ai déjà dit cent fois,
Ce beau visage que tu vois
N'est qu'un tombeau superbe où gît feu son visage.
(*Toujours du même.*)

*** Un jeune rapin qui avait perdu son argent au lansquenet, coucha avec l'un de ceux qui l'avaient plumé.

La nuit, comme il ne dormait pas, il glissa sa main sous le chevet de son camarade de lit, afin de reprendre son argent; mais le grec le surprit, et lui demanda ce qu'il faisait :

— Mon petit vieux, exclama le rapin, je prenais ma revanche.

*** Le roi Charles X entendant appeler marquis un petit officier qui n'était que chevalier, lui demanda par dérision dans quel pays était son marquisat.

— Il est, répondit le jeune homme vexé, dans votre royaume de Navarre!

*** L'autre soir, je me présente pour affaires chez le mari d'une de nos plus charmantes comédiennes. Son domestique m'empêche d'entrer.

— Pourquoi? lui dis-je.

— Monsieur est empêché pour le moment : il bat madame!

Luc Bardas.

QUI N'ENTEND QU'UNE CLOCHE.....

Audiatur et altera pars.

Nous avons fait droit à la réclamation de M. Levassor, à propos de ses anciennes relations musicales avec son accompagnateur M. Parizot.

Maintenant, comme on dit au palais, la parole est au défendeur :

« J'ignore, mon cher Lovy (nous écrit M. Parizot), qui a pu vous dire que M. Levassor *ne me payait pas* lorsque j'avais l'honneur d'être son *pianotier ordinaire*. Ainsi que vous, je suis ami de la justice, et je viens ici

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



12974

Voici un jeune matelot qu'on veut contraindre à signer un engagement. Qu'a-t-il à faire pour ne pas partir?

N° 2.



12975

Pourquoi ce petit homme se tient-il derrière son compagnon de route, au lieu de marcher côte à côte avec lui?

N° 3.



12976

S'il prenait fantaisie à mon épouse de me quitter, savez-vous pourquoi je n'aurais besoin ni d'avocat ni de papier timbré pour la faire rentrer au domicile conjugal?

N° 4.



12977

Pourquoi ce militaire, s'il faisait usage de son arme, tirerait-il sans viser, sans but, au hasard?

N° 5.



12978

Quelles sont les feuilles que prisent le plus volontiers messieurs les membres du comité des recherches?

N° 6.



12979

Pourquoi les hommes connus sont-ils généralement moins bien accueillis que les autres auprès du beau sexe?

lui rendre hommage en vous affirmant que, pendant les *treize années* que j'ai été l'*inséparable* de M. Levassor, j'ai reçu au moins *cinq mille francs* de lui. — Vous voyez bien qu'*il me payait*, et que j'ai pu acheter pas mal de gants paille et de souliers vernis.

» J'espère que M. Levassor sera satisfait de cette rectification, et je compte sur votre obligeance pour la faire paraître dans le prochain numéro du *Journal amusant* (*pour rire*)... (*sic*).

» Tout à vous,

» PARIZOT. »

A présent que notre devoir de journaliste est largement rempli, espérons que nous en aurons fini avec cette polémique de chansonnettes. La cause nous semble suffisamment entendue, et le président Philipon voudrait bien clore les débats.

Il en est des réclamations comme de la lice et de ses pareils :

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Elles en ont bientôt pris quatre.

J. LOVY.

THÉATRES.

Scènes émouvantes, exécution magistrale, décors prodigieux, il y a de tout cela dans le *Fils de la nuit*, drame en cinq actes et huit tableaux de M. Victor Séjour. Dès les premières scènes du prologue, la salle était charmée, conquise, et pendant quatre actes l'enthousiasme a grandi pour grandir encore, et éclater en explosions de bravos furieux à la fin du drame.

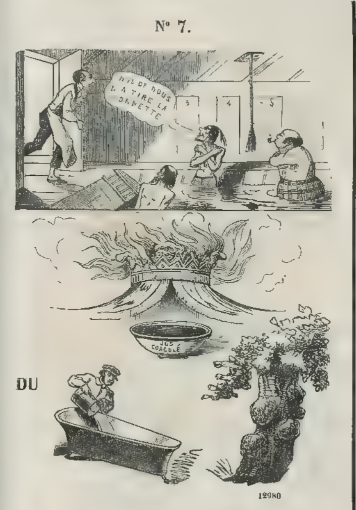
La grande situation du drame est dans l'amour de deux mères. Ghebel, une pauvre femme, a reçu en dépôt le noble héritier des Scylla; son fils à elle est destiné à vivre misérablement. Que fait-elle? Elle le substitue au fils de Scylla, et le véritable héritier est recueilli par des pirates.

Le temps marche, le fils de Scylla devient le farouche Ben-Leïl, le *Fils de la nuit*, le chef des forbans, et cependant la grande âme de son père semble revivre en lui. Il porte au front la marque héroïque de sa famille, l'ai-

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 7.



N° 8.



N° 9.



grette blanche des Scylla : cela veut dire qu'il sera reconnu par sa mère Julia Favelly.

Avant que les yeux de la noble dame lisent la fraude de la bohémienne sur le front de son enfant, son cœur l'a pressentie par une sublime intuition maternelle.

Donato, le fils d'un traître et d'une criminelle, a tous les mauvais instincts de sa race. Quand la veuve héroïque de Scylla veut lui tendre les bras, ils s'écartent avec horreur, et une voix secrète lui crie : « Ce bandit, ce gentilhomme sans honneur, n'est pas ton sang! »

Mais la terrible Ghebel, qui ne vit plus que par l'amour qu'elle porte à Donato, est là, rôdant, veillant sans cesse, l'œil profond, la main prête; nulle force ne pourra renverser une fortune que son crime a commencée.

Ces deux amours de mère forment une lutte splendide qui grandit l'intérêt à mesure que l'on avance dans l'œuvre. La scène vigoureuse qui la dénoue est le triomphe de l'Art.

Quant au choc produit par le contact de deux natures aussi richement organisées que celles de mesdames Guyon et Laurent, il est difficile de le peindre. Il fallait les voir se mesurer des yeux avant de commencer l'attaque : c'étaient deux lionnes du désert combattant avec un égal élan de courage et de désespoir; l'une pathétique et fine, l'autre mugissante et superbe!

M. Marc Fournier, le directeur de la Porte-Saint-Martin, nous a habitué aux belles décorations, mais ni lui, ni personne, ne nous avait fait admirer un décor plus beau que son tableau maritime.

Voici la mer, une vraie mer, qui roule des vagues furieuses. Tout à coup un vaisseau apparaît; son équipage s'agite, ses voiles prennent le vent, le tangage le secoue violemment. La mer est mauvaise, les rafales s'abattent sur les cordages et les mâts, qu'il faut couper. Pourtant les lames furieuses cessent de s'élancer aux nues, le calme renaît... A ce moment arrive une seconde frégate qui vient défier la première au combat : « A l'abordage!... à l'abordage!... » Le canon gronde, les coups de feu retentissent; la hache en main, le sabre aux dents, les plus braves s'élancent : ils se frayent un chemin sanglant sur le vaisseau ennemi; les blessés s'accrochent aux cordages, les mourants luttent encore, et les morts, avec leurs corps, forment des barricades... Quelle mêlée! quel rêve! quel spectacle!

Il y a trois raisons pour que le *Fils de la nuit* soit un grand succès d'argent : la première, c'est que l'œuvre de l'énergique Victor Séjour mérite d'être trois mois durant sur l'affiche; la deuxième, c'est que les talents réunis de mesdames Guyon, Laurent, Page, Deshayes, de Fechter, de Vannoy, et les danses espagnoles de la Petra Camera, sont bien faits pour attirer la foule; la troisième raison, c'est que le tableau du combat naval vaut à lui seul l'argent... on n'a rien fait de plus terriblement beau!

Je parie que le *Fils de la nuit* vivra au delà de cent jours!

Le drame maritime est à l'ordre du jour : le Cirque a les *Frères de la côte*, la Porte-Saint-Martin le *Fils de la nuit*, et voici l'Ambigu qui vient de donner le *Fléau des mers*, drame en cinq actes de MM. Eugène Nus et Léonce.

Il s'agit aussi d'un enfant volé dans cet ouvrage. Le *Chenapan*, tel est son sobriquet; ce qui ne l'empêche pas d'être un brave jeune homme qui reconquiert le nom et la fortune qu'un traître lui avait volés.

Ce drame est soigneusement monté, et bien joué par Dumaine; il fournira une honorable carrière. Mais le combat naval! le combat naval de la Porte-Saint-Martin lui fera bien du tort!... Ah dam! lorsqu'on y pense, on a de la peine à en détourner sa pensée!...

Le Vaudeville a opéré sa réouverture après dix jours de relâche pour le public, dix jours de travail pour la nouvelle administration et les artistes, qui ont monté en ce laps de temps un drame en trois actes de M. Adrien de Courcelle.

Son titre définitif a été *les Amours forcés*. *Amours forcés* signifient en cette occasion *Travaux forcés*. Cette pièce devait d'abord s'intituler *le Bagne de l'amour*. Une historiette racontée dans le *Figaro*, et étiquetée *les Forçats du 13e arrondissement*, a donné un moment l'idée à toute la gent dramatique militante de composer son drame sur ce sujet, qui n'est cependant pas des plus nouveaux. Déjà Bayard l'avait fort bien traité dans *Un ménage parisien* à la Comédie-Française; et Scribe, au même théâtre, dans *Une Chaîne*, l'a rendu difficile à traiter après lui.

Voici la pièce de M. de Courcelle :

Maurice, un artiste en renom, s'éprend de Jeanne Baudoin, que la société et les circonstances ont placée dans une fausse position : elle est séparée de son mari.

Jeanne aime les plaisirs, elle prend Maurice pour amant. Il résulte de cette union irréfléchie un de ces ménages interlopes que le monde condamne, et dans lequel l'amant fait ses années de galère au bagne de l'amour.

Jeanne accapare Maurice, l'absorbe, le dévore, lui fait perdre son temps, son argent, sa considération. Elle le brouille avec sa mère, ses amis, avec une fille qu'il a eue autrefois d'une autre femme, et dont l'innocence se flétrirait au contact de ces mœurs étranges.

Heureusement Gilbert, un ami fidèle de Maurice, le tire de ce guêpier. Gilbert, c'est le Desgenais de la chose, l'éternel moraliste qui se moque des vices, des amours et des douleurs d'autrui. Gilbert possède assez de sang-froid et de présence d'esprit pour envisager toujours froidement les malheurs et les passions de son prochain. C'est un thermomètre marquant toujours *zéro;* un degré au-dessus, il a trop chaud; un degré au-dessous, il a trop froid. Ce n'est pas lui qui ferait des bêtises pour une femme, il n'a pas assez de cœur pour cela. Cependant il commet une sottise assez remarquable au dénoûment : il épouse une jeune ingénuité de dix-sept ans. O Gilbert, gare à l'avenir!

Ce drame, plus intéressant que gai, plus moraliste qu'émouvant, a été fort remarquablement joué par Félix (le Desgenais de la machinette), Munié, Parade et mademoiselle Fargueil.

Derudder et Laplace, deux transfuges des *Bouffes-Parisiens*, ont débuté aux Folies-Nouvelles dans une pantomime de M. Pilati.

Derudder et Laplace sont des vieilles connaissances des Funambules. Derudder a été tour à tour Arlequin et Polichinelle dans les pantomimes de Nadar, Champfleury, Feuchères *e tutti quanti*. Quant à Laplace, c'est le dernier Cassandre de Paris, l'émule et le digne successeur du père Placide, de joyeuse mémoire. Pourquoi donc avoir fait débuter Laplace dans un Jocrisse?

Vertigo n'est pas une de ces pantomimes où l'on rit d'un bout à l'autre. La turbulence y remplace volontiers la drôlerie. Et puis, malgré toutes les magnificences du *pays de la Lune* avec ses ballets lunatiques, je ne pouvais m'empêcher de songer au combat naval de la Porte-Saint-Martin. En ce moment, pour moi, le théâtre n'existe plus ailleurs que devant ce combat nautique. Quand il fait si chaud, c'est un spectacle rafraîchissant que la vue de la mer. On se croit au bain.

ALBERT MONNIER.

A PARTIR DE CE JOUR, ET JUSQU'A LA FIN DU MOIS,

Toute personne qui s'abonnera pour un an au *Journal amusant (Journal pour rire)* aura droit à recevoir, moyennant 6 francs ajoutés aux 17 francs de l'abonnement du *Journal amusant* (en tout 23 francs), tout ce qui a paru du *Musée français-anglais* depuis le 1er janvier 1855, c'est-à-dire depuis dix-huit mois, en sorte qu'elle possédera la collection de ce journal, dont elle recevra la suite *gratis* pendant le cours de son abonnement au *Journal amusant.*

Toute personne qui s'abonnera pour un an au *Journal amusant*, et fera remonter cet abonnement au 1er janvier 1856, recevra, moyennant 3 francs, l'année 1855 du *Musée français-anglais.* Elle se trouvera ainsi posséder toute la collection du *Musée français-anglais* et toute celle du *Journal amusant,* car c'est à partir de janvier 1856 que le *Journal pour rire* a pris le titre de *Journal amusant.*

Or donc, — pour recevoir les dix-huit premiers mois du *Musée français-anglais* et une année d'abonnement à venir au *Journal amusant* avec le *Musée français-anglais* pendant la durée de cet abonnement, il faut envoyer à M. PHILIPON FILS, n° 20, RUE BERGÈRE, un bon de poste de 23 francs.

Pour recevoir les dix-huit premiers mois du *Musée français-anglais* et les numéros du *Journal amusant* depuis le 1er janvier 1856, plus la suite du *Journal amusant* et du *Musée français-anglais* jusqu'à la fin de décembre prochain, il faut envoyer un bon de poste de 20 francs.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 31. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 2 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierlesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CES BONS BOURGEOIS, par BARIC; — mis sur bois par ***.



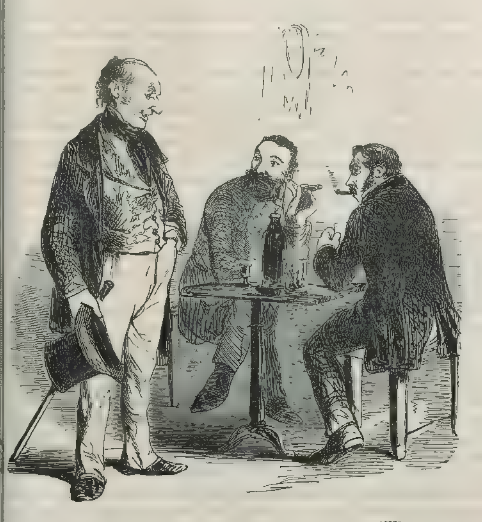
12983

— Ma bonne amie, veux-tu me donner de l'argent?
— *Vous* dépensez beaucoup, monsieur Durand; je m'en vais *te* donner des pièces de cinq francs toutes neuves, mais *vous* aurez soin de me les rapporter toutes ce soir....



12984

— Monsieur, je suis heureux de vous rencontrer..... Voici une petite note.....
— Qu'est-ce que c'est?..... des effets pour mon fils?..... Vous n'êtes point heureux, mon cher monsieur, car je n'ai point pour principes de payer les dettes de mes enfants, ce sont de mauvaises habitudes!...



12985

Bonjour, messieurs... Vous parliez, ce me semble, du *zuiderzée!* fameuse liqueur, tres-stomachique!... Elle se rapproche du *curasso*, qu'on écrit *curaçao*, mot italien qui veut dire écorce d'orange..., c'est excellent.



12986

— Vous me convenez... je vous donnerai six cents francs par an pour commencer.
— Pardon, monsieur, mais j'ai une femme et un enfant...
— Eh bien! six cents francs.... c'est fort joli!... Moi, tel que vous me voyez... je vivrais parfaitement avec six cents francs... Je ferais même des économies!

LE MONDE CAMELOTTE, — par M***.



12987

— Le pauvre garçon avait fini par trouver une jolie dot et une vilaine femme, il a mangé sa dot...
— Et maintenant?...
— Il regrette de ne pas pouvoir manger sa femme.



12988

— Et quelle vie mène Pauline depuis son mariage?
— Toujours la même..., il n'y a rien de changé chez elle...; il n'y a qu'un mari de plus!...

POLICHINELLE.

Nous sommes, nous le disons du moins, le peuple le plus gai et le plus spirituel du monde; — jusqu'à quel point le fait est exact, peu importe!... — l'essentiel est que nous en soyons persuadés : — le bonheur n'est pas tant dans les biens qu'on a que dans ceux qu'on croit avoir.

Cette prétention toutefois est peut-être moins justifiée de nos jours que par le passé. — Incontestablement nous tournons de plus en plus à la vie sérieuse et morose. Dans cette préoccupation constante où est chacun d'édifier ou de conserver sa fortune, on perd peu son temps à rire : — l'esprit et la gaieté sont en baisse. — Un masque de gravité est nécessaire à qui veut faire son chemin dans le monde; — il est de bon goût de se donner l'air occupé d'un agent de change ou la mine ennuyée d'un millionnaire; ceux mêmes qui peuvent s'élever à la hauteur du spleen et paraître rêver le suicide sont sûrs d'être tenus en grande considération. Cette allure sérieuse ne caractérise point seulement le monde des financiers, des diplomates et des sots, — elle a tout envahi! Nos écrivains craindraient de se déconsidérer s'ils n'apportaient au moindre de leurs écrits cette sévérité de forme et de pensée qui donne parfois à certaines revues, la *Revue des Deux-Mondes*, par exemple, l'aspect d'un recueil britannique. Nul auteur, quel que fût son talent, n'oserait écrire *Candide*, de crainte de passer pour un polisson.

Les poëtes surtout, oubliant leur aïeul Régnier, planent dans des régions tellement élevées, tellement au-dessus de la sphère purement humaine, qu'ils ne tarderont point à atteindre l'incompréhensible. Je les engage, quand ils en seront là, à écrire en allemand; car, ainsi que l'a dit un des esprits les plus éminemment français de notre époque, je veux parler de Henri Heine : — « Dans la langue française, il faut savoir exactement ce qu'on veut dire; l'idée la plus bégueule est forcée de laisser tomber ses jupes mystiques et de se montrer dans toute sa nudité. »

Cette manière d'être, cette manie de gravité si peu conforme aux traditions nationales, tient sans doute à ce que la vie des affaires a remplacé entièrement chez nous la vie de l'esprit et la vie du cœur.

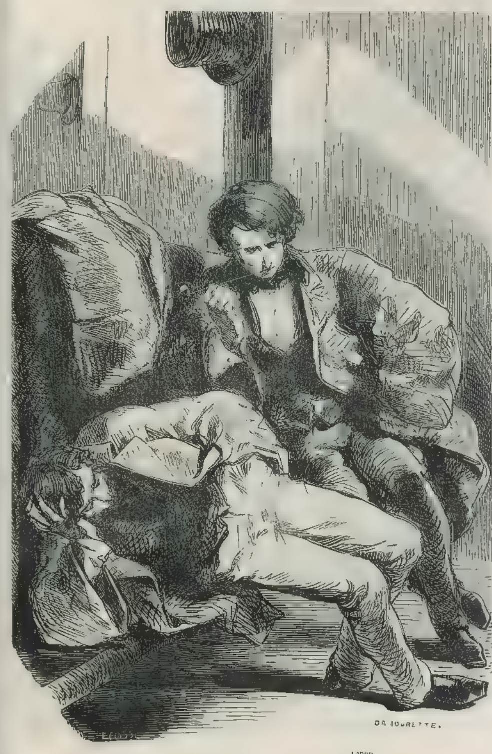
Un personnage a cependant résisté à cet envahissement de l'esprit anglais, — personnage bien humble, bien inaperçu au milieu des grands drôles qui occupent la scène du monde, et qui cependant a son importance et sa raison d'être.

Ce personnage c'est Polichinelle, le héros des enfants.

A ce nom de Polichinelle, un sourire de dédain va se dessiner sur les lèvres de plus d'un homme grave; mais, qu'on ne s'y trompe pas, Polichinelle, type éclos des mœurs parisiennes, qui les reproduit et les conserve, est curieux à examiner sous plus d'un point de vue. — Au milieu de nos révolutions, à travers nos bouleversements d'idées et de croyances, Polichinelle est resté fidèle à lui-même. — Il a vu passer les gouvernements, il a assisté aux variations des hommes et des choses, sans apporter aucune modification à sa manière d'être, de penser et d'agir. Cette fidélité n'est pas précisément, je présume, le résultat de principes philosophiques ou politiques bien arrêtés chez lui, mais tient plutôt à sa nature. Quoi qu'il arrive dans le monde, Polichinelle est goguenard, Polichinelle est voltairien, Polichinelle est de l'opposition, — et voyez, — lui seul en France à cette heure rosse le commissaire, met les gendarmes en fuite, se moque des juges et des geôliers, et pousse publiquement son éternel éclat de rire à l'encontre de ces autorités redoutées et respectées partout. Dites après cela que ce n'est point un personnage unique et curieux que Polichinelle! — Et ce qui est remarquable en ceci, c'est l'auditoire auquel Polichinelle s'adresse. Ce ne sont point des vieillards, ce ne sont point des hommes dont le jugement est formé sur les choses de ce monde qui vont assister à cette continuelle raillerie de Polichinelle : ce sont des enfants, des marmots. En ces âmes fraîches et naïves tout enseignement porte fruit : plus tard on retrouvera chez le jeune homme toutes les théories de Polichinelle.

Il y a de grands moralistes; j'entends par là les ultramontains : ce sont ceux dont le cœur est si pur et l'imagination si chaste, qu'ils ont proscrit Horace, Virgile et toute l'antiquité grecque et latine; ce sont ceux qui ont représenté Molière comme un monstre d'impureté, ce sont ceux qui ont écrit de gros volumes contre Voltaire. Eh bien, je m'étonne que tous ces saints n'aient pas songé à prêcher aussi une croisade contre Polichinelle, — car Polichinelle n'est pas dévot : Polichinelle est moqueur même à l'encontre de certaines choses; Polichinelle est bien autrement démoralisateur que Voltaire et J. J. Rousseau. C'est sans doute un oubli de leur part qu'ils ne tarderont pas à réparer.

LE MONDE CAMELOTTE, — par M*** (suite).



12989

— J'ai donné des soupers pour récolter des amis.
— Et tu n'as rien récolté du tout...
— Si, j'ai récolté des huissiers...



12990

A la caisse d'épargne ça ne vous rapportera seulement pas cinq... A vot' place, madame Morin, j'aimerais mieux me servir de ça pour faire entrer vot' petite au théâtre... ça serait mieux placé !...

Seulement Polichinelle ne se laissera pas attaquer sans se défendre; il porte un bâton qui ne respecterait pas même le froc de l'*Univers :* peut-être est-ce à cela que Polichinelle doit de n'avoir pas été attaqué encore, car M. Louis Veuillot et les siens craignent le bruit et le bâton... quand ce n'est pas eux qui le tiennent.

Je ne vante pas mon héros, je l'analyse.

Polichinelle ne se contente point de faire de l'opposition aux lois et aux agents de l'autorité, il en fait aussi une terrible à la morale.

Ses mœurs privées, il faut l'avouer, sont déplorables. Il ne paye point son loyer et bat sa femme : — double protestation contre la propriété et le mariage.

Il faut lui rendre cette justice, qu'il n'apporte à cela nul esprit de système; il n'est aucunement ce qu'on appelait autrefois un socialiste : c'est instinctivement qu'il agit ainsi.

Il est paresseux, ivrogne, égoïste. — Loin de se cacher de ces vices, il en fait montre avec cynisme. Personne n'a jamais songé à s'indigner contre cette immoralité. A quoi tient tant d'indulgence pour un pareil coquin? Pourquoi ne s'indigne-t-on pas contre Panurge volant l'argent dans le tronc des églises? Pourquoi sourit-on aux fourberies de Scapin? Pourquoi applaudit-on aux conquêtes de don Juan? Pourquoi s'intéresse-t-on à la sombre ambition de Macbeth? Je laisse aux penseurs à méditer sur ce côté de l'esprit humain.

Polichinelle est toujours battant, toujours assommant. Plus il frappe, plus on rit. Les coups de bâton ont été de tout temps une source de comique inépuisable. Ils ont fait rire nos pères, nos fils en riront. Molière n'a pas dédaigné d'avoir quelquefois recours à ce moyen d'égayer la scène; c'est peut-être un des côtés par où il est devenu populaire : voir rosser son semblable est une des jouissances les plus exquises que l'homme puisse savourer. Le peuple surtout se plaît à ces franches volées qui lui rappellent parfois son intérieur. Jamais une lueur de commisération ne lui vient pour le battu. Naïf comme les enfants, comme les enfants il ne connaît pas la pitié. Aussi Polichinelle est-il toujours sûr de l'approbation populaire : il est le plus fort, donc il a raison. — Il a frappé et n'a pas trouvé de résistance. Tous les cœurs sont à lui. — *Plaudite, cives!*

Un mien ami, homme de lettres inédit, fut frappé de ce caractère de Polichinelle et de cet enseignement si peu moral qu'il adressait aux enfants et à la foule. C'était un esprit hardi, un oseur, doué de grandes tendances réformatrices. Toutes les utopies l'avaient tour à tour séduit, toutes l'avaient successivement dégoûté. En quête d'une position qui lui permît de vivre sans toutefois l'obliger à renoncer entièrement aux lettres, il pensa que diriger un théâtre de Polichinelle serait un terme moyen entre la spéculation et l'art. Il se dit que, caché derrière la toile, il ferait entendre par le canal de Polichinelle des vérités utiles, et qu'au demeurant, si ce théâtre n'avait pas un aussi grand retentissement que le Théâtre-Français, son influence n'en serait pas moins réelle. Il s'y enflamma, — il consacra ses derniers écus à la construction d'une petite baraque, à l'habillement de Polichinelle, à l'achat des accessoires, puis il mit son projet à exécution. Seulement, poussé par sa manie de réformation, il ne voulut pas marcher dans la voie qui avait assuré le succès de ses devanciers. — Il créa un Polichinelle honnête, locataire exact, mari dévoué, ami de l'ordre, protecteur de la justice, louangeur des gendarmes, soumis aux magistrats, et qui ne levait son bâton qu'en l'honneur des bons principes. Ce pseudo-Polichinelle eut le succès d'une tragédie de la seconde manière de M. Ponsard, succès d'estime, qui obligea le directeur à fermer le théâtre, faute de public.

Cet innocent homme de lettres n'avait compris ni son époque ni les conditions de réussite au théâtre. Il ne s'expliquait pas son insuccès. — J'ai été plus littéraire et plus moral que mes confrères, disait-il, et le public va vers eux! Je l'engageai à aller voir jouer quelques pièces de M. Clairville et Cie, afin d'apprendre ce qui convient au goût public. Il suivit ce conseil, et serait sans doute devenu un auteur à succès d'argent, s'il ne s'était pris un beau jour de l'idée de réformer le commerce de l'épicerie en vendant de bonnes marchandises au meilleur marché possible, réforme qui va le mener promptement à Clichy.

Oui, en dépit des tentatives contraires, Polichinelle restera ce qu'il est : hâbleur, gourmand, batailleur, ami du désordre, tour à tour poltron et effronté, et le jour où il voudra changer, le jour où il deviendra moral et vertueux, ce jour-là il disparaîtra, — car il n'aura plus de raison d'être, il ne représentera plus rien, il cessera d'être dans la vérité, et rentrera dans l'insignifiance d'un professeur de philosophie en Sorbonne.

A. Desonnaz.

LES DOMESTIQUES DE PARIS.



12991
La belle affaire!... pour un méchant cordon de soulier qu'ils trouvent dans le potage, y crient comme des ânes, ces bourgeois!... c'est vraiment dégoûtant!!



12992
G' n'y a pas de plaisir à servir ces grigous de bourgeois!... d'autres que nous gaspilleraient le vin : nous nous contentons de le boire bien tranquillement, sans en rien perdre. Eh ben, nous ne sommes pas mieux considérés pour ça!... ah! mon Dieu, non!

LES PLASTRONS DE LA PETITE PRESSE.

II.

L'ALLANT-TERNE, *ou l'homme aux cinq bonnets.*

L'original dont je vais rappeler les hauts faits florissait en 1833. Il dépasse de quinze coudées le marquis de Chabannes et son *Régénérateur universel*, de joyeuse mémoire.

L'*Allant-terne* rentre plutôt dans la catégorie des météores de la quatrième page, section des excentriques. Il n'a figuré que pendant quelques mois parmi les plastrons de la petite presse. Sans doute il ne demandait pas mieux que d'être voué jusqu'à la fin de ses jours aux quolibets du journalisme gouailleur; mais on ne lui en a pas donné le temps, et la gaminerie de l'esprit français a fait arrêter les frais quand on a vu que le domicile définitif de cet homme était à Charenton-le-Pont.

Son véritable nom était Thierry-Gabriel-Augustin *Gaultier*. Agé de soixante ans, et jouissant d'un revenu honnête, Augustin Gaultier se signalait par une exaltation morale d'une espèce toute nouvelle à cette époque, et qui le portait à faire avec solennité tout ce que la loi permet. C'était le type de Prudhomme en action, mais un Prudhomme grotesque avec accompagnement de calembours. Ainsi nous l'avons pu juger, du moins dans ses moments lucides. Quand ses accès le prenaient, il se disait écrivain, poëte, envoyé extraordinaire du Très-Haut, agent volontaire de la haute police de Dieu, tuteur de l'humanité, mis en tutelle par l'injustice des hommes; finalement il signait : l'*Allant-terne, l'homme aux cinq bonnets.*

Et tout cela parce qu'il ne payait pas le cens légal!

Depuis 1813 Augustin Gaultier attendait, espérait le règne de Dieu. Il attendit patiemment jusqu'en 1830. Ne voyant rien venir alors; le calme l'abandonna, et il se mit à publier dans les journaux d'innombrables annonces dont voici quelques échantillons :

PARMI LES MORTS VIVANTS.

Trompette sonne jour du sabat!

AN-NONCES EXTRAORDINAIRES.

« La vermine qui pullule dans les temples de pierre et dans les palais de justice, les tartufes qui portent au front le signe dorsal héréditaire de la monture du Nazaréen et de l'ânon dont il fut suivi, les industriels qui ont pillé et pillent effrontément le peuple de DIEU, n'ont pas le pouvoir d'arrêter les effets de la lumière que LE TRÈS-HAUT DONNE GRATIS A TOUT être créé venant au monde. En 1788, la dixme et les droits féodaux emportaient la moitié, les trois quarts, souvent la totalité du revenu net. Depuis cette époque, le revenu net a doublé, le rapport des capitaux immobiliers également augmenté est souvent de 5 pour 100; en prélevant le cinquième, le produit de l'impôt foncier serait incontestablement de 960 millions et plus. Voilà ce que ne disent pas et que savent les brocanteurs modernes, fiscaux et administratifs! »

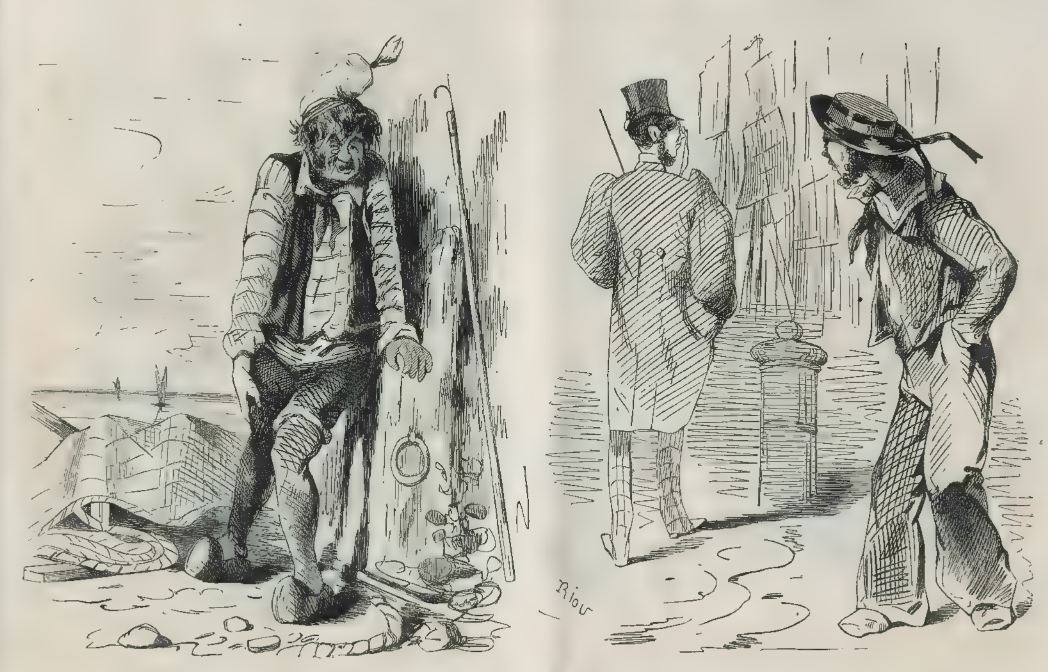
AN-NONCE EXTRAORDINAIRE.

TROMPETTE SURPRENANTE. TUBA.

« L'ex-écuyer, l'ex-employé civil et militaire, le rentier attentif à la lumière qui éclaire tout être créé venant au monde, la simple machine organisée par le Très-Haut, a offert et offre une idée qui, bien comprise, doit anéantir le trafic immoral des perfides brocanteurs. L'imposition à établir sur le revenu net des rentiers, des fonctionnaires publics et privés peut être portée au 10e, taux légal de l'imposition foncière, qui, proportionnellement élevée ou maintenue au 5e, permettra la suppression de tous les impôts indirects, onéreux et vexatoires, que les prolétaires payent avec l'argent des propriétaires de meubles ou d'immeubles. L'Allant-terne, l'homme aux cinq bonnets, l'humble porteur des LANTERNES ADMIRABLES, est disposé à renverser en peu de mots tout ce que l'intérêt aveugle et malveillant pourrait opposer à cette assertion simple, claire et positive.

Le fils de l'assesseur français comme le fils de l'assesseur corse, une faible machine du Très-Haut, l'EX-écuyer, l'ex-employé civil et militaire, l'EX-industriel, qui depuis 1813 a journellement compromis sa fortune, son existence et sa liberté, l'EX-propriétaire foncier qui s'est exposé à pourrir dans un cul de basse-fosse, plutôt que de renoncer aux obligations imposées par les lois divines et humaines, LE RENTIER qui confie son capital au gouvernement, à des propriétaires ou industriels, peut-il être justement DÉPOUILLÉ DES DROITS QUE LES LOIS PROMULGUÉES avant l'usurpation de 1793 ASSURENT A TOUS LES FRANÇAIS!...

PROPOS MARITIMES, — par Riou.



Quand j'ai tué l' verreu l' matin ya toujours vent deboute. Si bien qu'à force-eu de prendre des bordées me v'là à la côte!

12893

Y a pas besoin d' faire tant ta canne à sucre! v'là t'y pas eune carcasse bien gréyée! y n'y manque que le tape-cul et j' vas te l' fournir sans ménager la toile encore, cré peigneux d' dinde...

L'homme constamment soumis aux lois, l'homme exalté qui écrit et agit en roi, ne sera-t-il jamais compris!... »

Passe pour l'*Allant-terne* : c'était un calembour transparent; mais pourquoi M. Gaultier coupait-il en deux le mot *an-nonce*, pourquoi se disait-il l'*homme aux cinq bonnets?* On n'a jamais pu le savoir.

Indépendamment de ses insertions dans les journaux, qu'il payait à beaux deniers comptants, cet original faisait jeter dans les voitures publiques une foule de petits écrits de la même farine sous le titre *Omnia omnibus*.

Il adressa la lettre suivante à M. le préfet de la Seine :

« Monsieur le préfet,

« J'ai cessé d'être propriétaire foncier en 1831; je ne paye pas le cens légal qui donne droit à l'élection : j'espère conserver le bon sens.

« Gaultier. »

Le pauvre homme a été frustré dans ses espérances.

Mais le calembour et le style badin n'étaient pas les seuls genres qu'exploitait M. Augustin Gaultier; il s'élevait aussi parfois jusqu'à la haute poésie :

Riche, ton superflu appartient à ton frère!
Pauvre, n'oublie jamais que tu as Dieu pour père!

disait-il sur tous les murs de Paris.

Vous voyez que l'envoyé du Très-Haut était libre dans son allure, et qu'il méprisait les vanités du hiatus, absolument comme les autres misères de l'humanité.

Pauvre l'*Allant-terne!* Pour prix de ses vers et de sa prose, de son grand génie et de ses petits calembours, ses concitoyens l'ont envoyé à Charenton goûter les douches du docteur Esquirol!

Pourtant que j'en ai connu, à cette époque, qui n'étaient pas plus sensés que M. l'*Allant-terne*, et qu'on laissait vaguer librement sur la voie publique!

J. Lovy.

LE PURGATOIRE DE LA PENSÉE.

Le café *Mazarin* est un endroit habituellement fréquenté par les vaudevillistes de profession. J'y ai fait la connaissance de Savarin et de Barbanchu, deux auteurs qui ont travaillé ensemble à vingt ouvrages dramatiques. Ils se tutoient, déjeunent, dînent et passent côte à côte la majeure partie de leurs journées; je les croyais des amis intimes... erreur! ils sont tout bonnement des collaborateurs.

Amis et *collaborateurs*, voilà deux mots qui jurent. Qu'il a dit vrai celui qui a proclamé cet axiome :

« Un collaborateur est un ennemi donné par la nature! »

Savarin et Barbanchu m'ont donné une loge pour aller applaudir un vaudeville qu'ils ont commis de complicité et sans circonstances atténuantes. Le lendemain de la représentation de cette élucubration, qui m'avait beaucoup ennuyé, mais qui a obtenu un certain succès, j'eus la lâcheté de dire à Savarin, qui prenait son café :

— Ah! mon cher, que votre pièce est donc jolie! Je vous engage beaucoup à collaborer avec Barbanchu; vos natures s'assimilent à merveille, ce qui fait que votre collaboration a toujours été des plus heureuses!

— Barbanchu!... me répond Savarin, c'est une confidence que je vous fais... eh bien, tout ce qu'il m'avait apporté pour la pièce que vous avez vue hier était pitoyable... savez-vous ce que j'en ai fait?

— Non.

— Je l'ai jeté au panier : il n'y a pas un mot de lui dans le vaudeville en question.

— Ah bah! fis-je, et je m'en allai tout surpris.

A peine avais-je marché trois pas sur le bitume que je rencontrai Barbanchu.

— Ah! mon cher, m'écriai-je pour le remercier de son billet donné, que *la* pièce d'hier est jolie (je n'osais plus dire *votre* pièce, d'après la confidence de Savarin)! vous devez être content de votre collaborateur!...

— Savarin?... vous ignorez tous les tours qu'il m'a joués pendant les répétitions!... si je l'avais écouté, j'aurais coupé tous *mes* mots spirituels, qu'il trouvait dangereux... et la pièce eût été sifflée! Tout ce qu'il m'avait apporté pour sa part était ignoble, stupide, dégoûtant!... savez-vous ce que j'en ai fait?

— Non.

— Je l'ai mis au cabinet... il ne reste pas un mot de lui dans *ma* pièce!

— Ah bah! fis-je avec surprise, et je me demandai : — Qui donc a écrit cette pièce, puisqu'ils ne l'ont faite ni l'un ni l'autre?

Je croyais que nos deux gaillards allaient se fâcher à mort et ne plus jamais collaborer... il n'en fut rien! Ils eurent encore dix ouvrages joués coup sur coup, et j'eus la répétition de la même scène en partie double le lendemain de chaque première représentation.

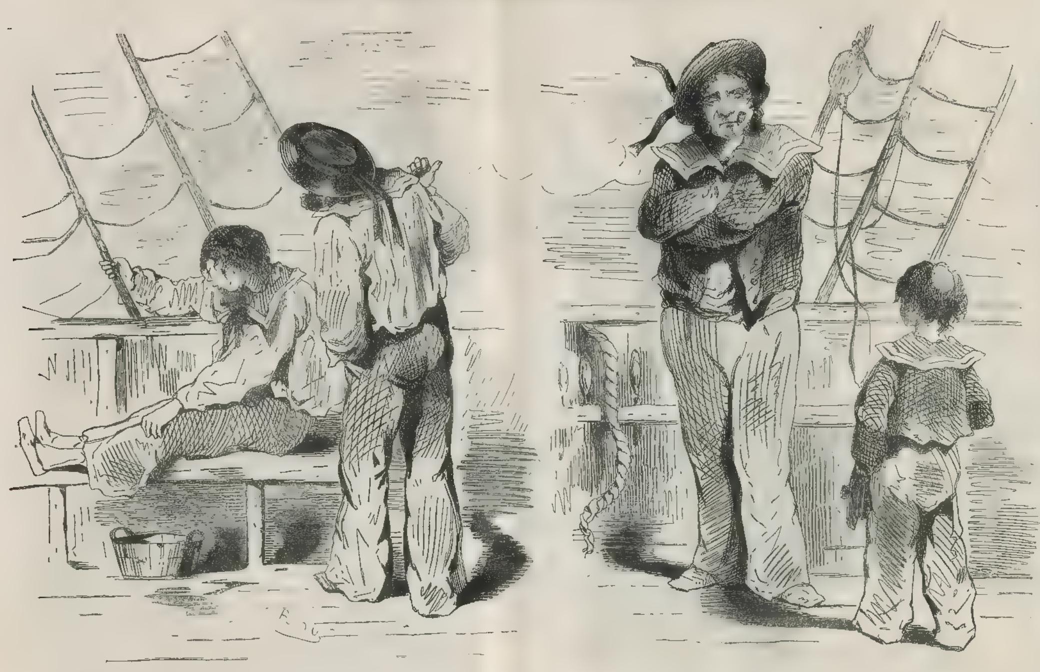
Ils étaient dans une veine de succès; leur onzième pièce tomba lourdement. J'étais curieux de savoir ce qu'ils allaient dire l'un de l'autre.

Je me rendis au foyer des acteurs. Ordinairement, après la première représentation d'une pièce qui a du succès, le foyer est dénué d'auteurs amis; il y avait eu chute : il était plein de gens de lettres.

Le régisseur consolait Savarin dans un coin; il disait : — Le public est idiot, ou c'est une cabale montée par un directeur voisin, jaloux de vos succès... jamais vous n'avez écrit œuvre plus charmante!

— Certes, il y a eu cabale! répondit Savarin; mais, entre nous, ce vaudeville contient des choses très-dangereuses... je le disais à Barbanchu. Mais, que voulez-vous? .. il est si entêté, il travaille si peu dans les pièces,

PROPOS MARITIMES, — par RIOU (suite).



12994

PENDANT LE GROS TEMPS.

Tu m'as l'air d'avoir des hauts de cœur, mon fiston, mais pour l'amariner en double, fais-moi la sensible amitié d'aller voir, par manière d'acquit, dans la hune de misaine, si par hasard je n'y suis pas.

LE PREMIER JOUR A BORD.

— Mais, père Fil-à-voile, vous criez toujours : Serre les perroquets et les cacatoès; ousque vous les fourrez donc, tous vos oiseaux?

— Innocent! y prend ça pour des volatiles. J'adhère que c'est toi, failli-gas, qu'en es z'un volatile, et des îles Canaries, encore.

que, par hasard, quand il a fait quelque chose, il y tient! Quel imbécile!

— Tiens! tiens! tiens! dis-je, et je m'approchai de Barbanchu, qui me dit à l'oreille :

— Ça m'apprendra à laisser passer toutes les ordures de Savarin! Pour la première fois, j'ai voulu respecter sa part... vous voyez ce qu'il en résulte... Quel crétin!

— Tiens! tiens! tiens! me dis-je derechef, ils se traitent mutuellement d'imbécile et de crétin! Je crois qu'ils ont raison tous les deux cette fois! Quel drôle de monde que ce monde-là!

Le péché mignon des auteurs dramatiques, des directeurs, des acteurs et de tout ce qui vit du théâtre, est l'amour-propre. Brisez-leur hardiment un encensoir sur le nez, ils vous diront : Merci! Essayez de leur insinuer le plus amicalement possible un petit conseil, une pâle critique, ils vous en voudront à mort.

C'est sur ce sentiment mesquin qu'est basé le succès de tous les journaux de théâtre.

Il y a des gens supérieurs, — comme Alexandre Dumas fils, par exemple, — qui avouent ne jamais lire les journaux, de peur d'y voir un mot désagréable pour leur amour-propre.

Pour certaines gens, c'est le système contraire qui les leur fait lire : attaquez-les, ils souriront; mais dites du bien de leurs rivaux, vous leur percerez le cœur.

Quiconque n'a pas vécu dans le monde des gens de lettres ne peut se faire une idée des mille petites souffrances qu'ils endurent. On pourrait appeler ce cercle de feu, non décrit par Dante, le purgatoire de la Pensée.

LUC BARDAS.

LES PETITES MISÈRES D'UN RÉDACTEUR EN CHEF.

§ Ier.

Qui peut être une préface.

Quand on parle de l'homme qui dirige un journal, on a l'habitude de dire : « Heureux homme, il coule des jours filés d'or et de miel. » (Vieux style.)

Il n'y a jamais eu, sous Néron et sous Dioclétien, de martyr comparable au rédacteur en chef.

§ II.

Il est à tout le monde.

En général, depuis la prise de la Bastille, chacun s'appartient en France.

Le rédacteur en chef d'un journal appartient à tout le monde, mais notamment au premier venu.

Cent fois par jour la porte de son cabinet s'ouvre.

« Monsieur, voilà une lettre pressée à laquelle il faut une prompte réponse. »

Ou bien :

« Monsieur, un inconnu demande à vous parler sans retard. »

Nota. Il y a au moins vingt-cinq inconnus par jour.

§ III.

Un peu d'histoire.

Il y a douze ans, sous Louis-Philippe, deux hommes vêtus convenablement entrèrent chez le naturaliste du boulevard Montmartre. L'un d'eux prit la parole.

— Est-ce au maître de l'établissement que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur.

— Monsieur, vos singes sont fort spirituellement habillés.

— Monsieur, vous êtes bien bon.

— Monsieur, vous vendez toutes sortes d'objets curieux d'histoire naturelle?

— Oui, monsieur.

— Et vous en achetez également?

— Oui, monsieur.

— Monsieur, mon ami et moi, poussés par des circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous nous sommes décidés à nous défaire d'une pièce d'histoire naturelle parfaitement conservée.

— Monsieur, je la verrai volontiers.

— Monsieur, je l'ai apportée avec moi.

— Monsieur, veuillez vous asseoir.

L'un des deux inconnus tire alors de sa poche un papier; dans ce papier est une boîte, et dans cette boîte un nouveau papier, et dans ce papier un hareng saur.

A peu de chose près, l'histoire se renouvelle tous les jours pour le rédacteur en chef.

On lui dit : « J'ai de l'histoire, — j'ai de la littérature, — j'ai des vers, — j'ai des nouvelles, — j'ai des voyages, — j'ai du neuf, — j'ai du piquant, — j'ai de l'original. » Et dans le papier il ne trouve jamais qu'un hareng saur — moral.

§ IV.

Les bonnes aubaines.

Aussitôt qu'il paraît quelque part, au bout du monde, un livre lourd, mal écrit, insignifiant, gênant, c'est à lui qu'on a soin d'envoyer les deux premiers exemplaires.

L'envoi est accompagné d'une réclame de vingt lignes.

Dès qu'on annonce un volume vif, charmant, spirituel, distingué, l'auteur lui écrit : « Je voulais vous adresser mon livre, mais il est la propriété exclusive de l'éditeur. S'il faut absolument que vous en parliez, faites comme tout le monde, achetez-le. »

§ V.

Une analogie.

Que vous dirai-je?

Vous avez vu le *Saint Symphorien* de M. Ingres? Eh bien, c'est son portrait au naturel.

On l'attache sans cesse à son journal comme à un arbre, et tous ceux qui croient avoir à se plaindre de lui, les acteurs, les prosateurs, les bas-bleus, les poëtes, les actionnaires, les peintres, le garçon de bureau, les abonnés, les typographes, etc., etc., n'ont qu'un souci, celui de le poursuivre non à coups de flèches, mais à coups de lardons.

Récitez dix *Ave* pour lui.

Maxime Parr.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un prédicateur qui avait fait un sermon sur le paradis, fut curieux de savoir l'effet qu'il avait produit sur un paysan.

— Eh bien, mon ami, lui demanda-t-il, ne voudrais-tu pas maintenant aller en paradis?

— Ma fine, non! répondit le rustre.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il m'en coûterait la vie!

⁂ Comme on faisait admirer au même villageois le portail de Notre-Dame de Paris, il s'écria la bouche béante :

— Ça a-t-il été fait dans ce pays-ci?

⁂ Comment trouvez-vous Paris? lui demandait-on après l'avoir bien promené partout.

— Ça ressemble aux autres villes, dit-il avec naïveté. Il y a des maisons de chaque côté et une rue au milieu.

⁂ Un mauvais payeur avait fait à son bottier une reconnaissance de marchandise vendue payable à sa *volonté*.

Assigné devant le juge de paix, il soutint que sa volonté n'était pas encore venue.

— Eh bien! dit le juge, qu'on le mette en prison jusqu'à ce que sa volonté vienne. Et sa volonté arriva sur-le-champ.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'il fait donc chaud, et combien il faut de courage aux gens qui se résignent à passer une grande soirée enfermés dans une de ces serres chaudes qu'on nomme une salle de spectacle! Il y en a pourtant! Allez à la Comédie française quand on y joue *Amphitryon;* à la Porte-Saint-Martin, archi-comblée grâce au *Fils de la Nuit*, de M. Victor Séjour, et à son terrible vaisseau; allez aux représentations de l'*Oiseau de paradis* données à la Gaîté par madame Guy-Stéphan; allez dans certains autres théâtres, et vous verrez encore de courageux amateurs braver les bains de vapeur, auxquels ils se soumettent volontairement... les malheureux!

Si un gouvernement quelconque leur imposait de force, une fois par semaine, un tel supplice, le mois suivant il y aurait des barricades et une révolution.

Avec un tel soleil, le bal Mabille, les cafés chantants aérés, l'Hippodrome, le Château des Fleurs et le pré *Catelan*, le pré *Catelan* surtout, voilà les endroits publics qui sont à la joie de leur cœur.

Pour faire une concurrence plus terrible aux théâtres parisiens, M. Ernest Ber, le directeur du pré *Catelan*, se propose de dresser très-incessamment dans son splendide enclos un *théâtre des fleurs*.

Sous des quinconces d'arbres convenablement espacés sera disposé un plancher de théâtre, au-dessus duquel s'élèveront des plantations naturelles. Un tertre figurant une colline accidentée, couverte de gazon vert et émaillée de fleurs et d'arbustes, tiendra lieu de toile de fond. Çà et là des massifs et des bosquets surgiront sur les côtés, et varieront l'aspect du théâtre. La toile peinte ne tiendra que le plan absolument indispensable pour relier ensemble les diverses parties de la décoration naturelle et en compléter l'harmonie. La lumière, projetée à profusion par des rampes de gaz invisibles, achèvera de donner à cet ensemble harmonieux un aspect vraiment féerique. La musique elle-même, exécutée par un orchestre placé dans les parties obscures cachées par le tertre du fond, aura un caractère mystérieux et fantastique.

Sur ce théâtre original, des divertissements allégoriques seront dansés par un corps de ballet, en présence des douze ou quinze cents spectateurs qui pourront se grouper sur les banquettes de l'amphithéâtre élevé en face de la scène.

Voilà ce que nous promet M. Ernest Ber, et il tient tout ce qu'il promet.

En attendant le *théâtre des fleurs* futur, occupons-nous des théâtres présents et de leurs pièces qui ne sont pas encore passées et trépassées.

Voici le *Camp des révoltées*, situé aux Variétés, ce camp qui sert de refuge à toutes les dames qui croient avoir à se plaindre du sexe barbu : elles ont juré de secouer le joug de l'autorité masculine.

Le règlement du camp porte que tout homme qui tenterait de s'y introduire serait condamné à recevoir une violente correction appliquée par quatre sociétaires de bonne volonté.

Or le débutant Colbrun, sous les traits du jeune Lucien de Brie-Comte-Robert, voulant à toute force épouser mademoiselle de Laval, une des révoltées, revêt des oripeaux féminins, et prend un nom au hasard... mademoiselle Valentine d'Aubigny.

Au premier abord tout va bien; les révoltées l'embrassent, le mijotent : l'audacieux Lucien devient plus entreprenant, et bientôt il amène ces dames à jouer et à fumer.

Il les amènerait à bien d'autres choses plus terribles, si la vraie mademoiselle d'Aubigny ne se présentait. Hélas! Lucien est contraint d'avouer qu'il appartient au sexe oppresseur.

Gare à la fameuse danse avec accompagnement d'un instrument flagellant pour marquer la mesure!

Mademoiselle de Laval sauve le jeune incongru en persuadant aux révoltées que cet imprudent n'a pénétré dans le camp que par amour pour l'une d'elles : alors Lucien, pardonné à l'unanimité, épouse la rusée mademoiselle de Laval.

Dire que cette comédie de MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes fourmille de mots spirituels n'étonnera personne; ces messieurs sont coutumiers du fait : ils l'ont déjà prouvé de concert dans l'*Amant aux bouquets*, *Madame Bijou* et les *Femmes peintes par elles-mêmes*.

Quel dommage qu'il fasse si chaud, je serais allé revoir leur gentille comédie! Il est vrai qu'elle est accompagnée d'un vrai spectacle d'été : quand vient la canicule, on offre annuellement au public la vue de jolies filles aussi nues que possible; il paraît que c'est un spectacle rafraîchissant, car on n'y manque jamais dans le mois de juillet.

Le *Musée comique*, pochades de MM. Murillo fils et Callot neveu (deux pseudonymes, comme vous le pensez bien), sert de cadre à l'exhibition de tableaux vivants tour à tour gracieux et comiques : après le *Jugement de Pâris* on montre le *Jugement de Pataud;* après la *Toilette de Psyché* on montre la *Toilette de Marco;* après *Hercule filant aux pieds d'Omphale* on montre le *Sapeur Pousse-Col filant aux pieds de Françoise*. Ensuite on montre... on montre... Je ne vous dirai pas tout ce qu'on montre : cela se voit et ne se dit pas.

A peine M. Alphonse Royer est-il entré à l'Opéra, qu'il commence déjà à faire des siennes : ne vient-il pas de mettre la main sur un ténor, mais un vrai ténor, l'oiseau rare!

Ce ténor a nom Renard; c'était, comme Poultier, un brave ouvrier. Poultier avait été tonnelier, Renard a été fondeur. Doué d'une belle voix, un maître de chant de l'Opéra l'avait remarqué jadis, au temps de la direction de M. Nestor Roqueplan. Ce directeur lui fit donner des maîtres, afin qu'il fît son éducation musicale et apprît l'art du comédien. Il paraît qu'on crut un moment qu'on avait fait une mauvaise affaire en engageant Renard; toujours est-il que son engagement fut résilié avant ses débuts.

Louis Boyer, l'ex-directeur du Vaudeville, passant à Lyon, y entendit Renard, et fut émerveillé de la beauté de sa voix : il profita du passage de cet artiste à Paris pour lui faire chanter sur son théâtre une cantate composée à l'occasion du baptême du prince impérial.

Une indisposition de Gueymard empêchait l'autre jour la représentation de *Guillaume Tell;* le congé de Roger entravait la marche du répertoire : M. Alphonse Royer se rappela Renard, et lui proposa de débuter dans la *Juive*. Jugez de la joie de l'artiste... enfin il allait prouver à l'Opéra qu'il n'était pas indigne des soins dont il avait été l'objet!

Disons-le bien vite : la tentative de Renard a obtenu un plein succès. On a surtout admiré la richesse et l'étendue de sa voix de poitrine dans le registre supérieur. Jamais nous n'avions entendu un chanteur aussi parfaitement à l'aise dans le grand air de la *Pâque* et le trio de l'*Anathème*, dans le duo avec le cardinal et dans le grand air du quatrième acte.

Nous croyons que le grand succès obtenu par Renard à sa première audition sera plus grand encore à sa seconde : c'est un remarquable ténor.

Renard reviendra à l'Opéra après qu'il aura rempli l'engagement qui l'appelle à Lyon, à partir de septembre prochain.

Ah! s'il ne faisait pas si chaud, je vous parlerais bien du concours d'opérettes ouvert par M. Offenbach aux Bouffes-Parisiens! Tout le ban et l'arrière-ban des musiciens est en rumeur. Il ne s'agit que de prouver qu'on est un compositeur éminemment supérieur pour gagner douze cents francs et une médaille; tous les croque-notes disent que rien n'est plus facile.

Ah! s'il ne faisait pas si chaud!... mais chut!... n'insistons pas trop sur les ardeurs de la canicule : cet hiver j'ai promis de revoir tant de pièces — *quand il ferait chaud!...* — Si l'on réclamait ma parole?... Heureusement on ne les joue plus!

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Voici un jeune matelot qu'on veut contraindre à signer un engagement. Qu'a-t-il à faire pour ne pas partir?

Une chose bien facile : Il n'a qu'à jeter l'encre (*l'ancre*).

N° 2. Pourquoi ce petit homme se tient-il derrière son compagnon de route, au lieu de marcher côte à côte avec lui?

Parce que ce compagnon lui *porte ombrage*.

N° 3. S'il prenait fantaisie à mon épouse de me quitter, savez-vous pourquoi je n'aurais besoin ni d'avocat, ni de papier timbré pour la faire rentrer au domicile conjugal?

C'est parce qu'en ma qualité de boucher, je n'aurais besoin de personne pour l'assommer (*la sommer*).

N° 4. Pourquoi ce militaire, s'il faisait usage de son arme, tirerait-il sans viser, sans but, au hasard?

Parce qu'il est sans cible (*sensible*).

N° 5. Quelles sont les feuilles que prisent le plus volontiers messieurs les membres du comité des recherches?

Ce sont celles qui sont tabac (*qui sont à bas*).

N° 6. Pourquoi les hommes connus sont-ils généralement moins bien accueillis que les autres auprès du beau sexe?

C'est parce qu'ils sont moins faciles à mener par le bout du nez.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. Personne n'a son nez gelé sous le ciel brûlant du Bengale.

Personne n'a sonne — gelée sous le ciel brûlant du, bain, galles.

N° 8. L'homme qui s'émeut de tout, de tout se fait une montagne.

L'homme qui sème œufs, de Thou, — de Thou se fait une montagne.

N° 9. Qui dépense plus qu'il ne gagne se met dedans.

Qui, des panses, plus, quine gagne. Se, mets de dents.

50 NOUVEAUX COSTUMES

QUI PORTENT

A 300 LA COLLECTION DES COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS

GRAVÉS SUR ACIER.

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, HUMBERT, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 49. Paysanne de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens.
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (Bretagne).
62. Paysan de Gavarni.

ITALIE, PIÉMONT, ETC.

N° 24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (royaume de Naples).
27. Sampognaro (Abruzzes) (id.).
28. Femme de San-Germano (id.).
29. Pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.

TURQUIE.

N° 59. Habitant de Bethléem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

AMÉRIQUE.

N° 16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera (Lima).
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre à Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas (frontières de la Patagonie).
25. Gaucho de la province de Corrientes.

ALLEMAGNE.

N° 17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich (id.).
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).

SUISSE.

N° 16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).

ALGÉRIE.

N° 25. Moresque, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

ESPAGNE.

N° 17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque).
19. Paysan de Soler (id.).

RUSSIE.

N° 36. Prêtre kalmouk (Russie méridionale).

On se souvient que ces costumes sont gravés sur acier, imprimés en taille-douce sur beau papier vélin, coloriés à l'aquarelle, et ne se vendent cependant que 40 centimes pièce.

La collection se compose donc aujourd'hui de 300 feuilles différentes; on peut n'acheter que celles qu'on veut, le prix est le même (40 centimes pièce), soit qu'on n'en achète qu'une, soit qu'on achète le tout.

Nous les envoyons francs de port à toute personne qui en achète au moins VINGT, et nous adresse le prix de son achat en un bon de poste.

Nous faisons présent à ceux qui achètent 250 feuilles (pour 100 fr.) de deux CHARMANTS TABLEAUX sur toile, encadrés dans des bordures dorées, et rendus francs de port.

PRIME POUR 1856.

Aux personnes qui s'abonnent pour un an, nous donnons pour 6 francs, rendu *franco* sur tout point de la France, — l'album de M. Girin, LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album de grandes lithographies que nous mettons en vente au prix de 8 francs broché et pris au bureau, ce qui le porte à 10 francs rendu *franco.* — Nous disons donc que toute personne qui s'abonne ou s'abonnera pour une année au *Journal pour rire* aura droit à recevoir *franco* (en France), moyennant 6 francs, au lieu de 10 francs, l'album intitulé :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI.

Pour cela, il faudra nous envoyer, soit en un bon de poste, soit en un bon à vue sur Paris, 17 francs pour l'année d'abonnement au *Journal pour rire,* et 6 francs pour l'album, EN TOUT 23 FRANCS.

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT

EN COULEUR ET EN BLANC.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins. — Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes,* se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal pour rire.* Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port sur tous les points de la France desservis par les chemins de fer ou les Messageries.

Adresser un bon de poste de 6 francs à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 32. — 1856. Prix du numéro : 15 centimes. 9 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cᵉ, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cⁱᵉ, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois....... 5 fr.
6 mois....... 10 »
12 mois....... 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour Impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cⁱᵉ. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cⁱᵉ, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

FANTAISIES PHOTOGRAPHIQUES, — par MARCELIN.



12997

PETIT MACAIRE VIT ENCORE.

— Mais vous me faites tous ces portraits vingt-cinq, cinquante, cent francs! Et j'ai lu sur votre porte : Portraits depuis cinq francs?
— Oui, madame; depuis, mais non compris cinq francs.



12998

UN MONSIEUR QUI DÉSIRE SON PORTRAIT AVEC TOUT CE QUI CONCERNE SON ÉTAT.

— Monsieur est-il complet?



12999

UN PORTRAIT EN CRINOLINE.

— Comme nous n'aurions pas de plaque assez grande, nous en prendrons deux, l'une pour le portrait de madame, l'autre pour le portrait de sa jupe.



13000

JE VOUS EN PRÉVIENS.

— Mon mari est très-difficile à attraper.

FANTAISIES PHOTOGRAPHIQUES, — par MARCELIN (suite).



13001

I. LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉTALAGE.

Les brigands, calabrais et généreux. — Des brigands s'étant introduits chez une jeune dame endormie, lui dérobent ses bijoux, et respectent son sommeil.



13002

II. LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉTALAGE.

Le rendez-vous des braves. — Dites donc, sapeur, j'ai une crampe!... — Silence!... et restons mobiles!...



13003

III. LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉTALAGE.

Portrait de madame Y de Z, auteur d'un recueil de Poésies épilatoires.



13004

IV. LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉTALAGE.

Les deux amis. — A mort! mais évitons les raccourcis.

ARCHÉOLOGIE.

VIEUX TUYAUX DE PIPE.

Une découverte toute récente a jeté le monde savant dans un vif émoi.

Un archéologue suisse, occupé à fouiller la terre, a trouvé deux pipes, fort bien culottées, ma foi, et qui, selon toute apparence, remontaient à la plus haute antiquité.

Là-dessus, tout ce qui s'occupe de bibelots antiques et de vieux pots cassés, tous les mandarins râpés, tous les culotteurs de pipes se sont mis à feuilleter des bouquins, à exhumer des textes, à entasser des citations.

Les journaux graves, heureux de cette trouvaille, ont collaboré avec les savants, et la petite presse a donné la réplique.

Ah mais!... c'est qu'il s'agissait d'une question capitale :

A-t-on fumé dans l'antiquité?...

Vous sentez bien que dès que le dix-neuvième siècle aurait acquis la conviction qu'on a fumé chez les Grecs et chez les Romains, l'usage du cigare et de la pipe deviendrait chose toute naturelle : alors les hommes d'aujourd'hui seraient parfaitement excusés de s'être transformés en cheminées ambulantes, et, du moment que l'exemple vient de si haut, nos dames auraient mauvaise grâce à se plaindre.

Il n'y a rien à répliquer à ce raisonnement, et si vous m'en trouvez un meilleur, je vous paye une glace chez le Percolateur.

Donc le ban et l'arrière-ban des archéologues (bouquinistes et petits journaux compris) s'est rué sur la question.

D'une part, la *Gazette d'Augsbourg* affirmait qu'on avait retrouvé des tuyaux de pipe en argile dans toutes les vieilles stations romaines. D'autre part, la *Patrie* citait l'historien Wilson, qui avait déterré des cigares et des pipes *de dessous* le champ de bataille de Jules César.

Ce qui est positif, disait le *Constitutionnel*, d'après le savant Keferstein, c'est que les Celtes et les anciens Germains ont fumé.

Il est vrai qu'un autre vieux chroniqueur soutenait, dans les *Acta diurna charivariarum*, que ce n'était pas

LES TROUPIERS, — par RANDON.



13005

— J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade Moustapha, un amputé d'Inkerman, un entêté qui n'a jamais voulu souffrir que le major lui mette une jambe de bois.



13006

— ..... Vous!... allons donc!... Il y a beau jour que la retraite a sonné!...
— La retraite,... possible,... petite méchante! mais l'extinction des feux, pas encore!

du tabac qu'on fumait, mais de la vapeur de chanvre. (Voy. *Clém. Carag., chap. IX, A. D. Ch.*)

A cela M. Méry répond par un passage de Strabon, reproduit dans l'ouvrage du théologien Bullet : ces auteurs citent le petit colloque suivant entre deux Celtes (ou Keltes) :

Kirr liko toboek, nero koirr kimrou (traduction : *J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.*)

Bien qu'évidemment il ne s'agisse ici que de tabac à priser, cette découverte de M. Méry produisit l'autre soir la plus vive sensation dans une réunion de gens de lettres, car elle tranchait toutes les difficultés, et coupait court aux prétentions de l'Amérique, qui se dit depuis près de quatre cents ans la terre natale des pipes, des cigares et des tabatières.

Pourtant, comme je ne suis pas très-familiarisé avec la langue des anciens Celtes, et que M. Méry pourrait fort bien avoir sinon dénaturé le texte, — il en est incapable, — mais forcé le sens, exagéré la signification, j'ai voulu en avoir le cœur net, et je me suis adressé à mon vieil ami Auguste Dubois, le savant par excellence, le latiniste pur sang et le cauchemar de J. J.

A peine eus-je entamé le chapitre des pipes et du tabac, qu'Auguste Dubois me cita Valerius Marfurius, contemporain de Scipion l'Africain :

Ex ore et naso per tubos argillaceos fumum haurire et reniflare solebant, dit Marfurius en parlant des Étrusques et des Sabins. (*Page* 105, ANTIQ. ROM., *édition d'Amsterdam.*)

On fumait donc avant Scipion l'Africain ; voilà un point résolu : mais fumait-on du tabac?... *that is the question.*

POST-SCRIPTUM. La *Gazette de Lausanne* nous apprend cette semaine que l'archéologue suisse qui nous a valu tout ce sabbat avait tout bonnement acheté à Paris, en 1855, au débit de la *Civette*, les deux pipes qu'il vient de découvrir en Helvétie. Il s'est amusé à les enfouir dans la terre pour se ménager la jouissance de les exhumer et donner de la tablature aux académies. . . . .

N'est-ce pas, monsieur, que cela vous dégoûte d'être savant?... Aussi moi j'ai pris mes mesures d'avance.

J. LOVY.

AUTRE TEMPS, MÊME GUITARE.

Comme tout change!

Il y a vingt ans, vingt-cinq ans au plus, quand on venait d'user sa culotte sur les bancs du collége, on n'avait en tête qu'un projet. Les causeries de la foule montraient Lamartine sortant de chez Charles Gosselin, son éditeur, en calèche traînée par quatre chevaux; on savait que Renduel avait donné à Victor Hugo un coupon de 200,000 francs pour l'histoire d'un sonneur de cloches du moyen âge; il y avait des ânes bâtés qui vous soufflaient à l'oreille cette cantilène étrange : « Toutes les jeunes héritières, sans exception, sont amoureuses folles d'Alfred de Musset, à cause de l'*Ode à la lune.* »

Sur ce, on se taillait les cheveux tout autour des tempes pour avoir l'air d'être doué d'un front sublime, et l'on disait : « Je veux être poëte. »

Toute la famille était consternée; le père faisait de la morale, la mère pleurait; les sœurs se privaient d'acheter une écharpe ou une robe pour donner leurs économies au poëte en herbe, futur enfant prodigue, présomptif gardeur de pourceaux. — Mais rien n'y faisait. On était poëte.

J'en ai vu qui, pendant vingt ans, ont attendu la cantilène des blondes fiancées; — ils n'ont jamais été adorés que par des Maritornes, quelquefois par quelque chose de pire. S'ils ont entrevu la prestigieuse calèche, ç'a été en songe ou bien sur les bois des deux Johannot. Quant au coupon de 200,000 francs, ils ont eu beau multiplier les histoires de Quasimodos, de Vampires, de Tarasques, de Goules et de gigantesques chauves-souris, on n'a jamais vu entre leurs doigts, en fait de chiffons précieux, qu'un cahier de papier à cigarettes.

Autres temps, mêmes guitares.

Aujourd'hui il y a d'autres prototypes. On se dit : « Pourquoi n'aurais-je pas une caresse de la fortune comme les Pereire? L'aveugle divin, Plutus, s'est arrêté sur la route d'un brave garçon qui se nomme Millaud. Eh! je suis brave garçon aussi, moi. J'ai la hardiesse qu'il a fallu à Mirès pour trouver la graine enchantée plus précieuse que l'or, le saphir et les diamants. »

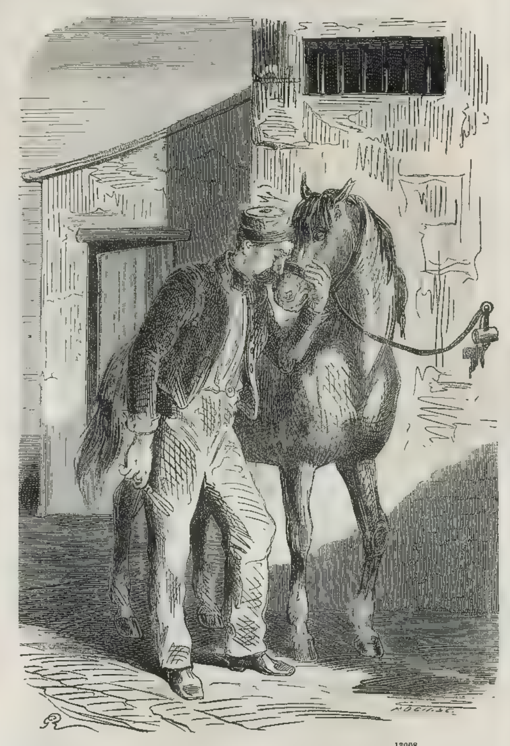
Voilà pourquoi quand le grand-père ou la blanche aïeule dit au petit-fils : « Enfant, que veux-tu être? » L'enfant répond sans broncher : « Millionnaire. » — Ah! c'est un bon mouvement, une bonne tendance, mais on passe par un noviciat. Par où commenceras-tu? — Millionnaire. — Mais grâce à quel métier? — Millionnaire. — Mais les preuves de ton habileté? — Millionnaire.

LES TROUPIERS, — par RANDON (suite).



13007

— Est-ce que je n'ai pas eu, il y a quelques années, l'honneur de rencontrer plusieurs fois monsieur chez Albertine, rue Labruyère, 4?



13008

— Adieu, mon pauvre vieux!... Voilà ton congé fini, ta pauvre oreille fendue, et moi qui pleure comme une femme... Laisse-moi au moins couper une mèche de ce vieux toupet que j'ai tant peigné. . Adieu!

— Mais tu n'as jamais su gagner trois sous de ta vie. — Un million n'est pas trois sous.

Très-sérieusement, sans rire, en n'exagérant rien, je l'affirme, ils sont à l'heure qu'il est dans Paris quinze cents, au bas mot, qui n'ont pas d'autre refrain à la bouche : « Millionnaire! — Millionnaire! — Millionnaire! » Le père se cogne le front contre le mur, disant : « Le notariat s'en va! » La maman s'écrie : « Moi qui voulais en faire un avocat! » La jeune sœur pleurniche : « Je l'avais rêvé médecin, et celui que j'aurais épousé aurait été pharmacien! » — Eh bien, non, pauvres parents! — Il sera millionnaire, — millionnaire, — millionnaire pendant toute sa vie, — en espérance.

Ils disent tous : « Ah çà! pourquoi ne le deviendrais-je pas comme tel et tel? — Ce mystérieux mot « Pourquoi? » auquel on n'a jamais rien répondu depuis le commencement du monde, est un argument presque valable, hélas!

Pourquoi ne trouverais je pas un carrosse et une jolie femme dans la houille? Massapin, mon ami, a bien trouvé un château et la plus jolie brune de Paris dans le drainage!

Répondez à cela, — si vous pouvez.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que beaucoup de ces millionnaires pour rire mènent réellement la vie des millionnaires pour tout de bon!

Je les vois au café, au théâtre, à la promenade (j'en connais beaucoup); eh bien, vous les prendriez tous pour des gaillards qui seraient sortis d'un œuf pondu par le roi Attale ou par la Popelinière! Ils ont du drap fin, des gants jaunes, des breloques sur le ventre; ils boivent le meilleur, mangent du chapon, adorent des Amanda, et bâillent à toutes les jolies pièces du jour.

Ils appellent cela faire leur stage!

Tout cela va bien jusqu'à quarante. Passé cet âge, que deviennent-ils? Beaucoup *s'esbignent* (vieux style), ou lèvent l'escarpin (plus vieux style), ou vont planter leurs choux dans leur village (archivieux style).

Autre temps, même guitare.

JULES DU VERNAY.

LES VINGT-QUATRE LETTRES DE L'ALPHABET.

Oui, vingt-quatre!

La vingt et unième des vingt-cinq est menacée dans son existence.

Une lettre qui remonte aux Phéniciens, ces inventeurs de l'alphabet, — *s. g. du g.*

L'U, — une voyelle simple, modeste, facile à prononcer, — est à l'index!

Le V prend sa place et cumule.

Comme si le V n'avait déjà pas assez de prérogatives!

Il est à la fois lettre française et chiffre romain.

Il s'occupe d'éducation, de théologie, d'enregistrement, d'astronomie, de musique.

Dans Lhomond, — V signifie *verbe ;*

Dans les partitions d'orchestre, — *violon;*

A l'Observatoire, — *vent;*

Dans l'almanach, — *vendredi ;*

Dans les livres saints, — *verset ;*

Chez messieurs du fisc, — *verso.*

Cela ne lui suffit pas; il veut redevenir l'U moyen âge, — et il le redevient.

Ceci est à la lettre. — Exemples :

Au Louvre, on a mis sur des tablettes de marbre les désignations suivantes :

SCVLPTVRE ANTIQVE,
SCVLPTVRE MOYEN AGE,
SCVLPTVRE RENAISSANCE,
SCVLPTVRE MODERNE,
ANTIQVITÉS AMÉRICAINES;

Au palais Mazarin :

BIBLIOTHÈQVE DE L'INSTITVT;

Rue des Mathurins Saint-Jacques :

MVSÉE DE CLVNY.

Passe pour des monuments nationaux; cela peut faire croire que l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'occupe à quelque chose.

Mais, place la Fayette, sur la maison *Debain*, — sans calembour, — vous lisez :

MANVFACTVRE DE PIANOS,
ORGVES-HARMONIVMS,
FABRIQVE DE PIANOS MÉCANIQVES.

Tant pis! — C'est une tendance dangereuse.

Il n'y a pas de raison pour que demain on ne rencontre

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



13009

Ne le tenez donc pas, Baptiste, ces dames me prendraient bien pour un enfant.



13010

Malédiction!... si ces dames n'étaient pas des femmes!... et ce misérable laquais!... s'il n'était pas si grand, comme je leur apprendrais à rire!



13011

Quant à moi, le premier parti convenable qui se présentera, je suis capable de l'accepter... uniquement pour ne pas retarder l'établissement de ma jeune sœur.



13012

— Vous me promettez de ne pas oublier ma commission?
— Vous avez ma parole, madame, et ceux qui me connaissent savent que je n'y manque jamais.

dans toutes les rues de Paris des enseignes ainsi écrites :

FOVRREVR, — CHAVSSVRES, — PERRVQVIER-COIFFEVR, — FOVRNITVRES POVR TAILLEVRS OV COVTVRIÈRES, — MVSIQVE, — JOVRNAVX.

Tâchez de vous y reconnaître!

Et puis songez à l'invasion, dans la littérature, du V à la place de l'U.

Amusez-vous donc à lire des feuilletons imprimés comme suit :

VRSVLE VSA D'VNE RVSE VNIQVE .... — TOVJOVRS EST-IL QV'VN JOVR LE JEVNE DVC, SÉDVIT PEV A PEV, LVI JVRA VN AMOVR DVRABLE; APRÈS QVOI, LE MALHEVREVX HVLVBERLV S'VNIT A URSVLE.

Et, de conséquence gothique en conséquence moyen âge, où irons-nous? grand DIEV!...

Nous reviendrons au drame de 1830!...

Aux tartines échevelées!!

Au style vitriolique!!!

« Oh! laisse-moi presser ta poitrine de fâme sur ma poitrine d'homme! »

« A moâ, ma bonne blague de Tolède!... »

Ou bien, — comme de l'inscription moyen âge au latin il n'y a qu'un pas, — nous tomberons en pleine inscription latine!

Comme si ce n'était pas assez du *Ludovico Magno* et de certain feuilleton *lundinical!*

Voyez-vous le *Journal amusant* obligé de mettre sur sa porte :

DIARIUM OBLECTANEUM!

Une vraie gaieté d'épitaphe!

Pour éviter de pareils malheurs, soyons tout bonnement de notre époque, écrivons les mots comme ils doivent s'écrire...

Et protégeons les lettres... de l'alphabet.

ALEXANDRE FLAN.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON (suite).



13013

— D'abord, je vous préviens que je ne souffrirai pas que mon mari fume.
— Héloïse, demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais quant à cela, c'est une trop vieille habitude; je sens que ça me serait impossible.



13014

— ..... Enfant?... je suis sûre que vous n'avez pas seulement lu *Indiana*...
— Peuh! je connais tout George Sand comme ma poche.
— Et la *Nouvelle Héloïse*?
— Ah ça! mademoiselle, pour qui me prenez-vous donc? c'est le premier livre que j'ai ouvert à la pension.



13015

— Eh bien, mademoiselle Hermance, avons-nous embelli de notre présence le dernier bal d'enfants?
— Laissons cela aux petites filles, monsieur; mais quand on va sur ses sept ans!!!...



13016

— Après ça, si je vois qu'il n'y a pas *plan* de *rigoller* ici, je me *cavalle* et je *ranquille* à *Pantruche*...
— Hein!... plaît-il?... je n'ai pas compris...
— C'est que je parlais *arguche*, p'pa,... du grec moderne... (Dieu! que mon *auteur* est arriéré!)

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ On m'a cité deux questions que Calino aurait voulu voir mettre au concours des académies :

1° Pourquoi Alexandre le Grand, qui était si vaillant, n'a-t-il pas combattu les Turcs, afin de détruire une puissance si funeste aux chrétiens?

2° Pourquoi César, qui mourut au milieu du sénat de Rome, est-il mort sans confession dans une ville où il y a tant de prêtres?

⁂ Un pauvre s'approcha, dans la rue, d'un vieux ladre très-connu à la Bourse.

— Monsieur, dit-il, donnez-moi quelque chose pour l'amour de Dieu, et je le prierai pour vous.

— Je ne veux point prêter mon argent à-usure, répondit le fesse-matthieu en renfonçant sa bourse bien garnie.

⁂ J'aime assez cette maxime anglaise :

« A l'âge de trente ans, tout homme qui n'est pas un imbécile doit être son premier médecin. »

LUC BARDAS.

LE PRIX D'UTILITÉ.

La scène de M. Josse dans l'*Amour médecin* sera éternellement vraie, car voici qu'elle vient d'être jouée en pleine Académie par des gens qui plus que tous autres devraient savoir leur Molière par cœur et profiter de ses leçons.

SGANARELLE-INSTITUT, M. JOSSE, M. PANCRACE, M. TRISSOTIN, M. GUILLAUME.

SGANARELLE-INSTITUT. — Ah! l'étrange chose que la

vie, et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité que *qui terre a guerre a!* Je n'avais qu'un ami, savant illustre s'il en fut, il vient de décéder! Cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de ses théories, et nous avions le plus souvent dispute ensemble. Mais enfin la mort rajuste toutes choses; il est mort, je le pleure, et je fais son éloge : s'il était en vie, nous nous querellerions.

M. Guillaume. — Tous les savants en sont là! S'ils ne se querellaient pas, on ne parlerait point d'eux : c'est surtout ce qu'ils savent.

Sganarelle-Institut. — Je dois ajouter que l'immortel académicien qui vient de mourir a laissé une somme de trente mille francs pour être donnée en prix à l'auteur de l'invention ou du livre qui remplira le mieux les conditions d'utilité générale. A qui l'offrir? Pour moi j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière. (*A M. Josse.*) Vous êtes de la classe d'archéologie. (*A M. Guillaume.*) Vous, de celle des beaux-arts. (*A M. Pancrace.*) Vous appartenez aux sciences morales et politiques. (*A M. Trissotin.*) Vous à la classe des lettres. Je vous prie de me conseiller.

M. Josse. — Pour moi, je tiens que rien n'est plus utile à un peuple que la possession d'antiquités précieuses : je proposerais donc M. B..., qui a parcouru la Phénicie, l'Égypte, la Babylonie, la Mésopotamie, et en a rapporté des hiéroglyphes d'autant plus curieux qu'il est impossible d'y rien déchiffrer, ainsi que des fragments de vases les plus antiques et les plus intéressants du monde.

M. Pancrace. — Et moi, si j'étais en votre place, je décernerais le prix à M. Demolombe, auteur d'un *Commentaire* sur le Code civil, attendu que de pareils ouvrages sont énormément utiles aux étudiants qui ne suivent pas les cours. Or, comme la généralité des étudiants ne fréquente pas l'École, il s'ensuit que ledit ouvrage présente parfaitement ce caractère d'utilité *générale* requis dans l'espèce : telles sont nos conclusions.

M. Trissotin. — Pour moi, j'affirme que c'est la poésie qui fait le charme de l'existence : *Juventutem alit, senectutem oblectat.* Je la considère, par conséquent, comme une chose d'une incontestable utilité pour tout le monde, — excepté pour les poëtes, qu'elle ne réussit pas à faire vivre : — j'ose donc vous conseiller de couronner M. Victor Laprade, auteur de *Psyché* et des *Poëmes évangéliques.*

M. Guillaume. — Et moi je tiens que les beaux-arts sont d'une utilité bien plus générale. Tout le monde n'a pas de quoi acheter Homère, Virgile ou Victor Laprade; mais il n'est personne qui ne puisse se donner la fête de contempler un monument remarquable : aussi je n'hésite point à vous conseiller de décerner le prix à l'auteur du beau travail sur l'*Acropole d'Athènes.*

Sganarelle-Institut. — Tous vos conseils sont admirables assurément, mais je les trouve un peu intéressés : vous êtes antiquaire, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de voir donner de l'importance à la science qu'il cultive spécialement; vous, messieurs Guillaume, Pancrace et Trissotin, vous vous trouvez absolument dans le même cas, et tenez un langage analogue. Voilà bien de mes donneurs de conseils!

Pour compte rendu de la séance académique et comique,

Achille Lafont.

ENCORE UNE RÉCLAMATION!

Mes dernières *cosarelles* m'ont valu, de la part d'un ancien ami et confrère, M. Henri Blanchard, une lettre passablement caustique. Je pourrais riposter à cet excellent musicien en modulant ma réplique sur le même ton, bien que notre diapason ne soit pas le même; mais il fait réellement trop chaud pour se livrer à un duo dialogué.

D'ailleurs mon ami Blanchard n'a pas pris la peine de m'adresser directement sa réclamation, et je ne reçois ses petites flèches que par ricochets.

Dans sa spirituelle épître, M. Henri Blanchard s'efforce de nous attirer, M. Philipon et moi, sur un terrain où il ne nous est pas permis de le suivre, et tout cela pour apprendre au public qu'il n'a point figuré parmi les *Henri* invités à la fête champêtre de M. de P...., fête qui n'a jamais existé!

Au surplus je dirai en confidence à mon ami Blanchard que ce n'est pas moi qui ai porté son nom sur cette liste de *Henri;* c'est sans doute à M. Nadar, au seul Nadar de la rue Saint-Lazare, que nous devons cette espièglerie.

Le même Nadar ne s'est-il pas amusé à y intercaler le nom de famille d'une parente à moi, *Henri...ette Schrieber*, fort étonnée sans doute, elle qui réside à Vichy avec son mari, d'avoir assisté à son insu à une fête champêtre donnée à Paris!...

Nadar est capable de tout... qu'il se justifie!

J. Lovy.

THÉATRES.

Tout Paris est hors de Paris, et la meilleure preuve à en donner, c'est le piteux état des théâtres parisiens ravagés par les méchancetés de la canicule.

Les directeurs de théâtre se divisent en trois catégories quand viennent les grandes chaleurs :

Première catégorie : les directeurs qui luttent contre l'indifférence du public en s'efforçant de la stimuler par des excitants;

Deuxième catégorie : les directeurs qui prennent le temps comme il vient, jouent leur petit spectacle ordinaire devant les banquettes vides, et attendent avec calme que les recettes veulent bien les venir retrouver;

Troisième catégorie : les directeurs qui prennent leur parti en braves, et ferment stoïquement la boutique que les clients refusent d'achalander.

Les directeurs de cet acabit sont nombreux. Voyez l'Odéon, les Italiens, le Théâtre-Lyrique, les Délassements-Comiques, les Folies-Nouvelles et le Luxembourg.

Quant au théâtre Beaumarchais, il a l'air de n'avoir jamais été si bien fermé que depuis que le ministère lui a donné un directeur.

Le théâtre du Palais-Royal a fermé ses portes pendant une quinzaine de jours, mais ç'a été pour aller donner à Plombières des représentations officielles.

Ils étaient partis et ils sont revenus, ces gais comédiens, Grassot, Hyacinthe, Gil-Pérès, Luguet, mademoiselle Cico; ils doivent regretter, dans la chaude bonbonnière du Palais-Royal, la fraîcheur, les ombrages et le public bienveillant de Plombières. Chacun d'eux est revenu décoré... décoré l'un d'une épingle, l'autre de boutons de chemise, celle-ci d'un bracelet : chacun a eu son joyau. M. Dormeuil, le directeur, a reçu, en récompense de ses bons soins, une magnifique tabatière ornée de diamants; c'est une façon aimable de dire combien on *prise* ses services.

Le Vaudeville, lui aussi, est resté quelques jours sans jouer, mais c'était pour répéter généralement *Mathilde ou la Jalousie*, une œuvre de Bayard, jouée précédemment à l'ancien Vaudeville de la rue de Chartres et déjà reprise au Gymnase. C'est une comédie remarquable, qui mérite d'être vue par ceux qui ne la connaissent pas, et revue par ceux qui la connaissent.

L'Opéra a trouvé moyen d'aiguillonner l'attention des amateurs avec des débuts d'artistes.

Qu'on ne dise plus que les ténors sont rares : en moins de quinze jours nous en avons entendu trois, sans compter Armandi, qui poursuit ses débuts dans *Robert le Diable*, en attendant son départ pour Marseille, comme Renard, le ténor de la *Juive*, qui va partir pour Lyon. Aujourd'hui parlons de Pujet et de Lucien Reynold.

Pujet n'a fait qu'une enjambée de l'Opéra-Comique à l'Opéra; il a franchi le macadam sans éclaboussure. A l'exception des *Mousquetaires de la reine* et d'*Haydée*, le talent de Pujet se trouvait à l'étroit à l'Opéra-Comique; il lui fallait une plus vaste scène, des situations plus dramatiques, plus fiévreuses : Pujet a débuté dans *Lucie de Lammermoor*, et a réussi.

La *Favorite* a servi aux débuts de Lucien Reynold, un élève du Conservatoire, dont le véritable nom est Caboche. Il a une voix comme son nom, une vraie voix de *caboche.*

On ne débute pas qu'à l'Opéra; le Théâtre-Français se donne aussi ce petit agrément. Lafontaine avait besoin de réparer son échec tragique du *Cid;* l'épreuve a été des plus heureuses dans la comédie de *Mademoiselle de Belle-Isle.* A la bonne heure! Lafontaine est à son aise dans le répertoire moderne : il a une certaine allure altière, une sauvagerie de bon goût, qui vont à merveille au personnage de d'Aubigny. Néanmoins la crainte a empêché le Lafontaine des Français d'être tout à fait le Lafontaine du Gymnase. Ça viendra, ça viendra!

A propos du Gymnase, nous avons une assez singulière nouvelle à annoncer. Berton nous quitte. Je vous donne en cent à deviner où va Berton.

— Dans un pays chaud, sans doute? dites-vous, lui qui a fui Pétersbourg parce qu'il y était condamné à l'onglée à perpétuité!

— Erreur! Berton ne va pas dans une contrée méridionale : Berton s'en retourne en Russie!

— Allons donc! mais il n'en voulait entendre parler à aucun prix l'année dernière : plutôt la mort que la Russie!... il s'est laissé poursuivre, condamner à des dommages-intérêts considérables!

— Effectivement; mais tout à coup il s'est senti pris d'un amour violent pour les roubles du czar : il a trouvé qu'il faisait trop chaud à Paris, il a voulu revoir les glaces de la Russie, il a eu la nostalgie de la cour d'Alexandre II, et le voici qui va nous faire ses adieux dans une dernière création, le *Mariage à l'arquebuse.*

O bizarrerie humaine!

Tandis que les Folies-Nouvelles désertent le champ de bataille, malgré les efforts chorégraphiques de leurs danseuses espagnoles, les Folies anciennes, le vieux théâtre des Folies-Dramatiques, soutient son ancienne réputation de vaillance; il offre gaillardement des nouveautés et des reprises heureuses au public spécial qui fréquente avec assiduité, — en dépit du chaud et du froid, — le théâtre si bien dirigé par M. Mourier.

Masque et Visage, petite comédie de M. Honoré, a quelque ressemblance, comme point de départ, avec les *Femmes peintes par elles-mêmes*, de MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes.

Cécile est une ravissante fillette qui a su plaire à M. Fernand, un élégant jeune homme : elle sera sa femme.

Ce qu'il aime en Cécile, c'est la naïveté de sa personne, la simplicité de ses toilettes. Il fait écrire par son père pour obtenir la permission de se présenter chez madame Clairval.

La maman craint que sa fille ne soit pas assez séduisante avec ses grâces naturelles : la voici qui couvre la face de sa Cécile de poudre de riz, elle lui peint les lèvres en cramoisi, et teint ses sourcils blonds avec une affreuse couleur noire. Ce n'est pas tout; elle l'affuble encore d'une crinoline colossale pour faire croire à un embonpoint phénoménal.

Ainsi fagotée, Cécile n'est plus la jeune fille simple que Fernand aimait; il ne la reconnaît pas, et la prend pour une sœur aînée, vieille fille de trente ans!

Cécile se désole, et, croyant qu'on la dédaigne, se lasse de faire des frais de toilette. Elle reprend sa simple robe, et jette le masque de parfumerie qui enlaidissait son joli visage : alors ce cher Fernand la reconnaît et l'épouse.

Ces amusantes moqueries ne corrigeront aucune femme de ce travers à la mode. Que voulez-vous, la mode est stupide, mais c'est la mode!

On a repris aussi *Gig-Gig*, un vieux succès des Folies. Les spectateurs ont applaudi la bonne et fine gaieté qui pare cet épisode joyeux de la vie des saltimbanques. L'acteur Blondelet a fait preuve d'un vrai talent d'escamoteur. Nous avons revu avec plaisir, à côté de lui, quelques-unes de nos vieilles connaissances des Délassements : ce bon Émile Viltard, à la verve spirituelle et bouffonne, Adèle Cuinet, une amusante soubrette, et Alfred Plum, très-cocasse sous les traits de la sultane Vétusta. En y joignant Markais et Utré, c'est le noyau de son ancienne et bonne troupe que le théâtre des Délassements s'est laissé prendre.

Albert Monnier.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES indiqués ci-dessous. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles annoncées voudra posséder celles qui seront publiées plus tard, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19 Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nimes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermeu).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeunefille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6 Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14 Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24 Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (ib.).
28. Chef de village (Caucase).
29 Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23 Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergere de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique meridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25 Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32 Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34 Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 33. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 16 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA CANNEBIÈRE ET LA JOLIETTE, REVUE INDUSTRIELLE, — par BERTALL.

O tempora, ô Mirès!



13017

Deux sœurs, *la Joliette* et *la Cannebière*, se disputaient le cœur de M. Mirès; — M. Mirès ayant donné la préférence à la Joliette, n'oubliera pas sa belle-sœur la Cannebière, et lui fera un sort.



13018

Diable d'homme que ce M. Mirès, qui met tout en hausse à Marseille! Pourvu qu'il nous conserve la bouille-à-*baisse!* tron de l'air!



13019

Oui, monsieur. Concession de la rue Saint-Denis continuée jusqu'à Marseille. Prenez ces trois actions, allez passer trois mois à Marseille, et vous en revenez avec trois mille livres de rente.



13020

— Ce sont MM. Mirès, m'a-t-on dit. Je trouve le fils très-gentil.
— Mais j'aimerais mieux demander des actions au *pair*.



13021

Marseille la nouvelle est fondée par M. Mirès; le beau talent de M. Simart est chargé de consacrer ce souvenir.



13022

Mon cher monsieur de Rothschild, je vous confierais avec plaisir cette place de garçon de caisse, mais, je ne dois pas vous le cacher, ma préférence est acquise à M. Pereire.

PENSÉES DES ANIMAUX, — par RANDON.



13023

— On m'a taxé comme chien de garde et je ne paye que cinq francs, c'est très-bien; mais ce qui m'embête, c'est de voir des propres-à-rien comme ça classés dans la première catégorie et se donner des airs de chien d'agrément.



13024

— Et dire que pour être de la première catégorie ces roquets-là n'ont que la peine de naitre!



13025

— .....ARTICLE 2. *La taxe est due par les chiens existant au 1er janvier, à l'exception de ceux qui, à cette époque, sont encore nourris par la mere.*
— Si je disais au receveur que je tette encore.....
— Au fait, ça ne coûte rien d'essayer.



13026

— Tu as tort de rebuter comme ça ce pauvre garçon; il a pourtant l'air comme il faut...
— Tu as le nez fin!... un mossieu qui sent la tripe à quinze pas, et qui est farci de puces!!... Je parierais tout que c'est une deuxième catégorie!

LES DROLES DE MAISONS!

Réjouissez-vous, ô mes concitoyens! Battez des mains, amis du comfortable! vous aurez votre maison, j'aurai la mienne! il y en aura pour tout le monde!

M. Seiler me l'a promis. Homme généreux, reçois mes plus touchantes expressions de gratitude! J'ai lu ton prospectus, il est trempé de mes larmes; larmes de joie, larmes d'attendrissement; car mes vœux les plus ardents vont donc être exaucés, accomplis, réalisés : je vais avoir pignon sur rue! *Alza pugnala!* (Ne vous cassez pas la tête : c'est un cri de joie espagnol.)

Mais modérons notre lyrisme. Soyons calme comme un *Fait-Paris*.

Un nommé Seiler, — béni soit-il! — est en train de nous construire des machines, — je veux dire des maisons, dont vous me direz des nouvelles.

Si vous voulez faire une bonne farce à votre gueux de propriétaire, allez chez M. Seiler, achetez-lui une de ses baraques, et vous serez propriétaire à votre tour.

Un grand nombre de ces maisons sont déjà commandées pour la province et pour l'étranger, pour le nord, pour le sud. Elles partiront incessamment.

— Comment! elles partiront?

— Oui, monsieur, et c'est là que je vous attendais. Les maisons de M. Seiler sont construites en bois; elles se déplacent à volonté. Vous les faites transporter où bon vous semble. On les monte, on les démonte, on les remonte en trois jours. Je pense même qu'on arrivera à mettre les morceaux dans sa poche. C'est une question de paletot.

PENSÉES DES ANIMAUX, — par Randon (suite).



13027

— Vous me trouverez peut-être un peu curieux; mais pourquoi donc portez-vous des ongles aussi longs?... Il me semble que cela doit bien vous gêner.
— Un peu, mais c'est la mode. D'ailleurs, cela nous distingue de la racaille; cela prouve que nous sommes des chiens de loisir et que nous n'allons pas à pied.



13028

— Ma femme me tourmentait pour que je me fisse tondre, et j'ai eu la faiblesse de céder... aussi j'ai attrapé un rhume. mais un rhume!!...
— Vous avez commis une grande imprudence, votre état est très-grave... je ne dois pas vous le cacher.



13029

— Croyez, chère Azorine, au plus tendre attachement...
— Ça sent trop l'*attache*, mon cher, et j'ai horreur du chien à cent sous.



13030

— Mon fils tiendra de son père, il sera d'une belle venue.
— Le fait est que le gaillard a des extrémités qui promettent.

Voyez-vous d'ici les admirables résultats de ce nouveau système d'architecture?

D'abord les maisons cesseront d'être des immeubles, ce qui est déjà un progrès. Depuis quatre mille ans elles font ce métier-là; cela devient fastidieux. Le siècle marche, pourquoi les maisons resteraient-elles stationnaires?

Le Code civil et la Caisse hypothécaire en souffriront un peu; mais, ma foi, tant pis! ils s'arrangeront entre eux. Les Limousins et les gâcheurs de plâtre passeront également un mauvais quart d'heure : je les plains; il faudra qu'ils se fassent scieurs de bois — ou hommes de lettres. Que voulez-vous, tout n'est pas jasmin dans la vie, — pas même dans la pommade.

Le système des *maisons mobiles* est trop beau pour qu'on ne se résigne pas à quelques sacrifices.

Vous avez des voisins qui vous déplaisent, vous habitez une rue étroite, un quartier insalubre, vite vous faites démonter votre maison et vous changez de quartier.

Des rues entières pourront émigrer d'un arrondissement à l'autre. Les villes auront une physionomie des plus animées, des plus pittoresques. On verra circuler sur la voie publique des rues et des maisons. Cela n'arrangera peut-être pas les créanciers, la garde nationale et le recensement. De leur côté, les facteurs de la poste aux lettres seront un peu déroutés; mais qu'y faire? ils en prendront leur parti comme le Code civil, comme la Caisse hypothécaire, comme les Limousins et les gâcheurs de plâtre. Qui veut la fin veut les moyens. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Et il paraît que tout le monde aime l'omelette, sans quoi ce dicton n'existerait pas.

Laissez faire M. Seiler, et nous aurons des villes entières, des villes qui pourront partir pour la campagne,

PENSÉES DES ANIMAUX, — par RANDON (suite).



13031

A LA VIE! A LA MORT!

— Savez-vous, mon cousin, que vous avez là des griffes magnifiques!

— Et vous, mon cher cousin, vous avez une denture admirable; permettez-moi de vous en faire mon sincère compliment.



13032

— Maintenant que nous avons signé la paix, pourquoi donc, mon cher Sultan, conserves-tu encore cet affreux collier qui te dépare, et doit te gêner horriblement?

— Que cela ne t'offense pas, cher ami, j'en ai une vieille habitude, et puis je ne trouve pas que cela me dépare autant que tu le dis.



13033

— Moi t'en vouloir, mon pauvre *Turc!*... Ah! tu connais bien peu Raton!



13034

— Comme vous dites, cher ami, nous avons été victimes d'un fâcheux malentendu, car, pour ma part, je prends bien le ciel à témoin que ce que j'ai toujours le plus aimé sur terre, c'est le mouton!

ou rendre visite à d'autres villes. Ce sera magnifique.

Il est vrai que les géographes perdront la carte. Tant pis pour les géographes! Le compilateur Vosgien n'est qu'un pseudonyme, nous n'avons pas de compte à lui rendre; Malte-Brun étudie le méridien dans un monde meilleur; Balbi et Mac-Carthy ne m'ont jamais rendu le moindre service.

On assure que la splendide invention de M. Seiler vient d'être mise en actions et qu'elle porte le nom de *Compagnie des maisons mobiles.*

Dépêchons-nous de souscrire, car les coupons vont être hors de prix.

Je ne connais, à l'heure qu'il est, pour votre argent, que deux genres de placement solides :

Un coupon des *Maisons mobiles,* ou un abonnement au *Journal amusant.*

Et encore savez-vous parfaitement auquel vous donneriez la préférence?

J. LOVY.

LE MÉDECIN DE BRAS-D'OR.

Les paysans berrichons ont imaginé un type d'une naïveté adorable, et qui est pour ainsi dire leur propre personnification. Il se nomme Pierre Bras-d'Or. Ce Pierre Bras-d'Or croit tout sans broncher; rien ne lui semble absurde, rien ne l'arrête, et néanmoins il y a au fond de son esprit beaucoup de bon sens, quelquefois même beaucoup de finesse. Voici à cette occasion une légende qui

LES PAYSANS, — par BARIC, mis sur bois par ***.



13035

— C'est pas Dieu possible qu'y ait des chrétiens qui ressemblent à ça.
— M'est avis que c'est plutôt un pain de sucre et une citrouille.



13036

— Et dire que c'est ça qui rend les pommes de terre malades! c'est une invention du diable.
— J' m'étonne que monsieur le curé monte dans c'te machine-là quand il va à la ville.



13037

— Comment que tu t'appelles?
— Je ne sais pas.
— Comment, tu ne sais pas!... Comment que tes camarades te disent pour que tu ailles jouer avec eux?
— Oh! hé! toi là-bas, viens-tu?



13038

— Avez-vô vu le lô?
— Oui, monsieu.
— De quel côté?
— Par là.
— Y a-t-il longtemps?
— A peu près huit jours.
— Ah diable! diable!...

nous fut récitée un soir dans une chaumière d'un village des environs de Bourges. — La vieille femme de qui nous tenons ce récit filait sa quenouille tout en nous parlant.

« Mes bons messieurs, il y a bien longtemps de cela, bien longtemps, bien longtemps, Bras-d'Or se maria, et ce ne fut pas ce qu'il fit de mieux : au bout de quelques mois sa femme tomba malade.

» — Je suis bon chrétien, disait-il en ramenant un soir ses moutons au bercail. Quoique je me blâme intérieurement de m'être marié, je ne veux pas que ma femme meure : il faut que je me mette en devoir de la faire guérir!

» Comme il parlait ainsi, il rencontra sur son passage une sorte de sorcier qui revenait de la foire, avec sa trompette à une main et son sac à la malice à l'autre. Cet homme avait des secrets merveilleux, comme, par exemple, de faire apercevoir des êtres que l'œil ne peut voir. Bras-d'Or acheta ce secret dix écus, et le paya comptant.

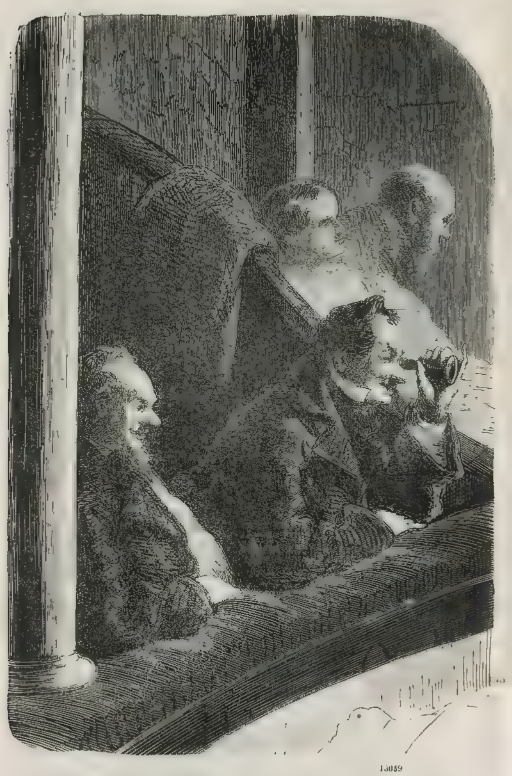
» — Cela me servira, pensa-t-il, pour la guérison de ma femme.

» Le lendemain, au lever du jour, il se rendit à Bourges, chez le médecin le plus fameux de la ville. Il vit une foule d'âmes à sa porte; c'étaient les âmes de ceux qu'il avait tués qui venaient se plaindre.

» — Je ne veux pas m'arrêter à celui-là, disait Bras-d'Or; avant huit jours il ferait mourir ma femme!

» Cependant, en poursuivant son chemin, à toutes les portes des médecins il voyait plus ou moins d'âmes, et par conséquent n'avait pas envie de s'en servir. Enfin on

MÈRES D'ACTRICES.



13039

— Voilà une petite qui a l'air diablement.... Eh ! eh !...
— N'est-ce pas, monsieur ?
— Est-ce que vous la connaissez ?
— C'est ma femme !...



13040

— Drôle d'idée d'épouser Juliette, qui n'a pas le sou !...
— Pas le sou, c'est vrai, mais des yeux noirs superbes... Pauvre en monnaie courante, riche en monnaie courue !

lui en indiqua un dans un quartier éloigné : il ne vit que deux petites âmes à sa porte.

» — Ce médecin-là est un grand savant et un honnête homme, pensa-t-il en lui-même, allons le trouver.

» Il n'avait pas plutôt dit, qu'il frappait à grands coups à sa porte. Le médecin, étonné, lui demanda comment il l'avait déterré, si loin du mouvement de la ville.

» — Ce qui m'a encouragé à venir vous trouver, c'est que je n'ai trouvé à votre porte que deux âmes de malades.

» — C'est juste, répondit le médecin; je suis tout nouveau dans la ville : il n'y a encore que deux jours que j'exerce. »

Maxime Parr.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un évêque, assistant à une procession de la Fête-Dieu, donnait sa bénédiction dans la rue à ses ouailles. Le suisse d'église remarqua parmi les assistants un paysan qui gardait son chapeau sur la tête.

— Otez donc votre couvre-chef, l'ami ! lui cria-t il.

— Pourquoi ? repartit le rustre.

— Pour recevoir la bénédiction de Monseigneur.

— Soyez tranquille, monsieur le suisse, fit le rustaud, si elle est bonne, elle passera à travers le chapeau !

*** Ce même villageois au gros bon sens était le père nourricier du fils d'un grand seigneur.

M. le duc de ***, venant voir son enfant en nourrice, remarqua combien il était faible et pâle, tandis que les fils du paysan étaient robustes et bien constitués.

— Comment donc vous y prenez-vous, vous autres paysans, dit le duc, pour avoir de si beaux enfants ?

— Je les faisons nous-mêmes ! répondit avec une feinte naïveté le madré bonhomme.

*** Les *Contemplations* de Victor Hugo ont remis sur le tapis le système de la métempsycose. L'autre soir, dans un foyer de théâtre, un seizième de vaudevilliste, qui tient à trancher du financier, disait qu'il se ressouvenait d'une existence antérieure à la sienne.

— Que vous rappelez-vous avoir été ? lui demanda-t-on.

— C'est un souvenir confus, dit-il en riant et en caressant sa poche veuve d'écus ; je crois me rappeler que je fus veau d'or.

— Il vous en est resté quelque chose ! s'écria une comédienne ; seulement il y a si longtemps, que vous en avez perdu la dorure !

Depuis ce soir-là le vaudevilliste ne peut plus entendre parler de veau... même en fricandeau.

*** Un certain chiffonnier avait tué d'un coup de croche un chien qui voulait le mordre. Il fut cité devant le tribunal par le maître du chien, qui était chiffonnier comme lui.

Le juge lui demanda pour quel motif il avait tué cet animal.

— Parce qu'il voulait me dévorer, répondit-il.

— On ne dévore pas de si grosses bêtes ! cria le propriétaire du chien. Tu devais le frapper avec le manche de ton crochet, et non pas avec le croc, scélérat !

— Je l'aurais fait volontiers, répliqua l'accusé, s'il eût voulu me mordre avec la queue et non pas avec les dents !

Il fut acquitté.

*** Vous connaissez Hyacinthe, l'amusant comique du Palais-Royal ? Depuis quelque temps il avait pris pour point de mire de ses plaisanteries, souvent fort drôles, un de ses camarades, qui, contrairement à lui, n'avait qu'un tout petit nez, un vrai champignon nasal !

— Fichtre ! lui demanda son camarade poussé à bout, pourquoi en veux-tu tant à mon nez, crois-tu donc qu'il a été fait aux dépens du tien ?

*** Une demoiselle, qui se piquait d'être belle, quoiqu'elle eût un œil louche et le regard dur, se vantait avec orgueil d'avoir dédaigné les avances d'un jeune, beau et riche garçon.

— En quoi consistaient ces avances ? lui demanda une amie intime ; est-ce en propos ?

— Non !... il ne me parla pas, mais il me fit les yeux doux.

— Les yeux doux ! s'écria l'amie en regardant son œil louche ; ce n'est pas étonnant s'il n'a pas réussi !

⁂ Depuis qu'il a fait fortune, X..., l'ancien homme de lettres, est devenu avare; de peur qu'on lui ne emprunte de l'argent, il ne parle de la fortune qu'avec mépris.

— Ah! disait-il devant un de ses parents indigents, brave homme qui n'eut jamais un sou de lui, l'argent, c'est la chose la plus vile que je sache, c'est de la boue, c'est du fumier!

— Vous avez raison, répliqua malignement le parent, l'argent ressemble au fumier : il ne profite que quand il est répandu!

⁂ Je connais un architecte qui, à force de voler ses clients avec des devis trompeurs, a fini par s'acheter une fort belle maison après quelques courtes années d'exercice de sa profession.

Un jour qu'il faisait visiter en détail son hôtel à certaines gens qu'il avait invités, il disait complaisamment : — Ceci est mon salon, cela est mon boudoir ; voici mon cabinet, voilà mon escalier *dérobé*...

— Comme tout le reste de la maison, dit tout bas un visiteur à ses collègues.

⁂ Un ivrogne, épuisé par la fièvre, se croyait aux portes du tombeau : — A boire! à boire! s'écria-t-il; qu'on m'apporte un verre d'eau!

Les amis se regardèrent avec surprise; c'était la première fois qu'un tel cri sortait de son gosier bourguignon.

— Ah! dit-il, si je demande de l'eau, c'est parce que j'ai toujours juré qu'avant de mourir je me réconcilierais avec mes ennemis.

⁂ La première fois que le maréchal Soult vit entrer M. Thiers en habit de cour, et portant une épée plus longue que lui, le vieux militaire ne put s'empêcher de dire en riant :

— Qui donc a attaché M. Thiers à cette épée?

⁂ Le soir de ses noces on raillait un vert-galant de ce qu'à l'âge de soixante ans il se mariait avec une jeune fille.

— Demain elle sera femme! répondit-il.

⁂ Un villageois se confessait à son curé, et comme il déclara ne savoir point prier Dieu, le confesseur lui demanda s'il ne savait pas du moins le *Pater*. Il répondit négativement.

Le prêtre lui donna une petite tape amicale sur la joue en lui disant :

— Apprenez-le donc! apprenez-le donc!

Ce paysan avait un chapeau de paille, et, le tournant entre ses doigts, il demanda à l'ecclésiastique :

— Mon père, feriez-vous bien un chapeau de paille comme celui-là?

Le curé lui répondit que non.

Alors le paysan lui rendit sa petite tape, et dit en l'imitant :

— Apprenez-le donc! apprenez-le donc!

⁂ Dans une audience de tribunal où les assistants faisaient beaucoup de bruit, le président parla en ces termes :

— Huissier, qu'on fasse silence! C'est étrange le bruit qu'on fait ici. Nous avons jugé je ne sais combien de causes, et nous ne les avons pas entendues.

⁂ Vous savez que les langues orientales s'écrivent de droite à gauche, tandis que les nôtres s'écrivent de gauche à droite. Un bibliothécaire ignorant, trouvant un livre hébreu, et ne sachant sous quel titre le placer dans son catalogue, mit sur sa liste :

« Un livre dont le commencement est à la fin. »

Luc Bardas.

THÉATRES.

La célébrité du sire de *Franc-Boisy* n'est pas encore éteinte. Nous avions un Franc-Boisy *chansonnette*, Franc-Boisy *revue du Palais-Royal*, Franc-Boisy vaudeville des Folies-Dramatiques et du Luxembourg, Franc-Boisy *bœuf gras;* il manquait à la collection Franc-Boisy une *pantomime équestre :* l'Hippodrome vient de combler cette lacune.

Qui ne connaît pas la chansonnette si facétieusement chantée par Joseph Kelm? Jamais succès ne fut plus populaire, plus excentrique!

A l'Hippodrome, la chansonnette est mise en action, et les artistes bipèdes et quadrupèdes ont joué leurs rôles avec un véritable sentiment bouffe : ils ont mérité le picotin de la reconnaissance des spectateurs.

Attention! Le théâtre représente un paysage pittoresque où l'on voit le château fort du sire de Franc-Boisy.

Le noble seigneur va prendre femme; ses varlets et son héraut d'armes annoncent cette grande nouvelle aux populations assemblées.

Le cortége nous montre la jeune fiancée la tête ornée d'un bourrelet, et traînée dans un chariot d'enfant. Ainsi se trouvent justifiés les premiers vers de la chanson :

Avait pris femme
Le sire de Franc-Boisy;
Mais cette dame
Trop jeune il avait pris.

Admirez le blason du nouvel époux : il se compose d'un oiseau très-connu entouré d'un bois de cerf, et portant pour devise son cri de guerre : *Cou-cou!*... Sonnez, clairons! Franc-Boisy s'en va-t-en guerre pour laisser sa dame *grandi.*

Le temps s'écoule, et nous la montre grande et belle, mais elle s'ennuie à cinquante francs par tête en bâillant sur son balcon.

Arrivent des grisettes et des étudiants munis de comestibles et de vin de Champagne.

Ils festoient en chantant le célèbre refrain de *Larifla fla fla!*... Leurs gestes turbulents, leur gaieté échevelée, leurs danses frénétiques à l'instar de la Chaumière et du Prado font bondir de joie la dame de Franc-Boisy : elle vient se mêler aux orgies de la bande joyeuse.

Tout à coup, au milieu de ce tohu-bohu délirant, apparaît un vieux soudard à la cuirasse rouillée et au coursier ressemblant à la Rossinante de don Quichotte : c'est Franc-Boisy.

Trouva madame
Dans un bal de Paris.

A sa vue, étudiants et ballerines prennent leur volée. Le revenant de la Palestine saisit sa femme par les cheveux, et l'entraîne à toute bride vers son castel. Là elle emploie en vain sa grâce, le châtelain est inflexible,

Lui tranch' la tête
D'un' ball' de son fusil.

Il est vrai que le Franc-Boisy tire à gauche, tandis que sa volage moitié est à droite, ce qui n'empêche pas que sa tête ne soit radicalement tranchée.

Soudain la femme sans tête est emportée par son palefroi; alors elle est burlesquement poursuivie par son vieux coquin de mari, suivi de son héraut, de ses varlets, de ses cuisiniers et de ses marmitons. Cette drôlerie à franc étrier, cette charge à fond de train, cette facétie à cheval, a beaucoup amusé.

Les spectateurs ont applaudi les décors de M. Wagner, les costumes de M. Baric et la jolie musique de M. Varney; ensuite, leur enthousiasme débordant, ils ont rappelé les chevaux.

Puisque nous ne sommes pas éloigné des Champs-Élysées, entrons donc aux Bouffes-Parisiens, où deux nouveautés musicales s'épanouissent orgueilleusement sur l'affiche.

La Parade, bouffonnerie de M. Brésil, musique de M. Jonas, nous montre un neveu saltimbanque qui mystifie sa tante, force son oncle à monter sur les tréteaux, et soutire à tous deux un consentement matrimonial escorté d'une dot. Voilà pour les paroles.

Quant à la musique de M. Jonas, elle est limpide, correcte, scénique. Ce jeune musicien est un second prix de Rome. Bon courage!

L'autre nouveauté se nomme *Le* **66**! La donnée en est sentimentalo-bouffonne. C'est une berquinade faite au point de vue des écoliers en vacances.

Deux enfants du Tyrol vont soulager une parente aussi vertueuse qu'infortunée; le père des enfants de cette parente est mort dans un naufrage, et rencontre justement ses deux compatriotes en chemin. Il leur vend des foulards et leur débite de la morale, puis tout le monde s'embrasse et on baisse le rideau.

Il y a bien un certain numéro gagnant... qui ne gagne pas, c'est le fameux 66 qui sert de titre à la pièce. Ce 66 n'est autre qu'un 99 qu'on a retourné; tant il est vrai qu'en toutes choses il faut savoir prendre les choses du bon côté.

Comme toujours, M. Offenbach, le musicien, a su faire jaillir des situations une foule de charmants détails.

Il y avait longtemps que le Gymnase n'avait donné une pièce militaire avec *troupiers, guerriers, lauriers, succès, français, gloire* et *victoire* pour rimes de couplets. Voilà sans doute pourquoi il nous a offert les *Vainqueurs de Lodi*, de M. La Rounat, le nouveau directeur de l'Odéon.

Ceci ne veut pas dire que la pièce ne soit pas digne du talent spirituel et distingué de M. La Rounat. Ce vaudeville guerrier vient un peu tard peut-être, mais ce n'est pas la faute de l'auteur, c'est la faute du genre.

Un officier et un soldat *francès* se font héberger par un vieux marquis flanqué d'une marquise décrépite et d'une jeune comtesse. Par patriotisme, le vieux marquis de Carabas se prépare à faire un mauvais parti aux troupiers français.

Mais Maurice, l'officier, est beau, bien fait; il parle comme un ange, a des talents d'agrément, et fait la conquête de la vieille marquise et de la jeune comtesse.

Or cette poulette, apprenant que son vieux voltigeur d'oncle a tendu une embuscade dont les gracieux soldats seront victimes, s'arrange de façon à déjouer les projets infernaux du gentilhomme.

Les vainqueurs de Lodi sont prévenus, et le marquis est fait prisonnier par le grenadier dont Maurice était accompagné...

L'officier ne veut pas laisser fusiller l'oncle d'une comtesse aussi gentille... et tout s'arrange à l'amiable.

Je ne suis pas éloigné de croire que l'officier pourrait bien épouser la comtesse... Et vous?

Le terrible roman de M. Eugène Sue, le *Juif errant*, dans lequel il avait taillé un gros mélodrame représenté à l'Ambigu, vient d'être repris avec un certain succès à la Gaîté.

Chilly débutait à ce théâtre dans le rôle de Rodin, l'infâme jésuite voué aux malédictions du parterre et du paradis. Décidément les jésuites ne seront jamais bien avec le paradis.

Albert Monnier.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES indiqués ci-dessous. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles annoncées voudra posséder celles qui seront publiées plus tard, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermeu).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraï (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraï.
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidano (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque.
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Ifeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzantschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 34. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 23 Août.

JOURNAL POUR RIRE,
JOURNAL AMUSANT
JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,
DIRIGÉ PAR
CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.
PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »
ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour Impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.
Les lettres non affranchies sont refusées.
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN.



13041

LES BAGATELLES DE LA PORTE.
Défense de toucher, — défense de marcher, — défense de regarder, — défense de sentir ; essuyez vos pieds S. V. P.



13042

LA TOILETTE DU BOIS.
Flore époussetée par Zéphyre.



13043

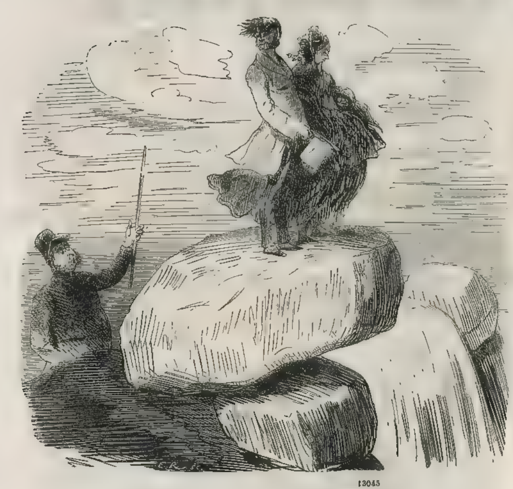
TROP ARROSER NUIT.
— Mais, sapristi! les allées ne pourraient donc pas être un peu moins bien entretenues?



13044

LES LOUPS DE MARE.
« Nous n'avons pas Venise
Avec ses gondoliers,
Mais nous avons la rivière du bois de Boulogne
Avec ses canotiers. »

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN (suite).



13045

POÉSIE ET PROSE.

— Eh! là-haut! voulez vous bien descendre! si tout le monde marchait comme ça sur le rocher, il serait vite usé!



13046

CE QUE PEUT INSPIRER UN SITE TROP ROMANTIQUE.

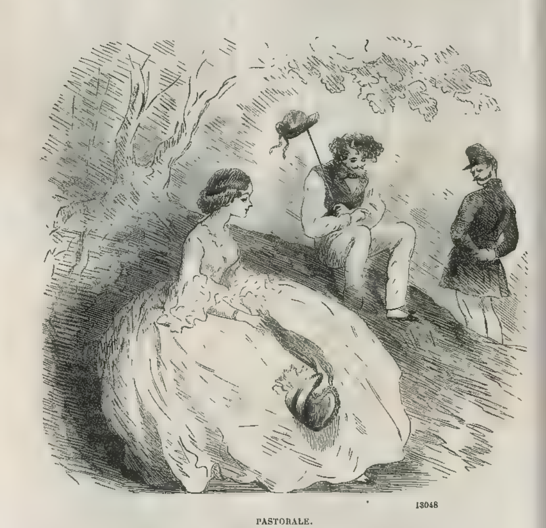
— Je t'en prie! mon ami!... jette-toi à l'eau!... je voudrais tant voir arriver un malheur!



13047

ICI L'ON RÊVE.

— Monsieur, voudriez-vous bien m'indiquer le *rêvoir*.
— A gauche de la cascade, prenez la file.



13048

PASTORALE.

« . . . .
Mais quand on est trois,
Quand on est trois, mam'selle Thérese,
Ah! qu' c'est ennuyeux.....
. . . . »
(*Air connu.*)

ENTRÉE A TOUS LES THÉATRES.

Tous les ans, à pareille époque, nos théâtres sont plus ou moins malades : alors les anciens de la presse théâtrale, les savants, les praticiens tiennent consultation : faut-il fermer les salles de spectacle pendant deux mois de l'été? faut-il diminuer le nombre des théâtres? faut-il ci, faut-il ça? emploiera-t-on les dérivatifs, les purgatifs ou l'électricité?

Le fait est que, pendant la canicule, par les cafés-chantants qui font rage, les eaux thermales qui coulent, les trains de plaisir qui filent, nos salles de spectacle sont au plus bas : les unes se meurent de consomption, les autres ont le ver solitaire.

Plus d'un empirique s'est présenté pour extirper le mal; car, Dieu merci! les médecins ne manquent pas dans notre beau pays de France : ils ont achevé les malades; c'est dans l'ordre!

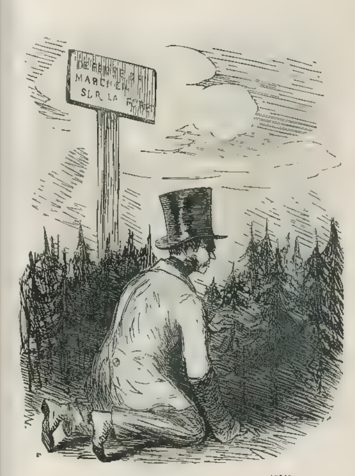
Il n'y a pas d'administration théâtrale à laquelle on n'ait envoyé des spécifiques sous bande en forme de *mémoires*. Les mémoires abondent au théâtre d...; tous les cartons en sont pleins, mais la salle reste vide.

Voici venir une nouvelle panacée; si celle-ci ne guérit pas le mal, c'est qu'il y aura mis de la mauvaise volonté. Elle a été découverte par mon ami D..., l'homme à projets, qui a déjà tué sous lui deux cents entreprises, les unes plus flambantes que les autres. Cette panacée va être adressée sous forme de requête à tous les directeurs des théâtres de Paris; elle est écrite de main de maître sur papier écolier.

Le projet consiste à fonder un *bureau central d'abonnement simultané* aux principaux théâtres de la capitale. Cet abonnement vous donnera droit d'entrée à ces divers théâtres; vous occuperez la stalle indiquée sur votre carte d'abonnement, dont le prix variera selon l'importance des places.

Votre carte d'abonnement n'étant pas transmissible,

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN (suite).



13049

LES PETITS PINS.
O mystérieuses profondeurs des forêts!.....



13050

EMPLOI DU TEMPS.
Quatre heures. — Descendre un instant de voiture et faire admirer à son petit chien le point de vue du cèdre.



13051

LE FAUTEUIL, LA CHAISE ET LE BANC.
Le monsieur qui a payé vingt centimes pour s'asseoir. — Celui qui n'a payé que deux sous. — Celui qui n'a rien payé du tout.



13052

UNE PLANTATION ARTIFICIELLE.
L'union fait la force.

---

elle contiendra le signalement de votre personne, afin d'éviter tout quiproquo sur votre identité. La carte constatera que vous avez le visage ovale ou rond, le nez retroussé ou aquilin, les cheveux noirs ou blonds, la bouche moyenne ou grande. Ce sera un petit passe-port en règle. Il pourrait vous servir dans vos voyages, pour peu que cela fût agréable à M. le préfet de police.

Le prix d'abonnement sera des plus minimes : *cinquante francs* pour les trois mois d'été, si c'est une carte de première galerie. Avouez qu'il n'est guère possible de se procurer un spectacle plus économique : avec cinquante-cinq centimes par jour douze théâtres vous sont ouverts chaque soir. Qui voudra se refuser ces douze satisfactions, qu'il pourra à son gré faire suivre, alterner ou cumuler?

Puis votre carte d'abonnement possède un autre avantage qu'il est essentiel de ne point perdre de vue; c'est que vous n'êtes pas forcé de vous en servir : tout en vous abonnant à douze théâtres, vous serez libre de rester chez vous ou de vous promener aux Champs-Élysées.

Et ce n'est pas le plus vilain côté de l'abonnement!

J. LOVY.

LES MAISONS MOBILES.

Puisque je vous le dis : des maisons mobiles, — des maisons en bois, montées sur des roues!

Si vous ne voulez pas me croire, allez-y voir!

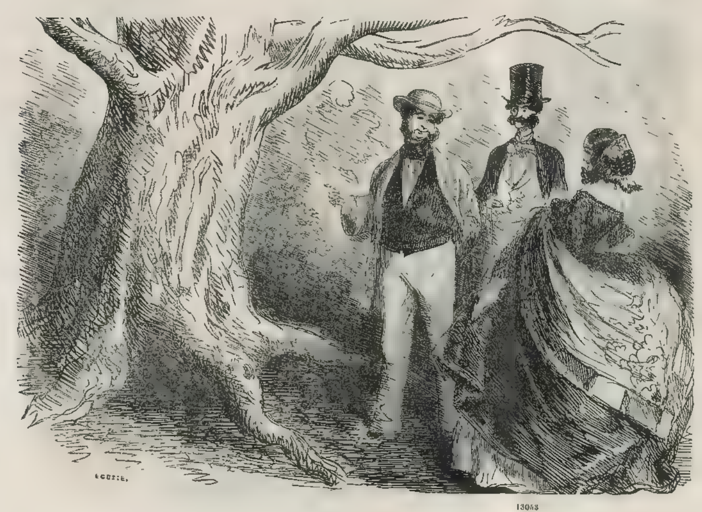
Avenue Trudaine, on élève tout un nouveau quartier en maisonnettes transportables.

On en a déjà construit un demi-quarteron.

Le projet marche... comme sur des roulettes!

Jusqu'ici l'escargot et la tortue pouvaient seuls colporter leur domicile.

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN (suite).



13053

LE CHÊNE DE CLOVIS.

— Oui, madame, on a fait faire exprès pour le bois de Boulogne ce chêne, sur le modèle de celui de Fontainebleau.



13054

UNE FANTAISIE D'ARTISTE.

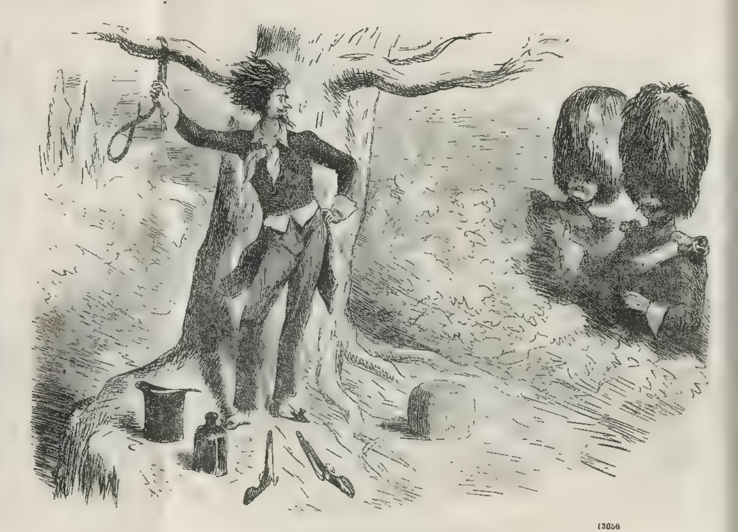
— J'ai bien envie de croquer ce chêne avant mon déjeuner! ..



13055

UN PAYSAGE DE DORÉ AU BOIS DE BOULOGNE

Remarquez les petites fleurs des bois S. V. P.



13056

PARDON SI NOUS VOUS DÉRANGEONS,

mais il est expressément défendu de rien déposer le long des arbres.

Ce privilége est désormais étendu à l'homme.

Les avantages de la maison ambulante sont innombrables.

Vive la mobilisation de la propriété!

Vous déplaisez-vous dans telle ou telle rue? — En route!..... poussez votre logement devant vous, et allez-vous-en chercher un emplacement meilleur. — Ce que feront au plus tôt les futurs habitants de l'avenue Trudaine, quand ils auront humé pendant quelque temps les parfums combinés de l'abattoir et de l'usine à gaz.

Avez-vous des voisins à piano? — Vite!... vite!... roulez votre bosse... — non, roulez votre maison sous des cieux plus cléments.

Redoutez-vous les chaleurs de la canicule? — Trimballez votre bicoque nomade, fuyez *extra muros*, installez vous au bord d'un clair ruisseau.

Et quel est le bienfaiteur de l'humanité qui imprime ainsi le mouvement à l'art de construire, resté si longtemps stationnaire?

M. Seiler, de la Villette, — la bête noire des maçons, le petit manteau bleu des menuisiers.

Hurrah! for Seiler!

Remarquez, en outre, que, la loge du concierge n'étant pas prévue dans les cabanes Seiler, la maison mobile est tout bonnement la suppression du portier.

C'est-à-dire : l'abolition du sou pour livre, de la bûche, des amendes, des étrennes, des cancans, et autres plaies d'Égypte parisiennes.

Seiler for ever!

Et puis, avec des maisons en bois, pas de plâtres à essuyer!

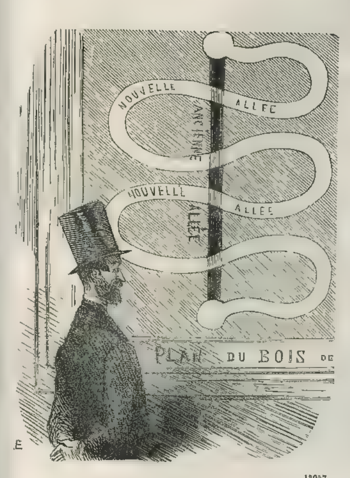
Pas d'humidité à craindre : — maison qui roule n'amasse pas de mousse.

Et quel joli coup d'œil!... un vrai village à vingt-cinq sous, avec des loyers imperceptibles.

Mais les fosses, — dira-t-on, — car il faut songer à toutes les exigences de la vie! Les fosses seront, comme les maisons... mobiles.

Mais le numérotage? — Toutes les maisons de Paris seront numérotées de un à cent mille, — et plus, — à l'instar des fiacres et des cabriolets.

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN (suite).



13057

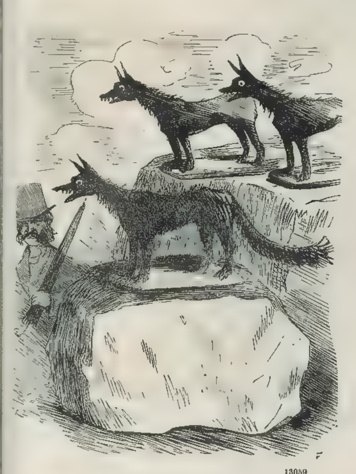
SINUOSITÉS.

— Ces imbéciles de jardiniers d'autrefois! Pour aller d'un point à un autre, ils tiraient tout bonnement une allée en ligne droite. Nous avons joliment changé tout cela!



LES ROCHERS.

Un beau désordre est un effet de l'art!
(*Poésie.*)
Épinards aux croûtes! servez chaud!
(*Prose.*)



13059

APPENDICE AUX ROCHERS.

— Vraiment il ne manque à ce site grandiose que deux ou trois loulous empaillés.



13060

LE CAFÉ SUISSE.

Avis au public. — Pour compléter l'illusion du paysage, les consommateurs peuvent exiger des garçons un *Ranz des vaches*, le grand air du *Chalet* ou l'ouverture de *Guillaume Tell*, au choix.

Mais l'incendie? — Ah! dame!... les maisons mobiles seront assurées... de brûler.

Ce n'est là qu'un mince inconvénient, auprès de l'avantage incommensurable des maisons mobiles, au point de vue de l'élargissement des voies publiques. Exemple :

La rue de Rivoli est devenue trop étroite; les architectes de la ville sont d'avis de la reculer d'un côté jusqu'aux quais, de l'autre jusqu'aux boulevards : — rien n'est plus facile :

Pas d'expropriations, pas d'indemnités, pas de démolitions;

Un simple déplacement!

Le préfet de la Seine invite tout uniment les propriétaires à se trouver tel jour, à telle heure, devant leur porte.

A un signal donné, chacun est tenu de pousser son immeuble... — non, son meuble, — jusqu'aux limites convenues; et tout sera dit.

— Garde à vous! Pour reculer à droite et à gauche, alignement!... Arche!!...

Et voilà le recul opéré, — voilà la rue élargie.

Ce n'est pas plus malin que ça!

De même, supposons que la ville de Paris finisse par s'ennuyer d'occuper, — sauf ses accroissements successifs, — le même emplacement depuis quatorze cents ans.

Elle ne fait ni une ni deux : elle roule ses maisons mobiles, elle y attèle des chevaux, ou elle les fait remorquer par des locomotives...

Et voilà la capitale de la France transportée en peu de jours à Pézénas ou à Quimper-Corentin... — au choix.

Tout cela est magnifique, admirable, incroyable!...

La seule objection à faire à M. Seiler de la Villette, c'est qu'il est depuis longtemps constructeur de chalets,

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN (suite).



A AUTEUIL. — LES CHATELLENIES.
Le sire de Balais-Ombreux au sire de Carton-Pasta :
— Voisin, votre tour du nord me gêne; vous seriez bien aimable de la pousser un peu plus à droite.



A AUTEUIL. — A LOUER, JOLIE PETITE RUINE POMPÉI.
— A la moindre pluie toutes ces peintures déteignent; décidément, mon cher, elle est insupportable votre Villa-Pompéi.
— C'est singulier, on me l'avait pourtant garantie bon teint, cette ruine!

cottages, villas en sapin du Nord, et autres variétés de la maisonnette en bois...

Vous êtes orfévre, monsieur Josse!

ALEXANDRE FLAN.

CORRESPONDANCE.

A M. B., à L.-S.-D.

Vous avez tapissé votre salon avec notre papier peint comique.

Il paraît que vos amis se moquent de vous, et que vous êtes furieux contre nous.

Franchement, vous seul avez tort : nous n'avons jamais dit que ce papier fût bon pour un salon!

Prend-on habituellement du papier de 1 fr. 75 c. pour tapisser un salon? Or ce papier, que vous avez payé 3 fr. 50 c. le rouleau, étant le double en largeur des papiers peints ordinaires, c'est absolument comme si vous aviez pris pour votre salon un papier peint de 1 fr. 75 c.

Tapisse-t-on un salon avec un papier à figures?

N'avez-vous pas vu le papier avant de le faire poser dans votre salon?

Enfin, monsieur, n'avons-nous pas toujours dit que ce papier est destiné aux antichambres, — aux salles de billard, — aux kiosques et pavillons, — aux petites salles à manger de campagne et *autres lieux*... Ces derniers mots ne sont-ils pas l'indice certain du peu d'importance que nous attachons à notre papier peint?

Oui, monsieur, nous le trouvons très-bien placé dans les *lieux* autres que ceux que nous citons, mais ces lieux-là ne sont assurément pas des salons, et nous n'aurions pas pensé qu'on pût s'y tromper.

Ce papier peint est une curiosité, une excentricité : — il faut en faire un amusement, et rien de plus; il faut le placer dans une pièce sans importance, et surtout sans luxe.

Les meilleures choses ne sont bonnes qu'à leur place.

PHILIPON fils.

PROMENADES AU BOIS DE BOULOGNE, — par MARCELIN (suite).



13063

AU PRÉ CATELAN.

— Vingt centimes pour entrer, vingt centimes pour s'asseoir, vingt centimes pour regarder, vingt centimes pour écouter, etc., etc....? Total: cent vingt centimes...... On ne s'en plaint pas, mais il fallait le dire tout de suite.



13064

AU PRÉ CATELAN.

— Est-ce que l'orthographe se paye aussi à part?

THÉATRES.

Il faut avouer que l'existence des *Elfes* est tant soit peu excentrique. Mesdemoiselles les Elfes (en langue celtique *alf*, cygne, esprit) sont des êtres fantastiques qui habitent les cimes des hautes montagnes, et se font un malin plaisir de taquiner les hommes qui se risquent dans leurs domaines.

Ce n'est pas tout. Au dire de M. de Saint-Georges, le librettiste du nouveau ballet de l'Opéra, les Elfes entrent dans le corps de ceux qui ont quitté la vie, leur donnent *pendant le jour* une existence éphémère, factice, qu'elles perdent au clair de la lune, le soir. Quelquefois mesdemoiselles les Elfes se fourrent dans les statues, et les font gambader aux regards surpris du voyageur, qui aperçoit une Vénus pudique dansant des cachuchas échevelées comme la Petra Camara.

C'est une fantaisie de ce genre, mise à exécution par une Elfe en collaboration avec une statue de marbre, qui nous a valu le ballet en question.

Frédéric, un Hongrois de ballet-pantomime, prétend qu'il ne pourra jamais aimer qu'une femme dont le cœur n'aura battu que pour lui.

La reine des Elfes l'entend, et lui propose d'animer une des statues qu'il admirait en introduisant sous son enveloppe de marbre de Carrare l'âme d'une de ses sujettes, et on lit au frontispice du temple :

Malgré le froid linceul dont elle est revêtue,
L'âme d'une Elfe en son sein passera!...
Par mon pouvoir divin elle sera
Femme le jour, — la nuit statue.

Frédéric accepte, et le voici qui folichonne avec la statue animée..... Mais à peine le soleil a-t-il disparu dans la mer, que la donzelle redevient fille de marbre... pas à la façon de MM. Barrière et Thiboust.

Aux actes suivants, le plus grand chagrin de Frédéric c'est de ne pas sentir battre le cœur de la statue *elfée*. Sa fureur va si loin, qu'à l'aide d'une masse d'armes il se met à battre comme plâtre la femme de son adoration, et le butor lui brise ses reins de pierre et ses côtes de marbre... Patatras!... la statue saute en éclats! Fi! que c'est laid, un monsieur qui bat les statues parce qu'il bat la campagne!

Une flamme légère s'échappe de l'enveloppe de pierre : c'est l'âme de l'Elfe qui va rejoindre ses immortelles sœurs.

Ferons-nous des compliments à M. le comte Gabrielli, auteur de la musique de ce ballet? Non. Soyons sincère : sa musique manque d'originalité, et elle est pâle... pâle... comme la statue de marbre qu'elle fait sauter en musique.

Une danseuse débutante, madame Ferraris, a fait applaudir sa danse élégante et gracieuse au suprême degré : elle est d'une force extraordinaire sur les pointes, et excelle dans l'*adagio*, ce qui ne l'empêche pas d'exécuter avec autant de légèreté que de précision des *pas* d'un entraînement irrésistible.

M. Léon Guillard a obtenu deux succès dans la même semaine, l'un à la Comédie-Française, l'autre au Gymnase.

Aux Français, sa comédie se nomme la *Statuette d'un grand homme*. Il nous a montré un honnête industriel qui a les poëtes en exécration; les journalistes lui inspirent une horreur invincible depuis qu'il a été *abîmé* dans un journal agricole à propos de ses oignons de tulipe.

La fille de ce bon M. Morand ne pense pas comme lui : elle adore les vers, et surtout ceux d'un certain M. Julien de Valneige.

« Elle aime un Julien, se dit le papa bon enfant : je vais m'en procurer un. » Et il lui offre son contre-maître, M. Julien Daubrée.

Lucile va le repousser; mais, dans une conversation intime, Julien lui révèle qu'il est l'auteur des vers qu'elle aime tant et qu'il a écrits sous un pseudonyme.

A ce moment arrive le papa Morand, qui a découvert que Valneige et Daubrée c'était un seul homme. Bref, Lucile fait entendre raison à ce bourgeois effarouché : Daubrée n'a-t-il pas renoncé à la poésie pour devenir un homme utile?

Ce petit acte est conduit avec habileté, aisance et esprit.

Au Gymnase, M. Guillard nous a jetés en pleine Fronde avec son *Mariage à l'arquebuse*. C'est le temps des bizarres aventures, où messieurs les gentilshommes et mesdames les dames de la cour se permettaient d'étranges fantaisies, où M. de Chavagnac contraignait madame de Mareuil à l'epouser en la menaçant de son arquebuse. M. Guillard était en veine; il a réussi et fait coup double dans sa chasse au succès.

Ne vous attendez pas à une intrigue régulière dans les *Métamorphoses de Chamoiseau*, représentées aux Variétés. A quoi bon? Ce que le public veut voir et entendre quand Henri Monnier joue dans une pièce, c'est lui! Or donc, que la scène se passe dans une mansarde, à l'Institut ou à Tombouctou, les spectateurs seront satisfaits si Henri Monnier vient y débiter ses délicieuses études de mœurs, si profondes sous leur masque de facéties!

Chamoiseau est presque marié; je dis *presque*, parce que Chamoiseau vit en garçon, loin de sa turbulente moitié.

Un beau matin madame oblige monsieur, le Code en main, à la recevoir au domicile conjugal. Elle a une fille du premier lit; la mignonne est bonne à marier, et, pour trouver un gendre convenable, il faut que madame habite avec monsieur.

Alors Chamoiseau, pour se débarrasser de sa moitié, part à la pêche d'un gendre. Il met la main sur un jeune gaillard qui ferait bien son affaire. Hélas! l'infortuné a un duel et une future sur les bras! Que fait Chamoiseau? Il se déguise en maître d'armes pour écarter le duel, et en éditeur belge pour éloigner le futur bas-bleu qui plane sur la nuque de son futur gendre.

Enfin il réussit, la pièce réussit aussi, et Henri Moncier, auteur et acteur, compte un triomphe de plus dans sa carrière artistique.

La Gaîté a repris le *Juif errant* pour les débuts de Chilly. Le *Juif errant* d'Eugène Süe est encore à l'heure qu'il est un des ouvrages en possession d'un grand succès populaire.

Le seul changement important qu'ait eu à subir ce drame en passant de l'Ambigu à la Gaîté, c'est la disparition des complots de la société de Jésus : d'Aigrigny et Rodin appartiennent à présent à la même famille, et ils doivent hériter d'une foule de millions s'ils parviennent à éloigner du partage les Cardoville, Rennepont, Rose, Blanche, Gabriel, et autres Dagobert. C'est assez drôle, n'est-ce pas?

ALBERT MONNIER.

L'administration des bals du Jardin-d'Hiver ajoute un luxe de plus à ses fêtes de nuit; le jardin est illuminé *à giorno*. Tout le Paris élégant et dansant se donne rendez-vous dans ce jardin féerique, que viennent d'embellir encore des loges confortables d'où l'on peut admirer toutes les merveilles de la fête.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Le *Petit Journal pour rire* paraît depuis six mois ; — il ne fait point d'abonnements, et se vend seulement au numéro, chez les libraires qui tiennent les publications en livraison.

Le prix est de 10 centimes chaque livraison, — 15 centimes par la poste.

25 livraisons sont en vente. — C'est donc, pour les 25 livraisons, 2 fr. 50 c. au bureau, — et 3 fr. 75 c. par la poste.

LES 25 LIVRAISONS SERONT ENVOYÉES FRANCO — MOYENNANT UN BON DE POSTE DE 2 FR. 50 C. SEULEMENT AUX ABONNÉS DU *JOURNAL AMUSANT*, A CEUX DES *MODES PARISIENNES*, ET AUX SOUSCRIPTEURS DU *MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS*.

Le bon de poste (ou des timbres-poste de 20 centimes) doit être adressé à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGÈNE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.
RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris ; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches ; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 35. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 30 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Ce, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles; Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON.



13065

Les fonds consolidés.



13066

Les contributions indirectes.



13067

L'honneur est satisfait.



13068

Le libre arbitre.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Au présent numéro est joint le n° 20 du *Musée français-anglais*.

Des réclamations nous ont appris que certains intermédiaires, qui se font adresser le *Journal amusant* pour le transmettre aux abonnés, suppriment et gardent le numéro du *Musée français-anglais*. Cette action-là n'est rien moins qu'un vol, car tout abonné du *Journal amusant* a droit au *Musée français-anglais*, et nous n'avons jamais manqué de l'adresser à tous nos souscripteurs. Que les abonnés réclament donc à leurs intermédiaires et non à nous les numéros qui leur ont été dérobés.

Nous invitons ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire à la fin d'août à le renouveler immédiatement, s'ils ne veulent éprouver du retard et s'exposer à ne pouvoir compléter leur collection. L'envoi direct d'un bon de poste à M. Philipon fils est le mode d'abonnement le plus prompt et le plus certain.



13069

Le refus de l'impôt.

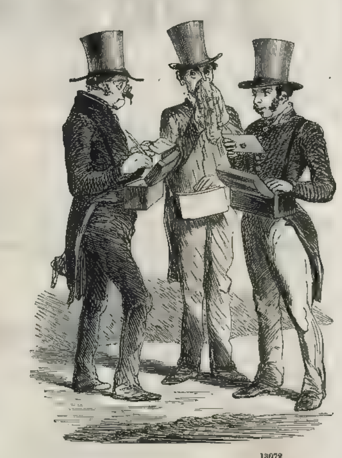
GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON (suite).



L'extinction du paupérisme. 13070



Le droit des pauvres. 13071



La société des gens de lettres. 13072



Les ultramontains. 13073



Le dernier jour d'un condamné. 13074



Ambassade extraordinaire. 13075



Rupture de *banc*. 13076



Les forts détachés. 13077



Un chargé d'affaires. 13078

PROPOS MARITIMES, — par RIOU.



13079

— Vois-tu ce que c'est, avec tes idées de promenades en mer te voilà malade, et moi j'ai une peur de chavirer que.. .
— Ne craignez rien, je vous ai pris tous deux *sous mon écoute de grand voile*, et je vous réponds que je vous ferai atterrir à bon port ou que le diable m'enlèvera du premier coup de *ralingue*.

— Mais, capitaine, comme vous leur parlez durement à ces pauvres matelots !
— Belle dame, ils prétendent tous que je suis de l'espèce des noix de coco, bourru autour, mais bon dans le milieu. Vous saisissez l'allégorie de la chose, comme qui dirait chez nous : *le bout de fil de caret de l'amarrage.*

LE BANQUET DES MÉDECINS.

Six heures venaient de sonner à Saint-Roch.

Une longue procession de voitures se dirigeait vers la rue de Rivoli, et s'arrêtait devant l'hôtel du Louvre.

Les souscripteurs arrivaient en foule.

A la porte de la salle du festin, on demandait à chaque arrivant :

— Êtes-vous médecin ?
— Voici ma trousse.
— Êtes-vous docteur ?
— Voici mon diplôme.
— Passez !

La chose a eu lieu le 20 de ce mois.

C'était le banquet médical offert aux praticiens qui ont pris part à la guerre d'Orient.

Inutile de vous dire que toutes les bannières pathologiques, tous les systèmes thérapeutiques avec leurs embranchements, se trouvaient là en présence : habit noir, cravate blanche, lancette en poche, comme il convient à des enfants d'Esculape. — J'ai dit d'*Esculape*... prenez ma tête !

A cette même table venaient s'asseoir côte à côte l'*allopathie*, l'*homéopathie*, l'*hydropathie*, et toutes nos autres *pathies* et antipathies.

On y voyait figurer pêle-mêle les dépuratifs, les lénitifs, les astringents et les émollients ;

Les pâtes pectorales, les cigarettes Raspail, les épispastiques, et l'huile de foie de morue.

Chose curieuse !... dans cette innombrable réunion de docteurs appelés à festiner ensemble, et dont le métier est de guérir les hommes, c'est à peine, dit-on, s'il se rencontra un seul convive qui adoptât la méthode de son voisin :

L'un tenait pour la phlébotomie ;
L'autre pour la médecine purgative ;
Un troisième pour l'électrothérapie ;
Un quatrième pour la dynamothérapie ;
Celui-ci pour l'organopathie ;
Celui-là pour la médecine expectante ;

D'autres pour Hahnemann, d'autres pour Hippocrate ou Galien, pour la saignée ou les sangsues, la flanelle ou l'opodeldoch ;

Tous enfin se trouvaient profondément séparés de systèmes de traitement, de principes et d'application, — et c'est ce qui désespère leurs malades.

Heureusement il y avait unanimité de sentiments pour fêter les vaillants confrères de l'armée d'Orient, — sans quoi il n'y eût pas eu moyen de s'entendre !

J. LOVY.

UN KIOSQUE.

§ Ier.

Haute philosophie.

Dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Guizot père s'écrie : « Où est donc la maison du sage ? »

Il y a près de six mille ans que le genre humain existe sans parvenir à s'entendre sur ce que doit être la maison du sage.

Socrate disait qu'elle doit toujours être assez étroite pour ne contenir qu'un petit nombre d'amis ; feu Royer-Collard voulait qu'elle fût coulée en pur cristal, comme les verres à patte.

Dans un vaudeville qui a eu deux cents représentations, et avec le prix duquel on a acheté un hôtel, M. Scribe demande que cette maison soit une chaumière, et qu'elle n'ait pas d'autre dépendance qu'un cœur.

Mais nul n'avait pris sur soi de dire en quelle région il conviendrait qu'elle fût située.

§ II.

Un chercheur.

Heureusement un académicien a songé à ce côté de la question. Que le genre humain dorme maintenant sur toutes ses oreilles !

D'ordinaire, MM. les académiciens qui ne travaillent pas, puisqu'ils sont académiciens, se créent cependant certaines occupations inoccupées qui ressemblent à du travail. Ils se promènent à travers Paris, cherchant les maisons des hommes qui ont travaillé ou des sites propices à construire des centres de travail : c'est une besogne charmante qui n'use pas la tête ; elle n'use que les souliers.

En usant ses doctes souliers çà et là, M. Patin, de l'Institut, s'est précisément mis l'un de ces derniers jours dans l'esprit de trouver enfin le lieu où il conviendrait qu'on bâtît, un jour ou l'autre, la maison tant rêvée du sage !...

Où pensez-vous qu'il ait tracé ses plans ? — Sur les rives de la Seine ? — Il y a trop de bouquins ! — Au faubourg Saint-Germain ? — Il y a trop de carrosses ! — Dans la nouvelle Athènes ? — Le corps de ballet y demeure presque tout entier ; un sage y polkerait sur trop de séductions !

Il ne savait plus où donner de la tête et de la lorgnette, cet excellent M. Patin de l'Institut ! Tout le vieux sol de Lutèce semblait fuir sous ses pas, comme une glace à la vanille sous la cuiller d'argent d'un sybarite.

PROPOS MARITIMES, — par Riou (suite).



14080

— Monsieur le maître d'école, je vous apporte mon rejeton. — Quant à toi, moussaillon, occupe-toi de devenir un crâne fini sur ta *grand'mère*, l'*arismétrique* et l'*astrolomie*. C'est là ta balle : chaque homme, vois-tu, sur cette grosse gueuse de boule tournante où nous *capeyons* tous dans la crotte, a son sac à porter.



14081

— Père *Fil-à-Voile*, y coule de l'eau dans mon lit, y a un trou dans l' bordage, avec quoi qui faut l' boucher?

— Avec quoi?... mais fourre-z-y ta vilaine bigresse de tête, à moins que tu ne trouves quelque chose de plus laid et de plus sot à bord, mais j'en doute.

§ III.

Le jardin des plantes.

Tout à coup il choqua l'une contre l'autre ses deux mains d'immortel reliées en peau de chevreau.

— Par Jupiter Hospitalier! dit-il, voilà la plage bénie où il conviendrait de bâtir la maison du sage! Scribe, Socrate, Royer-Collard, dansez un joyeux pas de trois à travers les âges!

En disant cela il s'arrêtait au milieu du jardin des plantes, non loin de la colline où le cèdre du Liban s'élève au-dessus de tant de violettes et de mélancoliques oreilles d'ours.

Oui, vénérable académicien, oui, auguste monsieur Patin, professeur d'éloquence latine, voilà bien, en effet, la vallée où il faudrait que le sage achevât de couler ses jours tissés d'or et de soie plate!

Laissons les grands phénomènes de la nature, ne parlons pas du Muséum, où il y a des licornes empaillées.

Mais le loisir, le silence, les ananas, le lait si blanc des génisses d'Égypte, les œufs de l'autruche, plus délicats que ceux de la colombe du Jura, tout se trouve dans ces parages!

Aussi, voyant d'un seul coup de lorgnette tous ces aimables avantages, M. Patin, de l'Institut, s'écria, toujours en s'adressant à Jupiter Hospitalier :

— Voilà qui est dit, ô souverain de l'azur! c'est ici, c'est sur ces bords tranquilles que doit être la maison du sage, et, si tu le permets, roi des dieux, ce sage, ce sera moi, professeur en Sorbonne!

§ IV.

Un contre-temps.

Tout n'est qu'heur et malheur.

Toute médaille a son revers.

En se retournant, M. Patin, de l'Institut, apprit qu'en effet une maison petite, svelte, élégante, allait être construite en ce lieu sous quinze jours.

Et, comme il demandait doucement quel sage habiterait cette maison :

— Monsieur, répondit un cornac, ce sage n'est autre qu'un jeune lion de l'Atlas, brun et fauve, que le général Yousouf vient d'envoyer par le brick *l'Alcibiade*.

C'était à devenir fou!

Jules du Vernay.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA CHAUMIÈRE.

Hélas! que j'en ai vu mourir de bals champêtres!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas...

ou plutôt il faut une proie à l'industrie, car l'industrie dévore tout aujourd'hui : c'est le Minotaure du dix-neuvième siècle. Les châteaux moyen âge transforment en longue cheminée leur donjon féodal et deviennent des usines; les grandes forêts, si imposantes par leurs arbres séculaires, s'exploitent en coupe réglée et se vendent au stère; les hôtels les plus historiques du vieux Paris tombent sous l'impitoyable marteau pour faire place à des bazars industriels. La spéculation en veut aussi à la gaieté, et peu à peu elle envahit ses domaines; elle s'est emparée déjà des bals Tivoli, Montesquieu, des concerts Vivienne, etc., et voilà que la Chaumière va devenir une remise de voitures publiques!

Pauvre Chaumière! qui t'aurait prédit cette décadence il y a quinze ans, alors qu'une foule joyeuse encombrait tes allées! C'était le beau temps du vrai quartier Latin. On entrait là pour dix sous, en échange desquels on recevait un cachet qui donnait droit à une consommation de cinquante centimes, — c'est-à-dire qu'on entrait pour rien. Et penser qu'aujourd'hui un nouveau jardin de plaisir, un *pré* plus ou moins *Catelan*, vous demande vingt francs! Quel immense progrès... pour le prix!

On entrait donc pour une consommation de cinquante centimes, et tout était modeste à l'avenant. Quelques lanternes éclairaient çà et là les *ténèbres visibles* des bosquets, les dames étaient tout simplement en robe d'indienne et en bonnet rond. La crinoline et la soie ne servaient pas comme aujourd'hui d'imposant piédestal à leur beauté maquillée; elles venaient là sans façon ni recherche, et avec leur costume du magasin, car alors elles allaient au magasin — pour autre chose que pour acheter; — mais aussi quel abandon au plaisir, quelle folle gaieté après une journée de travail, et quelle différence de ces vives danseuses du temps passé avec nos camélias modernes, qui posent et se promènent d'un air si superbement ennuyé!

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13082

Dis donc, Crapousseau, sais-tu pourquoi le gouvernement fait savonner les mâts de cocagne?

N° 2.



13083

Savez-vous pourquoi l'on peut dire que les cordonniers marocains, lorsqu'ils ont le tranchet en main, se montrent impitoyables envers les babouches qu'ils confectionnent?
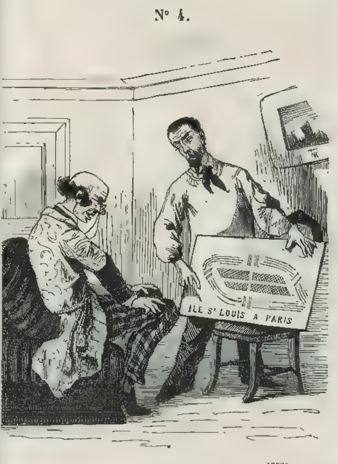
N° 3.



13084

Où voit-on que ce papa ne contrariera pas son fils sur le choix d'un état?

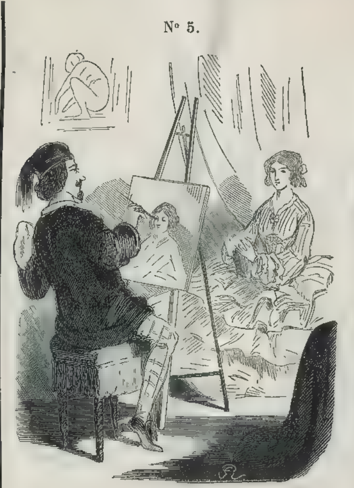
N° 4.



13085

Avec un peu de bonne volonté, ce monsieur pourrait se croire en Égypte. Pourquoi?

N° 5.



13086

Pourquoi peut-on supposer que ce peintre est amoureux de son modèle?

N° 6.



13087

Ce dentiste qui est aussi médecin de la bouche pourrait bien dans ce moment-ci se croire à Versailles. Pourquoi?

Malheureusement il arriva, vers 1846, que le père Lahire conçut une de ces téméraires entreprises qui tôt ou tard perdent les monarques ambitieux. Il crut devoir métamorphoser la Chaumière : il en fit un palais, il inonda d'un gaz indiscret les anciens bosquets dont l'ombre mystérieuse était si propice aux douces confidences; enfin il augmenta le prix d'entrée, si bien que les étudiants cessèrent de venir. Plus d'étudiants, partant plus de grisettes. Ce fut la mort de la Chaumière.

Je me rappelle qu'alors j'eus recours aux colonnes du *Charivari* pour tâcher de montrer au père Lahire dans quel abîme il allait tomber lui et son empire. Comme tout potentat irritable, il fut blessé de l'avis utile, et quand il put apprécier les effets désastreux de ses transformations, *il était trop tard!*

Il était trop tard, car, de même qu'un habile apiculteur s'empare d'un essaim fugitif, le père Bullier avait su attirer au miel de sa bonhomie cordiale et paterne ce joyeux essaim d'étudiants et de grisettes, qui depuis n'a cessé de bourdonner dans sa *Closerie des lilas*.

En revanche, la Chaumière ne reçut que de très-rares visites des lions et des lorettes sur lesquels elle avait compté, attendu que ce public n'a jamais beaucoup raffollé des *chaumières*, surtout quand elles se trouvent aux antipodes de son quartier.

Depuis lors l'infortunée n'a pas cessé d'agoniser. En vain le docteur Lahire a-t-il tenté de la sauver et de rétablir en elle la *circulation*... Soins superflus! Elle vient d'expirer... et à sa place va s'élever, *proh pudor!* une des vastes remises de la Compagnie impériale des voitures de Paris. Les cochers remplaceront les lions, et les chevaux les... j'allais nommer un autre quadrupède plus employé dans les caravanes que pour les courses de fiacre.

Toutefois, nous sommes sûrs que le désastre de la Chaumière rencontrera en France de nombreuses sympathies, car elle a été la fête d'une génération entière. Presque tous ceux qui sont aujourd'hui avocats, notaires, magistrats, hommes sérieux, *posés* et cravatés de blanc, ont passé les heures les plus regrettées de leur jeunesse

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.



dans ce jardin plein d'Armides, le béret sur l'oreille, le col rabattu, le cigare aux lèvres, la grisette au bras, et les mains plongées dans les larges poches de leur pantalon écossais...

Quæque ipse alacria vidi,
Et quorum pars magna fui!...

ACHILLE LAFONT.

QUAND J'ÉTAIS ÉTUDIANT....

Lorsque tous les journaux ont fait un compte rendu si élogieux du livre que vient de publier sous ce titre notre ami et collaborateur Nadar, le *Journal amusant* aurait mauvaise grâce à ne pas constater dans ses colonnes le succès prodigieux de ce petit livre, dont la première édition a été immédiatement enlevée. Nos lecteurs connaissent l'esprit et la fécondité de Nadar le caricaturiste de tous les Journaux pour rire, comme le public connaît les admirables épreuves de Nadar le photographe de la rue Saint-Lazare; du Nadar homme de lettres ni de son livre plein de sentiment, d'*humour* et de philosophie, nous ne dirons rien : nous citerons seulement cet épisode d'une des histoires de *Quand j'étais étudiant* (1). P. J.

GRANDS ET PETITS REMORDS.

Il faisait très-chaud. La côte était presque à pic, sablonneuse, cuite au soleil. — Pas même un brin de genêt aux gousses jaunes sur le bord du chemin! — Au loin, çà et là, sur la montagne galeuse, quelques maigres touffes de bruyère.

Un petit âne, tout calleux, sec à prendre feu sous le bâton, hissait péniblement un tonneau.

Une vieille, ployée en deux par la fatigue et par l'âge, tirait sur la bride pour avoir sa part du fardeau.

— Hi! criait-elle, et le roussin tendait les jarrets. Les deux roues, mal graissées, grinçaient, et, au-dessus, le tonneau, cahin-caha, chancelait comme ivre.

Nous gravissions, Paul et moi, la côte derrière l'équipage depuis plus d'une demi-heure, depuis la *Fontaine des Prêtres*, haletants, lui comme moi, et muets de fatigue et de chaleur. Nos petites jambes nous soutenaient à peine.

(1) Chez Michel Lévy.

Tout à coup je me mis à rire à une fantaisie qui me traversait la cervelle.

— Paul, lui dis-je tout bas, si nous lâchions le robinet?

Paul me regarda de son œil éveillé. — Paul n'était plus las.

Il rejeta résolûment en arrière ses cheveux blonds, courut à pas de loup jusque derrière le tonneau, et mit la main sur le bouchon qui servait de bonde.

A ce moment il se retournait pour me regarder : je lui fis un signe... L'eau jaillit en colonne de cristal sur la poussière du chemin...

Paul était déjà près de moi; le pied levé pour la fuite, nous regardions la vieille. Mais elle ne se détourna pas; elle était sourde...

Un fou rire nous prit, et, d'accord sans nous consulter, nous continuâmes à marcher derrière la vieille et son tonneau *pour voir*... — Seulement nous nous tenions à distance prudente.

L'eau coulait toujours.

Peu à peu le pas du petit âne devint plus assuré, moins lent. Le tonneau, moins lourd, dansait gaiement au moindre accident du chemin, entre les roues allégées qui ne geignaient plus. — Arriva enfin le moment où, au lieu que la vieille conduisît l'âne, ce fut l'âne qui traîna la vieille : le chemin avait bu tout ce que le tonneau avait pu verser. — C'était la péripétie.

La vieille s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'arrêta, laissant avancer l'âne pour voir ce dont il s'agissait. — Nous nous étions arrêtés aussi.

— Sauvons-nous! me dit Paul.

— Bah! répondis-je.

— Hue oh! cria la vieille pour que l'âne ne bougeât plus. — Elle venait de voir le trou béant qui bavait encore quelques gouttes.

Ce fut alors qu'elle se retourna et nous aperçut.

Nous ne l'avions encore vue que de dos, avec sa jupe en cotonnade rayée, le fichu à fleurs de faïence et le mouchoir rouge sur sa tête courbée.

Elle nous observa un instant; sa figure morne et hâlée ne témoignait ni indignation ni surprise. On eût dit ces têtes bronzées qui dorment depuis des siècles sous les bandelettes, sous les tombeaux égyptiens.

Sans prononcer une parole, elle fit péniblement tourner bride au petit âne, et redescendit, du même pas lent et égal, à la fontaine.

Quand elle passa devant nous, elle ne parut même pas nous voir.

Nous nous regardâmes honteux.

Lorsque je rappelai l'année dernière cette aventure à Paul, qui est aujourd'hui substitut du procureur impérial, il l'avait tout à fait oubliée, et je ne pus l'en faire ressouvenir.

Dirai-je que je lui en voulus un peu?

C'est déjà quelque chose que d'avoir un remords, et n'en a pas qui veut. Eh! à qui de nous n'est-il pas arrivé de mal faire, de froisser en passant, parfois pour le plus éphémère plaisir, quelque intérêt sérieux peut-être, ou quelque sentiment digne et profond?

Puisque la perfection nous a été enviée, puisque nous avons tous fait la faute, — gardons-nous au moins cette amère douceur du repentir. Consolons-nous en lui, — sans en abuser.

Oui, le remords est une bonne chose et salutaire.

NADAR.

THÉATRES.

Ce n'est pas chose facile à écrire qu'une féerie pour le Palais-Royal. Le public blasé qui passe sa journée à la Bourse, en proie aux fluctuations des diverses cotes, n'est pas aussi facile à amuser que le public naïf du boulevard, qui s'impressionne aux malheurs de la princesse changée en *biche aux bois*, ou bien aux roucoulements amoureux du prince Charmant. Quand les spectateurs des théâtres de genre vont au boulevard du Temple, alléchés par une féerie, c'est pour y voir de beaux décors, de splendides costumes, de jolies danseuses et une pompeuse mise en scène.

Au Palais-Royal, il faut laisser de côté la féerie naïve avec ses bonnes petites fées, ses enchantements terribles, ses monstres vomissant des flammes, et ses palais d'or et de diamants.

Parlez-moi de la féerie grotesque, à la bonne heure! Ses héros sont des bouffons, des farceurs, tranchons le mot, des *blagueurs* qui se moquent burlesquement du fantastique et des bons génies. Jugez-en.

Dans la *Queue de la poêle*, féerie en neuf tableaux de MM. Siraudin et Delacour, on nous fait voir un jeune prince infortuné qui est venu au monde dans une poêle. Le bûcheron Tutu l'a retiré à temps de la friture bouillante, où il cuisait de compagnie avec des goujons. Longtemps Hyacinthe a vécu obscurément, comme le bûcheron, son sauveur. Un jour, il est devenu amoureux de la princesse Gnangnan, la fille du roi Kaperdulaboula. Kaperdulaboula!... Quel nom pour un monarque, et comme il va bien à Grassot!... J'aime assez la famille de ce vieux roi maniaque. Sa fille est stupide, et sa femme... madame Thierret... quelle reine!... Une grosse portière qui passe sa vie à se battre avec son noble époux!

Tout ce monde arrive un jour dans le taudis habité par le prince au long nez. Kaperdulaboula flaire la soupe aux choux, et veut s'en gaver; puis il commande une omelette que l'on fait cuire dans la poêle qui a servi de berceau à Hyacinthe : l'omelette est ratée; Hyacinthe, vexé, brise la poêle; un lutin en sort. Ce petit démon était captif dans l'instrument de cuisine, comme Asmodée dans la bouteille de Cléophas. Devenu libre, le lutin fait de la *queue de la poêle* un talisman qu'il donne à son libérateur.

Tel est le point de départ de cette amusante féerie. Après une multitude d'épreuves réjouissantes, de cascades cocasses et d'aventures inimaginables, la queue de la poêle rend au prince Bec-de-Miel son nom, son rang, sa puissance, la richesse et le bonheur : ce que c'est que d'avoir su tenir la *queue de la poêle!*

Grassot est superbe en roi Kaperdulaboula, Hyacinthe fort drôle, Gil Perez d'un comique excellent : c'est un vrai succès d'auteurs et d'acteurs.

Les *Absences de Monsieur*, ouvrage représenté au Vaudeville, est une nouvelle édition du *Distrait* de Regnard. C'est un type toujours heureux au théâtre, et Delannoy s'y est montré on ne peut plus amusant.

Jouvenel, le héros de la pièce nouvelle, amuse tout le village par sa stupidité, et fait damner sa maison par les déraillements continuels de son intelligence. Il va se promener en pantoufles et en robe de chambre par une pluie battante. Il veut aller à droite, et toujours il tourne à gauche. Il fait chaque soir cinq ou six nœuds à son mouchoir pour se rappeler ses affaires du lendemain, et toujours il s'embrouille dans cette comptabilité primitive.

Il oublie ses affaires, il oublie ses amis, il oublie la fin des phrases qu'il a commencées; il se met à chanter des refrains d'opéra-comique au milieu d'une querelle, il cherche le chapeau qu'il a sur la tête, il embrasse sa bonne en croyant embrasser sa femme, car ce malheureux a une femme fort jolie, et ce n'est pas le plus beau de son affaire. Les femmes aiment assez que leurs maris s'occupent d'elles, et M. Jouvenel est l'époux le plus déplorable au point de vue des petits soins et des attentions galantes.

C'est pourquoi un certain jour que Jouvenel a oublié d'aller chercher sa dame au chemin de fer, cette épouse délaissée revient accompagnée d'un joli jeune homme qui ne demande pas mieux que de profiter des *absences du mari*.

Or vous pensez bien que le bonhomme distrait n'y voit rien. Mais madame Jouvenel est une femme vertueuse, qui pardonnera même le baiser qu'il a donné à sa bonne, baiser qui lui a coûté gros, car la donzelle vend sa discrétion fort cher, afin de pouvoir acheter un remplaçant à son amoureux.

A l'Opéra, la reprise du *Guillaume Tell* de Rossini a été donnée avec tout l'éclat d'une solennité artistique.

A l'Opéra-Comique, on fête tour à tour madame Ugalde dans le *Caïd*, et madame Cabel dans *Manon Lescaut*.

Le Théâtre-Français continue son système de reprises. Hier, il s'agissait du *Don Juan d'Autriche* de Casimir Delavigne. La postérité commence à se faire juste pour lui; si elle ne le place pas aussi haut que l'opinion publique l'avait placé à l'époque de ses débuts, elle se prononce contre l'espèce de dénigrement avec lequel on accueillait depuis sa mort ce nom digne de respect.

La Porte-Saint-Martin, avec son *Fils de la Nuit* orné de vaisseaux et de danseuses espagnoles, poursuit le cours de fructueuses représentations.

L'Ambigu a repris, à l'occasion des vacances, sa gaie féerie des *Contes de ma mère l'Oie*. Courez-y bien vite, petits et grands enfants!

Quant aux Cirque, Hippodrome, pré Catelan, concerts Musard et établissements en plein air des Champs-Élysées, ils sont encore dans tout l'apogée de leur triomphe. Gare septembre et les pluies!

ALBERT MONNIER.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES indiqués ci-dessous. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles annoncées voudra posséder celles qui seront publiées plus tard, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque.
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pelerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 36. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 6 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Ce, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A BAS LA PHOTOGRAPHIE [1] !!!

TEXTE ET DESSINS PAR MARCELIN.

In conspectu meo stetit sol.
(Un photographe.)
La photographie est un cas pendable.
(Une jolie femme.)



I.

COMMENT SE FAISAIT LE PORTRAIT D'UNE JOLIE FEMME AUTREFOIS.

..... Le doux portrait de ma bergère.

Au musée de Versailles, dans une galerie des étages supérieurs, on voit un tableau datant de la dernière moitié du dix-huitième siècle, représentant une réunion de personnages célèbres du temps, chez le prince de Conti, au Temple.

Dans un grand salon à panneaux de boiseries sculptées, aux fenêtres hautes donnant sur un jardin, se presse une foule nombreuse. Ici Mozart enfant prélude sur le clavecin; le prince de Latour-Taxis et madame de Guébriant l'écoutent accoudés au dossier de son fauteuil. Là Jélyotte, le chanteur à bonnes fortunes, accorde une guitare, assis au milieu d'un groupe de musiciens aux énormes basses. Plus loin, abritées par un paravent formant un petit salon dans le grand, la maréchale de Luxembourg et la princesse de Chimay déjeunent en compagnie d'un abbé.

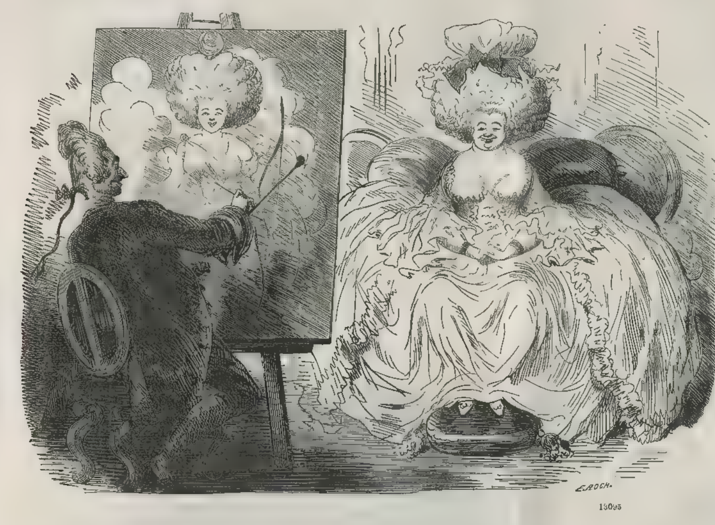
Enfin dans un coin du tableau, près d'une fenêtre drapée d'un de ces grands rideaux de velours à torsades d'or qui servent de fonds aux portraits de Rigaud, un peintre, qui ne peut être que Latour, fait le portrait de madame d'Egmont. A demi couchée sur un sofa, la

(1) Quand elle n'est pas faite par notre ami Nadar, rue Saint-Lazare, 113.

belle duchesse écoute en souriant les jolies choses que le prince de Rohan lui dit à l'oreille; assis en face d'elle, Marmontel s'apprête à lui lire quelque œuvre nouvelle, un de ces contes qu'il contait si bien, et qu'il écrivait si mal.

Or, au milieu de cette foule brillante, dans ce joyeux pêle-mêle de chants, de rires, d'accords d'instruments, entouré de ce luxe grandiose, qu'il était facile à l'artiste, d'ailleurs assez sûr de lui-même pour n'avoir plus besoin de cette attention fatigante qui de nos jours fait d'un peintre consciencieux un trappiste qui ne sait que vous dire : « Frère, il faut poser! » qu'il était facile, dis-je, à l'artiste, transporté, de voir un chef-d'œuvre de grâce dans ce charmant modèle qui posait devant lui sans contrainte, de voir dans une femme une divinité!

Et voilà l'origine de tous ces ravissants portraits de nymphes mignardes, de Grâces musquées, de déesses poudrées, olympe de tabatière, mythologie rococote, dont on rit d'abord, mais qu'on trouve naturelle et charmante ensuite. Une beauté un peu forte devenait une



13095

Junon majestueuse; un peu mince, c'était une Diane chasseresse; froide et insensible, une vraie Minerve; tendre et enjouée, Vénus en personne. Ajoutez à cela que le costume mythologique permettait, sans blesser les convenances, de montrer un beau bras, une épaule ronde, voire même une jolie jambe. Honni soit qui mal y pense!



13096

II

COMMENT SE FAIT LE PORTRAIT D'UNE JOLIE FEMME AUJOURD'HUI.

..... A cinq francs et au-dessus.

Aujourd'hui vous êtes femme, jolie, cela va sans dire, et vous voulez faire faire votre portrait; tout naturellement vous songez à la photographie, dont tout le monde vous parle.

Vous vous faites donc conduire chez un photographe; vous montez cinq étages, et vous arrivez tout essoufflée dans une sorte de cage vitrée, prise en saillie sur un toit, où le vent siffle et la pluie ruisselle en hiver, où le soleil darde en été; au milieu se dresse un fauteuil d'opérateur surmonté d'une tige de fer avec un tampon; en entrant là vous éprouvez cette répugnance instinctive analogue à celle que cause le salon d'un dentiste.

Un monsieur que vous ne connaissez pas s'empare de vous comme d'une proie, vous fait asseoir, vous palpe, vous manie à son gré, vous faisant pencher la tête, plier un bras, étendre l'autre, rentrer vos jambes, sous prétexte d'éviter les raccourcis.



13097

On étend derrière vous une enseigne de cabaret représentant un jardin riche, on vous accoude sur une table portant un pot de fleurs fanées, on vous met dans la main un roman de Paul de Kock pour vous donner un air sérieux, l'on vous visse le tampon derrière la tête, et l'on vous prie de ne plus bouger.

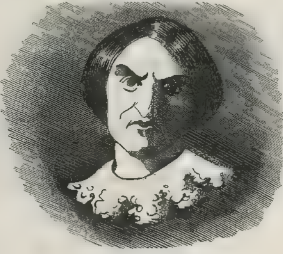
Cependant la lumière de la cage vous éblouit; mais, ne pouvant baisser les paupières, vous clignez les yeux, vous grincez de la bouche, tous les muscles de la face se contractent; la roideur de la pose vous donne une crampe aux bras ou dans les jambes.....

Mais vous tenez bon.

On ôte la plaque, on la passe au bain, on tire l'épreuve et l'on vous apporte votre portrait.

Horreur! horreur! horreur!





13098

Quoi! cette chose noire, charbonnée, ce fantôme dans cette cave, ce visage tiré, ces yeux éteints, ces rides dures, ce gros nez, ces grosses mains, ces gros genoux, c'est moi?

Que faire cependant, il est convenu qu'une photographie est un chef-d'œuvre de ressemblance? Vous payez.

Et vous revenez triste à la maison. Suis-je donc déjà si vieille? Quelques amis vous consolent. « C'est une mauvaise épreuve, un mauvais photographe..... » Et vous enfouissez ce portrait au plus profond de vos tiroirs, vous n'y touchez plus et finissez par l'oublier.

Mais, aux jours des rangements solennels, quand par hasard votre main rencontre la boîte froide qui renferme ce portrait, vous sentez votre cœur se serrer comme si vous touchiez un tombeau..... celui de vos illusions!...

Rassurez-vous, madame, ce portrait ne vous a jamais ressemblé.

III.

OU L'ON PROUVE QUE LA PHOTOGRAPHIE NE PEUT PAS RESSEMBLER.

La ressemblance morale, c'est-à-dire cette idéalisation qui, saisissant le caractère dominant d'un personnage, en fait un type saillant, comme le Bertin de Vaux de Ingres, le Listz de Scheffer, ou le Guizot de Delaroche, on ne peut la demander à une machine inerte, cela n'est pas contestable.

Aussi n'est-ce que de la ressemblance physique dont il est question ici? On la nie formellement par les raisons suivantes :

1° Parce que l'objectif grossit et déforme toutes les



13099

parties saillantes : très-évidente dans les mains, les pieds et les genoux quand ils ne sont pas placés sur un

même plan, cette déformation l'est moins au premier coup d'œil dans la figure, mais n'en existe pas moins, et modifie sensiblement l'harmonie générale du visage;

2° Parce que la vive lumière nécessaire pour obtenir l'empreinte et la préparation chimique qui fixe l'épreuve donnent des oppositions de clair et d'ombre, de blanc et de noir, trop durement accusées; les chairs paraissent labourées, martelées; la moindre saillie, le moindre pli, projette une ombre lourde; les fossettes deviennent des rides;

3° Parce que cette même lumière blesse l'œil de la personne qui pose; de là cette contraction des muscles faciaux, qui, resserrant les yeux, fronçant les sourcils, déprimant la bouche, donne au visage cet air sournois, gêné, méfiant, que l'on retrouve dans toutes les photographies;

4° Parce que cette perfection servile des moindres détails trouble l'œil; on croit regarder l'épreuve à travers un verre trop fort;

5° Parce que cette roideur, cette immobilité du personnage, trouble l'esprit; on se rappelle involontairement les portraits après décès.

IV.

LA PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE.

..... Moins fort que le cheval,
L'âne est son concurrent, et non pas son rival.

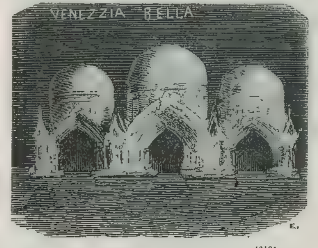
Longtemps la photographie se contenta de débiter aux passants ces choses noires faites à leur image. L'on ne s'en inquiétait pas plus que des silhouettes découpées de la foire; mais depuis peu la photographie, étendant son petit commerce, a proclamé ses produits œuvres d'art. Elle nous a donné des voyages, des copies de tableaux; des études, voire même des compositions originales, et tout cela commence à se glisser subrepticement aux étatalages, entre les bronzes et les tableaux.



13100

Examinons donc ces titres artistiques.

Voici, dans un voyage à Venise, une vue de l'église Saint-Marc : trois chaudrons mal étamés, sous un ciel



13101

gris, sans air; une machine pneumatique semble avoir fait le vide à l'entour. Et c'est là cette Saint-Marc aux coupoles dorées, aux murailles bariolées de fresques, ciselée, pailletée, étincelante, comme un écrin sous le soleil d'Italie!

Et ces palais gris, ces eaux mornes, désertes et silencieuses comme le canal Saint-Martin, ce sont là ces demeures princières du Canaletti, ces lagunes couvertes de pourpre, d'or et de soleil!

Item. Un voyage en Égypte, Nubie, etc.

La première planche représente un palmier, c'est la



13102

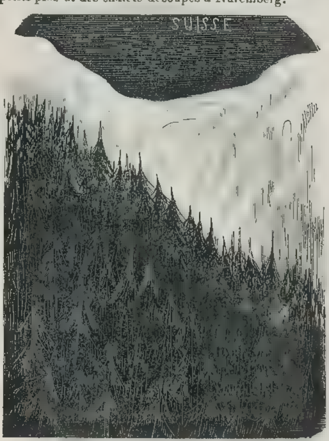
haute Égypte; une seconde, deux cailloux, c'est la Nubie; une troisième, trois pierres de taille en rang d'oignons, c'est Thèbes; une quatrième, rien; et partout cette



13103

même atmosphère de machine pneumatique, ce même ciel gris de Hollande. Et c'est là l'Orient, ce pays aux mystérieux entassements de colosses, de tombes et de temples écroulés, se détachant sur l'azur, aux solitudes infinies sous le soleil ardent!

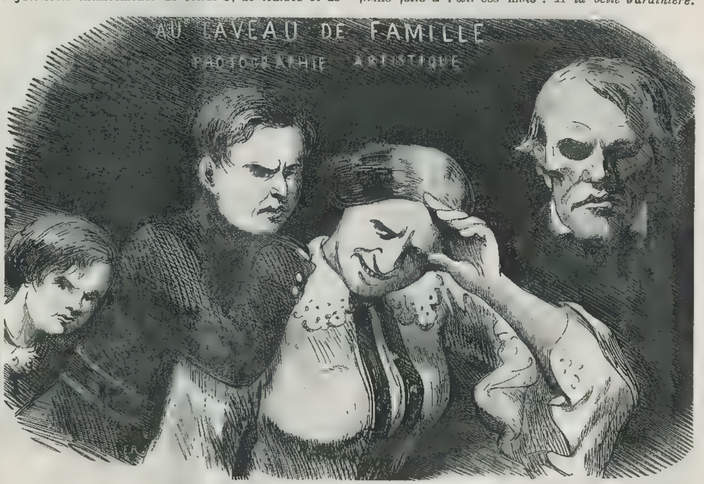
Voici maintenant des vues des Alpes; des glaciers, fromages à la crème mal battus, sur le blanc cru desquels se silhouettent en noir, comme des ombres chinoises, de petits pins et des chalets découpés à Nuremberg.



13104

D'autres plus modestes s'en sont tenus à des vues de fermes, de campagnes de France. Hélas! de cette campagne si verte, si riante, si animée, si spirituelle dans ses accidents, ils ont fait des déserts noirs, aux chaumières vides et désolées, aux bois maudits, où les arbres ont l'air desséchés, brûlés, des paysages malades de la peste!

Et les vues de Paris!... le triomphe de la photographie! Prenons la plus célèbre, la vue générale de Paris prise à la hauteur du pont Neuf : les bains de la Samaritaine, les bains Henri IV, un bateau de charbon, trois bateaux de blanchisseuses, voilà les trois quarts du tableau au premier plan; derrière, quelques toits de maisons et quelques aiguilles de clocher, et, pour concentrer l'effet, pareille à ces inscriptions latines que des génies ailés déroulaient dans le ciel des anciens tableaux, une immense affiche peinte sur le mur d'une maison de la place Dauphine jette à l'œil ces mots : *A la belle Jardinière. Jaquettes à 6 francs.* C'est là Paris!



13105

La photographie a abordé aussi les copies des tableaux, et cette machine intelligente a fait un chef-d'œuvre d'effet concentré et d'harmonie de tons du *Retour des blessés* de Muller, cette grisaille rachitique; et du chef-d'œuvre de Delacroix, le *Massacre de Scio*, elle a fait je ne sais quel plat de gratin mal réussi, brûlé partout, semé de taches blanches!

Elle a copié de vieilles gravures, et des planches noires, éraillées, confuses, trop cuites, nous ont montré l'œuvre de Marc-Antoine, puis celle de Rembrandt, revues et considérablement obscurcies.

De succès en succès, la photographie n'a plus douté de rien : elle a abordé les compositions originales, en dépit des raccourcis : de là ce déluge de joueurs d'échecs en profil, de combattants s'arrachant les cheveux en espalier, de brigands dévalisateurs sur une seule ligne. Pends-toi, Curtius!

Le chef-d'œuvre de ce genre, qui pullule aux étalages, ce sont les trois Pifferari en rang d'oignons.

Jusqu'alors on avait un faible pour ces pauvres gens; on aimait leurs guenilles rissolées, leur clinquant aventureux, leurs chausses primitives, leurs bardocules de chif-



13106

fons et de ficelles, leur allure nonchalante et solide comme celle des buffles de leur patrie absente; on aimait leur charivari grotesque, mélancolique comme la campagne de Rome, avec les mugissements de la grande outre et le petit fausset aigu comme le chant de la cigale au soleil.

Mais, depuis qu'ils se sont ainsi vendus aux photographes, depuis qu'on les retrouve à tous les étalages de tous les coins de rues, ils n'excitent plus que ce sentiment de satiété nauséabonde qu'on éprouve en entendant la jolie romance des *Hirondelles* sur l'orgue de Barbarie.

Et les études de femmes sans voile!... mais il ne nous



13107

est pas permis d'aborder ce sujet : d'ailleurs cela rentre dans l'orthopédie.

Eh bien, tous ces méfaits artistiques, on peut encore les pardonner à la photographie; ces morceaux de monuments, ces lambeaux de paysages, ces essais d'études, sont après tout des documents très-précieux pour la science et pour l'art.

Mais ce qui devient plus grave, impardonnable, impie, sacrilége; ce qui fait de la photographie une calamité publique, un fléau social, c'est la profanation photographique des jolies femmes et des grands hommes de notre temps, de tout ce que nous avons de plus charmant et de plus respectable : je veux parler de ces caricatures sérieuses d'actrices, d'artistes, d'écrivains célèbres qui depuis quelque temps s'étalent effrontément aux étalages des photographes.

Voilà de biens gros mots!... justifions-les par des exemples notoires. Prenons quelques photographies de femmes et d'hommes bien connus, et comparons les originaux aux copies; bien entendu, les expressions vives par lesquelles nous qualifierons chacune de ces copies s'adressent non à la personne, mais à son effigie menteuse.

V.

QUELQUES CÉLÉBRITÉS D'APRÈS NATURE ET EN PHOTOGRAPHIE.

MADAME RISTORI.

D'après nature :

Le plus beau visage auquel il ait été donné de réunir la majesté antique et la passion moderne.

En photographie (*chez Meyer*) :



13108

Rechignée, morose, une figure de casse-noisette ennuyé, madame de Guignon-Guignol.

[redacted]

D'après nature :

Le plus frais visage qui se puisse voir; des yeux clairs sous des sourcils bien arqués; un petit nez mutin; une bouche souriante, vraie grenade épanouie; un joli menton rond à fossette; et puis un cou, et puis des épaules, et puis ceci, et puis cela, qu'elle nous a si vaillamment mon-



13109

tré dans *Jaguarita* : une vraie nymphe de Boucher égarée dans ce siècle de maigreur et de crinoline.

En photographie (*chez Meyer*) :



13110

Une Maritorne effarouchée, le visage ridé, les sourcils froncés, la bouche contractée, le buste trop long, les jambes trop courtes.

MADEMOISELLE LUTHER.

D'après nature :

L'idéal blond des ingénues des proverbes d'Alfred de Musset.

En photographie (*chez Meyer*) :

Une pensionnaire gauche et anguleuse, mise en pénitence pour s'être coiffée comme un caniche frisé.

[redacted]

La tête de la Jeune Femme de Prudhon sur les épaules de la maîtresse du Titien; le type qu'aurait rêvé Stendhal pour sa duchesse Sanseverina dans la Chartreuse de Parme.

En photographie (*boulevard de la Madeleine*).

Hélas!!!... (1).

[redacted]

D'après nature :

La majesté; un front haut et puissant, de grands yeux d'aigle qui fixeraient le soleil, un nez aquilin bien accusé, une bouche impérieuse, un menton carré et volontaire, des cheveux noirs vainqueurs du temps, une tête d'empereur romain ou de pape du moyen âge.

En photographie (*collection Sylvestre*) :



13111

Un épicier constipé.

MONSIEUR DELACROIX.

D'après nature :

La passion; les yeux clignotants et gouailleurs, le nez aventureux, la bouche de Méphistophélès, les cheveux de Roméo, un type d'Hoffmann.

(1) (Comment ces dames, qui se blessent peut-être d'une critique malveillante ou d'une charge sans conséquence, comment permettent-elles qu'on les flétrisse si odieusement, et d'une manière permanente, à tous les étalages?)

En photographie (*collection Sylvestre*) :



13112

Un marchand de contre-marques.

MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS.

D'après nature :

Vous souvient-il de son portrait par Giraud, publié en tête d'une édition des *Mousquetaires?* Voilà le vrai Dumas : aventureux comme d'Artagnan, chevaleresque comme Athos, robuste comme Porthos, galant comme Aramis.

En photographie (*boulevard Montmartre*) :



13113

Le roi des chimpanzés.

MONSIEUR PRÉAULT.

D'après nature :

Une bonne tête ronde, presque bourgeoise au premier aspect, mais s'illuminant tout à coup et mobile à l'excès; il sourit : c'est la finesse bienveillante de Béranger; il s'indigne : c'est la contraction furieuse d'un combattant de sa Tuerie. — Il ne parle pas, il décoche.

En photographie (*collection Sylvestre*) :



13114

Un Polonais mauvaise tête.

Croyez donc à la beauté, au mérite, après cela! Mais de quel mauvais lieu sortent donc tous ces spectres? Vraiment, c'est à faire craindre de rencontrer un grand homme au coin d'un bois!

Et supposez la postérité jugeant les célébrités de notre temps d'après ces photographies réputées documents authentiques, et les comparant aux célébrités des temps passés dont les portraits sont venus jusqu'à nous! En



13115

face des saints du Giotto et du Cimabué, des savants d'Holbein, des guerriers d'Albert Durer, des princes du Titien, des gentilshommes de Van Dyck, des magistrats de Rigaud et de Largillière, des jolies femmes de Latour, en face des héros de Gros et de Gérard, de quelle génération d'huissiers, de recors, d'agents d'affaires, de débiteurs aux abois, de créatures avachies, ne donneront-ils pas l'idée, ces fantômes photographiques, ridés, contractés, grinçants, aux regards faux, ayant à la fois l'immobilité de la mort et l'inquiétude de la vie : des cadavres préoccupés!

Et maintenant conviendra-t-on que la photographie soit une calamité publique, un fléau social, une épouvantable invention qui nous déshonorera dans l'avenir, comme elle nous dessèche l'esprit et le cœur dans e présent, le dernier mot de la science et du scepticisme, d'accord, comme toujours, pour nous enlever le peu qui nous reste d'illusions poétiques et généreuses?

MARCELIN.

LE CONGRÈS SCIENTIFIQUE.

C'est à la Rochelle, — afin qu'on n'en ignore, — que le congrès scientifique s'est réuni cette année.

C'était la vingt-troisième session, s'il vous plaît!

L'événement s'est accompli le 1er septembre.

Rien n'a transpiré encore de ce grand sanhédrin de cerveaux contemporains; mais il est impossible qu'il n'en sorte pas quelque chose de formidable! On sait l'impression profonde que cette réunion périodique de savants excite chaque fois dans notre beau pays de France.

Si je suis bien informé, voici les importantes questions qui ont été soumises, débattues, agitées, résolues, dans cette vénérable assemblée de docteurs ès sciences et de notabilités gris-pommelé :

1° Quelles sont les diverses couches de terre glaise du Monomotapa?

2° Combien d'espèces de pluies de crapauds a-t-on comptées en Chine depuis Confutzée?

3° Quelles sont les différentes maladies de peau qui peuvent atteindre les annélides, les infusoires rotateurs, les systolides et les nématoïdes?

4° Déterminer l'influence de la lune sur la fécondation des cryptogames.

Sans compter une foule d'autres questions d'une importance plus secondaire.

Eh bien, vous verrez que les petits journaux, qui contiennent tant de balivernes, ne vous diront pas un mot du congrès scientifique de la Rochelle!

A quoi servent les journaux, je vous prie? A quoi sert la gloire? A quoi servent les diplômes?

Air : *Les gueux, les gueux*, etc.

Les corps savants
Sont bien amusants!
Quels drôles de gens
Que les savants! } *Bis.*

Je me souviens qu'il y a huit ou neuf ans, sept cents savants s'étaient réunis à Tours, la ville des souvenirs chevaleresques et des pruneaux. Hélas! ils ne firent pas plus de bruit qu'une souris qui trotte sur le tapis d'un shah. C'est bien la peine d'être appelés savants, ce qui a déjà en soi quelque chose de fort désagréable!

Le congrès scientifique de Tours était à dix francs par tête, et dura dix jours : il épuisa cinq questions de philologie, sept questions d'ichthyologie, neuf questions d'anthropologie, douze questions d'archéologie et quatorze de géologie. Puis il trouva encore le moment d'examiner à fond le symbolique dans l'art chrétien, et de développer un demi-cent de théories esthétiques. — C'est merveilleux comme ces gens-là en abattent, de la besogne!

Avant de clore leur session de Tours, les sept cents membres eurent l'idée de régaler la ville d'un feu d'artifice, ingénieuse allusion à la mission du congrès, qui est la diffusion des lumières. (Les calembours en action sont très-goûtés dans la Touraine.)

L'année suivante, le congrès scientifique tint sa session à Nancy, et l'année d'après il se livra à la même gymnastique à Rennes, puis à Dijon, puis ailleurs; aujourd'hui c'était le tour de la Rochelle.

Qui osera dire maintenant que la science ne marche pas?... Allons donc! Elle marche de ville en ville, comme un vrai commis voyageur.

J. Lovy.

CALEPIN D'UN ESSAYISTE.

§ Ier.

Un mot de George Sand.

Un certain Voltaire, qui n'était pas un âne, a écrit quelque part dans sa correspondance : « Le prunier a été fait pour produire des prunes; ce serait l'opposé du bon sens que de lui demander des pommes. »

Il y a vingt-cinq ans, George Sand entrait dans le monde littéraire en laissant tomber de sa plume des romans intimes, les meilleurs de la littérature contemporaine sans contredit. On s'écriait de tous côtés : « Voilà l'arbre qui aura à toutes ses branches des romans intimes. » On se trompait. Le prunier a voulu avoir tour à tour les fruits les plus disparates, comme, par exemple, l'orange et la poire de Messire Jean; George Sand a écrit de longs romans philosophiques où le diable n'entendrait goutte, et des espèces de drames vertueux où l'on parle invariablement le patois berrichon.

Si seulement cet amour du solécisme devait s'arrêter là! Mais point; voilà que George Sand se met aujourd'hui à faire de la critique; notez bien, de la critique lourde, longue, grave, illisible; du Gustave Planche arrangé en dialogues, et débité le soir dans une ferme, autour d'une table, à la lueur d'une chandelle des huit, par des valets de charrue, dans le patois du Berry. Toujours le patois du Berry!

Pourtant il y a une chose remarquable dans ce nouveau travail. « Les femmes littéraires s'en vont! » dit George Sand à propos de madame Émile de Girardin. « Les femmes littéraires s'en vont! » Tournons sur l'orteil et dansons de joie, en chœur, comme un corps de ballet. Cela me rappelle un mot d'un autre siècle. Le marquis de la Fare avait longtemps aimé madame de Sévigné, la reine des précieuses, le prototype des bas-bleus. Depuis il se mit à aimer une femme assez laide. Comme on s'étonnait de son choix :

— Du moins celle-là n'a pas de taches d'encre au bout des doigts, dit-il.

§ II.

Suites du mot.

Par malheur il n'y a pas que les femmes de lettres qui s'en aillent. Ouvrez votre lorgnon et regardez.

Les comédiennes disparaissent.

Les amazones partent.

Les héroïnes se raréfient.

GLOSE.

A propos des comédiennes, on a perdu la recette à l'aide de laquelle on les faisait autrefois.

Généralement on les tirait des familles mêmes des gens du métier; c'étaient des *enfants de la balle* ou même des héritières de quelque grand nom ruiné. Il fallait une vocation, un instinct, un désir violent de paraître sur les planches; on ne demande plus aujourd'hui qu'une chose, qui n'était alors que l'accessoire : — « une jolie figure. »

Dans la soupente du portier ou au fond d'une mansarde il naît une jolie figure. Aussitôt ses auteurs de dire : « Nous la mettrons au théâtre. » En effet, on fait d'elle non une comédienne (il n'y en aura plus), mais une actrice, ce qui est bien différent.

Ah! les actrices de cette époque, juste ciel! quelles perruches sans talent, sans gaieté, sans esprit, sans un peu de ce qu'on appelait jadis « le diable au corps. »

A propos des amazones :

M. Louis Veuillot aidant, on redevient grave. Ce n'est plus considéré comme une chose modeste que de se mettre en selle sur un alezan ou sur un poney. Bon pour les hommes! bon pour les excentriques Anglaises! Chez nous, il faut aller à pied, posément, sérieusement, en rang d'oignons. Voilà pourquoi les femmes se mettent à proscrire l'habit de cheval.

A propos des héroïnes :

Pour cela, c'est une conséquence de la mort du romantisme. Avant M. Courbet et la prose brutale de M. Champfleury, on prenait plaisir aux histoires romanesques. Il était de mode de mettre un peu de poésie ou de drame dans sa vie; on aimait à avoir telle ou telle physionomie de femme rêvée par les grands artistes; on avait un grain d'audace dans son costume, un peu de témérité dans ses voyages; la vie plate arrivait assez vite; aujourd'hui, à trente ans, on ne dessine plus six mois d'avance la robe qu'on portera au bal de cet hiver; on n'envoie plus chercher trois jours avant le grand jour le bouquet de fleurs rares qu'on tiendra à la main dans cette fête; on se jette dans une ganache, et l'on s'amuse à découper avec des ciseaux les ronds de papier de soie qu'on mettra pour garantir les pots de confitures.

§ III.

Contre la monotonie.

Ce n'est pas que je veuille m'élever, tant s'en faut, contre la vie de famille. — Mais vous allez voir où l'abus d'être trop compassé va nous conduire d'ici à quelques lunes.

Autour de nous il n'y a déjà plus chaque jour qu'un seul dialogue, toujours le même. — « Brigitte, quand vous sortirez tout à l'heure pour aller chercher du lait, vous m'apporterez deux écheveaux de fil noir. — Sidonie, il faudra recommander au frotteur de mettre dorénavant un peu plus d'encaustique. — M. Bellarmé est mort hier d'une indigestion de petits pois. — Est-ce que vous croyez qu'on va bientôt repaver la rue? — Les romances d'aujourd'hui sont trop décolletées; — de mon temps on n'y mettait que de petits oiseaux, des fauvettes et des hirondelles de préférence. — Avez-vous vu le nouvel éléphant? — Quelle heure est-il à la pendule du salon? — L'heure qu'il n'est pas à ma montre. »

Oui, je le maintiens, des écheveaux de fil noir, le frotteur, les petits pois, le pavage, les romances, le nouvel éléphant, la pendule du salon, c'est le thème de conversation de trois cent mille têtes folles de Paris, et cela chaque jour!

Comment en serait-il autrement quand George Sand se met à faire de la critique grave, et que les pruniers produisent des poires de Messire Jean?

Ovide Desgranges.

THÉATRES.

C'est réellement un spectacle très-curieux que celui auquel nous venons d'assister. Nous avons vu représenter aux Variétés l'ancien vaudeville des *Anglaises pour rire*, tel qu'on le jouait au théâtre de la Tchernaïa, devant Sébastopol, avec accompagnement d'éclats d'obus, de mine, de fusillade et de bruit du canon.

La troupe de zouaves comédiens en question a passé par de rudes épreuves en Crimée : sur les vingt-sept acteurs qui la composaient, il en est resté vingt sur le champ de bataille.

M. Cogniard a scrupuleusement conservé à ces gais soldats la physionomie de leur théâtre sur le sol russe. Les costumes sont des débris d'uniformes; la soubrette a gardé ses moustaches militaires; le père-dindon possède une formidable barbiche; bien capable d'épouvanter l'ennemi. Il n'est pas jusqu'à la mise en scène à laquelle on a laissé ses barbarismes naïfs.

Nous ne parlerons pas de la pièce des *Anglaises pour rire*; c'est une farce usée. Le père-dindon a débité ses calembredaines avec l'accent et les allures d'un tambour-maître en belle humeur. Le comique soldat chargé du rôle de Menu possède un physique à la Prosper Gothi; lui et son collègue Coquelet sont réellement supportables. Je sais telle troupe de département qui ne vaut pas la troupe des zouaves amateurs.

Le public a pris en affection les deux troupiers chargés des rôles de femmes : l'un, qui fait la soubrette, a joué avec malice; l'autre, qui joue le rôle de la jeune première, s'en est acquitté avec une certaine distinction et une grande retenue.

On a beaucoup ri lorsqu'on a annoncé les dames de la rue Mouffetard, et qu'on a vu apparaître une dizaine de troupiers en bottes-fortes sous leurs robes à falbalas, et portant des moustaches colossales sous leurs chapeaux-bibis.

Un petit épilogue clôt dignement la représentation militaire. On entend des décharges de mousqueterie, la charge sonne, et nos zouaves en oripeaux théâtrals s'élancent dans la tranchée le fusil à la main.

Vous dire les bravos qui ont accueilli ces braves soldats est chose impossible : on les a rappelés, puis rappelés encore.

Ce n'est pas le seul attrait de la représentation. On a exhibé au foyer du théâtre une collection d'affiches de spectacle venant de Crimée : il y en a de fort drôles et de très-spirituelles. Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu que, pour ma petite part, j'avais contribué au plaisir de ces braves gens, dans le mois de décembre dernier, au théâtre de la Tchernaïa. Mon Dieu! oui, un petit vaudeville de votre serviteur, intitulé *Dans une baignoire* (où Brasseur était si amusant en Auvergnat!), a eu l'honneur d'être joué en Crimée devant l'ennemi. J'ai pensé avec émotion à ces pauvres soldats qui venaient rire avant d'aller braver la mort! Mon cœur a battu en son-

geant à ces mille héros inconnus qui, comme les gladiateurs antiques, disaient au vaudeville parisien : « Ceux qui vont mourir te saluent! »

Il y a deux façons d'envisager la vie de *Marie Stuart*, au point de vue de la légende ou au point de vue de l'histoire. Au point de vue de la légende, la mort de la reine d'Écosse sur l'échafaud a sanctifié sa vie. Pour le populaire, c'est une reine innocente, malheureuse, persécutée et martyre. Pour l'historien au parti pris de défendre la royauté *quand même*, Marie Stuart fut une épouse excessivement légère; elle changeait d'amant et d'amour avec une facilité qui ressemble à du dévergondage : c'est la *reine aux camélias* de l'histoire.

Les auteurs du drame nouveau représenté au Cirque, MM. Devicque et Crisafully, n'ont pas voulu refaire la *Marie Stuart* de Schiller; leur *Marie Stuart* en est le prologue.

La pièce commence à Saint-Germain, au moment du départ de cette reine pour l'Écosse, et elle finit lorsque Marie Stuart, détrônée, va se réfugier en Angleterre près d'Élisabeth. Élisabeth! à la bonne heure, voilà une vraie reine! Son seul tort dans son antagonisme contre la folichonne reine d'Écosse, c'est d'avoir mis la hache du bourreau dans la balance. Elle a fait de l'échafaud un piédestal pour sa rivale. Il fallait la laisser mourir de sa belle mort, et aujourd'hui, si Marie Stuart était encore fêtée comme poëte, elle serait honnie, méprisée comme femme galante, et comme indigne reine d'une intéressante et loyale nation!

L'œuvre nouvelle n'est pas construite dans les conditions ordinaires du drame. C'est un chapelet de scènes émouvantes, une suite de tableaux vigoureux; mais ce n'est pas une pièce avec son exposition, ses péripéties et son dénoûment. Elle ne commence pas, elle ne finit pas, elle ne tend pas à prouver une chose quelconque. On se demande où elle va, quel est le but des auteurs, et finalement on est bien embarrassé de conclure.

MM. Devicque et Crisafully sont des jeunes gens d'un talent incontestable; c'est parce que nous les savons forts que nous osons charger leurs épaules de nos très-humbles critiques.

Madame Lacressonnière a rendu avec un grand art le personnage de Marie. Elle est parvenue à cacher le corps de la courtisane sous les ailes de l'ange. Son mari, M. Lacressonnière, a su se faire applaudir dans le personnage de Douglas, le sauveteur ordinaire de la reine, une sorte de terre-neuve écossais. Taillade a rendu Darneley avec sa nature fiévreuse, qui se rapproche beaucoup de celle de Rouvière. C'est un succès.

Le Vaudeville a joué la *Fée*, gracieuse comédie d'Octave Feuillet, tirée du volume publié par Michel Lévy sous le titre de *Scènes et comédies*. Le sujet de la pièce est léger, mais il est traité d'une façon agréable et littéraire.

Il s'agit d'un jeune homme, le comte de Comminges, qui, lassé de la vie, veut se noyer; une jeune fille, mademoiselle d'Athol, qu'il a repoussée sans la connaître, se met en tête de le détourner de ce funèbre projet et de le ramener à la vie et à l'amour.

Elle l'attire donc dans une petite maison perdue au fond de la Bretagne, sur la lisière de la forêt de Brocelyande, près de la fontaine de l'enchanteur Merlin, et là, grâce à une fantasmagorie naturelle, elle occupe l'esprit du pauvre désœuvré, et, ainsi qu'elle l'a désiré, elle parvient à le rattacher à la vie et à l'amour.

C'est simple, c'est intéressant, c'est doux, c'est charmant!

Depuis longtemps *Guillaume Tell*, — la dernière partition qui soit sortie de la plume de Rossini, et la quarantième dans l'ordre chronologique de ses œuvres théâtrales, — avait subi des coupures et des retranchements notables. L'administration de l'Opéra vient de nous rendre le chef-d'œuvre du maître dans toute son intégrité primitive. Cette restauration est un hommage rendu au génie de Rossini. Nous y applaudissons des deux mains... comme tout le monde.

Albert Monnier.

Un abonné nous demande si les deux tableaux que nous donnons en prime aux acheteurs de la collection de *Costumes des différentes nations* sont des copies faites par les auteurs des originaux.

Non assurément. Deux copies des auteurs eux-mêmes nous coûteraient quelque chose comme mille ou douze cents francs, et, malgré tout notre désir de recueillir des souscripteurs à une collection curieuse et intéressante, nous n'aurions pas la générosité de donner douze cents francs pour la douzième partie de cette somme.

Ces deux *fac-simile* sont faits par un artiste de beaucoup de talent, à l'aide d'un procédé très-ingénieux qu'il a fait breveter, — et il obtient de tels résultats, qu'un peintre, s'il n'est prévenu, ne reconnaîtra pas sans un examen très-attentif que les tableaux qu'il a sous les yeux ne sont pas deux originaux de MM. Lepoitevin et A. Delacroix.

Cela dit, chacun comprendra qu'il arrive ceci : l'artiste et le connaisseur sont émerveillés du résultat d'un procédé aussi extraordinaire.

L'ignorant (celui que les artistes nomment l'épicier), sachant qu'il n'est pas en présence de deux tableaux faits par les moyens ordinaires, ne fait pas de différence avec la lithographie coloriée, à laquelle cela ne ressemble pas du tout.

Mais les tableaux placés dans un appartement deviennent pour l'artiste, pour le connaisseur et pour l'épicier lui-même, qui ne sait pas ce qu'ils ont coûté, deviennent, (disons-nous, ce qu'ils sont en réalité, deux charmants petits tableaux.

Q'importe, en effet, le moyen par lequel ils sont obtenus!... le moyen n'est rien, le résultat est tout.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Dis donc, Crapousseau, sais-tu pourquoi le gouvernement fait savonner les mâts de cocagne?

C'te bêtise! c'est pour nous faire des malices (*des mâts lisses*).

N° 2. Savez-vous pourquoi l'on peut dire que les cordonniers marocains, lorsqu'ils ont le tranchet en main, se montrent impitoyables envers les babouches qu'ils confectionnent?

C'est parce qu'ils ne leur font pas de quartier.

N° 3. Où voit-on que ce papa ne contrariera pas son fils sur le choix d'un état?

C'est parce qu'il le laisse lui-même choisir un métier.

N° 4. Avec un peu de bonne volonté, ce monsieur pourrait se croire en Égypte. Pourquoi?

Parce qu'on lui montre la vue d'une île (*du Nil*).

N° 5. Pourquoi peut-on supposer que ce peintre est amoureux de son modèle?

Parce qu'il lui fait l'œil.

N° 6. Ce dentiste qui est aussi médecin de la bouche pourrait bien dans ce moment-ci se croire à Versailles. Pourquoi?

Parce qu'il visite un palais.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 7. On rencontre plus souvent la bonne foi à la porte des commerçants qu'à l'intérieur de leur établissement.

On, rencontre, plus sous van, la bonne foi à la porte, des commères, cent-câlin, terre, ieur, de, leurre, établi semant.

N° 8. L'âne bâté sait mieux que personne où le blesse le bât.

L'âne bâté sème yeux — queue Perse — O noue — L blesse le bas.

N° 9. Si le vin te porte à la tête, défie-toi de lui.

Sylvain, te, porte à la tête, défi, toit de l'huis.

N° 10. Les cigares sont si mauvais au-dessous de deux sous, qu'il faut renoncer à les fumer.

Les six garçons scient mauve, haies au-dessous de 2 sâoul, qu'île — faulx, ren, once, cérat, laie fumée.

N° 11. L'homme qui vit dans un cercle d'artistes en conserve les formes et les manières.

L'homme qui vit dans un cercle d'artistes — an conserve lait — formes ailées — manne — hier.

N° 12. Il faut, si l'on est désireux de tirer des bêtes de somme de longs services, ne jamais les surcharger.

Ile — faux scie long nez désireux D tire É d'é — bêtes de somme — de long cerf — vis — neuf ja mêlés sur charger.

---

50 NOUVEAUX COSTUMES

QUI PORTENT

A 300 LA COLLECTION DES COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS

GRAVÉS SUR ACIER.

DESSINÉS PAR MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, HUMBERT, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 49. Paysanne de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens.
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (Bretagne).
62. Paysan de Gavarni.

ITALIE, PIÉMONT, ETC.

N° 24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (royaume de Naples).
27. Sampognaro (Abruzzes) (id.).
28. Femme de San-Germano (id.).
29. Pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.

TURQUIE.

N° 59. Habitant de Bethléem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

AMÉRIQUE.

N° 16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera (Lima).
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre à Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas (frontières de la Patagonie).
25. Gaucho de la province de Corrientes.

ALLEMAGNE.

N° 17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich (id.).
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).

SUISSE.

N° 16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).

ALGÉRIE.

N° 25. Moresque, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

ESPAGNE.

N° 17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque).
19. Paysan de Soler (id.).

RUSSIE.

N° 36. Prêtre kalmouk (Russie méridionale).

On se souvient que ces costumes sont gravés sur acier, imprimés en taille-douce sur beau papier vélin, coloriés à l'aquarelle, et ne se vendent cependant que 40 centimes pièce.

La collection se compose donc aujourd'hui de 300 feuilles différentes; on peut n'acheter que celles qu'on veut, le prix est le même (40 centimes pièce), soit qu'on n'en achète qu'une, soit qu'on achète le tout.

Nous les envoyons francs de port à toute personne qui en achète au moins VINGT, et nous adresse le prix de son achat en un bon de poste.

Nous faisons présent à ceux qui achètent 250 feuilles (pour 100 fr.) de deux CHARMANTS TABLEAUX sur toile, encadrés dans des bordures dorées, et rendus francs de port.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Le *Petit Journal pour rire* paraît depuis six mois, — il ne fait point d'abonnements, et se vend seulement au numéro, chez les libraires qui tiennent les publications en livraison.

Le prix est de 10 centimes chaque livraison, — 15 centimes par la poste.

27 livraisons sont en vente. — C'est donc, pour les 27 livraisons, 2 fr. 70 c. au bureau, — et 4 fr. 05 c. par la poste.

LES 27 LIVRAISONS SERONT ENVOYÉES FRANCO — MOYENNANT UN BON DE POSTE DE 2 FR. 70 C. SEULEMENT AUX ABONNÉS DU *JOURNAL AMUSANT*, A CEUX DES *MODES PARISIENNES*, ET AUX SOUSCRIPTEURS DU *MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS*.

Le bon de poste (ou des timbres-poste de 20 centimes) doit être adressé à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

CHOIX DU MUSEE PHILIPON.

Plus de cent pages de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et les rédacteurs de l'ancienne *Caricature*.

PRIX 6 FRANCS RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, le prix est réduit à **QUATRE FRANCS** rendu *franco* dans toutes les localités desservies par un chemin de fer ou par les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, au bureau du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 37. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 13 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierlesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

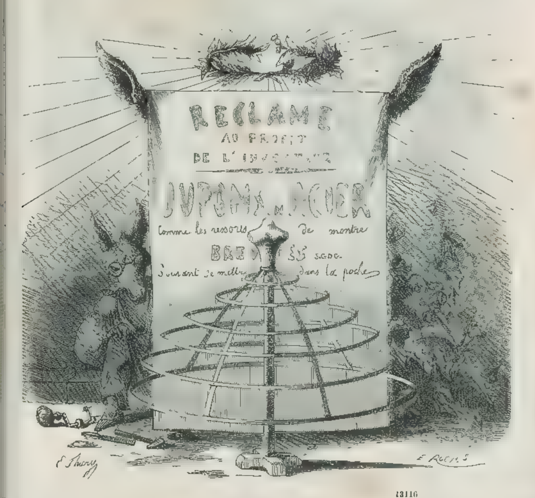
ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

ET TOUJOURS LA TOURNURE ENLAIDIT LA BEAUTÉ.....,

dessins de M. E. Thiery.



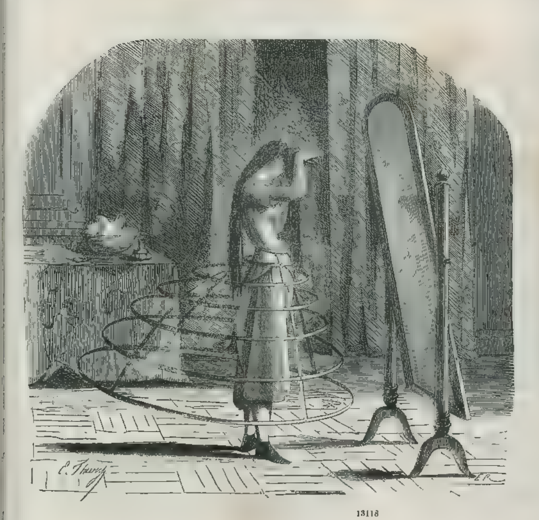
13116

Hommage à l'industrie'



13117

Nouveau tailleur de ces dames. — Fabrique de jupons.



13118

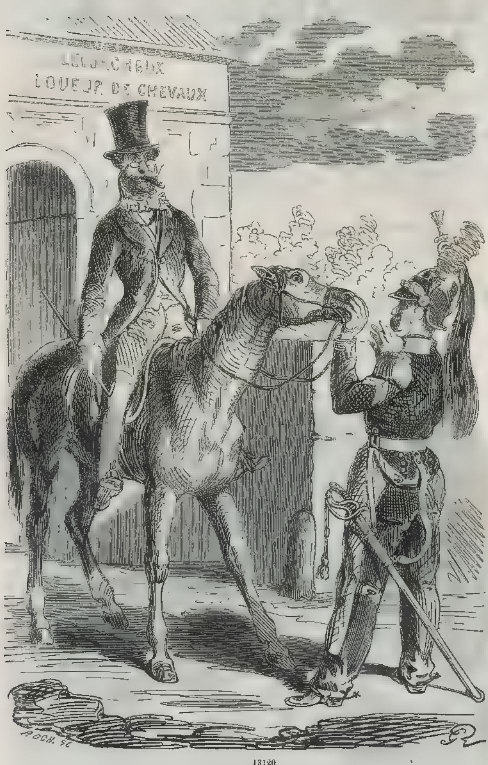
Carcasse d'une femme à la mode.



13119

Nouveau meuble indispensable dans le boudoir d'une femme à la mode.

LES TROUPIERS, — par RANDON.



13120

— Comment! c'est toi, mon pauvre Cacique!!... Voilà donc le sort que la réforme te réservait!!... Mille tonnerres! avoir servi dans le quatrième cuirassiers, et.... Tiens, va-t'en, avec ton emplâtre.. Si tu n'étais pas un vieux camarade, je te dirais des choses désagréables!



13121

— Vous pêchez dans un endroit réservé, militaire, vous avez sans doute un permis?
— Un peu, l'ancien, qu'on l'a sa permission, et de dix heures, encore!

LES ALMANACHS POUR 1857.

Hier, un homme assez bien vêtu m'accosta dans la rue, et me demanda d'un air fort poli :

— Monsieur, voudriez-vous me rendre un service?

Je croyais qu'il s'agissait de lui faire cadeau d'une action du *Nord*, et je fus saisi d'un frisson septentrional.

— Monsieur, lui répondis-je poliment, je ne spécule sur aucune espèce de chemins, laissez-moi poursuivre le mien.

— Qui vous parle de chemins de fer, monsieur? C'est une simple question de calendrier que je voulais vous adresser. Veuillez me dire dans quel mois nous sommes, car, en vérité, je ne sais plus où j'en suis.

— Mais... nous sommes en septembre, j'imagine!

— Vous imaginez?... donc vous n'en êtes pas sûr.

— On n'est sûr de rien en ce bas monde!... fis-je d'un ton tragico-goguenard, car le gaillard me plut.

— Venez avec moi, s'écria-t-il, et je vous prouverai que nous sommes au mois de décembre!

Et nous arrivâmes devant la porte d'un libraire étalagiste.

Veuillez jeter les yeux sur ces livres-là... à votre main gauche.

Et je lus :

EN VENTE : *Almanach impérial* pour 1857;
Almanach pour rire pour 1857;
Almanach prophétique pour 1857.

Et une douzaine d'autres.

— Vous voyez, monsieur, que nous sommes en décembre!

— Mais non!

— Serions-nous déjà en janvier?

— Pas davantage : nous sommes en septembre, et les almanachs de 1857 sont même tous en retard!

— En retard?...

— Oui, monsieur; ceux de 1856 avaient paru au mois d'août de l'année dernière.

— Pourquoi pas au mois de juillet?

— Quelques-uns ont paru en juillet.

— C'est du joli! Que deviennent alors les événements du dernier semestre, la *revue* des douze mois et les listes nécrologiques? On nous escamote les six mois qui restent et la moitié des faits! Voilà quelque chose de bien complet, en vérité!

— Que voulez-vous? Le placement de ces almanachs est un *steeple-chase :* les premiers venus engrènent, comme on dit vulgairement. Les éditeurs sont pressés de se distancer les uns les autres; alors les plumes almanachières rédigent leurs revues de l'année jusqu'à la canicule. Passé ce délai, la clôture des événements est prononcée; rien ne va plus : tant pis pour les événements qui arrivent après la clôture!

— Ainsi, pour les fabricants d'almanachs, l'année ne renferme que huit mois?

— Oui, monsieur.

— Et la revue de l'année finit le 31 août?

— Sans doute!

— Et les quatre autres lunes du cycle n'auront pas de place au soleil de l'histoire?

— Elles deviendront ce qu'elles pourront!

— Mais je suppose qu'un tremblement de terre engloutisse trois ou quatre villes en septembre, qu'une pluie de bitume tombe en octobre, qu'il naisse un énorme serpent de mer en novembre, ou un Molière en décembre, l'almanach pour 1857 n'en soufflera pas un traître mot?

— Eh non! son siége est fait : tant pis pour l'acheteur!

— Savez-vous, monsieur, qu'un semblable procédé n'est guère louable?

— Les almanachs tiennent peu à être loués : pourvu qu'ils se vendent, c'est tout ce qu'il leur faut!

A ce calembour saugrenu, qui avait pour le moins soixante ans de bouteille, mon interlocuteur se sauva à toutes jambes, comme s'il était piqué par une tragédie!

J. LOVY.

LES TIREUSES DE CARTES EN 1856.

On espérait qu'il ne serait plus question de ces pythonisses à quatre francs l'heure; elles reparaissent : c'est comme la nuée de sauterelles tombant sur l'Égypte.

Il y a une dizaine d'années, souvenez-vous-en, l'industrie de ces dames avait été coupée en quatre par la somnambulerie. Les disciples de Mesmer étaient cause de cette grande ruine. A l'instar du célèbre Marcillet, tout

LE MONDE INTERLOPE, — par M....; mis sur bois par DAMOURETTE.



13122

— Madame et mademoiselle de Chabannes. Madame est veuve....
— Et mademoiselle?
— Mademoiselle aussi.



13123

— Pourquoi l'épouser à présent qu'il n'a plus le sou?
— Hé, mon Dieu! pour faire taire sa famille....
— Ils ne t'en sauront pas gré!

magnétiseur avait près de lui une collection de femmes lucides comme Alexis, et disant la bonne aventure à l'aide du fluide magnétique. Qui donc n'a pas emporté chez ces thaumaturges d'un nouveau genre la mèche de cheveux d'un mort ou la lettre d'un absent?

Pendant tout le temps qu'a duré cette frénésie, les tireuses de cartes en ont été réduites à manger jusqu'au neuf de pique pour vivre.

Un jour, — un beau jour pour elles! — la justice aux cent yeux de furet a cru voir que tout n'était pas absolument innocent dans la somnambulerie; on a condamné les femmes lucides à la prison. Hélas! c'était un dénoûment qu'elles n'avaient pas deviné.

Depuis lors les tireuses de cartes reviennent.

Il y a mieux, on voit derechef dans les fêtes rurales ces hommes à chapeau graisseux, à voix rauque, à bottes éculées, qui assemblent les badauds, vous tirant les cartes et la bourse en vociférant :

— Si je vous ai trompés, messieurs et mesdames, si je ne vous ai pas dit l'exacte vérité, entrez dans le cercle, déchirez mes cartes, traitez-moi de fourbe, d'imposteur et de pas grand'chose!

On aperçoit aussi, avec une sorte de recrudescence, cette famille de Jeannots qui couvrent les places, avec la veste et la perruque rouges, les lazzis classiques, les coups de pied obligés, la fameuse chanson : *Le point du jour dans un navet*, et ces consultations parodiées du maître, adressées à un compère du cercle : « Vos cartes m'annoncent que vous êtes venu au monde tout nu, les mains dans vos poches, le jour de votre naissance. Si l'on ne vous écrit pas, il est inutile de répondre, ce serait du papier de perdu. Avant peu il s'opérera un changement dans votre position, à moins que vous ne couchiez ici, etc., etc. »

Tout ceci n'est, bien entendu, que la bagatelle de la porte.

Ce qu'il y a de moins apparent, mais de fort nombreux déjà, c'est la dame qui vous fait remettre, par exemple, une carte en porcelaine avec encadrement, et ainsi conçue :

> Mme SAINT-AGAMEMNON
> donne des consultations avec le grand jeu,
> *rue* ***, *n°* 13.

Les femmes y vont, croyez-le-bien, — surtout celles qui ont voiture. Il y a aussi de beaux messieurs, de ces benêts qui ont un carreau de vitre dans l'œil et un œillet rouge à la boutonnière, pour simuler le plus possible le ruban de la Légion d'honneur.

On introduit le consultant ou la consultante dans une première salle d'attente. Là, pour aider à tuer le temps, il y a des livres, des journaux, ou un bilboquet. Une sorte de groom (c'est quelquefois le mari de la sibylle) vous dit : « Il n'y a plus que trois petits quarts d'heure à attendre. »

Les tireuses de cartes ont tant d'oreilles à satisfaire!

Votre tour est venu; on vous introduit dans le cabinet terrible, dans le saint des saints. Le spectacle ne peut manquer de vous frapper. Vous croiriez peut-être que le zodiaque, le hibou empaillé, les figures de cire, les signes cabalistiques ont trop vieilli dans ce vieux commerce? Pas le moins du monde. Vous les retrouvez là exactement. Il est une de ces dames qui n'a pas même dédaigné le chapeau pointu qui figure dans les bals masqués, ni la robe noire constellée qui sert depuis un temps immémorial aux fées des Funambules.

Quelquefois elle vous dit : — « J'espère que vous êtes envoyé ici par quelqu'un de mes bons amis. C'est par amour pour l'art, et non pour gagner un misérable salaire, que je veux bien interroger l'avenir des connaissances de mes amis. Mais donnez-vous la peine de vous asseoir, et ne vous troublez pas.

Au bout de deux minutes, vous découvrez que si la pythonisse a fait de profondes études astrologiques, elle n'a probablement pas eu le temps de feuilleter la grammaire; elle parle avec l'accent des filles de ferme de Noisy-le-Sec, et elle sème le dialogue de cuirs qu'elle a rapportés de ses longs séjours dans les cours étrangères.

Au reste ses prédictions se réduisent en général à deux ou trois toujours certaines : — « Vous devez t'être trahi par une brune. — Vous n'aurez bientôt n'un entretien avec n'un homme de loi. — Vous pouvez t'être à court d'argent, et vous en cherchez.

Dans le pays Bréda, on trouve mieux, on rencontre le tireur de cartes. — C'est un ancien cuisinier de bonne maison à qui les médecins ont recommandé de ne plus s'approcher des fourneaux; — il fait bouillir la marmite avec l'as de trèfle.

Depuis cent ans on a fait un million d'articles de journaux pour prouver que les tireuses de cartes sont une ânerie ruineuse; mais le public est éternellement dans la situation de cette femme de la comédie de Molière qui veut être battue. Il veut qu'on se moque de lui; au besoin il se ferait écharper pour cela.

MAXIME PARR.

LE MONDE INTERLOPE, — par M....; mis sur bois par DAMOURETTE (suite).



13124

— Vous aviez eu, jusqu'à ce jour, beaucoup de bontés pour ma femme, vous lui donniez tous les premiers rôles; ma femme m'a chargé de vous demander si vous n'étiez plus content de nous.



13125

Qu'est-ce qu'y te donne, Alfred?
Rien.... Et Henri, à toi?
— Des calottes.

LES PLASTRONS DE LA PETITE PRESSE.

III.

LE PÈRE AYMÈS.

Nous faisons de l'histoire rétrospective.

Depuis longtemps la petite presse a fait silence autour de ce respectable marchand d'huile.

Tant il est vrai que la persévérance tient lieu de génie!

Heureux ceux qui savent braver le ridicule!... ils materont la critique et feront leur chemin dans ce monde.

Vous dites que le ridicule tue en France? Tarare! C'est un bruit que répandent ceux qui ne savent pas le supporter.

Moi qui vous parle, j'ai bu du *vin de Noé* chez le père Aymès, et cela en 1833! Vous voyez que le père Aymès ne date pas d'hier, — ni moi non plus.

Je me rappelle que ce vin, — qui pouvait avoir pour le moins cinq mille ans de bouteille, — me fit tomber dans une extase toute biblique : un saint frisson d'Ancien Testament me courut le long des veines; je crus nager en pleine Genèse.

Quoi d'étonnant? « Le cep qui produisait ce vin remontait, par le canal de la tradition, à celui que planta le bon père Noé sur le mont Ararat lorsqu'il sortit de l'arche. »

C'étaient les propres paroles du prospectus; le père Aymès n'y allait pas par quatre chemins.

Aussi toutes les dévotes de la rue du Bac tinrent-elles à honneur de tremper leurs biscuits dans ce petit vin du cru de la Mésopotamie.

Le fait est que le bouquet en était divin, patriarcal, biblique, palestinien. Il avait enivré le père Noé; c'est tout dire : le patriarche n'était pas homme à se griser avec de la piquette!

Du reste, tous les produits de la maison Aymès, tous les faits et gestes du vénérable Provençal portaient le cachet de la sainteté. Et d'abord son établissement restait fermé le dimanche, — contrairement aux rédacteurs de l'*Univers*, qui laissent leur boutique ouverte.

Malheureusement M. Aymès ne tenait que des denrées provençales : s'il avait été restaurateur, il vous aurait servi des lentilles descendues, de graine en graine, de celles pour lesquelles Ésaü vendit son droit d'aînesse à Jacob; fruitier, il vous aurait débité des reinettes dont les pepins remontent à la pomme d'Ève; boucher, il vous eût vendu des poitrines de mouton issues des brebis du troupeau d'Abraham; marchand de beurre, il eût été capable de vous régaler de la tartine d'Ézéchiel.

Mais les comestibles du père Aymès ne portaient pas seulement l'estampille de la piété; ils étaient aussi marqués au coin d'une rigoureuse probité. Oui, monsieur, le chef de cette maison se piquait de faire son métier *consciencieusement*, et c'est ce qui lui valut sa grande réputation d'original.

M. Aymès donna le coup de mort à l'*anse du panier*. Ce fléau rongeur des ménages, ce démon familier des domestiques, avait pris parmi la valetaille féminine, et même parmi les maîtres d'hôtel, un effrayant développement. Le pieux négociant provençal vint à point pour sauver l'ordre et les principes, opposer une digue aux dilapidations des subalternes, redresser les loyautés chancelantes, et faire marcher droit les consciences tortues. M. Aymès était un orthopédiste moral.

Toutes les fois que des subalternes venaient s'approvisionner au *Bazar provençal*, ils demandaient la remise d'usage; mais M. Aymès, inflexible comme une barre de fer, M. Aymès, dont la conscience était aussi incorruptible que ses huiles, répondait par l'exhibition de son décalogue, — je veux dire de son catalogue, — véritable tête de Méduse à prix fixe qui pétrifiait les chalands.

Ferme dans ses projets, immuable dans son tarif, le père Aymès ne changea rien à son programme, rien à ses huiles, rien à ses fleurs d'oranger, rien à ses biscotins, rien à ses saucissons d'Arles. « Périsse l'anse du panier plutôt qu'un principe! disait-il; si les valets sont intraitables, je traiterai avec les maîtres! »

Ainsi fit-il.

Et, au milieu de tant de consciences vénales qui se pavanaient à Paris, M. Aymès était peut-être le seul qui ne vendît pas la sienne. Chez lui, jamais d'enseigne menteuse, *troun de l'air!* Son huile d'Aix provenait directement de la montagne des Oliviers, et son miel de Narbonne n'était autre que celui que les abeilles de la Palestine tiraient du suc des fleurs au pied du coteau Cuque, *troun de Diou, bagasse!*

Ce n'est que sept ans après, vers 1840, que le père Aymès, passé à l'état de granit, devint le point de mire des brocards systématiques du *Tam-tam* et plus tard du *Tintamarre*.

Le père Aymès n'a jamais intenté le moindre procès à la presse, et c'est ce qui le met à trente piques au-dessus de nos hommes de lettres et de nos journalistes contemporains.

J. LOVY.

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON.


13126
Le *poing donneur*.


13127
Les lettres de cachet.


13128
Les lettres de marque.


13129
Une question de préséance.


13130
L'homme du *Siècle*.


13131
Le droit *canon*.

LA PERSONNALITÉ.

§ I.

Prolégomènes.

Cela devient le fond de la littérature contemporaine. Un homme taille sa plume; il croise la jambe gauche sur la jambe droite ou la jambe droite sur la jambe gauche; il se cogne le front. Rien ne vient. Il n'a pas pour un liard d'esprit. Que fait-il? Eh! mon Dieu, il en est quitte pour écrire un nom propre.

Il y a d'ailleurs tout profit à ce charmant métier. Le public, dont la tête ressemble aujourd'hui à un grelot vide, ne mord plus à l'invention; il s'endort sur le haut style. Une seule chose l'attire : le bruit, la chamaillerie, le coup de poing écrit, tranchons le mot, le scandale.

Du plus loin qu'il voit un nom propre, celui d'Alexis Fifrelin, par exemple, il exulte de joie. On le voit préparer son lorgnon. « — Tiens, Alexis Fifrelin, dont le nom est imprimé tout vif! Eh! que peuvent-ils dire d'Alexis Fifrelin? Au demeurant, il est mon voisin de campagne. Tout ce qui le touche m'intéresse. Et puis, on a beau faire, c'est une de nos gloires en herbe; Alexis Fifrelin poussera dans la postérité. »

Pendant cette première partie de son monologue, le public a mis son binocle à cheval sur son nez. Ici le ton change brusquement. « — Ah! ah! de gros mots! Mais, parole d'honneur, je crois qu'on *empoigne* Alexis Fifrelin. Diable! il y a des équivoques! On parle de choses ténébreuses! Est-ce qu'il serait un peu... un peu... voleur... par hasard? Voyons donc ça! voyons donc un peu! »

En ce moment, le public, piqué au jeu, prend une prise de tabac, ou il roule une cigarette entre ses doigts, ou il mâche une bille de chocolat; — mais pour revenir bien vite à ses moutons, je devrais plutôt dire à ses loups dévorants :

« — Eh bien, j'apprends là quelque chose de propre; — cet Alexis Fifrelin, mon voisin de campagne, a eu une de ces jeunesses qu'on doit toujours cacher sous le boisseau. Étant moutard, il maraudait des pommes dans le verger voisin, et il se mêle de publier un journal, c'est-à-dire de régenter l'univers! Voilà sa biographie. Un épisode par année au moins; Alexis Fifrelin a aujourd'hui quarante-cinq ans : jugez la quantité d'histoires! »

Le public fait semblant d'être indigné. Au fond, il est très-heureux : il a une personnalité à dévorer; il saute de joie : — il ne voit pas qu'il a les pieds dans la boue!

§ II.

Glose.

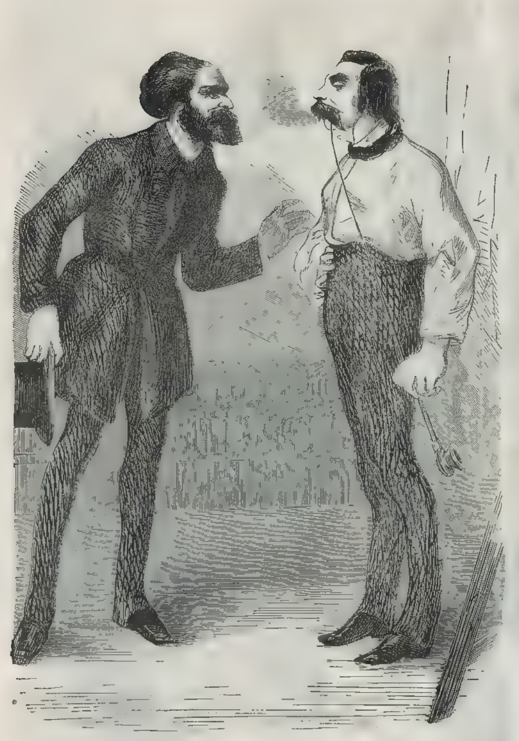
Ce que je viens de poser en fait se passe tous les jours à Paris.

§ III.

Comment on obtient la personnalité.

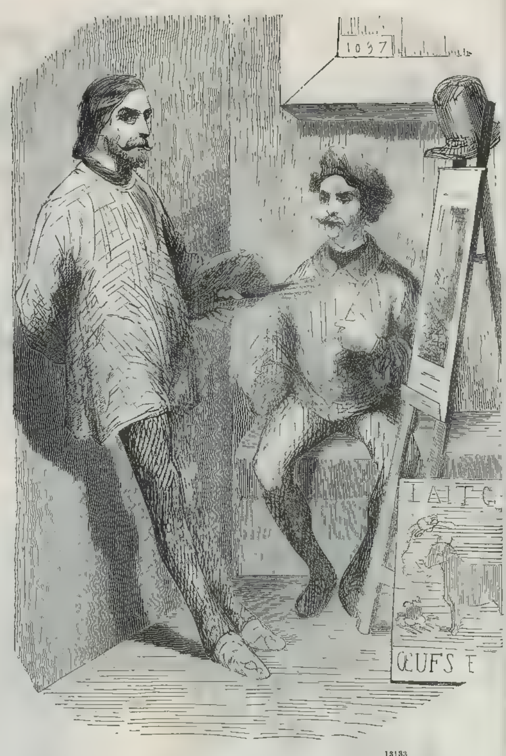
On entre au bureau du *Scorpion*, un petit papier à la main. Un homme qui a souvent le chapeau sur la tête, et que'quefois une pipe à la bouche, vous reçoit. « — Que m'apportez-vous-là? — Un petit article, une esquisse de mœurs. — Ah! bon! toujours du la Bruyère ou du Mercier; c'est vieux, c'est rococo; nous ne prenons pas de ces inepties, nous autres; c'est bon pour la *Guitare de Séville*, ça : il nous faut quelque chose de plus corsé, des

LES ARTISTES, — par PENOVILLE.



13132

— Tu ne comprends pas ton époque, mon cher! tu t'amuses à peindre Madeleine repentante... que diable veux-tu que nos boursicotiers achètent ça! Peins-la avant sa conversion, ils la voudront tous.



13133

— Quand je pense qu'un jour nous serons les gloires de la peinture française, et qu'on donnera des prix fous pour les enseignes que nous peignons aujourd'hui moyennant quinze francs!....

— Dis donc, si quelqu'un voulait nous avancer une centaine de francs sur l'avenir!

noms propres. — Comment! des noms propres? — Mais oui, des histoires concernant des hommes, des femmes, et des personnalités du jour, du scandale, quoi! — Du scandale, je n'en ferai jamais! — Tant pis pour vous, imbécile : vous mourrez de faim. — Cela vaut encore mieux que de mourir de honte. »

§ IV.

Les aparté du lecteur.

Au café, dans les promenades publiques, sur les wagons des chemins de fer, à l'orchestre des théâtres, partout, le lecteur, qui est souvent une lectrice, n'a qu'une phrase : « — Ce journal-ci est assez bien écrit, très-bien pensé, rédigé par des hommes distingués; mais cela est *fade, pâle, sans piquant :* il n'y a pas de scandale! »

Ou bien le refrain change :

« — *Ça? ça* manque de grammaire, de style, de probité, de tenue, de moralité. Si ma fille lisait *ça*, elle serait perdue; — mais c'est mordant, *ça* déchire le tiers et le quart, *ça* fait du scandale, *ça* m'amuse. »

§ V.

Va-et-vient de la personnalité.

J. V......, ancien buveur d'eau, s'est trouvé un jour en position de boire du vin, — mais du vin modeste, du vin d'Argenteuil et de Suresne; — six mois après, il se jetait sur les crus de la Côte-d'Or; — six mois après sur le rhum et l'eau-de-vie des Antilles; — six mois après sur le kirsch-wasser; — six mois après sur l'absinthe; — six mois après sur le kirsch-wasser et l'absinthe mêlés.

Aujourd'hui il trouve tout *fade;* — il arrivera peut-être à boire du vitriol.

Même chose pour tout journal qui veut « vivre de personnalité ».

Il commence par dire, je suppose, de la manière la plus innocente : « Alexandre Dumas porte un vieux chapeau; » — les imbéciles rient et disent : « Ah! que ce journal est piquant! » — Lui continue : « Alexandre Dumas ne paye même pas les vieux chapeaux qu'il porte; » — plus tard : « Alexandre Dumas ne peut pas payer ses chapeaux, il n'a jamais payé ses habits; » — plus tard : « Alexandre Dumas n'a jamais rien payé du tout. »

Si l'on n'y mettait le holà, il écrirait : « Alexandre Dumas prend ses chapeaux à la *tire* chez son chapelier. »

§ V.

Conséquences et conclusion.

Il en résulte que le petit journal devient de plus en plus inacceptable pour les écrivains et les lecteurs qui se respectent.

H. d'Origny.

LES PROMESSES DE L'AFFICHE ET DU PROSPECTUS.

⁂ En industrie, — même hors des temps d'exposition, — il y a toujours plus d'exposés que d'exposants.

Grande vérité que les la Palisse du journalisme grave ont clichée sous cette forme : « Les industriels, grands et petits, atteints de la fièvre des spéculations, se livrent aux entreprises les plus hasardeuses... »

Variante qui peut faire pendant à cette autre, digne de Joseph Prudhomme : « Les chemins de fer, en abrégeant les distances, ont rapproché les communications. »

La plus effrontée des réclames, — mais à coup sûr la moins trompeuse, — est celle qui annonce le *savon dégraisseur siccatif*, et qui commence ainsi :

NOUS NETTOYONS TOUT LE MONDE!

« C'est, dit l'affiche, le seul vrai savon ponce, le même dont se servit Ponce Pilate, quand il s'en lava les mains! »

⁂ Une affiche inquiétante, non par sa couleur (elle est jaune), mais par sa rédaction énigmatique, attirait, ces temps derniers, les regards les moins curieux :

TRÈS-INCESSAMMENT LES

BAK-ALI,

OU GATEAUX DANUBIENS DE LONGUE VIE,

seront mis en vente chez les principaux marchands de vin de Paris.

J'avoue que, pour ma part, j'eusse autant aimé rencontrer le sphinx et son énigme sur le chemin de Thèbes, tant j'étais intrigué par ces *bak-ali* qui ont l'adorable vertu de prolonger la vie... seulement, au lieu d'être dévoré par le sphinx, il s'agissait de dévorer des gâteaux, ce qui change énormément la question.

Bak-ali?... est-ce arabe ou turc? Je penchais pour le turc, d'autant plus que les gâteaux s'intitulent *danubiens*.

Enfin, après trois jours de recherches sérieuses, trois jours de marches, démarches et contre-marches, je suis arrivé à découvrir la vérité. (Notez que l'affiche ne donnait aucune adresse.)

Le bak-ali est un gâteau phénoménal, un véritable gâteau du progrès. Il affecte toute espèce de formes. Ainsi j'en ai vu un en forme de basilique, tandis qu'un autre représentait un cirque romain. L'intérieur contient un nouveau jeu de hasard, dont les complications sont pleines d'intérêt : celui qui a gagné devient possesseur du gâteau, dont la pâte est du reste exquise.

L'inventeur soutient que le bak-ali est un brevet de longue vie, *s. g. d. g.*

*** Ce n'est plus le soleil qui conspire maintenant contre Jean Raisin : une foule de boissons et de liqueurs nouvelles cherchent à détrôner le vin et le *french-brandy*.

Leur nom est moins barbare encore que leur goût.

Il y a :

Le MOSPOGREB, *boisson économique des familles*, sorte de bière blanche et rose à volonté, que nous croyons être une décoction de chicorée, de cerfeuil et de noyaux de cerises. Cette boisson est on ne peut plus rafraîchissante. Le consommateur est prié de ne pas en abuser par les temps humides.

*** Le *sombrico végétal mousseux*, boisson espagnole fabriquée à Montmartre, *la seule en usage*, dit le prospectus, *sur les tables royales de la Péninsule*. Ce nouveau liquide a également la prétention d'être économique. Sans être chimiste, nous croyons qu'il contient une décoction de persil; car un avis du prospectus recommande de ne pas en laisser approcher les perroquets

*** Une liqueur soi-disant africaine, *oued-allah*, ou *ruisseau de Dieu*, a fini par s'introduire dans la plupart des cafés de Paris. Nous avons fait comme M. Prudhomme, nous en avons goûté par un intérêt mêlé de curiosité, et, si l'on nous demande notre avis, nous répondrons, comme lui, que cela ressemble à un mélange d'élixir de Garus, de sirop antiscorbutique et de sirop d'ipécacuanha.

Cette liqueur a un mérite, c'est d'être blanche... bien qu'elle ne soit pas vierge de mixtions de toute sorte.

*** Une affiche à plusieurs couleurs, qui ressemble à un arc-en-ciel en papier, annonce la formation d'une compagnie pour l'exploitation des *brou mousseux*.

De quel *brou* s'agit-il?... est-ce du *brou de noix?*

L'inventeur ne daigne pas s'expliquer là-dessus; seulement il met son invention au-dessus de toutes les boissons des familles dont on veut faire aujourd'hui les succédanés de la bière et du vin.

Le *brou mousseux* (c'est imprimé!) réconforte les nerfs, facilite la digestion, et désopile la rate.

La récolte en sera très-abondante cette année.
Le brou ne craint pas l'oïdium.
Mais où et comment se récolte-t-il?...
Sur ce point notre fille est muette.

*** Voici bien une autre histoire!

Grâce à la *parfumerie électrique*, tous les hommes chauves, fussent-ils académiciens, pourront recouvrer des cheveux.

Ce miracle nous est annoncé par une *Instruction concernant les cosmétiques électriques, électrodermes et diacomes*, ou :

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE LA TOILETTE.

Jusqu'ici la science avait cru que les tubes capillaires étaient mauvais conducteurs de l'électricité; le docteur Laurentius, chimiste breveté en France et à l'étranger, a changé tout cela.

Voici sa théorie :

« Après avoir scrupuleusement étudié l'effet du temps et des maladies sur les organes nutritifs et colorants des cheveux, nous avons composé des liquides dits *électrodermes* et des pommades dites *diacomes*, plus un *baume électrique*, dont l'emploi, sous une direction éclairée, peut remédier à la plupart des appauvrissements et des altérations du système capillaire, quand les bulbes toutefois n'ont pas été atteints mortellement par les ravages du temps ou des maladies; car, en nous adressant à vous au nom de la science, nous ne pouvons rien promettre *en dehors des lois de la nature*... »

Et cependant, cet excellent docteur Laurentius, rien que pour faire plaisir aux gens atteints de calvitie, déclare, en dehors des lois de la nature, qu'il se servira du cheveu ou même du duvet comme d'un fil conducteur de l'électricité.

O philanthrope de l'électricité! grâce à toi, à partir d'aujourd'hui, il n'y aura plus de crânes exposés aux intempéries de l'air!

*** Nous avons entendu dernièrement chez Pleyel un nouvel instrument, l'*octo-basse*, qui jette dans le ravissement tous les vrais mélomanes. L'octo-basse double la contre-basse. Il produit des vibrations qui sont d'un excellent effet, notamment dans les morceaux de musique d'ensemble.

On nous raconte, à propos de cet *octo-basse*, une anecdote qui ne manque pas d'intérêt, surtout pour les savants qui s'occupent de pisciculture.

L'instrument a été confectionné par les soins de M. Villiaume, le célèbre facteur, dans l'appartement d'une maison de compagne où se trouve une vaste pièce d'eau. Le jour où on l'essaya, un ami de la maison, vaudevilliste de profession, qui préfère la pêche à la musique, jetait la ligne dans l'étang. Il remarqua que les vibrations de l'octo-basse étaient tellement fortes et sonores, qu'elles agitaient le fond du bassin de l'étang, et que le poisson, effrayé, remontait à la surface de l'eau, ce qui lui procura une pêche quasi miraculeuse.

D'où il suit que l'octo-basse pourrait servir à la pêche.

Avis aux savants qui ont écrit sur les *ondes sonores*. Il y aurait là un magnifique sujet d'étude sur la musique appliquée à la pêche.

ANTONIO WATRIPON.

THÉATRES.

Les *Enfants terribles!* Voilà un titre qui fait frémir bien des parents! Combien d'affaires manquées, d'amitiés refroidies, d'intimités rompues, par le fait d'un propos inconsidérément jeté par un petit trouble-ménage de huit ans, ou une petite révolutionnaire d'un pied et demi de hauteur!

Les *Enfants terribles* qu'on vient de jouer aux Variétés ne sont pas les *Enfants terribles* de Gavarni, mais bien les charges de Randon publiées dans le *Journal pour rire* sous ce titre : *Il n'y a plus d'enfants!*

Lassagne est un grand dadais de dix-neuf ans qui remporte des prix à sa pension pour plaire à sa grosse tante. Il lui fait des déclarations d'amour en latin, afin de l'attendrir.

Colbrun est un aimable galopin de douze ans, tapageur, pleurnicheur, rageur, et de bonne pâte au fond.

Alphonsine!... oh! celle-là, c'est une rusée petite commère, une vraie femme en miniature, avec tous ses vices coquets, sa minauderie précoce et son charme inné.

Ces trois enfants terribles tombent, un beau jour de vacances, dans la maison Cocardeau.

Or vous saurez que le Cocardeau est un vieux polisson qui courtise sa bonne, tandis que sa grosse folichonne épouse s'en fait conter par une foule de cousins civils et militaires.

Vous devinez le rôle actif que jouent les moutards dans cette maison immorale! Ils apprennent à madame que monsieur fait le chocolat de sa bonne quand la légitime n'y est pas; ils apprennent à monsieur qu'un cousin de madame les fait jouer au dada dans le jardin des plantes, tandis qu'un autre cousin les amuse avec un ballon dans le Luxembourg : bref, ils mettent le feu aux poudres, bouleversent le ménage, et finalement, après avoir tout compromis, tout cassé, ils raccommodent tout.

C'est une chose étourdissante que le petit mélodrame de leur invention qu'ils débitent devant les parents assemblés. Ils montrent, à leur manière et en style du boulevard, les dangers de la séduction, le bonheur d'être mère, et les tourments d'un époux trompé.

On ne raconte pas ces joyeusetés-là : où il n'y a pas d'analyse de pièce, la critique perd ses droits. C'est un ouvrage bien gai, bien fou, bien exempt de prétentions, comme on en donnait du temps des Dumersan et des Brazier; c'est un véritable descendant des *Cuisinières*, des *Bonnes d'enfants*, etc., etc., pièces qui, sous le titre de vaudevilles grivois, offraient de gaies études de mœurs bourgeoises et populaires.

On vient de reprendre le *Zampa* d'Hérold à l'Opéra-Comique. *Zampa* est avec le *Pré aux Clercs* les chefs-d'œuvre du maître; mais il en est des pièces comme des gens : certaines n'ont pas de chance, et *Zampa* peut être classée de ce nombre.

Marie, d'Hérold, a été jouée trois cent cinquante fois, le *Pré aux Clercs* touche au chiffre de sept cents, et *Zampa*, interrompue après soixante représentations par la fermeture de la salle Ventadour, reprise le 1er septembre 1835, puis le 11 novembre 1842, puis le 1er septembre 1856, n'a pas dépassé deux cents représentations.

Hérold, élève de Méhul, avait compris, comme Boïeldieu, le génie de Rossini, encore méconnu, injurié, bafoué en France.

Admirateur passionné de Grétry, de Monsigny, de Dalayrac, de Méhul, mais devinant que la musique touchait à une ère de transformation, Hérold suivait Boïeldien dans la route que celui-ci avait ouverte. De concert avec lui, il amenait le public vers le progrès du genre italien, sans perdre de vue la franchise et le naturel du genre français. Il voulait marier les deux genres, et réussit à conclure glorieusement cette alliance.

Le grand malheur de *Zampa*, c'est que la pièce ne soit pas à la hauteur de la partition. Elle commence comme une féerie colossale, et se termine comme un vaudeville à quatre personnages : c'est la montagne qui accouche d'une souris.

Néanmoins, ce mélange du naturel et du fantastique, cette statue qui s'anime comme celle du *Festin de Pierre*, cette belle et large partition qui gronde et mugit au gré des passions, ces effets sévères qui étincellent de génie, le mérite des artistes choisis avec soin, tout a contribué à donner à cette reprise l'éclat d'une première représentation. L'ombre d'Hérold a dû tressaillir de joie et d'orgueil.

Septembre est venu, et avec lui les pluies. Les soirées commencent à s'allonger démesurément, et la vogue revient aux théâtres. Aussi avons-nous trois réouvertures à enregistrer :

Le Théâtre-Lyrique, l'Odéon et les Folies-Nouvelles.

Le Théâtre-Lyrique a repris sa *Fanchonnette*, un succès encore à son aurore. Les bravos les plus enthousiastes ont été mérités et décernés à madame Miolan-Carvalho.

L'Odéon a rouvert avec le *Médecin de l'âme*, drame en cinq actes et en prose dû à la plume de deux hommes d'esprit, MM. Léon Guillard et Maurice Desvignes : le succès en a été complet.

Fidèle à la parole donnée, le gentil théâtre des Folies-Nouvelles a rouvert ses portes le 1er septembre avec une affiche entièrement... ancienne. Le plaisir de se revoir dans cette coquette oasis parisienne a suffi pour le moment aux élégants habitués et aux pimpantes familières de la maison : on s'est livré avec plus de fureur que jamais à l'absorption des sucres d'orge à l'absinthe.

Aux Bouffes-Parisiens, le *Guetteur de nuit* a plu aux spectateurs. MM. Léon Beauvallet et de Jallais sont les auteurs des paroles, et M. Blaquières l'auteur de la musique.

Ce *Guetteur de nuit* est un Othello d'opéra-comique qui se croit trompé par sa femme. Il a vu un homme lui dérober des baisers; il se croit..... ce que vous savez bien. Erreur!... l'homme n'est tout bonnement qu'une femme revêtue d'un costume masculin. Gentille opérette.

ALBERT MONNIER.

PRIMES POUR 1856.

Aux personnes qui s'abonnent pour un an au *Journal amusant* (17 fr.) nous donnons pour 7 francs (avec l'abonnement 24 fr.), rendu franco sur tous les points desservis par les messageries ou les chemins de fer :

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI,

Album comique, par GIRIN.

Cet album se vend 10 fr., et 12 fr. rendu franco, aux personnes qui ne sont point abonnées au *Journal amusant* (*Journal pour rire*).

Envoyer un bon de 24 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge ; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris ; — par la poste, 4 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGÈNE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.
RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris ; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français-anglais* ; ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr. ; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour les abonnés du *Musée français-anglais* ou du *Journal amusant*.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

PRIMES POUR 1856.

Toute personne qui s'abonne au *Journal amusant* (*Journal pour rire*) pour un an, reçoit, moyennant 6 francs ajoutés aux 17 francs de l'abonnement (en tout 23 francs), tout ce qui a paru du *Musée français-anglais* depuis le mois de janvier 1855.

Si elle fait partir son abonnement d'un an au *Journal amusant* du 1er janvier 1856, elle n'a que 3 francs à ajouter aux 17 francs de l'abonnement (en tout 20 francs) pour recevoir tous les numéros du *Musée français-anglais* parus en 1855, — et de cette manière elle possède les deux collections complètes, celle du *Musée français-anglais* et celle du *Journal amusant*, car ce dernier n'a pris le titre de *Journal amusant* qu'au mois de janvier dernier.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ENSEIGNEMENT DU DESSIN AMUSANT. — LE CROQUIS.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Toute personne qui sait un peu dessiner pourrait facilement s'habituer à croquer ; pour cela, il faut qu'elle copie de bons croquis ; or les fantaisies de Bellangé sont un des meilleurs guides qu'on puisse suivre. Dans cette conviction, nous avons acquis de la maison Ghiaut frères la propriété des 50 planches lithographiées que nous offrons à nos abonnés pour 7 fr., rendues franco, et qui ne sont jamais vendues moins de 25 fr. prises chez MM. Ghiaut.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

MÉTHODE DE Mme CAVÉ.

Les 1er et 2e cahiers du Cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente ; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions franc de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, n° 20.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches ; elles ne coûtent pas plus cher que les autres journaux de modes (28 fr. par an pour 52 numéros). — C'est le seul journal de modes auquel M. Compte-Calix, le peintre de la grande élégance parisienne, donne des dessins ; — tous les dessins du journal, tous les modèles de toilettes sont exécutés par lui. Aussi les *Modes parisiennes* sont-elles universellement reconnues pour le journal de la bonne compagnie, celui qui donne les toilettes les plus vraies, ou plutôt les seules vraies dans le monde distingué. Cette distinction, qui le rendrait inutile au plus grand nombre des couturières, fait son mérite aux yeux du monde pour lequel il est entrepris.

3 mois, 7 fr. ; — 6 mois, 14 fr. ; — un an, 28 fr. — Les personnes qui s'abonnent pour un an reçoivent en prime un magnifique Album gravé sur acier, qui se vend 18 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 38. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 20 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE FILS DE LA NUIT A LA PORTE-SAINT-MARTIN. — par MARCELIN.



18134

LE VAISSEAU.

Une machine de la force de cinquante dramaturges.

LE FILS DE LA NUIT A LA PORTE-SAINT-MARTIN, — par MARCELIN (suite).



13135

Riquet à la houppe, fils de la Nuit.
— Quand j'ai frappé, je ne m'enfuis pas!... je disparais! (*sic.*)
(Pends-toi, la Palice!)



13136

Brrrrr.....!!!
Cette Ghébel a vraiment quelque chose de surnaturel; ce n'est plus une femme, c'est une potiche.

LES MISÈRES DE L'ASTRONOMIE.

Pour peu que vous lisiez le bulletin scientifique du *Journal des Débats*, vous devez savoir que le firmament a trouvé son *feuilletoniste :*

C'est M. Babinet, de l'Institut.

Foin des vieux astronomes aux allures pédantesques, au ton gourmé, collet-monté! Vive M. Babinet, de l'Institut! Il vous parle du soleil, de la lune, des planètes et des comètes, comme ferait un mandarin de la petite presse. Il vous analyse le spectacle sidéral comme on rendrait compte d'une pièce des Folies-Dramatiques. Il vous fait l'astronomie aimable, et presque folichonne.

Sur ce pied-là nous pouvons nous entendre.

M. Babinet nous annonce une comète... et quelle comète, grand Dieu! Celle qui *hâta* l'abdication de Charles-Quint, rien que cela!

« Cette comète met à peu près trois cents ans à faire sa route périodique, et les astronomes, après une immense dépense de temps et de travail, ont acquis la certitude qu'elle devra reparaître en 1856, ou en 1860, — avec deux ans d'incertitude en plus ou en moins. »

J'avoue que ces *deux ans d'incertitude* amoindrissent un peu ma confiance en l'astronomie moderne. Quoi! plusieurs centaines de comètes traversent les orbites planétaires, vous l'affirmez vous-mêmes, messieurs, et, sur cette prodigieuse quantité d'astres chevelus, il n'en est que *trois* ou *quatre* dont vous connaissiez la marche et les apparitions périodiques, — à quelques années près!...

Même incertitude sur l'innocuité de ces astres vagabonds, dont la queue mesure parfois douze à quinze millions de kilomètres. — « Il n'est pas complétement impossible, disent les gros bonnets de nos observatoires, qu'une comète vienne rencontrer la terre, puisqu'elle peut se trouver sur son chemin; — mais il y a des millions de probabilités contre un semblable événement. En supposant une comète dont le noyau aurait le quart de celui de la terre, la probabilité de rencontre serait dans le rapport de un à deux cent quatre-vingt-un millions. Si enfin un semblable choc avait lieu, il n'est pas démontré qu'il amènerait infailliblement la destruction de notre planète. »

C'est-à-dire que le contraire n'est pas démontré non plus. Comme tout cela est rassurant!

Un autre astronome patenté nous parle d'une comète qui accomplit sa révolution en soixante-seize ans. « Elle parut en 1531, et fut constatée être la même que celle qui était venue en 1456. Elle passa très-près de la terre; sa queue occupait le tiers de l'horizon, et avait la forme d'un grand sabre. On la revit en 1759; elle devait revenir en 1835, *mais il paraît que son orbite a été changée, et qu'elle s'est éloignée davantage.* »

Ces exemples vous suffisent pour vous édifier sur la compétence de nos savants en matière de comètes.

Quant au chapitre des planètes, c'est une autre affaire. Là nous voyons régner un fouillis formidable. C'est au point que les commis du Bureau des longitudes ne suffisent pas à inscrire toutes les planètes qui entrent chaque année en magasin.

Les anciens ne connaissaient que cinq planètes, et ils s'en contentaient. Nous avons voulu en avoir onze, puis quinze, puis vingt-cinq, puis trente-trois.

Quel bruit n'a-t-on pas fait autour de la fameuse planète Leverrier, qui n'est venue à terme qu'après mille tâtonnements algébriques!... même que l'homme qui la mit au monde en attrapa une jaunisse et une décoration! Aujourd'hui nous découvrons régulièrement deux planètes par trimestre. MM. Hind, Gaspari, Chacornac et Goldschmidt (peintre allemand qui fait de l'astronomie en chambre), nous dénicheraient, si on les laissait faire, une étoile entre chaque repas.

Déjà, du vivant de François Arago, cet état de choses devenait tellement embarrassant, que l'illustre savant ne s'en mêlait plus. Le fait est que, dans les dernières années de sa vie, M. Arago ne découvrait plus une seule planète; il les faisait découvrir par ses domestiques.

Ainsi, sur le chapitre des comètes, incertitude, hésitations, pataugement perpétuel; sur celui des planètes, confusion, anarchie, pêle-mêle et encombrement : voilà le bilan de l'astronomie.

Je m'explique maintenant le ton badin et le style folichon de M. Babinet, de l'Institut. Le feuilleton parisien et l'Institut de France ne peuvent pas se regarder sans rire!

Ce dicton parabolique des *deux augures romains* est vieux comme Romulus, mais il est toujours bien porté.

J. LOVY.

LE FILS DE LA NUIT A LA PORTE-SAINT-MARTIN, — par MARCELIN (suite).



13137

Bravadura.
Une moustache dans un rideau.



13138

Le chœur des pirates.

. . . .
Aux vainqueurs
Il faut des cœurs! (*sic.*)



13139

La jolie mademoiselle Page.
Encore timide!



13140

La Mère Noire.

— Derrière cette porte il y a une galerie; au bout de la galerie, un souterrain; au fond du souterrain, un cachot; au fond de ce cachot, de la paille; sur cette paille, une cruche; derrière cette cruche, un prisonnier. J'ai vu sa porte!... (*Pause*)... . J'ai vu la galerie!!... (*Pause*)..... J'ai vu le souterrain!!!... (*Pause*)... J'ai vu le cachot!!!!... (*Pause*)... J'ai vu la paille!!!!!..... (*Pause*) .. J'ai vu la cruche!!!!!!. . . . .
(Et la lune? — Pends-toi, Buridan!)



13141

Là Sânârâ Pâtrâ Câmârâ.

Vrai Dieu, lorsque son œil pétille
Sous la frange de ses réseaux,
Pour un regard je donnerais l'Espagne,
Et le Pérou!
(*Guitares choisies.*)



13142

Avez-vous remarqué l'art infini avec lequel est amené le ballet espagnol?
Monsieur Séjour intercale si bien!

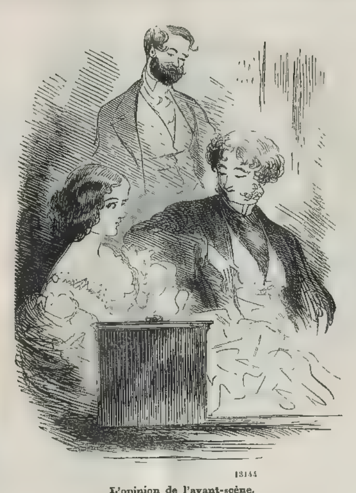
LE FILS DE LA NUIT A LA PORTE-SAINT-MARTIN, — par MARCELIN (suite).



13144

La belle scène de l'Aveu.

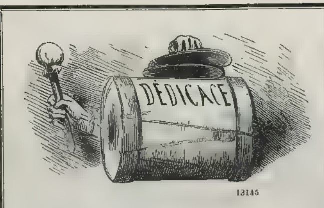
LA MÈRE NOIRE (*jetant l'hameçon, piano, astuciosissimo*). Ghébel, si l'on m'avait volé mon enfant? . (*A part.*) Ça mord... (*Haut, crescendo.*) Ghébel! si tu m'avais volé mon enfant!!... (*A part.*) Ça a mordu... (*Haut, forte, furibondissimo*) Ghébel! tu m'as volé mon enfant!!!



13144

L'opinion de l'avant-scène.

En résumé, tout cela n'est pas neuf, mais bien brossé, ça peut encore servir.



13145

J'ai dédié mon premier chef-d'œuvre à Charlemagne; mon deuxième à Louis XIV; grand Alexandre, permets-moi de t'offrir mon troisième.

V. SÉJOUR.

BELLE RÉPONSE

D'ALEXANDRE LE GRAND.

Ça va, mais je prendrais bien quelque chose avec.

A. DUMAS.

Variations brillantes sur la grosse caisse.

M. PRUDHOMME TYRAN.

Respect d'abord au vrai Prudhomme, au maître! — Celui-là est accroché, casé, numéroté... à lui le bocal d'honneur! — Nous voulons parler de l'ami de madame Dujardin, de ce type cent fois plus désopilant que Mayeux ou Polichinelle, et s'offrant au rire moins brutalement. Nous voulons dire cet homme bleu au menton, rouge au nez, pratiquant avec succès les aphorismes de l'Empire, portant quelquefois lunettes et toujours des ailes de pigeon.

Le nôtre n'a pas quarante-cinq ans; — il possède la voix de cuivre d'un dentiste en robe de chambre; — il est sérieux avant tout, soigneux de son collet et de ses revers, — complétement rasé, comme une Alsacienne de la Courtille, et furieux de n'être ni enjoué ni volage. — A part cela, il s'appelle Ferdinand, de son petit nom, et se propose de souscrire à la statue de Lhomond.

Le ciel a béni son union, et le résultat s'appelle Adolphe. Adolphe n'est pas ressemblant, ce qui est fort heureux pour lui, Adolphe! — Il est fin, spirituel, enthousiaste et nerveux; donc très-malheureux de n'avoir que quatorze ans. Le jeune Adolphe a horreur du ridicule; — il craint son père comme un pion, et se permet de l'exécrer comme un tyran. — Adolphe consentirait volontiers à rentrer dans le néant pour changer de père. — Il a senti son Prudhomme!

La scène se passe à la pension d'Adolphe; — on est au réfectoire.

Le maître, avec une voix d'*ut* mineur et un accent qui a horreur de l'E muet : « Jeunes élèves! »

Tout le réfectoire écoute comme un seul enfant. Le jeune Adolphe mâche de la croûte pour ne rien entendre de ce réquisitoire professoral. — Tout ce qu'on peut dire lui est égal; — il a été flétri du nom de *cancre;* — son pupitre est mal rangé, ses dictionnaires écornés. — Adolphe est paresseux comme une couleuvre, et rêveur comme un caïman; il *file* à la promenade, et on a saisi sous son traversin un roman chipé à l'infirmière : *Zoé, ou les Bienfaits du vaccin.*

Donc, pour Adolphe, plus de jeudis, plus de dimanches : toujours la retenue!

Le maître reprenant :

« Jeunes élèves, nous voici à un moment bien solennel, la moitié de l'année vient de finir : demain je distribuerai à ceux d'entre vous qui auront su la mériter la juste récompense de leur bonne conduite, de leur assiduité, de leur application à remplir tous leurs devoirs. Malheureusement, jeunes élèves, il en est parmi vous dont la conduite n'est pas exempte de reproches! Que chacun de vous descende en lui-même (*mouvement du réfectoire*), que chacun de vous, dis-je, interroge sa conscience! (*Se tournant vers Adolphe, blotti derrière un monceau de salade.*) Mon devoir me forcerait à séparer l'ivraie du pur froment; mais mon cœur (*il pense au trimestre échu*), mon cœur, dis-je, mon cœur paternel s'y refuse! — Ayons foi dans l'avenir..! dans l'avenir! ai-je dit. (*Interrompu par trois salves d'applaudissements.*) Mes enfants, je lève toutes les punitions! Vous irez tous, tous sans exception, embrasser vos bons parents! »

Adolphe fait un bond sur un autre.

Distribution des prix de Pâques.

Queue de parents qui viennent chercher leurs enfants. Chœur des jeunes élèves : — quatre vers où il y a un *beau jour* et de l'*allégresse*.

Adolphe se promenant seul sur le gravier de la cour, entre quatre arbres chauves : « Ils sont tous partis! — Seringeot va tirer au pistolet, — Tigin va revenir avec une paire de bottes... deux paires de bottes! — Est-il fendant ce Tigin!... deux chapeaux par an! Grasson va voir sa cousine. Et ce Chaillou, est-il heureux celui-là!... aller pendant huit jours en bateau, au spectacle, boire du champagne et tirer des coups de fusil! — Et moi, seul avec mon ombre dans cette cour qui sent l'hôpital et la prison, seul dans cette classe infecte, noircie d'encre et lustrée de crasse! — Oui, c'est cela, quand je serai grand, je viendrai crosser tous ces infâmes pions, pour ce qu'ils m'ont fait souffrir! J'aurai des moustaches, et je donnerai le bras à ma cousine Hortense..... ô ma cousine Hortense!... (*Silence.*) J'aurai des sous-pieds... au fait, si j'avais des sous-pieds, j'aurais plus l'air d'un homme! »

Pendant qu'il se boutonne une paire de sous-pieds taillés dans une bretelle jaune, le portier glapit dans la cour : « Prudhomme, on vous demande au parloir. »

Deux bonds au dortoir, prendre son chapeau, et le voilà au parloir!

LE MAITRE *causant avec le père.* — Ah! voilà notre mauvais sujet!

M. PRUDHOMME *les bras croisés.* — Pas de prix! pas d'accessit!..... dépassé, humilié par un Grasson, un Chaillou!

ADOLPHE *vivement.* — Grasson est une bête, Chaillou une bête!... ils travaillent bien, mais ils sont si bêtes!

M. PRUDHOMME *sévèrement.* — La bête est celui qui ne profite pas des leçons du professeur! — Nous verrons plus tard qui sera bien attrapé, d'eux qui sauront tout et de vous qui ne saurez rien! — Quelle n'est pas la satisfaction du jeune élève qui (*une pause*), après une bonne journée de travail, se dit : Je n'ai rien à me reprocher, j'ai bien rempli tous mes devoirs, j'ai bien obéi à mes maîtres!

ADOLPHE *en monologue.* — Connu!

LE MAITRE *bas à Prudhomme, qu'il emmène dans un coin.* — Pas méchant, — excellent cœur, intelligence facile, pouvant apprendre tout, s'il voulait apprendre quelque chose, mais la tête, monsieur, quelle tête! — A propos, l'enfant est déjà romanesque!... — J'ai saisi dans ses mains un livre dangereux (*souriant*) pour une jeune imagination, — sans compter les pièces de versss qu'il compose derrière son pupitre, et les bonshommes à la plume sur toutes ses copies! Prenez garde, il y a peut-être un artiste là-dessous!

M. Prudhomme fronce le nez.

LE MAITRE. — Nous en ferons quelque chose, je crois, l'étoffe y est; mais cet enfant s'ennuie : il faut le distraire, et je crois que ces huit jours passés dans le sein de sa famille le ramèneront tout à fait.

On se met en marche. — M. Prudhomme, pour punir son fils, auquel cela est parfaitement égal, ne lui donne pas la main. — Adolphe, en traversant les Tuileries, a des frissons dans cette atmosphère de lilas en fleurs : — il soupire en se croisant avec de jeunes et charmants couples qui soupirent. Il a honte de ses habits de trois ans : — à son âge il a encore une veste à gigots! Il se sent l'air d'un petit bourgeois; — tous les enfants qu'il rencontre sont élégants et distingués : — il donnerait dix ans de sa vie à venir pour avoir à ce moment un paletot de velours, un pantalon blanc, et un feutre à larges bords!

Adolphe arrive chez sa mère, qui l'embrasse; — au lieu de dîner, il se couche en pleurant.

LES TROUPIERS, — par RANDON.



13146
V'là deux fois que je lui crie d'avancer à l'ordre,... tant pire pour lui!



13147
Affreuse position du soldat sans le sou, avec circonstances aggravantes de nuit et de complicité.

« Insupportable enfant! » dit M. Prudhomme.

Adolphe a un besoin immodéré de vêtements. Sa mère prie; — on hésite : — il en aura.

Chez le tailleur.

« Voici un enfant que je vous amène. »

Frémissement de joie d'Adolphe. Autour de lui sont étalés des paletots de velours, des vestes sans gigots, des pantalons larges et élégants.

« Qu'allons-nous faire à monsieur votre fils?

— Papa, regarde donc les jolis paletots de velours! (*Silence de M. Prudhomme.*)

LE TAILLEUR. — Voici qui est fort bien porté pour enfants!

M. PRUDHOMME. — Nous avons besoin d'une veste, d'un pantalon et d'un gilet : bon comme étoffe, solide en couleur, et pas cher!

LE TAILLEUR. — Voudriez-vous ce genre-ci?

M. PRUDHOMME. — Du tout, pas d'élégance! C'est un mauvais service à rendre aux enfants que de les habituer au luxe : — tout ce qu'il y a de simple!

LE TAILLEUR. — Voici qui est solide et de fort bon goût.

M. PRUDHOMME. — Trop muscadin! — Une tache là-dessus, et c'est fait! — Voyons du vert russe? (*Tremblement d'Adolphe.*)

LE TAILLEUR. — Comme vert russe, voici ce que nous avons de mieux; vous serez content.

ADOLPHE *d'un air plus inquiet que câlin.* — Tu sais bien, papa, que j'en suis à ma troisième veste vert russe! J'aimerais autant une autre couleur!

M. PRUDHOMME. — Du tout, monsieur, un enfant ne doit pas choisir! (*Au tailleur, qui prend mesure.*) Vous nous ferez les manches étoffées du haut; c'est beaucoup plus convenable pour un enfant!

LE TAILLEUR *souriant.* — Pourtant les gigots ne se portent plus depuis dix ans au moins!

ADOLPHE. — Tu entends ce que dit monsieur?

M. PRUDHOMME *d'un air inflexible.* — Une veste vert russe à gigots! Passons au gilet.

LE TAILLEUR. — Je vais vous montrer ce qui se fait de bien.

M. PRUDHOMME. — Du tout!... prenez mesure d'un gilet, et que tout soit dit!

LE TAILLEUR. — Quelle nuance monsieur préfère-t-il pour le gilet?

M. PRUDHOMME. — La nuance importe peu!... nous prendrons celle de la veste.

ADOLPHE *les yeux gonflés.* — Papa!!!

M. PRUDHOMME. — Quant au pantalon... (*Adolphe fait un mouvement d'attention.*)

LE TAILLEUR. — Nous avons de la haute nouveauté pour printemps.

M. PRUDHOMME. — Mon fils, tu seras fort bien en toute saison avec un pantalon vert russe.

ADOLPHE *sortant des bornes du respect.* — Mais je vais être ridicule, toute la pension se moquera de moi!

M. PRUDHOMME *haussant les épaules.* — Allons donc! est-ce qu'un enfant est jamais ridicule?... — est-ce qu'on s'occupe d'un enfant?

Il s'aperçoit que son fils a des sous-pieds, et les lui fait ôter sous prétexte de lui conserver la liberté de ses mouvements.

ADOLPHE *suivant son père d'un air absorbé.* — Chaillou aura un pantalon blanc, Tigin aura des bottes, — et moi, malheureux! — moi, vêtu en petit épicier, avec des gigots et un uniforme de bouteille, — voué au vert russe!

Chez le chapelier.

M. PRUDHOMME. — Un chapeau pour enfant, s'il vous plaît!

LE CHAPELIER — Voici qui conviendra, je l'espère.

M. PRUDHOMME. — Ne l'espérez plus; nous n'aimons pas les chapeaux de charbonnier.

ADOLPHE. — Mais, papa, on n'en porte pas d'autres!

M. PRUDHOMME. — Du tout! un enfant ne peut se singulariser à ce point : tu serais la risée de tes condisciples! (*Au chapelier.*) Donnez-nous un autre chapeau, le premier venu, qui ne soit ni trop grand ni trop petit.

Le chapelier coiffe Adolphe, qui veut se regarder dans la glace.

M. PRUDHOMME *se met devant lui.* — Celui-là est fort convenable; il te va fort bien!

ADOLPHE. — Mais, papa, il est trop grand!

M. PRUDHOMME. — Tant mieux! tu es dans la force de l'âge, et ta tête grossira.

ADOLPHE. — Mais, papa, il m'entre par-dessus les oreilles; je n'entends plus rien!

M. PRUDHOMME. — Raison de plus!... un enfant ne doit écouter et entendre que la tête découverte.

Chez la maman.

Adolphe se couche avec la fièvre. Il rêve qu'il a un chapeau à bords très-retroussés, et l'aube le surprend serrant

LES BOURGEOIS, — par **Baric**, mis sur bois par ***.



13148

Vous êtes étonnants!... vous vous imaginez que nous vous avons gagné de l'argent tout exprès pour que vous le dépensiez, vous à qui il n'a rien coûté! Non, mon cher fils! Or, comme tu as des dettes que tu ne peux pas et que je ne veux pas payer, il est temps que tu fasses une fin! j'ai donc résolu de te marier... je t'ai choisi ce qu'il te faut; tu as pour faire ta cour quinze jours, au bout desquels si tu n'es pas marié je t'embarque. Choisis!...



13149

— Que diable! mon cher, je serais un sot d'épouser une fille qui ne m'apporte pas le double de ma fortune!

— D'accord, mais, mon cher, vous oubliez que la demoiselle est jolie, jeune, et que vous êtes veuf avec enfants, circonstance aggravante!



13150

Baisse les yeux, mon fils; tu es encore bien jeune, je ne te dirai donc point ce que c'est que la femme... seulement défie-toi d'elle en général et de toutes en *particulier;* c'est surtout en particulier qu'elles sont dangereuses!...



13151

Il y en a qui sont orgueilleux de leur fortune!... Moi! je donne cinq cent mille francs de dot à ma fille, et je n'en suis pas plus fier pour ça!!

convulsivement les bords du sien pour leur faire prendre le pli tant désiré.

Une robe de chambre devant lui, — c'est son père!

M. Prudhomme *de la voix qu'il eût adressée à Caïn.*— Adolphe, qu'as-tu fait de ton chapeau neuf?

Adolphe. — Un chapeau à bords retroussés, papa!

M. Prudhomme. — Tu t'es imaginé en avoir un autre; mais, comme je n'ai pas des mille et des cents pour tes caprices, tu useras bien celui-là jusqu'au dernier poil! Allons, debout, paresseux!

Adolphe — Je n'ai rien à faire, pourquoi me lever?

M. Prudhomme. — Et tes bons auteurs à repasser, malheureux! Te crois-tu trop savant?

Adolphe. — J'ai une forte envie de dormir.

M. Prudhomme. — Funeste habitude, qu'autorise trop souvent la coupable faiblesse de parents aveugles! Il faut habituer l'enfant dès son jeune âge à se lever de bonne heure! — On ne sait pas ce qui peut arriver! — Plus tard tu me remercieras.

Adolphe. — Plus souvent que je me lèverai pour voir lever l'aurore quand je serai grand!

Dix heures annoncent le déjeuner.

M. Prudhomme *à sa dame.* — J'ai toujours dit et je répète que vous élevez votre fils de la façon la plus inconvenante. — N'est-il pas ridicule de le voir attablé avec une serviette, comme s'il devait avoir cent mille livres de rente?

Madame Prudhomme. — Pourquoi ne pas lui donner un peu de bon temps? il a si peu de jours à rester ici!

M. Prudhomme. — Détestable manie de gâter les enfants! Vous ferez tant, qu'il faudra le garrotter pour le reconduire à son collége! A l'âge de cet enfant-là, on

prend un bon morceau de pain dans sa poche, un fruit, et on s'en va manger en plein air.

L'heure de dîner arrive, et en même temps des convives à gants de coton. Adolphe est installé sans contestation, à la faveur du cérémonial d'un grand dîner.

Les doubles verres à vins fins, — les bateaux pleins de hors-d'œuvre inconnus, — le dessert symétrique sur le buffet, — le fumet chargé de promesses qui s'échappe de la cuisine, — tout cela disparaît devant un frôlement de robe ou une senteur de cheveux : sa cousine, placée à sa droite, le fait songer.

Déjà M. Prudhomme, le père terrible, a levé le couvercle de la soupière, quand il vient à surprendre la joie suprême inondant les yeux du collégien. — Trois fois malheur alors! — Sous un fallacieux prétexte, Adolphe est expulsé : — on l'installe, rouge jusqu'aux oreilles, sur une table de trois pieds de haut, en tête à tête avec un marmot toujours prêt à satisfaire de mauvais penchants.

Ramené à la pension quand aucun des élèves n'est encore rentré, Adolphe est recommandé par l'auteur de ses jours comme un enfant incorrigible et tout à fait insensible aux bons procédés.

Il faudrait tout un livre pour raconter en détail les tortures de ce bagne *pour enfant*.

Le jeune Adolphe a grandi : — il est grand, et nous pouvons affirmer qu'il ne s'écriera jamais, à l'instar des Prudhommes de tous les temps, en se rappelant ses années de boulet :

« Heureux âge! — moments trop courts!!! »

SANFRANCISCO.

LA LOIRE-SELTZ.

Lisez-vous quelquefois le *Moniteur du Loiret?* — Non. — Moi non plus.

Vous et moi avons tort de ne pas le lire, c'est un journal à la fois instructif et récréatif.

Instructif, soit! — Récréatif, cela devrait être défendu à un *Moniteur!*

Cependant il faut en prendre son parti, et nous amuser avec lui de la découverte hygiénico-scientifique qu'il vient de faire :

« Depuis que la Loire est rentrée dans son lit, son » eau s'est tellement modifiée dans sa composition chi- » mique, qu'à l'analyse on la trouve exactement sem- » blable à l'eau de Seltz. »

Que va dire le célèbre *seltzofacteur* de la rue Saint-Honoré, 400 *moins* 2?...

Impossible désormais de jeter sa poudre aux yeux.

Le dernier des porteurs d'eau d'Orléans, de Tours, de Nantes, est à la hauteur du docteur Fèvre.

De l'eau de Seltz?..... — mais on n'a plus qu'à se baisser pour en prendre!

Les restaurateurs du Loiret, d'Indre-et-Loire, de la Loire-Inférieure, sont dans le ravissement; l'eau de la Loire donne un appétit formidable aux riverains : — auprès d'eux Gargantua mangerait comme un oisillon!

L'eau de Loire-Seltz est agréable et rafraîchissante; elle se mélange au vin sans l'affaiblir; elle facilite la digestion, prévient les aigreurs, dissout les borborygmes, éloigne la pituite, etc.

Et quel bon marché! — Au lieu de quarante centimes le siphon, deux sous la voie!

Et, quand personne n'en veut plus, gare les jambes! — L'eau va toujours à la rivière.

L'eau de Seltz due à la poudre du docteur Fèvre est — d'après son inventeur — la boisson habituelle des corps savants, des académiciens, des chimistes, des physiciens, des dentistes et des gastralgiques...

L'eau de Loire-Seltz sera la boisson de tout le monde. — On fera des envois à Paris, à l'étranger, partout... et même ailleurs.

Les fabricants d'eau de Seltz sont capables de se faire sauter le bouchon... — non, la cervelle — de désespoir.

Seulement la découverte du *Moniteur du Loiret* force déjà cet estimable journal à modifier la forme de ses faits divers.

Au lieu de dire, comme par le passé : « Hier, un » homme est tombé accidentellement dans la Loire, » — le voilà obligé de rédiger ainsi le procès-verbal de l'événement :

« Hier, un homme est tombé accidentellement dans l'eau de Seltz. »

Quant aux pêcheurs à la ligne, ils jubilent : — les gaz seltzogènes augmentant la voracité du poisson, le poisson mord à tout coup; la pêche miraculeuse n'est plus que de la Saint-Jean!

Le *Moniteur du Loiret avait craint* d'abord que l'eau de Seltz ne fît pâmer les carpes; — ses craintes sont détruites.

D'ailleurs un de nos illustres pisciculteurs, à la première nouvelle, avait fait des expériences sur l'eau de Seltz, et lui-même vient de le déclarer : — les poissons s'y font.

On s'attend maintenant aux révolutions fluviales les plus extravagantes :

Le Rhône deviendrait un fleuve d'absinthe suisse;

La Seine, une rivière d'eau-de-vie; — seulement il serait défendu d'y mettre le feu, sous peine de payer ce punch gigantesque à raison de trois francs le bol;

Le Tibre coulerait des flots de rhum.

En attendant ces merveilles, buvons de l'eau de Seltz... et buvons-en beaucoup... — c'est le seul moyen de pouvoir digérer le canard départemental que vient de nous servir le *Moniteur du Loiret*.

ALEXANDRE FLAN.

CONVERSATIONS DU JOUR.

ROBERT MACAIRE. — Oui, c'est pour la construction d'une église.

BERTRAND. — Diable!... Tu veux être marguillier?

ROBERT MACAIRE. — Bertrand, vos plaisanteries sont déplacées, ne puis-je donc pas faire une bonne œuvre?

BERTRAND. — Fichtre! tu en as bien le droit, mais c'est drôle... Ainsi nous allons prendre un million dans la poche du diable pour le donner au bon Dieu?... Est-ce que nous n'aurons pas un petit courtage sur l'affaire? hein!

ROBERT MACAIRE. — Oh! peu de chose; je le répète, ce n'est pas une affaire que je fais là, c'est une bonne action.

BERTRAND. — Oui, mais on dit que les bonnes actions portent avec elles leur récompense, et je ne suis pas fâché de voir ça... une fois par hasard.

ROBERT MACAIRE. — Le concessionnaire, ne sachant comment placer ses billets, s'est adressé à moi, et m'a demandé mes conditions, les voici :

Capital. . . . . fr.	1,000,000
Pour les lots. . . . . . . fr.	300,000
Pour les annonces. . . .	400,000
Pour remises aux placeurs.	250,000
Pour boutique, bureaux, faux frais.	49,650
TOTAL.	999,650
Pour construire l'église. .	350
	1,000,000

Je laisse 350 francs pour construire l'église, il n'est pas content! — Je sais bien que pour 350 francs on n'a pas une cathédrale, mais aussi, sur un million, je ne puis pas en donner dix!

BERTRAND. — Mais cela crève les yeux! tu ne peux pas donner plus que tu reçois..... Que ces Gogos sont canailles!..... Tu fais une belle action, une bonne action, une action sublime, tu ne gardes pas même ces 350 fr., tu les donnes généreusement pour les frais de l'église, et l'on n'est pas content!..... Je ne sais pas si tu es comme moi, Robert, mais ça me dégoûte des bonnes actions.

CH. PHILIPON.

THÉATRES.

L'*Anneau de fer*, au dire de M. Ernest Serret, dans sa pièce représentée au Gymnase, c'est le mariage. L'*Anneau de fer*, c'est ce bijou qu'à l'instar des sauvages les époux parisiens se passent mutuellement dans le nez. C'est très-gênant, très-ennuyeux, et très-fatigant à la longue.

Claire de Rieux est douée d'un mari atroce qui l'a plantée là : elle aime le comte de Kergis, et ne peut l'épouser; car l'anneau qu'elle a dans l'aquilin l'en empêche. Conclusion. Elle retourne faire de la tisane à son abominable époux.

Cette pièce est un plaidoyer en faveur du divorce. C'est une étude, une analyse, une lamentation dialoguée plutôt qu'un drame. Heureusement, cette œuvre est jouée avec l'admirable ensemble qu'on applaudit sans cesse au Gymnase.

La cure entreprise par le *Médecin de l'âme*, de l'Odéon, n'est pas des plus victorieuses. Ce médecin moral ramène bien au toit conjugal une femme qui a manqué aux devoirs d'épouse et de mère, mais ramènera-t-il le public à l'Odéon? Réponse. M. Larounat est là, et avec l'intelligence que nous lui connaissons il saura réparer une faute qui n'est pas la sienne.

Madame Arnoult-Plessy a fait une rentrée triomphale à la Comédie française, et cela nous a fourni l'occasion d'applaudir des deux mains aux débuts de mademoiselle Jouassin, une artiste déjà remarquable qui comptera bientôt parmi les meilleures.

Les *Pauvres de Paris*, voilà un bon titre au boulevard du Crime. Eh bien, ce n'est pas seulement un bon titre, c'est aussi une bonne pièce. Si tous les pauvres de Paris vont l'applaudir, la salle sera comble six mois durant. Ces mendiants iront au parterre et au poulailler; les malheureux en habits noirs à l'orchestre, les fils de famille endettés et sans état aux avant-scène, les pauvres millionnaires qui se prétendent sur la paille parce qu'ils n'ont pas gagné assez de millions garniront les loges. Tous les pauvres de Paris passeront par la salle de l'Ambigu, et leur passage enrichira le directeur, M. Charles Desnoyers.

Le drame de MM. Édouard Brisebarre et Eugène Nus est clair, bien fait; les péripéties poignantes et les épisodes joyeux sont entremêlés avec une habileté des plus heureuses. C'est un des grands succès de l'Ambigu.

La fameuse féerie du Palais-Royal, *La queue de la poêle*, avait besoin d'un lever de rideau tout frais. On a donné le *Parapluie d'Oscar* de M. Jaime fils. Le possesseur de ce parapluie se nomme Oscar; il prête cet instrument à une dame Dolgouski, et de ces relations de parapluie les méchantes langues tirent des conséquences fâcheuses. Après toutes sortes d'incidents, Oscar rentre en possession de son riflard et du cœur d'une certaine Paméla.

Aux Bouffes-Parisiens, Commerson, suivi de son fidèle Furpille, nous a régalés d'une opérette intitulée *Un duo de serpents*.

Un vieux bonhomme est mort laissant à son neveu le chevalier un héritage devenu impalpable par suite de la canaillerie d'une servante qui a soigné le bonhomme à l'agonie. La gueuse a caché les écus du vieux dans deux peaux de serpents trépassés qui s'étalent dans un bocal, à côté d'un autre bocal où grouillent deux autres serpents parfaitement vivants.

La servante et un valet font main basse sur les écus. Ils fourrent dans leurs poches les deux reptiles empaillés de pièces d'or.

Le chevalier juge, à l'embarras de la valetaille, qu'il y a quelque anguille sous roche. Il se fait restituer son bien en leur faisant accroire qu'ils ont pris les serpents vivants. Les voleurs avalent cette couleuvre, restituent l'héritage, et sont chassés par le chevalier, qui leur permet d'emporter le bocal numéro 2 : ils pourront montrer des serpents vivants dans les foires.

La partition de M. Cottin est fort restreinte; elle se compose de deux ariettes et d'un duo, qui prouvent ses études des grands maîtres Haydn et Mozart.

ALBERT MONNIER.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL
DE LA BONNE COMPAGNIE.

Le journal les *Modes parisiennes* a déjà quinze ans d'existence, et s'est placé, dès son début, au premier rang des journaux de sa spécialité; il est patronné et adopté par la haute société. Journal de toutes les jeunes reines et princesses de l'Europe, il est aussi connu à Saint-Pétersbourg et à Londres qu'à Paris même.

Il paraît tous les dimanches (52 fois dans l'année), et ne coûte que 28 fr. par an.

Tout abonné d'un an reçoit en prime un Album qui vaut à lui seul le prix de l'abonnement.

L'Album de 1855 était: LA VIE ÉLÉGANTE DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE, douze gravures sur acier, d'après douze charmants tableaux de M. Compte-Calix.

L'Album de 1856 est: SIX TABLEAUX DE LA VIE PARISIENNE. Ces six gravures sur acier sont coloriées et forment un très-charmant Album de salon.

L'Album de 1857, qui se distribuera dans le mois de décembre prochain, sera: DOUZE NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS PAR GAVARNI. Ces douze costumes inédits, dessinés et gravés pour les *Modes parisiennes*, seront coloriés avec soin.

Prix des *Modes parisiennes*: Un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



GAZETTE DE PARIS

NON POLITIQUE.

La *Gazette de Paris* paraît tous les Dimanches, sous la direction de M. DOLLINGEN.

PARIS: 3 mois, 5 fr.; 6 mois, 10 fr.; un an, 16 fr. — DÉPARTEMENTS: 3 mois, 6 fr.; six mois, 12 fr.; un an, 20 fr.

Bureaux, rue Vivienne, 48, au coin du Boulevard.

RÉDACTEURS:

MM. ALEXANDRE DUMAS, MÉRY, JULES JANIN, LÉON GOZLAN, ARSÈNE HOUSSAYE, EDMOND TEXIER, LOUIS LURINE, AUGUSTE LUCHET, ALBÉRIC SECOND, E. GONZALÈS, ROGER DE BEAUVOIR, CHARLES MONSELET, T. PELLOQUET, PHILIBERT AUDEBRAND, PIERRE BERNARD, FÉLIX MORNAND, A. HUSSON, ALEX. WEY, LÉON GATAYES, GEORGES BELL, MARIE AYCARD, CH. PHILIPON, NADAR, ACHILLE DENIS, ALFRED BUSQUET, AURÉLIEN SCHOLL, ÉTIENNE ÉNAULT, JEAN ROUSSEAU, JULIEN LEMER, Dr CASIMIR DAUMAS, Dr YVAN, ALFRED D'ANCRE, CHARLES MAGNE, LOUIS BELLET, ETC., ETC.

PRIME AUX ABONNÉS D'UN AN: Dix magnifiques Gravures in-folio sur chine d'après nos grands maîtres, seront données aux abonnés d'un an (du 1er avril 1856 au 1er avril 1857).

1. L'ODALISQUE,	d'après	*Ingres.*	6. L'ORGIE ROMAINE,	d'après	*Couture.*
2. LA FANTASIA ARABE,	—	*Eugène Delacroix.*	7. LE SINGE AU MIROIR,	—	*Decamps.*
3. LE COMBAT DE COQS,	—	*Gérôme.*	8. LES BOEUFS,	—	*Rosa Bonheur.*
4. LA DEVINERESSE,	—	*Verdier.*	9. LA DANSE DES BACCHANTES,	—	*Gleyre.*
5. L'APPEL DES CONDAMNÉS,	—	*Muller.*	10. LA FOLLE DU LOGIS,	—	*Camille Roqueplan.*

Un numéro est envoyé comme essai à toutes les personnes qui en font la demande par lettre affranchie.

Adresser le montant de l'abonnement d'un an, 16 fr. pour Paris, 20 fr. pour les Départements, en un mandat de poste, à M. DOLLINGEN, rue Vivienne, 48.
La Prime sera expédiée immédiatement et *franco*.

Le Propriétaire-Gérant: CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 39. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 27 Septembre 1856.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

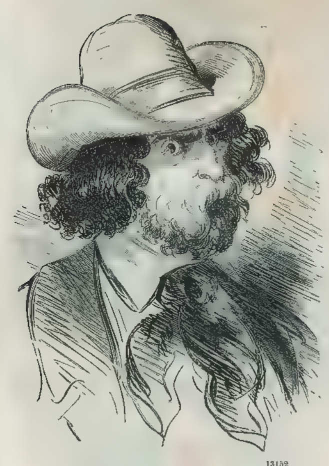
ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES COIFFURES DE CAMPAGNE, — par MARCELIN.

« Aristote en son chapitre des chapeaux... »



13152

Le feutre à larges bords.
Gastibelza, l'homme à la carabine,
S' coiffait ainsi!



13153

Le Panada ou Panama.
Vingt-cinq mille à cinq francs!



13154

Le feutre à petits bords (*english improvement*).
Un bien joli petit chapeau, s'il avait une anse!



13155

Opinion d'un troubadour sur les chapeaux de ces dames.

« La paille tressée en réseaux
» Du soleil garantit nos belles;
» Grâce à leurs immenses chapeaux
» Elles n'ont plus besoin d'ombrelles;...



13156

Suite du précédent.

» Mais ils voilent trop leurs â... â... â... â... âppâs.....
(*Ritournelle de lyre.*)



13157

Suite et fin.

» ... Et Zéphyr leur livre bataille;
» Il a raison, l'on ne doit pas
» Cacher ses ro...o...o...o...oses sous la paille. »

LES COIFFURES DE CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



13158

Le béret de la marine.

Celui qu'a fait c'te coiffur' là,
C'est un d' la yole, ô gué lon la!
Ah! ah!
Tire l'aviron, don daine,
Tire l'aviron, don don!



13159

La calèche.

L'éteignoir des Grâces.



13160

La casquette à côtes.

Melon garanti.



13161

Le chapeau de paille.

Tout à fait sans façon.



13162

Dernier genre.

Asseyez-vous dessus, et que ça finisse!



13163

— Ma foi, ne sachant quelle coiffure choisir, j'ai gardé la casquette que je portais en rhétorique. (*Approuvé.*)

Au numéro de ce jour est jointe la livraison 21 du MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS que nous adressons à tous nos abonnés. Nous les engageons à le réclamer aux intermédiaires qui ne la leur donneraient pas.

LE JOURNAL L'INTELLIGENCE.

Le dix-sept avril de l'an de grâce mil huit cent cinquante-six, le comité de la société des gens de lettres recevait *franco* l'épître suivante :

« Il manque un journal à votre société : — j'offre d'en » faire les fonds; — j'en abandonne les bénéfices. »

Signé : « UN MILLAUD-NAIRE »

Cette généreuse missive était-elle réellement datée du 17 avril? — ne l'était-elle pas plutôt du 1er?

That is the question, — comme disent les Grands-Bretons.

Toujours est-il que le journal *l'Intelligence*, — tel devait être son titre, — est resté à l'état de poisson d'avril.

Pourquoi? — L'idée était bonne.

Qui pourrait la reprendre? Qui serait capable de la réaliser?

Un seul homme : — le coreligionnaire, — non, le coremillionnaire de M. Moïse Millaud :

M. Jules Mirès!

Et remarquons en passant combien ce gentil petit nom de Jules oblige : — autant de Jules, autant de grands hommes... autant de célébrités :

Jules César, — Jules Mazarin, — Jules Janin, — Jules Simon, — Jules Barbier, — Jules Lovy, — Jules Moinaux, — Jules David... *et tutti quanti!*

Pourrait-il reculer devant la création du journal *l'Intelligence*, ce Crésus-Mécène dont les bureaux scintillent d'hommes de lettres?

Blaise, Boucher, Louis Lurine... et tant d'autres!

Et quel admirable journal que celui de la société des gens de lettres, patroné par M. Mirès!

Il serait nécessairement imprimé sur papier Joseph, — comme les billets de mille;

Avec des dessins de Gustave Doré — sur tranche;

Et ses porteurs endosseraient le costume des garçons de recette de la Banque.

De plus, les quinze cent mille premiers abonnés pourraient recevoir chacun :

Un cure-dents en argent;

Une action des *Gaz de Mirès-ville;*

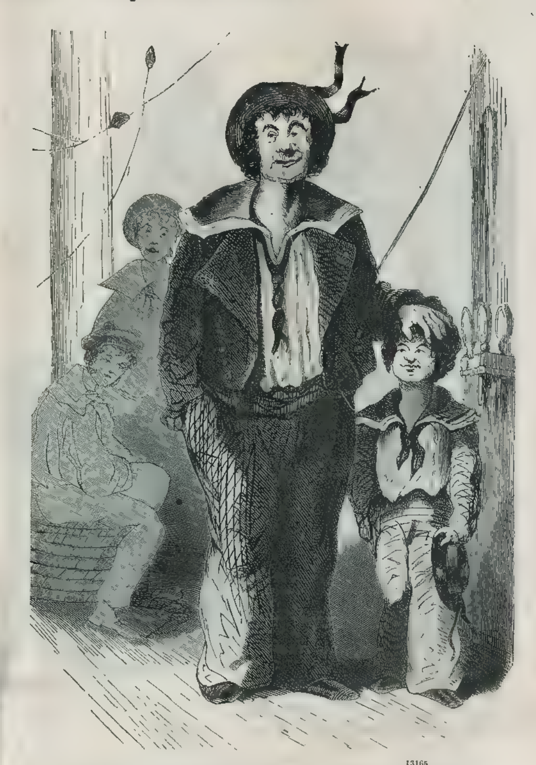
Un passe-lacet en or;

LA LANGUE MARITIME, — par RIOU.



13164

— Oui, mon oncle, y m'a abandonnai.
— Cré mille tonnerres, y n' sera pas dit que c' grand propre à rien, après t'avoir promis le mariage, a eu le cœur de *couper la remorque* et de te laisser aller ensuite en dérive avant la noce, et si il n' veut pas t'épouser, *j' lui fais avaler ma gaffe par le mauvais bout.*



13165

UN PROTECTEUR.

Quant à vous, tas de parias, le premier qui dira un mot plus haut que l'autre à ce petit lapin qui a l'honneur d'être mon pays, aura affaire à moi; Ives Marie Lagadec de Larmilis, canton de Brest, département du Finistère........ C'est dit, entendu et conclu, maintenant *veille au grain.*

Une action des *Ports de la Joliette;*

Une réduction en zinc du *François Ier* de la cour du Louvre, revu et pas corrigé;

Et enfin la *Photo-Nadar-rue Saint-Lazare-graphie* du célèbre inventeur de l'*Offenbach-colauréat musical.*

Comment ne pas mordre à de pareilles amorces?

M. Mirès, lors de son entrée récente dans la *Compagnie des chemins de fer d'Italie*, a sollicité et reçu, — bien que juif, — la bénédiction de Son Excellence le nonce.

Il en recevra bien d'autres, s'il continue la pensée de M. Millaud, s'il fonde le journal de la société des gens de lettres!...

Et alors l'auteur de *la Bourse* effacera de sa comédie le :

Castigat ridendo MIRÈS!

ALEXANDRE FLAN.

ÇA ET LA.

§ Ier.

Un Fossile.

— Monsieur, me dit-il, ce que je vais vous chanter va sans doute vous paraître jovial. Je suis un Parisien-borne, ennemi du mouvement, du changement, de la métamorphose, du progrès, de la crinoline, des tragédies modernes, du sucre d'orge à l'absinthe, et du vaudeville où l'on pleure. Je regrette mon Paris d'autrefois; j'ai envie d'émigrer dans les montagnes Rocheuses pour échapper au Paris nouveau : voilà mon opinion!

Celui qui parlait ainsi avait les cheveux redressés sur le sommet de la tête, ainsi qu'il était de mode de les porter en 1830; il prenait du tabac dans une boîte d'or; il portait, en guise de bouton de chemise, un excessivement petit médaillon représentant la figure juvénile de Victor Hugo, telle qu'elle était en 1829, le jour de la première représentation d'*Hernani.*

— Seriez-vous donc encore romantique? lui demandai-je.

— Je suis toujours ce que j'ai été autrefois, répondit-il.

— Décidément, pensai-je, c'est un homme comme on n'en voit plus : — un oiseau rare.

§ II.

L'Histoire.

Tout en nous promenant côte à côte :

— Monsieur, reprit-il, c'est sans doute une très-belle chose que de restaurer Paris de fond en comble; nos magistrats étendent le cordeau de la ligne droite dans toutes les rues; rien de mieux : l'hygiène l'ordonne, tout le monde s'en trouve bien, toute chose s'en accommode, excepté l'Histoire.

— Ah! répliquai-je, l'Histoire!... la belle chose que l'Histoire, en vérité! Qu'est-ce que l'Histoire prouve? Qu'est-ce que l'Histoire fait de bon ou empêche de mal? Encore si l'Histoire amusait? Mais nenni! — Moi qui vous parle, j'ai écrit des rames de *pensums*, j'ai eu cent fois les oreilles tirées, j'ai souffert mille fois les *patoches* pour n'avoir pas mordu à l'Histoire. Changez donc de refrain, s'il vous plaît! François Rabelais a écrit : « L'Histoire ne vaut pas une grappe de raisin noir! » Et il avait mille fois raison.

— Il avait cent mille fois tort, et je ne tarderai pas à vous le démontrer!

§ III.

Le pont Neuf et Tabarin.

En ce moment nous traversions le pont Neuf.

— Ah! s'écria-t-il, voilà ma démonstration. Qu'est-ce qu'il y a de plus insignifiant que votre pont-Neuf d'aujourd'hui? Il est propre, bien tenu, bien éclairé, rectiligne; on dirait un lambeau de la rue de Rivoli. Mais la couleur pittoresque d'autrefois, où est-elle? Demandez où sont les neiges d'antan. Et cependant, sur cette voie aujourd'hui si morose, combien de fois n'a-t-on pas ri jadis?...

L'homme alors se mit à me faire éloquemment l'historique du théâtre, je veux dire des tréteaux de Tabarin.

Paillasse, auteur et charlatan, ce Tabarin, vous ne l'ignorez pas, a désopilé dix ans la rate du vieux Paris. C'était dans le temps où l'on s'amusait pour tout de bon, et non point par convention expresse. Les seigneurs de la cour d'alors et les nobles dames disaient, le matin, en

LA LANGUE MARITIME, — par Riou (suite).



15166

DÉFINITION DE L'AMOUR.

— C'est-à-dire tout bonifacement que t'en tiens d'aplomb pour c'te particulière-là.
— Mais un peu, mon neveu.
— Ah! après tout, l'amourachement, ça vous saute à bord comme une lame sourde qui vous tombe *par le travers* avant d'avoir pu pousser la barre à bâbord ou à tribord pour la parer.



15167

Quand j' vois ta particulière te câliner l' soir comme un nouveau-né, j 'me dis : —V'là un petit jeune homme qui serait mieux placé sur l'empointure d'une vergue de hune que sous la ralingue d'un cotillon *effemilin*.... C'est plutôt la mer qu'il nous faut sur l'avant à nous, et de la lame du *ouest au derrière*.

se mettant des mouches et en réglant leur journée : « J'irai cette après-dînée voir Tabarin donner des coups de pied à Chrysocale. » Chrysocale était un comique secondaire qui jouait les souffre-douleur.

— Mais, répliquai-je, en quoi était-il si drôle, ce Tabarin?

— Ah! je vais vous dire. Il avait la perruque de filasse sur la tête, les grandes lunettes sur le nez, le violon à une seule corde sur l'épaule; jouant, chantant, dansant, faisant les cent coups, il improvisait des monologues et des dialogues dont vous vous lécheriez les doigts aujourd'hui; mais vous n'en aurez pas : vous aimez bien trop les grands vers de M. François Ponsard.

§ IV.

Un Fragment.

— Mais, hasardai-je, mon cher monsieur, cela était-il bien littéraire?

— Plus littéraire, sans contredit, que toutes les classes de l'Institut, la Société des gens de lettres, la Société des auteurs dramatiques, le *Caveau*, la *Lice chansonnière*, les *Enfants d'Apollon*, toutes les sociétés, toutes les goguettes et tous les athénées, mêlés et brouillés ensemble. En voulez-vous un exemple?

— Citez donc!

— Tabarin discutait avec Mondor, son maître, sur une question grave : « Si un meunier, un tailleur, un banquier et un procureur étaient dans un sac, qui sortirait le premier? — Mon maître, disait Tabarin, aiguisez le tranchant de vos résolutions; je m'en vais emmancher la serpe d'une subtile demande : « Si vous aviez enclos dans un grand sac un meunier, un tailleur, un banquier et un procureur, lequel sortirait le premier? » Mondor cherchait, et ne trouvait pas. Alors le paillasse s'écriait : « Le premier qui sortirait du sac serait un voleur, mon maître; il n'y a rien de plus assuré que ce que je dis. » Eh bien, il avait mille saillies de cette farine.

Il allait s'étendre dans une longue prosopopée; mais, le moment de nous séparer étant venu, je me préparais à lui souhaiter le bonsoir.

— Vous viendrez me voir, me dit-il en me tendant sa carte. A cinq minutes de là, mais à cinq minutes seulement, par discrétion, je regardai ce morceau de carton-porcelaine, et j'y lus :

Horace Tabarin, propriétaire.

C'était l'arrière-petit-fils du fameux paillasse, et en même temps le dernier romantique millionnaire.

H. d'Origny.

LE CONCIERGE DE LA RUE CRÉBILLON.

Il y eut un moment dans Paris, — et ce moment n'est pas loin de nous, — où il était impossible de trouver une seule chambre *non meublée* à louer au-dessous de 300 francs.

Les propriétaires étaient tous plus ou moins malades de la fièvre de l'illusion. Ils rêvaient tout haut qu'ils allaient devenir millionnaires.

Tous les matins, les journaux annonçaient qu'une masse d'étrangers allait affluer à Paris. Les propriétaires, qui étaient leurs abonnés, comptaient voir venir une foule de princes russes, de lords anglais, de nababs enrichis; et, en fin de compte, ils en étaient réduits à dire comme *ma sœur Anne* : « Je ne vois rien venir! »

Cette situation se prolongea pendant deux ou trois termes. Elle fut terrible pour les locataires ayant des meubles et qui cherchaient un logement non pour eux, *mais pour leurs meubles*.

C'était le commun des martyrs, et je comptais dans leurs rangs.

Votre serviteur habitait depuis deux ans les hauteurs du quartier Saint-Jacques, histoire de respirer le grand air.

Son landlord (traduisez *propriétaire*) s'était mis en tête de donner congé à tous les habitants de sa maison qui ne payeraient pas leur terme d'*avance*.

Cette façon d'entendre le crédit ne fut pas comprise, et nous nous mîmes en devoir de déloger.

En vain cherchâmes-nous pendant six semaines un logement *non meublé*. — Le logement était devenu un mythe.

Ceux d'entre nous qui arrivaient tout juste à payer une chambre de deux cents francs, se virent dans l'obligation de louer des appartements de 6, 7 et 800 francs.

Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi.

Voilà comme quoi votre serviteur descendit des hauteurs du quartier Saint-Jacques à la rue Crébillon, qui n'est séparée de l'Odéon que par une place mitoyenne.

LES PAYSANS, — par **Baric**, mis sur bois par **Belin**.



13168

— Ah çà! qu'est-ce que c'est que ce paquet d'imprimés que tu m'apportes là?
— Pardieu, à c'te poste, je leus ai demandé si n'aviant ren pou l' châtiau... i' m'ont fait un bout de papier en m' disant que c'était seize sous! Pu souvent que j'allais leus y donner seize sous pour c' chiffon-là! pas si bête. Je leus y ai laissé, j'ai allongé l' bras, pendant qu'i z'étions occupais, et j'ai pris ce gros paquet. Au moins, vous en avez pou v'ot' argent!



13169

— Hé ben, nous sommes donc papa?
— Oh! mais *voui!*
— Est-ce une fille?
— Nenni!
— Alors c'est un garçon.
— Hein!! on vous l'a dit!

A mon départ, mon ex-concierge, M. Nicolaï, fabricant de gibernes de son état, me montrait une espèce de cave avec deux soupiraux transformés en fenêtres, plus une porte à deux battants : « Voilà, dit-il, ce que le propriétaire veut que je loue pour un vâââste appartement... Va pour un vâââste appartement!... » De sorte que Nicolaï fut obligé de remiser dans sa loge le vin du propriétaire. Nicolaï, qui ne déteste pas le bon vin, se frottait les mains et faisait claquer sa langue en signe de volupté; si bien qu'au lieu de noircir ses gibernes en dehors, il les noircissait en dedans.

Me voici donc arrivé rue *de* Crébillon avec un mobilier quelque peu *dix-huitième siècle*. On ne pouvait pas mieux faire.

J'avais compté sans M. Machanette, un concierge modèle, taillé sur le patron du *peseur d'or* de Pierre Dupont. Il *reniflait* mes meubles (c'est le mot) avec le flair d'un commissaire priseur.

M. Machanette m'interpella sans pitié en ces termes :

— Pardon, monsieur, mais vos meubles ne répondent pas...

— Comment ils ne répondent pas!... voudriez-vous, par hasard, monsieur Machanette, que j'eusse des meubles automates, un canapé à la Vaucanson, un lit mécanique!...

— Je veux dire qu'ils ne répondent pas au point de vue du loyer.

— Vous n'avez donc pas vu mes tableaux?... En voilà qui sont parlants! Trois gravures de Lépicié et de Lebas d'après Greuze, quatre eaux fortes, tout l'œuvre de Léopold Flameng... C'est éloquent au point de vue de l'art.

— Ah! monsieur, en fait d'art, le propriétaire ne connaît que le terme... Nous en avons eu des artistes... Nous avons logé M. Grandville, un artiste qui recevait toute sorte de monde... Que Dieu ait son âme!... Mais il a fait bien de la peine au propriétaire!... — Monsieur reçoit-il des dames?...

— Je ne reçois que le *Journal amusant*, quand on me l'envoie.

— Un Journal du dimanche... oh! ça ne fait rien; ce jour-là vous serez libre... La loge est vide... Nous allons à l'office, madame Machanette et moi.

La location était signée. Je pus, comme on dit en termes de pratique, *occuper les lieux*. Mais je ne savais pas, en entrant dans une maison aussi tranquille, m'enfoncer dans un roman aussi ténébreux qu'inextricable.

J'ai lu les *Mystères d'Udolphe*, j'ai dévoré les romans fantasmagoriques d'Anne Radcliffe, de Lamothe-Langon et de Ducray-Duménil... Rien de semblable à l'imbroglio dans lequel je me débats sans trêve.

D'abord la rue Crébillon n'est pas une rue, pas plus que la Canebière de Marseille... Ce n'est pas une place... Ce n'est pas un carrefour. Qu'est-ce donc alors? Elle ne comporte que six maisons... Une seule, la mienne, jouit d'un concierge, le susdit M. Machanette.

Le premier soir, quand je rentrai, je cherchai vainement un marteau de porte ou un bouton de sonnette... Rien pour informer le concierge! — Je me mis à frapper du pied dans la porte, à la défoncer. M. Machanette arriva sournoisement, armé d'un flegme désespérant. Il me montra avec mystère un macaron de bronze pratiqué dans la porte, et, dans ce macaron, une petite rosace presque imperceptible. « C'est un timbre clandestin, me dit-il, mais nous ne l'indiquons qu'aux locataires... »

Le lendemain j'appris que cette maison si bien fermée, que ce domicile hoffmanesque, avait cinq entrées : la première rue de Crébillon, la seconde rue Regnard, la troisième place de l'Odéon, la quatrième rue de Condé... La cinquième aboutit, par un escalier dérobé, à un chantier de tailleur de pierres.

Un matin, M. Machanette entra en riant dans ma chambre. « Vous n'avez pas l'air de vous en douter, me dit-il, mais vous habitez là le logement où a demeuré M. de Crébillon père... »

(Ici M. Machanette ôta respectueusement son bonnet.)

« ... C'est ici, reprit-il, c'est dans ce coin qu'il élevait une douzaine de chats... C'est ici qu'il composait ses tragédies au bruit de leurs miaulements, qui lui agaçaient les nerfs et lui inspiraient de grandes tirades. Sans ses chats, M. de Crébillon n'aurait peut-être jamais été un grand tragique. Je ne montre pas cet endroit à tout le monde; mais pour vous, monsieur, ce ne sera que cinq francs...

— Je suppose, monsieur Machanette, que ces cinq francs sont un à-compte sur les étrennes...

M. Machanette fit la grimace et continua :

— Voyez-vous, monsieur, depuis Louis XIV, on ne comprend plus la tragédie... Racine lui-même, dans ses chefs-d'œuvre, s'est permis des écarts qui font rougir... Par exemple, dès le début d'*Athalie*, le diamant de sa couronne, le public entend :

Un peuple à flots pressés inondait les portiques...

Savez-vous bien, monsieur, ce que le public peut comprendre par ce vers?... Cela prête à l'équivoque, et l'on se demande ce que peut faire ce peuple en sortant du temple... C'est comme dans *Iphigénie*, quand Achille dit à Agamemnon :

Seigneur, quel bruit étrange est venu jusqu'à moi?...

On se demande ce qu'a pu faire Agamemnon pour qu'Achille lui adresse une pareille question, question tellement vague qu'elle est presque une incongruité.

Le public aime tant les calembours qu'il en voit partout; ainsi, dans cet autre vers :

J'habite à la montagne et j'aime à la vallée...

tout le monde croit qu'il aime *à l'avaler* (la montagne), et c'est dur à digérer!... »

M. Machanette parlerait encore si je l'avais laissé faire, mais je ne lui répondis rien, et mon silence l'intimida. Il crut voir en moi un ennemi déclaré de la tragédie.

Car, il faut bien vous le dire, M. Machanette se livrait à une tragédiculture d'autant plus effrénée qu'elle était clandestine.

Il faisait des vers la nuit; il les récitait pendant le jour à sa femme, aux locataires, à la laitière, aux porteurs d'eau, au fruitier, etc., etc., ou du moins il croyait composer des vers, et c'était en réalité les vers de Corneille, de Racine, de Crébillon, de Luce de Lancival, qu'il cousait tant bien que mal les uns aux autres, et dont il vous servait une *olla-podrida* des plus comiques.

M. Machanette représentait une nouvelle variété de la folie : *la monomanie de la tragédiculture*.

Cette monomanie avait une cause sérieuse.

Vous vous rappelez peut-être cette histoire lamentable que Balzac raconte dans un de ses romans.

Un malheureux homme de lettres, chargé de famille, a composé une tragédie. La pièce est acceptée avec acclamation par le comité de lecture de l'Odéon. On est sûr du succès. Le père de famille compte sur ses doigts les

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13170

De ces deux cavaliers, devinez quel est celui qui craint le plus la pluie?

N° 2.



13171

Pourquoi ce pauvre diable qui sort de prison se trouve-t-il trop à l'étroit dans ses vêtements?

N° 3.



13172

Pourquoi les plaideurs qui craignent de s'enrhumer doivent-ils se vêtir chaudement lorsqu'ils vont au palais?

jours qui le séparent de la première représentation, car il est couvert de dettes, car on va manquer de pain,... et la première représentation va combler un abîme... On porte tout au mont-de-piété, aujourd'hui le linge, demain l'argenterie, après-demain les habits... Enfin, après bien du tirage et des efforts, on arrive à la veille du jour tant désiré... Fatalité! la nuit même, l'Odéon est dévoré par un incendie!...

Cet excès de malheur ébranla la raison du pauvre homme de lettres, qui n'est autre que M. Machanette.

Un propriétaire compatissant, après avoir assuré l'avenir de sa petite famille, lui offrit la place de concierge.

Il a conservé assez de raison pour tirer le cordon. Du reste, tous ceux qui connaissent son infortune, tolèrent ses lubies.

Heureux M. Machanette! Il rêve la restauration de la tragédie...

Silence! ne le réveillons pas!

ANTONIO WATRIPON.

COSARELLES.

⁂ On parlait dernièrement, chez Dantan, du grand festin offert le 7 septembre au peuple de Moscou, à l'occasion du couronnement de l'empereur Alexandre.

— Avez-vous lu le menu? demanda M. Rob. H...

— Oui, répondit le sculpteur : 240 moutons rôtis, 7,200 poules, 480 tartes, 1,000 dindes, 1,000 canards, 9,600 jambons, etc.

— Et pas la moindre chandelle?

— Comment cela?

— Ne disait-on pas que la chandelle était un véritable régal pour le peuple russe?

— Il y a quinze ou vingt ans, oui; mais la Russie est revenue de ce régime : c'est précisément cette absence de chandelles qui prouve le progrès des lumières..... gastronomiques chez les Russes!

⁂ Le soir de la réouverture de l'Odéon, le *Dépit amoureux* précédait la pièce nouvelle, selon l'usage traditionnel de la maison.

Pendant la scène de Marinette et de Gros-René, quelques personnes placées aux premières loges se livraient à une conversation un peu bruyante. Ce voisinage devenait fort importun à une grande et belle provinciale installée aux premières galeries, et qui s'écria, en dénonçant du regard la turbulente loge :

« Ils connaissent donc cette pièce, qu'ils ne l'écoutent pas?... »

Et tous les voisins de rire, mais d'un rire d'autant plus homérique que la mise recherchée de la provinciale annonçait une condition au-dessus de la moyenne.

Et, d'un commun accord, toute la première galerie, comme frappée par l'électricité de la malice parisienne, imposa silence à la bruyante loge, afin que la belle provinciale pût écouter le *Dépit amoureux* et suivre le fil de l'intrigue.

⁂ L'autre soir, à l'orchestre du Gymnase, pendant qu'on jouait *l'Anneau de fer*, les spectateurs se racontaient des anecdotes pour se tenir éveillés.

Un bon vieillard, qui occupait la stalle 40, me conta l'historiette suivante.

C'était en 1829, à Lyon. La loterie royale était alors dans toute sa floraison.

Un prédicateur célèbre, l'abbé de Bonnevie, avait, certain dimanche, tonné en chaire contre les folles et les fous qui mettaient leurs épargnes à la loterie.

« Quelle sottise, mes très-chers frères, disait-il, d'aventurer ainsi le fruit de ses sueurs sur un terne rêvé!... le 24, le 39 et le 81, par exemple : est-ce pour de pareilles billevesées aléatoires que vous devez risquer votre argent, cet argent si laborieusement amassé, et destiné à vous préserver de la misère?... »

A la fin du prône, au moment où le vertueux abbé descendait de chaire, une vieille femme s'approche de lui :

— Monsieur de Bonnevie, lui dit-elle, vous êtes un saint homme!..... n'est-ce pas le 24, le 39 et le 81 que vous avez désignés pour le terne?... je suis sûre que vous me porterez bonheur, et je vais mettre cinq francs sur ces numéros!

L'abbé était indigné. — Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le terne sortit, et que la bonne femme gagna une somme énorme!

⁂ L'Italie est en train de recourir aux remèdes héroïques pour sauver l'art.

A Bologne, les journaux publient le plan détaillé d'une société par actions, destinée à régénérer le théâtre.

Il s'y fonde aussi une société pour l'amélioration de la musique instrumentale, avec des primes de 100 francs.

Notre confrère le *Théâtre* raille fort agréablement cette petite singerie de la péninsule. Le fait est que l'Italie n'aura plus rien à envier à la France lorsqu'elle possédera des concours Véron et des concours Offenbach; « la statue colossale du Ridicule, et sa réduction par le procédé Collas. »

J. LOVY.

LES WAGONS-APPARTEMENTS.

On se rappelle comment s'est fait le voyage impérial de Biarritz. La compagnie du chemin de fer d'Orléans s'est empressée d'offrir, non pas, comme autrefois, un wagon plus ou moins orné de riches tentures et de somptueuses broderies, mais bien une suite de voitures communiquant entre elles, et composant un appartement complet : salon, salle à manger, cuisine, chambre à coucher, water-closet... rien n'y manquait.

Cette heureuse idée ne saurait rester en chemin, fût-ce en chemin de fer d'Orléans, — et nous ne doutons pas qu'elle ne se répande sur toute la ligne, ou plutôt sur toutes les lignes ferrées.

Beaucoup de gens, en effet, détestent les voyages en chemin de fer à cause de l'ennui qu'ils éprouvent à rester éternellement assis sur une banquette plus ou moins rembourrée, selon qu'elle est de première ou de troisième classe. Ce continuel *état de siége* est sans contredit un des plus cruels supplices qu'on puisse infliger à un mortel, et Virgile n'a pas hésité à en faire une punition des enfers :

Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus!

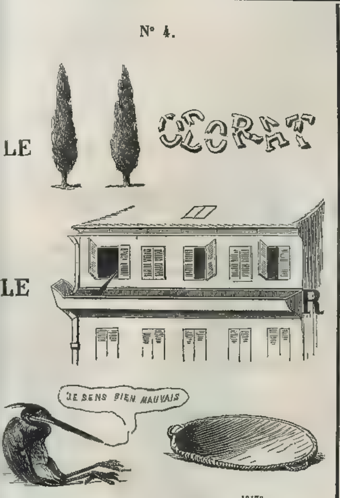
Consultez encore à ce sujet les pauvres bureaucrates, qui sont forcés de rester cloués six heures par jour sur le vénérable et peu élastique fauteuil de leurs prédécesseurs!

En vain cherchait-on à dédommager le voyageur en lui offrant la lecture de livres à couverture glacée et por-

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



13173

N° 5.



18174

N° 6.



13175

tant le titre de *Bibliothèque des chemins de fer;* malheureusement toute lecture, même celle de livres glacés, ne se trouve pas nécessairement pleine de charme, et, pour beaucoup de personnes, loin d'être une distraction, elle elle n'était souvent qu'un ennui de plus.

Les wagons-appartements vont tout modifier. On ne sera plus forcé de se plier en équerre; on pourra circuler à l'aise, et danser même de frénétiques polkas au bruit saccadé de la vapeur. Ajoutez qu'on prendra ses repas à table et son repos au lit, absolument comme chez soi.

Pour peu qu'un convoi se compose d'un certain nombre d'appartements complets, les voyageurs, ou plutôt les locataires, auront encore la faculté de ne pas rester chez eux et d'aller en visite chez leurs voisins. On s'invitera pour dîner, pour jouer ou pour danser, comme entre habitants d'une même rue, et plus d'un mariage, résultant de cette fréquentation amicale, se fera au débarcadère, à moins que le convoi ne contienne aussi un maire muni de son écharpe pour célébrer la chose.

Grâce aux charmes d'une telle existence, il est probable que bien des gens ne manqueront pas d'élire domicile en chemin de fer; les loyers sont si chers, que ce sera peut-être une économie. On demeurera entre Paris et Strasbourg, ou bien entre Avignon et Marseille. Outre les agréments d'un perpétuel changement d'air et de coup d'œil, on aura celui, non moins précieux, d'échapper facilement à ses créanciers.

Que pourront faire, en effet, ces *êtres grossiers*, comme les appelle M. Ponsard avec autant de rime que de raison, à l'égard d'un débiteur qu'ils sauront demeurer sur toute une ligne de chemin de fer, et parcourant dix lieues à l'heure? Comment exercer des *poursuites*?

Pour mon compte, je désire ardemment de voir s'établir ces nouvelles rues ambulantes. Peut-être ce surcroît d'habitations déciderait-il mon féroce propriétaire à diminuer un peu mon loyer!

Il s'en ferait temps! ACHILLE LAFONT.

CONVERSATIONS DU JOUR (N° 2).

ROBERT *lisant.* — « Société au capital de 35 millions, » pour la fabrication des allumettes incombustibles... » *Gérant :* M. le chevalier Bertrand... » Ton nom inspirera de la confiance, je le veux bien; mais, pour placer les actions, il faut absolument un banquier renommé et un conseil de surveillance ronflant!

BERTRAND. — Pour banquier, si nous prenions Wormspire?

ROBERT. — Trop connu!

BERTRAND. — Eh bien, Castorine?

ROBERT. — Trop inconnu!..... Tiens! je vois dans l'*Almanach des 25,000 adresses* Rochil, fabricant de chaussons aux pommes... voilà notre affaire!

BERTRAND. — Tu aimes mieux fabriquer des chaussons aux pommes que des allumettes en caoutchouc?

ROBERT. — Toujours naïf, mon petit chat!... Il s'agit d'un banquier! — Nous prenons Rochil, et nous en faisons le banquier de la Société : les gogos liront Rothschild!

BERTRAND. — Mais M. Rothschild réclamera!

ROBERT. — Quand il réclamera, les actions seront placées!

BERTRAND. — Robert, tu es grand comme le monde!... Voyons, qui veux-tu pour le conseil? Moyennant quelques actions libérées nous pouvons avoir le baron Machin, ancien pair de France.

ROBERT. — Ce nom traîne dans toutes les sociétés, c'est un nom fané.

BERTRAND. — En donnant 500 francs à Flora des Funambules, nous aurons le duc de Chose.

ROBERT. — Un duc, c'est bon, va pour le duc.

BERTRAND. — Si tu veux un prince, nous avons le prince Canaillardi.

ROBERT. — Je connais! Ancienne famille, grandes alliances. Va pour monseigneur Canaillardi.

BERTRAND. — Nous aurons moyennant une misère le chevalier A..., — le comte B..., — le vicomte C...

ROBERT. — Nous pouvons glisser dans le conseil de surveillance le baron de Wormspire, il sera bien placé là.....

BERTRAND *l'interrompant.* — Oui, mais la loi nouvelle ne reconnaît qu'aux actionnaires le droit de composer le conseil de surveillance!

ROBERT. — Que tu es simple, mon bon Bertrand! Est-ce qu'on ne fait pas nommer qui l'on veut par une assemblée de gogos!

N'oublie jamais cette maxime de haute philosophie : Respect à la loi, — Ne la violons jamais... jamais!!! C'est inutile.... Faut seulement savoir s'y prendre.

CH. PHILIPON.

THÉATRES.

Il y avait au quinzième siècle une farce, intitulée *les Femmes qui font refondre leurs maris*, qui eut un grand succès dans ce temps-là. Le hasard fit tomber entre les mains de mon vieil ami Ed. Martin et de votre serviteur, cet opuscule, qui n'a que quelques scènes.

En voici l'idée.

Jeannette et Pernette se plaignent d'avoir deux vieux maris, Thibault et Collard. Elles sont maîtresses chez elles, c'est vrai! mais chacune soupire en parlant

> De son mary, qui est si vieil,
> Que ne lui faict ne froit ne chault.

Sur ces entrefaites passe un fondeur de cloches qui propose

> De refondre les hommes
> Et affiner selon le temps;
> Car ung vieillard de soixante ans
> Scay retourner et mettre en aage
> De vingt ans, habile et saige,
> Bien besongnant du bas-métier.

Les femmes introduisent par ruse leurs vieux maris dans la chaudière, et ils en ressortent jeunes gens de vingt ans. Hélas! la joie des commères n'est pas de longue durée. Elles ont trente ans : ce sont elles qu'on traite de vieilles femmes; de plus, Collard et Thibault, étant redevenus agiles, reprennent les clefs et le commandement au logis.

Et les femmes de s'écrier, en forme de moralité finale :

> B'en follement fusmes mal conseillez
> Dont grandement nous est meschu.

Avec cette donnée féerique, nous avons construit un vaudeville de la vie réelle. Si vous désirez savoir ce que nous avons tiré de la vieille pièce, allez voir celle que nous venons de faire jouer aux Folies-Dramatiques sous le titre de la *Femme qui fait refondre son mari.*

Nous pouvons avouer, sans être taxé d'une trop grosse dose d'amour-propre, que la pièce a obtenu un fort agréable succès. Nous en remercions sincèrement nos intelligents interprètes Vavasseur, Blondelet, France, mesdames Pauline Jarry et Anaïs Miria.

ALBERT MONNIER.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Bien des gens ont parcouru la France qui cependant ne savent pas que les anciens costumes se sont conservés dans beaucoup de provinces. Ces costumes sont souvent bizarres, pittoresques ou curieux. Ici, la coiffure seule est restée de l'ancien temps. Là, vous retrouverez le paysan vêtu comme on l'était dans la même localité, il y a deux, trois ou quatre cents ans.

Nous avons recueilli 64 de ces costumes, et nous les publions sous le titre de *Costumes français* dans le *Musée de costumes*.

Le prix de ces feuilles, coloriées avec soin, est de 40 centimes pièce, prises au bureau; 45 centimes envoyées *franco*.

Par faveur, pour nos abonnés qui voudront recevoir ces 69 feuilles, nous les leur adresserons *franches de port*, dans toute l'étendue de la France, contre l'envoi d'un bon de poste de 25 fr. au lieu de 28 fr. 80 c.

Adresser le bon de poste ou le billet à vue à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

COSTUMES
DE TURQUIE, ÉGYPTE, GRÈCE, VALACHIE, MOLDAVIE, etc.

La Turquie, l'Égypte, la Grèce et les Principautés danubiennes sont les pays des costumes riches, gracieux, originaux, et très-différents des costumes que nous avons sous les yeux; il était naturel de leur donner une des premières places dans la collection du MUSÉE DE COSTUMES, et nous avons saisi l'occasion que nous a offerte la guerre d'Orient pour nous procurer des dessins exacts faits sur nature. Nous en avons 60 de gravés, et nous les adresserons *francs de port* à ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste — ou un bon à vue sur Paris de 24 fr.

Nous venons d'acquérir d'un artiste français qui a résidé plusieurs années à Travancore, dans les Indes orientales, une collection très-intéressante des costumes de ce pays, fort peu connus en Europe.

M. Elchanon Verver, jeune peintre hollandais qui s'est fait récemment connaître à Paris, dessine pour nous des costumes de Hollande et de Suède.

M. d'Hastrel nous a donné des costumes du Paraguay qui paraîtront bientôt, ainsi que des costumes de nos colonies du Sénégal.

On voit que nous voulons tenir l'engagement pris avec nous-même de créer une collection aussi complète que possible. Une collection semblable n'existe pas encore. L'artiste ou l'amateur qui veut connaître quelques costumes ne sait souvent où les prendre; beaucoup ne se trouvent pas dans le commerce, ceux qui existent à la Bibliothèque sont disséminés dans un grand nombre d'ouvrages.

EN VENTE : 30 livraisons du PETIT JOURNAL POUR RIRE.

On sait que le *Petit Journal pour rire* ne fait pas d'abonnement, il se vend au numéro chez MM. Delavier, — Martinon, — Havard, — Dutertre, — Lallemand-Lepine, — Schultz et Cie; — à Lyon chez Balay et Conchon, et chez tous les marchands de livraisons.

Le prix est de 10 centimes la livraison prise au bureau, — 15 centimes par la poste. — Par faveur spéciale pour nos abonnés, nous les leur enverrons *franco* sans augmentation sur le prix de 10 centimes.

Adresser un bon de poste pour les 30 livraisons parues, — ou pour moins de 30, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Bureaux du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE

PAR GUSTAVE DORÉ.

LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS PEINTS, — RATS DE JARDINS, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 francs à Paris; — 10 francs rendu *franco :* mais toute personne qui s'abonne au *Journal amusant* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE *franche de port sur tous les points de la France,* moyennant 6 francs au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, 23 francs, savoir : 17 francs pour l'abonnement d'un an, et 6 francs pour la *MÉNAGERIE.*

ON SOUSCRIT en envoyant au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, un bon de poste de 5 fr. pour 3 mois, — 10 fr. pour 6 mois, — 17 fr. pour l'année, — 23 fr. pour l'année et la MÉNAGERIE PARISIENNE.

CHOIX DU MUSEE PHILIPON.

Plus de cent pages de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et les rédacteurs de l'ancienne *Caricature.*

PRIX 6 FRANCS RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, le prix est réduit à **QUATRE FRANCS** rendu *franco* dans toutes les localités desservies par un chemin de fer ou par les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, au bureau du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : Ch. PHILIPON.
Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 40. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 4 Octobre 1856.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

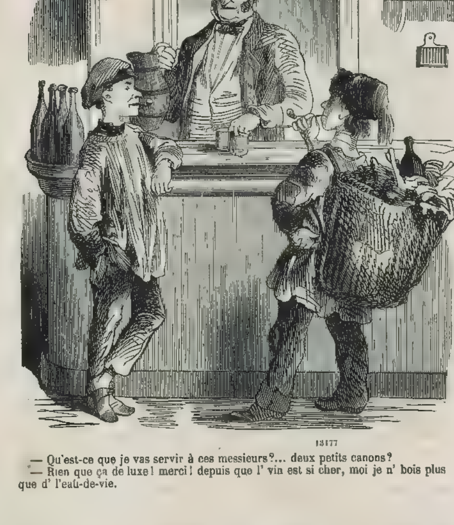
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



13176

— Voyons, papa, mets-toi à ma place : serais-tu bien aise que pour une misérable économie de quelques sous on te fasse toujours passer pour un enfant?



13177

— Qu'est-ce que je vas servir à ces messieurs?... deux petits canons?
— Rien que ça de luxe! merci! depuis que l' vin est si cher, moi je n' bois plus que d' l'eau-de-vie.



13178

— Des troupiers comme ça!... ça ne sait seulement pas ce que c'est que la salle de police!! ça me fait mal.



13179

... Soyez tranquille, brigadier ; une fois sur son *poulet d'Inde*, on peut dire que *Brindamour* est vissé comme Henri IV sur le cheval de bronze.

EXTINCTION DES LIÈVRES.

Les historiettes et anecdotes de chasse ont été très-rares cette année. On s'est contenté de manger force perdrix aux choux, ce qui vaut mieux.

Comme d'habitude, maint Nemrod parisien nous a servi, le soir, le produit d'une chasse qui ne lui a coûté d'autre peine que celle d'ouvrir son porte-monnaie le matin.

Ces vieilles traditions ne meurent pas. Et qu'importe! pourvu que la perdrix soit bonne; les voies et moyens sont des détails. *Mundus vult decipi*, dit M. Jules Janin. Cela est démontré par la quantité de lapins de garenne qui se promenaient hier sur les gouttières et que vous mangez aujourd'hui.

Il n'y a que les lièvres qui soient rares.

Hélas! ici commencent les douleurs du gastronome; car j'ai de tristes nouvelles à vous annoncer.

Sachez que le lièvre diminue d'année en année, et que l'avenir du civet inspire les plus vives inquiétudes!

Les chemins de fer, dit-on, ne sont pas étrangers à cet événement. Ah! les brigands!... Rossini a bien raison de les haïr.

Le fait est que plusieurs centaines de lièvres ont été trouvés à l'état de cadavres dans nos forêts, les uns écrasés par des locomotives, les autres morts sans aucun symptôme de blessure. Un d'eux, décédé de la veille, ayant été expédié aux savants professeurs de notre jardin des plantes, ceux-ci ont déclaré, après en avoir fait l'autopsie, que l'animal était mort du *spleen*.

Cette déclaration ne me surprend en aucune façon. Vous connaissez le mot si profond de M. de Buffon :

« L'animal le plus mélancolique de la création, c'est le lièvre. »

Aussi le lièvre ne parle-t-il à personne.

Il professait déjà ce mutisme avant l'invention des chemins de fer, — à plus forte raison après...

Et comment voulez-vous que le lièvre survive à toutes les émotions qui l'empoignent depuis son berceau jusqu'à son lit de mort, — à supposer qu'il jouisse de ces deux meubles?... La vie du lièvre est une vie de terreur et d'angoisses. Au printemps, veut-il quitter les forêts pour folâtrer dans les champs, se livrer aux joies de la famille, devenir époux et père? il est traqué par le paysan, brûlé par les chaudières, broyé par les wagons. Dans l'automne, veut-il goûter la brise, flâner dans la plaine, ou faire sa sieste à l'ombre d'un chêne? il rencontre le plomb meurtrier du chasseur diligent. Et vous ne voulez pas que le dégoût s'empare de ces infortunés quadrupèdes? et vous vous étonnez que l'amer désenchantement descende dans le cœur du lièvre?

Le *spleen* des lièvres ne m'est malheureusement que trop démontré; et je suis convaincu que ceux qui ne périssent pas de mort violente meurent du suicide. Vous verrez que d'ici à dix ans il ne restera pas une ombre de lièvre sur patte.

Alors ce fameux précepte de la *Cuisinière bourgeoise :* « Pour faire un civet, prenez un lièvre, » ne sera plus qu'une utopie, une dérision, une mystification. Le civet, devenu mythe et fiction poétique, prendra rang à côté de l'ambroisie, et les jeunes rédacteurs de la *Casquette de loutre* le prendront pour une liqueur.

J. LOVY.



13180

MARIE ALEXANDROWNA, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

CONVERSATIONS DU JOUR (N° 3).

ROBERT. — Voyons, l'affaire est elle bien tambourinée?

BERTRAND. — Voici trois semaines que les journaux ne parlent que de ça.

ROBERT. — Bon! c'est le moment de la lancer. Annonçons que la souscription est ouverte. Dans deux jours nous annoncerons qu'elle est fermée...

BERTRAND. — Tu n'y penses pas, nous n'aurons pas tout placé en deux jours.

ROBERT. — Nous n'aurons rien placé du tout.

BERTRAND. — Eh bien!

ROBERT. — Nous aurons des demandes, nous ne leur répondrons pas. — Je lâcherai quelques actions aux journalistes.

BERTRAND. — Mais ils vont courir les vendre à la Bourse.

ROBERT. — J'y compte bien! .. Nous les faisons acheter à 5 fr., 10 fr., 15 fr. de prime.

BERTRAND. — Et si elles baissent?

ROBERT. — Comment veux-tu qu'elles baissent? elles sont rares et nous les rachetons toutes.

BERTRAND. — Et puis?

ROBERT. — Et puis? nous en lâchons quelques autres, nous les rachetons à 20 fr., 25 fr., 30 fr. de prime; — quelques autres encore et la prime monte, monte, monte toujours, alors tout le monde en veut, le feu s'y met..... nous lâchons tout! Comprends-tu, à présent?

BERTRAND. — Ça commence.... Mais nous, directeurs,



13181

ALEXANDRE II, EMPEREUR DE RUSSIE.

est-ce que nous pouvons vendre les actions de la société et mettre la prime dans notre poche?....

Robert. — Fi donc, Bertrand! ce serait une infamie... j'oserais même dire une polissonnerie! Non, nous ne le pouvons pas; mais nous pouvons parfaitement prendre des actions pour nous, en verser le montant à la caisse, et vendre ces actions à notre profit... Qu'a-t-on à dire à cela? N'est-ce pas parfaitement légal?

Bertrand. — Parfaitement légal — et parfaitement égal! Oui, qu'a-t-on à dire à ça? Il faudrait avoir le caractère bien mal fait. Mais les demandes d'actions, qu'en faisons-nous?

Robert. — Si la prime est tombée, nous donnons; — si nous avons tout vendu, nous répondons que la demande est arrivée trop tard. Comme au restaurant, — tu sais :

— Garçon, un potage aux nids d'hirondelles!

— Monsieur, il n'y en a plus.

(*Robert et Bertrand rient à gorge déployée.*)

Bertrand. — Quel dommage que je n'ai pas su plus tôt combien il est facile de gagner de l'argent honnêtement!

Robert. — Honnêtement, c'est le mot... tu n'aurais pas sali ta robe d'innocence, n'est-ce pas?... Bertrand, ce mot *honnêtement* si bien employé me prouve que je ferai de toi un vrai gentilhomme de Bourse.

Bertrand *tristement*. — Ah! oui, j'étais né pour travailler à la Bourse, et non pour ramer sur les vaisseaux du roi...

Robert. — Tu rappelles toujours ces bêtises-là.... Eh oui, nous avons eu des malheurs en cour d'assises, eh bien, après?... Sais-tu combien il y en a dans la coulisse, dans la finance, dans les grandes affaires qui auraient le droit de nous jeter la pierre? Va, Bertrand, dans ce monde-là il n'y a qu'une vertu, — l'argent; qu'un vice, la pauvreté. Soyons riches, on ne s'occupera pas de nos antécédents; millionnaires, tout nous sera pardonné.

Bertrand. — Amen!

Ch. Philipon.

COSARELLES.

⁂ Une des idées favorites, un des *dadas* de notre spirituel moraliste Alphonse Karr, c'est que tous les abus contre lesquels il s'est élevé disparaissent sous sa vigoureuse férule, et rentrent dans le néant; toutes les améliorations sociales, toutes les mesures hygiéniques, humanitaires, adoptées dans ces derniers temps, il les a successivement prêchées. Il est le Calchas moderne, avec l'infaillibilité en plus, puisque ses oracles sont écoutés.

Hélas! l'autorité vient d'humilier de la façon la plus cruelle l'innocent orgueil de l'auteur des *Guêpes*.

Dans ses *Bourdonnements* du 28 août dernier, M. Alphonse Karr publiait un énergique manifeste contre le tabac; il prouvait à ses lecteurs, à la France, à l'univers, que le besoin du tabac était le besoin le plus bête et le plus malsain; et il terminait son sermon en annonçant au public qu'il ne fumait plus.

Ce feuilleton n'était pas plutôt lu, médité et digéré, que le *Moniteur* publia la nouvelle suivante :

« Les bâtiments de la manufacture impériale des tabacs, établie quai d'Orsay, ayant été jugés insuffisants, l'autorité vient d'ordonner la construction d'un deuxième entrepôt. »

J. Lovy.

PROSPECTUS MODÈLE

A L'USAGE DES HOMMES AUX ASPIRATIONS PSYCHIQUES QUI SE NOURRISSENT D'ASPIRATIONS IMMATÉRIELLES.

Un académicien de province, voulant, dit-il, s'inscrire en faux contre le préjugé qui ne tient pour bonne une œuvre d'art que si elle vient de Paris, lance en ce moment un prospectus dans lequel on lit ce qui suit :

LE FEUILLETON,

UNIVERS LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE,
PAR UNE RÉUNION D'HOMMES DE LETTRES ET DE SAVANTS.

Directeur : A PELADAN,
ANCIEN RÉDACTEUR EN CHEF DE L'*Étoile du Midi*,
DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

Introduction. — Pour déclarer immédiatement le caractère de cette publication, nous nous hâtons de dire, sans jactance comme sans fausse modestie : les sentiments se pressent dans notre âme, dévorée par tous les généreux amours : ces mouvements intérieurs, d'une part, *laves pressantes*, de l'autre, *brises sereines*, *demandent à se répandre sur les cœurs, pour les échauffer, pour les rafraîchir*. N'est-ce pas annoncer que notre projet est médité de la veille, que la détermination en a été laborieusement mûrie?

Le sage qui a observé le temps où nous vivons reconnaît pour la société un besoin immense du retour à la vie

(*Voir la suite page 6.*)



COURONNEMENT DE L'EMPEREUR DE RUSSIE ALEXANDRE II, D



LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION, A MOSCOU, LE 7 SEPTEMBRE 1856.

PENSÉES DES ANIMAUX, — par RANDON.



13183

— Vous riez de ce pauvre dromadaire; mais, mon ami; regardez donc un peu vos jambes, et rappelez-vous que la pelle ne doit pas se *moquer du fourgon*.



13184

— Encore cette absurde mutilation! en vérité, que fait donc la société protectrice des animaux?

— Mais puisqu'il est prouvé qu'en naissant nous avons tous un ver au bout de la queue!



13185

— Mille pardons! ne. . ne vous dérangez pas... De loin, je... je vous avais pris pour .. pour un chevreuil.



13186

— Eh ben! muselé, nous disons donc que la chasse est ouverte!...

de l'esprit : les instincts cupides, la soif des plaisirs grossiers, le *délaissement* des croyances, ont fait une si large part aux penchants mauvais, qu'il semble ne plus rien rester aux hommes pour les *aspirations psychiques*, eux qui ne se nourrissent pas seulement de pain et de jouissances terrestres, mais encore d'*aspirations immatérielles et de désirs* qui les rapprochent de Dieu.

Oui, un lamentable positivisme subjugue les générations présentes, et les soumet au *roide pouvoir* de l'égoïsme, *idolâtrie destructive de toutes les magnanimités*. Cette situation anormale, en imposant à l'écrivain digne d'être écouté des devoirs plus austères, double la sainteté de sa mission. Aussi se couvre-t-il de honte, le penseur qui ne rougit pas d'abaisser le ministère du talent jusqu'à une simple *gymnastique* de mots, ne tendant qu'à repaître un moment l'homme futile, le désœuvré, qu'à flatter le vice, en décrivant complaisamment les turpitudes où il se vautre.

Quelle estime durable osera se promettre le narrateur qui, *pontife de l'idée, palpite sur le trépied du sanctuaire sans y être porté par le souffle divin? Il tombera sous le vent du mépris, le profanateur qui de ses mains souillées allume effrontément un feu sacrilége dans* L'URNE DES PARFUMS.

. . . .

Selon que le soleil incréé dont le Verbe est le foyer vivant rayonne pur ou obscurci par les ombres de l'orgueil dans la conscience des auteurs, leurs écrits, *véritable cadran des nations dont les siècles sont les jours*, marquent le degré ascendant ou le déclin de la vitalité morale, base de toutes les énergies salutaires

. . . .

Et où a-t-on pris que l'excellence se rencontre dans l'exilité, autant pour ceux qui sont les interprètes de

l'art, que pour l'auditeur ou l'observateur des merveilles qu'il invente?

. . . .

On ne se figure pas toujours tout le parti qui peut être tiré d'une *substantielle conversation;* un entretien sans apprêt, sur des lèvres ou sous une plume habile, *se diapre, mosaïque en expressions*, en dessins aux lignes brisées, aux contours capricieux, dont l'ensemble délecte l'esprit en lui développant une foule de vérités utiles. Que de profils délicats, que de jolies silhouettes, que de groupes charmants un conteur spirituel *n'estompe-t il pas* avec les mille petits riens de cette faculté qui s'appelle la bonne causerie!

. . . .

. . . .

Le directeur, A. Peladan.

Lyon, le septembre 1856.

Monsieur,

Nous appelons votre attention sur l'*introduction* qui précède. Nous la détachons du premier numéro, etc.

. . . .

. . . .

Nous avons placé à Lyon le siége de notre publication, pour nous inscrire en faux contre le préjugé qui paraît ne tenir pour bonne une œuvre d'art que si elle vient de Paris, pour protester contre la centralisation intellectuelle de cette grande cité, qu'en bonne logique, nous ne pouvons reconnaître, en fait de littérature et de science, que pour la *première entre ses égales.*

. . . .

. . . .

Le directeur du *feuilleton, Univers littéraire.*

En voilà une protestation contre la centralisation intellectuelle! Et voyez-vous comme on écrit dans les académies de province! Je dirais bien que le prospectus de M. Peladan est un chef-d'œuvre, mais ce serait trop simple, il est le *premier entre ses égaux*, et il n'a pas d'égal. Ch. Philipon.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Il est un usage bien connu de tous les parents qui mettent leurs enfants en nourrice; cet usage, vénéré parmi ses confrères en *carottage*, consiste à récompenser la nourrice lorsque l'enfant qu'elle allaite perce sa première dent.

Or la nourrice d'un de mes petits parents qui parcourt en beuglant le premier trimestre de sa vie vient d'imaginer un moyen d'avancer l'époque de cette première dentition.

— Eh quoi! s'écrie le lecteur, a-t-elle trouvé un engrais merveilleux, une pousse à la vapeur? Prend-elle un brevet d'invention?

Elle ne prendra pas un brevet d'invention, je vous le jure, et cependant elle a inventé.

— Quelle est donc son invention?

Catherine la nourrice avait besoin d'un beau déshabillé neuf; on lui avait promis une récompense à la première dent du petit. — Puisqu'ils tiennent tant à une dent, se dit-elle, je vas leur en montrer une!

Catherine se rend chez un dentiste expérimenté, et fait mettre une fausse dent au moutard.

Elle arrive chez le papa et la maman, et, d'un air radieux, leur montre la primeur dentaire du mioche.

Catherine avait trop compté sur la générosité des parents : elle s'attendait à une belle pièce d'or de quarante francs, elle n'obtint que deux maigres pièces de cent sous!

— Ah! s'écria-t-elle dans son désespoir, vous ne me donnez que dix francs!... mais la dent m'en a coûté quinze... j'y perds!

Elle y perdit, en effet, de l'argent, et de plus elle perdit son nourrisson.

Fiez-vous donc aux nourrices qui lisent les annonces des journaux!

⁂ Mon ami Paulin s'était égaré dans les longs corridors du ministère de l'intérieur; désirant trouver le bureau qu'il cherchait, il résolut d'interroger le premier venu.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à un employé, appartient au ministère?...

L'employé répliqua avec aigreur : — Je n'appartiens qu'à moi-même.

— Diantre! vous appartenez à un vilain maître, lui riposta mon ami. Dites-lui de ma part que vous êtes un imbécile.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Vous vous figuriez donc qu'on ne jouerait plus de drames historiques à la Comédie française? Quelle erreur!... Vous ignoriez le plaisir qu'éprouve un auteur à faire parler un François Ier, un Louis XII, un Louis XIV, un Napoléon! C'est une si douce chose de se dire : « Je vais de pair avec les grands hommes; je leur prête mes idées, mon langage, mes passions, et le public applaudit : donc je suis un grand homme comme eux! »

Ainsi pensaient sans doute MM. Adrien de Courcelle et Henri de Lacretelle en faisant jouer *Fais ce que dois* à la Comédie française.

Il s'agit de la trahison du connétable de Bourbon en 1523. Ce n'est peut-être pas palpitant d'actualité, mais c'est assez agréable à l'œil. On y voit un Charles-Quint de cire qui produit un assez bon effet, et puis un François Ier de carton offrant une vague ressemblance avec le *sire de Framboisy*, sans oublier une Éléonore d'Autriche en osier qu'on promène au milieu de ce salon de Curtius historique.

La moralité de la chose est qu'*on ne doit jamais trahir son pays.* J'ai déjà entendu parfois émettre cette opinion avancée.

Auriez-vous jamais pu songer que la révocation de l'édit de Nantes soufflerait à quelqu'un une intrigue d'opéra-comique? Évidemment non! Eh bien, vous vous seriez trompé. MM. Lockroy et Cormon se sont servis du bigotisme de la Maintenon, des massacres des Cévennes et de la terreur religieuse de cette époque, pour abriter les flonflons des *Dragons de Villars*, opéra-comique, musique de M. Maillart, qu'on vient de représenter avec un immense succès au Théâtre-Lyrique.

La partition de M. Maillart, l'auteur de *Gastibelza* (un début de maître), est franchement réussie : la science et l'inspiration s'y coudoient sans se gêner, et il est impossible de montrer à la fois plus de séve, de passion, de couleur et de variété.

Comme intrigue, le personnage principal des *Dragons* est une jeune fille, Rose Friquet, le type de la petite *Fadette* de George Sand mis au théâtre. Rose Friquet a toutes les habitudes sauvages et les façons incultes de l'héroïne de madame Sand, ce qui ne l'empêche pas d'inspirer de l'amour à Sylvain, un brave garçon.

La Friquet découvre que Sylvain a des rendez-vous secrets avec les proscrits des Cévennes. Elle profite de son secret pour déjouer le plan des dragons envoyés à leur poursuite, et pour diriger à travers les chemins les plus courts les fugitifs, qui gagnent ainsi la frontière.

Sylvain, touché du généreux dévouement de Friquet, lui offre en retour sa main, que la jeune fille accepte de grand cœur.

Au moment de célébrer le mariage, une mauvaise langue vient dire à Sylvain que les proscrits ont été arrêtés par les dragons de Villars. Leur retraite n'était qu'une embuscade où la Friquet les a entraînés moyennant une somme qu'elle a reçue pour prix de sa trahison.

Sylvain devient un juge; il condamne Rose, qui n'aurait qu'un mot à dire pour calmer sa mauvaise humeur, et qui ne le dit pas, de peur d'empêcher un remarquable morceau d'ensemble. Enfin la Friquet se justifie à l'aide d'un papier qu'elle a reçu, et qui contient la nouvelle de l'évasion des proscrits. Sylvain tombe à ses pieds, et tout le monde est satisfait, à commencer par les spectateurs.

Mademoiselle Juliette Borghèse n'a pas à se plaindre de l'accueil que le public parisien a fait à ses débuts. Douée d'un physique accentué et d'une voix énergique, mademoiselle Borghèse est plutôt une artiste de nature qu'une artiste d'école.

Il appartenait à M. Arnault, qui avait déjà fait les *Cosaques* à la Gaîté et *Constantinople* au Cirque, de célébrer les *Zouaves.* M. Arnault est l'historiographe des événements guerriers contemporains.

Il y a trois intrigues dans les *Zouaves :* l'intrigue russe, l'intrigue française, l'intrigue anglaise; chacun a le droit de choisir son intrigue selon ses goûts.

Intrigue russe. Le comte de Brukine désire marier sa fille Charlotte au prince Mikaël; la Charlotte russe n'y veut pas consentir; elle a un petit secret au fond du cœur : elle a aimé un monsieur, et elle est mère d'un petit bonhomme qu'on élève au biberon sous les murs de Sébastopol. Quelle imprudence pendant la guerre!

Intrigue française. Le père du susdit moutard est un officier de zouaves; ses troupiers trouvent le môme dans une chaumière abandonnée : ils l'adoptent, et, sans le savoir, le lieutenant Robert devient le parrain de son fils.

Intrigue anglaise. Un noble Anglais, sir Edmond, a parié avec lord Walker qu'il imiterait tout ce que ferait Galoubet, un gaillard réputé le plus brave de tous les zouaves : il le suit lorsqu'il va cueillir de la salade sous les balles ennemies; lord Walker les suit également avec son parapluie sous le bras, et jugeant les coups, comme s'il s'agissait d'un pari à Chantilly.

Fusion des trois intrigues. Le lieutenant Robert s'introduit chez le comte de Brukine pour y revoir sa Charlotte russe et son moutard, que les zouaves lui ont rendu. Une sorte d'Atar-Gull moskovite, le serf Yvan, amoureux de *bonne maîtresse à ly*, veut massacrer le Français; mais celui-ci, aidé de sa femme et de son fils, poignarde le Kalmouk. Ensuite il s'éloigne au plus vite, afin d'aller prendre la tour de Malakoff, qui n'attendait plus que sa présence pour tomber au pouvoir de la France.

Gros succès! Vivent les zouaves!

On a joué les *Deux Noces*, de M. Pol Mercier, aux Folies-Nouvelles. C'est une pantomime transcendante, qui aborde les plus hauts points de l'analyse des passions humaines : elle commence comme une parade, et finit comme un mélodrame.

Nous conseillons à M. Pol Mercier de mettre en pantomime la *Tour de Nesle* avec ses assassinats, et *Lucrèce Borgia* avec ses cercueils. En perdant leur prose, ces drames deviendront peut-être très-gais.

Paul Legrand est décidément un grand mime. Quel talent il possède ce Pierrot-là!

La musique de M. Bernardin est ravissante. Cet artiste a tous les genres de talent : il joue du violon comme Paganini, conduit son orchestre comme Girard, partitionne comme les maîtres, et fait sa raie d'une façon irréprochable. Il est vrai qu'il eut le célèbre Sarrazin (ce coiffeur qui n'a pas trouvé son Charles Martel) pour professeur de raie simple et de raie bouclée.

N'oubliez pas que les Bouffes-Parisiens sont rentrés dans leur palais d'hiver; courez-y battre des mains aux nouvelles mélodies d'Offenbach dans *le Savetier et le financier.*

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. De ces deux cavaliers, devinez quel est celui qui craint le plus la pluie?

C'est celui qui est devant, parce qu'il est en selle.

N° 2. Pourquoi ce pauvre diable qui sort de prison se trouve-t-il trop à l'étroit dans ses vêtements?

Parce qu'il vient d'être chargé.

N° 3. Pourquoi les plaideurs qui craignent de s'enrhumer doivent-ils se vêtir chaudement lorsqu'ils sont au palais?

Parce qu'ils se trouvent exposés aux frais.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Le peuplier peut plier sans se casser; le chêne au contraire est rompu par le vent.

I E, peuplier, peuplier, sens cassé, le, chéneau contre R, héron pue parle, van.

N° 5. Un enfant qui a beaucoup de bonne volonté donne l'espoir d'en faire un sujet précieux.

Un enfant qui a beaucoup de bonnes veau long — T — donne l'S poire, dont ferre 1 — sujet précieux.

N° 6. Le mari qui bat sa femme agit comme un insensé qui de sa main droite l'attrait sa main gauche.

Le mari qui bat sa femme — âge — i commun — nain sent C — qui — deça — main droite — bas tresse a — main gauche.

14 MODÈLES DE MANTEAUX ET MANTELETS

DES DEUX

PREMIÈRES MAISONS DE PARIS

VONT PARAITRE EN OCTOBRE

DANS LE JOURNAL

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

On sait que les *Modes parisiennes,* contrairement aux habitudes consacrées dans la presse des modes, ne font contribuer aucun marchand pour parler de lui, n'ont avec les marchands aucun traité, et ne reçoivent rien d'eux, à quelque titre que ce soit. D'où il résulte que les renseignements donnés par le Journal étant toujours et très-complétement désintéressés, les abonnés peuvent croire le Journal et suivre ses conseils.

On souscrit par l'envoi d'un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, n° 20.

Prix : 3 mois, 7 fr. ; — 6 mois, 14 fr. ; — un an, avec les DOUZE NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS DE GAVARNI en prime, 28 fr.



LE DESSIN SANS MAITRE.

Nous avons souvent annoncé la brochure dans laquelle madame Cavé expose sa méthode, qui donne à tous les élèves le moyen d'apprendre le dessin sans le secours d'un professeur, à tous les parents, à tout le monde, le moyen d'enseigner — et de parfaitement enseigner le dessin — sans savoir dessiner soi-même.

Nous avons répandu un grand nombre de ces brochures, puisqu'elles sont à la 3e édition.

Mais nous sommes surpris que ce nombre ne soit pas dix fois plus grand, car jamais une aussi excellente méthode, — un système aussi simple, aussi rationnel, ne s'est produit. Il est donc vrai que les meilleures choses sont longtemps à être comprises, et surtout acceptées.

Lisez attentivement la brochure de madame Cavé, et vous comprendrez que l'élève qui suit la méthode nouvelle, non-seulement apprend à dessiner plus facilement, plus vite, et mieux que s'il suivait les vieux systèmes d'enseignement, mais qu'il exerce en même temps sa mémoire, et se trouve bientôt savoir copier dans la perfection et dessiner de souvenir mieux que ne le pourraient faire 98 peintres sur 100 choisis parmi les plus habiles.

Nous savons fort bien que ce que nous disons ici paraitra fabuleux, mais nous invitons les incrédules à visiter l'atelier d'élèves de madame Cavé, et nous leur demanderons ensuite ce qu'ils pensent de nos éloges.

La brochure de madame Cavé : LE DESSIN SANS MAITRE se vend au bureau du *Journal amusant*. Prix : à Paris, 3 fr.; par la poste, 4 fr.

Madame Cavé a fait exécuter deux cahiers de modèles dont on peut se passer en choisissant des modèles convenables, mais qui sont faits dans les meilleures conditions pour la méthode. — Chaque cahier se vend 10 fr. — et se vend séparément si l'on veut. — Nous les envoyons franc de port aux personnes qui achètent les 2 cahiers.

Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Il n'est pas de bonne éducation sans l'étude du dessin, tout le monde apprend donc à dessiner dans son collége, dans son pensionnat ou dans sa famille. Mais qu'apprend-on, ou plutôt que sait-on après plusieurs années passées à faire des nez, des yeux ou des visages plus ou moins complets ?

On sait tant bien que mal copier un modèle, et comme c'est un travail peu récréatif et peu glorieux, on abandonne le dessin, et voilà tout.

Il n'en est pas de même, nous l'avons dit, pour les élèves qui ont suivi la méthode de madame Cavé, ils savent du moins faire de mémoire tous les dessins qu'ils ont copiés dans le cours de leurs études, et c'est déjà quelque chose.

Mais supposez qu'au lieu de copier toujours des têtes grecques et romaines, ils se soient amusés (notre avis est que le dessin doit toujours être un amusement, même pendant le cours des études), qu'ils se soient amusés, disons-nous, à copier de charmantes croquades, des petits bonshommes bien dessinés, des scènes, des groupes, etc., — comme ils ont la faculté de reproduire de mémoire tout ce qu'ils ont copié, ils seront en état, dans l'occasion, de dessiner des petits sujets, des petites figures ; en un mot, ils jouiront des véritables plaisirs que donne l'étude du dessin.

Eh bien, ce que les élèves de madame Cavé feront très-facilement, quiconque sait un peu dessiner peut le faire aussi.

Prenez des croquis bien faits, copiez-les, et aussitôt que vous les avez copiés, essayez de les refaire de souvenir, sans regarder le modèle. Vous éprouverez d'abord de grandes difficultés, mais si vous persistez, ces difficultés diminueront tous les jours, et au bout de fort peu de temps vous arriverez à une reproduction exacte.

Parvenu à ce point, copiez d'après nature, continuez à reproduire de souvenir l'objet copié, et vous saurez croquer.

Pour suivre ce système, il faut de bons modèles de croquis ; nous qui voudrions voir tout le monde en France dessiner et croquer, nous avons acquis de MM. Gibant frères la propriété des croquis de Bellangé, que ces éditeurs vendaient cher — et nous les donnons à très-bon marché. — L'album de 48 feuilles, nous le vendons 10 fr. au bureau — et nous ne le vendons que 7 fr. rendu *franco*, mais à nos abonnés seulement.

Adresser un bon de 7 fr. à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : Ch. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 41. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 11 Octobre 1856.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1856, — par NADAR.



13187

Les derniers arbres des Champs-Élysées s'apprêtant à partir.



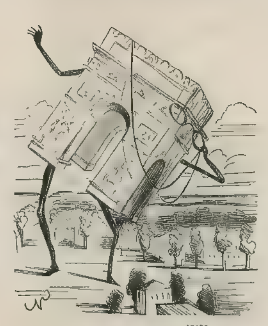
13188

— Qu'est-ce que vous faites donc par ici, Jules! — Dam! mosieu, notre professeur nous a engagés à ne pas rester inoccupés pendant les vacances; alors je viens *tripoter* un petit peu.....



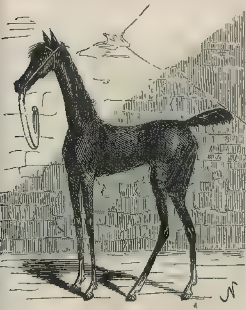
13189

Le Jour des Noces — ou — *Adieu paniers, vendanges sont faites.*



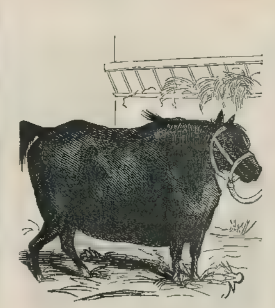
13190

Stupéfaction de l'arc de triomphe de l'Etoile qui ne se reconnaît plus au milieu des palais de la compagnie anglo-française des Champs-Élysées.



13191

Cheval de course.



13192

Cheval de bouche.



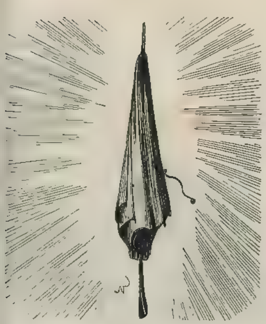
13193

S'il est Dieu permis de faire manger du cheval à des chrétiens!!!



13194

Mirobolantes correspondances des correspondants russes qui font voir aux lecteurs français trente-six chandelles.



13195

Arrivée de l'automne et du dieu parapluie.



13196

Prenant bravement son parti au milieu des derniers événements, le fromage de Neufchâtel s'en sauve tout seul.



13197

Fin du dernier sou.



13198

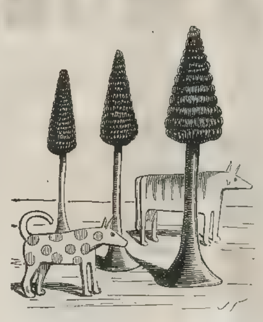
— Défiez-vous, père Trinquefort : on parle de réformer les vieux *sous*.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



13199

— A la bonne heure, au moins! il n'est plus honteux maintenant de n'avoir pas le sou!



13200

Complément nécessaire offert par le *Journal amusant* à la Compagnie des chalets.



13201

Les hab tants.



13202

— Du moment que vous fumez, pas d'affaire! Nous ne louons nos chalets que sous toutes garanties.



13203

Un particulier qui n'aime pas les *cha-lets*.



13204

Indiscrétion de la *Gazette de Paris* qui publie toutes les correspondances de M. Proudhon.



13205

Croissance remarquable de la *Gazette de Paris*, dont le succès atteint en six mois le plus grand format.



13206

Emporter son permis de chasse et oublier la quittance de son chien!



13207

— Vous êtes bien bon, ça va un peu mieux que l'année dernière, et j'espère être tout à fait bien l'année prochaine.



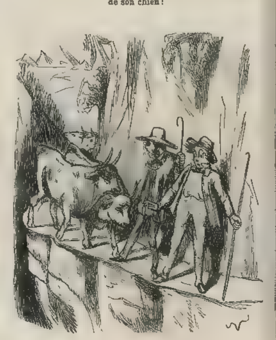
13208

— Dit' donc, Biju, faudrait y qu' je m' lav'rais! — Oui : après !!



13209

Plaisirs de touriste. — Départ.



13210

— Retour.



13211

Arrivée d'un hippopotame femelle. A quand la noce!



13212

Les plantations du bois de Boulogne vont bien.



13203

Désespoir d'un monsieur égaré *tombant* en pleine forêt.



13214

Course par eau à la Marche.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



13215
Il y a encore q elque chose à faire.



13216
Supplément désormais nécessaire aux jo keys. Heureusement que les vestes ne pèsent pas lourd.



13217
Le sire de Franc-Boisy continue son tour du monde en passant devant l'Hippodrome.



13218
Un nouveau gibier, de par M. Geoffroy Saint-Hilaire.



13219
— Monsieur, nous n'avons plus d'aile de poulet · si vous voulez à la place une cuisse d'autre chose?.....



13220
— Est-ce trop cru! Est-ce trop cuit! Il est certain que ce n'est pas trop tendre!



13221
Le premier bouillon de cheval.



13222
Vive l'hippophagie! — ou — A chacun son tour!



13223
Nous en avons mangé du cheval; et avant eux, encore!....



13224
— Mais après le cheval, qu'est-ce qu'ils mangeront!



13225
Profonde défiance répandue désormais parmi nos plus proches et plus fidèles serviteurs.



13226
La prudence est mère... de la course.



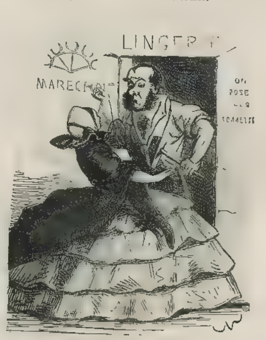
13227
— Et nous, qu'est-ce que nous allons devenir alors!



13228
Avec la crinoline, où en est la contredanse?



13229
Haute et basse lingerie pour dames.



13230
C'est moi la modiste!....

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



13231

Un inconvénient de la crinoline.



13232

Un autre inconvénient des jupes en fer.



13233

— Ah! ma chère, mon jupon qui s'en va!... — Eh bien, voilà justement un serrurier : entrons-y!



13234

On lit dans les grands journaux : « Un horrible événement, etc. Un passant a été pris entre deux jupes de fer à la hauteur de la rue du Petit-Musc, etc. On l'a porté à l'hospice Beaujon dans un état désespéré. »



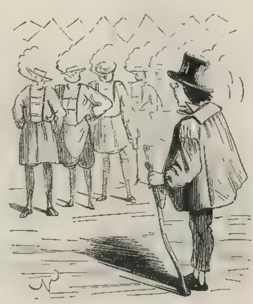
13235

Les vacances continuent à être fort bien employées par la jeunesse des colléges.



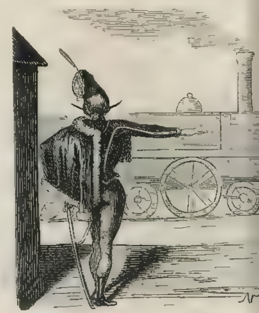
13236

Madame Gilblas publie ses Mémoires dans la *Presse*. Satisfaction légitime de Lesage et de Paul Féval d'avoir créé des enfants si bien venus.



13237

Dolce far niente des fabricants de fromages de Neufchâtel à la nouvelle qu'ils vont travailler pour le roi de Prusse.



13238

Des chemins de fer en Hongrie! *Pesth!*



13239

Malgré tout, nous le percerons, l'isthme de Suez!...



13240

Un chasseur las de chasse qui se met au chasselas.



13241

ALEXANDRE LE GRAND devenu fabricant d'*orgues mélodium*.



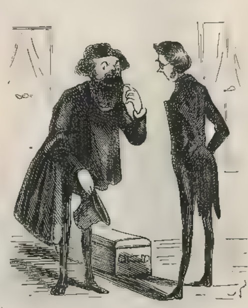
13242

Départ de Thalberg en Amérique avec l'orgue Alexandre. Bon voyage à tous deux!



13243

Irruption des rédacteurs thuriféro-russes dans la presse française.



13244

Situation déplorable d'un rédacteur enthousiaste de la *Presse* qui a tant ouvert la bouche aux pompes du couronnement russe qu'il ne peut plus la fermer.



13245

En revanche, si le rédacteur ne peut plus fermer la bouche, les lecteurs n'ont pas de peine à fermer les yeux. Compensation.



13246

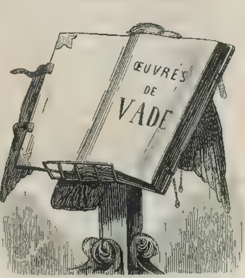
Spectacle édifiant donné par les représentants les pl[us] connus d'un parti que nous ne nommons pas pour [le] nom qu'il porte.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



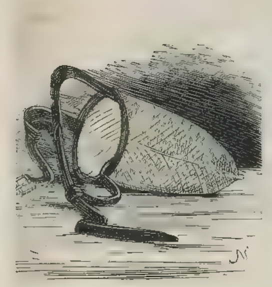
13247

Ibidem. Cours de littérature et de polémique à l'usage des dames de la Halle. On s'*harenge* bien!



13248

Le catéchisme d'une certaine presse dont nous ne sommes pas.



13249

En l'absence d'une ordonnance de police qui ne peut se faire attendre, le *Journal amusant* offre une petite précaution oratoire à MM. les polémistes religieux.



13250

Avénement de M. Alphonse Royer à la direction de l'Opéra. — *Guillaume Tell* rétabli en 4 actes, c'est bien!



13251

Victor Séjour reçoit une députation des caissiers des divers théâtres pour invoquer de lui un nouveau *Fils de la nuit*.



13252

Le Beau Léandre, vaudeville en vers de M. de Banville. Est-ce pour décider M. Ponsard à mettre ses tragédies en prose!..



13253

Déménagement d'Offenbach qui revient des Champs-Élysées au passage Choiseul.



13254

Distribution des prix du concours Offenbach. Vous verrez qu'Offenbach finira par être changé en une fleur qui portera son nom.



13255

Le jeune Kalkbrenner disposant le bataillon de fourmis destinées aux jambes de ceux qui entendent son galop l'*Express train*.



13256

L'*Express train* de Kalkbrenner fait tous les jours la plus vive sensation au concert Musard : tout le monde croit avoir oublié son billet.



13257

— M. Hamilton vous sert toutes les liqueurs qu'on lui demande, ça m'a décidé à venir passer mes soirées ici au lieu de m'abrutir au café.

MARRONS D'INDE ET PATISSERIE.

On s'occupe sérieusement d'utiliser les marrons d'Inde.

L'autorité vient d'ordonner le recensement de tous les maronniers domiciliés en France

Il paraît que ce fruit sauvage, âcre, vagabond, propre à rien, va décidément nous donner de la belle et bonne fécule, voire des gâteaux et des brioches.

Nous les mangerons avec la viande de cheval qu'on nous servira l'année prochaine.

C'est ainsi qu'un bienfait nous en amène un autre. Le bifteck de cheval a trouvé maint apôtre; à son tour, le marron sera régal de rois, et nos neveux, un jour, s'en lécheront les doigts.

Ce magnifique projet de nous faire de la pâtisserie avec des marrons d'Inde n'est pas nouveau : il avait été édité il y a huit ans; puis on l'a laissé dans la saumure pour qu'il devînt présentable.

C'est au chimiste Charles Flandin, si j'ai bonne mémoire, que nous devons cette découverte gastronomique; ce fut lui qui, en octobre 1848, trouva le moyen de transformer les marrons d'Inde en galettes, en babas, en brioches économiques.

Et n'allez pas croire que M. Flandin mit son spécifique sous le boisseau, et garda son secret pour lui comme un égoïste! Nenni! Il déploya sa recette en pleine Académie des sciences, avec la manière de s'en servir :

« Prenez une pulpe de marron d'Inde; mêlez-y une pincée de carbonate de soude; pétrissez, tamisez, lavez, repétrissez, et mettez au four : vous aurez de la galette, ou de la brioche, ou du baba, à votre choix. Ce n'est pas plus difficile que cela. »

Et, comme argument péremptoire, M. Charles Flandin avait apporté à la séance un gâteau de marrons d'Inde, rédigé de ses propres mains. Tous les membres de l'Institut goûtèrent de ce spécimen et le trouvèrent parfait. Ce fut un succès pyramidal. Alors M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire s'avança vers la rampe et dit :

« Messieurs,

» Le gâteau que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est de notre honorable collègue le chimiste Flandin. »

Puis on passa à d'autres exercices.

Sous la monarchie de Louis-Philippe, la brioche de M. Flandin aurait valu à ce chimiste une ovation de six mois : on se serait empressé de le chamarrer de croix et de décorations, on l'aurait fait dîner avec Bou-Maza. Car une brioche vaut bien une planète; c'est l'opinion de tous les gastronomes, et, pour la soutenir, ils se feraient couper la tête, — s'ils ne craignaient de devenir astronomes!

Mais la république de 1848 avait d'autres événements à fouetter, et la brioche de M. Flandin glissa inaperçue à travers les couches sociales. La presse lui consacra douze lignes, et tout fut dit. Quant à l'honorable corps des pâtissiers, il ne daigna pas même s'en préoccuper. Ingrate presse! ingrate pâtisserie!

Ce n'est pas tout. Il advint quelque chose de plus navrant pour M. Flandin et pour sa brioche économique.

Une nouvelle race de sculpteurs vint bientôt s'abattre sur Paris; sculpteurs sans diplômes, mais non sans inspiration; artistes bohémiens, travaillant pour la fantaisie plutôt que pour la gloire : leurs œuvres lilliputiennes excitèrent le rire et l'approbation de la foule devant la vitrine de nos magasins et sur les cheminées de nos salons. C'étaient de petits bustes humoristiques représentant les traits de personnages célèbres ou contemporains avec le costume à l'avenant. C'étaient toutes sortes de figurines grotesques, caricatures politiques ou autres, taillées dans la pulpe du marron d'Inde!

Plusieurs milliers d'artistes et d'amateurs se vouèrent à cette spécialité folichonne pour la plus grande jubilation des flâneurs et de nos oisifs de salon.

Et comme ils accaparèrent tous les marrons d'Inde, M. Flandin n'en trouva presque plus pour fabriquer sa fécule et rédiger ses brioches. Tous les soirs, il rentrait harassé, exténué, découragé : il venait de faire cinq lieues pour rencontrer un marronnier en possession de ses fruits; vaines recherches!... tous ces arbres avaient été dépouillés par les fabricants de bustes, par les artistes bohémiens, par les *sculpteurs-marrons*.

M. Flandin était furieux : on lui gaspillait sa pulpe!

Il en attrapa une jaunisse.

Finalement, ce pauvre M. Flandin se vit obligé d'acheter des figurines sculptées, des charges de célébrités contemporaines et des bustes de capucins, pour confectionner de la fécule. Il dépensa un argent fou pour faire des brioches économiques.

Et, un beau matin, le pâtissier-chimiste arrêta les frais, car le *four* était complet.

Après huit années de silence et d'oubli, la fécule de marrons d'Inde revient sur l'eau. Sera-t-elle plus heureuse qu'en 1848? Le *Constitutionnel* dit *oui*, et nous sommes trop polis pour démentir ce pâtissier.

Attendons les brioches futures.

J. Lovy.

CONVERSATIONS DU JOUR (N° 4).

Robert. — Si nous avons de la fortune, nous l'avons, fichtre! bien gagnée à la sueur de notre front.

Bertrand. — Mais aussi quel front! on n'en fait plus comme ça... Te souviens-tu quand nous fondions la *Casquette de loutre*, je marchais sur les tiges de mes bottes, et tu disais carrément dans les annonces : « Le gérant, M. Bertrand, s'engage personnellement à rembourser à première réquisition les actions au pair... » Fichu farceur! (*Il rit.*)

Rob. *souriant.* — Et quand nous faisions la *Gazette enfantine*, et qu'à la fin de l'année j'envoyais, pour dividende, à nos actionnaires, mon portrait gravé sur une carte de visite.

Bert. — Et quand nous voyions venir dans notre bureau des crocheteurs chargés... de prendre et d'emporter les trente volumes que nous donnions en prime... et qui tenaient dans le creux de la main...

Rob. — Et lorsque notre ami M... annonçait que le journal *l'Audience* était le seul journal des tribunaux qui parût le lundi, — ayant bien soin de ne pas dire qu'il était aussi le seul qui ne parût pas le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche. Me vois-tu encore, dans ce temps-là, affublé de ma robe de chambre à ramages... M. Gogo se présentait pour demander des renseignements sur la société que nous formions, un valet à livrée le recevait, fermait la porte derrière lui, frappait sur un timbre, et l'introduisait auprès d'un employé qui lui disait : « Monsieur, c'est une très-magnifique affaire que celle de ces messieurs; mais si vous voulez des renseignements, adressez-vous à mon chef de bureau... » Il frappait sur un timbre, et on introduisait M. Gogo, toujours en fermant la porte derrière lui, dans le cabinet d'un soi-disant chef de bureau.

Le chef de bureau lui disait : « Ah! monsieur, que n'ai-je de la fortune, je la jetterais tout entière dans cette opération, c'est la plus belle affaire des temps modernes... Mais si vous voulez des renseignements, je vais vous faire conduire à mon chef de division...» Il frappait sur un timbre, et l'on introduisait M. Gogo (toujours en fermant la porte derrière lui) auprès d'un gros monsieur qui lui disait : « Les actions s'enlèvent, je doute qu'il y en ait encore; mais si je perds deux minutes en explications, vous n'en aurez certainement plus; hâtez-vous de voir M. le directeur, » et il frappait sur un timbre, poussait Gogo dans mon cabinet et fermait la porte. Le bruit des quatre portes fermées et des quatre sonneries résonnait dans la tête du malheureux Gogo, mais sa tête ne résonnait plus, — il me voyait dans ma magnifique robe de chambre à ramages, affairé et criant à un commis : « Mettez 100 actions pour MM. Mallet frères; à un autre 200 pour MM. Fould et Fould-Oppenheim. » — Monsieur, me disait-il, je voudrais savoir... :

— « 300 actions pour M. Rothschild. »

— Je désirerais quelques act....

— « 500 pour l'empereur de Russie. . »

— Je voudrais 100 actions!...

— Je ne sais pas, monsieur, s'il m'en restera 100...

— Oh! je vous en prie, rognez un peu la part de ces messieurs, ils sont riches, et j'ai tant envie de le devenir!

— Allons, monsieur, votre figure me plaît; vous aurez vos 100 actions.

Et je ne mentais pas, la figure de ce bon Gogo me plaisait; il m'apportait les premiers écus de notre affaire.

Bert. — Mais dis donc, est-ce que toutes ces actions-là ne pourraient pas nous jouer un mauvais tour quelque jour?

Rob. — Je les ai rachetées.

Bert. — Cher?

Rob. — Mais, oui, assez cher; au poids du papier.

Bert. — Tu as bien fait, dans notre position il faut savoir faire des sacrifices.

Rob. — Oui, ça m'a coûté 7 fr. 75 c., mais on pouvait nous en ennuyer pour un million ou deux, et personne n'a plus rien à dire.

Bert. — Je le crois bien! Nous avons payé tout le monde, nous pouvons marcher tête levée.

Rob. — Mon Dieu! en nous voyant riches, les envieux disent : « Ils ont joué à la Bourse, et le hasard les a favorisés... » Est-ce par hasard que nous avons acheté sans argent le petit journal *le Chanteur des grands chemins?*

Est-ce le hasard qui a imaginé, pour payer l'imprimeur, de faire payer une seconde fois les abonnés qui avaient égaré leur quittance?

Est-ce le hasard qui est allé offrir sa bienveillance littéraire aux grandes compagnies?

Le hasard, qui, pour pouvoir jouer à la Bourse, a engagé les actions de nos abonnés?

Bert. — Dis donc, c'est tout de même heureux que ça ait bien tourné... Dans ce temps-là, je n'osais pas regarder un gendarme en face.

Rob. — En tout temps ce serait de votre part, mon bon, une grave imprudence : la gendarmerie est une institution qui a droit à tous vos respects, Bertrand!

Bert. — Au fait, la gendarmerie est, comme tu dis, une très-belle institution! Sans elle, que deviendrions-nous, mon Dieu! avec un tas de bohémiens qui n'ont ni sou ni maille, et qui guettent les gens riches comme le chat guette la souris!...

Rob. — Allons, allons, tu deviens conservateur, je t'ai prédit que tu en arriverais là.

Bert. — Mais, écoute donc, c'est naturel, ça! j'ai gagné de l'argent, j'ai bien le droit de le garder. La société doit-elle permettre qu'on puisse venir me voler, me flibuster?...

Rob. — Tu seras juré quelque jour, mon vieil ami. Malheur! malheur! aux Robert et aux Bertrand qui tomberont sous ta coupe!... Bah! Ainsi va le monde.

Ch. Philipon.

LA VIE A BON MARCHÉ.

ÉTUDES DE VENTRE.

Tous les jours, entre cinq et six heures, vous rencontrez une foule de gens affairés, arpentant le trottoir avec rapidité. Laissez-les passer; évitez surtout d'accoster à cette heure un ami dont vous attendez un service : il n'a pas le temps; il va dîner... ventre affamé n'a pas d'oreilles!

A côté de ces heureux du siècle, dont la vie n'est qu'un long repas, qui jettent les hauts cris quand la soupe n'est pas trempée à six heures, grouillent des myriades d'êtres ardents, affamés, inquiets. Pour eux, le dîner est un problème, le déjeuner une fiction : c'est tout au plus s'ils se rappellent, dans des lointains vagues, la mince tartine de la pension et le classique bouilli du collége. A ces parias de la gastronomie, qui épuisent toutes les ressources de leur imagination et d'un crédit aux abois pour se procurer ce que, par un orgueilleux euphémisme, ils appellent le pain quotidien, à ceux-là il faut aussi une pâture : les gargotiers, après Dieu, se sont chargés de la fournir.

Avant tout, laissons de côté la table d'hôte avec son pot-au-feu authentique et son gigot traditionnellement desséché; le bohême est étranger à ces somptuosités culinaires et au luxe des mets à discrétion.

En première ligne se présente le dîner à dix-huit sous; — *ab uno disce omnes!*

LE DINER A DIX-HUIT SOUS.

Un potage, deux plats au choix, un dessert, un carafon de vin, — quel vin! — pain à discrétion. Le programme est tentant pour des estomacs faméliques. Entrez, entrez hardiment, vous n'aurez pas de nausées!... rien au dehors ne trahit les turpitudes de l'office. Des primeurs dans la vitrine, du linge blanc aux tables, une carte... à faire pâlir la carte du café *Anglais*, tout invite le consommateur à se croire au restaurant! N'étaient l'invariable sauce rousse dont tous les plats sont badigeonnés, et par instants une vague odeur de *ratatouille*, on oublierait volontiers qu'à quelques pieds au-dessous s'élaborent le lapin de gouttière sauté et l'anguille de haie à la tartare.

Le bohême est le fléau de ces restaurants de bas étage. Il abuse de l'huilier, se fait, en manière de hors-d'œuvre, des tartines de moutarde, et redemande du pain à perpétuité. Heureux encore quand sa prévoyance ne le pousse pas à prélever, aux frais du restaurateur, le déjeuner du lendemain!

Dernièrement, un de ces affamés dont la persistance à demander la corbeille avait attiré l'attention du garçon, fut surpris au moment où il engloutissait sous son paletot un pain de deux livres à peine entamé. Après un colloque assez animé, dans lequel le client s'efforçait de donner aux mots *pain à discrétion* une extension par trop philanthropique, il fut forcé de restituer l'objet de sa convoitise : — Que diable! disait-il en s'en allant, il me semble qu'on a bien le droit d'emporter ses croûtes!

En général, le bohême ne se hasarde dans ces antres où la gastronomie a dressé ses autels, que dans des occasions exceptionnelles, quand ses moyens lui permettent de dîner *sérieusement*. Des employés à neuf cents francs, quelques surnuméraires, des rapins incorrigibles et des hommes de lettres inédits composent la population ordinaire de ces établissements, aujourd'hui assez rares. L'ouvrier n'y paraît jamais; il préfère sa soupe et son bœuf aux viandes mystérieuses et aux ragoûts éclectiques du dîner à dix-huit sous.

GARGOTES.

Si vous ouvrez le dictionnaire au mot Gargote, vous y trouvez : *Restaurant de bas étage*, et à côté, comme signe de réprobation, l'épithète *trivial*. Eh! trivial tant que vous voudrez, messieurs de l'Académie, mais indiquez-moi un autre mot dont l'énergie, etc., — pourrait suivre une tirade de philologie populaire saupoudrée

d'idiotismes des faubourgs, dont je fais grâce au lecteur!

Gargote! — c'est tout un fumet de graisse apocryphe et de viandes clandestines; c'est le clapotement de la sauce dans des marmites cyclopéennes, le rire strident de la lèche-frite, la nappe souillée de graisse et de vin! — Gargote! — c'est toute une épopée de festins nauséabonds, d'ivresse hébétante, de vociférations entrechoquées! Gargote! — c'est la grande salle de l'orgie populaire!

A l'entrée de la chaussée de Clignancourt, près de la barrière Rochechouart, existait, il y a une trentaine d'années, un de ces établissements borgnes dont nous venons de parler, une gargote, en un mot! Soit que la cuisine fût plus consciencieuse, soit tout autre motif, le père Ramponneau attira bientôt chez lui la clientèle des cabarets voisins; son auberge devint le rendez-vous de tous les truands des environs. Le taudis fit promptement place à un bâtiment spacieux; Ramponneau se retira millionnaire. La maison est restée depuis la reine des gargotes.

Tous les lundis, il y a affluence *à Ramponneau;* ces jours-là, la population y est des plus mêlées : à côté de l'ouvrier en chômage qui trinque avec les camarades, le flâneur de bas lieu engloutit sa *portion à six* en jetant l'œil de la convoitise sur la piquette de ses voisins; plus loin, une noce appelle à hauts cris la gibelotte et le veau froid, et, dans un coin, un chiffonnier solitaire ronfle à côté de son verre vide.

Il existe chez Ramponneau un petit salon mystérieux connu seulement de quelques habitués, où l'on vient faire aussi bonne chère qu'en aucun lieu de Paris. On y trouve tout le luxe et le confortable des établissements de la capitale. Un de nos bons dessinateurs, dont l'*Illustration* a récemment déploré la perte, V..., y avait son couvert, et y faisait de temps à autre de petits soupers fins qui ne sentaient rien moins que la gargote.

LA CUISINE BOURGEOISE.

C'est une des mille variétés de la gargote, avec moins de bonne foi si c'est possible. Défiez-vous de ces vitres malpropres derrière lesquelles s'abritent les reliefs du repas de la veille, entourés de pots de crème et de pruneaux centenaires!

La bohême artistique et la bohême galante ont à peu près accaparé les établissements de ce genre. Le consommateur timide ou paisible n'ose plus s'aventurer au milieu des bruyants éclats de rire et des conversations décolletées des habitués du lieu. La désespérante monotonie de la carte a fait le reste.

Les hauteurs du quartier Bréda fourmillent de ces restaurants interlopes, dont quelques-uns jouissent parmi les rapins d'une réputation assez distinguée pour mériter les honneurs d'une description. Ce que les trafiquants appellent boutique y est remplacé par un *quelque chose* noir, aux vitres souillées, au parquet humide et gras, tout meublé d'objets disparates et écœurants. Des pots noirs pleins de bouillon hydraulique font vis-à-vis à des mottes d'un beurre passé au jaune de chrôme, et partout des fromages odoriférants, — ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, — épandant dans l'atmosphère du taudis leurs effluves contagieuses. Sur une planchette au-dessus, et comme en vedette, se prélassent tous ces toxiques multicolores, la *consolation*, la *liqueur des braves*, l'*élixir de la colonne*, et autres édulcorations de même alcool, appelées je ne sais pourquoi liqueur des familles. Quand le *parfait-amour* a disparu de la terre, il a laissé ses derniers vestiges dans la boutique d'un crémier. — *Vestigia summa reliquit*, a dit le poëte.

Séduit par cet aspect enchanteur, vous entrez. La matrone, femme d'un âge et d'une stature respectables, vous reçoit avec la grâce naturelle à son état, et tout en récitant sa carte avec volubilité, vous introduit dans la salle d'abonnés.

En pénétrant dans le réceptacle en question vous vous sentez pris à la gorge, au nez, aux yeux, par une épaisse fumée de tabac.

— Monsieur peut fumer, vous dit la matrone. On fume ici.

— Ça me fait cet effet-là, dites-vous, au milieu d'une violente quinte de toux.

Cependant que les *abonnés* fument comme des machines à haute pression et vous comblent à demi-voix de leurs bénédictions les plus distinguées, quand votre vue s'est un peu habituée à l'obscurité vous distinguez une douzaine de jeunes gens, hommes et femmes, dans des postures assez... sans gêne.

— Mère Galibert, dit une voix de bois, mon bifteck! (Avis au consommateur. Ne pas se montrer trop puriste à l'endroit du comestible qui se cache sous ce succulent pseudonyme.)

Tout en mangeant le jeune homme à la voix de bois émet quelque paradoxe artistique ou littéraire, les codîneurs répondent, les interpellations se succèdent, les verres frémissent au bruit de véhéments gestes oratoires. Vingt minutes après vous sortez le ventre vide, mais la tête remplie d'idées bizarres, extravagantes, grotesques le plus souvent, et vous avez *dîné* dans une cuisine bourgeoise. Plusieurs de ces établissements ont pris les proportions d'un club littéraire. C'est dans une gargote du quartier des Martyrs qu'est née l'école réaliste.

FANTAISIES.

Quelques estomacs intrépides doivent souvent, et pour cause, s'accommoder d'un menu plus succinct. L'habitude d'un jeûne réitéré les a doués d'une frugalité que le bonhomme Misère eût ambitionnée pour son âne. Vous les voyez le soir accoudés dans une crèmerie, dévorant avec un appétit de la *Méduse* la tasse de riz au lait qu'ils attendaient depuis la veille. Il existe à Paris nombre d'individus qui se nourrissent exclusivement de cette manière; les jours d'extra ils commandent comme supplément une omelette de deux œufs. Les crèmeries qui avoisinent le passage du Caire recèlent la plupart de ces prodiges de sobriété.

Citons pour mémoire *le restaurant des pieds humides* avec ses portions à dix centimes, si fameuses au carré des halles, et *le hasard de la fourchette*, espèce de loterie culinaire dont le gros lot est une cuisse d'oie. — Prix du coup de fourchette, cinq centimes. Inutile de dire qu'il y a des coups malheureux et...... quantité de carottes dans la marmite.

Mention particulière au charcutier et à son fromage d'Italie, si souvent fêté par les bohêmes.

Donc :

On ne meurt pas de faim.

Ce qui me conduit à dire avec le bonhomme Pangloss :

Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

AMÉDÉE SACRÉ.

THÉATRES.

L'*Étoile du Nord* vient de reparaître plus brillante que jamais, pour nous servir de la métaphore vulgaire. La curiosité publique était vivement excitée par un attrait nouveau dans l'interprétation du bel opéra de Meyerbeer : Marie Cabel remplissait pour la première fois le rôle de Catherine. Après mademoiselle Duprez et madame Ugalde, qui s'y sont fait applaudir avec les qualités qui leur sont propres, la vivandière-impératrice a trouvé une troisième interprète non moins digne de faire valoir les beautés magistrales de la musique de Meyerbeer.

Espérons que cette étoile ne filera pas... de si tôt.

Le Théâtre-Italien nous est rendu. Tant mieux! Avis aux amateurs de bonne musique qui ne trouvent pas toujours ailleurs pâture à mettre sous leurs dents. C'est la *Cenerentola*, ce chef-d'œuvre toujours jeune du plus grand compositeur moderne, qui a fait les frais de la première soirée. Un nouveau baryton, Corsi, s'est chargé du rôle de Dandini. Nous avons conservé Zucchini, l'un des meilleurs bouffes que nous ayons entendu depuis Lablache, et madame Alboni nous est revenue aussi; la *Cenerentola* est un des meilleurs rôles de cette illustre cantatrice.

Bientôt, au mois de novembre, Mario et mademoiselle Piccolomini compléteront l'ensemble d'une troupe qui ne peut manquer de rendre aux Italiens les temps de sa prospérité.

A présent que nous en avons fini avec les lyriques, passons aux illyriques.

MM. Duvert et Lauzanne avaient fait *Riche d'amour*, un des petits chefs-d'œuvre du théâtre moderne; ils viennent de commettre *Riche de cœur*. Hélas! il est donc vrai, toute médaille a son revers; c'est la loi fatale.

Riche de cœur est un mélodrame en un seul acte; — ceci annonce déjà une certaine modération chez les auteurs. — Cher mélodrame, honnête petit vieux, pourquoi viens-tu si tard? Tu es si cassé, si caduc, qu'on te croirait retrouvé dans les démolitions de l'ancien Paris! Évidemment MM. Duvert et Lauzanne, contraints de déménager par la férocité de leur propriétaire, t'auront découvert dans un de leurs cartons, enseveli comme Pompéi sous les laves des manuscrits de leurs jeunes années. Pauvre vieillard, maintenant tu as des cheveux blancs comme eux!

Allons, viens prendre l'air, afin de ne pas trop sentir le moisi!

Vous saurez donc qu'il était une fois un vieux domestique à vieille culotte courte, qui avait un vieux maître auquel il était attaché comme un vieux caniche. Ce vieux maître était possesseur d'une vieille maladie, d'une jeune fille et d'un vieux bateau chargé de sucre. Ce bateau était si vieux, qu'un jour il creva, et les poissons burent toute une matinée de l'eau sucrée. On laissa ignorer au vieux malade cette consommation, et, selon sa vieille habitude, il répandit l'or à pleines mains sur tous les vieux amis qui entouraient son vieux lit.

Où diable trouvait-il ce métal, direz-vous, puisqu'il s'est ruiné en sucrant tous les goujons de la rivière?

Voici l'explication de ce mystère : son vieux domestique Benoît a hérité d'une vieille tante, et il apporte son vieil héritage de vingt mille livres de rente dans la vieille maison de son vieux maître. Bref, tout est vieux dans cette pièce, ce qui n'empêche pas Lesueur et Geoffroy d'y être charmants : c'est pourquoi cette vieillerie a été reçue, malgré l'état avancé de sa vétusté.

J'aurais dû classer parmi les lyriques le *Beau Léandre*, qu'on vient de jouer au Vaudeville, attendu que cette fantaisie en vers, de Théodore de Banville, aidé de Siraudin, est remarquable par l'élégance et l'harmonie de sa poésie :

> Amour, petit archer, fabricant de merveilles,
> Oiseleur matinal, oui, c'est toi qui m'éveilles
> A cette heure où l'Aurore en les coloriant
> Ouvre d'un doigt rosé les huis de l'Orient.
> Chère maison, salut! C'est ici que respire
> Cet astre devant qui le soleil devient pire,
> L'étoile de mes yeux et de mon firmament,
> Rosier, jardin fleuri, lis, perle et diamant,
> Fuseau qui de mes jours dévide la bobine,
> Cette délicieuse et jeune Colombine!

Ainsi s'exclame dans son riche langage amoureux le beau Léandre soupirant sous le balcon de sa belle. C'est toujours la même chanson de la jeunesse qui ne connaît pas d'obstacles; de la passion qui se moque des grilles et des verrous; de l'audace qui bafoue les pères avares et incommodes; mais cette chanson est toujours pleine de ravissantes mélodies et de gais refrains; elle est éternellement jeune comme le Printemps et comme l'Amour.

Le beau Léandre est amoureux et quelque peu fripon. Il aime Colombine, et pour son frais minois, et pour l'argent qu'elle soutire au vieil Orgon, son père. Quand m'épouseras-tu? est le refrain qui sonne assez mal aux oreilles du godelureau. Orgon exige de son futur gendre une dot de cent écus... Colombine vaut mieux que cela!

Léandre pané emprunte les cent écus à sa belle, qui les emprunte à Orgon. « Après tout, se dit le beau soupirant, Orgon est riche et Colombine est une fille adroite... Je ne fais pas une mauvaise affaire. »

De jolis vers pleuvant à foison, de l'esprit et de la gaieté *en veux-tu, en voilà*, telle est la fantaisie du *Beau Léandre*.

Enfin le théâtre des Délassements s'est décidé à rouvrir. Une œuvre fantastique et fantaisiste de M. Jules Renard a inauguré dignement cette réouverture. En dépit de son titre, *Dormez, mes petits amours*, la gentille pièce de M. Renard n'endormira personne.

ALBERT MONNIER.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES indiqués ci-dessous. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles annoncées voudra posséder celles qui seront publiées plus tard, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6 Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant: CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 42. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 18 Octobre 1856.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



13258

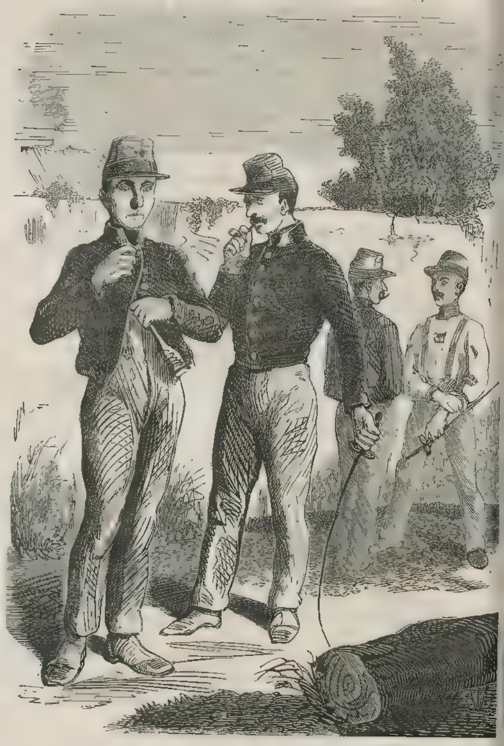
SOUVENIRS DU CAMP DE BOULOGNE, par M. LUBET; mis sur bois par RANDON.

LES TROUPIERS, — par RANDON.



13259

— Je suis sensible à la politesse que vous venez de me faire, camarade, je dirai même que je m'en sens ému; mais comme nous allous rentrère en ville, vous allez faire un oblique à droite, et moi-z-un à gauche..... Ça n'est pas que je sois fier, mais, voyez-vous, un cavalier doit savoir tenir son rang.



13260

— N'y a pas à dire m'n' ami! m' v'la ingageai d'ns c' qu'i' z-appelont in d'jeunai à la fourchatte!... Si core c'étiont tint seulement comme cheux nous : ave' la fourchatte d'Adam!

TYPES CONTEMPORAINS.

L'ARMÉNIEN.

Les jours se suivent, les années se renouvellent, la génération vieillit, les empires croulent, le vieux Paris se démolit, les contemporains s'éteignent; — partitions, ballets, opéras, se succèdent, s'en vont, se remplacent; et l'*Arménien*, impassible devant les événements d'ici-bas, continue à faire l'ornement obligé de nos théâtres lyriques de Paris...

Quel est cet homme à la barbe blanche, au bonnet fourré, à la douillette noire, qui arpente à pas graves, bien que précipités, le foyer de l'Opéra?

Cet homme, c'est l'*Arménien*.

D'où vient-il? nul ne le sait. Que fait-il? on l'ignore. Quel âge a-t-il? il n'a pas d'âge. Est-il riche? à milliards. Aime-t-il la musique? avec passion. La danse? il en raffole. Parle-t-il le français? il sait toutes les langues,... et ne parle à personne.

Mais enfin quel est cet homme?

C'est l'*Arménien*. Paris n'en sait pas davantage.

— Date-t-il de 1848?

— Vous voulez rire. Sous le règne de Louis-Philippe, pendant quinze années consécutives, il était le meuble meublant de nos théâtres et de nos concerts. Mais que dis-je? Déjà sous la première restauration on l'avait vu s'étaler immuablement au balcon de l'Académie royale de musique. Il portait cette même barbe blanche, ce même bonnet fourré et cette même douillette noire; il avait la même physionomie et le même âge.

Aussi n'est-ce qu'en tremblant que je vous parle de ce personnage. Il est presque effrayant à force d'être fantastique. Quelques vieillards m'assurent que l'existence de cet homme, le mystère de son mutisme et la ténacité de ses habitudes théâtrales remontent aux époques les plus reculées de l'histoire de France.

Chose incroyable! nos journaux, qui fouillent et dissèquent tant d'individualités, exhument tout le monde, et ne laissent rien traîner, observent le silence le plus obstiné à l'égard de l'*Arménien*.

On dit qu'il ne sera donné à aucun œil humain de sonder les profondeurs de ce rébus oriental, de déchiffrer ce logogriphe ambulant.

Les jours fuiront, les années se renouvelleront, les générations vieilliront, les empires crouleront, — les propriétaires s'apprivoiseront, — et l'*Arménien*, impassible, continuera à faire l'ornement de nos théâtres lyriques...

La vue de cet homme me donne le frisson.

Les chroniqueurs nous disent que le comte de Saint-Germain est mort en 1784. — Mais est-ce bien prouvé?...

J. LOVY.

LE CINQCENTIMADOS.

En dépit d'*Alphonse Karr* le *tabacophobe*, — qui a cassé sa pipe et ne s'en porte pas plus mal, — je demande à chanter le cigare.

N'allez pas croire cependant, sur ce titre du présent article, qu'il s'agisse ici du cigare espagnol, — *fama de Juan y Panadero*.

Le *cinqcentimados*, malgré sa désinence on ne peut plus andalouse, vous représente tout bonnement le national bout-tourné à cinq centimes, le vulgaire *cig* français d'un sou, — ainsi espagnolisé par les artistes, qui l'appellent *cinqcentimados*, — par les ouvriers, qui le nomment *soudados*.

Que si vous me demandez pourquoi je tiens à le célébrer, je vous répondrai qu'il a mérité cet honneur en raison de sa popularité au rabais.

Maintenant, pour chanter dignement le petit cigare de Bordeaux, m'exprimerai-je en vile prose?...

Ou ferai-je vibrer les cordes de ma lyre?

La rime me tente; mais le *Journal amusant* ne serait plus le *Journal amusant* si les vers s'y mettaient.

Prenons donc un terme moyen, ne nous laissons pas enivrer par une vaine fumée : faisons de la poésie en prose!

« Je veux te chanter, cigare d'un sou; je veux faire ici ton apologie : filleul de Bordeaux, fils de la Régie, ce n'est pas pour toi qu'est né le cachou.

AVIS AUX LOUPEURS, CHASSE AUX LOUPES,

ON LES GUÉRIT SANS OPÉRATION ET *SAN DOLOR!*



Après le traitement. 13261 Avant le traitement.



13262
— Oui, monsieur, pas la moindre opération chirurgicale! je touche simplement la loupe avec le bout d'un pinceau en disant : Une, deux, trois, partez muscade! et c'est fait!
— Vraiment! c'est à donner envie d'avoir quelque chose à se faire extirper.



13263
— Voilà qui se trouve bien; j'en ai justement une petite sur le dos que je désire me faire enlever depuis bien longtemps.



13264
— Dis donc, mon vieux, voilà qu'on parle de détruire les loupes.
— Peuh!... faudrait d'abord détruire les loupeurs.

« Tu n'es pas très-grand, mais ton corps est brun, bien fait, bien tourné dans sa rude écorce; ton prix doux étant une sûre amorce, on aime à humer ton âcre parfum.

« Quels sont tes amis? Ceux qui sont, hélas! esclaves du temps, du devoir victimes, ceux qui, s'ils fumaient un *panatellas*, n'achèveraient pas leur *vingt-cinq centimes*.

« Tandis qu'un *un-sou*, c'est si tôt brûlé!... un quart d'heure à peine! Aussi, — chose exacte — le musicien pendant un entr'acte, le boursier pendant qu'il s'en est allé respirer un peu loin de la corbeille, sous la colonnade ou sur le perron, l'employé qu'un chef de bureau surveille, l'écolier que peut surprendre un pion, le futur qui craint qu'on ne le gourmande s'il brûle un encens banni de Paphos, ont assez de temps, fût-ce en contrebande, pour te savourer, *cinqcentimados!*

« Tel on est trompé par un cantalou, tel on est volé par un beau cigare; il est des *puros* en feuilles de chou, et le plus malin dans leur choix s'égare : — mais qu'un *soudados* soit mauvais (c'est rare!), les regrets sont courts; on ne perd qu'un sou.

« *Cinqcentimados*, ta gloire est complète! Tu n'as pas besoin, comme l'eau de *Lob*, comme la *benzine* ou comme le *rob*, de réclames à grand renfort de trompette : le *deux-sous* s'éclipse, et la cigarette dort dans son linceul fait de papier *Job*.

« *Cinqcentimados*, le lion te berne et le prend de haut pour t'humilier... n'importe! On te fête, et dans la caserne, et dans la mansarde, et dans l'atelier.

« Pourtant permets-moi d'admettre en principe qu'après ta fumée aux nuages gris quelque chose encore a gardé son prix; c'est... — te le dirai-je? — une bonne pipe!

« Avec une pipe on peut voyager... voyager très-loin, sans quitter sa chambre. Un premier exemple : on n'a qu'à changer sa bouffarde noire en *narghileh* d'ambre. — Le *chibouque* est plein, le tabac prend feu sous le charbon rouge ou sous le phosphore... — et, l'esprit ai-

(*Voir la suite page* 6.)

COURONNEMENT DE SA M



MARÉCHAUX DE LA COUR. ARCHIMARÉCHAL DU COURONNEMENT. L'EMPEREUR.



CHAMBELLANS. CHEVALIERS GARDES.

ESTÉ L'EMPEREUR DE RUSSIE.

L'IMPÉRATRICE DAMES D'HONNEUR 13265



NOBLES. ARTISANS ET MANUFACTURIERS. BOUTIQUIERS. CHEVALIERS GARDES. 13266

LA VALETAILLE PARISIENNE.



13267
S'attacher à ses maîtres! ah! par exemple, v'là qu'est fort!..... .



13268
Tiens, y peuvent ben attendre un peu; y croient donc qu'y n'y a qu'eux qu'a faim!

dant, à l'horizon bleu, on voit les houris, filles du Bosphore.

» Autre exemple : on veut goûter du *faro*, cette bière qui fait danser les chèvres, et se transporter sous un ciel nouveau; que la pipe belge éclose à vos lèvres! — Soudain, et pour peu que vous y teniez, franchissant les airs d'un vol fantastique, voici la taverne où buvait *Téniers!*... — mais, la pipe éteinte, adieu la Belgique!

» Alors, nouveau *Cock*, grâce au *calumet*, poursuivant toujours ses lointains voyages, le fumeur, quittant tous ceux qu'il aimait, tombe en un clin d'œil parmi les sauvages; il bâtit sa hutte avec des roseaux, au bifteck humain même il se résigne, et s'habille à neuf de plumes d'oiseaux, le pays manquant de feuilles de vigne.

» Que de chemin fait, et sans s'alarmer du trop de dépense! — En effet, le compte n'est pas effrayant... — voyez, il se monte à... — tous frais compris, — deux sous à fumer.

» Concluons : — le mieux, quoi qu'en dise *Karr*, est d'avoir chez soi trois ou quatre pipes, et puis, du bon ton gardant les principes, de griller, le soir, sur le boulevard, lorsque le Paris fumeur s'y pavane, non pas le *londrès*, non pas le *havane*, ni le *régalia*, ni le vrai *puros*... mais le tout petit *cinqcentimados*. »

ALEXANDRE FLAN.

COSARELLES.

La mort est venue frapper ces jours derniers une célébrité théâtrale de Toulouse. L'excellent acteur Tiste, qui jouait tout récemment encore au Capitole, dans une représentation au bénéfice d'un artiste malheureux, est décédé après une courte maladie.

Il faut croire que l'âge opère souvent chez les comédiens la plus heureuse transformation, — si toutefois le défunt était le même Tiste que nous avions connu il y a une vingtaine d'années, — chose que nous vérifierons auprès de nos correspondants de Toulouse.

A chaque renouvellement de l'année théâtrale, Tiste arrivait de province, et s'installait dans le jardin du Palais-Royal, espérant que quelque directeur de Paris le recruterait pour les emplois de Potier, de Vernet, d'Odry ou d'Arnal. Il refusait obstinément tout engagement secondaire. Aussi ne trouva-t-il jamais de direction qui voulût se charger de lui.

Sous la Restauration, Tiste joua au théâtre de Bordeaux dans une comédie de sa composition. Il fut sifflé doublement, comme auteur et comme acteur; et le public s'acharna si fort contre lui chaque fois qu'il paraissait en scène, qu'on fut obligé de lui donner un remplaçant.

Le directeur de la troupe, un peu bel esprit, adressa lui-même ses excuses au public de la façon suivante :

Messieurs, vous avez sifflé Tiste,
Et Tiste est mauvais, j'en convien.
Mais faut-il qu'ainsi, pour un rien,
Le public se fâche et m'attriste?
Si vous réprouvez un artiste,
Je vous en dédommage bien;
Car ma troupe est *bonne, à part Tiste.*

*** Dans un petit cercle d'artistes et de gens de lettres on parlait de mademoiselle Rachel et de son départ pour l'Égypte. Le docteur Cab......, qu'on rencontre partout, prononça son avis sur l'excellence du climat du Caire, et sur la probabilité d'un rétablissement.

— Le séjour du Caire est très-salutaire sans doute, dit M. Léon Goz...; malheureusement il y a là une école de médecine et des professeurs de pathologie.

J. LOVY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** On parle du mariage prochain d'un journaliste plein de fiel avec une actrice renommée pour la méchanceté de son esprit.

M. M .... dit que de ce mariage-là il ne naîtra que des *ongles* et des *dents*.

*** Le fameux Calino n'était point seulement naïf en paroles; ses actes l'étaient autant que son langage.

Un jour il entre chez un maréchal ferrant, et lui voit cracher sur son fer.

— Pourquoi? demande-t-il.

— Pour savoir s'il est chaud à point, lui répond l'ouvrier.

Calino rentre chez lui; sa femme lui sert son potage : notre imbécile, voulant mettre à profit sa nouvelle découverte et faire le connaisseur, soulève le couvercle, et crache dans le bouillon.

— C'est le moyen de savoir s'il est chaud à point! dit-il glorieusement à sa femme ébahie.

*** Quoique le père de Calino ait eu six enfants, il n'avait jamais pu élever que le Calino sus lit.

Quand notre nigaud fut marié, sa femme accoucha successivement de trois garçons qui moururent en naissant.

— Ah! s'écria Calino en s'arrachant les cheveux, je vois bien que je serai comme mon père, je n'aurai jamais d'enfant!

*** Un docteur se disputait avec un client qui refusait de lui payer sa note de visite enflée comme un mémoire d'apothicaire. Il répétait sans cesse :

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un médecin! je vous ferai voir ce que c'est qu'un médecin!

— Je sais aussi bien que vous, interrompit le client, ce que c'est qu'un docteur. C'est un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué. Hélas! tous ses péchés sont des péchés mortels... pour les autres.

*** Les petits hommes aiment assez volontiers à se moquer de ceux qui ont une grande taille. Voici un mot de T...., connu pour sa petitesse, que je leur dédie.

— Les gens de grande stature, a-t-il prononcé, ressemblent à des maisons de cinq étages, dont le plus haut appartement est le plus piètrement garni. Leur cerveau est ordinairement une mansarde mal meublée.

*** Un journaliste, grand soutien d'un des derniers ministères du roi Louis-Philippe, importunait sans cesse les ministres pour en obtenir des récompenses d'argent. Remarquant moins d'empressement à le satisfaire, il entra en courroux, et écrivit au ministre les lignes qui suivent :

— J'ai deux plumes : l'une d'or pour louanger les bienfaits, l'autre de plomb pour conspuer les avares. Dorénavant, avec quelle plume vous écrirai-je?

Le ministre lui répondit :

— En vérité nous sommes las de nous dépouiller pour vous, monsieur. Vous vous vantez lorsque vous prétendez posséder une plume d'or. Si vous l'aviez jamais eue, elle serait sans doute au mont-de-piété. Je ne vous ai jamais connu qu'une plume d'oie. Continuez à vous en servir.

— C'est vrai, lui répondit le journaliste, j'avais oublié la plume d'oie que je dois à vos bontés, car, ainsi que vous me l'écriviez, vous vous en êtes *dépouillé* pour moi.

*** On ferait un bien bon livre de tout ce que tu ne sais pas, disait un railleur à son ami.

L'ami lui repartit :

— On en ferait un bien mauvais de tout ce que tu sais.

LUC BARDAS.

*** Nous n'avons pas parlé de l'ouverture des Italiens, et nous n'en rendrons pas compte aujourd'hui encore, voulant le faire dignement et longuement. Bornons-nous à dire que ce théâtre est toujours le rendez-vous de la société élégante. Nous y avons retrouvé une jeune cantatrice qui a fait cette année les beaux jours de Vichy, madame Cambardi. L'émotion du début n'a pas permis de la juger; mais elle s'habituera à la scène, et retrouvera tous ses moyens, nous en sommes sûrs. On parle de l'entrée très-probable et prochaine au même théâtre de madame Kaiser, première cantatrice du théâtre national de Pesth. Ce serait, paraît-il, une heureuse acquisition, car tous ceux qui ont entendu madame Kaiser en font le plus grand éloge. Une cantatrice hongroise aux Italiens sera une nouveauté très-intéressante, mais qui n'a rien de surprenant, car les Hongrois ont un fort bel accent italien.

Madame Kaiser pourrait fournir au Théâtre-Italien de Paris l'occasion de nous faire entendre quelques-uns de ces chants madgyares si pittoresques et tout à fait inconnus des Parisiens.

*** On sait que Listz a été chargé par le cardinal prince-primat de la Hongrie de composer une messe pour la chapelle primatiale de Graân; l'archevêque de Kolocsa, qui l'a entendue et qu'elle a ému, transporté, a prié M. Listz d'en composer une autre pour lui.

MORANT.

THÉATRES.

Madame Médori avait une lourde tâche à remplir en débutant dans les *Vêpres siciliennes* à l'Opéra. Ainsi que ses deux devancières, mesdemoiselles Cruvelli et Moreau-Sainti, madame Médori est une fort belle femme.

Comme cantatrice, madame Médori est douée d'une grande et belle voix de mezzo soprano, un peu courte dans les extrémités, mais dont elle se sert à merveille pour exprimer les sentiments les plus opposés. Rappelée deux fois, madame Médori a reçu du public parisien un accueil aussi flatteur qu'elle pouvait le désirer.

Nous passerons sans transition trop brusque de l'Opéra aux Variétés, où l'on joue la parodie du ballet des *Elfes* sous le titre des *Nèfles*.

Il s'agit, dans la parodie de MM. Lambert-Thiboust et Granger, d'un prince de Hongrie qui part à la chasse aux sangsues et tombe amoureux d'une statue en terre cuite. La reine des nèfles fait passer dans le corps de la statue l'âme d'une ballerine de la Closerie des Lilas, et Dieu sait ce qu'elle danse!

La terre cuite ne fait pas le bonheur! et le prince s'aperçoit que sa belle n'a ni cœur ni jugeotte. Heureusement la fée des nèfles lui octroie deux nèfles qui lui communiquent ces qualités indispensables; mais elles coûtent cher à l'amoureux prince des sangsues. Il vieillit de trente-trois ans à chaque souhait. Bientôt notre homme est archicaduc.

On n'est pas fée pour rien. Un coup de baguette opère bien des miracles. Le prince, redevenu jeune et dispos, épouse sa terre cuite animée.

Lassagne, Heuzey et mademoiselle Scriwaneck dansent les pas les plus abracadabrants qu'un maître de ballets puisse imaginer lorsqu'il bat la breloque.

Le Gymnase a donné les *Toilettes tapageuses*, comédie de MM. Dumanoir et Barrière. C'est un titre qui pourrait, à la rigueur, dispenser d'une analyse. Il en dit plus qu'il n'est gros. En le lisant, tout le monde songe aux robes immenses comme des ballons, aux chapeaux imperceptibles, aux volants scandaleux, à l'effrayant amas de dentelles, à tous les détails extravagants et ruineux dont se compose la parure des femmes à la mode! Les auteurs ont fait spirituellement la guerre à la crinoline. Si toutes les femmes ne goûtent pas leur morale, du moins toutes ces belles excentriques applaudiront à leur esprit distingué. Si la satire ne corrige pas, du moins elle fera rire. Sans compter que les maris béniront ouvertement MM. Dumanoir et Barrière de les avoir compris. Le *Camp des bourgeoises* a trouvé son pendant dans les *Toilettes tapageuses*.

Le *Marin de la garde*, de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson, est un drame des mieux faits au point de vue de la nouvelle spécialité du Cirque. C'est un ouvrage dans lequel les militaires jouent les rôles du premier plan. La scène se passe en Portugal, donc l'intrigue appelle à son aide les costumes et les ballets. Il s'agit de guerre, de ruses, d'assaut, et le dernier tableau peut être entièrement consacré à la mise en scène militaire à laquelle le Cirque doit sa vieille renommée.

Ce *marin de la garde* est un type assez curieux. Voici vingt ans qu'il fait la guerre, et il n'a jamais voulu ramasser le moindre grade dans la mêlée, pas même les galons de caporal.

Ce n'est pas le dédain qui domine l'âme du vieux soldat, c'est le remords. Une nuit, qui fait le désespoir de ses *jours*, égaré par les fumées de l'alcool, il a agi très-cavalièrement, quoique marin, avec une Portugaise. Il croit que la dame en est morte... En Portugal on n'en meurt pas.

Certain jour Marcel prend la résolution de se faire fusiller. On ne refuse jamais cette petite satisfaction à un troupier. Au moindre délit on lui introduit des balles de plomb dans la tête pour la lui rendre moins légère.

O surprise! Marcel apprend que l'officier Maurice, chargé de commander la fusillade, est son fils, triste résultat de la nuit fatale.

Préparez-vous à toutes les péripéties les plus émouvantes, honnêtes spectateurs! Marcel a retrouvé le petit, il va retrouver la maman. C'est la belle comtesse de Montalvar.

Cette grande dame est en puissance de mari. C'est un rude coquin, allez! Il prépare sourdement un massacre de tourlourous à l'instar des Vêpres siciliennes, des Pâques véronaises et de la Saint-Barthélemy.

Et pour commencer il fait flanquer trois balles dans la tête du brave marin, qui n'est jamais de service que sur les montagnes. De plus on le jette dans un précipice intitulé le *Saut du Diable*.

Inutile de vous dire que le marin en sort sain et sauf. C'est l'ordinaire des mélodrames.

Troisième canaillerie. — Le comte ténébreux offre en grinçant des dents du punch empoisonné à Maurice. La courageuse comtesse s'empare du verre, et au lieu d'en jeter le contenu, ce qui serait assez naturel, elle l'avale d'un trait.

Quatrième canaillerie. — Le comte enferme sa femme empoisonnée pour qu'elle meure sans secours.

Cinquième canaillerie. — Maurice s'étant introduit près de sa mère pour la sauver ou périr avec elle, le comte fait mettre le feu au pavillon, et les traite comme des biftecks.

Sixième et dernière canaillerie. — Le traître Montalvar donne le signal du massacre des pioupious. Mais les Français triomphent. La comtesse et Maurice, sauvés par le marin de la garde, reparaissent en s'embrassant à qui mieux mieux. On fusille l'époux Montalvar. Et l'armée crie : « Le père, la mère et l'enfant se portent bien! »

C'est un succès comme j'en avais déjà vu un *il y a seize ans*.

M. Paul de Kock a donné une petite opérette aux Folies-Nouvelles, musique de M. H..., sous le pseudonyme de Jules Brémont.

En dépit de son titre de *Femme à vendre*, cette saynète ne s'occupe pas du tout de la vente à la criée, et selon la taxe, de la plus belle moitié du genre humain. L'individu classé dans la troisième catégorie, qu'on débite en scène, est un rapin déguisé, qui se fait vendre par un ami à un gargotier fesse-matthieu auquel il doit de l'argent. Grâce aux schellings qu'ils soutirent à l'hôtelier écossais, les jeunes escrocs français peuvent regagner leur belle patrie. C'est plus gai que moral.

Pièce sans prétention, musique *idem*.

On a repris aux Folies-Dramatiques le fameux mélodrame de MM. Antony Béraud et Merle, le *Monstre et le magicien*, qui donna tant de recettes jadis à la Porte-Saint-Martin avec l'Anglais Cook, et à l'Ambigu avec Clair-Bénié, déguisé alors sous le pseudonyme de Clerto-Bénini. Aujourd'hui c'est sous vrai nom que cet intelligent mime amène la vogue au boulevard du Temple.

— Comment se peut-il que ce *Monstre* qui a fait son temps, disait un spectateur à sa voisine, procure encore de si belles recettes?

— Pourquoi? répondit la commère interrogée, parce que les femmes adorent toujours les *monstres*.

Le bonhomme Jérôme n'aime pas les maris *civils*, aussi a-t-il juré de ne donner sa nièce Colette qu'à un militaire. Mais Colette a juré de son côté de n'épouser qu'un *pékin* illustré du nom de Niquet.

Ah! tu veux d'un gendre portant l'uniforme, dit Niquet, et il se costume en dragon.

Ah! tu crois, ma petite Colette, s'écrie le père Jérôme, que les militaires ne sont pas aimables! Et il se déguise aussi en dragon.

Nos deux cavaliers factices s'injurient et se provoquent. Au beau milieu du conflit survient un troisième dragon C'est Colette qui s'est introduite dans un uniforme de trompette, la trompeuse. Il pleut donc des uniformes de dragons dans ce village?

Le résultat de cette friperie dragonnière, c'est le mariage de Niquet et de Colette aux Folies-Nouvelles. Le tout accompagné de la musique de M. Pilati.

ALBERT MONNIER.

A PARTIR DU 1ER JANVIER 1857

Le prix du *Musée français-anglais* pour les années 1855 et 1856 sera rétabli à 10 fr. l'année pour tout le monde. Nous en prenons l'engagement d'honneur.

Jusque-là les personnes abonnées à l'un des grands journaux politiques de Paris ont droit à l'abonnement au *Musée français-anglais* moyennant 5 fr. par an.

Les personnes qui s'abonnent au *Journal amusant* pour l'année 1856, à partir du 1er janvier dernier, ont droit à recevoir l'année 1855 du *Musée français-anglais* moyennant 3 fr. ajoutés aux 17 fr. de l'abonnement, en tout 20 fr.

Ceux de nos abonnés dont la collection du *Musée français-anglais* n'est pas complète, peuvent la compléter moyennant 50 centimes par numéro. — Toutes ces faveurs, nous le répétons, cesseront à la fin de l'année présente, et pas un abonnement ne sera fait au-dessous du prix de 10 fr. par an, si ce n'e[illegible] aux abonnés actuels du *Musée français-anglais*, qui payeront seulement le prix qu'ils ont payé.



Le Propriétaire-Gérant : Ch. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 43. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 25 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierlesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES COURSES, — par MARCELIN.



13269

UN ÉQUIPAGE EN PIQUE-NIQUE.

— Quatre francs de guides à vous quatre! excusez!... faut-il vous prêter vingt francs?



13270

A VOILE-MAN.

— Ridicule tant qu'il vous plaira, mais j'aime encore mieux cela que d'avoir un coup de soleil sur le nez ou de la poussière dans les yeux.



13271

BON GENRE.

— Do you speak English?
— Parbleu!



13272

RÉHABILITATION DU RIFLARD.

— Aux courses, le parapluie est très-bien porté..... par les domestiques.

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



13273

CHACUN SON GOUT.
— Moi, les courses me donnent des émotions d'une violence!... Et toi, Maria?
— Moi, ça me donne faim.



13274

PLACE A LOUER!
Avec la permission des autorités.



13275

ENCEINTE DU PESAGE.
Celui qui court.



13276

ENCEINTE DU PESAGE.
Celui qui fait courir.



13277

UNE DAME
Qui fait aussi beaucoup courir.

COSARELLES.

⁂ Un journal allemand, en citant tout récemment quelques anciens opéras comiques français, attribuait le *Déserteur* à Dalayrac. Nous sommes fort étonné qu'il n'ait point en même temps attribué *Gulistan* à Monsigny.

Du reste, ce n'est qu'en tremblant que nous relevons les bévues de la presse allemande en fait de musique française, car elle pourrait user de représailles, et certes nous en fournissons plus d'une occasion.

Dernièrement encore, dans l'esquisse historique dont le *Figaro* a fait précéder le programme du concours fondé par le directeur des Bouffes-Parisiens, nous lisions que la *Famille suisse*, opéra comique allemand, était de Winter. Or tous les journaux de Paris, même plusieurs feuilles musicales, ont reproduit cet article du *Figaro*, sans s'apercevoir de l'erreur, sans songer à la rectifier. Winter est auteur du *Sacrifice interrompu ;* la *Famille suisse* est de Weigel.

Fontenelle disait que, s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas. Nos journalistes contemporains peuvent ouvrir hardiment la main sans dévier de la règle de prudence prescrite par Fontenelle.

⁂ Dans la soirée du 13 octobre, entre neuf et onze heures, au moment ou cinq cent mille Parisiens regardaient le ciel et suivaient les phases de l'éclipse, nous entendîmes le colloque suivant près de la pointe Saint-Eustache :

— Qu'est-ce qu'ils ont donc comme ça à regarder la lune?... Tiens! il y a un ballon devant!

— Eh non! c'est l'*éclisse*.

— C'est comme une boule de gomme rouge.

— Mais non! puisque je te dis que c'est l'*éclisse* de lune. C'est le soleil qu'est devant.

⁂ Dernièrement le tribunal de police correctionnelle jugeait un procès conjugal.

Une jeune couturière figurait comme témoin contre l'accusé X...

Le président *au témoin.* — Savez-vous si l'accusé vivait maritalement avec madame ***?

Le témoin. — Oui, monsieur.

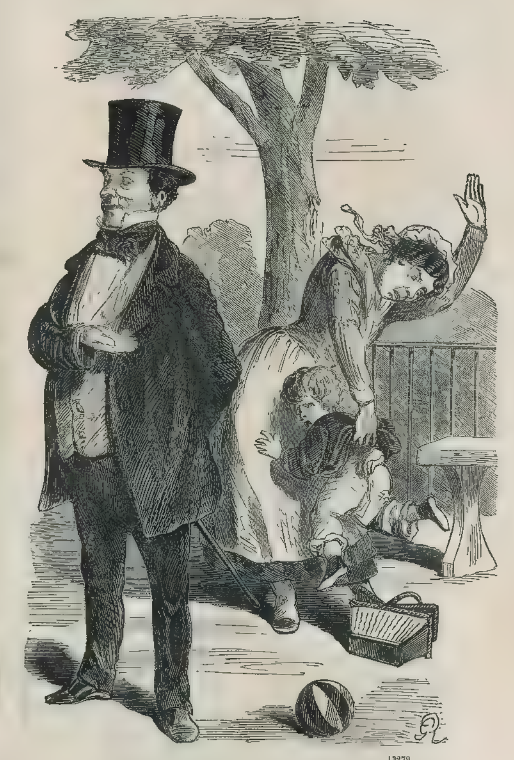
Le président. — Quelles sont les circonstances qui vous le font croire?

Le témoin. — Dame! ils se disaient des choses désagréables.

J. Lovy.

LES BONNES GENS, — par RANDON.


13478
Calme-toi, bichette, c'était un mauvais sou.


13279
J'admire les parents qui appellent ça une *bonne!*

UNE SCÈNE DE LA VIE PRIVÉE

ACCOMMODÉE A PLUSIEURS SAUCES.

§ Ier.

Préambule.

En 1846, j'ai entendu, au petit théâtre des Délassements-Comiques, un couplet assez joli d'un vaudeville intitulé *les Amours de Paris.* — Une chanteuse des rues, qui n'était autre que mademoiselle Beauchêne (elle a disparu!) roucoulait les vers suivants sur la chanterelle d'une guitare :

En amour,
Chaque jour,
On est trompé,
Dupé.
Et voilà, mes amis,
Les amours de Paris.

La même cantatrice s'élançait dans un morceau de bravoure sur le chapitre de la brouille et du raccommodement, vieux chapitre éternellement neuf. — Ce matin, je ne sais pourquoi, j'ai rêvé à ce vaudeville d'il y a dix ans, — dix siècles! — et je me suis demandé comment meurent et se ravivent les amours dans les deux mille rues de l'immense fourmilière.

Or voici de quelle façon je me suis répondu à moi-même.

§ II.

Bréda-street.

Le quartier Bréda est l'île de Calypso des temps modernes : les Ulysses, les Eucharis, les Télémaques, et le bouquet de violettes de la vingtième année, y abondent. Il y a aussi ce vieux roquantin de sage Mentor; mais on se moque de lui trois cent soixante-cinq fois par an. — Ne parlons pas de cela; parlons des ruptures.

Abel rencontre une adorable brune aux yeux bleus :

— Eh bien, ma pauvre Tulipe, ce coquin de Jules vous a donc quittée?

— Hélas! oui.

— Vous voilà seule maintenant?

— Moi, seule? Ah çà! est-ce qu'on vous a dit que les trois autres cœurs qui m'adorent avaient aussi pris de la poudre d'escampette?

§ III.

Rue du Helder.

UNE JOLIE CHATAINE A UNE JOLIE BRUNE. — Eh bien, pourquoi te rougir les yeux en pleurant? Amanda, je te dirai, comme Bertram à Robert : *Console-toi, fais comme moi!* Un de perdu, dix de retrouvés!

— C'est fort joli! mais Ernest oubliait toujours cinq cents francs par mois dans une soucoupe de vieux sèvres sur la cheminée.

§ IV.

Faubourg Saint-Germain.

— Ah! chère comtesse, laissez-moi, je vous prie, vos sels avant de partir, mon flacon est vide...

— Et pourquoi donc avez-vous besoin de sels, chère baronne?

— Ah! c'est que mon mari va rentrer tout à l'heure, et je sens là que j'aurai besoin de m'évanouir pour obtenir l'alezan qu'il m'a promis.

§ V.

Rue Saint-Denis.

M. Perdreau, très-fort négociant, vient de finir la balance de ses comptes.

Avant de finir tout à fait la journée :

— Dis donc, Boulotte, fait-il, une nouvelle...

— Laquelle?

— M. Jules qui se marie.

— M. Jules! avec qui donc?

— Avec une demoiselle Houchard de Saint-Valery en Caux, très-grosse, très-enluminée et très-riche; cent mille francs de dot et deux joues rouges comme des tomates : qu'est-ce que tu dis de cela?

— Je dis que je ne croyais pas si mauvais goût à M. Jules.

— Voilà tout?

— J'ajoute que les hommes d'à présent sont bien peu de chose!

§ VI.

Pays Latin.

— Petit Fonfonse, vous n'aimez pas votre Nini!

— Si fait!

— Je vous dis que vous ne l'aimez plus comme du temps du Prado.

— Dame, chaque chose a son temps!

— Tu ne l'aimes même plus autant que ta pipe!

— Ah! dame, Nini, vois-tu, ma pipe ne m'a jamais quitté — pour aller passer une heure ou deux avec des carabins à la Closerie des lilas.

OVIDE DESGRANGES.



AVENUE DE L'IMPÉRATRICE PAR UN J

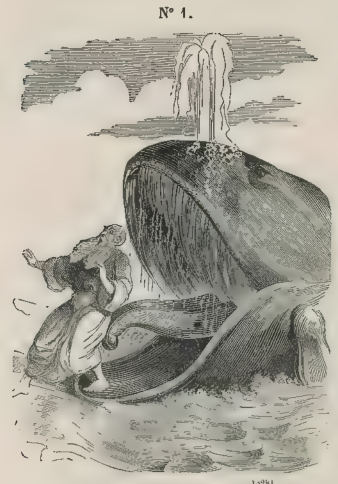


… DE BEAU TEMPS, — par GUSTAVE DORÉ.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13281

On voudrait bien savoir pourquoi la baleine qui avait avalé Jonas ne le rendit pas par les voies naturelles?

N° 2.



13282

A quoi peut-on reconnaître que cette dame n'est pas fière?

N° 3.



13283

Pourquoi les militaires, lorsqu'ils se quittent, ne se disent-ils jamais adieu?

L'ÉCLIPSE.

L'éclipse de lune du 13 de ce mois a été un véritable événement. Depuis la fameuse éclipse du caissier du chemin de fer du Nord et des quatre ou cinq millions qu'il a *effarouchés*; rien n'avait ému à ce point la population parisienne. Les ponts, les quais, les boulevards, les fenêtres étaient encombrés de gens le nez en l'air et les yeux braqués sur la lune.

Remarquez en passant que ladite éclipse de lune, se trouvant le résultat de l'interposition de la terre entre le soleil et cet astre, devait être pour les lunariens une éclipse de soleil, et qu'il est dès lors infiniment probable qu'au même moment ils étaient occupés à nous lorgner de leur côté.

Touchante sympathie!

Toujours est-il que, sans parler des savants de l'Observatoire, qui n'ont pas quitté la lune d'une seconde, chacun était devenu astronome ce soir-là, et s'était improvisé un télescope. Les uns regardaient avec une jumelle de théâtre, d'autres à travers un morceau de verre noirci à la chandelle, ce qui a l'agrément de noircir le visage de l'observateur et de le transformer en ramoneur à la fin du phénomène. J'ai vu sur le boulevard un monsieur qui, peu satisfait de ses lunettes pour l'observation de l'éclipse, n'a cessé de les frotter pendant toute la soirée sans obtenir de résultat satisfaisant.

Autrefois, on le sait, une éclipse de ce genre arrivée le *treize* du mois aurait terrifié la population; aujourd'hui les badauds sont devenus esprits forts, et ils expliquent le phénomène.

Il est vrai que l'explication est parfois assez saugrenue.

Voici, par exemple, les menus propos que j'ai entendus dans la foule.

Sur le pont Neuf :

— C'est curieux, madame Graffignot, disait une vieille, malgré que la lune soit *clipsée*, on la voit tout de même; seurement elle est d'un rouge terne : faut croire que ce qui la couvre est bien transparent!

— Ça doit être un verre de couleur, comme qui dirait un verre d'omnibus.

Dans la rue Mazarine :

— Voilà qui prouve bien que Dieu existe! s'écriait une autre femme avec enthousiasme, car enfin, mame Jaquinet, ça n'est pas vous ni moi non plus qui faisons arriver ces choses-là dans le ciel!

— Certainement non, madame Laridon!

— Et dire pourtant qu'il y a des gens assez païens, assez *impolis* pour croire qu'il n'y a pas de Dieu!

Au carrefour de l'Odéon j'ai écouté la leçon suivante d'un père à son fils, jeune môme de sept ou huit ans :

— Dis donc, papa, qui est-ce qui fait l'*éclisse?*

Le père avec aplomb :

— On dit l'*éclixe*. Ça provient, mon enfant, de ce que le soleil passe devant la lune.

— Mais pourtant, papa, c'est tout noir ce qui passe devant, et le soleil n'est pas tout noir.

— Certainement, Dodophe, il n'est pas tout noir comme il se montre d'habitude; mais en ce moment nous le voyons par derrière.

Pour peu que le père de Dodophe continue d'instruire son fils, je ne réponds pas de l'avenir du jeune homme, et je doute que l'Académie des sciences le reçoive dans son sein.

Après ça, elle en a reçu bien d'autres!

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir dans un coin de Paris. Jugez par là de tout ce qui a pu se dire de cocasse sur l'éclipse dans le reste de la capitale, dans la France, dans l'Europe.... dans la lune!

ACHILLE LAFONT.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Deux amis dînaient chez un gargotier de la banlieue. Lassés d'ingurgiter la mauvaise piquette du cru, ils demandent à la fille de salle si elle ne peut pas leur procurer une vieille bouteille de vin. — C'est facile, messieurs, répondit-elle en dégringolant les escaliers.

Bientôt elle reparaît avec une bouteille illustrée de vieilles toiles d'araignée. Les deux dîneurs l'entament.

— Qu'en dis-tu? s'écrie l'un des convives en faisant la grimace.

— Déplorable, réplique l'autre. Il faut se tenir à la table pour boire cette atroce piquette : j'en ai les dents agacées. Dites donc, la fille, ce liquide serait peut-être excellent en salade; mais je vous déclare que votre vieux vin est en tout point semblable à votre vin ordinaire.

— Je le savons ben, mon bon monsieur, répond la campagnarde en riant bêtement; mais je n'en avons pas d'autre.

— Eh bien, alors pourquoi l'avez-vous apporté?

— Vous m'aviez demandé une vieille bouteille... je vous avons mis notre piquette dans une vieille bouteille... La bouteille a vingt ans... mais pas ce qu'il y a dedans.

⁂ Deux hommes se battaient en duel, l'un d'eux rompait sans cesse; son adversaire, ennuyé de ce lâchement de pied perpétuel, lui dit :

— Vous reculez toujours, monsieur, est-ce que vous avez peur?

— Je ne fuis pas, répondit notre homme, mais je cherche mon avantage qui est caché derrière moi.

⁂ D'où venez-vous, père Barbanchu?

— Je viens d'aller voir un de mes vieux amis qui est malade... mais très-malade... jugez-en. Il est si changé qu'il ne m'a pas reconnu.

⁂ Un finaud de village était demandé chez le percepteur des contributions pour acquitter ses douzièmes échus. Il lui annonça avec cet air piteux que savent si bien prendre les paysans qu'il était sans le sou.

Le percepteur, gaillard assez vénal, lui fit comprendre qu'il aurait de la patience, à la condition qu'on lui ferait quelque cadeau en nature.

— Si vous voulez prendre un lièvre, lui répliqua le villageois, je vous le donnerai.

— Oui-da, fit le percepteur gourmand; et il suivit le rustre, qui le mena dans un champ voisin.

— Il y a un lièvre dans ce champ, s'écria le madré paysan. Je vous ai dit que je vous le donnerais si vous vouliez le prendre... Cherchez-le... si vous l'attrapez ça me prouvera que vous êtes plus malin que mon chien, qui hier n'a jamais pu le prendre.

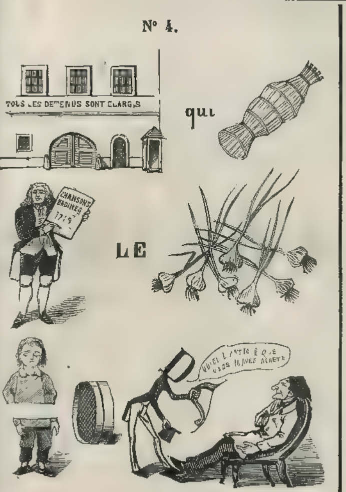
De peur de devenir la risée du pays, le percepteur n'osa pas poursuivre le villageois. Je vous recommande cette manière de payer vos contributions.

LUC BARDAS.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



THÉATRES.

Une Femme qui déteste son mari, vous devinez qu'en style d'affiche cela veut dire une femme qui ne le déteste pas. La *femme qui déteste son mari*, c'est tout simplement une épouse dévouée qui feint de détester son époux pour le sauver de la hache révolutionnaire.

Madame de Langeais est devenue la citoyenne Langeais, et, quant à son mari le girondin, il est en fuite et recherché pour ses opinions. Ce parlementaire persécuté est caché dans l'armoire aux marmelades de sa propre femme, qui professe ouvertement des opinions plus rouges que ses confitures, innocente ruse pour détourner les soupçons. Elle a même refusé de revoir et d'embrasser l'enfant qu'elle doit à ce tiède citoyen.

Une espèce de Robespierre départemental poursuit de ses assiduités la citoyenne Langeais : dès qu'elle aura divorcé avec son premier, elle convolera avec un second.

Langeais s'ennuie entre deux pots dans son armoire; il en sort de temps en temps pour babiller avec sa légitime et folâtrer avec sa petite fille... si bien qu'il finit par se laisser surprendre... il se croit perdu... Erreur! Si le Robespierre provincial accourt chez madame de Langeais, c'est pour lui annoncer la chute de son patron, et demander à son tour une place dans l'armoire aux confitures.

La pièce roule sur une seule situation, mais elle est admirablement bien traitée. Le Gymnase, en jouant cette esquisse, a voulu honorer le nom et le souvenir de cette femme, d'un si grand esprit et d'un talent si aimable, qu'on appelait madame Émile de Girardin, une femme qui a su rester femme, ce n'est pas son moindre mérite.

L'œuvre d'*Une Femme qui déteste son mari* n'était pas terminée; c'est à M. Dennery, l'habile arrangeur du *Mercadet* de Balzac, que M. Montigny l'a confiée : entre ses mains elle est devenue le digne pendant de la *Joie fait peur*, madame Rose Chéri, Dupuis, Lesueur et Berton y aidant.

Privés d'*il Trovatore* par le fait du maestro Verdi, les Italiens ont joué la *Cenerentola* et *Beatrice di Tenda*.

Jamais madame Alboni n'a chanté d'une façon plus exquise la *Cendrillon;* jamais elle n'a prodigué avec plus de coquetterie les trésors incomparables de cette voix si bien servie par la nature et par l'art.

Plus maîtresse d'elle-même, et son émotion première ayant disparu, madame Cambardi a délicieusement chanté son air du second acte. Elle a fait apprécier la bonne nature et l'étendue de sa voix; elle a vocalisé avec goût, avec hardiesse, avec sûreté, et elle en a été récompensée par les bravos unanimes du public.

Beatrice di Tenda a été donnée avec le concours de mesdames Frezzolini, Cambardi; de MM. Lucchesi et Corsi. L'exécution a été parfaite.

M. Henri Meilhac est un des jeunes auteurs affectionnés de M. Dormeuil, un directeur qui s'y connaît. En moins d'un an, il lui a joué *Garde-toi, je me garde*, la *Sarabande* et *Satania*. M. Meilhac est un jeune écrivain très-spirituel, qui a fait ses preuves dans le *Journal pour rire*, et c'est son esprit qui lui a fait du tort aux yeux de certains confrères. Ses premiers débuts, un peu trop prônés à l'avance, lui ont nui. On le posait en nouveau Molière, les spectateurs ont protesté. C'était le pavé de l'ours. Si M. Meilhac n'est pas un Poquelin en herbe, on ne saurait en conclure qu'il rentre dans le commun des martyrs. Il y a de l'avenir, beaucoup d'avenir chez ce jeune auteur. Que lui manque-t-il?... Du métier. Le métier s'apprend. Il a ce qui ne s'apprend pas dans les livres, l'esprit.

Quand M. Meilhac aura du métier, il ne jettera pas les broderies de son style attrayant sur un canevas aussi légèrement rebattu que celui de *Satania*. Jugez-en.

Un oncle veut marier son neveu à une cousine. Le neveu désire rester garçon. Au milieu d'une orgie ornée de femmes du demi-monde, apparaît une impure du nom de Satania. Elle dit au neveu : — *Tu m'aimeras*, et il se met à l'aimer; elle ajoute : — *Tu m'épouseras*, et il lui demande sa main.

Cette Satania, c'est la cousine déguisée. Elle a pris le masque du vice pour attirer son futur dans le chemin de la vertu.

Eh bien! sur ce sujet connu, M. Meilhac a trouvé des situations heureuses, étincelantes de mots charmants. M. Meilhac est la preuve vivante de ce que nous avons souvent répété : — Les directeurs expérimentés ne demandent qu'à tendre la main aux jeunes gens, mais encore il faut que les jeunes gens se montrent.

Mélingue est à la Gaîté, c'est dire que la foule y est aussi. Mélingue est un des artistes les plus sympathiques de ces temps-ci. C'est un bel acteur à la tournure superbe, à la voix pleine de charme, au débit spirituel. Selon la situation il est simple ou majestueux, il rit ou il tonne, il a mille caresses irrésistibles dans la voix, ou bien, quand sa colère passionnée déborde, les effluves qu'elle lance par saccades forment en bondissant une cascade grandiose qui pénètre d'admiration. Bref, il a toutes les grâces mignardes d'un tableau de Meissonnier et toutes les splendeurs colossales de Rubens. Mélingue est réellement un grand comédien.

Nous l'avons retrouvé et applaudi avec toutes ces brillantes qualités dans l'*Avocat des pauvres*, drame en cinq actes de M. Paul Meurice, qu'il vient de créer à la Gaîté.

Cet *avocat des pauvres* est un digne Anglais du temps glorieux d'Olivier Cromwell. Quiconque souffre, quiconque pleure, quiconque est faible et a besoin de son appui peut frapper sans crainte à sa porte révérée du peuple.

Cet avocat des pauvres, c'est le type du devoir fait homme. Un jour, un voleur de diamants repentant lui a confié le portefeuille volé en lui faisant jurer de garder le dépôt. Notre honnête avocat apprend que ce filou aime et est aimé de Lilias, qu'il adore de son côté. Il lui a promis de le défendre, il le défend et le fait acquitter. Voilà comme il entend le devoir.

Le lord dépouillé fait faire une visite domiciliaire chez l'avocat, on y retrouve les produits du vol, on le fait arrêter à son tour. D'un mot il peut tout révéler. Il ne le fait pas. Le devoir! le devoir!

On le condamne à mort. Le devoir lui ferme la bouche. Il ne demande à ses amis qu'un petit service. « Allez, dit-il, en France me chercher mon coquin. Il verra comment je meurs, cela le punira. » Oh! l'honnête homme, comme il comprend bien le devoir! ô le devoir! ô le devoir!!!

Les amis de l'avocat apportent Gilbert sur le sol britannique; ils le placent sur le chemin du condamné à mort se rendant au gibet. Gilbert à son tour sent l'aiguillon du devoir. O le devoir!!! Il parle, il s'accuse. Lilias tombe dans les bras de l'avocat et l'épouse.

Mon Dieu! comme le Devoir peut faire commettre des sottises à un avocat qui se mêle d'être vertueux, tout en recélant des diamants volés.

Quant au public, il s'est fait un devoir d'applaudir l'œuvre. C'est un grand succès! un énorme succès! La foule aime ce qui la passionne. Avec elle il vaut mieux frapper fort que juste. Et puis elle n'est pas si insensible qu'on le croit aux magies du style, et M. Paul Meurice est un des éblouissants magiciens de l'art contemporain.

Albert Monnier.

A PARTIR DU 1er JANVIER 1857

Le prix du *Musée français-anglais* pour les années 1855 et 1856 sera rétabli à 10 fr. l'année pour tout le monde. Nous en prenons l'engagement d'honneur.

Jusque-là les personnes abonnées à l'un des grands journaux politiques de Paris ont droit à l'abonnement au *Musée français-anglais* moyennant 5 fr. par an.

Les personnes qui s'abonnent au *Journal amusant* pour l'année 1856, à partir du 1er janvier dernier, ont droit à recevoir l'année 1855 du *Musée français-anglais* moyennant 3 fr. ajoutés aux 17 fr. de l'abonnement, en tout 20 fr.

Ceux de nos abonnés dont la collection du *Musée français-anglais* n'est pas complète, peuvent la compléter moyennant 50 centimes par numéro. — Toutes ces faveurs, nous le répétons, cesseront à la fin de l'année présente, et pas un abonnement ne sera fait au-dessous du prix de 10 fr. par an, si ce n'est aux abonnés actuels du *Musée français-anglais*, qui payeront seulement le prix qu'ils ont payé.

LES ROBERT-MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON.

Robert-Macaire créant une banque..... mais la, une vraie banque! — Robert-Macaire philanthrope. — Robert Macaire escompteur. — Robert-Macaire assemblant ses actionnaires. — Robert-Macaire avocat des prisons. — Robert-Macaire médecin (consultations gratuites). — Robert-Macaire avoué. — Robert-Macaire restaurateur. — Robert-Macaire devant ses juges. — Robert-Macaire mendiant distingué. — Robert-Macaire fondateur d'un journal. — Robert-Macaire agent matrimonial. — Robert-Macaire agent d'affaires. — Robert-Macaire agent de la police secrète. — Robert-Macaire professeur d'industrie. — Robert-Macaire libraire. — Robert-Macaire banquier et juré. — Robert-Macaire à la Bourse. — Robert-Macaire assureur. — Robert-Macaire pape d'une religion nouvelle. — Robert-Macaire notaire. — Robert-Macaire à la tête d'un bureau de bienfaisance. — Robert-Macaire journaliste rédacteur. — Robert-Macaire spéculateur dramatique. — Robert-Macaire candidat à la représentation. — Robert-Macaire pharmacien. — Robert-Macaire oculiste breveté. — Robert-Macaire dentiste. — Pensionnat Robert-Macaire. — Robert-Macaire propriétaire. — Robert-Macaire exploitant l'amitié. — Robert-Macaire avocat de toutes les causes. — Les cabriolets de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et son tailleur. — Bureau de remplacements militaires. — Robert-Macaire perd un procès... le gagnant perd davantage. — Robert-Macaire teneur de livres. — Robert-Macaire et son créancier. — Robert-Macaire commis voyageur en vins. — Robert-Macaire au restaurant. — Robert-Macaire s'affiche. — Robert-Macaire négociant en gros. — Robert-Macaire et la dot de sa femme. — Robert-Macaire joueur de société. — Robert-Macaire fait un mariage d'argent. — Avis à toutes les personnes qui ont de l'argent à perdre! — Robert-Macaire actionnaire du journal la *Blague*. — Robert-Macaire se démet de ses fonctions. — Robert-Macaire exploite le suicide. — Robert-Macaire homme sensible..... à juste prix. — Robert-Macaire et son intendant. — Robert-Macaire oublie ses amis. — Robert-Macaire abusant de l'article 214 du Code civil. — Robert-Macaire mari commode. — Robert-Macaire refuse des actions. — Robert-Macaire exploite l'amour. — Robert-Macaire use de la loi du 9 septembre 1835. — Robert-Macaire fabricant de bitume. — Robert-Macaire prend un gérant pour tout faire. — Entendons-nous bien! — Robert-Macaire préparateur au baccalauréat. — Laissez venir à moi les petits enfants!... — Robert-Macaire locataire insolvable. — Robert-Macaire débute dans l'art médical. — Robert-Macaire parfumeur. — Placement d'actions à la livre. — Clinique du docteur Robert-Macaire. — Robert-Macaire marie sa fille. — Robert-Macaire excellent mari. — Robert-Macaire et son cher oncle. — Un joli tour de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et ses élèves. — Robert-Macaire et sa mine d'or. — L'artiste Robert-Macaire. — Robert-Macaire devant le tribunal. — Plus de corbillard des pauvres!... — Robert-Macaire commissionnaire. — Triomphe de la probité politique. — Voulez-vous de l'or, voulez-vous des diamants? — Robert-Macaire magnétiseur. — Robert-Macaire refuse 10,000 fr. pour commettre une mauvaise action. — Robert-Macaire et les caricatures. — Robert-Macaire homœopathe. — Robert-Macaire et la vile multitude. — Robert-Macaire et les recors. — Robert-Macaire vend des bibles. — Robert-Macaire marchand de moutarde de toute couleur. — Bazar de l'industrie de Robert-Macaire. — Autre exploitation de l'amour. — Robert-Macaire chef d'orchestre. — Robert-Macaire administrateur. — Robert-Macaire artiste dramatique. — Robert-Macaire directeur d'un journal fort industriel. — Robert-Macaire exploite sa qualité d'actionnaire. — Robert-Macaire agent de change. — Piété filiale. — Robert-Macaire chez le caricaturiste.

Les auteurs ont, comme on le voit, placé Robert-Macaire dans tous les rangs, dans toutes les situations; ce type leur a servi à peindre la société de notre époque au point de vue le plus piquant, le plus satirique et malheureusement le plus vrai. — C'est la vérité et le comique de cette curieuse galerie qui ont fait son succès prodigieux.

Les ROBERT-MACAIRE ont paru lors de leur première publication dans le journal le *Charivari*, tiré à	3,000	exemplaires.
Ils se sont vendus en grand format, comme caricatures à.	2,500	id.
L'édition avec texte, en 2 volumes, s'est tirée à.	6,000	id.
Total. . . .	11,500	exemplaires.

Aucuns dessins comiques n'ont jamais atteint un pareil chiffre de vente; cette seule observation suffit à prouver que la galerie des ROBERT-MACAIRE est quelque chose de plus qu'une collection d'images amusantes.

L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée.

Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 vol., 30 fr.; par la poste, 34 fr.

L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, — par la poste, 15 francs.

Pour les abonnés du Journal amusant, par faveur exceptionnelle, 11 fr., rendu franco sur tous les points de la France.

Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste au successeur d'Aubert et Ce, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 11 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédiaires.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC

RÉDUCTION

DE LA BELLE STATUETTE EXÉCUTÉE

PAR

LA PRINCESSE MARIE

(Fille de Louis-Philippe).

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de **15** francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGENE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.
RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 44. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 1er Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.

On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES COURSES, — par MARCELIN.



A CHANTILLY. — UN DUEL AU CHAMPAGNE.

« ... On espère que cette affaire n'aura pas de suites dangereuses. » (*Un grand journal.*)

COSARELLES.

⁂ Dans les pochades plus ou moins désopilantes que nos théâtres secondaires offrent chaque soir au public parisien, on peut pardonner le gros sel, on peut pardonner le non-sens, on peut pardonner les mots grivois, et même l'argot, car tous les goûts sont dans notre moderne Babylone. Mais ce qu'on ne saurait tolérer, ce qu'on ne saurait admettre, ce qu'on n'avait même jamais osé jusque aujourd'hui, ce sont les jeux de *mots* dans le genre de celui que nous entendons depuis quelques soirs au théâtre des Bouffes-Parisiens :

Le Savetier. — Ah! vous m'en direz tant!...

Le Financier. — Comment! je *mentirai* tant! Apprends, maraud, que je n'ai jamais menti!

Non, je n'admettrai jamais qu'un auteur né en France adresse de semblables calembours à des oreilles françaises. Ils ne seraient excusables que dans la bouche d'un Allemand ou d'un Alsacien qui parlerait le français avec son accent germanique. Or votre financier ne se trouve pas dans ce cas.

C'est déjà assez d'avoir inauguré en France le stupide calembour par à peu près. Si vous introduisez le barbarisme dans le jeu de mots, nous deviendrons Welches tout à fait.

Que M. Hector Crémieux me pardonne cette tempête dans un verre d'eau. La querelle d'Allemand que je lui suscite m'est inspirée par un sentiment tout français. Le calembour se meurt, il serait généreux de ne pas l'achever.

Encore une fois, le barbarisme dans le jeu de mots ne devient présentable que lorsqu'un des interlocuteurs a l'accent allemand. Et, comme il faut toujours joindre l'exemple au précepte, voici comme cela se joue :

— La rue de la Paix possède un négociant allemand, M. K..., dilettante de première classe et maniant suffisamment la langue française, sauf à prononcer le *t* pour le *d*, *et vice versâ.*

Pour fêter l'arrivée d'un frère qui n'était jamais venu

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



13288

TROP DE CRINOLINE.
Et pas assez de parapluie.



13289

A LA MARCHE. — COURSE DE HAIE.
Où l'on en est réduit faute de chevaux engagés.

à Paris, M. K... proposa dernièrement une partie de spectacle. On se rendit à l'Opéra.

Les deux frères s'installèrent à l'orchestre. La pièce était déjà commencée, et madame X... chantait un air de bravoure.

Dès les premiers accents de la cantatrice, les deux frères se regardèrent.

— Je savais bien qu'elle d'étonnerait, mon cher, dit M. K...

J. LOVY.

A PROPOS DE MADAME GIL BLAS,

DE *LA PRESSE*, DE M. PAUL FÉVAL, DE LA PRUSSE, DES OFFICIERS ET DES ÉDITEURS ALLEMANDS.

Madame Gil Blas fait un certain bruit dans le monde. Est-ce à cause du talent de l'auteur? Question indiscrète. Elle fait du bruit, voilà la chose certaine. Nous ne sommes plus habitués à cela. Le temps des romans à fracas, tels que les *Mousquetaires*, les *Mystères de Paris* ou même le *Fils du Diable*, est à cent lieues de nous.

Madame Gil-Blas contient certaines silhouettes un peu vertes qui semblent prises sur nature et causent un petit scandale. Cela pousse. Si vos amis sont tièdes, a dit un moraliste, faites-vous des ennemis.

M. X..., acteur dramatique, et M. Z..., exerçant la même profession, soupaient l'autre soir ensemble après le spectacle.

M. X... jetait sur M. Z... des regards de compassion, et M. Z... regardait parfois son collègue avec une pitié attendrie.

Au dessert on se déboutonne. Le cœur est dans le dernier verre de bordeaux.

— Ma foi, dit brusquement M. Z..., homme d'esprit qui, au théâtre, a eu souvent à prendre sa revanche, il faut que j'en aie le cœur net.

— Tu as donc aussi quelque chose à me dire? repartit M. X..., homme d'esprit dans la même situation que ci-dessus.

— Les romanciers ne respectent plus rien.

— Le fait est que cela passe toutes bornes!

Tous deux à la fois sortirent de leur poche un numéro de la *Presse* contenant *Madame Gil Blas*.

Le feuilleton renfermait un paragraphe ainsi conçu :

« .... M. Caïn Vilainmarchais, jeune auteur dramatique de cinquante-cinq ans, peu marié à une jolie femme d'autrefois qui *fait* supérieurement le petit jeune homme à idées... »

Ou quelque chose d'approchant : les termes ne sont pas garantis.

— Tu as compris? dit M. X... d'un air lugubre.

M. Z... répondit tragiquement.

— Qui ne comprendrait pas?

Ils se serrèrent la main.

— C'est transparent! reprit Z...

— C'est effronté! ajouta X...

Nouveau silence, pendant lequel on fit des boulettes de mie de pain.

Puis tout à coup Z... prenant un grand parti :

— Écoute! veux-tu un conseil d'ami? A ta place, moi, je ne réclamerais pas.

X... se leva et prit son chapeau.

— J'allais t'en offrir autant, répondit-il.

Ces deux messieurs ont juré de ne se revoir de leur vie.

Lequel des deux cependant est Caïn Vilainmarchais? On prétend que c'est un troisième.

Madame Gil Blas ne peut plus sortir le soir.

Quatre-z officiers la guettent au coin de chaque rue pour lui faire avouer qu'ils n'ont jamais chanté : « Versons à boire à nos dragons! »

Deux maquignons de Condé-sur-Noireau ont également des intentions hostiles.

Il est venu plusieurs vieilles demoiselles angevines décidées à toutes sortes d'excès.

La société des auteurs dramatiques va la traîner devant les tribunaux.

Onze placeurs, sept maîtres d'hôtels garnis, huit médecins de campagne et treize commis voyageurs ont juré sa perte.

Elle ne vit plus, cette femme de notre temps.

On raconte qu'un de ces jours derniers, rentrant chez elle à la brune, elle fut accostée par un homme de mauvaise mine et entraînée, malgré ses cris, dans le fond d'une allée obscure.

Elle offrit sa bourse, mais le malfaiteur voulait son sang.

— Vous ai-je attaqué? s'écria-t-elle.

— Au contraire! répondit-il d'un air furieux.

Puis il ajouta :

— Je vous donne huit jours pour faire mon article.... sinon, craignez ma vengeance!

C'était un dentiste.

Nous avions tout un peuple de gens oisifs et ingénieux qui passaient leurs soirées à deviner les rébus des journaux-sphinx.

La publication de *Madame Gil Blas* a donné une autre ambition à ces esprits d'élite. Il est convenu que dans ce livre tout est allusion. Les Œdipes du Marais, abandonnant la charade du *Charivari*, s'essayent à soulever le voile qui recouvre les allusions de *Madame Gil Blas*.

Cette *femme de notre temps*, comme dit le titre du roman, a fait tous les métiers et habité tous les quartiers; elle doit connaître tout le monde. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait pu caricaturer en passant tous les amis et tous les parents de chacun de ses lecteurs.

On reconnaît sa voisine : c'est frappant. Et le voisin! il faudrait être aveugle pour s'y tromper! Dans la même maison, sur le même carré, se trouvent souvent deux familles abonnées en commun à *Madame Gil Blas*.

— Comme ces pauvres Durand sont arrangés! dit la famille Picard; heureusement qu'ils n'y voient que du feu!

— Ah! dit la famille Durand, c'est un grand bonheur que ces pauvres Picard n'y voient goutte... c'est d'une ressemblance indécente!

Le roman historique est mort; le roman intime a vécu. *Madame Gil Blas*, mère de famille qui n'a pas réussi dans ses divers commerces, a, dit-on, pris un brevet d'invention (*s. g. d. g.*) pour le roman à allusions-omnibus.

Cela marche. Et l'on dit que les lettres sont malades!

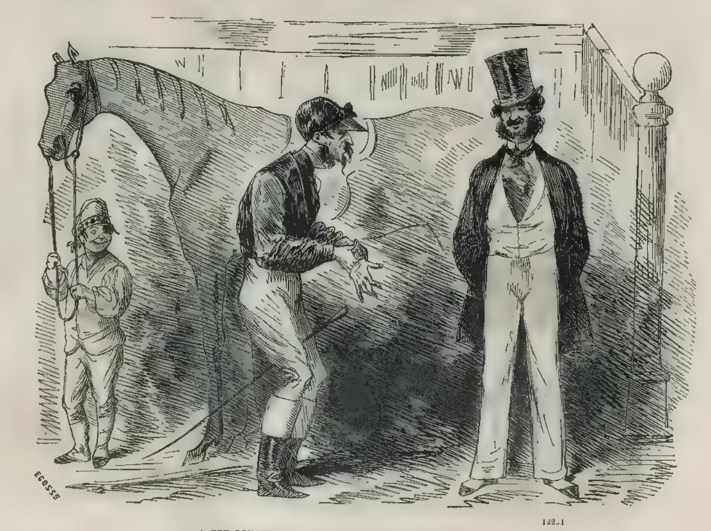
La France n'a pas encore de traité international avec la Prusse par rapport à la propriété des œuvres littéraires. Une des éditions de *Madame Gil Blas*, publiée à Berlin, attribue ce roman, ou plutôt ces mémoires, à une femme ayant eu quelque célébrité dans les dernières années du

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



RIFLARD ÉQUESTRE.

Un original sans préjugé sur les parapluies.



A FEU LONGCHAMPS. — UNE COURSE DE GENTLEMEN.

— Vous avez bien raison de courir vous-même; de cette façon vous êtes toujours sûr de gagner le prix... d'un jockey.

règne de Louis-Philippe. Paul Féval n'aurait été que l'arrangeur de ces récits qui excitent une curiosité considérable de l'autre côté du Rhin. Une traduction, faite aussi en Prusse avec *l'autorisation spéciale de l'auteur*, annonce qu'un épisode de *Madame Gil Blas*, une sorte de voyage en Allemagne, sera publié en original à Berlin.

On avait agi avec un laisser aller encore plus grand pour le *Paradis des femmes*, du même auteur. Paul Féval ayant mis du retard à publier la seconde moitié de cet ouvrage, l'éditeur allemand en fit tout uniment faire une suite par un écrivain du cru.

Ce sont là des faits que le *Journal amusant* ne négligera jamais de livrer à la publicité, même lorsqu'ils ne seront pas de nature à amuser tout le monde.

D. DENAIN.

LES MŒURS CONTEMPORAINES.

BOUTADE (1).

MON CHER PHILIPON,

J'ai voulu vous adresser quelques rimes sur les mœurs du siècle, malheureusement pour un journal les vers ont un grand inconvénient : ils mangent le papier. Chaque vers forme un alinéa, et laisse à droite et à gauche trop d'espace libre; partant moins de texte et plus de blanc. Le lecteur peut y trouver son agrément, mais l'administration du journal n'y gagne rien, car le rédacteur émarge comme si les lignes étaient complètes. Or je serais désolé de grever votre budget. Aussi suis-je bien résolu à ne point vous écrire en vers.

Causons donc en simple prose, comme Bossuet,

(1) L'auteur de cet article l'avait écrit et envoyé à l'impression avant d'avoir lu la spirituelle poésie en prose de mon collaborateur Alexandre Flan, publiée par le *Journal amusant* du 18 octobre : le *Cinqcentinados*.

Ne voyez donc ici nul procédé félon.
Ces deux articles vous démontrent
Que *les beaux esprits se rencontrent*
... A l'imprimerie Henri Plon.

J. LOVY.

*** Philipon, sur quelle herbe ai-je marché ce soir? Mon esprit s'assombrit, et je vois tout en noir. Je me sens agacé, mon front devient morose. J'éprouve le besoin de casser quelque chose. Mettons mon mobilier à l'abri de mes nerfs ; déblatérons un peu contre tout l'univers.

N'es-tu pas indigné de tout ce qui se passe? L'OR, voilà le cancer qui ronge toute classe. Chacun se précipite avec acharnement sur ce grand schiboleth, ce mot de ralliment. Tel qui, la veille encore, avait les poches vides, veut mener aujourd'hui la vie à grandes guides. S'enrichir promptement, s'enrichir à tout prix, voilà l'unique but des enfants de Paris. Ils vautrent leur jeunesse avec des margots peintes; ils raillent sans pudeur les choses les plus saintes; ils *blaguent* père et mère, et le toit paternel, et le front chaste et pur qu'ils mènent à l'autel!

Des Français d'autrefois l'on nous vantait sans cesse les exquises façons, le ton, la politesse : hélas! qu'est devenu cet esprit si courtois, qui fascinait le cœur des femmes et des rois? A ce peuple fumeur, à cette sotte engeance, dis-moi, cher Philipon, reconnais-tu la France?... Ils ont même oublié la langue du pays; les arrêts de Lhomond ne sont plus obéis : d'où nous vient ce jargon : *Je pars à la campagne, — il part à Pétersbourg, — nous partons en Espagne*, que cinquante écrivains répètent chaque jour, quand la syntaxe est là qui veut qu'on dise *pour?* — Mais laissons, mon ami, ce détail littéraire, puisqu'il s'agit de mœurs, et non pas de grammaire. J'ai bien d'autres griefs, et je n'ai pas tout dit.

O funeste contact de ce siècle maudit! La femme, Philipon, le dirai-je? la femme, dans ce milieu morbide, a gangrené son âme. Oui, la femme, ce sexe enchanteur et nerveux, cet être délicat, — timide, si tu veux, — la femme, cette frêle et douce créature, semble, comme à plaisir, forfaire à sa nature; et, puisant l'égoïsme aux sources de son temps, elle ne connaît plus (signes inquiétants!) la craintive pudeur, cette arme féminine, ce magique pouvoir devant qui tout s'incline.

Au spectacle, la femme est digne d'examen; là, d'égoïsme elle offre un triste spécimen. Incrusté sur le sol, immuable et tenace, leur affreux petit banc ne bouge pas de place; jamais tu ne verras leurs pieds se déranger; car, hormis leur plaisir, tout leur est étranger. Madame, aux cent *pardon!* qui fatiguent ta lèvre, oppose une inertie à te donner la fièvre, et tu risques vingt fois, grâce à ces petits bancs, de te briser la jambe ou te rompre les flancs.

Vois cette autre là-bas! une affaire imprévue, une emplette, un devoir, l'appelle dans la rue : sans jamais se ranger, sans jamais reculer, dans la foule toujours prête à te bousculer, elle heurte, elle pousse, et ce n'est pas sa faute si son coude en passant ne t'enfonce une côte.

Oui, le respect humain est perdu sans retour. Chacun pour soi, voilà la maxime du jour; pour le prochain plus rien! plus d'égards! plus de gêne! C'est toujours et partout l'intérêt qui nous mène. La masse pervertie idolâtre son *moi;* chacun cherche à tirer la couverture à soi.

*** — Ah çà! me diras-tu, quelle mouche te pique? Qui veux-tu convertir avec ta philippique? Te voilà donc rangé parmi ces loups-garous qui croient que nos aïeux étaient meilleurs que nous? Je ne dis pas... — Tais-toi! Dis-nous des fariboles! Qu'as-tu fait de ta plume aux allures si folles! Qu'as-tu fait, malheureux, de cet esprit gaillard, de cet entrain joyeux qui créa CITROUILLARD? Laisse à de plus huppés le ton de la satire : pourquoi broyer du noir dans le *Journal pour rire*?

— Quoi! je ne pourrais pas?... — Trêve de sermons! — Mais... — Brisons là! — Cependant... — Tais-toi donc! — Je me tais.

J. LOVY.

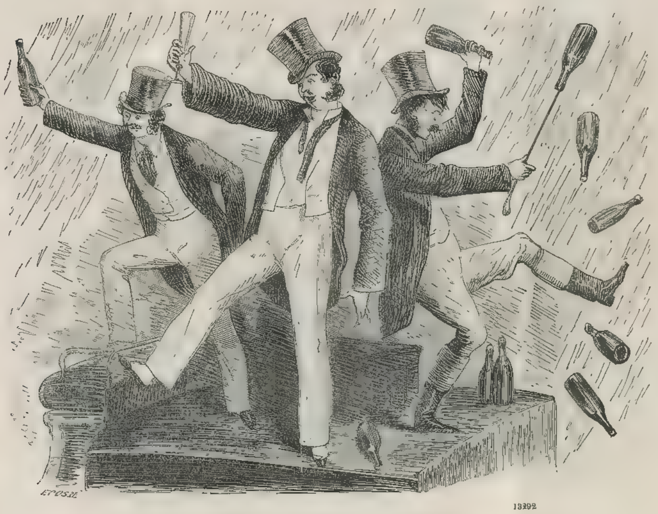
BEAUX-ARTS.

Chapelle de la Vierge à Saint-Eustache, par M. T. COUTURE. — *Projet de peintures murales à la Bourse.* — *Les Naufragés.* — *La Truelle.* — *Le Mendiant aux assignats.*

Nous sommes en retard avec M. T. Couture.

La position considérable que le *Journal amusant* a su conquérir dans le domaine de la critique et des beaux-arts lui faisait un devoir d'étudier avec toute la déférence qui lui est due la *page magistrale* (terme consacré) dont le talent de M. Couture vient d'enrichir l'église Saint-Eustache.

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



13292

A CHANTILLY. — AH ! QUEL PLAISIR D'ÊTRE POMPETTE !

Par un temps pareil, c'est bien le moins qu'on mette un peu de vin dans son eau.



13293

PLACES RÉSERVÉES.

Prix : cinq francs.

Constatons d'abord l'unanimité des clameurs élevées contre l'œuvre de M. Couture. Qui s'en étonnera ? Le travail demandé était sans contredit une bonne fortune pour un artiste, un emplacement sans pareil dans la plus vaste, et, après Notre-Dame, dans la plus magnifique église de Paris. De là les rivalités, l'envie et toutes les malices soufflées par le dépit ; mais de tous les reproches adressés à cette grande page, le plus dur et le plus injuste est de manquer à sa condition principale, le sentiment religieux.

La chapelle comprend trois compositions d'un large développement. A gauche, un naufrage, *Stella matutina*. L'étoile du matin protége les naufragés, qu'un ange vient secourir. A droite, une autre pensée des litanies, *Consolatrix afflictorum*, une exhibition des douleurs humaines. Au fond, l'apothéose obligée de la Vierge. Au centre d'une gloire, la vierge Marie, tenant dans les bras son divin enfant, en bas du tableau deux grands anges prosternés devant une truelle.

Le sentiment religieux a-t-il inspiré cette remarquable trilogie ? Non sans doute. Mais y prendre texte pour une critique amère contre l'œuvre de l'éminent artiste, c'est ignorer l'histoire contemporaine. Expliquons-nous.

La triple composition de M. Couture n'était pas, nous assure-t-on, destinée d'abord à un monument religieux. M. Berger, dont le passage à la préfecture de la Seine a été si profitable aux beaux-arts, avait, dit-on, conçu la pensée d'égayer par quelques compositions morales et d'un coloris vigoureux les grisailles ennuyées du palais de la Bourse. De là trois ravissantes idées conçues par M. T. Couture. Au centre de la trilogie proposée était une grande page représentant la pose de la première pierre de la Bourse. A gauche, un naufrage, avertissement salutaire contre les emportements du jeu ; au sommet du tableau, le crédit mobilier personnifié sous les traits d'un spéculateur célèbre, apparaissait sauvant des flots irrités un joueur déjà noyé. A droite, l'image des maux sans nombre que le jeu répand dans les familles : des enfants sans pain, des femmes désolées, et vers le coin du tableau le mendiant en haillons de la gravure connue des assignats.

A ce point de vue la composition était magistrale, et le choix de l'artiste attestait le discernement de M. Berger. L'auteur de l'*Orgie romaine* et de la *Soif de l'or* ne convenait-il pas entre tous pour une aussi ingénieuse entreprise ?

Maintenant la mission de M. Couture ayant changé, la décoration d'une chapelle lui ayant été confiée, les compositions ont été modifiées. Du tableau du fond il n'est resté guère que la truelle, le crédit mobilier a été remplacé dans le tableau de gauche, mais le mendiant aux assignats est resté dans le tableau de droite.

— Le sentiment religieux ! s'écrie-t-on à tue-tête.

— Et qu'importe ! il s'agit bien de cela. Si les détails confidentiels que nous venons de rapporter sont exacts, il faut tenir compte des inspirations de l'artiste se croyant appelé à décorer les murs du palais de la Bourse. Envisagée ainsi, nous maintenons excellente, ingénieuse et touchante la composition de M. Couture.

Après cet éloge décerné par nous sans réserve quant à l'ensemble de l'œuvre, nous hasarderons quelques observations de détail.

Les naufragés de M. T. Couture portent tous un simple caleçon très-court. Ce costume spécial aux écoles de natation n'est pas ordinaire aux naufragés. Le fait peut être historique, mais il étonne au premier abord.

Nous aurions désiré voir enlever la truelle du tableau de l'apothéose de la Vierge. Les anges prosternés devant cette truelle adorent certainement la Vierge, mais l'intérêt semble partagé, ce qui est regrettable. Toutes les figures d'anges sont frisées de façon étrange ; à la mode de quand ? nous ne saurions le dire, mais ce n'est pas du goût de tout le monde.

Nous approuvons tout à fait le maintien du mendiant aux assignats dans la composition de droite. Deux jeunes filles agenouillées sur le premier plan sont d'un dessin élégant et fin, d'une couleur heureuse. Ces jeunes filles seulement scandalisent avec raison une mère de famille placée près d'elles : l'une en effet considère la robe de sa compagne, qui fait des mines aux paroissiens. L'attitude indignée de la mère de famille est énergiquement rendue, mais très-légitime.

A part ces critiques de détail, qui ne touchent pas au fond de l'œuvre, nous n'avons qu'à féliciter M. Couture, et nous lui exprimons nos remercîments bien sincères pour le plaisir qu'il nous a procuré.

MARRE.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un certain Picard, entrant à Sainte-Geneviève le jour de la fête de la patronne de Paris, s'en alla comme la foule baiser le tombeau et les reliques de la bienheureuse sainte. Auprès des reliques brûlait un encensoir d'argent.

Après avoir dévotement baisé les reliques, notre homme prit l'encensoir pour un reliquaire et il se brûla les lèvres en le baisant. — Sac à papier ! s'écria-t-il, les autres étaient à la glace, mais voilà un petit saint qui a le bec bigrement chaud !

*** Je vais vous raconter une petite anecdote équestre qui s'est passée tout récemment dans une petite ville américaine du Michigan, qui porte le nom improbable, mais réel, de Tecumsh. Ce mot ressemble à s'y méprendre à un éternument.

Donc à Tecumsh comme partout on est sujet à mourir. Un des notables de l'endroit l'avait éprouvé, et on le conduisait à deux chevaux à son dernier gîte. Malheureusement ces deux chevaux étaient, paraît-il, des trotteurs fort distingués, ayant gagné plusieurs courses. Ils gagnèrent ce jour-là si bien à la main du cocher, qu'ils finirent par prendre le mors (avec un S) aux dents. Les voici partis au grandissime galop.

L'équipage qui suivait immédiatement le corbillard contenait la veuve du défunt et quelques proches parents. Il est probable que les chevaux qui les conduisaient étaient aussi des trotteurs, mais en tout cas ils méritaient de l'être. Voyant le char funéraire prendre sa volée, ils en conclurent sans doute qu'il s'agissait d'un défi de course, et les voilà se précipitant furieusement à la poursuite de leurs rivaux.

Ce n'est pas tout. Les nombreuses voitures qui composaient le cortége funèbre s'élancèrent à la suite du corbillard. C'était le cas de chanter la ballade de Burger : *Les morts vont vite*.

Au train dont on allait, la femme pouvait bien suivre son époux beaucoup plus loin que le cimetière, et le rejoindre promptement dans l'autre monde. Heureusement il n'en fut rien.

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



13494

A CHANTILLY. — LES GRANDS SOUVENIRS, MÔSIEU, LES GRANDS SOUVENIRS!

— Ah! jeunes gens, comme tout ce que l'on fait aujourd'hui est misérable en face des splendeurs d'autrefois!
— Bah! tout le monde ne pense pas comme vous, et je suis sûr que Rosa aime mieux ses petits présents que ses grands passés.



13295

QUE DIABLE ALLAIT-IL FAIRE DANS CETTE GALÈRE?

— Heureusement que le chemin de fer n'est qu'à trois kilomètres d'ici.

Un des chevaux du corbillard s'abattit; le mort fut lancé sur le pavé, ce dont il ne se souciait guère, et arrêta net la voiture de la veuve, qui, en culbutant, rapprocha les deux époux assez rudement pour que la survivante eût les yeux pochés. Accident qui ne contrari pas trop en Amérique... c'est le pays des *noirs*.

⁂ Écoutez cette petite chanson arabe traduite par un spahi de mes amis. Elle est aussi morale qu'ingénieuse.

« Le Feu, l'Eau et la Réputation devaient voyager de compagnie. Ils délibérèrent pour savoir comment ils se retrouveraient dans le cas où ils viendraient à s'égarer.

» Le Feu dit : — Vous me trouverez où vous verrez de la fumée.

» L'Eau dit : — Vous me trouverez où vous verrez des lieux marécageux.

» Mais la Réputation dit : — Ne me perdez pas, car lorsqu'on m'a perdue il n'y a plus moyen de me retrouver. Je suis comme le miroir qui se fend aisément, mais dont les morceaux ne peuvent jamais être rejoints de façon à dissimuler sa blessure. »

⁂ Un grand seigneur venait de mourir. Son médecin ordinaire parla de lui à quelques amis qu'il avait ce soir-là à dîner, comme d'un des plus grands phénomènes de la nature.

Chacun cherchait à deviner ce que ce vieillard avait eu d'extraordinaire dans sa constitution. Le docteur arrêta les commentateurs qui s'égaraient dans les hypothèses anatomiques les plus compliquées, avec ces mots :

— M. D... a prouvé qu'un homme pouvait vivre sans cœur et mourir sans rendre l'esprit.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Le *Tyran domestique* des Variétés n'est pas du tout le parent du *Tyran domestique* de la Comédie. Il s'agit ici d'un *domestique* tyran de son maître.

Le bourgeois de ce Scapin moderne est un lovelace au petit pied, qui passe les nuits avec des lorettes, sous prétexte d'aller fumer un cigare nocturne sur le boulevard.

Or le laquais possède le secret de son maître et le fait *chanter*.

Enfin, lassé de ces mille petites tracasseries, le maître préfère avouer ses petites turpitudes à sa femme, un ange, qui lui pardonne. Alors il a la satisfaction de flanquer à la porte à coups de canne son tyranneau subalterne.

Si l'œuvre de MM. Lambert Thiboust et Adrien Decourcelle n'est point une vraie comédie, du moins elle est un fort gai vaudeville.

C'est par le style que la *Claudie* de George Sand avait gagné sa cause jadis à la Porte-Saint-Martin; c'est encore par le style que cet ouvrage a réussi devant le public lettré de l'Odéon. Que de beautés sévères dans ce langage grand, simple et naïf!... Ceci ne prouve-t-il pas qu'au théâtre, en prenant l'art par le côté humain, on est toujours sûr d'arriver à l'émotion et à l'effet par la vérité?

Voici le Théâtre-Italien lancé dans les reprises glorieuses. Après la *Cenerentola* et *Beatrice di Tenda*, c'est le tour d'*Ernani*. Les dilettantes ont dignement accueilli la débutante, madame Catinari, et leurs bravos ont fêté la rentrée de Graziani et d'Angelini.

Le *Nid d'amour*, déniché au Vaudeville, est plein de gentils oiseaux qui chantent mélodieusement les airs nouveaux de M. Montaubry. C'est une sorte d'opérette, un badinage agréable auquel les auditeurs prennent plaisir.

La *Bonne d'enfant*, autre badinage musical d'Offenbach, représenté aux Bouffes-Parisiens, nous semble bien réussi. Le sujet de la gentille pièce de M. Bercioux a été bien souvent exploité, et n'en est que meilleur. Si la *Bonne d'enfant* ressemble un peu aux *Cuisinières* de Dumersan, au *Salon dans la cuisine* de Th. Leclère, à la *Fille mal gardée, e tutti quanti*, loin de lui en faire un crime, nous crierons : — Tant mieux!... On a toujours raison d'aller dans le chemin du succès, on n'y fait pas de mauvaises rencontres.

MM. Choler frères ont donné l'*Amour à la pipée* aux Folies-Dramatiques. Cet ouvrage devait se nommer *Ce qui plaît aux dames*, et c'était son véritable titre. Ce qui plaît aux dames, c'est la victoire disputée. N'est-ce pas aussi ce qui plaît aux hommes?

On se lasse de tout, même du bonheur. Maxime a une femme charmante et court après une veuve, madame de la Tour. Celle-ci recherche Maxime, parce qu'elle le sait adoré de sa femme. Dès qu'elle croit que la légitime ne le lui dispute plus, elle fait volte-face, et recommence le travail de ses œillades en faveur d'un idiot nommé Vaupinçon.

Le résultat moral de ces débordements matrimoniaux, c'est que chaque torrent rentre dans son lit... conjugal.

Le Cirque de M. Dejean a quitté les Champs-Élysées pour prendre ses quartiers d'hiver au boulevard du Temple. Le succès a été du voyage.

Le succès monte en croupe et galope avec lui.
(Le père BOILEAU.)

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. On voudrait bien savoir pourquoi la baleine qui avait avalé Jonas ne le rendit pas par les voies naturelles?

Parce que c'était une baleine *franche*, en conséquence elle n'avait pas de *porte de derrière*.

N° 2. A quoi peut-on reconnaître que cette dame n'est pas fière?

Parce qu'elle se promène avec un *gueux* à son bras.

N° 3. Pourquoi les militaires, lorsqu'ils se quittent, ne se disent-ils jamais adieu?

Parce qu'ils savent bien qu'ils sont de revue.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Il n'y a pas de prisonnier qui n'aspire, on le sait, au moment de sa délivrance.

Il n'y a pas de prisonnier qui, nasse Piron, LE, sept aulx, même en deux, sas, Dé livre anse.

N° 5. L'hôtelier qui donne du café au lait à ses voyageurs a soin d'y ajouter de la chicorée.

Lôts, Tell lié qui donne du café aux laies — as est voyageur, as, oing, dia — joute E de la chico, ré.

N° 6. Du haut de la tour Saint-Jacques la Boucherie, qui s'élève, comme on sait, au centre de Paris, la vue s'étend sur un des plus beaux panoramas du monde.

Duo de lattes — ours ceint Jacques la bouche rit — kis et lève — comme — on 7 au centre de Paris, lave U — sept ans sur un dé — plus — baux — panorama dû — monde.



LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.

LE PUBLIC DE L'OPÉRA.

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



LE PUBLIC DES COURS DE PHILOSOPHIE.

HISTOIRE D'UN PROJET DE FEMME

FANTAISIE ARTISTIQUE PAR VALENTIN,

QUINZE PETITES COMPOSITIONS, TIRÉES SUR PAPIER DE CHINE.

Cet Album est une véritable fantaisie d'artiste; il a été imprimé à un petit nombre d'exemplaires, parce qu'il ne convient pas à la foule, pour laquelle il ne présente aucun intérêt. L'*Histoire d'un projet de femme* convient uniquement aux amis du talent de feu Valentin; elle le fait connaître sous un jour tout nouveau, la rêverie, le caprice, la fantaisie. — Prix de l'*Histoire d'un projet de femme*, 4 fr.; par la poste, franco, 5 fr.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Le *Petit Journal pour rire* paraît depuis six mois, — il ne fait point d'abonnements, et se vend seulement au numéro, chez les libraires qui tiennent les publications en livraison.

Le prix est de 10 centimes chaque livraison, — 15 centimes par la poste.

36 livraisons sont en vente. — C'est donc, pour les 36 livraisons, 3 fr. 60 c. au bureau, — et 5 fr. 40 c. par la poste.

LES 36 LIVRAISONS SERONT ENVOYÉES FRANCO — MOYENNANT UN BON DE POSTE DE 3 FR. 60 C. SEULEMENT AUX ABONNÉS DU *JOURNAL AMUSANT*, A CEUX DES *MODES PARISIENNES*, ET AUX SOUSCRIPTEURS DU *MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS*.

Le bon de poste (ou des timbres-poste de 20 centimes) doit être adressé à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Au moment du renouvellement des saisons, le journal les *Modes parisiennes* publie toujours les toilettes adoptées par la bonne compagnie, et donne des renseignements sur ce qui sera porté dans la saison qui vient.

On sait que ces renseignements sont complétement désintéressés, le journal — ni les collaborateurs du journal — ne recevant rien des maisons mentionnées dans les articles.

14 dessins de manteaux, mantelets et robes sortis des maisons Delisle et Gagelin, viennent de paraître dans les *Modes parisiennes*.

Ce journal, tous les ans, depuis sa fondation, qui remonte



à plus de quinze ans, donne une prime à ses abonnés d'un an; la prime de 1857 se compose de **12 nouveaux travestissements par Gavarni**, gravés en taille-douce sur acier, tirés sur grand et beau papier, coloriés et retouchés par un artiste. Ces 12 gravures sont exécutées spécialement pour le journal les *Modes parisiennes*.

Prix des Modes parisiennes :

Un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Envoyer un bon de poste ou un billet à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVE.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mme CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mme CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur. Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert. M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

(Méthode de Madame CAVÉ.)

Les 1er et 2e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions francs de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 45. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 8 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

COSTUMES DE GRAND CHIC, — par Riou.



13298

Basquine moyen âge avec accompagnement de glands à rideaux (très-bien porté).

Une dame dans d'heureuses dispositions.

Chapeau Marie Stuart pour les dames de cœur.

SALONS PARISIENS.

LES JEUDIS DE M. MARC CONSTANTIN.

Les beaux messieurs et les belles dames qui composent la fashion parisienne rentrent par toutes les barrières. Les salons ne sont pas encore ouverts, mais déjà l'on voit poindre quelques élégantes soirées, et dans ce nombre je me hâte de vous citer celle à laquelle je viens d'assister.

Il est neuf heures. J'avais la veille reçu cette invitation du *parolier* Marc Constantin :

Vous êtes prié de venir consommer votre caporal dans mes salons jeudi prochain. On dira des bêtises.

R. S. V. P.

Pour toute réponse, je fais une toilette *ad hoc*, — j'endosse mon paletot, — et me voilà parti.

Si vous tenez à connaître une somptueuse demeure d'artiste, allez voir les salons de Marc Constantin.

Une seule pièce forme son logement, mais dans cette pièce se trouvent entassés tous les produits des deux mondes et autres lieux.

A droite en entrant se heurtent sur la cheminée une foule d'objets plus disparates les uns que les autres : des bacchantes couchées, des pipes illustrées, des flacons de Bohême, des médailles antiques, des porcelaines du Japon, des allumettes chimiques allemandes, des peignes, un poignard, un vieux porte-cigares, des vases de plâtre bronzé, des cartes de visite.

En suivant sur la même ligne, vous arrivez à une encoignure où sont appendus des ustensiles de sauvages, un chapeau de mandarin, une dent de mastodonte, un oiseau bleu et des babouches turques.

Pour faire pendant, de l'autre côté de la fenêtre, se déploie une riche panoplie, que le livret vous explique, — car il y a un livret numéroté comme au Louvre.

C'est d'abord le bouclier de Romulus, citoyen tué au siége de Troie par un boulet de canon; puis la hache de Charles Martel, massacré pendant la Saint-Barthélemy à l'angle du passage Jouffroy; le casque pétrifié du sire de la Trémouille; le pistolet d'arçon avec lequel Ravaillac poignarda Pharamond; une massue ayant appartenu à Charles le Téméraire pour tuer ses puces; un yatagan fabriqué à Chatellerault, trouvé dans les ruines d'Herculanum.

En vous tournant vers l'ouest, vous apercevez un piano anglais sur lequel Méhul composa sa première polka. Ce piano est surplombé par un bahut antique sur lequel s'élève la statuette de Pradier l'*Étoile du soir*. A droite et à gauche des bustes de musiciens célèbres, entre autres celui de Chodruc-Duclos.

Les tentures sont littéralement couvertes d'aquarelles, de gravures, de sépias, de peintures, de photographies, de médaillons en bronze, plâtre, fonte ou porcelaine. Çà et là vous voyez appendus sans ordre un cornet à piston, un parasol chinois, un tambour de basque espagnol, une crécelle, un flageolet, un *gri-gri* de Tombouctou, des pipes, des bas-reliefs et des toiles d'araignée.

Un lustre Pompadour est suspendu au plafond. L'âtre

COSTUMES DE GRAND CHIC, — par RIOU (suite).



Ces messieurs continuent à être de plus en plus gracieux!

est remplacé par un poêle en fonte qui, selon le livret, a été rapporté de Madagascar par le capitaine Cook, lors de la guerre du Péloponèse.

Je ne vous parlerai pas d'une multitude de bahuts, placards, caisses, boîtes et cartons, où se trouvent enfouis pêle-mêle manuscrits, bouquins, bûches, lithographies, charbon de terre, ferraille, volumes de poésies, vieilles bottes et casseroles. Je passe également sous silence les meubles essentiels, lit, table, bureau, fauteuils, tabourets, toilette, etc., qui, conjointement avec tous ces objets d'art, sont renfermés dans la seule et unique pièce de Marc Constantin. Jugez de la place qui reste pour donner des soirées!

Dès mon entrée, un nuage épais de fumée de cigare me suffoque et m'aveugle. Quand la vapeur se dissipe, je vois que je suis tombé au milieu d'une pléiade artistique de la plus joyeuse humeur.

C'est d'abord V. Parizot qui tient le piano pendant que Berthelier chante ses excentriques chansonnettes; c'est Bousquet qui fait des tours de cartes avec une adresse toute méridionale; c'est Jules Moinaux qui récite une scène comique; c'est Gozora qui gazouille une romance de Paul Henrion. Voici Charles Delioux qui joue sa *Danse napolitaine;* voilà Paul Dervès qui nous soupire ses *Nuits d'Amérique;* puis Anatole Lionnet qui nous dit le *Voyage aérien* de Gustave Nadaud; et enfin le maître du logis qui entonne contre les propriétaires une kyrielle de couplets qui n'ont pas de terme, — et il en doit pas mal. Un autre improvise un quadrille chanté, et l'assemblée donne la réplique avec les plus ébouriffantes drôleries qui soient sorties d'un bataillon de cerveaux toqués.

Et pendant ce temps Paul Avenel, Maurice Nachmann et Talexi fument le chibouque de l'amitié sur le lit qui va craquer. Humbert, le peintre de Sèvres, Jacques Potharst et Camille sont assis par terre; le reste se met où il peut. C'est un tohu-bohu général, on ne s'entend plus, on étouffe de chaleur et de fumée de tabac.

Cependant peu à peu le calme et l'ordre se rétablissent. Voici l'heure des calembredaines alors. L'assistance se livre à un feu roulant de coq-à-l'âne, jeux de mots, quolibets, lazzis, anecdotes, fariboles et autres grueries à faire pâmer Galimafré.

Au quatrième calembour je demandai grâce. Mais en vain! la locomotive était lancée. Il me fallut prendre patience.

C'est du reste tout ce que j'ai pris dans cette soirée. Il n'y avait pas d'autres rafraîchissements.

En somme, ce sont de charmants raoûts que ceux de Marc-Constantin.

Je me propose bien de n'y pas retourner.

J. LOVY.

LE JEU A PARIS.

Les joueurs sérieux jouent à la Bourse. La corbeille des agents de change est aujourd'hui la grande roulette où se font et défont les fortunes bien autrement vite que jadis chez Frascati. — Ces joueurs-là, n'en parlons pas; ils sont trop sérieux pour nous. Ne nous attaquons point à ces grandes passions. Contentons-nous des petits joueurs et des petites manies.

LA TABLE D'HOTE.

Les Batignolles sont la mère-patrie des tables d'hôte où l'on joue. — Là, moyennant un prix très-modéré, on fait un dîner passable sur lequel la maîtresse de la maison (c'est généralement une femme qui tient ces sortes d'établissements) perd plutôt qu'elle ne gagne. Sitôt la dernière bouchée avalée, on passe à la table d'écarté. L'enjeu, qui au début de la soirée est d'un franc, s'élève vers la fin, lorsque les joueurs se sont échauffés, parfois jusqu'à cinq francs. Chaque partie on met cinq sous au chandelier, ce qui constitue à la fin de la soirée un très-joli bénéfice pour l'hôtesse. Le public de ces établissements est très-mélangé : on y trouve de tout, même des honnêtes gens. Voici généralement la composition de la société.

1° Deux vieilles femmes, joueuses enragées, très-aigres, très-disputeuses, pariant dix sous, et soutenant — quand elles gagnent — qu'elles en ont parié vingt.

2° Une dame d'une trentaine d'années, bien conservée, n'épargnant ni les cosmétiques ni la poudre de riz pour paraître de la première jeunesse. Elle lance les plus assassines œillades au joueur qui gagne, et lui offre de se mettre de moitié dans son jeu.

3° Quelques vieux rentiers célibataires, joueurs gais ou moroses, suivant la chance du jour.

4° Deux ou trois jeunes commis de nouveautés qui jouent peu, et qui viennent là attirés par le bas prix de la nourriture et par les charmes de la dame de trente ans.

5° Ensuite un homme à moustaches épaisses, à voix forte et brève, qui se fait appeler capitaine ou commandant. Celui-là est l'ami intime de la maison; il gagne toujours ou presque toujours. Les habitués, qui le craignent, n'osent faire la moindre observation sur la continuité de sa chance au jeu.

Au bout d'une quinzaine d'années la maîtresse du lieu a amassé de deux à trois mille livres de rente, et se retire suivie de l'ancien militaire, qu'elle épouse, dans une petite maison avec jardin sur la route de Batignolles à Saint-Denis.

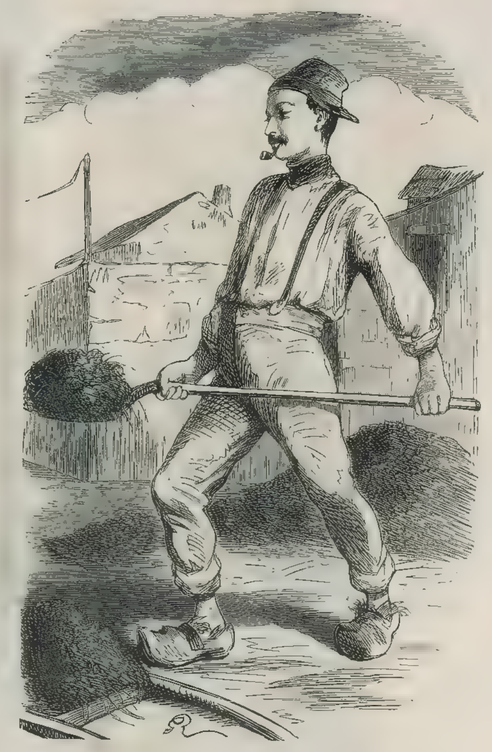
La table d'hôte fleurit aussi dans le faubourg Montmartre et les quartiers environnants. Là le prix du dîner a augmenté, les joueurs sont mieux vêtus, les enjeux plus importants, les femmes plus jeunes et plus dangereuses, les chevaliers d'industrie plus nombreux. L'ancien militaire est monté d'un grade et se fait appeler colonel. — Quelques étrangers, quelques étudiants à qui Boullier et Ducaurroy ne suffisent pas, sont la pâture

NOS TROUPIERS, — par RANDON.



13300

— Je ne sais plus qui est celui qui a dit que le mot *impossible* n'était pas français, mais, sacrebleu! je voudrais bien lui voir enfiler cette bédouine d'aiguille!



13301

Grand prix de rhétorique, bachelier ès lettres, bachelier ès sciences, licencié en droit, et avec tout ça n'être pas bien sûr, en y employant toutes ses facultés, de monter convenablement une garde d'écurie!!

des habitués mâles et femelles du lieu, et payent de quelques centaines de francs le droit de dire, à leur retour en province, qu'ils ont été reçus dans la meilleure société, et qu'ils ont été aimés par des femmes du monde.

MORALITÉ. — Cher lecteur, si le hasard vous conduit dans ces sortes de tables d'hôte, et que l'envie vous prenne de risquer quelque argent, ne jouez pas, pariez pour l'ancien militaire, c'est la seule chance qui vous soit offerte de ne pas vous en aller les poches vides. — Ce conseil, basé sur une profonde observation, vaut à lui seul le prix de votre abonnement au *Journal amusant*.

LES MAISONS DE JEU CLANDESTINES.

Au fond d'une cour peu éclairée se trouve une petite porte à peine visible. — Vous frappez discrètement trois coups, — une fenêtre s'ouvre, on vous reconnaît, on vous ouvre, vous entrez et la porte triplement verrouillée se referme en toute hâte sur vous. Vous traversez cinq ou six pièces et vous arrivez enfin dans une grande salle, où autour d'un immense tapis vert sont réunis une vingtaine de joueurs. Personne ne détourne la tête à votre entrée, tous sont là impatients, fiévreux, l'œil fixé sur la carte que va retourner le banquier. Vous cherchez à vous asseoir. Le maître de la maison fait serrer les rangs et vous entrez en possession d'une mince place autour du précieux tapis vert. On taille un lansquenet. Un monsieur au regard douteux, à la voix légèrement éraillée, aux doigts effilés, tient les cartes. Il vient déjà de passer trois fois; il a dix louis devant lui. Banquo! vous écriez vous. A peine avez-vous prononcé ce mot banquo que vous sentez une pression sur votre genou. Vous regardez à côté de vous, et vous rencontrez le regard gracieux d'une jolie femme, qui s'excuse de vous avoir heurté. — *Refait!* crie le banquier, faites passer l'argent. Deux ou trois fois vous basardez encore des sommes assez importantes, et chaque fois, soit avec sa main, soit avec son pied, soit en vous parlant, votre voisine détourne votre attention du banquier, et chaque fois vous perdez. Irrité de cette mauvaise chance, vous allez faire succéder les billets de banque aux louis..... Tout à coup un violent coup de pied fait voler la porte en éclats, un homme s'élance, et saisissant des deux mains l'argent qui est sur la table : — Banquo! s'écrie-t-il, à moi tout, que personne ne bouge. C'est le commissaire de police suivi de ses agents. — Alors chacun, peu soucieux — pour une raison ou pour une autre — de décliner ses noms et de comparaître au moins comme témoin en police correctionnelle, cherche à se sauver, — les portes de derrière, les fenêtres, les armoires, toute issue, toute cachette est bonne; mais les agents ont l'œil partout, et il faut s'exécuter. Une nuit l'aventure fut assez piquante.

Un joueur caché derrière un ample rideau se tenait coi, et paraissait très-soucieux de n'être pas vu. — Le bout de son soulier le trahit. Le commissaire fut à lui, et le prenant par le bras : — Allons, monsieur, à vous, vos noms? — L'individu ne répondit pas, et se cacha de plus belle la figure dans ses mains. — Quand on rougit d'être ici, on n'y vient pas, ajouta l'impitoyable commissaire, et, comme le joueur persistait à ne pas montrer son visage, le commissaire le fit tourner vivement de son côté en lui écartant les mains, et à peine l'eut-il envisagé : — Mon fils! s'écria-t-il. — Les joueurs étaient vengés.

L'homme qui tient une maison de jeu gagne, par le seul impôt qu'il prélève sur les joueurs, de deux à trois cents francs par nuit. Ce serait un magnifique état sans le commissaire de police. — Toute médaille a son revers.

MORALITÉ. — Cher lecteur, si vous entrez jamais dans une maison de jeu clandestine, et que vous teniez à ne pas perdre votre argent, laissez-le chez vous.

LA POULE.

Autrefois on jouait beaucoup à Paris la poule au billard. Depuis, la police ayant généralement proscrit ce jeu, quelques cafés en ont seuls gardé le monopole. — La poule est un jeu par lui-même fort inoffensif et peu dangereux; mais comme à chaque poule qui commence on tire des numéros d'un panier pour déterminer le rang qu'occupera chacun des joueurs, on parie, et parfois de fortes sommes, sur ces numéros-là. Là le jeu est excessivement loyal, non par le fait de la moralité des joueurs, mais par la nature du jeu, qui ne comporte aucune tricherie possible. — Le garçon, dont la voix en annonçant les numéros sortis du panier fait la joie ou le désespoir des joueurs, le garçon est inflexible comme le destin. Les habitués des cafés où se joue la poule se nomment tous M. Auguste, M. Henri, M. Arthur; ils se tutoient entre eux; ils ont des professions inconnues, des costumes impossibles, des figures ravagées. On y voit beaucoup de Polonais vrais ou faux. — Quelques marchands d'habits-galons y vont perdre le bénéfice de leur journée.

(*Voir la suite page* 6.)



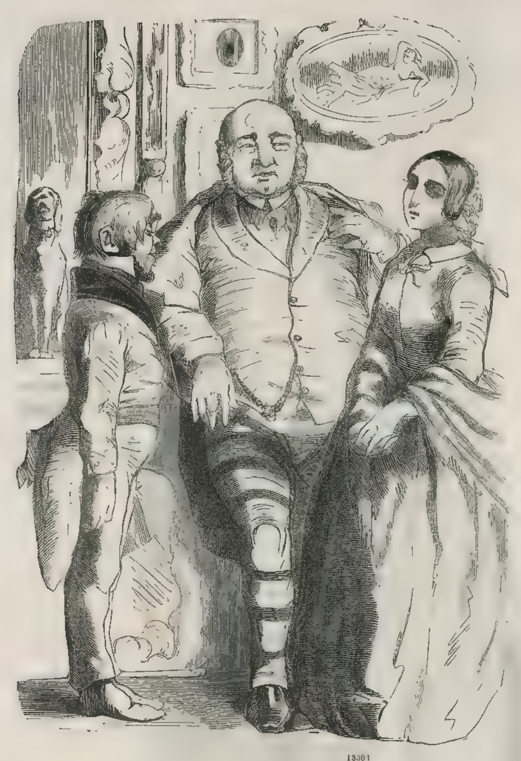
LES COURSES D'AUT



13302

...E, — par **Gustave Doré.**

LA VALETAILLE DE PARIS.



LE PURGATOIRE DE PARIS

Allons, c'est entendu ! je vous prends tous deux à mon service : ta femme à la chambre, et toi.... à l'écurie !



L'ENFER DE PARIS.

En v'là du guignon !... forcé pour suivre ma maîtresse d'entrer dans le magasin de mon adorée qui me croit officier...!.....

D'ailleurs l'établissement est sévèrement et honnêtement tenu. On n'y supporte ni les gens trop gris ni les filous trop avérés.

Moralité. — Cher lecteur, si vous sortez de chez vous avec l'intention d'aller voir jouer la poule, n'emportez pas votre meilleur foulard.

LE JEU AU QUARTIER LATIN.

Messieurs les étudiants aiment assez à jouer. Quand le 1er du mois la pension paternelle a rempli leur porte-monnaie, ils se réunissent chez l'un d'eux et se livrent aux douceurs du baccarat et du lansquenet. Ils jouent en général loyalement, et ne sont volés que par les faux condisciples qui se glissent parmi eux, les flattent, les amadouent et emportent leur argent. Souvent en une nuit la pension mensuelle a disparu. Alors il faut avoir recours aux expédients pour vivre jusqu'au prochain émargement. Le mois suivant on veut récupérer sa perte, et on se ruine de nouveau. — Alors on bat monnaie comme on peut. — Les livres, les habits, l'argent destiné aux inscriptions, aux examens, tout y passe. — La passion s'accroît par les pertes. — Le jeu dans le quartier, avec ses camarades, ne suffit plus. — On traverse l'eau et on aborde les terribles maisons de jeu clandestines. Alors si le père, irrité des dépenses et du peu de progrès de son fils, ne vient l'arracher de force à la fatale habitude du jeu, alors...

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles...

Ce qui veut dire qu'il vaut encore mieux danser un pas même un peu risqué à la Closerie des Lilas que passer une nuit au jeu, même avec des camarades.

LE JEU AU CERCLE.

Dernièrement un de nos plus forts banquiers venait au cercle de ..... de perdre trois cent mille francs à la bouillotte. Il se leva froidement en disant : — Je m'arrête, car si je continuais je pourrais perdre de l'argent.

Impossible de mieux donner à entendre que trois cent mille francs n'étaient rien pour lui. — Je n'en dirais pas autant... et vous, cher lecteur ?

LE JEU AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

« Celui qui ne sait pas jouer au whist, a dit M. Talleyrand, se prépare une vieillesse malheureuse. » Tous les jeunes gens du noble quartier seront de très-heureux vieillards.

LES JOUEURS DE DOMINOS.

On a cru longtemps que le jeu de dominos était l'apanage exclusif des caniches et des épiciers retirés. On n'est aujourd'hui que trop désabusé à cet égard. Le jeu de dominos compte un grand nombre d'adeptes parmi les membres de la société des gens de lettres. Les littérateurs du jour jouent aux dominos, boivent de la bière et fument beaucoup. Je ne vois pas d'autre cause à l'affaissement littéraire dont on se plaint. La verve de Diderot n'eût pas résisté à ces trois dissolvants. Dernièrement un jeune provincial entre au divan le Peletier. — C'est ici le café des hommes de lettres, se dit-il, écoutons et instruisons-nous. — Bientôt il entendit une voix retentissante comme un clairon qui s'écriait : — Je vous dis que cela ne peut pas être ! — Et moi je soutiens que cela est, répondait une voix empreinte d'un fort accent gascon. Vous vous trompez. — Vous ne savez ce que vous dites. — Et la dispute s'échauffait, et les mots les plus durs s'échangeaient. — Oh ! oh ! pensa le provincial, il paraît qu'il s'agit de quelque point littéraire ou philosophique très-grave, écoutons bien. — Non, reprit la voix gasconne, il est impossible que j'aie posé le double six, je ne l'avais pas. — Ah bah ! il s'agit du double six, murmura le naïf auditeur stupéfait, et moi qui croyais... On est tout aussi bête que ça chez nous, ce n'est pas la peine de venir à Paris.

Le joueur de dominos est grave comme un mathématicien ; — il ne souffre pas qu'on le plaisante ; — il a foi en sa science et se prend au sérieux, et quand après cinq ou six heures de jeu il a perdu ou gagné dix sous, il regagne son domicile avec la conscience d'avoir fait un noble usage de son temps et de ses facultés. Le joueur aux dominos et le pêcheur à la ligne se touchent par plus d'un point.

Moralité. — Quand un homme joue habituellement aux dominos il est perdu sans ressource, il ne lui reste plus qu'à s'affubler d'une longue redingote, d'un bonnet de soie noire, d'une paire de lunettes bleues et à aller demeurer rue Saint-Louis au Marais.

LES JOUEURS DE BOULE.

Finissons par le plus modeste et le plus honnête des

jeux. — Lorsqu'à force d'avoir joué aux dominos un homme a pris du ventre et se trouve menacé d'une attaque d'apoplexie, il va toutes les après-dînées le long du boulevard Mont-Parnasse jouer aux boules. — L'enjeu de chaque partie, qui dure une heure environ, est d'un sou. Ce jeu est très-hygiénique, passionne peu et ne ruine jamais. Cependant j'ai vu un joueur tomber foudroyé pour avoir perdu six parties consécutives. Son adversaire en fut désolé. — Je lui aurais rendu ses six sous, dit-il, si j'avais su qu'il en devait mourir. — Ce mot est d'une belle âme.

Cher lecteur, quand vous serez à l'âge où l'on joue aux boules, faites votre testament, tenez-vous les pieds chauds et méfiez-vous des rhumatismes.

A. Desonnaz.

UNE NOUVELLE SPÉCIALITÉ.

INSPECTION MENSUELLE.

Une nouvelle fonction, une nouvelle position sociale vient de se signaler à l'horizon de Paris.

Née de la situation, elle a toutes les conditions requises pour jouter avec les énormités du siècle, faire son chemin dans le monde, se couvrir de gloire... et de ridicule.

Un homme entre deux âges, d'une tenue irréprochable, se présente chaque mois dans plusieurs centaines de maisons neuves dont nous a dotés l'édilité publique, monte chez les locataires, inspecte le personnel des familles, s'attache particulièrement à regarder la taille des femmes, leur adresse avec discrétion quelques questions fort indiscrètes, puis se retire poliment.

Aux locataires qu'importunent ces visites périodiques ou qui ne se les expliquent pas, l'homme entre deux âges répond invariablement :

« Je remplis une mission dans les intérêts de la maison. »

Alors on croit qu'il s'agit d'un recensement prescrit par la Ville de Paris, et le monsieur accomplit ses fonctions sans être inquiété.

Toutefois l'autre jour, rue de Rivoli, un locataire peu commode, fort surpris et désagréablement intrigué de ces questions mystérieuses, de ces inspections d'un genre particulier et des vagues explications du visiteur mensuel, voulut en avoir le cœur net.

— Ah çà! monsieur, vous remplissez une mission dans l'intérêt de la maison, c'est très-bien. Mais pourquoi regardez-vous ma femme?

— Mais, monsieur...

— Sans doute vous avez le droit de la regarder, mais vous vous y prenez d'une façon si singulière, — je dirai même si peu convenable...

— Mais, monsieur... je...

— Parlons carrément. Qui êtes-vous? que voulez-vous?... Voilà trois mois de suite que vous venez régulièrement tout inspecter chez moi et tourner autour de ma femme... Seriez-vous un galant déguisé?

— A Dieu ne plaise!...

— Mais enfin quelles sont vos attributions? Ce n'est pas la Ville de Paris qui vous envoie : je ne crois pas aux recensements mensuels. Parlez! que venez-vous faire ici?

— De grâce, monsieur, ne nous emportons pas. La Ville de Paris n'a rien à voir dans les fonctions que j'exerce ici. Je remplis un mandat au nom du propriétaire de la maison. Vous savez qu'une des clauses de votre bail est de n'avoir pas d'enfants...

— Eh bien, vous voyez bien que je n'en ai pas.

— Mais vous pourriez en avoir par la suite : vous êtes encore jeune; monsieur... ainsi que madame...

— Cette clause est stupide.

— N'importe, monsieur. Le propriétaire m'a spécialement chargé de veiller à la fidèle exécution de...

— Ah!... vous êtes...

— Je suis inspecteur des grossesses!...

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Heine était Allemand, et quelqu'un lui demandait s'il ne souffrait pas d'être éloigné de sa patrie.

— Moi, exilé! répondit-il, mais pas du tout; je suis Prussien libéré.

⁂ Quand je lis les philosophies nébuleuses à l'ordre du jour, je ne puis m'empêcher de songer à « ces doctrines voilées, ces opinions amphibies que Pascal appelait « *les pensées de derrière la tête.* »

⁂ Un moucheron de lettres est mort la semaine dernière; il inondait de ses poésies malsaines ces malheureux petits journaux qui transforment l'année entière en saison de la *chute des feuilles*. Un de ses collègues en poésie médiocre lui a décoché l'épitaphe suivante destinée à orner son tombeau :

Passant, s'il te prend envie
De connaître quel fut son sort,
Il fit des *vers* pendant sa vie
Comme il en fait après sa mort.

⁂ Il s'agit d'un ex-directeur de théâtre très-connu par le cynisme de son esprit, celui qui a dit que *l'ingratitude était l'indépendance du cœur*. Il devisait un soir avec un de ses amis, — il a des amis, — qui lui recommandait un pauvre diable d'auteur vêtu, malgré la froidure, d'une mince veste de chasse.

— Ayez pitié de ce pauvre F...., lui disait-on, il n'a même pas de redingote à se mettre sur le dos.

Le directeur répliqua en se roulant dans sa chaude robe de chambre :

— Est-il bien nécessaire que F.... ait une redingote? Est-ce de l'esprit bien employé?

⁂ Un magister de village invita à dîner un de ses élèves qui lui avait fait cadeau d'un majestueux pain de sucre; le pédagogue, pour jouir de l'embarras du jeune rustre, ne lui mit pas de cuiller à sa place.

— Allons, petit, à table, dit-il; il sera bien bête qui ne mangera pas sa soupe.

Le magister comptait se moquer du villageois, mais celui-ci creusa son pain, y mit sa fourchette et s'en servit comme d'une cuiller.

Quand la soupe fut mangée, le petit malin mordit à belles dents dans cette croûte de pain, et dit à son tour au magister tout penaud :

— Sera bien bête qui ne mangera pas sa cuiller.

⁂ Observation curieuse.

A Paris, le public n'est jamais méchant à l'égard des acteurs qu'il siffle peu; il garde toutes ses cruautés pour les pauvres auteurs... probablement parce qu'il ne les voit pas.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Enfin le *Trovatore* nous est rendu! Madame Alboni, si douce et si riante ordinairement, n'a pas hésité à brunir sa peau sous une couche de jus de réglisse; la réglisse a une teinte véritablement tragique. Avec quels magnifiques élans l'Alboni a chanté ce rôle, qui est une de ses plus belles créations... réglisse à part!

Madame Frezzolini avait grand'peur, tellement peur qu'elle a hésité à commencer. L'orchestre a dû s'arrêter pour l'attendre. Enfin elle s'est remise de son émotion, et a chanté avec une voix éteinte qui n'a brillé que par l'effort soutenu; mais jamais le quatrième acte n'a été dit par aucune de ses devancières avec un pareil talent de comédienne. Est-ce suffisant aux Italiens?

Mathieu, élève de notre Conservatoire et l'un de nos meilleurs ténors de la province, débutait dans l'œuvre de Verdi. Son succès n'a pas été aussi complet que nous l'eussions désiré. Je crois que les habitués de la salle Favart n'admettent pas qu'un ténor chante quand il n'est pas né au delà des Alpes.

On ne chante pas tout à fait aussi fort ni aussi bien qu'aux Italiens, dans la gentille salle des Bouffes-Parisiens; mais enfin il est convenu qu'on y chante.

Passons de Verdi à M. Hassenhut; la transition est rude, mais que voulez-vous?.... Les exigences de la chronique m'y obligent. Ce n'est pas que M. Hassenhut ne possède aucune espèce de talent musical. Non!... Cependant nous ne voudrions pas vous induire en erreur en proclamant qu'il en a beaucoup. C'est un musicien entre le ziste et le zeste.

Et cependant le libretto de M. Jules de Prémaray était de ceux qui doivent réussir partout, qu'il se nomme le *Cuvier* ou le *Jour de charité*.

Vous connaissez ce conte de Boccace que le bonhomme la Fontaine a redit après lui, et qui, plus d'une fois déjà, a tenté la verve des auteurs dramatiques. Eh bien, M. de Prémaray, le spirituel auteur des *Droits de l'homme*, n'a pas craint d'en faire une nouvelle édition, et cette édition nous a paru plus nouvelle encore, tant son talent délicat y a mis de choses heureuses et charmantes.

Une paysanne coquette, femme d'un brave tonnelier, est courtisée par un vieux baron; un certain chevalier, l'homme de la Providence, fait la cour à la baronne. Le mari pris entre ces deux intrigues accuse injustement le chevalier d'être l'amant de sa femme.

Telle est la donnée de ce joyeux marivaudage dont la scène de Boccace et de la Fontaine forme le dénoûment mitigé au point de vue de la morale et du triomphe des maris.

Comme nous n'avons pas l'intention de dire des choses désagréables des Folies-Nouvelles, nous garderons bouche close sur les destinées du *Cinquième acte*, saynète de M. Michel Delaporte. Le public s'est chargé de faire sa partie de fifre dans la musique finale de cette petite débauche d'esprit.

Nous nous ferons pardonner ce mutisme bienveillant en applaudissant chaleureusement aux désopilantes joyeusetés dont la pantomime des *Carabins* est émaillée.

A la bonne heure! voilà de la grosse gaieté épanouie. Pierrot donnant des lavements à un faux malade. Un mobilier absent représenté par des étudiants couverts de trousses de fauteuils et de tapis de guéridon. Voyez-vous un bonhomme d'oncle au milieu de ce mobilier qui danse des polkas échevelées! Si l'on ne parle guère dans l'amusante drôlerie de MM. Pol Mercier et Paul Legrand, en revanche on rit beaucoup.

Le théâtre des Folies-Dramatiques a prié M. Meyer, l'ancien directeur de la Gaîté et du Cirque, de lui donner un vaudeville sur un des types les plus curieux du dernier siècle, sur *Rétif de la Bretonne*, que ses contemporains surnommaient le Rousseau des Halles. M. Meyer a bâti un mélodrame sentimental qui n'a pas le droit de s'intituler *Rétif de la Bretonne*, appelez-le la *Bouquetière fallacieuse*, la *Ravaudeuse de la vertu*, les *Inconséquences de la loterie*, les *Petites bêtises des grands seigneurs*, tout ce qu'il vous plaira; mais pourquoi l'appeler *Rétif de la Bretonne?* Étude à refaire.

Le vrai théâtre populaire de Paris, les Funambules, est passé des mains de Billion dans celles de M. Dautrevaux, un auteur dramatique qui a fait ses preuves. Il songe à relever la pantomime tombée dans ces derniers temps de son trône féerique; il la replace au milieu des flammes du Bengale qui lui sont dues; il la rend aux apothéoses qu'elle a méritées. M. Dautrevaux songe à faire un appel à toute la littérature mimique transcendante. Allons, Champfleury, taille ta plume réaliste! Allons, Nadar, arme ton crayon *épatant* (un mot nouveau)! Allons, Jules Viard! Allons, Paul Mercier! Allons, Théophile Gautier, toi le plus célèbre de tous par la pantomime que tu dois toujours faire et que tu ne fais jamais!

Dautrevaux en mimant vous ouvre la barrière.

Albert Monnier.

La mairie du douzième arrondissement donnera, le samedi 29 novembre, dans la salle de l'Opéra, un bal de bienfaisance sous le patronage de Leurs Majestés Impériales, au profit des indigents.

Nous publierons ultérieurement le programme de la fête et la liste des dames patronesses. On trouve, dès à présent, des billets à la mairie, place du Panthéon.

50 POUR 100 ET PLUS DE REMISE.

NOUVEAUX BONS DE PRIME.

Tous les abonnements ou renouvellements faits pendant le mois de novembre pour un an, ou six mois, ou moins, donneront lieu à des bons de prime de 17 fr. pour l'abonnement d'un an, et de 10 fr. pour l'abonnement de six mois. — Avec ces bons de prime, l'abonné pourra se faire délivrer au bureau les articles qu'il aura choisis dans le catalogue ci-dessous. — Il en sera de ces bons de primes comme de ceux que nous délivrions sur la maison Marescq (actuellement de Riberolles), c'est-à-dire qu'ils seront reçus pour moitié, et l'autre moitié devra être versée en espèces.

Exemple : Le porteur d'un bon de prime de 10 fr. choisit un article (ou plusieurs articles) de 20 fr. — Il paye ces 20 fr. avec son bon de prime de 10 fr. et avec 10 fr. d'espèces. — Le bon de prime ne peut jamais représenter autre chose que moitié de la somme à payer.

Tous les articles de ce catalogue sont comptés aux prix nets. — Beaucoup sont comptés aux prix de faveur des abonnés du Journal, presque tous sont comptés à des prix réduits : d'où il suit que la remise résultant des bons de prime est souvent de 50 à 66 pour cent.

VIE ÉLÉGANTE DE PARIS, douze gravures sur acier par Portier, d'après les compositions de Compte-Calix, brochées sous couverture glacée à titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

SIX TABLEAUX DE LA VIE PARISIENNE, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, et coloriés avec art, couverture glacée, titre doré. 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE, douze charmants costumes depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, coloriés et retouchés en gouache et or, couverture glacée, titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr. aux personnes non abonnées.

LES CENT ROBERT MACAIRE, critique des mœurs de notre époque, par Daumier et Ch. Philipon; collection qui a été redessinée quatre fois et tirée à plus de 20,000 exemplaires. Rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr.

ALBUM AMUSANT, composé de quinze numéros du *Journal pour rire*, broché sous une couverture glacée à titre doré. Rendu franco, 6 fr. au lieu de 10 fr.

HISTOIRE D'UN PROJET DE FEMME, fantaisie artistique par Valentin. Franco, 6 fr. au lieu de 8 fr.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, album comique par Gustave Doré. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album caricatural par Girin. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE, 110 pages remplies de dessins non politiques, tirés en forme d'album. Prix net, rendu franco, 7 fr. au lieu de 14 fr.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES, très-amusante récréation d'hiver. Dessins qui se découpent et qui, placés entre une bougie et la muraille, projettent des ombres fantasmagoriques. Le cahier, rendu *franco*, 4 fr. au lieu de 6 fr.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! par Randon. Album très-amusant composé des déplaisirs de la vie militaire, de toutes les taquineries et contrariétés auxquelles le soldat est en butte. Prix, broché, *franco*, 7 fr. au lieu de 10 fr.

CROQUIS DE BELLANGÉ. Modèles pour apprendre à faire des croquis. Album composé de 50 feuilles qui contiennent chacune beaucoup de sujets. Prix, *franco*, 8 fr. — Ces 50 feuilles se vendaient chez l'éditeur, M. Gihaut, 25 fr.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT, en couleur et en blanc. Album contenant un grand nombre de dessins représentant dans leur ensemble une valeur de plus de 30 fr., au prix marchand de ces sortes de dessins; *franco*, 6 fr. au lieu de 15 fr.

ÉTRENNES COMIQUES, volume formé du 1er semestre du *Petit Journal pour rire.* — Broché, 4 fr., rendu *franco*, au lieu de 4 fr. 50.

MUSÉE DE COSTUMES des différentes nations modernes. Collection de 330 costumes gravés sur acier par les plus habiles artistes, et coloriés à l'aquarelle avec beaucoup de soin. Prix de chaque feuille, 40 cent., 45 cent. *franco*.

COSTUMES	FRANÇAIS, 69 feuilles, *franco*.	31 fr.
Id.	ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES, 32 f.	14 fr. 40 c.
Id.	RUSSES, 37 feuilles.	16 fr. 65 c.
Id.	PIÉMONTAIS ET ITALIENS, 40 feuilles. .	18 fr.
Id.	SUISSES ET TYROLIENS, 22 feuilles. . .	10 fr.
Id.	TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS, 60 feuilles .	27 fr.
Id.	ALLEMANDS ET AUTRICHIENS, 20 feuilles.	9 fr.
Id.	ESPAGNOLS ET PORTUGAIS, 24 feuilles. .	10 fr.
Id.	AMÉRICAINS, 26 feuilles	11 fr. 70 c.

Les primes devront être présentées avant la fin de décembre; celles qui n'auraient pas été présentées au 1er janvier prochain seraient périmées et ne pourraient donner lieu à aucune espèce de remboursement.

Ces bons de prime sont personnels à l'abonné, et doivent au moment où ils sont présentés porter sa signature.

Adresser le montant de l'abonnement (17 fr. pour un an, — 10 fr. pour six mois) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

POUR 100 FRANCS

Nous donnons DEUX CENT CINQUANTE COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES, — gravés sur acier et coloriés avec art, d'après les dessins originaux de *MM. Compte-Calix, K. Girardet, d'Hastrel, Laurens, Maurice, Pingret, Valentin, Yvon et autres.*

ET, GRATIS, A TITRE DE PRIME,

DEUX CHARMANTS TABLEAUX A L'HUILE, SUR TOILE ET ENCADRÉS DANS DES BORDURES DORÉES.

Ce sont deux copies parfaitement exactes de deux fort jolis tableaux qui ont coûté 1200 francs. — L'un intitulé *Les petits marchands de poissons*, par M. A. DELACROIX; — l'autre, *Un jeune peintre dessinant au bord de la mer un effet d'orage*, par E. LEPOITEVIN. — Ces deux *fac-simile* sont d'une exactitude si parfaite qu'ils peuvent être placés dans un cabinet d'artiste. — Le but de cette prime extraordinaire est de réunir un très-grand nombre de souscripteurs à notre MUSÉE DE COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS, que nous voulons rendre le plus complet possible. — Mais il est bien entendu qu'en achetant les 250 COSTUMES mentionnés ci-dessus, on reste libre d'acheter ou de ne pas acheter la suite.

LE MUSÉE DE COSTUMES compte déjà 310 costumes parus. — Les 250 (du n° 1 au n° 250) sont composés de 48 *costumes français*, — 24 *algériens*, — 35 *russes*, — 23 *Italie et Piémont*, — 15 *Suisse et Tyrol*, — 15 *Amérique*, — 58 *Turquie, Grèce, Égypte*, — 16 *Allemagne*, — 16 *Espagne et Portugal.*

Chaque costume se vend 40 centimes.

Les 250 COSTUMES et les DEUX TABLEAUX ENCADRÉS seront envoyés *franco*, dans toutes les localités desservies directement par les chemins de fer ou les grandes messageries, aux personnes qui auront adressé 100 francs en un bon de poste ou un billet de pareille somme à vue sur Paris, à l'ordre de M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 46. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 15 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA BOURSE, ou L'ARGENT ET L'HONNEUR, — par MARCELIN.

Mieux vaut tard que jamais.



FRONTISPICE.

13305

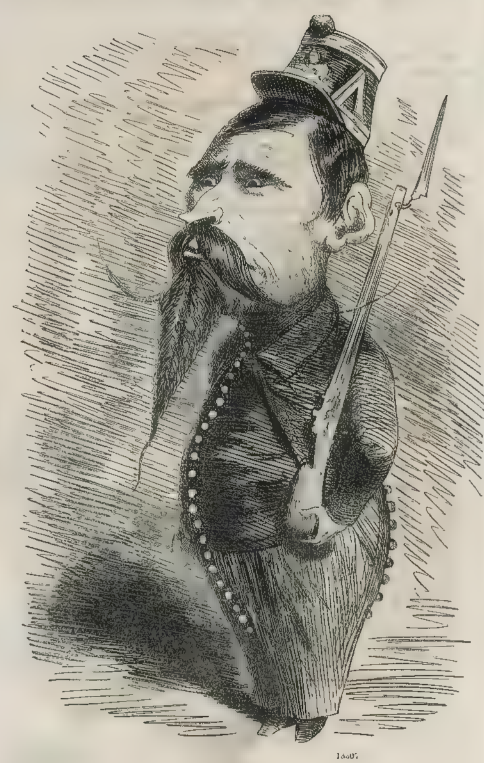
« Honneur, honneur à cet auteur !
» Il a sauvé ma montre et pincé mon voleur ! »

(Le pince-voleur breveté.)

LA BOURSE, — par MARCELIN (suite).



BIEN MALHEUREUX ET BIEN FRISÉ!
L'INFORTUNÉ LUCIEN. — (Ne pas confondre avec l'infortuné Georges de *l'Honneur et l'argent.*)



LE MUNICIPAL.
LE PHILOSOPHE REYNOLD. — (Ne pas confondre avec le philosophe Rodolphe de *l'Honneur et l'argent.*)

TÉLÉGRAPHIE MUSICALE.

CONCERTS ÉLECTRIQUES.

La *Gazette musicale de Berlin*, dont les quatre modestes pages sont ordinairement envahies par l'esthétique, par la musique transcendante et exténuante, contenait ces jours-ci une boutade tout à fait digne du *Journal amusant*, une charmante fantaisie noyée très-humblement au milieu des *Nouvelles diverses*. — En vérité, ces journaux allemands n'entendent pas leurs intérêts. — Il appartient à la presse française de sauver cet enfant en le retirant des flots stagnants de la guitare hebdomadaire prussienne. J'ai cru devoir rendre ce service à la *Gazette musicale de Berlin*, et je ne lui demande aucune rémunération pour cela. Elle ne doit pas être en fonds. D'ailleurs l'indemnité qu'elle m'offrirait n'atteindrait jamais les proportions du bienfait.

Sans plus de préambule, traduisons la boutade.

⁂ « Survivrons-nous aux manifestations musicales de la saison qui nous menace, ou ferons-nous bien d'aller déposer notre testament chez le notaire, en attendant qu'un bienfaisant coup d'apoplexie nous frappe au milieu du tumulte des voix et des instruments de cuivre?

» Cette question ne préoccupe pas seulement les infortunés représentants de la critique contemporaine, mais encore toutes les personnes que de tristes combinaisons sociales mettent journellement en rapport avec le monde des artistes, qui ont des filles chantantes et pianotantes à produire, et subissent l'impôt des billets de concert.

» D'autre part, le sort des pauvres virtuoses mérite d'être pris en sérieuse considération. Ils ont besoin de trouver des élèves, de faire entendre leurs œuvres, de soutenir leur réputation. Le concert est leur lot fatal. Cette lutte entre la production et la consommation ne peut se terminer d'une façon heureuse et salutaire que lorsque nous parviendrons à ouvrir à la musique de nouvelles voies commerciales, de nouveaux débouchés industriels.

» Ici la science seule peut nous tirer d'affaire; la science seule peut nous sauver, en faisant pour la musique ce qu'elle a fait pour la parole écrite. Le génie de l'homme nous a dotés du télégraphe électro-magnétique, qui transmet la pensée, rapide comme la foudre, à des distances infinies. Il faut que le génie de l'homme nous trouve des appareils musicaux qui agissent au loin, qui opèrent à travers l'espace.

» Déjà une tentative de ce genre a été faite à Paris. Un quatuor d'instruments à cordes, caché dans la cave d'une salle de concert, était mis en communication avec le public de la salle à l'aide de tringles en bois de sapin percées à travers les plafonds; et l'on entendait cette musique lointaine tout aussi bien que si les quatre musiciens eussent été dans la proximité de l'auditoire. — C'est aux maîtres de la science de perfectionner ce premier essai pour l'appliquer sur une vaste échelle. Depuis le couvercle de la théière de Watt (1) soulevé par l'eau bouillante jusqu'à nos gigantesques locomotives, depuis les convulsions de grenouilles de Galvani jusqu'à nos télégraphes électriques, que de chemin n'y avait-il pas à faire, que d'obstacles à franchir, que de progrès à réaliser!

» Le souvenir de ces premiers tâtonnements nous fait envisager l'avenir avec confiance. La science des sons restera-t-elle en arrière de ses sœurs en physique? Non sans doute. L'acoustique est encore dans l'enfance, et, plein de calme, nous attendons ses destinées futures.

» La télégraphie musicale appartient aux besoins du siècle. Il nous faut l'électricité appliquée aux concerts, aux soirées et aux matinées. L'âge d'or sera venu pour le musicien, pour le dilettante, lorsque chacun pourra entendre un concert n'importe où, n'importe quand, à son choix, à sa volonté, à sa fantaisie.

» Supposons une petite ville de province habitée par une société qui s'ennuie à périr. Pas de théâtre, pas de journaux, pas de publications nouvelles, pas de cancans de salons, pas de romans illustrés, et pour toute musique les râclements du vieux violoniste de la ville et de son collègue : or on éprouve le besoin d'une confortable manifestation musicale. Avis est aussitôt donné de maison en maison, et le soir, à huit heures, les habitants de la ville se réunissent dans la salle d'attente du bureau de poste ou à la gare du chemin de fer, qui sera la station musico-télégraphique. On avait expédié la veille une dépêche électrique aux premiers artistes de Berlin. La dépêche demandait trois trios. A huit heures précises les artistes de Berlin se mettent en rapport avec un fil de fer qui communique au bureau de poste voisin; et sans quitter leur logis, leur tasse de thé et leurs cigares, sans frais de location, sans affiches, sans billets, sans annonces, ils expédient à distance un délicieux concert,

(1) Ou plutôt de la marmite de Papin. (*Note du traducteur.*)

LA BOURSE, — par MARCELIN (suite).



13308

L'ANGE.

LA TOUCHANTE CAMILLE. — (Ne pas confondre avec la touchante Lucile de *l'Honneur et l'argent.)*



13309

LA GRANDE COQUETTE (puisqu'il n'y en a pas de petite).

LA PIQUANTE LAURE. — (Ne pas confondre avec la piquante Julie de *l'Honneur et l'argent*)

A mademoiselle Pauline Grangé, souvenir irrespectueux.

charment, transportent, rendent heureux pour huit jours un nid de deux mille habitants, et touchent une honnête indemnité par un mandat sur la poste.

» On construirait un appareil semblable dans toutes les capitales de l'Europe; des fils conducteurs les mettraient en communication avec tous les points voulus.

» Et l'heure de la MUSIQUE ÉLECTRIQUE aurait sonné!

» Alors l'atmosphère métropolitaine, chargée tous les hivers de tant d'électricité vocale et instrumentale, se dégagerait graduellement, et sans danger, au profit des populations lointaines et paisibles.

» Et de leur côté, nos journaux de musique pourraient user du télégraphe électrique ordinaire, afin que la dépêche musicale fût accompagnée de son compte rendu rédigé à l'avance.

» Voilà le véritable concert, voilà la véritable critique de l'avenir. »

Pour traduction conforme,

J. LOVY.

LA PETITE PIÈCE BLANCHE.

§ Ier.

Un aphorisme.

Si le roi Salomon venait en ce moment à Paris, je suis sûr qu'il dirait à son fils :

— Ne sors jamais sans avoir dans ta poche deux ou trois pièces blanches.

Vous allez répondre que cela devient plus aisé à dire qu'à faire, attendu qu'on ne voit plus d'argent du tout. Il est vrai que, par forme de compensation, l'or ruisselle.

Quand on achète pour deux sous de pommes de terre frites aujourd'hui, on paye avec de l'or.

C'est égal : je suis pour l'aphorisme du roi Salomon; je pense qu'il faut avoir toujours sur soi deux ou trois petites pièces blanches.

§ II.

Analyse de la proposition.

Sauf erreur, il me semble que l'utilité de la petite pièce d'argent est une de ces vérités sociales qui n'ont pas plus besoin d'être démontrées que les mathématiques.

La plus petite pièce blanche vaut quatre sous; la moins petite dix sous; la petite pièce blanche proprement dite, c'est vingt sous, comme disent les femmes de la Halle; ou vingt *ronds*, comme disent les Bohêmes; ou un franc, comme dit l'Institut.

Je ne tiens pas précisément à la dénomination, mais je tiens à la pièce : c'est toujours le principe et la racine cubique d'un million.

C'en est aussi le couronnement.

Ayez neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs, vous n'aurez jamais un million, si l'on n'y ajoute pas vingt sous.

A quoi cela sert? — A tout.

A acheter quatre cigares, dont trois pour vos amis et un pour vous.

A donner un jour de bonheur à la pauvresse qui vous chante l'éternelle rengaîne : *Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon cueillir la fraise!*

A n'avoir pas le prétexte de refuser le petit bouquet de violettes qu'on vient vous offrir pendant que vous prenez votre demi-tasse sur le boulevard.

A faire vernir vos bottes.

Mais cela sert surtout à vous faire dire :

— Il reste une petite pièce blanche dans mon porte-monnaie. Je suis dispensé de changer un billet de cent francs ou un napoléon.

Le roi Salomon sait bien ce qu'il dit quand il se mêle de donner des conseils à la jeunesse.

§ III.

Un épisode.

Il n'y a pas que l'amoureux de la reine de Saba qui demande qu'on ait constamment sur soi la pièce blanche.

Méry aussi pousse très-loin la vénération de cette coutume.

La raison qu'il en donne est presque un drame, ainsi que je vais le prouver tout à l'heure.

— Un soir, dit-il, vous conduisez une femme au spectacle (je vous suppose un avoir de 6,000 francs de rente); vous prodiguez à la dame le bouquet, l'*Entr'acte*, le petit banc, les glaces, s'il y a lieu; puis, le spectacle fini, vous sortez; vous demandez à l'ouvreuse la pelouse de la dame; vous la passez vous-même sur ses épaules, et vous mettez la main dans la poche pour payer l'ouvreuse. Vous croyez peut-être que la misère est de ne

LA BOURSE, — par MARCELIN (suite).

CAUSERIES SUR LA BOURSE.



13310

AU BALCON (LA MÈRE N'EN PERMET PAS LA LECTURE A SA FILLE).

— Mademoiselle!!!... voulez-vous bien ne pas lorgner comme ça monsieur Laferrière!



13311

AU PARTERRE. — UN PRÉJUGÉ TRÈS-RÉPANDU.

— Hein! croirais-tu jamais que ce Laferrière a vu la prise de la Bastille?
— Pristi! le beau vieillard!



13312

A L'ORCHESTRE. — DES GENS BLASÉS.

— Mais on nous a déjà joué ça deux cents fois sous le titre de *l'Honneur et l'argent!*



13313

AUX PREMIÈRES LOGES. — LA MORALE DE CETTE FABLE.

— Tu vois, mon enfant, à quoi l'on s'expose en jouant à la Bourse; on y perd son argent, ses amis et son avenir!
— Oui, bon papa..... mais quand on gagne?

plus avoir d'argent? Non. Sans argent on s'échappe avec une promesse. Mais la misère, c'est de tirer de sa poche une poignée de pièces d'or parmi lesquelles vous cherchez une pièce de vingt sous, de quarante sous, de cinq francs même, tandis que l'exécrable ouvreuse reste la main tendue devant vous. Mais, hélas! vous n'avez que des napoléons, et il faut, ou ne rien donner, ce qui est ignoble, ou donner vingt francs pour un petit banc, ce qui est fort désagréable, ou demander de la monnaie à l'ouvreuse, ce qui est la misère la plus misérable de toutes.

On interrompt Méry; on lui dit :

— Mais comment donc ça?

— Comment? reprend le poëte. L'infâme ouvreuse prend votre pièce d'or et vous promet de la monnaie; mais, pour avoir cette monnaie, elle va lentement vous raccoler toutes les pièces de dix sous, de quatre sous, de vingt sous qui grouillent dans la poche de ses camarades. Vous êtes forcé d'attendre dans le corridor du théâtre avec la dame qui frappe des pieds en se plaignant du froid. Vous appelez madame l'ouvreuse qui vous crie de loin en faisant ses collectes : « Tout à l'heure, monsieur, « tout à l'heure! » — Puis elle revient, et c'est à votre tour de tendre la main pour recevoir, sous le regard de la dame qui vous toise avec un premier sentiment de défaveur, une foule de pièces incohérentes de deux sous, d'un franc, d'un demi-franc, d'un quart de franc. Il y en a de tous les temps et de toutes les valeurs. Puis, quand elle vous a entassé ainsi quinze francs dans la main, l'ouvreuse vous dit traîtreusement : « Combien faut-il encore « rendre? » — Si vous répondez vous êtes un homme perdu. Il faut donc laisser cent sous à l'ouvreuse, car déjà la dame gagne les premières marches de l'escalier. Vous courez après elle en enfournant toute cette monnaie parmi vos napoléons, et vous descendez les gradins quatre à quatre.

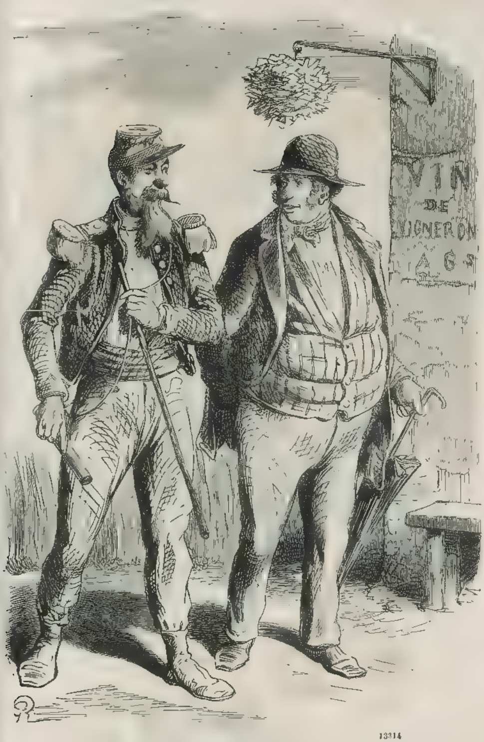
— Tout cela pour n'avoir pas eu une pièce blanche!

— Attendez! ce n'est pas fini.

— Monsieur, nous ne trouverons plus de voiture, dit la dame.

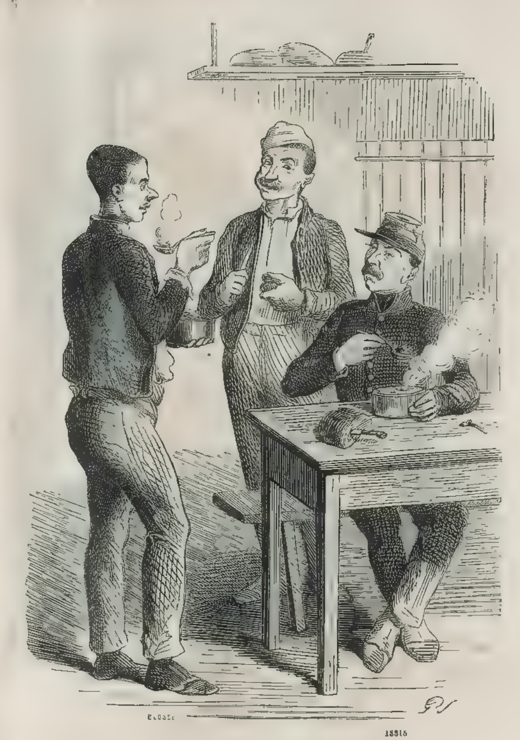
— Et, ajoute Méry, vous n'en trouvez pas en effet; et il pleut, et la bien-aimée a des souliers aile-de-mouche; et vous n'avez pas de parapluie, et vous rentrez en pataugeant dans la boue du boulevard, et la bien-

LES TROUPIERS FRANÇAIS, — par RANDON.



13314

— Mon colonel me disait bien . Chapardan, reste encore seulement deux ans, qui sait!... tu arriveras peut-être au bâton de maréchal... mais moi, pas ambitieux, je me suis contenté de celui-ci... fer-blanc magnifique, cordon en sautoir, des chevrons, des campagnes à revendre,... et une soif!!!



13315

— N'est-ce pas, caporal, qu'on doit dire un légume?
— Imbécile!!! de quel sexe est la carotte?... féminin, j' suppose; à quoi se rapporte carotte?... à légume, je suppose... eh bien donque!...

aimée vous dit un bonsoir bien sec en se promettant *in petto* de ne plus se faire accompagner par vous.

Ici s'arrête le poëte. De son récit, je tire cette induction qu'il vaut mieux être mort que de n'avoir pas une pièce blanche.

OVIDE DESGRANGES.

PROPOS PICARESQUES ET AUTRES.

Il vient de se former à Paris une nouvelle association qui s'intitule *Société de la mode*. Elle se compose de quelques lions ruinés et de tailleurs aux abois.

La question du pantalon a été posée à la dernière séance. Un observateur judicieux a fait remarquer que si les jupes des dames prenaient chaque jour plus d'ampleur, il en était tout le contraire pour le pantalon, qu'on s'appliquait à rendre de plus en plus étroit et collant, c'est-à-dire gênant.

L'orateur a proposé, pour mettre une digue à la *crinolinomanie*, d'inventer quelque chose dans le costume des hommes qui pût lui faire pendant par son excentricité et son exagération.

« A bas le pantalon collant! s'est écrié l'orateur; — que devenir, si les jambes qu'il recouvre sont mal faites? Et d'ailleurs, nous avons complétement perdu la mode des mollets. Notre génération, à quelques exceptions près, est complétement dépourvue de ces gracieuses rondeurs qui sont regardées non-seulement comme objet d'art, mais comme objet de luxe. La prudence, messieurs, la prudence exige que le cagneux, le bancal, l'homme atteint de maigreur et de marasme portent, non le pantalon collant, mais le pantalon des zouaves. »

Cette motion de tailleur révolutionnaire a été couverte d'applaudissements frénétiques; ce qu'on appelait autrefois le *pantalon à la cosaque* a été adopté à l'unanimité.

Un confectionneur du Palais-Royal a proposé le *pantalon-jupe*, qui serait doublé en crinoline. Quelques essais vont en être tentés, après quoi une commission prononcera sur l'adoption ou le rejet définitif.

Jusque-là attendons-nous toujours à voir figurer le pantalon des zouaves dans le costume civil.

⁂ M. Mutel est un des plus honorables propriétaires de Limay (Seine-et-Oise); — *honorable* comme le comprennent les Anglais, — c'est-à-dire un des plus riches.

M. Mutel, qui aime beaucoup les chiens de luxe, affectionne également les chapeaux *panamas*, dont il a une superbe collection.

M. Mutel venait d'acheter un merveilleux *dog* du Yorkshire, et son chapelier venait de lui apporter un panama pur sang qui ne vaut pas moins de 400 francs. Total général, le dog anglais et le panama du Brésil, 1,200 francs.

M. Mutel, heureux comme un joli garçon qui chausse sa première paire de bottes, s'empare immédiatement de la coiffure de luxe, l'essaye, et se trouve comparable au Napoléon colon à l'île d'Elbe, tel que le représente la gravure. L'admiration est contagieuse. Le chien anglais, faisant honneur à ses instincts distingués, va se placer à dix pas de distance, et tombe en arrêt devant le merveilleux panama.

Les plus belles choses, hélas! ont un pire destin. — M. Mutel, distrait un moment par ses affaires domestiques, oublie un instant son panama et le laisse seul en tête-à-tête avec le chien.

Ce dernier en profite pour en jouir à son tour; il le tape et le retape avec ses pattes, le déchiquète, et finit par s'en faire un magnifique collier qu'il va porter triomphalement à son maître.

Le maître en fureur veut faire rentrer son chien dans le devoir... Mais, ô prodige! le chien se met à exécuter l'exercice à la prussienne et toutes sortes de clowneries.

M. Mutel a pris des informations.

Le chien qu'il a acheté n'est autre qu'un chien savant dressé par Boswell, et que tout le monde a admiré au Cirque des Champs-Élysées.

Ce n'est pas tout.

Un lièvre, traqué de trop près, accourt, effaré, se blottir dans la niche dudit chien. Celui-ci lui cède poliment la place. — Une vraie farce de clown!

M. Mutel est aux anges. Son chien ne valait que 800 francs; maintenant qu'il a mangé un panama de 400 francs, il prétend qu'il possède un chien de 1,200 fr.

M. Mutel est très-fort sur le calcul.

⁂ Le roi de nos chanteurs bouffes avait pour femme la plus acariâtre de toutes les pies-grièches, une vraie femme de Socrate...

Le ciel vient de la lui enlever.

LES BOURGEOIS, — par BARIC, mis sur bois par ***.



13316

— Vous refusez, monsieur le peintre? c'est très-bien; mais je dois trouver pour mes six mille francs un artiste qui fera le portrait de ma femme sans la voir...
— Alors il ne sera pas ressemblant?
— Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que ce soit son portrait!



13317

— Pourquoi avez-vous donc mis des costumes romains, car c'est sans doute la bataille d'Inkermann?
— Non, môssieu! c'est Josué arrêtant le soleil.
— Ah! je ne m'étonne plus des costumes romains... il faut joliment de coups de pinceaux pour faire un tableau comme ça... Combien me vendriez-vous le mètre une peinture pas si grossière, plus unie que ça?



13318

— C'est une pièce ennuyeuse!
— Ennuyeuse et triste!... car il y a des pièces ennuyeuses qui font rire.....



13319

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

« L'ambassadeur anglais a demandé ses passe-ports. » (*Times.*)
« L'ambassadeur anglais ne quittera pas Naples. » (*Morning chronic.*)
J'en conclus qu'il faut se mettre à la hausse.
— Allons donc! il est clair que c'est à la baisse...

Le nouveau veuf est si content de sa position, qu'il ne sait comment en témoigner sa joie.

— Il y a deux ans que je n'ai pas chanté! disait-il à un de ses amis; tiens! je suis si heureux, que je remonterais volontiers sur les planches.

— Y songes-tu?... et les convenances!...

— Tu as parbleu raison!... mais j'ai envie de chanter quelque chose...

— Eh bien, chante à la messe en musique qui a lieu dimanche prochain à S... au profit des pauvres.

Voilà pourquoi on a entendu un de nos premiers chanteurs, avant son départ pour la Russie, dans l'église d'une pauvre campagne qui se trouve aux portes de Paris.

*** Une dame la Bretagne, propriétaire de la caserne

de gendarmerie de Châteaubriant, vient de recevoir de son brigadier la lettre suivante :

« Madame,

» Par ces autans, tout périclite!

» Vos cheminées, que j'assimile à de vraies gargouilles, laissent tomber, avec le bruit des cataractes, une eau qui tôt ou tard deviendra la cause des ruines de votre maison, qui sont déjà à leur apogée de délabrement.

» J'ai déjà perdu nombre de fritures!

» Un de ces jours, — Dieu seul le sait! — vous apprendrez que la brigade elle a été ensevelie sous les décombres.

» Je ne suis pas fécond en chimères, mais j'ai peur.

» Poujet,

» *Brigadier à Châteaubriant (Loire-Inférieure).* »

*** Avez-vous entendu parler du *bal des grands nez* qui vient d'avoir lieu dans un vaste local, près du grenier d'abondance? C'est Hyacinthe qui, dit-on, est le promoteur de cette énorme facétie.

L'orchestre était composé de musiciens émérites qui imitent tous les instruments avec leur nez.

Le président-né de ce bal, M. Esquirou de Saint-Aignan, dit l'*Homme à la trompe*, étant décédé, on a procédé à son remplacement.

La présidence a été décernée à un artiste d'un nouveau genre que Lyon possède en ce moment. Il se nomme Gabriel (de Paris).

M. Gabriel (de Paris) joue du billard, non par les procédés vulgaires, mais les yeux bandés, avec les dents, avec le nez

Ce cartilage, jusqu'à ce jour considéré comme un ornement indispensable à la beauté, a une intelligence qui lui est propre et qui a été méconnue; il est temps que le nez prenne dans la société le rang qui lui convient, et M. Gabriel, pour faire honneur au titre qu'on vient de lui conférer, entreprend une croisade d'où le nez sortira vainqueur de l'ostracisme d'indifférence qui le frappe. Les journaux lyonnais annoncent déjà que les nez les plus distingués de leur ville se préparent à soutenir le défi que le nez de M Gabriel (de Paris) leur porte avec une assurance à nulle autre pareille.

*** Ce *bal des nez* n'est que le prélude d'une grande publication rêvée par Hyacinthe.

Hyacinthe a résolu de faire justice, une bonne fois, de toutes les mauvaises plaisanteries qui se sont abattues sur les grands nez, comme la foudre sur les montagnes. Il prépare une grande *Histoire des nez célèbres*. Une partie du manuscrit livrée à l'éditeur lui aurait été payée fort cher. La préface de cet ouvrage est due à la plume d'un poëte en réputation, critique du lundi dans un de nos grands journaux.

Nous en détachons la page suivante, que nous devons à l'indiscrétion ou plutôt à l'obligeance d'un ami :

« Certains physiologistes prétendent que la longueur du nez est le diagnostic de l'esprit, de la valeur et de toutes les belles qualités, et que l'on ne peut être un grand homme si l'on n'a un grand nez. Quoi qu'il en soit, Socrate était camus! aussi Socrate avouait-il qu'il était né avec les dispositions les plus vicieuses, et qu'il ne tenait peut-être qu'à un peu de paresse qu'il ne fût un grand scélérat. César, Napoléon, ont un bec d'aigle au milieu de la figure; le vieux Pierre Corneille a le promontoire nasal très-développé. Voyez les médailles, voyez les portraits, vous trouverez que les héros ont le nez proportionné à leur gloire, et qu'il n'y en a point de punais. Ce qui fait que les nègres sont en général stupides, ce n'est pas qu'ils aient le nez écrasé, le crâne n'y fait rien, c'est qu'ils sont aussi camards que la mort elle-même. Les éléphants, qui ont de l'intelligence à faire rougir bien des poëtes, ne doivent cet esprit qu'on leur voit qu'à la prodigieuse extension de leur nez; — car leur trompe est un véritable nez de cinq ou six pieds de long. — Excusez du peu! »

Hyacinthe prétend qu'il aura pour souscripteurs les principaux nez de Paris, de la France et de l'étranger.

*** Un de nos plus grands poëtes passait la semaine dernière dans le carrefour Buci. Il s'en allait triste, et rêvant peut-être à toutes les grandeurs de ce monde, qui lui ont été infidèles, sauf celle de la gloire.

Si l'auréole qui couronne le front des poëtes est presque toujours invisible, il n'en est pas de même, hélas! de leur chapeau, qui accuse presque toujours, avec la pire des indiscrétions, les vicissitudes du sort.

Le chapeau jaune et cassé du poëte heurta violemment l'objectif de M. H..., chapelier, qui se trouvait par hasard sur le pas de sa boutique.

Cédant à son premier mouvement, M. H... s'élança sur les pas de celui qui s'était fourni chez lui quand il n'était qu'étudiant, et le prenant par le bras :

— M. X..., lui dit-il, je ne souffrirai pas que vous me déshonoriez plus longtemps. Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un chapeau nœuf.

M. X... sourit et prit le chapeau avec la nonchalance d'un roi qui accepte une couronne.

*** Les rossinistes prétendent que Meyerbeer, doué jadis d'une chevelure samsonienne, la perd de jour en jour depuis la reprise de *Guillaume Tell*.

— Quand vous entendrez mon *Africaine*, — lui fait-on dire à ses séides, — vous verrez! ce sera bien autre chose... les Parisiens me feront un triomphe à la Voltaire et jetteront Rossini aux gémonies des bibliothèques...

— Bravo! mais quand viendra cette *Africaine?*...

— Ce sera, dit l'un, après le percement de l'isthme de Suez...

— Meyerbeer est fataliste, dit l'autre. Il exige que la prima donna chargée du premier rôle ait vingt ans juste à l'anniversaire de sa propre naissance à lui, le maestro.

On en dit tant et tant, que je crains bien que l'*Africaine* ne soit un *merle blanc* musical.

Antonio Watripon.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Mon ami de L... découche souvent sous prétexte d'aller fumer des cigares nocturnes sur le bitume des boulevards, et sa femme, confiante en la vertu de son mari, n'y trouve rien à redire. Nous le félicitions de son heureuse chance, il nous débita cette sentence de son invention :

« Une femme crédule est comme la mauvaise herbe... elle croît toujours. »

*** Pendant la saison des eaux, la société féminine de Baden-Baden était tant soit peu mêlée. Une baronne de contrebande s'y faisait remarquer par le luxe des plumes mirifiques qui ornaient ses chapeaux.

— Mon Dieu! disait une ingénuité de vaudeville à une jeune dame aux camélias, comme la baronne porte de belles plumes!

La camarade répondit :

— Pourquoi s'étonner? Ce sont celles de tous les dindons qu'elle a plumés.

*** On montrait à M. de Villemessant son portrait publié dans le spirituel *Diogène* de Charles Battaille.

— Savez vous ce qu'il y a de plus ressemblant dans ce portrait? dit le patron du *Figaro*.

L'un penchait pour le nez, l'autre pour la moustache, celui-ci pour la lèvre inférieure, celui-là pour la raie dans les cheveux.

— Eh bien, reprit le journaliste, toute la ressemblance est là. Et il désigna du doigt la légende où l'on lisait en toutes lettres : H. de Villemessant.

*** Un blondin, au sortir du collége, faisait sa cour à une jeune première sur le retour; dans son admiration pour la dame, il la louait sur sa bouche, sur son nez et même sur ses yeux, — qui étaient aussi rouges que ceux d'un lapin blanc. Il osa même lui dire en vers (le petit malheureux!) :

Ton œil bleu, divin séjour,
Est un beau trône où l'amour
Fait sa résidence.

— Parbleu! dit une camarade de théâtre de la dame, si l'amour réside dans ses yeux, il y doit siéger en habit de président qui prononce en robe *rouge*.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Qui de nous n'a pas fait la *Chasse aux écriteaux?* car, vous le savez, l'écriteau est l'appât tendu par ces gueux de propriétaires. Chose bizarre, dans cette circonstance, c'est le gibier qui dévore le chasseur, c'est le loyer anthropophage qui l'engloutit en ces quatre bouchées nommées les termes courants. Hélas! ils courent si bien, ces maudits termes, qu'on a bien de la peine à les attraper à jour fixe.

La *Chasse aux écriteaux*, à propos en quatre actes, donné par MM. Théod. Coignard et Hipp. Leroux aux Variétés, nous a montré tous les inconvénients éprouvés par celui qui est en quête de logement, et toutes les mésaventures du quidam déménageur, obligé par l'usage d'ouvrir sa porte à tous les coups de sonnette des visiteurs.

Grâce à ces visites curieuses et inopportunes, le sculpteur Thibaut et son ami Attila s'introduisent furtivement dans les secrets des ménages. Ils savent que M. Beloiseau, quoique jaloux dans son intérieur, donne des coups de canif à son contrat auprès de Cabriola, écuyère en réputation, qui se fait passer pour Italienne, et est née sous le beau ciel de Vaugirard.

Le dernier acte nous montre la façade d'une maison habitée par tous les personnages de la pièce, les uns dessus, les autres dessous. Il y en a en haut, en bas, partout. Alors nous assistons au plus plaisant steeple-chase. On s'envoie des billets à l'aide de betits ballons. On pêche des bottes à la ligne On passe d'un balcon à l'autre. On grimpe dans les mansardes à l'aide d'échelles. On s'applique des coups de canne à la façon de Guignol. On court, on saute, on roule, on dégringole, on va et on vient, c'est un tohu-bohu joyeux, un chassez-croisez désopilant, un kaléidoscope facétieux. En dépit de ses quatre actes, ce vaudeville a semblé trop court à tout le monde.

Les spectateurs reconnaissants ont rappelé le charmant Leclère et la ravissante Alphonsine.

La troisième représentation du *Trovatore* a failli ne pas avoir lieu aux Italiens. Madame Frezzolini a été prise d'une indisposition subite, et l'on est venu annoncer qu'une cantatrice inconnue, madame Steffanoni, s'offrait pour la remplacer. Cette annonce a été assez mal reçue, et l'on a pu craindre un instant que la soirée ne fût orageuse.

Au premier abord, la débutante a été accueillie avec froideur, mais on s'est bien vite aperçu qu'on avait affaire à une femme de grand talent. La froideur s'est changée en enthousiasme, et au quatrième acte c'était du délire.

Quoique n'étant pas préparée, cette ovation n'en a pas été moins éclatante, et maintenant M. Calzado doit ajouter triomphalement madame Steffanoni à la liste de ses pensionnaires. Elle a bien conquis son droit de cité, et peut dire, comme Rodrigue :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Le *Groom de lettres*, de MM. Eugène Mathieu et Renaume, est un des plus gais vaudevilles représentés aux Délassements. Il y a une excellente idée dans cette pièce. Un monsieur du nom d'Anatole a envie d'apprendre l'état de vaudevilliste, comme il aurait appris celui de charcutier. Il demande au célèbre Crétineau les procédés nécessaires à la confection d'un ouvrage dramatique : — *Regarder et copier*, répond l'homme de lettres.

Anatole se fait le valet du vaudevilliste, et, afin de n'avoir qu'à copier des situations, il jette son maître, sa maîtresse, tous leurs amis et connaissances, dans les situations les plus poignantes.

Il résulte de toutes ces gredineries préméditées qu'Anatole est vigoureusement flanqué à la porte, mais il a le cœur content; n'a-t-il pas trouvé son vaudeville?

De l'originalité dans la donnée, et beaucoup d'esprit dans les détails.

Albert Monnier.

50 POUR 100 ET PLUS DE REMISE.

NOUVEAUX BONS DE PRIME.

Tous les abonnements ou renouvellements faits pendant le mois de novembre pour un an, ou six mois, ou moins, donneront lieu à des bons de prime de 17 fr. pour l'abonnement d'un an, et de 10 fr. pour l'abonnement de six mois. — Avec ces bons de prime, l'abonné pourra se faire délivrer au bureau les articles qu'il aura choisis dans le catalogue ci-dessous. — Il en sera de ces bons de prime comme de ceux que nous délivrions sur la maison Marescq (actuellement de Riberolles), c'est-à-dire qu'ils seront reçus pour moitié, et l'autre moitié devra être versée en espèces.

Exemple : Le porteur d'un bon de prime de 10 fr. choisit un article (ou plusieurs articles) de 20 fr. — Il paye ces 20 fr. avec son bon de prime de 10 fr. et avec 10 fr. d'espèces. — Le bon de prime ne peut jamais représenter autre chose que moitié de la somme à payer.

Tous les articles de ce catalogue sont comptés aux prix nets.—Beaucoup sont comptés aux prix de faveur des abonnés du Journal, presque tous sont comptés à des prix réduits : d'où il suit que la remise résultant des bons de prime est souvent de 50 à 66 pour cent.

VIE ÉLÉGANTE DE PARIS, douze gravures sur acier par Portier, d'après les compositions de Compte-Calix, brochées sous couverture glacée à titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

SIX TABLEAUX DE LA VIE PARISIENNE, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, et coloriés avec art, couverture glacée, titre doré. 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE, douze charmants costumes depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, coloriés et retouchés en gouache et or, couverture glacée, titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr. aux personnes non abonnées.

LES CENT ROBERT MACAIRE, critique des mœurs de notre époque, par Daumier et Ch. Philipon; collection qui a été redessinée quatre fois et tirée à plus de 20,000 exemplaires. Rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr.

ALBUM AMUSANT, composé de quinze numéros du *Journal pour rire*, broché sous une couverture glacée à titre doré. Rendu franco, 6 fr. au lieu de 10 fr.

HISTOIRE D'UN PROJET DE FEMME, fantaisie artistique par Valentin. Franco, 6 fr. au lieu de 8 fr.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, album comique par Gustave Doré. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album caricatural par Girin. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE, 110 pages remplies de dessins non politiques, tirés en forme d'album. Prix net, rendu franco, 7 fr au lieu de 14 fr.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES, très-amusante récréation d'hiver. Dessins qui se découpent et qui, placés entre une bougie et la muraille, projettent des ombres fantasmagoriques. Le cahier, rendu *franco*, 4 fr. au lieu de 6 fr.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! par Randon. Album très-amusant composé des déplaisirs de la vie militaire, de toutes les taquineries et contrariétés auxquelles le soldat est en butte. Prix, broché, *franco*, 7 fr. au lieu de 10 fr.

CROQUIS DE BELLANGÉ. Modèles pour apprendre à faire des croquis. Album composé de 50 feuilles qui contiennent chacune beaucoup de sujets. Prix, *franco*, 8 fr. — Ces 50 feuilles se vendaient chez l'éditeur, M. Gihaut, 25 fr.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT, en couleur et en blanc. Album contenant un grand nombre de dessins représentant dans leur ensemble une valeur de plus de 30 fr., au prix marchand de ces sortes de dessins; *franco*, 6 fr. au lieu de 15 fr.

ÉTRENNES COMIQUES, volume formé du 1er semestre du *Petit Journal pour rire.* — Broché, 4 fr., rendu *franco*, au lieu de 4 fr. 50.

MUSÉE DE COSTUMES des différentes nations modernes. Collection de 330 costumes gravés sur acier par les plus habiles artistes, et coloriés à l'aquarelle avec beaucoup de soin. Prix de chaque feuille, 40 cent., 45 cent. *franco*.

COSTUMES FRANÇAIS, 69 feuilles, *franco*.	31 fr.
Id. ALGERIENS ET COLONIES FRANÇAISES, 32 f.	14 fr. 40 c.
Id. RUSSES, 37 feuilles.	16 fr. 65 c.
Id. PIÉMONTAIS ET ITALIENS, 40 feuilles. .	18 fr.
Id. SUISSES ET TYROLIENS, 22 feuilles. . .	10 fr.
Id. TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS, 60 feuilles .	27 fr.
Id. ALLEMANDS ET AUTRICHIENS, 20 feuilles.	9 fr.
Id. ESPAGNOLS ET PORTUGAIS, 24 feuilles. .	10 fr.
Id. AMÉRICAINS, 26 feuilles	11 fr. 70 c.

Les primes devront être présentées avant la fin de décembre; celles qui n'auraient pas été présentées au 1er janvier prochain seraient périmées et ne pourraient donner lieu à aucune espèce de remboursement.

Ces bons de prime sont personnels à l'abonné, et doivent au moment où ils sont présentés porter sa signature.
Adresser le montant de l'abonnement (17 fr. pour un an, — 10 fr. pour six mois) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.





CROQUIS DE BELLANGÉ.

Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison GIHAUT frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé.* On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 50 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 50 feuilles sera adressée *franc de port,* dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire,* le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 47. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 22 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES TOILETTES DE LA DAME AUX CAMÉLIAS,

SOUVENIR D'UNE REPRISE AU VAUDEVILLE, — par MARCELIN.

« Je suis Français, elle est bien mise, soyons heureux! »
(Le jeune ARMAND DUVAL.)



13320

PREMIER ACTE, PREMIÈRE TOILETTE.

Coiffée en muse et revêtue d'une robe riche en taffetas lilas, elle danse et tousse avec beaucoup de petits volants de point d'Alençon par-dessus et des manches à l'ange.



13321

DEUXIÈME ACTE, DEUXIÈME TOILETTE.

Aimée pour elle-même, elle s'habille d'une robe de soie grise avec des volants bordés de velours noir; elle voile ses charmes sous un grand fichu de dentelle noire, et se maquille avec modestie.

COSARELLES.

Un habitué du théâtre des Bouffes-Parisiens nous menace d'un procès en diffamation au nom de M. Hector Crémieux, auteur de l'opérette le *Savetier et le financier*.

En attendant le papier timbré, que nous verrons arriver sans trop de plaisir, mais avec calme, voici le fait incriminé :

Une de nos dernières *Cosarelles* est accusée d'avoir porté atteinte à l'honneur et à la considération du financier Belazor, représenté par M. Pradeau dans l'opérette de MM. Crémieux et Offenbach. Cette *Cosarelle* aurait fort infidèlement reproduit le petit colloque entre Belazor et Larfaillou :

« LE SAVETIER. — Ah! vous m'en direz tant!...

» LE FINANCIER. — Comment! je mentirai tant! Apprends, maraud, que je n'ai jamais menti! »

Et notre *Cosarelle* ajoute : « Je n'admettrai jamais qu'un auteur né en France adresse de semblables calembours à des oreilles françaises. »

Or voici le colloque exact entre le savetier et le financier (nous dit le correspondant), tel qu'il est écrit dans le libretto de M. Crémieux :

LARFAILLOU. — Ah! vous m'en direz tant!

BELAZOR. — Comment! je *mendierai* tant! Je ne *mendierai* jamais! entendez-vous?

LES TOILETTES DE LA DAME AUX CAMÉLIAS, — par MARCELIN (suite).



13322

DEUXIÈME ACTE, DEUXIÈME TOILETTE BIS.
Se croyant abandonnée par son amant, elle jette son bonnet par-dessus les moulins et un grand mantelet de dentelle sur ses épaules, et risque un chapeau nouveau.



13323

TROISIÈME ACTE, TROISIÈME TOILETTE.
Rassurée sur les sentiments de son amant, elle revêt, purifiée, une robe blanche de mousseline brodée; désormais elle ne pèche plus — qu'à la ligne, avec un simple chou de dentelle au chignon, dans l'île prochaine.

« Il est vrai que, M. Pradeau ayant trop accentué le *d* aux premières représentations de l'opérette, beaucoup de personnes (dit le correspondant) se sont méprises comme vous sur cet inoffensif jeu de mots, et ont cru entendre : *Je ne mentirai jamais.* Mais comme M. Hector Crémieux ne veut pas être traité de Welche, je vous somme — et au besoin je vous supplie en grâce, mon cher Lovy, — d'insérer cette rectification dans le *Journal pour rire* dit *amusant*. — Agréez, etc. — *Signé* X. »

Nous n'avions d'abord nulle envie de faire droit à cette réclamation :

1° Parce que nous n'attachons aucune valeur aux lettres anonymes;

2° Parce que, de l'aveu même du correspondant, si nous avons diffamé le calembour de M. Crémieux, nous partageons ce crime avec un grand nombre de spectateurs.

Mais nous avons été désarmé par le dernier paragraphe de la lettre de notre adversaire. Quand l'impertinence se combine avec les formules caressantes, et se mêle à un grain de malice, nous aurions mauvaise grâce à nous entêter dans notre erreur. Périsse la dignité du journaliste si elle doit nous changer en ours!

Disons donc notre *mea culpa* et ne péchons plus, — si c'est possible.

*
* *

DIALOGUE ENTRE DEUX BOHÊMES. — *Comment que ça va, ma vieille?*

— Ça va mal! Absence de métal sur toutes les coutures!

— Et tes droits d'auteur à Bobino?

— *Lavés!*... Je ne sais plus comment me chausser cet hiver.

— Le fait est que tes bottes poussent des éclats de rire indécents. Que veux-tu, *ma vieille?* l'existence est constellée de vicissitudes. Il y a des hauts et des bas.

— Oui, mais je n'ai même plus de bas.

J. LOVY.

HORRIBLE HISTOIRE!!...

Crimes et criminels sont à l'ordre du jour.

La Gaîté a joué *Mandrin*, — M. Frédéric Thomas publie les *Causes célèbres*, — *Figaro* ressuscite *Lacenaire*.

C'est le vrai moment de raconter une horrible histoire arrivée à Paris en 1781.

Frémissez!... lecteurs du *Journal amusant*... Mettons un crêpe à nos calembours!... Jetons-nous à corps perdu dans le point d'exclamation à jet continu!!!!...

Horresco referens!!!...

C'est par une froide matinée de décembre... (brrrr!...)

Le vent gémit!... (Oh!)

La pluie pleure!... (Ah!)

Un homme pénètre dans la chambre d'un étranger descendu la veille au soir dans un hôtel garni de la capitale... (Que va-t-il se passer?...)

L'étranger dort, — l'homme le réveille et lui dit : — Debout!...

L'étranger, obéissant malgré lui à cette injonction, sort de son lit...

L'homme, lui laissant à peine le temps de se vêtir, lui indique du geste une chaise près de la fenêtre, et le force à s'asseoir.

Puis!... — il s'empare d'une serviette posée sur un meuble, la passe autour du cou de l'étranger, y fait un nœud et le serre... comme pour étrangler l'infortuné voyageur!!...

Anéanti par tant d'audace, l'étranger se laisse faire.

Alors... — oh! alors!!!... — l'homme, après avoir recommandé à sa victime de ne pas bouger, de ne pas proférer un seul mot,... tire de sa poche une lame fraîchement aiguisée!!!...

L'étranger essaye un mouvement, mais le misérable, continuant à lui imposer sa volonté, lui couvre la figure d'une mousse épaisse... pour l'empêcher de parler...

Et d'une main rapide, le prenant par le menton, lui renverse la tête en arrière... et promène son arme homicide sur le cou de sa victime!!!...

L'étranger veut ouvrir la bouche...

La lame pénètre...

Le sang coule!!!!...

A ce moment suprême, l'inconnu, sentant ses forces renaître avec le danger, se lève et veut fuir!!...

L'homme l'oblige à reprendre sa place, en ajoutant avec un horrible cynisme : — *Ce n'est qu'une coupure...* (l'infâme!!!...) et en riant...

Et, comme si cet infernal bourreau voulait prolonger

LES TOILETTES DE LA DAME AUX CAMÉLIAS, — par MARCELIN (suite).



13324

QUATRIÈME ACTE, QUATRIÈME TOILETTE.

Définitivement dédaignée par son amant, elle quitte la mousseline brodée pour les dentelles d'Angleterre, et reparaît au bal couverte de mépris et de bijoux, mourante avec un bouquet de lilas blanc dans les cheveux et cinq sur la jupe.



13325

CINQUIÈME ACTE, CINQUIÈME TOILETTE.

Après avoir longtemps souffert dans une robe de chambre de cachemire blanc, doublée de satin piqué, il lui est permis de serrer la main de son amant une fois encore; puis elle meurt SANS CRINOLINE! La vérité, rien que la vérité à ce moment suprême! c'est de bon goût.

à plaisir les souffrances du malheureux voyageur, le voilà qui, pour le faire revenir sans doute, et jouir plus longtemps de son agonie, inonde le visage de l'infortuné avec de l'eau fraîche et du *vinaigre des quatre voleurs!!!* (sanglante épigramme!!...)

L'étranger tente un dernier effort...

Mais, de peur que sa victime ne lui échappe et n'aille révéler son crime, l'assassin l'enveloppe rapidement dans une sorte de suaire qui comprime ses moindres mouvements...

Et l'empoigne aux cheveux!!!...

— Misérable!... — s'écrie le voyageur, — que voulez-vous faire de moi?...

— Je vous ai fait la barbe, — répond tranquillement l'homme, — maintenant je veux vous couper les cheveux.

. . . .

L'homme était tout bonnement le perruquier-coiffeur de l'hôtel.

ALEXANDRE FLAN.

UNE VILLE CALOMNIÉE.

La *Dame blanche* à Mâcon.

Voici un petit échantillon d'excentricité provinciale qui passe toutes les limites du possible. Le fait serait arrivé à Mâcon, s'il faut en croire la *Gazette musicale de Berlin*. Vous voyez que l'histoire a voyagé, et qu'elle pourrait bien avoir pris la physionomie d'un canard en traversant le Rhin, puisque plus d'un l'a passé.

Jugez-en vous-même.

***

Une des obligations imposées à la troupe d'arrondissement de Mâcon, c'est de jouer l'opéra.

La direction avait tant bien que mal recruté quelques sujets plus ou moins capables, notamment une première chanteuse qui s'était fait annoncer sur les affiches comme *ex-première dugazon des théâtres de Bruxelles et de Montmartre*.

La troupe n'ayant pas d'orchestre à elle, on en forma un avec la musique du régiment, qui se mit à étudier bravement deux ou trois opéras.

La *Dame blanche* fut annoncée pour le 14 septembre. Mais les soldats français changent fréquemment de garnison : le 13, le régiment reçut un ordre de départ. Il se mit en marche le lendemain matin, et fut remplacé par la garnison de Bourges.

Le régiment de Bourges n'avait pas étudié la musique de la *Dame blanche;* il ne connaissait que celle de la *Fille du régiment*, que l'on n'avait pas répétée à Mâcon.

Que faire? La *Dame blanche* était annoncée. Impossible de changer le spectacle; l'autorité ne l'aurait pas souffert.

Alors le directeur s'avise d'un trait hardi. Il ordonne à sa troupe de chanter la *Dame blanche*, et la fait accompagner par la musique de la *Fille du régiment!*

Vous pouvez vous figurer le ravissant effet de l'ensemble.

Pendant le gracieux duo de Boïeldieu : *Cette main, cette main si jolie*, l'orchestre entonnait la marche du *rataplan* de Donizetti, et ainsi de suite d'un bout de l'opéra à l'autre.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la majeure partie du public ne s'aperçut de rien. Quelques dilettantes applaudirent par dérision, les autres battirent des mains parce qu'ils voyaient applaudir. Le reste des spectateurs prodigua ses bravos de la façon la plus consciencieuse, trouvant cela très-beau. A la chute du rideau, on appela le directeur, qui vint saluer le public d'un air digne et modeste.

« Pour ma part, — ajoute le correspondant de la *Gazette de Berlin*, — je vous avoue que je me suis beaucoup mieux amusé que si tout avait marché régulièrement, et que la *Dame blanche* eût été accompagnée par l'orchestre avec de la musique de Boïeldieu. »

***

On voit qu'en matière de compte rendu messieurs les correspondants allemands n'y vont pas de main morte.

Mais, n'en déplaise à la *Gazette musicale de Berlin*, on ne me persuadera jamais que le théâtre de Mâcon se soit abandonné à une cacophonie semblable, ni que le public l'eût tolérée le cas échéant. De pareilles excentri-

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



13326

— Ah! madame, votre nom me rappelle une personne que j'ai bien aimée..... et qui m'a fait bien souffrir!



13327

— Moi! être votre petite femme!... oh! non, monsieur!... d'abord je sais que vous n'êtes pas libre, et quand même, vous ne seriez pas l'homme que j'ai rêvé.



13328

— C'est M. Amédée, notre voisin.... il faut que je m'observe, car maman devient d'une jalousie!...

— La mienne aussi, ma chère, mais dame! ça se comprend, mettons-nous à leur place.



13329

— D'honneur, mademoiselle, vous avez une taille ravissante!

— Dites donc que je suis fagotée comme une horreur.... un corset où j'entrerais deux fois!

cités ne sont justifiables que dans une loge de Charenton.

Aussi, jusqu'à preuve du contraire, soutiendrai-je que le feuilleton allemand s'amuse à calomnier les oreilles et le bon sens d'une honnête ville de France; et j'ajoute qu'il fait là un fort vilain métier.

Mâconnais! laissez croasser les gazetiers d'outre-Rhin, et jouissez en paix de l'estime que vous ont value vos vertus civiques et votre excellent vin de table : vin charmant, loyal, candide, inoffensif, stéréotypé sur toutes les *cartes* de France.

Ils n'en ont pas dans l'Allemagne, et c'est ce qui les enrage, comme on dit en bon français.

J. LOVY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un monsieur entre chez un épicier pour acheter une livre de bougie, il jette une pièce de vingt francs sur le comptoir, et prend sa monnaie sans la compter.

En rentrant chez lui, il s'aperçoit qu'au lieu de lui rendre sur un louis, on ne lui a rendu que sur dix francs. Demain, dit-il, j'irai faire ma réclamation à cet industriel.

Mais le lendemain sa femme de ménage lui apprend que l'épicier est renommé pour sa mauvaise foi.

Comment faire pour rentrer en possession de ce qui lui est dû?

Notre homme va trouver un sergent de ville du quartier, et lui raconte sa mésaventure. « Laissez-moi manœuvrer la chose, dit l'agent de l'autorité, » et il entre dans la boutique du débitant de mélasse, tandis que le plaignant se tient à quelques pas dans la rue.

— Monsieur, dit le sergent de ville à l'épicier, est-ce que vous n'avez pas reçu hier au soir une pièce de vingt francs qui vous a été donnée par mégarde comme dix francs?

— Non, sergent, répond le boutiquier, on ne commet jamais d'erreur chez moi!

— Vous en êtes bien sûr?

— Aussi sûr... que mon vinaigre.

LA NOUVELLE GÉNÉRATION, — par RIOU.



Un futur coulissier... de l'Opéra.



. . . . Aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années!



Un futur académicien.



Un prix de Rome pour 1875.

— Alors tant mieux pour vous. Voici de quoi il s'agit : nous avons arrêté un gaillard qui émettait de la fausse monnaie, et le commissaire nous a donné l'ordre d'aller l'échanger contre de la bonne... Cet homme déclarait être venu ici à minuit... et...

— A minuit? attendez donc .. En effet, j'ai reçu une pièce de vingt francs... c'est même la seule de la soirée... Ah! elle est mauvaise... Je vais vous la rendre.

Et l'épicier tria parmi ses gros sous un beau louis tout neuf.

L'agent fit un signe au dehors, le réclamant entra.

— Canaille! lui dit en l'apercevant le débitant de denrées coloniales,... tu trompes donc les honnêtes gens, toi?

— C'est positivement ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire! s'écria le sergent de ville... Je pourrais vous faire punir, mais, pour votre punition, vous perdrez seulement votre livre de bougie...

— Eh bien! et ma monnaie?...

— Nous la verserons dans le tronc des pauvres.

Depuis ce moment mon épicier prétend que tous les sergents de ville sont des coquins.

⁂ Le sentiment de l'adulation est parfois poussé si loin qu'il atteint les bornes du ridicule. Je ne puis penser sans rire à ce courtisan qui, pour se mettre bien en cour, voulait fonder une messe *à perpétuité* pour la santé de Louis XIV.

⁂ On demandait à l'un de nos plus vieux et de nos plus populaires auteurs s'il lisait les nombreux ouvrages qui poussent comme des champignons dans les innombrables librairies parisiennes. Il répondit ces simples paroles :

— Je ne lis plus... je relis.

⁂ Le savant Daubenton avait un autre système, il aimait à lire les romans nouveaux. Un de ses graves collègues lui en exprima sa surprise.

— C'est pour mettre mon esprit à la diète, répondit-il.

⁂ On cite sans cesse l'orgueil espagnol, pourquoi ne pas parler un peu de la vanité portugaise?

Je voyageais dans la patrie des oranges de Portugal. Un soir, dans une hôtellerie, j'assistai à certaine discussion où un muletier espagnol soutenait à un colporteur portugais que la nation espagnole valait mieux que la portugaise, et pour preuve à l'appui il disait :

— Saint Pierre, qui est le chef de l'Église, était un Espagnol.

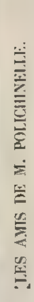
Le partenaire soutint que cela était faux, et que saint Pierre avait été Portugais.

Je m'attendais à trouver un Breton, un Allemand, un Romain, un Russe, soutenant que le grand saint était de leur propre pays à chacun. Heureusement il n'en fut rien.

Nos gaillards parièrent et dirent qu'ils prendraient pour juge du différend la première personne venue qui

(*Voir la suite page 7.*)

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



LES AMIS DE M. POLICHINELLE.

pénétrerait dans l'hôtellerie. Ce fut un gentilhomme portugais.

L'Espagnol fit d'abord quelque difficulté de s'en remettre à son jugement. Néanmoins ils soumirent la question au nouvel arrivant, dès qu'il eut promis de répondre en toute bonne foi.

On le pria donc de déclarer si, en son âme et conscience, il croyait saint Pierre Espagnol ou Portugais.

Le gentilhomme dit au colporteur qu'il avait perdu et que le muletier avait raison, saint Pierre ayant été Espagnol.

Le Portugais, surpris de se voir condamné par un compatriote, lui demanda pourquoi il jugeait au désavantage de sa nation.

Le gentilhomme répondit :

— Mon ami, je dis la vérité. Il est certain que saint Pierre était Espagnol... S'il eût été Portugais, il n'aurait pas renié son divin maître.

Et le colporteur portugais, glorieux, paya son pari aussi triomphalement que s'il l'avait gagné.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Vous les connaissez tous ces *Faux bonshommes*, que Théodore Barrière vient de faire passer dans sa lanterne magique au Vaudeville?

C'est d'abord M. Péponnet, un imbécile enrichi dans le commerce de la draperie. Il aime l'argent tout en se vantant d'être désintéressé, et il se fait peindre fièrement en capitaine de la garde nationale. Péponnet, c'est le bourgeois mesquin, vaniteux, liardeur. Il a deux filles, et il veut les marier le plus avantageusement possible, c'est-à-dire qu'il cherche à rogner le plus qu'il peut leurs dots. Le bonheur de ses enfants est encore pour lui une affaire. M. Péponnet est un faux bonhomme terrible.

M. Bassecour en est un autre. Son tic consiste à accabler d'abord d'éloges les gens dont il parle, pour leur découvrir ensuite les plus horribles défauts.

Troisième faux bonhomme : M. Dufourré, un idiot avare et égoïste, qui tient à se faire passer pour un époux bienfaisant, bien qu'il querelle odieusement sa femme dans l'intimité.

Quatrième faux bonhomme : Vertillac, posant en homme sérieux, crétin à lunettes d'or, long, maigre, anguleux et millionnaire. Il s'est brouillé avec son neveu Octave, parce que celui-ci s'est lancé dans la carrière des beaux-arts.

Cette galerie d'imbéciles est parée par une infinité d'autres types plus curieux les uns que les autres. Aussi comme le public était heureux de battre des mains à leur exhibition amusante, et quel beau succès il a fait à Théodore Barrière et Capindu!

Il y a un grand talent dans cette œuvre, beaucoup d'esprit, de gaieté, des scènes très-franchement attaquées et conduites avec une rare habileté. Le souffle de la satire anime cette comédie un peu brutale. Juvénal, devenu vaudevilliste, n'aurait pas fouetté avec plus de virulence, d'impétuosité et de verve. C'est un grand succès, un beau succès, un vrai succès.

En dirons-nous autant du nouvel opéra la *Rose de Florence?...* Comme pièce, c'est *Victorine* ou *la Nuit porte conseil;* comme musique, c'est de la musique de bonne compagnie : voilà tout.

Cet ouvrage a longtemps été répété en quatre actes. Un jour on résolut d'en arracher toutes les herbes parasites, et il s'est trouvé que son bagage musical a été réduit à deux petits tableaux,... où il y a encore d'énormes longueurs. Le musicien Biletta prendra sa revanche.

J'en suis convaincu, *Madame de Montarcy,* drame en cinq actes de M. Louis Bouillet, représenté à l'Odéon, n'a pas obtenu, en dépit des chaleureux bravos qui lui ont été décernés, autant de succès qu'à la lecture.

Oui, ce drame est charmant, il fourmille de mots spirituels et de situations heureuses; mais il manque de qualités scéniques. Les personnages parlent trop et n'agissent pas assez. La pièce est tout entière dans quelques conversations qui tiennent lieu de scènes.

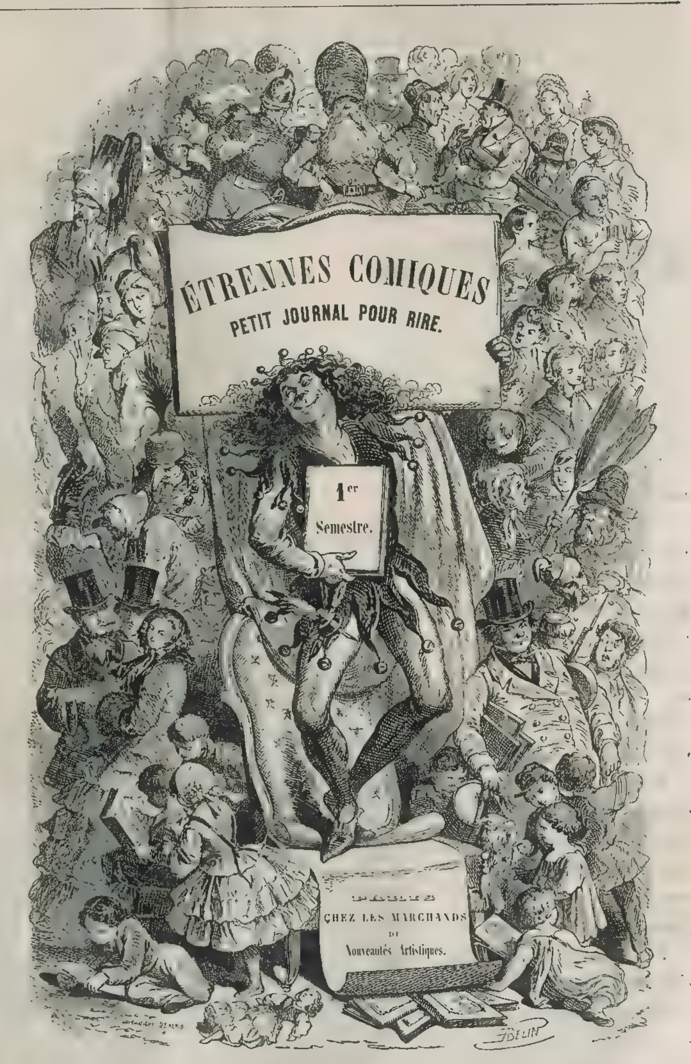
Madame de Montarcy est chargée par Louis XIV de veiller sur la jeune duchesse de Bourgogne. La Maintenon croit qu'elle est la maîtresse du roi. Une lettre anonyme jette des soupçons dans l'esprit du loyal officier de Montarcy. Il s'empoisonne pour échapper au déshonneur, mais il ne meurt pas sans que l'innocence de sa femme ait été pleinement reconnue.

L'Ambigu a donné aussi son drame quasi historique. Il nous a montré, en les poétisant, la vie, les aventures et les malheurs de *Jane Grey.* A l'heure où s'étalait au fronton de l'Ambigu le beau tableau de Paul Delaroche, reproduit en transparent, le grand peintre, brusquement enlevé par la mort, venait de disparaître du zénith parisien.

On ne placera pas de transparent à la porte des Bouffes-Parisiens au sujet des *Six filles à marier,* paroles de M. Choler, musique de M. Delibes, et cependant cette bluette mérite d'être vue et entendue : *vue,* parce qu'elle est jouée par sept jolies petites femmes, manœuvrant gentiment le fusil et les œillades; *entendue,* parce que la musique de M. Delibes est gracieuse; et puis il y a un comique, nommé Pradeau, qui est bien l'acteur le plus ébouriffant. Sa manière appartient à la grosse charge, et cependant elle n'est pas grossière.

La Porte-Saint-Martin a eu naguère la *Boulangère aux écus,* à leur tour les Délassements-Comiques nous montrent le *Boulanger aux écus.* Ce gâteau en trois bouchées de trois mitrons d'esprit, MM. de Jallais, Vulpian et Thierry, a été avalé avec plaisir par le public. Il est jeune, il est coquet, il est alerte, ce boulanger, qui ne connaît que pour la forme ce que c'est qu'un *four.*

Albert Monnier.



50 POUR 100 ET PLUS DE REMISE. NOUVEAUX BONS DE PRIME.

Tous les abonnements ou renouvellements faits pendant le mois de novembre pour un an, ou six mois, ou moins, donneront lieu à des bons de prime de 17 fr. pour l'abonnement d'un an, et de 10 fr. pour l'abonnement de six mois. — Avec ces bons de prime, l'abonné pourra se faire délivrer au bureau les articles qu'il aura choisis dans le catalogue ci-dessous. — Il en sera de ces bons de prime comme de ceux que nous délivrions sur la maison Marescq (actuellement de Riberolles), c'est-à-dire qu'ils seront reçus pour moitié, et l'autre moitié devra être versée en espèces.

Exemple : Le porteur d'un bon de prime de 10 fr. choisit un article (ou plusieurs articles) de 20 fr. — Il paye ces 20 fr. avec son bon de prime de 10 fr. et avec 10 fr. d'espèces. — Le bon de prime ne peut jamais représenter autre chose que moitié de la somme à payer.

Tous les articles de ce catalogue sont comptés aux prix nets. — Beaucoup sont comptés aux prix de faveur des abonnés du Journal, presque tous sont comptés à des prix réduits : d'où il suit que la remise résultant des bons de prime est souvent de 50 à 66 pour cent.

VIE ÉLÉGANTE DE PARIS, douze gravures sur acier par Portier, d'après les compositions de Compte-Calix, brochées sous couverture glacée à titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

SIX TABLEAUX DE LA VIE PARISIENNE, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, et coloriés avec art, couverture glacée, titre doré. 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE, douze charmants costumes depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, coloriés et retouchés en gouache et or, couverture glacée, titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr. aux personnes non abonnées.

LES CENT ROBERT MACAIRE, critique des mœurs de notre époque, par Daumier et Ch. Philipon; collection qui a été redessinée quatre fois et tirée à plus de 20,000 exemplaires. Rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr.

ALBUM AMUSANT, composé de quinze numéros du *Journal pour rire*, broché sous une couverture glacée à titre doré. Rendu franco, 6 fr. au lieu de 10 fr.

HISTOIRE D'UN PROJET DE FEMME, fantaisie artistique par Valentin. Franco, 6 fr. au lieu de 8 fr.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, album comique par Gustave Doré. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album caricatural par Girin. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE, 110 pages remplies de dessins non politiques, tirés en forme d'album. Prix net, rendu franco, 7 fr. au lieu de 14 fr.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES, très-amusante récréation d'hiver. Dessins qui se découpent et qui, placés entre une bougie et la muraille, projettent des ombres fantasmagoriques. Le cahier rendu *franco*, 4 fr. au lieu de 6 fr.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! par Randon. Album très-amusant composé des déplaisirs de la vie militaire, de toutes les taquineries et contrariétés auxquelles le soldat est en butte. Prix, broché, *franco*, 7 fr. au lieu de 10 fr.

CROQUIS DE BELLANGÉ. Modèles pour apprendre à faire des croquis. Album composé de 50 feuilles qui contiennent chacune beaucoup de sujets. Prix, *franco*, 8 fr. — Ces 50 feuilles se vendaient chez l'éditeur, M. Gihaut, 25 fr.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT, en couleur et en blanc. Album contenant un grand nombre de dessins représentant dans leur ensemble une valeur de plus de 30 fr., au prix marchand de ces sortes de dessins; *franco*, 6 fr. au lieu de 15 fr.

ÉTRENNES COMIQUES, volume formé du 1er semestre du *Petit Journal pour rire.* — Broché, 4 fr., rendu *franco*, au lieu de 4 fr. 50.

MUSÉE DE COSTUMES des différentes nations modernes. Collection de 330 costumes gravés sur acier par les plus habiles artistes, et coloriés à l'aquarelle avec beaucoup de soin. Prix de chaque feuille, 40 cent., 45 cent. *franco*.

COSTUMES FRANÇAIS, 69 feuilles, *franco*.	31 fr.
Id. ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES, 32 f.	14 fr. 40 c.
Id. RUSSES, 37 feuilles.	16 fr. 65 c.
Id. PIÉMONTAIS ET ITALIENS, 40 feuilles. .	18 fr.
Id. SUISSES ET TYROLIENS, 22 feuilles. . .	10 fr.
Id. TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS, 60 feuilles .	27 fr.
Id. ALLEMANDS ET AUTRICHIENS, 20 feuilles.	9 fr.
Id. ESPAGNOLS ET PORTUGAIS, 24 feuilles. .	10 fr.
Id. AMÉRICAINS, 26 feuilles	11 fr. 70 c.

Ces bons de prime sont personnels à l'abonné, et doivent au moment où ils sont présentés porter sa signature.
Adresser le montant de l'abonnement (17 fr. pour un an, — 10 fr. pour six mois) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL

DE

LA BONNE COMPAGNIE.

Un numéro tous les dimanches, — 52 numéros, — 52 gravures dans l'année; — 12 patrons de grandeur naturelle, — 12 planches de broderies nouvelles; — et, à titre de prime, aux abonnés d'un an, **DOUZE NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS PAR GAVARNI.**

Ces douze feuilles sont gravées sur acier, imprimées sur grand in-4° vélin satiné, et coloriées à l'aquarelle avec retouches de gouache par un artiste.

Prix du journal les *Modes parisiennes :* 12 mois, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

On souscrit par l'envoi d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 48. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 29 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois...... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

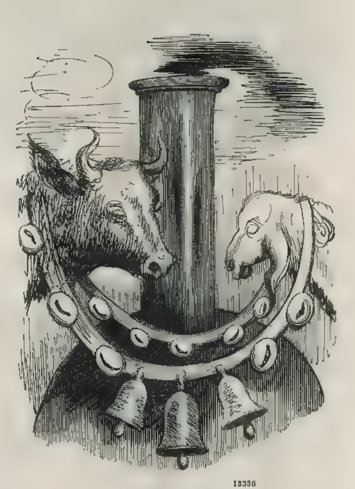
LES CONCERTS MUSARD A L'HOTEL D'OSMOND, — par MARCELIN.



13335

LE CABINET DE CURTIUS.

Quelques-uns de ces sempiternels chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse jamais d'entendre.



13336

LA MUSIQUE DU JOUR.

Bœufs et moutons, *Expresstrain*, quadrilles imitatifs. — A bientôt : *La Fleur d'orange*, quadrille odoriférant.



13337

DILETTANTI.

— Que dites-vous de la musique ?
— On en fait donc ?



13338

GREAT ATTRACTION.

— Qu'est-ce que vous faites donc, milord?
— Oh! ma'am!... ces petites quadrilles de Musard ils sont si excitantes!...

LES CONCERTS MUSARD A L'HOTEL D'OSMOND, — par MARCELIN (suite).



13339

LE VESTIBULE.

— Qu'il fait froid sous cette auguste colonnade! je me sens envie d'éternuer ou de réciter une tragédie.



13340

LES PEINTURES DU SALON.

— Eh! eh!... ils voudraient être gaillards, ces Amours du plafond, mais ils ne peuvent pas.



13341

DANS LE JARDIN.

— Tiens, voilà le petit chose avec son père, un gros négociant qui vient d'arriver à Paris pour payer les dettes de son fils.
— Sais-tu qu'il est très-bien, le père!



13342

A LA SORTIE.

— Voyons, Rosa, un souper?... et des égards!...

FOLIES D'OUTRE-MER.

Je propose à l'une de nos cinquante académies de mettre au concours la question suivante :

Comment la nation américaine, naguère si grave et si sérieuse, s'est changée en un peuple toqué?
Décrire les phases de cette transformation.
Expliquer les causes du phénomène.

Le fait est qu'à chaque trimestre le *Courrier des États-Unis* nous apporte une cargaison de nouvelles stupéfiantes, ébouriffantes, — *épatantes*, comme on dit chez M. Offenbach.

Voici la dernière fournée des excentricités signalées à la vigie des *Yankees :*

La psychométrie. — Les Américains appellent ainsi l'art de mesurer l'âme ou l'esprit des hommes. Grâce au *psychomètre*, récemment inventé à Cincinnati, les facultés intellectuelles et morales peuvent être jaugées, pesées, chiffrées avec autant de précision que des denrées.

Pour *psychométrer* un individu, vous prenez une lettre écrite par lui, vous fermez les yeux afin de vous isoler du monde extérieur et de vous mettre dans un état parfait d'abstraction, de concentration et de passivité. Vous placez ensuite la lettre au centre de votre front. Bientôt vous commencez à éprouver des impressions; les traits les plus prononcés du caractère de l'auteur de la lettre s'offrent à vous les premiers; vous ressentez une pression semblable à celle d'un doigt sur les parties du crâne dont les protubérances correspondent aux qualités qui distinguent la personne en question. Peu à peu la pression augmente d'intensité et finit par être douloureuse. Puis la sensation cesse, et une autre se déclare sur une autre partie du crâne, et ainsi de suite. De cette manière vous ne tardez pas à connaître le caractère de la personne.

Il ne s'agit que d'y mettre un peu de bonne volonté — et beaucoup de phrénologie.

M. Brown, qui rédige le *Journal of Man* et nous trans-

LES PAYSANS, — par BARIC.



13343

— Nout' bourique est pus sage que *toué;* al' revient seule de la rivière quand elle a bu!... *Toué*, faut toujours te rapporter du cabaret!
— V'là la différence!...



13344

— Eh ben! et vout' houme?
— Tenez, j' suis en train d' l'y couper un *brin* à manger... L' médecin y a pourtant ben défendu d' ren prendre, mais c'est des bêtises.. car ben sûr qu'on ne *mourt* que faute de boire et de manger !...



13345

— Viendras-tu à la messe de *ménuit* anuit?
— Ah! ma foi non! j'y ai été pus de deux cents fois, c'est toujou la même chose!



13346

— Eh ben! tu n' vas pas travailler?
— Qui qu' j'y ferais tout seul?
— Mais i's y sont *tretous!*
— Ah ben! alors, ils sont ben assez! ils n'ont, jarni! pas besoin de mé!!

met ces détails, assure qu'en quatre mois il a expérimenté sur deux cents personnes, et qu'il ne s'est pas trompé une seule fois.

Il a eu de la chance.

THERMOMÈTRE HUMAIN. — *Le siége du calorique.* — Voici d'abord le docteur Buchanan qui découvre un *organe spécial* de la *chaleur* dans le corps humain. Le siége de cet organe se trouve, suivant lui, dans le MENTON. De sorte qu'en *excitant* le *menton* on parvient promptement à élever à un degré très-considérable la température de tout le corps.

Arrive ensuite le docteur Persiston, *qui*, s'emparant du fait ci-dessus, en conclut logiquement, *après l'avoir vérifié*, qu'un *organe spécial* du *froid* devait correspondre à celui du *calorique*. Il se livre à quelques recherches, et parvient à découvrir que le siége du *froid* est dans la ROTULE DU GENOU.

LES POUDRES MAGNÉTIQUES D'AMOUR. — « Le docteur Velpeau, de Paris, domicilié à New-York, a l'honneur d'informer respectueusement les jeunes demoiselles et les jeunes messieurs des États-Unis qu'il a ouvert un cabinet pour la vente de ses célèbres POUDRES MAGNÉTIQUES D'AMOUR, *dont l'usage est si général en Europe, où elles ont reçu le patronage des cercles les plus distingués, et ont été la cause de plusieurs millions d'heureux mariages.*

» Après vingt années d'expériences et d'incessantes fatigues, il a réussi à atteindre le but merveilleux : il est aujourd'hui en mesure de garantir au public que ses poudres sont fabriquées d'après tous les principes de la science, et peuvent être facilement employées par toute personne qui désire obtenir l'amour d'une autre personne.

» Les poudres sont préparées et vendues par le docteur Velpeau, n° 422, Broadway, New-York, où devront être adressées toutes les demandes. — Le prix, par lettre, contenant huit paquets de poudres, *nombre suffisant pour une année d'amour*, est de 1 dollar (5 fr. 40 cent.).

LES PAYSANS, — par BARIC (suite).



13347

— Ces *guerdines*-là... al' n' disent s'ment pas *marci!* sont-*alles fiares!* on dirait des princesses, quoi!... et pourtant c'est pas *alles* qu'ont les sous.... c'est nous!



13348

— Savez-vous, papa Blot, que vous n'êtes pas mince?
— Oh! nout' bourgeois, pour être puissant, je t' sommes approchant d' vous!... mais j' cré tout d' même que vous êtes encore, s'entend, un p'tit pus groussier que moi!...



13349

— Mon cher monsieur, pour avoir cette place, il faut répondre à un examen. . et. .
— Oh ben! tatigué! s'il ne faut que ça.... mon filleu, qu'est savant, répondra pour moi!... J'ai ben répondu pour lui, moi!... pour l'argent qu'il vous devait!!



133.0

— Veux-tu ben t'en sauver, mauvais galopin! j' te vois ben, va!!
— Eh ben! je n' m'en sauverai que quand vous ne m' verrez plus!...

— Le plus grand secret sera gardé sur toutes les communications. »

LA THÉORIE DES ESPRITS. — Ici tout commentaire ne ferait que gâter le thème. C'est la grande toquade américaine.

Le spiritualisme scientifiquement démontré, tel est le titre d'un ouvrage publié il y a quelques mois à New-York, par M. Robert Hare, ancien professeur de chimie de l'université de Pensylvanie; ouvrage qui distance tout ce qu'on a écrit dans ce genre. Je me borne à quelques extraits :

« Le monde habité par les esprits s'étend de 60 à 120 milles au delà de la surface de notre globe. Tout l'espace intermédiaire, y compris l'atmosphère qui entoure immédiatement cette planète, se divise en sept régions concentriques nommées *sphères*.

» La région adjacente à la terre, scène première de l'existence de l'homme, est connue sous le nom de *sphère rudimentaire*.

Les six autres peuvent s'appeler *sphères spirituelles*. Ce sont des zones concentriques ou des cercles d'une

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL POUR RIRE.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13351

Vous venez de donner à cette petite dame rendez-vous pour samedi prochain, n'est-ce pas? Eh bien! devinez pourquoi ce rendez-vous l'autorise maintenant à vous considérer comme son père?

N° 2.



13352

On demande pour quelle raison, dans le commerce, la signature des écuyères de l'Hippodrome a généralement si peu de faveur?

N° 3.



13353

Devinez, chère dame, quel prétexte spécieux je pourrais invoquer pour ne pas vous rendre le parapluie que vous venez de me prêter?

matière extrêmement raffinée, entourant la terre comme autant de ceintures. Ces régions ont des latitudes et des longitudes, des atmosphères qui leur sont propres, dont les courants doux et onduleux produisent les sensations les plus délicieuses et les plus vivifiantes. La surface en est couverte d'une immense variété de paysages pittoresques, de montagnes majestueuses, de vallées, de rivières, de lacs, de forêts et de tous les phénomènes qui correspondent *dans le sens spirituel* aux plus sublimes phénomènes de la terre. Les arbres et les plantes, couronnés d'un feuillage d'une exquise beauté et de fleurs brillantes et variées, exhalent les parfums les plus doux et les plus suaves.

» Ces sphères sont éclairées et réchauffées par un *soleil spirituel* correspondant à celui de notre planète, et dont la splendeur continue se refuse à toute description.

» Chaque *sphère spirituelle* est divisée en *six cercles* ou *sociétés d'esprits* attirés les uns vers les autres par des lois de sympathie et d'affinité.

» Les êtres qui habitent la *sphère rudimentaire*, c'est-à-dire la terre, n'abandonnent pas après la mort les études scientifiques qu'ils ont commencées, ni les sentiments qui les animaient ici-bas. Ainsi un mariage contracté par deux personnes sur notre planète, ou un engagement de cœur, peut se renouveler dans le monde des esprits, si tel est le bon plaisir des contractants; autrement rien ne les y oblige.

» Au lieu d'être après notre mort, comme l'imaginent quelques philosophes, des ombres vaporeuses et sans substance, nous possédons des formes tangibles et symétriques, des membres gracieux et arrondis, et cependant si subtils et si souples, que nous pouvons glisser dans l'atmosphère avec une rapidité électrique. Nous sommes doués de toute la beauté et de toute la vivacité de la jeunesse, et couverts de vêtements flottants assortis au degré de raffinement de nos corps. Ces vêtements se composent de principes phosphorescents... »

Je m'arrête, car M. Robert Hare, avec ses révélations d'outre-tombe, nous mènerait bien loin, et je n'ai nulle envie d'y aller.

Maintenant joignez à toutes ces insanités la folie persistante des meubles parlants et des esprits frappeurs, et vous reconnaîtrez l'urgence de l'enquête que j'ai demandée il y a quelques mois, à l'effet d'examiner l'état cérébral de l'Amérique.

Je puis me tromper, mais une grande consultation internationale ouverte dans ce but me semble pour le moins tout aussi utile que maint congrès formé dans un autre but — qui ne me regarde pas.

J. Lovy.

TUBERCULUM CRINOLINEUM.

La pomme de terre était souffrante, la voilà guérie; elle dépérissait à vue d'œil, la voilà trop grosse.

L'Académie des sciences vient d'être appelée à s'extasier devant un tubercule de deux mètres cinquante de longueur, sur quatre-vingt six centimètres de circonférence, — et du poids de cent soixante-douze livres!

Fourrez-vous donc un pareil farineux sur l'épigastre!

La pomme de terre qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Lorsque les savants ont été admis à l'honneur d'admirer cet igname monstre, la pomme de terre était en robe de chambre; elle a reçu l'Académie avec une affabilité sans pareille, et, pour être tout à ses honorables visiteurs, elle a congédié un de nos fameux peintres, occupé en ce moment à faire le portrait de la pomme de terre..... à l'huile.

Alors l'entrevue a eu lieu.

Don Pacheco, dit Parmentier II, a fait ressortir, devant la haute assistance, les avantages du légume *éléphantesque* dont il est le cornac, et la possibilité de l'acclimater dans nos restaurants.

Quelle ressource, en effet! Une seule pomme de terre pour une centaine de convives!

Seulement, les caves et les sous-sol parisiens seront insuffisants pour recevoir les provisions de tubercules d'un pareil volume, et les loyers sont capables d'augmenter encore par suite de l'invasion de l'igname brésilien.

L'Académie s'est livrée ensuite à de profondes recherches à l'endroit de ce phénomène végétal, et sa conclusion a été que Rio-Janeiro venait tout bonnement de retrouver un légume antédiluvien.

Cette découverte nous donne une fière idée du bifteck-pommes avant le déluge.

Restait à baptiser le tubercule.

Quelques savants à lunettes ont proposé de le nommer *dioscorea gigantea.*

D'autres, plus avancés, ont désiré qu'on l'appelât *tuberculum crinolineum.*

Cette dernière dénomination a prévalu.

Attendez-vous donc prochainement à entendre crier chez les restaurateurs de la capitale : — *Tuberculum crinolineum* pour un!... — ou plutôt, les garçons mangeant toujours la moitié des mots : — Crinoline pour un!

Au milieu de la séance, une jeune dame, dans une situation dite intéressante, a voulu contempler aussi le légume monstre.

Déplorable curiosité! fatale imprudence!

Voyez-vous le fruit de cette infortunée mère porteur d'un nez de deux mètres cinquante!... (*Tuberculosus nasus.*)

En prenant congé du tubercule brésilien, l'un des illustres membres de l'Académie a proposé à ses collègues de faire tailler dans un igname colossal la statue en pied de don Praxédès Pacheco.

Cette proposition a été votée d'enthousiasme.

Qui sait? — L'art va peut-être trouver là une nouvelle voie :

Les sculpteurs en pommes de terre.

Alexandre Flan.

LA LETTRE TUE.

Il faut bien le dire, c'est la *toquade* du moment.

Au temps jadis, c'est-à-dire il y a deux ou trois ans, tout Français ne se décidait à mettre la main à la plume pour écrire une lettre que quand il ne pouvait pas faire autrement.

On écrivait ainsi pour les affaires contentieuses, pour commander une paire de bottes, pour un procès, pour une maladie, pour un ennui, pour un mariage, pour tout ce qui casse la tête.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL POUR RIRE.

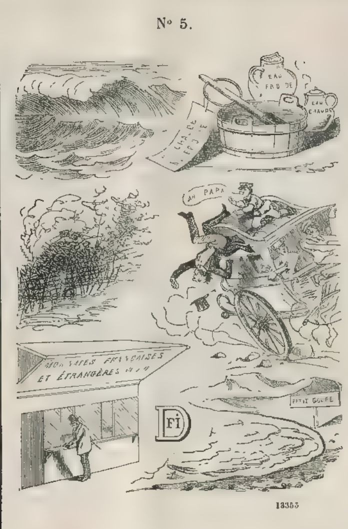
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



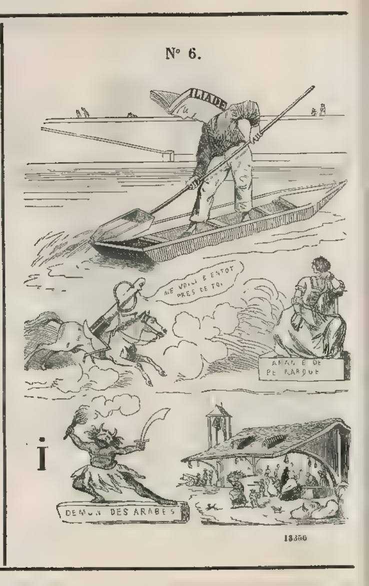
13354

N° 5.



13355

N° 6.



13356

On écrivait en particulier, sous enveloppe, dans le secret de l'intimité. Généralement on cachetait l'épître avec un sceau qui portait un chien danois tenant un pli à sa gueule, et sur son collier ces mots fabuleux : — *Discrétion*, — *Fidélité*.

Eh bien, nous venons de changer cela, — comme le dit Sganarelle en parlant du cœur à gauche.

Aujourd'hui la lettre pousse au bout des cinq doigts du premier venu, homme sans le sou ou millionnaire. La dernière des grisettes a plus de correspondance que madame de Sévigné, l'ex-reine des tire-bouchons.

Notez que toutes ces lettres sont destinées à l'impression.

Ouvrez un journal, je dis un journal au hasard, beurre frais, bleu ou ventre de biche; — il contient nécessairement une lettre dans son numéro.

Tout le monde répond ainsi typographiquement à tout le monde.

Tout le monde écrit sur tout le monde.

Tout le monde appelle « mon cher un tel » tout le monde.

La lettre nous poursuit au restaurant, en plein vent, au café, au spectacle, chez vous, à la campagne, en aérostat, à pied, à cheval, parmi les canotiers, au diable au vert.

La lettre nous tue.

« Mon cher Cascaret,

» Permettez-moi d'user de la publicité de votre facteur » de journal pour annoncer au public que le petit Fifrelin, » peintre illustre, ne porte pas une mazarine au menton, » comme l'a indécemment narré la *Gazette du chat* » *Murr*, mais bien des moustaches qui finissent en pointe » d'épée.

» Agréez, mon cher Cascaret, etc., etc.

» THÉMISTOCLE LOUPIAN,

» *Violoncelliste de la grande école panthéiste.* »

Au premier coup d'œil le lecteur se demande pourquoi M. Thémistocle Loupian, violoncelliste, se mêle de ce qui regarde personnellement un peintre; — mais au fond, comme le public est toujours friand de personnalités, il se frotte les mains. Un nom propre, c'est toujours bon à lire. Dix lignes suivies d'une signature d'Ostrogoth, cela devient comme une bague au doigt.

« Mon cher Grain-de-Sel,

» Obligez-moi donc de redresser un peu cet imbécile » de Barbesale, qui se permet de dire, dans la *Giroflée* » *littéraire*, que le cheval des quatre fils d'Aymon était » alezan; je déclare carrément qu'il était pie.

» Recevez, mon cher Grain-de-Sel, l'expression de » mes sentiments aussi distingués qu'hippiques.

» RAPHAEL CHAMAILLARD,

» *Auteur du* Chiendent tombé dans la tisane, *grand* » *tableau philosophique, moral, grandiose, mais* » *qui ne se vend pas.* »

Après la lettre vient la réponse. Toujours la même ritournelle, toujours le berger à la bergère.

« Mon cher Cascaret,

» Est-ce que Thémistocle Loupian n'aura pas bientôt » fini d'éreinter la *Gazette du chat Murr ?* Il ose parler » des moustaches en pointe d'épée de ce petit crapaud de » Fifrelin, peintre et martyr. Qu'il n'oublie pas que le » soussigné a les favoris en lame de poignard.

» Veuillez bien agréer, mon cher Cascaret, etc., etc.

» AGAMEMNON DURANDAL,

» *Réinventeur du feu grégeois, rue de l'Homme-Armé.* »

Autre guitare, toujours sous forme de réplique.

« Mon cher Grain-de-Sel,

» Soyez assez bon, je vous en conjure, pour prévenir » le nommé Raphaël Chamaillard que la rédaction de la » *Giroflée littéraire* lui ménage une loyale tripotée pour » la première occasion.

» ANNIBAL FUME-TOUJOURS,

» *Apprenti sculpteur, secrétaire du journal susnommé.* » (Il y a une patte de lièvre à la porte.) »

Lecteur, devant Dieu, la main sur la conscience, n'est-ce point là l'interminable série de calembredaines qui nous assiége chaque matin en prenant la demi-tasse?

O lecteur, joins-toi à nous pour crier par-dessus les toits, en chœur et sur tous les tons :

— Plus d'abus épistolaires! Hommes de presse, soyez moins hommes de lettres!

OVIDE DESGRANGES.

UNE CONCURRENCE AU CONSERVATOIRE.

Une importante concurrence au Conservatoire de la rue du Faubourg-Poissonnière vient de naître : le célèbre professeur Hughes, — un Anglais, — se propose d'apprendre l'art de la scène aux jeunes Français qui se destinent au théâtre, mais l'art comme jamais on ne le leur a montré dans l'établissement où professent MM. Provost, Beauvalet, Samson, et consorts.

Après avoir lu et relu tous les mémoires de Kean, Macready, Talma, *e tutti quanti*, après avoir étudié le nasillement de Bocage, les ficelles pleurnichantes de Bouffé, la voix empâtée de M. Lacressonnière, le bredouillement insaisissable de Frédérick-Lemaître, les yeux blancs de madame Naptal-Arnault, le roulement des *rrrrr* de M. Albert, les grâces de madame Doche, la gaieté de Louis Monrose, les poses sculpturales de M. Mélingue, il s'est décidé à jeter sur le vélin les conseils suivants, adressés aux jeunes infortunés qui se vouent à l'art de débiter les bêtises des autres devant une rangée de quinquets, avec accompagnement de blanc et de rouge sur la figure.

I.

En invoquant la Providence, n'oubliez jamais de lever les yeux et les bras vers le paradis.

Le paradis, c'est la providence du cabotin en herbe; c'est de là que tombent les pluies de bravos.

II.

Si, au milieu d'une scène pathétique, vous éprouvez le besoin de rire (cela est assez ordinaire lorsqu'on débite la prose grinçante de M. Anicet Bourgeois), cachez votre visage dans votre mouchoir; le public est libre de croire que vous sanglotez.

Vous avez le droit à cet instant solennel de lui dire à voix basse : *Zut!...*

III.

Au théâtre, il n'y a nul inconvénient à ce qu'une mère paraisse moins âgée que sa fille.

Demandez à la veuve Doche.

IV.

Il est également permis à une soubrette de porter des diamants, lors même qu'elle serait au service d'une marquise réduite à se parer de clinquant.

Pour renseignements, s'adresser aux soubrettes de la Comédie française, Odéon, etc., etc.

V.

Le jeune premier doit toujours porter des gants blancs, quand même il viendrait de se jeter à l'eau pour sauver l'héroïne. Le reste de son costume peut se composer d'un faux col et d'un monocle; mais les gants sont indispensables.

S'adresser pour renseignements au Gymnase et au Vaudeville. Aux Variétés, les amoureux sont moins bien gantés. Aux Délassements, ils ne le sont plus du tout. J'ai vu dans cet endroit un jeune baron millionnaire, la fleur des pois de Chantilly, qui distribuait des diamants aux lorettes avec des gants de coton de quinze sous, comme un tambour de la garde nationale!

VI.

Règle générale : pour bien jouer un rôle de folle, mettez une robe blanche, et laissez traîner vos cheveux jusqu'à terre (on en trouve de la longueur voulue chez tous les coiffeurs).

Je connais une héroïne de mélodrame qui par économie se sert d'une queue de cheval.

VII.

Si vos rôles vous obligent à verser à pleins bords une liqueur vermeille, et que votre directeur vous abreuve de madère par trop sec, ayez soin de tourner le fond de vos coupes vers le public : l'administration rougira de sa ladrerie dévoilée, et elle vous payera deux sous de vin chaque soir.

Un directeur naïf avait commis l'imprudence de donner quotidiennement un verre d'eau-de-vie *nature* à un de ses pensionnaires. Celui-ci, qui était l'ami du chef de claque, se faisait toujours bisser le couplet à la fin duquel il avalait son petit verre : par ce moyen il en gobait deux au lieu d'un. L'administration ayant découvert ce manége coupable, lui fit donner de l'eau simplement colorée par du thé. — On ne bisse plus le couplet.

VIII.

Quant aux repas, le comédien n'a rien à dire si les plats les plus succulents sont représentés par des biscuits de Reims barbouillés de chocolat; mais, si l'on pousse la lésinerie jusqu'à lui servir des petits pâtés et des poulets en simple carton, il a le droit, pour vexer son directeur, de se venger en dévorant le carton à belles dents.

IX.

O artistes dramatiques! soyez toujours d'accord avec le chef d'orchestre, surtout si vous avez la déplorable habitude de chanter faux, comme M. et madame *chose* (de l'Opéra), mademoiselle *une telle* (des Variétés), la petite *machine* (des Bouffes-Parisiens) et M. *machin* (du Théâtre-Lyrique).

X.

Si vous êtes petite comme mademoiselle Dinah (du Palais-Royal), évitez de jouer avec un amoureux grand comme M. Derval; autrement, lorsqu'il vous dira de verser des larmes dans son sein, vous aurez l'air de pleurer dans son gilet.

XI.

N'oubliez pas que les sifflets qu'on vous adresse partent toujours des rangs d'une cabale envieuse, tandis que les bravos ne sont jamais que l'expression affaiblie de l'enthousiasme public.

A cette occasion, les auteurs peuvent servir d'exemple aux comédiens; jamais un vaudevilliste n'avouera qu'il a mérité un seul coup de sifflet. M. Ancelot était un des plus grands sceptiques en ce genre. On sifflait violemment un de ses ouvrages commis de complicité avec son épouse; il dit, en s'adressant aux gens qui l'entouraient et baissaient le nez : « C'est étonnant comme les ouvreuses sont désagréables dans ce théâtre!..: elles ne font qu'ouvrir et fermer les portes! Entendez-vous le grincement des gonds? »

XII.

Que votre mère ne soit jamais moins qu'une ouvreuse ni plus qu'une comtesse.

XIII.

Dès qu'on applaudit un camarade, saluez; les spectateurs croiront peut-être que c'est à votre intention que la claque vient d'agiter ses battoirs.

XIV.

Si vous voulez que le public s'occupe de vous, occupez-vous de lui. Allez vous promener le long de la queue qui stationne aux grilles de votre théâtre. Souriez aux femmes; elles vous trouveront charmant. Tenez-vous à la porte des cafés en fumant un aristocratique cigare; les spectateurs aiment à voir les artistes à la ville : la popularité tient à ces mille petits riens.

Bouffé joue ce soir le *Gamin de Paris :* il y sera fringant, pétulant, d'une jeunesse bouillante et impétueuse. Voyez-le longer la queue pour se rendre à l'entrée des artistes; il est voûté, il tousse, il s'enveloppe de douillette et de tartan. Quel contraste pour le spectateur, lorsqu'il verra le moribond retrouver toute sa jeunesse au feu de la rampe!

Le lendemain, il joue *Turlututu le Centenaire :* il se promène ce jour-là avec une petite redingote, la canne à la main, la démarche preste, l'œil animé, le nez au vent. « Comme il est jeune, lui qui fait si bien les vieux! » se dira le naïf spectateur. Il ne sait pas que Bouffé, ainsi que la plupart des comédiens, joue encore la comédie à la ville... et ce n'est pas la moins curieuse à étudier.

...Mais je m'arrête tout court; il me semble que je sens le vent d'une canne qui me caresse les épaules; ne touchons pas trop à l'amour-propre des comédiens, les gens irritables par excellence : qui s'y frotte s'y pique!

Luc Bardas.

THÉATRES.

La tour, prends garde... la tour, prends garde de te laisser abattre!... Ainsi je chantais tout bas, l'autre soir, à la première représentation de la *Tour Saint-Jacques* de MM. Alexandre Dumas et Xavier de Montépin. Dame! ce soir-là, il y avait de l'orage en l'air, et le vent sifflait dans la salle. Heureusement la vieille tour Saint-Jacques est solide; elle a résisté à l'ouragan, et grâce à quelques superfluités dont on l'a débarrassée, elle vivra plus solidement sur l'affiche du Cirque.

Parmi les auteurs contemporains, il en est certains dont les produits intellectuels peuvent être classés en deux sections : l'œuvre d'art, l'œuvre d'argent.

Dans le bagage littéraire de l'auteur d'*Antony* et d'*Henri III*, la *Tour Saint-Jacques la Boucherie* ne sera classée que dans la seconde catégorie.

Ceci ne veut pas dire qu'on ne retrouve pas dans maintes situations le chantre de *Christine de Suède*, l'écrivain d'*Angèle* et du *Comte Hermann*. On sent par moment son souffle puissant qui fait vivre les personnages; mais plus il est puissant quand il bruit, plus on remarque son silence lorsqu'il se tait.

Dans la *Tour Saint-Jacques*, il y a deux actions : l'action publique, l'action privée.

L'action publique, c'est l'histoire de la démence de Charles VI. La guerre, la trahison, la famine et la folie du vieux roi, jettent cette pauvre France aux gémonies des nations. L'Anglais victorieux va la faire disparaître de la carte d'Europe; la France ne sera plus, comme l'Italie moderne, qu'une *expression géographique.*

L'action privée, c'est la vie, les aventures et les malheurs du bâtard de la Tremblay.

Le trait d'union, le pont jeté sur ces deux rives, c'est Nicolas Flamel. Tout à l'heure, Odette, *la petite reine*, sera le précurseur de Jeanne d'Arc.

La tour Saint-Jacques est un des monuments les plus populaires de Paris, puisse l'œuvre de M. Dumas père devenir aussi populaire, et surtout aussi vieille qu'elle. Bienheureux saint Jacques, priez pour le drame placé sous votre invocation!

Arnal est revenu, sa réapparition à côté de Ravel a été l'un des grands événements artistiques de la semaine. L'existence dramatique d'Arnal a été la réhabilitation de la gaieté et le triomphe de l'esprit sur le sentiment banal. Aujourd'hui, il passe sans regrets à l'état d'oncle, de tuteur et de mari trompé. Il permet à Ravel de lui taper sur le ventre et de lui jouer toutes sortes de mauvais tours.

Arnal de Montenfriche se trouve à l'hôtel des commissaires-priseurs en présence de Ravel Flutenville. Un portrait est en vente : — C'est ma femme! s'écrie Arnal... — C'est ma maîtresse! crie Ravel.

Stupeur et rage de l'époux. Bientôt il retrouve son ennemi Ravel, qui lui dit : — Vous savez ce que je vous ai déjà fait du temps de votre première épouse défunte? Eh bien! je vous *minautorise* avec votre seconde, si vous ne me donnez pas votre nièce.

Arnal résiste, mais le moyen de résister longtemps à Ravel! Il lui accorde la main de sa nièce après le plus curieux duel aux couteaux qu'on puisse imaginer.

Vive Arnal! vive Ravel! vivent MM. Labiche et Marc Michel, les gais auteurs de *Mesdames de Montenfriche.*

MM. Michel Carré et Jules Barbier ont donné au Théâtre-Français une bluette intitulée *le Berceau.*

Madame Plessy pleure ses amours évanouis. Son mari la néglige pour le cercle, la bourse et le cigare. Bressant rentre, et comme il n'aime pas les femmes qui larmoient, de là querelle. Bientôt la dame découvre le berceau de son enfant endormi; et le mari, attendri, repentant, embrasse sa femme sur le berceau de l'innocente créature.

Voilà tout... mais le dialogue est charmant, et Bressant et madame Plessy le disent à merveille.

En attendant la *Traviata*, Mario a fait sa rentrée aux Italiens dans le *Barbier*. La musique de Rossini va bien à cette voix délicieuse, qui nous a consolé de la retraite de Rubini. Avec Mario, nous avons applaudi madame Alboni, qui a chanté avec cette perfection dont personne n'approche. Aussi comme on a rappelé Alboni et Mario avec enthousiasme!

Lazare le pâtre est un mélodrame phénix qui, grâce à Mélingue, renaît sans cesse de ses cendres. Cet ouvrage, de M. Bouchardy, est né à l'Ambigu; il a été repris à la Porte-Saint-Martin, puis au Théâtre-Historique, puis enfin à la Gaîté. Il a donc été joué sur tous les théâtres de drame. C'est un pacte avec le succès.

Albert Monnier.

ÉTRENNES DE 1857.

POUR 100 FRANCS deux jolis tableaux sur toile, encadrés dans des bordures dorées, donnés GRATIS A TITRE DE PRIME aux acheteurs des 250 premiers numéros du *Musée de costumes*, très-belle et très-intéressante collection de costumes de différents pays.

Les deux tableaux sont deux copies très-exactes de deux charmants originaux qui ont coûté 1200 francs et qui forment pendants ; l'un est de M. E. Lepoitevin, l'autre de M. A. Delacroix.

Les costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin satiné, et coloriés avec art. Ils se vendent 40 centimes la pièce, ce qui fait, pour les 250 premiers, 100 francs.

Les 250 premiers numéros se composent ainsi :

48 COSTUMES FRANÇAIS.
24 COSTUMES ALGÉRIENS.
23 COSTUMES ITALIENS.
16 COSTUMES ALLEMANDS.
16 COSTUMES ESPAGNOLS.
58 COSTUMES TURCS.
35 COSTUMES RUSSES.
15 COSTUMES AMÉRICAINS.
15 COSTUMES SUISSES.

La collection est aujourd'hui de 340 planches.

On souscrit par l'envoi d'un bon de poste ou d'un billet à vue sur Paris, à l'ordre de M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ÉTRENNES.

Par le seul fait qu'on s'abonne au *Journal amusant* ou au journal les *Modes parisiennes*, on acquiert le droit de se faire délivrer à 50 et 60 pour 100 de remise des Albums qui peuvent former de très-jolis cadeaux d'étrennes.

Le Catalogue de ces Albums se trouve imprimé sur les quittances elles-mêmes.

En prenant un abonnement d'un an au *Journal amusant*, on a droit à acheter des Albums à 50 pour 100 de remise jusqu'à concurrence de 34 francs.

En prenant un abonnement d'un an aux *Modes parisiennes* (abonnement qui coûte 28 francs), on a droit à acheter avec remise de 50 pour 100 pour 56 francs d'Albums.

En prenant un abonnement de trois mois au *Journal amusant*, on verse 5 francs pour l'abonnement, — et l'on peut acheter un Album de 10 francs en versant seulement 5 autres francs, de telle sorte que pour un déboursé de 10 francs on a trois mois d'abonnement et 10 francs d'Albums.

Prix du *Journal amusant :* Un an, 17 fr. ; — 6 mois, 10 fr. ; — 3 mois, 5 fr.

Modes parisiennes : Un an, 28 fr. ; — 6 mois, 14 fr. ; — 3 mois, 7 fr.

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

MISE EN VENTE

Du n° 40 du PETIT JOURNAL POUR RIRE, à 10 centimes le numéro, — et du premier semestre du *Petit Journal pour rire*, formant un joli volume avec couverture imagée.

Prix : broché, 2 fr. 75 c. ; — cartonné, 3 fr. — Par la poste, broché, 4 fr.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mme CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mme CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur.

Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

(Méthode de Madame CAVÉ.)

Les 1er et 2e cahiers du cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente ; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions francs de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 49. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 6 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. —A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE RETOUR A PARIS, — par BERTALL.



13357

Le mauvais temps donne aux Parisiens qui ont fait une sortie, le signal de la retraite, et dirige la marche des étrangers sur Paris.



13358

Paris la grande fille de marbre, dispose sa nouvelle toilette pour faire honneur à ses nombreux clients.



13359

La hausse ayant pris quelques vacances, la baisse en profite pour prendre les dividendes dans la poche du crédit mobilier.



13360

— Allons, bon! voilà qu'ils ont profité de mon absence pour me chipper ma rue de la Harpe et mon hôtel. — S'il y a des boulevards à Sébastopol, faut dire que la ressemblance a dû être bien attrapée.



13361

Pendant les vacances cette pauvre Fifine a donc su trouver un consolateur et un guide.



13362

Mon portrait à l'huile! merci! Qui est-ce qui se fait peindre à l'huile maintenant? Allez donc vous faire... photographes!

CALEPIN DE VOYAGE, — par BERTALL.



13363
(DIEPPE.) Ils disent que c'est une femme un peu légère, merci! Je voudrais bien les voir porter ça à la lame, et sur le galet!!



13364
(AIX-LES-BAINS.) Chère marquise, vous aviez hier soir une toilette adorable, Ponsard et le maréchal étaient ravis.



13365
(TROUVILLE.) Mais, Justine, je n'entrerai jamais là-dedans; je ne puis pourtant pas me déshabiller en plein air.



13366
(TROUVILLE.) Décidément, baron, elle m'aime, et c'est une confidence que je ne vous fais pas en l'air.



13367
(BADEN-BADEN.) Une polka avec madame de ***. Manière élégante de prendre les eaux en société sans se... baigner.



13368
Quand les bains de Hombourg réussissent à un malade, il en revient plus beau, plus charmant, plus adoré que jamais.



13369
Mais aussi parfois il arrive qu'on y perd sa santé, et... quelque chose de plus.



13370
Comment après une saison de bains on peut revenir parfaitement nettoyé.

COSARELLES.

Le chanteur Henri Blum, qui vient de mourir à Berlin à l'âge de soixante-neuf ans, avait l'humeur assez joviale. Les chroniqueurs allemands mettent sur son compte plus d'un trait d'excentricité.

Un soir, à l'heure du dîner, Henri Blum entra chez le restaurateur D..., sous les tilleuls, demanda un bol d'eau chaude, puis un cure-dents, puis une demi-tasse, puis du dessert. Ensuite il se fit servir successivement du rôti avec de la salade, un entremets, un filet de bœuf et enfin un potage. Après le potage il paya la carte, et sortit du restaurant au grand ébahissement des assistants.

***

Peu de personnes savent que le charmant air de la *Dame blanche*, AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! air consacré par trente années de popularité, n'a pas été inspiré par les paroles auxquelles il est adapté.

Vers 1824, l'Odéon avait reçu la permission de jouer alternativement la comédie et l'opéra. Une pièce intitulée les *Deux genres* inaugura cette fusion, et servit de prologue d'ouverture. C'était un pastiche lyrique, auquel plusieurs de nos compositeurs en renom avaient prêté leur collaboration. Le contingent du maestro Boïeldieu se composait notamment d'une cavatine ayant pour refrain *La belle chose qu'un tournoi!* C'est sur ces paroles que le célèbre auteur de *Jean de Paris* et du *Petit Chaperon rouge* composa l'air délicieux qu'il intercala plus tard dans sa *Dame blanche*.

Ce redoublement barbare de la syllabe *ir* dans le refrain *Ah! quel plaisir — ir*, indique du reste que la mu-

LES LIVRAISONS A DIX CENTIMES, — par G. DORÉ.



Courtiers de la librairie à deux sous faisant de la propagande.

sique n'avait pas été faite pour ces paroles. Et pourtant, sauf la circonstance disgracieuse de cette syllabe *ir*, on conviendra que la migration de la cavatine s'est effectuée avec un rare bonheur.

***

Un inepte bonnetier parvenu, M. X..., se présenta jeudi dernier chez le peintre J... F..., dans l'intention de faire faire son portrait.

On convint du prix.

— Il faudra qu'il soit ressemblant.

— C'est bien, monsieur, on le fera ressemblant.

— D'abord s'il n'est pas ressemblant, je ne le paye pas. Un de vos confrères m'a déjà manqué; je ne l'ai pas payé.

— C'est fort encourageant, monsieur, mais n'importe... Le voulez-vous à l'huile ou au beurre?

— Est-ce que ça se fait au beurre?

— C'est à la volonté des personnes.

— Je vous avoue, mon cher monsieur, que j'avais d'abord le projet de faire faire mon portrait par une dame : c'eût été plus gracieux.

— Vous trouvez?

— On m'a donné l'adresse d'une demoiselle très-forte sur la peinture, et je suis allé chez elle.

— Comment l'appelez-vous?

— Mademoiselle Rosa Bonheur. Je lui ai demandé mon portrait; mais cette demoiselle m'a répondu qu'elle ne s'occupait que d'animaux.

— Elle vous a donné de mauvaises raisons. Il fallait insister.

— Vous croyez?

— Moi aussi je peins des animaux... mais je ne pourrai m'occuper de vous qu'en 1860; j'ai des commandes pour quatre ans.

Finalement le peintre J... F... ne fit pas le portrait du bonnetier X..., bien que celui-ci *posât* pendant une demi-heure sans s'en douter.

***

Dernièrement, dans une église de Lyon, un prédicateur avait pris pour texte l'*avarice*. Il fut conduit par son sujet à parler de l'aumône, et la représenta comme une des jouissances dont l'avare était privé.

Le vieux rentier Del..., l'homme le plus cancre de Lyon, était présent à ce sermon. Au sortir de l'église, quelqu'un lui demanda avec malice quel effet les paroles du prédicateur avaient produites sur lui.

— Elles m'ont donné envie de demander l'aumône, répondit le fesse-matthieu.

J. LOVY.

LA PETITE PIÈCE D'OR.

§ I.

Préface.

Il y a une quinzaine de jours environ, j'ai chanté dans ce journal la petite pièce blanche, la petite pièce d'argent.

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, ô lecteur! je vais célébrer la petite pièce jaune, la petite pièce d'or.

Ce sera court, mais très-honnête.

§ II.

Histoire et philosophie mêlées.

Je n'apprendrai rien à personne si je dis que la petite pièce jaune, la petite pièce d'or, représente cent sous.

J'ai dit cent sous et non cinq francs.

C'est l'écu de cent sous, en argent, qui représente plus spécialement cinq francs.

Cent sous, c'est logique.

La petite pièce d'or est si petite!

On l'a surnommée, à cause de cela, le *bouton de guêtre.*

Mais je reviens à ce thème : il y a une différence énorme entre cinq francs et cent sous.

Les mathématiciens diront peut-être bien le contraire.

Mon Dieu! les mathématiciens sont de grands savants. Ils savent compter, mais ils ne savent pas parler.

La même chose, cinq francs et cent sous! Eh bien! mettez donc un écu d'argent et une petite pièce d'or dans le creux de votre main, et vous me direz si c'est la même chose!

§ III.

Ressemblance et différence.

Quand un bohême se lève aujourd'hui, le matin, il ne se dit pas, comme il y a dix ans : « Je vais chercher cinq francs. » — Il sort de sa froide mansarde en murmurant : « Je vais courir après un ami qui me servira de « *placer*, et qui me prêtera cent sous. »

Cent sous en or, il faut avoir la somme dans mille et une circonstances de la vie, ou sinon on est destitué de tout avenir.

Et qui est-ce qui ne cherche pas cent sous, un *bouton de guêtre?*

Dans Athènes, autrefois, Diogène cherchait un homme; si vous le rencontrez, aujourd'hui, lanterne en main, ce philosophe fameux pour s'être passé des propriétaires, soyez assuré qu'il cherche cent sous, — en or.

La petite pièce jaune, la petite pièce d'or, date d'il y a quatre ans au plus.

A son origine, un certain poëte disait :

— Belle chose que notre amour du progrès! Tous les jours la chimie invente des élixirs qui guérissent ou allongent la vie; la vapeur conquiert l'espace; on va bientôt voyager dans les nuages; nos cuisiniers feront du suprême de bécassine avec du paleron de cheval. Vous criez au miracle. Imbéciles! Ce qu'il s'agit de faire, c'est

LES LIVRAISONS A DIX CENTIMES, — par G. DORÉ (suite).



13372

Boutique d'une marchande de journaux depuis la mode des journaux à dix centimes.



13373

UN ROMAN, S'IL VOUS PLAIT.

— Pardon, monsieur, de vous arrêter; je suis un éditeur aux abois, manquant de copie et chargé de famille; mon journal ayant dévoré depuis un an dix romans par semaine, je me trouve dans la nécessité d'arrêter tous ceux qui comme vous, monsieur, ont une apparence littéraire et tant soit peu obligeante. Ne me refusez pas, monsieur, un simple petit roman.

que chacun ait toujours sur soi cette modeste pièce, — cent sous, — en or.

Ici je vous interpelle de nouveau, et je vous dis :

— Encore un coup, ne confondez pas les deux pièces, la grande blanche et la petite jaune, cent sous et cinq francs. Cinq francs! cela ne vaut pas, à beaucoup près, cent sous!

Pour cinq francs on a une cravate américaine qui ne vous couvre que la moitié du cou, — un chapeau retapé, noir le matin, rouge à midi, blanc le soir; — pour cinq francs on a une bouteille de ce breuvage sans relief qu'on appelle une bouteille de vin de Champagne; — on a pour cinq francs un volume in-octavo de M. Victor Cousin.

C'est-à-dire qu'on n'a presque rien pour cinq francs.

Mais cent sous, au contraire, quelle richesse!

Cent sous, c'est du pain pour huit jours; c'est du vin pour huit heures, c'est un bouquet de violettes envoyé à la femme qu'on aime, c'est un Béranger complet, c'est la vie en rose.

Cent sous, c'est le billet de banque des pauvres diables.

§ IV.

Une digression.

Monte-Cristo a eu des monceaux d'or; il n'a jamais su ce que c'était qu'avoir seulement cent sous en une petite pièce d'or.

S'il l'avait su, il n'eût pas poussé si loin la vengeance.

Cent sous en or, c'est une poire pour la soif. La sagesse des nations veut qu'on ait toujours cette poire-là dans son porte-monnaie, — quand on en a un.

MAXIME PARR.

LES PLASTRONS DE LA PETITE PRESSE.

IV.

M. BERBIGUIER DE TERRENEUVE.

LES FARFADETS EN BOUTEILLE.

Un homme qui aurait pu rendre des points à toute cette fournée de contemporains qu'ont engouée les esprits frappeurs, un homme cent fois plus amusant que MM. de Mirville, Cahagnet, Robert Hare *e tutti quanti*, c'était M. BERBIGUIER DE TERRENEUVE DU THYM.

Il florissait vers les dernières années de la Restauration, et défrayait largement les *coups de lancette* de l'ancien *Figaro*. On lui doit des ouvrages très-curieux, un entre autres sur les *farfadets*, qui serait certainement un des plus humoristiques produits de l'esprit humain, s'il n'était le fruit d'un cerveau halluciné ou *toqué*.

M. Berbiguier de Terreneuve a passé sa vie à batailler contre les esprits et les *farfadets*. Pendant cinquante ans il leur a fait une guerre à mort, sans autres armes, disait-il, que son *génie*, des *brosses*, des *épingles*, des *éponges* et du *tabac*.

Eh bien, pour tant de services rendus à l'humanité, M. Berbiguier de Terreneuve n'a rencontré que des ingrats. Non-seulement les petits journaux l'ont raillé, harcelé, voué aux gémonies, à côté des Syrièys de Marainhac, des Salaberry et des *ventrus* du côté droit, mais la grande presse elle-même, la presse grave et sérieuse, ne s'est pas fait faute de lui asséner force coups de massue. Soyez donc utile aux hommes, délivrez les âmes, mettez les génies malfaisants en bouteille, pour être ainsi récompensé!

M. Berbiguier de Terreneuve a supporté toutes ces avanies avec le calme d'un philosophe, c'est-à-dire d'un exorciseur tout à fait sûr de son affaire. Une fois cependant il s'est fâché sérieusement. Les *coups de lancette* du *Figaro* avaient glissé sur son épiderme comme des farfadets; mais un beau matin les auteurs de la *Biographie des contemporains* osèrent imprimer que les ouvrages de M. Berbiguier de Terreneuve « étaient ceux d'un fou. » Alors l'Attila des farfadets perdit patience, et porta plainte en diffamation. C'était en décembre 1826. Jamais les échos de la police correctionnelle n'avaient retenti d'un procès plus récréatif.

M. Berbiguier de Terreneuve trouva un avocat qui plaida sa cause et demanda au tribunal trois mille francs de dommages-intérêts en faveur du plaignant.

A peine la somme de trois mille francs avait-elle été énumérée, que M. Berbiguier de Terreneuve du Thym se leva indigné, interrompit son avocat, et fit entendre ces paroles :

« Quoi! monsieur l'avocat, c'est ainsi que vous défendez vos clients! Trois mille francs pour un ouvrage qui m'a coûté cinquante années de travaux, et qui non-seulement établit l'existence des *farfadets*, mais encore traite des moyens à employer *pour les prendre vivants!* J'exige six mille francs au moins, et ces messieurs seront dans quelques instants à même d'apprécier la modicité de ma réclamation. Il s'agit ici d'un ouvrage qui prouve l'existence des démons, et...

M. LE PRÉSIDENT. — Il n'est pas question de votre ouvrage ni de l'existence des démons; ce que le tribunal doit apprécier, c'est de savoir si l'article que vous lui signalez contient, ou non, une diffamation.

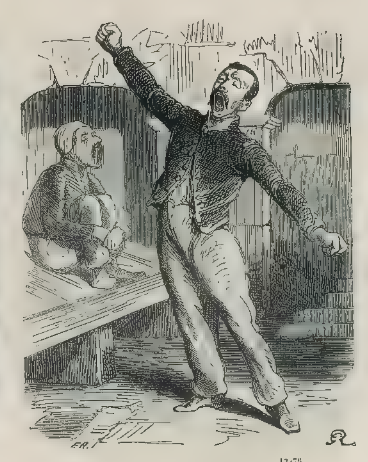
M. BERBIGUIER. — Vous voyez bien que l'auteur tremble devant moi! Il ne comparaît pas; il fait bien, car je ne serais pas long à le mettre en bouteille. (*On rit.*)

(*M. Berbiguier de Terreneuve du Thym s'avance ici vers le tribunal, son livre sous le bras et sa main sur la conscience :*)

— Messieurs! s'écrie-t-il, je rends à l'humanité les plus grands services. J'ai écrit à tous les rois de la terre pour leur apprendre mes combats contre les farfadets, qui sont la cause de tous les crimes et de tous les malheurs. (*Tirant de sa poche deux brosses liées l'une contre l'autre du côté du crin :*) Ces brosses, messieurs, contiennent les âmes des farfadets qui sont venus m'attaquer cette nuit (*Rire général.*) Voyez cette bouteille! (*le*


13374
Le bon vieux temps.


13375
Le temps opportun.


13376
Le temps long.


13377
Un gros temps.


13378
Un temps lourd.


13379
Le temps futur.

plaignant en tire une de sa poche)... Eh bien, elle contient des millions de farfadets! (*Nouveaux rires.*)

M. le Président. — Plaidez votre cause, plutôt que de justifier vos adversaires par l'incohérence de vos discours!

M. Berbiguier. — Tant pis pour vous, monsieur le président, si vous voyez ainsi la chose; mais il me semble qu'il ne vous serait point inutile de connaître la manière de prendre des farfadets. Si la nuit, par exemple..

M. le Président. — Laissez plaider votre avocat!

M. Berbiguier. — J'ai poursuivi les démons dans les quatre parties du monde, je les foule aux pieds, je les pulvérise!... La nuit dernière, le docteur Pinel, qui est aussi un *farfadet*, est venu me tourmenter, je l'ai frappé de ma barre de fer; j'aurais dû le prendre comme les autres; mais c'est un *chef;* j'ai bien voulu l'épargner.

(*La gravité de M. le Président lui-même n'y peut tenir, et l'hilarité est au comble dans tout l'auditoire.*)

M. Berbiguier. — Riez, riez! Tant pis pour vous si vous êtes *satanistes*. Mais je veux bien encore vous convertir : demain je vous apporterai dans une autre bouteille l'âme damnée de votre Pinel...

Interrompu dans sa péroraison, l'Attila des farfadets se vit condamné aux dépens. Ce qui signifiait, hélas! que le tribunal partageait l'opinion de la *Biographie des contemporains*.

De tout ce qui précède, il résulte que ce pauvre M. Berbiguier de Terreneuve du Thym n'aurait jamais dû être justiciable des étrivières de la petite presse : il appartenait bel et bien à la juridiction d'une maison de santé. Le bon sens l'indiquait, et la charité chrétienne aussi. Mais la charité chrétienne n'était pas précisément la muse inspiratrice du *Figaro;* et loin d'éteindre les feux roulants de la gaieté française, cette séance de la police correctionnelle ne fit que les rallumer sur toute la ligne. C'est ainsi que M. Berbiguier de Terreneuve et ses *farfadets* alimentèrent pendant plusieurs années la malice des petits journaux et la causerie des salons.

On ne saurait croire l'effrayante quantité de mauvais quolibets, de méchants lazzis, d'affreux coq à-l'âne que contiennent les cerveaux parisiens quand la locomotive est lancée. La stupeur vous saisirait si vous parcouriez la collection des *coups de lancette* de l'ancien *Figaro* que j'ai sous les yeux : c'est la bêtise poussée à sa quatrième puissance, c'est-à-dire de quoi déshonorer une nation pour le restant de ses jours.

Et notez que c'était la fleur de l'esprit du journal le plus spirituel de cette époque, chez le peuple le plus spirituel de l'univers.

Que conclure de là?... ma foi, je n'en sais rien.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

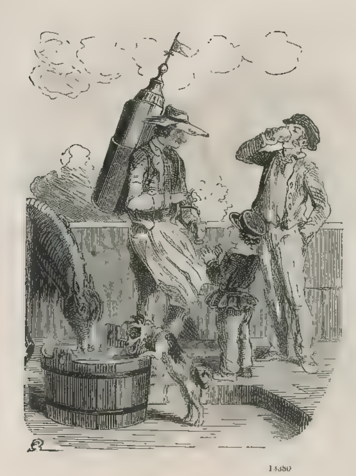
⁂ Un avoué normand est mort tout récemment après quelques jours de maladie, et au moment où il venait d'user de l'instrument à pompe préconisé par Diafoirus. Un de ses clercs, qui l'aimait peu, lui composa l'épitaphe suivante :

Ci-gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'il aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'il avait pris.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Les dilettanti attendaient avec impatience la deuxième soirée de début de madame Steffanone aux Italiens Elle



13380

Un temps salé.



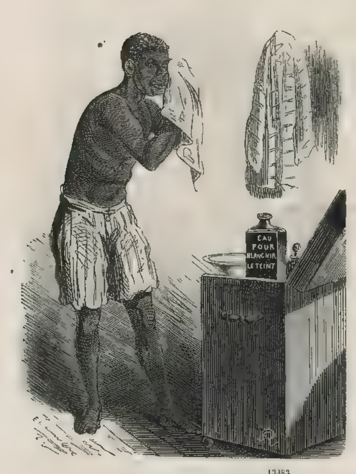
13381

Un temps manqué.



13382

Un temps d'arrêt.



13383

Le temps perdu.



13384

Le temps fixé.



13385

Un temps de galop.

avait su forcer leur admiration le premier jour, en remplaçant à l'improviste madame Frezzolini indisposée; aussi sont-ils venus plutôt comme des juges que comme des amis. Cette fois, il s'agissait de *Lucrezzia Borgia*. Dirons-nous que le succès de la débutante a été aussi complet que dans le *Trovatore?*... Non.

Madame Steffanone est décidément une femme de grand talent, et elle a eu de splendides élans; mais... Quel dommage qu'il y ait un *mais!*... Mais elle avait à lutter contre le souvenir de la Grisi, et son organe, passablement ravagé, n'a pas eu les éclairs de génie de la Frezzolini.

Madame Valli possédait une peur qui a paralysé tous ses moyens. Elle était, — elle aussi, — littéralement écrasée par le souvenir de sa devancière, madame Alboni. Cette crainte excessive se faisait tellement sentir, que le *Brindisi*, favorable jusqu'ici à toutes les cantatrices, a passé inaperçu.

Un début qui a produit une véritable sensation, c'est celui de mademoiselle Hugon aux Français dans *Britannicus*. Mademoiselle Hugon est une très-belle et très-dramatique personne, qui dit admirablement son Racine. Depuis mademoiselle Georges, et compris madame Paradol, nous n'avions pas vu de reine tragique aussi complète que mademoiselle Hugon.

Le Gymnase a repris le *Père de la débutante* de Théaulon et Bayard (deux vaudevillistes morts la plume en main). Le *Père de la débutante* est une œuvre taillée dans le moule à facettes du *Bénéficiaire*. C'est une sorte de passe-partout où différents types sont gaiement placés côte à côte. Le *Bénéficiaire* fut écrit pour Potier, et le *Père de la débutante* pour Vernet (encore deux morts).

Nous ne dirons pas que nous trouvons Geoffroy supérieur à Vernet. Ce genre de comparaison nous déplaît. On peut être le premier dans son arrondissement, qu'il soit le dixième ou le douzième. Dans les arts, les catégories ne se classent pas comme celles de la boucherie de Paris.

Connaissez-vous un opéra-comique joué il y a quelque vingt ans, qui est tiré de la *Gageure imprévue* de Sedaine, comédie qui est elle-même tirée d'un conte arabe?... L'acte de M. Dulocle, représenté aux Bouffes-Parisiens, est tiré de tout cela. Dieu nous garde de troubler la joie d'un débutant en lui reprochant cet emprunt. Sa pièce a réussi grâce à une certaine aisance de forme, grâce surtout à la ravissante musique de M. Duprato.

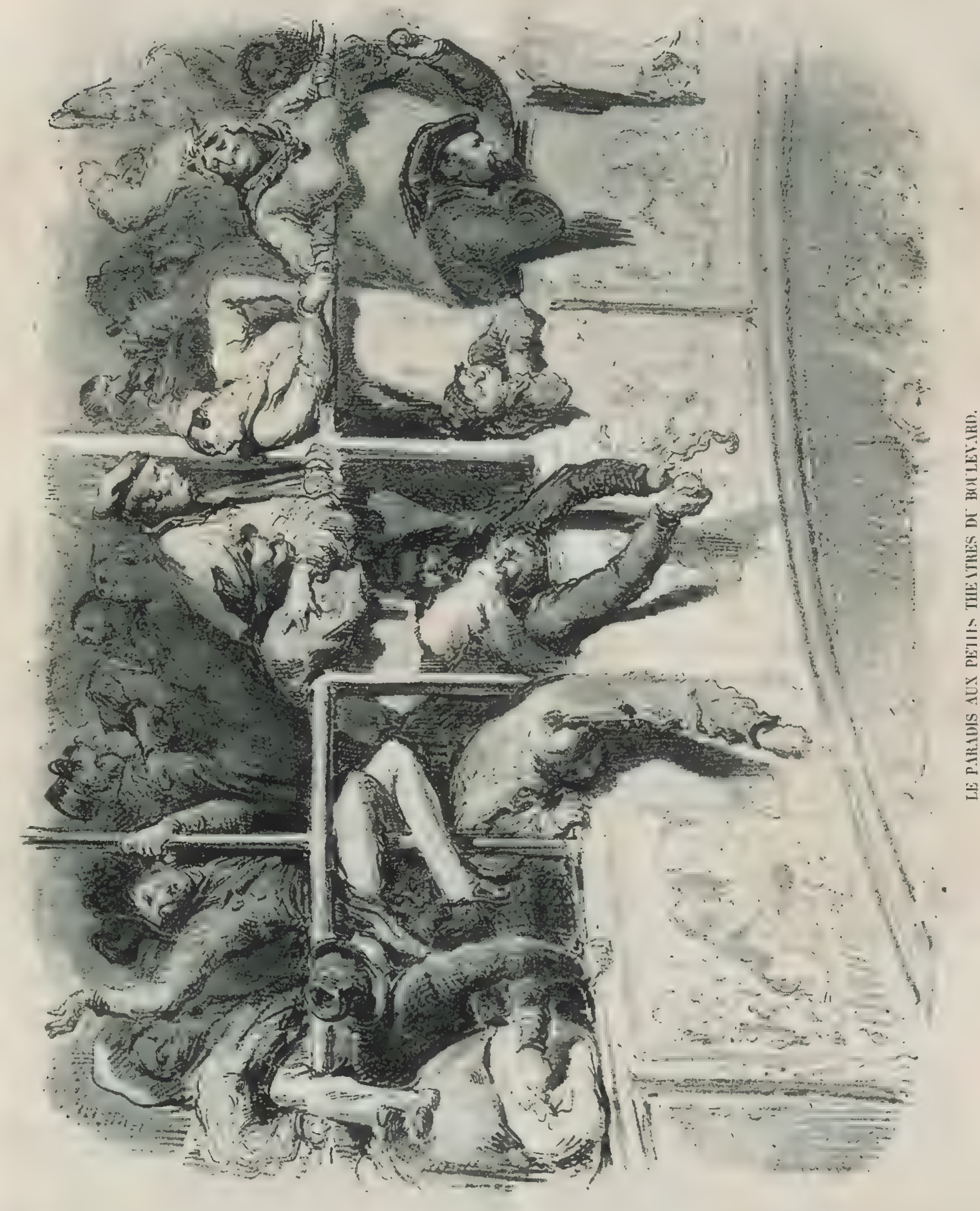
Jamais nous n'avions entendu plus sincères et plus unanimes salves d'applaudissements. Gerpré a eu les honneurs de la soirée; son costume impossible, son accent villageois, la façon entraînante dont il a chanté et mimé son air, lui ont valu des bravos frénétiques et un *bis* aussi flatteur que fatigant.

Quant au *Monsieur bien servi* des Folies-Nouvelles, c'est une autre histoire. Si la musique de M. Nargeot a été chaleureusement accueillie, il n'en a pas été de même du poëme, de la saynette, de la jocrissiade (c'est l'affiche qui la nomme ainsi) du librettiste.

Le public des Folies-Nouvelles commence à se lasser de ces scènes qui n'en sont pas, de ces turlupinades sans queue ni tête, de ces *balançoires* sans but, de ces parades sans gaieté et sans esprit, avec lesquelles on finirait par dépraver son goût. Soyez fantaisistes tant qu'il vous plaira, mais soyez spirituels, sinon... allez au diable!

Albert Monnier.

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



LE PARADIS AUX PETITS THÉATRES DU BOULEVARD.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Vous venez de donner à cette petite dame rendez-vous pour samedi prochain, n'est-ce pas? Eh bien! devinez pourquoi ce rendez-vous l'autorise maintenant à vous considérer comme son père?

C'est parce qu'elle peut dire que vous lui avez *donné le jour*.

N° 2. On demande pour quelle raison, dans le commerce, la signature des écuyères de l'Hippodrome a généralement si peu de faveur.

C'est parce que tout le monde sait que ces demoiselles font facilement des bons en l'air (*des bonds*).

N° 3. Devinez, chère dame, quel prétexte spécieux je pourrais invoquer pour ne pas vous rendre le parapluie que vous venez de me prêter.

Je pourrais, sans mentir, affirmer que vous me l'avez offert en cadeau (*en cas d'eau*).

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. C'est surtout en Californie que l'homme va chercher fortune.

Cep surtout temps cale if — Orne, hie, queue, l'homme-va-chère, ché forte, hune.

N° 5. L'amitié des pervers se change en défiance.

Lames, hie tiède, haie, père verse, change, en D fi, anse.

N° 6. Il y a des copies qui approchent de l'original.

Iliade écope, hie qu'approche de Laure i, gine, halle.

A NOS ABONNÉS.

Sur la réclamation d'anciens abonnés qui se plaignent que des avantages soient faits seulement aux nouveaux souscripteurs, nous annonçons que tout abonné dont la souscription n'est pas arrivée à terme qui voudrait profiter des avantages faits aux abonnés nouveaux, n'aurait qu'à nous adresser la demande d'une quittance à bons de prime, nous lui enverrons immédiatement une quittance, par duplicata, lui donnant droit à acheter des Albums de salon et d'étrennes à 50 pour 100 de remise.

Mais la demande devra nous être adressée franco, et contenir un bon de poste de 20 centimes pour l'affranchissement de notre lettre.

ÉTRENNES DE 1857.

Moyennant 100 francs, vous pouvez faire cadeau de deux très-charmants tableaux à l'huile, encadrés dans des bordures d'or, et garder pour vous les 250 **COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS** qui formeront chez vous le noyau de la plus belle, de la plus complète collection possible.

Ou, si vous préférez les tableaux aux costumes, vous trouvez dans la collection des costumes le moyen de faire cadeau de dix Albums très-intéressants.

Les 250 **COSTUMES** en couleur et les **DEUX TABLEAUX** donnés en prime, 100 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

50 POUR 100 ET PLUS DE REMISE.

NOUVEAUX BONS DE PRIME.

Tous les abonnements ou renouvellements faits pendant le mois de novembre pour un an, ou six mois, ou moins, donneront lieu à des bons de prime de 17 fr. pour l'abonnement d'un an, et de 10 fr. pour l'abonnement de six mois. — Avec ces bons de prime, l'abonné pourra se faire délivrer au bureau les articles qu'il aura choisis dans le catalogue ci-dessous. — Il en sera de ces bons de prime comme de ceux que nous délivrions sur la maison Marescq (actuellement de Riberolles), c'est-à-dire qu'ils seront reçus pour moitié, et l'autre moitié devra être versée en espèces.

Exemple : Le porteur d'un bon de prime de 10 fr. choisit un article (ou plusieurs articles) de 20 fr. — Il paye ces 20 fr. avec son bon de prime de 10 fr. et avec 10 fr. d'espèces. — Le bon de prime ne peut jamais représenter autre chose que moitié de la somme à payer.

Tous les articles de ce catalogue sont comptés aux prix nets. — Beaucoup sont comptés aux prix de faveur des abonnés du Journal, presque tous sont comptés à des prix réduits : d'où il suit que la remise résultant des bons de prime est souvent de 50 à 66 pour cent.

VIE ÉLÉGANTE DE PARIS, douze gravures sur acier par Portier, d'après les compositions de Compte-Calix, brochées sous couverture glacée à titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

SIX TABLEAUX DE LA VIE PARISIENNE, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, et coloriés avec art, couverture glacée, titre doré. 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE, douze charmants costumes depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, gravés sur acier par Portier, d'après Compte Calix, coloriés et retouchés en gouache et or, couverture glacée, titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr. aux personnes non abonnées.

LES CENT ROBERT MACAIRE, critique des mœurs de notre époque, par Daumier et Ch. Philipon; collection qui a été redessinée quatre fois et tirée à plus de 20,000 exemplaires. Rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr.

ALBUM AMUSANT, composé de quinze numéros du *Journal pour rire*, broché sous une couverture glacée à titre doré. Rendu franco, 6 fr. au lieu de 10 fr.

HISTOIRE D'UN PROJET DE FEMME, fantaisie artistique par Valentin. Franco, 6 fr. au lieu de 8 fr.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, album comique par Gustave Doré. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE, 110 pages remplies de dessins non politiques, tirés en forme d'album. Prix net, rendu franco, 7 fr. au lieu de 14 fr.

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album caricatural par Girin. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

DECOUPURES FANTASMAGORIQUES, très-amusante récréation d'hiver. Dessins qui se découpent et qui, placés entre une bougie et la muraille, projettent des ombres fantasmagoriques. Le cahier rendu *franco*, 4 fr. au lieu de 6 fr.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! par Randon. Album tres-amusant composé des déplaisirs de la vie militaire, de toutes les taquineries et contrariétés auxquelles le soldat est en butte. Prix, broché, *franco*, 7 fr. au lieu de 10 fr.

CROQUIS DE BELLANGÉ. Modèles pour apprendre à faire des croquis. Album composé de 50 feuilles qui contiennent chacune beaucoup de sujets. Prix, *franco*, 8 fr. — Ces 50 feuilles se vendaient chez l'éditeur, M. Gihaut, 25 fr.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT, en couleur et en blanc. Album contenant un grand nombre de dessins représentant dans leur ensemble une valeur de plus de 30 fr., au prix marchand de ces sortes de dessins; *franco*, 6 fr. au lieu de 15 fr.

UN PEU DE TOUT, Album de salon. Sujets mélangés : scènes sérieuses, scènes comiques, paysages, batailles, vues. — Dessins du *Journal amusant*, du *Musée français-anglais*, et de l'*Image pour tous*. Prix, broché, franc de port, 8 francs au lieu de 12 francs.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR, ouvrage à l'aide duquel on peut reconnaître si la sellerie et le harnachement de ses chevaux sont faits dans les règles de l'art; à l'aide duquel on peut faire exécuter ces articles dans les meilleures conditions de forme et de goût. Prix du cahier, 15 francs.

ÉTRENNES COMIQUES, volume formé du 1er semestre du *Petit Journal pour rire*. — Broché, 4 fr., rendu *franco*, au lieu de 4 fr. 50.

LES PROUESSES DE MAITRE RENARD, illustrées par Wilhelm de Kaulbach, et lithographiées par Colette, d'après le *Reineke fruchs* de Gœthe. Prix, broché, *franco*, 8 francs.

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE, livraisons à 15 centimes *franco*. 40 sont en vente dans ce moment; il en paraît une par semaine.

LE DESSIN SANS MAITRE, méthode de madame Cavé, approuvée par MM. Ingres, Eugène Delacroix et H. Vernet. Prix, franc de port, 4 francs.

LE DESSIN SANS MAITRE, 2e partie, **LA COULEUR**; par madame Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, *franco*, 4 francs.

MUSÉE DE COSTUMES des différentes nations modernes. Collection de 330 costumes gravés sur acier par les plus habiles artistes, et coloriés à l'aquarelle avec beaucoup de soin. Prix de chaque feuille, 40 cent., 45 cent. *franco*.

COSTUMES FRANÇAIS, 69 feuilles, *franco*	31 fr.
Id. ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES, 32 f.	14 fr. 40 c.
Id. RUSSES, 37 feuilles	16 fr. 65 c.
Id. PIÉMONTAIS ET ITALIENS, 40 feuilles	18 fr.
Id. SUISSES ET TYROLIENS, 22 feuilles	10 fr.
Id. TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS, 60 feuilles	27 fr.
Id. ALLEMANDS ET AUTRICHIENS, 20 feuilles	9 fr.
Id. ESPAGNOLS ET PORTUGAIS, 24 feuilles	10 fr.
Id. AMÉRICAINS, 26 feuilles	11 fr. 70 c.

Ces bons de prime sont personnels à l'abonné, et doivent au moment où ils sont présentés porter sa signature.

Adresser le montant de l'abonnement (17 fr. pour un an, — 10 fr. pour six mois) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 50. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 13 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

UN CROQUIS FAIT A LA 192e REPRÉSENTATION DE *L'ÉTOILE DU NORD*, par MARCELIN.



13387

TROUPES LÉGÈRES DE MOSCOVIE. — MARIA-CABELOFF, CAPORALISSIME EN CHEF.
Nous avons pris Sébastopol, c'est vrai; mais s'il y avait eu seulement un régiment de ces grenadiers-là pour défendre la ville, nous étions pris — par les sentiments.

LES CONTRASTES DE LA MODE, — par Riou.



13388
LA CANNE ET LE CHAPEAU.
Aujourd'hui. Autrefois.

13389
LE HAUT-DE-CHAUSSES
Aujourd'hui. Autrefois.

13390
LA COIFFURE.
Aujourd'hui. Autrefois.

13391
LE FAUX-COL.
Aujourd'hui. Autrefois.

COSARELLES.

Depuis quelques semaines, les manuscrits de nos vaudevillistes sortent des bureaux de la censure tout éclopés, tout mutilés, tout saccagés. La commission d'examen se met décidément à protéger la langue française; elle traque, à travers les fourrés du dialogue et les taillis du flon-flon, cette hideuse bête appelée *argot*. Elle sabre, elle pourfend, elle rature, elle biffe impitoyablement les charmantes locutions qui suivent et cinquante autres de la même farine :

Avoir de la braise ;
Se faire nettoyer ;
J'en ai le trac ;
Je me la brise ;
Piquer un chien.

Dieu soit loué, nous avons donc enfin cette police littéraire que j'ai vainement demandée à trois gouvernements successifs. On va donc faire une razzia définitive des mots insalubres, des substantifs bohêmes, des verbes sans aveu et des adjectifs balochards qui chahutent sur la voie publique.

Tout récemment le libretto du *Calfat*, de M. Pol-Mercier, opérette jouée aux Folies-Nouvelles, a été emporté tout meurtri des bureaux de la censure; il a fallu lui appliquer des compresses, des cataplasmes et je ne sais combien d'onguents, pour rapprocher les chairs et guérir les ravages de l'épiderme.

Heureusement M. Pol-Mercier a pu se tirer de là. Mais je connais des vaudevillistes que cette razzia va mettre sur la paille.

***

On assure que l'Académie française s'est vivement émue de la nouvelle que nous venons de rapporter. Elle aussi, grâce à cette croisade contre l'argot, va résolûment se remettre à son Dictionnaire.

Une de ces quarante taupes, — celle qui travaille à la lettre A, — a voulu prouver que, tout en proscrivant les mots sans aveu, elle ne haïssait pas le progrès, et se disposait à marcher avec le siècle : après mûre délibération avec ses doctes collègues, elle est parvenue à fixer la prononciation du mot *haricot*.
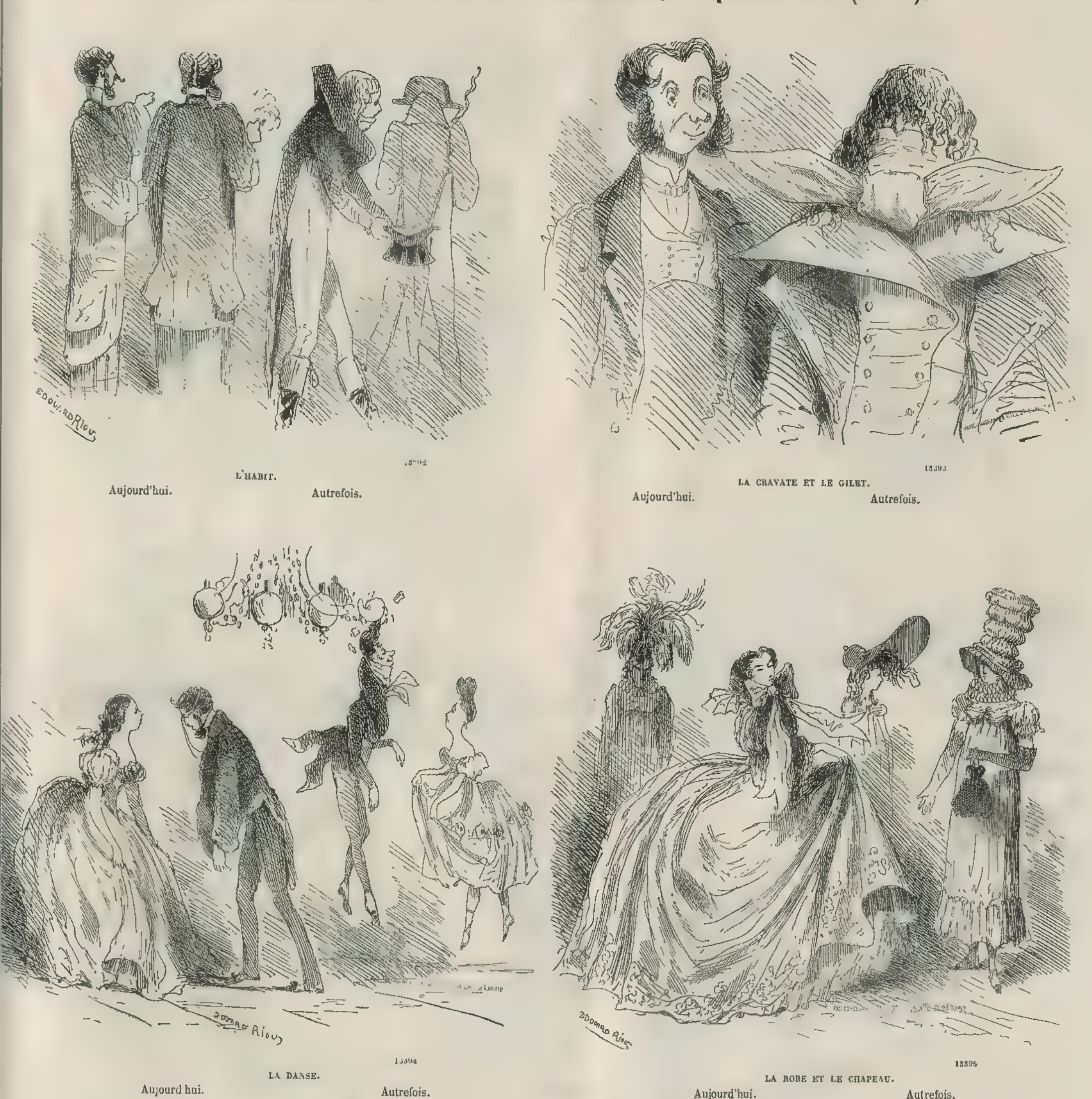
L'Académie vient de décider qu'on prononcerait *aricot* (*des-z-haricots*).

***

Vous pouvez classer l'historiette suivante parmi tout ce qu'il y a de plus historique.

Une petite famille de la Franche-Comté, qui pour la première fois de sa vie s'était décidée à visiter Paris, quitta l'autre soir son hôtel de la rue Saint-Honoré, après avoir

LES CONTRASTES DE LA MODE, — par Riou (suite).



L'HABIT. Aujourd'hui. Autrefois.

LA CRAVATE ET LE GILET. Aujourd'hui. Autrefois.

LA DANSE. Aujourd hui. Autrefois.

LA ROBE ET LE CHAPEAU. Aujourd'hui. Autrefois.

copieusement dîné, pour aller se régaler d'un spectacle.

La petite famille se composait d'un honnête négociant, de sa femme et de deux enfants joufflus, — deux amours... périgourdins.

On leur avait beaucoup parlé des farces du Palais-Royal, et notamment de Monsieur Grassot.

En débouchant par la rue Richelieu, le chef de la famille pria un sergent de ville de lui indiquer le *Palais-Royal*.

— Vous allez le trouver là, à votre droite, en entrant, mon bourgeois !

Et le père, et la mère, et les enfants, voyant un théâtre à leur droite, entrèrent bravement à la Coméd.e-Française.

On jouait *Britannicus*.

M. Beauvallet en était à sa tirade :

N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices,

etc., etc.

— Est-ce monsieur Grassot? demanda le Franc-Comtois en s'adressant à un voisin.

Heureusement le voisin était sourd.

— Monsieur Grassot ne jouerait-il pas ce soir?

Ne recevant aucune réponse, le questionneur ne souffla plus mot. Il est vrai que quelques rires accompagnés de *chut!* l'avaient déjà décontenancé.

Le lendemain, cet excellent négociant et sa femme apprirent à leurs amis qu'ils étaient allés la veille au Palais-Royal.

— N'est-ce pas que c'est farce?

— Mais pas du tout! Les pièces ne nous ont pas amusés le moins du monde. D'ailleurs je crois que monsieur Grassot n'a pas joué.

J. Lovy.

ENFONCÉ LE DÉLUGE.

Je suis très-frileux, donc je ne crains pas le feu; mais étant né dans les clos de la Bourgogne, je possède une sainte horreur de l'eau.

Au milieu de tous les plaisirs, de toutes les joies, une pensée me troublait; je me disais : — Il y a eu un premier déluge, pourquoi n'y en aurait-il pas un second?

Il appartenait à un Bordelais de calmer les terreurs

LES CONTRASTES DE LA MODE, — par RIOU (suite).



LE CHIEN. Aujourd'hui. Autrefois.

LA VOITURE ET LE DOMESTIQUE. Aujourd'hui. Autrefois.

LA COIFFURE. Aujourd'hui. Autrefois.

LE COL. Aujourd'hui. Autrefois

d'un Bourguignon, voici ce que M. Paul-Ernest de Ratier m'a appris.

S'il arrivait un second déluge, l'homme ne serait pas si abasourdi qu'au premier.

Nous ne manquerions pas d'arches de salut. Les bateaux à vapeur, les frégates de guerre, les bateaux de blanchisseuses et l'escadrille des canotiers de la Seine seraient mis en réquisition.

Un décret reléguerait les populations parisiennes sur la butte Montmartre et le mont Valérien, en attendant qu'on les transportât, sous vingt-quatre heures, au sommet des Pyrénées, des Alpes, des Vosges et du Jura.

De là haut, on pourrait se donner le loisir de pêcher à la ligne des merlans, des morues et des baleines.

L'autorité saisirait cette occasion pour se débarrasser des espèces nuisibles. Défense de recevoir dans les arches les crocodiles, serpents à sonnettes, crapauds, guêpes, moustiques, usuriers et poëtes incompris.

Les marines française, anglaise et russe seraient affectées au service des arches.

Les gens riches : les Rothschild, les Pereyre, les Mirès, les Solar, les Privat-d'Anglemont, se feraient construire des compartiments spéciaux meublés avec luxe. Ils auraient une galiote-orangerie, où, sous des baldaquins de zinc, ils prendraient des sorbets à la vanille, accoudés sur des plats-bords de toile cirée dorée.

On s'habitue à tout. Après huit jours de vie aquatique,

LES TROUPIERS.



13400

— Ah! Mustapha, il faut bien que ce soit toi!... La pauvre Jacqueline est si fatiguée que je n'aurais pas voulu lui mettre une puce sur le dos!



13401

UNE PROMENADE SENTIMENTALE.

— Dites donc, pays, à quoi pensez-vous?
— Je crois que je ne pense à rien.
— Tiens, c'est drôle! moi aussi!

les nouveaux Noé parisiens reprendraient leur *train-train* ordinaire.

La société des régates organiserait des joutes européennes.

Regardez!

Pilodo monte un bal gigantesque sur un bateau à lessive, il coule la salle Barthélemy, la Closerie des lilas, la Chaumière et le Prado.

Voyez! on danse avec fureur, en dépit de la vague qui mord les flancs de la coque.

Là-bas, on a organisé des églises flottantes. On s'y rend en chaloupes, en yoles, en youyou, voire même en baquets. Dame! la foule y abonde! M. Veuillot prêche.

Plus loin, on a créé des ateliers nationaux, où l'on confectionne de l'étoupe, des cordages, de la toile à voiles et des avirons.

Entrez et admirez les dortoirs. Voici l'arche espagnole, l'arche anglaise, l'arche des Auvergnats et celle des Limousins.

Ces vaisseaux communiquent entre eux par un câble électrique sous-diluvien. Les patrouilles internationales maintiennent l'ordre, et la garde nationale vogue placidement dans de gros bachots. Le général, monté sur un marnois, passe une revue de cavalerie, rangée sur des trains de bois.

Le soir, on éclaire l'immensité avec la lumière électrique. La Comédie-Française, l'Opéra, les Folies-Nouvelles et les Funambules, ont leur radeau particulier. Les gamins s'y rendent à la nage.

Enfin au moment où les humains commencent à oublier complétement que jadis ils ont vécu sur la terre ferme, une blanche colombe apporte le rameau traditionnel. L'azur reparaît au ciel, le soleil brille au zénith, les vigies crient : Terre! terre!

Nous abordons sur un pic, nous autres infortunés écrivains, déportés sur le steamer des journalistes!

Fichtre! nous sommes au sommet du mont Blanc!... Quel malheur! je commençais à me faire au déluge... J'envie le sort des poissons; ils n'écrivent pas, eux!

LUC BARDAS.

Un article qui a paru blessant pour M. Mutel (de Limay) a été inséré dans notre numéro du 15 novembre dernier.

Nous nous empressons de reconnaître qu'il n'a jamais pu exister, pour nous ni pour personne, un doute sur la parfaite honorabilité de M. Mutel, que les plus honorables témoignages attesteraient d'ailleurs au besoin. Nous n'avons pas coutume de faire vivre sur le terrain de la diffamation les journaux que nous dirigeons; et, depuis trente ans que notre nom a l'honneur d'appartenir à la presse, jamais, à nos plus mauvais jours (les annales politiques et judiciaires en font foi), jamais nous n'avons eu recours à un certain genre de personnalités.

Du reste, l'auteur de l'article en question nous écrit à ce sujet la lettre suivante, qui exclut de sa part toute mauvaise intention.

CH. PHILIPON.

A monsieur le directeur du JOURNAL AMUSANT.

Monsieur,

Plusieurs personnes ont essayé de voir une équivoque malveillante dans quelques lignes du numéro du 9 novembre dernier, où figure le nom de M. Mutel (de Limay); elles m'ont prêté une pensée qui n'a jamais été la mienne, et contre laquelle il est de mon devoir de protester.

Le ton général de l'article indique assez qu'il était conçu dans un but de pure plaisanterie, qui est du reste celui du *Journal pour rire*.

M. Mutel m'est personnellement connu; je n'ai jamais eu avec lui que de bons rapports; je n'avais par conséquent aucun motif de lui être hostile. Aussi suis-je heureux de l'occasion qui se présente pour déclarer que son honorabilité est parfaitement établie, et que je me plais à lui rendre hommage, tout en regrettant la mauvaise interprétation qu'on a eu le tort de donner à mon article.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

A. WATRIPON.

Je lis dans le *Courrier de Saint-Lô* du 29 novembre :

— Le *Journal de Rouen* publie le récit suivant d'un triste drame qui a eu lieu le 12 dans le port du Tréport :

Séduits par les apparences trompeuses d'un moment de calme, les canots qui font la pêche du hareng le long

LES PAYSANS, — par BARIC.



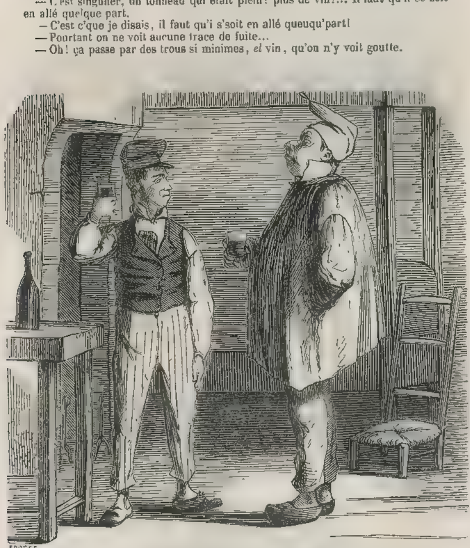
13402

— C'est singulier, un tonneau qui était plein! plus de vin!... Il faut qu'il se soit en allé quelque part.
— C'est c'que je disais, il faut qu'i s'soit en allé queuqu'part!
— Pourtant on ne voit aucune trace de fuite...
— Oh! ça passe par des trous si minimes, *el* vin, qu'on n'y voit goutte.



13403

— Ah! vous m'avez fichu d'dans, la mère! Vout' poule était un coq à qui vous aviez mis un œuf sous la queue pour faire croire qu'il *ponnait*, car il n'a pouint *ponnu* depuis!
— T'est un' mauvais' langue! Si all' n'a pouint *pont*, all' *ponra!*



13404

— Il a un goût, vout' vin, pere Bourgoin.
— Un goût?
— Oh!... oui, un goût de... *revenez-y*.



13405

— C'est-y pas vrai? de deux ôtez un, reste trois : le pere, la mère et l'enfant...
— On voit ben que t'a t'été z'à Paris, gars!

des côtes étaient partis à la marée du mardi soir; le matin, la mer en fureur ne permettant pas à ces pêcheurs de braver les dangers d'un plus long séjour le long des côtes, ils crurent prudent de rentrer. Chacun songea alors à regagner le port.

C'est au moment où ils allaient franchir la passe que huit hommes sur neuf, qui montaient deux canots, ont trouvé la mort.

Les cadavres ont été tous rejetés sur la plage maintenant.

Le maire du Tréport a immédiatement ouvert une liste de souscription POUR VENIR AU SECOURS DE CES PAUVRES MALHEUREUX.

CH. PHILIPON.

PETITS PARIS.

Mardi, le tableau du foyer d'un théâtre du boulevard portait cette mention : A onze heures la féerie *Collation*.

Mademoiselle El..., admise depuis quelques jours seulement parmi les pensionnaires de M. B...ridoison-Harpagon, mademoiselle El..., disons-nous, lit le tableau, et le lendemain arrive au théâtre à onze heures dans une toilette irréprochable; chacun se place, et on commence la lecture des rôles en suivant le texte sur le manuscrit.

Au bout d'une heure El... se penche vers sa voisine :

— Dites donc, madame, savez-vous si c'est fini? je commence à avoir joliment faim.

— Mon petit chat, nous en avons encore au moins pour quarante minutes.

El... ne dit plus rien et attend.

La lecture finie, chacun se lève et se dispose à partir.

— Viens-tu avec nous, Achille? nous allons voir Thierry.

— Non, merci, je vais au café.

Les dames se dirigent aussi de côté et d'autre.

— Ah çà mais, reprend El.. en s'adressant cette fois au régisseur, quand donc collationne-t-on? j'ai faim, moi!

Un superbe éclat de rire accueillit ces paroles, et le régisseur lui expliqua comme quoi il s'agissait d'une collation de rôles et non d'une *collation* de mâchoires.

***

— Moi, disait Calino, je n'aime pas aller rien acheter dans les boutiques l'hiver, parce qu'elles ne sont pas fermées comme les chambres et qu'on s'y enrhume.

— Bast! tu peux bien aller chercher du sucre chez l'épicier, puisque c'est aujourd'hui dimanche, et qu'il y a écrit sur les volets de la boutique : Fermée les dimanches et fêtes.

— Ah ben! j'y vais, en ce cas.

***

Je ne rends jamais les livres qu'on me prête, parce que je trouve qu'il est plus facile de les retenir que de retenir ce qui est dedans.

***

— Calino, écoute ma pièce : Acte 1er. La scène est à Constantinople.

— Ah! que c'est bête; je viens de la voir en traversant le pont Neuf, tu vois bien qu'elle est toujours à Paris.

H. Gourdon de Genouillac.

LE MAGNÉTISME.

FRELONS ET FRELATEURS.

Grâce au ciel, le *Journal amusant* n'est jamais à court de *copie*. Et le cas échéant, il se garderait bien de l'annoncer à ses lecteurs, bien qu'il eût le droit de se livrer à cette gaminerie.

Mais comment pourrions-nous jamais manquer de *copie*, nous qui avons, en dehors du bureau de rédaction, un quarteron d'aimables correspondants, de critiques blonds et d'écrivains amateurs, qui viennent aux jours de pénurie combler les lacunes du journal et masquer les défaillances de notre esprit?

Voici ce que nous écrit M. Ferdinand Silas, le furet des cercles scientifiques, philologiques, anthropologiques, pathologiques et magnétiques :

Mon cher Lovy,

Vous souvient-il de certain sorcier qui, au mois de mars 1854, ne fit pas courir tout Paris vers la salle Bonne-Nouvelle?

Ce thaumaturge avait nom de la Roche-Lambert Sa science avait pour objet d'endormir en deux minutes quiconque voulait bien se soumettre à ses manipulations. A l'époque dont je parle, la cave Bonne-Nouvelle exploitait une spécialité bizarre : celle de centraliser toutes les charlatanneries magnétiques et les somnambuleries de tout genre. Le sieur de la Roche-Lambert y fit de courtes apparitions. Ses prodiges n'excitèrent l'admiration de personne, et tout au contraire lui valurent certains *éreintements* auxquels l'infortuné sorcier ne sut pas répondre.

Le fait est que le thaumaturge de la Roche était fort compromettant pour les enfants de Mesmer, et le *Journal du magnétisme* crut de son devoir de lui administrer une volée de bois vert trempée dans du bon vinaigre. (Voyez tome XIII, page 177, année 1854.)

Notre célèbre endormeur, harcelé par la presse, disparut du théâtre du monde. On le crut endormi pour toujours. Il n'avait fait que changer de climat; l'air de Paris lui était devenu malsain. C'est dans le midi de la France que ce monsieur exerce aujourd'hui sa petite industrie mesmérienne. Je reçois à l'instant la lettre suivante, datée de Digne, Basses-Alpes, et signée d'un de vos collaborateurs :

« ..... Le nommé de la Roche-Lambert, homme maigre, ébouriffé, et portant des cheveux roux, ayant au cou, attachée par un ruban bleu, une pièce de cinq francs, a donné sa soirée mesmérienne le lundi 17 novembre. Voici le programme de sa séance :

Par permission de M. le Maire.

SALLE DE L'HOTEL BOYER.

Lundi 17 Novembre 1856, *par extraordinaire et pour cette fois seulement.*

SOIRÉE PARISIENNE.

SÉANCE DE MESMÉRISME,

Donnée par

M. DE LA ROCHE-LAMBERT,

Chef d'école de Magnétologie, à Paris,

Chaîne Électro-Magnétique,

Sommeil proprement dit, obtenu en l'espace de DEUX MINUTES, sur des sujets que M. de la Roche-Lambert laisse au public la faculté de choisir et de lui présenter. — Pendant leur sommeil, il les fera *boire, manger, rire, chanter, prier, danser, marcher*, en un mot, agir à sa volonté. — Ces phénomènes, opérés sur des amateurs de la ville, dispensent de tous commentaires à ce sujet.

DÉLASSEMENTS INTELLECTUELS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

Modifications symptomatologiques, soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil.

Magie antique sur des personnes de la ville.

» L'opérateur, après quelques manipulations, est parvenu à plonger dans la torpeur trois petits garçons du pays; puis il s'est mis à faire jouer, par derrière, le télégraphe de ses bras; et les patients y correspondaient par des grimaces. A l'un il a fait chanter le *Sire de Franc-Boisy*, après le lui avoir soufflé à l'oreille; à l'autre il a fait fureter dans la salle, à l'instar des ânes savants, pour deviner le plus amoureux, le plus ivrogne de la société. — L'animal (je parle du petit garçon) allait aussi chercher les mouchoirs dans les poches du public, et les lunettes sur le nez des assistants. — Un autre moutard enfin, mis en état de catalepsie, placé sur deux chaises, la tête sur l'une, les pieds sur l'autre, montait et descendait comme une omelette soufflée cuite à point...

» Vous conviendrez que si c'est là ce qu'on appelle le *magnétisme*, nos médecins ont grand tort de s'effrayer de la découverte de Mesmer : ceci rentre tout simplement dans l'art des acrobates et des bateleurs de la foire.

» Tout à vous,

« Chateauredon. »

Je partage complétement l'opinion du correspondant. Que vous semble-t-il, mon cher Lovy, de ce chef d'école magnétologique? (Édouard Martin écrirait *chef des colles.*)

Voilà où en est cette pauvre science de Mesmer! Faut-il s'étonner, après cela, que le public sérieux se défie des magnétiseurs? Comment voulez-vous qu'il sache distinguer le bon grain d'avec l'ivraie, quand il voit des Bilboquets sous les drapeaux du *fluide?*

Ferdinand Silas.

***

Nous n'avons jamais dit autre chose. A notre avis les magnétiseurs qui, à l'instar de MM. Lassaigne et de la Roche-Lambert, accouplent le *fluide* avec les tours de physique et la magie blanche, sont la plaie du mesmérisme. Nous les plaçons sur la même ligne que les somnambules qui *font le marc de café* et communiquent avec les esprits. C'est au surplus l'opinion de tous les magnétistes sincères et intelligents.

L'élément thérapeutique restera toujours la partie la plus sensée du mesmérisme; mais là se rencontre un écueil qui, dans notre code, prend le nom de *médecine illégale*. D'ailleurs, serait-il même reconnu par la Faculté, le magnétisme ne s'emploierait jamais que comme un de ces auxiliaires auxquels on a recours pour certaines affections nerveuses. On se servirait de l'*électricité animale* comme on se sert de l'électricité voltaïque; mais ce ne seraient jamais des panacées; par la raison que les panacées ne sont pas de ce monde.

MM. les médecins peuvent donc dormir tranquilles. Le mesmérisme ne les tuera pas. Ils vivront plus longtemps... que leurs malades.

J. Lovy.

THÉATRES.

Il y a des titres qui, semblables aux armes à feu qui éclatent entre les mains de leurs possesseurs, portent malheur à ceux qui s'en servent; les *Pauvres d'esprit*, comédie de M. Léon Laya, peut être rangée dans cette catégorie.

Les *Pauvres d'esprit*, cela ressemble à ces balles élastiques que vous lancez contre un mur et qui reviennent vous frapper en plein visage. Il est si facile d'accuser l'auteur d'être trop imbu de son sujet, et d'avoir voulu mépriser les gens qui lui ressemblent!

Il s'agit tout simplement dans la comédie en trois actes de M. Léon Laya, représentée à la Comédie française, comme dans le plus mince vaudeville, de savoir si M. Prosper épousera mademoiselle Henriette. Là n'est pas le mal; mais M. Laya, homme de lettres, frère de M. Alex. Laya, homme de lettres, et fils de Laya, l'auteur courageux de *Falkland* et de l'*Ami des lois*, a fait une pièce tout exprès pour prouver que les gens doués de génie et de talent littéraire ont un peu moins d'esprit et infiniment moins de cœur que les notaires.

Cette antithèse absurde est toute la pièce; mademoiselle Henriette préfère épouser un homme célèbre avec un parapluie à un notaire millionnaire en équipage. On lui prouve qu'elle a tort et que l'argent vaut mieux que l'esprit.

Est-ce bien courageux de trouver qu'on surfait les hommes de génie, dans un temps où Lamartine est obligé de demander à un recueil qu'il publie à ses frais des moyens d'existence? quand Victor Hugo chante l'exil sur le sol étranger; quand Béranger, pauvre, se tait et n'espère plus; quand les plus forts et les plus illustres ne savent point ce que c'est que le repos dont jouissent les négociants retirés des affaires, et qu'ils sont condamnés au travail d'Ixion pour assurer le pain à leur famille?

Mauvaise pensée qui a porté malheur à M. Laya.

Le *Sylphe*, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. Clapisson, avait été donné à Baden-Baden avant de nous apparaître à l'Opéra-Comique. Cette œuvre a eu autant de succès ici que là-bas. Elle a pour brillants défenseurs Faure, Prilleux, Ponchard et mademoiselle Duprez, devenue madame Van den Heuvel, un nom qui exige des contorsions de bouche, et qui aura bien de la peine à parvenir à la postérité.

Au bénéfice de Grassot, le Palais-Royal a donné le même soir deux vaudevilles nouveaux et une reprise. Il est vrai que celle-là était l'*Humoriste*, où Arnal vaut à lui seul tout l'argent dépensé.

Le Monsieur qui a brûlé une dame est un candidat notaire qui a mis le feu à une patache avec son cigare. Le véhicule a brûlé, et, entre autres bagages, on n'a pas retrouvé une dame qui était dans le coupé. Heureusement, le dénoûment nous apprend qu'il s'agit d'une figure de cire commandée par un coiffeur de l'endroit.

Obliger est si doux, de MM. Laurencin et Lubize, nous montre un M. Dubuisson qui aime à rendre service à son prochain. Avez-vous besoin d'argent? sa bourse vous est ouverte; une averse vient-elle vous surprendre? prenez le parapluie de M. Dubuisson. Il vous prêterait ses bottes au besoin. L'homme obligeant trouve enfin un voisin indiscret qui lui emprunte ses chaises, ses casseroles, sa pendule, son argenterie, etc., etc., et qui fait tout saisir chez lui par un huissier; Dubuisson finit par trouver l'humanité bien affligeante.

Ce sujet est au fond celui d'une pièce en trois actes, jouée la même semaine aux Folies-Dramatiques, ce qui éloigne toute idée de plagiat. *Monsieur est-il de la noce?* ouvrage de M. Jules Renard, nous exhibe aussi un monsieur dont la marotte est d'obliger tout le monde; comme son homonyme du Palais-Royal, il a tous les défauts de ses qualités, et tous les désagréments réservés aux gens qu'il oblige. De l'esprit dans les détails, mais trop de confusion dans les événements agglomérés.

Aux Folies-Nouvelles, M. Pol-Mercier, le *deus ex machina* de ce gentil théâtre, a donné une nouvelle saynète, qui est une vraie pièce, en dépit de ses trois modiques personnages. Le *Calfat* est une histoire pleine de cœur et de jovialités spirituelles. La musique, de M. J. Cohen, — un jeune débutant, — est grosse de promesses d'avenir.

Albert Monnier.

DEUX CHARMANTS TABLEAUX SUR TOILE, ENCADRÉS,

DONNÉS GRATIS.

Ces deux tableaux sont des fac-simile parfaitement semblables à deux tableaux originaux de MM. A. DELACROIX et E. LEPOITEVIN, représentant, le premier, LES PETITS MARCHANDS DE POISSON, le second, LE JEUNE BACKUIZEN DESSINANT UN EFFET D'ORAGE. Ils forment pendants et sont encadrés dans des bordures dorées de 7 centimètres de large, et mesurent, cadres compris, 50 centimètres sur 41.

Les deux originaux ont coûté 1200 FRANCS, et, nous le répétons, les deux copies sont des fac-simile parfaits.

Nous donnerons ces deux tableaux encadrés et rendus francs de port dans toutes les localités de la France desservies par les chemins de fer ou les grandes messageries, à toute personne qui achètera les 250 COSTUMES indiqués ci-dessous. — Le but du sacrifice que nous faisons est de réunir un grand nombre de collectionneurs pour cette galerie de costumes. Nous sommes tellement convaincus que toute personne qui aura acheté les 250 feuilles annoncées voudra posséder celles qui seront publiées plus tard, que nous ne demandons aucun engagement, et qu'on sera toujours libre d'acheter la suite ou de ne pas l'acheter.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guémének (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouesec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.

COSTUMES ALGÉRIENS.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
N° 20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serpoukoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples.

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
N° 27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32 Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34 Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16 Paysan des environs de Laybach.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal)
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragalo.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.

Nos costumes sont dessinés dans un format qui permet de les placer dans les in-8°, on pourra donc ainsi illustrer les livres de voyage qu'on possède dans sa bibliothèque, ou les accompagner d'un Atlas de costumes des pays décrits par les auteurs.

Cette collection est faite avec le plus grand soin; elle est dessinée par MM. COMPTE-CALIX, KARL GIRARDET, D'HASTREL, LAURENS, E. MORIN, PINGRET, VALENTIN, YVON ET AUTRES; elle est gravée sur acier par les premiers graveurs, imprimée sur beau papier vélin in-4°, et coloriée à l'aquarelle par des artistes. — Chaque feuille se vend 40 centimes, c'est moins que ne se vendent les mauvais costumes lithographiés et enluminés.

Pour recevoir les 250 costumes et les deux tableaux encadrés, LE TOUT BIEN EMBALLÉ DANS UNE PETITE CAISSE et RENDU FRANCO, il faut adresser un bon de poste ou un billet à vue sur Paris de la somme de CENT FRANCS, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Toute personne notoirement solvable qui achètera 350 costumes au lieu de 250, pourra nous envoyer en payement du tout un billet de 140 francs à six mois de date. Ce billet devra être à l'ordre de M. PHILIPON fils, et sur papier timbré. Nous adresserons *immédiatement et franco* les 250 costumes parus et les deux tableaux, — et plus tard, ÉGALEMENT FRANCO, les cent autres costumes, aussitôt qu'ils auront paru.

Adresser les bons de poste ou les billets à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 51. — 1856. Prix du numéro : 45 centimes. 20 Décembre

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE BACCALAURÉAT ÈS LETTRES.

TEXTE PAR CHARLES JOLIET. — DESSINS PAR MARCELIN.



13406

LE RÊVE D'UN FUTUR BACHELIER.

I.

PROLÉGOMÈNES.

Le BACCALAURÉAT!... Voilà, lecteur, un titre qui promet de réveiller en vous de doux souvenirs; car vous êtes bachelier, et vous devez avoir quelque part, au fond d'un tiroir ignoré, un vieux morceau de parchemin recoquillé qui repose mollement entre les lettres jaunies de votre première maîtresse et d'anciennes quittances de loyer, parchemin revêtu de signatures illisiblement majestueuses, et qui vous est apparu souvent dans vos rêves de rhétoricien comme un gage de liberté, payé de toute votre jeunesse : — en un mot, vous avez votre diplôme. Sur ce, lecteur, que l'Université vous ait en sa bonne et docte garde, et que notre article vous soit léger!

II.

LE BACHELIER EN HERBE.

Nous nous sommes d'abord demandé s'il ne serait pas utile, nécessaire, indispensable de décrire les transformations successives par lesquelles doit passer l'enfant arraché à la mamelle de sa nourrice, jusqu'au jour où il sort enfin du collége, le cigare aux lèvres et la palme à la boutonnière — libre et bachelier.

Cette tâche serait belle, il faut l'avouer, mais nous craindrions de réveiller des souvenirs amers au cœur des jeunes collégiens qui lisent le *Journal pour rire* les jours de sortie, et nous laissons aux VIEILLARDS qui ont passé la trentaine, la consolation de regretter *le beau temps du collége*, périphrase adroite par laquelle ils désignent leur jeunesse dont ils ont déjà franchi les colonnes d'Hercule. — Respectons leurs illusions, et n'insultons pas à leurs cheveux blancs. Et d'ailleurs, notre candeur bien connue nous fait un devoir de déclarer ici que notre intention n'est pas de tracer, dans l'étude rapide qui va suivre, une physiologie du baccalauréat, ni de proposer une nouvelle

méthode d'éducation; nous n'avons jamais fait ni cours de morale, ni cours d'économie politique, ni cours de baccalauréat en vingt-cinq leçons (succès garanti), et si le trait philosophique se glisse à notre insu sous la plume, nous en demandons pardon à l'avance; notre but sera atteint si nous sommes parvenus à réaliser le rêve idéal de Commerson :

INSTRUIRE EN AMUSANT.

Je m'arrête, lecteurs, car ceci ressemble à s'y méprendre à une préface, ou à une profession de foi, et j'entre carrément et le chapeau sur la tête dans le domaine du baccalauréat.

III.

CONDITIONS D'ADMISSION.

Ordonnance selon la formule.

« Pour être admis à subir l'examen du baccalauréat » devant une faculté des lettres, il faut être âgé au moins » de seize ans, produire son acte de naissance dûment » légalisé, et en cas de minorité, avoir le consentement » régulier de son père ou tuteur. »

Ces préliminaires remplis, on consigne 100 francs au secrétariat de la faculté, pour les droits de diplôme et d'examen, et la toile se lève sur le drame du baccalauréat dont voici la disposition, charpentée par les grands maîtres de l'Université :

IV.

LE BACCALAURÉAT.

Prologue.

Compositions écrites.

1er Acte. — Explication des auteurs grecs, latins et français.

2e Acte. — Les tiroirs à secret de la rhétorique.

3e Acte. — Les mystères de la philosophie.

4e Acte. — L'histoire et la géographie.

5e Acte. — Les mathématiques (*appliquées*).

V.

APHORISMES ET DÉFINITIONS SUR LE BACCALAURÉAT.

Antescriptum. Les citations suivantes ont été recueillies avec soin sur les murs des colléges, les pupitres et les marges des dictionnaires confiés à la sollicitude des



13407

futurs bacheliers. Nous les donnons dans toute leur originalité :

« On naît poëte, on devient bachelier. » (Cicéron.)

« Un bachelier n'est pas ce qu'un vain peuple pense. » (Em. Lefranc.)

« Le baccalauréat est le suicide de l'intelligence. »

« Si le baccalauréat n'existait pas, il ne faudrait pas » l'inventer. » (Un Cancre.)

« Le diplôme est une feuille de route délivrée par » l'Université. »

Et plus bas :

« J'espère m'arrêter à la première étape. »

Les autres inscriptions nous ont paru tellement avancées, que nous devons les passer sous silence, — par respect pour les cheveux blancs de nos professeurs. — *Dont acte.*

VI.

LA COUR DE LA SORBONNE.

Sept heures sonnent à l'horloge de la Sorbonne; — quelques rares promeneurs circulent dans la grande cour; — peu à peu leur nombre s'accroît de nouveaux arrivants; — des groupes se forment : ce sont les candidats.

VII.

A VOUS MESSIEURS LES BACHELIERS!!!

Les aspirants au grade de bachelier, pour nous servir du langage universitaire, forment une grande famille qui se divise en deux catégories bien distinctes :

1° Ceux qui ont fait leurs études, c'est-à-dire qui ont fait dans un collége quelconque huit ans de travaux forcés;

2° Ceux qui n'ont pas été au collége, et qui ont passé quelques mois chez un préparateur.

VIII.

LES INSTITUTIONS PRÉPARATOIRES.

Les institutions préparatoires à tous les baccalauréats possibles sont des serres-chaudes où les bacheliers florissent dans un temps plus ou moins déterminé; en d'autres termes, ce sont des usines à vapeur où se confectionnent les bacheliers à l'emporte-pièce; on y fabrique un « ès lettres, » ou un « ès sciences » dans un délai de..., absolument comme un habillement complet au *Prophète.* — On traite à forfait avec les parents. (Écrire *franco.*) — L'intelligence du sujet n'est qu'accessoire; il ne s'agit que d'y mettre le prix. Voici quelques chiffres :



13408

Serre chaude n° 1.	Eclosion en	6 mois.	1,000 fr.
— n° 2.	—	3 —	3,000
— n° 3.	—	1 —	5,000

Machine à vapeur — (Le sujet est soumis à une pression de 22 atmosphères : épanouissement en 48 heures.) 10,000

(Voir le prospectus pour les renseignements.)

Cependant il est bon de faire remarquer en passant qu'entre le bachelier sortant du collége et le bachelier éclos dans une usine préparatoire, il y a la différence qui existe entre un palais construit en pierre de taille et une maison de carton-pierre.

Peut-être, avec le progrès, verrons-nous apparaître des bacheliers perfectionnés en zinc et en caoutchouc durci à la prochaine exposition universelle..... il est du moins permis de l'espérer, — dans l'intérêt de la science.

IX.

LE PRÉPARATEUR.

Le préparateur est un monsieur qui porte des lunettes d'or et dirige une institution préparatoire.

X.

LES BACHELIERS DÉCLASSÉS.

Outre les deux grandes catégories de bacheliers que nous venons d'esquisser à grands traits, il est une espèce de bacheliers qu'il ne faut pas oublier et qui se procurent un diplôme sans subir aucune épreuve.

Cette petite opération se fait à l'aide d'un versionnaire.

XI.

LE VERSIONNAIRE.

Le versionnaire, comme son nom l'indique, est un individu dont l'industrie consiste à faire des versions pour les autres, moyennant une somme fixée à l'avance en cas de réussite. Ferré à glace sur la langue latine, le versionnaire est capable d'en *traduire* tous les auteurs, quand il ne l'est pas lui-même en police correctionnelle. Il voit alors se briser du même coup son avenir et son innocente industrie.



13409

Les annales judiciaires pourraient fournir de curieux détails sur les procédés employés par ces industriels pour subir les épreuves à la place des candidats; mais l'exiguïté de notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans des

développements qui mettraient au jour leurs frauduleuses manœuvres.

Le versionnaire déjeune et dîne de la version quand le commerce va bien, si toutefois on ne l'envoie pas aux galères. Il se reconnaît à sa tenue négligée, à son teint flétri, et à cet air mystérieux avec lequel certains individus vous abordent dans la rue pour vous proposer un rasoir anglais.

C'est le marchand de contremarques de l'intelligence.

XII.

LE PASSEUR.

Le passeur est un visionnaire élevé à la seconde puissance, et ses opérations se font sur une vaste échelle.

Muni des papiers et pièces du candidat, il se présente en son lieu et place, subit les épreuves écrites et orales, et se fait délivrer un diplôme en bonne forme, portant les titres et qualités de celui qui doit jouir des droits et priviléges y attachés;

Puis, son œuvre achevée, il s'en va près du père,
Le diplôme à la main, réclamer son salaire,

avec la sérénité antique d'un Auvergnat déposant un portefeuille bourré de billets de banque entre les mains du commissaire de son quartier.

Le père, qui a traité avec le passeur, lui paye froidement ses honoraires, et dit en lui montrant la porte avec un geste aussi sublime qu'écrasant, aussi écrasant que sublime :

Mon fils est bachelier, je ne vous connais plus!

Quel est l'honnête homme? dirait *Figaro*.

C'est sans contredit le portefeuille.

XIII.

LES ÉPREUVES ÉCRITES.

Première épreuve : — La version.

Il est sept heures et demie : tous les candidats s'élancent pêle-mêle dans l'escalier O, et l'emportent d'assaut. On fait l'appel nominal, et chacun va prendre sa place dans la salle des examens.

A huit heures, l'examinateur arrive et dicte la version; puis, après avoir relu et placé le texte devant lui pour être consulté par les candidats, il prononce la phrase sacramentelle :

« Messieurs,

» Il est formellement interdit de se servir de livres » autres que des dictionnaires, et de communiquer avec » ses voisins; toute infraction aux règlements ci-dessus » motiverait l'exclusion du candidat. Vous avez jusqu'à » dix heures pour faire votre composition. »

Ces paroles, écoutées avec un religieux silence, sont suivies d'une agitation extraordinaire : les dictionnaires s'ouvrent et se ferment sous l'impulsion fiévreuse de mains exercées à cette manœuvre; car le temps est précieux, une version inachevée est une certitude d'exclusion, un contre-sens peut devenir fatal; l'aiguille marche, les minutes s'envolent, dix heures sonnent..... on lève les copies.

XIV.

PARENTHÈSE.

J'ai eu pour ami de collége un cancre de première force qui professait des opinions tellement réalistes sur le baccalauréat, qu'elles pourront sembler immorales aux lecteurs du *Journal pour rire*. Je n'en citerai qu'un exemple pour en donner une simple idée :

« Il est défendu de copier sur ses voisins, disait mon ami, mais de copier *littéralement*... et avant tout, si l'on veut réussir dans ce bas monde, ne faut-il pas s'entr'aider un peu les uns les autres?... passe-moi ta version, je te passerai la mienne! »

Cet affreux cancre a été reçu au premier examen.

C'était un élève de Mercadet.

XV.

Deuxième épreuve : — Composition latine ou française.
(La rouge ou la noire?)

A midi, les candidats viennent reprendre leurs places pour subir la deuxième épreuve. Elle consiste en une composition latine ou française, selon que le sort en décide, et roule sur un sujet quelconque.

Quatre heures sont accordées au candidat.

Observation. — En général, les aspirants font des vœux sincères pour que la composition soit française :

C'est patriotique,
Et plus facile qu'une composition latine.

XVI.

LES ÉPREUVES ORALES.

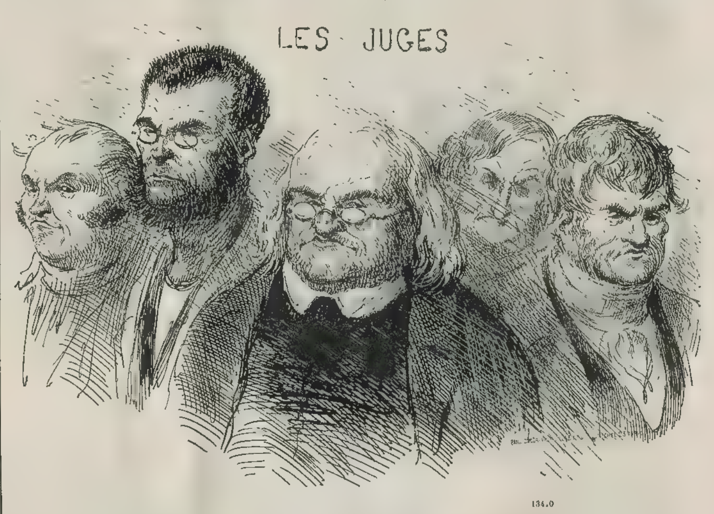
Le lendemain, à onze heures, les candidats gravissent lentement les degrés de l'escalier O, qu'ils escaladaient la veille, pour connaître le résultat des premières épreuves, car on n'est admis à subir les épreuves orales que dans le cas où les compositions écrites ont été trouvées « pas trop légères » dans la balance du jury d'examen.

Mais il est nécessaire de faire ici un changement de décor à vue, et d'introduire le lecteur dans la salle des épreuves.

XVII.

LA SALLE DES ÉPREUVES.

Le théâtre représente une salle rectangulaire. Au milieu se trouve une table verte de forme elliptique, autour de laquelle se rangent les examinateurs et le candidat. Au fond se trouvent des bancs non rembourrés destinés au public, aux candidats et aux amis des candidats.



La séance est ouverte. — Les examinateurs, marchant à pas comptés, forment le demi-cercle autour de la table. Le président se lève une liste à la main; — un silence de mort plane sur l'auditoire; — toutes les têtes se découvrent, et quelques candidats tremblants murmurent à voix basse en ôtant leurs chapeaux :

Cæsar, morituri te salutant.

On appelle les candidats admis par ordre alphabétique. — La liste est affichée dans les couloirs, et une large barre à l'encre traverse les noms des proscrits.

Le candidat trace ensuite d'une main émue la déclaration d'usage sur un registre *ad hoc*, puis il vient s'asseoir seul sur le fauteuil qui fait face à ses redoutables juges. — Le supplice dure une heure.



XVIII.

LE JURY D'EXAMEN.

Le jury d'examen se compose de cinq membres, qui sont :

Le président;
L'examinateur de belles-lettres,
L'examinateur de philosophie;
L'examinateur d'histoire et de géographie;
L'examinateur de mathématiques.

Nota. En cas de partage des voix, celle du président est prépondérante.

XIX.

CONSEIL AU CANDIDAT.

Règle générale, il ne faut jamais interrompre l'examinateur qui parle, soit pour remettre le candidat dans le chemin dont il s'écarte, soit pour faire briller son érudition devant l'auditoire.

Le temps se passe, — et on ne s'enferre pas.

XX.

EXPLICATION DES AUTEURS.

Les auteurs grecs.

Un bruit strident se fait entendre : on tire des urnes les numéros correspondant aux questions sur lesquelles le candidat doit être interrogé.

En général le grec est un mauvais pas dont il se tire difficilement, et puis... « l'*émotion inséparable d'un début* » peut bien intimider un jeune cœur, qui connaît mieux les œuvres de M. Alexandre Dumas (père) que les doctes entretiens de Socrate, recueillis par Xénophon pour la plus grande jubilation des élèves de troisième, et qui a étudié Euripide et Sophocle au *Palais-Royal* ou aux *Folies-Nouvelles*.

Les auteurs latins.

En passant du grec au latin, du grave au doux, le candidat sent son cœur s'épanouir. Il voudrait embrasser *Cicéron*, inviter *Horace* à déjeuner et tutoyer *Virgile*. Heureux si sa joie ne l'aveugle pas au point de traduire par une réminiscence canotière « *nauta fluvialis* » par « *marin d'eau douce*, » et « *pater Anchises* » par « *le père en chemise*, » selon les coutumes traditionnelles; trois fois heureux s'il a su trouver par une traduction juste, mais élégante, le chemin du cœur de son examinateur.

Les auteurs français.

Ici, le bachelier respire à pleins poumons; il récite ses classiques avec l'accent d'une foi robuste et d'une conviction raisonnée...

Hugo, Lamartine, Musset n'existent plus pour lui; il



13413

brise ses idoles; il maudit ses dieux, et l'horloge n'a pas encore tinté le premier quart d'heure de son supplice, qu'il a déjà renié trois fois les romantiques. TRISTE! TRISTE!! TRISTE!!!

XXI.

L'EXAMINATEUR DE BELLES-LETTRES.

Après l'explication des auteurs, faite par le président, le candidat passe entre les mains de l'examinateur de belles-lettres.

XXII.

PROFILS ET PORTRAITS.

Le visage de l'examinateur de belles-lettres offre en général des lignes molles et froides; son teint est pâle et reposé; sa parole onctueuse et presque timide laisse quelquefois s'échapper, comme par hasard, un trait d'une douce et souriante ironie. C'est lui dont Casimir Delavigne écolier traçait le portrait sur les murs de la classe en deux vers devenus célèbres :

> Les rides ont écrit sur son front chauve et sec,
> Qu'on ne s'engraisse pas à se nourrir de grec.

XXIII.

L'ESPRIT A LA SORBONNE.

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une nouvelle parenthèse pour donner une définition de l'esprit à la Sorbonne.

Le genre d'esprit particulier à MM. de la Faculté des lettres n'est pas précisément « *ce qui court les rues* : » c'est un esprit fin sec, fin doux et caustique à la fois, tout saupoudré de latin, tout parfumé de grec, confit d'érudition, et chargé de sel attique comme un fusil de garde champêtre; en un mot, c'est un esprit qui sent la poussière des bouquins, et qui n'a cours que chez les initiés au jargon classique.

Cependant il arriva un jour qu'un candidat, interrogé sur Louis XV, répondit par la ruine de Carthage :

— Vous n'êtes pas à la *question*, lui fit observer l'examinateur.

— Pardon, répliqua le candidat sans se troubler, j'y suis depuis une demi-heure.

Le mot eut du succès, et l'audacieux candidat fut reçu; mais il ne faudrait pas s'y fier. — Revenons à nos moutons.

XXIV.

L'EXAMINATEUR DE PHILOSOPHIE.

Ce qui frappe dans l'examinateur de philosophie, c'est tout d'abord une gravité magistrale. Chez lui, le geste est sobre et méthodique, la diction sévère et mesurée. On voit sur son immobile physionomie qu'il digère péniblement les quarante ou cinquante systèmes philosophiques qui circulent dans le monde métaphysique, et qu'il mourra dans l'*indigestion finale*.

XXV.

L'EXAMINATEUR D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

L'examinateur d'histoire est un corps formé d'un tableau chronologique et surmonté d'une sphère. Le monde n'est pour lui qu'une grande carte géographique.

XXVI.

L'EXAMINATEUR DE MATHÉMATIQUES.

Je me suis laissé dire qu'il y avait de très-spirituels mathématiciens, et j'aime à le croire. Jusqu'alors, je m'étais figuré qu'un mathématicien était un *grand sec* — comme un problème, roide comme un axiôme, au geste angulaire, et dont la conversation était aride comme une formule algébrique.

Je m'étais trompé, car c'est un professeur de mathématiques qui a donné la définition suivante de la géométrie :

« *La géométrie est l'art de raisonner juste sur des figures de travers.* »

Donc — les mathématiciens sont spirituels. — (C. Q. F. D.) *C'est ce qu'il fallait démontrer*... ou bien : *C'est ce qui fait dormir.*

XXVII.

CONCLUSION.

Ici commence pour le candidat le quart d'heure de Rabelais. Les examinateurs se lèvent pour passer dans la salle des délibérations, et les cris : *Reçu, reçu, reçu*, poussés par tous les assistants, saluent leur départ avec un harmonieux ensemble. Quelques minutes s'écoulent, et pendant qu'un nouveau candidat prend place au fauteuil, l'appariteur s'avance avec la dignité d'un régisseur



13414

parlant au public, et prononce la formule fatale et traditionnelle :

Monsieur... EST (ou n'est pas) ADMIS.

XXVIII.

Épilogue.

TO BE, OR NOT TO BE.... Être ou n'être pas.... bachelier.

XXIX.

MORALE ET DERNIER CONSEIL AU CANDIDAT.

Le candidat refusé a le droit de retirer les droits de diplôme, qui, disons-le, lui sont remis avec tous les égards dus à une grande infortune, et quelquefois il a la consolation d'entendre murmurer sur son passage :

« HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX. »

CHARLES JOLIET.

L'ESPOIR DE LA PATRIE, — par Riou.


13415
Simplicité rustique.


13416
Économie lycéenne.


13417
Élégance parisienne.


13418
A la mode anglaise.

LE RÉVEIL DE LA TRAGÉDIE.

La séance de réception de M. Ponsard porte ses fruits. La tragédie relève la tête. Une grande fermentation de récits, de tirades, de songes et de vieux confidents se manifesta chez nos jeunes rhétoriciens. Les cartons de la Comédie française et de l'Odéon s'emplissent d'une pile de *Régulus*, de *Spartacus*, de *Romulus*, d'*Appius Claudius*, de *Cincinnatus* et de *Numa Pompilius*. Vous l'avez crue morte, cette chère tragédie, elle n'était qu'engourdie; nos Quarante viennent de la réchauffer dans leur sein, et la voilà qui frétille et s ffle de plus belle

Je sais que le peuple murmure : — j'entends le peuple de la petite presse. Notre confrère le *Charivari* surtout ne cesse de lancer les plus amers sarcasmes contre les tragédies et les tragificateurs. C'est une prévention qui ne date pas d'hier. Il faut qu'il ait des raisons personnelles pour en vouloir à la tragédie; car toutes les fois que la France faisait mine de tendre la main à la pauvre proscrite, le *Charivari* était là qui ensevelissait la bonne œuvre sous une bordée de coq-à-l'âne. Cette feuille est sans pitié.

Je me rappelle qu'en octobre 1848 un journal de ma connaissance annonça la nouvelle suivante :

« Plusieurs gens de lettres figurent parmi les émigrés qui composent le premier convoi des colons algériens. L'État vient de leur allouer une certaine étendue de terrain à défricher dans les environs d'Alger. Quatre cents auteurs tragiques se sont glissés dans ce convoi. »

Là-dessus M. X..., du *Charivari*, d'entrer dans une grande colère, et de s'écrier avec une outrecuidance qui n'appartient qu'à cette feuille :

« La graine de tragédie ne peut prospérer en Afrique! »

Je lui adressai immédiatement la lettre suivante :

« Monsieur!

» Votre article d'hier m'a révolté, mais il ne m'a pas surpris. Je reconnais bien là votre haine pour le régime tragique, pour la règle des trois unités et tout ce qui s'y rattache. Mais vous avez beau faire, MM. Machin et moi nous soutiendrons la tragédie, et nous sommes têtus comme des ânes.

» Sachez, monsieur, que la graine de tragédie fleurit partout, que tous les terrains lui sont propices, et particulièrement le sol africain, qui a produit *Sylla*, *Régulus*, *Cléopâtre*, et une foule d'autres oignons tragiques d'une grande saveur.

» Si vous étiez mieux initié aux choses de votre pays, vous sauriez que tout récemment la graine de tragédie a subi des perfectionnements de premier ordre. Je suis vraiment humilié d'être obligé de vous apprendre ce que tout Paris sait : adressez-vous au premier enfant venu, il vous dira qu'on obtient maintenant de la fécule de tragédie.

» Vous avez été d'autant plus mal inspiré, monsieur, en déniant l'acclimatement de la graine tragique sur le

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



PUBLIC DU THÉATRE FRANÇAIS.

sol africain, que Paris est engorgé de ce produit, et que favoriser son écoulement au dehors eût été un acte de bon citoyen et de véritable patriote. L'hiver approche, et l'agglomération des tragédies dans les grands centres n'est pas toujours sans danger; il peut troubler le repos de la garde nationale. Les ordonnances de la préfecture restent souvent impuissantes contre les excès de cette graine. Tous les jours on signale des tragédies clandestines. Dans le carrefour Buci on parlait même de la naissance d'une tragédie à deux têtes.

« Voilà pourquoi, monsieur, je proteste contre votre article d'hier.

« J. L. »

Malheureusement l'article du *Charivari* avait produit son effet. Les quatre cents auteurs tragiques qui allaient émigrer vers l'Afrique ne quittèrent pas la France, et se bornèrent à cultiver la tragédie en chambre en attendant le jour de la récolte.

Ce jour est arrivé. Depuis la séance de réception de M. Ponsard tout a merveilleusement poussé, et voilà pourquoi l'on voit affluer chez MM. Empis et Larounat une multitude d'oignons tragiques qu'on aura de la peine à extirper.

J. Lovy.

PETITS PARIS.

Il y a quelque temps, un habitué de barrières fit une chute, dans laquelle il se blessa à la tête de façon à nécessiter l'opération du trépan.

Admis à l'hôpital, il y fut soigné avec sollicitude et guéri.

Seulement l'os du crâne ayant été brisé, il s'ensuivit que le malheureux n'a plus à une certaine place que le cuir chevelu pour préserver sa tête.

Or les médecins craignant qu'au moindre accident cette frêle enveloppe ne se déchirât, ils firent cadeau à notre

ivrogne d'une sorte de petite calotte d'argent, qui couvre l'endroit sensible, et le protége ainsi contre les chocs qui pourraient survenir.

Mais celui-ci, une fois rétabli, recommença à se griser cinq jours sur sept de la semaine avec une régularité ponctuelle.

Boire, c'est bien, mais pour boire il faut de l'argent, voici le magnifique expédient qu'il inventa pour s'en passer.

Il entre au cabaret, se fait servir, et lorsqu'il s'agit de payer, il déclare qu'il n'a pas de monnaie, mais retirant de sa tête la petite calotte en question, il l'offre en garantie de sa dette.

Lorsqu'il s'agit d'un marchand de vin dont il est inconnu, il est rare qu'il ne lui fasse crédit sans priver le malheureux de son indispensable accessoire; mais tous ceux qui ont déjà *brûlé* ne se font aucun scrupule de la garder en nantissement, sachant d'ailleurs que l'ivrogne ne manque pas de venir dégager sa calotte dès qu'il a quelques sous.

Vingt fois l'intrépide buveur est tombé au coin des bornes sans que sa tête fût préservée, et par un bonheur providentiel jamais il ne l'a heurtée à l'endroit où le plus faible choc le tuerait.

On voit que le Dieu des ivrognes est chose véridique.

Ce que je viens de raconter est historique, et ce triste héros de mon récit est fort connu dans la banlieue de la rive droite sous le nom de *l'homme à la tête d'argent.*

* * *

— Quel âge peut donc avoir Laferrière? demandait-on un jour devant lui.

— Ma foi! répondit quelqu'un, il doit toucher à son neuvième lustre.

— Eh ben! et les quinquets que vous ne comptez pas.

* * *

— Madame, je voudrais loger dans la chambre que j'ai déjà habitée l'an dernier.

— C'est celle-ci, monsieur Calino.

— Allons donc! dans l'autre il y avait des tisons dans la cheminée!

H. Gourdon de Genouillac.

LES SALLES VIDES.

LE CONCERT D'UNE CLARINETTE.

UNE ANECDOTE THÉATRALE.

Je vous ai dit que les concerts commençaient à poindre, — et c'est poignant. Paris en a déjà consommé une demi-douzaine, les uns plus désagréables que les autres. — Bien entendu que ceci ne s'applique pas à la vraie musique, à la grande musique orchestrale, mais au concert de M. un tel et de mademoiselle chose.

Ces machines-là vont maintenant se suivre coup sur coup. Je les guette pour aller me promener aux Champs-Élysées.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je puisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse,
Bon!
Lafarira dondaine;
Gai!
Lafarira don dé!

La France n'est pas le seul pays que l'abus et la satiété ont blasé sur les concerts. L'Allemagne elle-même, qui a inventé les virtuoses, commence à répudier cette denrée; elle en est écœurée.

Une feuille d'outre-Rhin nous apprend que le public de Vienne aurait pu, le 2 de ce mois, assister *gratis*, s'il l'avait voulu, à un concert donné par le clarinettiste Gans; mais il ne l'a pas voulu.

Il paraît que cet intrépide clarinettiste ayant reconnu à son grand chagrin que l'assistance était des plus clairsemées, se serait avisé de faire ouvrir les portes de la salle, et de recruter dans la rue tous les auditeurs de bonne volonté.

« Par malheur, ajoute le journaliste, cet excentrique procédé d'un artiste qui tient plus à la gloire qu'à l'argent, a rencontré beaucoup d'apathie sur la voie publique. Quelques passants se sont gaiment rendus à l'invitation, mais il s'en faut qu'il y ait eu chambrée complète : *Il y avait encore de la place pour cinq cents personnes* (la salle en contient sept cents).

» Décidément la clarinette est tombée en discrédit. La clarinette se meurt! la clarinette est morte! »

Il faut qu'un journal allemand soit de bien mauvaise humeur pour parodier Bossuet dans cette circonstance.

Ce fait, ou ce canard, me rappelle une anecdote théâtrale à peu près semblable, et qui remonte à une vingtaine d'années. Il s'agissait là également d'une salle vide, — d'une salle de spectacle, ce qui est plus grave.

La nature a horreur du vide, a dit un philosophe. Il n'est pas de comédien, pas de chanteur, pas d'*impresario* qui ne sympathisent, pour ce qui touche le vide, avec cette bonne dame nature.

Un jour, feu Monrose, l'excellent comique du Théâtre-Français, jouait à Chalon-sur-Saône. Il avait déjà donné plusieurs représentations très-suivies et très-applaudies; mais ce soir-là les Chalonnais, on ne sait pourquoi, faisaient défaut. Était-ce la faute de la pluie, du beau temps, du carême? On l'ignore. Toujours est-il que ce n'était pas celle de Monrose. Bref, au moment de lever le rideau, soit que les spectateurs fussent absents, soit qu'ils se tinssent hermétiquement cachés, la salle présentait un aspect peu rassurant pour les registres du caissier.

Monrose regardait par le trou de la toile, et fut d'abord quelque peu interloqué. Il n'avait pas l'habitude des salles vides. Mais aussitôt il prit un parti héroïque.

« Qu'on ouvre les portes toutes grandes! dit-il; qu'on donne congé pour ce soir aux buralistes et aux contrôleurs! »

Et les portes furent ouvertes à deux battants, et les premiers passants qui entrèrent attirèrent d'autres passants. Le bruit du *gratis* se répandit bientôt par toute la ville. Au bout de vingt minutes on se disputait les dernières places.

Monrose ne joua jamais avec plus de verve, et n'obtint jamais plus de bravos que dans cette singulière soirée. On applaudissait son talent d'abord, puis l'heureuse originalité de son idée.

Il est vrai que c'était Monrose. Pareille chose n'arriverait pas à M. X..., de la Comédie française. Qu'il annonce une représentation *gratis*, vous verrez si la foule se dérangerait pour lui. Pas plus que pour une clarinette.

J. Lovy.

THÉATRES.

M. Lumley, le Barnum de l'Angleterre, a inventé la Piccolomini; M. Calzado, le directeur des Italiens, l'a sous-louée à M. Lumley, et il nous a été donné d'admirer cette petite merveille, qui, au dire de ses prospecteurs, compte toutes sortes de papes, d'évêques, de recteurs d'académie, de fromagiers d'Italie et de grands hommes dans sa famille.

Mademoiselle Piccolomini n'est pas positivement une chanteuse extraordinairement éminente, une étoile de première grandeur, cependant sa crânerie, ses étourderies vocales, en font une cantatrice assez originale.

Après l'avoir entendue chanter son duo d'amour avec Mario, quelqu'un disait avec raison : — « On croirait » entendre une tabatière à musique dont le son s'échappe » de la poche de Mario. »

Le poëme de la *Traviata* (l'*Égarée*, ou, si vous l'aimez mieux, la *Femme qui va de travers*) est l'imitation de notre *Dame aux camélias*, considérablement diminuée et passablement balafrée.

Au point de vue musical, le premier acte de l'œuvre de Verdi est tellement étourdissant qu'il fait pâlir les deux autres. Cela n'a pas empêché le succès de la *Traviata* d'être énorme. Tâchez d'obtenir des places au bureau de location, et vous serez plus heureux que bien des gens. Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Tandis que M. Ponsard s'efforçait de glorifier la tragédie nouvelle dans son discours académique, mademoiselle Stella Collas la défendait courageusement à sa façon sur la scène du Théâtre-Français.

C'est M. de Villemessant, le spirituel rédacteur en chef du *Figaro*, qui a été le le Verrier de cette nouvelle étoile. Un jour il l'entendit répéter des vers d'*Athalie*, dans un pensionnat, avec tant de cœur et de sensibilité (elle qui n'avait jamais entendu Rachel) que son étonnement se changea en enthousiasme.

Grâce au journaliste, l'artiste enfant fut engagée au Théâtre-Français. On lui laissa le droit de débuter quand elle se sentirait assez forte pour tenter l'aventure. Et voilà comment la petite fille d'il y a quelques années a débuté dans le grand rôle de *Zaïre*, et a fait pleurer par sa sensibilité les vieux habitués de la tragédie. Qu'ils étaient heureux d'applaudir leur chef-d'œuvre et cette petite tragédienne, qui pourra bien devenir grande un jour!

A tous les cœurs bien nés *la tragédie* est chère!

Les *Faux bonshommes* de Barrière sont décidément le grand, l'immense succès du moment. Savez-vous qu'à l'heure qu'il est cette piquante satire de mœurs a produit plus de cent mille francs de recettes?

Il est probable que l'*Amour et Psyché*, opérette représentée aux Variétés, n'en produira pas autant.

L'*Amour* c'est M. Chéri, danseur de l'Opéra; *Psyché* c'est mademoiselle Colombe, la ballerine. Il va sans dire que danseur et danseuse s'adorent, et qu'ils se marieront dès qu'ils auront un solide engagement.

Ce double engagement dépend du financier Mondorville et de sa grosse, mais trop légère épouse.

Or, le financier fait un doigt de cour à Colombe, et madame la fermière générale joue de la prunelle au détriment du petit sautriot.

Par suite de quiproquo, le financier croit que sa femme masquée est la reine de France, et madame la financière prend son veau d'or pour Sa Majesté Louis XV.

Bref, les vieux époux, bafoués, courbent la tête, et passent sous les fourches caudines chorégraphiques de M. Chéri et de mademoiselle Colombe.

Cette gentille bluette, lestement menée, a réussi; elle a servi de prétexte à la petite musique de M. Pilati, toute parfumée de réminiscences des *Diamants de la couronne*, d'*Haydée* et autres œuvres de maîtres.

Le boulevard du crime vit de reprises depuis quelque temps. La Gaîté, sous l'invocation de Mélingue, a repris *Lazare le pâtre* de Bouchardy, et le Cirque, mécontent des recettes de la *Tour Saint-Jacques*, a demandé à *Jean le cocher*, autre vieux mélodrame de Bouchardy, quelques milliers de francs que le cruel lui a impitoyablement refusés.

Quant à l'Ambigu, il a repris le *Paradis perdu*, la féerie biblique de MM. Dennery et Ferdinand Dugué. Le *Déluge* obtient chaque soir un déluge de bravos, et le *Paradis perdu* a retrouvé sa vogue d'autrefois : un succès d'enfer.

Grâce à la variété de son affiche, le cirque Napoléon ne désemplit pas. Ses représentations ne durent que quelques heures, et les incidents de la soirée en font un spectacle toujours nouveau, toujours émouvant.

Albert Monnier.

ÉTRENNES.

Par le seul fait qu'on s'abonne au *Journal amusant* ou au journal les *Modes parisiennes*, on acquiert le droit de se faire délivrer à 50 et 60 pour 100 de remise des Albums qui peuvent former de très-jolis cadeaux d'étrennes.

En prenant un abonnement d'un an au *Journal amusant*, on a droit à acheter des Albums à 50 pour 100 de remise jusqu'à concurrence de 34 francs.

En prenant un abonnement d'un an aux *Modes parisiennes* (abonnement qui coûte 28 francs), on a droit à acheter avec remise de 50 pour 100 pour 56 francs d'Albums.

En prenant un abonnement de trois mois au *Journal amusant*, on verse 5 francs pour l'abonnement, — et l'on peut acheter un Album de 10 francs en versant seulement 5 autres francs, de telle sorte que pour un déboursé de 10 francs on a trois mois d'abonnement et 10 francs d'Albums.

Prix du *Journal amusant :* Un an, 17 fr.; — 6 mois, 10 fr.; — 3 mois, 5 fr.

Modes parisiennes : Un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

VIE ÉLÉGANTE DE PARIS, douze gravures sur acier par Portier, d'après les compositions de Compte-Calix, brochées sous couverture glacée à titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

SIX TABLEAUX DE LA VIE PARISIENNE, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, et coloriés avec art, couverture glacée, titre doré. 12 fr. au lieu de 18 fr. aux personnes non abonnées.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE, douze charmants costumes depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI, gravés sur acier par Portier, d'après Compte-Calix, coloriés et retouchés en gouache et or, couverture glacée, titre doré, rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr. aux personnes non abonnées.

LES CENT ROBERT MACAIRE, critique des mœurs de notre époque, par Daumier et Ch. Philipon; collection qui a été redessinée quatre fois et tirée à plus de 20,000 exemplaires. Rendu franco, 12 fr. au lieu de 15 fr.

ALBUM AMUSANT, composé de quinze numéros du *Journal pour rire*, broché sous une couverture glacée à titre doré. Rendu franco, 6 fr. au lieu de 10 fr.

HISTOIRE D'UN PROJET DE FEMME, fantaisie artistique par Valentin. Franco, 6 fr. au lieu de 8 fr.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE, album comique par Gustave Doré. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE, 110 pages remplies de dessins non politiques, tirés en forme d'album. Prix net, rendu franco, 7 fr. au lieu de 14 fr.

LE PARISIEN HORS DE CHEZ LUI, album caricatural par Girin. Franco, 8 fr. au lieu de 10 fr.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES, très-amusante récréation d'hiver. Dessins qui se découpent et qui, placés entre une bougie et la muraille, projettent des ombres fantasmagoriques. Le cahier rendu *franco*, 4 fr. au lieu de 6 fr.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! par Randon. Album très-amusant composé des déplaisirs de la vie militaire, de toutes les taquineries et contrariétés auxquelles le soldat est en butte. Prix, broché, *franco*, 7 fr. au lieu de 10 fr.

CROQUIS DE BELLANGÉ. Modeles pour apprendre à faire des croquis. Album composé de 50 feuilles qui contiennent chacune beaucoup de sujets. Prix, *franco*, 8 fr. — Ces 50 feuilles se vendaient chez l'éditeur, M. Gihaut, 25 fr.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT, en couleur et en blanc. Album contenant un grand nombre de dessins représentant dans leur ensemble une valeur de plus de 30 fr., au prix marchand de ces sortes de dessins; *franco*, 6 fr. au lieu de 15 fr.

UN PEU DE TOUT, Album de salon. Sujets mélangés : scènes sérieuses, scènes comiques, paysages, batailles, vues. — Dessins du *Journal amusant*, du *Musée français-anglais*, et de l'*Image pour tous*. Prix, broché, franc de port, 8 francs au lieu de 12 francs.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR, ouvrage à l'aide duquel on peut reconnaître si la sellerie et le harnachement de ses chevaux sont faits dans les règles de l'art; à l'aide duquel on peut faire exécuter ces articles dans les meilleures conditions de forme et de goût. Prix du cahier, 15 francs.

ÉTRENNES COMIQUES, volume formé du 1er semestre du *Petit Journal pour rire*. — Broché, 4 fr., rendu *franco*, au lieu de 4 fr. 50.

LES PROUESSES DE MAITRE RENARD, illustrées par Wilhelm de Kaulbach, et lithographiées par Colette, d'après le *Reineke fruchs* de Gœthe. Prix, broché, *franco*, 8 francs.

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE, livraisons à 15 centimes *franco*. 40 sont en vente dans ce moment; il en paraît une par semaine.

LE DESSIN SANS MAITRE, méthode de madame Cavé, approuvée par MM. Ingres, Eugène Delacroix et H. Vernet. Prix, franc de port, 4 francs.

LE DESSIN SANS MAITRE, 2e partie, **LA COULEUR**; par madame Cavé, méthode approuvée par M. Eugène Delacroix. Prix, *franco*, 4 francs.

MUSÉE DE COSTUMES des différentes nations modernes. Collection de 330 costumes gravés sur acier par les plus habiles artistes, et coloriés à l'aquarelle avec beaucoup de soin. Prix de chaque feuille, 40 cent., 45 cent. *franco*.

COSTUMES	FRANÇAIS, 69 feuilles, *franco*.	31 fr.
Id.	ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES, 32 f.	14 fr. 40 c.
Id.	RUSSES, 37 feuilles.	16 fr. 65 c.
Id.	PIÉMONTAIS ET ITALIENS, 40 feuilles. .	18 fr.
Id.	SUISSES ET TYROLIENS, 22 feuilles. . .	10 fr.
Id.	TURCS, GRECS, ÉGYPTIENS, 60 feuilles .	27 fr.
Id.	ALLEMANDS ET AUTRICHIENS, 20 feuilles.	9 fr.
Id.	ESPAGNOLS ET PORTUGAIS, 24 feuilles. .	10 fr.
Id.	AMÉRICAINS, 26 feuilles	11 fr. 70 c.

Ces bons de prime sont personnels à l'abonné, et doivent au moment où ils sont présentés porter sa signature.

Adresser le montant de l'abonnement (17 fr. pour un an, — 10 fr. pour six mois) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ÉTRENNES DE 1857.

POUR 100 FRANCS deux jolis tableaux sur toile, encadrés dans des bordures dorées, donnés GRATIS A TITRE DE PRIME aux acheteurs des 250 premiers numéros du *Musée de costumes*, très-belle et très-intéressante collection de costumes de différents pays.

Les deux tableaux sont deux copies très-exactes de deux charmants originaux qui ont coûté 1200 francs et qui forment pendants; l'un est de M. E. Lepoitevin, l'autre de M. A. Delacroix.

Les costumes sont gravés sur acier, imprimés sur beau papier vélin satiné, et coloriés avec art. Ils se vendent 40 centimes la pièce, ce qui fait, pour les 250 premiers, 100 francs.

Les 250 premiers numéros se composent ainsi :

48 COSTUMES FRANÇAIS.	16 COSTUMES ALLEMANDS.	35 COSTUMES RUSSES.
24 COSTUMES ALGÉRIENS.	16 COSTUMES ESPAGNOLS.	15 COSTUMES AMÉRICAINS.
23 COSTUMES ITALIENS.	58 COSTUMES TURCS.	15 COSTUMES SUISSES.

La collection est aujourd'hui de 340 planches.

On souscrit par l'envoi d'un bon de poste ou d'un billet à vue sur Paris, à l'ordre de M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

MISE EN VENTE

Du n° 43 du PETIT JOURNAL POUR RIRE, à 10 centimes le numéro, — et du premier semestre du *Petit Journal pour rire*, formant un joli volume avec couverture imagée.

Prix : broché, 2 fr. 75 c.; — cartonné, 3 fr. — Par la poste, broché, 4 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 52. — 1856. Prix du numéro : 15 centimes. 27 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur

On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



LA FÊTE DU VILLAGE, *par BARIC.*

UN MANIFESTE CONTRE LE RIRE.

On dit que notre illustre poëte Lamartine n'a jamais ri. On ajoute que la nature lui a refusé cette faculté humaine, ce délicieux mouvement de l'âme qui anime la face, met en jeu les muscles zygomatiques, secoue le diaphragme, dilate la poitrine, désopile la rate.

C'est très-possible. On peut briller entre tous et faire l'ornement de son pays sans être doué du don de rire. Mais il me semble que ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres.

Voici l'étrange manifeste que M. de Lamartine vient de lancer contre le rire (*Cours familier de littérature, IVe entretien, chapitre* 16) :

« Le rire est une des mauvaises facultés de notre espèce. C'est l'expression du dénigrement, de la moquerie, de la vanité cachée, et d'une maligne satisfaction de nous-mêmes en surprenant nos semblables en flagrant délit de ridicule. Le rire est amusant, mais il n'est pas sain... Le rire est la dernière des facultés de l'homme. L'envie rit, la malignité rit, l'ironie rit, le mépris rit, la foule rit dans ses mauvais jours. Jamais la bonté, jamais la pitié, jamais l'amour, jamais la piété, jamais la charité, jamais la vertu, jamais le génie, jamais le dévouement, jamais la sagesse...

» On ne rit pas au ciel. Satan seul rit quand l'homme tombe. »

Sauf ce dernier paragraphe, qui n'est qu'une poétique péroraison, et dont je ne m'occuperai pas, — car nous sommes sur la terre et non pas au ciel, et Satan n'a rien à voir en cette affaire ; — sauf le dernier paragraphe, dis-je, il y a dans le petit manifeste ci-dessus, n'en déplaise à M. de Lamartine, presque autant d'erreurs que de mots.

D'abord il existe au moins deux ou trois rires bien distincts, et notre grand poëte les confond tous dans une seule et même réprobation, ce qui nous paraît souverainement injuste.

LES BALS D'HIVER, PRÉLIMINAIRES, — par MARCELIN.



LE MATIN DU BAL.

— Voilà pourtant comme je serai ce soir!

Il appartient au *Journal amusant* de protester contre la sévère condamnation qui le frappe ici directement. J'essaye d'ouvrir la marche. Que mes collaborateurs me suivent. Nous plaidons *pro aris et focis*. Si le rire est malsain, si le rire est la dernière des facultés de l'homme, notre cause est jugée, nous n'avons plus qu'à fermer boutique.

J'ai dit qu'il existait au moins deux ou trois rires bien distincts. Écoutez à ce sujet l'opinion des philosophes, des physiologistes, des moralistes et de tous les hommes compétents; car, naturellement grave et sérieux, j'ai dû compulser cinquante bouquins pour les besoins de ma cause.

Il y a premièrement ce rire doux et tranquille par lequel se manifeste la joie de l'âme en présence d'un événement heureux, ou à la vue d'un objet qui nous intéresse. A cet ordre d'idées se rattache le rire de bienveillance appelé *sourire*. Puis vient le rire de la seconde espèce : rire bruyant, énergique et communicatif. Il est provoqué par la *perception d'un rapport d'opposition entre ce qui est et ce qui doit être*. Pourquoi les dessins de Granville nous font-ils rire de si bon cœur? Parce que l'ingénieux crayon de l'artiste a su prêter à des animaux des attitudes, des costumes; des gestes, des actions que leur nature repousse, et qui en réalité ne conviennent qu'à la nature humaine. Ce qui fait rire encore chez lui, c'est que, par ces rapprochements singuliers, il révèle et critique les contradictions de notre propre nature, en indiquant les traits par lesquels nous ressemblons aux animaux. Ce dernier rire peut bien être l'expression d'un sentiment satirique, mais il n'y a là rien de malsain pour l'âme.

De charmants dessinateurs de nos jours, dont les noms sont dans toutes les bouches, produisent la même impression de gaieté sans compromettre en rien la partie morale de l'homme.

Ce qui provoque le plus fréquemment le rire et fournit le plus de ressources à notre gaieté, ce sont les infirmités morales et intellectuelles de nos semblables, leurs erreurs, leurs travers, leurs manies, leurs extravagances, leurs ridicules. Toute la comédie humaine est basée sur ce vaste chapitre, et en maudissant ce rire, M. de Lamartine frappe du même anathème Aristophane, Plaute, Rabelais, Molière, Lesage, Swift et tous nos génies comiques, qui, par leurs plaisantes conceptions, excitent l'hilarité des masses. Si ce rire est malsain, nous n'avons plus qu'à vouer aux gémonies la *Farce de maître Pathelin*, le *Menteur* de Corneille, les *Plaideurs* de Racine, le *Distrait* de la Bruyère et de Regnard, et dans un ordre moins élevé les joyeuses gaudrioles de nos chansonniers, les folles excentricités de nos vaudevillistes modernes et l'innombrable légion des *bons mots*.

Toutes les méprises, tous les mécomptes, toutes les niaiseries, toutes les sottises dont l'humanité fourmille, voilà la pâture du rieur; voilà l'excuse de Démocrite, et les philosophes anciens le trouvaient beaucoup plus raisonnable que son compère Héraclite, l'éternel pleureur.

Le mauvais rire, le rire que nous devons flétrir de toutes les forces de notre âme, c'est le rire goguenard, sardonique, méchant; c'est celui que le poëte a si bien placé sur les lèvres de Satan. Il est des hommes qui puisent leur gaieté dans le malheur d'autrui : mauvais rire. On a essayé de faire rire avec le crime : rire malsain. Enfin nous abandonnons à M. de Lamartine le rire du dénigrement, le rire de l'envie, le rire du mépris. Anathème sur eux! Mais grâce et pitié pour tous ces bons et francs rires qui font le bonheur et la joie de l'espèce humaine, que tous les biens de la terre ne sauraient remplacer, qui souvent nous tiennent lieu de richesse et nous consolent de nos infirmités; témoin ce pauvre Scarron, ce raccourci des misères humaines, qui conserva sa gaieté jusqu'à ses derniers moments.

Le rire, dites-vous, est la dernière des facultés de l'homme? Blasphème! Ce qui distingue l'homme des animaux, c'est le rire, a dit un philosophe ancien, et il est dans le vrai.

Sous le rapport hygiénique, le rire est un des plus précieux dons de la nature humaine. Tous les physiologistes, tous les docteurs sont d'accord sur ce point. « Le rire, dit le docteur Hufeland dans sa *Macrobiotique*, est le plus salutaire de tous les exercices; car il remue agréablement l'âme et le corps, facilite la digestion, active la circulation, ranime la force vitale de tous les organes. Le rire est une des plus précieuses facultés que nous ait accordées la sage Providence.

Toutes les notabilités scientifiques tiennent le même

LES BALS D'HIVER, PRÉLIMINAIRES, — par MARCELIN (suite).



13422

QUELQUES FLEURS DANS LES CHEVEUX.

« Pourquoi ces rubans superbes
» Pour parer vos noirs cheveux?
» Un bleuet cueilli chez Alexandre ou chez Perrot,
» Sans rien coûter, vous va bien mieux. »
(LOÏSA PUGET.)



13423

— Comment! tu ne peux pas remettre ta toilette bleue? tu ne l'as pas portée trois fois!
— Oui, pour m'entendre encore dire que tu me condamnes au bleu forcé à perpétuité.



13424

UNE DAME QUI NE MET PAS SON CORSET TOUS LES JOURS.

— C'est inconcevable! à mon dernier bal, ma taille tenait dans mes deux mains; il n'y a pas cinq ans de cela!



13425

PASTEL.

« Un peu de rouge à la pommette,
» Un peu de khol au bord de l'œil. »
(THÉOPHILE GAUTIER.)

langage. Donc, en disant que le rire est malsain, vous avez blasphémé, grand poete!

Pour vous combattre, il me reste encore tout un arsenal d'arguments; mais le temps me presse. Votre manifeste contre le rire m'a sérieusement affligé. J'ai voulu l'attaquer sans rire. Que mes collaborateurs fassent le reste!

J. LOVY.

FIEZ-VOUS DONC AUX NOMS!

Dans son joli livre de *Balzac en pantoufles*, le spirituel Léon Gozlan a raconté combien Balzac tenait à prouver que le nom porté par un individu influait sur sa vie privée.

Il a dit la stupéfaction du grand contempteur de la *Comédie humaine* quand il apprit que le quidam qui portait le nom de *Z. Marcas*, donné à son grand homme incompris, était un simple et modeste tailleur d'habits :

— Il méritait mieux que cela, dit-il.

Cependant examinons un peu les noms autour de nous; et nous verrons naître les contrastes les plus étranges.

L'histoire de l'empire nous montre de bouillants guerriers portant des noms fort pacifiques, à preuve le général *Mouton* et le maréchal *Lannes*.

LES BALS D'HIVER, PRÉLIMINAIRES, — par MARCELIN (suite).



13426

PEINE D'AMOUR!

— Comprends-tu?... je dois la voir au bal de ce soir, et j'ai un bouton sur le nez!!!...
— Oh! alors..... tu n'as plus qu'à mourir.



13427

THAT IS THE QUESTION:

— Mon Dieu! mon Dieu! quelle cravate pourrais-je donc bien mettre?...



13428

« QU'UN DE VOS VIEUX CHAPEAUX COMPLÈTE VOS ATOURS. »

— Souvenez-vous dans quel état votre chapeau est revenu de votre dernier bal, s'il en est revenu.



13429

COQUETTERIE.

— Nous n'arriverons jamais si tu ne finis pas de te coiffer.
— C'est que je me demande si je dois faire ma raie au milieu ou sur le côté.

En dépit de son intitulé, Bossuet n'était pas bossu. C'était le tambour-major des orateurs sacrés.

Craignant l'influence d'un nom grotesque, Boileau s'est baptisé Despréaux, Poquelin est devenu Molière; Carton, Dancourt; Carlet, Marivaux; Jolyot, Crébillon; Fusée, Voisenon; Nivelle, la Chaussée; Poulain, Sainte-Foix.

Le bouffon par excellence du Palais-Royal, Grassot, n'est ni *gras* ni *sot*.

Qui dirait que George Sand, le vicomte de Launay, Daniel Stern, Claude Vignon, sont des noms de femmes, tandis que Marie Aycard et Éléonore de Vaulabelle sont des noms d'hommes?

Et les bruns qui s'appellent Leblond, et les Legras qui sont maigres, et les Legrand qui sont de la taille du général Tom Pouce, et les Lebon qui sont méchants comme des ânes rouges, et M. Mauvais qui est un fort bon homme et un excellent astronome, et les ouvrages de M. Troplong que M. Troplong trouve toujours trop courts.

Fiez-vous donc aux noms!

M. Sergent est évêque de Quimper, avec son nom de troupier; M. Mabile est évêque de Saint-Claude, et les gens les plus graves du pays vont chez *Mabille* sans la moindre intention chorégraphique; l'évêque de Tarbes se nomme Mascaron, et l'archevêque de Sens, homme de beaucoup de sens, se nomme Jolly, et Melon est son nom de baptême, ce qui fait melon joli.

Malgré son nom de *sang* et d'*eau*, M. Jules Sandeau a du vrai sang qui circule dans ses veines.

Aujourd'hui, il est bien peu d'écrivains qui craignent de porter leurs noms véritables. A part M. Jacquot, qui

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

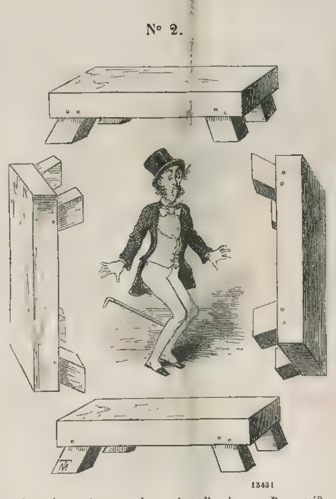
N° 1.



13430

Ce gros bourgeois paraît comprendre un des beaux-arts. Pourquoi?

N° 2.



13431

Ce petit monsieur a quelque raison d'avoir peur. Pourquoi?

N° 3.



13432

Lecteurs, défiez-vous de ce monsieur! — Pourquoi? me direz-vous.

se fait nommer de Mirecourt; M. Denoyer, qui se fait appeler de Biéville; M. Boniface, qui se déguise en Xavier, et M. Bobillard, qui se blottit sous le couvert de d'Avrigny, tout le monde garde sa marque de fabrique natale.

Voyez MM. Fioupou, Lurine, Jaloux, César Perruchot, Soulié, Nus, Capendu, Cochinat, Fouinet, Cogniard, Thomas, etc., etc. Ce n'est pas la beauté de leurs noms qui les a engagés à les conserver.

On l'a dit avec raison : Le nom ne fait pas l'homme, mais l'homme fait le nom.

Eh bien! et moi?... Vous trouvez donc qu'il est joli, mon nom de *Bardas*, avec son prénom de *Luc*, à l'anagramme compromettant?

Et cependant je signe :

Luc Bardas.

ARITHMÉTIQUE POUR RIRE.

DÉFINITION.

L'arithmétique est une science peu récréative, qui a pour objet le calcul des nombres.

Les nombres se composent de chiffres, dits français, parce qu'ils ont été inventés par les Arabes.

PHYSIONOMIE DES CHIFFRES.

Le 1, — tambour-major numérique, droit comme un I.
Le 2, — cocotte en papier.
Le 3, — oreille mal faite.
Le 4, — moitié d'if à lampions.
Le 5, — cousin germain de la cédille.
Le 6, — une toque, avec panache rejeté en arrière.
Le 7, — la potence.
Le 8, — une gourde.
Le 9, — un zéro à qui on fait la queue.
Le 0, — grande utilité. — Quand l'Académie tient à se compléter, elle se met en 4 pour trouver un 0.

Les règles élémentaires de l'arithmétique sont :

L'ADDITION.

Cette opération consiste à réunir plusieurs nombres en un seul, qui donne un résultat appelé *total* par la haute banque, et *toto* par les écoliers.

Les dames de comptoir sont de première force sur l'addition; elles ajoutent d'ordinaire à la carte du restaurant la date du mois et le numéro du cabinet. — Quelques-unes vont même jusqu'à additionner avant tout le millésime de l'année, soit : 18 francs 56 centimes.

Règle générale. — Avant de payer son dîner, faire toujours la preuve de l'addition.

LA SOUSTRACTION.

Cette opération se pratique aussi chez les restaurateurs, mais à leur préjudice.

La preuve de la soustraction se fait à l'aide de témoins.

Le beau sexe a peu de sympathie pour la seconde règle de l'arithmétique, — exemple :

Si madame X... est venue au monde l'année de la comète, quel âge a-t-elle à l'heure qu'il est?

De.	1856
Otez. . . .	1811
Reste. . . .	45 ans!...

Rien n'est moins galant qu'un chiffre.

LA MULTIPLICATION.

Cette règle est la base fondamentale de la société : croissez et multipliez.

Le multiplicateur, le multiplicande et le produit représentent le père, la mère et l'enfant.

Feu Pythagore est l'inventeur de la table de multiplication.

A ce compte, il y a 2,400 ans que 2 fois 2 font 4; 2 fois 3, 6; 2 fois 4, 8, etc...

Pythagore se nourrissait de racines... carrées et cubiques, sans oublier les racines grecques.

LA DIVISION.

Cette opération a pour objet de chercher combien de fois un nombre plus petit est contenu dans un nombre plus grand.

Le premier nombre est appelé *diviseur* (s'adresser pour renseignements aux tonneliers nocturnes).

Le deuxième, *dividende* (consulter à cet égard les actionnaires de telle ou telle société. — Quel para-docks)!

La division est la plus importante des quatre règles; elle a ses chefs..... de division, ses généraux..... de division.

Elle conduit au trône : — *diviser* pour régner.

CALCULS A HAUTE PRESSION.

Règle de trois. — Cette règle trouve son application dans certains ménages; elle devient une règle de société quand (le mari et la femme étant naturellement associés) la femme prend un commanditaire.

Dans ce cas, la preuve de la règle de trois se fait en police correctionnelle.

Les autres règles de société rentrent dans les conditions de la civilité puérile et honnête :

Oter son chapeau lorsqu'on se présente chez quelqu'un.

Ne pas fumer au nez des dames.

Ne pas bâiller à l'opéra ou à la tragédie.

Ne pas se faire un mouchoir du pouce et de l'index..., etc.

Intérêt simple. — Bonjour.

Intérêt composé. — Comment vous portez-vous? Et madame?...

Calcul décimal. — A l'usage des layetiers-emballeurs.

Extraction des racines. — S'adresser à messieurs les dentistes.

LOGARITHMES.

Construction des tables. — Menuiserie, ébénisterie.
Usage des tables. — Limonadiers et traiteurs.

PROBLÈME.

Demande. — Qu'est-ce qu'un pantalon 25?
Réponse. — Un pantalon 9, 13 et 3.

AXIOME.

Qui compte sur un autre compte deux fois.

Alexandre Flan.

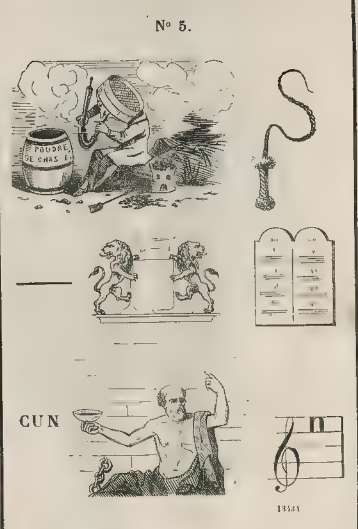
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.
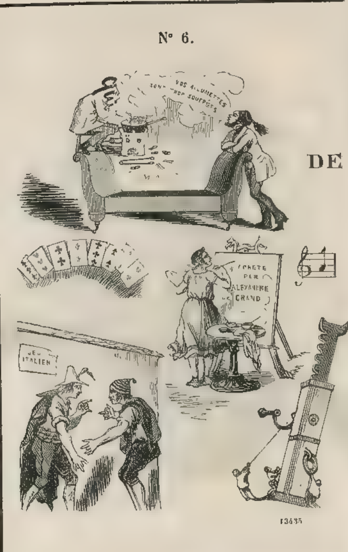
N° 4.



N° 5.



N° 6.



UNE REVANCHE.

§ I.

Prodromes.

Tous tant que nous sommes, nous nous abandonnons à l'habitude de faire chaque jour cent gorges chaudes sur le portier. Cela remonte aux temps fabuleux du règne de Louis-Philippe. Qui ne se rappelle les épisodes de la jeunesse mangeante dont feu Romieu était le chef de file? La mèche de cheveux de Pipelet, dramatisée plus tard par M. Eugène Süe dans les *Mystères de Paris*, date de ces âges bizarres. C'était vers le même temps que Nestor Roqueplan, ayant à se venger d'un propriétaire de la rue Saint-Lazare, envoyait vingt amis par jour visiter l'immeuble de son ennemi. Avant de sortir, chaque visiteur avait pour consigne de dire au portier : — Concierge, nous avez-vous bien tout montré? Nous avez-vous fait voir le bloc d'acajou dans lequel le crapaud de votre maître vit depuis cent ans? — Au bout de six semaines, le portier, fou à lier, devait être conduit à Bicêtre.

Un peu plus tard, il y avait encore l'apostrophe d'Édouard Ourliac, entrant brusquement dans une loge inconnue, et s'y installant sans façons entre l'homme et la femme : Bonjour, portier; salut, portière. Ah! vous êtes cordonniers en vieux, à ce que je vois! Eh bien, je vous en fais mon compliment. Tiens, vous avez des serins dans une cage. Ils sont gentils, ces oiseaux. Psst! psst! Mais comme ils se battent! Ah çà, dis donc, eh! toi, petit sans queue, est-ce que tu ne vas pas laisser celui-là tranquille? Vous vivez tous pêle-mêle. Celui-là, c'est peut-être ton père. Ah! un roman : *Le chemin du Chimboraço*, par M. Eugène de Mirecourt. Un grand écrivain. Est-ce pour mettre dans votre poêle ou pour vous meubler la tête? Il paraît que vous aimez le jeu de loto : 7, la pioche. Joli jeu! Ah! vous lisez le *Constitutionnel*. Qu'est-ce que vous pensez, portier, des prétentions du roi de Prusse? — Bref, ces questions d'Édouard duraient vingt minutes, et à la fin le portier et la portière lui disaient : — Mais nous ne vous connaissons pas, m'sieu; que voulez-vous, m'sieu? — Ce que je veux? Ah! vous n'êtes pas honnête, portier. Mon Dieu, lisez votre écriteau : *Parlez au portier;* je suis entré, je vous ai parlé, mais je ne vous veux rien.

Par tout ce qui précède, vous devez voir combien le portier était bafoué, moqué, tiraillé, joué, mis sans cesse sur les dents. Un temps est arrivé où il a vu jour à prendre sa revanche; c'est notre époque. Vous avez vu à la Gaîté Rouvière, dans les *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, rôle de Mordaunt; il a une certaine façon de faire claquer sa langue sur son palais en prononçant le mot : *Ma vengeance!* — Les 30,000 portiers de Paris imitent aujourd'hui Rouvière; ils font claquer leurs 30,000 langues et celles de leurs épouses, ce qui fait 60,000, et cela du matin au soir. Terrible spectacle!

§ II.

Digression.

Il y a mille et une manières d'entendre et d'accommoder la vengeance.

Si j'avais l'infirmité d'écrire de gros livres, je trouverais dans ce thème de quoi faire un in-folio de 800 pages à trente lignes de 57 *n* à la ligne.

Mais j'aime mieux sauter à pieds joints par-dessus la proposition et aller droit au fait.

§ III.

Histoire qui commence comme un conte.

Il y avait une fois, l'autre jour, un pendard, un artiste (tous les artistes sont pendards, et tous les pendards artistes, c'est connu).

Celui-là emploie tout le temps de répit que lui laisse l'étude de l'art dramatique à faire des charges que ne désavoueraient pas des rapins de dixième année.

L'état de fortune du pendard ne lui permettant pas le luxe d'un appartement somptueux, il lui prit la fantaisie de se faire montrer ceux parmi lesquels il choisirait, si le hasard le faisait millionnaire.

Pour cela, un beau matin, il se vêtit d'une blouse et d'une casquette, et commença son odyssée.

A son aspect, les concierges disaient *in petto* : — Comment donc un m'sieu si mal mis peut-il demander à voir des logements riches? Et la langue, la langue de Rouvière claquait : *Ah! ma vengeance!*

La vengeance ne devait pas tarder à se présenter.

§ IV.

A bon chat bon rat.

Le pendard en était à la désolation de son vingtième portier ou portière, quand il avisa, à la porte d'une vingt et unième maison de la rue de Rivoli, un large écriteau, avec *glaces, écuries et remises*.

Sur la foi de l'enseigne, l'artiste entra.

— Monsieur, dit-il au suisse en saluant fort respectueusement, je désirerais voir l'appartement que vous avez à louer.

Ces paroles dites, le concierge, qui était futé comme un renard, éventa vite son homme.

— Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou il est de la race des Romieu, des Eugène Süe, des Cabrion, des Nestor Roqueplan et des Édouard Ourliac. Je vais veiller au grain.

Et prenant un ton dégagé :

— L'appartement que nous avons à louer, monsieur? Mais comment donc! mais je vais vous le faire voir! Je crois que cela vous conviendra bien, car ce n'est pas cher au prix où est le beurre : 300 francs, une parfaite distribution, vue sur le jardin des Tuileries, et pas lambrissé du tout. Venez par ici, monsieur.

Ils montèrent au troisième.

Le pendard fut introduit par une porte à deux battants dans une magnifique antichambre. De l'antichambre il passa au salon, du salon à la chambre à coucher.

Bref, pendant dix minutes, l'artiste eut une surprise et une extase nouvelle.

Le visage parfaitement grave du concierge ne lui permettait pas un doute.

Il commença à prendre au sérieux cette habitation princière.

— Il faut qu'il y ait ici quelque grand défaut caché, un gouffre monstrueux, mais avec une étincelle de notre génie inventif nous en triompherons peut-être.

S'avançant alors vers le suisse :

— Monsieur, lui dit-il, le prix de cet appartement est si peu en rapport avec le luxe et le confortable qu'il renferme, qu'il doit s'y cacher un vice capital?

— Heu! heu! répondit le concierge.

— Voyons, reprit le pendard en mettant une pièce de

dix francs dans la main du porte-clefs, soyez bon prince et nous pourrons peut-être arranger cela.

— Oh! monsieur, répondit le portier en souriant et en empochant, il y a bien en effet un petit inconvénient.

— Lequel donc?

— C'est que...

— C'est quoi?...

— C'est que cette partie de l'appartement qu'on n'ose pas nommer...

— Eh bien?

— C'est situé sur la place Maubert.

Ovide Desgranges.

LE QUADRILLE DES LANCIERS.

Je me rappelle un temps où l'Angleterre était l'humble tributaire de nos modes, où la primeur des arts appartenait exclusivement à la France, où Londres nous prenait systématiquement nos danses, notre musique, la coupe de nos habits, etc. Cela flattait notre vanité nationale, et c'est toujours cela.

Or depuis quelques années John Bull s'est arrangé pour nous enlever même ce plaisir mesquin. Après nous avoir envoyé ses *stiks*, ses *makintosh*, ses lord Raglan, l'Angleterre nous expédie aujourd'hui ses cantatrices et ses danses de salon.

Parmi ses derniers colis figure particulièrement le *quadrille des lanciers*, musique et danse comprises. Merci du cadeau!

Au point de vue chorégraphique, le *quadrille des lanciers* est un pastiche de vieux pas et de vieilles figures telles que le *moulinet*, l'*en avant*, la *chaîne des dames*, le *tour de mains*, etc., avec accompagnement de révérences façon menuet. Sous le rapport de la musique, c'est un ramas de gigues anglaises avec lesquelles on faisait danser les chiens sous la première restauration. Ce sont, dit-on, les airs que jouent invariablement les lanciers de la reine quand ils vont monter la garde au palais de Saint-James. De là le nom de *quadrille des lanciers*.

A l'heure qu'il est, le *quadrille des lanciers* prend d'assaut tous les salons de Paris et porte le ravage dans toutes les jambes. C'est un engouement général, une fureur, une rage, une fièvre, un délire. La *mazurka* est détrônée, la *redowa* congédiée, la *schottish* évincée, le *cotillon* est mis à pied. Quant aux polkeurs, ils sont battus sur toute la ligne. Après douze ans de règne, voilà donc enfin la *polka* éliminée, proscrite, dédaignée et conspuée. *Sic transit gloria mundi.* Ainsi devait périr cette aventurière hongroise, qui descendit un beau matin des monts Krapaks, se précipita dans nos salons comme une bombe, s'empara du feuilleton, escalada les théâtres, s'incrusta sur les affiches, s'étala chez les marchands de musique, communiqua le vertige aux douze arrondissements, fit tourner toutes les têtes et toutes les jambes, et se formula en un miasme final baptisé par les savants du nom de *polka-morbus*.

Ainsi périra, — et bien plus rapidement, j'espère, — ce *quadrille des lanciers*, pour peu qu'il se livre aux mêmes énormités; et ma foi, il en prend déjà la tournure : tout cède à l'invasion de ce pastiche chorégraphique, de cette macédoine anglaise. MM. Laborde et Cellarius sont en train de l'inoculer à tous les tibias mâles et femelles; nos orchestres se préparent à une orgie de gigues, et tout à l'heure le *quadrille des lanciers* trônera en maître dans nos bals d'hiver.

English danced here, va devenir la devise de toutes nos réunions parisiennes.

Ceux qui aiment les vieux *moulinets* et les vieilles révérences seront ravis d'aise.

Quant à la musique, je vous l'ai dit, ce sont toujours les mêmes gigues, les mêmes airs, la même note : ceux qui aiment cette note-là... — Vous connaissez le mot de Bilboquet.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** La source des impôts est parfois curieuse.

Jadis certains juifs de Constantinople eurent des contestations avec des musulmans concernant le paradis. Les israélites soutenaient qu'ils seraient les seuls humains qui y seraient entrés.

Les Turcs leur répondirent :

— Puisque cela est ainsi, suivant votre sentiment, où voulez-vous donc que nous soyons placés?

Un rabbin présent n'eut pas la hardiesse de dire à ses interlocuteurs qu'ils en seraient entièrement exclus, il prit un biais et répliqua :

— Vous serez hors des murailles du paradis, où nous jouirons de tous les biens célestes.

Cette discussion fit du bruit et arriva aux oreilles du grand vizir. Il fit assembler les principaux israélites de la ville et leur dit :

— Puisque vous autres juifs vous placez les musulmans hors de l'enceinte du paradis, il est juste que vous nous fournissiez des pavillons, afin que nous ne soyons pas exposés aux injures de l'air en vous regardant vous réjouir.

Et il taxa d'un nouvel impôt les juifs du pays, et avec cet argent il fit construire les splendides pavillons du *Grand Seigneur*.

Cet impôt est encore payé aujourd'hui.

*** Il y a des gens qui ont la manie de se rajeunir d'une façon outrageante pour l'intelligence des individus qui vivent avec eux depuis longtemps.

Mon ami V... a été au collége avec moi, nous avons communié ensemble, je le connais depuis qu'il a quitté le biberon; eh bien, n'a-t-il pas l'aplomb, en ma présence, de se rajeunir de quinze ans! Rien que cela!

Hier je n'ai pas pu me taire, et, au moment où il se supprimait quinze printemps, je me suis écrié :

— Cher ami, quand nous étudiions ensemble tu n'étais donc pas encore au monde?

*** On est très-mal assis au théâtre de..... Je ne vous dirai pas lequel; devinez.

Un tapissier qui avait eu les reins endommagés par les noyaux de pêche qui ornent les fauteuils dudit endroit va trouver le directeur, et lui propose de rembourrer ses siéges à bon marché.

— Qu'osez-vous me proposer? s'écrie l'impresario. Jamais je ne ferai rembourrer mes banquettes, on y dort déjà bien assez. Je ne veux pas encourager le sommeil dans mon théâtre.

*** Au café de la Porte-Saint-Martin, Paul et Adrien jouent quotidiennement le bésigue l'un contre l'autre. Paul n'a pas de chance, il perd toujours, car Adrien a sans cesse de l'atout.

L'autre soir, Adrien arrive en portant sous son bras une bouteille pharmaceutique qu'il dépose triomphalement en face de Paul.

— A présent je me moque de tes atouts, dit-il, je suis sûr de te gagner.

— Et pourquoi?

— Lis l'étiquette de cette fiole : Sirop contre *la toux*...

Luc Bardas.

THÉATRES.

Un succès de fou rire a signalé l'apparition sur la scène de l'Opéra-Comique de la célèbre farce de *Maistre Pierre Pathelin*, qui a tant amusé nos pères, et qui, sous sa nouvelle forme, amusera probablement encore nos enfants.

Cette œuvre, digne de Molière, est le chef-d'œuvre du Théâtre-Français au moyen âge.

Le texte ou plutôt les textes différents qui nous en sont parvenus paraissent être la rédaction rajeunie d'un texte primitif remontant au temps de saint Louis.

Quant à son auteur, il est demeuré inconnu. Guillaume de Lorris, Villon, Clément Marot, et surtout Pierre Blanchet, y ont tour à tour travaillé en l'accommodant au goût de leur époque, mais ils n'en ont été que les arrangeurs.

Ce qui est certain, c'est la popularité dont jouissait cette *farce* au moyen âge. Ses principales scènes et ses joyeux personnages donnaient lieu à des allusions perpétuelles; chacun de ses vers devenait pour ainsi dire un proverbe.

Après un grand mystère de la Passion, les confrères ou les clercs de la basoche représentaient *Pathelin*. C'était la petite pièce après la tragédie. Pierre Gringoire joua lui-même le principal rôle et arrangea la pièce, à laquelle il ajouta plusieurs scènes : un amoureux, une amoureuse et une grosse servante.

C'est d'après cette version que l'abbé Brueys fit en 1700 sa comédie en trois actes, avec des intermèdes en vers et des entrées de ballet, pour être jouée devant le roi dans l'appartement de madame de Maintenon.

En 1706, on la joua au Théâtre-Français, où elle fut outrageusement sifflée. Longtemps après, elle fut dégagée d'une foule de longueurs et d'additions qui avaient compromis le succès.

Patrat la mit en opéra-comique, et, suivant cette trace, MM. de Leuven et Ferdinand Langlé en ont fait un libretto pour M. Bazin. Sa musique n'est ni trop longue ni trop courte; elle dit juste ce qu'il faut dire, et rien de plus; mélodique autant que le comportait le sujet, elle se distingue particulièrement par la franchise du rhythme, une grande correction harmonique et de délicats détails d'instrumentation.

Couderc a été adorable en avocat Pathelin. Tous les éloges que nous ferions de son succès dans cette circonstance seraient au-dessous de la vérité Berthelier, le chanteur comique des Bouffes-Parisiens, a eu un début splendide dans le rôle d'Agnelet.

Voici l'historique de la pièce nouvelle donnée par M. Alexandre Dumas père au Gymnase, sous le titre du *Verrou de la reine*. Cette comédie a été un tour de force entrepris par l'illustre écrivain pour tirer d'embarras le Théâtre-Français, et remplacer au plus vite la *Jeunesse de Louis XIV*, arrêtée par ordre supérieur. M. Dumas avait demandé cinq jours pour être prêt. En cinq jours la pièce était prête, le sixième on la lisait aux acteurs; mais elle fut jugée insuffisante.

Le *Verrou* fut porté au Vaudeville et lu aux acteurs; même échec.

M. Dumas, ne voulant pas perdre son travail, le porta au Gymnase. Les cinq actes ont été refondus en trois. La pièce a-t-elle gagné à ces modifications? Nous ne saurions le dire. Elle a paru froide, vide et peu amusante. C'est une comédie sans grand intérêt, l'action s'y traîne péniblement à travers les conversations, et la donnée scabreuse de l'œuvre n'est point rachetée par les richesses spirituelles du détail. Le *Verrou de la reine* vaut la *Tour Saint-Jacques* du Cirque, la *Tour Saint-Jacques* vaut le *Verrou de la reine*. Insuccès au boulevard Bonne-Nouvelle, insuccès au boulevard du Temple; deux coup sur coup, c'est trop.

Heureusement le passé de M. Dumas l'absout de toutes les mauvaises pièces qu'il lui plaira de nous donner à l'avenir. Le grand Corneille, malgré les défaillances de son génie, en est-il moins l'auteur du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Polyeucte* et du *Menteur?*

Le succès des *Faux bonshommes* de Barrière nous a valu les *Vilains bonshommes hors Barrière*, franche parodie qui a réussi aux Délassements, le vrai théâtre des revues et des parodies.

Dans la même soirée, nous avons ri aux excentricités d'une folie télégraphique de MM. Thierry et Vulpian, intitulée le *Télégriphe électrac*. Tonitou tient un bureau de correspondance électrique privée; ses fils se mêlent à ceux du gouvernement, et il reçoit les dépêches adressées à celui-ci. Il croit sa maison pleine de *chourineurs* et de scélérats. Gros succès de rire.

La Petra Camara a quitté le *Fils de la nuit* pour venir donner des représentations fort suivies aux Folies-Nouvelles. Son succès a été aussi grand au boulevard du Temple qu'au boulevard Saint-Martin. C'est tout simple et tout naturel.

Albert Monnier.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRÈS-AMUSANTE RÉCRÉATION D'HIVER.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu franco, 4 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées.

Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais.

PRIX DU CAHIER : 15 FRANCS.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC

RÉDUCTION

DE LA BELLE STATUETTE EXÉCUTÉE

PAR

LA PRINCESSE MARIE

(Fille de Louis-Philippe).

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGENE DÉLACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.

RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Bureaux du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE

PAR GUSTAVE DORÉ.

LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS PEINTS, — RATS DE JARDINS, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 francs à Paris; — 10 francs rendu *franco :* mais toute personne qui s'abonne au *Journal amusant* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE *franche de port sur tous les points de la France,* moyennant 6 francs au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, 23 francs, savoir : 17 francs pour l'abonnement d'un an, et 6 francs pour la *MÉNAGERIE.*

ON SOUSCRIT en envoyant au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, un bon de poste de 5 fr. pour 3 mois, — 10 fr. pour 6 mois, — 17 fr. pour l'année, — 23 fr. pour l'année et la MÉNAGERIE PARISIENNE.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

